



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

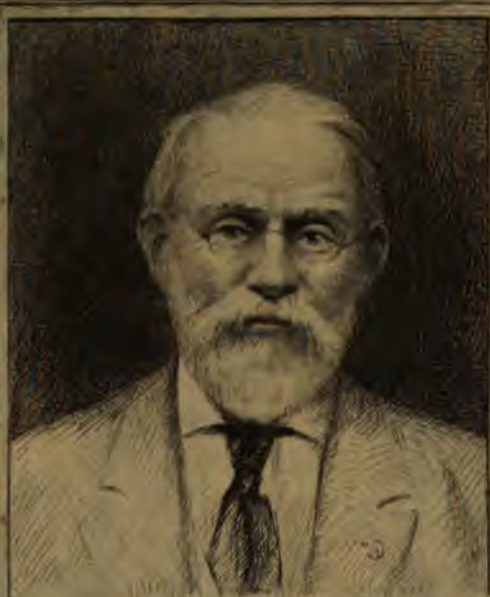
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

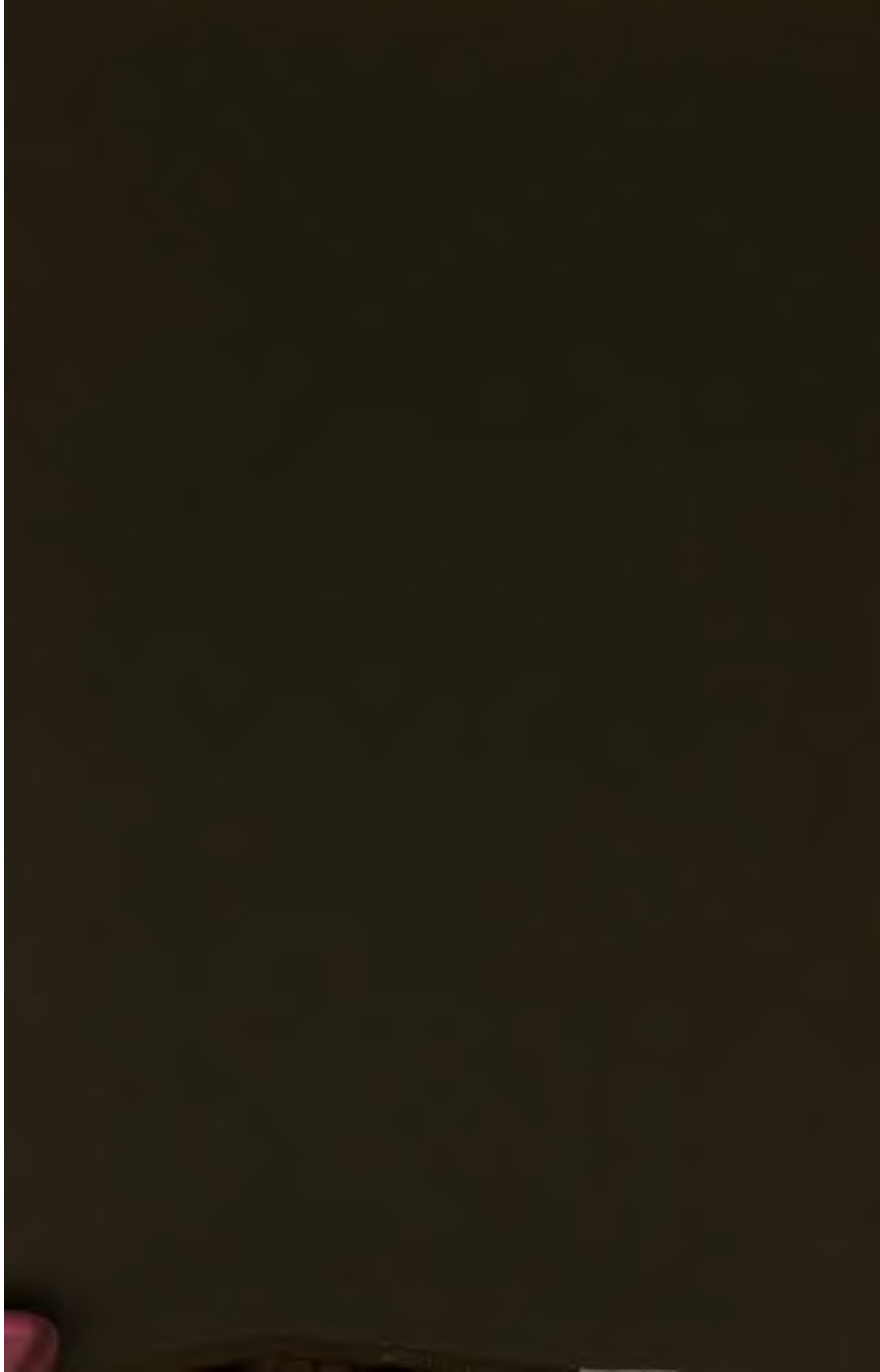
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 473084



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



3C
64
127
58

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

XLIX

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

TOME XLIX



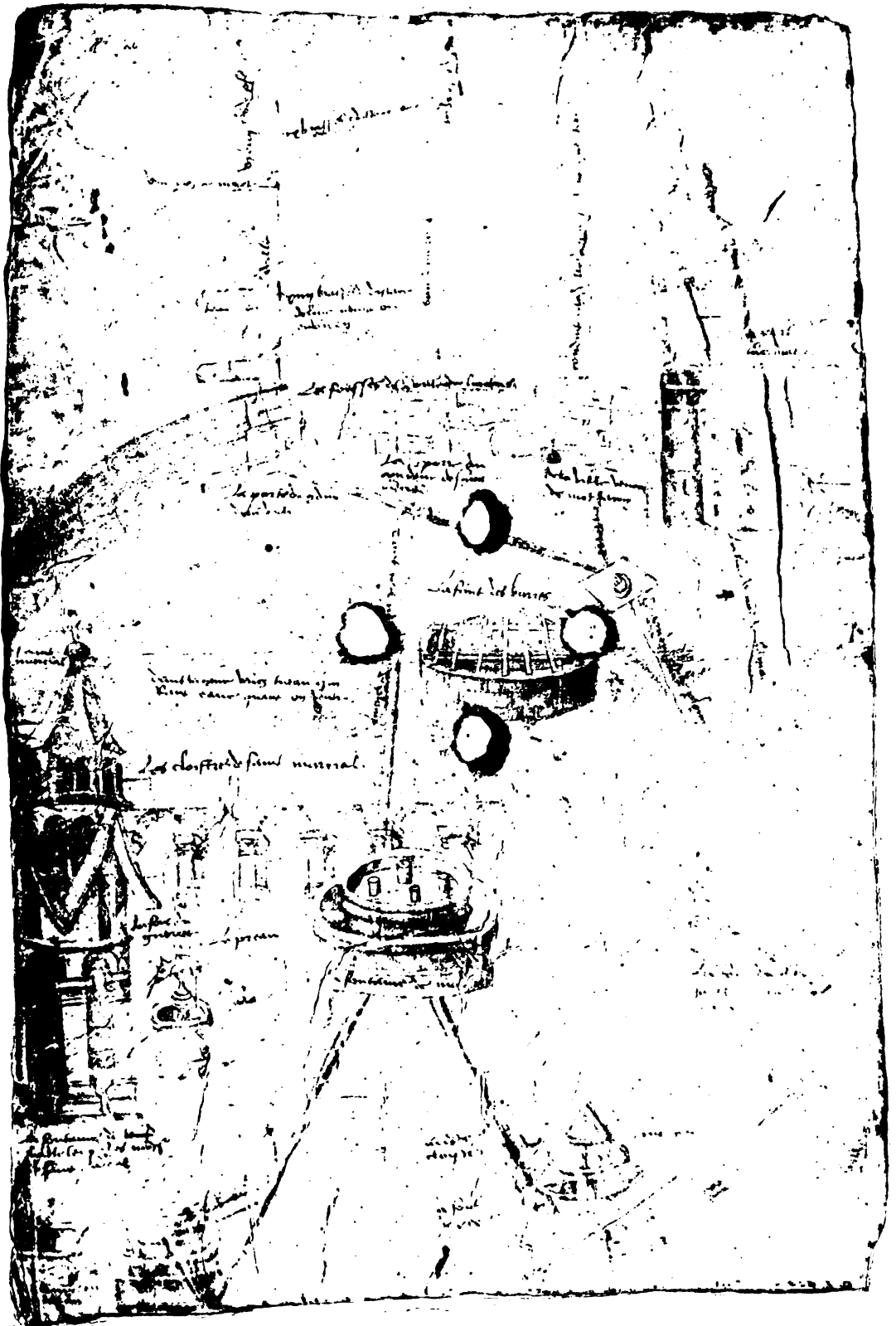
LIMOGES
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE LIMOUSINES
V° H. DUCOURTIEUX

Libraire de la Société archéologique et historique du Limousin
7, RUE DES ARÈNES, 7

1900







Dunning
Nijhoff
2-4-28
14847

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE & HISTORIQUE DU LIMOUSIN

TOME XLIX

ANCIENS DESSINS

DES MONUMENTS DE LIMOGES

Effet de la simple curiosité ou attrait né d'un sentiment plus élevé et procédant d'un ordre d'idées à la fois plus noble et plus complexe, le goût de l'archéologie s'est manifesté dans tous les temps, sous tous les cieux. Le présent s'est toujours enquis du passé et a donné à celui-ci, dans ses sollicitudes passionnées, une part au moins égale à celle qu'obtenait l'avenir. Pas plus qu'aux autres régions de la France, les « antiquaires », comme on disait autrefois, n'ont manqué à notre province. Ici, comme partout autour de nous, l'étude des vestiges des âges anciens a séduit plus d'un esprit distingué, conquis plus d'un cœur patriote. Ils sont légion, ceux qui précédèrent les fondateurs de notre Société archéologique et historique du Limousin dans la voie où elle aura marqué sa trace avec l'abbé Texier, Achille Leymarie, les deux frères de Verneilh — pour ne parler que des morts, — et, sans sortir de notre ville, la liste serait déjà longue des hommes qui ont travaillé à rechercher, à décrire, à conserver les monuments et les restes de toute sorte de l'antiquité.

Avant François Alluau et Maurice Ardant, avant l'ingénieur Allou et J. Duroux, de Grossereix, dont les ouvrages, inspirés par la même curiosité du passé, sont cependant d'une méthode et d'un mérite si différents; avant Juge de Saint-Martin et Guineau-Dupré,

avant l'abbé Legros et le subdélégué de Lépine ; avant le laborieux curé de Teyjac, dont aucune de nos rues ne porte le nom, et le comédien Beaumesnil, qui, après avoir séjourné à plusieurs reprises à Limoges, au cours de ses tournées, y arrêta ses pas errants et y termina sa carrière ; avant Gaignières et Dom Col ; avant l'officiel Le Duc et le communaliste-architecte Jean Cluzeau ; avant le chanoine Collin et le carme Bonaventure de Saint-Amable, avant Pierre Mesnagier et l'avocat Etienne Guibert, avant Razès et Bandel, avant Siméon Descoustures et Jean de Lavaud, bien d'autres, enfants de Limoges ou hôtes curieux de notre ville, avaient interrogé les débris de monuments qui gisaient sous l'herbe de nos faubourgs, noté les légendes et les récits des anciens, recueilli les pièces écrites de tout genre qui conservaient le dépôt de notre histoire et de nos traditions. Les noms de la plupart de ces précurseurs de notre œuvre ne nous sont pas connus, et c'est seulement par un hommage et un souvenir collectifs que peuvent se manifester à leur égard notre sympathie rétrospective et notre reconnaissance.

Les découvertes archéologiques semblent avoir été fréquentes, sur le sol de l'ancien Limoges. Les chroniqueurs de nos monastères, qui nous ont conservé tant de renseignements précieux sur les édifices et les œuvres d'art de tout genre exécutés par leurs contemporains, mentionnent, en plusieurs passages de leurs écrits, la mise au jour de restes des siècles antérieurs, au cours de travaux de déblai, de construction ou de réparation. Ce n'est pas seulement dans la basilique de Saint-Martial et ses annexes que la pioche des ouvriers heurte d'anciennes substructions, des tombeaux, des vestiges divers du passé ; dans l'église de l'abbaye de Saint-Martin, on trouve, en 1240 ou 1243, des sépultures et des débris intéressants. On peut citer encore, parmi les découvertes faites à une époque plus rapprochée de nous, celles opérées en 1613 à l'abbaye de Saint-Augustin lès Limoges, en 1631 aux Feuillants (ancienne abbaye de Saint-Martin) en 1655 aux Récollets, en 1672 aux Ursulines ; en 1749 au Séminaire, en 1757, 58, 59 à l'Evêché.

Mais nous ne pouvons douter que, pour beaucoup de raisons, les auteurs de la plupart des trouvailles de nature à exciter aujourd'hui notre curiosité, se soient abstenus de les faire connaître. Les moines chroniqueurs eux-mêmes ont dû ne s'attacher qu'à celles leur paraissant offrir de l'importance au point de vue des traditions pieuses ou de l'intérêt de leurs propres maisons. Des autres, nul n'a conservé le souvenir.

Quelquefois un événement fortuit, un sinistre, un accident révè-

lait l'existence d'un monument oublié, ou mettait tout-à-coup sous les yeux de nos ancêtres, surpris et charmés, quelque œuvre délicate de l'art antique. Une de ces trouvailles, remontant, semble-t-il, aux premières années du seizième siècle, est mentionnée dans plusieurs ouvrages anciens. D'après le P. Bonaventure de Saint-Amable, elle aurait eu lieu en 1559 seulement : il y a des raisons pour croire qu'elle est très antérieure à cette date. Quoiqu'il en soit, l'historien de Saint-Martial rapporte que, cette année là, on trouva « dans la vigne de Gallichier », en construisant une plate-forme de terre devant la porte des Arènes, au petit cimetière, « une effigie si bien faite qu'on eût dit qu'elle venoit de sortir de la main d'un habile ouvrier ». Le même auteur parle d'une autre découverte opérée à la même époque sur un autre point : en creusant les fondations d'une tour — du côté de Saint-Gérald, semble-t-il, — on mit au jour « de la maçonnerie et quantité de mosaïque, ainsi que plusieurs monnoies très effacées à cause de leur antiquité (1). »

André Thévet a signalé la première de ces trouvailles ; mais d'après ce qu'il en dit, elle paraît avoir eu plus d'importance que ne lui en attribue le P. de Saint-Amable : il mentionne, en effet, plusieurs statues tirées des « fondements de certaines vieilles murailles voisines de la ville de Limoges ». Le géographe témoigne avoir vu lui-même, chez un de nos plus habiles émailleurs, « une petite idole de Mercure, massive, de cuivre, ayant les yeux d'argent », découverte « en fossoyant quelques vieux murs » et « autant bien élaborée que les anciens statuaires de Grèce ou de Rome eussent pu faire ». Le témoignage de Thévet s'accorde avec celui d'un poète du nom de Jean Lapointe (*Puncteus*) fort peu connu du reste, et dont les vers sur la capitale du Limousin ont été souvent cités :

Transactis decies sex commemoratur ab annis,
Inventas muro sublapso ædisque ruina,
Reliquias ævi dantes miracula prisci :
Illa senatorum effigies statuasque ferebant,
Mercuriumque Scopæ fusum sive arte Perilli.

Cette statue n'est pas la même que celle dessinée par Tripon et figurant aux planches de l'*Historique monumental*. Ce dernier Mercure avait été trouvé, en 1824, à Sous-Parsat (Creuse). On ne sait ce qu'est devenu le bronze découvert à Limoges au cours du seizième siècle.

(1) *Histoire de saint Martial*, tome III, p. 788.

Le plus sûr moyen de sauver un monument de l'oubli et de le conserver à la postérité, c'est d'en fixer l'image à l'aide du crayon, de la plume ou du pinceau. Les plans, les dessins surtout, qui reproduisent avec précision les moindres détails tout en donnant l'aspect général de l'objet, constituent sans contredit une portion notable du patrimoine archéologique. Ces fragiles reproductions, qu'on peut si aisément multiplier et dont les copies vont au loin enrichir les collections des musées et des bibliothèques, se gardent souvent intactes, alors que les monuments eux-mêmes, soumis aux injures du temps et aux malfaisants caprices des hommes, subissent mille détériorations, tombent en ruines, parfois disparaissent de la surface du sol au point qu'on ne saurait retrouver avec certitude leur emplacement. Même parmi ceux qui subsistent, combien de vestiges intéressants du passé, dont la physionomie s'est altérée au point de devenir méconnaissable, et que, grâce à un croquis, à un plan, nous pouvons admirer dans leur imposant aspect, dans la magnificence et l'harmonie de leur ensemble, dans la richesse de leurs détails, comme les ont vus, il y a des siècles, leurs contemporains !

Les amateurs d'archéologie : savants, artistes ou simples curieux, qui nous précédèrent sur le sol de notre Limousin, n'ont pas manqué au devoir de transmettre à leurs successeurs l'image des débris de l'antiquité qu'ils avaient sous les yeux. Par malheur, le nombre des dessins de ce genre remontant à une date antérieure à la Révolution et parvenus jusqu'à nous est des plus restreints. Nous avons essayé d'en dresser un catalogue en nous limitant exclusivement aux croquis, plans et peintures qui se rapportent aux monuments de Limoges et de sa banlieue. C'est l'objet de la présente notice.

Aucune de ces reproductions n'est antérieure au seizième siècle. On n'a jamais relevé, dans les manuscrits de nos bibliothèques ou de nos archives, ni miniature ni croquis à la plume appartenant à une époque plus ancienne, et dont l'auteur paraisse avoir eu positivement en vue la reproduction d'un édifice ou d'un objet d'art existant (1). A cet égard, les peintures si curieuses que renferment les

(1) Nous ne parlons ici que des monuments de Limoges même. Une miniature du *Speculum Grandmontis*, conservé dans la bibliothèque de MM. les Sulpiciens du Séminaire de Limoges, représente la chasse de saint Etienne de Muret portée par deux évêques. Nous avons reproduit cette figure dans notre étude sur l'*Ecole monastique d'orfèvrerie de Grandmont*. Le manuscrit appartient aux dernières années du douzième siècle ou aux premières du suivant.

ouvrages provenant de l'abbaye de Saint-Martial et conservés à la Bibliothèque nationale ne nous ont rien fourni de précis, et les opinions qu'on pourrait émettre au sujet de deux ou trois de ces figures ne reposeraient sur aucune donnée sérieuse. Aux archives de la Haute-Vienne, une curieuse pancarte enluminée, portant la date du 23 juin 1481 et destinée à servir de titre à un quêteur envoyé en Espagne, représente l'intérieur de deux édifices : on a voulu y reconnaître les salles principales de l'abbaye et de l'hôpital de Saint-Martial : mais l'hypothèse est tout à fait gratuite. Tout porte à croire que l'imagination de l'artiste a seule fait les frais de ces peintures, du reste fort intéressantes. Il faut en dire autant des monuments représentés sur les plaques de nos émailleurs : dans aucune des cités qui se profilent aux horizons de leurs tableaux, même dans les scènes où la ville représentée au dernier plan est certainement Limoges (comme par exemple dans certains épisodes de la vie de saint Martial ou de sainte Valérie), nous n'avons noté d'édifices dont les lignes principales rappellent d'une façon tant soit peu fidèle celles des édifices contemporains de l'artiste.

Enfin, nous estimons qu'on ne peut tenir aucun compte des indications données par Beaumesnil et Tripon sur l'ancienneté de certains dessins : par exemple de l'attribution, par l'auteur de l'*Historique monumental*, au « quinzième siècle », d'une vue du Château de Limoges qui est tout bonnement une copie arrangée du plan de Fayen, — et de la mention, par le même, d'un « dessin du treizième ou quatorzième siècle (1) », d'après lequel Beaumesnil aurait exécuté son croquis du fameux « temple sphérique gaulois ».

I (n° 4). — La plus ancienne pièce qui nous conserve la silhouette, sinon l'image fidèle et complète, de quelques monuments de notre ville, est un plan sans date, mais dressé, on ne saurait en douter, à l'occasion des différends auxquels donna lieu, entre l'abbaye de Saint-Martial et la ville, au cours des dernières années du quinzième siècle et des premières du suivant, le partage des eaux alimentant les diverses fontaines du monastère et deux des fontaines publiques du quartier des Combes : celle dite des Barres et celle du Chevalet. On trouve à nos Registres Consulaires le texte de la transaction qui termina le procès et qui porte la date du 1^{er} décembre

(1) *Historique monumental de l'ancienne province du Limousin*. Limoges, Martial Darde, 1837, p. 20.

1508. Nous avons, il y a plus de vingt ans, signalé à l'attention des érudits ce curieux document, qui est aujourd'hui conservé à la bibliothèque de la Société archéologique et historique du Limousin et qui semble avoir appartenu à M. Allou. Il est sur papier, doublé d'un parchemin, et mesure 0^m,394 sur 0^m,272. Toute la partie de droite a été lacérée.

Le plan en question est en réalité une vue cavalière, non-seulement représentant une portion assez étendue du circuit des murailles du « Château de Limoges » et le trajet des corps de conduite qui alimentent sept fontaines, mais encore donnant le dessin, plus ou moins exact, des appareils extérieurs de ces fontaines, celui du clocher de la basilique et du cloître de l'abbaye, l'aspect enfin de la tour de Montmailler, sous laquelle s'ouvrait une des principales portes de l'enceinte. On lit, au revers, la mention : « C'est la figure dez dohactz dez fontaines », avec la signature : *P. Regina*.

Les fontaines figurées à ce plan sont d'une part : 1^o « la font des Barres », représentée par un bassin cylindrique recouvert d'une sorte de grille probablement en bois, posée à plat, d'où son nom ; 2^o celle connue dès le treizième siècle sous la dénomination de *Fontaine de Constantin* et décorée d'une statue équestre : elle devait à cette figure d'être désignée par le peuple sous le nom de « font du Chevalet » qu'elle porte à notre document (on n'en aperçoit que la partie inférieure, le reste a été déchiré) ; — d'autre part : 3^o « la fontaine de marbre », qui ornait l'ancien cloître, abandonné par les religieux dès la première moitié du treizième siècle et devenu le marché au blé du Château ; celle-ci occupant le milieu de notre plan, et figurée avec une vasque et plusieurs mascarons indiquant sans doute des bouches ou jets d'eau ; 4^o la « Font barrée », portée sur plusieurs piliers bas et recouverte d'une grille ayant l'aspect d'un chapeau conique, celle-ci dans les nouveaux cloîtres ; celles 5^o des cuisines du couvent, simple robinet avec bac rectangulaire au-dessous ; et 6^o du « Gorret », cette dernière surmontée de l'image trop naïve d'un petit animal donnant de l'eau par deux orifices opposés ; 7^o enfin une fontaine avec vasque, dont la désignation est illisible (1) et dont le reflux paraît fournir l'eau à la bouche des cuisines ou *vice versa*. Serait-ce celle dont parle quelque part l'abbé Legros et à laquelle le peuple avait donné la dénomination incongrüe de « Fontaine des deux culs », à cause de deux bustes (d'abbés, croyait-on) qu'on avait placés là, dos à dos. Cette dernière était « dans la petite place, devant le grand grenier ». Peut-être

(1) Nous lisons : *La Fontaine de Balteser... p.tes Monsieur St Martial*.

encore l'architecte auteur de notre plan a-t-il voulu représenter la « fontaine Jaumar ou d'Enfer (*la Fon d'Iffern*) qui appartenait au même groupe.

La fontaine du Chevalet et celle des Barres, seules, étaient propriétés municipales : elles ne se trouvaient alimentées qu'en partie par les sources communes à l'abbaye et à la population : leur débit était augmenté par d'autres eaux qui étaient la propriété exclusive du Consulat et dont les corps de conduite sont aussi figurés au plan.

Le dessin du cloître, fort sommaire, n'indique aucun détail à retenir ; les arcades sont à plein cintre, basses et lourdes d'aspect. Or, ce cloître, refait au treizième siècle, était au contraire riche et élégant.

La figure du clocher est plus soigneusement exécutée et offre plus d'intérêt. Soit dans le seul but de diminuer son travail, soit afin d'éviter que la tour, trop haute, ne cachât le tracé d'une partie des tuyaux de conduite, objet principal de son dessin, l'architecte, sur les cinq étages du clocher, en a supprimé deux ; mais il n'a pas fait cette amputation à la légère : les trois qu'il a conservés sont les plus caractéristiques du monument : celui du bas, avec ses cintres étroits et ses piliers massifs ; le troisième étage, avec ses frontons si typiques et les fenêtres en retraite s'ouvrant entre leurs pignons ; enfin l'étage supérieur, avec la flèche qui le couronnait autrefois.

La tour Montmailler paraît avoir été également *abrégée* par le dessinateur : on n'y aperçoit aucune fenêtre. La porte est haute et étroite ; on voit, dépassant la voussure, le bas de la herse, qui est levée. La toiture quadrangulaire repose sur un couronnement solide de machicoulis ; le faîtage est surmonté de deux épis.

Nous donnons le plan de Regina sous le n° 1 des planches hors texte qui accompagnent ce travail.

II (n° 2 et 3). — Le premier registre de la série dite des « Registres consulaires de la ville de Limoges » BB 1, aux archives de la mairie (hauteur 0^m,411 ; largeur 0^m,291), offre deux dessins assez curieux, contemporains des textes qu'ils accompagnent. Le premier (n° 2 de notre catalogue), se voit dans la partie inférieure de la marge du folio 103 v°. C'est un croquis de la fontaine du carrefour de Saint-Pierre : une vasque, « une tasse », comme disaient nos pères, élevée sur une colonne torse, laisse échapper l'eau par un certain nombre de « mufles ». — Le dessin, qui représente le tiers environ de la circonférence, marque quatre orifices : ce qui donne à penser qu'on en comptait une douzaine. L'eau, qu'un conduit droit, évasé, paraissant ornementé, verse dans la tasse,

tombe dans un grand bassin cylindrique à décor cotelé. Le dessin lui-même n'a pas plus de 66 millimètres sur 57 ; il est accompagné de la légende : « le dohat de la fontaine de St-Pierre deu Queyroy », et a été tracé en regard du texte d'une sentence rendue, le 16 octobre 1534, par le juge civil des Consuls, pour obliger les propriétaires à arracher les racines et souches des *vimières* (oseraies) au dessus du conduit des eaux qui alimentaient cette fontaine.

Le dohat de
la fontaine de
St Pierre deu
Queyroy



La Font Saint-Pierre (n° 3)

La seconde figure (n° 3 de notre catalogue), d'une exécution beaucoup moins grossière, a été dessinée au folio 111 recto ; elle conserve tant bien que mal l'aspect de l'hôpital de Saint-Martial, avec sa large porte à plein cintre ouvrant sur une grande salle, laquelle paraît occuper tout ou presque tout le rez-de-chaussée. On voit, par cette ouverture, le mur du fond percé d'une porte et d'une fenêtre cintrées. Sur la façade, à droite de la grande porte, une fenêtre grillée ; une autre dans le pignon de droite, dont la perspective est figurée. Toutes les ouvertures de l'étage inférieur sont de simple baies, lourdes, irrégulières et sans ornements. Le premier étage compte deux fenêtres sur la façade et deux sur le pignon : celles-ci plus élégantes et formées chacune de deux ouvertures accouplées, dont la voussure accuse toujours le style roman. Une porte basse, ouverte au ras du sol, sur la droite, indique l'entrée des caves, tout au moins d'un cellier ou d'un bûcher. Un petit campanile, avec sa cloche, surgit de la toiture. Des deux côtés de la porte principale, des statues, qui animent un peu l'austère

façade : à gauche, dans une niche de style ogival, une figure qui semble être une Vierge, probablement une *Pieta*. On constate, en 1372, l'existence d'une confrérie de la Sainte-Vierge à l'hôpital de Saint-Martial, sous la dénomination de *Notre-Dame-de-l'Aumône*; la chapelle de l'établissement, rebâti comme on sait dans les premières années du treizième siècle, était du reste sous l'invocation de la mère du Sauveur. — A droite, sous une arcade à plein cintre, nous distinguons deux personnages, dont un paraît revêtu des ornements épiscopaux. Peut-être le groupe qui figurait sous cette arcade était-il celui-là même que l'artiste nous montre au premier plan de son dessin : saint Martial, avec la mitre et la crosse, sainte Valérie décollée, soutenue par un ange et présentant sa tête à l'apôtre d'Aquitaine: enfin, un peu en arrière, le « duc Etienne », la tête couverte d'un chaperon, ceinte d'une couronne perlée et un sceptre à la main. La scène occupe toute la largeur du feuillet, sauf la marge, environ 240 millimètres sur une hauteur de 83 ou 84.



Hôpital St-Martial (n° 3)

Ce dessin, ouvrage peut-être d'un des peintres qui ont décoré le manuscrit dont nous allons parler sous le n° IV, a été tracé à la suite de l'acte de nomination des premiers bailes de l'hôpital Saint-Martial, choisis en vertu d'une transaction du 3 décembre 1534 entre les Consuls et l'Aumônier du monastère, homologuée par le Parlement de Bordeaux le 25 janvier suivant.

Au dessous du petit tableau, se lit l'extrait d'un vieux manuscrit de l'abbaye de Saint-Martial, rappelant la fondation de l'hôpital et les libéralités de sainte Valérie et de Tève le Duc.

Les éditeurs des *Registres consulaires* ont donné la reproduction très exacte des deux dessins que nous venons de décrire (tome I de la publication. Limoges, Chapoulaud frères, 1867, p. 238 et 253).

III (N° 4). — Devons-nous comprendre dans notre catalogue la grande miniature qui forme le frontispice du terrier de la Confrérie des *Pauvres à rétir*, bel in-folio en parchemin de 468 millim. sur 342, appartenant à l'hôpital de Limoges, établissement auquel furent unis les revenus de notre très ancienne *charité*? Ce précieux spécimen du talent de nos peintres-écrivains, qu'on trouve au folio 8 recto du registre en question — coté B³ à l'inventaire dressé par M. Alfred Leroux, — représente les bailes de l'association, distribuant des vêtements à des miséreux, sous une sorte de vestibule de style roman, qui pourrait bien n'être pas un édifice de fantaisie et dont les lignes rappelleraient, avec une fidélité plus ou moins entière, l'aspect du local où avaient lieu au seizième siècle ces distributions. Nous faisons figurer ici, sous toute réserve, ce tableau, sous lequel on lit la date de 1535, et dont la planche n° 18 de l'*Art rétrospectif à l'Exposition de Limoges de 1886*, de MM. Louis Guibert et Jules Tixier (Limoges, V° Ducourtieux, 1887-1888) donne un croquis.

Le local représenté serait soit le vestibule de l'Hôtel-de-Ville, soit celui de l'Hôpital St-Martial ou mieux encore de l'Hôpital St-Gérald.

IV (n° 5 à 29). — Les figures que renferme le registre de la Confrérie du Saint-Sacrement de Saint-Pierre (331 mill. sur 248), aujourd'hui aux archives municipales, où il est catalogué sous la cote GG 204, se rapportent surtout aux objets mobiliers, aux pièces d'orfèvrerie notamment, exécutés aux frais de cette association, pour son trésor, par des artistes de Limoges, dans les derniers temps seulement commandés à Paris. Mgr Barbier de Montault a, dans le tome XXXV (p. 139) du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* (1), publié le relevé des enluminures contenues dans ce beau volume, dont M. Paul Ducourtieux a également donné la description. Ces enluminures sont au nombre de vingt-sept, tant chiffres, initiales et emblèmes que pièces du trésor. Nous ne retiendrons ici que ceux de ces dessins dont l'objet rentre dans le cadre de notre catalogue. Ce sont : fol. 35 r°, le « pilier du grand candélabre d'airain, 1558 (n° 5 de notre liste) ; fol. 51 v°, un bénitier argenté, 1566, dessin de Pierre Raymond (n° 6) ; fol. 54 v°, navette d'argent, 1568, dessin du même (n° 7) ; fol. 67 r°, le grand candélabre, 1574, dessin de « M^{re} Anthoyne, peintre », probablement l'émailleur Antoine Terrasson (n° 8) ; fol. 70 v°, bourdon exécuté par l'orfèvre Jean Yvert, en 1575, dessin de Pierre Ray-

(1) *Les inventaires et comptes de la Confrérie du Saint-Sacrement de Saint-Pierre, à Limoges.*

mond (n° 9); fol. 74 r°, le candélabre « comme il a esté mis et posé devant le grand autel, » 1576, (n° 10); fol. 79 v°, le candélabre avec « les chandeliers et enrechissemens » ajoutés par le fondeur Roland, 1579, (n° 11); fol. 82 v°, panonceau d'argent, 1580, dessin d'un Limosin (n° 12); fol. 85 r°, pilier du candélabre, 1581, (n° 13); fol. 144 r°, encensoir, exécuté par l'orfèvre Pierre Guibert, 1599, (n° 14); fol. 151 r°, croix processionnelle d'argent doré, exécutée par l'orfèvre Jean Veyrier, 1600, (n° 15); fol. 182 r°, croix à double traverse « accomodée par Texendier, » 1624, (n° 16); fol. 188 r°, vitrail, 1630, (n° 17); fol. 189 r°, calice, 1630, (n° 18); fol. 197 r°, « canettes (burettes) et plat bassin d'argent », exécutés à Paris, 1636, (n° 19); fol. 204 r°, voile de calice, fait par Joseph Ruaud, maître brodeur, en 1639, (n° 20); fol. 206 r°, deux chandeliers, 1641, (n° 21); fol. 220 r°, chandelier (n° 22); fol. 220 v°, autre chandelier (n° 23); fol. 221 r°, autre (n° 24); fol. 221 v°, autre (n° 25); fol. 222 r°, autre (n° 26); fol. 222 v°, autre (n° 27), ces six chandeliers exécutés en 1684; fol. 228 r°, custode d'argent fabriquée à Paris, peinture de Nillaud (n° 28); fol. 231 r°, deux burettes, 1661, (n° 29).

Les dessins de quelques-unes de ces miniatures ont été publiés; ceux des n° 10 (le « candélabre » en 1576) et 11 (le « candélabre » avec son complément en 1579) accompagnent l'étude de Mgr Barbier de Montault. Nous avons donné un mauvais croquis du bourdon de Jean Yvert (n° 9) dans notre notice sur *l'Orfèvrerie et les orfèvres de Limoges*. Limoges, V° H. Ducourtieux, 1884. Une meilleure reproduction de cet intéressant objet et des dessins de l'encensoir de Pierre Guibert (n° 14) et de la custode de 1658 (n° 28) figurent aux planches XIX, XX et XXI de *l'Art rétrospectif à l'Exposition de Limoges*, déjà mentionné.

V (n° 30). — Nous ignorons si l'original d'un curieux dessin représentant ce qui restait de l'amphithéâtre de Limoges en l'année 1591, doit être considéré comme définitivement perdu. Ce croquis, exécuté à la plume avec une encre roussâtre, et lavé grossièrement au bistre, représentait, dit M. Allou, « quelques piliers en ruines, couverts de gazon, disposés sur une courbe ovale », et portait au verso ces mots : « Vestige de notre arene, en mil cinq cent nonante et un ». Beaumesnil le copia et en aurait envoyé, s'il faut en croire M. Juge, cité par l'auteur de la *Description des monuments de la Haute-Vienne* (p. 61), des reproductions à l'Académie des Inscriptions en 1780. Nous croyons reconnaître ce dessin dans la figure de la page 384 des *Essais historiques sur Limoges*, de l'abbé Legros, dont nous parlerons ci-après sous un de nos derniers numéros.

Toujours celle-ci se rapporte-t-elle exactement aux indications fournies par M. Allou. Néanmoins Legros la donne comme étant la copie d'un dessin de 1593. Nous n'avons jamais trouvé trace que d'une seule vue des Arènes portant cette date, celle dont on relèvera la mention plus loin, sous le n° 34 : or, la description que nous avons de cette dernière s'oppose à ce qu'elle soit identifiée avec le croquis dont il s'agit. C'est du monastère des Feuillants que provenait le dessin de l'Amphithéâtre, comme les suivants. Beaumesnil l'a reproduit dans son second cahier, p. 19 (Allou, p. 61).



L'Amphithéâtre de Limoges en 1591
(dessin donné à tort par Legros comme une vue de 1593 (n° 30))

VI (n° 31 à 33). — Un certain nombre de dessins étaient conservés, au XVIII^e siècle, dans le monastère des Feuillants de Limoges (ancienne abbaye de Saint-Martin). Plusieurs portaient la date de 1593. Ces croquis, s'ils existent encore, sont sans contredit les reproductions les plus intéressantes et les plus précieuses qui nous restent des édifices antiques de notre ville, et les seuls documents sérieux qui viennent appuyer de données précises les récits (d'allures si suspectes) de nos annalistes, tout en commentant fort utilement les découvertes d'une certaine importance faites depuis le début de ce siècle dans la région comprise entre la place de la Mairie et la place des Jacobins d'une part, le pont Saint-Martial et la Roche-au-Guô de l'autre. Nous ignorons à qui on doit ces vues, et nous n'osons pas espérer qu'on en retrouve les originaux. Il est même vraisemblable que les copies que nous possédons ne sont pas d'une absolue fidélité, car elles ont été exécutées par Beaumesnil. Nous aurons plus loin à dire quelques mots du personnage ; il passe pour avoir souvent sinon inventé, tout au moins traduit, arrangé, embelli, accommodé au goût de son imagination et au caprice de ses souvenirs les monuments dont il nous a laissé le

dessin. Nous nous arrêterons néanmoins à étudier avec quelque attention ces documents qui, nous le répétons, présentent, à raison de leur date et aussi à cause de la complète disparition des restes dont ils conservent l'image, un intérêt tout particulier.

Beaumesnil nous apprend que ces dessins étaient, avec d'autres d'une date plus récente, entre les mains du « Reverend Pere Sellerier Feuillant du monastère de la ville de Limoges ». Celui-ci les communiqua à l'archéologue, au cours de l'année 1747 et lui permit d'en prendre copie. Beaumesnil, qui brossait lui-même les décors de son théâtre, peignait alors, pour le couvent, « une perspective au bout du dortoir » des religieux.

— « Ces desseins, dit le comédien, étoient à la plume, lavés d'un bistre verdâtre, un peu plus étendus en grandeur que je ne les donne. » Il les a insérés dans le texte de son premier cahier, dont une partie est aujourd'hui entre les mains de M. Paul Mariaux, négociant, après avoir appartenu à M. Maurice Ardant, grand père de M^{me} Mariaux, un des archéologues les plus laborieux de notre siècle, un de ceux qui ont vu passer entre leurs mains les restes de plus nombreux et les plus intéressants de notre passé artistique.

Il résulte des indications fournies par Beaumesnil, que le possesseur de ces précieux dessins n'en connaissait pas l'auteur : il les conservait avec soin, non comme un document intéressant son monastère, car ce n'était pas l'œuvre d'un religieux de la maison (les Feuillants n'ayant pris qu'en 1622 possession de Saint-Martin), mais « comme des monumens précieux de l'ancienne splendeur de Limoges ». Des notes dont nous parlerons plus loin, « en lettres italiques et de la même encre du dessin, par conséquent du dessinateur même », se lisaient au verso de plusieurs de ces feuillets de papier, qui auraient pour nous un si grand prix.

Dom Champion, cédier des Feuillants, avait d'autres documents intéressants dans son portefeuille. C'étaient d'abord une suite d'enluminures représentant des costumes limousins — de femmes — du treizième au quinzième siècles, peintures du temps, s'il faut en croire Beaumesnil, qui les copia en 1747. M. Tripon les a reproduits dans l'atlas de son *Historique monumental*. Ces peintures ne rentrent pas dans le cadre de notre catalogue ; mais le cédier possédait aussi des croquis offrant pour nous plus d'intérêt ; c'étaient des vues, postérieures à 1593, des anciens monuments de Limoges : celles-ci très inférieures aux premières au point de vue de la fidélité des images comme sous le rapport de l'exécution.

Ajoutons qu'on ne peut accuser Beaumesnil d'avoir inventé ces vues ou de leur avoir assigné une date de fantaisie. Plusieurs documents du dix-septième et du commencement du dix-huitième siè-

cle mentionnent les dessins de 1593, entre autres nos *Annales manuscrites*, dont l'auteur certainement les avait vus et en parle du reste en termes précis (1).

(N° 31). — Le premier dessin que reproduise Beaumesnil, est celui du théâtre romain.

« Duratius, rapporte l'Annaliste, édifia dans Lymoges un théâtre sur la rivière, beau et magnifique, où il y a deux fontaines » (2). Et il parle un peu plus loin, des « vestiges existant entre le cimetière de Sainte-Félicité et les vignes, et mesme, pres la rivière, de 40 pas géométriques et 18 pieds de haut, tirant sur le midy », ainsi que des « vestiges qui se sont trouvés au chemin qu'on va de la Cité au pont Saint-Martial », entr'autres « un gros mur de la largeur de 6 à 7 pieds, de grandes pierres longues, venant sous le jardin des Jacobins, continuant dans les vignes tirant vers la Cité » (3).

Beaumesnil parle à peu près de la même façon du théâtre de Duratius ; le passage suivant s'inspire visiblement du texte des *Annales*, qu'il a eu sous les yeux :

« Du susdit théâtre, on voyoit encore les vestiges en 1660, qui étoient de vieilles ruines du côté de la rivière de Vienne, de 40 pas géométriques de long et 18 de large, en tirant sur le midi, haut en deux endroits encore d'environ 10 pieds et épais de 7 pieds en quelques endroits, mais fort détruit par le dedans : le tout batti à chaud et à ciment, de petites pierres quarrées. J'en donne un dessein copié sur un que le pere sellierier feuillant de Limoges conservoit avec d'autres. L'original étoit de l'an 1593. »

« Derrière celui-cy (ce dessin), dit plus loin notre archéologue, on lisoit, en petite ronde et d'une autre encre que le dessein, les mots suivans : « *Vue des restes du thédtre de DVRATIVS en 1593.* » Cette écriture n'étant ni de l'encre ni de la même main que ce qui se trouve aux autres desseins à leur verso, je tiens cette remarque (*sic*) plus récente, et je conjecture qu'elle a été faite par son possesseur avant qu'il passât entre les mains dudit R. Pere. »

« Quoiqu'il en soit, ce dessein, par sa seule inspection, ne laissè aucun doute que ce ne soit tres effectivement la vüe des restes d'un théâtre, et tout le témoigne : son plan et sa forme ou figure demi-circulaire, les voutes du site de son enceinte, et plus encore les corps

(1) « Il s'en voit (du théâtre) une représentation aux Feuillants, tel qu'il étoit en 1593 ». — Donc ces dessins étoient à St-Martin dès le XVII^e siècle.

(2) *Annales manuscrites de Limoges*, publiées par Emile Ruben, Félix Achard et Paul Ducourtieux. — Limoges, V^e Ducourtieux, 1872, p. 24.

(3) *Ibid.* p. 125.

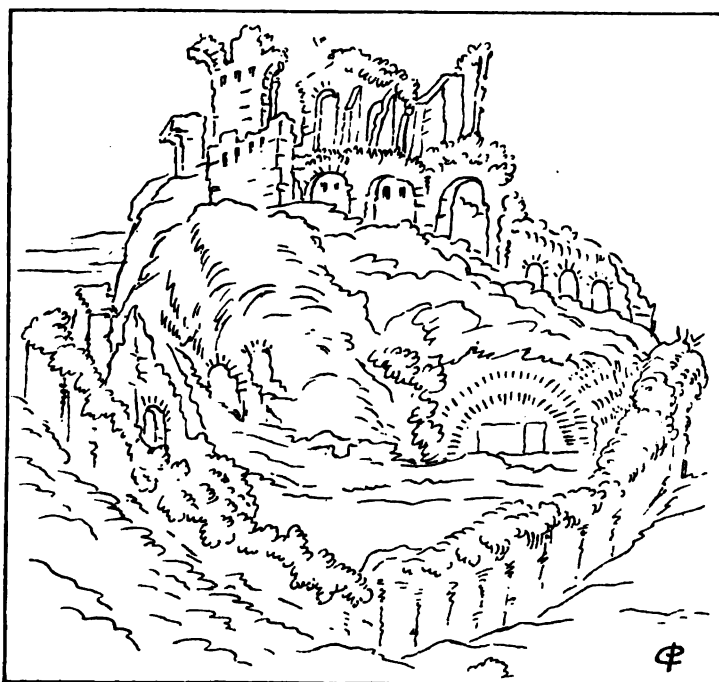


Planche II. — Ruines du Théâtre de Duratius, d'après une copie du dessin de 1503
exécutée par Beaumesnil (n° 31).

d'édifices qui occupent la partie géométrale, qui dénote à plein que c'étoit la façade contenant les magasins et le lieu de la scène ; ce qui se connoît en comparant les figures des autres théâtres antiques qui se sont conservés jusqu'à nous, tels que ceux de Pompée et de Marcellus, à Rome ; celui de Véronne, et quelques autres encore tirés de l'oubli par le célèbre Cerlio (*sic*), qui nous en a transmis les plans, ainsi que les distributions, dans son admirable *Traité des Antiquités de Rome et autres lieux de l'Italie*. »

La vue que nous reproduisons sous le n° II de nos planches hors texte, serait donc un des dessins de la série de 1593, mais celui-ci, originairement, ne portait aucune date. A notre manuscrit le dessin mesure 88 millimètres sur 93.

Est-il tout à fait évident, comme l'affirme ici Beaumesnil, que les restes représentés par cette figure soient ceux d'un théâtre ? Il ne le paraît vraiment pas. Le dessin, si nous l'interprétons bien, semble indiquer que la scène étoit adossée au coteau et que les gradins avoient été ménagés en contre-bas, disposition contraire à celle de tous les théâtres antiques dont nous ayons pu examiner les restes ou étudier les plans. On distingue toutefois, sur le dessin de Beaumesnil, des couloirs à trajet demi circulaire et plusieurs détails caractéristiques de nature à confirmer l'opinion émise par lui. Il faudroit admettre néanmoins que les pans de murs, assez élevés, qu'on aperçoit aux derniers plans de cette vue, appartenaient, non au théâtre, mais au palais dont nous parlerons plus loin, et dont les vestiges couronnaient en effet la partie supérieure de la déclivité du coteau.

Remarquons d'autre part qu'en attribuant ces ruines à un théâtre, le comédien ne fait que se conformer aux indications de l'auteur des *Annales manuscrites*. La tradition de l'existence d'un théâtre à Limoges étoit fort ancienne, puisqu'il est parlé de cet édifice dans la *Vie de saint Martial* dite d'Aurélien, dont la composition est certainement antérieure au huitième siècle. « L'apôtre, y est-il dit, vint dans le théâtre » : — *Venit in theatrum*. — On tenoit donc pour certain, dès le haut moyen âge, que la ville gallo-romaine des Lémovices avoit possédé un édifice destiné aux représentations théâtrales. L'antiquité de cette tradition est, nul ne saurait le nier, un argument bien fort en sa faveur.

La vue du « théâtre de Duratius » a été reproduite, d'après le dessin de 1593, fort simplifié, au tome III de l'*Histoire de saint Martial* du P. Bonaventure de Saint-Amable (n° 59 ci-après). M. J. Duroux, dans son *Essai historique sur la sénatorerie de Limoges*, Limoges, Martial Ardant, 1844, en a donné (planche I, n° 6) une copie plus fidèle et de beaucoup meilleure à tous égards, exécutée

par M. de Crossas. Tripon enfin, à l'Album de son *Historique monumental de l'ancienne province du Limousin*, (Limoges, Martial Darde, 1837), a eu de nouveau recours au dessin des Feuillants pour montrer à ses lecteurs les ruines du théâtre de Duratius, un peu accommodées et replacées dans le cadre d'où l'artiste de 1593 avait dû détacher son croquis. Le lithographe déclare lui-même du reste qu'il s'est bien gardé de copier « servilement » l'original pour ne pas « s'attirer le titre de plagiaire » et pour « se rapprocher de la vérité, après avoir comparé le manuscrit et la nature... (1) » en 1837 ! Fiez-vous aux copies... La nôtre est due au fidèle et élégant crayon de M. Courtot; mais elle est faite d'après une reproduction de Beaumesnil.

M. Allou parle (page 57 de son ouvrage) d'une autre vue du théâtre, de 1593 aussi, conservée aux Feuillants et reproduite par Beaumesnil. Ce dessin aurait donné l'aspect des « restes de la partie cintrée du théâtre, prise en dehors ». Or, nous signalons ci-après, sous le n° 33, un dessin du palais de Duratius, de 1593, représentant, dit Beaumesnil, « la figure du bout ou côté extérieur de cet édifice » et d'une « partie un peu cintrée ». Il nous paraît évident qu'il y a eu confusion dans les notes de M. Allou, et que la vue dont il parle ici est non celle du théâtre, mais celle du palais.

(N° 32). — La déclivité qui s'étend de la place actuelle des Jacobins à la Vienne et dont le couvent des fils de Saint-Dominique occupait la partie supérieure, présentait, au-dessus des ruines du théâtre, un second ensemble de constructions antiques attestant l'existence, sur ce point, d'un autre édifice d'une grande importance, connu sous le nom de « Palais de Duratius. »

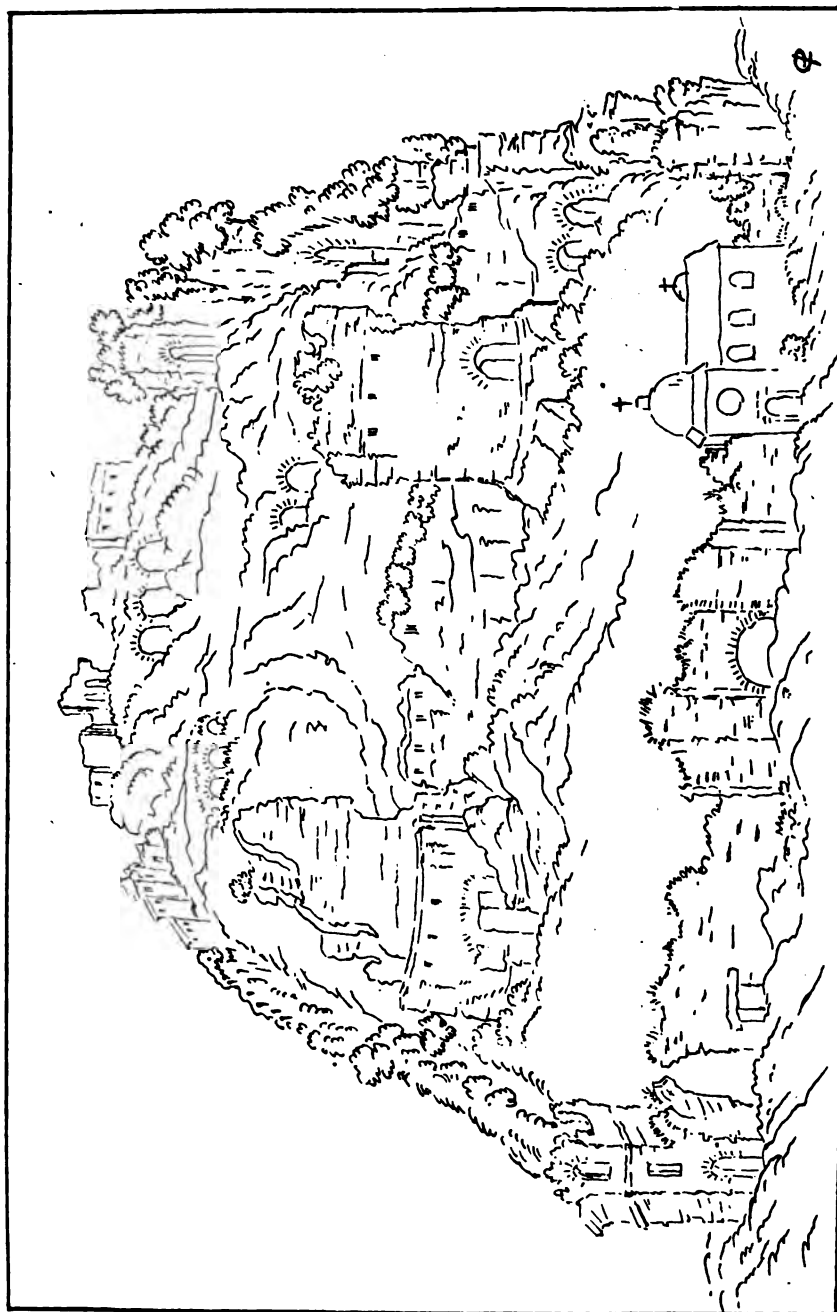
L'annaliste rapporte que Duratius édifia « un palais de grande excellence, pres le lieu où est a presant l'église de Sainte-Felicité au pont Saint-Martial, pres lequel palais etoient de beaux jardins. » (2)

Dans le cahier de Beaumesnil, nous trouvons deux dessins de ces intéressants vestiges, vestiges que mentionnent plusieurs actes privés du seizième siècle, sans donner malheureusement sur leur état, leur physionomie, leur étendue, aucun renseignement un peu caractéristique ou un peu précis. Le premier (n° 32 de notre catalogue) mesure 121 millimètres de hauteur sur 189 de largeur à notre manuscrit. Beaumesnil le note en ces termes :

« Copie exacte et correcte d'un autre dessein à la plume, lavé

(1) *Historique mon.*, p. 64.

(2) *Annales manuscrites*, p. 125. — L'annaliste signale dans cette région « les ruines d'une tour dans laquelle il y a un vuide comme une caverne, qui sert de couvert aux voisins qui ont des vignes jougnant. »



Restes du *Palais de Duratius*, d'après un dessin de Beaumeau reproduisant une vue de 1593 (n° 32)



aussi d'un bistre verdâtre, environ une fois plus grand que celui-cy, appartenant également au R. P. sellier feuilant. Je le préférerai à une autre vue du même monument qu'il avoit encore, parce-qu'elle est pleine de fautes, et contre la perspective, et contre la vérité des sites, quoique je pense que ce soit d'après celui que j'ai rebuté qu'on a copié une médiocre gravure insérée dans l'in-folio de la *Vie de saint Martial*, dans laquelle on a quelque peu corrigé les fautes dont je parle...

« Il y avoit, au verso de ce dessein cy, la remarque ou indication suivante : *Pourfil va comme oiseau du Palais roumain proconsulaire levé l'an present mille cinq cent nonante et trois* (1). Ce peu de mots étoit en lettres italiques, et de la même encre du dessein, par conséquent du dessinateur même.

« Au-dessous, on avoit ajouté, mais d'une autre encre, ce qui suit : *Restes du palais proconsulaire, bâti par Duratius, au tems de Cesar le grand, vers l'an 40 avant Jesus-Christ, tel qu'il se voyoit encore en 1593*. Par conséquent ce monument s'est conservé, du moins en partie, l'espace de seize siècles et demi.

« Cet édifice paroît avoir été composé de deux parties quarrées, inégales de grandeur, sçavoir une cour ou emplacement libre entouré de bâtimens, dont les angles et l'entrée parroissent avoir été de grands corps de bâtisses ; la seconde portion, plus grande que la première, est séparée de l'autre par une tire (?) d'un gros mur, qui laisse voir qu'il étoit composé de parties habitables et de deux tours romaines, très considérables, tant par leur hauteur que par leur grosseur. Ce qui termine est tout de bâtiment, et le sol a beaucoup de voutes : ce qui montre que c'étoit en cette partie précisément qu'habitoit le proconsul. On voit en même tems que ce palais étoit aussi une espèce de forteresse : témoin les deux grosses tours qui commandoient le tout, et les quatre angles des extrémités, composées de gros corps de bâtimens dont on pouvoit se servir en cas de siège. Au reste, tout l'édifice étoit construit de petites pierres équarries, bien assemblées par un ciment de la dernière dureté, qui, par laps de tems, avoit si bien pris et s'étoit lié de sorte qu'il faisoit corps avec les pierres, et sembloit n'être qu'un tout, tant ce ciment s'étoit consolidé. »

Au dessous de la vue de 1593, le cahier de Beaumesnil reproduit un autre dessin des mêmes ruines (n° 57 de notre catalogue) qu'il désigne ainsi : « Vue du second dessein, ou plutôt imitation de la

(1) Nous n'avons pas besoin de faire ressortir la bizarrerie suspecte de cette inscription.

gravure extraite de la *Vie de saint Martial* dont j'ai parlé précédemment »...

« On voit bien que ce monument et celui de dessus sont une même chose ; mais toutes deux traitées différemment. Dans le premier, l'air de vérité règne partout ; la vetusté y est fidèlement exprimée. — Il reste à parler sur leur différente distribution. Ce dernier annonce une longueur bien plus considérable qu'au premier : ce qui ne paroît pas naturel, suivant la méthode des Romains. Les tours sont de figure de celles du blason, les deux angles de la partie inférieure sont nus, et ne présentent qu'une simple idée de murs de clôture, que la vetusté ne peut pas avoir régularisés à ce point. »

Et notre archéologue termine en manière de moralité :

« Il faut conclure que, vu l'économie dont usent les libraires, on leur a gravé pour leur argent une vue plus de ressouvenir que d'après nature, et dans laquelle on voit des fautes de vraisemblance et de mesures qui ne se peuvent imputer qu'à leur lézine ou à l'incapacité du graveur, qui ne scavoit que promener sa pointe. »

Beaumesnil avait eu sûrement à se plaindre d'un libraire, et peut-être dans ces lignes retrouve-t-on l'écho de quelque épisode intéressant de la carrière si agitée de ce singulier personnage.

Il n'y a pas grand chose à ajouter aux observations de Beaumesnil, dont les critiques sont justes pour la plupart. Les dimensions paraissent considérables dans l'un et l'autre des dessins ; si le second accroît certainement la longueur des constructions, à l'assiette desquelles le versant tout entier du coteau, de l'église de Sainte-Félicité au monastère des Jacobins, serait loin de suffire, la vue de 1593 nous paraît de son côté singulièrement élargir la base de ces ruines. Il est permis de croire qu'il y a notable exagération des deux côtés. Il n'en est pas moins certain qu'un édifice important, avec des dépendances considérables, a existé sur le versant du coteau qui descend de la place des Jacobins à la Vienne. Les découvertes effectuées au cours des travaux qu'on exécuta, en 1819 et 1820, pour l'édification du manège et du quartier de cavalerie, et à diverses dates plus récentes, au cours de plusieurs travaux de terrassement ou de construction, suffiraient à l'établir. M. Maurice Ardant a donné des renseignements intéressants sur ces découvertes dans un mémoire sur *la Cité de Limoges* lu au Congrès scientifique tenu dans notre ville en 1859 (1).

Au premier plan des deux vues, on reconnaît l'église de Sainte-Félicité (autrefois Saint-Symphorien), depuis la Révolution enlevée au culte. Les deux dessinateurs l'ont représentée à peu près de la

(1) 26^e Session des Congrès scientifiques, tome II, p. 273. — Disons en passant que le plan dont cet article est accompagné n'est la reproduction exacte d'aucun des plans cités par l'auteur, et que nous n'avons pu en faire usage pour le présent travail.

même façon : en avant de son petit vaisseau, dont le mur latéral était percé de trois fenêtres, s'élève une sorte de porche surmonté d'un dôme ou coupole paraissant jouer le rôle de clocher : une petite lanterne surgit du toit au-dessus du sanctuaire. La porte d'entrée est, au dessin de 1593, surmontée d'une ouverture ronde.

Admettons, comme Beaumesnil, que la vue du « palais de Duratius » figurant au tome III de l'*Histoire de saint Martial*, soit la reproduction du second des dessins de D. Champion, que nous classons ci-après sous le n° 57. Celle de 1593 n'aurait été en ce cas publiée que deux fois : par M. de Crossas (planche I n° 5 de l'*Essai sur la Sénatorerie de Duroux*), et par Tripon (Album de l'*Historique monumental*) : cette dernière copie arrangée comme le dessin du théâtre mentionné au numéro précédent et comme lui complétée.

(N° 33). — Un autre dessin du portefeuille de D. Champion et qui remontait aussi à 1593, représentait l'extrémité opposée de ces mêmes ruines, c'est-à-dire leur aspect pris du haut du côté. Beaumesnil n'ajoute que quelques mots à cette figure, qu'il a aussi reproduite et qu'il intitule « vue opposée du palais proconsulaire de Duratius d'après une (vue) prise en 1593 ». « Voici, dit-il simplement, un autre dessein de ceux du R. P. sellerier, qui nous donne la figure du bout ou côté extérieur, opposé à la vue des précédents desseins. Cette partie est un peu cintrée. »

VII (n° 34). — Aux dessins de 1593 que nous venons d'étudier, il convient d'ajouter la vue de l'Amphithéâtre, de la même date, dont nous avons déjà parlé sous le n° 30. Elle ne figure pas dans le cahier que nous possédons de Beaumesnil, bien qu'elle provint de la petite collection des Feuillants, et qu'elle fût peut-être de la même main que les n° 31, 32 et 33. Cette vue était accompagnée d'une légende qui ne manque pas d'intérêt : « Les arènes de notre ville de Limoges, creusées au milieu pour y tenir plus à plein le marché du bétail. Fait par moi, 1593. » Pas de signature du reste. Le dessin en question a été copié par Beaumesnil et connu de M. Allou, qui le décrit (p. 62). Le savant ingénieur s'étonne à bon droit que le croquis portant la date de 1593, indique « les piles des arceaux et les trois étages des galeries qui n'étoient point apparens dans le premier » (la figure de 1591). Les déblais exécutés à l'intérieur de l'amphithéâtre et mentionnés par la note reproduite ci-dessus, auraient pu mettre à jour quelques unes des parties inférieures du monument, cachées jusque-là sous les débris ; rien de plus. Il semble donc évident que le dessin des arènes de 1593, était plutôt une restitution qu'une vue proprement dite, et cette constatation serait de nature à nous inspirer certains doutes

sur l'exactitude des autres images de nos monuments portant la même date, si elles sont de la même main.

La vue en question a certainement inspiré le croquis informe que le P. Bonaventure a donné, de l'Amphithéâtre de Limoges, à la p. 20 de son troisième volume. A en juger par les autres gravures qui accompagnent celle-ci, on ne peut considérer ces planches comme des copies des dessins dont il s'agit, et on trouvera plus loin, à la date de 1683, mentionné sous un autre numéro (58), le croquis en question, dont nous donnons du reste une reproduction exacte. Quant au dessin original de 1593, nous ne savons ce qu'il est devenu. C'est à tort, nous l'avons déjà dit, que Legros a donné avec la date de 1593 le dessin qui, d'après les explications très précises d'Allou, est incontestablement la vue de 1591. Nous reproduisons plus loin (n° 58) la figure insérée à l'ouvrage du P. Bonaventure.

VIII (n° 35, 36, 37). — Le plan du Château de Limoges dressé par le médecin géographe Jean Fayen, *Joannes Fayanus*, qui possédait une maison rue Boucherie (rue actuelle du Collège) et semble l'avoir habitée, porte la date de 1594. C'est en effet cette année là même que l'éditeur Maurice Bouguereau, de Tours, présentait au roi Henri IV, peu après son entrée à Paris, notre premier atlas national sous la dénomination de *Théâtre François*. Bouguereau mentionne Fayen parmi ses collaborateurs les plus notables. La carte de la province du Limousin, dressée par celui-ci et accompagnée du plan dont nous venons de parler et qui en occupe le coin supérieur de droite, est une des plus intéressantes de ce précieux atlas (1).

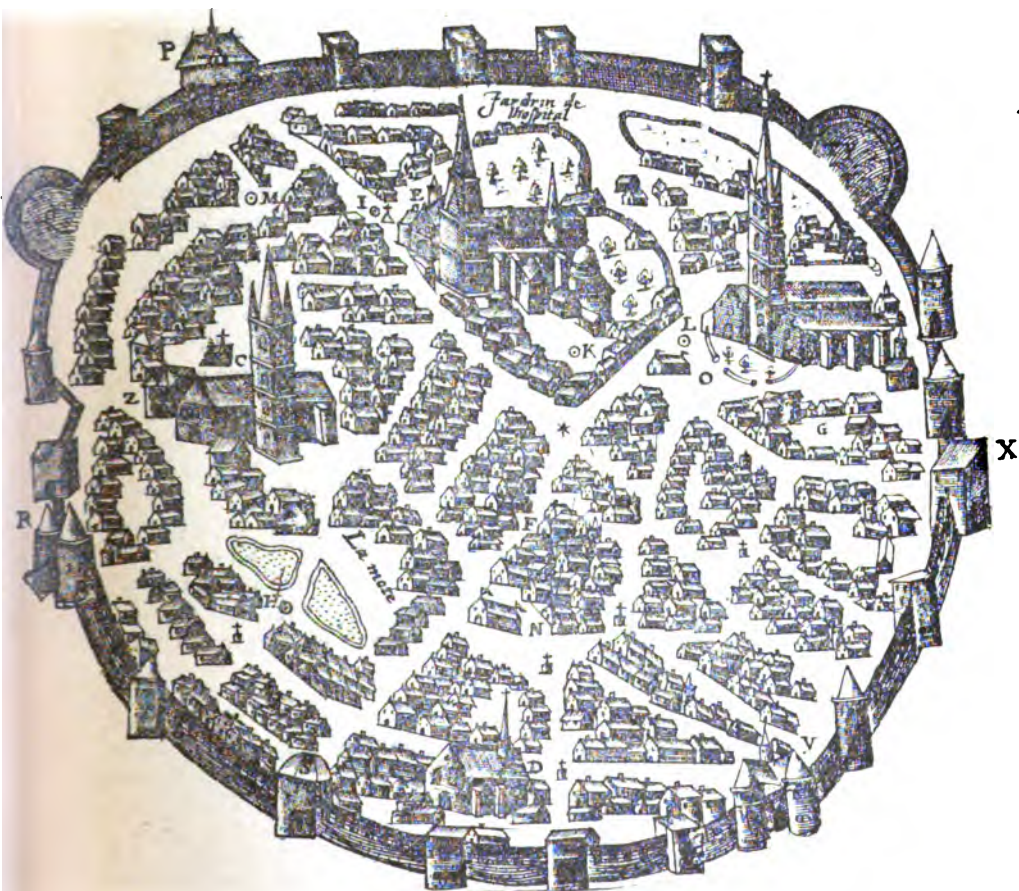
Nous ne nous étendrons pas ici sur le plan de Fayen, qui est bien connu. On sait que ce plan est une vue cavalière assez complète, mais où l'auteur paraît s'être peu préoccupé d'observer les proportions : on y relève du reste d'assez grosses erreurs. M. Paul Ducourtieux a étudié cette image du vieux Limoges avec autant de perspicacité que de compétence, et nous renvoyons le lecteur désireux d'être fixé sur la valeur de cette figure, à la substantielle

(1) Notre excellent et savant ami Ludovic Drapeyron a étudié avec un soin tout particulier l'œuvre de Bouguereau et celle de Fayen dans plusieurs opuscules : *L'image de la France sous les derniers Valois et sous les premiers Bourbons* (1888) ; *Le premier atlas national de France* (1889) ; *Jean Fayen, auteur de la première carte du Limousin et collaborateur de notre premier atlas national* (1889) ; *L'évolution de notre premier atlas national sous Louis XIII* (1890) ; *Jean Fayen et la première carte du Limousin* (1893).

notice de notre confrère sur *Limoges d'après ses anciens plans* (Limoges, veuve Ducourtieux, 1884). Disons seulement que le plan de Fayen a eu de nombreuses éditions. Notons, outre celle de 1594, celle d'Ortelius (Anvers, 1598); celle de Jean Lecler (Paris, 1620); de sa veuve (1626); de son fils (1632); de Jean Boisseau (1642), etc.

Grâce à l'obligeance de M. Ducourtieux, qui a bien voulu mettre sa très intéressante collection à notre disposition, nous pouvons distinguer trois planches principales du plan de Jean Fayen, offrant entre elles de notables différences.

(N° 33 de notre catalogue). — La gravure originale de l'atlas de Bouguereau (118 mill. sur 135), dont on trouvera ci-dessous la reproduction, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, et qui a été publiée par M. Drapeyron à l'appui de son travail sur *Jean Fayen et la première carte du Limousin* (*Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XLII, 1893, p. 61).



Plan de la ville dite du Château de Limoges, par J. Fayen. — Ed. de 1594.

(N° 36). — Une seconde planche, utilisée dans plusieurs ouvrages du commencement du dix-septième siècle (116 mil. sur 128) et qui, tout en modifiant certains détails, conserve la physionomie assez caractéristique de la plupart des édifices, a été reproduite dans le tome XXXI de la Société archéologique, p. 171, où elle accompagne l'étude de M. Ducourtieux sur les anciens plans de Limoges.

(N° 37). — Une troisième édition, portant le nom de Kœrius et figurant à des atlas de 1630, 1638, 1644, etc. (90 mill. sur 95). A celle-ci on trouve beaucoup de détails supprimés et l'aspect des monuments, dont les grandes lignes sont seules tracées, a subi une sensible modification. — La comparaison des trois plans est on ne peut plus intéressante.

L'architecte Cajon a laissé une copie du plan de Fayen, qui porte la date de 1796 et qui est conservée au Grand Séminaire de Limoges.

Ajoutons qu'on trouve à l'Album de l'*Historique monumental*, une reproduction agrandie et enjolivée de cette vue. Tripon la donne comme « une vue de Limoges au quinzième siècle ».

Il n'est pas inutile de rappeler que le plan de Fayen est la plus ancienne vue de Limoges qu'on ait signalée jusqu'ici. Les auteurs du seizième siècle n'ont pas fait figurer l'image de notre ville dans leurs recueils. C'est ainsi que nous l'avons vainement cherchée dans le curieux *Catalogue des antiques erections des villes et cités*, publié à Lyon, en 1527, chez F. Juste, par Gilles Corrozet et Claude Champier. Les auteurs parlent avec considération du « roy de Limoges, nommé Sigibertus », qui fit décoller sainte Valérie et fut converti au christianisme par saint Martial, « disciple de Jesus-Christ » ; ils vantent la Cité « opulante et antique » fondée « avant l'advenement de Nostre Seigneur long temps par ung prince dict Limos » (1) ; mais ils ne donnent pas la vue de cette antique capitale. Et en vérité nous n'avons pas trop à le regretter ; car, en parcourant l'ouvrage, on s'aperçoit que le même bois se trouve placé en tête de plusieurs notices et est censé représenter les diverses villes auxquelles ces notices se rapportent. On peut constater, par exemple, qu'une seule gravure a servi pour Arles, Dijon, Clermont-Ferrand et Verdun. — On doit regretter avec plus de raison de ne pas voir la vue de Limoges figurer dans la belle et riche collection de Jansson (2).

(1) Fol. 55 de ce curieux petit volume, dont la Bibliothèque nationale possède un joli exemplaire (l. 20 n° 2 ; réserve).

(2) *Illustrium principumque urbium Europæ tabulæ*.

IX (n° 38 et 39). — Les divers fonds de nos archives de la Haute-Vienne et quelques collections particulières possèdent un certain nombre de plans dont la plupart se réfèrent à des immeubles situés dans la banlieue de Limoges et n'ayant en aucune façon le caractère de monuments. M. Maurice Ardant, qui est resté, de 1854 à 1867, conservateur de notre dépôt départemental, en a signalé plusieurs : celui de Naugeat (1561), dressé par Léonard I Limosin et propriété de la famille Langle, à Limoges ; deux plans de Fougeras, Juillac, les Audouynes (fin du xvi^e et premières années du xvii^e siècle) dont l'un au moins est de la main d'un des trois ou quatre peintres ayant porté le nom de Jean Court et le surnom de Vigier ; un plan du bourg de Rilhac-Rancon et de ses environs, du même artiste ; celui de Parpeyrolles (1586) par un François Limosin ; celui des « Rouchaux » /*sic*/, par un Léonard Limosin (1614) ; celui du moulin Poillevé auprès d'Aixe (1625), attribué à François Poillevé ; celui de Saint-Lazare (1640), par Grouaud, — pour ne citer que les plus anciens.

Le dernier, appartenant au cabinet de feu M. Astaix, a figuré à notre exposition rétrospective de l'Hôtel de Ville de Limoges, en 1886 : il est absolument sans intérêt pour nous. D'autres ne se retrouvent pas, mais il semble qu'ils ne pourraient nous fournir aucune donnée sur nos monuments. Celui de Naugeat et plusieurs documents analogues, d'une date plus moderne, qui ont passé dans les mains de M. l'archiviste Alfred Leroux, de M. Paul Ducourtieux et dans les nôtres, n'offrent rien qui ait trait à notre sujet. Seules les deux pièces concernant Fougeras, Juillac et les Audouynes présentent, au point de vue de notre étude, un certain intérêt et doivent avoir leur place dans ce catalogue.

Ces deux plans, peut-être de la même main (1), offrant en tout cas les plus grandes analogies d'exécution et d'aspect, appartiennent à des époques peu éloignées l'une de l'autre, et le premier a très visiblement inspiré le second, lequel ne paraît être en somme qu'une copie, mise au point et augmentée de quelques détails. Une cote moderne (de la main de M. l'archiviste Rivain, si nous ne nous trompons) assigne le 5 avril 1610 comme date à un de ces plans, celui qui ne porte pas la signature de l'artiste et qui serait peut-être le dernier en date. S'il en était ainsi, contrairement à l'avis de M. Paul Ducourtieux, qui estime le dessin signé

(1) En tant que dessin, car l'écriture paraît n'être pas la même, pour la plupart des légendes, tout au moins.

postérieur à l'autre (1), le modèle serait tout au plus des dernières années du seizième siècle (2), sinon des toutes premières du siècle suivant. Quant à reculer sa date de près de cent ans, comme a cru pouvoir le faire notre excellent confrère, ils nous paraît impossible de souscrire à cette appréciation, et malgré la différence des écritures figurant à ces documents, leurs graphismes ne sont pas assez caractéristiques pour fournir un élément d'appréciation de quelque sûreté. Nous persistons, après un examen très attentif des deux pièces, à les croire à peu près contemporaines.

L'un de ces plans (n° 38), celui que M. Ducourtieux estime le plus moderne, constitue à lui seul la liasse 1373 du classement provisoire, fonds de Saint-Augustin, aux archives de la Haute-Vienne. C'est un parchemin de forme irrégulière, mesurant 473 à 565 mill. de haut sur 0 m. 988 mill. de large, en deux peaux cousues ensemble, et portant cette mention : *Figure faicte par moy, Jean Court dict Vigier, maître peintre, de la ville de Lymoges, prins d'office par Monsieur de Petiot, juge royal de Lymoges, en presence des parties.* — COURT. — On lit au dos : *C'est la figure des lieux de Las Audoueynas et ses tenemens contentieux faicte par Jean Court, maître peintre, nommé d'office en presence des parties*; et, d'une encre plus pâle, la signature SARZAC.

Fougeras et les Audouynes sont figurés avec un soin extrême : les carrés des jardins, les dispositions des bâtiments, les plantations, les vignes, tous les détails de ces tenements, si délicatement représentés, si richement enluminés qu'ils soient, offrent pour nous un intérêt médiocre. Ce qui appelle notre étude, c'est la figuration des édifices des environs de la ville : « l'abbaye de Saint Augustin », représentée avec trois corps de logis, une grande tour carrée et un clocher coiffé d'une coupole dont la teinte rose indique une couverture en tuiles; « la Maison Dieu », simple mesure à la toiture effondrée, surmontée d'une croix; un autre édifice non dénommé, pouvant représenter soit Saint-Martin-des-Feuillants, soit les Cordeliers, formé d'une grande construction qui est sûrement la chapelle, avec porte principale ouvrant sous un porche en forme de hangar, une fenêtre cintrée au dessus du porche, et trois

(1) Paul DUCOURTIEUX, *Les environs de Limoges d'après les plans des émailleurs*. Bull. de la société arch. et hist. du Limousin, t. XXXIV (1885). p. 215 et suivantes.

(2) M. Maurice Ardant, qui a reproduit quelques portions de ce plan, l'a daté de 1557, nous ne savons sur quelle autorité. (*Congrès scientifique de France, 26^e session* (septembre 1859). Paris, Deroche, et Limoges, Chapoulaud, 1860, tome II in fine. — L'article de M. Ardant se trouve à la page 273).

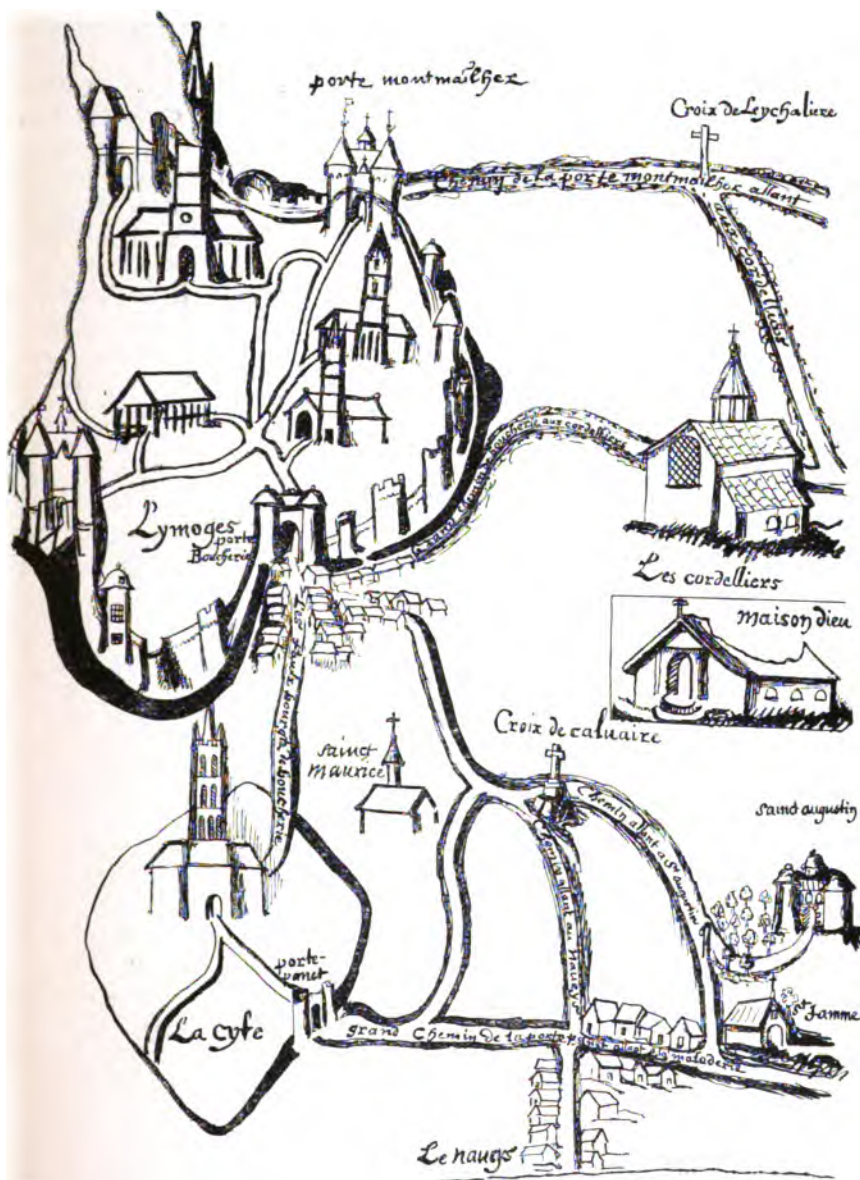


Planche IV.

Fragment du plan de Juillac, Fougères, etc. (n° 39)

baies, également cintrées, percées dans le mur de droite du vaisseau. Les travées sont séparées à l'extérieur par des contreforts. Deux fenêtrons s'ouvrent de ce côté sur le versant de la toiture. Un clocher, en forme de tour ronde, terminé par une sorte de galerie saillante, au dessus de laquelle s'arrondit une petite coupole, surgit de la couverture. Sur le bord du chemin qui va aux Casseaux, en face de l'abbaye de Saint-Augustin, on distingue une sorte de colonne, qui figure sans doute le pilori ou la borne de justice du monastère.

Dans le bas du parchemin, une trainée de couleur bleue représente la Vienne. Au bord de la rivière, un groupe de maisons et quelques piles de bois à côté : c'est le Naveix.

A l'extrémité gauche de la pièce, on voit, en haut, l'enceinte, en forme de cœur, de la ville du Château de Limoges. Une seule des entrées, la Porte Boucherie, est dessinée avec quelques détails. Le corps de logis dans lequel s'ouvre le portail, surmonté d'une lanterne à toit pointu, accosté de deux tours rondes avec toiture en poivrière, paraît être précédé d'une courtine ou plutôt d'un cavalier ou d'un redan, flanqué de deux bastions ronds. L'appareil du pont-levis est sommairement indiqué. Des épis avec girouettes sont plantés sur le lanternon et les tours. A l'intérieur de l'enceinte, quelques traits assez grossiers font reconnaître l'emplacement des églises de Saint-Michel-des-Lions, de Saint-Pierre-du-Queyroix et de la basilique de Saint-Martial.

Au dessous, un losange figurant la Cité : dans son enceinte, la silhouette de la tour de Saint-Etienne avec sa base massive. Le sommet paraît fort ébréché. M. Ducourtieux en a induit non sans raison que la pièce était postérieure à 1573, date de la chute de la foudre sur la pyramide du clocher et de la destruction de celle-ci. Ce plan n'a jamais été reproduit. M. Maurice Ardant paraît toutefois s'en être inspiré pour le croquis qu'il a restitué et qui a été publié en 1860.

(N° 39). — Le second des plans du fonds de Saint-Augustin-les-Limoges (n° 3406 du classement provisoire) est, comme l'autre, dessiné sur deux peaux cousues ensemble, et qui mesurent en tout 424 à 502 mill. sur 910 mill. Les Audouynes, Fougeras sont encore l'objet principal de l'auteur. On lit au dos : *Plan et figure de Juilhac, Fougeyrac et autres lieux voisins, depuis la porte de St-Maurice de la Cité de Limoges*. Ailleurs : *Figure des lieux dont est question et confrontations d'iceux*. P. P. PAILLET.

Nous donnons (planche IV hors texte), toute la partie de gauche de cette curieuse pancarte. On y voit l'abbaye de Saint-Augustin figurée d'une façon très différente de l'image fournie par l'autre plan : ici, c'est un seul corps de logis, percé d'un portail, avec trois fenêtres

au premier étage, et flanqué de deux tours à toitures arrondies; derrière, une tour plus haute, semblablement coiffée et qui pourrait être un clocher. A l'entrée du chemin qui se détache de la route et conduit au monastère, on remarque encore le poteau de justice, auquel semble attaché un anneau. Au-dessous, l'église de Saint-Jacques (Saint-Jamme), modeste construction surmontée d'une petite croix; plus loin, la « Maladerie » ou léproserie de Saint-Jacques, autrement appelée des *Ladres blancs*. La Maison-Dieu, qui était la léproserie des *Ladres rouges*, a toujours sa toiture en ruines; mais elle apparaît avec un porche assez curieux, précédé d'un perron, et trois petites baies s'ouvrent sur le flanc droit de l'église, dont la perspective est figurée. Entre la Maison-Dieu et la ville, le peintre a dessiné un édifice offrant une certaine ressemblance avec l'église qui, sur le premier de nos plans, occupe à peu près le même emplacement, et que nous avons supposé représenter soit l'abbaye de Saint-Martin des Feuillants, soit l'église des Cordeliers. Ici il ne nous est pas permis de poser un point d'interrogation: on lit, au-dessous du bâtiment, cette légende: *Les Cordeliers*; s'il s'agit du même édifice, il se présente ici par l'extrémité opposée. Nous ne voyons plus la façade et le porche, mais le chevet et sa grande baie, un clocher avec une pyramide, plus un corps de bâtiment bas, plaqué contre l'église et percé de deux ouvertures arrondies dans leur partie supérieure: peut-être a-t-on voulu indiquer le cloître. Saint-Martin a été oublié, peut-être omis volontairement. Il eût sans doute gêné la perspective. Mais nous devons faire observer que le couvent des Cordeliers occupe à peu près, dans notre plan, l'emplacement sur lequel s'élevait la vieille abbaye.

Plus bas, au nord-est de la Cité, se dresse la croix dite du Calvaire, sur un socle monumental, ou peut-être sur un bloc de rocher. La Croix de l'Eychalière est figurée au carrefour formé par la rencontre des trois chemins venant de la porte Montmailler, de la Maison Dieu et les Cordeliers; sur la droite du plan, la croix de Juillac. De la Vienne monte la grande rue du Naveix dont les maisons s'étagent l'une derrière l'autre avec une certaine régularité.

La partie la plus intéressante de ce plan est une vue cavalière tout à fait sommaire de la Cité et de la ville, bâclée à grands traits dans le coin supérieur de gauche, mais beaucoup plus pittoresque et détaillée que la simple silhouette du plan signé Jean Court.

La Cité apparaît au-dessous du Château, avec son enceinte affectant ici encore la forme d'un losange: la seule porte dessinée est la porte Panet, flanquée de deux tours qui paraissent rondes; ni le portail ni les tours n'ont de toiture. L'enceinte est tracée; mais l'artiste n'a pas figuré les murailles. Nous savons qu'en effet, à

l'époque où nous sommes arrivés, la Cité n'a plus de remparts ; son enceinte, déjà en très mauvais état, a été démolie en grande partie à la suite des événements du mois d'octobre 1589. — Dans la ville épiscopale, un seul édifice émerge sur la teinte verdâtre du fond : la cathédrale, dont la silhouette est assez fidèlement représentée, et dont le clocher à trois étages (au lieu de quatre), avec son piédestal massif, se détache en avant du vaisseau de l'église.

Détail singulier : l'enceinte de la Cité, telle qu'elle est tracée ici, ne comprend qu'une partie de la vieille ville ; l'église Saint-Maurice (qui est très légèrement figurée, — on pourrait dire estompée, s'il ne s'agissait d'une peinture, — à droite de la cathédrale), et le quartier l'avoisinant, la Haute Cité presque toute entière, sont placés en dehors de cette enceinte.

La silhouette du Château, tracée au dessus de celle de la Cité et reliée à celle-ci par une voie bordée de constructions où il est aisé de reconnaître le faubourg Boucherie, avec les tannegeries de Palvézy sur le côté, fournit plus de détails. L'enceinte est dessinée avec une recherche visible d'exactitude. Les tours sont toutes ou presque toutes figurées, avec une variété d'aspect qui paraît témoigner de cette fidélité. Par malheur, le bord du parchemin, sur la gauche, a été lacéré, et la portion de l'enceinte comprise entre la porte des Arènes et la porte Manigne a à peu près complètement disparu. C'est à peine si on distingue, un peu au-dessus de cette dernière, quelques traits qui se rapportaient sans doute à la silhouette de la tour des Anges. La porte Manigne, avec une toiture rouge, coupée d'une sorte de fronton, un beffroi au centre et deux tourelles à chapeaux coniques, est représentée, ayant son pont-levis abaissé sur le fossé. La porte Boucherie, d'un aspect moins monumental, a ses tours terminées par des toitures arrondies. Entre ces deux « portaux », l'enceinte forme une courbe très allongée, coupée par la tour neuve des Prisons, également à toiture arrondie et avec deux fenêtres grillées ; par la tour ronde qui a remplacé la porte de Vieille-Monnaie et qui n'a pas de toiture, enfin par une tour carrée ou bastion crénelé, à laquelle il nous serait difficile de donner un nom. Au-dessus de la porte Boucherie, le mur présente, jusqu'à Montmailler, une perspective très rapide, jalonnée de six ouvrages en saillie : nous y reconnaissons, sous toute réserve, (car nous n'aborderons pas ici l'étude de notre ancienne enceinte, étude hérissée de difficultés que soupçonnent seuls ceux dont les recherches spéciales se sont dirigées de ce côté) : 1° la petite tour appelée « de La Cigogne » aux quatorzième et quinzième siècles ; 2° celle dite de la Chaufferette, autrement du Babouy, avec sa forme carrée et ses créneaux démolis par les Jésuites, à qui on

reprocha beaucoup cette destruction ; 3° l'éperon de saint Martin, sorte de demi-lune couronnée d'une terrasse et qui avait remplacé le « portal de Mirebeuf ; 4° une autre tour qui pourrait être l'ancienne tour de Beaucaey, appelée au dix huitième siècle tour de la Pyramide ; plus loin 5° Branlant, appelée aussi tour d'Amblard, avec une toiture en poivrière, enfin 6° la tour de Beaupuy, avec une coiffure arrondie. La porte Montmailler ne ressemble pas à celle figurée cent ans plus tôt au plan des fontaines de Regina. Le plan nous la montre flanquée de deux tours rondes à toitures coniques surmontées d'épis, et couronnée de machicoulis : un beffroi sommé d'une croix s'élève au-dessus du bâtiment où est percée l'entrée de ville. De cette porte à celle des Arènes, — que défendent aussi deux tours rondes, sans encorbellement, — l'enceinte, crénelée, a été fort raccourcie par l'artiste. On n'y distingue bien nettement que la plate forme du grand bastion en demi-lune construit en 1528 et connu sous la dénomination de Fort ou Eperon de saint Martial (*al.* de saint Mathieu).

En somme, ce croquis nous donne une impression assez fidèle de cette enceinte, dont l'aspect pittoresque a été signalé par quelques voyageurs et dont, à une époque très rapprochée de celle de notre plan, entre 1612 et 1616, le hollandais Zinzerling — Jodocus Sincerus — mentionne les hautes tours dominant au loin le paysage.

Nous n'avons pas à faire ressortir ici les différences qu'un rapprochement de quelques minutes révèle entre ce plan et ceux de Fayen (n° 35) et de Jouvin de Rochefort (n° 56). Pour en donner une idée, disons qu'entre la porte Boncherie et la porte Montmailler, le médecin-géographe figure sept tours ou bastions ; Jouvin, neuf, et l'auteur de notre croquis, six.

Les silhouettes de quatre édifices seulement surgissent dans l'enceinte du Château : celles de Saint-Michel, de Saint-Martial, de Saint-Pierre — la seconde de ces églises méconnaissable — et une sorte de grand hangar dans lequel, vu son emplacement, il faut reconnaître soit le Consulat, soit la halle ou boucherie de la place des Bancs. Les principales voies de la ville sont du reste tracées : on reconnaît, mais il y faut quelque bonne volonté, les grandes artères, celles qu'on appelait *charrières* au treizième siècle, *cantons* au seizième : les Combes, les Taules, Boucherie, Manigne, Consulat, — fort abrégé — le Clocher, singulièrement détourné de sa direction, — Lansecot, la rue des Arènes, etc.

X (40 et 41). — Dans une fort curieuse collection de vues de villes, dessinées par Joachim Duwiert et portant pour la plupart les

dates de 1609, 1610, 1611 et 1612, (Vx 23 de la collection dite « topographie Lallemant de Betz, aux Estampes de la Bibliothèque nationale), M. Léopold Delisle et M. Bouchot nous ont, avec leur bienveillance habituelle, signalé deux vues intéressantes de Limoges, dont n'ont parlé, croyons nous, aucun de ceux de nos confrères qui se sont occupés des plans et dessins se rapportant à notre ville.

La première : « La ville de Limoges, 1609 » (n° 40), se trouve au fol. 253 du volume. Dessin à l'encre, de 220 millimètres sur 280. La vue paraît prise du Crucifix ou de la Croix de l'Eychalière, peut-être d'un peu plus loin. La ville se présente assez ramassée. Le Château est en face du spectateur : Deux portes s'ouvrent pour ainsi dire devant lui ; au premier abord, il semble que ce soient les portes Boucherie et Montmailler ; mais, après avoir bien étudié le dessin dans tous ses détails, nous croyons que l'artiste a voulu représenter les portes de Montmailler et des Arènes. La ville s'offre donc ici par le côté nord-ouest, diamétralement opposé à celui que nous représentent le plan de Fayen, la vue cavalière de 1610 (n° 39) la vue qui suit (n° 41) et le panorama de Beaumesnil.

La porte Montmailler forme un simple corps de bâtiment sans tours ni tourelles, avec couverture haute, à quatre eaux⁽¹⁾. Au-dessus du cintre de son entrée, est vaguement esquissé un écusson ; son pont-levis est abaissé. A gauche du spectateur, les remparts s'allongent, jalonnés par une grosse tour ronde, qui pourrait représenter la terrasse de la tour Branlant. De l'autre côté, une grosse tour aussi ronde, sans toiture : l'éperon Saint-Martial ou Saint-Mathieu peut-être ; puis, à droite, la seconde porte, la porte des Arènes à notre avis : sa couverture est semblable à celle de la porte Montmailler ; mais deux tours rondes, à toitures coniques, flanquent le corps de bâtiment. Au-delà, la muraille continue en perspective, appuyée d'une haute tour carrée à toiture en pyramide et d'une tour ronde qu'il nous semble difficile d'essayer à identifier, sans entrer dans la voie des plus gratuites hypothèses. Une autre grande tour carrée surgit au loin, derrière les clochers de la ville, de l'autre côté de l'enceinte, semble-t-il. Est-ce la tour des Prisons ? A l'extérieur des murailles, le couvent des Carmes domine le paysage. Il est formé de deux corps de bâtiments en équerre : l'église est accostée d'une tour ou clocher. Un faubourg, partant de la seconde porte, gravit la perspective dans sa direction. A mi-côte, se montre le monastère des Augustins avec sa petite église et son clocher ; derrière lui s'allonge le faubourg Montmailler. L'amphi-

(1) Remarquons que ces indications confirment celles fournies par le plan de Regina.

théâtre des Arènes n'est pas figuré. La ville est de toutes parts entourée de vignes.

Sur la gauche, la Cité. Elle n'a point de remparts. La tour de Saint-Etienne, sans flèche ni clocheton, domine cette partie du panorama. Le vaisseau est à peine indiqué, avec une grosse tour ronde en guise d'abside. En avant, on aperçoit un coin seulement du monastère de la Règle : il se pourrait fort bien que la vue s'étendit plus loin de ce côté et qu'on eût coupé l'extrémité gauche du dessin. Plus près de la ville, le couvent des Cordeliers, formé d'une grande construction à l'angle d'un enclos, avec deux tours ou clochers à haut faitage.

Au-dessus des toitures de la ville, qui s'étagent derrière la ceinture des fortifications, on distingue la figure très approximative du clocher de Saint-Pierre, celle plus exacte du clocher de Saint-Michel qui domine tous les autres, et la flèche, d'une longueur démesurément exagérée, de la basilique de Saint-Martial.

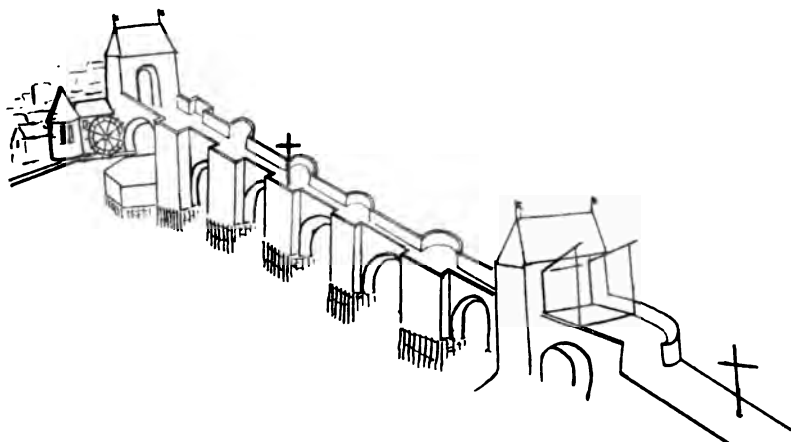
On ne peut se tromper du reste sur l'identification des silhouettes de ces édifices. L'auteur du dessin a pris la peine de les indiquer par des lettres renvoyant à une légende : A. « Saint-Etienne, esglise cathedrale ». — B. « les Cordeliers ». — C. « La Regle, abbaye de femmes ». — D. « Saint-Pierre, paroisse ». — E. « Saint-Marcial, abbaye secularizée ». — F. « Saint-Michel, paroisse ». — G. (légende restée en blanc ; le G se rapporte à un clocher placé derrière Saint-Michel : faut-il y reconnaître le beffroi de l'hôtel de ville ou le clocheton de Saint-Aurélien ?) — H. « Les Carmes ». — I. « Les Augustins ».

(N° 41). — Bien autrement intéressante est la seconde des vues de notre ville (n° 41) que renferme l'album de Duwiert, celle du fol. 257. Celle-ci, qui est intitulée : « *Limoge, 1612* », ne mesure pas moins de 773 millimètres de long sur 196 de haut (marges non comprises). C'est un véritable panorama de la capitale du Limousin. Cette vue est prise du Clos Sainte-Marie, et la Vienne coule au premier plan, laissant surgir de ses eaux une île d'assez grandes dimensions, au-dessous du monastère de la Règle.

En avant, sur la droite, le pont Saint-Etienne franchit la Vienne sur ses sept arches. Aux deux extrémités s'élève une porte fortifiée, avec haute toiture à quatre eaux. Du côté de la campagne, le parapet du pont se prolonge, décrit une courbe et forme une sorte de cour en avant de la porte, dont le pont-levis, abattu, repose sur la dernière arche. Sur la rive droite on aperçoit le moulin que mentionnent tant de vieilles chartes.

La Cité est dessinée avec beaucoup plus de précision et de détail que dans la vue n° 40. L'artiste a figuré l'église de Saint-Etienne

avec soin et montré l'édifice interrompu. Un assez grand espace libre sépare le vaisseau du clocher, qui est représenté fidèlement avec ses quatre clochetons, mais sans flèche : la base de la tour a été toutefois enjolivée. Les bâtiments de la Règle s'étendent au pied de la cathédrale ; ils ont peu de caractère. Auprès du clocher de Saint-Etienne on voit une grande tour carrée et quelques bâtisses précédées de restes de fortifications, et qui pourraient représenter le palais épiscopal édifié par Jean de Langeac. C'est, sur la gauche du spectateur, la dernière construction appartenant à la Cité qui apparaisse distinctement.



Le pont Saint-Etienne en 1612, d'après le panorama de Duwiert (n° 41)

Sur des plans plus éloignés, surgissent, au milieu des maisons, des bâtiments élevés et des clochers : il est permis de reconnaître Saint-Jean en Saint-Etienne, Saint-Maurice, Saint-André qui allait être donné aux Carmes. Plus loin encore, l'ancienne abbaye de Saint-Martin.

A droite, derrière les piles de bois du Naveix, s'étagent les maisons d'un faubourg, au-dessous des constructions importantes de l'abbaye de Saint-Augustin, lesquelles, surmontées d'un clocher, d'une tour et de clochetons, offrent une silhouette assez mouvementée. En avant, nous croyons reconnaître Saint-Jacques. Au versant de la colline, d'autres clochers encore : ceux de Saint-Julien et Saint-Paul sans doute.

La ville du Château, sur la gauche du panorama, est en partie cachée par les édifices de la Cité. On ne voit très distinctement que le clocher de Saint-Pierre, dessiné du reste avec fidélité ; tout à côté une construction élevée qui pourrait être le Collège. Que

représentent les hauts faitages et les toitures pointues qu'on aperçoit là-bas, au-delà des maisons ? Des portes probablement, mais nous ne chercherons pas à préciser. La portion des remparts qui fait face au spectateur est, semble-t-il, l'arc compris entre la porte Boucherie et la tour des Anges. Des arcatures s'accusent sur les murs. Derrière un redan ou un cavalier, on aperçoit un corps de bâtiment flanqué de tours qui ne peut être qu'une porte. Mais il y a une certaine confusion dans cette partie du panorama. Nous croyons distinguer l'ancienne porte Vieille-Monnaie, la tour des Prisons, la porte Manigne. En avant des remparts du Château : Saint-Gérald, les Récollets de Sainte-Valérie, les Jacobins, émergent du milieu des maisons et des vignes des faubourgs. Entre les Jacobins et la rivière, on reconnaît le petit clocher de Saint-Michel-de-Pistorie. Ce panorama trahit, chez le dessinateur, un souci très visible de l'exactitude.

Notons qu'au dos d'une partie de ce dessin se trouve une vue de la ville d'Argenton.

XI (42). — M. le chanoine Arbellot possède une curieuse gravure, portant la signature : *F. Ardant fecit, 1625*, et exécutée sans doute pour accompagner un livre de prières à l'usage de la Confrérie des Pénitents Feuille-Morte, qui fut instituée en 1619 dans la petite église paroissiale de Saint-Martial de Montjauby. Cette gravure représente la patronne de la pieuse association, sainte Madeleine, à mi-corps, entre deux pénitents agenouillés. Au-dessus de la grotte qui s'ouvre à gauche, l'artiste a donné un dessin assez net de la vieille église où la confrérie tenait ses assemblées (1) : c'est un édifice roman, lourd d'aspect et dont l'intérieur devait être fort obscur. La façade, surmontée d'un campanile rudimentaire à deux cloches, n'offre d'autre ouverture qu'une grande porte à plein cintre ; deux contreforts, un à chaque angle, ajoutent quelques reliefs à cette simplicité. Le bâtiment, dont la gravure permet d'apercevoir tout le côté de droite, présente un contrefort à peu près à moitié de la longueur, et un autre à l'encoignure du chevet. Cette église avait donc deux travées au moins : le mur latéral de la première était percé seulement d'une petite porte, du côté que nous montre la gravure. Une fenêtre à plein cintre, de moyennes dimensions, éclairait la seconde.

(1) Nous le croyons du moins : il ne serait pas impossible que l'église représentée par cette planche fût Sainte-Marie-Madeleine de la Bregère. On trouvera plus loin, à la date de 1769, mention d'un croquis de cette dernière église qui offre beaucoup de rapports avec le dessin d'Ardant.

XII (n° 43 à 49). — Des géographes et des voyageurs du dix-septième siècle donnent, dans les ouvrages où sont consignés les résultats de leurs études et les récits de leurs pérégrinations à travers la France et le reste de l'Europe, les *vues* d'un certain nombre de villes. Toutes celles, sans exception, ayant trait à Limoges qui ont été publiées jusques vers le milieu du siècle dernier et qu'il nous ait été donné d'examiner, se rapportent, il ne saurait y avoir à ce sujet le moindre doute, à un même dessin original dont nous ne connaissons ni la date ni l'auteur. Cette image, un peu sèche, ne laissant rien deviner du site pittoresque de la ville et accusant à peine les différences considérables de niveaux qui ont toujours existé entre ses divers quartiers, offre néanmoins un certain intérêt en ce qui a trait aux édifices qui y sont indiqués. Malgré tout ce qu'elle laisse à désirer, quelques détails, les silhouettes notamment de plusieurs des clochers, font croire qu'elle n'a pas été exécutée d'imagination, et que le graveur, en traçant la première planche, a eu sous les yeux au moins un croquis donnant tant bien que mal l'aspect de Limoges entre 1620 et 1640.

Grâce à l'album *Haute-Vienne* de la collection topographique de la Bibliothèque nationale, et aux intéressants et nombreux spécimens que possèdent plusieurs de nos concitoyens, entre autres M. Paul Ducourtieux et M. Nivet-Fontaubert, nous avons pu étudier plusieurs éditions successives de cette vue et constater qu'elles diffèrent notablement l'une de l'autre, non seulement par le format, mais par l'exécution de la planche et sa fidélité. Sans pouvoir affirmer que nous n'omettons aucun des types de cette figure, nous en signalerons six éditions :

(N° 43). — La plus intéressante et la plus exacte de nos vues est la plus grande, celle qu'on trouve aux éditions de la Topographie de Mérian, parues dans les dernières années du règne de Louis XIII. La gravure est allemande ou hollandaise. Elle mesure 129 à 130 millimètres de hauteur sur 309 de largeur, et porte l'inscription : *LEMOVICVM-LIMOGES*, assez mal gravée, sur le ciel même de l'estampe. Il existe de bonnes épreuves de cette vue à la collection topographique de la Bibliothèque nationale, dans le cabinet de M. Paul Ducourtieux, dans celui de M. Nivet-Fontaubert, à la Bibliothèque communale de Limoges, etc.

(N° 44). — L'atlas de la Bibliothèque nationale possède un exemplaire d'une gravure se rapprochant beaucoup de la première, et dont M. Ducourtieux conserve deux ou trois spécimens. Dimensions : 93 mill. sur 307. Le dessin de cette planche est moins vigoureux et moins net que celui de la première : on constate notamment

que beaucoup de lignes, fermement tirées dans la gravure n° 43, ont été exécutées, dans celle-là, à l'aide de petits traits successifs ou même de points. On lit, sur le ciel, la même légende.

(N° 45). — Planche de 107 mill. de haut sur 149, portant aussi LEMOVICVM-LIMOGES sur le ciel, et présentant, au-dessus de la gravure, à gauche, le repère : p. 226. (Coll. Ducourtieux).

(N° 46). — Autre, de 104 sur 142, ne différant de la précédente que par ses dimensions, et par la forme de l'u de la légende, qui est un u rond. (Bibl. nationale et coll. Ducourtieux). Peut-être ces deux spécimens de notre gravure ne sont-ils pas identiques. Les dimensions ci-dessus sont celles de l'exemplaire de M. Ducourtieux. La gravure de la bibliothèque mesurerait, d'après nos notes, 102 sur 147.

(N° 47). — Autre, de 100 mill. sur 142, très grossièrement gravée et d'un aspect barbare que n'ont aucune des autres planches de cette vue ; même légende : LEMOVICVM-LIMOGES (Coll. Ducourtieux.)

(N° 48). — Autre, de 117 sur 155, portant, dans un cartouche, en haut de la gravure, les mots : LIMOGES, CAPITALE DU LIMOUSIN. (Bibl. nat. et coll. Ducourtieux). Cette gravure paraît être du dix-huitième siècle seulement.

(N° 49). — Il convient de rapprocher de ces gravures un dessin à la plume, teinté de sépia, assez légèrement tracé, mesurant 90 mill. sur 162, et figurant à l'atlas de la Bibliothèque nationale auprès des planches que nous venons d'énumérer. On ne saurait y reconnaître l'original de ces vues : Ce n'est qu'une copie exécutée d'après une des plus sommairement traitées de nos gravures. Titre : VUE DE LA VILLE DE LIMOGES, EN FRANCE, DANS LE LIMOSIN.

XIII (n° 50 à 55). — Au second tiers du dix-septième siècle appartiennent les dessins à la plume, médiocrement exécutés, dénotant néanmoins un certain souci de l'exactitude, qu'on trouve intercalés dans le texte du manuscrit, appartenant à la bibliothèque communale (n° 21 du catalogue), de la version la plus connue des *Annales de Limoges* (1), publiée en 1872 par MM. Emile Ruben, Félix Achard et Paul Ducourtieux.

Ces figures, au nombre de six, représentent : 1° page 17 : l'Andeix du Vieux-Marché, 140 mill. de haut, largeur de la page — n° 50 de notre catalogue. — A été reproduit par Tripon dans l'album de son *Historique monumental*.

(1) Rappelons que ce volume a été à tort désigné sous la dénomination de « Manuscrit de 1638 ». Il contient des mentions de 1647 et de 1660 de la même main et de la même encre que le reste du texte.

2° page 10 : le triangle de Manigne, 212 mill. de haut, largeur de la page — n° 51 de notre catalogue. — Dessin également reproduit à l'*Historique monumental*.

3° page 19 : les Lions de Saint-Michel, 65 mill. de haut, largeur de la page — n° 52 du présent catalogue. — Le dessin de ces curieux monuments donné par M. Duroux et par Tripon, ne s'est pas inspiré de ce croquis et paraît avoir été exécuté d'après nature.

4° page 20 : la Fontaine d'Aigoulène, hauteur 180 mill., largeur de la page — n° 53 du présent catalogue. — Les dessins qu'ont fait de ce monument M. de Crossas et après lui Tripon, ne rappellent en rien ce croquis.

5° page 21 : Fontaine du Chevalet, avec son anse et son abreuvoir, 110 mill. de haut, largeur de la page (n° 54). Tripon a reproduit cette fontaine, mais non d'après ce croquis.

6° page 23 : l'arbre de Beauvais, 211 mill., largeur de la page (n° 55).

Il résulte des indications fournies par l'abbé Legros dans ses *Essais historiques sur la ville de Limoges*, n° 16 du Catalogue de la bibliothèque des manuscrits de MM. les prêtres de Saint-Sulpice du Séminaire, que les mêmes dessins, une partie d'entre eux tout au moins, figuraient dans le manuscrit, alors entre les mains du savant bénédictin Dom Col, d'une autre version de nos *Annales* offrant d'assez notables différences avec celle de la bibliothèque communale de Limoges. Le volume en question paraît avoir été recueilli dans la famille Maisonneuve, à Ambert (Puy-de-Dôme). Tout au moins y a-t-il de fortes présomptions qu'il s'y trouvât il y a quelques années et qu'il soit passé ensuite dans le département du Lot-et-Garonne.

XIV (n° 56). Le plan de Limoges dit « des Trésoriers de France », exécuté par A. Jouvin de Rochefort, trésorier de France au bureau de notre ville, vers 1680, suivant M. Ducourtieux, qui a fait une étude consciencieuse de cette intéressante pièce, donne une vue très sommaire des divers édifices qu'il représente en saillie sur le plan proprement dit. Les indications de ce document, rapprochées de celles du plan de Fayen, peuvent fournir d'utiles données sur nos anciens monuments, surtout sur le plan et la disposition de nos monastères et établissements religieux. Le plan comprend non seulement le Châteaueu et la Cité, mais les faubourgs et une partie de la banlieue. Il est assez connu pour que nous n'ayons pas à en parler ici en détail.

Nous en donnons d'autre part un extrait, à titre de spécimen.



Extrait du Plan de Limoges, dit des Trésoriers de France, fin du XVII^e siècle (n° 56).
 Les Jacobins, les Carmélites, le Séminaire, les PP. Récollets de Sainte-Valérie.

XV (n° 57). — Dessin du Palais de Duratius reproduit par Beaumésnil dans le cahier que possède M. Paul Mariaux. (Voir ce que nous en disons en parlant du n° 32.)

XVI (n° 58, 59, 60). — La vue des ruines de l'amphithéâtre de Limoges, insérée par le P. Bonaventure de Saint-Amable au tome III, page 20, de sa grande *Histoire de Saint-Martial, apôtre des Gaules* (1), diffère complètement de celle dont nous avons parlé sous le n° 30 et la date de 1591. C'est un croquis informe, mesurant 110 mill. sur 55, qui montre toutefois, outre une suite de décombres d'aspect assez peu net, marquant le pourtour du cirque, une portion importante de constructions encore debout, présentant trois étages superposés, et permettant, jusqu'à un certain point, de restituer les dispositions générales de l'édifice. L'excellent Carme ne se flatte pas de mettre sous les yeux de ses lecteurs une œuvre d'art, et lui-même qualifie de « crayon grossier » le croquis dont il s'agit et dont on trouvera ci-dessous la fidèle reproduction. La gravure est accompagnée de la légende : *Reste de l'Amphithéâtre dit le*



Ruines de l'amphithéâtre de Limoges, gravure de F. Ponroy (n° 58)

Creux des Arennes. Le « crayon » a été sans doute, comme la planche, exécuté par le graveur F. Ponroy, d'après un ancien dessin ; car, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, les vestiges de l'amphithéâtre n'avaient sûrement ni cette importance ni ce relief ;

(1) Le premier volume avait paru à Clermont-Ferrand, chez Nicolas Jacquard, en 1676 ; le troisième fut imprimé à Limoges, chez Antoine Voisin, et parut en 1685, date portée au titre. Le frontispice porte la date de 1680 : le dernier chiffre a été surchargé et remplacé par un 4.

on avait rasé en 1568 ce qui subsistait de cet édifice et le peu de débris qu'on pouvait en voir encore vers la fin du dix-septième siècle était d'aspect beaucoup plus modeste. Le croquis en question pourrait bien n'être autre que la reproduction de la vue de « l'amphithéâtre en 1593 » dont nous avons parlé sous le n° 34. Tout nous porte à le croire.

Du même Ponroy, nous l'avons dit plus haut, le P. de Saint-Amable donne une vue du « Palais de Duratius » et une autre du théâtre : ce sont pareillement d'assez informes croquis, où le graveur a employé les procédés les plus naïfs de la perspective. Bien qu'ils s'inspirent sans aucun doute des dessins de 1593, on ne peut les considérer comme des copies à proprement parler, et nous nous croyons obligés de les comprendre dans notre catalogue sous des n° particuliers. Ajoutons que les trois vues sont juxtaposées sans séparation, dans un cartouche rectangulaire de 107 mill. sur 160, légendes comprises.

(N° 59). — L'auteur du « *Reste du théâtre de Duracius* » ne s'est inspiré que de très loin du dessin de 1593. Le théâtre lui-même est informe : on voit que le graveur a essayé de suivre les lignes principales de son modèle ; mais l'indication des raccourcis et de la perspective dépassait les ressources de son art, et son dessin serait incompréhensible s'il n'était un peu relevé par les vieilles murailles qui surgissent de la déclivité du coteau et surtout par les tours du château qui le couronnent (106 mill. sur 45).

(N° 60). — Le dessin du palais qui occupe le milieu du cartouche (107 mill. sur 64) est le moins barbare des trois. Il rappelle beaucoup mieux le modèle de 1593, qu'il se borne à simplifier, mais dont, en somme, il donne à peu près l'impression générale. L'essentiel du dessin des Feuillants a été conservé. Au premier plan, on aperçoit l'église de Sainte-Félicité avec son dôme, orné d'une façon assez bizarre. Au dessus de la porte du clocher s'ouvre une rosace ou un large œil de bœuf. Le vaisseau, n'était le clocheton surmonté d'une croix qui surgit de son chevet, aurait l'aspect d'une simple maison d'habitation : Il est percé d'une porte cintrée, entre deux fenêtres également à plein cintre. A la gauche, une croix placée sur un grand socle.

Nous trouvons assez de différence entre ce croquis et le second dessin du palais de Duratius copié par Beaumesnil (n° 57 ci-dessus) pour les distinguer dans notre catalogue.

XVII (N° 61). — Un curieux jeton en argent, de 0^m,0275 de diamètre, portant les initiales F. P., — peut être celles du graveur François Ponroy, dont nous trouvons le nom sur une liste du personnel de la Monnaie de Limoges du 29 janvier 1693, — et appartenant à M. Henri de La Bastide, lieutenant au 63^e régiment d'infanterie, présente, au droit, un écusson ovale sommé d'une couronne de comte, supporté par deux lions, avec une tête de lion, vue de face, servant de soutien, — et écartelé des armoiries : 1^o des Du Boys (de gueule à la fasce d'or) ; 2^o des Verthamon (de gueules au lion léopardé d'or) ; 3^o des Maledent (d'azur à 3 lions léopardés d'or) ; et 4^o des Des Cubes (d'azur à 3 dés d'or). Sur le tout, l'écusson des Martin de La Bastide : d'azur à la tour d'argent, crénelée, ouverte du champ, ajourée et maçonnée de sable. Légende : *M^r I. F. (Jean-François) Martin de la Bastide. pres. tres. gen. de Fra.* Au revers, une fontaine monumentale, présentant plusieurs bassins superposés en forme de pyramide, avec une statue d'évêque au sommet. C'est la fontaine d'Aigoulène. La légende : *Nil sibi*, est une des devises de la famille Martin de La Bastide. On lit à l'exergue : *INSTAURATÆ MONETÆ. 1692.* Le trésorier de France qui a fait frapper ce jeton avait probablement été chargé de réinstaller les ateliers de la Monnaie de Limoges, qui, fermés une première fois en 1672, rouverts en 1679, abandonnés en 1684, avaient recommencé depuis peu à fonctionner. Peut-être avait-il contribué par son influence ou ses démarches à obtenir ce résultat. Il faut croire que la célèbre Aigoulène avait été aussi réparée par les soins de M. de La Bastide : la chose paraît d'autant plus vraisemblable que la requête en vers bien connue, adressée à l'intendant de Saint-Contest, pour appeler son attention sur l'état fâcheux de cette fontaine, est antérieure de quelques années seulement à la date de notre jeton.

XVIII (n° 62). — Le Département des Estampes de la Bibliothèque Nationale possède la seule vue qui ait été signalée jusqu'ici, — et elle n'a jamais été reproduite — de l'intérieur de la basilique de Saint-Martial. Ce dessin, un peu sommaire, mais exécuté par une main suffisamment exercée, porte le n° 5 des pièces relatives à la ville de Limoges (1) réunies dans l'album *Haute-Vienne* (Va 413), seul volume concernant notre département qui figure à la collection dite : *Topographie de la France*. C'est un croquis à la plume, avec quelques touches de bistre, mesurant 194 millimètres sur 214, marges non comprises. Au-dessous, cette légende : « Eslevation du sanc-

(1) Le dessin porte de plus le n° 31, qui a trait sans doute à un autre recueil dont il a fait antérieurement partie.

tuaire de l'église de Saint-Martial de Limoges ». On a la vue du chœur tout entier à partir du transept, avec les deux grandes arcades des déambulatoires, au-dessus desquelles s'ouvrent les fenêtres à baies géminées, à plein cintre comme toutes les autres ouvertures, d'une tribune ou d'une galerie qui ne se continue pas au pourtour du chœur. Les colonnes, qui reposent sur un soubassement constituant la clôture de ce chœur, sont assez élancées et supportent un entablement au-dessus duquel s'ouvrent des fenêtres paraissant peu ornementées. On compte, en plus de la grande travée de l'entrée du chœur, quatre arcades de chaque côté du sanctuaire ; elles sont surmontées de deux rangées de baies : celles de la rangée inférieure, de très petites dimensions ; les fenêtres supérieures trois fois plus élevées. Au chevet s'ouvre une grande baie, de hauteur presque double, qui produit un effet peu satisfaisant et qui pourrait bien être une addition du quatorzième ou du quinzième siècle. Le grand autel, surmonté d'un baldaquin, est placé au fond du chœur, à l'entrée duquel on voit un petit autel bas et nu, à la romaine. La note qui accompagne cette précieuse figure est sans grand intérêt : elle a trait surtout au tombeau du cardinal d'Arfeuille ou d'Aigrefeuille, dit « le cardinal de Sarragosse », qui se trouvait dans la première travée, entre le chœur et le déambulatoire, du côté de l'Evangile. En face se voyait le tombeau du cardinal de Mende, Guillaume de Chanac, auquel nous avons consacré une notice spéciale (1).

Le dessin dont nous donnons une exacte reproduction sous le n° V de nos planches hors texte, porte la mention : « Envoyé par le Président d'Aigrefeuille ». Il s'agit de Jean-Pierre d'Aigrefeuille, président à la Cour des Aides de Montpellier, né en octobre 1665, mort le 8 septembre 1744. Bibliophile distingué, antiquaire plein de zèle, — spécialement pour sa propre généalogie, dont sa correspondance nous le montre préoccupé outre mesure, — ce personnage voulait absolument rattacher à sa famille le cardinal d'Aigrefeuille et il revient sur ce sujet, dans ses lettres à notre Baluze, avec une insistance vraiment comique. M. A. Germain lui a consacré une intéressante notice dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Montpellier* (2).

XIX (n° 63). — A la fin du dix-septième ou au commencement du dix-huitième siècle il faut attribuer un dessin « assez mal exé-

(1) *Le tombeau du cardinal Guillaume de Chanac, à Saint-Martial de Limoges*. Tulle, Crauffon, 1882.

(2) T. III, pages 289 à 331.

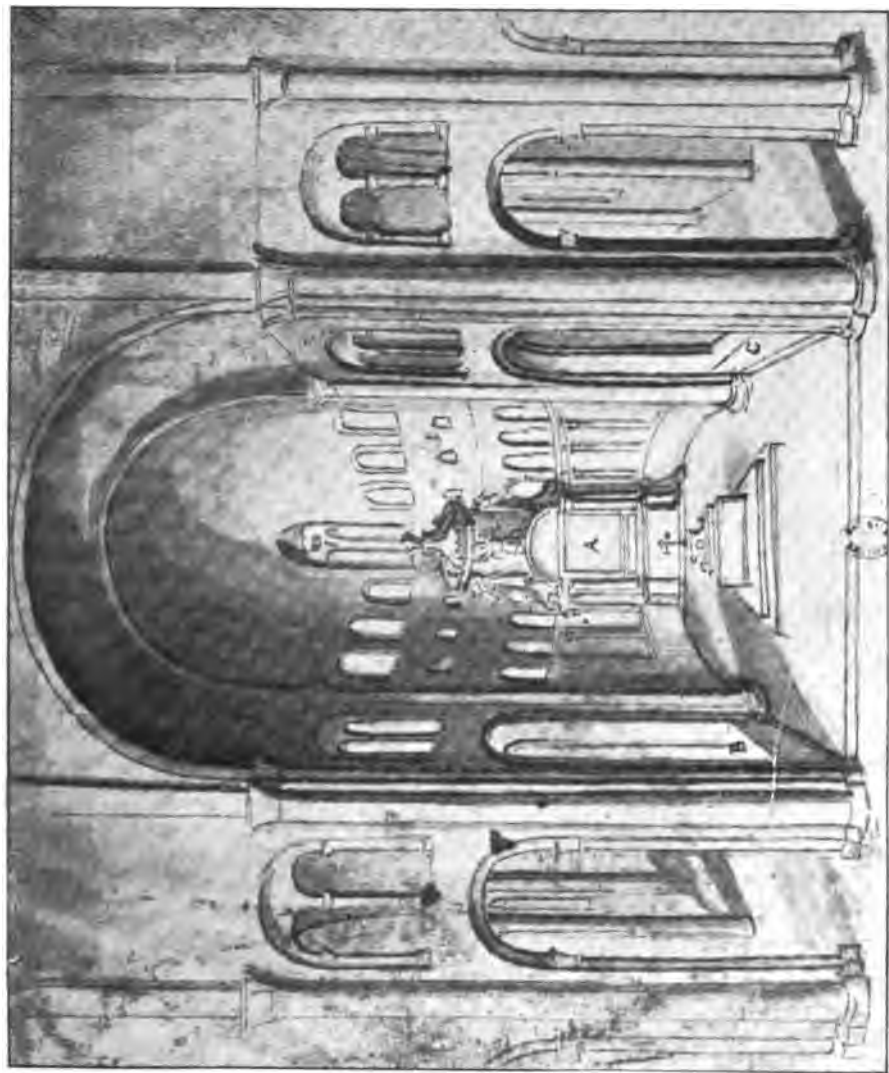


Planche V. — Le chœur de Saint-Martial, d'après un dessin conservé à la Bibliothèque nationale.

LÉGENDE. — A. Autel majeur de la basilique. — B. Tombeau de Guy d'Arvergne, cardinal de Saragosse. — C. Tombeau de Guillaume de Chanac, cardinal de Mende



cuté en original » et qui appartenait en 1747 à un maître cartier de Limoges du nom de L'Asnier, qui « se méloit un peu de peinture » et demeurait alors près la porte Manigne. C'est la vue d'un grand mur, qui paraît être d'une épaisseur énorme et constituer peut-être le soubassement massif d'un autre édifice.

« Je crois, dit Beaumesnil, ce vestige être celui dont fait mention feu l'abbé Cluseau, prêtre de la paroisse Saint-Michel, en un petit manuscrit de lui, que M. de Lépine a eu la bonté de me communiquer. Voici les propres termes de cet abbé :

« J'ai découvert un mur de neuf pieds d'épaisseur, lequel a servi de base, en partie, de toute son épaisseur, aux empâtemens de fondation de la pile qui termine aujourd'hui la consommation de l'édifice de l'Hôpital, laquelle confronte le grand chemin du Pont Saint-Martial et le portail de la vigne de Messieurs de Saint-Gérald. On trouva, dans les décombres prochaines, une pièce de cuivre au coin d'*Adrianus Trajanus*, qui fut mise entre les mains de Monsieur D'Orsay, intendant... Celcey (la pièce) étoit plus de neuf pieds de profondeur, sous des ruines en bois et en briques, qui couvroient ladite muraille et portoient toutes les marques d'avoir été ruinées par le feu. »

XX (n° 64). — M. Paul Ducourtieux possède une jolie épreuve d'une réduction du Plan « des Trésoriers de France » (139 mill. sur 200), qui paraît avoir été gravée au commencement du dix-huitième siècle : réduction n'est pas le mot ; car on constate de sensibles différences entre l'œuvre de Jouvin et cette planche. Le principal et le plus intéressant pour l'étude qui nous occupe, des changements apportés au dessin primitif, est la substitution, à la figuration perspective des édifices publics, d'un simple plan par terre de ces bâtiments. L'auteur a accommodé de la façon la plus intelligente son interprétation au format de sa planche, et son dessin est fort net. L'exemplaire de M. Ducourtieux porte le titre : *Plan de la ville de Limoges, capitale du Limousin*, sans date ni nom de graveur. Il offre une liste des monuments religieux et civils de la ville, numérotés de 1 à 40, avec des renvois, dont les appels sont marqués au plan même. Cette épreuve ne porte aucune annotation ni repère. Sur un autre exemplaire, inséré à l'atlas *Haute-Vienne* de la Bibliothèque nationale, plusieurs fois mentionné déjà, on lit, à la partie supérieure, les mots : « tome II, p. 307 ». Nous ne saurions indiquer le titre de l'ouvrage dans lequel a paru ce plan.

XXI (n° 65 et 66). — « L'abbaye de Saint-Martin de Limoges, de l'ordre des Feuillants, 1707 ». Sous cette légende et cette date,

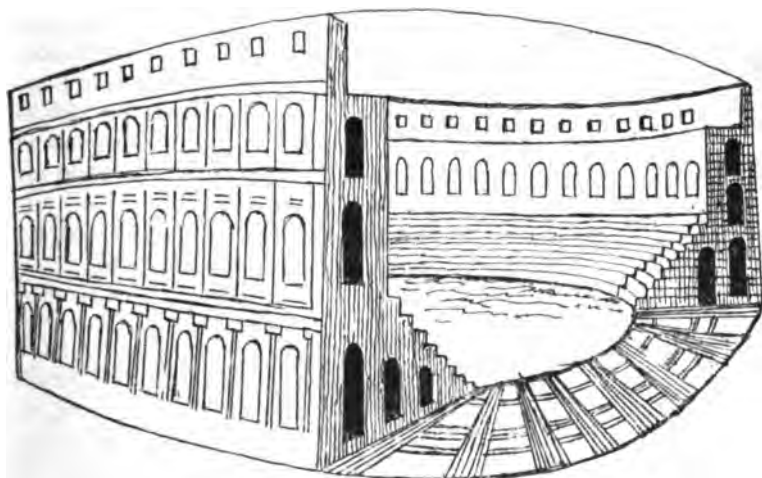
l'album *Haute-Vienne* de la collection topographique formée à la Bibliothèque nationale, conserve une vue assez précise et assez complète de ce monastère, dont la fondation remontait, dit-on, à saint Eloi et à ses parents, et dont les bâtiments avaient été reconstruits au cours du dix-septième siècle. Entouré de jardins et de prairies, ce couvent était, avec celui des Augustins, le plus agréable de la ville à l'époque de la Révolution. La vue que nous fournit le recueil est prise du côté sud-est (place Jourdan). En façade se développe un des deux grands corps de logis qui formaient la nouvelle abbaye. Il est élevé, sur rez-de-chaussée, d'un étage avec mansardes au-dessus, et n'a pas moins de neuf fenêtres de rang. Une sorte de pavillon à deux étages, sur la droite, rompt la monotonie de cette façade, et six mansardes, à encadrements ornés, égaient la sévérité de son aspect. Le bâtiment s'ouvre sur un jardin, et, à son extrémité, il se soude, à peu près à angle droit, avec le corps de logis nord-est, se développant sur la grande terrasse qu'admiraient tant nos pères et ayant vue sur la belle prairie dont tous les Limogeauds qui ont vécu avant 1860 conservent le souvenir.

Derrière ces constructions, on aperçoit l'église, tant de fois détruite, tant de fois rebâtie, et dont la dernière réédification datait de 1650. La façade regarde le sud-ouest ; elle est appuyée de deux contreforts et percée d'une grande porte et d'une rosace. Deux fenêtres s'ouvrent dans le mur latéral. L'auteur du dessin a indiqué le clocher sans en figurer les détails. Le cloître, avec ses arcades à plein cintre, s'accuse à peine, auprès de l'église. En arrière des constructions du monastère se profilent les belles charmilles dont les débris abritaient, il y a soixante ans, les ébats des jeunes pensionnaires de la vénérable chanoinesse de Brettes. Ce dessin, à l'encre, rehaussé à la sépia, porte le n° 6 des planches concernant la ville et l'arrondissement de Limoges à l'Atlas de la Bibliothèque nationale. C'est le n° 63 de notre catalogue.

(N° 66). — Le dessin coté n° 7 du même album complète les données du précédent : il est de la même main, mais non daté. Cette légende l'accompagne : « l'Abbaye de Saint-Martin de la ville de Limoges, veue du costé du parcq ». Il nous montre la grande façade nord-est, avec ses douze fenêtres au rez-de-chaussée, douze au premier étage, un peu plus étroites, et quatre mansardes avec des cadres enjolivés comme celles du sud-est.

XXII (n° 67, 68, 69 et 70). — Jean Cluzeau, prêtre de la communauté séculière de Saint-Michel-des-Lions, mort au mois de juillet 1746, est souvent qualifié d'architecte et d'ingénieur ; et de fait,

de nombreux documents attestent qu'il exerça l'une et l'autre de ces professions ; on le trouve même appelé en cette qualité, soit par l'intendance pour examiner des projets ou vérifier des travaux, soit par la municipalité, pour rechercher les causes d'accidents survenus aux remparts et constater l'état de la vieille enceinte, en 1718 et 1739 notamment. Il est constant que cet ecclésiastique avait relevé les plans et dessins de plusieurs monuments anciens, et laissé des notes et même, semble-t-il, des copies de chroniques. Legros témoigne, en plusieurs passages de ses *Essais historiques sur Limoges*, qu'il existait de son temps des « mémoires » de Cluzeau, et que Beaumesnil les avait entre les mains. Il en donne même un extrait qui appartient à la compilation connue sous le nom d'*Antiquités de Limoges*. Le comédien antiquaire a fait usage de ces notes et les cite notamment dans un passage que nous avons reproduit ci-dessus page 45 (n° 63). Tripon les a possédées en partie du moins. Sauf les deux dessins dont nous parlerons plus loin, ces papiers paraissent perdus.



Restitution de l'Amphithéâtre, par l'abbé Cluzeau (n° 69)

Cluzeau s'était tout spécialement occupé de l'amphithéâtre, dont les derniers vestiges avaient été, de son temps, recouverts par les terrassements de la place d'Orsay. Il en avait dressé le plan à deux époques différentes : la première fois en 1713, au cours même des travaux de construction de la place. Tripon a eu entre les mains ces plans, dont nous ignorons le sort : il atteste que leurs indications ne concordaient pas. Sans pouvoir distinguer ces deux docu-

ments l'un de l'autre, nous leur donnons les n^{os} 67 et 68 de notre catalogue. Nadaud a connu un au moins de ces plans et le mentionne.

Au même architecte il faut attribuer deux dessins non signés, conservés dans les papiers de Beaumesnil aujourd'hui entre les mains de M. Nivet-Fontaubert. Ces dessins ne sont pas de la main de Beaumesnil et paraissent être des originaux. Il n'y faut voir que des essais de restitution et non des vues des restes des Arènes.

Le premier de ces dessins (n^o 69) est exécuté sur un morceau de papier mesurant 141 millimètres de hauteur sur 228. Une note relative aux dimensions de l'amphithéâtre l'accompagne. L'auteur donne à l'édifice 1416 pieds de contour, et compte 72 pilastres (il avait d'abord écrit 76), distants de 19 pieds 8 pouces de milieu à milieu. Cette image, que nous reproduisons ci-dessus, est très exactement copiée à la page 57 des *Essais historiques sur Limoges*, de l'abbé Legros, dont nous parlerons plus loin. M. de Crossas l'a du reste reproduite sous le n^o 7 des figures de la *Sénatorerie* (planche II).

Le second de ces dessins (n^o 70), tracé sur un papier de 150 millimètres de haut sur 226, donne l'impression d'un édifice de proportions plus vastes et relativement plus bas que le premier. La note qui accompagne la figure indique toutefois les mêmes dimensions. Au verso de ce dessin se lisent des vers sur les prêtres communalistes de Saint-Michel. Les deux suivants se rapportent à l'abbé Cluzeau :

Il ne se pique point d'être prédicateur
Qu'autant qu'il faut parler à l'oreille du cœur.

XXIII (n^{os} 71 à 186). — M. Allou, à qui nous devons l'ouvrage d'ensemble le plus complet et le plus sérieusement étudié qui ait été écrit sur les monuments anciens de la Haute-Vienne (1), mentionne en maint endroit de son livre les dessins et les notes du comédien antiquaire Beaumesnil. Au relevé des principales sources manuscrites consultées par lui, ces papiers se trouvent désignés en ces termes :

« Recueil de notes et dessins de Beaumesnil : feuilles détachées et incomplètes, composant quatre cahiers petit in-folio. Cet observateur infatigable, qui a décrit et dessiné presque tous les monuments de l'Ouest et du Midi, avait embrassé la profession de comédien afin de pouvoir, chaque année, parcourir sans frais une nou-

(1) *Description des monuments des différents âges observés dans le département de la Haute-Vienne*. Limoges, F. Chapoulaud, 1821, petit in-4^o.

velle contrée de la France. Il arriva à Limoges en 1774, et, accueilli par M. d'Aisne, il devint bientôt correspondant de l'Académie des Inscriptions, avec un traitement de 1,500 francs. Il mourut dans cette ville, en 1787. Ses dessins sont corrects et élégans, mais d'une médiocre exactitude, de même que ses notes ».

Voilà une notice bien sommaire, et qui prêterait pourtant matière à rectification. La vie de Beaumesnil est demeurée assez obscure. On ne sait que peu de chose de précis sur lui ; mais ce peu, on le chercherait en vain dans ses biographies, dont les auteurs successifs se sont bornés à se copier l'un l'autre (1).

Pierre de La Ruelle de Beaumesnil (2) naquit vers 1718 à Paris, sur la paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie (3). On a toujours prétendu à Limoges qu'il appartenait à une très bonne famille, à une famille noble (4), et que son goût des études archéologiques l'avait, comme le dit M. Allou, entraîné à embrasser la profession de comédien. La biographie Hoefler assure néanmoins que ses parents étaient pauvres, et à ce renseignement, celle de Michaud en ajoute un autre, que nous n'avons pas trouvé ailleurs : c'est que Beaumesnil était originaire d'une des provinces du Centre...

Notre acteur devait avoir reçu une certaine éducation artistique ; tout au moins avait-il appris à dessiner, et bien appris. Ses perspectives, parfois indiquées avec une sûreté d'œil et de main vraiment remarquable, les formes harmonieuses et presque irréprochables de certaines statues antiques reproduites par lui, les proportions presque toujours exactes de ses personnages, attestent qu'il avait reçu d'excellents principes. Collectionneur émérite, il possédait une quantité énorme de gravures : tout l'œuvre de

(1) Voir la *Biographie universelle* de Michaud, la *Nouvelle biographie générale* Didot, la *Grande Encyclopédie* Berthelot, l'article consacré à Beaumesnil dans le *Journal de la Haute-Vienne* du 13 novembre 1812, article qui n'est autre chose qu'un extrait du rapport présenté à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département de la Haute-Vienne, par un de ses secrétaires, M. Martin, à la séance publique du 24 mai 1812. (Limoges, J.-B. et Hyacinthe Dalesme, 1812, page 49). C'est d'après cette notice qu'a été faite la petite biographie donnée par Tripon, p. 17. On ne trouve rien concernant Beaumesnil au *Dictionnaire de biographie et d'histoire* de Jal, non plus qu'aux divers recueils spéciaux fournissant des renseignements sur les artistes et les comédiens d'autrefois.

(2) Son nom est orthographié *Beaumenil* et *Beaumeny* dans nos registres paroissiaux. On trouve ailleurs *Beauminy* et même *Bejminy*.

(3) Les recherches faites aux Archives de la Seine pour retrouver l'acte de baptême de Beaumesnil et celui de sa femme sont restées sans résultat.

(4) Notice de M. Martin.

Rembrandt, celui d'Albert Dürer, celui de Lucas de Leyde et bien d'autres (1).

Quant à son instruction littéraire, il ne semble pas qu'elle eût été fort soignée. Son orthographe laisse à désirer, et il paraît n'être bien fort ni en latin ni en grec.

On peut conjecturer qu'il associa fort jeune sa destinée à celle de la femme qui lui survécut peu de mois. Celle-ci, qui s'appelait Aimée Gouslin ou Garlin, et qui était née comme lui à Paris (2), avait quinze à seize ans de plus que son mari. Elle mourut le 3 décembre 1788, « à l'âge de quatre-vingt-sept ans environ », au témoignage des registres paroissiaux de Saint-Pierre-du-Queyroix de Limoges, alors que l'acte d'inhumation de Beaumesnil, antérieur seulement de vingt mois, énonce que celui-ci est décédé à soixante-neuf ans. M. Martin, dans la notice qu'il lut à la Société d'Agriculture de Limoges, en 1812, se trompe en donnant au comédien 72 ans et à sa femme 80 seulement à l'époque de leur mort. — Voilà une constatation qui peut jeter un certain jour sur la vie du comédien-archéologue. Par malheur nous n'avons pu découvrir aucun détail digne d'intérêt concernant cette union, ses débuts, sa durée, et nous ne savons rien de la jeunesse d'Aimée Gouslin.

Nous possédons d'ailleurs peu de renseignements sur elle ; nous avons pu seulement constater qu'elle partagea longtemps l'existence cahotée de son mari : elle jouait la comédie, la tragédie aussi, car il fallait alors qu'un artiste abordât les emplois les plus divers. Elle tenait les premiers rôles, les grandes coquettes, et aussi les duègnes en cas de besoin. Elle est « la Marquise » de *l'Anglais à Bordeaux*, « Madame Jacquelin » de *la Fausse ridicule*. Dans une distribution du chef-d'œuvre de Racine, nous la voyons chargée de représenter le personnage mûr d'Athalie. Elle figure à un état de partage des bénéfices de la troupe, daté du 25 octobre 1757, que possède M. Nivet-Fontaubert, avec l'indication du *prorata* le plus élevé ; il en est de même de son mari. Celui-ci paraît avoir été, le plus souvent, dans les dernières années au moins, l'impresario de la compagnie. Nous trouvons, dans ses papiers, des lettres dont l'adresse porte : « A Monsieur de Boiminy, comédien du Roy », et dans lesquelles des artistes lui offrent leurs services pour le cas où il « feroit troupe ».

On ignore, du reste, si Beaumesnil est un nom de famille ou un nom de théâtre. Il ne faut pas oublier que ce pseudonyme a été

(1) Il se vante du moins de les avoir (notes appartenant à M. Nivet-Fontaubert). On peut se demander ce que sont devenus ces riches portefeuilles.

(2) Paroisse de Saint-Séverin (acte d'inhumation d'Aimée Gouslin) ; paroisse de Saint-Sulpice (acte d'inhumation de Beaumesnil).

porté au dernier siècle par plusieurs artistes. Il fut pris notamment par M^{lle} Villard, de l'Opéra ; celle-ci ne débuta qu'à une époque où notre antiquaire courait déjà la province, et il n'y a aucune raison de croire qu'il ait existé entre eux des relations quelconques.

Il est assez vraisemblable que Beaumesnil s'essaya au théâtre à Paris. Quand nous le rencontrons courant la province, il a vingt-sept ou vingt-huit ans. Qu'a-t-il fait jusqu'alors ? Aucun de ses biographes ne le sait, et rien, dans ses notes personnelles, ne nous fournit de données à cet égard. Peut-être devons-nous rapporter à cette période de sa vie son voyage en Italie, où il paraît avoir passé un certain temps. Quelques indications fournies par ses papiers, donneraient même à penser qu'il visita l'Égypte (1). — Il vint à Limoges, pour la première fois sans doute, en 1747. Depuis un an seulement il a embrassé l'existence insouciant et vagabonde des héros du *Roman comique* et n'a encore donné de représentations qu'à Bourges, à Issoudun et à Poitiers. C'est du moins ce qui semble résulter d'un document qu'on trouvera plus bas.

Que vaut la tradition que nous signalions tout-à-l'heure et qui fait de notre artiste un fils de famille ? Que vaut celle qui le fait monter sur les planches uniquement poussé par le désir de satisfaire sa curiosité archéologique ? Nous ne saurions le dire ; mais la seconde tout au moins nous laisse incrédule (2). Que le comédien ait raconté cette histoire au bon M. de Lépine, à l'abbé Nadaud, à Dom Col, aux prêtres, aux religieux, aux bourgeois avec lesquels la communauté de goûts et d'études le mettait en relations, nous le croyons sans peine ; mais il y a peu de raison de penser que ces récits fussent exacts. Nous sommes fixés sur la véracité du personnage, et ses confidences autobiographiques ne méritent pas beaucoup plus de créance que ses notes archéologiques et ses reproductions de monuments.

Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que les débuts irréguliers de sa vie ou quelque escapade de jeunesse l'amènèrent de bonne heure à embrasser une profession qu'il devait exercer toute sa vie. Peut-être la connaissance de celle qui devait être sa femme et le désir de ne pas se séparer d'elle ne furent-ils pas étrangers à cette détermination. Toutefois la passion de Beaumesnil pour les monuments de l'antiquité était réelle : dès cette époque elle le possédait à un haut degré, et il ne reculait ni devant la fatigue ni devant la perte de temps pour aller sur place étudier les restes

(1) Fragments appartenant à M. Léonce Pichonnier.

(2) M. Martin, dans la notice déjà citée, dit qu'il se fit comédien « pour vivre ».

intéressants qui lui avaient été signalés. Notons que c'est au cours de son premier séjour à Limoges, qu'il a pris la plus grande partie de ses dessins et de ses notes concernant notre ville et ses environs. Voilà pourquoi nous avons placé à cette date de 1747, la notice concernant ses dessins.

Si nous ne connaissons rien de la première période de la vie de Beaumesnil, il nous est permis, grâce à ses papiers, de le suivre dans ses pérégrinations de 1746 jusqu'à sa mort. Aux derniers temps de sa vie, l'acteur s'était amusé à dresser un relevé, année par année, des villes où il avait séjourné. Il existe dans le cabinet de M. Nivet-Fontaubert trois exemplaires de cette curieuse pièce, écrits de la main même de l'auteur. Nous la reproduisons ici :

- 1746 : Paris, Bourges, Issoudun, Poitiers.
- 1747 : Poitiers, Limoges, Angoulême, Cognac, Saintes, La Rochelle, Saint-Jean-d'Angely, Angoulême, Périgueux, Limoges, Saint-Léonard, Aubusson, Clermont.
- 1748 : Clermont, Riom, Nevers, Moulins, Autun, Chalon, Lyon, Avignon, Carpentras, Arles, Nîmes.
- 1749 : Nîmes, Montpellier, Saint-Esprit, Vienne, Lyon, Decize (?), Bourges, Vierzon, Orléans, Paris, Blois, Tours, Saumur, Gatine, La Rochelle, Nantes, Angers, Bruxelles.
- 1750 : Bruxelles, Mons, Valenciennes, Douai, Valenciennes, Amiens, Rouen.
- 1751 : Rouen, Caudebec, Paris, Péronne, Cambrai, Lille, Ypres, Tournai, Lille, Maubeuge, Maëstricht, Aix-la-Chapelle, Bourguet (?), etc.
- 1752 : Maubeuge, Arras, Douai.
- 1753 : Douai, Valenciennes, Ypres, Dunkerque, Douai.
- 1754 : Douai, Cambrai, Péronne, Montdidier, Beauvais, Gisors, Vernon, Elbeuf, Rouen, Le Havre, Montpellier.
- 1755 : Montpellier, Nîmes, Aix, Avignon, Beaucaire, Avignon, Carpentras, Valence, Arles, Avignon, Nîmes, Aix.
- 1756 : Aix, Dijon, Troyes, Paris, Saint-Germain, Le Havre.
- 1757 : Le Havre, Chartres, Auxerre, Autun, Moulins, Clermont et Riom.
- 1758 : Clermont et Riom, Avignon, Nîmes, Alais, Narbonne, Béziers.
- 1759 : Béziers, Toulouse, Montauban, Perpignan, Montauban, Toulouse, Montpellier, Aix.
- 1760 : Aix, Arles, Tarascon, Avignon, Sisteron, Nice.
- 1761 : Nice, Villefranche, Saint-Tropez, Toulon, Marseille, Bourg-en-Bresse, Lons-le-Saulnier, Besançon.
- 1762 : Besançon, Orléans, Nantes, Rennes.
- 1763 : Rennes, La Rochelle, Rochefort, Saintes, Cognac, Angoulême, Périgueux, Bergerac, Lalinde, Bénéac (?), Sarlat, Montignac, Terrasson, Brive, Tulle, Aurillac.
- 1764 : Aurillac, Figeac, Villefranche, Viarouge (?) (1), Rodez, Milhau, L'Escalette, Lodève, Le Vigan, Saint-Hippolyte, Uzès.

(1) Petite localité de l'Aveyron à laquelle devait s'attacher quelque souvenir particulier.

- 1765 : Uzès, Alais, Saint-Jean-de-Gardonnenque, La Salle, Sauve, Anduze, Sommières.
- 1766 : Sommières, Cette, Agde, Pezenas, Clermont, Saint-Chignan, Saint-Pons.
- 1767 : Saint-Pons, Castres, Toulouse, Moissac, Agen, Nérac, Mézin, Casteljaloux, Bazas, Langon, La Réole, Villeneuve, Castillon et Tonneins, Mas, Aiguillon, Layrac, Clairac, Agen.
- 1768 : Agen, Nérac, Sainte-Marie, Bordeaux, Poitiers, Niort, Lusignan, Poitiers.
- 1769 : Poitiers, Niort, Rochefort, La Rochelle, Angoulême.
- 1770 : Angoulême, Limoges, Tulle, Uzerche, Guéret, Montluçon, Moulins, Nevers, La Charité, Bourges.
- 1771 : Bourges, Issoudun, Châteauroux, Argenton, Limoges, Périgueux, Bergerac, Sainte-Foy, Libourne, Bec-d'Ambez, Bordeaux, La Réole, Agen.
- 1772 : Agen, Castel-Sarrasin, Moissac, Verdon, Beaumont, Toulouse, Albi, Agen.
- 1773 : Agen, Auch, Agen, Montauban.
- 1774 : Montauban, Carcassonne, Perpignan.
- 1775 : Perpignan, Limoges.
- 1776 : Limoges.
- 1777 : Limoges, Pau, Limoges.
- 1778 : Limoges et le pays.
- 1779 : Id.
- 1780 : Auvergne.
- 1781 : Bourbonnais.
- 1782 : Poitou.
- 1783 : Anjou.
- 1784 : Touraine.
- 1785 : Touraine.
- 1786 : le Maine et Vendôme (1).

Après les deux séjours qu'il fit à Limoges au cours de 1747, et qui paraissent avoir été assez longs, Beaumesnil laissa s'écouler vingt trois ans avant de revenir dans notre ville, ou tout au moins d'y donner des représentations ; car le relevé ci-dessus ne comprend, de toute évidence, que les localités où a séjourné quelque temps la troupe. En 1770 seulement on le retrouve à Limoges. Il y revient en 1771 et paraît s'y fixer en 1775. Sa femme avait alors près de soixante-quinze ans. L'avait-elle suivi dans ses courses des dernières années ? Il est difficile de le croire. Quoiqu'il en soit, l'heure du repos avait sonné pour elle. Sauf pour quelques tournées, qui peuvent avoir été des tournées archéologiques et non des tournées

(1) Cette ligne supplémentaire n'existe que sur un des relevés. On y lit aussi : « 1778 et 79 : Limoges et courir la province ».

de représentations théâtrales — notre relevé ne fournit à cet égard aucun renseignement — il semble qu'à dater de cette époque Beaumesnil n'ait guère quitté Limoges et que la compagne de sa vie agitée n'en ait plus bougé.

Nous ne savons trop ce que valait le comédien : il tenait (au moins sur la fin de sa carrière) l'emploi des *pères nobles*, et avait « une tête d'un beau caractère qui convenoit parfaitement à cet emploi » (1). L'archéologue, on va le voir, a été assez sévèrement jugé. Quant à l'homme, nous ne le connaissons pas beaucoup ; mais le peu que nous en savons n'est pas de nature à nous inspirer pour lui une sympathie bien vive ni une entière estime. Les écarts de son crayon attestent la polissonnerie du cabotin le plus vulgaire et un goût prononcé pour l'obscénité. Peut-être les mœurs de l'artiste furent elles, au demeurant, tout au moins dans la seconde partie de sa carrière, moins dévergondées que son imagination. — Le personnage avait beaucoup d'aplomb et savait donner une haute idée de sa science aux modestes érudits de province qu'éblouissaient sa faconde et la richesse de ses portefeuilles. L'abbé Legros, par exemple, manifeste en plusieurs endroits une véritable déférence pour l'autorité de Beaumesnil. — Nous savons par ailleurs que l'archéologue était peu scrupuleux et qu'il oubliait volontiers de mentionner le nom des auteurs des travaux originaux dans lesquels il avait largement puisé, qu'il avait même parfois copiés sans façon. Il semble du reste avoir mis lui-même, avec une certaine obligeance, ses dessins et ses notes à la disposition des antiquaires avec lesquels il se trouvait en rapport.

M. Allou commet une erreur — qu'il rectifie au reste en plusieurs autres endroits de son ouvrage — en faisant remonter à 1774 seulement la venue à Limoges de Beaumesnil. Cette date, ou plutôt celle de 1775, fournie par l'itinéraire, est celle à laquelle le comédien et sa femme, contraints de renoncer à une existence qui ne convenait plus à leur âge, s'arrêtèrent dans notre ville avec l'intention d'y passer le reste de leur carrière. Les deux pauvres vieillards devaient se trouver à peu près sans ressources, et c'est, selon toute vraisemblance, pour assurer le pain de leurs dernières années que les protecteurs et les amis de l'artiste, entr'autres M. de Lépine, subdélégué et secrétaire général de l'Intendance, collectionneur éclairé, firent des démarches afin d'obtenir que l'Académie des Inscriptions comprît le nom de l'acteur dans la liste des savants auxquels des subventions étaient accordées sous une rubrique ou sous une autre. Une lettre de M. d'Aine, Intendant de la généralité de

(1) Notice de M. Martin.

Limoges, datée du 27 mai 1780, fit enfin connaître à Beaumesnil que l'Académie, s'intéressant à ses travaux, lui conférait le titre de correspondant (1), le chargeait officiellement de recueillir les dessins des antiquités de la région, et qu'il lui serait dorénavant alloué chaque année un traitement de mille livres, plus une somme de cinq cents livres à titre de frais de voyage (2). La décision paraît être du 24 mars 1780.

La liasse C 264 des archives du département de la Haute-Vienne conserve la minute de plusieurs ordonnances de paiement délivrées par l'Intendance, au cours des années 1785 et 1786, au profit de Beaumesnil. Elles sont ainsi conçues :

« Vu les ordres du Conseil du 24 mars 1780,

• Il est ordonné au sieur de Montgrand, receveur général des Finances, ou au sieur Liron, son commis servant près de nous, de payer au sieur Beaumesnil, correspondant de l'Académie royale des Inscriptions et Belles lettres, la somme de cinq cent livres pour les six premiers (ou les six derniers) mois de la gratification annuelle qui lui a été accordée, qui échoiront le 1^{er} juillet (ou le 1^{er} janvier) prochain : de laquelle somme il sera tenu compte au dit sieur de Montgrand sur les fonds libres de la capitation de notre généralité, de l'année, en rapportant la présente ordonnance acquittée.

En même temps qu'il mandatait la moitié de la gratification annuelle allouée au protégé de M. de Lépine, l'Intendant ordonnait tous les six mois, au nom du vieux comédien, une somme de 250 livres, « moitié de celle qui lui a été destinée pour ses frais de voyage de la présente année ».

Nous avons vu que l'itinéraire de Beaumesnil s'arrête à l'année 1786. La tournée qu'il fit dans le Maine et le Vendômois cette année là devait être le dernier de ses voyages. Un de ses biographes, M. Martin, qui l'avait personnellement connu, s'exprime ainsi au sujet de sa dernière maladie (3) :

« A soixante-douze ans (4), revenant de l'Anjou, du Berry et

(1) Peut-être avait-il été chargé déjà de dessiner des monuments pour l'Académie. En tout cas, il avait fait à la docte Compagnie des envois de dessins et autres communications bien avant 1780.

(2) Cette lettre se trouvait dans la collection Lenoir. Elle est citée dans un substantiel article de M. C. Couderc, publié au tome XIV (p. 105) des *Mémoires de la Société des Lettres de l'Aveyron : Note sur des calques de dessins de Beauméri, représentant des sarcophages trouvés à Rodes*. Nous avons beaucoup emprunté à cette note.

(3) Rapport lu à la séance publique de la Société d'agriculture de la Haute-Vienne, du 24 mai 1812.

(4) Tripon dit : quatre-vingts. Rappelons que Beaumesnil est mort à 69 ans seulement.

d'autres provinces limitrophes, où il était allé par ordre de l'Académie, pour dessiner quelques monuments du moyen âge, il fut attaqué d'une hydropisie de poitrine qui l'enleva en peu de temps ».

Beaumesnil mourut le 27 mars 1787, « à cinq heures du soir », dans la maison d'un sieur Castelnau, peut-être une modeste auberge des faubourgs. Il avait été assisté dans sa dernière maladie par le lettré Vitrac, ancien principal du Collège, alors curé de Montjauvy, qui sans doute le connaissait depuis longtemps, et qui reçut sa confession. L'acteur fut enterré le lendemain, dans le cimetière de la paroisse de Saint-Michel de Pistorie (1), sur le territoire de laquelle il était décédé. L'abbé Vitrac assista aux funérailles et signa l'acte d'inhumation, avec le propriétaire ou le logeur, le curé Cosse et un sieur Noualhier.

Le 3 décembre de l'année suivante, la veuve de l'archéologue mourait à son tour. Elle habitait la paroisse de Saint-Pierre et fut inhumée, le 4, dans le cimetière de cette église. Elle avait reçu les sacrements. Il n'est pas téméraire de supposer que la charité de Vitrac, comme celle de M. de Lépine, avait entouré les derniers jours de la vieille comédienne d'une affectueuse sollicitude. Nous le retrouvons en effet au pauvre convoi, et c'est lui qui, en qualité de « prêtre commis », c'est-à-dire avec l'autorisation du curé de Saint-Pierre, préside la cérémonie religieuse. A côté de son nom, au registre des enterrements, nous relevons celui du libraire Isecq (2).

M. Martin nous apprend, dans la notice à laquelle nous avons déjà recouru plusieurs fois, que Mme Beaumesnil décédée, sans héritiers, avait voulu témoigner sa reconnaissance à M. de Lépine en le faisant son légataire universel.

L'abbé Legros, qui cite Beaumesnil et qui eut plus d'une fois recours à son expérience, lui consacre les lignes suivantes, dans sa *Continuation des Annales de Limoges* (3).

« Le 20 (sic) mars 1787 étoit mort à Limoges le sieur Pierre Beaumesnil, ci-devant comédien de profession. Ce savant artiste excelloit dans l'art de dessiner l'antique ; mais les observations qu'il joignoit à ses dessins n'étoient ni pures, ni correctes, ni souvent judi-

(1) Ce cimetière était placé entre l'avenue actuelle du Pont-Neuf et la rue des Sœurs-de-la-Rivière.

(2) L'acte de sépulture de Beaumesnil, que nous avons publié dans notre notice sur les *Anciens Registres des paroisses de Limoges*, est au fol. 120 v° du reg. GG 156 ; celui de l'inhumation d'Aimée Gouslin se lit au fol. 32 v° du reg. GG 66.

(3) N° 12 des Mss des Sulpiciens du Séminaire de Limoges, p. 327.

cieuses. Le Priapisme étoit son goût favori : il y rapportoit toutes ses recherches. Sa collection de copies d'antiques étoit immense. Il en avoit fait passer une grande partie à l'Académie, dont il étoit membre. »

Nous avons vu plus haut l'auteur de la *Description des Monuments de la Haute-Vienne* témoigner de l'inexactitude des dessins de Beaumesnil. M. Allou revient sur cette critique en maint endroit de son ouvrage. En parlant, par exemple, des reproductions de bas-reliefs laissées par l'acteur, il écrit : « Le peu qu'on voit de ces têtes ne ressemble même pas aux dessins qu'il (le comédien) en donne et que son imagination paraît avoir singulièrement embellis ». Ailleurs, à propos des renseignements précis fournis par Beaumesnil sur les matériaux des Arènes de Limoges, leur provenance, leur extraction, leur transport, etc. : « Tous ces détails paraissent le fruit de son imagination, bien plus que le résultat d'observations exactes... Nous aurons du reste plus d'une occasion de signaler des inexactitudes de ce genre dans les observations de Beaumesnil, et il paraît qu'on en a fait de même dans la plupart des contrées dont il a décrit les monuments. Ce n'est donc qu'avec une grande réserve qu'il faut admettre ses opinions, en rendant toutefois justice à son zèle et en profitant de ce que ses travaux ont de véritablement utile (1) ».

Ajoutons qu'en plusieurs endroits, M. Allou signale de notables différences ou même des contradictions entre les dessins de l'artiste et les indications fournies par ses notes, ou même entre divers croquis d'un même objet laissés par lui.

M. Allou n'est pas le seul de cet avis, et Beaumesnil a été apprécié de la même façon par tous ceux qui ont étudié avec quelque attention ses notes. On sait ce que dit, de lui et de ses dessins, M. Prosper Mérimée dans son *Voyage en Auvergne* (2) :

« On conserve, dans l'Hôtel-de-Ville (3), quelques mémoires de l'acteur Beaumesnil.... Ces mémoires, très volumineux et accompagnés de nombreux dessins, d'ailleurs fort incorrects, renferment quelques faits curieux ; mais leur auteur y fait preuve, ou d'une crédulité si grossière ou plutôt d'une si insigne mauvaise foi, que tous les faits qu'il rapporte, probables ou non, doivent inspirer une égale méfiance. Peut-être avait-il l'intention de publier ses manuscrits ; peut-être les destinait-il seulement à quelques antiquaires

(1) *Description des Monuments de la Haute-Vienne*, p. XII et 58.

(2) *Notes d'un voyage en Auvergne*, par Prosper Mérimée. — Paris, H. Fournier, in-8°, 1838, p. 100, 101.

(3) De Limoges. Nous ne nous expliquons pas comment les papiers de Beaumesnil pouvaient, vers 1838, se trouver déposés à l'Hôtel-de-Ville.

qu'il voulait mystifier. Entr'autres inventions qui montrent la tournure de son esprit, il dessine toute une série de tombeaux et de bas-reliefs accompagnés de caractères bizarres, grecs, étrusques, romains, et surtout de quantité de phallus de toutes formes. — Ces emblèmes érotiques paraissent amuser fort M. Beaumesnil, car il en voit partout, — mais toujours dans des monuments détruits ».

— « Ses dessins, écrit M. Le Blant, fournissent çà et là de précieux documents. Ils sont exécutés avec une certaine adresse, mais sans aucune conscience. Quelques-uns des monuments qu'il figure sont de pure invention, au moins pour la plus grande partie des détails. Ses copies d'inscriptions ne présentent aucun sens et sont à peine reconnaissables lorsqu'on les compare à ceux des originaux qui nous sont parvenus » (1).

Et M. Léon Renier :

« Beaumesnil fut chargé de dessiner pour cette savante compagnie (l'Académie des Inscriptions) les inscriptions et les antiquités romaines du Centre de la France. Il recevait pour cela une pension du Gouvernement. Mais on ne trouve pas toujours des inscriptions et des monuments antiques, et Beaumesnil, afin sans doute de conserver plus longtemps sa pension, crut devoir suppléer à la pénurie de ses découvertes par la richesse de son imagination. On ne saurait trop se défier de ses dessins, qui sont, pour les antiquités romaines d'une partie de la France, ce que sont, pour celles de l'Italie, avec beaucoup plus de science toutefois, les manuscrits du fameux Pirro Ligorio » (2).

Dans un curieux rapport sur un manuscrit de Beaumesnil (qu'il appelle Dumesnil), relatif aux antiquités de la ville d'Agen, M. de Saint-Amans, membre de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts du Lot-et-Garonne, tout en louant l'élégance et même la « fidélité » des dessins du comédien-archéologue, reconnaît que ce recueil ne se recommande « ni par la méthode, ni par la critique, ni par la sagacité de son auteur » et ajoute que Beaumesnil, en copiant les ouvrages et les notes qui lui ont été communiqués, et en s'abstenant de mentionner les noms de ses correspondants, « donne la mesure de son érudition et de sa reconnaissance » (3).

(1) *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 25.

(2) *Compte rendu du tome VIII des Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen*, ap. *Revue des Sociétés savantes des départements*, 2^e série, t. III, année 1860, p. 38.

(3) *Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen*, second recueil, 1813, p. 246, 247, 271.

Notre homme a, d'après M. Jullian (1), « dédoublé des inscriptions en donnant des variantes qu'il imaginait lui-même. Il a dessiné des monuments qui n'existaient pas en y appliquant des inscriptions qu'il copiait dans les livres... Son point de départ est à peu près toujours le même : une inscription déformée, ou un texte imprimé transformé. »

Le capitaine Espérandieu conclut que le comédien a été « le plus effronté faussaire que le dix-huitième siècle ait produit (2) ».

Nous n'avons trouvé un éloge sans réserve des dessins et des descriptions de Beaumesnil que sous la plume du candide Tripon et celle de M. Martin. Le premier vante « l'exactitude minutieuse » du correspondant de l'Académie des Inscriptions ; le second assure qu'on trouve chez lui « pureté, correction, exactitude minutieuse ». Mais c'était une sorte d'éloge funèbre qu'écrivait le secrétaire de la Société d'agriculture, et la façon dont l'auteur de l'*Historique monumental* entendait la fidélité se rapprochait un peu de la méthode de Beaumesnil...

M. de Lépine, nous l'avons dit, hérita, à la mort de M^{me} Beaumesnil, de ce qu'elle avait conservé des papiers, dessins et gravures de son mari. Celui-ci n'était pas sans avoir distrait de ses portefeuilles, au profit de ses correspondants et de ses protecteurs, une portion de ses notes. Peut-être avait-il vendu tout ou partie de ses collections de gravures, dont on ne trouve plus trace. Après la mort de M. de Lépine, les manuscrits de Beaumesnil furent acquis par un M. Ruffin, qui s'était fixé à Limoges après avoir passé un certain temps en Amérique. M. Ruffin les possédait encore en 1837, et c'est à lui que Tripon en dut communication.

Comment une quantité notable de ces manuscrits entrèrent-ils dans les collections de M. Albert Lenoir, fils du fondateur du Musée des Petits-Augustins, connu lui-même par l'installation des galeries de Cluny, et mort le 17 février 1891 (3), nous n'avons pu le savoir, et il nous a été impossible de connaître le sort de cette partie des papiers du comédien-archéologue, qui contient entre autres : des documents personnels (4) ; un « cahier in-4° concernant les monu-

(1) *Inscriptions romaines de Bordeaux*.

(2) *Inscriptions de la Cité des Lémoïques*, p. 233.

(3) Voir la notice consacrée à M. Lenoir par M. Ch. Yriarte dans le *Magasin pittoresque* de 1891, p. 143, et celle de la *Grande Encyclopédie*.

(4) Entre autres la lettre de M. d'Aine du 17 mai 1780, citée plus haut. (*Mémoires de la Société des Lettres de l'Aveyron*, tome XIV, article de M. C. Couderc, déjà cité.)

ments d'Auch, Moissac, Rodez (1) ; un recueil intitulé : *Antiquités et monuments anciens du Bourbonnais* » (2) ; des relevés d'inscriptions antiques d'Arles (3), etc.

Le manuscrit français n° 6973 de la Bibliothèque nationale renferme (n° 309 à 330) les copies dues à l'abbé de Tersan, mort en 1819, des dessins de Beaumesnil reproduisant les tombeaux antiques de Rodez.

La bibliothèque de la ville de Poitiers possède depuis longtemps un recueil de Beaumesnil, comptant 130 feuillets et relatif aux antiquités du Poitou (4). Il se trouve des reproductions des dessins de ce manuscrit au tome LXXIV, n° 547, de la collection de D. Fonteneau, à la même bibliothèque.

Un cahier de notre archéologue, intitulé : *Antiquités de la ville d'Agen*, renfermant cinquante-deux dessins qui se rapportent à cette ville, la reproduction de deux bagues trouvées à Fourques entre La Réole et Sainte-Foy, enfin quelques vues ou détails des abbayes de Belle-Perche et d'Alby, accompagnés « de notes assez étendues », a été étudié par M. de Saint-Amans, membre de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen, qui présenta, le 5 janvier 1809, à cette compagnie, un rapport détaillé sur ce manuscrit : rapport inséré au tome second des *Mémoires* de la Société. Il résulte de ce rapport que le cahier en question « existait à Limoges » ; comment en était-il parti ? Nous ne saurions le dire. Toujours est-il que ce recueil, appartient aujourd'hui à la Société d'agriculture du Lot-et-Garonne (5).

Ajoutons que M. Le Blant mentionne des dessins et papiers du comédien conservés à Aix et d'autres « chez M. de Lagay (6). M. Jullian en a connu d'autres.

Presque tous les auteurs qui se sont occupés de Beaumesnil ont répété, sur la foi de Millin, croyons-nous, que la Bibliothèque Mazarine et la Bibliothèque de l'Institut conservaient une importante portion des manuscrits du comédien. Que les Archives de l'Acadé-

(1) LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes*, I, 35. Ces dessins, ceux au moins concernant Rodez, portent la date de 1764. Nous savons qu'en effet Beaumesnil séjourna à cette époque dans cette ville.

(2) LE BLANT, t. I, 35, t. II, 257.

(3) *Ibid.*, p. 257, 258, 264.

(4) N° 384 du dernier catalogue des manuscrits.

(5) *Second Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*. Agen, Noubel, 1812, in-8°, p. 243 à 270. Voir aussi t. VIII des *Mémoires* de la même Société, p. 110 et 148.

(6) *Inscriptions chrétiennes*, t. I, p. 25.

mie des Inscriptions aient possédé beaucoup de dessins et de rapports ou de notes envoyés par lui, ce n'est pas douteux. Plusieurs de ces communications sont signalées par Legros, par Duroux, par Allou, par Juge de Saint-Martin. En ce qui concerne notamment les monuments à emblèmes priapiques trouvés dans les fouilles de l'Evêché, Duroux et Tripon rapportent que le comédien, ayant obtenu en 1759 la permission de dessiner ces objets, en adressa des figures à l'Académie, et qu'« il n'est resté de son travail que quelques croquis sauvés de l'oubli par M. Martin, secrétaire de la Société royale d'agriculture » (1). Quoiqu'il en soit, il nous a été affirmé deux fois, à douze ou quinze années d'intervalle, de la façon la plus catégorique, que ni la Bibliothèque de l'Institut, ni la Mazarine ne possèdent rien des papiers de Beaumesnil. M. Le Blant avait reçu la même réponse (2).

Nous n'avons pu découvrir ce que sont devenus les manuscrits que M. Mérimée, dans son *Voyage en Auvergne*, assure avoir consultés à l'Hôtel-de-Ville de Limoges ; nous ne nous expliquons même pas comment ils pouvaient, à cette époque, s'y trouver déposés.

A notre connaissance, trois personnes seulement, dans le département de la Haute-Vienne, possèdent aujourd'hui des manuscrits et notes de Beaumesnil : MM. Paul Mariaux, avocat ; Léonce Pichonnier, manufacturier à Limoges, et Ch. Nivet-Fontaubert, à la villa Saint-Georges, près Aix. Tous ces documents, nous en avons la preuve, ont appartenu à M. Ruffin.

Les papiers qui sont entre les mains du premier proviennent du cabinet du grand-père de M^{me} Mariaux, feu M. Maurice Ardant, numismate distingué, ancien vice-président de la Société archéologique. Quelques feuillets seulement de ces manuscrits concernent le Limousin. Ils constituent un fragment de cahier petit in-folio (31 centimètres sur 20) comprenant douze pages numérotées 1, 2, 7 à 16 et ayant pour titre : *Antiquités de la ville de Limoges et pays Limousin*. C'est un aperçu historique et archéologique ayant trait presque exclusivement à la période gauloise et à la période romaine, et n'apprenant rien qu'on ne sache par ailleurs. Toutefois les indications sur les édifices, les ruines et les inscriptions, sculptures, monnaies recueillies sur divers points ont un certain intérêt. Beaumesnil y apporte le fruit de ses recherches et de ses observations personnelles ; mais il semble que, dans cette partie de son travail

(1) DUROUX : *Sénatorerie de Limoges*, p. 124 ; TRIPON : *Historique monumental*, p. 35. — Nous ferons remarquer que le séjour de Beaumesnil à Limoges en 1759 n'est pas mentionné à l'itinéraire page 52 ci-dessus.

(2) *Inscriptions chrétiennes*, t. II, p. 603.

qu'on doit tenir pour originale, l'artiste ait mis beaucoup trop de son propre fond. Tout monument un peu fruste, toute figure d'aspect barbare est rattaché par lui à l'âge antérieur à la conquête romaine. Les *barbarins* des douzième et treizième siècles deviennent des monnaies gauloises; des têtes et modillons portant incontestablement le cachet du moyen âge sont présentés comme des images de divinités celtiques, de « druides » ou de « vergobrets ». Beaucoup de ces dessins, du reste, révèlent une interprétation évidente. Peut-être les lignes principales sont-elles fidèles, ou tout au moins rappellent-elles l'aspect du monument que le dessinateur prétend avoir reproduit. Mais il est hors doute que les détails ont été, soit fournis par l'imagination de l'artiste, soit empruntés à ses souvenirs. La mémoire de notre homme était des plus riches : il avait beaucoup vu, beaucoup retenu, et beaucoup dessiné. Sa prodigieuse facilité devenait une tentation de plus de corriger et d'embellir les objets qu'il avait devant les yeux. Il y céda souvent.

Le cahier de M. Mariaux, outre les cinq dessins d'édifices antiques que nous avons énumérés ci-dessus (nos 31, 32, 33, 57 et 63), ne renferme pas moins de quarante-cinq reproductions (1), la plupart d'une remarquable finesse et d'une netteté exagérée, — d'autels, bas-reliefs, corbeaux, têtes sculptées, médailles, monnaies, objets divers, trouvés presque tous à Limoges ou dans la banlieue. Nous n'avons pu identifier aucun de ces dessins avec des monuments existants aujourd'hui, afin de nous faire une opinion précise sur le degré d'exactitude de ces croquis et par suite sur leur valeur archéologique. Nous le disions plus haut, ces dessins nous paraissent inspirés par des objets appartenant pour la plupart, de la façon la plus évidente, à l'art du moyen âge. M. Allou, qui, plus heureux, avait pu comparer certaines de ces figures avec les monuments eux-mêmes qu'elles étaient censées reproduire, a pris sur le fait l'infidélité du crayon de Beaumesnil, en ce qui a trait précisément à cette série d'objets.

Outre ce cahier, dans lequel, fait assez singulier, on ne saurait reconnaître aucun des quatre cahiers cités par Allou (nous avons fait la vérification avec le plus grand soin), M. Mariaux possède d'assez volumineux mémoires de notre artiste sur l'archéologie grecque et romaine, les arts, les mœurs, les institutions; des tables chronologiques, des recherches sur le supplice de la croix chez les divers peuples, des notes sur l'Asie Mineure, une copie du *Discours de la religion des anciens Romains*, par noble seigneur Guillaume du Choul, plus un certain nombre de feuillets détachés, — tout cela orné de dessins quelques-uns fort curieux.

(1) Plusieurs autres dessins étaient tracés sur de petits morceaux de papier rattachés au cahier par des bandelettes. Ils ont disparu.

Voici le relevé des figures que renferme le cahier de M. Mariaux (1) :

(N° 71). — Spécimen de Barbarin d'argent, trouvé près les Pénitents-Rouges en 1742, et appartenant, en 1747, à M. Fradet, [ancien] secrétaire de l'Intendant de Saint-Contest. Figure barbue très visiblement traduite ; au revers, un autel triangulaire ou quadrangulaire avec des instruments de sacrifice ; au-dessus, des caractères d'écriture inconnue : pas d'autre légende. Beaumesnil juge ces caractères « phéniciens ou tyriens ».

Autre monnaie ou médaille trouvée près du bourg de Saint-Angel, présentant d'un côté un centaure casqué, foulant un corps sous les pieds ; de l'autre, « un gaulois nud, tenant un arc de la main gauche, et des *choses bizarres et inconnues* de la droite » ; n'appartient pas à notre recueil.

(N° 72). — Autre médaille, en bronze rouge, trouvée « de l'autre côté du pont Saint-Etienne, en fouillant la terre », représentant du côté convexe la tête d'un chef, chevelue et aux traits fortement accentués ; de l'autre, des dessins grossiers figurant un oiseau et divers autres objets. Restes de grenetis au pourtour des deux faces.

(N° 73). — « Tête fort barbare pour le caractère, de pierre du pays, qui est une espèce de granite, haute de 16 poulces sur 14 de large », trouvée près la place Tourny, en 1747.

(N° 74). — « Tête aussi en bas-relief, sur pierre plus grossière et moins bien choisie, d'un poulce environ plus haute que la précédente, et non moins barbare, à la cirerie de M. Poncet, vers Saint-Lazare ».

(N° 75). — Bas-relief représentant deux têtes accolées, une de femme, avec une sorte de cornette fermant sous le cou, et une d'homme chevelue et barbue, « de pierre du pays, un peu plus petite que nature, trouvée dans les décombres d'une maison près le pont Saint-Martial ».

(N° 76). — « Quatrième pierre, du même grain, de 18 poulces fort de haut sur 13 poulces 7 lignes de large, sur laquelle sont deux têtes. Comme celle de femme prime sur l'autre, elle donne lieu de croire qu'elle est la véritable héritière de la puissance et que c'est elle qui a porté le sceptre aux mains de son époux » etc. « J'ay vu cette pierre servir de siège sur le bord du bassin des Goulennes » (*sic*).

(1) Nous ne donnons un numéro qu'aux dessins relatifs à des objets trouvés à Limoges.

(N° 77). — Tête d'homme chevelue et barbue, vue de face, « 14 pouces de haut sur environ 10 de large au haut, et près de 22 pouces par le bas, trouvée près de la Monnoye ».

(N° 78). — Pierre « ayant 20 pouces de large et pas tout à fait un pied de haut », représentant une tête de femme en face d'une figure d'homme à longue barbe et à longs cheveux. Cette sculpture se voyait dans la cour des Feuillants.

(N° 79). — « Pierre haute de 13 pouces foibles sur près de 16 de large, ayant une tête de femme assez belle et d'une coiffure toute différente des autres, en manière de talpouche orientale (sorte de bérêt ou de bourrelet d'enfant garni de bandelettes ou de rubans croisés), trouvée près la porte Montmailler, dans les dehors de la ville ».

(N° 80). — Tête de vieillard très fruste, en relief sur une pierre surmontée d'une demi-sphère et offrant tout à fait l'aspect de certaines mosquées, « 19 pouces de haut sur 16 de largeur et autant d'épaisseur », dans un jardin près les Pénitents-Rouges.

(N° 81). — « Neuvième pierre de la même classe et du même genre que les précédentes, dont la seule différence consiste que (*sic*) les deux époux sont sous le même voile » : 11 pouces 4 lignes de haut, sur 15 pouces 5 lignes de large. Dans un jardin au-delà du pont Saint-Etienne.

(N° 82). — Pierre présentant en bas-relief une tête de femme enveloppée comme les précédentes d'une coiffure couvrant toute la tête, et que Beaumesnil estime être une reine du pays : 20 pouces de haut sur 17 de largeur. Trouvée près de Limoges, « en fouillant des terres ».

? (N° 83). — Pierre présentant le buste d'une personne nue et à longs cheveux, que Beaumesnil croit « d'une vieille femme », trouvée parmi les décombres du pied d'une croix cassée que l'on démolit, en 1747, pour dégager le chemin : 17 pouces 8 lignes de haut sur 13 pouces 5 lignes de largeur.

(N° 84 et 85). — Deux fragments d'un autel ou d'un tombeau provenant l'un d'une maison, presque toute de torchis, du faubourg Manigne; l'autre d'une métairie, « à plus d'une demi-lieue de la ville », où elle sert de banc dans une cour. Ces fragments mesurent chacun 22 pouces de haut sur 32 à 33 de largeur et 15 pouces 7 lignes de haut; ils représentent chacun une tête de femme coiffée comme les précédentes et une tête d'homme chevelue et barbue, couverte également d'une sorte de bonnet.

(N° 86). — « Bas-relief d'une très grande saillie, dont le tout a de hauteur 3 pieds 5 lignes, sur 20 pouces de large au plus res-

serré. Ce monument me semble être le buste d'un Hermaphrodite ». Il était en 1747 dans les fossés, entre la porte Manigne et la porte Boucherie.

(N° 87). — Tête de femme avec une sorte de chaperon, de 12 à 14 pouces de haut. « Je pense, opine le comédien-antiquaire, que cette tête représente *Arduena*....on peut encore conjecturer que c'est le viaire d'une Isis », etc.

(N° 88). — « Autre presque semblable et pour l'attitude et pour la coëffure ».

(N° 89). — « Autre, d'une semblable coiffure, mais inclinée », le cou pris dans une guimpe faisant corps avec les bandeaux qui lui entourent la tête — « toujours dans le costume égyptien », ajoute notre antiquaire.

(N° 90). — Autre tête dans le même genre, coiffée d'une sorte de chaperon, « à l'Égyptienne ».

(N° 91). — « Pierre de 8 à 9 poulces de haut, au portail avancé d'une maison immédiatement après le pont qui est sur le ruisseau qu'on rencontre après le clos des Feuillans ». Toujours Isis.

(N° 92). — Autre tête « qui est toujours la même divinité ».

(N° 93). — Autre tête du même genre, n'étant pas toutefois, comme les n° précédents, surmontée d'une tablette indiquant qu'elle a servi de corbeau.

(N° 94). — Bas-relief représentant un monstre hideux dont on ne voit que la tête énorme, toute en gueule, avec deux yeux ronds et deux griffes formidables s'allongeant au-dessous.

Les monuments n° 88 à 94 se trouvaient « au haut d'un mur de jardin, à l'entrée du chemin neuf de Toulouse, peu après avoir tourné du pont Saint-Martial », — où ils étaient « rangés dans un certain ordre ».

(N° 95). — « Crampon de cuivre jaune, de 9 poulces de long, 4 poulces 2 lignes de tête, 20 lignes d'épaisseur et pesant près de 13 livres. Trouvé en 1743 dans les environs de la ville en fouillant pour un bâtiment ». L'objet était en la possession de M. Fradet, secrétaire de l'Intendant. On trouve cet objet reproduit aux copies des dessins d'Allou que possède la Société archéologique du Limousin, planche I, n° 7.

(N° 96). — « Pierre noire du pays, haute de 19 poulces sur un peu plus de 13 de large, en un jardinage au-delà du pont Saint-Estienne », présentant en relief une sorte d'œuf terminé par une tête de femme, avec deux seins marqués au-dessous. Des palmes ou fleurons aux

quatre coins. Une fleur de lys en haut à gauche. « Cette pierre ne s'est plus trouvée l'automne suivant, que je suis revenu en cette ville ».

(N° 97). — Bas-relief représentant « un amas de neuf têtes humaines, avec une dixième, qui a de l'air de celle d'un lion ». Beaumesnil pense « que c'est une théogonie qui ne peut être que gauloise ».

« Médaille gauloise, trouvée en Limousin, à M. de Lépine ». Une grande figure à cheveux roulés occupe la face. Au revers, un motif d'ornement qui semble d'un tour bien moderne ; un grenelis autour.

? (N° 98). — Médaille certainement du moyen âge, sur laquelle Beaumesnil croit distinguer des caractères phéniciens.

? (N° 99). — Médaille gauloise, à M. de Lépine. Au droit, une tête de femme « savoir si c'est une princesse ou une druyades (*sic*) ; au revers, « une hache entre deux boucliers ».

? (N° 100). — Autre à M. de Lépine : « Vaire imberbe avec la lettre T et une espèce de massue. Le revers est une figure symbolique composée d'un profil et d'une jambe avec la cuisse sur une manière d'anse, un collier, une épée, » etc.

? (N° 101). — « Autre gauloise, avec le mot Osiris » (en lettres romaines). Au revers un cheval et une espèce de serpent avec des caractères peu distincts.

? (N° 102). — Petite monnaie, appartenant aussi à M. de Lépine. « D'un côté est une Scythe ou une Néréide. Sa queue de poisson retroussée est très visible », etc. Au revers, deux croissants opposés, et l'un sur l'autre.

(N° 103). — « Tête de pierre d'environ 14 poulces de toute hauteur, qui, en 1747, étoit dans la construction d'une vieille maison en la rue du Consulat, un peu au-dessous de la maison de ville.... La maison ayant été rebâtie.... elle ne se retrouve pas ».

(N° 104). — Autre tête de pierre, nue et sans barbe.

(N° 105). — « Pierre d'un peu plus d'un pied de toute hauteur, qui paraît être d'un fort bon ciseau et pourroit bien représenter Dis et Hercule des Egyptiens, ou bien Teutatès et Esus des Gaulois ».

(N° 106). — Tête imberbe et sans cheveux, avec le haut du buste : « pourroit bien être le Mercure des Gaulois ».

Les trois pierres ci-dessus n° 104, 105, 106, se trouvaient, en 1770, « dans la construction d'une maison en la rue Saint-Martial, laquelle est rebâtie de neuf, et ces trois monuments ont disparu ».

(N° 107). — Figure, avec la coiffure enveloppant toute la tête

dont nous avons déjà trouvé plusieurs spécimens plus haut. Elle avait environ un pied de hauteur et servait de borne à la porte du Jeu-de-Paume, en 1747.

(N° 108). — Tête d'environ un pied de haut, avec coiffure analogue à la précédente, « au coin isolé de la Comédie, rue Banléger, dans la petite placette qui est devant la muraille de l'église des Ursulines ».

Toutes ces têtes supportent une tablette. Beaumesnil observe que ces tablettes « semblent pratiquées pour poser le guy sacré ou pour marquer la stabilité de la divine toute-puissance ». — « Je crois, ajoute-t-il, que c'est de ces monuments que les gothiques ont emprunté leurs consoles avec des têtes ». La vérité est que la plupart de ces sculptures paraissent être des œuvres du moyen âge.

Dessin d'une médaille de bronze, appartenant à M. de Lépine et trouvée « dans le pays ». Tête d'homme sans barbe. Au revers, un cheval à face humaine ; au-dessous, une main ouverte, divers autres objets peu reconnaissables.

Médaille provenant du cabinet du président de Rieux, présentant de l'analogie avec la précédente (aucune raison pour la croire limousine).

Le théâtre de Duratius, d'après un dessin de 1593 (voir ci-dessus n° 34; copies d'Allou, pl. I, n° 3 des mon. romains).

Le palais de Duratius, d'après un dessin de 1593 (n° 32 ci-dessus et copies d'Allou, pl. I, n° 4 des mon. romains).

Autre dessin du palais de Duratius (n° 57 ci-dessus).

Vue du palais de Duratius, prise à l'autre extrémité (n° 33 et copies d'Allou, pl. I, n° 4 des mon. romains).

Dessin d'un Barbarin fort intéressant, bronze rouge (22 millimètres de diamètre), appartenant à M. de Laubanie, à Brive, et trouvé près de Saint-Yrieix. La tête de saint Martial est accostée des lettres S M, et le revers porte une croix avec le mot Karlus (Charles le Simple ?)

(N° 109). — Autre barbarin (25 millimètres de diamètre), dessiné en 1747, par Beaumesnil, d'après un spécimen appartenant à l'abbé Turin, aumônier des Pénitents-Gris, et trouvé « tout près la porte des Arènes, à l'intérieur de la ville ».

Restes d'un édifice antique (voir n° 63 ci-dessus et copies d'Allou, pl. II, n° 5).

(N° 110). — Médaille de bronze (41 millimètres de diamètre), à l'effigie d'Adrien (au revers, lég : *Liberalitas Augusti*; exergue : S. P. Q. LEM.), trouvée près de la « pile de l'hôpital, au bord du grand chemin du pont Saint-Martial. Elle appartenait à Beaumes-

nil, puis fut, nous dit-il, « mise en les mains de Monsieur d'Orsay, intendant de Limoges, qui fut jaloux de cette pièce que je possédois, ainsi que beaucoup d'autres qui avoient été trouvées dans le terrain de l'Amphithéâtre ».

(N° 111). — « Restes du palais de Léocadius, tel qu'il étoit en 1747, faisant partie de jardinages, qui surmontent les chantiers » (1), d'environ 30 toises de long sur 20 à 22 de large, épais de 7 pieds en la plus grande partie et jusqu'à 15 pieds en d'autres.

La date de 1747, nous l'avons dit, se rapporte à un des principaux séjours que Beaumesnil fit à Limoges, et à un de ceux où il recueillit le plus de dessins et de notes sur les anciens monuments de cette ville. La vue que nous avons ici n'est donc plus une copie d'un ancien dessin, mais un croquis original de Beaumesnil. Les indications qu'elle fournit sont par malheur d'un médiocre intérêt. Ce dessin, de 83 millimètres de haut sur 95 de large, représente un grand enclos qui semble à peu près rectangulaire : un chemin le traverse de part en part de gauche à droite, paraissant passer, à l'extrémité de gauche, entre les piles d'une ancienne porte. A droite, au bord de la brèche par où ce chemin pénètre dans l'enclos, une grande croix, à extrémités fleuronées, soutenue sur une espèce de chevalet ou de triangle en fer, au-dessous duquel on aperçoit une sorte de cippe avec dôme présentant exactement l'aspect de la pierre sculptée n° 80 ci-dessus ; mais ce ne peut être la même, puisque cette dernière se trouvait aux Pénitents-Rouges. Un second chemin se dirigeant vers le spectateur se détache du premier vers le milieu de l'enclos. La muraille, qui semble peu élevée et qui paraît n'offrir de saillies ou de contreforts que sur le côté où s'ouvre la porte mentionnée plus haut, est mieux conservée dans la partie supérieure que dans la partie basse. Au fond, un peu à droite, au-delà du mur, on aperçoit, surgissant derrière les broussailles et les herbes qui recouvrent celui-ci, un énorme buste de femme (?) qui rappelle absolument les horribles poupées de carton dont faisaient autrefois usage nos marchandes de modes. Peut-être faut-il reconnaître dans ce colosse la prétendue statue de Lémovix (n° 161).

« En 1776, on trouva, en creusant pour les fondemens de quelques maisons dans la place des Jacobins, des traces de vieux murs, d'une très excellente bâtisse, quoiqu'en petites pierres équarrées, toutes bien assises de niveau, qu'on disoit être le palais de Léocadius, mais qui n'indiquoient que les fondemens de quelques tours

(1) Au dix-septième siècle, on a donné, dans plusieurs villes, le nom de « chantiers » aux cimetières protestants.

antiques romaines, toutefois dont on apercevoit les plus basses voûtes, mais qui ne peuvent avoir été que partie d'enceinte du palais de L. Capreolus ».

Dans les copies des planches d'Allou que possède la Société archéologique de Limoges, ce dessin porte le n° 2 des monuments romains (planche I).

Le lot de notes et de dessins provenant des papiers de Beaumesnil et appartenant aujourd'hui à M. Léonce Pichonnier, n'est pas moins intéressant à étudier que le précédent ; par malheur nous n'y avons pas découvert un seul croquis du comédien lui-même se rapportant à la ville de Limoges. Ce lot, qui donne quelques indications personnelles sur notre archéologue, et où se trouve notamment mentionné le voyage en Egypte dont nous avons déjà parlé, ne nous a fourni qu'un seul article pour notre catalogue, un cahier de dessins, très barbares d'exécution, dont nous indiquerons le contenu sous le § XLIII.

Des trois détenteurs limousins des manuscrits de Beaumesnil, c'est incontestablement M. Nivel-Fontaubert qui possède les plus précieux pour l'archéologie de notre province. Nous avons feuilleté dans sa collection un cahier portant le titre : *Environs de Limoges* (303 mill. sur 201) et où on trouve les croquis des nombreux monuments, restes d'édifices, fragments de sculptures, vestiges divers qui se voyaient au dernier siècle à Condat, Ambazac, Saint-Léonard, Glanges, Pierrefeu, Saint-Hilaire-Bonneval, Boisseuil, Solignac, Bellac et ses alentours, Tulle, Naves, Tintignac, Ussel, Felletin, Aubusson, Les Ternes, Chénérailles, Ahun, etc. Tripon a largement puisé dans ce recueil. Malheureusement, on n'y trouve rien qui ait trait à la ville même de Limoges.

(N° 112-119). — Lors des travaux de déblai effectués en 1757, 1758 et 1759 en vue de la construction du palais épiscopal, un certain nombre de monuments anciens : autels, tombeaux, fragments de statues, pierres sculptées et menus objets furent exhumés. On ne saurait contester la réalité de ces découvertes, attestée par des contemporains dignes de foi, l'abbé Legros et M. de Lépine entr'autres ; mais eurent-elles l'importance que leur attribuent les dessins de Beaumesnil, exécutés par celui-ci lors d'un passage ou d'un séjour à Limoges au cours de 1759 qui ne figure pas à son itinéraire ? Il est permis d'en douter. Mgr d'Argentré avait ordonné, dit-on, qu'on rejetât ces objets dans les fondations à cause des emblèmes priapiques, des scènes obscènes qui y étaient figurés. Ce qui est certain, c'est qu'aucun de ces monuments n'a été conservé.

L'*Album* de Tripon donne, d'après les dessins de Beaumesnil (1), huit planches exclusivement composées d'objets trouvés à l'Evêché. Nous ignorons si la collection est complète, et, d'après Tripon lui-même, il semble que le comédien n'avait pas conservé tous ses dessins.

Quoiqu'il en soit, des croquis que l'auteur de l'*Historique monumental* a eus sous les yeux, il ne nous reste que ceux qui constituent les planches n^{os} I et II, plus partie de la planche III de la série spéciale de Tripon. Ils se trouvent réunis sur une feuille de papier mesurant 340 mill. sur 198, et aujourd'hui en la possession de M. Nivet-Fontaubert. Les objets figurés sur cette feuille sont les suivants :

(N^o 112). — Ampoule en terre, symbole phallique, représentée sous trois faces (fig. 2, planche I de Tripon).

(N^o 113). — Lampe en bronze avec attributs sexuels, conservée par M. de Lépine (Tripon, fig. 2 bis, pl. I.)

(N^o 114). — Lampe en bronze présentant une femme prosternée, appartenant à Turgot (*Ib.* fig. 3, pl. I).

(N^o 115). — Tombeau représentant une cérémonie du culte de Priape (*Ib.*, fig. 1, pl. I).

(N^o 116). — Autre pierre funéraire, avec emblèmes sexuels (*Ib.* fig. 1 bis, pl. I).

(N^o 117). — Tombeau avec phallus et décors obscènes (Fig. 6, pl. III).

(N^o 118). — Grand tombeau, fleurs et feuillages, avec inscription grecque (*Ib.*, fig. 4, pl. II).

(N^o 119). — Autre grand tombeau en granit avec décoration obscène (*Ib.*, fig. 5, pl. II).

On trouvera plus loin, au relevé des dessins de Beaumesnil dont nous ne connaissons pas le sort, la note des autres figures puisées par Tripon à la même source et reproduites aux planches III à VIII de la série des objets trouvés dans les fouilles de l'Evêché.

Nous avons déjà vu que les deux dessins de l'amphithéâtre (restitution) que nous cataloguons ci-dessus sous les n^{os} 69 et 70 et que nous considérons comme étant de la main de l'abbé Cluzeau, se trouvent parmi les papiers de Beaumesnil actuellement en la possession de M. Nivet-Fontaubert.

(N^o 120). — « Plan de la ville, de la cité de Limoges et des environs, tels qu'ils étoient en 1768, dressé par le s^r de Beaumény »,

(1) Ces dessins se trouvaient aux second et troisième cahiers de Beaumesnil (2^e cahier : p. 47, 48, 51, 52 ; 3^e cahier : p. 14, 15, 18, 19 et 55.

tel est le titre de la copie d'un plan dont l'original ne paraît pas avoir été conservé ; cette copie appartient à MM. les Sulpiciens du Séminaire de Limoges et provient de l'abbé Legros. Peut-être même est-elle l'ouvrage du laborieux érudit. Toutefois, il nous paraît plus vraisemblable que le dessin est de l'architecte Cajon, qui a reproduit plusieurs documents anciens ayant trait à la ville de Limoges. Nous avons vu (§ VIII) que le Séminaire possède une copie du plan de Fayen due au même architecte et portant la date de 1796. Le plan de 1768 mesure 370 mill. sur 450. M. Ducourtieux en possède une copie moderne signée : Maury.

(N° 121). — On voit, au Séminaire, exposé sous un verre, dans le grand corridor du premier étage, un panorama de Limoges au milieu du dernier siècle, qui paraît avoir inspiré toutes les vues rétrospectives dessinées et publiées depuis.

Ce document, qui a été du reste à peu près exactement reproduit par Tripon, porte le titre : *Vue de Limoges, prise du côté de Saint-Lazare*. On ne pouvait choisir un meilleur point de vue. Sur ce panorama, qui ne mesure pas moins de 851 mill. de largeur sur 322 seulement de haut, se lit la note suivante : « Ce plan d'elevation de Limoges, levé par feu M^r de Beaumeny, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, vers 1760, a été copié en 1787 (1) sans aucuns changemens. » La copie que possède le Séminaire ne paraît pas avoir été exécutée par l'abbé Legros, bien que les annotations, légendes et renvois qui l'accompagnent soient de sa main. — Cette vue, dont l'original n'est peut-être pas perdu (nous avons entendu dire que plusieurs dessins semblables existent à Limoges), présente un détail de nature à faire reculer de quelques années la date indiquée par Legros comme étant celle de son exécution : on y reconnaît en effet, en avant du clocher de la cathédrale, le nouveau palais Episcopal que nous devons à Mgr du Coëtlosquet et à Mgr du Plessis d'Argentré, son successeur. Or, en 1760, non seulement la construction de cet édifice n'était pas commencée, mais le plan lui-même n'avait pas été encore entièrement arrêté. La première pierre du nouvel évêché ne fut posée que le 13 mars 1766 et on n'acheva le corps de bâtiment qu'en 1787. Il est probable que le dessin de Beaumesnil a été exécuté entre 1770 et 1780.

Les dessins de Beaumesnil dont suit le relevé paraissent aujourd'hui perdus : tout au moins ignorons-nous entre quelles mains ils ont passé. Néanmoins, comme ils ont été signalés, et plusieurs reproduits, nous les faisons figurer à notre inventaire :

(1) L'année même de la mort de l'artiste.

(N° 122). — Souterrain dit : « temple sphérique », d'après un dessin des Feuillants (1). On voit à l'*Album* de Tripon, la reproduction plus ou moins fidèle du croquis de Beaumesnil, qui se trouvait à la page 5 de son deuxième cahier et à la page 9 du troisième. (Tripon, p. 20 ; Allou, p. 42).

La planche n° I des copies de dessins de M. Allou conservées dans la bibliothèque de la Société archéologique de Limoges, reproduit le croquis de Beaumesnil : « Monuments présumés gaulois », n° 2.

(N° 123). — Galerie souterraine partant de l'amphithéâtre et allant aboutir à la Vienne, aussi d'après un dessin des Feuillants (2). 2° cahier, page 5, et 3° cahier, page 9. (Allou, page 42. Copies des dessins d'Allou, à la Société archéologique, pl. I, n° 1).

(N° 124). — Château de Sainte-Valérie, dessin daté de 1777 (2° cahier, p. 17 ; Allou, p. 65 ; copies d'Allou, pl. II, n° 6).

— L'amphithéâtre, d'après le dessin de 1591. Voir ci-dessus n° 30. (2° cahier, p. 19-20 ; Allou, p. 61 ; copies d'Allou, pl. II, n° 8).

(N° 125). — Cipse funéraire, auprès du chevet de la cathédrale. (2° cahier, p. 33 ; Allou, p. 84 ; reproduction par Duroux, *Sénatorerie*, pl. III, n° 10, et Espérandieu, *Inscr. de la Cité des Lémozices*, p. 103 ; dessins d'Allou, pl. XV, n° 16).

(N° 126). — Deux cippes conservés au presbytère de Saint-Maurice. (2° cahier, p. 31 ; Allou, p. 84 ; repr. par Duroux, pl. III, n° 12 et 13, et Espérandieu, p. 178 ; dessins d'Allou, XV, 5 et 6).

(N° 127). — Cipse d'Origanion (2° cahier, p. 34 ; Allou, p. 84 ; repr. par Duroux, pl. III, n° 11, et Espérandieu, p. 195 ; dessins d'Allou, XV, 9).

(N° 128). — Monument offrant de l'analogie avec la figure fantastique dite « Idole de Ghrovinna », trouvé en 1747 près la Porte Tourny. (2° cahier, p. 42, 47 ; Allou, p. 45). Ne serait-ce pas le dessin n° 11 de la planche XVI d'Allou ?

(N° 129). — Autel triangulaire, trouvé à l'Evêché, granit rouge. (Allou, p. 79 ; copies d'Allou, pl. XIV, n° 2).

(N° 130). — Siège de marbre blanc, trouvé à l'Evêché. (Allou, p. 79 ; dessins d'Allou, pl. XIII, n° 29 ; copies d'Allou, pl. V, n° 49).

(N° 131). — Pierre avec la figure à mi-corps d'un jeune homme dont la barbe se divise en deux pointes ; lettres D. M. (2° cahier,

(1 et 2) Cette indication nous paraît si sujette à caution que nous n'avons pas fait figurer les originaux de ces dessins dans notre catalogue, avec d'autant plus de raison qu'ils remontaient, au témoignage de Beaumesnil, au « treizième ou quatorzième siècle ». (*Historique monumental*, p. 30 ; *Description des monumens*, p. 42).

p. 47 et 3^e cahier). Beaumesnil l'indique comme ayant été découverte à l'Evêché, ailleurs comme existant place des Bancs. (Allou, p. 80; dessins d'Allou, pl. XV, n° 18 ou pl. XIV, n° 3).

(N° 132). — Figure de lion mutilée. (Allou, p. 80, peut-être pl. XVIII des dessins d'Allou).

(N° 133). — Deux tombeaux rectangulaires, avec draperies sculptées (Allou, p. 80).

(N° 134). — Autel avec un bouclier en plomb. (Allou, p. 80; dessins d'Allou, pl. XV, n° 19).

(N° 135). — Pierre sépulcrale représentant une tête de jeune homme avec la barbe fourchue. (*Ib.*, n° 3 de la planche XIV ou n° 18 de la pl. XV des dessins d'Allou).

(N° 136). — Pierre représentant deux têtes, l'une au-dessus de l'autre. (Allou, p. 80, et dessins d'Allou, pl. XV, n° 20).

(N° 137). — Autel avec deux têtes à barbe fourchue, dont l'une est entourée d'une draperie. (2^e cahier, p. 48; Allou, p. 81, et dessins, XV, n° 21).

(N° 138). — Pierre avec flambeau renversé et inscription. (2^e cahier, p. 47; Allou, p. 81, peut-être n° 22 de la pl. XV). Se trouvait, en 1747, près de la Providence.

(N° 139). — Autel en pierre blanche, montrant deux têtes accolées, réunies sur un même corps, et divers ustensiles. (Allou, p. 81; dessins du même, XV, 24).

(N° 140). — Pierre sépulcrale sur laquelle est sculptée un casque, trouvée en 1747 près Saint-Michel. (Allou, p. 82; dessins d'Allou, pl. XV, n° 14).

(N° 141). — Cuve ou urne funéraire en granit, qui se trouvait, en 1747, dans la cour de la fontaine de Saint-Martial. (Peut-être le n° 26 de la pl. XV d'Allou).

(N° 142). — Fragment de pierre sépulcrale antique avec une ogive en saillie. (2^e cahier, p. 46; Allou, p. 91; peut-être n° 17 de la pl. XV d'Allou).

(N° 143). — Chapiteau antique d'une colonne de la cathédrale. (2^e cahier, p. 42; ment. par Allou, p. 78).

(N° 144). — Figure représentant une femme voilée tenant sous son bras un objet recouvert d'un voile, trouvée dans un jardin du Naveix. (2^e cahier, p. 41; Allou, p. 78).

(N° 145). — Deux bas-reliefs trouvés près la porte des Arènes. (2^e cahier, p. 41; Allou, p. 77).

(N° 146). — Deux bas-reliefs mutilés, représentant des lions couchés, trouvés en 1747, l'un rue Manigne, l'autre près la porte des

Arènes. (2^e cahier, p. 47 ; 3^e cahier, p. 16 ; Allou, p. 76. Ce sont peut-être ceux qu'on trouve à la pl. XVIII d'Allou).

(N^o 147). — Fut de colonne toscane trouvé en 1778 près la porte Boucherie. (2^e cahier ; Allou, p. 77 ; copies des dessins d'Allou, pl. III).

(N^o 148). — Autres fûts. (2^e cahier, p. 34 et 35 ; Allou, p. 77 ; copies des dessins d'Allou, pl. III).

(N^o 149). — Base et fût de colonne, près Saint-Maurice. (2^e cahier, p. 41 ; Allou, p. 77 ; copies d'Allou, pl. III).

(N^o 150). — Colonne milliaire (?), près le Séminaire (1). (3^e cahier, p. 35 ; Allou, p. 77 ; copies d'Allou, pl. III).

(N^o 151). — Fragment de colonne à Sainte-Félicité. (2^e cahier, p. 35 ; ment. par Legros, *Essais historiques*, p. 416 ; Allou, p. 71 ; copies d'Allou, pl. III).

(N^o 152). — Vue du clocher de Saint-Martial en 1711. (Allou, p. 161).

(N^o 153). — Statues du clocher de Saint-Martial. (1^{er} cahier, p. 6 ; Allou, p. 235, et pl. XVI, n^o 1).

(N^o 154). — La Chiche de Saint-Martial. (2^e cahier, p. 45, 48, 49, et 3^e cahier, p. 16 ; Allou, p. 227. C'est d'après ce dessin que de Crossas a gravé la planche de l'*Album* de Tripon. Copies d'Allou, pl. XVIII, fig. 1, 2, 3, et XIX).

(N^o 155). — Tombeau dit de Tève-le-Duc. (1^{er} cahier, p. 4 ; Allou, p. 252).

(N^o 156). — Tombe de serpentine à Saint-Martial. (Allou, p. 253).

(N^o 157). — Pierre sculptée représentant des bâtons noueux, enlacés d'une espèce de ruban », provenant des cloîtres de Saint-Martial. (Allou, p. 234 ; copies d'Allou, pl. XVI, n^o 14).

(N^o 158). — Pierre analogue, provenant d'un souterrain des Combes (*Ib.*).

(N^o 159). — Les lions de Saint-Michel, de Saint-Martial et du Portail-Imbert. (2^e cahier, p. 37, 38, 49 ; Allou, p. 223 et pl. XIX).

(N^o 160). — Bas-reliefs au-dessous du clocher des Carmes. (2^e cahier, p. 46 ; Allou, p. 238 ; peut-être n^o 16 de la pl. XVI d'Allou).

(N^o 161). — Statue colossale, dite de Lemovix, près Sainte-Félicité. (2^e cahier, p. 5 ; 3^e cahier, p. 9 ; Allou, p. 235).

(N^o 162). — Ecusson avec la figure de Saint-Martial, à la porte des Arènes. (Allou, p. 234 ; dessins d'Allou, pl. XVII, 8).

(1) Cette pierre a disparu il y a cinq ou six ans, lors d'une réparation faite au pavé.

(N° 163). — Pierres avec arceaux en ogives et emblèmes ressemblant à des fleurs de lys. (Allou, p. 253).

(N° 164). — Vitrail satirique représentant une femme prêchant. (1^{er} cahier, p. 2 ; Allou, p. 240 ; repr. par Tripon, par M. J. Tixier, *Art rétrospectif*, pl. 82, etc. Le vitrail existe du reste et appartient à M. R. Ardant).

(N° 165). — Médaille gauloise trouvée « près Limoges » : enfant à tête énorme, tenant un collier et une massue. Au revers, un chien et un loup, terrassant un reptile à trois têtes. (2^e cahier, p. 3 ; Allou, p. 48 ; copies d'Allou : *Monuments gaulois*, pl. I, n° 3).

(N° 166). — Autre, trouvée à Limoges : tête sans barbe et à cheveux courts. Au revers quatre « aires » (*Ib.*, copies d'Allou, pl. I, n° 4).

(N° 167). — (?) Autre, avec « un guerrier coiffé d'un casque » sur la face. (*Ib.*, copies d'Allou, pl. I, n° 5).

(N° 168). — Monnaie d'argent trouvée à l'Evêché : Figure voilée. Légende : IMP... PP. AVG., au revers, vase avec la lettre L. et la formule s c à l'exergue. (2^e cahier, p. 52 ; 3^e cahier, p. 20 ; Allou, p. 95).

(N° 169). — Médaillon de bronze, d'Adrien. Au revers, une femme, les mains chargées de fruits, avec les lettres L.A.P. L. et la légende : LIBERALITAS AVGVST. D. N. DEC. D. S. P. Q. L., trouvée place d'Orsay. (2^e cahier, p. 21 ; Allou, p. 90). C'est ce médaillon que Tripon a reproduit sous le n° 7 de ses planches de numismatique (4). On le trouve à la pl. XXI des dessins d'Allou.

(N° 170). — Médaille de bronze d'Adrien, sans effigie, trouvée près de l'Evêché et présentant le mot : LEM. gravé à la partie inférieure. (Allou, p. 94 et pl. XXI de ses dessins).

(N° 171). — Grand bronze du même empereur, figure à demi voilée avec le *lituus* d'un côté, une lampe et un vase de l'autre. S.P.Q.L. à l'exergue. (3^e cahier, p. 20 ; Allou, p. 100 et pl. XXI).

Les autres pièces qui nous sont signalées comme ayant été dessinées par Beaumesnil, ne portent aucune indication dénotant leur origine limousine (2). Il est donc absolument sans intérêt pour notre travail de signaler ces reproductions. Beaumesnil a dessiné beaucoup d'autres objets à Limoges. Allou signale entr'autres (p. 252) divers tombeaux figurant au second cahier (pages 36, 39, 43, 44, etc.) du comédien-archéologue, et qu'il nous a été impossible d'identifier

(1) Il ne diffère que par quelques lettres des inscriptions du médaillon porté sous le n° 110.

(2) Il va sans dire que nous ne nous portons pas caution de la fidélité des légendes inscrites aux pièces qui précèdent.

d'une façon assez distincte pour les faire figurer dans ce catalogue. Nous terminerons le relevé des dessins de Beaumesnil concernant Limoges, en donnant l'énumération des objets découverts à l'Évêché, figurant aux planches III à VIII de la série secrète de Tripou, et dont nous n'avons pu retrouver les dessins originaux :

(N° 172). — Tombeau antique en granit avec inscriptions grecques, sujets obscènes. (Pl. III, fig. 7, série spéciale de l'*Album* de Tripou).

(N° 173). — Autre tombeau en granit avec emblèmes obscènes et personnages dans des postures indécentes. (Pl. 3, fig. 8).

(N° 174). — Tombeau avec emblèmes phalliques. (Pl. IV, fig. 1).

(N° 175). — Cippe funéraire avec satyre. (Pl. IV, fig. 2).

(N° 176). — Tombeau avec phallus gigantesque et femme prosternée. (Pl. IV, fig. 3).

(N° 177). — Grand tombeau avec diverses figures obscènes. (Pl. IV, fig. 4).

(N° 178). — Pierre représentant deux bustes de femmes accolés. (Pl. V, sans n°).

(N° 179). — Personnage paraissant présenter les attributs d'hermaphrodite. (Pl. V).

(N° 180). — Triple buste de femme avec phallus. (Pl. V).

(N° 181). — Femme avec des ailes, la tête enveloppée, sous une sorte de dais. (Pl. V).

(N° 182). — Pierre avec trois phallus. (Pl. V).

(N° 183). — Deux stèles paraissant appartenir au même monument, et au-devant desquels sont sculptés des personnages à attributs sexuels très apparents et dont le bas du corps se continue par une sorte d'enroulement terminé par des sabots de cheval ou de bœuf. (Pl. VI).

(N° 184). — Fragment d'une amphore avec anse formée d'un phallus. (*Ib.*).

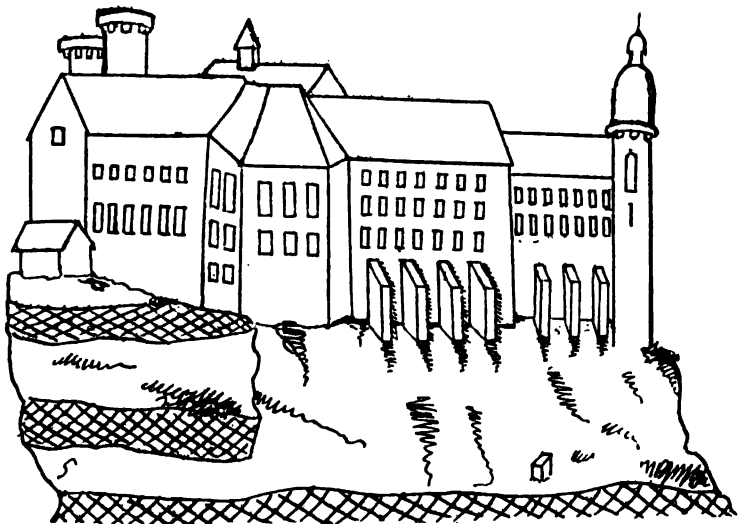
(N° 185). — Cippe funéraire ou autel d'un décor fort singulier, avec une sorte de tablette en saillie, une large couronne et deux personnages prosternés dans une posture obscène. (Pl. VII).

(N° 186). — Sarcophage décoré de Termes à attitudes obscènes et de guirlandes. (Pl. VIII).

(N° 187). — Sarcophage dont la face principale présente trois vases, avec des emblèmes sexuels. (*Ib.*)

(N° 188). — Autre sarcophage avec un vase analogue au précédent, entre deux panneaux où sont sculptés des bustes de femmes voilées. (*Ib.*)

XXIV (189). — Nous ne saurions nommer l'auteur d'un dessin colorié (311 mill. sur 236), représentant une coupe des deux étages supérieurs du clocher de l'église de Saint-Martial, dans l'état (état de ruine des plus menaçants pour la sécurité publique) où ils se trouvaient avant les travaux exécutés en 1762 et qui consistèrent dans la démolition de l'ancienne pyramide à huit pans et du bandeau formant le couronnement de la tour, leur remplacement par une simple galerie à jour, en style du temps, ornée d'urnes de pierre, et la reprise de quelques maçonneries. Les indications qui accompagnent ce document sont de la main de l'abbé Legros ; mais le dessin n'est sûrement pas de lui. Ajoutons que nous devons au même Legros la conservation d'un autre dessin daté de 1792 et représentant le clocher, tel qu'on le voyait à cette époque. L'une et l'autre de ces figures sont aujourd'hui à la bibliothèque de la Société archéologique et historique du Limousin. Allou a laissé une reproduction du dessin n° 189. (Pl. VI, n° 5).



L'abbaye de la Règle en 1760 (n° 190)

XXV (n° 190). — MM. les prêtres de Saint-Sulpice chargés de la direction du séminaire diocésain établi, après la Révolution, sur l'emplacement de la célèbre abbaye de la Règle, dont quelques-unes des anciennes constructions ont subsisté, conservent un plan du monastère (265 mill. sur 410) remontant au milieu du dernier siècle, et représentant l'église, le cloître et les dépendances de la maison : l'église teintée en rouge, le reste en rose. Ce plan, sur

lequel se lisent ces mots : « Batimens de l'abbaye de la Règle » d'une écriture moderne — qui serait, nous a-t-on dit, celle de M. de Vaillac, ancien supérieur de la maison — est accompagné d'une vue, coloriée, du monastère, avec cette légende, aussi d'une écriture moderne : « La Règle en 1760 ». Cette enluminure représente la façade Est ayant vue sur la rivière : elle comprend quatre corps de logis inégaux et dont la construction devait remonter à des époques différentes ; le premier, à partir du sud-est, a deux rangs de fenêtres, six fenêtres à chaque rang ; le second, deux rangs aussi, de trois fenêtres chacun ; le troisième a trois étages à sept fenêtres chacun ; le quatrième, deux étages, à sept fenêtres aussi. Les deux derniers de ces bâtiments sont appuyés par des contreforts. L'extrémité nord-est, du côté du Pont Saint-Etienne, est flanquée d'une tour ronde avec toiture en coupole allongée ; on aperçoit du côté opposé, derrière les bâtiments dont la figure reproduit l'aspect général, deux autres tours rondes accolées, dépassant les toitures. Cette vue ne fournit malheureusement aucun détail caractéristique, et si elle paraît fidèle au point de vue de la disposition des constructions (elle se rapporte assez exactement aux indications du plan qu'elle complète), elle est à peu près sans intérêt pour l'archéologue.

Au-dessus de ce dessin on voit un écusson sommé d'une crosse : de gueules à la croix de Malte d'or. Sont ce les armes de Céleste de Boisjollan, qui était alors abbesse de la Règle ?

XXVI (N° 191). — Si l'année 1768 fut peu satisfaisante sous le rapport du rendement des récoltes, elle paraît avoir été exceptionnellement favorable à l'éclosion de travaux topographiques. Nous avons déjà signalé, sous le n° 120, un plan de la capitale du Limousin, dressé par Beaumesnil et portant cette date. *Le Plan de la ville de Limoges, levé sous les ordres de Monsieur Turgot, par le S^r Alluud, ingénieur-géographe du Roi*, est aussi de 1768. Il mesure 530 mill. sur 450. Plusieurs projets intéressants de voirie s'y trouvent indiqués, notamment ceux concernant la place d'Aine, les places Boucherie et Saint-Gérald, l'ouverture des rues Turgot et du Balcon, etc. On y voit figurer les portions non démolies encore des anciennes fortifications. Ce plan a fait l'objet d'une étude spéciale lue par M. Ducourtieux à une séance de la Société archéologique du Limousin.

M. Alluud avait remis à Turgot un exemplaire de ce plan, sur lequel étaient écrits « les noms anciens et modernes des rues ». Il en mentionne d'autres exemplaires, sans doute perdus aujourd'hui (1).

(1) Paul DUCOURTIEUX : *Limoges d'après ses anciens plans*. Limoges, V° Ducourtieux, 1884. Nous avons emprunté à cet ouvrage la plus grande partie de ce que nous disons ici des plans du dix-huitième siècle.

XXVII (n° 192). — *Plan des directions et alignements des rues et places de la ville, faubourgs et Cité de Limoges, par le sieur Trésaguet, ingénieur en chef de la Généralité, 1768*, aux Archives du département de la Haute-Vienne (C. 65 à C. 72). L'hôtel de ville en conserve une copie en 53 feuilles. Ce plan est dit « plan de 1775 », parce qu'il accompagne l'arrêt du Conseil du 22 décembre 1775 fixant les alignements de la ville. (*Registres consulaires*, tome VI, p. 65). La carte d'assemblage de la mairie porte du reste cette date de 1775. — Ce plan n'est en somme que la reproduction à une plus grande échelle du n° 191 ci-dessus. Il comprend dix-neuf feuilles, dont trois manquent à l'original, et une, le n° 15, manque à l'original et à la copie. Les brouillons dressés par Alluaud sont conservés aux Archives départementales, C 442 à C 449. Là encore manque la feuille 15.

XXVIII (n° 193). — M. Ducourtieux mentionne un autre plan de 1768, sans date ni nom d'auteur, qui se trouvait en 1884 entre les mains de M. Devalois, ancien directeur de l'école de la Monnaie, à Limoges. Nous ignorons ce qu'est devenu ce document depuis la mort de son possesseur.

XXIX (n° 194). — Dans un dossier des Archives départementales de la Haute-Vienne (C 59), relatif à un projet de captation d'une partie des eaux de la fontaine de La Bregère, en vue de l'approvisionnement des casernes du Chapeau Rouge, — vers 1769 — on trouve un plan des fonds d'où provenaient ces eaux. Au haut de ce plan, qui mesure 430 mill. de long sur 412, se voit un croquis sommaire, mais assez précis, de l'église paroissiale du lieu, dédiée comme on sait à sainte Marie-Madeleine, aujourd'hui détruite. L'édifice est de modeste apparence; la façade, flanquée de deux contreforts, couronnée d'un simple pinacle à deux baies, a une porte cintrée de petites dimensions, au-dessus de laquelle s'ouvre un simple œil de bœuf. Le vaisseau n'a pas de transept. Deux arcatures à plein cintre se dessinent sur le côté gauche de l'édifice, reliées par une console ou par une simple moulure; mais aucune fenêtre ne s'ouvrirait de ce côté, et s'il en était de même de la muraille de droite, l'église de la Bregère n'aurait été éclairée que par le chevet. Nous constatons de nouveau ici l'analogie qui existe entre ce dessin et la gravure de 1625, signée Ardant (n° 42 ci-dessus), qui pourrait bien représenter Ste-Madeleine de la Bregère et non St-Martial de Montjauby.

XXX (n° 195). — Mentionnons ici la très intéressante gravure reproduisant un feuillet d'un diptyque consulaire d'ivoire, portant

le nom de Procopius Anthémios : ce rare et précieux objet, qui a fait l'objet d'une notice de M. Héron de Villefosse dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques* (section d'archéologie, année 1884, p. 305) était conservé, avant 1708, dans la maison d'un sieur Avril, bourgeois de Limoges : ce renseignement nous est donné par une note portant cette date et écrite sur la gravure même, dont on ne connaît pas le dessin original. Le seul exemplaire connu de l'ancienne gravure appartient à M. Nivet-Fontaubert ; il accompagne une curieuse plaquette de quatre pages, imprimée semble-t-il, dans le troisième tiers du dernier siècle et attribuée à l'abbé Legros. M. Espérandieu a reproduit ce dessin dans ses *Inscriptions de la Cité des Lémovices*, p. 124. Copies des dessins d'Allou, pl. II, n° 10.

XXXI (n° 196). — On trouve, dans la collection de M. Nivet-Fontaubert, un dessin et une gravure de la même époque qui représentent une feuille provenant d'un autre diptyque et qui, d'après une note manuscrite qui l'accompagne, était conservée, en 1773, dans le cabinet de M. de Lépine. (*Bulletin du Comité des travaux historiques*, 1884, p. 309, et Espérandieu, p. 128).

XXXII (n° 197 à 207). — Nous n'avons pas ici à rappeler les titres que l'abbé Legros, vicaire à la Collégiale de Saint-Martial avant la Révolution, possède à la reconnaissance de tous les vrais Limousins. Nous nous bornerons à mentionner celles des œuvres du laborieux érudit qui rentrent dans le cadre de notre recueil.

(N° 197). — La bibliothèque communale de Limoges a acquis depuis peu d'années, de M. Nivet-Fontaubert, un curieux plan de notre ville, dû à l'abbé Legros, dressé avec beaucoup de soin et offrant des détails intéressants. Il est en papier, collé sur toile et mesure 1^m,07 de hauteur sur 4^m,16 de largeur. Par malheur, les couleurs ont poussé au noir, l'encre a pâli, et les légendes sont devenues assez malaisément lisibles. Ce document, qui mérite d'être consulté par toute personne désireuse de bien connaître la topographie de la capitale de notre province au dernier siècle, porte ce titre : « Plan de la ville de Limoges, de la Cité et d'une partie de leurs environs, avec les noms des rues, routes, chemins, églises, etc. A Limoges, par Martial Legros, prêtre, 1774. » M. Ducourtieux l'a décrit dans ses *Anciens plans*.

(N° 198). — Le « plan par terre de l'église royale et collégiale de Saint-Martial de la ville de Limoges, avec partie de ses environs », dressé par l'abbé Legros ou tout au moins annoté par lui de la façon la plus détaillée et la plus intéressante, est le document le

plus précis que nous possédions sur notre célèbre basilique. Ce plan, qui mesure 755 mill. sur 532 et porte la date de 1784, donne l'ensemble complet des trois églises : la collégiale, la basse église avec le Sépulcre et la chapelle de Saint-Benoît. Seul il peut permettre d'étudier la distribution de l'édifice et de se reconnaître au milieu des indications si confuses et si touffues des titres conservés dans les Archives du monastère. Ce document, dont une réduction a été donnée, mais avec des indications trop sommaires, par M. Jules Tixier, à la planche V de l'*Art rétrospectif à l'Exposition de Limoges*, appartient à la Société archéologique du Limousin. Sa reproduction complète sera l'accessoire indispensable de tout ouvrage consacré à la vénérable basilique et au célèbre monastère. Tripon s'est servi de ce document pour dresser son « Plan géométrique de l'abbaye de Saint-Martial et de la salle de spectacle ».

(N^o 199 à 206). — Les *Essais historiques* de l'abbé Legros sur la ville de Limoges, manuscrit de la bibliothèque de MM. les Sulpiciens du Séminaire (n^o 16 du catalogue, hauteur : 227 mill. ; largeur : 188) renferment un certain nombre de dessins et de fac-simile d'inscriptions paraissant tous antérieurs à la Révolution. Nous donnons ici le relevé de ces figures, qui malheureusement se trouvent, pour la plupart, tracées sur des feuillets de papier à peine collés au volume, ou même complètement détachés (1) :

P. 57. Vue et coupe de l'amphithéâtre de Limoges, d'après un dessin communiqué à l'abbé Nadaud par Cluzeau, 80 mill. sur 125. (Voir n^o 69 ci-dessus).

P. 176. Inscription du bastion ou fort Saint-Mathieu, *al.* Saint-Martial, 40 mill. sur 55.

(N^o 199). — Après p. 184, Inscription et écusson de la porte Manigne, 130 mill. sur 134.

Après p. 206, Epitaphe de P. Brus, de la porte Poissonnière, 140 mill. sur 88.

Ibid., Inscription *D. M. Juli. Insidiol.* etc. 70 mill. sur 40.

Ibid., Inscription de la statue de la Vierge de la chapelle de Sainte-Agathe, à Saint-Martial, 147 mill. sur 14.

Après p. 208, Epitaphe du bibliothécaire Robert, à Saint-Martial, 60 mill. sur 68.

Ibid., Epitaphe de l'abbé Pierre du Barry, à Saint-Martial, 80 mill. sur 88.

Ibid., Inscription du sépulcre de Saint-Martial, 72 mill. sur 48.

Ibid., Inscription de La Chiche, à Saint-Martial, 13 mill. sur 55.

(1) Il est bien entendu que nous ne comprenons, dans notre catalogue, ni les simples inscriptions, ni les dessins d'armoiries, qui ne constituent pas nécessairement, par eux-mêmes, un monument.

(N° 200). — Après p. 210, dessin du couvercle d'une « boîte dévote » en argent, appartenant, en 1784, à M^{me} Lavaisse, et représentant saint Martial, 72 mill. sur 58.

Ibid., Epitaphe d'Aimeric de Brucia, à Saint-Martial, 74 mill. sur 80.

Ibid. Vers latins gravés sous la Chiche, 20 mill. sur 117.

(N° 201). — Après p. 220, dessin de deux sceaux trouvés lors des terrassements de la rue Fitz-James, 145 mill. sur 138.

Après p. 222, « l'arbre de Beauvais », dessin conforme à celui des *Annales manuscrites*, n° 53 ci-dessus, 200 mill. sur 168.

Page 242, dans le texte, l'Andeix du Vieux Marché, dessin conforme à celui du manuscrit des *Annales* de la bibliothèque communale de Limoges, mais exécuté, Legros le dit expressément, d'après celui de la « Chronique manuscrite de Dom Col », c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué plus haut, d'un autre manuscrit de nos *Annales*, 130 mill. sur 135 (voir n° 50).

(N° 202). — Après p. 242, croquis du triangle du Vieux Marché. 115 mill. sur 80.

Ibid., pierre du clocher de Saint-Martial, inscription *Jul. Insidiol*, 20 mill. sur 55.

Après p. 246, l'Andeix de Manigne, 220 mill. sur 115, conforme au dessin des *Annales* et paraissant copié sur celui du manuscrit de Dom Col (n° 51).

(N° 203). — *Ibid.*, croquis grossier du même, 120 mill. sur 80; avec la petite toiture modifiée. Ce dessin donne le projet de l'abbé Cluzeau, qui fut exécuté.

(N° 204). — *Ibid.*, croix et triangle du Chevalet, 80 mill. sur 65.

Après p. 258, les deux lions de Saint-Michel, dessin tiré de la chronique dite de Dom Col, et conforme à celui des *Annales*, 60 mill. sur 105 (n° 52).

Après p. 328, inscriptions de la girouette du clocher de Saint-Michel-des-Lions, 1748-1766, 190 mill. sur 150.

Après page 342, Inscription de l'horloge des Bénédictins, 21 mill. sur 120.

(N° 205). — Après p. 358, croix en filigrane, conservée à l'abbaye de Saint-Martin-lès-Limoges (les Feuillants) et attribuée à saint Eloi, 350 mill. sur 214.

Ce dessin, dont nous croyons avoir vu un autre exemplaire, peut-être dans les papiers de l'abbé Legros, a été reproduit dans l'*Essai sur les Argentiers et les Emaillleurs de Limoges*, de l'abbé Texier; dans le *Dictionnaire d'Orfèvrerie*, du même (collection Migne); dans le grand ouvrage de M. Paul Lacroix : les *Arts au moyen âge*; dans l'*Œuvre de Limoges*, de M. Ernest Rupin.

Après la p. 384 : « Restes des Aresnes de Limoges vues a l'exte-

rieur, telles qu'elles étoient en 1593 ». Nous avons plus haut reproduit ce dessin (n° 39) qui est incontestablement la vue datée de 1591 et non celle de 1593, (105 mill. sur 170).

Après p. 390 : inscription de la porte orientale de saint Cessateur, 139 mill. sur 87.

Après p. 416, fragment d'une colonne à Sainte-Félicité; d'après Beaumesnil (n° 151 ci-dessus).

(N° 206). — Dessins détachés : (peut-être double emploi avec un des n° 168, 169, 170). Médaille d'Adrien, avec la formule s. p. q. LEM. au revers.

(N° 207). — Méreau de l'église de Limoges, de 1582, 52 mill. sur 30.

Médaille à l'effigie d'Antoine de Lévy de Ventadour, archevêque de Bourges, 190 mill. sur 83.

Dans son *Recueil d'épithaphes, inscriptions et autres antiquités de la ville de Limoges*, manuscrit des Sulpiciens du Séminaire, n° 15 du catalogue (225 mill. sur 182), l'abbé Legros reproduit en fac-simile quelques inscriptions. Toutefois, il n'est pas toujours facile de distinguer les inscriptions simplement copiées en grands caractères romains, de celles dont l'auteur prétend reproduire la physionomie. Une partie de ces dernières figurent déjà ci-dessus. Nous nous bornons donc à signaler ici ce manuscrit.

XXXIII (n° 208). — Façade de la chapelle du couvent de la Visitation, projet un peu modifié à l'exécution, 539 mill. sur 748. (Archives de la Haute-Vienne, non encore inventorié).

XXXIV (n° 209). — Plan du Pont Saint-Etienne (aux Archives de la Haute-Vienne, s. d.), mentionné par M. Ducourtieux.

XXXV (n° 210). — Plan du pont Saint-Martial, s. d. (aux Archives de la Haute-Vienne, d°).

XXXVI (n° 211). — Plan général des terrains de l'Evêché, avec les nouvelles acquisitions faites en vertu des lettres patentes du mois de février 1771. Vers 1774. La cathédrale et le futur palais épiscopal y figurent. Il est signé : « BROUSSEAU, architecte. Dim. 629 mill. sur 440 (Archives de la Haute-Vienne).

XXXVII (n° 212). — Plan du rez-de-chaussée de l'Evêché de Limoges, signé : « BROUSSEAU, architecte ». Ce plan est le seul, de tous ceux des Archives du département, qui paraisse se rapporter à l'édifice exécuté sous les auspices de Mgr d'Argentré.

(N° 213). — Portail et pavillons d'entrée de l'Evêché de Limoges (Archives de la Haute-Vienne).

XXXVIII (n° 214). — La *Feuille hebdomadaire* de Limoges annonça en 1776 la publication d'un Terrier général de Limoges et

de ses faubourgs, avec les plans de chaque île, « conformément au plan topographique de la ville, levé par le sieur Cajon, architecte ». Cette annonce fut suivie d'une lettre de M. Alluaud insérée à la *Feuille*, et où il rappelait qu'il était le seul auteur du plan topographique de Limoges (n° 191 ci-dessus) et qu'il l'avait dressé en vertu des ordres de l'Intendant. Cajon répliqua : Dans sa réponse, insérée au n° du journal du 1^{er} janvier 1777, il soutient avoir levé, en 1776, un plan fort exact de la ville « formé de parties diverses réunies en un seul et même corps pour faciliter les opérations du plan de l'auteur du terrier », et donnant « les numéros de toutes les maisons de Limoges ». Ce plan est probablement perdu.

XXXIX (n° 215). — « Plan de la ville, cité et faubourgs de la ville de Limoges, avec ses projets ». Réduction du plan d'Alluaud, exécutée, vers 1785, par J.-B. Morancy, ingénieur-géographe, avec projets de redressement des rues, lavés en rouge et en jaune (aux Archives de la Haute-Vienne, C. 64) ; dimensions : 1^m,13 sur 0^m,96.

XL (n° 216). — Plan de Limoges, sans titre, légende, ni signature, des dernières années de l'ancien régime, paraissant antérieur à la construction du « Gras » sur le petit étang d'Aigoulène, 1788-1789. Il provient du service des ponts et chaussées et paraît devoir être attribué à M. Morancy : 690 mill. sur 641. (Aux Archives du département, série C. 661).

XLI (n° 217). — Joli petit « plan de la ville de Limoges », avec les grandes routes qui y aboutissent : il reproduit à peu près le précédent en ce qui concerne la ville ; on relève cependant entre eux quelques différences. Peut être attribué aussi à M. Morancy : 261 mill. sur 189, marges non comprises. (Archives de la Haute-Vienne, C. 430).

XLII (n° 218). — Plan de la ville, faubourgs et cité de Limoges après la démolition de ses murs, portes et tours, effectuée en 1765 et 1766, — celle du Verdurier en 1785. Copie du plan de Trésaguet avec quelques modifications (à M. Balmet, de Limoges).

XLIII (n° 219 à 229). — Dans la portion des papiers de Beaumesnil que possède aujourd'hui M. Léonce Pichonnier, se rencontrent un certain nombre de figures, dont quelques-unes fort intéressantes ; mais pas une n'a trait au Limousin et spécialement à la ville de Limoges. Toutefois, dans cette volumineuse liasse, nous avons trouvé un cahier de onze feuillets petit in-folio, dont les trois premières pages sont couvertes de dessins à la plume, d'une exécution fort grossière et trahissant une main inexpérimentée. Le manuscrit ne porte pas de signature et nous ne nous permettrons

de hasarder aucune hypothèse sur son origine ou le nom de son auteur. Nous nous bornerons à donner la liste de ces barbares croquis, que l'artiste a fait sagement d'accompagner de légendes :

1^{re} page : « Triangle de Magnigne » (n° 219) ; « triangle du Vieux Marché » (n° 220) ; « triangle et harbre de Beauvais, qui fut planté en 1507 » (n° 221) ; « triangle du Chevalet » (n° 222).

2^e page : « Restes des vestiges du palais et maison de plesance, près Sainte-Félicité au pont Saint-Martial » : un enclos rectangulaire ; dans le coin à gauche, une chapelle avec porte cintrée, fenêtre et deux lucarnes sur la façade, laquelle est surmontée d'une croix ; trois petites fenêtres carrées sur le côté ; un petit clocher au-dessus du chevet. Sur la droite, à l'entrée de l'enclos, une grande croix avec des appuis en fer (n° 223). C'est évidemment le « palais de Léocadius », de Beaumesnil (n° 111 ci-dessus), qu'a également reproduit M. Allou, pl. I, n° 2 des mon. romains.

« Restes du theatre de Limoges, baty de pierre carrée » : un mur bas avec une sorte de pyramide (n° 224).

« Reste de l'anphiteatre, a present dit *le Creux des Arrennes* » : des murs bas figurant le tracé de l'amphithéâtre, avec deux grands pans de murs sur la gauche (n° 225).

[Croquis de la Chiche] « Ce portrait est en pierre, en relief, pres la grande porte de Saint-Martial, dans la muraille » (n° 226).

[Le lion de Saint-Martial] « Ce lion est au-devant du portail de l'église Saint-Martial et, sur la pierre ou il est, est engravé les lettres que vous voyez au feuillet 67 » (1) (n° 227).

3^e page : Les lions de Saint-Michel. « Ces deux lions sont au-devant le clocher de Saint-Michel, et il y en a un autre au coing du portal Nimbert, a main droite en descendant, lequel est percé de la geulle a la teste » (*sic*) (n° 228).

Deux femmes, censées représenter l'ancienne Limousine et la moderne Limousine.

Enfin une médaille ou monnaie à l'effigie de Saint-Martial (n° 229).

Nous ne comprenons pas dans notre inventaire divers plans de voirie signalés par M. Ducourtieux et nous paraissant se rapporter à la période postérieure à 1790, non plus qu'un certain nombre de dessins conservés aux archives de la Haute-Vienne et ayant trait à des projets qui n'ont pas été exécutés ou ont subi d'importantes modifications.

LOUIS GUIBERT.

(1) Nous avons dit que, dans son état actuel, le cahier ne conserve que 11 feuillets.

ADDITIONS

(N° 34). — Nous avons dit que nous ne possédions pas la vue des Arènes de 1593, mais qu'elle devait se rapprocher du croquis inséré au troisième volume de l'*Histoire de Saint Martial*, du P. Bonaventure de Saint-Amable (n° 58) : On trouve, à la planche II, n° 9 des copies des dessins d'Allou, que possède la Société archéologique de Limoges, précisément auprès de la reproduction de la figure donnée par le P. Bonaventure, une autre vue peu différente, et qui doit être la reproduction du dessin de 1593 conservé aux Feuillants.

(N° 71 à 188). — Au moment où notre étude est sous presse, notre excellent confrère M. le chanoine Lecler veut bien nous communiquer les extraits suivants de la correspondance de M. Martial de Lépine, subdélégué de l'Intendance et le principal protecteur de Beaumesnil. Ces extraits confirment ce que nous avons dit plus haut des relations que le comédien s'était créées à Limoges et de l'état de détresse où il se trouvait quand il s'y arrêta ; ils font connaître, de plus, certains détails qui ne sont pas dénués d'intérêt :

« Beaumenil, ce second Galtzius (?), dont on m'avoit annoncé la mort, est actuellement ici et continue toujours ses recherches d'antiquités gauloises ». 2 juin 1775.

« La troupe comique nous quitte. Je ne regrette que le pauvre Beaumenil, qui s'en va à Pau, qu'il n'a pas encore vu. Il m'a promis de m'envoyer le plan du château où est né notre invincible Henri IV. Il s'ennuie de sa vie errante et voudroit que M. d'Aine le fixât à Limoges dans quelque emploi. ce que je desirerois autant que lui ». 11 avril 1777.

« J'ai reçu une lettre du pauvre Beaumeny, qui m'annonce qu'il a été assez bien accueilli et applaudi à Pau, où il a fait le rôle d'Harpagon dans *l'Avaro* ». 20 mai 1777.

« Beaumenil le comédien vient enfin de renoncer à ce desastreux métier. La misère l'a reconduit avec sa femme dans notre ville, où il est venu réclamer mon appui et ma bourse pour retirer ses effets. Il faut lui procurer une place : c'est à quoi je travaille. M. l'Intendant est bien intentionné pour lui, et l'abbé Vitrac m'a promis de lui procurer des écoliers pour le dessin et pour les éléments de géométrie. S'il peut obtenir quelque chose en cette ville, il est résolu de ne pas s'en éloigner, et, dans ce cas, nous ferons une bonne acquisition ». 29 août 1777.

« Le pauvre Beaumeny, que j'ai fait entrer par le secours de M. l'Intendant dans les Ponts et Chaussées, a sa femme très malade, qui le retient auprès d'elle, de sorte qu'il ne peut encore travailler et gagner quelque chose ». 5 septembre 1777.

(1) Ces lettres sont adressées au fils de M. de Lépine, qui était aux gardes du corps. Elles ont été données aux Archives départementales de la Haute-Vienne par feu M. le chanoine Tandeau de Marsac.



chim Duwier (n°)



« M. des Combes, cet officier réformé que vous vîtes autrefois à la maison, venant de Châlus, et à qui vous trouviez de l'esprit, en a certainement beaucoup. Il espère venir s'établir à Limoges (1) et vous rendre dépositaire de tout son savoir. Pour vous donner des preuves de sa bonne volonté, il vous adresse par mon moyen une lettre pour un de ses amis à Paris. Vous la trouverez ci jointe et, en allant la porter, vous aurez soin de n'être point en uniforme, mais en habit bourgeois. Je l'ai engagé à déjeuner d'une tasse de chocolat. Après l'avoir expédiée, Beaumenil est arrivé. Ces deux hommes, qui ne s'étoient jamais vu, se sont pris de goût, et M. des Combes a proposé à Beaumenil de lui graver des éléments de génie militaire qu'il a eu la permission de faire imprimer. Ce sont des sociétés que je vous ménage à votre retour et avec lesquelles vous pourrez vous éclairer et vous instruire ». 16 septembre 1777.

« La fortune du pauvre Beaumenil paraît vouloir changer. M. Bertin lui a fait demander son âge et le catalogue de ses recherches. Il paroît vouloir l'employer à continuer ce grand ouvrage et à lever toutes les antiquités de France ». 4 juin 1779.

Les notes de M. Lecler rappellent que M. de Lépine avait un frère religieux à l'abbaye de Saint-Martin. Cette particularité expliquerait les bonnes relations de Beaumenil avec la communauté des Feuillants.

Dans le *Corpus inscriptionum*, tome XII, p. 86 et 87, on trouve un article spécial consacré à Beaumesnil :

« Petrus de Beaumesnil, histrio..... quanquam potissimum titulis Aquitanicis describendis vel potius fingendis vacavit, etiam in provinciæ Narbonensis oppidis, Arelate, Nemausi, Uctiæ more suo et inscriptiones sinceræ læde interpolavit, et novas impudentissime et imperitissime confinxit. Servatur hujus syllogæ pars male ordinata et dissoluta apud Alexandrum Lenoir, professorem Parisinum, ex qua nonnulla, possessore comiter permittente, meum in usum descripsit Alfredus Schœne; nam ut totius ferruginis Beaumesnilianæ excutiendæ negotium infructuosum et tœdii plenum in se susciperet, ab amico maximis occupationibus distento impetrare nolui, præsertim cum Beaumesnilianæ fraudes a Tersano descriptæ ex parte redeant in codice Parisino, etc.

On voit que les écrivains de notre siècle n'ont pas été plus tendres en latin qu'en français à l'endroit de Beaumesnil : sur le compte du comédien archéologue, les jugements sont unanimement défavorables et ils paraissent sans appel.

L. G.

(1) Il y vint en effet, et y ouvrit le premier cours public professionnel, pour les adultes, dont nous ayons trouvé trace à Limoges. Ce cours, annoncé pour le mois de janvier 1778, avait lieu dans une salle du Collège, les dimanches et fêtes, de dix heures à midi. Il était gratuit. M. Descombes devait y enseigner « le dessin et la géométrie » pour les « tailleurs de pierre, maçons, menuisiers, charpentiers ». Nous ignorons quels furent le succès et les résultats de cette innovation.

VIE DE SAINT YRIEIX

CHAPITRE I^{er}

NAISSANCE DE SAINT YRIEIX. — SA FAMILLE

Nobilis genere, mente nobilior
(S. BERNARD)

Parmi les hommes illustres que la ville de Limoges a vu naître, nous pouvons placer au premier rang saint Yrieix, le chancelier du roi Théodebert, le fondateur du monastère d'Attane, le bienheureux dont la sainteté a été prouvée par un grand nombre de miracles ; il naquit dans cette ville vers les premières années du vi^e siècle (1). Son père se nommait Jucundus ; sa mère, Pélagie.

S'il fallait déterminer d'une manière plus précise le quartier de la ville de Limoges où il vit le jour, nous indiquerions comme très probable le quartier de la ville gallo-romaine où s'élevait l'église de Saint-Michel de Pistorie, qui fut bâtie par Jucundus, père de saint Yrieix, et dans laquelle ce noble patricien reçut la sépulture (2).

(1) Saint Yrieix, d'après l'auteur anonyme de sa *Vie proluxæ*, avait plus de quatre-vingts ans quand il mourut ; or sa mort arriva l'an 591 : il serait donc né l'an 510. — D'autre part, au témoignage de Grégoire de Tours, il était encore adolescent quand il fut envoyé à la cour de Théodebert, lequel ne commença à régner que l'an 534 : d'après cela, il semblerait qu'il faut retarder à l'an 516 la naissance de saint Yrieix.

(2) L'église de Saint-Michel de Pistorie, dont il ne reste plus de vestiges, était située dans le clos Orphéroux, près de l'avenue actuelle du Pont-Neuf, à la hauteur environ du milieu de cette avenue, à l'ouest, sur une éminence qui domine un ruisseau, dans le local qui appartient aujourd'hui à la famille Mohr.

L'auteur de la vie de saint Yrieix dit qu'il était né d'une famille noble (1) : et Grégoire de Tours, dans la courte biographie qu'il lui a consacrée dans son *Histoire des Francs*, confirme la noblesse de sa naissance (2) ; aussi le docte Mabillon, en parlant de saint Yrieix, l'appelle-t-il « très noble entre les nobles Limousins » (3).

Si nous en croyons certains documents du moyen-âge, le père de saint Yrieix, Jucundus ou Joconde, était le très noble prince des Limousins, et sa mère, la bienheureuse Pélagie, était la nièce du roi Théodebert (4).

Jucundus et Pélagie se distinguèrent par de pieuses fondations : on leur attribue la construction de l'église de Saint-Paul dans le *suburbium* de Limoges (5).

Jucundus avait fondé également l'église de Saint-Michel de Pistorie, dans laquelle il reçut la sépulture (6).

Jucundus et Pélagie vivaient avec un tel esprit de foi et pratiquaient la loi divine avec tant de zèle, que l'ancien biographe de saint-Yrieix a pu leur appliquer avec raison ces paroles que l'évangéliste saint Luc dit de Zacharie et d'Elisabeth, « qu'ils marchaient d'une manière irréprochable dans la voie de tous les commandements et des ordonnances du Seigneur ». (Luc., I. 6.)

Note sur le chapitre I^{er}

Voici d'autres renseignements sur la famille de saint Yrieix que nous trouvons dans un ancien manuscrit de la Bibliothèque Nationale :

« Pélagie, nièce du roi Théodebert et son époux Jucundus, très noble prince des Limousins, donnèrent le jour à Yrieix, homme érudit, à son frère Eustache et à sa sœur germaine Consortia.

Consortia mit au monde Astier (abbé de Vigeois), Pientia et Basilia.

Pientia fut la mère d'Ocilus. Basilia, épouse de Dodon, prince de Bourges, eut deux filles, Pugia et Carissime ».

(1) *Parentela nobili generatus*. (Ap. GREGOR TURON., édit. RUINART. — *Patrologie*, t. LXXI, col. 1284.

(2) GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 523.

(3) Nobilis inter Lemovices nobilissimus. (*Annal. Benedict.*, t. I, lib. VI, n° XLVIII).

(4) Pelagia ergo regis Theodeberti neptis, et vir ejus Jucundus, Lemovicorum princeps nobilissimus, genuerunt Aredium. (*Biblioth. Nationale*, ms. 5365, *sub finem*. (après la vie de sainte Pélagie).

(5) *Gallia Christ.*, t. II, col. 552.

(6) *Id.*, *ibid.*

Pelagia ergo regis Theoberti neptis, et vir ejus Jocundus Lemovicorum princeps nobilissimus, genuerunt Aredium, virum eruditum, et Eustachium fratrem et Consortiam ejus germanam. Consortia genuit Astidium, Pientiam et Basiliam. Pientia genuit Oculum. Basilia uxor Dodonis Biturice principis genuit Pugiam et Carissimam.»

Explicit. (ms. 5365, XII^e siècle, sub. *finem.*). — Voir le P. Bonav. t. III, p. 185.

CHAPITRE II

ÉDUCATION DE SAINT YRIEIX. — SON SÉJOUR A LA COUR DU ROI THÉODEBERT, ET AUPRÈS DE SAINT NICET, ÉVÊQUE DE TRÈVES

Cum esset puer, nihil tamen puerile gessit.

L'éducation de saint Yrieix fut telle qu'on devait l'attendre de parents si chrétiens. De bonne heure il fut nourri de piété, instruit dans la crainte de Dieu, imbu des principes de la foi catholique. Doué d'un bon naturel (SAP., VIII, 19), il répondit d'une manière admirable aux soins affectueux dont il était l'objet : sa docilité, sa douceur, son intelligence précoce, son amour de la vertu, sa haine pour le vice, donnaient de magnifiques espérances pour l'avenir (1).

Il eut pour maître, dans les lettres humaines et divines, Sébastien, premier abbé du monastère de Vigeois (2). Les progrès qu'il fit dans la doctrine correspondaient à ceux qu'il faisait dans la vertu, et l'on admirait déjà son éloquence et les paroles « douces comme le miel » qui tombaient de ses lèvres.

La noblesse de sa famille lui ouvrait la carrière des honneurs du siècle, et le destinait aux charges les plus éminentes. Dès son adolescence (vers 534), il fut envoyé à la cour de Théodebert, roi d'Austrasie (3), et il prit rang parmi les officiers du palais. Ce prince l'ayant choisi pour secrétaire, ou, comme on disait alors, pour chancelier, Yrieix remplit avec intelligence et fidélité ces délicates fonctions ; et un des historiens de sa vie ajoute que les

(1) Aredii, *Vita brevior*, apud *Acta SS.*, t. V Augusti, p. 178. — *Vita proluxior*, ap. GREGOR. TURONENS., édit. RUINART, col. 1284, 1285.

(2) MABILLON, *Annal. Benedict.*, t. I, lib. VI, n° XLVIII. — *Gallia Christiana nova*, T. II, col. 593.

(3) Sous les rois Francs, Thierry I^{er} et son fils Théodebert, le Limousin faisait partie du royaume d'Austrasie, dont Metz était la capitale. — Théodebert commença à régner l'an 534.

autres courtisans ne voyaient pas sans haine et sans jalousie les faveurs dont il était entouré (1).

Saint Nicet ou Nizier, évêque de Trèves, homme d'une grande sainteté et d'une admirable éloquence, rencontra le jeune chancelier dans le palais du roi ; et, ayant remarqué sur son visage je ne sais quoi de céleste, le prit en affection. Yrieix se mit sous sa direction spirituelle. Et, comme la piété croissait en lui avec l'âge, et que l'amour de la sainteté pénétrait de plus en plus son cœur — désirant avoir devant Dieu une conscience très pure, et méditant ces paroles du psalmiste : « Seigneur, ne vous souvenez plus des fautes de ma jeunesse » (Ps. XXIV, 7), — il fit au saint évêque une confession complète des fautes de son adolescence, afin que, à partir de ce jour, ayant accompli la pénitence qui lui était prescrite, il menât une vie d'autant plus sainte qu'il avait la conscience parfaitement tranquille sur le passé. Puis, sur l'avis de son sage directeur, il renonça aux pompes du siècle, aux divertissements frivoles et dangereux de la cour, et il suivit dans sa ville épiscopale le saint évêque de Trèves, qui, plein d'admiration pour ses vertus, l'admit dans les rangs de la cléricature, et lui conféra la tonsure ecclésiastique (2).

La sainteté de ce pieux jeune homme ne tarda pas à se manifester par des signes merveilleux. Un jour qu'il chantait l'office divin dans l'église avec les autres clercs, on vit descendre de la voûte du chœur une belle colombe qui, après avoir voltigé doucement autour de lui, vint se reposer sur sa tête, pour indiquer, ce semble, par ce symbole, qu'il était rempli de la grâce de l'Esprit-Saint. Et, comme il s'efforçait de l'éloigner, non sans témoigner un peu de honte, elle voltigeait encore autour de lui, puis revenait se poser, tantôt sur sa tête, tantôt sur son épaule, et elle le suivait sur la place publique jusqu'à ce qu'il fût entré dans la maison de l'évêque. Le soir, elle s'en retournait ; et, le matin, elle revenait dans l'église. Cela dura trente jours, et le saint évêque de Trèves en était dans l'admiration (3).

Dieu lui avait révélé d'ailleurs la sainteté de son cher disciple, et le succès que devait avoir son ministère dans l'avenir. Un jour qu'il venait de voir le roi et qu'il naviguait sur le fleuve (la Moselle), une violente tempête souleva les flots, et le navire qui le portait

(1) *Aredii Vita prolixior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1285. — *Vita brevior*, ap. *Acta SS.*, t. V Aug., p. 178. — *Gregor Turon.*, édit. RUINART, col. 523.

(2) GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 523. — *Vita brevior* apud *Acta SS.*, t. V Aug., p. 178, 179.

(3) GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 523. — *Vita brevior* et *Vita prolixior*, loc. cit.

fut sur le point de sombrer. Le saint évêque dormait d'un sommeil profond. Réveillé par les siens, il fit un signe de croix sur les flots, et l'on vit cesser la tempête. Or, comme il poussait de profonds soupirs, les siens lui demandèrent quelle vision il avait eue : « J'avais résolu de le taire, répondit-il : toutefois, sur vos instances, je consens à le révéler. — Je rêvais donc que je jetais des filets dans le monde entier pour prendre des âmes, et que personne ne m'aidait dans ce travail, excepté le petit Yrieix » (4).

CHAPITRE III

RETOUR DE SAINT YRIEIX A LIMOGES. — FONDATION DU MONASTÈRE D'ATTANUM

Saint Yrieix se trouvait encore à Trèves, quand il apprit la mort de son père Jocundus et de son frère Eustade. Il prit congé de saint Nicet, et revint à Limoges pour consoler sa mère, à qui il ne restait plus d'autre fils (2). La bienheureuse Pélagie, quittant les livrées du siècle et les parures somptueuses, prit un vêtement modeste et religieux, et, consacrant à Dieu sa vie et ses pensées, elle exhortait son fils à mériter la palme éternelle. Yrieix se retira dans un lieu désert, où le creux du rocher lui servait de cellule et d'oratoire (3). Dans cet ermitage solitaire, il priait le Seigneur sans relâche le jour et la nuit. Athlète vaillant, il luttait sans cesse contre l'ennemi invisible : il le combattait, non avec le glaive, mais avec la parole ;

(1) GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1238, 1239.

(2) *Consolaturus Pelagiam genitricem, quæ nullum parentem præter hanc sobolem spectabat.* Il semblerait, d'après ces paroles de Grégoire de Tours, que la bienheureuse Pélagie n'avait que deux enfants, Yrieix, et Eustade : toutefois, d'après la généalogie de saint Yrieix, le saint avait encore une sœur nommée Consortie, qui eut pour enfants Astier, abbé du monastère de Vigeois, et Basilie, qui épousa Dodon, gouverneur de Bourges. Basilie fut mère de la bienheureuse Carissime, inhumée dans la basilique de Saint-Yrieix. Il nous semble probable que Rinoscinde, appelé par Grégoire de Tours *frère* de saint Yrieix, était l'époux de Consortie, sa sœur.

(3) Ce rocher, qui du temps de Bernard Guidonis, au xiv^e siècle, s'appelait *Ruperte (roche ouverte)*, La Rochette, se voit encore à peu de distance de Saint-Yrieix, au couchant de cette ville, sur le bord de la petite rivière de la Loue. La tradition du pays désigne encore ce rocher creux comme ayant servi de retraite à saint Yrieix. (*Bulletin Archéologique du Limousin*, t. VII, p. 179.)

non avec le javelot, mais avec l'oraison ; non avec une armure de fer, mais avec la prière. Lorsqu'il eut passé là quelque temps dans une grande abstinence, sa mère, apprenant ses austérités, alla se jeter à ses pieds, et le supplia de quitter cette solitude, et de bâtir dans une de ses riches villas un monastère où il pourrait se rendre utile au salut de plusieurs.

Docile aux conseils de sa mère, Yrieix quitta le rocher qui lui servait d'ermitage, et, à une distance d'environ trois milles, il trouva un lieu agréablement situé, dans lequel il se mit à bâtir, avec une habileté merveilleuse, un monastère qui fut appelé *Attane* (1). A l'origine, ce monastère se composa principalement des gens de sa maison, qui portaient l'habit religieux et recevaient la tonsure. On y suivait la règle de Cassien, de saint Basile et des autres abbés, — saint Benoît (2), — qui ont tracé les devoirs de la vie monastique.

Sa pieuse mère était chargée de leur procurer à tous la nourriture et le vêtement. Ses nombreuses occupations ne l'empêchaient pas toutefois de célébrer les louanges divines : et, quelque ouvrage quelle fit, elle offrait à Dieu ses prières comme un encens d'agréable odeur. Dans ce monastère, elle avait la sollicitude de tous les soins matériels. Le gouvernement des domestiques, le labourage des champs, la culture des vignes, entraient dans ses attributions et la regardaient uniquement, de telle sorte que son fils n'avait rien qui pût l'interrompre dans sa prière. Il ne s'était réservé qu'une charge, et ne revendiquait pour lui qu'un privilège : c'était de présider à la construction des églises. Il en bâtit deux en ce lieu : l'une en l'honneur de saint Hilaire de Poitiers ; l'autre, en l'honneur de saint Julien, martyr à Brioude.

Déchargé des soins temporels, il s'exerçait vaillamment dans les jeûnes, les veilles, les prières, et s'occupait activement d'œuvres de charité. La renommée de ses vertus se répandit au loin, et de toutes parts accouraient vers lui des étrangers, des pèlerins, des moines. Une multitude de pauvres se rassemblaient autour de son monastère, comme des abeilles autour d'une ruche ; et quel que fût leur nombre, aucun d'eux ne s'en retournait les mains vides. Que dire de plus ? Tous les domaines et toutes les richesses qu'il possédait de son riche patrimoine et de l'héritage de ses nobles parents, il les donna, soit aux pauvres, soit aux églises, soit aux monastères.

(1) Ce monastère a servi de berceau à la ville de Saint-Yrieix, qui a pris le nom de son fondateur. C'est ainsi que *Comodoliac* est devenu *Saint-Junien*, et *Noblac*, *Saint-Léonard*.

(2) MABILLON. *Annal. Benedict.*, lib. VI, n° XLVIII.

res, et principalement aux églises de Saint-Martin de Tours et de Saint-Hilaire de Poitiers. Ennemi de l'oisiveté « qui enseigne beaucoup de mal (1) », ou il s'adonnait à l'étude, ou « il faisait l'œuvre du Christ », ou il travaillait de ses mains, ou il transcrivait des livres sacrés. Il avait à cœur de distribuer aux paroisses voisines (2) ou aux monastères des environs des exemplaires des livres saints qu'il avait transcrits lui-même (3).

Que signifient ces paroles du biographe de saint Yrieix, « il faisait l'œuvre de Christ — *opus Christi* » ?

Ces paroles désignent d'une manière mystérieuse le saint sacrifice de la messe (4), que saint Yrieix, ordonné prêtre, offrait avec de grands sentiments de foi et de piété. Il disait avec saint Paulin de Nole : « la chair dont je me nourris a été attachée à la croix : le sang où je bois la vie et par lequel je purifie mon cœur, ce sang coule de la croix ».

*In cruce fixa caro est qua pascor : de cruce sanguis,
Ille fluit, vitam quo bibo, corda lavo* (5).

L'œuvre de Dieu, dans saint Benoît, veut dire l'office divin (6), Avec quelle ferveur il récitait les psaumes et les cantiques sacrés :

« Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus ! mon cœur et ma chair tressaillent d'amour pour le Dieu vivant : le passereau se cherche une demeure, et la tourterelle, un nid où elle dépose ses petits — et moi que désiré-je ? vos autels, ô Dieu des vertus, ô mon roi et mon Dieu — vos autels ! »

Mais il faut entrer maintenant dans le récit des miracles qu'il a opérés.

(1) *Eccl.*, XXXIII, 29.

(2) *In vicinis dioceses*, id est parociales Ecclesias, dit le docte Mabillon. (*Annal. Benedict.*, t. I, lib. VIII, n° XXXI.) Voir encore les Lettres de saint Rorice (lib. II, epist. VI.)

(3) *Aredit Vita prolixior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1287. — GREGOR. TURON., *Histor. Franc.*, lib. X, cap. XXIX.

(4) Concile de Trente, session XXII, cap. II, sacrifice de la messe, cap. IX.

(5) *Saint Paulin de Nole*.

(6) Mgr Freppel, *Univers*, 19 mars 1876.

CHAPITRE IV

DÉVOTION DE SAINT YRIEIX A SAINT JULIEN, MARTYR. — SON PÉLERINAGE
A BRIOUE. — MIRACLES OPÉRÉS A CETTE OCCASION

Grégoire de Tours, qui a composé deux livres des Miracles de saint Julien, raconte que ce saint, né dans la ville de Vienne au troisième siècle, s'était réfugié, pour fuir la persécution, dans la ville de Brioude, en Auvergne. Mais là encore il fut poursuivi comme chrétien, et après avoir confessé la foi de Jésus-Christ, il eut la tête tranchée. Dans le lieu où il subit le martyre coule une source claire et abondante. Les bourreaux y lavèrent la tête du saint martyr. L'eau de cette source, ajoute Grégoire de Tours, rendait la santé à un grand nombre de malades; les aveugles qui s'y lavaient les yeux y recouvraient la vue, et ceux qui étaient brûlés par les ardeurs de la fièvre, trouvaient, en buvant à cette fontaine, un soulagement à leurs douleurs. Les pèlerins emportaient de cette eau par dévotion, et recueillaient, comme souvenir de leur pèlerinage, des grains de sable trouvés dans le ruisseau que forme cette fontaine.

Yrieix, animé d'une grande dévotion pour saint Julien, se rendit plusieurs fois en pèlerinage à la basilique où l'on vénérât ses reliques sacrées. Dans un premier voyage, il était accompagné de sa mère et de plusieurs religieux de sa maison. Comme ils traversaient l'Auvergne, le crépuscule du soir les surprit dans un lieu désert et aride, où l'on ne voyait aucun ruisseau, aucune source d'eau vive. Les serviteurs d'Yrieix allèrent ça et là, dans les plaines environnantes, et n'en trouvèrent pas. Sa mère lui dit : « Mon fils, nous n'avons pas l'eau qui nous est nécessaire pour notre repas du soir : comment ferons-nous pour séjourner ici cette nuit ? » Alors Yrieix se met à genoux, il implore le Seigneur par une longue et fervente prière; puis il se lève, il enfonce dans le sol aride le bâton qu'il tenait à la main, et après l'avoir retourné deux ou trois fois, il le retire à lui. Tout à coup une source jaillit avec tant d'abondance, que non-seulement elle suffit à leur usage, mais que dans la suite, les troupeaux purent s'y abreuver (1). Ce miracle, dit un ancien biographe du saint, rappelle celui de Moïse, qui, frappant le rocher du désert, fit jaillir une source pour le peuple de Dieu.

(1) GREGOR. TURON., *Histor. Franc.*, Lib. X, cap. XXIX, édit. BUINART, col. 524. — *Vita prolizior*, ibid., col. 1288.

Le pieux pèlerin, réunissant autour de lui les religieux qui étaient ses compagnons de voyage, leur demanda le secours de leurs prières, afin d'obtenir de la bonté divine la grâce de parvenir heureusement ensemble au but désiré. Arrivés à Brioude peu de temps après, ils s'agenouillèrent devant le tombeau du saint martyr. Yrieix, pour satisfaire sa dévotion, demanda des reliques de saint Julien au gardien de la basilique ; mais il essuya un refus. Il demeura quelques jours à Brioude, où il chercha vainement à se procurer des reliques de saint Julien. Un jour, sortant de la basilique et faisant aux environs une promenade solitaire, il arriva vers une fontaine où le vénérable martyr avait eu la tête tranchée par les persécuteurs. Là il recueillit quelques grains de sable, et il les renferma par dévotion dans un petit écrin qu'il portait au cou, en guise de reliques du saint martyr.

Or, quand il quitta ce pays, une multitude de possédés le suivaient en poussant de grands cris. La nouvelle de son passage étant arrivée aux oreilles de l'évêque d'Auvergne (1), ce pontife suivit la trace de l'homme de Dieu, et alla se jeter à ses pieds, en le priant de retourner au tombeau de saint Julien, en lui faisant la promesse qu'il emporterait de ses reliques sacrées. Yrieix lui répondit : « Je continuerai ma route avec le présent que m'a fait le Seigneur ». Alors il ouvrit son reliquaire... O merveille !... les petits grains de sable, qu'il avait recueillis dans la fontaine, étaient changés en pierres précieuses !... Dieu avait opéré ce miracle pour manifester en divers lieux l'admirable vertu du saint martyr et la foi non moins admirable de saint Yrieix. Arrivé au lieu où il avait construit un oratoire, il y déposa le don céleste avec une grande joie, et, dans ce même lieu, le Dieu tout-puissant daigna opérer un grand nombre de prodiges (2).

Ajoutons un autre fait que raconte le même historien :

« Un clerc du monastère d'Yrieix, abbé du Limousin, arrivant à la fête [de saint Julien, 28 août], ne put, à cause de la multitude du peuple, non seulement s'approcher du saint tombeau, mais même pénétrer dans la basilique. Etant rentré tout triste dans son logement, il se coucha sur son lit et s'endormit. Tout à coup un homme lui apparut en songe et lui dit : « Pourquoi te laisses-tu accabler par le sommeil ? Va promptement au temple du saint martyr, tu en trouveras toutes les portes ouvertes ». Le clerc s'étant levé, tout saisi de crainte, crut à la vérité de cette annonce et se hâta d'aller

(1) Probablement saint Gal 1^{er}, qui fut évêque de Clermont de 527 à 551. (*Gallia Christ. nova*, t. II, col. 239.)

(2) *Vita prolizior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1288.

voir si ce qui lui avait été indiqué était réel. Quand il fut arrivé à la porte [de la basilique], il vit que le peuple s'était retiré. Le chemin s'ouvrait devant lui sans obstacle jusqu'à l'autel et même jusqu'au tombeau. Alors s'approchant sans aucune gêne, il répandit ses prières [avec dévotion devant le Seigneur] et s'en retourna le cœur rempli de joie. Afin que personne n'en doute, ajoute le pieux historien, j'atteste le Dieu tout puissant que je tiens ces détails de la bouche même de l'abbé Yrieix, supérieur du moine à qui ces choses sont arrivées (1) ».

Le même historien, qui a composé un livre *des Miracles de saint Julien*, en raconte quelques autres qu'il avait recueillis de la bouche même de saint Yrieix, lequel vivait encore quand l'évêque de Tours écrivit cet ouvrage. Laissons parler le pieux historien :

« Yrieix, prêtre du Limousin, homme très religieux, étant venu me voir lorsque je m'occupais de recherches sur la vie et les actes de saint Julien, je lui demandai quels étaient les miracles que le bienheureux avait opérés dans son pays ; car il avait bâti en l'honneur du saint martyr une basilique qu'il avait enrichie de reliques précieuses. Comme ce saint abbé est très humble, après avoir hésité longtemps, il me raconta, comme malgré lui, les faits que je vais rapporter :

« Quand j'allai pour la première fois, me dit-il, à la basilique de » saint Julien, je pris un peu de cire de son sépulcre ; puis je me » rendis à la fontaine où coula le sang du saint martyr, je me lavai » le visage dans cette eau et j'en remplis une petite fiole, pour obte- » nir par là des bénédictions et des grâces (2). Or je prends à » témoin le Dieu tout puissant que, avant d'être rentré chez moi, » cette eau fut changée en baume, et qu'elle en prit la couleur, » l'épaisseur et le parfum. Quand l'évêque (3) vint consacrer mon » église, je lui exposai ces choses, et lui ne voulut renfermer dans le » saint autel d'autres reliques que le petit vase dont l'eau s'était » changée en baume. — « Ce sont certainement, me dit-il, des reli- » ques que le saint martyr a enrichies de vertus célestes. »

« Yrieix me raconta beaucoup d'autres miracles. J'en omets le plus grand nombre, et me borne à en mentionner quelques-uns.

(1) GREGOR. TURON., lib. II de *Miraculis S. Juliani*, cap. XXVIII, édit. RUINART, col. 870.

(2) *Parvam pro benedictione implevi ampullam.* — On trouve la même expression, *pro benedictione*, dans saint Grégoire le Grand : « *Clavem ergo paroulam a sanctissimo beati Petri corpore pro ejus benedictione transmisimus.* (S. GREGOR., *Epist. ad Secundum*, etc.)

(3) L'évêque de Limoges, probablement Rorice II, qui vivait en 535 et 549.

« Un infirme, paralysé de tous ses membres, fut placé sur un chariot et conduit à son monastère. Comme il était couché sur ce char pendant la nuit, devant la basilique, il la vit tout à coup environnée d'une splendeur éclatante, et il entendait comme des voix d'un grand nombre d'hommes qui chantaient des psaumes dans l'église... Pendant ce temps il faisait des prières, tout stupéfait, et devant un pareil spectacle oubliant ses douleurs... Et, quand cette splendeur qu'il avait vue disparut à ses yeux, revenant à lui-même, il sentit qu'il avait recouvré la santé. »

« Un aveugle, conduit par son guide, s'approcha de l'autel sacré du bienheureux martyr; il fit toucher à ses yeux le voile des saintes reliques et recouvra la vue ».

« Des énergumènes, ayant été couverts par ce voile, ont été souvenant délivrés. Et la puissance des juges, toutes les fois qu'elle s'est exercée sans cause dans ce lieu, a été couverte de confusion. »

« Sur l'autel était suspendue une croix dorée (1) d'un très beau travail. Elle était si belle à voir que vous l'auriez crue d'or massif très pur. Une troupe de barbares étant passée à Attanum, l'un d'eux, qui la crut d'or, la déroba et la cacha dans son sein. Mais cet homme qui l'avait enlevée se sentit tout à coup accablé d'un poids si lourd qu'il ne put le supporter plus longtemps. Touché de componction par la vertu du saint martyr, et venant à résipiscence, il envoya, du point de la route où il était, la croix pour qu'on la restituât à l'église. »

« Plus tard, Yrieix confia une mission au clerc de son oratoire : « Allez, lui dit-il, à la basilique du bienheureux Julien, et, après que vous aurez prié, demandez au gardien du sépulcre un peu de cire ou un peu de poussière du tombeau, afin que lorsque vous me porterez ces choses sacrées, je les reçoive comme une bénédiction du saint martyr ». Le clerc fit ce voyage : il demanda et il obtint ces pieuses reliques. Mais, quand il voulut les emporter, il se sentit comme chargé d'un si grand poids, qu'il pouvait à peine lever la tête. Saisi de tremblement, il se prosterna sur le pavé de la basilique, et après qu'il eut répandu ses larmes avec ses prières, il se releva sain et sauf et comprit qu'il avait reçu la permission de partir. Or, lorsqu'il était en voyage, accablé par la cha-

(1) La coutume de placer la croix au-dessus des autels est très ancienne dans l'Eglise, comme le montrent les vers suivants de saint Paulin de Nole :

Divinum veneranda tegunt altaria fœdus,

Compositisque sacræ cum cruce martyribus,

Cuncta salutiferi coeunt insignia Christi,

Cruæ, corpus, sanguis, martyr ipse Deus.

(*Ad. Sever.*)

leur d'un soleil brûlant, il éprouva une soif dévorante. Arrivé à une villa peu éloignée de la route, il alla frapper à la porte d'une cabane pour demander un verre d'eau. Un jeune homme qui en sortit pour lui répondre, en le voyant, tomba par terre et resta comme mort. Ses parents accourent et insultent les voyageurs, et leur reprochent d'avoir tué leur fils par des pratiques sortilèges. A peine ont-ils levé leur enfant, que celui-ci, s'échappant d'entre leurs bras, se met à courir ça et là, et s'écrie, en frappant des mains, qu'il est brûlé par la vertu de Julien le martyr. Le clerc, entendant ces paroles, posa sur la tête de l'enfant la châsse des saintes reliques, en priant pour lui avec une foi vive et profonde : et bientôt le jeune homme vomit, avec des flots de sang, le démon qui l'obsédait. — Affermi dans sa foi, le porteur des reliques se remit en route, en chantant des psaumes et des hymnes d'actions de grâces, et il arriva heureusement à Attanum. Depuis cette époque, combien d'énergumènes ont été délivrés ! combien de malades ont été guéris ! On n'en saurait dire le nombre, on n'a pu en recueillir les noms (1) ».

Tel est le récit de Grégoire de Tours, à propos des miracles opérés par saint Julien, qu'il avait recueilli de la bouche même de saint Yrieix.

CHAPITRE V

LA PRIÈRE DE SAINT YRIEIX DÉTOURNE OU FAIT CESSER LES ORAGES

Oratio justī, clavis est cœli. (S. AUG.)

La prière du juste est la clef du ciel. Plusieurs fois l'homme de Dieu montra que la prière du juste est assez puissante pour commander aux nuées du ciel et pour chasser les tempêtes. Un jour il était en voyage : tout à coup un nuage noir obscurcit l'horizon ; les vents impétueux soufflent avec violence, et la pluie menace de tomber par torrents. Voyant que l'orage était sur le point d'éclater, Yrieix baissa un peu la tête sur le cheval qui le portait, et il étendit vers le Seigneur des mains suppliantes. A peine sa prière était-elle achevée, que le nuage se divisa en deux parts : autour d'Yrieix et de ses compagnons, les nuées répandirent une pluie torrentielle, tandis que pas une goutte d'eau, pour ainsi dire, ne tomba sur eux (2).

(1) GREGOR. TURON., *de Miraculis S. Juliani*, cap. XL. — XLIV, édit. RUINART, col. 879, 880.

(2) GREGOR. TURON., *Histor. Franc.*, Lib. X, n° XXIX, édit. RUINART, col. 514 — Cf. la *Vie proluxe* de saint Yrieix, *ibid.* col. 1289.

Celui à qui les vents et la mer obéissent avait voulu manifester par ce prodige la puissance de la prière et la sainteté de son fidèle serviteur.

On lit des traits semblables dans la vie de quelques autres saints, par exemple dans la légende de saint André Avellan, qui se trouve dans le Bréviaire romain (10 novembre). On voit que ce bienheureux essuya la pluie d'un orage sans être mouillé. On lit également dans la vie de saint Antoine de Padoue, que lorsqu'il prêchait dans l'amphithéâtre de Limoges, un violent orage éclata sur la ville, sans qu'une goutte d'eau tombât dans l'amphithéâtre où se trouvaient réunis les auditeurs (1).

A une autre époque, et dans une saison où les moissons, arrivées à maturité, s'étaient « armées de leurs épis », et où les blés, inclinant la tête, demandaient à être recueillis par le laboureur, une pluie abondante et continuelle ne permettait pas de faire la récolte, et les grains, cachés dans les épis, commençaient à germer. Le peuple vient trouver l'homme de Dieu et le prie d'intercéder pour lui auprès du Seigneur. Yrieix passe la nuit dans les veilles et les prières. Le lendemain, il ordonne une procession solennelle. On prend les reliques des saints, couvertes respectueusement d'un manteau de soie : les diacres, vêtus de tuniques blanches sortent en cortège : le peuple pousse des cris plaintifs en voyant le ciel chargé de nuages orageux. Le saint abbé les rassure : « Celui qui a créé les nuées, leur dit-il, est assez puissant pour arrêter cette pluie ». Aussitôt que tous sont sortis du temple, voilà que le soleil, déchirant les nuages, apparaît radieux et brille dans tout son éclat : le temps devient serein ; un ciel bleu sourit à la terre ; le laboureur peut reprendre ses travaux, et le moissonneur est invité à recueillir des gerbes chargées de fruits. « Père céleste ! votre providence qui gouverne toutes choses (2) », avait bien voulu incliner l'oreille à la prière de ses enfants !

Il ne faut point passer sous silence un prodige qui arriva dans des circonstances semblables. Lorsque Yrieix bâtissait, sur son domaine de Noniac (3), un oratoire en l'honneur de saint Julien,

(1) *Saint Antoine de Padoue en Limousin*, p. 21.

(2) *Tua autem, pater, providentia gubernat.* (*Sapient.*, XIV, 3).

(3) Il y a dans le texte : *Dum Noniaco colonica sua* (RUIMART, col. 1289) ; ce domaine est encore désigné dans le testament de saint Yrieix, qui le donna aux moines d'Altanum (*Nonniacum domum nostram.* etc., *ibid.*, col. 1310). C'est donc à tort que Mabillon a lu *Memacum*. Mais où se trouvait ce domaine de Nonlac ? Nous avons pensé qu'il s'agissait de Saint-Julien, à trois lieues de Saint-Yrieix, « canton de Lubersac (Corrèze) », et M. Auguste Longnon, dans sa *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, p. 527, avait adopté cette opinion : il paraît, d'après M. Champeval, qu'il s'agit de Louignac, diocèse de Tulle.

martyr, une pluie incessante tombait du ciel : Yrieix ayant récité l'oraison dominicale, les vents orageux cessèrent de souffler et les nuées de courir ; la tempête s'éloigna, la pluie disparut, et pas une goutte d'eau ne tomba sur Yrieix ni même dans le lieu où il était (1).

CHAPITRE VI

DÉVOTION D'YRIEIX A SAINT MARTIN DE TOURS. — SES PÈLERINAGES A SON TOMBEAU. — MIRACLES OPÉRÉS A CETTE OCCASION

Au vi^e siècle, le tombeau de saint Martin était l'un des sanctuaires les plus célèbres et les plus fréquentés de l'Europe. On l'appelait le pèlerinage des Gaules ; et les Pères du premier concile d'Orléans, tenu l'an 511, ne craignaient pas de dire que le pèlerinage des Gaules ne le cédait pas à celui de Rome et de Jérusalem. A cette époque, la gloire terrestre de saint Martin était dans tout son éclat et saint Fortunat, évêque de Poitiers, disait, dans un vers célèbre :

Où le Christ est connu, Martin est honoré,
Et quo Christus habet nomen, Martinus honorem (2).

Yrieix avait la plus grande dévotion à saint Martin de Tours, le thaumaturge des Gaules, et il faisait de fréquents pèlerinages à son tombeau. Sa dévotion fut récompensée par de nombreux miracles, dont nous puiserons le récit dans Grégoire de Tours et les deux biographies de saint Yrieix. Laissons d'abord parler Grégoire de Tours :

« Yrieix, religieux du Limousin, vint en pèlerinage à Tours (3), et, après avoir baisé en priant le tombeau de saint Martin, il passa la Loire et se rendit au saint monastère (Marmoutiers). Là, il visita tous les lieux où saint Martin, agenouillé dans la prière, avait laissé la trace de ses genoux, — les lieux qu'il avait sanctifiés en récitant l'office divin, — où il avait donné un peu de sommeil à son corps fatigué, un peu de nourriture à son corps tombant de défaillance ; et pendant qu'il parcourt ces lieux en tous sens, il arrive au puits que l'homme de Dieu « avait ouvert par son propre travail ». Après avoir prié avec dévotion, il y puise de l'eau qu'il met dans une fiole, et qu'il emporte en s'en retournant dans sa maison.

(1) *Vita prolisior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1289.

(2) *Patrolog.* t. LXXXVIII, col. 426.

(3) Vers l'an 530 (?).

« Cette eau rendit la santé à un grand nombre de malades. Or, un jour, son frère Rinoscinde (1) se mit au lit, en proie à une fièvre violente. Le huitième jour de la maladie, comme il était étendu sur sa couche, les yeux fermés, prêt à rendre l'âme, — tous les gens de la maison faisaient entendre des cris de douleur et déploraient la perte de leur maître. Déjà, ils préparaient tout ce qui est nécessaire aux funérailles, lorsqu'il vint à l'esprit au saint prêtre Yrieix de verser dans la bouche du mourant une goutte d'eau du puits de saint Martin. A peine l'eut-il reçue, qu'il ouvrit les yeux ; et, sa langue devenant libre, il demanda lui-même qu'on lui en donnât d'autre. Il prit la coupe, et, après qu'il l'eut bue, la fièvre disparut sans délai ; et ainsi, au grand étonnement des gens de sa maison, il se leva, entièrement guéri, du lit où il était couché (2). »

A une autre époque (3), saint Yrieix se rendit à Tours pour y célébrer, selon sa coutume, la fête de saint Martin. Arrivé dans cette ville, comme l'évêque (4), avec son clergé, chantait l'office divin pendant la nuit dans l'église, il voulut y aller pour prier. Or, un des diacres, accablé par la fatigue, s'était endormi : l'évêque, qui s'en aperçut, le réveilla, et lui dit, en le réprimant avec douceur : « Pourquoi dormez-vous ? » — « Mon père, lui répondit-il, tout-à-l'heure, dans un songe, je vous voyais sortir de l'église et aller au-devant du bienheureux Yrieix, abbé du Limousin, pour le recevoir avec honneur. » — A peine le diacre avait-il achevé ces paroles, qu'un possédé, qui se trouvait dans l'église, s'écria qu'il ne pouvait supporter la présence d'Yrieix. L'évêque comprenant, non-seulement par la vision de son clerc, mais encore par les cris de l'énèrgumène, que le bienheureux Yrieix approchait de l'église, sortit en cortège avec les vénérables abbés qui se trouvaient près de lui, et avec les clercs de sa basilique, tous tenant à la main des cierges allumés ; ils allèrent devant les portes de l'église pour recevoir avec un grand honneur le très honorable abbé d'Attanum. Après la réception, étant rentrés ensemble dans l'église avec une grande joie et de saints transports d'allégresse, ils passèrent cette

(1) Comme saint Yrieix, au témoignage de Grégoire de Tours, n'avait pas d'autre frère qu'Eustade, — qui mourut avant le retour d'Yrieix en Limousin, — il nous semble que Rinoscinde, appelé par Grégoire de Tours frère de saint Yrieix, était seulement son beau-frère, l'époux de sa sœur Consortia.

(2) GREGOR. TURON., de *Miraculis S. Martini*, lib. II, cap. XXXIX, édit. RUINART, col. 1063, 1064.

(3) Vers l'an 560 (?).

(4) Euphrone, qui fut évêque de Tours pendant dix-sept ans, de 556 à 573.

nuit magnifique dans les veilles sacrées et dans la célébration des louanges de Dieu. Et la joie causée par la révélation de l'arrivée du bienheureux s'augmenta encore par les prodiges de vertu divine qu'il opéra, car un grand nombre d'infirmes furent rendus à la santé par ses prières, ce qui leur causa une vive allégresse, et à ceux qui furent témoins de ces miracles, une grande admiration (1).

Nous aimons à citer Grégoire de Tours à propos des miracles opérés par l'intercession de saint Martin à la prière du bienheureux abbé d'Attanum. Voici ce qu'écrivait le pieux évêque, du vivant même de l'homme de Dieu :

« Yrieix, dit-il, prêtre du Limousin, homme de la plus grande bonté et de la plus grande sainteté (2), étant un jour avec moi dans ma cellule, je m'informai avec empressement auprès de lui si, dans l'oratoire où il avait placé des reliques du saint pontife (saint Martin), il s'opérait quelques miracles.

» Il me raconta que, du temps où le bienheureux Euphrone était évêque (3), il vint en pèlerinage à Tours ; et, après un long séjour en cette ville, il partit, emportant une petite fiole remplie de l'huile du tombeau de saint Martin. De retour dans sa maison, pendant qu'il se reposait des fatigues du voyage et qu'il racontait à sa mère les labeurs du chemin, celle-ci fut frappée d'une attaque si subite, qu'elle ne pouvait prendre haleine. Alors, se tournant vers l'oratoire où étaient gardées les reliques de saint Martin, il passa la nuit en prière. Le matin il prit de l'huile qu'il avait apportée et en oignit la vénérable malade : aussitôt la douleur disparut, et la santé fut rendue à sa mère.

» Un homme vint lui montrer sa main, qui était devenue très-enflée par suite d'une piqure d'épine. Yrieix l'oignit de cette huile bénite, et l'enflure disparut sur le champ.

» Une femme qui avait perdu la raison, et qui à certains moments se croyait possédée, fut entièrement guérie par cette huile du tombeau de saint Martin.

» Un autre abbé d'un monastère, non loin de celui d'Attanum, oignit de cette huile les yeux d'un aveugle, et cet aveugle recouvra la vue ; — et avec cette huile sainte, Yrieix délivra un grand nombre d'énergumènes.

(1) *Aredii vita prima, Acta SS.*, T. V Aug., p. 179 ; — *Vita proluxior, ibid.*, p. 187.

(2) *Vir summæ bonitatis ac sanctitatis, (de Gloria Confessorum, cap. IX, édit. RUIBART, col 901.)*

(3) Vers l'an 560. — Comme nous l'avons dit déjà, saint Euphrone a été évêque de Tours de 556 à 573.

» Yrieix me dit encore, à propos de la vigne plantée par saint Martin, qu'ayant cueilli un raisin de cette vigne. il l'avait placé dans une fiole qu'il avait ensuite remplie d'eau. Peu de temps après, il vit venir à lui un homme dont la bouche était enflée par une pustule maligne : sa tête était tuméfiée, et ses yeux étaient fermés par la violence de ce poison caché. Yrieix lui ayant versé dans la bouche un peu d'eau de cette fiole où était le raisin, l'enflure et la douleur disparurent à la fois. Yrieix affirmait que les grains de ce raisin étaient restés verts dans l'eau, même au bout de quatre ans.

» Quant à la cire qu'il avait portée du tombeau, il ajouta ce fait : — Une femme sourde-muette, qui était aussi, je crois, possédée du démon, étant venue le trouver, il lui mit un peu de cette cire dans l'oreille ; et, le lendemain, elle revint lui rendre grâce de ce qu'elle avait recouvré l'ouïe et la parole. »

Ces détails, que Grégoire de Tours avaient recueillis de la bouche même de saint Yrieix, ont été consignés par lui dans son ouvrage de *la Gloire des Confesseurs* (1).

CHAPITRE VII

DÉVOTION DE SAINT YRIEIX A SAINT MARTIN (SUITE). — MIRACLE DE L'HUILE AUGMENTÉE. — GUÉRISON DE WISTRIMOND. — APPARITION DU GLOBE DE FEU

Nous avons déjà parlé des voyages fréquents faits par saint Yrieix au tombeau de saint Martin : n'oublions pas un miracle qui fut opéré dans un de ces pèlerinages et qui est rapporté par Grégoire de Tours et dans les deux biographies du saint. Nous citerons de préférence le récit du pieux évêque :

« Revenons, dit-il, à notre Yrieix, l'élève chéri du saint confesseur (saint Martin), qui lui accorde souvent la grâce de voir des miracles opérés par ses reliques. Il vint un jour à la fête du saint avec cette bénignité, cette humilité et cette charité qui le distinguent, A son départ il prit sur lui une petite fiole pleine de l'huile du saint tombeau, en se disant : « Peut-être il y a sur la route quelque infirme qui désire recevoir avec componction de cœur la bénédiction du tombeau de saint Martin ». En effet, en un certain lieu, une femme pieuse vint à lui, et lui montrant une fiole dans laquelle il y avait de l'huile : « Je vous prie, lui dit-elle, ô serviteur du Christ,

(1) *De Gloria Confessorum*, cap. IX et X, édit. RUINART, col. 901, 903.

de sanctifier cette huile par votre bénédiction ». Yrieix, ne voulant pas s'exposer à la vanité, lui répondit : « Ma vertu est bien peu de chose ; mais si vous le voulez, j'ai sur moi de l'huile du tombeau de saint Martin, avec laquelle vous pourrez sanctifier la vôtre. Et vous, si vous avez foi en sa grande vertu, vous y puiserez la santé. » Elle, pénétrée de reconnaissance et de joie, pria le bienheureux de verser un peu d'huile dans sa fiole qui était à moitié vide. Et à peine eût-il versé une goutte de cette huile prise au tombeau de saint Martin, que cette huile, bouillonnant dans la fiole, la remplit toute entière. A la vue de ce prodige, la matrone, admirant la vertu du saint confesseur, s'en retourna joyeuse dans sa maison (1). »

Grégoire de Tours ne donne pas le nom de cette pieuse femme : mais les deux biographes de saint Yrieix, qui rapportent aussi ce fait, disent qu'elle s'appelait Ricovère, et qu'elle était l'épouse d'un monétaire de la province de Tours (2).

Dans un de ces pèlerinages, saint Yrieix opéra une guérison dont il attribua tout l'honneur à saint Martin. Nous en trouvons les détails dans Grégoire de Tours et dans les deux biographies du saint abbé.

Wistrimond, surnommé Tatton (3), citoyen de Tours, était tourmenté d'un mal de dents si violent, qu'il souffrait sans cesse et sans relâche. Il rencontra par hasard le bienheureux Yrieix qui revenait de faire ses dévotions au tombeau de saint Martin. Le saint abbé, voyant qu'il avait une joue très enflée, lui en demanda la cause. Wistrimond lui répondit que cela tenait à une dent malade qui le faisait cruellement souffrir. Alors l'homme de Dieu touchant doucement avec la main la joue enflée, siège de la douleur : « A l'instant, lui dit-il, vous serez guéri au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par la vertu de saint Martin, dont je viens, quoique indigne, de vénérer le corps sacré ». Alors il traça le signe de la Croix, selon sa coutume, sur la joue endolorie. Aussitôt la douleur et l'enflure disparurent en même temps, et jamais, par la suite, Wistrimond ne se ressentit de ce mal. « C'est lui-même, ajoute Grégoire de Tours, qui a rapporté cette guérison (4) ».

(1) GREGOR. TURON., *De Miraculis S. Martini*, lib. III, cap. XXIV, édit. RUINART, col. 1094.

(2) *Aredii vita prima*, ap. *Acta SS.*, t. V Aug., p. 179 ; — *Vita proluxior*, *ibid.*, p. 186.

(3) C'est ainsi que l'appelle Grégoire de Tours ; l'auteur de la *Vita prima* le nomme « *Gulestremondus* » ; l'auteur de la *Vita proluxior*, « *Wictrimundus cognomento Atto* ».

(4) GREGOR. TURON., *Histor. Franc.*, Lib. X, cap. XXIX, édit. RUINART, col. 24, 525. — *Vita proluxior*, *ibid.*, col. 129 ; — *Vita prima*, ap. *Acta SS.*, t. V Aug. p. 179.

Si saint Yrieix allait visiter saint Martin dans sa ville de Tours, saint Martin venait aussi visiter saint Yrieix dans son monastère d'Attanum. Une nuit que l'homme de Dieu sortait de sa basilique, après y avoir récité l'office divin, il vit comme un globe de feu qui descendait du ciel sur son monastère. Et avant de se rendre compte de ce phénomène, il dit à un de ses disciples qui l'accompagnait : « Quelle est donc la personne qui, à cette heure, se promène dans le jardin, et porte ce flambeau allumé que je vois ? » Pendant qu'il regardait avec admiration, tout à coup ce globe de feu qui lui était apparu, s'élevant comme du toit du monastère, remonta vers les astres. Alors, saisi de crainte et de tremblement, et étendant ses mains vers le ciel, il rendit d'immenses actions de grâces à la magnificence divine, et loua Dieu de ce qu'il avait daigné le favoriser, lui et son monastère, de la visite d'une lumière céleste. Le disciple qui l'accompagnait, et qui avait été témoin du prodige, lui demanda avec curiosité ce que signifiait cette vision et quel était ce mystère qui lui était révélé d'en haut. — « Silence ! » lui répondit-il, « silence ! si tu ignores ce mystère céleste, sache que le bienheureux Martin, par un effet de sa miséricordieuse bonté, a daigné nous visiter, nous et ce petit monastère (1)... Et maintenant, tout brillant de la clarté des astres, il remonte sur son trône dans les cieux (2) ».

Note A

L'âme des saints s'est manifestée quelquefois sous cette forme d'un globe de lumière. Comme nous le verrons plus loin, à la mort de sainte Pélagie, saint Martin manifesta encore sa présence sous la splendeur d'un globe de feu. Quand saint Yrieix rendit son âme à Dieu, on vit un globe, resplendissant d'une grande clarté, descendre du ciel sur son monastère, et remonter aussitôt vers les astres. A la mort de saint Germain, évêque de Capoue, saint Benoît vit l'âme du saint évêque portée par les anges dans un globe en flamme (3). Quand saint Eloi mourut, on vit, dit saint Ouen, un globe lumineux sur lequel se dessinait une croix, traverser l'épaisseur des nuages, et monter rapide vers le ciel (4). L'âme de saint

(1) Voir, à la fin de ce chapitre, la note A.

(2) *Aredii vita prima*, ap. *Acta SS.*, t. V Aug., p. 180 ; — *Vita proluxior*, *ibid.*, p. 187.

(3) Vidit Germani Capuani episcopi animam in sphaera ignea ab angelis in caelum deferri. (*Vita S. Benedicti ex dno Gregorio papa*, cap. XXXV).

(4) Sphaera ignea crucis in se similitudinem praeferens, velocique cursu densitatem nubium praeteriens... (*Eligii Vita*, pars II, cap. xxxv ; *Patrolog.* t. LXXXVII, col. 566).

Jean de la Croix, en quittant ce monde, monta au ciel dans un splendide globe de feu (1). Saint Vincent de Paul vit sous cette forme mystérieuse les âmes de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. « La gloire dont Dieu couronna Jeanne-Françoise, dit un de ses historiens, fut révélée à saint Vincent de Paul : il vit un globe de lumière se joindre à un globe plus lumineux encore, et tous les deux se réunir et s'abimer dans un troisième globe infiniment plus éclatant. L'homme de Dieu, éclairé d'une lumière surnaturelle, comprit que le premier globe désignait Jeanne-Françoise, le second, saint François de Sales, et le troisième, Dieu lui-même qui habite une lumière inaccessible » (2). C'est là peut-être ce qui a donné à Mgr Berteaud l'idée de cette définition : « L'âme humaine est un globe que la lumière divine anime et colorie » (3).

L'âme humaine est créée à l'image de Dieu : or Dieu, d'après un philosophe païen, Empédocle, « Dieu est une sphère incompréhensible, dont le centre est partout, et la circonférence nulle part » (4). On voit que Pascal n'a fait que copier Empédocle quand il dit de Dieu : « C'est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part » (5).

CHAPITRE VIII

SAINT VALFROI, DISCIPLE DE SAINT YRIEIX

Saint Yrieix eut un disciple qui s'est rendu célèbre en renouvelant dans les Gaules le genre de vie extraordinaire et les vertus des stylites de l'Orient. Il se nommait Ulfilaïc, vulgairement saint Oulsai, Oulfroi ou Valfroi. Grégoire de Tours nous a raconté sa vie.

(1) *Migrantem ejus animam splendidissimus ignis globus excepit.* (*Brev. Rom.*, 24 novembre).

« La Sacrée Congrégation, tenue le 25 septembre 1673, a reconnu ce globe comme une marque évidente de la sainteté de ce serviteur de Dieu, le jugeant semblable à celui que saint Benoît vit à la mort de saint Germain, évêque de Capoue. (LE P. HONORÉ DE SAINTE-MARIE, *Vie de saint Jean de la Croix*, p. 194).

(2) *Vie de sainte Frémiot de Chantal*. Orléans, 1768, p. 153.

(3) *Le Monde*, 21 novembre 1864.

(4) Empedocles vero rogatus quid esset Deus? respondit : Deus est sphaera incomprehensibilis, cujus centrum est ubique, circumferencia nusquam. (*Cornelius à Lapide, in Pentateuchum, Encomium sacrae scripturae*, 18).

(5) PASCAL, *Pensées*, première partie, art. IV, 1,

Le saint évêque, en revenant de Coblentz, où il avait été envoyé auprès du roi Childeberr, passa dans le diocèse de Trèves, et fut reçu par le diacre Valfroi. Mais laissons la parole au pieux historien :

« Après avoir pris congé du roi, nous nous mîmes en route, et nous arrivâmes à la ville d'Yvois (1). Là, nous fîmes la rencontre du diacre Ulfilaïc, qui nous conduisit à son monastère, où nous fûmes très bien reçus. Ce monastère est éloigné de cette ville d'environ huit milles, et il est situé au sommet d'une montagne. Ulfilaïc y a bâti une grande basilique, qu'il a enrichie des reliques de saint Martin et d'autres bienheureux. Pendant notre séjour en ce lieu, nous nous prîmes à lui demander qu'il voulût bien nous raconter quelque chose de sa conversion, et comment il était entré dans la cléricature, car il était Lombard d'origine. Il opposa d'abord à notre demande des refus réitérés, mais enfin, vaincu par nos instances et par nos prières, il commença le récit suivant :

« Quand j'étais petit enfant, ayant entendu parler de saint Martin, et ne sachant pas encore s'il était martyr ou confesseur, ou ce qu'il avait fait de bien dans ce monde, ou dans quels pays étaient conservées ses reliques, je célébrais des vigiles en son honneur ; et si quelque pièce de monnaie tombait entre mes mains, je la donnais aux pauvres à cause de lui. Devenu plus grand, je m'appliquai à l'étude des lettres, puis j'allai trouver l'abbé Yrieix à son monastère d'Attanum, et, instruit par lui, je l'accompagnai dans un pèlerinage à Tours à la basilique de saint Martin. Quand je repartis avec lui, il prit par dévotion un peu de poussière du saint tombeau, et il la mit dans une petite boîte qu'il suspendit à mon cou. Quand nous fûmes arrivés à son monastère, dans le pays du Limousin, il prit la petite boîte pour la placer dans son oratoire. Mais cette poussière sacrée s'était tellement augmentée, que non-seulement elle remplissait la boîte, mais qu'elle s'en échappait par les fentes par où elle pouvait trouver une issue. La vue de ce miracle m'encouragea de plus en plus à mettre tout mon espoir en la protection et en la vertu de saint Martin.

« Je quittai ensuite le monastère d'Attanum, et je vins dans le diocèse de Trèves (2) ; et sur cette montagne où vous êtes je cons-

(1) *Castrum Eposium, Yvois*, petite ville du Luxembourg, sur les confins de Trèves. Aujourd'hui Carignan, département des Ardennes, où un corps de l'armée française fut battu par les Prussiens le 1^{er} septembre 1870, la veille de la catastrophe de Sedan.

(2) Ce qui déterminait Ulfilaïc à se rendre dans le diocèse de Trèves, c'est apparemment parce que l'évêque de Trèves était alors saint Nicet, maître de saint Yrieix, et comme lui originaire du Limousin. (Voir d'ACHARY, *Spécilège*, in-4^o, 1659, t. III, *introd.*, p. 4 ; — *Pierre le Scolastique*, p. 43.)

truisis de mes propres mains l'habitation que vous voyez. Je trouvai là une statue de Diane que le peuple infidèle adorait comme un Dieu. J'élevai ensuite une colonne sur laquelle je me tenais debout, les pieds nus, avec une grande souffrance ; et, quand venait la saison d'hiver, j'endurais tellement de froid, que les ongles de mes pieds se détachaient souvent, et que la pluie, durcie par la gelée, formait des aiguilles glacées qui pendaient à ma barbe. — Cette contrée a parfois des hivers très rudes. »

— « Nous l'interrompîmes dans son récit : Quelle était votre nourriture ? Quel était votre breuvage ? Comment avez-vous renversé les idoles de cette montagne ? »

— « Ma nourriture et mon breuvage, répondit-il, consistait en un peu de pain et d'eau, et quelques légumes. — Quand les habitants des campagnes voisines vinrent en foule auprès de moi, je leur disais sans cesse que Diane n'était rien ; je leur prêchais la vanité des idoles et du culte qu'on leur rend ; je leur montrais l'indécence des chants qu'ils faisaient entendre au milieu de leurs festins et de leurs débauches, et je leur enseignais qu'au lieu de suivre un culte idolâtre, il faut offrir un sacrifice de louanges au Dieu tout-puissant qui a créé le ciel et la terre. Très souvent aussi je priais le Seigneur afin que cette statue fut brisée et qu'il daignât retirer ce peuple de l'idolâtrie. La miséricorde divine toucha ces cœurs barbares ; Dieu inclina leurs oreilles aux paroles de ma bouche et aux exhortations que je leur faisais de laisser les idoles et de suivre le Seigneur.

» Alors je convoquai quelques-uns d'entre eux, afin de pouvoir renverser avec leur aide cette statue colossale que je ne pouvais abattre tout seul, car, pour les autres statues, plus petites et plus faciles à renverser, je les avais brisées moi-même. Donc, s'étant réunis en grand nombre autour de cette statue de Diane, ils y attachent de grosses cordes, et commencent à les tirer ; mais tous les efforts sont inutiles. Alors je cours à la basilique, et, me prosternant sur le sol, je conjure le Dieu de miséricorde et je lui demande avec larmes, que ce qui ne pouvait être renversé par l'industrie humaine fut brisé par la vertu divine. Après ma prière, je sors de la basilique, je vais aux ouvriers, je saisis une des cordes... et au premier coup que nous tirâmes, la statue fut renversée par terre. Nous la brisâmes avec des marteaux de fer, et elle fut réduite en poudre.

» Quelques instants après, comme j'allais prendre un peu de nourriture, mon corps se couvrit de pustules depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. J'entrai seul dans la basilique, et je me prosternai devant le saint autel. J'avais une fièvre pleine

d'huile que j'avais portée du tombeau de saint Martin : j'en oignis mon corps, puis je m'endormis. M'étant réveillé vers minuit pour réciter l'office divin, je trouvai mon corps parfaitement net et sans aucune trace d'ulcères. J'ai connu que ces blessures m'avaient été faites par la jalousie de l'ennemi de nos âmes.

» Mais cet esprit mauvais s'efforce toujours de nuire à ceux qui cherchent Dieu. Quand les évêques arrivèrent, au lieu de m'encourager à suivre la voie de pénitence que j'avais prise, ils me dirent : « La voie que vous suivez n'est pas sûre ; vous n'êtes pas vous, homme de peu, vous n'êtes pas à comparer à Siméon d'Antioche, qui se tenait sur une colonne. D'ailleurs le climat où vous êtes ne vous le permet pas. Descendez plutôt, et demeurez avec les frères que vous avez réunis auprès de vous. » — En entendant ces paroles, comprenant que c'est un crime de ne pas obéir aux évêques, je descendis, je l'avoue, je me promenai et je mangeai avec eux.

» Un jour l'évêque (de Trèves) m'ayant mandé auprès de lui, j'allai le trouver ; et, pendant mon absence, il envoya des ouvriers armés de massues, de pics et de haches, qui abattirent la colonne sur laquelle j'avais coutume de me tenir.

» Quand j'arrivai, le lendemain, je la trouvai toute brisée, et je pleurai beaucoup... ; mais je ne voulus pas relever ce qu'ils avaient renversé, de peur qu'on ne dit que j'allais contre l'ordre des évêques..., et depuis lors je suis content d'habiter avec les frères avec lesquels vous me voyez maintenant. »

« Valfroi ajouta à ces détails le récit d'un grand nombre de miracles opérés dans son monastère par l'intercession de saint Martin » (1).

Tel était cet homme extraordinaire que saint Yrieix eut pour disciple ; tel était ce solitaire qui, en montant sur sa colonne, fit preuve d'une austérité admirable, et qui, en descendant avec simplicité sur l'ordre de son évêque, montra une humilité et une obéissance encore plus dignes d'admiration. C'est au monastère d'Attanum, en Limousin, que s'était formé cet homme extraordinaire, le seul stylite qu'on ait vu dans l'église d'Occident.

(1) GREGOR. TURON., *Hist. Franc.*, lib. VIII, cap. xv et xvi, édit. RUINART, col. 386.

CHAPITRE IX

MIRACLES DE SAINT YRIEIX. — RÉSURRECTION D'ACTARD. — GUÉRISON D'ACTEFLÈDE, D'INGRATIUS, D'UNE JEUNE FILLE DE PÉRIGUEUX, ETC.

C'est le privilège de la sainteté d'attirer à elle tous les cœurs. La sainteté met autour du front une auréole, et sur le visage un reflet divin dont le rayonnement séduit les âmes. De toutes parts on accourait vers le pieux abbé d'Attanum comme au dépositaire des trésors célestes et des grâces de Dieu. « Les infirmes », nous dit Grégoire de Tours, son contemporain et son ami, « commencèrent à se rendre en foule auprès de saint Yrieix : et lui, leur imposant les mains et faisant sur eux le signe de la croix, leur rendait la santé. Si je voulais parler de chacun d'eux en particulier, je ne pourrais en dire le nombre, ni me rappeler leurs noms : toutefois je sais une chose, c'est que tous les malades qui se sont présentés à lui s'en sont retournés guéris (1). » Citons, d'après un autre biographe du saint, quelques-uns de ces miracles.

Un jour que saint Yrieix était en prière dans son oratoire dédié à saint Julien, martyr, un cortège funèbre se dirigeait vers cet asile sacré. Quel est ce corps inanimé escorté par une foule en deuil ? C'est un jeune homme, c'est Actard, le fils de Nivard. Ses parents le portent dans l'oratoire, et le déposent devant le saint autel. « Seigneur », disent-ils avec des voix entrecoupées de sanglots, et en mêlant des larmes à leur prière, « Seigneur, rendez-lui la vie ! » — Saint Yrieix est touché d'une pitié profonde... il prie le Dieu de bonté : il lève vers lui des yeux mouillés de pleurs. — Les larmes d'un saint ne doivent-elles pas faire violence au ciel ? — Puis il se tourne vers l'enfant, il l'appelle par son nom : mais l'enfant ne répond pas à sa voix ; le corps reste sans mouvement et sans vie... Cependant Yrieix et les parents du défunt persistent dans la prière... Au bout d'une heure. ô prodige ! voilà que l'enfant ressuscite ; il ouvre les yeux, il commence à pouvoir parler... Le saint avait obtenu par ses prières que ce jeune homme revint à la vie...

Plus tard, une sœur du jeune ressuscité devait obtenir une guérison miraculeuse. — Voyez cette jeune aveugle que l'on conduisit au bienheureux Yrieix... C'est Acteflède, une fille de Nivard.

(1) GREGOR. TURON., *Histor. Franc.*, lib. X, cap. xxix, édit. RUINART, col. 524.

Ses parents se prosternent aux pieds du saint abbé : « Homme de Dieu, nous vous en supplions, rendez-lui la vue ! » Yrieix fait un signe de croix sur les yeux de la jeune aveugle, en priant pour elle au fond du cœur. . Aussitôt Acteفلède ouvre les yeux, elle voit la lumière du soleil, elle voit ses parents, elle pousse un cri de joie, elle tombe à genoux aux pieds de saint Yrieix en lui témoignant sa reconnaissance. Et la jeune aveugle, qui n'avait pu venir qu'avec le secours d'un guide, se dirigea elle-même dans sa maison.

Ces guérisons miraculeuses opérées par l'intercession des saints sont d'éclatantes preuves de la bonté divine. Il y a dans le cœur de Dieu plus de miséricorde et de bonté que dans le cœur d'une mère (1), et il ne craint pas de déroger aux lois de la nature pour soulager ses enfants. — Voici, couché sur un grabat, le fils de Dulcissime ; voici le pauvre Ingratius. Son père a perdu tout espoir de le voir guérir : il attend sa mort de jour en jour ; cruelle attente pour le cœur d'un père ! — Le visage du jeune moribond est tout à fait méconnaissable : sa peau est tellement distendue par l'enflure qu'on aperçoit à peine ses yeux. Yrieix va le voir : « Courage, mon enfant ! lui dit-il : Dieu vous guérira ». Et il prie pour lui, et il oint ses yeux d'huile bénite. Pendant qu'il fait cette onction avec une foi vive accompagnée d'une prière fervente, la maladie cesse et disparaît entièrement ; et le fils que l'on regardait déjà comme mort est rendu à son père.

Pour obtenir de Dieu ces guérisons miraculeuses, il faut les demander avec foi. La foi est toute-puissante sur le cœur de Dieu ; la prière de la foi guérit les infirmes et fait violence au ciel (2). Une jeune fille, de la ville de Périgueux, fut amenée en présence de saint Yrieix. Elle avait le corps tellement contracté que ses jambes, repliées sur elles-mêmes, se refusaient à la marche, et depuis longtemps elle était condamnée à ramper sur la terre en se trainant sur les mains et sur les genoux. L'homme de Dieu, la voyant dans ce misérable état, fut touché de pitié : il ne voulut pas la renvoyer avant d'avoir obtenu sa guérison. « Avez-vous foi en Jésus-Christ ? » lui demanda-t-il ; — « Avez-vous mis en lui votre espérance ? Croyez-vous que vous puissiez guérir un jour ? » — La jeune fille répondit affirmativement à toutes ces questions : « Oui, dit-elle, j'ai foi en Jésus-Christ, et j'ai confiance qu'il me guérira. » Alors Yrieix se mit à genoux sur la terre..., il pria longuement... ; puis, élevant les yeux et les mains vers le ciel, il rappela à Notre-

(1) *Miserebitur tui magis quam mater* (*Eccli.* IV, 11.)

(2) *Oratio fidei salvabit infirmum.* (JACOB, V, 15). — *Hæc vis Deo grata est.* (TERTULLIAN, *Apolog.*)

Seigneur, avec une foi vive et profonde, les promesses solennelles qu'il a faites : « Seigneur, vous avez dit : « Tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière, vous l'obtiendrez (1) » ; « si vous avez la foi, non-seulement vous ferez ces miracles, mais vous en ferez encore de plus grands (2) ». — Et, pendant qu'il faisait ces prières avec beaucoup de ferveur et de dévotion, il se tourna vers la jeune fille : « Si vous croyez fidèlement », lui dit-il, « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, levez-vous, et tenez-vous sur vos pieds ». — Et la jeune fille se leva, et ses pieds furent affermis, et elle put marcher, et elle fut guérie à partir de cette heure.

Une autre femme de la même ville, affligée de la même infirmité, fut conduite à Attanum. Aussitôt que la main de l'homme de Dieu l'eut touchée, elle fut guérie et marcha, et elle s'en retourna ainsi dans son pays ; et, dans ce même chemin où elle se traînait étant jeune, elle marcha dans sa vieillesse d'un pied rapide et joyeux (3).

CHAPITRE X

SUITE DES MIRACLES DE SAINT YRIEIX. — GUÉRISON D'ADDON,
DE LÉONACTER, DE BESSE, ETC.

Qui pourrait énumérer tous les infirmes à qui le bienheureux Yrieix a obtenu le bienfait de la guérison ?

Une pauvre femme, qui avait une tumeur au visage, vint trouver l'homme de Dieu en le priant de lui rendre la santé. Yrieix fit sur elle le signe de la croix, et aussitôt, en présence du peuple, la tumeur s'ouvrit, et il en sortit comme une petite pierre. La guérison fut immédiate ; et cette pauvre femme, remplie de joie, s'en retourna chez elle en bénissant Dieu.

Le signe de la croix a une vertu céleste : c'est le moyen ordinaire que le bienheureux Yrieix employait pour guérir les malades. Un jour on amena en sa présence un homme appelé Addon, le fils de Proculus. Il était tellement faible, qu'il ne pouvait marcher, ses jambes étant repliées sur elles-mêmes. Après avoir essayé inutilement de tous les remèdes humains, il était venu demander du soulagement à saint Yrieix. Le bienheureux fit sur lui le signe de la

(1) *Omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis.* (MATTH., XXI, 22.)

(2) *Qui credit in me, opera quæ ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet.* (JOANN., XIV, 12.)

(3) *Vita prolizior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1289,

croix, et sur le champ — ô vertu puissante du signe sacré ! — cet homme qui ne pouvait que se traîner sur les genoux se remit sur ses pieds, et s'en retourna dans sa maison en marchant avec facilité.

« La tribulation, nous dit l'Évangile, est souvent un chemin qui nous conduit au royaume de Dieu (1) ». Un jeune homme, appelé Léonacter, avait des accès de folie si violents qu'on le regardait comme atteint de la rage : nul ne pouvait supporter sa fureur, quoiqu'il eût les pieds et les mains liées, et qu'il fût chargé de chaînes. Le poids de ses fers ne faisant qu'augmenter sa violence et sa rage : il frémissait d'une manière terrible, et c'est dans cet état qu'il fut conduit au bienheureux Yrieix. Aussitôt que le saint eut tracé sur le front du malheureux jeune homme le signe de la croix, Léonacter fut aussitôt délivré du démon ; il devint calme, et on le débarrassa de ses chaînes. Plus tard il fut admis dans les rangs de la cléricature, et employé dans la milice sacrée à des travaux meilleurs ; et, célébrant par des cantiques pieux les louanges divines, il eut l'insigne honneur d'être attaché au service du Christ. La Providence, qui a ses vues en toutes choses, fait passer quelquefois par le chemin des tribulations et des épreuves, pour conduire d'une manière plus sûre au bonheur éternel.

C'était merveille de voir avec quelle confiance on s'adressait au saint abbé, médiateur entre les misères humaines et les miséricordes divines. Une femme, nommée Besse, dont les membres s'étaient affaiblis à la suite d'une longue infirmité, eut la pensée de recourir à ce saint médiateur. Elle avait les doigts contractés, et tout le corps incliné, et ses pieds pouvaient à peine la soutenir. Pauvre infirme ! la voyez-vous, toute courbée, qui demande sa guérison ? épuisée de forces, elle supplie humblement le bienheureux d'intercéder en sa faveur. Aussitôt que la main bénie de saint Yrieix eut fait sur elle le signe de la croix, les membres de la pauvre infirme recouvrèrent leur souplesse, ses nerfs paralysés reprirent leur vigueur, ses pieds se remirent facilement en marche, et la guérison, si longtemps désirée et jusque là vainement attendue, lui fut rendue complètement. Et c'est aux prières de saint Yrieix qu'elle en fut redevable.

Rien n'est beau comme la lumière, et rien n'est triste comme ceux qui sont privés de la voir. Un homme qui depuis longtemps avait perdu la vue, et qui ne marchait qu'au milieu de ténèbres profondes, fut conduit à la cellule du bienheureux. Le saint, dès qu'il le vit, en eut pitié, et il pria pour lui ce Dieu sauveur qui est

(1) *Act. Apost.*, XIV, 21.

appelé « le soleil de justice ». — « Qu'il t'éclaire Celui qui a dit : Je suis la lumière du monde ! — Sors des ténèbres, et le Christ t'illuminera ! » — Et le pauvre aveugle ouvrit les yeux à la lumière du jour, et il s'en retourna dans son pays, sans guide, heureux de voir le ciel et la terre, et leurs magnifiques ornements.

Comme la renommée du thaumaturge Limousin s'était répandue dans les provinces voisines, on venait de loin trouver ce médecin des âmes et des corps. Un homme de la province de Bourges, qui ne pouvait marcher par suite d'une contraction de nerfs, fut amené au monastère d'Attanum, et il demanda à Yrieix d'être secouru par ses prières. L'homme de Dieu accueillit sa demande, pria pour lui, et, l'ayant touché de sa main sacrée, lui rendit la santé. Et il s'en retourna entièrement guéri dans son pays.

Une femme qui avait au cou une plaie énorme, et que l'on regardait comme vouée à une mort prochaine, vint trouver l'homme de Dieu. Elle lui dit qu'elle craignait de mourir, et elle le conjura de faire le signe de la croix sur sa plaie. Aussitôt qu'il eut tracé sur cette blessure horrible le signe salutaire du Christ, la plaie fut cicatrisée, et cette pauvre infirme, le cœur plein de joie, rendit d'humbles actions de grâces à Dieu et à son fidèle serviteur (1).

Gloire à Dieu, qui a voulu continuer par le ministère des saints, — qui sont ses images visibles, — les merveilles qu'opéra le Sauveur lorsqu'il passait sur la terre en faisant le bien, alors qu'on disait : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris ! ».

CHAPITRE XII

MIRACLE OPÉRÉ PAR LES RELIQUES DE SAINT CLÉMENT. — RELIQUES DE SAINT LAURENT.

Continuons à glaner çà et là, dans Grégoire de Tours, quelques traits de la vie de saint Yrieix. — Il avait une dévotion particulière aux saintes reliques, et souvent il opéra, par l'intercession des saints, des miracles qu'il attribuait à leur puissante vertu.

« Il y avait, dit Grégoire de Tours, dans le territoire de la ville de Limoges, une fontaine qui arrosait une belle campagne, et dont les eaux, dans un cours tantôt lent, tantôt rapide, fécondaient les jardins et les champs cultivés, On lui creusait de petits canaux

(1) *Vita prolizior*, inter. op. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1290-1291. *Acta SS.*, t. V Aug., p. 185, 186.

dans les lieux où cela était nécessaire; en sorte que l'industrie la dirigeait là où la nature ne la conduisait pas. Et cette source était si abondante et si féconde que partout, sur son passage, vous auriez vu reverdir les plantes et les arbrisseaux (1). La grâce divine venait en aide à la nature, et les semences prenaient un accroissement rapide là où cette fontaine émettait son cours. Or, comme les habitants du lieu la dirigeaient pour ainsi dire en se jouant, partout où ils voulaient, il arriva — et ce fut, je crois, par la jalousie du Tentateur — que cette source disparut sous la terre, et qu'à une distance d'environ douze stades (2), elle alla se répandre au milieu d'un marais, là où ses eaux ne pouvaient être d'aucune utilité. Aussitôt la crainte s'empara des esprits : les habitants du pays s'attendaient à de nouveaux malheurs, et en même temps déploraient sans cesse la perte du bienfait dont ils avaient coutume de jouir. Une année, deux années se passent dans ce manque d'eau, et toutes les semences des champs qu'arrosait auparavant cette fontaine se dessèchent et meurent de soif.

» La troisième année, il arriva qu'un pèlerin qui portait des reliques de saint Clément, martyr, les montra à Yrieix, prêtre de la ville de Limoges, homme pieux et rempli de sainteté. Comme les habitants attristés venaient le trouver jour et nuit, se confiant en ses prières, et espérant que, s'il demandait cette grâce au Seigneur, la fontaine serait rétablie en son lieu primitif, Yrieix leur dit : « Allons, mes très-chers, s'il est vrai, comme ce pèlerin nous » l'affirme, que ces reliques sont de saint Clément, martyr, nous » allons en faire l'expérience, et nous le saurons d'une manière » certaine quand sa vertu nous sera manifestée ». Et alors ils se rendirent, en chantant des psaumes et des cantiques, à l'endroit où était la source. Les psaumes étant achevés, Yrieix se prosterna dans la prière ; et, mettant les saintes reliques dans le bassin de la fontaine, il demanda que saint Clément — qui avait fait autrefois couler un fleuve dans le désert en faveur des chrétiens condamnés à travailler aux carrières de marbre, — fit couler de nouveau dans ce lieu, par son intercession, les eaux qu'avait accordées la clè-

(1) L'abbé Nadaud a pensé — et avec quelque raison — que cette fontaine dont parle Grégoire de Tours est la fontaine d'Aigoulène (*aqua lenis*) qui arrive à Limoges par un aqueduc creusé du temps des Romains, et qui est aujourd'hui employée aux mêmes usages par les jardiniers de la paroisse de Sainte-Marie (NADAUD, *Mém. mss.*, t. III, p. 209, 210). — Voir Duroux : *Essai sur la Sénatorerie de Limoges*, p. 411.

(2) Huit stades valaient un mille romain ; douze stades valaient un mille et demi, c'est-à-dire un peu plus de demi-lieue, ou environ trois kilomètres.

mence divine. Aussitôt la source coule abondante et vomit de grands flots, et elle remplit, dans son cours rapide, le lit qu'elle occupait auparavant ; et les peuples, dans leur admiration, rendirent à Dieu d'immenses actions de grâces pour avoir fait éclater la vertu du saint martyr, et pour avoir exaucé la prière de son fidèle serviteur (1). »

Ajoutons à ce miracle opéré par les reliques de saint Clément, papé et martyr, un autre fait relatif à une relique de saint Laurent.

« J'ai cru, dit encore Grégoire de Tours, ne pas devoir passer le fait suivant sous silence. Des reliques de saint Laurent, sauvées d'un incendie que la fureur des ennemis avait allumé, furent transportées par un certain homme dans le Limousin. Comme il était souvent averti en songe de donner ces reliques à l'abbé Yrieix ; et qu'il n'exécutait pas cet ordre du ciel, il tomba malade avec son épouse et tous ses enfants. Forcé par la nécessité, il porta ces reliques au saint homme, et alors il s'en revint complètement guéri (2). »

CHAPITRE XIII

RAPPORTS DE SAINT YRIEIX ET DE FORTUNAT DE POITIERS

Saint Yrieix, dans les fréquents pèlerinages qu'il faisait au tombeau de saint Martin de Tours, passait par la ville de Poitiers, et ne pouvait manquer d'y vénérer les reliques de saint Hilaire. La dévotion qu'il avait pour ce grand docteur l'avait porté à ériger sous le vocable de saint Hilaire une des deux églises qu'il avait bâties à Attanum. En séjournant à Poitiers, il avait eu l'occasion de voir, au monastère de Sainte-Croix, la reine Radegonde, qui avait préféré à la couronne royale le voile religieux ; il avait vu aussi Agnès, la supérieure du monastère, et le prêtre Fortunat, qui devint plus tard évêque de Poitiers, et qui est une des célébrités littéraires de cette époque. Fortunat, qui adressait des poésies aux évêques, aux rois et aux princes de son temps, a dédié un petit poème à saint Yrieix. C'est dans l'édition du cardinal Luchi, le poème xxii^e du V^e livre.

(1) GREGOR. TURON., *De Gloria Martyrum*, édit. RUINART, col. 565.

(2) *Id.*, *Ibid.*, cap. xlii, col. 771.

AD AREDIUM ABBATEM

Opto, benigne pater, verbo tibi ferre salutem,
 Si minus hinc oculo cernere te valeo.
 Est etenim vestri tantus mihi cultus honoris,
 Ut pro me occurrat hinc tibi missus apex.
 Quæso, beate, tamen per dulcia pabula Christi,
 Me quoque commemores, cum dabis ore preces,
 Munera credo Dei tribui mihi, pastor Aredi,
 Si Fortunati sis memor, alme, tui.
 Pro me etiam sanctam Genitricem, chare, salutans,
 Cum redit iste puer, redde loquentis opem.
 Vos itidem genitæ propriæ, pater alme, salutant,
 Agnes amore pio cum Radegunde simul (1).

A L'ABBÉ YRIEIX

Je désire, ô bon père, vous envoyer une parole pour vous saluer, puisque d'ici (*de Poitiers*) je ne puis vous voir de mes propres yeux.

Je professe pour vous une telle vénération, que c'est pour remplacer ma visite auprès de vous que je vous envoie d'ici cette lettre.

Je vous en conjure, ô bienheureux père, par la douce nourriture du Christ, — quand votre bouche sacrée récitera des prières, — souvenez-vous aussi de moi !

Je regarderai comme une grâce céleste, ô doux pasteur Yrieix, que vous daigniez, ô bon père, vous souvenir de votre Fortunat !

Saluez aussi pour moi, ô très-cher, votre sainte mère ; et, quand mon serviteur reviendra, favorisez d'une réponse celui qui vous parle.

Vos filles dévouées vous saluent également, ô vénérable père ; Agnès et Radegonde vous offrent leur filial amour.

Dans un autre de ses poèmes (édition Luchi, livre VI, poème ix), Fortunat raconte qu'étant arrivé heureusement à la douce villa de Canteau (2), il a eu la joie d'y trouver le bon père Yrieix ; et il vante les fruits délicieux de cette villa, les pommes d'or, les pommes aux couleurs éclatantes et variées, dont il s'est nourri avec avidité, après en avoir savouré le parfum.

(1) *Patrolog.*, t. LXXXVIII, col. 202, 203, 204.

(2) Où se trouve aujourd'hui cette villa de *Cantum* ? Nous pensons qu'il s'agit du domaine de Canteau, situé dans une vallée délicieuse, à un kilomètre de Saint-Héray (*Saint-Yrieix*) dans le département des Deux-Sèvres.

Venimus ad Cantum felici tramite blandum,
 Aredium lætor quo reperisse patrem.
 Quod petit instigans avido gula nostra barathro,
 Excipiunt oculos aurea poma meos.
 Undique concurrunt variato mala colore,
 Credas ut pictas me tetigisse dapes.
 Vix digitis tetigi, fauce hausi, dente rotavi,
 Migravitque alio præda citata loco.
 Nam sapor ante placet, quem traxit naris *odore* (2),
 Sic, vincente gula, naris honore caret (3).

« Nous arrivons, par une marche heureuse, à la douce villa de Canteau, où j'ai la joie de rencontrer le bon père Yrieix.

« Des pommes d'or frappent mes yeux, et mon appétit les appelle au fond d'un estomac avide

« De toutes parts se montrent des pommes aux couleurs variées, de sorte que vous croiriez toucher des mets embellis par la peinture.

« A peine les ai-je touchés des doigts, mis dans le gosier, broyés sous la dent, que les susdits fruits descendent dans un autre lieu.

« Ce qui plaît en premier lieu, c'est la saveur que les narines tirent du parfum des fruits : puis, quand la gourmandise l'emporte, on perd le bénéfice de l'odorat. »

CHAPITRE XIV

RAPPORTS DE SAINT YRIEIX ET DE SAINT SOUR DE TERRASSON

Saint Yrieix était lié par des rapports d'étroite amitié avec saint Sour, fondateur et premier abbé du monastère de Terrasson. On lit dans la légende de saint Sour que saint Yrieix lui adressa une lettre de félicitation et lui envoya quelques présents. Mais citons le texte de cette légende : « Comme le bienheureux Sorus faisait chaque jour des progrès de plus en plus éclatants dans l'exercice des vertus, la renommée de sa sainteté vint aux oreilles du bien-

(2) Il y a dans le texte de Luchi, *quam et odorem* : nous nous sommes permis cette correction.

(3) *Patrolog.*, t. LXXXVIII, col. 227. — Peut-être faudrait-il lire *odore caret*.

heureux Yrieix. Ce saint abbé, qui s'adonnait à la pratique de la vraie sagesse, faisait observer les saintes règles de la vie monastique à un grand nombre de religieux dans le couvent d'Altanum, qu'il avait fondé sur un de ses domaines. Ayant appris que le bienheureux Sorus avait, lui aussi, construit un monastère où il vaquait avec ses disciples aux louanges du Dieu tout-puissant, il lui adressa une lettre pleine de paroles d'encouragement et de consolation. De plus, pour l'aider dans l'ameublement de son monastère, il lui envoya une porte embellie de riches ornements de corne, puis de petites colombes, et d'autres oiseaux domestiques qu'on appelle vulgairement *corneilles*. Et, dans sa lettre, il lui donnait des avertissements salutaires : il lui recommandait de s'attacher surtout aux choses divines, de se défier des embûches de l'ennemi trompeur et des pièges du démon. Le bienheureux Sorus reçut cette lettre avec joie, et lui rendit beaucoup d'actions de grâces pour ses dons généreux (1). »

Geoffroy de Vigeois nous dit, dans sa chronique, que saint Yrieix, à la prière du bienheureux Sorus, avait soumis l'abbaye de Terrasson au monastère de saint-Michel-de-Pistorie, fondé à Limoges, par Jucundus, père de saint Yrieix. Cet écrivain ajoute que saint Yrieix confia la direction de cette abbaye à son neveu Astier, abbé de Vigeois (2).

(1) Ita que beato viro magis magisque virtutibus clarescente, andiens B. Aredius tunc temporis abbas, et veræ sophiæ operam dans, catervisque monachorum in Al[tan]ensi cænobio, à se in sui juris fundo constructo, sacræ regulæ observantiam præbens, quod beatus vir Sorus, in monasterio constructo cum suis Deo omnipotenti vacaret, verbis consolatoriis epistolam perstringens, S. Soro direxit, atque in adjutorium ædificii ostium ex opere cornificio ad eum misit, pullosque columbarum consolationis gratia : aliasque domesticas aves, quas vulgo corniculas dicimus, transmisit, multa monens divinis insistendum rebus, fallacisque inimici præcavendum insidiis. At B. Sorus hæc eum gaudio excepit, ac pro munerum largitate plurimas gratiarum actiones reddidit. — (*Vita S. Sori*, ap. LABBE, t. II, p. 673. — *Acta SS.*, t. I, februar, p. 203).

(2) Michaelis archangeli ecclesia sublimatur corpore Jocundi principis, genitoris almi Aredii, quæ quondam abbatia extitit, quam ipse Aredius nepoti suo, abbati Vosiensi, Astidio, una cum abbatia de Terrasson, quam rogatu beati Sori, eidem monasterio S. Michaelis subjugaverat, subjecit. (Ap. LABBE, t. II, p. 68, 2).

CHAPITRE XV

MORT DE SAINTE PÉLAGIE

Corpore deposito, leviori vecia volatu.....,
 Ad patriæ sedes civis opima reeis.
 (FORTUNAT. *Patrolog.*, t. LXXXVIII, col. 176).

Nous avons déjà vu que la mère de saint Yrieix, la bienheureuse Pélagie, avait, dans le monastère d'Attanum, la sollicitude de tous les soins matériels. C'est elle qui préparait aux religieux le vêtement et la nourriture ; c'est elle qui était chargée du gouvernement des domestiques, de la culture des vignes, du labourage des champs. Nous avons vu qu'elle accompagnait quelquefois son fils dans ses pieux pèlerinages. Le moment vint où cette âme bienheureuse, mûre pour le ciel, dut se séparer de son fils, pour aller rejoindre son Dieu. Le moment vint où cette âme pure dut se dégager des liens du corps pour aller recevoir, à la porte même du paradis (1), la couronne de gloire.

Voici en quels termes Grégoire de Tours raconte l'heureux trépas de la mère de saint Yrieix.

Pélagie accablée par la fièvre, et sur le point de mourir, appela son fils : « Je vous en prie, ô mon très-cher fils, lui dit-elle, ne » m'ensevelissez pas avant le quatrième jour. Je désire que tous » mes serviteurs et mes servantes puissent me voir après ma mort, » et qu'aucun de ceux que j'ai nourris avec tant de soin ne soit » privé de la consolation d'assister à mes funérailles » ; et, en disant ces paroles, elle rendit son âme à Dieu. On lava son corps, selon la coutume ; on le mit dans un cercueil, et on le porta à l'église. Le quatrième jour, avant qu'on l'inhumât, il émana de son corps un parfum d'une telle suavité, que tous en étaient dans l'admiration. La nuit, on vit paraître à l'Orient un globe de feu très grand, qui, parcourant le ciel, s'arrêta sur l'église où était placé le corps de la défunte. Et une splendeur subite enveloppa tellement l'édifice sacré, que les témoins de cette lumière miraculeuse se croyaient au milieu du jour. Et aussitôt plusieurs énergumènes s'écrièrent : « C'est Martin qui est venu aux funérailles de Pélagie (2) ». Le dimanche qui suivit sa sépulture, les gardiens de

(1) Et ad portas paradisi coronavit eum. (*Breviar. rom.*, Off. confess. pontif., 3^e noct. 1^{er} répons).

(2) Saint Odon, abbé de Cluny, dans son sermon sur saint Martin, a cité ce passage de Grégoire de Tours : « Ad exequias Pelagiæ, matris beati Aredii abbatis, globus igneus, totam illustrans ecclesiam, de cælo venit, clamantibus energumenis ad defunctæ exequias venisse Martinum ».

l'église mirent un cierge non allumé au chevet de son tombeau, en se disant : « Maintenant les nuits sont longues : le matin, quand nous serons levés, nous allumerons ce cierge ». Ils fermèrent la porte de l'église et s'en allèrent. Le lendemain, après leur sommeil, ils entrèrent dans la basilique, et ils trouvèrent allumé le cierge qu'ils avaient laissé éteint. — Très souvent, ajoute Grégoire de Tours, les infirmes sont guéris au tombeau de cette sainte femme (1).

La mort de sainte Pélagie arriva vers l'an 573. Ses reliques étaient vénérées dans l'église de Saint-Yrieix, au ^{xu}^e siècle, comme on le voit par cette phrase de Geoffroy de Vigeois, dans son chapitre sur les Saints du diocèse de Limoges : « A Saint-Yrieix, sainte Pélagie, mère du saint abbé (2) ».

CHAPITRE XVI

SAINT YRIEIX PRÉDIT L'AVENIR

Saint Yrieix avait reçu de Dieu non seulement le don des miracles, mais encore l'esprit de prophétie; et plusieurs fois, éclairé d'une lumière céleste, il fit connaître les événements à venir. Écoutons, sur un fait particulier, le pieux historien de sa vie :

« Il arriva dans un certain temps (*vers l'an 573*) qu'une guerre ayant éclaté entre deux princes (*Sigebert, roi d'Austrasie, et Chilpéric, roi de Soissons ou de Neustrie*), les habitants de Limoges craignirent de voir leur cité ravagée et détruite, et leurs murailles renversées. Un messager du roi (*Sigebert*) leur fut envoyé pour leur enjoindre de se soumettre à sa domination. Comme ils refusaient, leur ville fut assiégée et dépeuplée par la guerre. L'un des chefs de l'armée assiégeante, nommé Domaric, qui était venu avec les autres pour s'emparer de la cité, alla trouver saint Yrieix, et le pria de lui révéler ce qu'il connaissait par esprit de prophétie. Yrieix lui dit tout bas : « Quoique vous redoutiez beaucoup le » prince Théodebert (*fils aîné de Chilpéric, roi de Neustrie*), sachez » que son règne ne tardera pas à finir, car bientôt il sera mis à » mort. Votre roi (*Sigebert, d'Austrasie*) soulèvera contre lui les » armées de plusieurs nations, après quoi il remportera la victoire. » Mais, quand il l'aura obtenue, il sera trompé frauduleusement, » et son royaume sera livré aux mains de ses fils et de ses petits-

(1) GREGOR. TURON., *De Gloria confessor.*, cap. CIV, édit. RUINART, col. 983.

(2) Ap. LAURE, *Biblioth. novæ*, t. II, cap. xv.

» enfants. Les autres rois, dont le trône paraît solide, seront
 » bientôt à l'article de la mort et disparaîtront de ce monde avec
 » ignominie. »

» Domaric, après avoir entendu cette réponse, retourna vers les siens ; et les événements ne tardèrent pas à vérifier ce que saint Yrieix lui avait annoncé (1). »

Mais, avant que cette prophétie s'accomplît, plusieurs provinces de l'Aquitaine, celle du Limousin en particulier, furent dévastées par une guerre terrible, sur laquelle Grégoire de Tours nous a laissé quelques détails.

Théodebert, — fils aîné de Chilpéric, roi d'Austrasie, — après avoir passé la Loire et battu complètement, dans les plaines du Poitou, Gondebald, — un des lieutenants du roi Sigebert et l'un des chefs des armées austrasiennes, — se rendit maître de Poitiers et ravagea toute la province. Les habitants de Tours, effrayés, se soumirent d'eux-mêmes à sa domination. Théodebert alla mettre le siège devant la cité de Limoges, qui fut prise d'assaut (2), puis, de cette ville, il marcha sur Cahors. Les soldats de son armée saccagèrent le Limousin, prenant les villes, dévastant les campagnes, incendiant les églises, mettant à mort les membres du clergé, renversant et profanant les monastères, en un mot ravageant tout sur leur passage, de telle sorte, dit Grégoire de Tours, qu'il s'éleva alors du sein des églises un gémissement plus douloureux et plus amer que du temps même de la persécution de Dioclétien (3).

(1) *Vita prolisior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1299.

(2) C'est à ce siège, suivant les chroniqueurs limousins, que fut tué saint Domnolet, comte de Limoges. (P. BONAVENT., t. III, p. 201 ; COLLIN, *Vies des Saints*, p. 351.)

(3) *Commoto autem exercitu, Lemovicinum, Cadurcinum, vel reliquas illorum provincias (alias-reliquas illarum partium civitates) pervadit, vastat, evertit ; ecclesias incendit, ministeria detrahit, clericos interficit, monasteria virorum dejecit, puellarum deludit, et cuncta devastat : fuitque illo in tempore peior in ecclesiis gemitus, quam tempore persecutionis Diocletiani.* (*Histor.*, lib. IV, cap. XLVIII, édit. RUINART, col. 191.)

CHAPITRE XVII

SAINT YRIEIX DÉLIVRE LES PRISONNIERS DE LIMOGES

Nous avons vu, dans la vie de saint Ferréol (1), que ce saint évêque de Limoges était lié d'une étroite amitié avec saint Yrieix, et qu'il avait pour lui la plus grande vénération. Lorsqu'il était atteint de quelque maladie, ou lorsqu'il était plongé dans l'affliction par quelque triste événement, il envoyait un messager au saint abbé d'Attanum pour se recommander à ses prières (2).

L'an 580, la cité de Limoges se révolta contre Marc, référendaire du roi Chilpéric, chargé de lever sur le Limousin des impôts exorbitants. Le lieutenant du roi ne dut la vie qu'à l'intervention de saint Ferréol, qui put le sauver de la fureur du peuple. Mais Chilpéric, irrité de ce soulèvement, envoya des officiers de sa cour qui accablèrent de maux sans nombre les habitants de Limoges. Les uns furent punis de mort ; plusieurs furent soumis à diverses tortures ; d'autres furent jetés dans les cachots (3).

C'est à cette époque qu'il faut rapporter sans doute un miracle rapporté dans la vie de saint Yrieix.

Dans un certain temps, dit le pieux historien, Yrieix étant allé à Limoges par motif de piété — sans doute pour accomplir quelque pèlerinage — apprit qu'il y avait en prison plusieurs personnes condamnées à mort. Alors, se souvenant de la parole du Seigneur : « J'étais prisonnier et vous m'avez visité » (MATH., XXV, 36), il pensa en lui-même par quel moyen il pourrait délivrer ces malheureux captifs. Lorsqu'il approchait de la prison, voilà que tout à coup, par un miracle de la puissance divine, les serrures se brisent comme sous le coup d'une violente impulsion, les gonds sont enlevés, les portes de la prison s'ouvrent, et toutes les chaînes des captifs tombent et sont brisées. C'était la nuit... : soudain une lumière éclatante comme celle du soleil brilla dans l'obscurité du cachot... Pendant que les gardiens étaient plongés dans le sommeil, tous les captifs sortirent de la prison, et allèrent chercher un asile inviolable auprès du tombeau sacré de saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine. Grâce à la prière de saint Yrieix, tous ces prisonniers échappèrent à la captivité ou à la mort (4).

(1) *Semaine religieuse*, 1869, p. 475 et suiv.

(2) *Aredii vita prolaxior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1292.

(3) GREGOR. TURON., *Histor.*, lib. V, cap. xxix.

(4) *Aredii vita prolaxior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1290.
— MONTALEMBERT, *Moines d'Occident*, t. II, p. 338.

CHAPITRE XVIII

VOYAGE DE SAINT YRIEIX A PARIS (580)

Dans son livre sur les *Moines d'Occident*, M. de Montalembert dit que saint Yrieix fut souvent « en relation avec les princes mérovingiens ; et il en usait, ajoute-t-il, pour intervenir au profit des » populations opprimées. Plus d'une fois, lorsque les tributs et les » tailles étaient appliqués avec trop de rigueur aux villes des » Gaules, d'après les rôles que les rois avaient fait dresser, il courait auprès de ces rois pour leur demander de diminuer cet intolérable fardeau (1). »

C'est, en effet, ce qu'il fit après la révolte de la cité de Limoges, occasionnée par les impôts exorbitants qu'était venu lever le référendaire Marc, envoyé par Chilpéric. L'an 580, Yrieix se mit en route avec l'intention d'aller parler secrètement au roi. Quand il entra dans Paris, le peuple de cette cité était affligé par une épidémie contagieuse (2), en sorte que le nombre des personnes qui mouraient chaque jour, surtout parmi les petits enfants, était incalculable. « Nous perdions, dit Grégoire de Tours, nos doux et chers petits enfants que nous avions réchauffés dans notre sein, portés dans nos bras, nourris, avec un soin attentif, d'aliments donnés de notre propre main ; mais nous essuyâmes nos larmes, et nous dîmes avec le saint homme Job : « Le Seigneur me les a ôtées : que » son saint nom soit béni ! (3) »

L'évêque de Paris (Ragnemodus), qui avait pour saint Yrieix une affection méritée, lui demanda de rester quelques jours avec lui, et d'intercéder auprès du Seigneur en faveur de son peuple. Après avoir consolé les malades, Yrieix, s'étant informé du lieu où était le roi, laissa ses frères dans la ville, et, suivi de deux ou trois religieux, il se dirigea vers le château de Braine, où se trouvait Chilpéric.

(1) *Moines d'Occident*, t. II, p. 337.

(2) Grégoire de Tours et l'historien de la vie de saint Yrieix appellent cette maladie « la dysenterie ». D'après l'énumération des symptômes, que donne Grégoire de Tours, les savants voient dans cette épidémie la « petite vérole maligne ». (Voir AUGUSTIN THIERRY, *Récits des temps mérovingiens*, septième récit, p. 469, note 2. — GREGOR. TURON., lib. V, cap. xxxv, édit. RUINART, col. 243.)

(3) *Histor. Franc.*, lib. V, cap. xxxv, édit. RUINART, col. 245.

Pendant qu'il était en route, il dit à ceux qui l'accompagnaient :
 « Sachez que le roi est accablé par une fièvre violente, et qu'il est
 » comme à l'extrémité ; mais, à cause des pauvres de son peuple,
 » la clémence du Seigneur le délivrera quand nous irons le visiter.
 » Seulement gardez le secret sur ce que je vais vous dire. Ses
 » enfants, qui sont aujourd'hui en bonne santé, quitteront bientôt
 » cette terre ». Saint Yrieix avait connu, par révélation divine, des
 événements dont la suite confirma la réalité.

Quand Yrieix fut arrivé à la villa de Braine, le roi, informé de sa venue, ordonna qu'on l'introduisit dans sa chambre, espérant qu'il serait soulagé par la présence du saint abbé. Yrieix, après avoir salué Chilpéric et lui avoir rendu ses hommages, lui prit le bras ; et, tout en lui tâtant le pouls, il pria Dieu, *qui tient le cœur des rois dans sa main* (1), de rendre le roi favorable à sa demande. Chilpéric s'étant trouvé mieux de son infirmité lorsqu'il était entre les mains sacrées de l'homme de Dieu, celui-ci lui exposa l'objet de son voyage ; et, sous l'influence de la grâce divine, qui dirige tout et dispose de tout avec suavité, le saint prêtre put obtenir facilement du roi tout ce qu'il lui demandait. Chilpéric ordonna de porter en sa présence les livres des contributions qui pesaient si cruellement sur le peuple de son royaume ; et, par égard pour le saint abbé, et afin d'obtenir par là sa propre guérison, il les remit entre les mains d'Yrieix, en lui permettant de les livrer aux flammes. Yrieix, ayant pris les livres, fit allumer un grand feu, et, en présence d'une foule nombreuse, il brûla les funestes registres de ses propres mains. Ayant atteint le but de son voyage, il prit congé du prince au bout de trois jours (2).

Grégoire de Tours et un autre évêque, nommé Salvius, étaient venus visiter Chilpéric dans ce même château de Braine, peu de jours avant saint Yrieix. A l'entrée de la résidence royale, Salvius dit à Grégoire de Tours : « N'apercevez-vous rien sur le toit de cette maison ? » — « Je n'y vois, lui répondit Grégoire, qu'une espèce de seconde toiture que le roi y a fait poser récemment ». — « Vous n'y découvrez pas autre chose ? » — « Non, et vous, qu'y voyez-vous donc ? » — Salvius, poussant un profond soupir, lui

(1) *Cor regis in manu Domini. (Proverb., XXI, 1.)*

(2) Grégoire de Tours dit que ces registres furent brûlés par Chilpéric, à l'instigation de Frédégonde, pendant la maladie de leurs enfants. (*Histor.*, lib. V, cap. xxxv.) Il est étonnant que Grégoire de Tours, à cette occasion, ait passé sous silence la démarche faite auprès du roi par saint Yrieix.

répondit : « Je vois le glaive de la colère divine tiré du fourreau et suspendu sur cette maison (1). »

Vingt jours après, les deux fils du roi étaient morts, et, quatre ans plus tard (584), Chilpéric était assassiné à Chelles, en revenant de la chasse.

CHAPITRE XIX

MIRACLES OPÉRÉS PAR SAINT YRIEIX DANS SON VOYAGE A SAINT-DENIS ET APRÈS SON DÉPART DE PARIS

Eu revenant du château de Braine, Yrieix se rendit au bourg de Saint-Denis qui s'appelait alors Catuliac. C'était le dimanche de Pâques, le jour où le monde chrétien fêtait avec des cantiques de joie les saints mystères de la résurrection du Sauveur. Le peuple invita l'abbé Yrieix à célébrer l'office divin. Pendant la messe solennelle, une jeune fille qui était cruellement tourmentée par les démons s'écria qu'elle ne pouvait plus supporter la présence du saint homme ; et elle invoquait le secours de sa prière, sans toutefois connaître son nom. Dès qu'il eut achevé les saints mystères, Yrieix, accoutumé à faire des œuvres de miséricorde, eut recours au moyen tout puissant de l'oraison : il demanda à Dieu, dans un élan de cœur vers le ciel, que cette jeune fille ne fût pas tourmentée plus longtemps par l'antique ennemi du genre humain. Elle était possédée de sept esprits mauvais, dont cinq furent chassés pendant qu'Yrieix vaquait à la prière. Toutefois les deux autres résistaient encore. Yrieix dit aux parents de la jeune fille : « Vous ne sortirez pas d'ici qu'elle ne soit délivrée de ces deux esprits mauvais. » Dans la soirée, Yrieix revint à l'église où cette jeune fille s'était retirée, et, en compagnie de deux de ses moines, il se prosterna dans la prière... Bientôt il obtint du Seigneur que les deux démons, qui avaient résisté jusque-là, fussent expulsés. Et la jeune fille, délivrée de leur obsession, et désormais heureuse, calme et tranquille, s'en retourna pleinement guérie dans sa maison (2).

Comme il quittait Saint-Denis, Yrieix apprit de source certaine que les enfants de Chilpéric étaient morts — il avait prédit leur fin prochaine quelques jours auparavant — et qu'on allait porter à Paris leur dépouille mortelle et leur faire de pompeuses funérailles.

(1) GREGOR. TURON., *Histor. Franc.*, lib. V, cap. LI, édit. RUINART, col. 268.

(2) *Aredii vita prolixior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1295.

De retour dans cette cité, il trouva que le peuple avait été délivré par le secours du ciel de la maladie contagieuse qui avait moissonné tant de victimes. Un certain nombre de malades, que l'on croyait perdus sans ressource, avaient été rendus à la vie et à la santé par les prières de l'homme de Dieu.

Toutefois un de ses moines, nommé Constantin, était au lit, en grand danger de mort. Comme Yrieix était sur le point de partir pour s'en retourner en Limousin, les siens l'exhortaient à confier ce malade — dont l'état ne laissait aucune espérance — à une personne sûre qui prît soin, quand son heure serait venue, de lui rendre les derniers devoirs. Le bienheureux, touché de compassion, ne voulut pas abandonner ce pauvre malade. Il le fit asseoir sur la monture dont lui-même avait coutume de se servir, et le fit ainsi conduire par un guide. Le troisième jour du voyage, le malade, sous le coup de la mort, tomba sur la terre, où il resta sans mouvement. Le bienheureux, en le voyant dans ce triste état, eut recours à la prière ; et son cœur, rempli de componction, exhala des gémissements et des larmes. Après avoir prié, il se leva et se tourna vers le corps qui gisait immobile. Pendant qu'il le touchait de ses mains sacrées, Constantin commença à ouvrir les yeux... La mort avait lâché sa proie... et ce malade, qu'on n'espérait plus devoir guérir, avait recouvré la vie et la santé !

Et comme il demandait, d'une voix lente et affaiblie, qu'on lui donnât un peu d'eau, ses compagnons de route allèrent çà et là aux environs pour en chercher ; mais ils n'en trouvèrent pas, car le lieu où ils passaient était sec et aride. Le prêtre de Dieu, s'étant incliné vers la terre, frappa le sol avec son bâton de voyage, et aussitôt l'eau jaillit avec abondance. Yrieix en porta dans un vase au malade qui en demandait. Bientôt l'ardeur de sa soif est éteinte ; la pâleur disparaît de ses joues amaigries ; son visage reprend ses couleurs ; il se lève sur ses pieds ; et lui, qu'on avait regardé comme mort, peut regagner son pays en bonne santé. Et dans la suite il fournit une longue carrière (1).

(1) *Aredii vita prolixior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1297.

CHAPITRE XX

RETOUR DE SAINT YRIEIX EN LIMOUSIN : MIRACLES OPÉRÉS PENDANT
SON VOYAGE

Yrieix, pour retourner dans sa province natale, devait passer par Argenton. Comme il approchait de cette bourgade, un des moines, nommé Artemius, lui dit : « Il faut songer à préparer le repas des frères. » Yrieix lui répondit ces paroles de l'Evangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît (Luc, XII, 31) » et ces autres paroles du psalmiste : « Ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront d'aucun bien (Ps. XXXIII, 10) ». Puis il ajouta : « Frère très-cher, quand vous aurez passé ce fleuve (*la Creuse*), levez les yeux à droite, vous trouverez un lieu favorable, où nous pourrons apaiser notre faim et faire paître nos montures ». Arrivé au lieu indiqué, le moine Artemius trouva deux poissons d'une grandeur énorme qui étaient encore vivants. Lorsqu'on les eût fait cuire, l'homme de Dieu en prit une part pour son repas, et les autres de la compagnie en mangèrent jusqu'à satiété. Celui qui commandait aux apôtres de jeter leurs filets au milieu des flots — et les filets se remplissaient de telle sorte qu'on avait de la peine à les retirer — avait lui-même distribué cette nourriture aux pèlerins affamés.

C'est apparemment pendant ce voyage que saint Yrieix opéra les miracles suivants, que son biographe rapporte, sans en préciser l'époque, à la suite de celui que nous venons de raconter. Lorsqu'il fut en vue d'Argenton, il dit à ses compagnons de route : « Passons rapidement, et en silence, de peur d'être retardés dans notre voyage ». Or, cette bourgade était un lieu profane, consacré au culte des démons et à d'antiques superstitions. Les chrétiens qui habitaient là ne pouvaient supporter leur misère, tant ils étaient accablés par des infirmités de toute sorte, et continuellement tourmentés par les démons. Yrieix voulait passer inaperçu et pria en silence, quand tout à coup la multitude des infirmes se mit à courir après lui et à invoquer son nom, parce que la foule indiscreète des démons n'avait pu tenir cachée l'arrivée de l'homme de Dieu. Comme il était suivi d'un grand nombre de malades, il s'arrêta pour regarder derrière lui ; puis, s'étant prosterné, il conjura le Seigneur, dans une prière fervente, de rendre la santé à ces infirmes, selon la mesure de leur foi. Après qu'il eut achevé de prier, il se leva, imprima le signe de la croix sur le front de chacun

d'eux en les signant d'huile sainte : et alors tous ceux qui étaient accablés de diverses infirmités ou tourmentés par les esprits immondes furent délivrés de leurs maladies ou de l'esclavage du démon ; et, recouvrant leur santé première, ils rendirent des actions de grâces au Seigneur.

Le jour s'inclinait vers le soir, quand ils arrivèrent au village de Menoux (1). Yrieix donna l'ordre de s'arrêter et de décharger les bêtes de somme des fardeaux qu'elles portaient, pour mettre ces bagages en un lieu convenable. Le site où ils se trouvaient était charmant, très agréable à la vue, et très favorable à une halte. Le bienheureux, sachant par inspiration ce qui devait arriver, fit à ses compagnons une exhortation paternelle : « Mes frères, mes enfants, leur dit-il, cette nuit nous aurons beaucoup à souffrir... Mais prenez courage, et ayez une ferme confiance que vous serez délivrés par le secours du ciel. » — En ce moment, le ciel était serein, et tout brillant de la clarté des étoiles... Tout à coup, le tonnerre retentit avec fracas et fait trembler la terre... L'air est obscurci par des nuages noirs qui vomissent des torrents de pluie... De livides éclairs sillonnent sans interruption ces nuées ténébreuses... Non loin de là se trouvaient trois idoles dédiées aux rites impurs du paganisme. Soudain l'éclair brille, la foudre éclate, tombe sur ces idoles et les brise avec tant de force que, le lendemain, on ne trouvait pas même les fondements de leurs autels. Le même éclair, tombant sur une forêt qu'on apercevait au loin, y met le feu, la consume en partie ; et les arbres, déracinés par le vent, jonchent au loin la terre. Les compagnons du saint abbé étaient saisis d'une telle frayeur qu'aucun d'eux ne croyait pouvoir échapper à ce désastre. Ils craignaient tous que la foudre, ce fléau céleste, ne les écrasât. Mais le saint prêtre les exhortait à persévérer dans la prière, et à passer la nuit dans la récitation de l'office divin. Le lieu où il s'était retiré pour prendre son repos était situé au-dessous de l'endroit où ses compagnons avaient planté leurs tentes. Tous furent tellement mouillés par l'orage, que leurs vêtements étaient trempés de pluie : mais l'homme de Dieu ayant détaché la petite châsse aux saintes reliques qu'il portait au cou, et l'ayant posée sur la terre, puis ayant étendu son manteau à l'endroit où il devait reposer, ce lieu ne reçut pas une goutte de pluie, et resta aussi sec que s'il eût été exposé aux rayons d'un soleil d'été (2).

(1) Il y a dans le texte : *Mæno*. C'est aujourd'hui, croyons-nous, la bourgade appelée *Le Menoux*, non loin de la Creuse, dans le canton d'Argenton (Indre).

(2) *Aredii oita prolizior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1297-1299.

CHAPITRE XXI

VOYAGE DE SAINT YRIEIX A LA COUR DE GONTRAN, ROI DE BOURGOGNE. —
MOTIFS DE CE VOYAGE. — GUÉRISON DE LA FILLE D'ANTESTIUS

L'an 583, saint Yrieix alla en Bourgogne trouver le roi Gontran. C'est un motif de piété et de charité chrétienne qui le détermina à entreprendre ce long voyage. Il se rendait à la cour du roi pour solliciter la grâce du duc Didier (*Desiderius*).

Disons d'abord comment ce haut personnage avait encouru le courroux du roi.

Neuf ans auparavant (576), lorsque Gontran, roi de Bourgogne, et Chilpéric, roi d'Austrasie, étaient en guerre, le duc Didier, général du roi Chilpéric, s'était emparé de la cité de Saintes, qui appartenait au royaume de Gontran. Celui-ci fit partir en toute hâte le célèbre Eonius Mummolus, patrice de Provence, qui avait alors dans toute la Gaule la réputation d'être invincible (1). Mummolus, s'avançant à grandes journées par l'Auvergne, entra dans le Limousin ; et le duc Didier quitta la contrée de l'ouest pour se porter à sa rencontre. Le choc des deux armées fut terrible. Cinq mille hommes des troupes commandées par Mummolus restèrent sur le champ de bataille ; mais l'armée du duc Didier fut forcée à la retraite après un carnage effroyable où elle perdit vingt-quatre mille hommes. Le duc Didier, qui eut de la peine à échapper à ses ennemis, prit la fuite ; et le patrice Mummolus, reprenant le chemin de l'Auvergne, et ravageant les lieux où passait son armée, rentra ainsi en Bourgogne (2).

Grégoire de Tours ne dit pas en quelle localité du Limousin se livra cette grande bataille.

Plus tard le duc Didier, nommé gouverneur de Toulouse, avait pris parti contre le roi Gontran en faveur de Gondebaud, qui prétendait être le fils de Clotaire. Mais quand cet aspirant à la couronne royale, défait par l'armée bourguignonne, eût été mis à mort avec Mummolus qui le soutenait, Didier, craignant d'éprouver le même sort, prit le parti d'aller en Bourgogne trouver le roi et lui demander grâce.

Et connaissant tout le prestige qu'exerce la sainteté, il fit appel, en sa faveur, au dévouement du pieux abbé d'Attanum. Il se pré-

(1) AUGUSTIN THIERRY, *Récits des temps mérovingiens*, 2^e récit.

(2) GREGOR. TURON., *Hist. Franc.*, lib. V, cap. XIII, édit. RUINART, col. 214.

senta à la cour de Gontran, nous dit Grégoire de Tours, accompagné de quelques évêques, de saint Yrieix et du patrice bourguignon Antestius. Le roi voulait d'abord lui faire un mauvais accueil ; mais, vaincu par la prière des évêques et de saint Yrieix, il lui rendit ses bonnes grâces et le renvoya dans son gouvernement de Toulouse (1).

C'est dans ce voyage en Bourgogne que saint Yrieix opéra le miracle suivant.

Le duc Antestius, qui avait accompagné saint Yrieix à la cour du roi Gontran, le pria de passer chez lui parce que sa fille était couchée sur un lit de douleur et sur le point d'expirer. Au moment où elle rendait le dernier souffle, l'homme de Dieu entra dans la maison et pria pour elle. A peine avait-elle reçu ce remède céleste, que la jeune fille eut le sourire sur les lèvres et revint des portes de la mort. Celui qui avait ressuscité la fille du prince de la synagogue, dans la chambre où elle venait d'expirer, avait accordé à la prière de saint Yrieix cette grâce incomparable, que la jeune fille revint de la mort à la vie (2) !

CHAPITRE XXII

LE FILS DE NECTAIRE

Nous avons déjà vu que l'homme de Dieu était favorisé du don de prophétie, et, qu'éclairé de lumières surnaturelles, il annonçait les événements à venir : le fait suivant en est une nouvelle preuve.

Un des citoyens les plus distingués de la cité de Limoges, nommé Nectaire (3), possesseur de vastes domaines et de grandes richesses, avait un fils unique qui faisait sa joie et son espérance. Le serviteur de Dieu connut par révélation divine que ce jeune homme avait peu de temps à vivre, et que la mort allait bientôt le moissonner dans sa fleur. C'est pourquoi il envoya un messenger à ses parents pour les prier de faire venir leur fils en sa présence avant qu'il ne fût ravi à leur amour. Cruelle épreuve ! A la lecture du triste message qui lui révélait la mort prochaine de son enfant, la

(1) GREGOR. TURON., *Hist. Franc.*, lib. VIII, cap. xxvii, édit. RUINART, col. 396.

(2) *Aredii vita prolixior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 4200.

(3) Le même, sans doute, qui a mis sa signature au bas du testament de saint Yrieix.

mère éclata en sanglots et fondit en larmes. Cependant les parents du jeune homme, soumis aux décrets du ciel, se mettent en mesure d'exécuter les recommandations du bienheureux, et ils lui envoient leur fils en compagnie de quelques fidèles serviteurs. Mais à peine ceux-ci se sont-ils mis en route que, pour vérifier la prédiction de saint Yrieix, le jeune homme est en proie à une fièvre violente : ses membres affaiblis sont énervés, sa tête s'incline, ses yeux se ferment : on le croit déjà mort. Saint Yrieix attendait qu'on le lui amenât. Les serviteurs, voyant que le jeune homme est sans vie, poussent des cris de douleur, et, hâtant leur marche, s'empressent d'aller trouver le pieux abbé d'Attanum. Touché de pitié, Yrieix prend entre ses bras le corps du jeune homme et le porte devant les reliques sacrées du saint pontife Hilaire de Poitiers. Il le recommande longuement au Seigneur par de ferventes prières : « Seigneur, vous qui avez fait sortir Lazare du tombeau, vous qui avez rappelé à la vie le mort de quatre jours, daignez, dans votre bonté, venir au secours de ce pauvre enfant ! » A peine Yrieix eût-il achevé sa prière, ce jeune homme que l'on croyait déjà mort ouvrit les yeux à la lumière du jour et leva les mains vers le ciel ; et, comme le fils de la veuve de Naïm, il fut « rendu à sa mère ». Et les serviteurs désolés, qui pensaient déjà aux funérailles du fils de leur maître, le ramenèrent, en tressaillant d'une grande joie, au foyer paternel (1).

CHAPITRE XXIII

RAPPORTS DE SAINT YRIEIX ET DE GRÉGOIRE DE TOURS. DERNIER PÈLERINAGE AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN

Les nombreux pèlerinages d'Yrieix au tombeau de saint Martin lui avaient donné souvent l'occasion de voir Grégoire de Tours et de s'entretenir avec lui. Une étroite amitié, fondée sur la charité de Jésus-Christ, s'était établie entre ces deux âmes. Grégoire de Tours, dans plusieurs de ses livres, parle avec les plus grands éloges de l'abbé d'Attanum. Il témoigne qu'il avait la plus haute idée de ses vertus et de sa sainteté. C'est d'après les récits que lui avait faits saint Yrieix qu'il rapporte un certain nombre de miracles opérés par les reliques de saint Julien de Brioude, par l'huile du tombeau de saint Martin, etc. Disons encore que le pieux historien a écrit la vie

(1) *Aredii vita proluxior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1300.

de saint Nicet, évêque de Trèves, d'après les récits et pour ainsi dire sous la dictée de saint Yrieix.

Avant de donner cette biographie, il fait les réflexions suivantes :

« Ayant à raconter cette Vie de saint Nicet, je crains que quelques-uns ne me reprennent et me disent : « Vous qui êtes jeune, » comment pouvez-vous connaître les actions des anciens ? De quelle » manière leur vie est-elle venue jusqu'à vous ? Ce que vous racontez, n'est-ce pas vous qui l'inventez ? »

» C'est pourquoi je dois mettre en avant le nom de celui de qui je tiens ce récit, afin que ceux qui voudraient contredire la vérité soient confondus.

» Qu'ils sachent donc que ce que j'ai écrit, je l'ai recueilli de la bouche du bienheureux Yrieix, abbé de la ville de Limoges, qui ayant été instruit par l'évêque Nicet, fut admis par lui dans les rangs de la cléricature.

» Je ne puis croire qu'il m'ait trompé dans ce récit, puisque, dans le temps où il m'a raconté ces choses, Dieu s'est servi de lui pour éclairer les yeux des aveugles, pour rendre la marche aux paralytiques, la liberté d'esprit aux énergumènes, qu'il délivrait en expulsant de leur corps les démons. Comment supposer qu'il ait couvert la vérité d'un nuage de mensonge, celui que Dieu a protégé souvent contre les orages, de telle sorte que ses compagnons étaient tout mouillés par la pluie, tandis que lui ne recevait pas une seule goutte d'eau ? Révoquer en doute la véracité d'un tel narrateur ce serait se défier des bienfaits de Dieu.

» Il disait donc, en parlant du saint pontife Nicet : « J'ai appris » sur lui beaucoup de choses d'après le témoignage d'hommes de » bien ; mais j'en ai vu bien plus encore de mes propres yeux, et » j'en ai recueilli de sa bouche même. »

Après ce préambule, Grégoire de Tours raconte la vie de saint Nicet, telle qu'il l'avait apprise de saint Yrieix (1).

L'an 589, le bienheureux Yrieix, quoique très avancé en âge, voulut faire un dernier pèlerinage au tombeau de saint Martin. Voici comment Grégoire de Tours s'exprime à ce sujet dans le quatrième livre des miracles de saint Martin :

« La quatorzième année du règne de Childebart (an 589), à la fête de saint Martin, beaucoup de paralytiques, des aveugles, des énergumènes, recouvrèrent la santé. On vit aussi à cette fête Yrieix, abbé de la ville de Limoges, dont nous avons parlé dans les livres précédents. Le Seigneur guérit par lui une paralytique qui, couchée sur une charrette, était restée huit ans dans le vestibule du bien-

(1) GREGOR. TURON. *Vitæ patrum*, cap. XVII ; édit. RUINART, col. 42, p. 32.

heureux confesseur. Elle se leva sur ses pieds et recouvra la santé. L'homme de Dieu assurait que, lorsqu'il touchait les membres de cette infirme en faisant le signe de la croix, il avait senti comme l'attouchement de la main de saint Martin. A cette fête étaient venus Florentien, maire du palais, et le comte Romulphe. Ils furent remplis d'admiration pour la gloire du confesseur, parce que le Seigneur avait daigné opérer sous leurs yeux de si grandes merveilles (1) ».

CHAPITRE XXIV

ÉGLISES ET MONASTÈRES BATIS PAR SAINT YRIEIX

Domine, dilexi decorem domus tue (ps. XXV).

Yrieix était, comme son divin maître, « dévoré de zèle pour la maison de Dieu » (JOAN. II, 17). Héritier d'une noble famille, nourri à la cour de Théodebert, l'ancien secrétaire du roi d'Austrasie possédait de vastes domaines et de grandes richesses : il ne croyait pas pouvoir en faire un plus saint usage que de bâtir un grand nombre d'églises et de monastères.

Il suivait en cela l'exemple que lui avaient donné ses pieux parents. Son père, le bienheureux Joconde, avait fondé à Limoges le monastère de Saint-Michel-de-Pistorie, dans lequel il voulut reposer après sa mort (2). Joconde et Pélagie avaient également construit dans le *suburbium* de Limoges le monastère de Saint Paul (3), qui fut doté par saint Ferréol, et où cet évêque reçut la sépulture (4).

(1) *De Miraculis S. Martini*, lib. IV, cap. VI, édit. RUINART, col. 1118. — Cf. *ibid.*, col. 1293.

(2) Saint-Michel-de-Pistorie, dont il ne reste plus de vestiges, était situé dans le clos Orphéroux, à l'ouest et non loin de l'avenue de Toulouse, dans un local qui appartient à la famille Mohr. C'est là que Bardon de Brnn établit, l'an 1598, la confrérie des Pénitents-Noirs, la plus ancienne de Limoges. — On appelait cette église *Saint-Michel-de-Pistorie* pour la distinguer de *Saint-Michel-des-Lions* ; et ce nom de *Pistorie*, qui veut dire *boulangerie*, semble indiquer que cette partie de la ville était occupée autrefois par les boulangers.

(3) L'église Saint-Paul, où se réunissaient, avant la Révolution, les Pénitents-Bleus, était située vers l'angle nord-est de la place Jourdan, à gauche de l'avenue qui conduit à la caserne des Bénédictins.

(4) P. ESTIENNOT, ap. P. BONAVENT., t. III, p. 170. — *Gallia Christiana nova*, t. II, col. 552. — Le P. Estiennot dit encore, nous ne savons sur quel fondement, que Joconde et Pélagie avait construit le monastère de Moutier-Roscille, près Felletin (Creuse). (P. BONAVENT., t. III, p. 170).

Yrieix éleva dans son monastère d'Attanum deux églises, l'une en l'honneur de saint Hilaire de Poitiers, dans laquelle il fut enseveli, l'autre en l'honneur de saint Julien de Brioude, martyr, pour lequel il avait une dévotion particulière, et dont il propagea le culte en Limousin (1).

De plus, il rebâtit le monastère de Vigeois (2), dans lequel il avait été initié aux lettres humaines et divines par le pieux abbé Sébastien, et il y plaça comme abbé, à la tête de douze moines, Astidius, son neveu (3); il assura des revenus considérables à ce monastère de Vigeois, auquel il donna, — outre l'abbaye de Saint-Michel-de-Pistorie, dont nous avons déjà parlé, les églises de Saint-Pierre de Naves, de Saint-Martin d'Espartignac, de Saint-Jal, de Chamboulive et de Beyssac (4), qu'il possédait sans doute à titre de fondateur.

Il bâtit encore, non loin d'Attanum dans le Périgord, le monastère d'Excideuil, dont l'église était dédiée à Saint-Médard (5). Il avait encore élevé, dans son domaine de Noniac, l'église de Saint-Julien (6).

Nous ne savons où étaient situés l'oratoire et le monastère de Sisciac, qu'il avait fondés, et qu'il mentionne plusieurs fois dans son testament (7).

On lui attribue encore la construction de la chapelle de La Rochette et de l'église de La Nouaille, aux environs de la ville de Saint-Yrieix.

(1) On trouve dans les diocèses de Limoges et de Tulle, un grand nombre d'églises sous le vocable de saint Julien. — Le savant Nadaud a cru que l'église de Saint-Julien, qui était située dans le *suburbium* de la cité de Limoges, avait été fondée par saint Yrieix (*Mém. mss.*, t. III, p. 200). Cette église, où se réunissaient les Pénitents Blancs avant la Révolution, est aujourd'hui enclavée dans le couvent du Bon-Pasteur, près de la caserne des Bénédictins.

(2) Vosiense monasterium, quod sanctus Aredius reedificaverat. (*Gaufr. Vosiens.*, ap. LABBE, t. II). — P. BONAVENT., t. II, p. 15. — Vigeois sur la Vézère, au-dessous d'Uzerche, appartient aujourd'hui au diocèse de Tulle.

(3) *Gallia christiana nova*, t. II, col. 593.

(4) *Naves*, près des ruines romaines de Tintignac, canton de Tulle; — *Espartignac*, canton d'Uzerche; — *Saint-Jal*, canton de Seilhac; — *Chamboulive*, *ibid.*; — *Beissac*, canton de Lubersac. Toutes ces églises se trouvent aux environs de Vigeois (Corrèze).

(5) P. BONAVENT., t. III, p. 198. — MABILLON, *Analecta*, t. II, p. 66.

(6) *Aredii Vila prolixior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1289. — C'est aujourd'hui, d'après M. Champeval, l'église de Louignac, canton d'Ayen (Corrèze).

(7) Ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1309, 1313, 1314.

Dans son testament, on trouve un inventaire des ornements de soie, vases sacrés, reliquaires, etc., dont il avait enrichi les églises d'Attanum. On y remarque une couronne avec croix d'argent doré ornée de pierres précieuses, et entourée de feuilles d'or incrustées de pierreries. C'était un précieux reliquaire. Ce testament mentionne encore les voiles ornés qui étaient appendus aux parois des deux églises, des voiles ouvragés ou peints placés devant les portes, d'autres étendus sur les *sépulcres* ou *reliquaires* des saints, etc. — Yrieix pouvait dire avec le prophète-roi : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire (1). »

CHAPITRE XXV

VERTUS DE SAINT-YRIEIX

Que dirons-nous des vertus de saint Yrieix ? Sa charité pour le prochain ne connaissait pas de bornes. Écoutons ce que son biographe nous dit sur ce sujet : « Il était le pied des boiteux, l'œil des aveugles, le père des orphelins, le consolateur des veuves. — Quel est l'aveugle qu'il n'ait pas appelé à être son héritier ? quel est l'infirme que sa main n'ait pas soutenu ? Il marchait, toujours accompagné des pauvres comme d'une escorte : et, regardant en eux le Christ, il voulait les embrasser ; et, leur donnant des vêtements, il croyait couvrir les membres de Jésus-Christ, caché sous la figure du pauvre ; et, pour cela, partageant ses richesses avec son Seigneur, il était heureux de s'associer le Christ dans la possession de ses biens, afin que le Christ, à son tour, le fit cohéritier des royaumes célestes, sachant que c'est un bon héritage celui qui a Dieu lui-même pour gardien (2). »

« Personne n'avait plus de bonté, personne n'était plus doux envers les humbles : s'il voyait un pauvre, il le secourait ; s'il voyait un riche, il l'exhortait à faire du bien. Prenant Dieu à témoin qu'il faisait cela pour honorer son saint nom, il rappelait sans cesse ce que la Vérité incarnée dit dans l'Évangile : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde (3) » ; et

(1) Domine, dilexi decorem domus tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ. (*Psalm. XXV, 8.*)

(2) *Aredii Vita prolizior*, ap. GREGOR TURON., édit. RUINART, col. 1294.

(3) Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. (MATTH., V, 7.)

encore : « Faites l'aumône, et voilà que tout vous est pardonné (1) » ; et cette autre parole : « Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché (2) ». Les avis qu'il donnait aux siens n'étaient pas autre chose que les enseignements divins basés sur les saintes Ecritures. Oh ! qu'il est digne d'être chéri et imité par les bons (3) ! »

Son extérieur modeste faisait souvenir de cette parole de saint Paul : « Je vous exhorte par la douceur et la modestie de Jésus-Christ (4) ». Rien n'était plus grave que son sourire, rien n'était plus suave que sa tristesse (5). Il montrait dans la sérénité de son visage toute la sincérité de son âme ; il manifestait dans la douceur de ses entretiens toute la bonté de son cœur (6).

Se rappelant ce qui est écrit, que « le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que les braves qui l'emportent d'assaut (7) », il travaillait à son salut comme un bon soldat de Jésus-Christ (8). Les armes dont il se servait pour combattre l'ennemi invisible n'étaient pas les armes de fer (9) : il marchait à l'ennemi armé du bouclier de la foi, et contre ce bouclier venaient s'émousser les traits enflammés de l'esprit du mal (10) ; il était couvert du casque de l'espérance (11), et sa poitrine était protégée par une armure divine, par la cuirasse de la charité (12). Son javelot était la prière (13) ;

(1) Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis. (LUC., XI, 41.)

(2) Ignem ardentem extinguit aqua, et eleemosina resistit peccatis. (ECCLES., III, 33.)

(3) *Aredii Vita prolixior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1294-1295.

(4) Obsecro vos per mansuetudinem et modestiam Christi. (II *Corinth.*, X, 1.)

(5) Nihil ejus risu gravius, nihil prorsus tristitia suavius. (*Aredii Vita prolixior*, cap. xxiii). — Ce chapitre de la Vie de saint Yrieix a été copié, avec quelques légères additions, par saint Ouen, dans sa Vie de saint Eloi.

(6) *Aredii Vita prolixior*, cap. xxiii, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1294.

(7) Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (MATTH. XI, 12.)

(8) Labora sicut bonus miles Christi Jesu. (II *Timoth.* II, 3.)

(9) Arma militiæ nostræ non carnalia sunt. (II *Corinth.* X, 4.)

(10) Sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extingueré. (*Ephes.* VI, 16.)

(11) Galeam spem salutis. (I *Thessal.* V, 8.)

(12) Induti lorica... charitatis. (I *Thessal.* V, 8.)

(13) Hostem invisibilem orationibus et precibus repellere jugiter contendebat, pugnans ore, non gladio ; precibus, non ferro ; orationibus, non telo. (*Aredii Vita prolixior*, cap. vi, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1287.)

son glaive, c'était la parole divine (1). Vivant toujours en présence de Dieu (2), il entendait la voix de son chef qui l'exhortait à combattre : « Courage ! je t'aiderai ! Sois vainqueur, je te couronnerai (3) ! »

Que dire de plus ? — « Libéral dans ses aumônes, pieux dans la prière, zélé dans les veilles, profond en humilité, maître dans la doctrine, paisible dans ses entretiens, prudent et réservé dans ses paroles, très saint dans son genre de vie, plein de force au milieu des plus rudes souffrances, sûr de lui-même dans les tentations, faisant du bien à ceux mêmes qui le haïssaient, — dans la prospérité comme dans l'adversité, ayant toujours les yeux tournés vers le ciel, — il était parfait dans la charité, qui est le lien et le nœud de la perfection (4). »

CHAPITRE XXVI

DERNIÈRE MALADIE DE SAINT YRIEIX. — SES DERNIERS JOURS. — SA MORT.

In pace, in idipsum, dormian et requiescam.
(Psalm. IV, 9.)

Grégoire de Tours termine ainsi la courte biographie de saint Yrieix, qu'il a insérée au livre X^e de son *Histoire des Francs* :

« Après avoir fait son testament et réglé toutes choses, après avoir institué ses héritiers les saints pontifes Martin et Hilaire, Yrieix tomba malade et fut accablé par cette épidémie [cruelle qui depuis quelques années, avait promené ses ravages dans les diverses provinces de la Gaule] (5). Le sixième jour de la maladie, une femme qui avait été tourmentée par le démon, et que le saint abbé n'avait pu guérir, et à qui il avait lié les mains derrière le dos, se mit à crier : « Arrivez, citoyens ! peuples, hâtez-vous ! accourez » au-devant des martyrs et des confesseurs qui viennent célébrer » les obsèques du bienheureux Yrieix ! Voilà Julien qui arrive de

(1) Gladium spiritus, quod est verbum Dei. (*Ephes.* V, 17.)

(2) Permanet in æternum in conspectu Dei. (Psalm. LX, 8.)

(3) Clamat de cœlo : Specto vos ; luctamini, adjuvabo ; vincite, coronabo. S. AUGUSTIN., in Psalm. XXXIX, 9. — Patrolog., t. XXXVI, col. 440.)

(4) Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. (*Col.* III, 14). — *Aredii Vita prolixior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col 1294.

(5) Grégoire de Tours appelle cette maladie la *dysenterie*. Nous avons vu plus haut que cette épidémie, qui fit de grands ravages dans toute la Gaule, présente les caractères de la petite vérole maligne.

» Brioude (1) ; Privat, de Mende ; Martin, de Tours, et Martial, de sa ville (de Limoges) ! Voilà Saturnin de Toulouse, Denys de Paris, et d'autres encore, qui sont au ciel, et que vous honorez comme des confesseurs et des martyrs de Dieu ! »

« Cette femme qui avait commencé à crier à la tombée de la nuit, fut enchaînée par son maître ; mais on ne put la retenir ; elle rompit ses liens, et, en poussant de tels cris, elle se mit à courir au monastère (2). »

« La foi qui entrouvrait le ciel aux yeux de cette pauvre », nous dit un célèbre écrivain, « lui montrait les apôtres dont le martyre avait opéré la première conversion des Gaules occupés à serrer leurs rangs pour y recevoir les nouveaux confesseurs enfantés par l'ordre monastique (3). »

L'auteur de la *Vie proluxe* de saint Yrieix nous donne sur les derniers jours et la dernière maladie du saint abbé d'Attanum des détails plus circonstanciés que nous allons reproduire (4).

« L'homme de Dieu était parvenu à l'âge de la vieillesse. Après avoir supporté avec égalité d'âme les adversités et les peines de cette vie, après avoir accumulé des trésors de mérites en faisant valoir, comme un serviteur fidèle, les talents que Dieu lui avait confiés, après avoir accompli un grand nombre d'œuvres de miséricorde, après avoir institué des moines et fondé des monastères,

(1) M. l'abbé Bernard, dans ses *Origines de l'Eglise de Paris*, p. 105, a traduit *Julien de Brive*. — M. de Montalembert, dans sa première édition des *Moines d'Occident*, t. I, avait fait la même faute : sur notre observation, il l'a corrigée dans la seconde édition.

(2) GREGOR TURONEN., *Histor. Franc.*, Lib. X, cap. xxix, édit. RUINART, col. 525.

(3) MONTALEMBERT, *Moines d'Occident*, édit. in-12, t. I, p. 341.

(4) Les derniers moments de saint Eloi, dans sa *Vie*, par saint Ouen, sont rapportés avec les mêmes détails et presque dans les mêmes termes que les derniers moments de saint Yrieix, dans sa *Vie proluxe*, par un anonyme contemporain. Quel est celui de ces deux écrivains qui est le plagiaire ? Il ressort clairement pour nous, de l'étude comparée des deux textes, que saint Ouen a copié ce chapitre de la *Vie* de saint Yrieix (comme il en a utilisé d'autres passages), et qu'il l'a appliqué, avec quelques additions et de légères modifications, à saint Eloi. Le septième siècle, qui était pauvre en littérature, copiait sans scrupule les écrivains et orateurs des siècles précédents ; et l'auteur anonyme de la *Vie* de saint Yrieix, qui écrivait vers l'an 612 (NADAUD, mss.), était antérieur de trois quarts de siècle à saint Ouen, mort en 683. — Au reste, les savants soupçonnent que la *Vie* de saint Eloi, par saint Ouen, a été grandement interpolée. (*Patrolog.*, t. LXXXVII, col. 478.)

après avoir donné de beaux exemples par ses vertus, après avoir opéré beaucoup de miracles, déjà avancé en âge (il avait plus de quatre-vingts ans), Yrieix connut que le temps de sa mort était proche.

» Il dit à ses moines : « Sachez, mes bien chers frères, que le Seigneur daignera me délivrer prochainement des filets de ce siècle. » En entendant ces paroles, pénétrés de chagrin et touchés d'une vive douleur, ils commencèrent à dire en soupirant : « A Dieu ne plaise, seigneur abbé, que vos serviteurs voient ce que vous annoncez : mais plutôt que le Christ permette que Votre Béatitude fleurisse ici-bas pendant de longues années pour l'ornement de l'Eglise ! » — Et lui, versant des larmes et poussant de longs soupirs : « Qu'en cela, répondit-il, la volonté du Seigneur s'accomplisse, et non pas la nôtre. » — Et comme il voyait la tristesse se peindre sur tous les visages : « Gardez-vous bien, mes frères, je vous en prie, gardez-vous bien de vous attrister ; mais plutôt tressaillez de joie et d'allégresse, parce que depuis longtemps je désirais cette heure : je désirais recevoir cette grâce et entrer dans le repos. » Ses disciples soupiraient, en proie à une vive angoisse : néanmoins, comme ils étaient dans le doute — attendu que cette prédiction n'avait rien de précis — ils mirent fin à cet entretien.

» Peu de temps après, il se sentit affaibli par une fièvre lente qui se répandit par tout son corps. Alors il appela un de ses serviteurs et lui donna ses ordres : « Hâte-toi, mon fils, lui dit-il, hâte-toi d'aller trouver l'homme illustre Astidius (1) ; tu lui diras de venir ici promptement, afin qu'après ma mort il prenne le commandement de ce monastère. » — Et il ajouta : « S'il met du retard dans ce voyage, il ne me verra plus dans cette vie. »

» Le messager accomplit l'ordre qu'il avait reçu ; mais Astidius vint trop tard. Quand il arriva, l'homme de Dieu n'était plus de ce monde. Et ce qu'avait prédit le saint abbé fut confirmé par l'événement.

« Dans sa dernière maladie, le bienheureux n'interrompt pas ses œuvres de piété, voulant mettre le sceau à ses vertus par la persévérance finale. Passant les nuits dans la prière et les veilles, à mesure que son corps s'affaiblissait, il élevait son esprit et son cœur vers Dieu, et il attendait, plein de joie, le moment désiré où son âme prendrait le chemin du ciel. Donc, sentant son heure prochaine, — le neuf des calendes de septembre (24 août), — il réunit ses disciples, qu'il allait quitter, non d'esprit, mais de corps, et

(1) Abbé du monastère de Vigeois et neveu de saint Yrieix.

il leur dit : « Plaise à Dieu, mes frères bien-aimés, que vous veuillez entendre les avis de ma médiocrité. Si vous êtes vraiment mes amis, aimez les avertissements du Christ, et craignez sans cesse les redoutables jugements de Dieu. Pensez avec une sollicitude continue en quel état vous serez présentés au jour du jugement. Pour moi, je vais prendre mon chemin « dans l'éternité », et vraiment je désire être dégagé des liens du corps, et, s'il plaît au Seigneur, entrer dans le repos. » — Après ces paroles, comme tous pleuraient et sanglotaient, il ajouta : « Voici que je remets aujourd'hui entre vos mains le salut de vos âmes. Souvenez-vous donc de mes exhortations ; et que chacun de vous pense à son propre salut. Faites sans cesse ce que je vous dis, goûtez-le et méditez-le sans cesse, et gardez toujours mon souvenir dans vos cœurs. Désormais Yrieix ne sera plus avec vous dans ce monde. »

» En entendant ces paroles, tous ceux qui étaient autour de lui, éclatant en sanglots et en longs gémissements, pleuraient ensemble et disaient d'une même voix : « Père, pourquoi nous quittez-vous ? pourquoi voulez-vous si tôt vous éloigner de nous ? — Nous savons bien que vous désirez le Christ, mais votre récompense est assurée : ayez pitié de nous que vous abandonnez. Nous ne pouvons supporter votre absence : car nous ne posséderons jamais quelqu'un qui vous ressemble. Ayez du regret, ô Père, de nous laisser si tôt orphelins ! »

C'est ainsi qu'ils parlaient en pleurant, et ce miséricordieux pasteur arrosait son visage de larmes. Plein d'amour pour eux, il ne voulait pas les quitter ; et toutefois il ne pouvait rester plus longtemps séparé du Christ. Enfin reprenant la parole au milieu de ses larmes amères, il leur dit : « Ne vous affligez plus ainsi, je vous en prie, et ne vous tourmentez plus à verser des larmes sur mon départ. Vous devez même plutôt vous réjouir que pleurer. parce que si je suis absent de corps, je serai présent d'esprit. Pour moi, si j'ai pu faire quelque chose, j'ai travaillé à votre progrès spirituel, et, si j'ai le regret de vous quitter, Dieu vous reste toujours. Je vous recommande à lui, et je vous confie à ses soins. Je conviens, à la vérité, que, serviteur inutile, je n'ai pas fait ce que j'ai dû, mais Dieu sait bien que je l'ai voulu. »

Après ces paroles, le jour étant déjà sur son déclin, Yrieix se mit à genoux, et, levant les yeux au ciel, il fit une prière fervente, mêlée de gémissements et de soupirs : « Je vous recommande, ô Seigneur Jésus, les brebis que vous m'avez confiées. » — C'est ainsi qu'il remettait à Dieu, avec l'intérêt qu'il avait produit, le talent qu'il en avait reçu.

Déjà il était à l'extrémité... Il appela ses disciples, et les em-

brassant l'un après l'autre en pleurant, il leur fit ses derniers adieux..... « Désormais je ne vous parlerai plus... Vous ne me verrez plus... adieu !... allez en paix... et laissez moi mourir..... »

Tous ceux qui étaient autour de lui, et qui recueillaient ces paroles, ne pouvaient retenir leurs larmes. C'est à peine si, au milieu des sanglots amers, on pouvait entendre ces mots : « Nous nous désolons à cause de nous, que votre départ prive de toute consolation ; mais, ô très-bon Père, nous nous consolons en ce qui vous concerne, puisque, après les travaux de ce monde, vous allez jouir du repos éternel. »

Alors Yrieix, levant les yeux au Ciel, fit une prière en silence... Puis il dit avec larmes : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, vous qui seul êtes sans péché, Rédempteur du monde ! et, en me tirant de ce corps de mort, sauvez-moi dans votre royaume céleste !

» Vous êtes mon protecteur, ô mon Dieu ! je remets mon âme entre vos mains.

» Recevez-moi donc selon votre grande miséricorde, et que mon espérance ne soit pas confondue !

» Aidez-moi, et secourez mon âme au moment où elle va quitter mon corps.

» Ouvrez-moi, Seigneur, quand je me présenterai, les portes de votre royaume, et que les princes des Ténèbres ne viennent pas au devant de moi !

» Mais que votre clémence me protège et me défende : que votre main me conduise au lieu de rafraîchissement et de consolation, et dans ces tabernacles célestes que vous avez préparés à ceux qui vous craignent ! »

Et enfin il ajouta : « Et maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, selon votre parole..... »

Et en disant ces mots, au milieu de cette prière, il rendit l'esprit....

« Aussitôt que cette âme sainte fut débarrassée du fardeau de la chair — c'était à la deuxième heure de la nuit, — on vit un globe, resplendissant d'une grande clarté, descendre du Ciel sur son monastère, et remonter aussitôt vers les astres... C'est ainsi que cette âme bienheureuse, dégagée de son enveloppe terrestre, et conduite par les saints anges, s'envola joyeuse vers son auteur (1). »

Grégoire de Tours semble faire allusion à ce miracle quand il dit, à propos de la mort de saint Yrieix : « Bientôt le bienheureux rendit l'esprit, non sans témoignage de la vérité, montrant qu'il avait été reçu par les anges (2). »

(1) *Aredii Vita prolixior*, cap. XXXIII, ap. GREGOR. TURON., édit. RUI-NART, col. 1301-1303

(2) *Histor. Franc.*, lib. X, cap. XXIX.

C'était dans la nuit du 24 au 25 août, l'an du Seigneur 591.

La mort des saints est précieuse devant Dieu (*Psalm.*, CXV, 15) ;

Délivrés de leur corps mortel (*Rom.*, VIII, 24),

Ils prendront des ailes comme la colombe ; ils voleront et se reposeront (*Psalm.*, LIV, 7) ;

Ils entreront dans la joie de leur maître (*Matth.*, XXV, 21).

« Seigneur, qui est semblable à vous » (*Psalm.*, XXXIV, 10) ?

Ils chanteront éternellement les miséricordes du Seigneur (*Psalm.*, LXXXVIII, 2) ;

Ils loueront Dieu dans les siècles des siècles (*Psalm.*, LXXXIII, 5) ;

Ils le verront face à face (*I Corinth.*, XIII, 12), tel qu'il est (*Joan.*, III, 2) ;

Quand Dieu leur apparaîtra, ils lui deviendront semblables (*I Joan.*, III, 2) ;

Ils seront revêtus d'immortalité (*I Corinth.*, XV, 53) et de lumière comme d'un manteau (*Psalm.*, CIII, 2) ;

Ils seront couronnés de gloire et d'honneur (*Psalm.*, VIII, 6) ;

Ils resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur père (*Matth.*, XIII, 43) ;

Ils brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités (*Daniel*, XII, 3) !

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur (*Apoc.*, XIV, 13) !

Que mon âme meure ainsi de la mort des justes (*Num.*, XXIII, 10) !

CHAPITRE XXVII

FUNÉRAILLES DE SAINT YRIEIX

Corpora ipsorum in pace sepulta sunt.
(*Eccli.* XLIV, 14)

Quand le bienheureux eut rendu le dernier soupir, les gémissements et les larmes redoublèrent autour de sa dépouille mortelle. Puis son corps ayant été revêtu selon la coutume et posé dans un cercueil, ses disciples passèrent le reste de la nuit à réciter des psaumes et des prières. Quand le jour se leva, une grande multitude de peuple se rendit au monastère ; et la nouvelle de cette mort parvint bientôt aux oreilles de saint Ferréol, évêque de Limoges. A peine eut-il appris ce triste événement, qu'il fondit en larmes, et en toute hâte, il se mit en route pour Attanum. Arrivé au monastère, il pleura très longtemps devant le corps du saint abbé : il regrettait surtout de n'avoir pu le voir avant sa mort. Il voulait le faire porter à l'église de Saint-Julien, martyr, que le bienheureux avait

bâtie ; mais on essaya vainement de lever le corps sacré du lieu où il se trouvait (1). On sut bientôt que saint Yrieix avait manifesté le vœu d'être enseveli dans l'église du saint pontife Hilaire, qu'il avait aussi construite en ce lieu. Alors le pieux évêque Ferréol ordonna de célébrer un jeûne de trois jours, et lui-même voulut en donner l'exemple. Ces trois jours écoulés, saint Ferréol dit aux assistants : « Si c'est la volonté du Seigneur ou du saint, qu'il aille où le peuple et moi nous désirons maintenant qu'il soit enseveli, qu'on transporte le corps sans délai. » Ceux qui l'écoutaient s'étant approchés du cercueil pour l'enlever, le firent avec tant de facilité, que deux hommes le portaient aisément, tandis qu'auparavant un grand nombre n'avaient pu même le soulever.

La multitude réunie autour de l'évêque, voyant cette merveille, glorifiait Dieu à haute voix, et exaltait la gloire du Christ, en disant : « Seigneur Dieu tout puissant, grandes et admirables sont vos œuvres ! »

Quand on eut porté le corps devant le sépulcre où il devait être enseveli, tous ceux qui étaient présents laissaient jaillir leurs larmes : « Nous avons perdu notre père ! » disaient-ils ; et au milieu des pleurs et des sanglots, ils répétaient ces paroles : « O père ! pourquoi nous quittez-vous ? A qui désormais confierez-vous le soin de vos enfants et de vos disciples ? »

Après les cérémonies de la sépulture, le saint évêque Ferréol dut se séparer, non sans regret, de celui qu'il appelait son père et son ami, et reprit le chemin de sa ville épiscopale.

Maintenant que l'on compare, si l'on veut, la vaine pompe du siècle — je ne dirai pas aux funérailles — mais au triomphe du bienheureux, et que l'on voie si la pompe funèbre des riches peut égaler la gloire de cet humble prêtre après sa mort !

Ceux-là sont honorés par les bruyantes acclamations que fait éclater autour d'eux la folie des peuples : Yrieix, dépouillé des misères du monde, est porté en triomphe par les anges dans le royaume de Dieu ;

Ceux-là, après les pompes du siècle, sont livrés aux éternels supplices ; — Yrieix, après les épreuves de cette vie, est reçu joyeux dans le sein d'Abraham ;

Ceux-là, accablés et entraînés par le poids de leurs richesses, sont précipités, après leur mort, dans l'abîme des tourments ; —

(1) Cumque eum ad ecclesiam sancti Juliani martyris, quam vir sanctus ædificaverat, *de loco* in quo corpus sacrum jacebat, etc. Ces mots *de loco*, qui se trouvent dans le ms. 5365 de la Bibliothèque Nationale (fol. 61) et dans le ms de Rome (Farfensis, 99), ont été omis dans l'édition de Ruinart.

Yrieix, élevé au ciel par ses aumônes, ressuscitera dans la gloire avec la troupe des élus.

Ceux-là versent des larmes de désespoir avec les damnés ; — Yrieix tressaillera de bonheur au milieu des saints et des anges, la tête couronnée de lauriers et de rayons immortels (1) !

Aussitôt, dit Grégoire de Tours, que le corps de saint Yrieix eut été placé dans le sépulcre, cette femme possédée, dont nous avons parlé plus haut, et une autre femme tourmentée par un esprit plus mauvais encore, furent délivrées du démon qui les obsédait ; et je crois, ajoute le pieux historien, que ce n'était pas sans un dessein secret de la providence que leur guérison avait été retardée de la sorte ; c'était afin que les obsèques du saint fussent glorifiées par ces miracles. — Après la cérémonie des funérailles, une femme dont la bouche, horriblement ouverte, ne pouvait articuler aucun son, s'approcha du tombeau de saint Yrieix. Dès qu'elle l'eut baisé avec foi et piété, elle mérita de recouvrer l'usage et le bienfait de la parole (2).

CHAPITRE XXVIII

MIRACLES OPÉRÉS APRÈS SA MORT

L'ancien biographe de saint Yrieix, ayant à faire le récit de quelques-uns des nombreux miracles opérés après la mort du bienheureux, s'exprime en ces termes :

« Quoique l'intelligence humaine ne puisse exprimer par des paroles les merveilles dont la grâce divine illustre les soldats du Christ, je raconterai, pour le profit spirituel des lecteurs, quelques-uns des nombreux prodiges que Notre-Seigneur a manifestés après la mort de saint Yrieix et qu'il ne cesse de faire briller, par ses mérites, auprès de son tombeau sacré ».

Après la mort du saint abbé, un des moines d'Attanum, nommé Bauden (*Baudenus*), ne tarda pas à se rendre en Bourgogne, portant avec lui les chartes et les titres qui garantissaient les possessions du monastère. Il alla trouver un vénérable et éminent prélat, Syagrius, évêque de la cité d'Autun, et le pria avec instance, — lui qui était honoré et considéré entre tous dans le palais du roi, — de

(1) *Aredii Vita prolixior*, ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1303-1304. — Ce morceau, imité de Sulpice-Sèvre (*Vie de saint Martin*), a été copié par saint Ouen, dans sa *Vie de saint Eloi*.

(2) GREGOR. TURON., lib. X, cap. XXIX, édit. RUINART, col. 525-526.

prendre le monastère d'Attanum sous son patronage et de le défendre contre les intrigues et la jalousie de plusieurs rivaux. Le vénérable prélat accueillit favorablement la demande du moine. Il obtint que les chartes du monastère fussent approuvées et sanctionnées par l'autorité royale, et permit à Bauden de s'en retourner dans son pays.

Donc le moine, ayant obtenu ce qu'il demandait, s'était mis en route pour retourner à la ville de Limoges. Un jour, passant dans le bourg de Riom [en Auvergne], il y trouva un noble personnage (1), nommé Nectaire ; il lui raconta ce qui lui était arrivé [à la cour du roi de Bourgogne], et les faveurs qu'il y avait obtenues. Pendant que Nectaire l'interrogeait, voici que Bauden se met tout-à-coup à balbutier ; son esprit s'égare, son visage devient furieux... Il se mit à pousser des cris [comme un insensé], et il ne put garder le secret d'une faute grave qu'il avait commise [et dont cet état de folie était sans doute la punition].

Comme il grinçait des dents, et que, dans sa fureur, il se déchirait lui-même, il jeta par terre, en se débattant, le reliquaire précieux que saint Yrieix avait coutume de porter sur lui, et qui renfermait des reliques des saints. On essaya de maîtriser sa fureur ; mais quand on vit qu'on n'en pouvait venir à bout, on le lia de chaînes et on le conduisit en prison.

Cependant, un des serviteurs de Bauden, ayant ramassé le reliquaire que son maître avait jeté par terre, le mit par mégarde au milieu de ses vêtements ; et, lorsqu'on réunit les bagages, on plaça le tout sur le dos d'un cheval. Mais, à peine l'eut-on chargé de ce fardeau que, succombant sous ce poids sacré, il s'abattit, et ne put faire aucun mouvement. On plaça le fardeau sur un autre cheval, qui, en le recevant, s'abattit de même. On eut beau le presser à coups d'aiguillons jusqu'à l'ensanglanter, jamais l'animal n'eut la force de se relever, jusqu'à ce qu'on eût connu la cause de cet accident étrange. Au milieu d'un violent accès de folie, le moine Bauden s'écria que le reliquaire, — qu'il avait porté, quoique indigne, — se trouvait au milieu de ses vêtements, et que le cheval ne pourrait se relever qu'après être débarassé de ce fardeau. On fouilla les bagages, et aussitôt on découvrit le reliquaire.

Inspiré par un sentiment de pieux respect et de religion profonde, Nectaire, l'illustre sénateur (2), chargea un enfant plein d'innocence et de pureté de porter les reliques sacrées, et on se remit en route.

(1) *Virum magnificum.*

(3) *Vir sublimis.*

Au bout de peu de temps, dans le cours de ce voyage, Bauden, toujours privé de sa raison et tourmenté par l'esprit mauvais, se mit tout-à-coup à prendre la fuite, aux yeux de ses compagnons ; et, dans sa course vertigineuse, il fit près de douze milles pendant la durée d'une heure ; puis, accablé de fatigue, il tomba par terre à demi-mort. Quand ses gardiens purent le rejoindre, ils le conduisirent dans une maison [à Limoges].

Le lendemain, s'étant levé dès l'aurore, toujours obsédé par le mauvais esprit, il se présenta devant le tombeau sacré de saint Martial ; et là, dès qu'il eut fait la confession de sa faute, délivré de l'esprit malin, il mérita d'être guéri et de recouvrer la raison et la santé corporelle.

Pendant que le peuple restait dans l'église de saint Martial, retenu par l'admiration que lui causait la vue de ce miracle, voici qu'un des serviteurs de Nectaire, l'éminent personnage (1), venant à lui d'un pas rapide, lui annonce que son épouse est tombée gravement malade, et qu'elle se trouve en grand danger de mort. « Revenez chez vous en toute hâte, lui dit-il, si vous voulez la trouver en vie. » Nectaire, ayant confiance en la bonté de Dieu, ordonne à l'enfant qui avait porté le reliquaire de saint Yrieix de se remettre immédiatement en route avec lui, de manière à arriver à Riom le plus promptement possible. Quand il rentra dans sa demeure, toute la famille était dans le deuil, et les serviteurs se laissaient aller aux lamentations. Ils étaient désolés de voir leur bonne maîtresse arrivée si soudainement à l'article de la mort. La pauvre malade avait les yeux fermés, et on s'attendait à la voir mourir, attendu qu'une espèce de nœud, qui lui fermait le gosier, l'empêchait de prendre aucune nourriture. Elle avait perdu l'usage de la voix, et ses yeux, couverts de ténèbres, ne lui permettaient pas de reconnaître son époux. Mais, chose admirable ! aussitôt qu'on eut suspendu à son cou le reliquaire de saint Yrieix, la mort fut pour ainsi dire mise en fuite. Voici que ses yeux s'ouvrent à la lumière ; elle reprend la respiration, elle revient à la vie et à la santé ; par un violent effort, elle brise le nœud qui lui fermait le gosier et ne lui permettait pas de prendre de nourriture ; elle est rendue à l'affection de son époux et de sa famille au moment où la mort apparaissant sur le seuil de la porte, s'apprêtait à s'emparer de sa proie. On fit venir les prêtres ; et le précieux reliquaire, remis entre leurs mains, fut porté avec vénération au monastère de Saint-Yrieix (2).

(1) *Virum magnificum.*

(2) *Gregor. Turon.*, édit. RUINART, col. 1305, 1306. — *Patrolog.* t. LXXI, col. 1139-1141).

Qui pourrait raconter en détail, s'écrie l'ancien biographe de saint Yrieix, toutes les merveilles que le Seigneur Jésus-Christ opère chaque jour devant le tombeau sacré de son serviteur fidèle ?

Par suite d'une blessure grave, un jeune homme appelé Babolène, dont le père avait le même nom, était devenu paralysé de tout son corps. Afin d'obtenir sa guérison, sa mère fit le vœu de le présenter devant le sépulcre de saint Yrieix. Donc, un jour, ses parents le portèrent devant le tombeau du bienheureux. Au moment où ils entraient dans l'église, les moines célébraient les veilles sacrées et chantaient l'office nocturne. Le jeune homme fut déposé sur le pavé de la basilique. Vers minuit, voilà que tout-à-coup il pousse un cri d'émotion, il sent que ses membres, qui étaient disloqués, se remettent en place, et aussitôt il se lève, se dresse sur ses pieds et se met à marcher d'un pas ferme. Et c'est ainsi que celui qui avait été porté à bras au tombeau de saint Yrieix put s'en retourner sans aucun aide ; et ses parents, le cœur inondé de joie, regagnèrent leur demeure en rendant grâces au Christ.

Il est bon de considérer les grâces miraculeuses que Dieu accorde à l'intercession des saints pendant cette vie, afin d'avoir une idée de la gloire suprême et du magnifique triomphe que Dieu leur accorde dans la patrie céleste.

Il y avait au monastère d'Ambazac (1), qui n'est pas loin de la ville [de Limoges], un moine nommé Gaudomère, qui, possédé du mauvais esprit, voulait se jeter sur tous ceux qui se présentaient à sa vue pour les déchirer et les mordre. On l'avait chargé de deux chaînes, et on le traînait à l'aide de ces liens comme un criminel qu'on mène à son juge. Un jour, on le conduisit au tombeau de saint Yrieix, et là, il eut le bonheur de recouvrer la raison et la santé. Les chaînes dont il était garotté se brisèrent d'elles-mêmes, et il s'opéra dans le même moment un double miracle : car il fut dégagé subitement des fers qui l'enchaînaient, et il fut délivré, par le secours de la grâce divine, du démon qui l'obsédait. Et maintenant, affranchi du joug cruel de l'ennemi qui le tenait en servitude, jouissant de la liberté des enfants de Dieu, il convertit un grand nombre d'âmes au service du Seigneur tout puissant.

Chose admirable ! si quelque prisonnier chargé de fers pour une cause quelconque vient à passer sur la place publique qui avoisine la basilique de saint Yrieix, il a beau être enchaîné, dès qu'il arrive en face de l'église [et qu'il invoque la protection du bienheureux],

(1) *Monasterium Ambaciani*. — Ce document montre qu'il y avait un monastère à Ambazac dès le vi^e siècle.

aussitôt ses chaînes tombent, ses liens se brisent, et on ne peut plus lui ôter sa liberté.

Là les miracles succèdent aux miracles. Un jour, deux muets vinrent au tombeau de saint Yrieix. Leur langue ne pouvait proférer une seule parole ; mais ils priaient avec un cœur plein de foi. Aussitôt qu'on eut fait sur eux l'onction [avec l'huile bénite prise dans la lampe qui brûle devant le tombeau du saint abbé], leur langue fut déliée par la toute-puissance divine, et ils se mirent à parler et à bénir Dieu. Et on les vit, eux qui auparavant étaient muets, adresser la parole au peuple. Ils exaltaient la bonté du Seigneur à leur égard, se regardant indignes de la grâce qu'ils avaient reçue : car c'est là un caractère auquel on reconnaît les élus, c'est que, plus ils reçoivent de faveurs divines, plus ils avancent dans le sentier des vertus chrétiennes, plus ils se jugent indignes des dons célestes ; et ils restent ainsi dans les voies de l'humilité, de peur que, en se laissant aller à la vaine gloire, ils soient privés par leur faute des grâces d'en haut.

Quatre pauvres aveugles, venus de diverses provinces, se prosternèrent dans l'oratoire de saint Yrieix. Ils demandaient à Dieu de leur faire voir la lumière du jour, et ils cherchaient un remède à leur mal dans l'intercession du bienheureux. Pendant qu'ils répandaient leurs prières devant le tombeau sacré, implorant leur guérison d'une voix unanime, voilà que tout-à-coup le Seigneur ouvre les yeux de ces aveugles, et ceux dont les paupières étaient fermées depuis longtemps, ayant recouvré la vue, regagnèrent la porte du temple en rendant grâces à Dieu et en disant comme le vieux Tobie : « Oh ! quel bonheur pour moi ! pour moi, qui, auparavant, étais assis dans les ténèbres et ne pouvais voir la lumière du ciel ! (1) »

Devant ce tombeau sacré, par le secours de la grâce divine et les mérites de saint Yrieix, il s'opère chaque jour des prodiges et des miracles.

Ainsi la lampe (2) suspendue devant le sépulcre brûle sans cesse, et elle déborde toujours. Beaucoup de malades, recevant l'onction de cette huile sainte, sont guéris de diverses infirmités, et là on bénit sans cesse et sans relâche le nom du Seigneur, le Dieu éternel.

(1) *Quale gaudium mihi erit, qui in tenebris sedeo, et lumen cœli non video !* (TOBIAS, V, 12.)

(2) *Cicindelus*. Grégoire de Tours emploie ce mot dans le même sens : « Nam de oleo cicindeli, qui ad ipsum sepulcrum quotidie accenditur, cœcorum oculis lumen reddidit ». (*Histor. Lib. IX, n° 36. — Voir ibid., n° 34.*)

Plusieurs miracles ont été opérés auprès du lit de saint Yrieix, qui est conservé dans le bâtiment du monastère (1).

En divers lieux, partout où l'on porte ses reliques sacrées, et dans les endroits mêmes où elles ont été transportées, plusieurs prodiges sont opérés par les mérites du saint, que la gloire du Christ veut révéler et mettre en lumière.

Il serait trop long, dit en terminant le biographe de saint Yrieix, de raconter tous ces miracles en détail. Comme nous nous hâtons de mettre fin à cet opuscule, nous nous contentons de les indiquer brièvement : si nous voulions en faire un récit complet, nous excéderions les bornes, et nous craindrions de fatiguer le lecteur.

Qu'il nous suffise de dire que les chaînes des prisonniers, suspendues à son tombeau, rendent témoignage des miracles que nous n'avons pas racontés.

Chaque jour les malades viennent devant le sépulcre du saint ; là ils passent la nuit en prières, et ils sont guéris ; les aveugles viennent, et ils recouvrent la vue ; les possédés viennent, et ils sont délivrés ; les parjures y sont conduits, et là, ou ils meurent ou ils sont tourmentés par le démon ; les prisonniers chargés de chaînes y viennent, et ils sont délivrés ; les boiteux y sont amenés sur des chariots, et là, leurs pieds s'affermissent, et ils s'en retournent d'un pas alerte et joyeux. Beaucoup de guérisons sont opérées par l'huile sainte qui brûle devant le saint tombeau.

Combien de malades tourmentés par la fièvre ou par diverses infirmités, ou même captifs du démon, ont été guéris après la mort du bienheureux ? Les pages de cet opuscule ne suffiraient pas pour raconter tous ces faits en détail. Nous en avons recueilli quelques-uns comme un bouquet de diverses fleurs, pour répandre dans l'Eglise de Dieu un parfum d'édification, afin que ceux qui croient, ceux dont la conscience n'est pas souillée par l'amour des plaisirs mondains, puissent y cueillir des fruits de salut, et régner avec le Christ dans la gloire éternelle (2).

L'abbé ARBELLOT.

(1) *In monasterii sui prædio*. — Ce mot *prædium*, dans certains auteurs, veut dire *maison de campagne*.

(2) Ap. GREGOR. TURON., édit. RUINART, col. 1307. — *Acta SS.*, t. V. *aug.*, p. 193.

LA

SEIGNEURIE DE LA VILLENEUVE

CHAPITRE I^{er}

LES ORIGINES

La Villeneuve (1), en latin *Villa nova*, existait dès 1281. A cette époque ce village devait être nouvellement bâti.

Au midi de La Villeneuve, entre La Farge, La Prade et Le Plaisir (1), il y eut une ferme gallo-romaine : on y a trouvé, outre des briques à rebord, une meule de moulin à bras en granit très rouge.

Une sentence de la châtellenie de La Borne établit qu'en 1431 le village de La Villeneuve faisait encore partie de la baronnie de La Borne (2), en condition serve.

Dans les actes du xvi^e et du xvii^e siècle, La Villeneuve est honorée du titre de bourg.

Une sentence du sénéchal de la Marche, du 23 septembre 1475 (3), constate que les sénéchaux de La Borne tenaient parfois siège au lieu de La Villeneuve et y connaissaient des causes d'appel. Cet état prit fin en 1446, date du partage qui attribua la seigneurie de La Villeneuve, avec tous ses droits et prérogatives, à Antoine d'Aubusson, troisième fils de Jean d'Aubusson, seigneur de La Borne, du Dognon, d'Aleirac et de La Villeneuve.

La seigneurie de La Villeneuve, près Vallière, n'était donc qu'un démembrement de la baronnie de la Borne, elle-même détachée de la vicomté d'Aubusson.

Comme les paroisses de Vallière et de Saint-Séverin étaient le principal noyau de cette seigneurie, il est nécessaire de donner quelques renseignements sur ces deux paroisses.

(1) La Villeneuve, La Farge, La Prade, Le Plaisir, commune de Vallière (Creuse).

(2) La Borne, commune de Blessac (Creuse).

(3) Voy. copie de cette sentence à l'appendice.

CHAPITRE II

LA PAROISSE DE VALLIÈRE

§ 1^{er} *Le bourg, l'église et la cure*

Le bourg de Vallière domine l'agréable vallée, qui l'enveloppe et qui probablement lui a valu ce nom expressif *Vallaria*, ou comme on disait à l'époque gallo-romaine *Terminus Vallarensis*.

A l'époque mérovingienne apparaît le nom de Vallière sous la forme latine *Vallaria* (1). M. Maximin Deloche, dans son ouvrage sur les *Monnaies mérovingiennes du Limousin*, décrit deux triens sur lesquels sont inscrits ces mots : « *Vallaria vico* » (2). On frappait donc monnaie à Vallière sur la fin du VII^e siècle.

Du XI^e au XIV^e siècle, l'orthographe a un peu varié, on a écrit : Valera, Valeyra, puis Valeria, et enfin du XV^e siècle à nos jours Valière ou Vallière. Dans sa *Notice sur Vallière*, M. Antoine Thomas a prouvé que Vallières avec un s'était une mauvaise traduction du nom latin.

Au X^e siècle, nous retrouvons Vallière chef-lieu d'une vicairie, sorte de division administrative, sous l'autorité d'un fonctionnaire appelé vicaire, soumis au comte et inférieur en dignité au vicomte (3).

Après l'établissement du système féodal, la vicairie de Vallière disparut et le bourg fut englobé dans la vicomté d'Aubusson.

Le bourg de Vallière a été détruit presque entièrement deux fois et éprouvé souvent par des incendies. M. Chorlon, président du présidial de Guéret, nous a conservé dans ses *Mémoires* (4) le souvenir du plus ancien de ces sinistres : « Le samedi quatre janvier 1676 il arriva un grand incendie dans le bourg de Vallière, par l'imprudence d'un habitant qui fit brûler un cochon dans sa maison et cheminée, n'ayant pas voulu ni osé le faire brûler dehors, de crainte que le vent ne porta les bluettes sur les couvertures, et cette précaution causa ce qu'il craignait et voulait éviter ; car le feu s'étant mis à la cheminée et ensuite à la maison, il se communiqua aux

(1) Antoine THOMAS, *Notice historique sur Vallière*.

(2) *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XIV.

(3) Ant. THOMAS, *Notice historique sur Vallière*.

(4) Publiés par M. Autorde, 1886.

voisins et ainsi successivement aux autres, en sorte que par l'impétuosité du vent qui fut extraordinaire ce jour là dans toute la province, toutes les maisons du bourg furent incontinent toutes en feu : il en fut brûlé cinquante à soixante et ne s'en sauva que deux ou quatre éloignées des autres et où le vent ne put porter le feu ni la flamme. On eut peine à garantir l'église. Tous les grains, pailles et fourrages furent entièrement consumés avec la plupart des meubles qu'on ne put et qu'on n'osait aller quérir à cause de la violence de l'embrasement. C'est une perte qu'on a estimée à soixante mille livres et plus et qui ne peut être réparée de longtemps ». L'auteur involontaire de ce grave malheur était, suivant la tradition, un Despaignat.

Quarante ans après, dans la nuit du 19 au 20 mai 1716, le feu consuma dix-sept maisons d'habitation au moins, dans le bas du bourg, sans compter les granges et les étables. Le feu s'arrêta à l'arcade de la maison Cancalon. On raconte que l'incendie commença dans la maison Laudinas, où demeurait M^{me} de La Farge, alors malade ; en lui donnant des soins, une servante mit le feu au lit de sa maîtresse, qui eut peine à s'échapper.

Les abords du bourg de Vallière furent le théâtre d'une rencontre meurtrière entre les gabelous et les contrebandiers ou faux-sauniers. Le 21 octobre 1761, les derniers débris de la bande du fameux Mandrin, réduits à une quarantaine d'hommes, y attaquèrent une compagnie de gabelles, forte de cent cinq archers, et furent vainqueurs dans cet engagement (1).

La maison qui sert aujourd'hui d'hôtel de ville fut construite en 1473 pour le compte de Regnault de Maignac, prieur de Soumans.

Pierre Robert, lieutenant de roi au siège du Dorat, mort en 1638, écrivait : « A Valiere y a foire le lundy 3^e apres Pasques, a la S. Jean, S^{te} Radegonde, S. Martin d'yvert et quelques petites foires de brebialle et montons (2) ». Avant la Révolution, on ne tenait à Vallière que quatre foires : le troisième lundi après Pâques, le 13 août, le 27 septembre et le 12 novembre (3).

Vallière se trouvait sur le grand chemin de Bordeaux à Lyon et était la résidence d'un maître de poste, chargé de fournir des chevaux aux courriers. En 1678, Antoine Dartige, bourgeois de Felletin, était maître de la poste de Felletin et de Vallière : il fit le 24 sep-

(1) Cyprien PÉLATRON, *Histoire d'Aubusson*, page 182.

(2) Extraits publiés par M. Alfred Leroux dans le *Bulletin de la Société archéologique de la Creuse*, II, 171.

(3) JOULLIETTON, *Histoire de la Marche*, II, 266.

tembre 1681, un traité avec Jacques Marcheix, maître de poste du Compeix (1), par lequel ce dernier s'obligeait à servir la poste de Vallière pendant deux ans, moyennant quatre-vingt-dix livres par an. En 1693, Léonard Dartige était maître de la poste. En 1722, un autre Dartige était maître de la poste de Vallière; à la suite de démêlés avec Jean Moreaux de la Villatte, maître de la poste du Compeix, il fit transporter le relai au Fraisse, paroisse de Vallière, où il avait une propriété. Pour y arriver, il fallut toiser les distances. M. Quichon, chef des maîtres de poste, donna à cet effet un ordre ainsi conçu : « Chemin de Fraysse à Compeix ou jay passé et qu'il est nécessaire de faire arpenter pour statuer sur la résidence de la poste de Valiere. Du Fraisse au Brugeau (2) de la par le grand chemin de Banisse (3) au pont de Parsac (4) de la au Montel le Viconte (5) du Montel au Planchadeau (6) de la à St Pierre le Bost (7) du Bost a la Borderie (8) de la au Compeix. — Il faut toiser le chemin de Felletin au Compeix par Valiere et celui du Compeix a Felletin par la route cy dessus. Fait au Fraysse le 3^e juin 1724. — N^e quil faudra observer la distance de Feletin au Fraysse et celle de Felletin à Valière ». Le toisé eut lieu, mais Moreau prétendit que Dartige retirait la corde et la retenait cachée de plus de six pieds pour faire trouver qu'il y avait plus de chemin du côté de Chatain (9) à Valliere que du village du Fraisse au Compeix, par le Monteil au Vicomte et Parsac (10). Moreau n'en succomba pas moins, et l'itinéraire fut changé. Dartige était toujours maître de la poste en 1725. En 1768, Michel Prugnier, bourgeois, époux de Marguerite Dartige, était maître de la poste de Vallière; il demeurait au Fraisse et mourut en 1772.

La bulle du pape Urbain II, en date du 12 avril 1096, qui dénomme et confirme les possessions de l'abbaye de Saint-Martial, contient ces mots : « ecclesias de Valera videlicet sancti Sulpitii,

(1) Le Compeix, commune de Saint-Pierre-le-Bost, canton de Royère (Creuse).

(2) Le Brujau, commune de Vallière.

(3) Banize, commune du canton de Saint-Sulpice-les-Champs (Creuse).

(4) Parsac, sur le Thorion, commune de Chavanat, canton de Saint-Sulpice-les-Champs.

(5) Le Monteil au Vicomte, commune du canton de Royère.

(6) Le Planchadeau, commune de Saint-Pierre-le-Bost.

(7) Saint-Pierre-le-Bost, commune du canton de Royère.

(8) La Borderie, commune de Saint-Pierre-le-Bost.

(9) Châtain, commune du Monteil au Vicomte.

(10) Papiers de la famille Moreau, du Compeix.

sanctæ Mariæ, sancti Martini (1) ». Ce qui donnerait à croire qu'alors Vallière possédait trois églises ; cela ressort du reste d'une charte postérieure.

Une bulle du pape Alexandre III, donnée à Montpellier en 1162, donne à l'abbaye de Saint-Martial l'église de Vallière ; une bulle du pape Urbain III de 1186 confirme cette donation (2).

L'église actuelle, bâtie à la fin du XII^e siècle, porte à la clef de voûte de la troisième travée les armoiries de la maison d'Aubusson. On les voit encore sur un tombeau placé dans une chapelle attenante. Cette église est sous le vocable de saint Martin, évêque de Tours (3). Dans l'église on trouve une élégante chapelle du XIV^e siècle.

Les seigneurs de Larfeuillère avaient fondé dans l'église de Vallière, en l'honneur de la Vierge Marie, une vicairie, qui était à leur nomination et collation. Les seigneurs de La Farge y avaient aussi fondé une vicairie, appelée de Saint-Jacques (4).

Dès le XI^e siècle l'abbaye de Saint-Martial avait établi à Vallière un prieuré. Entre 1294 et 1303 mourut le chapelain de Vallière, que nous appelons aujourd'hui curé, qui avait donné à l'abbaye de Saint-Martial quarante sols, somme que le prieur de Vallière devait payer. Un peu plus tard Messire Adémar de Tiviers, chapelain de Vallière, donna à la même abbaye huit setiers de seigle, valant douze setiers, mesure de Limoges, à prendre sur le mas de La Villeneuve (5). Au XIII^e siècle le prieuré fut réuni à l'office de chambrier de Saint-Martial de Limoges ; à cette époque l'abbaye n'y entretenait qu'un seul moine (6). Les revenus du prieuré furent affermés en 1394 par Antoine de Myomandre, seigneur de Laubard et de Guimont, contrôleur en l'élection de la Marche.

La paroisse possédait une communauté de prêtres fondée en 1564.

La paroisse de Vallière était dans l'archiprêtré d'Aubusson, officialité de Chénérailles. En 1770, on lui donnait comme étendue un diamètre de deux lieues ; on y comptait dix-huit cents communians (7).

Les registres de baptême commencent en 1623.

(1) *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XLII.

(2) Inscriptions de Legros, p. 239.

(3) *Pouillé du diocèse de Limoges*, publié par l'abbé A. Lecler.

(4) Voy. à l'appendice quelques renseignements sur cette vicairie.

(5) *Obituaire de Saint-Martial*, publié par MM. Alfred Leroux, Emile Molinier et Antoine Thomas, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XXX.

(6) Ant. THOMAS, *Notice historique sur Vallière*.

(7) *Pouillé du diocèse de Limoges*, publié par l'abbé A. Lecler.

La cure était une cure séculière, sous le patronage de l'abbé de Saint-Martial, qui présentait le curé à la nomination de l'évêque.

En 1770, le curé payait trente-deux décimes sur les revenus de sa cure ; en était visiteur Bandy, curé de Saint-Yrieix, près Vallière (1).

En 1789, les dimes que percevait le curé s'élevaient à trois mille quatre cent soixante-six livres quinze sols sept deniers (2).

§ 2. Villages, collectes, seigneuries, ressort judiciaire

La paroisse de Vallière comprenait trente-cinq villages ou hameaux : Vallière, Pimpérigeas, Le Monteil-Ségur, La Vau-Soubrane, Le Plas, Murat, La Chaise (La Chiese, dans les anciens textes), Monplaisir (aujourd'hui Le Plaisir), La Prade, La Brot, La Villeneuve, Le Brujau, Le Puy-Judaud, Le Puy-Soubro, Planechau, Vialle, Essartean, La Perchade, Las Cous (aujourd'hui Lascaux), Le Mas-Voudier, La Chabassière (en partie seulement), La Seouve, Bandy, Le Fraisse, Sourliavou (originairument Soleiha-Volp, puis Soureilhavoux), Montoursy, Ussard (anciennement Gussard), Ussardet (anciennement Gussardet), Fraissanges. La Vau-d'Ugier (3), Le Boueix, Montpeyrour, Le Bouchet, Bousette, Le Massoubro (4). Six de ces hameaux, le Puy-Soubro, Ussardet, Le Boueix, Montpeyrour (dont le tènement est joui par les habitants du Ver), Le Bouchet, Bousette sont aujourd'hui disparus ; un autre, Le Massoubro, a été absorbé dans Vialle.

Depuis 1631, le bourg formait à lui seul une collecte. Les autres villages, moins La Vau d'Ugier, composaient la collecte de Vallière-paroisse (Exempts : le curé et monsieur du Vert, escuyer). Ces deux collectes étaient de l'élection de Guéret, généralité de Moulins. Plus tard la collecte de Vallière-paroisse fut fractionnée.

Le village de La Vau d'Ugier formait seul une collecte de ce nom, de l'élection de Bourgneuf, généralité de Limoges.

En 1745, le rôle de la collecte de Vallière-bourg ne contenait qu'un exempt, le curé ; celui de la collecte de Vallière-paroisse n'en con-

(1) *Pouillé du diocèse de Limoges*, publié par l'abbé A. Lecler.

(2) P. VALADEAU, *Nouveau Dictionnaire de la Creuse*.

(3) Ce village était originairement composé de trois agglomérations distinctes : La Vau, Le Gier et Le Puy du Gier. Son nom devrait donc s'écrire Lavau du Gier, et non Lavaud-Ugier comme on l'écrit aujourd'hui.

(4) Pour l'orthographe des noms de ces villages, ainsi que de ceux de la paroisse de Saint-Séverin, nous suivons M. Ant. Thomas dans sa *Notice historique sur Vallière*.

tenait aucun. En 1778, le rôle de la collecte de Pimpérigeas s'élevait à 1,787 livres 13 sols, ne renfermait aucun exempt et contenait soixante-seize cotes, dont quarante feux vifs, sur lesquels quatre domaines à quatre bœufs et trois moulins. En 1779, le rôle de la collecte d'Essartean s'élevait à 3,919 livres 17 sols 6 deniers, contenait un exempt, le curé, cent-seize cotes, dont quatre-vingts feux vifs, sur lesquels trois domaines. En 1782, le rôle de la collecte de Montoursy s'élevait à 2,701 livres 3 sols ; il était dressé par les quatre collecteurs, en présence du receveur particulier des finances en l'élection de Guéret, commissaire nommé par l'intendant de la généralité de Moulins ; il contenait soixante-sept côtes, dont soixante feux vifs, sur lesquels quatre domaines à deux bœufs, quarante-six particuliers à deux vaches et deux moulins, dont l'un en ruines. En 1786, le rôle de la collecte du bourg de Vallière s'élevait à 1,487 livres 13 sols et contenait deux exempts, le curé et son vicaire, soixante cotes, non compris celles d'un denier, dont quarante-six feux vifs, sur lesquels un domaine sans bâtiments ni bestiaux, sept particuliers à deux vaches et quatre à deux bœufs (1).

En 1440, sur l'impôt de la Haute-Marche, qui était de 7,042 livres, la paroisse de Vallière paya 66 livres ; sur celui de 1441, qui était de 6,142 livres, elle paya 50 livres (2).

Quelques villages payaient au comte de la Marche et plus tard au roi une redevance en cire : Pimpérigeas, Le Bouchet, La Villeneuve et La Chaise, ensemble 10 livres, Fraissanges 10 livres.

Les seigneurs ou marquis de La Villeneuve, les barons de La Farge, les seigneurs de Saint-Marc-à-Frongier (3), la baylie du Mas-Voudier, les seigneurs de Pimpérigeas, la châtellenie d'Aubusson, les seigneurs de Banizette (4) étaient les principaux seigneurs justiciers de cette paroisse.

Le bourg de Vallière (partie orientale et méridionale) (5), La Vau-Soubrane, La Chaise, La Prade, La Villeneuve, Le Brujau (en partie), Le Puy-Soubro, Planechau (tènement joui par les habitants de Fraissanges, l'étang et le moulin), Vialle (tènement de Constant Salvy et de Las Pourrault), La Perchade, La Chabassière, Bandy (en grande partie), Sourliavou, La Vau du Gier (tènement du Ludour), Le Bouchet, Bousette, Monplaisir ressortissaient à la justice de la seigneurie de La Villeneuve.

(1) Archives de la Creuse, série C.

(2) Bibliothèque Nationale, fr. 23901.

(3) Saint-Marc-à-Frongier, commune du canton d'Aubusson.

(4) Banizette, commune de La Nouaille, canton de Gentioux (Creuse).

(5) Terrier de 1503. — Archives de la Creuse, E, 23.

Le bourg de Vallière (partie occidentale et septentrionale), Le Monteil-Ségur, Le Plas (en partie), Murat, Planechau (la plus grande partie), Vialle (la plus grande partie), Essartean (tènement de Jugnat), le Moulin du Monteil de Vialle, Montpeyroux, Bandy (tènement de Murat), Fraissanges (tènement de Planechau) dépendaient de la juridiction de la baronnie de La Farge.

Une petite partie du bourg de Vallière, une partie du Plas, une partie du Brujau, la plus grande partie du territoire d'Essartean, le village de Las Cous, Le Mas-Voudier, Le Fraisse, ressortissaient, à cause de la baylie du Mas-Voudier, à la justice de la châtellenie d'Aubusson.

Pimpérigeas et son territoire formaient une justice séparée.

Le village d'Essartean, Ussard, Le Massoubro étaient justiciables de la seigneurie de Saint-Marc-à-Frongier.

La Seouve, La Brot et le Puy-Judaud ressortissaient à la châtellenie d'Aubusson.

Gussardet ou Ussardet, aujourd'hui disparu, était le siège d'une justice minuscule.

Fraissanges, Le Boueix dépendaient de la justice seigneuriale de Banizette.

Montoursy relevait de la justice et châtellenie de Felletin (1).

Enfin une partie de la Vau du Gier était en Poitou et dépendait de la justice de la baronnie de La Villeneuve au Comte et Nedde.

§ 3. *Curés et vicaires, notaires, médecins, chirurgiens, etc.*

1° Curés et vicaires :

Cette paroisse a eu successivement pour curés (2) :

Adémar de Tiviers, chapelain	Antoine Malbet (1668-1689);
(commenc. du xiv ^e siècle);	Léonard Ballot (1689-1724);
Guillaume de Sandelis (vers 1457);	Claude Sallandrouze (1725-1759);
Jean du Genest (1612);	Antoine-Blaise-Léonard Degas
Pierre Marquet (1623-1631);	de la Combe (1759-1793);
Georges du Brugeaud (1631-1638);	Chirac (1803-1810);
Annet du Brugeau (1638-1656);	François-Gilbert Mergoux (1810,
François Faurye (1657-1668);	1817).

(1) Montoursy devait une rente féodale annuelle de huit boisseaux avoine au seigneur de Larfeuillère.

En 1605, devant Sulpice Meaulme, notaire royal à Aubusson, Antoine Garreau, sieur de la Buxerette, faisant pour Jean de Montaignac, seigneur de Larfeuillère, vendit cette rente aux habitants dudit village, moyennant la somme de quarante livres tournois (Arch. de la Creuse, E. 1241).

(2) Registres paroissiaux de Vallière.

Les fonctions de vicaire furent successivement remplies par :

Sébastien des Cous (1539);	Vessière (1716);
François de Pimpérigeas le Jeune, mort en 1563;	Jean-Baptiste Dubreuil (1718);
Georges du Brugeau (1612, 1614);	Léonard Ballot, 3 ^e fois (1719-1723);
François Faurie (1648, 1656);	Henri Durand (1723-1727);
Michel Despaignat (1668, mort en 1671);	Gardel (1731);
Antoine Banaudon (1671, mort en 1686);	Léonard Ballot, 4 ^e fois (1731);
L. Vacher (1671) (1);	Sauvage (1732);
Léonard Ballot (1675-1683);	Léonard Ballot, 5 ^e fois (1735);
Jehan Despaignat (1677);	Léonard-Ponthus Gasne (1738, 1742);
Chaistan (1683);	Degas de la Combe (1755, 1756);
Guill. Duprat (1687).	Guilhon (1758);
François Lavergne des Jacques (1689);	Bonnafon (1758, 1759);
Silvain Johanneau (1689);	Chouzioux (1760, 1761);
J. Darfeuilhe (1692);	Péconet (1762);
Léon Tixier (1693);	Bussière 1768-1770);
L. Meaulme (1695);	Gérardy (1770);
A. Besses (1696);	Marien Tabouret (1771, 1773);
J.-B. Mavalp (1700);	Veyrier (1774);
Chincout (1700);	Marien Tabouret, 2 ^e fois (1776);
Delpoux (1701);	Léonard-Joseph Goumy (1776-1779);
Dupuis (1702);	Mergoux (1780);
C. Besses (1702);	Jean-Alexis Bandy (1781, 1782);
Michel Finet (1704);	Bénassy (1787);
Brisse (1706-1707);	Maraud (1788);
Léonard Ballot, 2 ^e fois (1707-1711);	Jacques Dubrugeaud (1790);
Remy Mazetier (1714, 1715);	Jean-Alexis Bandy, 2 ^e fois (1790);
Antoine Vescherre (1715);	Gravier (1792);
	Collard (1818-1819);
	Longy (1819, 1820);

2^e Notaires :

(Nous désignerons par un R majuscule les notaires royaux).

Despaignat R (1505, 1567);	Sébastien de Las Cous (1523) (2);
Loys Laurent (1514, 1534);	Maldent (1530);
François de La Brouhe (1520, 1539);	Pierre Boulhot (1530, 1551);
	L. Boulhot (1554);

(1) Il était précepteur au château de La Villeneuve.

(2) Signait « De Parietibus ».

Pierre Laurent (1555);	Léonard Meystrot R (au Mas-
Joseph Despaignat (1555);	Voudier, 1657, 1688);
Blaise Despaignat (1559, 1565);	Ballot (à la Chaise, 1660, 1681);
Jehan Boriel R (1572, 1598);	François Despaignat R (1681,
Antoine Goumy R (1573, 1582);	1690);
Leonard Laurent (1590, 1600);	Malledent (1692);
Jehan Despaignat R (1590, 1601);	François Gasne l'ainé R (1701-
Jammet Boriel (1610, 1643);	1715);
Gaspard Parrot (1620);	François Gasne le jeune (1715-
Antoine Boriel R (1621, 1627);	1735);
Jehan Ballot R (1623);	Etienne Leblanc R (à Pimpéri-
Noël Boriel R (1623; mort en	geas, 1721-1732);
1645);	Léonard Gasne R (1722, mort en
Jehan Despaignat R (1624, 1636);	1735);
Joseph Despaignat R (1631, 1644);	François Le Faure R (1735, 1757);
Martial Meystrot R (1633, 1651);	Claude Barben R (à Pimpérigeas,
Léonard Despaignat R (1635,	1750-1780);
1649);	Marc-Antoine Leblanc R (à Pim-
Jacques Clouzaud R (1644, 1661);	périgeas, 1751-1755);
Pierre Regnaudon R (1647, mort	Jean Goumy aîné R (1752-1759);
en 1651);	François Goumy R (1762-1810);
Jehan Despaignat R (1648, 1672);	Jean Goumy jeune (1783-1818);
Louis Mourellon R (1653, mort	François Mergoux (an IV-1815);
en 1662);	René Bandy (à Pimpérigeas,
	an VIII).

3° Contrôleurs des actes :

Amable Michellet (1693);	J. Le Faure;
Gasne aîné;	J. Goumy;
Gasne jeune;	Fr. Goumy.

4° Docteurs en médecine :

Amable Michellet, conseiller médecin ordinaire du roy (1714, 1746).

5° Chirurgiens :

Louis Rochon de Fournoux (1679);
 Jean Parrot (1679);
 Jean Michelet, sieur de Ventenat (1681, 1689);
 Jean Marcheix (à La Vau du Gier, 1687, mort en 1718);
 Jean Mingot (1718, mort en 1724);
 Jean Montaigne (1723);
 Jean Goumy (1740, 1742);
 Pierre Tasté (1749);
 Pierre Rousset (1764, 1772).

6° Apothicaires :

Léonet Rouchon, opérateur-apothicaire (1679);
 Jean Michelet, sieur de Ventenat (1681, 1689);
 Léonard Brisse (à Planechau, mort en 1693);

7° Maîtres d'école :

Léonard Despaignat (1697);
 Charles Frémonteil (1766);
 Jean Dumas (1728, 1733).

CHAPITRE III

LA PAROISSE DE SAINT-SÉVERIN

§ 1^{er}. *Le bourg, l'église et la cure*

Le bourg de Saint-Séverin, situé au dessous de celui de Vallière, en était fort rapproché. La courte distance qui les séparait est occupée actuellement par une double rangée de maisons. Il est difficile de reconnaître ou s'arrêtent les limites respectives de ces deux agglomérations. En général, on donne le nom de Saint-Séverin au faubourg situé au-dessous de la route d'Ahun à Gentioux.

En 1698, le bourg était fort grand et composé de plus de cinquante maisons.

L'obituaire de la cathédrale de Limoges dit que l'on célébrait le seizième jour des calendes d'avril l'anniversaire de Sebrand Chabot, évêque de Limoges, mort le deuxième jour des calendes d'avril 1197, moyennant une rente de vingt-cinq sols sur l'église de Saint-Séverin de Vallière (de Valveyra) (1).

Cette église était sous le vocable de Saint-Séverin et de Sainte-Marguerite (2). Comme elle menaçait ruines, en vertu d'ordonnanceroyale du 7 août 1825, elle fut vendue le 22 janvier 1826 et démolie en 1828. Il n'en reste plus traces.

Les seigneurs de Larfeuillère avaient fondé dans l'église de Saint-Séverin, en l'honneur de la vierge Marie, une vicairie, qui était à leur nomination.

La paroisse de Saint-Séverin, aujourd'hui comprise dans la commune de Vallière, était dans l'archiprêtré d'Aubusson, officialité

(1) Beauchet-Filleau, *Dictionnaire généalogique des familles du Poitou*, II, 176.

(2) *Pouillé du diocèse de Limoges*.

de la cathédrale. En 1770, on lui donnait comme étendue un diamètre de une lieue et demie ; on y comptait deux cents communians.

La cure était séculière, sous le patronage du chapitre de la cathédrale de Limoges, qui présentait le curé à la nomination de l'évêque.

En 1770, le curé payait soixante décimes sur les revevenus de sa cure ; en était visiteur Bandy, curé de Saint-Yrieix, près Vallière (2).

Le curé de Saint-Séverin percevait des dimes dans les paroisses de Saint-Yrieix (1), Saint-Pierre-le-Bost, Le Monteil-au-Vicomte, Saint-Marc-à-Frongier et Saint-Quentin (1).

§ 2. *Villages, collectes, seigneuries, ressort judiciaire*

La paroisse de Saint-Séverin comprenait quatorze villages ou hameaux : Saint-Séverin, Les Ramades, Les Farges, Las Fargettas, Le Ludour (2), Le Mazeau, Le Malard (en partie), Vaux, Le Ver, La Chabassière (en partie) (3), La Farge, Trouchassou, Epagnat, Marvier. Quatre de ces hameaux, Les Ramades, Le Ludour, Le Mazeau, Las Fargettas n'existent plus aujourd'hui. Un autre, Le Malard, après avoir disparu depuis longtemps, doit une nouvelle vie à la construction faite par M. du Miral (4).

En 1683 cette paroisse comptait 448 habitants. Elle formait, au point de vue fiscal, une collecte de l'élection de Guéret, généralité de Moulins. En 1777, le rôle de la collecte de Saint-Séverin s'élevait à 1.330 livres 8 sols 6 deniers, et contenait un exempt, le curé, soixante cotes, dont quarante feux vifs, sur lesquels un domaine à quatre bœufs et un moulin (5).

La collecte de Saint-Séverin fut fractionnée au XVIII^e siècle, Le Ver et Epagnat formèrent une collecte séparée.

En 1440, sur l'impôt de la Haute-Marche, qui était de 7.042 livres, la paroisse de Saint-Séverin paya 25 livres ; sur celui de 1441, qui était de 6.142 livres, elle paya 22 livres (6).

(1) Saint-Yrieix-la-Montagne et Saint-Quentin, communes du canton de Felletin.

(2) Voir à l'appendice un ascensement du Ludour.

(3) La Chabassière dépendait pour la plus grande partie de la paroisse de Vallière.

(4) Lachaud, aujourd'hui commune du Monteil-au-Vicomte, faisait anciennement partie de la paroisse de Saint-Séverin ; il en avait été détaché en 1666.

(5) Archives de la Creuse, série C.

(6) Bibliothèque Nationale, fr. 23901 (publié par M. Antoine Thomas).

Trouchassou payait une livre de cire au roi.

Les seigneurs ou marquis de La Villeneuve, les barons de La Farge, les vicomtes du Monteil, les seigneurs de Saint-Marc, la baylie du Mas-Voudier étaient seigneurs justiciers de cette paroisse.

Le bourg de Saint-Séverin, moins l'église, le presbytère et leurs dépendances, le lieu et tènement des Ramades, joui par les habitants de La Mouline, contenant quatre-vingts setérées (1) et confrontant les villages de La Mouline, Le Mas, Puy-Joint (2) et La Chaise, le lieu et tènement du Ludour, le lieu et tènement du Malard, Vaux, La Chabassière, Trouchassou (une maison et le territoire avoisinant le moulin de Planechau), Marvier ressortissaient à la justice de la seigneurie de La Villeneuve (3).

L'église et le presbytère du bourg, Le Ver, La Farge, Epagnat (en partie) dépendaient de la juridiction de la baronnie de La Farge.

L'autre partie d'Epagnat ressortissait, à cause de la baylie du Mas-Voudier, à la justice de la châtellenie d'Aubusson.

Le tènement du Mazeau était justiciable de la seigneurie de Saint-Marc-à-Frongier.

Enfin Les Farges et le tènement de Las Fargettas étaient sous la juridiction de la châtellenie du Monteil-au-Vicomte.

La commune de Saint-Séverin fut réunie à celle de Vallière par décret impérial du 14 janvier 1814.

§ 3. *Curés et vicaires, notaires, etc.*

Ont été curés de la paroisse de Saint-Séverin :

Annet Ryvet (1578) ;	François Cathy (1696-1697) ;
Arnaud Rivet, son successeur ;	Pierre d'Auvergne (1697-1732) ;
François Audoinet (1602) ;	Louis Masson (1732-1733) ;
Jean Gourdon ;	François Defournoux (1735-1752) ;
Aunet-Jehan Rigoudys, son suc-	Jean Moreau (1753-1761) ;
cesseur (1634, 1636) ;	François Moreau (1761-1764) ;
Germain Rigoudys (1637-1646) ;	Léonard Moussard-Dubreuil
Damien Faure (1646) ;	(1764-1773) ;
Jacques Coste (1656, 1662) ;	Cosse (1773-1776) ;
Damien Faure (1662, 1694) ;	Chirac (1777-1793, 1802).

(1) Dans le ressort de La Villeneuve, la setérée était de 161 toises carrées, ce qui représente 44 ares 19 centiares.

(2) La Mouline, Le Mas, Puy-Joint commune de Banize.

(3) Terrier de 1503. — Archives de la Creuse, E, 23.

Ont été vicaires de la même paroisse :

Jehan d'Essarteaux (1518) ;	Dartige (1702, 1703) ;
François Faurye (1656) ;	François Defournoux (1729) ;
Banaudon (1672) ;	Gardel (1731) ;
Léonard Ballot (1675-1683) ;	Veyrier (1777) (1).
Léonard Dumas (1697) ;	

Comme notaire, nous connaissons seulement François Aupierre R. (à Vaux, 1713, 1716).

CHAPITRE IV

LA JUSTICE DE LA CHATELLENIE DE LA VILLENEUVE

La juridiction de la châtellenie de La Villeneuve, en Marche, était une justice seigneuriale haute, moyenne et basse, dont les appels étaient portés devant la sénéchaussée de la Marche à Guéret. Avant la séparation entre la seigneurie de La Villeneuve et la baronnie de La Borne, les appels de la juridiction de La Villeneuve étaient portés devant le sénéchal de La Borne.

Les officiers de cette justice étaient à la nomination du seigneur. On y comptait un juge châtelain, un lieutenant de la justice, un procureur fiscal ou d'office, son substitut, un greffier et un ou plusieurs sergents. Des procureurs postulaient près cette juridiction. Enfin des notaires, aussi à la nomination du seigneur, exerçaient dans le ressort de cette juridiction, concurremment avec les notaires royaux.

Toutes ces charges étaient vénales ; les titulaires en étaient pourvus moyennant finances. Les greffiers, le plus souvent, n'étaient pas nommés à vie, mais pour un temps déterminé, pendant lequel ils payaient chaque année un fermage pour les revenus du greffe. Dans l'aveu de 1684, on lit : « Pour l'exercice de laquelle châtellenie et justice d'icelle ledit seigneur a droit de nommer des officiers et d'y mettre un juge chatellain, lieutenant, procureur fiscal, greffier, sergens et autres. Il y a prison et pilory au bourg de Valière pour la punition des criminels, lieu et place publique pour peremptorier bien meubles et immeubles suivant la coustume du païs et comté de la Marche. En outre a droit de mesure. »

(1) Registres paroissiaux de Saint-Séverin.

Ressortissaient à la justice de la seigneurie de La Villeneuve en 1789 :

1° Dans la paroisse de Vallière : Le bourg (en partie), La Vau-Soubrane, La Chaise, Monplaisir, La Prade, La Villeneuve, Le Brujau (en partie), Le Puy-Soubro, Planechau (en partie), Vialle (en partie), La Perchade, La Chabassière, Bandy (en partie), Sourliavou, La Vau du Gier (en partie), le lieu et tènement du Bouchet, le lieu et tènement de Bousette;

2° Dans la paroisse de Saint-Séverin : Le bourg (en grande partie), le lieu et tènement des Ramades, le lieu et tènement du Ludour, le lieu et tènement du Malard, Vaux, La Chabassière, Trouchassou (en partie), Marvier ;

3° Dans la paroisse de Banize : La Mouline, Le Moulin des Neuf Bœufs, Puy-Jouint, Rebeyreix (auj. Rebéry) (1) ;

4° Dans la paroisse de Saint-Yrieix : Le Marcelleix (en partie), Serre, La Valette (tènement du Masclau), Peylanges (une seule maison d'habitation, plusieurs bâtiments et divers héritages), Puybessas, Cherfeuil (2), Lorthomas (héritages des Bandy (3) ;

5° Dans la paroisse de Saint-Marc-à-Loubaud (4) : Pourchérourx (tènement des Aguestiaux), Lavaud-Gelade (tout le village, moins deux maisons, un jardin et une chenevière) (5) ;

6° Dans la paroisse de Saint-Quentin : Montoulier (6).

On tenait les audiences à Vallière, en 1619 dans la maison de Jean Piollet, en 1675 le jeudi dans la maison du greffier Jouhaud. En 1758, le comte de Nadaillac fournit dans son château de La Villeneuve une chambre convenable pour y tenir tous les mercredis les audiences de la justice.

En 1475, le comte de la Marche, seigneur de La Farge, et Antoine d'Aubusson, seigneur de La Villeneuve, se disputaient le droit de justice sur le bourg de Vallière et celui de Saint-Séverin. Noble messire Jehan Piédieu, chevalier, seigneur de Sainte-Affère, garde de la Marche, et M^e Jehan Dubost, chatellain d'Ahun, avaient été chargés avant 1475 d'une enquête dans un procès pendant entre eux. Par sentence rendue le 23 septembre 1475, signée *J. Dupré*, gref-

(1) Ces villages de la paroisse de Banize, après avoir dépendu de la châtellenie de La Borne, étaient passés à celle de La Farge, mais vers 1572 les droits de justice furent acquis par le seigneur de La Villeneuve.

(2) Terrier de 1503. — Archives de la Creuse, E, 23.

(3) Terrier de 1624 à 1625. — Arch. de la Creuse, E, 24 ; E, 232.

(4) Saint-Marc-à-Loubaud, commune du canton de Gentieux.

(5) Terrier de 1503.

(6) Terrier de 1624 à 1625. — Arch. de la Creuse, E, 24, 232.

fier, Loys du Puy, chevalier, seigneur du Couldray et de Bellefaye, sénéchal de la Marche. et Jehan Froment, licencié ès-loys, chatelain d'Aubusson et de Felletin, commissaires en cette partie, à ce commis par le duc de Nemours, comte de la Marche, les droits respectifs des justices de La Villeneuve et de La Farge sur les bourgs de Vallière et de Saint-Séverin furent définitivement réglés, et le seigneur de La Villeneuve fut maintenu dans le droit d'avoir en sa justice double siège et un sénéchal pour juger les causes d'appel, droit que lui contestait le procureur du comte de la Marche, seigneur de La Farge (1).

Les seigneurs de La Villeneuve avaient établi des piloris de justice, ainsi qu'il résulte d'une sentence de la sénéchaussée de Guéret du 26 novembre 1594, condamnant les habitants de Murat, ainsi que Françoise Laurens, veuve de Pierre Esmoing, seigneur de Monséguy (1), et Marguerite Mouron, veuve de Léonet Laurens, à laisser aux habitants du Puy-Judand la jouissance du champ « paschier » de Las Sauniéras, attenant aux communaux de Murat, Fraissanges, Bandy, au grand chemin de Limoges et au chemin de la Seouve à Fraissanges. Cette sentence contient la mention suivante : « estant la première borne d'iceluy champt près des piliers de justice que le sieur de La Villeneuve a fait lever et planter près du chemin de Limoges ».

Comme seigneurs hauts justiciers lesdits seigneurs étaient tenus de faire exécuter les ordonnances des intendants. Le 21 mars 1695, Jacques Le Vayer, chevalier, conseiller du roy en tous ses conseils, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, intendant de justice, police et finances de la généralité de Moulins, rendit à Aubusson, sur la demande de Léonard Dartige, maître de poste au bourg de Vallière, et ouï le sieur de Nadaillac, seigneur haut justicier des lieux de Marvier et de la Cheze (2), attendu que le passage au lieu de Marvier était devenu impraticable pour le courrier ordinaire, qu'il en était de même de celui de la Cheze, une ordonnance portant que les tenanciers des villages de Lavaux et Ugier (2) et Pimpérigeas seraient tenus conjointement de contribuer dans quinzaine à la réparation nécessaire du passage de Marvier, lesdits habitants pour une moitié, les maîtres de poste de Vallières et du Compeyx pour chacun un quart; que les villages de Vauxsoubrane (2), La Chabassière, Le Monteil-Ségur, Vaux, Les Farges et Lachaud seraient tenus pareillement dans quinzaine de contribuer aux répa-

(1) Arch. de la Creuse, E, 230. — Voy. copie de cette sentence à l'appendice.

(2) Le Monteil-Ségur (?), La Chaise, La Vau du Gier, La Vau-Soubrane.

rations du passage du lieu de la Chèze; que pour cet effet serait fait un bail au rabais, parties appelées, devant le juge des lieux. Le juge châtelain de La Villeneuve rendit une ordonnance permettant d'assigner les maîtres de poste et autres parties intéressées à comparoir devant lui pour voir établir le bail au rabais desdites réparations, et les sommations furent données à la requête de M^e Jean Marcheyx, procureur d'office en la châtellenie de La Villeneuve, demeurant au bourg de Vallière.

Les justices de La Villeneuve et de La Farge furent réunies après l'acquisition de la baronnie de la Farge par le seigneur de La Villeneuve et dès 1770 portaient le nom de justice de La Villeneuve-Vallière.

Comme juges châtelains de la Villeneuve nous connaissons :

Jean Cusinet, « chastelain » (1535);

Jacques Musnier, licencié en droit, « chastelain » (1606, 1607);

Yves Musnier, sieur de Fressanges, licencié ès-lois, « chatelain et juge ordinaire » (1651, 1662);

Maledent, « juge châtelain » (1699);

François Gasne, notaire royal, « châtelain » (1710, inhumé dans l'église paroissiale de Vallière, le 7 janvier 1715);

Léonard Gasne, notaire royal, « juge châtelain » (1727, mort en 1735);

Noble Jean-Léonard Fayolle de Villegerat, seigneur de La Rochette, demeurant à la Seouve, « juge châtelain » (1744, mort le 20 janvier 1762);

François Goumy, avocat en parlement, « juge châtelain » (1769, 1777).

Comme procureurs fiscaux ou d'office :

Noël Boriel, notaire royal (mort en 1645);

Léonard Despaignat (1647);

Etienne Descoulx, sieur de Bourcyt, demeurant à Aubusson (1652, 1653);

Michel Meaulme, sieur de la Troudière, avocat en parlement (1673, mort à 70 ans et inhumé dans l'église de Vallière, le 10 juin 1680);

Jean Olivon (1686);

Jean Marcheyx (1695);

Léonard Goumy (1727);

Jacques Goumy (1762).

Comme greffiers :

Antoine Marcou (1627);	François Gasne (1705, 1706);
Jehan Jouhaud (1639, mort en 1662);	Léonard Gasne (1707, 1710);
	Léonard Sallandrouze, sieur du
François Jouhaud (1665, 1675);	Teil (1731);
Leslis (1670);	Jean Goumy (1765, 1778);
François Gasne (1679, 1692);	Antoine Moreau (1778).
Jean Lagane (1703);	

En 1706, Charles-François du Pouget, marquis de La Villeneuve, présenta une requête pour faire assigner devant le lieutenant-général, à l'effet de faire rendre compte à raison de cinquante livres par an, François Gasne, qui faisait les fonctions de greffier depuis plusieurs années sans titre aucun et sans rendre compte des émoluments, comme s'il était propriétaire du greffe. Le 18 juillet 1707, le même Charles-François du Pouget afferma pour neuf ans le greffe à M^e Léonard Gasne, praticien, moyennant douze livres par an. En 1731, le greffe fut affermé, moyennant vingt livres par an, à Léonard Sallandrouze, l'ainé, sieur du Teil; par sentence de la châtellenie d'Aubusson, il fut condamné à payer à Louis-François du Pouget cent-vingt livres pour arrérages de la ferme du greffe. Le 14 juin 1765, le comte de Nadaillac afferma le greffe de La Villeneuve et de La Farge à Jean Goumy le jeune, pour neuf ans, moyennant cinquante livres par an. Le 23 novembre 1778, le greffe fut mis aux enchères à soixante livres; il monta à quatre-vingts livres et fut adjugé à Antoine Moreau, greffier de la châtellenie royale de Feltet. M^e Goumy ne voulait pas rendre les registres (1).

CHAPITRE V

LES SEIGNEURS DE LA VILLENEUVE

Nous ne croyons pas nécessaire d'insérer ici la généalogie des vicomtes d'Aubusson, généalogie que l'on trouvera dans notre notice sur la vicomté du Monteil. Dans la présente notice, nous mentionnerons seulement les seigneurs qui ont porté le titre de seigneur de La Villeneuve, et jusqu'à Antoine d'Aubusson, seigneur de La Villeneuve, la nomenclature en sera succincte.

(1) Archives de la Creuse, E, 230.

I. — Ramnulf de d'Aubusson, chevalier, seigneur de la Borne, du Monteil-au-Vicomte, de La Feuillade (1), de La Villeneuve, de Pontarion (2), et de Poux (3) en 1255, était le troisième fils de Rainaud VI, vicomte d'Aubusson, mort en 1249. Il mourut à la fin de février ou au commencement de mars 1278. De sa femme Séguine de Pierrebuffière il laissa, entre autres enfants :

1° Rainaud I, qui suit ;

2° Guillaume, dont nous nous occuperons ensuite.

II. — Rainaud I d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Borne, du Monteil, de La Feuillade, de La Villeneuve, de Pontarion et de Poux, étant malade, fit, le jeudi avant la Pentecôte (29 mai) 1281, son testament, par lequel il élut sa sépulture en l'église du prieuré de Blessac, à laquelle il légua cinq sols de rente à prendre sur les revenus de sa terre de La Villeneuve, dix sols de rente aux églises de La Borne et de Gensio (4), assignés également sur la terre de La Villeneuve. Le baile devait en faire le paiement : « volumus quod per manum bajuli dicte ville et villanorum persolventur ». Dans le cas où il ne laisserait pas d'enfant de Dauphine de La Tour, sa femme, il institua pour son héritier universel son frère Guillaume. Il mourut vers 1281, sans laisser de postérité.

III. — Guillaume d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Borne, du Monteil, de La Feuillade, de La Villeneuve, de Pontarion et de Poux, mourut avant 1317. De sa femme Guillemette il laissa, entre autres enfants :

1° Rainaud II, qui suit ;

2° Guillaume d'Aubusson, seigneur de Poux et de Banjeux, en la Marche, tige des seigneurs de Banson.

IV. — Rainaud II d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Borne, du Monteil, de La Feuillade, de La Villeneuve et de Pontarion, en 1317, mourut en 1353. De sa femme Marguerite il laissa, entre autres enfants, Guy I, qui suit.

V. — Guy I d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Borne, du Monteil, de La Feuillade et de La Villeneuve, fut assiégé en 1357 (1), par les Anglais dans son château du Monteil-en-Vicomte, et, après la prise de ce château, emmené prisonnier en Angleterre.

(1) La Feuillade, commune de Faux-la-Montagne, canton de Gentieux.

(2) Pontarion, canton de l'arrondissement de Bourgageuf.

(3) Poux, commune de Saint-Amand, canton d'Aubusson.

(4) Gentieux, canton de l'arrondissement d'Aubusson.

(5) Cf. CLÉMENT SIMON, dans *Bulletin de Tulle*, 1898, p. 217.

Il y mourut en 1367. De sa femme, Marguerite de Ventadour, il laissa, entre autres enfants :

1° Louis I, qui suit ;

2° Guy II, dont l'article viendra ensuite ;

3° Jean I, dont nous parlerons après ses frères.

VI. — Louis I d'Aubusson, damoiseau, seigneur de La Borne, du Monteil, de La Feuillade et de La Villeneuve, mourut sans laisser d'enfant de Guérine de Dienne, à la fin de 1367 ou au commencement de 1368.

VII. — Guy II d'Aubusson, écuyer, seigneur de La Borne, du Monteil, de La Feuillade et de La Villeneuve, mourut, sans enfants, en 1374.

VIII. — Jean I d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Borne, du Monteil, de La Feuillade, de Pelletanges (1) et de La Villeneuve (noble et puissant), obtint le 25 mai 1379, de Jean de Bourbon, comte de la Marche, de Vendôme et de Castres, un mandement qui enjoignait au sénéchal de la Marche de ne plus contraindre les hommes de Jean d'Aubusson à aller faire le guet qu'ils devaient pour la garde du château d'Aubusson. Le 19 septembre 1416, il fit un accord avec son gendre Nicolas de Maumont, auquel il céda le mas des Bordes, sis en la paroisse de Saint-Quentin. Il mourut le 5 octobre 1420, laissant entre autres enfants, de sa femme Guyonne de Monteruc :

1° Jean II, qui suit ;

2° Rainaud d'Aubusson, seigneur du Monteil-au-Vicomte, de Chirac (2) et de Pelletanges, qui continua la lignée des seigneurs du Monteil-au-Vicomte ;

3° Guillaume d'Aubusson, seigneur de La Feuillade et de Faux (3), tige de la branche des seigneurs et comtes de La Feuillade ;

4° Guy ou Guyot d'Aubusson, seigneur de Villac, en Périgord, tige de la branche des seigneurs de Villac, marquis de Miremont, seigneurs de Beauregard et de Castel-Nouvel, comtes de La Feuillade ;

IX. — Jean II d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Borne, du Dognon (4), d'Aleirac (5), et de La Villeneuve (noble et puissant homme), vivait encore au mois de mai 1445, mais mourut avant le

(1) Pelletangeas, commune de Saint-Marc-à-Loubaud.

(2) Par sa femme, Marguerite de Comborn, dame de Chirac,

(3) Faux-la-Montagne, commune du canton de Gentieux.

(4) Le Dognon, commune du Châtenet-en-Dognon, canton de Saint-Léonard (Haute-Vienne).

(5) Alleyrat, commune du canton d'Aubusson.

mois de février 1446. De sa femme Marguerite Chauveron, dame du Dognon, il laissa entre autres enfants :

1° Jean III d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Borne, du Dognon et d'Aleirac, qui continua la lignée des seigneurs et barons de la Borne ;

2° Antoine, qui suit.

X. — Antoine d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Villeneuve, eut en apanage la terre et seigneurie de La Villeneuve, près Vallière, détachée de l'immense baronnie de La Borne. Un inventaire des anciens titres de la seigneurie mentionne un acte de partage entre noble et puissant Jean d'Aubusson, baron de La Borne, et Antoine d'Aubusson, son fils, en date de 30 juillet 1440, signé Stephanus Borie. En 1440, Antoine d'Aubusson vint s'établir à La Villeneuve.

Nous avons déjà mentionné le procès qu'il eut à soutenir contre le comte de la Marche, baron de La Farge, au sujet de la juridiction du bourg de Vallière et de son droit d'avoir un sénéchal devant lequel seraient portés les appels de sa justice de La Villeneuve. Il était conseiller et chambellan du roi, lorsqu'il assista le 5 juin 1436 au contrat de mariage de Charles de Tournon, seigneur de Belcastel, avec Marie de Gaucourt (1).

Dans le rôle de la montre des nobles du comté de la Marche passée à Guéret par Mathelin Brachet, chevalier, seigneur de Montaigu, le 17 décembre 1470, on lit : « Messire Anthoine d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Villeneufve, monte et arme d'arnois blanc, avecque deux hommes de trait, armes de brigandines fournies » (2).

En 1475, messire Jehan de Maignac s'était adjoint au procureur de la Marche pour faire condamner Antoine d'Aubusson pour de prétendus excès, que le sénéchal de la Marche ne trouva pas suffisamment prouvés.

Antoine d'Aubusson mourut vers 1480. Il avait épousé, par contrat du 20 août 1464, signé Tarnelli, Jehanne de Salaignac, fille de Guillaume de Salaignac, chevalier, seigneur de Chapdeuil (Capdolio), et de Marguerite Robberte, dame de Maignac, près Pierrefeu, de Jumilhac, Rofiac, Roussassille, Valouays, près Etampes, Muret, la Gascogne.

En 1487, Jehanne de Salaignac, alors veuve, fit aux prêtres chapelains de Vallière une donation sur les rentes du tènement du Ludour.

(1) Le P. ANSELME, *Histoire de la Maison de France*.

(2) CLÉMENT SIMON, *Archives historiques de la Corrèze*

De ce mariage on connaît seulement :

1^o Louis II, qui suit ;

2^o Guy d'Aubusson de La Villeneuve, prévôt de Moutier-Rozeille en 1504.

Il laissa en outre un fils bâtard, Antoine d'Aubusson, qui, le 11 juillet 1480, était attaqué au Parlement par Antoine d'Aubusson, seigneur du Monteil.

XI. — Loys ou Louis II d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Villeneuve, était chambellan du roi, lorsque le 13 février 1499 il fut présent à un acte de Jacques d'Aubusson, seigneur de La Borne (1). Au mois de décembre 1499, il obtint de Pierre, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, comte de la Marche, des lettres patentes, pour l'établissement de quatre foires et de marchés au bourg de Vallière. Ces foires avaient lieu le lundi de la troisième semaine après Pâques, l'avant-veille de Notre-Dame d'août, l'avant-veille de la Saint-Michel, le jour de la Saint-Martin d'hiver (2).

Les titres du terrier de la seigneurie de La Villeneuve ayant été brûlés, Louis II d'Aubusson, voulut en faire dresser un nouveau. A ce sujet, il reçut du roi Louis XII une lettre de commitimus, dans laquelle on lit : « C'est à l'occasion de ce que Antoine d'Aubusson, en son vivant son père, le laissa mineur et en bas-aage et aussi des guerres, famines, mortalité et stérilité de temps que par ci-devant en ces jours en nostre royaume et mesmement en pays et comté de la Marche, les titres, papiers et enseignements de la dite seigneurie de La Villeneuve et la plus grant partie d'iceulx se sont perdus, brulez et adirez, au moyen de quoy et de la malice des détenteurs et devanciers et que partie d'iceux sont allez de vie à trépas, les autres ont abandonné le pays et sont allez en autres lieux, les diz cens, rente, dixmes, terraiges, drois et devoirs se sont diminuez et appe-lissez par quoy il est besoing au dit exposant frère frère nouveaulx terriers... » Loys d'Aubusson présenta aux commissaires ces lettres royaux, portant commandement, sous peine de trois cents livres, à tous les tenanciers à bailler déclaration et dénombrement de tous les cens, rentes, etc. Ce terrier fut commencé le 2 janvier 1503 par Hélié de La Maurie, prêtre, notaire royal, et Pierre Silvain, aussi notaire royal, praticien, de la ville de Felletin, commissaires, et ne fut terminé qu'en 1507. Les tenures comprises dans ce terrier sont : Marvier, paroisse de Saint-Séverin ; le Puyjéau (3), paroisse

(1) Le P. ANSELME, *Histoire de la Maison de France*,

(2) Archives de la Creuse, E, 284.

(3) Le Puy-Jouint.

de Banize ; Lavaud de Jalade (1), paroisse de Saint-Marc-à-Loubaud ; le Marcelleix, Chierfeuil et Serre, paroisse de Saint-Yrieix ; Bandy, Lavaud de Gier, le Bouchet, La Villeneuve, Pimpérigeas, la Chaise et le bourg, paroisse de Vallière (2).

En 1504, Louis II rendit hommage et aveu au roi de la terre et seigneurie de La Villeneuve, mouvant du comté de la Marche (3) et châtellenie d'Ahun, « dans laquelle seigneurie il y a un château avec une tour, qui compte cinq étages » (4). C'était l'ancien château de La Villeneuve que Louis II fit rebâtir en 1506, ainsi que nous l'expliquerons dans le cours de cette notice.

Le 9 mars 1505, le seigneur de La Villeneuve assista à un acte concernant les enfants du feu seigneur de La Borne ; le 4 février 1506, il fut débouté de l'opposition qu'il avait faite à la demande de Jeanne de Vouhet contre Jean d'Aubusson, seigneur de La Borne (5). La même année 1506 il eut à soutenir un procès contre Louise de Pierrebuffière, veuve de Jehan de Maignac, qui lui réclamait les arrérages d'une rente de neuf livres ; il fit porter le procès devant le Parlement de Paris par sentence du 3 septembre 1506 (6). En 1510, il était tuteur de François et Marguerite Brachet, enfants mineurs de sa seconde femme, et en cette qualité fit l'affirme de leurs biens.

Le 9 août 1524, Loys d'Aubusson, seigneur de La Villeneuve, reçut de noble homme Leonnet de Chizadour, escuyer, seigneur d'Aubepeyre et du Rasteau, l'hommage lige de main et de bouche, avec le serment de féauté, pour le lieu et village de Meysonieux et pour le lieu et village de Besses, paroisse de Saint Yrieix (7).

Les procès qu'avait soutenus Louis II d'Aubusson et les frais que lui occasionna la construction du château actuel de La Villeneuve, sans compter d'autres dépenses, le mirent dans un état de gêne considérable. Pour subvenir à ses grands besoins d'argent, il constitua une rente sur les domaines de La Villeneuve, Pimpérigeas et Saint-Séverin (8) ; conjointement avec Catherine de Gaucourt, sa première femme, il vendit à Antoine d'Aubusson, seigneur du Monteil, la justice et la directe sur la forêt du Meysouniaux et le

(1) Lavaud-Gelade.

(2) Archives de la Creuse. E. 23.

(3) Noms féodaux.

(4) Archives de la Creuse, E. 230.

(5) Le P. ANSELME, *Histoire de la Maison de France*.

(6) Archives de la Creuse. E. 224.

(7) Voy. copie de cet hommage à l'appendice.

(8) Archives de la Creuse, E. 233.

domaine utile de ladite forêt, sous la réserve d'y pouvoir prendre tous les ans cent charretées de bois pour leur chauffage (1).

N'ayant pu désintéresser ses créanciers, il fut poursuivi par eux et la terre de La Villeneuve fut adjugée à Françoise de Varie, épouse de Jean de Bonneval, l'un d'eux (2).

Louis II d'Aubusson mourut à La Villeneuve, dans une salle basse du château, le jeudi 15 novembre 1534, vers dix heures du matin, et fut enseveli le samedi suivant dans l'église de Vallière.

Il avait épousé : 1° le 10 mars 1486, Catherine de Gaucourt, seconde fille de Charles de Gaucourt, seigneur de Gaucourt, Châteaubrun, Naillac, etc., vicomte d'Assy, lieutenant-général de Paris et de l'Ile-de-France, et d'Agnès dite Colette de Vaux (les noces furent célébrées au château de La Villeneuve); 2° après l'an 1505, Anne de Villequier, veuve de Joachim Brachet, écuyer, seigneur de Montaignu, Salagnac (3), Fontbusseau, sénéchal de Rouergue.

Il n'eut pas d'enfants du second mariage. Du premier naquirent :

1° Louise d'Aubusson de La Villeneuve, qui épousa Jacques du Pouget, seigneur des Ramades, fils d'Antoine du Pouget, chevalier, seigneur de Nadaillac et de Roges, et d'Anne de La Gorce ;

2° Guichard d'Aubusson de La Villeneuve, mort à La Villeneuve, sans avoir été marié, âgé de vingt ans environ ;

3° Pierre I qui suit ;

4° Jehan d'Aubusson de La Villeneuve, écuyer, seigneur de La Ruhe ; le 15 février 1535, Jean Polier, licencié en droit, enquesteur de la Marche, fit à la requête dudit Jehan d'Aubusson, une enquête pour établir que ce dernier était fils aîné de Louis d'Aubusson et de Catherine de Gaucourt, à l'encontre de Pierre d'Aubusson, seigneur du Bouchet ;

5° Marguerite d'Aubusson de La Villeneuve, mariée en 1500 à Jean Chevrier, seigneur de Pandy, panetier de Jeanne de France, duchesse de Berry, et gentilhomme de la fauconnerie du roi :

6° Antoine d'Aubusson de La Villeneuve, qui était chanoine de Moutier-Rozeille et curateur de son cousin Jean d'Aubusson le 6 mai 1523, élu en 1530 prévôt de Moutier-Rozeille ; le 30 mai 1530 il approuva la vente des rentes de La Chaise, dont il sera parlé ci-après ; il était mort en 1533, doyen de La Chapelle-Taillefer depuis juin 1532 ;

(1) Archives de la Creuse, E. 248.

(2) Archives de la Creuse, E. 242.

(3) Le Grand-Bourg de Salagnac (Creuse). On donne aujourd'hui le nom de Salagnac à un faubourg de cette ville.

7° Denys d'Aubusson de La Villeneuve, écuyer, qui en 1530 approuva également la vente des rentes de La Chaise; il traita avec Pierre, son frère, sur les successions de Louis d'Aubusson et de Catherine de Gaucourt (1).

XII. — Pierre I d'Aubusson, chevalier, seigneur de La Villeneuve, n'étant que écuyer et seigneur du Bouchet, vendit le 30 mai 1530 des rentes en grains et argent sur La Chaise à Antoine Bandon, sieur de la Seouve, marchand de Felletin. Cette vente fut ratifiée le même jour par Loys d'Aubusson, son père, et par messire Antoine d'Aubusson, prévôt de Moutier-Rozeille, tant en son nom que comme procureur de nobles Jehan et Denys d'Aubusson, ses frères (2). En 1535, il vendit au même Bandon des rentes sur Marvier.

Après la mort de son père, en 1535, il eut à soutenir un procès contre Jehan, son frère, qui lui contestait sa qualité d'ainé, et en 1536, en qualité d'héritier de son père, un autre procès contre Guy et Claude Brachet, seigneurs de Peyrusse et de Magnac (3).

On a de Pierre I de nombreuses transactions. Il fit un accord avec Gabriel de Saint-Georges, écuyer, seigneur de Vérac et de Couhé, au sujet de la propriété des domaines du Bouchet et de La Perchade (4). Il acheta des habitants de Vaux plusieurs héritages, moyennant six cent quatre-vingt-quatre livres, dont les habitants lui donnèrent quittance (5). Par acte du 9 septembre 1538, il vendit à Barthélemy de Saint-Yrieix, seigneur de Saint-Yrieix, la quote-part qui lui appartenait chaque année sur « le grand dixme » de la paroisse de Saint-Yrieix, montant à quinze setiers (6) seigle, mesure de La Borne (7).

Nous avons dit plus haut que, par suite des mauvaises affaires de Louis II d'Aubusson, la terre de La Villeneuve avait été adjugée à Françoise de Varie, épouse de Jean de Bonneval, l'un de ses créanciers. Mais cette terre rentra bientôt dans la famille d'Aubusson. Pierre II d'Aubusson, fils de Pierre I et petit-fils de Louis II, exerça contre Jean de Bonneval le retrait lignager et, en vertu

(1) Archives de la Creuse, E. 242.

(2) Archives de la Creuse, E. 247.

(3) Le P. ANSELME, *Histoire de la maison de France*.

(4) Archives de la Creuse, E. 243.

(5) Archives de la Creuse, E. 239.

(6) Le setier de La Borne était composé de huit boisseaux pesant chacun seize livres et représentant un décalitre 1488; ce setier valait donc 91 litres 904.

(7) Archives de la Creuse, fonds de la paroisse de Saint-Yrieix.

d'un arrêt du parlement du 10 août 1539, rentra vers 1542 en possession de la terre de La Villeneuve (1). Cette opération obligea la maison de La Villeneuve à se procurer des fonds, et le mercredi 18 octobre 1542, Pierre I constitua à Antoine Bandon, sieur de La Seouve, une rente de cinquante livres tournois pour la somme de six cents livres. Pour amortir cette rente, Pierre I et son fils cédèrent en 1543 un pré de trente journaux de faucheur, qui depuis a gardé le nom de pré de La Seouve. Ce pré était mouvant du comte de la Marche, baron de La Farge.

Pierre d'Aubusson fut, par sentence du sénéchal d'Aubusson, renvoyé devant les assises de la Marche, pour avoir pris fait et cause pour les habitants de Chastaingt et d'Aulthebesse (2) contre Louis de Pierrebuffière, baron de Châteauneuf, capitaine d'Aubusson, qui réclamait contre eux une amende pour n'avoir pas payé chacun la somme de trois sols, moyennant laquelle ils étaient libérés du guet auquel ils étaient astreints chaque année au château d'Aubusson (3).

Pierre I mourut probablement en 1530, ainsi que l'indique l'abbé Nadaud. Il avait épousé le 8 janvier 1514, Rose de Saint-Georges, fille de Guichard de Saint-Georges, seigneur de Vérac, de Boisseac, de Panure et du Plessis, et d'Anne de Mortemer, dame de Couhé. De ce mariage naquirent :

1° Pierre II, qui suit ;

2° Gabrielle d'Aubusson de La Villeneuve, mariée, par contrat du 23 janvier 1556, Despaignat et Leslis, notaires, à Jacques d'Oyron, seigneur d'AJain ; sa dot était de deux mille cinq cents livres : Jacques d'Oyron en donna plus tard quittance à Anne de La Gorce, sa belle-sœur, tutrice de Pierre II d'Aubusson, son mari (4) ;

3° Marguerite d'Aubusson de La Villeneuve, mariée le 4 juin 1561, à noble Gilbert de Boysse, écuyer, seigneur de Pergirault et du Cloux ; en 1573, elle et son mari donnèrent quittance à François-Jacques du Pouget ;

4° Jehanne d'Aubusson de La Villeneuve, mariée au mois d'août 1563 à Jean du Pouget, écuyer, seigneur du Repaire, fils de Imbert du Pouget, écuyer, seigneur d'Ybirac, de Nabirac et du Repaire, et de Florette de Bar ; il lui fut promis deux mille trois cents livres de dot ; étant veuve, elle quitta sa dot à François-Jacques du Pouget de Nadaillac (5).

(1) Archives de la Creuse, E. 242.

(2) Châtain et Hautebesse, commune du Monteil-au-Vicomte.

(3) Archives de la Creuse, E. 235.

(4) Archives de la Creuse, E. 217.

(5) Archives de la Creuse, E. 218.

XIII. — Pierre II d'Aubusson, dit le Jeune, chevalier, seigneur de La Villeneuve et du Bouchet, prenait déjà le titre de seigneur de La Villeneuve en 1543. Dès 1535, par suite des mauvaises affaires de Louis II et des contestations entre Jean d'Aubusson, seigneur de La Ruhe et Pierre I, la terre de La Villeneuve avait été vendue et adjugée par décret du parlement à dame Françoise de Varie, épouse de messire Jehan de Bonneval. Le 14 avril 1537, le parlement donna acte à Antoine Bandon de son opposition aux criées. Enfin, par arrêt du parlement du 10 août 1539, Pierre II obtint le retrait lignager de la terre de La Villeneuve, dont il entra en possession vers l'année 1542.

Pierre II fit son testament devant Despaignat, notaire, le 21 octobre 1557. Il institua pour héritière universelle celle de ses filles qui serait nommée par sa femme Anne de La Gorce, à la charge de payer à ses autres filles, pour tous droits successifs, la somme de mille livres tournois une fois payée. Il fut dressé inventaire des objets mobiliers délaissés par Pierre d'Aubusson.

Il avait épousé, le 21 novembre 1547, Anne de La Gorce, sœur de Geoffroy de La Gorce, seigneur de Gourdon. Elle fut tutrice de son mari (1).

Par contrat du 23 décembre 1562, Anne de La Gorce se remaria à Antoine du Pouget, chevalier, seigneur de Nadaillac et de Roges en Quercy. Signèrent au contrat : MM. de Saint-Georges, de Sallemaigne, de Saint-Julien, du Brudieu, de Jonas, d'Aubepeyre.

Antoine du Pouget était fils de François du Pouget, écuyer, seigneur de Nadaillac et de Roges, et d'Hélis de Comarque, et avait pour sœurs : 1° Blanche du Pouget, mariée à N... Pot, seigneur de La Rue ; le 14 novembre 1630, Madeleine de Lusignan, veuve de François II du Pouget, paya de ses deniers dotaux à Paul de Pot, seigneur de La Rue, quinze cents livres dues pour la dot de Blanche du Pouget ; 2° et Jeanne du Pouget, mariée en 1557 à François de Vernays, seigneur de Masclac.

Antoine du Pouget, qui avait d'abord porté le titre de seigneur de Rigal, était veuf de Catherine Chapt de Rastignac, fille de Jean Chapt de Rastignac, écuyer, seigneur de Rastignac et de Saint-Rerbier, et de Françoise de Serval, qu'il avait épousée le 14 décembre 1546. De ce mariage étaient nés :

1° Etienne du Pouget, écuyer, marié en 1561 à N... du Chaslard, mort en 1570 ;

2° François-Jacques du Pouget de Nadaillac, dont on s'occupera à l'article suivant ;

(1) Archives de la Creuse, E. 217.

3° Jean-Marie du Pouget, seigneur du Rigeil, marié à Françoise d'Aubusson, mort avant le 15 octobre 1580 ;

4° François du Pouget, écuyer, seigneur de Mourèze, qui le 19 mars 1580, au château de Neufsilhac, donna à son frère François-Jacques quittance de la somme de deux mille écus soleil sur trois mille écus convenus entre eux pour la cession de tout ce qui pouvait lui appartenir des biens de ses père et mère, frères et sœurs, oncle et tante (1) ;

5° Elise du Pouget de Nadaillac, mariée, par contrat du 14 janvier 1565, à Raymond de Boussac, fils d'Antoine de Boussac (2), qui en 1574 fut nommé curateur des biens de Rose d'Aubusson et de François-Jacques du Pouget ; de ce mariage Antoine de Boussac, qui en 1595 assistait à la vente de la métairie de Vaux, par Rose d'Aubusson, à Philippe Delavergne ;

6° Claude du Pouget, seigneur de La Goderie, vivant en 1574.

Après leur mariage, Antoine du Pouget et Anne de La Gorce furent nommés tuteurs des enfants de Pierre II d'Aubusson et d'Anne de La Gorce. Leur administration fut assez dure pour les vassaux et tenanciers. Le 1^{er} novembre 1563, Pierre Laurent, élu de la province, sa femme, Françoise des Escots, et plusieurs de leurs parents et amis furent assassinés dans leur maison à Vallière par six hommes masqués, et le bruit public attribua ce forfait à Antoine du Pouget de Nadaillac qui nourrissait une vieille rancune contre le malheureux Laurent et avait juré sa perte (3). Les d'Aubusson seigneurs de La Villeneuve ont laissé quelques bons souvenirs ; les du Pouget de Nadaillac sont surtout connus par leurs violences.

En 1566, Antoine du Pouget et Anne de La Gorce rachetèrent des Bandon le pré de la Seouve, moyennant treize cent quatre-vingt-treize livres.

Anne de La Gorce mourut au mois de mars 1568. Après sa mort il fut dressé inventaire.

Du mariage de Pierre II d'Aubusson avec Anne de La Gorce naquirent :

1° Rose, qui suit ;

2° Jeanne d'Aubusson de La Villeneuve, mineure en 1562, mariée : 1° à noble Josué de Maffres, seigneur d'Anglars, qui, en 1585, l'institua sa légataire universelle (4) ; 2° à Bernard de Montaigu (5) ;

(1) Archives de la Creuse, E. 218.

(2) *Nobiliaire du Limousin*, I, 232.

(3) Ant. THOMAS, *Notice historique sur Vallière*. — Arch. de la Creuse, E. 223.

(4) Archives de la Creuse, E. 217.

(5) Archives de la Creuse, E. 218.

pendant son second mariage elle traita avec Marie de Maffres, fille de son premier mari (1) ;

3^e Gilberte d'Aubusson de La Villeneuve, mineure en 1562, mariée à Jehan de Vernays, écuyer (1) ; Antoine du Pouget, son tuteur, s'opposa longtemps à ce mariage ; le 1^{er} octobre 1571, Antoine du Pouget de Nadaillac, sur les remontrances de Jehanne du Pouget, veuve de François de Vernays, seigneur de Masclac, donna acte qu'il ne s'opposerait plus au mariage de sa pupille Gilberte d'Aubusson (4) ;

4^e Françoise d'Aubusson de La Villeneuve, femme de Jehan Martin, écuyer, seigneur de La Goutte-Bernard, de Chassenon et des Chézeaux, en partie, demeurant au château de La Goutte-Bernard, paroisse des Chézeaux, en Poitou, en la vicomté de Brosse ; ils donnèrent quittance de la dot à François-Jacques du Pouget de Nadaillac (1) ; elle vivait encore en 1598.

Du mariage d'Antoine du Pouget avec Anne de la Gorce naquirent :

1^o Jehan du Pouget, écuyer, seigneur de La Grèze, marié à Judith de La Rue, qui acheta de François I du Pouget la terre de Nadaillac en paiement de quatorze mille livres, qui lui étaient dues pour sa légitime ; il avait eu la sixième part dans la liquidation des biens dotaux de sa mère. Le 3 juillet 1623, il transigea avec François I et François II du Pouget, père et fils, qui se reconnurent ses redevables de cinq mille livres, sur lesquelles ils lui donnèrent trois mille huit cents livres à prendre sur Pons de Léon et Marie de Sireuil, seigneurs de Belcastel ; Judith de La Rue, alors veuve, et demeurant en la ville de Roc à Madour, fit, le 30 octobre 1623, avec les mêmes du Pouget, une transaction par laquelle elle renonçait à ladite somme de cinq mille livres ;

2^o Jacques du Pouget, seigneur des Ramades, qui eut également la sixième part dans les biens dotaux de sa mère et épousa Louise d'Aubusson, fille de Louis d'Aubusson, seigneur de La Villeneuve, et de Catherine de Gaucourt.

XIV. — Rose d'Aubusson, dame de La Villeneuve, épousa, à l'âge de quinze ans, le 9 mai 1568, par contrat reçu Boffinet, notaire royal, François-Jacques du Pouget de Nadaillac, fils d'Antoine du Pouget, seigneur de Nadaillac, et de Catherine Chapt de Rastignac, sa première femme (1). Elle avait été mise, ainsi que ses sœurs, sous la tutelle d'Antoine du Pouget, seigneur de Nadaillac, second mari de leur mère, et de Jacques d'Oyron, seigneur d'Ajain, leur

(1) Archives de la Creuse, E. 217.

oncle (1). Après le mariage de Rose d'Aubusson, comme François-Jacques du Pouget était aussi mineur, Raymond de Boussac, écuyer, fut nommé curateur *ad hoc* de Rose d'Aubusson et de François-Jacques du Pouget, son mari, et Antoine du Pouget lui rendit son compte de tutelle (2).

Par son mariage, François-Jacques I du Pouget devint seigneur de La Villeneuve, et après la mort de son père, seigneur de Nadaillac et du Roc de Roges, près de Peyrac, en Quercy. En 1592, on le trouve chevalier de l'ordre du roi et capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances, vicomte de La Villeneuve.

Le 6 avril 1570, à la requête de François-Jacques du Pouget, collocation fut faite du terrier de La Villeneuve par le juge de La Faye-aux-Moines et de Pimpérigeas.

En 1574, le seigneur de La Villeneuve fit marché avec Jehan de de Villers, armurier de Moulins, pour un pot (casque) à l'épreuve de l'arquebuse, la cuirasse, les gantelets et autres armures de guerre.

En 1577, étant déjà engagiste de Jean Garrigues, prieur de Baubiat (3), François-Jacques fit l'acquisition de rentes sur les villages du Mas et de Confolent, paroisse de Banize, vendues par Antoine de Canides, prieur, pour sa contribution dans l'aliénation des biens du clergé destinés à subvenir aux dépenses de l'Etat. Le 6 juin 1584, il racheta, moyennant quatre cents livres, de François Doumy, abbé du Palais (4), la rente que Louis d'Aubusson avait constituée sur les domaines de La Villeneuve, Pimpérigeas et Saint-Séverin (5). Le 10 septembre 1587 il fit un accord avec ses frères. Il avait emprunté le 10 janvier 1591, la somme de trois cents écus de Charles de Durfort, écuyer, sieur de Castebayard; François de Maleup, écuyer, sieur de La Faurie, se porta caution. A défaut de paiement, un jugement du 29 avril 1592 décréta de prise de corps le seigneur de La Villeneuve.

François-Jacques était un fervent catholique; il prit une part importante aux guerres de religion qui eurent lieu dans la Marche, et notamment aux combats d'Ahun, de La Chapelle-Taillefer et de Pontarion (6) contre les calvinistes (7).

(1) Archives de la Creuse, E. 218.

(2) Archives de la Creuse, E. 217.

(3) Baubiat, commune de Banize.

(4) Le Palais, commune de Bosmoreau, canton de Bourgneuf.

(5) Archives de la Creuse, E. 233.

(6) Au combat de Pontarion, livré en juin 1588, M. de Nadaillac avait dans sa compagnie Jacques Vallenet, sieur de Rozeille, d'une ancienne famille d'Aubusson. (Communication de M. Cyprien Pérathon).

(7) Ambroise TARDIEU, *Dictionnaire de la Haute-Marche*, 20.

Il devait être mort en 1595. A cette époque la maison de La Villeneuve éprouva un vrai désastre par la faute de son fils. Le 3 juillet 1595, Jean de La Roche-Aymon, appelé M. de La Farge, fils aîné d'Annet de La Roche-Aymon, seigneur de Saint-Maixent (1) et baron de La Farge, sénéchal de La Marche, fut tué par trahison au pied de sa maison de La Farge par François I du Pouget, qui lui avait tendu un guet-apens. Nous ne savons quelle fut la cause de ce meurtre. Rose d'Aubusson, mère du criminel, fut accusée de complicité par le seigneur de Saint-Maixent. Laurent du Plantadis, châtelain d'Aubusson, lui délivra une attestation portant qu'il lui était impossible, vu son état de santé, de se rendre à Paris pour comparaître à cette accusation (2). La Cour du Parlement, par arrêt du 30 janvier 1598, condamna pour ce meurtre ou assassinat, Rose d'Aubusson et son fils à payer au seigneur de La Farge quatre mille écus d'or. Les frais énormes du procès s'élevèrent à dix-sept cent vingt-trois écus sols quarante-quatre sols quatre deniers (3). Le 21 avril, Annet de La Roche-Aymon obtint des lettres exécutoires pour se faire payer du montant des dépens du procès et les fit signifier le 3 mai. L'huissier, trouvant le pont-levis levé et la porte du château de La Villeneuve fermée, attacha l'exploit à la barrière, après en avoir fait lecture devant un soudard en sentinelle sur le haut de la tour. Lutter longtemps avec succès contre le sénéchal de la Marche était impossible. Les Nadaillac le reconnurent, et le 14 mai 1599 les parties transigèrent et pacifièrent ainsi : les condamnés, pour se libérer, vendirent et cédèrent, sous réserve de réméré pendant un an, à messire Annet de La Roche-Aymon, absent, et représenté par noble Annet Rigaudie, son gendre, le lieu noble et métairie de Marvier, avec la directe et les droits de justice de tout le village, les domaines et métairies de La Mouline, du Lac (4), de Vallière, de Danthon de Saint-Séverin, du Cherfeuil, le moulin de Serre et les redevances sur Le Marcelleix, les droits de justice sur Viale, La Prade, Bandy, Soureilhavoux, La Vaussoubrene et La Chabassière, la directe et la justice de Lavaudgelade et du lieu noble de Puijuan, les rentes sur le tènement du Ludour, douze setiers seigle sur la dime de Saint-Yrieix, quatre-vingt-deux sur celle de Vallière, le grand pré de Vallière et le pré des Avenaux (5). Le 3 mai 1600, par acte passé au lieu et château

(1) Saint-Maixent ou Saint-Mexant, commune du canton d'Aubusson.

(2) Archives de la Creuse, E. 223.

(3) Ces deux sommes réunies faisaient cent seize mille livres et, à la valeur actuelle de l'argent, environ trois cent quarante-huit mille francs.

(4) Le Lac, commune de Banize.

(5) Archives de la Creuse, E. 237, 238.

de La Farge, en présence de honorable homme Gilbert Chanssard, eslu pour le Roy en l'élection de la Marche, et MM^{es} Pierre Robichon et François Lombard, habitants de la ville d'Aubusson, le rachat de tous ces biens, cens, rentes, etc., fut fait moyennant cinq mille huit cents écus par M^e Laval, procureur de François du Pouget et de sa mère (1).

Vers cette époque Rose d'Aubusson vendit sa métairie de Vaux à Philippe Delavergne, hôte du Monteil ; cette métairie fut plus tard rachetée (2).

Du mariage de François-Jacques du Pouget et Rose d'Aubusson naquirent :

1^o François I, qui suit ;

2^o Marie du Pouget de Nadaillac, mariée, par contrat du 26 mars 1598, Jehan Boriel, notaire royal, à Sébastien de Brezons, écuyer, seigneur de Nègrebosse ou Neyrebrousse (3) ; il lui avait été constitué en dot vingt mille livres hypothéquées sur Le Bouchet et autres villages de la seigneurie. Elle était veuve en 1611. C'est à elle que s'applique ce paragraphe de Nadaud, *Nobiliaire du Limousin*, tome I^{er}, page 93 : « M^{lle} de Negrebosse de Nadaillac, en Marche et Quercy, sœur de M. de Villeneuve, près Felletin et Aubusson, malade d'une suite de couches, fut engagée par son médecin à boire les eaux de Vic-le-Comte, en Auvergne ; elle mourut presque subitement à Riom ». De ce mariage étaient nées : *a*, Gilberte de Brezons, mariée à François de Châteaubodeau, sieur du Chastelard, La Ronde, Borne, demeurant au lieu de La Ronde, paroisse d'Yes, près Montaigu, en Combraille ; *b*, Rose de Brezons, mariée à Gilbert de Brousse, écuyer, seigneur de Sallemaigne, y demeurant, paroisse de Landoigne, pays d'Auvergne, veuve en 1639 ;

3^o Jacqueline du Pouget, religieuse au couvent de Blessac en 1589.

XV. — François I du Pouget, seigneur baron de Nadaillac, du Roc et de La Villeneuve, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, fit subir de grandes pertes à la maison de La Villeneuve, par suite de l'homicide qu'il commit le 3 juillet 1595 sur la personne de Jean de La Roche-Aymon. D'aucuns disent que ce fut un guet-apens, parce que La Villeneuve était armé d'une arquebuse, tandis que La Farge, « homme valeureux en armes et redouté expressément de l'épée », n'avait que son épée.

(1) Bibliothèque Nationale, cabinet des titres, dossier du Pouget.

(2) Archives de la Creuse, E. 239.

(3) Archives de la Creuse, E. 218.

Cela ne l'empêcha pas cependant de faire son chemin dans le monde. Le 19 janvier 1593 il avait reçu la commission d'une compagnie d'ordonnance ; le 3 août 1597, il reçut la commission d'une compagnie de cent hommes ; le 12 août la commission d'une compagnie de cavalerie du comte d'Auvergne. Le 25 août 1615, Louis XIII le nomma capitaine d'une compagnie de cheveau-légers, qui fut licenciée le 23 septembre suivant. La reine Marie de Médicis lui donna, le 12 avril 1619, une nouvelle commission de cinquante cheveau-légers.

Il séjournait peu à La Villeneuve et faisait de grandes dépenses. Aussi Marie Pot, sa femme, adressa-t-elle au sénéchal de la Marche une requête pour obtenir séparation de biens d'avec son mari, « qui, disait-elle, s'absentant de sa compagnie, demeurait en la ville de Paris et ailleurs, où bon lui semble, un, deux, trois et quatre ans ; estant d'ailleurs mauvais mesnager, despensant son bien trop légèrement, et s'il continuait à ce faire, il rendrait icelle suppliante à grande nécessité ». La séparation fut prononcée pour ces motifs le 14 juillet 1618.

François I donna le 14 mai 1608 aux habitants du lieu de Vallière des lettres du roi Henri IV portant création de certaines foires annuelles, avec réserve des droits de layde et autres à lui appartenant à cause de sa terre de La Villeneuve (1).

En 1610, il rendit aveu et dénombrement de sa terre de La Villeneuve. De 1621 à 1625, il fit dresser le terrier de la seigneurie de La Villeneuve par Jean Carreau et Antoine Boriel, notaires royaux héréditaires et garde-notes, à ce commis par Jean Vallenet, sieur de La Ribière, lieutenant particulier en la sénéchaussée de la Haute-Marche ; le terrier fut commencé par les notaires le 3 mars 1621 ; les lettres de *commitimus* en la chancellerie du roi avaient été obtenues le 30 janvier 1621, enregistrées devant le sénéchal le 26 février 1621 (2). Les tenures étaient situées à Confolent, Le Mas, Bautiat, Le Lac et le moulin des Neuf-Bœufs, paroisse de Banize ; le Cluzeau, paroisse de La Nouaille ; Pourcheyroux, Bouffengeas et le bourg, paroisse de Saint-Marc-à-Loubaud ; le bourg de Chataing, Montoulier, paroisse de Saint-Quentin ; Vaux, Soureilhavoux, Truchasseix, La Mouline et le bourg, paroisse de Saint-Séverin ; Magnat, La Valette, Puy-Bessa, Pelangeas, Lorthoumas, paroisse de Saint-Yrieix-la-Montagne ; La Vaux-Soubrane, La Chabassière, La Prade, Montourcy, Vialle et le bourg, paroisse de Vallière (3).

(1) COURCELLES, *Généalogie des Pairs de France*.

(2) Archives de la Creuse, E. 332.

(3) Archives de la Creuse, E. 24 et 217.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, François I vendit la terre de Nadaillac à Jehan du Pouget, seigneur de La Grèze, qui avait dessus une créance de quatorze mille livres, due pour sa légitime. Il vendit à Jacques Tixier, de Felletin, le lieu, village, directe, seigneurie et moulin de Serre (1). En 1628, il afferma, pour cinq années, le revenu de sa terre de La Villeneuve aux sieurs Rondeau, d'Ahun, et Labuxerette, d'Aubusson, et à M^e Léonard Darfeuilhe, notaire, de Royère.

François I du Pouget, seigneur de La Villeneuve, mourut au château de Nadaillac vers le mois de mars 1629. Il avait épousé, par contrat du 10 février 1598 Boriel et Despaignat, notaires royaux, Marie Pot, fille de haut et puissant seigneur Guillaume Pot, chevalier, seigneur de Mondon, de Rhodes et de Chemaut, grand-maitre des cérémonies de France, premier écuyer tranchant et porte-cornette blanche du roi, et de Jacqueline de La Chastre (2). Elle avait apporté en dot vingt mille livres. Il fut stipulé au contrat que leur fils aîné recevrait la moitié de tous leurs biens. La reine de France, « honorée dame Royne Marie », donna en dot à Marie Pot l'héritage d'Anthoyne Thoumas, mort sans hoirs.

Marie Pot était morte en 1627. Au château de La Villeneuve, elle avait sa chambre au rez-de-chaussée, appelée la Salle Basse.

Du mariage de François I du Pouget et Marie Pot naquirent :

1^o François II, qui suit ;

2^o Barthélemy du Pouget de Nadaillac, prieur commendataire de Baubiat dès 1625, prieur de Marolles, vivait encore en 1660 ; il légua à l'église de Banize quatre-vingts livres pour douze messes chantées, en l'honneur du Saint Esprit, le premier dimanche de chaque mois.

3^o Marguerite du Pouget de Nadaillac, mariée, par contrat du 18 janvier 1627 Boriel, notaire royal, à Jean du Mouroux, écuyer, seigneur du Peyrissat et de Beaucombret, y demeurant, paroisse du Peyrissat, en Limousin (3). Il lui avait été constitué en dot la somme de dix-huit mille livres par François I du Pouget et Marie Pot, ses père et mère (4). Le 26 février 1635, cette dot n'ayant pas été payée, Jean du Mouroux et sa femme traitèrent au sujet de ce paiement avec Madeleine de Lusignan, veuve de François II ; cette dernière leur abandonna pendant cinq ans la jouissance de la seigneurie de La Villeneuve en paiement du principal de la dot de

(1) Archives de la Creuse, E. 240.

(2) *Nobiliaire du Limousin*, III, 373.

(3) *Ibidem*.

(4) Archives de la Creuse, E. 218.

Marguerite du Pouget (1). Cette ferme ne dura qu'un an. Jean du Mouroux était mort en mars 1654.

XVI. — François II du Pouget de Nadaillac, chevalier, seigneur baron de Nadaillac et de La Villeneuve, demanda en chancellerie, le 19 avril 1629, des lettres royaux pour se porter héritier sous bénéfice d'inventaire de son père. Il résilia la ferme que son père avait consentie aux sieurs Roudeau et Labuxerette et à M^e Léonard Darfeuilhe. Il touchait directement le revenu de sa terre.

Avant la mort de son père, François II avait acheté d'Albin Ducarnoy, orfèvre, valet de chambre du roi, moyennant le prix de quarante-sept mille cent cinquante livres, un collier de diamants et de perles, garni d'or, émaillé de noir. Comme il ne pouvait le payer, Albin Ducarnoy le fit enfermer au Petit-Châtelet. Pour l'en faire sortir, Madeleine de Lusignan, sa femme, Pierre de Jousseron, Robert de Lignérac et Jean de La Saigne souscrivirent une obligation de pareille somme au profit d'Albin Ducarnoy (2).

En considération des bons et agréables services que lui avait rendus le baron de Nadaillac, le roi lui envoya des lettres de provision de la charge de capitaine et gouverneur du château et ville de Boussac à la date du 4 octobre 1626. Ce seigneur se trouvait au camp devant La Rochelle, lorsque le 12 août 1628 il se rendit, avec plusieurs Gascons, caution de la fidélité et observance envers le roy du seigneur de Lusignan fait prisonnier en la ville de Bordeaux.

Le 1^{er} avril 1629 François II vendit, sous faculté de rachat, ses droits sur la dime de Saint-Yrieix à noble Louis Chauveau, seigneur de Chaptoux. Il vendit, également sous faculté de rachat, à Annet de La Roche-Aymon, un domaine situé à Marvier (3), et à Sébastien de Brezons le domaine du Bouchet (4).

François II ne jouit pas longtemps de la seigneurie de La Villeneuve. En revenant de l'enterrement de son père, le 12 mars 1629, il fut blessé d'un coup de pistolet. Il languit de cette blessure durant sept mois et mourut le 8 octobre suivant au château de La Villeneuve. L'avant-veille, 6 octobre, il avait fait son testament, par lequel il ordonnait que le premier dimanche de chaque mois il fut célébré à son intention un service à haute voix dans l'église de Vallière. Sa veuve payait six livres par service.

(1) Archives de la Creuse, E. 219.

(2) Archives de la Creuse, E. 224.

(3) Archives de la Creuse, E. 238.

(4) Archives de la Creuse, E. 243.

François II avait épousé, à l'âge de vingt-cinq ans, le 19 février 1623, Madeleine de Lusignan, fille de haut et puissant seigneur messire François de Lusignan, seigneur marquis de Lusignan, Galapiau, Mombaleu, Saint-Sébrin, Goué et autres places, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, conseiller en ses conseils d'Etat et privé, et de feue dame Marguerite de Neuchêze ; elle était veuve « relicte » de Jean de Lion, seigneur de Sireuil, fils de Pons de Lion, seigneur de Belcastel, et de Marie de Sireuil. Par son contrat de mariage avec Jean de Lion, elle lui avait porté en dot quatorze mille neuf cent soixante-dix livres. Elle se constitua la même dot dans son second contrat de mariage. Par ce dernier acte, François II donnait la moitié de tous ses biens personnels et à venir à l'un des enfants mâles qui naîtraient de ce mariage et qui serait nommé par lui, et, à défaut de nomination, à son fils aîné.

Devenue veuve, Madeleine de Lusignan traita avec Marguerite du Pouget, épouse de Jean du Mouroux, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. Elle céda à Gilles Roudeau le bétail de ses métairies, afin de se procurer des fonds (1). Elle racheta la terre de Nadaillac qui avait été vendue par François I au seigneur de La Grèze. Le 12 avril 1630, Barthélemy du Pouget, au nom de Madeleine de Lusignan, racheta la dime de Saint-Yrieix de Louis Chauveau, seigneur de Reheris, paroisse de Poussanges. Le 12 novembre 1633, Madeleine de Lusignan, par son procureur, M^e Louis Jabrillac, rendit foi et hommage au roi à cause de la seigneurie de La Villeneuve, sise en la châtellenie d'Ahun (2). L'aveu et dénombrement eut lieu le 14 décembre 1633.

On lit au rôle de toute la noblesse de la sénéchaussée de la Marche appelée à la convocation faite en la ville de Guéret, le 20 août 1636 : « Magdelaine de Lcsignant, dame de Nadaillac. — A remontré que ses enfants étaient âgés seulement de douze à treize ans, incapables de servir Sa Majesté, outre que tout son bien était saisi et mis en criées pour de grandes sommes que lesdits enfants doivent à divers créanciers, et partant qu'il lui est du tout impossible d'envoyer de ses enfants ni autres pour eux, desquelles remontrances nous avons octroyé acte, et néanmoins enjoint à icelle de donner un homme d'armes de la qualité et condition requises pour marcher sous la conduite de monsieur de Vallençay (3). »

(1) Archives de la Creuse, E. 233.

(2) Voy. copie de cet hommage à l'appendice.

(3) *Bulletin de la Société archéologique de la Creuse*, II, 153.

Vers 1635, Madeleine de Lusignan se remaria à Aymé de La Saigne-Saint-Georges, chevalier, seigneur de la Guierche, maréchal des camps et armées du roi. Aymé de La Saigne fut nommé curateur ou tuteur des enfants mineurs de feu François du Pouget et de Madeleine de Lusignan (1) par Louis Reidier, lieutenant général en la sénéchaussée de la Marche, en présence de Robert d'Aubusson, prévôt de Saint-Benoit-du-Sault, abbé de Notre-Dame du Palais, de Charles d'Aubusson, chevalier, seigneur de Chassin-grimont, de Louis de La Goutte-Bernard, chevalier, de Jacques d'Oyron, seigneur de Chérignac, de François Esмоing, chevalier, seigneur de Villemonteix, de François de Lusignan, marquis de Lusignan, de Guy de Lusignan, baron de Lusignan, de Jacques de Mellet, écuyer, seigneur de la Conquête, de François de Mellet, seigneur de La Roche, tous proches parents desdits mineurs (2).

Madeleine de Lusignan et Aymé de La Saigne traitèrent avec François de Châteaubodeau, écuyer, seigneur du Chastelard, et Gilbert de Brousse, écuyer, seigneur de Sallemaigne, au sujet des droits de Marie du Pouget, mère de Gilberte de Brezons et de Rose de Brezons, leurs femmes (3). De 1630 à 1634, ils avaient pour receveur de la terre de La Villeneuve M^r Jean Darfeuilhe, notaire royal, de Royère.

Du mariage de François II du Pouget avec Madeleine de Lusignan étaient nés quatre enfants, tous en bas-âge à la mort de leur père :

1^o François III qui suit ;

2^o Olympe du Pouget de Nadaillac, religieuse au couvent de Blessac le 20 août 1638, prieure de ce couvent en 1675, 1676, 1677, réélue en 1685, encore religieuse en 1701 ;

3^o Louise du Pouget, demoiselle de Nadaillac, mariée le 26 mars 1649 à haut et puissant seigneur messire François d'Arfeuille, chevalier, seigneur d'Arfeuille, du Châlard, en Limousin, et de Néoux, capitaine d'une compagnie d'infanterie au régiment de Saint-Germain-Beaupré, et ensuite capitaine d'une compagnie de cavalerie légère au régiment de Turi, fils de Claude d'Arfeuille, chevalier, seigneur d'Arfeuille, de Néoux et du Chaslard, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et de Jacqueline de Plantadis ; en novembre 1668, François d'Arfeuille et Louise du Pouget adressèrent au trésorier maître des requêtes du roy une requête par laquelle ils établissaient que de leur mariage étaient issus dix

(1) Archives de la Creuse, E. 210.

(2) Archives de la Creuse, E. 494.

(3) Archives de la Creuse, E. 219.

enfants, quatre garçons et six filles, tous vivants, l'aîné âgé de quinze ans, d'après la déclaration du roy de décembre 1666, ils avaient droit à la somme de mille livres de pension annuelle ; ils demandaient de faire assigner le curé et autres personnes qualifiées pour faire attestation. Le sieur de Madot, lieutenant général, fut délégué pour cette enquête, qui eut lieu à Felletin le samedi 9 mars 1669 (1). Louise du Pouget mourut à Clermont-Ferrand en 1675 ; François d'Arfeuille fut tué à la bataille de Cassel le 11 avril 1676 (2).

4° François IV, dont l'article viendra après celui de son frère aîné.

XVII. — François III du Pouget, seigneur baron de Nadaillac et de La Villeneuve, fut baptisé le 2 juin 1624 (parrain noble homme François de Cluys, écuyer, seigneur de la Garde ; marraine Marie Pot, dame de Nadaillac, son aïeule). En vertu du contrat de mariage de son père, il était, comme aîné des enfants, héritier de la moitié de ses biens.

Le 5 août 1636, il était porté au rôle fait à Guéret des nobles de la châtellenie de Felletin qui devaient servir le roi (3). En 1640, il se rendit à l'armée du roi, alors en Piémont, et servit dans la compagnie de M. de la Guierche, son beau-père. Au siège de Turin, il fut atteint d'une fièvre chaude. Aussitôt que les passages du retour furent ouverts, les médecins furent d'avis que le changement d'air était nécessaire au rétablissement de sa santé. On le plaça sur un brancard garni de coussins et porté par deux mulets ; un autre mulet portait les bagages. Il partit ainsi pour la France, escorté de son maître d'hôtel, de son cuisinier et des hommes nécessaires pour le conduire, le défrayer et le servir. Il mourut en chemin. Son corps fut embaumé en la ville de Suze et ramené par M^r Jean Jouhaud, greffier de La Villeneuve, et Joseph Olivon. On l'enterra le 30 juin 1640 dans l'église de Vallière, aux tombeaux de ses prédécesseurs. Son acte mortuaire finit par cette réflexion mélancolique du vieux curé : « Le dit seigneur était âgé de dix-sept ans. »

Il avait été dépensé trois cents livres pour l'équiper, trois cents livres pour sa nourriture et celle de ses domestiques jusqu'à sa maladie, deux cents livres pendant un mois de maladie, quatre cents livres pour les frais de son retour et pour ceux de la conduite de son corps, et six cents livres pour ses funérailles.

(1) Archives de la Creuse, E. 46.

(2) LA CHESNAYE-DESBOIS, *Dictionnaire de la noblesse*.

(3) Archives de la Creuse, E. 223.

Entre temps, Aymé de La Saigne administrait la terre de La Villeneuve. S'il touchait les revenus, il subvenait fort peu aux charges, car le 2 octobre 1634 la terre de La Villeneuve fut saisie à la requête de Madeleine Gerbaut, veuve de Claude Parent, pour une somme de six mille cinq cent neuf francs, montant d'une obligation souscrite par feu M. de Nadaillac. Son administration était dure, et il ne s'attirait guère les sympathies des bourgeois, ses voisins. Citons seulement ce fait : Léonard Meystrot, notaire au Mas-Voudier, adressa requête au sénéchal de la Marche, prétendant que, pour s'être opposé à l'enlèvement du cheptel de Léonard Mounigeon, il aurait, ainsi que celui-ci, été blessé par Aymé de La Saigne, accompagné de quatre-vingts personnes armées (1) de mousquetons, fusils et pistolets.

Vers 1630, Jacques Meaulme, contrôleur des tailles de l'élection de Combraille, était homme d'affaires du seigneur de La Villeneuve ; il afferma la terre et seigneurie de La Villeneuve à Jehan Bonnet, notaire royal de Chastaingt (2).

Par acte du 6 février 1645, Noël Boriel, notaire royal, passé au château de La Villeneuve, dans la salle basse d'icelui, Pierre, Guillaume et Gabriel Chaumeton, laboureurs à Langenoudière, paroisse de Chavanat, justice du Monteil, vendirent à messire Aymé de La Saigne, chevalier, seigneur de La Guierche-Saint-Georges, demeurant alors à La Villeneuve, tous leurs biens sis à Langenoudière, mouvant de la directe du seigneur du Monteil, moyennant seize cent trente livres. Cette acquisition profita à la famille du Pouget de Nadaillac, car nous trouvons plus tard Pierre Chaumeton, alors son métayer, en procès avec Charles-François du Pouget de Nadaillac, marquis de La Villeneuve, tuteur de ses frères et faisant pour ses sœurs (3).

XVIII. — François IV du Pouget, chevalier, seigneur marquis de Nadaillac, baron de La Villeneuve, seigneur du Bouchet, du Roc et de Saint-Symphorien (4), et par sa femme baron de Saint-Pardoux, naquit le 29 mars 1629 (six mois et quelques jours avant la mort de son père), et fut baptisé seulement le 5 novembre 1643 dans la chapelle « sainte » du château de La Villeneuve, sous le prénom de Jehan, en présence de Ballot, prêtre ; Boriel, notaire ; Meystrot, prêtre ; Jouhaud, greffier. Il fut mis, ainsi que les trois autres enfants de François II du Pouget et de Madeleine de Lusi-

(1) Archives de la Creuse, E. 223.

(2) Archives de la Creuse, E. 223.

(3) Archives de la Creuse, E. 250.

(4) LA CHESNAYE-DESBOIS, *Dictionnaire de la noblesse*.

gnan, sous la tutelle ou curatelle d'Aymé de La Saigne, troisième mari de Madeleine de Lusignan. Plus tard, afin de permettre aux dits mineurs de recueillir les successions de leur père et de leur grand-père, Jacques Meusnier, lieutenant en la châtellenie de Felletin, fut nommé leur curateur (1).

Après la mort de son frère aîné, François IV devint le chef de la famille. A l'âge de dix-sept ans, on l'envoya à Paris pour terminer son éducation et apprendre les exercices que suivaient les jeunes nobles de ce temps. Il y dépensa, pour sa pension, son entretien et celui de son laquais, quatre mille quatre cent vingt et une livres. En 1648 il revint à La Villeneuve. Bientôt ennuyé de voir son tuteur dépenser tous ses revenus et ne lui en donner aucune connaissance, il demanda et obtint, le 16 novembre 1650, des lettres de bénéfice d'âge, qui furent entérinées par sentence du sénéchal du 22 décembre suivant, et des lettres du roi qui le remirent dans tous ses droits, nonobstant toute renonciation antérieurement faite (2). Un fait bien propre à l'irriter vint à sa connaissance la veille de Pâques, dans la nuit : plusieurs habitants de La Villeneuve virent amener devant la petite porte du château deux charrettes attelées de trois paires de bœufs ; des malles et des coffres y furent placés ; puis, sans tambour ni trompette, les charrettes prirent le chemin tout le long de l'étang et se dirigèrent vers Aubepeyre. Enquête et information sur cette expédition nocturne furent faites, à la requête de François du Pouget, par Meystrot, notaire royal, le 3 avril 1651, et Gabriel Mérigot, sénéchal de la Marche, autorisa François IV à se remettre en son bien. C'est ce que ce dernier fit de la manière suivante :

Assisté de quatre à cinq cents hommes, ses amis et ses vassaux, il se présenta, dans le courant du même mois d'avril, devant le château de La Villeneuve, se rendit maître sans coup férir d'un corps de logis. Aymé de La Saigne et Madeleine de Lusignan s'étaient retirés dans une chambre à l'autre extrémité du château. Il les tint assiégés pendant trois jours, durant lesquels il ne fit aucune violence ni aucun outrage à personne. Cédant enfin à la force, Aymé de La Saigne et sa femme sortirent du château par une fenêtre et descendirent par une échelle, qui leur fut tendue, sans emporter autre chose que les habits qu'ils avaient sur le corps. Des amis communs, MM. de Saint-Mexant, de Chastelus, de Maignac et de Vignoles, personnes des plus qualifiées de la province, s'interposèrent. Il fut arrêté que le jeune du Pouget, conformément à la sen-

(1) Archives de la Creuse, E. 218.

(2) Archives de la Creuse, E. 220.

tence du sénéchal, demeurerait maître de son bien, qu'un inventaire serait dressé de tous les meubles de la maison. Cet inventaire fut dressé le 22 avril 1651. Mais M. de La Guierche, furieux de ce qu'il appelait « une capitulation honteuse après trois jours de siège », se plaignit, dans une requête adressée au sénéchal, d'avoir été contraint de sortir du château par une fenêtre placée à seize pieds au-dessus du sol (1). En conséquence, le 6 mai suivant, Philippe Tournyol, juge châtelain de Drouilles au civil et au criminel, vint informer à Vallière. Pour sa défense, François du Pouget fournit un mémoire dans lequel il exposait que Aymé de La Saigne fabriquait de la fausse monnaie dans le château de La Villeneuve (2). Le 6 septembre un arrêt du parlement commandait au lieutenant criminel de Saint-Pierre-du-Moustier de prendre au corps le sieur du Pouget et les nommés de Saint-Pierre, La Violette, Ripaille, Guimont, Saint-Yrieix, de les conduire prisonniers à la Conciergerie, de faire parfaire leur procès jusqu'à sentence définitive et d'ajourner à trois brefs jours ceux qui ne pourraient être appréhendés et de saisir leurs biens par commission.

François du Pouget subit un interrogatoire devant Michel Héraud, conseiller. Probablement il fut laissé libre, puisque le 13 juillet 1652 il épousait Françoise de Douhet. Ses soucis personnels n'empêchèrent pas le baron de La Villeneuve de se compromettre dans une affaire assez grave. De concert avec François d'Arfeuille, son beau frère, il fit enlever le 3 octobre 1652, par des gens à ses ordres, en pleine ville d'Aubusson et en plein jour, Marguerite Garreau de La Buxerette pour la contraindre à épouser le chevalier de Segonzat. Cette demoiselle fut conduite de château en château jusqu'à la ville de Bort, en Limousin, et ramenée ensuite au château d'Arfeuille, puis à celui de La Villeneuve. Ne pouvant l'amener à consentir à ce mariage, les ravisseurs se virent obligés de la rendre à ses parents. Information fut faite contre les ravisseurs par le vice-sénéchal de la Creuse, et ils furent tous décrétés de prise de corps. Nous ignorons ce qu'il advint des autres gentilshommes qui avaient trempé dans ce rapt, ainsi que des hommes de main qui l'avaient exécuté. Quant à MM. du Pouget et d'Arfeuille, ils profitèrent du sacre de Louis XIV pour aller se constituer prisonniers à Reims, et à l'occasion du sacre obtinrent des lettres de rémission en janvier 1655. Ces lettres ne furent entérinées par le parlement de Paris que le 27 mars 1666, par un arrêt aux termes duquel MM. du Pouget et d'Arfeuille furent condamnés

(1) Archives de la Creuse, E. 220.

(2) Archives de la Creuse, E. 220.

solidairement en douze cents livres pour servir d'aumône au pain des pauvres prisonniers de la Conciergerie du palais et en tous les dépens du procès. (Voy. à l'appendice copie de cette procédure).

M. de La Guierche mettait en œuvre toutes les ruses imaginables pour rentrer à La Villeneuve. Aux mois de février et de mars 1654, il obtint, en faveur de Jacques Mahon, fermier judiciaire de la terre et seigneurie depuis 1634 et son prête-nom, des arrêts du parlement qui maintenaient le bail judiciaire et enjoignaient aux officiers du roi de prêter main-forte audit Jacques Mahon. François de Nadaillac était au château. Le 9 mai intervint ordonnance du roi donnant ordre au capitaine Bourdelas de se transporter à Vallière pour faire obéir le rebelle châtelain. Celui-ci quitta le château, mais, quelques jours après, profitant d'une absence du capitaine, revint avec trois à quatre cents hommes armés, se rendit maître du château par escalade et mit dehors les gardes laissés au nom du roi.

Gabriel du Leyris, écuyer, sieur de Lansade, prévôt des maréchaux de France en Poitou, en résidence à Bourgameuf, vint informer à Vallière et à La Villeneuve. Il trouva dans les chemins et aux alentours du château des barricades gardées par des gens armés. Le 6 juin il rédigea procès-verbal de rébellion ; le 10, il procéda à l'inventaire des papiers trouvés par Léonard Dubayle, archer, dans la maison d'Olivon dit Ripaille et qui y avaient été cachés après la surprise du château.

Nouvelle requête de Mahon pour être autorisé à se servir de la force, prendre canon, user de toutes les voies nécessaires, demander le secours des gouverneurs des places, du prévôt des maréchaux, nouvelle ordonnance du roi en son conseil du 14 août 1654, pour maintenir Mahon dans son bail et défendre au sieur du Pouget de le troubler dans sa jouissance. Le capitaine Bourdelas reçoit la lettre suivante : « Sur la plainte faite en mon conseil par Jacques Mahon, fermier judiciaire de la terre et seigneurie de La Villeneuve, de la violence avec laquelle le sieur du Pouget qui prétend avoir droit sur la dicte terre, s'est emparé d'icelle au préjudice de l'ordre que je vous avais donné pour la garde du bail judiciaire de la dicte terre fait au dict Mahon, ayant été ordonné par mon conseil qu'il serait informé de la dicte violence par le sieur Foullot ; cependant que vous soyez venu à la garde du dict château et ledit Mahon à la jouissance de la dicte terre suivant son bail, je vous fais cette lettre pour vous dire que conformément au dict arrêt vous ayez à vous transporter au lieu de La Villeneuve pour faire commandement audit du Pouget et au détenteur dudit chasteau de le remettre au pouvoir du fermier judiciaire pour en jouir conformément à son bail, en cas de délai ou de difficulté que vous ayez

recours au marquis de Saint-Germain-Beaupré pour recevoir de lui toute l'assistance et mainforte dont vous pouvez avoir besoin. A cet effet de quoy me reposant sur votre bonne conduite accoutumée, je ne vous ferai la presente plus longue ni plus expresse escript. A Paris, le 12 septembre 1654. » Signé : « Louis », et plus bas « Le Tellier ».

Sur ces entrefaites François du Pouget était venu à Paris, laissant à La Villeneuve son oncle Barthélemy du Pouget, avec l'ordre de ne rendre le château qu'à lui seul. Un arrêt contradictoire portant main-levée de la saisie fut alors accordé à François du Pouget contre le sieur de La Guierche et Mahon. Ordre fut donné au capitaine Bourdelas de faire exécuter cet arrêt contradictoire. Etait-ce fini ? Point du tout. Jacques Mahon présente une nouvelle requête, et Jacques Mahon obtient un nouvel arrêt confirmant les précédents.

Jacques Mahon revient à Vallière avec M. de La Guierche et autres compagnons, qui se logent chez les habitants et y commettent mille vexations : ce qui amena contre M. de La Guierche une information faite le 20 novembre 1654 par Claude de Seiglière, assesseur civil et criminel de la châtellenie d'Aubusson. Jacques Mahon envoie l'exempt frapper à la porte du château, demander la permission d'entrer. Il fait les sommations voulues. Barthélemy du Pouget lui répond que son neveu est à Paris pour son procès, et que c'est à lui seul qu'il doit ouvrir et remettre le château.

Lorsque l'exempt se présenta de nouveau, il montra en vain son bâton de commandement, fit en vain les sommations de rigueur. Lui et les siens, s'étant approchés trop près des murailles et du portail, reçurent une décharge de mitraille, qui tua l'un des assistants et en blessa quatre autres mortellement. Il fallut se retirer.

Le vice-sénéchal de la Marche informa ; le marquis de Saint-Germain, gouverneur de la province, délivra des lettres de cachet contre François du Pouget. Nouvel arrêt du parlement du 15 janvier 1655 ordonnant que le procès serait fait et parfait aux rebelles en la cour du parlement, défense absolue au sieur du Pouget de désemparer de la ville et des faubourgs de Paris à peine de conviction. Vers la fin du parlement de cette même année, le prétendu rebelle demanda à être jugé par les trois chambres assemblées.

La paroisse et les vassaux prenaient fait et cause pour leur seigneur. Les vexations de M. de La Guierche et de ses amis, lorsqu'ils avaient accompagné l'exempt Bourdelas, avaient épuisé la patience des vassaux. Catherine Vanginot, veuve du notaire Boriel, profita d'une créance de six cents livres due à son mari par M. de La Guierche pour faire appréhender au corps et emprisonner ce

dernier, au mois de février 1655, dans la geôle de Saint-Germain-des-Prés.

De guerre lasse, un compromis fut signé à Paris le 7 octobre suivant. On choisit comme arbitre commun pour régler les comptes de tutelle le jurisconsulte Auzanet, originaire de La Souterraine. Il fut convenu en même temps que les circonstances criminelles demeureraient « civilisées » et seraient jugées par le même arbitre.

Auzanet rendit sa sentence le 13 mars 1657; elle fut homologuée au mois de juillet. François du Pouget était reconnu débiteur d'une somme considérable : quatre vingt mille livres, sans compter les frais. Il trouvait cela dur, et ne voulait pas s'exécuter. Heureusement M. de La Guierche était sans ressources et ne pouvait plus attendre : il criait famine dans une requête. Le marquis de Saint-Germain et d'autres parents présentèrent une transaction, qui diminuait les prétentions du tuteur : elle fut enfin signée en 1659. François du Pouget faisait à sa mère un douaire de mille livres par an ; il payait une fois pour toutes à Aymé de La Saigne, son beau-père et tuteur, quarante mille livres, et le garantissait contre toutes poursuites de la part des habitants de Vallière et de La Villeneuve ; d'autre part, Madeleine de Lusignan abandonnait à son fils tous ses droits sur les seigneuries de La Villeneuve et de Nadaillac s'élevant à sept mille livres (1). La paix fut faite à ces dures conditions. Quarante ou cinquante ans après, un petit-fils de François IV écrivait sur le verso d'un placet : « C'est un placet de mon grand-père au sujet de l'affaire qu'il eut avec sa mère de Lusignan, laquelle avait épousé un de La Saigne, qui prit ou vola 200,000 livres à la maison et fit 100,000 procès. »

Aymé de La Saigne était mort en 1673: Madeleine de Lusignan demeurait avec son mari en 1655 et 1663 au château du Peyroux, non loin de Gouzognat, en la Marche (2). En 1674, elle habitait Chavanat, où elle mourut en 1681. Elle signait : « M. de Lusignan ».

François IV paya les dettes de son aïeul, les dots et légitimes promises aux filles de la maison et qui n'étaient pas encore payées. Il avait trouvé une situation fort chargée et fort embrouillée par suite des dettes de François I, son aïeul, et de l'abandon fait par ce dernier à ses créanciers de la moitié de sa fortune, par suite de la mort de son père et de son frère aîné et de la tutelle désastreuse d'Aymé de La Saigne. Heureusement pour lui M^{me} de Nadaillac était riche : il put donc faire face à toutes ces charges, mais ce ne fut pas

(1) Archives de la Creuse, E. 220.

(2) Archives de la Creuse, E. 492.

sans peine. Il fut longtemps fort gêné. Ainsi le 29 avril 1660, François de Mallesset, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, commandeur de Paulhac, obtint contre lui un arrêt du parlement pour le paiement de la somme de quatre-vingt-dix-huit livres.

Pour tenir compte à Jean du Mouroux du reliquat dû sur la dot de sa femme, François IV lui transporta une portion des revenus de la terre de La Villeneuve (1). En 1657, il avait pour homme d'affaires M^e Michel Meaulme, sieur de La Troudière, avocat en parlement; en 1668, François Perret, praticien, était son receveur. Le 9 août 1670, il afferma pour cinq ans à noble Antoine Bandon, sieur de La Seouve, la dime du village de La Seouve, moyennant cinquante-quatre setiers seigle (2), dont dix-huit pour lui et trente-six pour le curé de Vallière. De concert avec Barthélemy du Pouget, son oncle, il intenta aux sieurs Tixier, de Felletin, un procès pour faire résilier la vente que Marie Pot, son aïeule, avait consentie à Jacques Tixier, du lieu, village, directe, seigneurie et moulin de Serre (3).

Vers 1653, François IV fit ses preuves de noblesse; l'inventaire des pièces fournies par lui est conservé aux Archives de la Creuse et a été écrit de la main d'Antoine Mallet, depuis curé de Vallière. Il fut maintenu dans sa noblesse d'ancienne extraction par ordonnance du sieur Lambert de Thibeaupville, intendant, du 10 novembre 1667. Il rendit hommage au roi le 26 février 1669 et dénombrement le 29 août suivant, pour sa terre et seigneurie de La Villeneuve, relevant de la Haute-Marche (4).

François IV était capitaine d'une compagnie de cheveu-légers de quatre-vingts maîtres, entretenue pour le service du Roi, au régiment du comte de Moret, par commission du 3 décembre 1631 (5). Le 15 décembre 1667, il fut pourvu d'une compagnie de quatre-vingt-dix cheveu-légers, non-compris les officiers, servit avec cette compagnie sous le marquis de Chamilly, en vertu d'une lettre du roi du 1^{er} mars 1668, et se trouva à Rocroi à la fin du même mois jusqu'au mois de mai suivant, époque à laquelle sa compagnie fut licenciée. En 1672, il était capitaine d'une compagnie de cent maîtres. Après ses campagnes, il revenait au manoir de La Villeneuve.

(1) Archives de la Creuse, E. 220.

(2) Le setier d'Aubusson était de huit boisseaux, pesait 200 livres et valait un hectolitre 33; le boisseau de La Villeneuve pesait 20 livres et valait un décalitre 4360.

(3) Archives de la Creuse, E. 240.

(4) Noms téodaux.

(5) LA CHESNAYE-DESBOIS, *Dictionnaire de la noblesse*.

François IV fit, le 13 janvier 1677, un testament par lequel il affecta le revenu d'un de ses moulins au paiement des honoraires d'un chirurgien qui, toutes les semaines, viendrait visiter les pauvres gens de Vallière (1). Il signait : « Nadaillac ». Il mourut le 10 ou le 11 août 1687 et fut enseveli le 12 dans les tombeaux de ses ancêtres, en présence de plusieurs gentilshommes et ecclésiastiques « considérables et constitués en dignité ».

Il jouissait d'une grande considération. Témoin cette lettre en date du 18 novembre 1687, adressée à Charles-François, son fils aîné, par M. Du Monceau, intendant des armées du roi : « Je vous avoue, Monsieur, que vous avez raison de dire que vous avez fait une grande perte.... de ma vie je n'ay trouvé un homme plus droit, plus facile et qui alla plus droit que feu Monsieur votre père, et je vous avoue que je ne suis jamais sorty d'avec luy toutes les fois que j'ay eu l'honneur de le voir que je n'aye appris à vivre..... un caractère d'homme pareil à celui la devrait être immortel, pour moy j'en suis sensiblement touché, etc. »

Il avait épousé, le 13 juillet 1652, Françoise de Douhet, dame et baronne de Saint-Pardoux, près Razès (2), fille aînée de Philippe de Douhet, écuyer, seigneur de Saint-Pardoux, « qui fut homicidé » (3), et de Françoise Moreil.

De leur mariage naquirent :

1° Marguerite du Pouget de Nadaillac, baptisée et morte le 19 novembre 1653 ;

2° N... du Pouget de Nadaillac, fille infirme, qui à la fin de 1692 vivait avec sa sœur Françoise, ci-après ;

3° Charles-François, qui suit ;

4° Françoise du Pouget de Nadaillac, demoiselle de Saint-Pardoux, mariée le 8 mai 1692 à Jean-Claude Auboux ou Auboust du Phemmit, chevalier, seigneur de Basqueville, en Normandie, demeurant au château des Vergnes, paroisse de Saint-Maurice, près

(1) Archives de la Creuse, E. 220.

(2) *Nobiliaire du Limousin*, II, 22.

(3) Il avait été assassiné par Pierre Faulcon, écuyer, seigneur des Lèzes. Pour réparation de cet assassinat, et par sentence du vice-sénéchal de Limoges, de l'avis du présidial du 18 décembre 1640, une vicairie fut fondée dans l'église de Saint-Pardoux, près Razès (auj. Saint-Pardoux-Rancon), où reposait le corps de l'homicidé. En 1687, Françoise de Douhet, dame de Saint-Pardoux, alors veuve, nomma à cette vicairie ; en 1738, ce fut Antoine du Pouget, baron de Saint-Pardoux. (Abbé LECLER, *Monographie du canton de Bessines*, ap. *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XXI).

Crocq (1), fils de haut et puissant seigneur Jean-Claude Auboux du Phemmit, chevalier, seigneur des Vergnes et Saint-Maurice (2), et de dame Louise du Mesnil-Simon du Parassis ; le mariage fut célébré à Vallière, en présence de messire Claude Auboux du Phemmit, prêtre, docteur en théologie, prieur commendataire de Maleval et seigneur des Ecurettes, de messire Charles-François du Pouget, chevalier, seigneur marquis de Nadaillac et de La Villeneuve, de messire Jacques du Pouget, prieur commendataire de Baubiat, et de messire Gaston Auboux du Phemmit, seigneur du Monteil ; par son contrat de mariage Malledent, notaire, il lui fut promis onze mille livres, à condition qu'elle renoncerait à ses droits à l'héritage paternel et maternel ;

5° François du Pouget de Nadaillac, né au château de La Villeneuve le 17 mars 1663, ondoyé en danger de mort le même jour, baptisé le 2 juillet 1672 (parrain, puissant seigneur messire François d'Arfeuille, escuyer, seigneur dudit lieu, du Chaslard, Néoux et autres places, capitaine d'une compagnie de cheval-légers dans l'armée de Hollande et des Pays-Bas, son oncle ; marraine, dame Françoise de Douhet, veuve de messire Louis de Durat, escuyer, seigneur du Mazeau, Vaurenne et La Serre, de la paroisse de Mainzat, en Combraille), abbé commendataire du Palais-Sainte-Marie en 1673, malgré son extrême jeunesse ; en 1685, il afferma, moyennant dix-huit cents livres, les revenus de son abbaye à Barthélemy Delaron, du village de La Villeneuve ; mort en juillet 1707 ;

6° Françoise du Pouget de Nadaillac, baptisée le 23 juin 1664, morte au mois de septembre suivant ;

7° François V, dont nous nous occuperons plus loin ;

8° Jacques du Pouget de Nadaillac, né en 1668, baptisé le 21 novembre 1681 (parrain Jacques de Douhet, seigneur du Puymoulinier, conseiller du roy, lieutenant criminel du Limosin à Limoges ; marraine haute et puissante dame Anne Deaulx, marquise de Chassin-grimont, Chazelat et autres places), prieur commendataire de Baubiat dès 1687 ; en 1689, il afferma ce prieuré moyennant neuf cents livres ; il devint, après arrangement de famille, chevalier, seigneur de Saint-Symphorien, en Limousin ; il fut désigné par son frère Charles-François pour être tuteur de ses enfants mineurs, auxquels il rendit compte le 21 juin 1718, en présence d'Antoine Furgaud, sieur de La Vergne, avocat en parlement, résidant à Aubusson, savoir : 1° François-Louis, chevalier, marquis de La Villeneuve, majeur, âgé de vingt-cinq ans ; 2° Louis-François ;

(1) Archives de la Creuse, E. 221.

(2) Voy. à l'appendice une lettre de ce seigneur.

3° Jacques; 4° Louis-Annet; 5° Antoine-Aimé, escuyers, mineurs émancipés d'âge par lettres de la chancellerie du Palais du 17 avril 1717; 6° Jeanne-Renée, aussi émancipée, procédant sous l'autorité de son mari Marc-Antoine de La Louë: lesquels lui furent redevables de la somme de treize mille livres; en 1719, il fit son testament et le remit à l'abbé de Grammont; par un codicille du 27 février 1723, il appela à sa succession ses frères François, marquis de Nadaillac, pour une moitié, et Antoine, baron de Saint-Pardoux, pour l'autre moitié; fit à ses neveux une pension viagère et mourut à Vallière, en la maison d'Arnaud Laudinas, dans le courant de mars 1723; il fut enseveli dans les tombeaux de MM. de La Villeneuve, en l'église de Vallière;

9° Louise du Pouget, demoiselle de Nadaillac, née en 1668, baptisée le 15 août 1669 (parrain messire Denys de Gédoyen, chevalier, seigneur vicomte du Monteil; marraine dame Louise du Pouget de Nadaillac, femme de puissant seigneur messire François d'Arfeuille, seigneur dudit lieu, du Chaslard et de Néoux), mariée, par contrat du 6 janvier 1699, Lenoble, notaire, à Saint-Maurice, près de Miremont, à Joseph de La Roche-Aymon, chevalier, seigneur baron de La Farge, dit le chevalier de Saint-Maixent, capitaine au régiment Dauphin, demeurant à Vallière, fils d'Antoine de La Roche-Aymon, chevalier, seigneur baron de La Farge, Lavault-Saint-Mexant, seigneur en partie de La Ville-du-Bois, et de Marie-Sylvie des Brandons; par un testament de 1710, elle fit Antoine du Pouget de Saint-Pardoux, son frère, légataire particulier de la somme de dix mille livres, qui lui était due par ledit seigneur de Saint-Pardoux dans la succession de l'abbé du Palais ou dans celle de leur mère Françoise de Douhet, comme cela était expliqué dans une transaction reçue Briquet faite à Saint-Pardoux le 19 février 1708, voulant qu'il fut payé une pension de cent livres à son mari, s'il lui survivait, et qu'on lui fit un service à trois messes, en l'église de Saint-Pardoux, le jour de Saint-Louis ou le lendemain; que son frère de Saint-Pardoux donnât à trois filleules qu'elle avait et à chacune d'elles la somme de cent cinquante livres, la première année de leur mariage; il leur serait donné à chacune tous les ans six livres pour s'entretenir; dans le cas où quelqu'une de ces filles viendrait à mourir avant d'être mariée, la somme de cent cinquante livres reviendrait au seigneur de Saint-Pardoux; elle institua pour son légataire universel son filleul François du Pouget de La Villeneuve, fils aîné de messire Charles-François du Pouget, marquis de La Villeneuve; pour tous autres qui pourraient prétendre quelque portion en la part de biens et succession qui lui était revenue de défunte sa mère et de son frère l'abbé, elle leur donnait et lèguait

à chacun cinq sols : ce testament fut fait en présence de Claude Besse, prêtre communaliste de Beaumont, et de F. Deschamps, sieur de Lavaud, docteur en médecine. Par donation entre-vifs du 27 décembre 1719, M^{me} de La Farge, résidant à Vallière, donna à son frère François du Pouget, chevalier, marquis de Nadaillac, y résidant, tous les biens immeubles pouvant lui appartenir dans le détroit de la Marche, s'en réservant la jouissance, sa vie durant, et se réservant aussi les gains et conventions matrimoniales, le cheptel de ses métairies, et en outre la somme de dix milles livres à elle due par son frère de Saint-Pardoux, et la somme de cent livres de pension pour son mari, s'il lui survivait (1). Le 11 février 1720, M^{me} de La Farge donna, à cause de l'amitié qu'elle lui portait, à Louis-Claude du Pouget de Nadaillac, son filleul et neveu, fils d'Antoine du Pouget de Nadaillac, chevalier, seigneur de Saint-Pardoux, y résidant en son château, paroisse dudit Saint-Pardoux, en Limousin, la somme de dix mille livres, qu'elle s'était réservée dans la précédente donation et qui lui était due par ledit seigneur de Saint-Pardoux, voulant que l'on payât une pension de cent livres à son mari, s'il lui survivait, et qu'on lui fit un service de fondation à diacre et sous-diacre au jour anniversaire de son décès, en l'église de Saint-Pardoux, et excluant ledit Saint-Pardoux de sa succession : ce testament fut fait en présence de M^e Pierre de Sales de Chambois, bourgeois de Felletin, et de Toussaint Druyon, sergent. Par un autre testament du 24 novembre 1724, M^{me} de La Farge ne donna plus à François du Pouget, marquis de Nadaillac, que le tiers de ses biens à prendre sur le plus clair de sa succession. Joseph de La Roche-Aymon mourut le 18 mars 1728 et fut enterré le 21 mars dans l'église de Saint-Séverin, en présence de MM^{ss} Jean Dumas, maître d'école, et Léonard Goumy, demeurant tous deux à Vallière. Louise du Pouget mourut le 20 février 1730 et fut inhumée dans l'église de Vallière. Ils ne laissèrent pas d'enfant (2). Partage de la succession de M^{me} de La Farge fut fait par acte sous seings privés le 1^{er} mars 1732. Avant tout partage, il fut prélevé deux mille cinq cents livres promises par la défunte à sa nièce Louise Auboux du Phemmit, dame de La Guionie, aux termes du contrat de mariage de cette dernière, et divers autres créances, le tout s'élevant à quatre mille soixante livres : le paiement de cette somme fut assigné sur le domaine de Marvier. Le surplus de la succession fut partagé en trois lots : le premier lot, consistant dans le domaine de Langenoudière, les dimes de Fraissanges et une somme de quatre

(1) Archives de la Creuse, B, 51.

(2) LA CHESNAYE-DESBOIS, *Dictionnaire de la noblesse*.

cents livres à recevoir des deux autres lots, fut partagé entre Jacques du Pouget, seigneur de Vaux, et Louis-Annet du Pouget, seigneur de La Chèze, d'une part, et messire Auboux du Phemmit, seigneur des Vergnes, d'autre part ; le deuxième lot, consistant dans le domaine de Cherfeuil, les dîmes de Lavaud du Gier et le pré de Lasoux, et le troisième lot, comprenant les dîmes d'Ussard, la dîme sur « le grand dîme » de Saint-Yrieix et la portion appartenant à la défunte dans le bois de Moulet (1), échurent à François du Pouget, comte, depuis marquis de Nadaillac, avantagé d'un tiers, et ayant droit à l'autre tiers tant pour ses droits propres que pour ceux de son frère Antoine du Pouget de Nadaillac, baron de Saint-Pardoux ; chaque lot devait payer chaque année : 1° à l'abbaye de Saint-Martial trois setiers émine blé, un setier quatre coupes avoine, mesure de Vallière (2), et trois livres dix sols ; 2° et pour un obit en l'église de Vallière, trois livres six sols huit deniers.

10° Marie du Pouget de Nadaillac, baptisée le 15 août 1669 (parrain messire François-Silvain de La Saigne-Saint-Georges, chevalier, seigneur baron de La Guierche, capitaine d'une compagnie d'infanterie ; marraine demoiselle Marie de Durat, fille de messire Louis de Durat, escuyer, seigneur du Mazeau, de Vorène et de La Serre, et de Françoise de Douhet, son épouse) ; morte en bas âge ;

11° François-Louis du Pouget, chevalier de Nadaillac, dit le Petit Chevalier, né le 26 octobre 1670, baptisé le 16 novembre suivant (parrain messire François du Pouget, chevalier de Nadaillac ; marraine demoiselle Marguerite-Edmée d'Arfeuille, fille de puissant seigneur François d'Arfeuille et de dame Louise du Pouget), à qui Françoise de Douhet, sa mère, fit un legs universel, legs qu'il transporta à l'abbé du Palais (3) ; le 4 octobre 1688, Charles-François, son frère aîné, conduisit à Limoges le Petit Chevalier et son jeune frère Antoine, et les présenta à l'intendant pour entrer aux cadets. A cette fin il les fit habiller. L'habillement de chacun d'eux était ainsi composé : « deux ausnes et demy et demy quart de drap pour faire un justaucorps, prix douze livres neuf sols ; deux ausnes et demy de ratin à doubler, cinq livres ; deux onces quinze deniers de gallon d'argent pour mettre sur la manche, cinq livres treize sols ; une ausne et demy de toille pour l'habit, une livre cinq sols ; pour

(1) Le bois de Moulet est situé dans la commune de Banize.

(2) A la mesure de Vallière, qui était celle de La Villeneuve, le setier contenait huit boisseaux de chacun vingt livres, l'émine quatre boisseaux ; la coupe était le tiers du boisseau.

(3) Archives de la Creuse, E. 228.

de la soye pour l'habit, quatorze sols ; pour façon de l'habit, pour des pignes, estuy et paire de gants, une livre dix sols ; pour du fil et une peau, dix sols ; pour un bord de chapeau d'argent, trois livres cinq sols ; pour un codebec (chapeau), quatre livres ; pour un paire de bas d'étame fins, deux livres dix sols ; deux boutons d'argent, deux sols ; pour border le chapeau, trois sols ; pour un cordon de chapeau, dix sols ; pour deux paires de chossons de toile, trois sols ; pour un paire de souliers, deux livres dix-sept sols ». Charles-François paya « au chirurgien qui fit les cheveux, sept sols ». Avant de partir pour Paris, il leur acheta : « une veste de soye brochée, six livres ; pour des toiles et des danteilles pour faire des chemises pour aller aux Cadets, trente livres douze sols ». Arrivés à Paris le 5 février 1689, nouveaux achats : « Levé du drap pour un habit selon le reçu du marchand de la rue Saint-Honoré, trente-deux livres seize sols ; de gallons ou boutons d'argent pour l'habit, trente-six livres quatorze sols, pour un sceinturon piqué, une livre : pour des gants blancs, dix-huit sols ; pour une espée d'argent de rapport, sept livres dix sols ; pour un neud de cravate couleur de sirize, quinze sols ; deux paires de bas d'Angleterre, six livres ; pour un bord de chapeau d'argent, deux livres neuf sols ; pour un chapeau fin, trois livres sept sols ; pour des bottines à monter à cheval, une livre cinq sols ». Charles-François déboursa en outre : « pour aller à Versailles se présenter à Mons^r de Louvois le 12 février : pour le carosse pour aller à Versailles, trois livres quinze sols ; pour la disnée au Chêne-Vert, une livre dix sols ; pour le soupper, une livre quatre sols ; pour carrosse pour retourner à Versailles, une livre dix sols ; argent qu'ils ont eu pour s'en aller à la garnison chacun quatre-vingt-dix livres ». En 1690, François-Louis, pour s'équiper sous-lieutenant du régiment Dauphin reçut, de l'avis de tous ses frères, deux cents livres, et pour faire sa campagne quatre cent-cinquante livres. Il était lieutenant en 1691 et mourut colonel du régiment de Boufflers.

12^e Antoine du Pouget de Nadaillac, chevalier, seigneur baron de Saint-Pardoux, né et baptisé le 4 juin 1673 (parrain Antoine Mallet, prêtre, licencié en théologie, curé de Vallière), entra aux Cadets en même temps que son frère le Petit Chevalier ; il reçut la somme de quatre cents livres pour s'équiper et faire sa campagne en qualité d'enseigne colonel dans le régiment du Maine. Placé d'abord sous la tutelle de l'abbé du Palais, son frère, il devint, par suite d'un traité au sujet de la succession dudit abbé, propriétaire de la terre de Saint-Pardoux, près Razès, qui lui fut cédée par François, comte de Nadaillac, son frère, alors lieutenant aux gar-

des françaises (1); il était baron de Saint-Pardoux en 1701. Il épousa Marie de Saint-Julien, dont il eut : *a.* François du Pouget de Nadaillac, baron de Saint-Pardoux, mort le 8 juin 1748, laissant sa femme, Marie-Anne-Félicité Le Mastin de Nuaillé, veuve avec cinq enfants (2); de lui descend la branche cadette de la maison de Nadaillac; *b.* Louis-Claude du Pouget, chevalier de Nadaillac, légataire particulier de Madame de la Farge, sa tante; *c.* Anne du Pouget de Nadaillac, mariée le 12 février 1730 à Jacques de Ligondès, chevalier, marquis de Châteaubodeau, fils de Gaspard de Ligondès, écuyer, marquis de Ligondès, baron de Crocq, seigneur de Châteaubodeau et de la Garde, brigadier d'armée, lieutenant-général de Saintonge et chevalier des ordres du roi, et d'Antoinette de Saint-Julien (3); Jacques de Ligondès, maréchal de camp, mourut en 1749 (4); *d.* Jacques du Pouget de Nadaillac, prieur commendataire de Baubiat; tonsuré en 1716, il fut en mars 1721 pourvu en cour de Rome et en commende du prieuré de Baubiat; il en prit possession et choisit pour son procureur Jacques Morange, prêtre de la ville de Limoges, son ancien maître.

(A suivre)

Zénon TOUMIEUX.

(1) Archives de la Creuse, E. 222.

(2) LA CHESNAYE DES BOIS, *Dictionnaire de la Noblesse*.

(3) *Nobiliaire du Limousin*, III, 561; Archives de la Creuse, E. 234.

(4) A. TARDIEU, *Dictionnaire de la Haute-Marche*, 79.



NOUVEAUX RENSEIGNEMENTS

SUR LA

VIERGE OUVRANTE DE BOUBON

Lorsque M. le baron de Verneilh-Puyraseau découvrit la seconde moitié de la Vierge ouvrente de Boubon et donna au *Bulletin* (tome XLVI, p. 234) l'intéressante notice sur ce sujet, il croyait que la découverte de la première moitié datait seulement de 1889, époque à laquelle je l'avais fait connaître par une description publiée dans le même *Bulletin* (tome XXXVI, p. 241). Ayant alors occasion de lui écrire, je lui appris qu'en 1879, j'avais accompagné à Dournazac la Société française d'archéologie, alors en excursion dans la Haute-Vienne, pour lui montrer cette statue; et que dès 1874 son propriétaire m'avait chargé d'en négocier la vente, pour en consacrer le produit à une œuvre de charité. M. Didron, directeur des *Annales archéologiques*, consulté à cette occasion, me fit la réponse suivante, que je viens de communiquer à M. de Verneilh :

« Paris, le 28 mai 1874.

» Monsieur le Curé,

» Votre première lettre ne m'est parvenue qu'après de très longs retards, en raison de son adresse fautive. Sur ces entrefaites, je suis parti pour une série de voyages, dont l'un assez long en Belgique. Ajoutez à cela mes nombreuses occupations et vous comprendrez mon long silence.

» Je vous retourne les deux photographies que vous m'avez communiquées. Cette Vierge est fort intéressante et, bien qu'elle

s'ouvre seulement en diptyque, quand celle du Louvre et celle de Rouen que j'ai décrites sont en forme de triptyque, les sujets dont elle est sculptée à l'intérieur sont exactement les mêmes. Les figures sont littéralement copiées les unes sur les autres dans ces diverses statuettes. Il est évident que toutes ces Vierges ont été exécutées par la même main ou, du moins, par les élèves d'un maître unique.

» Votre Vierge est donc du ^{xiii}^e siècle et, à mon sentiment, elle a beaucoup de valeur. Mais cela ne veut pas dire que la vente en soit facile. Elle vaut au moins 500 francs, et, avec de la chance, on pourrait en obtenir le double, ou le triple, peut-être même davantage. Je doute que le Musée de Cluny en veuille faire l'acquisition, car cet établissement dispose d'un très mince budget ; toutefois, il vous est loisible d'essayer une négociation avec le directeur, M. du Sommerard. Il ne faut pas songer au Musée du Louvre, *qui possède déjà le spécimen le plus parfait du genre*. Il n'y a pas d'autre Musée que cela intéresse, du moins en France. Vous auriez plus de chance de vente à Londres, et vous obtiendriez aussi un prix bien plus considérable. Adressez-vous donc au Musée de Kensington, qui est *riche et acheteur*.

» Je regrette que le temps me manque absolument pour m'occuper, dans votre intérêt, de cette négociation, dont le but est si honorable.

» Veuillez, Monsieur le Curé, agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

» Ed. DIDRON ».

A la suite de cette communication, M. de Verneilh m'a écrit :

« Bordeaux, le 5 juin 1898.

» Cher Monsieur l'Abbé,

» Je vous remercie de votre intéressante lettre. Elle m'a révélé, au sujet de la Vierge ouvrante de Boubon, un certain nombre de circonstances que je ne pouvais pas soupçonner d'après votre article du *Bulletin de la Société archéologique du Limousin* de 1889. J'avais cru comprendre en le lisant que votre trouvaille chez M. le curé de Dournazac était toute récente. Sans cela je n'aurais pas manqué de parler de l'envoi des photographies à Didron, de sa lettre de 1874 et de la visite de quelques membres du Congrès à Dournazac, où ils virent, en votre compagnie, le précieux ivoire, dix ans avant que vous en eussiez parlé à la Société archéologique du Limousin, et cinq ans après que vous en aviez entretenu Didron

en lui envoyant des photographies. Il y a donc aujourd'hui vingt-quatre ou vingt-cinq ans que notre Vierge est connue des savants les plus compétents.

» Et à ce propos, j'ai constaté une fois de plus dans la lettre de Didron qu'il ne doutait nullement de l'authenticité de celle du Louvre. C'est donc de son autorité privée, et pour des raisons que j'ignore, que M. Molinier, conservateur des ivoires au Louvre, l'a un beau jour déclarée fausse et l'a mise au rebut.

» A propos de cette Vierge, M. Sailly, qui a l'ambition fort légitime de la vendre et de la bien vendre, a cru qu'il était de son intérêt d'établir qu'elle avait été envoyée à Paris en 1830, qu'elle y avait subi une restauration, et que c'est pendant qu'elle était à Paris, qu'elle avait put servir de modèle à celle du Louvre, qui ne fut achetée cependant que quatorze ans après cette prétendue restauration, c'est-à-dire en 1844. M. Sailly, dans son hypothèse, ne s'est pas aperçu qu'il resterait à expliquer comment la seconde moitié, celle que j'ai eu la bonne fortune de retrouver, et qui n'est jamais sortie d'Abjat, a pu également servir de modèle à la contrefaçon du Louvre.

» Mais je crois fermement que la partie provenant de la succession de M. le curé de Dournazac n'est jamais allée à Paris et n'a subi aucune restauration. En 1830, date de son envoi à Paris, selon M. Sailly, elle était d'après l'historique dressé par M. Ribet, notaire à Saint-Mathieu, la propriété de M. Hugonneau-Beaufet, officier de santé, qui selon toute apparence n'y attachait pas grande importance, à telles enseignes qu'il est de tradition dans la famille Hugonneau qu'elle servait de jouet aux enfants, qui la traînaient avec une ficelle comme une petite voiture. D'un autre côté, en 1830, on n'attachait pas encore beaucoup de prix aux objets du moyen âge, et il est de toute invraisemblance que le propriétaire de la Vierge, habitant un bourg reculé du Limousin, eût songé à l'envoyer à Paris. Les restaurateurs de bibelots n'existaient pour ainsi dire pas à cette époque, encore moins les contrefacteurs. C'est plus tard, dix ans au moins après, que les uns et les autres ont exercé leur industrie.

» La vérité est que la Vierge a, non pas reçu des restaurations, mais a été simplement recollée à la colle forte, par un ébéniste quelconque de Saint-Mathieu, ce qui était d'ailleurs la chose du monde la plus simple. C'est ainsi que les deux volets du triptyque ont été réunis en un seul, et qu'une partie de la tête, détachée à l'époque où les enfants jouaient avec, a été recollée tant bien que mal. On se rend très bien compte, sur la photogravure de M. Sailly, de cette double opération. Quant à une autre restauration, à la

réfection par exemple, d'une partie quelconque, je la nie absolument.

» Je vous prie, mon cher Monsieur l'Abbé, de me dire ce que vous savez de cette question de restauration à Paris, et ce que vous en pensez. Pour mon compte, dans l'intérêt de la vérité, et aussi dans l'intérêt de la vente avantageuse, je crois qu'il serait bon de ne pas laisser cette légende s'accréditer. Du moment qu'on croira que la Vierge a été envoyée et restaurée à Paris, elle perdra de son authenticité, de sa valeur, et on finira par dire (c'est déjà fait) qu'elle est, elle aussi, comme celle du Louvre, une contrefaçon.....

» J. DE VERNEILH ».

J'ai répondu au désir de M. de Verneilh par la lettre suivante :

« Naugeat, le 10 juin 1898.

» Cher Monsieur,

» Avant de répondre à votre dernière lettre, j'ai voulu revoir la Vierge ouvrante de Boubon, afin de constater de nouveau l'exactitude de ce que j'avais observé lorsque j'étais à Marval. M. Sailly s'y est prêté avec la meilleure grâce du monde ; et maintenant je puis répondre, sans aucune hésitation, à ce que vous me demandez.

» Toute la question se réduit à ces deux points : 1° cette Vierge a-t-elle été envoyée à Paris pour une restauration ? 2° a-t-elle servi de modèle à celle du Louvre ?

» Sur ce dernier point, je pense exactement comme vous. Car pour servir de modèle au triptyque du Louvre, la partie possédée par M. Hugonneau-Beaufet n'aurait pas suffi, il aurait fallu encore celle que vous venez de découvrir, qui n'a jamais fait le voyage de Paris.

» Sur le premier point vous penserez comme moi, lorsque vous aurez lu les explications suivantes : Mon confrère de Dournazac m'a dit lui-même qu'il l'avait envoyée à Paris pour la faire restaurer, et m'a même indiqué la somme qu'il a dépensée pour cela, somme qu'il trouvait un peu forte. Je peux vous indiquer approximativement à quelle date cela a eu lieu. Ce n'est pas en 1830. M. Hugonneau-Beaufet, né en 1816, n'avait alors que quatorze ans. Il fut ordonné prêtre à Noël en 1839, et c'est quelque temps après qu'il fit faire cette restauration. La note de M. Ribet, notaire à Saint-Mathieu, dit que le père et la mère de mon confrère sont restés propriétaires de cet ivoire jusqu'à leur décès ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'à partir du moment où il a été restauré, il a toujours orné le salon de leur fils.

» Quand même ces indications manqueraient, un examen fait avec soin suffit pour constater la restauration. L'ivoire du ^{xiii}^e siècle a pris une teinte un peu brune, et il est couvert de veines très prononcées, pendant que les morceaux rapportés sont beaucoup plus blancs, et presque totalement dépourvus de veines. Cette observation permet de préciser en quoi consiste la réparation.

» Avant de le faire, laissez-moi vous dire que la cassure « simplement recollée à la colle-forte par un ébéniste quelconque de Saint-Mathieu » est récente, et n'existait pas lorsque j'ai quitté Marval. J'en atteste mes souvenirs très fidèles sur ce point, et une photographie que je possède encore. Il est vrai que cette cassure a été faite à peu près à l'endroit où se soudait le morceau d'ivoire employé par l'artiste restaurateur, mais avant qu'elle ait été faite, cette soudure n'était pas plus apparente que celle dont je vais vous parler, et que vous n'avez probablement pas remarquée.

» C'est en quatre endroits que cette statue a été restaurée : la moitié de la tête a été refaite. Outre la couleur plus blanche du morceau d'ivoire moderne, vous en trouverez encore une preuve dans la manière dont l'artiste a travaillé l'ange placé dans cette partie : les plumes de l'aile ne ressemblent pas à celles de l'autre ange qui lui est adossé ; les arêtes de la sculpture moderne sont très vives, pendant que celles de la partie ancienne correspondante sont usées par le frottement.

» Le pied gauche de la Vierge et la partie du vêtement qui le recouvre ont aussi été rapportés. Outre la différence de teinte de l'ivoire, vous distinguerez encore, sur la photogravure de M. Sailly, la soudure du morceau moderne.

» Après ces deux retouches, je vous en signalerai deux autres où le blanc de l'ivoire moderne tranche d'une manière encore plus frappante sur la couleur de celui du ^{xiii}^e siècle. Au Christ placé dans le quatre-feuilles et porté par la Sainte-Vierge, on a remis la moitié de la main droite et refait entièrement la tête. Plus qu'ailleurs vous reconnaîtrez ici la différence qu'il y a entre l'œuvre ancienne et la restauration moderne. Le Christ est, représenté huit fois dans les différents tableaux, et ces huit figures se ressemblent, pendant que celle du quatre-feuilles est d'un aspect et d'un style tout différent.

» Je me résume en disant que les deux volets de la Vierge ouvrante possédés par M. Hugonneau-Beaufet ont été restaurés à Paris après 1840, mais n'ont pas servi de modèle pour celle du Louvre. Cette restauration est facile à reconnaître sur l'ivoire, aux quatre endroits indiqués ci-dessus, mais ses traces sont moins visibles sur la photogravure, parce qu'elle ne reproduit pas la diffé-

rence de couleur de l'ivoire du ^{xiii}^e siècle et de celui de nos jours.

» Quant à la seconde partie que vous avez découverte, elle n'a subi aucune restauration, et n'en a pas besoin.

» Puisque le nombre de ces Vierges ouvrières est fort restreint, il est bon d'en dresser le catalogue. Voici celles que je connais : 1° celle de Boubon; 2° celle de Rouen, décrite par M. Didron; 3° celle du Louvre; 4° celle du Musée de Lyon; 5° celle de Maubuisson, dont l'existence m'a été révélée par l'annonce d'une notice intitulée : *La Vierge ouvrière de Maubuisson*, par Depoin, brochure in-8°, publiée en 1882.

» Agréez, etc...

Joignons à ce supplément du dossier de notre ivoire, ce fragment d'une lettre écrite le 14 février 1899, par M. de Verneilh, à notre secrétaire général, M. Guibert :

« ... Et maintenant, voulez vous que nous fassions un peu d'archéologie pure, toujours à l'occasion de notre ivoire de Boubon et de la trouvaille que fit il y a quinze mois M. d'Auteville, dans les environs de Cognac, trouvaille à laquelle Mgr Barbier de Montault vient de consacrer un ouvrage fort savant. Vous avez vu, je le sais, ce *trésor* de Cherves, et vos confrères de la Société archéologique du Limousin l'ont admiré, ainsi que vous, comme une des plus belles et importantes choses qui nous soient restées des émailleurs de Limoges du ^{xiii}^e siècle. C'est à peu près à cette même époque, ne l'oublions pas, qu'a été sculptée la Vierge de Boubon.

» Permettez-moi de vous rappeler ce que je disais relativement à cette Vierge et à son attribution à des artistes Limousins, dans la notice que je lui consacrai l'an dernier : — « Pourquoi, disais-je, » après m'être demandé si elle n'était pas de travail Italien ou » Dieppois, n'en ferions-nous pas plutôt honneur à nos artistes » Limousins? La ville de Limoges a été, pendant le moyen âge, un » centre artistique incomparable. Ses émailleurs étaient, on peut » le dire, depuis le ^{xiii}^e siècle, sans rivaux en Europe. Mais ils » n'excellaient pas seulement à peindre, sur des plaques de cuivre, » en couleurs indestructibles, des personnages ou des rinceaux. » Orfèvres habiles, fabricant des bijoux et des chasses où, très » souvent, des figurines en reliefs, modelées et ciselées avec art, » se mariaient aux émaux de la plus heureuse façon, ils étaient à » la fois sculpteurs et peintres; et comme leur sculptures étaient » en général de petites dimensions, ils pouvaient aussi bien tailler » des figures dans l'ivoire que dans le bronze. Il est probable qu'ils » le firent souvent, et on a, paraît-il, des preuves que des ivoires

» ciselés par eux étaient répandus en différents lieux. Quelle
» invraisemblance y aurait-il à ce que la Vierge de Boubon, pro-
» venant d'un petit monastère perdu dans une solitude limousine,
» ait été faite par des artistes Limousins? Il nous serait très
» agréable que telle fût son origine, et, jusqu'à preuve du con-
» traire, nous la tenons pour un produit de nos sculpteurs...

» A l'appui de la thèse que je soutenais, veuillez, je vous prie, comparer la planche IX de l'ouvrage de Mgr Barbier de Montault avec l'intérieur de notre Vierge ouvrante, et dites moi si, entre les sujets sculptés sur l'ivoire et ceux coulés en bronze doré et ciselé, il n'y a pas, dans *le faire*, dans la disposition et l'arrangement des sujets de frappantes analogies. Ce n'est pas, sans doute, absolument la même chose; mais il existe entre ces petits bas-reliefs et les figurines des compositions du trésor de Cherves comme un air de famille qui, cette fois, sans la moindre hésitation, me fait attribuer l'ivoire à l'école limousine, à des artistes Limousins. Que ceux de vos confrères qui s'occupent spécialement des arts du dessin, M. Bourdery par exemple, comparent, dans l'un et l'autre travail, le *noli me tangere* et surtout la visite des saintes femmes au sépulcre, sûrement ils seront de mon avis. Sur la provenance des émaux, il ne peut y avoir l'ombre d'un doute; ils sont Limousins, et bien Limousins : expression, composition, ornementation, facture... La trouvaille de Cherves confirme donc mon attribution de l'ivoire de Boubon à notre École Limousine ».

» J. DE VERNEILH. »

Le fait est que l'analogie est indéniable, et si on se rappelle que l'ivoire a été employé par les artistes Limousins concurremment avec le bronze dans plusieurs reliquaires bien connus, l'hypothèse de M. de Verneilh se trouvera singulièrement fortifiée.

A. LECLER.

NOTE

SUR

UN SOUTERRAIN-REFUGE

SITUÉ A LIVIERS

Commune de Jumilhac-le-Grand (Dordogne)

J'avais pénétré, il y a quelques années déjà, dans le souterrain de Liviers, mais sans en relever le plan ; je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait attiré jusqu'ici l'attention d'aucun archéologue.

Le 11 juillet 1894, je l'ai visité de nouveau ; en voici le plan avec les notes que j'ai recueillies aussi fidèlement que possible.

L'entrée des galeries donne sur un ancien chemin en face de la cour du domaine de Liviers-bas (appartenant à l'auteur, canton et commune de Jumilhac-le-Grand (Dordogne), à une altitude approximative de 340 mètres). Elle est pratiquée presque au sommet du mamelon sur lequel est bâti le domaine et exposée en plein Est. On y pénètre par une ouverture qui a à peine un mètre de hauteur, le fond des premières galeries étant en partie obstrué par les éboulis venus du dehors, et 60 centimètres de diamètre environ. On se trouve aussitôt dans un couloir dont les parois sont verticales et la voûte de forme quasi ogivale. Il est creusé au pic ainsi que tout l'ensemble du souterrain, dans un tuf schisteux et micacé très résistant, veiné par-ci par-là de quelques filons de cailloux, et le terrain ne s'est écroulé nulle part à l'intérieur.

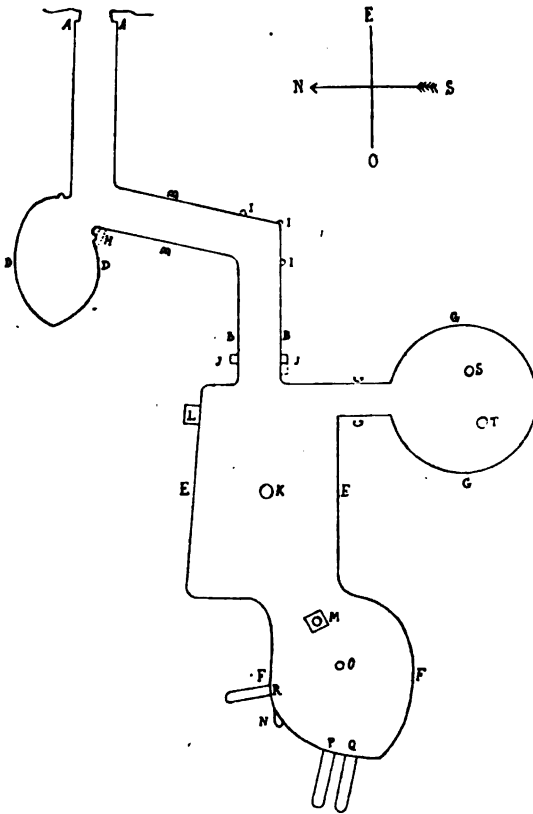
Après avoir suivi d'une façon assez malaisée un premier couloir qui mesure en ligne droite 2^m, 33 de long, on rencontre une petite

chambre à droite, tandis que le couloir dévie brusquement à gauche et presque à angle droit. L'entrée de la chambre n'a que 0^m,35 de large sur 0^m,80 en hauteur, le sommet de l'ouverture affleurant le haut de la galerie, ce qui fait que le sol de cette dernière est en contre-bas de celui de la chambre. Celle-ci est de forme ovoïde, mesurant à son plus grand diamètre 1^m,80 de long sur 1^m,20 de large et 1 mètre seulement de haut ; elle est voûtée en coupole irrégulière. Aucune ouverture spéciale n'y établit de communication avec le dehors. On ne peut naturellement s'y tenir qu'accroupi ou couché et le mauvais renouvellement de l'air devait en rendre le séjour pénible au bout de peu de temps. Toutefois, grâce à la communication directe avec le dehors par la première galerie, on conçoit qu'il n'était pas absolument indispensable de pratiquer dans la voûte une cheminée de ventilation. Derrière l'entrée on remarque fort bien une rainure de 7 à 8 centimètres de profondeur et de largeur qui fait à l'intérieur tout le tour de l'ouverture ; elle servait à recevoir de dedans une porte que l'on devait assujettir à l'aide de deux barres transversales dont les deux trous de maintien sont visibles à droite et à gauche. En outre en bas, à droite de l'entrée, un trou où l'on passe facilement le bras, part du sol et sort en descendant dans la galerie. Il est tracé en pointillé sur le plan en H. J'ignore quelle en était la destination.

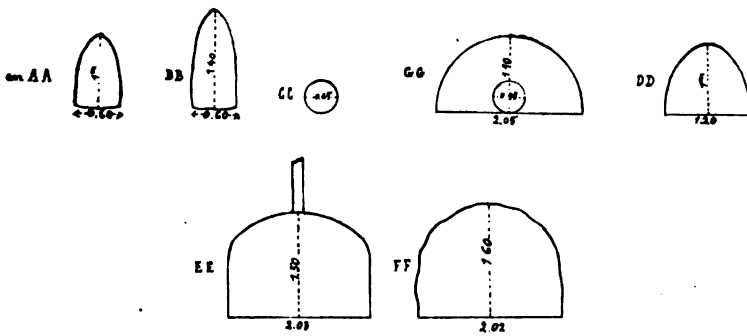
En sortant de cette première chambre, je me suis engagé dans la continuation du couloir, que j'ai suivi en ligne droite sur une longueur de 2^m,40, pour tourner tout-à-coup, presque à angle droit, et prendre une troisième galerie parallèle à la première ; cette dernière mesure en droite ligne 2^m,25. Ici finissent les couloirs proprement dits. Ils ont conservé constamment leur largeur moyenne de 0^m,60 sur une hauteur normale de 1^m,40 (1), hauteur que j'ai pu constater vers la fin de la deuxième galerie, où se sont arrêtés les éboulis venus du dehors, et où l'on trouve sous les pieds le terrain solide. Il est probable que cette hauteur devait être la même à peu près dès l'origine des galeries. Depuis l'entrée jusqu'au point où je viens de parvenir, l'on suit constamment une pente descendante très sensible, soit d'un mètre environ pour le premier couloir, de 0^m,90 pour le suivant, et qui s'adoucit beaucoup dans le troisième ; il est vrai que, dans les deux premiers, la couche épaisse de terre de rapport augmente la pente primitive-

(1) Ce sont exactement ces mêmes dimensions que l'on donne encore aujourd'hui en Limousin aux galeries souterraines appelées *renards*, que creusent profondément dans le sol les fontainiers, pour les recherches d'eaux.

SOUTERRAIN-REFUGE DE LIVIERS



Plan d'ensemble



Coupe des salles et des galeries

ment ménagée. On ne constate de particulier dans les galeries que trois trous de 10 centimètres en tous sens pratiqués à la naissance de la voûte aux points I, et dont ni moi ni les personnes qui m'accompagnaient n'avons pu déterminer l'usage. Peut-être servaient-ils à recevoir des lampes qui, par leur position, à l'angle des deuxième et troisième couloirs, pouvaient éclairer tout le parcours ? Je ne pense pas qu'on pût les utiliser pour la défense du passage. On remarquera, sur le plan, qu'à l'entrée, le souterrain se rétrécit en A. C'est là que s'appliquait, de l'intérieur, la première fermeture. Mais l'obstacle le plus sérieux que l'on opposait à l'invasion était en J. En effet, là se terminait la voie d'accès, et en arrière commençait le refuge proprement dit. C'était ce point qu'il fallait défendre essentiellement. Aussi remarque-t-on à 30 centimètres en avant de la grande chambre, dans le couloir, en J, J, deux trous de fermeture de 10 centimètres superposés à gauche, et deux autres à droite (en sortant de la chambre), dont la destination est évidente ; du côté droit, en effet, une rainure en quart de cercle descend dans les deux trous et donne ainsi entrée aux barres transversales qui s'introduisaient d'abord horizontalement dans le trou de gauche et retombaient ensuite dans celui de droite en suivant la courbe de la rainure. Etant donnée la résistance du terrain très dur, on conçoit qu'il fût possible d'établir de l'intérieur, à l'aide de deux fortes barres, un système sérieux de fermeture.

En arrière de ce barrage on ne trouve plus que le logement des réfugiés, formé de trois chambres, où ils ont cherché à se donner quelque espace et un peu d'air. Les préoccupations de défense ont cessé, on a songé à s'installer, sinon d'une façon confortable, du moins de manière à pouvoir vivre.

Après avoir franchi le point J, on se trouve dans la plus grande des trois salles qui restent à visiter. Elle mesure 2^m,03 dans sa largeur moyenne, sur une longueur moyenne de 2^m,98 et une hauteur de 1^m,50. Elle est de forme à peu près rectangulaire et voûtée en cintre surbaissé. Au milieu de la voûte a été pratiquée une cheminée pour la ventilation ; c'est un trou cylindrique de 15 centimètres de diamètre, que je n'ai pu sonder que sur une hauteur d'un mètre ; le reste a dû être obstrué par des débris venus du dehors. A droite en entrant, on trouve en L, dans la paroi verticale, une petite excavation cubique qui mesure 0^m,30 de hauteur sur 0^m,25 de largeur et 0^m,22 de profondeur, une sorte d'armoire, sans doute.

La chambre suivante, bien que d'une forme distincte, ne fait, pour ainsi dire, avec la précédente, qu'une même pièce ; il ne paraît pas qu'aucune séparation ait jamais existé entre les deux. Cette

chambre est de forme ovoïde irrégulière et ramassée, voûtée à peu près en plein cintre, mais d'une taille moins soignée que les autres parties du souterrain. Elle mesure 2^m,53 sur son plus grand axe, 2^m,02 transversalement et 1^m,60 de haut. Comme la première, elle est munie d'une cheminée d'aérage, en M, dont l'ouverture, d'abord carrée, mesure 0^m,25 de côté, sur 0^m,30 de hauteur, puis devient cylindrique, avec un diamètre de 0^m,10. J'y ai enfoncé une perche de 2 mètres de longueur sans rencontrer d'obstacles. En N, à 1^m,10 du sol, on remarque un petit trou percé obliquement, et un autre, en O, au centre de la voûte, d'une inclinaison qui n'est pas, non plus, normale à la courbe. Je n'ai pu me rendre compte de l'utilité de ces deux trous. Enfin, en P et Q, j'ai constaté ras le sol, deux trous circulaires, horizontaux, profonds de 0^m,80 et seulement de largeur à y passer le bras, ainsi qu'un troisième trou analogue, en R, long de 0^m,60. Ces trois trous ne pouvaient être que des cachettes destinées à abriter des objets précieux.

Revenant sur ses pas jusqu'à l'extrémité de la grande chambre, on trouve, dans l'angle droit (en faisant face à la galerie) et ras terre, une ouverture parfaitement cylindrique, de 0^m,43 de diamètre, aux parois polies par le frottement. L'on ne peut s'y engager qu'en rampant, l'exiguité du passage (qui serait interdit à toute personne d'une corpulence dépassant la moyenne) permet à peine quelques tentatives de mouvement des coudes et des genoux, et ce n'est pas sans effort que l'on parcourt les soixante-quinze centimètres que le boyau a de longueur. On se trouve alors dans la dernière chambre. Celle-ci est parfaitement circulaire, d'un diamètre de 2^m,03 et d'une hauteur au centre de 1^m,10; elle est voûtée en calotte de four. Aux deux points S et T, on remarque seulement deux cheminées analogues aux précédentes, pratiquées un peu obliquement dans la voûte.

Le souterrain n'a qu'une seule issue, il faut, pour sortir, regagner la grande chambre et suivre, de nouveau, les couloirs déjà parcourus et décrits. Nous avons remué, à différents endroits, les débris d'ailleurs assez rares, qui couvrent le sol des chambres, où l'on reconnaît immédiatement partout le terrain solide, sans trouver aucun objet intéressant. Je n'ai jamais entendu dire dans le pays qu'aucun archéologue ait visité ce souterrain; mais il est probable que les paysans et les enfants du voisinage ont dû depuis longtemps y pénétrer, poussés par la curiosité et peut-être par l'espoir d'y faire une trouvaille précieuse plutôt que savante. L'entrée, plus ou moins défendue par des broussailles, n'a jamais été hermétiquement fermée.

Sans être de dimensions très vastes, ce système d'excavations,

d'un plan bizarre, m'a paru curieux. Il ne peut y avoir de doutes sur sa destination. Il n'avait pas été pratiqué pour servir de magasin de vivres ou de cachette d'objets précieux. C'était bien un refuge pour l'homme. Les traces de fermetures ne pouvant fonctionner que de l'intérieur l'indiquent. L'homme se retirait d'abord au plus profond avec les siens, ses vivres, ses animaux aussi, sans doute, puis il condamnait le passage, jusqu'à ce qu'il crût pouvoir se risquer de nouveau au dehors pour y reprendre son existence normale ; car on ne peut pas supposer que ce réduit pût être utilisé pour une habitation de longue durée. Cependant, comme il a été creusé avec beaucoup de soin, à petits coups de pic (probablement en fer) dont les traces sont encore partout visibles, et que ce travail exécuté par ces moyens primitifs a duré forcément de longs mois et peut-être des années, on peut en conclure qu'il est l'œuvre d'une population fixée à demeure dans le pays et qui, tout en menant la vie agreste, avait cherché à s'assurer là un abri pour les moments de trouble où sa libre existence au dehors aurait pu être menacée. Le souterrain pouvait contenir une nombreuse famille avec ses approvisionnements. Ce que l'on a peine à concevoir, c'est que l'on se soit contenté, dans toutes les salles, d'une aussi faible hauteur de voûte : 1 mètre, 1^m,40, 1^m,50 et 1^m,60 ; encore n'est-ce qu'au milieu de la chambre la plus éloignée qu'on trouve cette hauteur de 1^m,60. Aussi un homme de taille ordinaire ne peut se tenir debout nulle part. Le séjour, dans ces conditions, devait être fort gênant et ne pouvait se prolonger.

Je ferai observer, en terminant, que ce refuge est situé à l'extrémité Est de ce même plateau de Liviers où l'on ne compte pas moins de sept *tumulus* gallo-romains, et à quelques centaines de mètres du plus important de ces derniers que j'avais fouillé en 1879 (1).

Louis BOURDERY.

(1) Voir *Rapport sur les fouilles d'un tumulus à Liviers*, par Louis Bourdery. — Limoges, Chapoulaud frères, 1881, in-8 avec planche. Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XXIX (1881), p. 125.



MONOGRAPHIE DU CANTON D'EYMOUTIERS

(Suite et fin)

NEDDE

Nedde, *Anetha* en latin, *Nedo* en patois limousin, est le chef-lieu d'une importante commune, distant d'Eymoutiers de dix kilomètres environ. Un courrier fait chaque jour le trajet (aller et retour) d'Eymoutiers à Gentioux (pour Felletin et Aubusson), en passant devant le château de Bèaune, Nedde, La Ville-Dieu et Faux-la-Montagne.

La commune de Nedde qui comprend de nos jours Plénartige, autrefois chef-lieu d'une commune, renferme, d'après le recensement de 1896, 2,132 habitants ; en 1836, elle en avait 1,546, sans compter Plénartige, et en 1806, non compris aussi Plénartige, 934. Sa superficie est de 3,286 hectares.

Pour l'exercice de 1897, cette commune avait un budget de 5,841 fr. 43 centimes.

L'assistance médicale figurait aux dépenses ordinaires pour 191 fr.

Les permis de chasse rapportaient 130 fr.

Voici le principal de ses contributions directes :

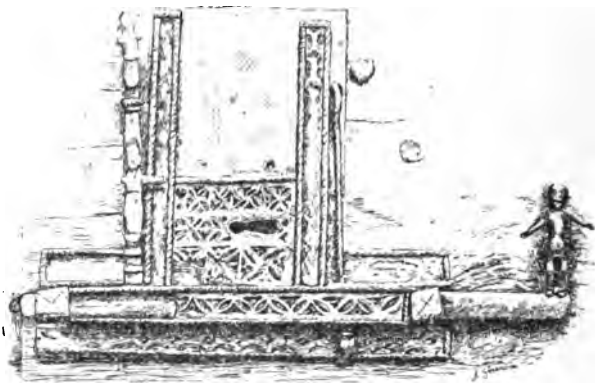
Contribution foncière	{ Propriétés non bâties.	4.152 »
	{ Propriétés bâties	434 »
—	personnelle et mobilière.....	787 »
—	des portes et fenêtres.....	476 »
—	des patentes	232 70
TOTAL.....		<u>6.081 70</u>

D'après la situation financière de 1896, le centime vaut 60 fr. 81 ; le produit des centimes ordinaires et extraordinaires est de 1,712 fr.; le montant de la dette en capital au 31 mars 1893 est de 2,365 fr. L'étendue de ses communaux est d'environ 343 hectares.

Au moment de la Révolution, on trouve les circonscriptions suivantes : dans l'ordre ecclésiastique, le prieuré-cure et la paroisse de Nedde dépendaient de l'archiprêtré de Chirouze; dans l'ordre judiciaire, il y avait les justices seigneuriales des PP. Bénédictins de Solignac et des barons, puis marquis de La Villeneuve-au-Comte et Nedde, ressortissant à la sénéchaussée de Montmorillon, présidial de Guéret et parlement de Paris; c'était une enclave poitevine régie par la coutume du Poitou; dans l'ordre financier, elle était jadis de l'élection de Bourgueuf, généralité de Limoges; aujourd'hui elle est comprise dans la perception d'Eymoutiers. La Révolution fit de Nedde un chef-lieu de canton, siège d'une justice de paix embrassant les communes de Beaumont, Rempnat, La Villeneuve, Plénartige et relevant du district de Saint-Léonard.

La population agglomérée au bourg s'élève à 405 habitants (recensement de 1896); en 1836 il y en avait 233 et en 1806, 173.

On y remarque l'église, style roman et ogival, avec le curieux verrou de sa principale porte (1), et le château, vaste monument de belle apparence qui sera décrit plus loin.



Verrou de la porte de l'église de Nedde.

Nedde a un notaire, des écoles religieuses et laïques, un bureau postal et télégraphique, une recette ruraliste, etc. Il y a frairie à la Saint-Martin-de-Tours, et foires les 13 janvier, février, mars, le mercredi après Pâques, les 13 mai, juin, juillet, août, septembre et octobre, les 10 novembre et 23 décembre. Il existait

(1) V. Rapport de la commission chargée d'examiner à nouveau la liste des monuments historiques. (*Bulletin de la Soc. arch. et hist. du Limousin*, t. XXXVI).

depuis longtemps des foires à Nedde. Déjà en 1575, par lettres patentes du roi, y furent créées quatre foires par an et un marché toutes les semaines (1). Ces foires devaient se tenir : la première le 3 juillet, la seconde le 11 novembre, la troisième le mardi après Pâques, la quatrième le 21 mai, et le marché le lundi de chaque semaine.

Parmi les institutions charitables, aujourd'hui disparues, on citera la confrérie des Pénitents bleus qui était florissante en 1618 (2). D'autres institutions trouveront leur place sous les rubriques suivantes :

La seigneurie de La Villeneuve-au-Comte et Nedde. — Les seigneurs ecclésiastiques et laïcs. — L'abbé de Solignac et le baron de La Villeneuve-au-Comte et Nedde. — Droits féodaux ; justice seigneuriale.

A côté de la seigneurie laïque des barons, puis marquis de La Villeneuve-au-Comte et Nedde, on trouve la seigneurie ecclésiastique des abbés de Solignac.

De la célèbre abbaye limousine fondée par saint Eloi relevait le prieuré de Nedde, auquel étaient attachés des droits seigneuriaux.

Déjà en 872 Charles le Chauve avait donné à ce monastère l'église de Saint-Martin de Nedde (*de Aneta*) (3).

Par une bulle de 1147, le pape Eugène III maintint et affermit la juridiction des abbés de Solignac à cause de ce bénéfice (*ecclesia Sci Martini de Aneta*) (4).

En 1242, le seigneur de Peyrat s'étant permis de les inquiéter sur ce point, l'official de Limoges présenta une requête au roi par laquelle il lui exposait le différend et le suppliait de prendre sous sa protection, à l'instar de ses prédécesseurs depuis Pépin et Char-

(1) Publication des foires et marchés au bourg de Nedde, par le Lieutenant général de Montmorillon (3 juillet 1575). Expédition, parchemin avec sceau. (Archives du marquis de Nedde). V. ci-après, en appendice, le texte de ce document.

(2) L. GUIBERT. *Les confréries de pénitents en France et notamment dans le diocèse de Limoges*, p. 170. Limoges, V^e H. Ducourtieux, 1879.

(3) Archives de Cluny. Baluze, livr. 6, fol. 495. L'abbé ROY DE PIERREFITTE, *Etudes historiques sur les monastères du Limousin et de la Marche*. Guéret, V^e Betoulle, 1857-1863.

(4) P. RIGAUDIE, *Prioville d'Eugène III pour l'abbaye de Solignac*. (*Bull. de la soc. arch. et hist. du Limousin*, t. XXXIX, p. 639).

lemagné, les religieux de Solignac, et d'enjoindre au seigneur de Peyrat de ne les point troubler dans la jouissance de leur droit de justice (1).

Mais il faudrait dépouiller les nombreux titres et terriers conservés aux archives de la Haute-Vienne, dans le fonds de Solignac, pour juger de l'importance des revenus de cette abbaye à Nedde et dans notre canton. Pour ne pas élargir outre mesure le cadre du présent travail, bornons-nous à signaler par ordre chronologique les pièces les plus intéressantes :

En 1230, par une sentence de l'officialité de Limoges, l'abbé de Solignac est reconnu créancier de plusieurs rentes tant en nature qu'en argent sur divers ténements de la paroisse de Nedde et spécialement sur un moulin situé près de la Chapelle Garnier (?) et sur divers héritages sis à Beaumont, La Siauve et sur l'étang de Beaune.

En 1257, une vente est faite par un nommé Boso Coheta à l'abbé de Solignac des dîmes de la paroisse de Nedde et diverses rentes en nature (froment, seigle, avoine et laine) que le vendeur tenait à hommage-lige des abbés de ce monastère.

En 1261 et 1263, lui rendent aussi hommage, Pierre de La Barrière, Raymond La Chiese et autres pour les fiefs et droits par eux tenus sur la même paroisse.

En 1267, le comte de Poitiers confirme des acquisitions faites sur cette paroisse par ledit monastère.

En 1270, une donation est faite à cette abbaye à cause du prieuré de Nedde sur plusieurs villages, mas et ténements situés dans la seigneurie de Nedde, dépendance de ladite abbaye.

En 1522, vénérable Léonard Romanet, prieur commendataire de Nedde, passe une baillette pour les moulins de La Villeneuve à un meunier du dit lieu moyennant une certaine quantité de froment, seigle (mesure de Nedde), deux gelines et cinq quintaux de foin.

En 1559, par sentence émanant de la justice de Montmorillon, rendue entre l'abbé de Solignac et Louis de Pierrebuffière, seigneur

(1) LEROUX, MOLINIER et THOMAS, *Documents historiques sur la Marche et le Limousin*, t. I, p. 169. Limoges, V° H. Ducourtieux, 1883. — En ce qui concerne cette juridiction on trouve ce qui suit : en 1517, Lionnel Laborne, bachelier ès lois, était juge de Nedde, pour MM. les abbés et religieux de l'abbaye de Solignac ; en 1670, c'est Jean Dutour qui était aussi notaire royal au bourg de Château, l'une des paroisses d'Eymoutiers ; en 1700, Barthélemy Leyraud est procureur fiscal.

de Peyrat, il résulte que ce dernier a pratiqué des saisies ou main-mises sur des fiefs et des gens dépendant de cette abbaye (1).

La chronique de ce monastère qui a été récemment publiée par M. l'abbé Lecler énumère parmi ses nombreux bénéfices le prieuré de Nedde avec sa cure (2).

Le monastère percevait alors des dîmes, rentes, cens et divers droits féodaux sur le bourg de Nedde et les villages suivants : Louzat, Chadiéras, Le Mazeau, La Farge, Lacour, Bachellerie, Saint-Théau, La Siauve, Sarrut, Bouchefareau, le Mas-Saint-Pierre, près du Mas-Pécou. Il avait aussi un droit de banvin (3).

Voici les noms de quelques prieurs : Martial Bony ; il est mentionné sur une pièce du fonds de Solignac de 1444 (4). D'après la chronique, Martial Bony de La Vergne était en 1470 abbé de Solignac et prieur de Nedde ; il portait *de gueules, à trois annelets d'argent* (5) ; en 1636, le prieur s'appelle de Chassignau ; en 1648, c'est Dom Ambroise Fregeac ; en 1744, Dom Daniel.

Au sujet du prieuré de Nedde, l'abbé Nadaud a écrit qu'il était placé sous le vocable de Saint-Martin-de-Tours, dans l'archiprêtré de Chirouze. En 1620, l'abbé de Solignac donna aux moines, pour leur vestiaire, la terre de Nedde, ne se réservant que les hommages, les amendes excédant 60 sols et les confiscations. Il fut en outre convenu que les revenus seraient enfermés chaque année sous trois clefs qui seraient remises l'une au prieur, l'autre à un religieux de la maison et la troisième à un régisseur. L'abbé permet d'affermir, sous réserve de faire une tournée annuelle pour contrôler la gestion. Pour ce voyage à cheval, le monastère devra le défrayer honnêtement lui et six compagnons ; la tournée durera sept jours et sept nuits, savoir deux jours pour aller, trois pour séjourner et deux pour revenir.

(1) Archives de la Haute-Vienne. Fonds de Solignac, H, n^{os} 2183, 3153, 3184, 3252, 3351, 3357, 3401, 3972, 4210, 4598, 4599, 4728, 5082, 5081, 5265, 5791, 5901, 6032, 6114, 6568, 6995, 7752, 8612, 8679, 8782, 8918 et 9034.

(2) Abbé LECLER, *Chronique du monastère de Saint-Pierre-de-Solignac* (Bull. de la soc. arch. et hist. du Limousin, t. XLIII et s.).

(3) C'était le droit qu'avait le seigneur de vendre son vin avant tout autre. Le prieuré de l'Artige et plus tard le collège des jésuites de Limoges eurent aussi des droits et des revenus sur la paroisse de Nedde et aux environs (A. LEROUX, *Invent. des arch. départ.* Fonds de l'ancien collège de Limoges, D, 1039, 1040).

(4) Fonds de Solignac, n^o 3404.

(5) BONAVENTURE, t. III, p. 251.

Les abbés Nadaud et Legros nous apprennent que la cure de Nedde était à la nomination de l'abbé de Solignac, et qu'il y avait plusieurs vicairies. En 1376, la vicairie fondée par Almodie de Saint-Amand et Pierre Georgiis (*sic*) était destinée à un prêtre filleul (c'est-à-dire baptisé dans la paroisse) et qui serait le plus proche parent du fondateur ou de sa femme; c'était au prieur-curé de Nedde à conférer ce bénéfice sur la nomination du fondateur ou de ses héritiers. En 1495, le curé Pierre de Lombre fonde une vicairie sous le vocable de Notre-Dame-de-Pitié; ce bénéfice était pourvu de rentes foncières sur les lieux de Vergnolas et La Virolle; par acte du 5 mai 1498, l'évêque de Limoges la plaça parmi les bénéfices de son diocèse (1). Parmi les collateurs de cette vicairie sont mentionnés les s^r de Lombre, procureur et capitaine à Eymoutiers (1560), Ruben de La Vialle, avocat, juge châtelain de ladite ville (1693), Ruben de Lombre, s^r de Courson, juge à Eymoutiers (1718), et Ruben de Lombre, de La Vialle ou de Coudert, aussi juge châtelain d'Eymoutiers et subdélégué de l'Intendant de Limoges (1767); en 1772, le s^r Masubert en était titulaire.

D'après un arpentement de la paroisse de Nedde de 1553, conservé aux archives de la mairie, les rentes de cette paroisse s'élevaient à 120 setiers de blé seigle, 150 éminaux d'avoine, et à 48 livres d'argent. Les deux tiers appartenaient au s^r Garat, seigneur de Nedde; un sixième aux Bénédictins de Solignac et un sixième au Commandeur de Charrière; leurs fermiers en avaient la jouissance. Les dîmes de grains et autres gros fruits avec la onzième gerbe appartenaient moitié au dit seigneur de Nedde et moitié aux Bénédictins de la dite abbaye.

Pour l'enclave de Lacour-Masfaucher, les rentes s'élevaient à 180 setiers de seigle, 150 éminaux d'avoine et 90 livres d'argent. Les deux tiers revenaient aux moines de Solignac et l'autre tiers au Commandeur de Charrière.

L'abbaye avait aussi la dîme des grains et autres gros fruits avec la onzième gerbe. Le document porte que la production annuelle des fonds de la paroisse de Nedde était d'environ 150 setiers de blé seigle et de 200 pour celle des fonds de l'enclave Lacour-Masfaucher.

D'après les registres paroissiaux conservés à la mairie et qui ne remontent pas au delà du xviii^e siècle, les curés de la paroisse furent : MM. Rougier (1719) (2), Raymondaut (1763), Bonnet, ci-devant bénéficier perpétuel de l'église de Lyon (1791). Depuis la Révo-

(1) Archives de la Soc. arch. du Limousin. Original parchemin.

(2) On trouve ailleurs : Angleraud (1665), Mercier (1677).

lution : Comte (1805) (1), Forest (1822), Taithe (1836), Maison (1845), Joubert (1863), Michel (1867), Lagrange (1871), Vigier (1882), Guil-
lien (1889), Béchade (1891), Deguillaume (1896).

Découvertes. — Sur l'emplacement occupé jadis par le prieuré, des ouvriers en creusant un four à chaux trouvèrent en 1897 un petit trésor ; il se composait d'une vingtaine de pièces et médailles d'or renfermées dans un petit pot de terre. Plusieurs de ces monnaies portaient d'un côté les armes de France avec cette inscription : *Carolus rex Francorum*, et de l'autre une croix avec ces mots : *Christus vincit, regnat, imperat*.

Quand on débaya le terrain autour de l'église pour y faire une place, on trouva aussi des cercueils en pierre ; nous ignorons quel en fut le sort. Enfin tout récemment on a découvert dans un tuf maigre d'une propriété de M. de Nedde, un bloc de cristal de roche, pesant 15 kilos, mesurant 0^m40 de hauteur avec une circonférence de 0^m30.

LA SEIGNEURIE DES BARONS ET MARQUIS DE LA VILLENEUVE-AU-COMTE ET NEDDE

La baronnie de la Villeneuve-au-Comte et Nedde avait à l'origine fait partie de l'importante baronnie de Peyrat-le-Château. Elle en fut distraite en 1557 par suite d'un arrangement de famille entre Gabriel et François de Pierrebuffière, vicomte de Combarn, baron de Châteauneuf, de Treignac et de Peyrat. Plus tard, suivant lettres patentes de novembre 1655 (?), elle fut érigée en marquisat. Un acte de foi et hommage au roi Louis XIV, en 1676, par J. Claude de Pierrebuffière, commandant le régiment de cavalerie de Mgr le duc de Bouillon, dit aussi « tenir à foy et hommage, comme feu mon père et mes prédécesseurs ont accoutumé de le faire... le *marquisat* de la Villeneuve-au-Comte et Nedde, distrait de la baronnie de Peyrat par les accords et partages faits cy-devant par mes prédécesseurs, avec tous droits de noblesse et toute justice (2).

La terre de Nedde passa aux Montalembert par le mariage d'un membre de cette famille avec Renée de Pierrebuffière, marquise de Lostange et de Nedde ; puis, en 1746, à la famille Garat qui la possède actuellement.

A défaut de documents, on ne peut dresser ici une liste complète de ces seigneurs, tout au moins en ce qui concerne les familles de

(1) Mort en 1808 (Nécrologe de l'*Ordo*).

(2) Archives du château de Nedde.

Pierrebuffière et de Montalembert, au sujet desquelles nous groupons ci-après quelques dates et noms :

Avant 1559 on trouve Louis de Pierrebuffière, chevalier, vicomte de Comborn, baron de Pierrebuffière, Châteauneuf et Peyrat-le-Château, *seigneur de La Villeneuve-au-Comte*, Chabannes-Guerguy, Beaumont, Chamboulive, Le Breuil, Peltanges, Genissac et Le Mazet.

Vers 1559, Gabriel-François de Pierrebuffière, fils du précédent, chevalier, vicomte de Comborn, baron de Treignac, Châteauneuf, Lostanges, Peyrat et La Villeneuve, seigneur de Nedde, chevalier de l'ordre du roi.

En 1615, Gabriel de Pierrebuffière, *baron de Lostanges et La Villeneuve-au-Comte, seigneur de Nedde*, Bouch et autres places.

En 1665, Claude de Blanchier de Pierrebuffière, *marquis de Lostanges, La Villeneuve-au-Comte et Nedde*.

En 1694 Jacques de Blanchier de Pierrebuffière, chevalier, marquis de Lostanges, Nedde, La Villeneuve-au-Comte, Gioux, Bouch, Falsimagne et autres places, lieutenant pour Sa Majesté dans la haute et basse Marche, capitaine de cavalerie dans le régiment de Villiers.

Sur la famille de Montalembert, on possède les renseignements suivants :

Vers 1700, Jeanne-Marie de Blanchier de Pierrebuffière, sœur de Jacques, épousa Jean de Montalembert, seigneur, comte de Monbeau, capitaine au régiment de Normandie, lieutenant des maréchaux de France ; c'est ainsi qu'il est qualifié en 1736. Par ce mariage, il devint marquis de Lostange et marquis de La Villeneuve-au-Comte et Nedde.

Leur fille Jacqueline épousa, le 1^{er} juillet 1722, dans l'église de Nedde, Léonard Limousin, seigneur de Neuvic et Masléon, fils de feu Léonard, trésorier de France, et de feu Jeanne de Lagarde, de la ville de Limoges.

On trouve aussi un fils du susdit Jean de Montalembert, Charles de Montalembert, marquis de Lostanges, capitaine des grenadiers au régiment de Normandie (1). Celui-ci vendit la terre de Nedde à Raymond Garat, écuyer, secrétaire du roi, depuis marquis de Nedde et de la Villeneuve. De cette famille qui est représentée aujourd'hui à Nedde par le marquis Raymond de Nedde, nous trouvons une notice généalogique dans le Dictionnaire de M. Ambroise Tardieu (2). Les registres de la paroisse de Nedde nous fournissent aussi quelques notes.

(1) Voir le *Dictionnaire de la noblesse*, par LACHESNAYE-DESBOIS.

(2) Ambroise TARDIEU, *Dictionnaire de la Haute-Marche* (1894).

Garat (*alias* de Garat), marquis de Nedde ou plutôt comme portent les actes originaux : marquis de La Villeneuve-au-Comte et Nedde, seigneur du Puy du Tour, Beauvais, Saint-Priest, Beaumont, les Oussines, Aubepeyre, Ambazac. Ancienne famille originaire du Béarn, où elle est encore représentée, établie en Limousin au ^{xvi}^e siècle. Branche à Saintes et en Angoumois, où Charles de Garat, lieutenant des vaisseaux du roi, assiste à l'assemblée de la noblesse en 1789.

Deux branches en Limousin : I. Les m^{ls} de La Villeneuve et Nedde, ci-dessous. — II. Les sgrs de St-Priest-Taurion, un trésorier de France à Limoges, qui eut pour fils : 1^o Raymond, abbé général de l'ordre de Grandmont ; 2^o François-Joseph, ch^r sgr de St-Priest, marié à d^{lle} de Lostende, dont : 1^o Pierre, ch^r sgr de St-Priest, Moncocu et Ambazac, qui siège à l'assemblée de la noblesse de la Haute-Marche et du Limousin, marié à Marie-Angélique Morel de Fromental, dont une fille, qui épouse M. de Ligondés, et une autre mariée à M. de La Salvanie ; — 2^o Marie-Anne, mariée à Jacques François de Douhet, ch^r sgr de Puy-Molinier, le Palais et Panazol. Veuve, elle assiste à l'assemblée de la noblesse du Limousin ; — 3^o Pierre-Joseph, vicaire-général de Tréguier.

I^{re} Branche. Filiation : Raymond, vivant en 1590, a pour fils Raymond-Nicolas, secrétaire de la Reine, et N., sgr de St-Priest-Taurion, auteur de cette branche. Raymond Nicolas épouse Isabeau Juge de Saint-Martin, dont : Raymond, conseiller secrétaire du roi, marié à Marguerite Ardant de La Grènerie, dont : 1^o Raymond, qui suit ; 2^o Marie-Anne, mariée à Pierre de Colomb, dont Marguerite, mariée à Louis Brachet, marquis du Maslaurent, garde du corps ; 3^o François, supérieur du Séminaire d'Avignon, docteur en Sorbonne ; 4^o Joseph, chanoine, docteur en Sorbonne ; 5^o Alexis, docteur en Sorbonne, curé de Saint-Maurice à Limoges, puis théologal au chapitre de la cathédrale ; 6^o Bernardin, curé de Charonne, de Saint-Barthélémy et du Gros-Caillou à Paris ; 7^o Jacques, baron de Peyrelevade, Saint-Martin du Oussinet (1), Lambert et la Boissière épouse Catherine de Colomb, dont Marie-Anne, mariée à Gilbert de Joussineau de Tourdonnet, et Anne, mariée à François-Germain Green de Saint-Marsault ; 8^o Barbe, mariée à N. Texandier de Laubarède ; 9^o Jean, marié à Lyon ; 10^o une autre fille.

II. — Raymond, m^l de La Villeneuve et Nedde, propriétaire en 1746 de la terre et seigneurie de ce nom, reçoit le 16 septembre de la même année, la lettre du roi lui conférant le droit de porter les titres attachés à cette seigneurie. Il épouse M^{lle} Faulte de Vanteaux,

(1) Probablement Saint-Merd-les-Oussines.

dont : 1^o Raymond, qui suit; 2^o Alexis de Beaumont, ch^r de Saint-Louis, sert comme officier dans la guerre des Indes et celle d'Amérique; 3^o Jean, ch^r de Garat, ch^r de Saint-Louis, émigré avec trois de ses neveux, enseigne à quatorze ans au rég^t de Saintonge, est blessé sur le champ de bataille; 4^o Joseph de Garat, lieutenant, mort à Belle-Isle; 5^o N. de Beauvais, capitaine, trois filles, M^{me} d'Alesme (1) de Châtelus, M^{me} de Lagrange de Tarnac (2), une autre religieuse à Eymoutiers.

III. — Raymond, ch^r, m^l de Nedde et La Villeneuve, capitaine au rég^t de Cambrésis, épouse, en 1761, Jeanne Martiale Galiot de Turenne, fille de Jean Antoine, marquis de Turenne d'Aynac, d'Aubepeyre, et d'Elisabeth de Volonzac (3). Il eut : 1^o Raymond-Marie, dit d'Aubepeyre, officier émigré, mort à l'île de Grenade; 2^o Henri, dit de Royères, officier, mort à Liège; 3^o Raymond François, officier, mort à Francfort; 4^o Joseph François, dit d'Ardenne, mort à Nedde, en 1824; 5^o Bernardin Cyrille, qui suit; 6^o une fille qui épouse M. du Marache de Villemoujeanne (4); une autre fille

(1) Mariage de Jean Dalesme, chevalier, seigneur de Salvanet du Pic avec Marguerite Garat de Nedde, fille de Laurent-Raymond Garat, écuyer, seigneur de La Villeneuve-au-Comte, Nedde et Beauvais, et de Marie-Anne Faulte (1760).

(2) Mariage de Melchior de La Grange, fils de Claude-Joseph, chevalier seigneur et baron de Tarnac et d'autres lieux et de Gabrielle de Gay de Vernon demeurant en leur château de Tarnac avec d^{lle} Marguerite Garat de Nedde, fille de Raymond Garat, écuyer, seigneur de Nedde et de Marie-Anne Faulte dem^t à Limoges, rue Andeix-Magnine, paroisse de St-Pierre-du-Queyroix. Témoins : Charles de Chabrignac, seigneur de La Jante, habitant au château de La Jante, paroisse de Saint-Salvador, Jacques Garat, écuyer, habitant de Limoges, paroisse de St-Pierre, J.-B. de Lespinasse, habitant du bourg de Nedde, Antoine Forest de Masmaury, habitant d'Eymoutiers, paroisse Notre-Dame (30 oct. 1747).

(3) Mention de dame Jeanne Martiale de Turenne, marquise de La Villeneuve-au-Comte et Nedde et comtesse d'Aubepeire, dame de St-Yrieix, Salles, Courbatiers, Le Poujet et La Tour de Royère, épouse de Raymond Garat, chevalier, seigneur, baron de La Villeneuve, capitaine dans le régiment d'infanterie de Cambrésis (1761).

Mention de haute et puissante dame Marie Elisabeth, comtesse de Volonzac, dame de Charbonnière, Montbrun, Montézie et Vareille, épouse de haut et puissant seigneur Jean Antoine, marquis de Turenne (1762).

(4) Mariage de Pierre Gaultier, seig^r de Villemoujeanne, Le Mazaud et Bethé, président trésorier de France au bureau des Finances de Limoges, fils de feu Psalmet Gaultier du Marache aussi président trésorier de France au même bureau et d'Anne Chassaigne dem^t à St-Giles, paroisse de St-Pierre-Chateau, avec Marguerite-Thérèse de Garat de Nedde, fille de Ray-

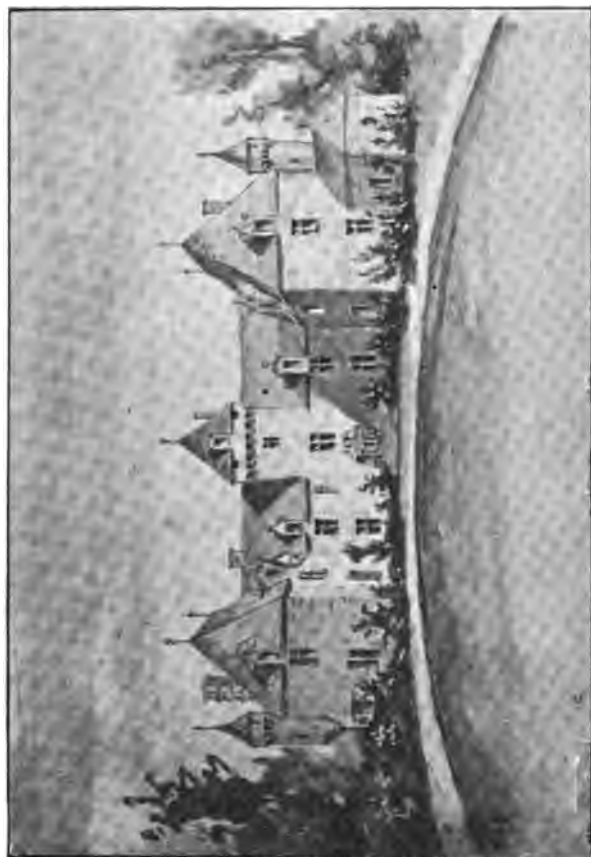


Planche VII.

Château de Nedde.



religieuse au couvent de Blessac. Il assiste à l'assemblée de la noblesse du Poitou, de la Marche et du Limousin.

IV. — Bernardin-Cyrille, marquis de Nedde, épouse Sophie du Authier, dont : 1^o J.-B. Victorin, marquis de Nedde, marié à Henriette du Authier, mort sans enfants ; il a constitué pour héritier le fils aîné de son frère Henri ; 2^o Henri qui suit ; 3^o Maurice v^{te} de Nedde, marié à Marguerite Fleyniat, dont deux filles, l'aînée mariée à Raoul de David de Lastours, baron des Etangs.

V. — Henri, c^{te} de Nedde, habitant le château de Ladapeyre, près Guéret, marié à Alexandrine de la Porte de la Noue, dont : Marie, religieuse ursuline ; Marguerite ; Raymond, qui suit ; Valérie ; Maurice ; Gabrielle et Louis.

VI. — Raymond, marquis de Nedde, marié en 1876, à Edmée de Veillechêze, dont : Robert et Marie-Thérèse morte en avril 1898.

Armes : *d'azur aux lacs d'amour d'or accompagnés de trois étoiles de même ; au chef d'or, chargé d'un croissant d'azur.*

LE CHATEAU. — Les seigneurs de La Villeneuve-au-Comte et Nedde résidaient ordinairement dans leur château de Nedde. Ce château, encore debout, est le plus remarquable de notre canton ; il est habité de nos jours par le marquis Raymond de Nedde et sa famille (1).

Le château de Nedde a certainement été bâti sur l'emplacement d'un ancien château féodal dont l'origine est incertaine, mais des vestiges de tours énormes et des restes de l'enceinte primitive, qui se voyaient encore au commencement de ce siècle, ne laissent aucun doute sur son importance. Sa situation sur les bords de la Vienne avait été bien choisie : c'est le seul endroit où la vallée, assez encaissée jusqu'à Saint-Priest-Taurion, offre une ampleur assez considérable à Nedde ; les prairies, qui sur une notable longueur bordent la rivière, ont une largeur d'environ cinq cents mètres. L'aspect qu'on a de la terrasse dominant la Vienne offre par suite un coup d'œil un peu exceptionnel dans cette partie du pays où les plaines d'une certaine étendue sont une

mond Garat de La Villeneuve, chevalier, baron de La Villeneuve et de Jeanne Martiale de Turenne, dame d'Aubepeyre, du château et paroisse de Nedde. Témoin : Alexis-Jean François Garat de Beaumont, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, ancien capitaine au rég^t de Saintonge, etc. (1784). (Registres paroissiaux de Nedde).

(1) En 1767, Messire Raymond Garat de La Villeneuve, ancien capitaine du régiment de Cambrésis et Jeanne Martiale de Turenne d'Aubepeyre et de St-Yrieix, son épouse, résidaient en leur château d'Aubepeyre.

rareté. Des futaies et taillis de chêne meublent les collines environnantes et forment avec les prairies qui les séparent de l'habitation un parc naturel d'une cinquantaine d'hectares. La construction actuelle date dans son ensemble du règne de Henri IV. La porte d'entrée est d'un style assez pur : de chaque côté deux colonnes monolithes, aux bases et chapiteaux sculptés en plein granit et couronnées d'une importante corniche en saillie, l'encadrent et dominant un perron de plusieurs marches.

La forme générale est un quadrilatère allongé, terminé par quatre pavillons carrés, en retour, portant des tourelles à leurs angles. Le donjon carré, crénelé sur les quatre faces, en occupe le milieu.

L'extérieur a un peu souffert. La Révolution l'a effleuré en passant et a laissé son empreinte. Les girouettes monumentales qui ne menaçaient guère que le ciel ont été supprimées. Les tourelles d'angle ont disparu. Les pierres des créneaux démolis, en tombant du haut du donjon, ont brisé dans leur chute une partie de la corniche de la porte d'entrée. Les machicoulls restés en place, témoins silencieux des choses passées, racontent à leur manière l'histoire de ces jours qui les dépouillèrent de leur couronnement et attendent encore l'heure d'une restauration à venir. A signaler les lucarnes en pierre, à fronton triangulaire qui portent, comme dans plusieurs châteaux de cette époque, des boules en pierre, et une belle cheminée monumentale en pierre de taille d'un curieux travail.

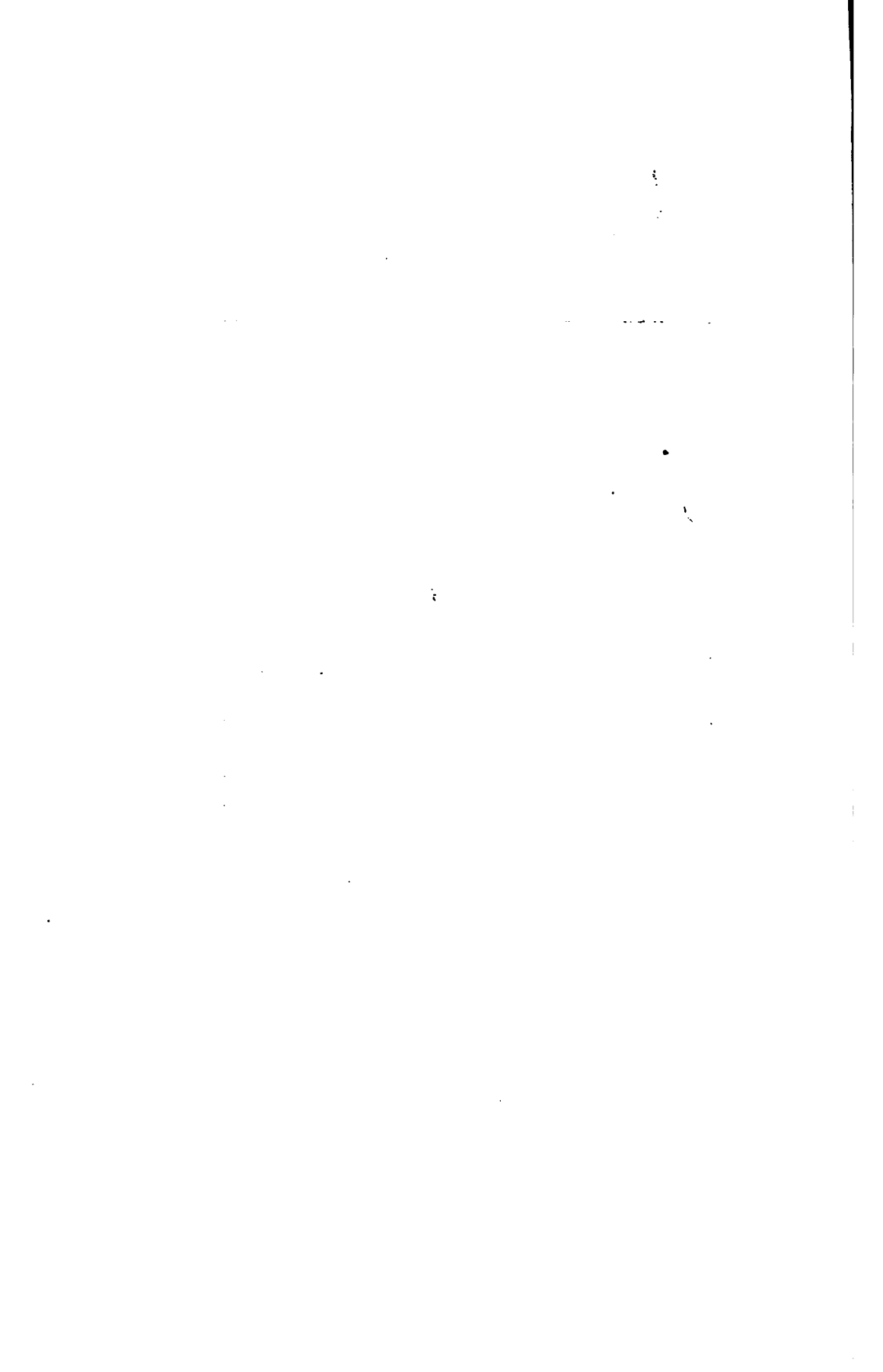
A l'intérieur, dans le donjon, un escalier en pierre, de vastes proportions, avec deux étages voûtés. Au premier étage, la salle de justice de vingt-trois mètres de longueur, avec son énorme cheminée Henri IV, à colonnes en pierre.

Une partie notable des aménagements intérieurs date de Louis XIII, en particulier deux chambres à boiseries sculptées et garnies de tapisserie. Les lits de ces chambres sont placés sur une estrade où l'on monte par un degré, et fermée par une balustrade avec une porte à doubles battants au milieu. Un de ces lits est remarquable par le dessin des ornements. Les pièces sont de grandes dimensions : cinq d'entre elles sont entièrement garnies de vieilles tapisseries, pour la plupart d'Aubusson. Celles du salon sont attribuées aux Gobelins (1).

(1) Voir description des tapisseries du château de Nedde, dans l'ouvrage de M. Cyprien PÉRATON : *Essai de catalogue descriptif des anciennes tapisseries d'Aubusson et de Felletin* (Bull. de la Soc. arch. du Limousin, t. XLI, p. 517).



Planche VII'. Cheminée du château de Nedde.



DROITS ET REVENUS SEIGNEURIAUX. — Le droit de justice. — A la seigneurie de La Villeneuve et Nedde étaient attachés certains droits dont le plus important était le droit de justice. Ces droits dérivait ici comme ailleurs les uns de la souveraineté, les autres d'un contrat. Ils n'appartenaient pas exclusivement aux nobles, car étant l'apanage de la terre noble plutôt que de la personne, ils passaient aux bourgeois et roturiers acquéreurs de fiefs. C'étaient les impôts de l'époque et si les barons en percevaient de vexatoires, le *Seigneur-Etat moderne* ne fait-il pas, souvent, sur ce point comme les seigneurs du *bon vieux temps*?

Quelles en furent l'importance et l'étendue en ce qui concerne la baronnie qui nous occupe? Il n'est point facile de le démontrer; car il faudrait compulsier ses lièves et terriers s'ils existent; ce qui n'entre pas dans notre cadre.

Voici cependant quelques notes sommaires :

De nombreux fiefs étaient dans la mouvance du seigneur de La Villeneuve-au-Comte et Nedde; ces fiefs devaient lui être portés en hommage et dénombrement. Sur ce point, l'article 133 de la Coutume du Poitou qui régissait cette seigneurie est ainsi conçu : « *Celui qui a fait hommage est tenu bailler dedans quarante jours son aveu et dénombrement par écrit des choses qu'il avoue tenir, scellé de scel authentique ou du scel de celui qui le baille, s'il a haute justice et signé d'un notaire à sa requête; et en faisant le dit hommage le dit seigneur luy peut commander de bailler son aveu ou dénombrement par écrit dedans le temps de la Coutume qui est de quarante jours; et dès lors du dit commandement peut le dit seigneur saisir et mettre le fief en sa main; et aura la dite saisie effet si le vassal ou sujet ne baille son dit aveu ou dénombrement par écrit dedans le dit temps de quarante jours et iceluy passé.* » (1).

Sur ces fiefs qui lui étaient ainsi portés en hommage et dénombrement, le seigneur-baron percevait des rentes féodales, des dîmes consistant en blé, seigle, avoine (à la mesure de Nedde), gélînes, argent, vinades, chapons, souches de Noël. Il est souvent stipulé qu'il aura droit à trois, quatre, cinq poules *et demie* ou au *tiers* de deux poules. Il avait aussi des terres qu'il baillait à cens et à rentes foncières moyennant des redevances en nature et en argent. C'étaient ordinairement des locations à long terme ou perpétuelles (emphythéose, bail à cens ou à rente et autres tenures analogues). Il avait donc des droits et percevait des impôts ou des revenus tant à titre de seigneur dominant que de seigneur contractant.

(1) *Coutumier général. Coutume du comté et pays de Poitou*, par J. Boucheul, avocat au siège royal du Dorat, t. I (1717).

Parmi ces droits on citera ceux de prélation et de lods et ventes, impôts de mutation, prélevés sur les acquisitions faites dans sa directe, la taille aux quatre cas ou aides dues pour le mariage de sa fille aînée, pour armer chevalier son fils aîné, pour la rançon de son corps s'il est fait prisonnier et pour son entrée en campagne; le droit de guet que les habitants du bourg devaient au château de Nedde et dont ils s'acquittèrent plus tard en argent.

Parmi les localités où le seigneur de Nedde avait des droits on citera plusieurs ténements du bourg de Royère, et des villages de cette paroisse tels que Jansanetas, Langladure, Villecros, Vauveix, etc. On mentionnera spécialement le fief noble de Masgrangeas où il était à la fois décimateur, seigneur direct et foncier et propriétaire. Dans son ouvrage sur Royère, M. Zénon Toumieux a fait de ce fief une très intéressante monographie (1); nous ne pouvons mieux faire que de lui emprunter les renseignements ci-après sur les rapports existant entre les seigneurs de La Villeneuve et leurs métayers, sur les redevances et droits divers dus au château de Nedde à cause de ce fief de Masgrangeas.

Une baillette à mi-fruits et à mi-croît de bestiaux existait dès 1448 entre le seigneur de ce fief et ses métayers ou colons; c'était un bail à métairie perpétuelle; mais les propriétaires ne demandèrent, paraît-il, jamais le partage des fruits et se contentèrent d'une redevance en argent, affermant ainsi à leurs métayers leur part dans les fruits.

En 1767, ils payaient de ce chef au seigneur de Nedde un fermage de 500 livres, 90 livres pesant de beurre, 90 fromages bons et rassis et 30 paires de poulets.

En 1603, on y comptait 22 paires de bœufs; en 1652 il y avait 12 métayers; en 1697 il y en avait 19; en 1736 cette terre se composait de 15 métairies grandes ou petites; en l'an V les métayers donnaient annuellement cent setiers seigle.

Il ne faudrait pourtant pas croire que les droits du seigneur n'étaient jamais méconnus et que les tenanciers ou autres assujettis s'acquittaient toujours amiablement de leurs devoirs à son égard. Il fallut souvent recourir à la justice.

Ainsi vers 1669 il y a procès entre le seigneur et les tenanciers de Masgrangeas. Une longue et coûteuse procédure se déroula devant la sénéchaussée de Montmorillon et le parlement de Paris, sans aboutir, paraît-il, à aucune décision.

(1) *Royère* (jadis, aujourd'hui), par Zénon Toumieux. — Limoges, V° Ducourtieux, 1896, in-18.

Plus tard en 1765 et 1767, on plaide encore au sujet d'une terre dite de Broussas sise sur la paroisse de Faux. Le seigneur demandeur obtient condamnation contre le principal tenancier. Par sentence rendue par défaut contre lui il devra conduire dans la huitaine, au château de Nedde, diverses rentes féodales foncières et directes consistant en seigle, avoine, poules et argent.

Enfin en 1767, le même seigneur plaide encore contre des tenanciers du village des Bordes, paroisse de Faux, et de Châteaucourt, paroisse de Beaumont. Par jugement du tribunal seigneurial siégeant à Nedde, les défendeurs sont condamnés à payer au dit seigneur des rentes directes et foncières en nature, poules, seigle, avoine (à la mesure de Nedde) et en argent ; le tout portable au château.

LA JUSTICE SEIGNEURIALE DE LA VILLENEUVE-AU-COMTE ET NEDDE

Les justices seigneuriales laïques ou ecclésiastiques étaient encore nombreuses en Limousin immédiatement avant la Révolution.

Pour le canton d'Eymoutiers il y avait la justice du baron du Chalard et Bujaleuf, les châtellenies d'Eymoutiers, relevant de l'évêque de Limoges et du chapitre d'Eymoutiers ; les juridictions de la baronnie de Peyrat, de Sainte-Anne et de Laron, près Saint-Julien-le-Petit.

A la baronnie de la Villeneuve-au-Comte et Nedde était attaché le droit de justice haute, moyenne et basse.

Suivant la coutume du Poitou qui la régissait, tout seigneur ayant baronnie, avait droit de châtel, châtellenie, haute, moyenne et basse justice..... Tout haut justicier était fondé à avoir des piliers ou fourches patibulaires, une bonne et sûre prison (bâtie à rez-de-chaussée, sans creux ou fosse en terre), sans aussi user de ceps et fers pour la détention du prisonnier non prévenu de crime (1).

En sa qualité de seigneur haut justicier, le baron de La Villeneuve et Nedde avait fait dresser sur son fief le carcan ou pilori et les fourches patibulaires ; il avait ses prisons et tout un personnel judiciaire nommé par lui.

Vers 1845, on voyait encore sur une place de Royère, dit M. Toumieux, le pilori du susdit baron ; c'était un simple poteau en pierre ; il avait une geôle ou prison à Nedde ; c'est aussi dans cette localité et parfois à Royère que se tenaient les audiences. A la fin du XVIII^e siècle, les requêtes sont présentées au juge de Rubeyne, en

(1) *Coutume du Poitou*, t. I. art. 1, 3 et 14.

son hôtel sis à Royère ; mais lui ou son suppléant siégeait le plus souvent au prétoire de Nedde pour y rendre la justice au nom du seigneur baron.

Sans pouvoir tracer une délimitation complète du ressort de cette justice, on sait que parmi les paroisses et les villages en dépendant se trouvaient : Royère avec plusieurs de ses villages tels que Verdinas, Roudersas, Hautefaye, Rochas, Arpeix, Rubeyne, Vincent, Lascaud, Arfeuille. Le Cloup, Jansanas, Vergnolas, Jansanetas, Le Mazeau, Le Villards, Les Bordes, Le Châtaignaux, Auchaise, Vaux, Villecros, Masgrangeas, Chassagnas, Vauveix.

La juridiction seigneuriale de Nedde s'étendait aussi sur les paroisses de Beaumont, Saint-Pierre-Château, Rempnat, Saint-Yrieix-la-Montagne, Valières, Gentioux, Faux, Morterol, La Nouaille, La Celle, Saint-Marc-à-Louband, etc. Elle confrontait aux châtellenies de La Feuillade, Tarnac, Treignac, Eymoutiers, Felletin, les fiefs de Faux, du Lérès et à la baronnie de Peyrat.

Le tribunal seigneurial appliquait la coutume du Poitou en matière civile, commerciale et criminelle. Les appels étaient portés devant la sénéchaussée de Montmorillon et certaines causes devant le présidial de Guéret, au-dessus desquels siégeait le parlement de Paris.

On trouve encore aux Archives de la Haute-Vienne, mais seulement pour la seconde moitié du XVIII^e siècle, les minutes du greffe de cette justice. Ce sont des sentences et appointements (1), des pièces de procédures diverses, enquêtes, déclarations affirmatives en matière de saisie-arrest, tutelles, successions, baux judiciaires, déclarations de grossesse, la recherche de la paternité étant alors autorisée, etc.

Nous puisons dans ces liasses les détails suivants :

En 1770 et 1771, sur la plainte d'un propriétaire contre son métayer prévenu de détournement de cheptel et de menaces de mort, le juge procède à une enquête et communique les résultats de l'information au procureur fiscal ; celui-ci requiert contre le prévenu la prise au col et la mise ès prisons de la justice de Nedde pour y subir un interrogatoire. Il requiert en outre qu'il soit assigné dans la quinzaine par un seul cri public et que dans la huitaine suivante ses biens soient saisis et annotés par autorité de justice ; que sur

(1) Quand un procès paraissait trop embrouillé ou la question trop délicate il était d'usage de renvoyer les parties à une décision qui devait être prise ultérieurement sur le vu des pièces. C'est ce qu'on appelait *appointement*. (CHERUEL, *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France*. — Paris, Hachette, 1876.)

iceux soient établis commissaires et sequestres. Ce qui sera exécuté nonobstant opposition ou appellation quelconque et sans y préjudicier.

Dans un autre cas où il s'agissait de découvrir un accusé d'homicide, le procureur fiscal ordonne une information et au besoin la publication de monitoires dans la paroisse et partout où besoin sera (1).

Voici un curieux arrêté de police du 1^{er} mars 1784, extrait de ces registres. Il est relatif aux dégâts occasionnés par les chèvres :

« A tous ceux qui ces presentes verront savoir faisons qu'en » l'absence de M. le juge sénéchal voyer, civil, criminel et de police » de cette justice de la baronnie de La Villeneuve et Nedde ainsi » qu'à celle de son lieutenant, vu par nous Jean-Baptiste Darfeuille » Derubeyne, avocat en parlement et à cette justice de Nedde, la » remontrance à nous faite par M^e Léonard-Xavier Ruben de Cou- » nouille, procureur d'office de la même justice, qu'au préjudice » des arrêts et réglemens de la Cour qui sont en nombre au sujet » des chèvres et dont les derniers défendent d'en élever à peine » d'amende ; que cette espèce s'est si fort accrue dans certains » endroits qu'elle y égale à quelque chose près le nombre des » brebis et moutons ; que le produit de ces animaux n'équivaut » pas, il s'en faut de beaucoup, au dommage qu'ils causent ; qu'il » est reconnu d'après une longue expérience qu'ils sont pernicieux » pour les bois qu'ils broutent, parce qu'ils laissent un poison qui » tue et fait mourir les arbres ; qu'ils sont en grande partie cause » de la rareté actuelle du bois que nos descendants sentiront bien » mieux que nous s'il n'y est pourvu ; les chèvres détruisant le » moindre arbre naissant ; qu'on ne saurait prendre trop de pré- » cautions pour arrêter un mal qui n'a déjà fait que trop de pro- » gression ; qu'il est indispensable de tendre à la destruction des » chèvres ; que de cette destruction il en résultera un second bien » qui est une plus grande émulation pour l'agriculture.

» Raison pourquoi il croyait devoir requérir comme il requérait » que les arrêts et réglemens de la Cour fussent exécutés suivant » leur forme et teneur ; que défenses fussent faites à tous les justi-

(1) Les monitoires étaient des ordonnances des juges ecclésiastiques relatant ordinairement quelque crime et enjoignant à tous ceux qui en auraient connaissance de venir à révélation..... Le monitoire était adressé par l'official du juge ecclésiastique au curé qui devait en faire la lecture aux fidèles.... Quiconque après trois monitions ne révélait pas les faits parvenus à sa connaissance était excommunié. (CHÉRUVEL, *Dictionnaire des institutions, mœurs et coutumes de la France.*)

» ciables sans exception d'aucune personne de nourrir aucune
 » espèce de chèvres à peine de confiscation et de dix livres
 » d'amende; qu'il fut enjoint à ceux qui en auraient de s'en défaire
 » dans le mois et aux communautés de n'en souffrir aucune dans
 » leur communauté, comme aussi de dénoncer ceux ou celles qui
 » qui en auraient aux mêmes peines que dessus; qu'après ce délai
 » il fut autorisé à faire enlever toutes les espèces de chèvres qu'il
 » pourrait découvrir dans la justice par des huissiers ou cavaliers
 » de maréchaussée, aux dépens des confiscations et des amendes
 » qui leur seraient applicables, du consentement du seigneur ainsi
 » qu'à ceux qui indiqueraient les endroits où il subsisterait des
 » chèvres.

» Nous faisant droit sur ce réquisitoire, etc.....

» Et sera notre présente sentence exécutée nonobstant tous
 » appel et opposition, publiée et affichée tant à la porte de cet au-
 » ditoire qu'à celle des églises paroissiales de la dite justice et par-
 » tout ailleurs où besoin sera. »

PERSONNEL JUDICIAIRE. — Voici les noms que nous avons pu recueillir :

Juges (1). — Au XVIII^e siècle, on trouve : Jacques Gaultier qui a le titre de juge sénéchal du marquisat de La Villeneuve-au-Comte et Nedde; Darfeuille de Rubeyne, avocat en Parlement (2); Chenaud et Denis Brunery, lieutenants. En 1792, Le Tellier est juge de paix. La justice de paix de Nedde avait alors dans son ressort : Beaumont, Rempnat, Nedde, La Villeneuve et Plénartige. Au précédent succéda Chenaud en 1793.

Procureurs fiscaux ou d'office. — En 1622, Pierre Dandallès. Au XVIII^e siècle, Antoine de Truffy, Léonard-Xavier Ruben, seigneur de Counouille, qui demeurait à Eymoutiers; Jean Tiquet, substitut et Laurent Rigaudie.

(1) D'après la Coutume, les seigneurs ayant juridiction étaient tenus d'avoir des juges résidant sur les lieux ou un commis par eux (art. VII). On les appelait juges subalternes pour les distinguer des juges royaux; ils devaient être âgés de vingt-cinq ans pour entrer en charge. En cas d'absence ou d'empêchement, ils étaient remplacés par les procureurs, anciens postulants, anciens curiales, gradués en droit. A cause de la vénalité des charges, les juges étaient payés en partie par les plaideurs : c'étaient les épices. Par plusieurs sentences du tribunal seigneurial de Nedde la partie qui succombe est condamnée aux dépens et aux épices, dont le jugement contient taxe et liquidation.

(2) Il était seigneur noble, direct, féodal et foncier du lieu de Rubeyne, paroisse de Royère.

Greffiers. — Au XVIII^e siècle, Dubayle, Martin Coutisson, Coutisson de Grandrieux et Denis Coutisson Devinent,

Procureurs. — Au XVIII^e siècle, ont le droit de postuler près de cette juridiction : Claude Barben, Antoine Brunerie, Jean Comte, Martin Coutisson, Denis Coutisson du Feix, Léonard Coutisson de Grandrieux, François Jabouille, Louis Leteiller, Charles de Leyraud, Léonard Ruben de Counouille, J.-B. Rigaudie, Jean Tiquet, Augustin Tiquet, Jean Villegonleix. En 1782, M^e Claude-François Banel, procureur en la juridiction du Comté de La Feuillade et autres justices, reçoit du seigneur de Nedde l'office de procureur sur les terres de sa juridiction. Plusieurs de ces procureurs cumulaient souvent leur charge avec d'autres fonctions, telles que notamment celle de notaire. Il y avait aussi des *sergents ou huis-siers* qui instrumentaient dans le ressort de cette justice.

Notaires. — A la liste dressée par M. Toumieux dans la monographie de Royère, nous ajouterons les noms suivants, pour le XVIII^e siècle : Antoine Chenaud, Jean Tiquet, Claude Barben, qui sont aussi procureurs ; Charles de Leyraud, à la fois notaire, procureur et contrôleur (1). Après la Révolution, on connaît : Louis Leteiller (1804), Jean Rigaudie (1829), Charles-François-Clément Rigaudie (1861), Poumier.

Sous l'ancien régime, c'était le seigneur qui nommait à toutes ces charges après s'être assuré des bonnes mœurs, de la capacité et de la religion du candidat. Celui-ci était ensuite admis à prêter serment pour exercer dans toute l'étendue de la juridiction (2).

Maires et agents municipaux. — Voici les noms recueillis sur les registres de la mairie : Antoine Forest est maire de la municipalité de Plénartige, district de Saint-Léonard (1793) ; Chenaud, officier public (an II) (3) ; de Nedde, maire (an III) ; Fougères, agent de la commune (an IV) ; Leteiller, agent (an V) ; Prévot, agent (an VII) ; Garat La Villeneuve, maire (an VIII) ; Bataille,

(1) Sur le registre paroissial de Plénartige (anj. commune de Nedde), en 1764 et le 21 janvier, est enregistré le mariage de Charles de Leyraud, *notaire et procureur* de la justice de Nedde et *contrôleur* au bureau d'icelle, avec Marie-Anne Dubois, fille de feu Guillaume Dubois, greffier en chef, et de Marie Doiron de Chérignat, demeurant à Bujaleuf. Furent témoins : Tiquet, Coutisson, Menot, Bourdicaud, Pérols, Dubois et de Leyraud.

(2) J. Dubois, Pièces diverses relatives à Eymoutiers (*Archives historiques du Limousin*, t. IV).

(3) Il y eut une Société populaire à Nedde.

président de l'administration municipale de Nedde (1800) ; Garat aîné, maire de Plénartige (1815) ; Leteiller, maire (1815) ; Garat de Nedde, maire (1818) ; Leteiller, maire (1830) ; Jean Rigaudie, maire ; Victorin Garat de Nedde, maire (1851) ; Jean Rigaudie, maire (1852) ; Charles Rigaudie, maire (1864) ; Raymond de Nedde (1892).

Ecoles. — Il y a une école pour les garçons et une école pour les filles. Etaient présents à l'école de garçons, le 7 décembre 1895, 116 élèves et, le 6 juin 1896, 87 ; à l'école de filles, le 7 décembre 1895, 50 élèves et, le 6 juin 1896, 40. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 146 garçons et 58 filles ont fréquenté l'école.

Instituteurs. — MM. Ponchut, 1845 ; Pataud, 1853 ; Joyet, 1873 ; Chapeaublanc, 1879 ; Freisseix, 1880 ; Chasseuil, 1881 ; Pataud, 1881 ; Phalippout, 1885 ; Pouyaut, 1888 ; Landeau, 1892 ; Dufraisse, 1893.

Institutrices. — M^{mes} Pataud, 1870 ; Granger, 1878 ; Astier, 1878 ; Wroblewska, 1879 ; Rivet, 1884 ; Dufraisse, 1884 ; Vergnolle, 1885 ; Bourriaud, 1885 ; Malabre, 1889 ; Marquet, 1889 ; Vinson, 1890 ; Landeau, 1892.

A côté de l'école communale laïque, il y a une école libre religieuse fondée vers 1885 et dirigée actuellement par trois institutrices de l'ordre des Sœurs de Saint-Joseph de Tarbes. Cette école pour les filles comprend une classe enfantine et deux classes primaires élémentaires. Le 7 décembre 1895, on comptait 99 élèves présentes et, le 6 juin 1896, 90.

La commune de Nedde comprend les villages et hameaux suivants :

BACHELLERIE (LA). — En 1806, 28 hab. ; en 1836, 50 hab. ; en 1896, 38 hab. ; à 1,870 mètres ouest du bourg de Nedde. Nadaud parle de S. Thiaux de La Bachelorie (1572) ou chapelle de S. Theau. On dit que saint Tillo, moine, se retira à Asnede vers l'an 670, qu'il mourut à Solignac vers 710. Il y avait en cet endroit, dit Nadaud, un prieuré ou vicairie dont la chapelle est ruinée et dont le collateur était en 1556 l'abbé de Solignac (Nadaud, *Pouille*). A ce sujet, la Chronique du monastère de Solignac dit que ce saint était honoré en une chapelle proche de Nedde où, d'après la tradition, il demeura quelque temps (1). En 1450, sur une pièce du fonds de

(1) *Chronique du monastère de Solignac*, publié par M. l'abbé Leclerc (Bull. de la Soc. arch. du Limousin, t. XLV).

Solignac sont mentionnées la vicairie de Saint-Théau, S^u *Tillonis*, et la chapelle de Saint-Yrieix, S^u *Aredii*, près la ville d'Eymoutiers (*prope villam Ahentis*) (1).

BOUCHEFARAUD. — En 1806, 34 hab.; en 1836, 46 hab.; en 1896, 41 hab.; à 3,030 mètres ouest du bourg de Nedde.

CHADIERAS. — En 1836, 10 hab.; en 1896, 11 h.; à 4,100 mètres sud de Nedde. Il dépend de la paroisse de La Villeneuve. Au XVIII^e siècle, la paroisse de Chadieras ou La Villeneuve formait une collecte de l'élection de Bourgageuf. D'après Nadaud (*Pouillé*), il y avait un prieuré en 1318, puis une chapelle rurale sous le vocable de l'Assomption de la Sainte-Vierge et à la nomination de l'abbé de Solignac. D'après la Chronique du monastère de Solignac, il y avait une chapelle appelée Notre-Dame de Chadieras; cette chapelle renfermait le tombeau d'un religieux du dit monastère, sur lequel on faisait coucher ceux qui avaient la fièvre quarte; on y gardait aussi la statue de sainte Anne. A la fête de cette sainte, un pèlerinage de nourrices se rendait à cette chapelle, près de laquelle se trouvait la fontaine de *lo Bouno d'Anno*. La statue a été transportée dans l'église de Nedde; il y a toujours une source ou fontaine. C'est tout ce qu'il reste sur le mamelon de Chadieras. A notre époque, on a trouvé sur cet emplacement plusieurs débris de la chapelle, et notamment une urne et un sarcophage.

CHATENET (LE). — En 1806, 28 hab.; en 1836, 63 hab.; en 1896, 66 hab.; à 4,320 mètres nord-ouest de Nedde.

CHAUX. — En 1836, 24 hab.; en 1896, 24 hab.; à 2,210 mètres sud du clocher de Nedde. Il y avait jadis une chapelle.

CHEZ-THIVAUD. — En 1806, 13 hab.; en 1836, 8 hab.; en 1896, 14 hab.; à 3,350 mètres sud-sud-est du clocher.

CLAVEYROLAS. — En 1806, 81 hab.; en 1836, 128 hab.; en 1896, 189 h.; sur la rive gauche de la Vienne, à 2,300 mètres sud-sud-est du clocher. Il y avait jadis une chapelle. En 1431, Louis de Pierrebuffière, seigneur de Peyrat, affranchit les serfs de ce village qui était sur la paroisse de Nedde, châtellenie de Peyrat (2).

CROUX. — En 1806, 33 hab.; en 1836, 48 hab.; en 1896, 48 hab.; à 4,680 mètres nord-est du clocher.

(1) Arch. de la Haute-Vienne. Fonds de Solignac.

(2) L. GUIBERT, *Récits de l'histoire du Limousin*. — Archives de la Haute-Vienne. Fonds de Solignac, H, 8613.

DONZENAT. — En 1806, 31 hab.; en 1836, 17 hab.; en 1896, 31 hab.; à 3,800 mètres est du clocher de Nedde.

FARGETTES (LES). — En 1806, 33 hab.; en 1836, 76 hab.; en 1896, 113 hab.; à 3,300 mètres est du clocher.

GUIMONT. — En 1806, 44 hab.; en 1836, 70 hab.; en 1896, 60 hab.; à 3,700 mètres est-nord-est de Nedde.

LACHAUD. — En 1806, 27 hab.; en 1836, 30 hab.; en 1896, 16 hab.; à 3,580 mètres ouest-nord-ouest du clocher.

LACOUR. — En 1806, 19 hab.; en 1836, 29 hab.; en 1896, 32 hab.; à 1,080 mètres nord-ouest de Nedde.

LAVAUD. — En 1806, 42 hab.; en 1836, 91 hab.; en 1896, 88 hab.; à 2,300 mètres est du clocher de Nedde.

LARTICE (BAS). — En 1886, 15 hab. Hameau dépendant de la paroisse de La Villeneuve.

LAFARGE. — En 1806, 37 hab.; en 1836, 53 hab.; en 1896, 101 hab.; à 1,500 mètres nord-ouest du clocher.

LERY (LE). — En 1806, 18 hab.; en 1836, 13 hab.; en 1896, 43 hab.; à 4,280 mètres nord-ouest du clocher.

LESTRADE-NOUVELLE. — En 1886, 11 hab.; à 3,400 mètres nord-ouest du clocher.

LESTRADE-VIEILLE. — En 1806, 24 hab.; en 1836, 26 hab.; en 1896, 16 hab.; à 3,400 mètres ouest-nord-ouest de Nedde. En 1682, par sentence de la sénéchaussée de Montmorillon, les tenanciers du village de Lestrade, paroisse de Nedde, sont condamnés à payer au jardinier des Pères de Solignac les arrérages de rentes dus sur ce village depuis 1673 jusque et compris 1680 (fonds de Solignac).

LOUZAT. — En 1806, 71 hab.; en 1836, 132 hab.; en 1896, 264 hab.; à 2,600 mètres nord du clocher. Le ruisseau de Louzat prend naissance dans la commune de Beaumont et, après un parcours de 6,600 mètres, vient se jeter dans la Vienne, au moulin du Pont-de-Nedde.

MALESSINGE (LA). — En 1806, 11 hab.; en 1836, 15 hab.; en 1896, 12 hab.; à 1,400 mètres ouest du clocher.

MASSITROU (LE). — En 1806, 34 hab.; en 1836, 11 hab.; en 1896, 15 hab.; à 3,380 mètres ouest du clocher.

MASFAUCHER (LE). — En 1806, 58 hab.; en 1836, 81 hab.; en 1896, 123 hab.; à 4,200 mètres nord-ouest du clocher. En 1267, le prieuré de L'Artige percevait, sur ce village, des redevances en seigle et avoine (1). Il y a une école créée en 1881. En 1895, c'est une école mixte dirigée par un instituteur. Étaient présents, le 7 décembre 1895, 64 élèves et, le 6 juin 1896, 55. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 42 garçons et 31 filles ont fréquenté l'école.

MAZEAU-BOURBON. — En 1806, 12 hab.; en 1836, 19 hab.; en 1896, 11 hab.; à 1,400 mètres sud-ouest du clocher.

MAZEAU-NICOT. — En 1806, 27 hab.; en 1836, 27 hab.; en 1896, 26 h.; à 1,450 mètres nord du clocher.

MÉWERY (LE). — En 1806, 13 hab.; en 1836, 17 hab.; en 1896, 14 hab.; à 4,000 mètres nord-ouest du clocher.

MET (LE). — En 1836, 42 hab.; en 1896, 50 hab.; à 900 mètres est du clocher.

NEUVIALLE. — En 1836, 37 hab.; en 1896, 80 hab.; à 3,750 mètres nord du clocher de Nedde. En 1500, l'évêque de Limoges y avait la moitié de la dime et le seigneur d'Enval l'autre moitié. Silvain Ruben (1709), Pierre Ruben (1724), Jacques-Joseph de La Bachellerie, écuyer (1762), portaient chacun le titre de seigneur de Neuvialle.

PLÉNARTIGE . — En 1806, chef-lieu de commune, 54 hab.; en 1836, 85 hab.; en 1896, 82 hab.; à 4,350^m, S.-S.-O. du clocher de Nedde. Autrefois chef-lieu de paroisse, Plénartige est aujourd'hui de la paroisse de La Villeneuve. C'était une cure relevant de l'ordre de Malte; en 1707, elle dépendait du grand prieur d'Anvergne. On voit encore l'église ou plutôt une chapelle et le cimetière (2).

(1) A. LEROUX, *Invent. des Arch. départ.* Fonds de l'ancien collège de Limoges (D., 1039, 1040).

(2) D'après le registre de paroisse du curé Berger, on remarque à l'intérieur de cette chapelle des statues informes et vermoulues, représentant la Vierge, Saint-Jean-Baptiste, patron de cette église, et Saint-Paul. Cette chapelle est une annexe de la belle habitation de M. de Galard de Béarn, successeur de M. Forest. Le cimetière a été transféré hors Plénartige, près du bois dit de l'hôpital sur le chemin de Nedde. « Plénartige, dit Vayssière, était jadis le chef-lieu d'une paroisse dépendant de l'ordre de Malte. Son église, placée sous le vocable de Saint-Jean, était complètement privée de toiture. Un curé qui prenait, comme gages, les revenus du moulin du lieu, venait y célébrer la messe une fois par mois, quelquefois deux; mais comme il n'y avait plus de fonts baptismaux, c'était le curé de Nedde qui baptisait et administrait les sacrements. Il exigeait pour cela des habitants,

Quelques registres de cette paroisse sont aux archives de la mairie de Nedde. On y trouve les renseignements suivants :

Curés de Plénartige : Nouvialle (1670) ; en 1691 il fait suivre sa signature du titre de vicaire perpétuel de Plénartige ; Chauvel (1697), Martin (1736), de Leyraud, prieur du Mas Saint-Jean, de Nedde et d'Issoudun, décédé le 26 septembre 1780 dans le presbytère de Plénartige, âgé de soixante-dix-neuf ans ; La Bachellerie (1781).

En 1732, 1742, 1760, mention d'actes de nominations de syndics fabriciens et de collecteurs de la paroisse et enclave de Plénartige, élection de Bourganeuf.

En 1764 et le 24 janvier le curé de Plénartige consacre le mariage de Charles de Leyraud, notaire et procureur de la justice de Nedde et contrôleur au bureau d'icelle, avec Marie-Anne Dubois, fille de feu Guillaume Dubois, greffier en chef, et de Marie d'Oyron de Chérignat, demeurant à Bujaleuf.

En 1764, 3 novembre. Naissance et baptême de Marie de Leyraud, fille de Charles de Leyraud et de Marie-Anne Dubois. Parrain François de Leyraud, prêtre curé de Plaine Artige et demoiselle Marie d'Oyron.

En 1766, 3 mai. Baptême de Jeanne, née d'hier, fille de Charles de Leyraud, notaire, procureur et contrôleur du bureau de Nedde, et de Marie-Anne Dubois. Parrain Léonard Dubois, bourgeois et marraine Marie-Anne Gendre.

En 1766, 20 juillet. Bénédiction de la cloche de Plénartige, à l'issue de la messe paroissiale, par noble et vénérable Jacques de La Bachellerie, prêtre bachelier de Sorbonne, chanoine d'Eymoutiers. Parrain noble et vénérable messire Jean de La Bachellerie du Theil, aussi prêtre chanoine d'Eymoutiers, marraine demoiselle Marie-Anne de Miomandre de Châteauneuf.

En 1775, 5 décembre. Inhumation de dame Marie-Anne Gendre de La Fayolle, veuve de messire Léonard de Leyraud, chevalier, seigneur de Roche et du Bosguet.

Ecole. — Il y a une école créée en 1878. En 1895, c'est une école mixte dirigée par une institutrice. Étaient présents le 7 décembre 1895, 41 élèves, et le 6 juin 1896, 27. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 41 garçons et 26 filles ont fréquenté l'école.

dix sols par an et quatre setiers de blé. L'ordre de Malte possédait là, avant les guerres de religion, un bois de haute futaie qui avait été complètement détruit par les habitants des villages voisins, et des terres et prés formant un domaine dont les bâtiments d'exploitation étaient à moitié détruits. Il ne restait que des ruines du château du commandeur ».
(VAYSSIERE, *L'Ordre de Malte*, 1884, p. 44).

RIBIÈRE (LA). — En 1806, 28 hab.; en 1836, 49 hab.; en 1896, 32 hab.; à 4 kil. S.-O. de Nedde; à 6 kil. 200^m S.-E. d'Eymoutiers, par la route nationale et à 8 kil. par le chemin de fer.

Village situé sur l'ancienne route d'Eymoutiers à Meymac (Corrèze), entre la station de Plénartige et la route nationale n° 140, de Figeac à Montargis. Traces d'une voie romaine se dirigeant vers Clermont. Ancien prieuré relevant de l'abbaye de Bonnesaigne et qui était pourvu d'un prêtre résidant. On voit encore les restes des chapelle, presbytère et cimetière (1).

SERRUT. — En 1836, 37 hab.; en 1896, 18 hab.; à 2,000^m de Nedde. D'après Nadaud (*Pouillé*), il y avait en 1575, un prieuré ayant pour patron Saint-Thomas, et pour collateur le prieur de Vinadière. En 1693, J. Truffy, notaire, habitait ce village (Reg. par. de Nedde).

VEDRENNE (LA). En 1806, 9 hab.; en 1836, 12 hab.; en 1896, 14 hab.; à 3,200^m O.-S.-O. du clocher. En 1714 le collège de Limoges a des rentes sur ce village (2).

VERVIALLE. — En 1806, 24 hab.; en 1836, 52 hab.; en 1896, 55 hab.; à 2,350^m O.-S.-O. du clocher. Au xvi^e siècle, la seigneurie de Vervialle est portée en hommage à l'Evêque de Limoges.

APPENDICE

Etablissement et règlement des foires et marchés de Nedde (juillet 1575)

(Copie sur parchemin avec sceau plaqué) (3)

« Aujourd'hui tiers jour de juillet mil cinq cent soixante et quinze s'est comparu et présenté par devant nous, en sa personne hault et puissant seigneur Messire Gabriel de Pierrebuffière, chevalier de l'ordre du Roy, seigneur baron de Villeneuve-au-Comte, de Lostanges Sabault..... et d'Anède garny de honorables hommes et sages maistres Pierre Romanet son chastelain, Jehan de Malleret son procureur d'office, Martin Betoulaud son greffier, lesquels comme autrefois nous ont présenté les lettres patentes du Roy, contenant la création et établissement de quatre foires en l'an et d'un jour de marché par chacune semaine au lieu et bourg d'Anède,

(1) CHAMPEVAL. *Bas-Limousin seigneurial et religieux*, t. II. Errata.

(2) A. LEROUX, *Invent. des arch. dép.* Fonds de l'ancien collège de Limoges (D. 1039 et 1040).

(3) Pour mettre ce document à la portée de tous les lecteurs, nous avons quelque peu modernisé la forme des mots et l'orthographe.

en ce pays de Poictou. Scavoir est la première des dites foires le troisième juillet, la seconde le onzième novembre, la troisieme le mardy d'après Pasque, la quatriesme le vingt-et-uniesme de may et le dit jour de marché au lundy de chascune sepmaine; pour y estre les dictes foires et marchés dorénavant tenus, entretenus et continus. Données les dites lettres patantes à Paris au mois de juin, l'an de grâce mil cinq cent soixante et quinze, signées sur le reply : *par le roy* : MORIN, et sur le reply plus bas est escript : *Visa Contentor*, signé LERAGOYS, et au dos des dites lettres est escript : *registrata* et scellées du grand scel de Sa Majesté sur cire verte à lacs pendants de soie rouge et vert, à nous adressantes, obtenues de la part du dit hault et puissant seigneur, nous requérant de rechef le dit hault et puissant, garny de ses dits officiers comme dessus, faire lecture et publication des dites lettres; et suyvant ycelles que ayons à establyr et installer les dites foyres et marchés suyvants la teneur d'icelles, lesquelles il a dit avoir faict publier les dites foires et marchés tant ès lieux circonvoisins de ce présent lieu d'Annede, scavoir est : ès ville de Perat, Esmoustiers, que ès bourgs et paroisses de Villeneuve-au-Comte, Royères, La Villedieu, Remnapt, Anedde et plusieurs autres lieux tant au jour de marché que à jour de dimanche ès prône et yssue des messes parochialles, comme le dit hault et puissant nous a faict appavoir et représenter les actes des dites publications faictes tant par sergens royaux que curés et vicaires.

» Sur quoy et veu les dites lettres et actes des dites publications avons ordonné que icelles lettres patantes seront de rechef lues et publiées à son de trompe, à cri public à ce que aucun n'en prétende cause d'ignorance; ce que avons faict faire par notre greffier; et après la lecture d'icelles faicte de mot à mot et comme ne s'est trouvé aulcun contrdisant ni empêchant ce requérant, le dit hault et puissant, assisté de ses dicts officiers comme dessus, ensemble de plusieurs manans et habitans du dit bourg et paroisse, et à nous présentées les choses requises et nécessaires de temps immémorial pour lèvement, publication et solemnité des dites foyres et marchés, scavoir est une bourse, une paire de gants, une douzaine d'aiguillettes, une banderie de taffetas au bout d'une espée nue, un pavillon de taffetas, un basin avec de l'argent et monnoie pour jeter et faire largesses au peuple estant venu au dit lèvement et publication en signe de joie, largesses et libéralités du dit sieur baron, manans et habitans du dict bourg d'Annede et autres choses requises et accoutumées de tout temps et ancienneté en telle affaire et négoce comme dessus ont accoustumé, garder et observer en ce royaume de France, au lèvement et publication des nouvelles foyres et marchés.

» Et ce fait, avons interpellé par serment, plusieurs gentilshommes, gens d'églises, officiers, praticiens, marchans et laboureurs

présents estant venus au dit lèvement, publication et solemnité des dites foires et marchés et exécution des dites lettres patantes, lesquels en grand nombre de troys à quatre cents personnes nous ont attesté par leur serment tous unanimement d'une voix et commun accord que les dites foires et marchés sont bien ordonnées et establies et que le présent lieu et bourg d'Annede est un très-bon grand bourg et sur le grand passage pour aller à la ville de Lion et cité de Limoges, Guéret et aultres villes; et oultre que yceluy lieu d'Annede est un bon et fertile pays là où il croist et abonde et se cueille force bons fructs, blés, foin et autres vivres et ce y fait grand nourriture de tout bestial bien habitué d'un grand nombre de bons marchans laboureurs et environné de grand bourgs, bourgades et villages; et oultre qu'il n'y a foires ni marchés es dits jours qui soient ordonnés es dites foires et marchés du dit Annede à plus de quatre à cinq grands lieues, et que les dites foires et marchés sont fort utiles et nécessaires pour le bien et utilité de la chose publique, tant pour ceux de ce pays que pour les passans et repassans.

» Sur quoy et vu ce que dessus avons ordonné que les dites foyres et marchés ce requérant le dit hault et puissant, garny de ses dits officiers comme dessus, seront par nous levées et publiées le tout comme l'on a accoustumé de faire de tout temps et ancienneté en ce royaume de France; et après que le dit hault et puissant, garny de ses dits officiers comme dessus, a promis et juré maintenir et garder les marchans et leurs marchandises allant venant et séjournant, passant et repassant es dites foires et marchés en la protection et sauvegarde du Roy, nous en tant que pouvons et devons avons mis le dit hault et puissant, garny de ses dits officiers, de par la Majesté du Roy notre dit Sgr, en la possession et saisines des dites foires et marchés, droits, profits, revenus et esmolumans, appartenant aux droits de foyres et marchés, autorités, prééminences, prérogatives, franchises et libertés avec défense à toutes personnes quelconque de n'empêcher le dict hault et puissant et ses successeurs seigneurs du dit lieu directement ou indirectement en chose concernant et appartenant es dites foyres et marchés, sur peine d'estre déclarés rebelles et désobéissans à la Majesté du Roy, nostre dit seigneur et de mille marcs d'or et de tous despans, dommages et intérêts envers qui il appartiendra.

» Et avons fait semblables défenses à tous revandeurs, revanderesses de n'aller au devant des marchandises qui seront amenées ou apportées, fait amener ou apporter es dites foyres et marchés et de n'acheter aucun vivre qu'il ne soyt l'heure de dix heures du matin et que les dits sieurs, manans et habitans du dit lieu d'Annede ne soyent premièrementournys. Aussy avons inhibez et défendu à toutes personnes de n'establir leurs marchandises qu'il

ne soyt l'heure de huict heures du matin à jour de marché et à ceux de foyre qu'il ne soit l'heure de neuf heures du matin; requérant le dit hault et puissant comme dessus. Et aussy avons enjoint et enjoignons à tous les sujets de la présente terre et seigneurie d'apporter, faire apporter ou envoyer toutes et chacune des marchandises qu'ils voudront vendre. et exposer en vente ès dites foyres et marchés, sans qu'ils les puissent porter ni mener ou faire porter en d'autres foyres et marchés pour le temps et espace d'un an à commencer au jour et date de ces présentes et finissant à semblable jour, et ce sur peine aux contrevenans pour la première désobéissance et contravention de soixante sous d'amende, pour la seconde cent sous, pour la tierce confiscation des marchandises et amande arbitraire; et ordonnons que le bestail qui sera amené ès dites foyres et marchés sera mis ès place et champ nommé La Croix Véron près le dit bourg. Et outre ordonnons que le dit hault et puissant fera bastir et édifier de nouveau halles, bans et estaux, dans laquelle halle estaleront et deployeront les marchands merciers, ayant lettres comme ils sont jurés au dict estat et prendront et choisiront les premiers tout et tel rang qu'ils voudront prendre et choisir, en payant les droits que l'ont accoustumé payer ès autres foyres et marchés où il y a halles; la quelle halle, le dit hault et puissant sera tenu d'entretenir tant de couverture que autres choses requises et nécessaires. Avons semblablement inhibez et défendu à toutes personnes quelconques de n'empêcher mettre aucunes terres, bois, pierres, fumiers ny autres choses dans la dite halle et places publiques cy-dessus ordonnées pour tenir les dites foyres et marchés sur peine de soixante souz d'amende. Avons semblablement enjoint et enjoignons à tous les sujets manans et habitans de ce dit bourg d'estaler, vendre et déployer leurs marchandises qu'ils voudront vendre sous la halle et places publiques cy-dessus ordonnées ès dits jours des dites foyres et marchés. Et ce requérant le dit hault et puissant et par l'advys de ses dictes officiers comme dessus avons ordonné que les plaids et assises et juridiction de la présente baronnie, s'exerceront et tiendront dorénavant en ce présent bourg d'Annede au jour de lundy jour du dict marché.

» Et ont esté rendues les dictes lettres patentes et publications au dict seigneur avec la grosse d'iceluy notre présent procès-verbal.

» Dont et de tout ce que dessus le dit hault et puissant, garny de ses dits officiers comme dessus, nous ont requis acte pour lui valoyr et servir en temps et lieu ce que de raison. Faict par devant nous lieutenant général susdit, les jours mois et an que dessus. Ainsy signé en la minute : de Châteauneuf, Romanet, de Malleret et Betouland. *Signé* : Detane et de La Vallée, greffier. »

(Archives du marquis Raymond Garat de Nedde).



Tour féodale de Peyrat-le-Château.

PEYRAT-LE-CHATEAU

Peyrat, *Patriagus*, *Peyracus* en latin, est le chef-lieu d'une commune qui, après celles d'Eymoutiers et de Bujaleuf, est la plus peuplée du canton.

A onze kilomètres environ d'Eymoutiers, Peyrat est desservi, en attendant le chemin de fer, par le courrier qui part tous les jours d'Eymoutiers pour Bourgneuf en suivant la route nationale.

La population de la commune s'est élevée : en 1806 (y compris Saint-Amand) à 2,119 hab. (1); en 1836 (y compris Saint-Amand) à 2,638 hab.; et en 1896 (non compris Saint-Amand) à 2,508 hab. Sa superficie est de 5,325 hectares 27 ares 24 centiares.

Pour l'exercice 1897 cette commune avait un budget de 9,430 fr. 89. L'assistance médicale figurait aux dépenses ordinaires pour le chiffre de 277 fr. 62. Il s'y délivre moins de permis de chasse qu'à Bujaleuf; car sur le budget des recettes ordinaires de cette dernière commune ils rapportent 210 francs, tandis que sur celui de Peyrat ils ne rapportent que 170 francs.

Voici le principal de ses contributions directes :

Contribution foncière	{ Propriétés non bâties....	4.972	»
	{ Propriétés bâties	1.063	»
»	personnelle et mobilière	1.369	»
»	des portes et fenêtres.....	788	»
»	des patentes.....	911	60
Total.....		9.103	60

D'après la situation financière de 1896, le centime vaut 91 fr. 05; le produit des centimes ordinaires et extraordinaires est de 4,525 fr.; le montant de la dette en capital au 31 mars 1895 est de 27,904 fr. Suivant un relevé fait en 1897 les biens communaux avaient 1,418 hectares environ de superficie.

(1) Le recensement de 1806 pour les villages est absent du dossier des Archives. Nous donnerons les résultats d'un recensement de 1803 (an XII), dont il ne faudra accepter les chiffres que sous bénéfice d'inventaire. On y fait remarquer que depuis deux ans le nombre des décès, dans la commune de Peyrat, a augmenté d'un cinquième sans qu'on puisse cependant l'attribuer à aucune épidémie mais bien aux chaleurs extraordinaires. A cette époque plusieurs villages qui sont de nos jours dans la commune de Peyrat appartenaient à la commune de Saint-Amand-le-Petit. Peyrat ne comptait alors que 42 villages.

Anciennes circonscriptions. — Avant la Révolution cette paroisse était dans l'archiprêtré d'Aubusson : c'était une enclave poitevine ressortissant à la sénéchaussée de Montmorillon, au parlement de Paris et qui était régie par le droit coutumier. Dans l'organisation financière, la collecte de Peyrat dépendait de l'élection de Bourga-neuf ; aujourd'hui ce gros bourg est le siège d'une perception (1) pour Augne, Beaumont, Bujaleuf, Peyrat, Saint-Amand et Saint-Julien-le-Petit (64,064 fr. pour 1897). Sous la Révolution, Peyrat-le-Château dénommé Peyrat-la-Montagne devint un chef-lieu de canton comprenant, outre Peyrat et Beaulieu, les communes d'Augne, Bujaleuf, Saint-Amand-le-Petit et Saint-Julien-le-Petit et relevant du district de Saint-Léonard.

Au chef-lieu de la commune il y a 862 hab. (recensement de 1896) : en 1836, il y en avait 589 et en 1803, 133 seulement (2).

Cette localité est pourvue d'un médecin, d'un notaire, d'écoles religieuses et laïques, d'un bureau postal et télégraphique, d'une recette ruraliste, d'un garde-forestier, etc.

Il y a des foires importantes le troisième lundi de chaque mois et notamment en septembre une grande foire de moutons.

A la fête de saint Martial, en juin, il y a frairie.

Les monuments encore debout et qui méritent d'être visités sont : l'église, la vieille tour féodale dont le faite se mire dans l'étang et qui est solidement assise sur le rocher au-dessus d'un ravin profond ; la maison dite de la sénéchaussée avec sa belle façade ornée d'élégantes croisées à meneaux où se trouvait, à l'intérieur, la salle de justice du baron de Peyrat.

En parcourant le bourg on remarquera aussi ça et là quelques vieilles demeures et des pans de murailles rappelant l'enceinte fortifiée qui entourait jadis cette petite ville.

Parmi les institutions du passé on citera : l'hôpital qui sert encore d'asile, mais qui est presque sans ressources (3) ; la confrérie

(1) Cette perception existait en 1806.

(2) Pour le bourg et les villages de la commune de Peyrat on donne les chiffres d'un recensement portant la date de l'an XII (1803) ; malgré d'actives recherches on n'a pu trouver le recensement de 1806 qui existe pour les autres communes du canton. Ce chiffre comparé aux autres ne paraît pas exact. Il y a eu certainement une erreur quelque part.

(3) Son origine paraît remonter au xv^e siècle ; il est plusieurs fois mentionné au xvii^e siècle ; en 1624 sur le dénombrement qu'il fait au roi de sa terre de Peyrat, Charles de Pierrebuthière s'exprime ainsi au sujet de cet hôpital : « Aussi ont accoustumé avoir et tenir mes prédécesseurs, barons, un hospital pour recueillir les pauvres y affluants. Pour la dotation d'yccelui l'hospitalier a coustume lever et prendre la quarte partie fruits déci-

de pénitents bleus qui n'existe plus (1). Il y eut autrefois un gouverneur militaire pour Peyrat, Saint-Léonard, Bourganeuf et Eymoutiers (2).

Peyrat-le-Château a joué au moyen âge un rôle assez important dans nos parages ; c'était le siège d'une puissante baronnie ayant pour seigneurs des noms illustres et qui fut, on le sait, rattachée au Poitou. Aussi à ce titre et à plusieurs autres, cette localité mérite-t-elle d'attirer l'attention de l'historien.



Maison dite de la Sénéchaussée, à Peyrat-le-Château

maulx et laines et aignaulx de dixme de la paroisse de Royère, commungs et indivis avec le commandeur de Cherrière et prestre de Royère, qui peut valoir chascun an 25 setiers blé seigle. (P. COUSSEYROUX, *Documents sur Peyrat. Bulletin de la Société archéologique*, t. XLII.)

En 1770, écrit l'abbé Legros, il y avait cinq pauvres. L'hôpital avait alors les revenus suivants : 15 setiers de seigle sur la communauté de Royère ; une rente de 2 livres sur le bien des Chapellon des Condamines ; un petit pré dans les appartenances de Peyrat qui s'affermait ordinairement 20 livres. Il y avait, à l'intérieur, une chapelle où l'on pouvait célébrer la messe. Cette chapelle dédiée à sainte Anne existe encore.

(1) Cette confrérie fut instituée vers 1629. (L. GUIBERT, *Les confréries de Pénitents en France et notamment dans le diocèse de Limoges*, p. 170. Limoges, V^e H. Ducourtieux, 1879.

(2) En 1773, c'était Joseph-Guillaume du Palland, baron de Peyrat.

En ce qui nous concerne, vu la rareté de nos documents et les exigences du cadre de notre travail, nous nous bornerons à esquisser à grands traits les principales lignes, la carcasse pour ainsi dire, d'une partie de son histoire; laissant à plus érudit et à mieux documenté le soin patriotique d'élever à l'ancien *Patriagus* un monument historique digne de son glorieux passé.

LE PRIEURÉ DE SAINT-DENIS ET L'ÉGLISE DE SAINT-MARTIN

Le prieuré de Saint-Denis. — Il y avait jadis à Peyrat un prieuré avec son église : c'était un bénéfice dépendant de la célèbre abbaye de Saint-Denis.

A ce sujet l'abbé Nadaud a écrit ce qui suit : « *Theodetrude, Theodile ou Theodilane, fille de Rodulphe* (1), dame de qualité, donna à Dodon, abbé, et aux frères de Saint-Denis en France, la terre seigneuriale de *Patri* en Limousin.... Cette donation écrite en forme de lettre, suivant l'usage du temps, est datée de la basilique de Saint-Denis le 20 avril l'an 43 du roi Lothaire, c'est-à-dire en 627.... La 15^e année du roi Dagobert, c'est-à-dire en 637 et le 30 juillet, ce prince donna aux frères de Saint-Denis son château nommé *Patriagus*, en Limousin, avec les églises dont l'une est sous le vocable de Saint-Denis..... Cette terre de *Patri* avait insensiblement passé entre les mains de personnes étrangères qui n'y avaient aucun droit jusqu'à ce que le comte Guillaume ayant reconnu l'injustice de cette usurpation se crut obligé de la remettre aux religieux de Saint-Denis à qui elle appartenait..... En décomposant le mot *Patri* et en y ajoutant un second *a* on voit qu'il s'agit de Pairat-le-Château où sont encore des restes d'une église de Saint-Denis ; mais l'abbaye de ce nom n'a plus aucun patronage de bénéfices dans tout le diocèse de Limoges, et malgré toutes mes recherches et ma candeur (c'est l'abbé Nadaud qui parle) je n'en ai pas trouvé le moindre vestige. » Ainsi s'exprimait au XVIII^e siècle l'abbé Nadaud (2).

Il ajoute ailleurs qu'en 1097, cet ancien prieuré, sous le vocable de Saint-Denis, dans l'archiprêtré d'Aubusson, avait son église et

(1) Un Brôdulf oncle de Charibert II, qui soutenait le parti de son neveu, fut mis à mort en 628 par ordre de Dagobert. (Abbé ARBELLOT, *Semaine religieuse*, 1868, p. 70).

(2) *Pouillé rayé du diocèse de Limoges*. Voir aussi une note de M. Zénon Toumieux, dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XXXIX, page 440.

sa paroisse relevant du monastère de Saint-Martial (1). Une autre église dédiée à Saint-Martin dépendait aussi de ce monastère.

En 1321 est mentionnée l'église de Saint-Denis de Peyrat dans laquelle fut fondée une chapellenie en l'honneur de saint Louis par Jeanne de Lusignan, dame de Peyrat.

On trouve aussi comme prieurs : Gui de Grammont (xiii^e siècle) ; Philippe de La Faye (1661) ; R. P. Ofillaud (?) (1731). Le prieur levait rentes et dîmes sur la paroisse.

Enfin sur les cinq portes de Peyrat, il y en avait deux dénommées portes Saint-Denis et Saint-Martin (2).

L'église de Saint-Martin. — Cette église dédiée à saint Martin de Tours est aussi très ancienne. Elle fut, paraît-il, détruite en 1184 et reconstruite au xiii^e siècle. L'abbé Nadaud en mentionne l'existence en 1490 et dit que ce fut plus tard une cure en ville murée.

Plusieurs chapellenies et vicairies y furent fondées.

On trouve en 1669, Jean Rougier, prêtre et vicaire de la chapelle de Saint-Christophe de Saint-Martin de Peyrat ; en 1748, Jean-Julien Rieublanc y est titulaire d'une vicairie ; en 1773, Daniel de Montfayon, chapelain de la vicairie de Sainte-Catherine de Peyrat, a sur le village de Broussas, paroisse de Tarnac, en rente annuelle directe, foncière et solidaire 14 setiers de seigle, mesure de Peyrat.

Aujourd'hui l'église paroissiale Saint-Martin, dont le clocher a été réparé, n'offre dans son ensemble rien de bien remarquable ; le portail sud paraît être du xiii^e siècle et celui du nord du xv^e.

On voit, à l'intérieur un vieux rétable et d'anciennes boiseries, une chapelle du xv^e siècle et une voûte du xiii^e.

Si on consulte à la Mairie les registres des baptêmes, mariages et enterrements antérieurs à la Révolution et qui remontent avec lacunes à 1641, on y trouvera les noms des curés qui tenaient sous

(1) Entre 1143 et 1156, l'évêque de Limoges donna l'église de Saint-Martin-Château aux monastères de Saint-Martial de Limoges et de Saint-Denis de Peyrat, dont Pierre de Peyrat était alors prieur. (LEROUX ET BOSVIEUX, *Chartes, Chroniques et Mémoires*, p. 51).

(2) D'après M. Cousseyrroux, avocat, historiographe de Peyrat-le-Château, l'église de Saint-Denis fut démolie en 1793. D'immenses ossuaires creusés dans le tuf ont été découverts en 1890 sur l'emplacement de l'ancien prieuré. On a trouvé aussi dans une cave de la rue du Hâ de nombreux sarcophages mérovingiens. (P. COUSSEYRROUX, *Documents inédits sur Peyrat-le-Château* (*Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XL, p. 804).

l'ancien régime ces registres de l'état civil et religieux. Ils renferment parfois une chronique locale et des mentions utiles pour l'histoire des familles, pour la statistique et pour certaines questions économiques (1).

LA BARONNIE DE PEYRAT-LE-CHATEAU. — LES SEIGNEURS. — DROITS
ET REVENUS SEIGNEURIAUX. — LE DROIT DE JUSTICE

Ce nom de Peyrat fut porté par une ancienne et riche famille dont le premier membre connu fut Amelius de Peyrat (2).

On trouvera une généalogie des seigneurs de Peyrat depuis le XIII^e siècle dans l'ouvrage de M. Z. Toumieux, qui a pour titre : *La Baronnie de Saint-Martin-Château et Saint-Pardoux-Lavaud*.

Il en résulte que cette seigneurie de Peyrat passa successivement en tout ou partie aux familles de Peyrat, Brachet, de Lusignan, de Mortemart, de Besse, de Bellefaye, de Pierrebuffière. Plusieurs membres de cette dernière famille furent aussi barons de Châteauneuf et vicomtes de Comborn (3).

On trouve ensuite les de Chaumont, marquis d'Orbec, des Maisons, du Palland et de Berthier-Bizy.

Cette baronnie était à l'origine très étendue; en dépendaient avant de former des seigneuries distinctes : La Villeneuve-au-Comte et Nedde, Saint-Martin-Château, Saint-Pardoux-Lavaud, Le Leyris, Royère, etc.

Le baron de Peyrat dominait sur près de trente-deux paroisses (4). Il avait plusieurs châteaux; mais on ne connaît bien que

(1) M. Cousseyroux, avocat à Limoges, en a fait un inventaire sommaire. D'après ce dépouillement, on placera plus loin en appendice la liste des curés, vicaires et prêtres de Peyrat. Ces registres nous révèlent l'existence à Peyrat d'une communauté de prêtres (appelés prêtres communalistes).

(2) L. GUIBERT, *Les enclaves poitevines du diocèse de Limoges* et LEROUX, MOLINIER et THOMAS, *Documents historiques sur le Limousin*, t. I, p. 148.

(3) Leurs armes étaient d'après Le Laboureur : d'or, au lion de sable, lampassé de gueules. Selon Labbe : de sable, au lion d'or. Suivant Justel : de sable, au lion d'or, armé et lampassé de gueules. (Ch.-A. PAQUET et Z. TOUMIEUX, *La baronnie de Saint-Martin-Château*, p. 56).

(4) Royère, Beaumont, Nedde, La Villeneuve-au-Comte, Saint-Pierre-Château, La Selle, Remnat, Tarnac, Faux, Gentioux, Saint-Marc-à-Loubeau, Vallière, Saint-Yrieix, Lanouaille, Pontarion, Peyrat, Beaulieu, Merignat, Charrière, Saint-Julien-le-Petit, Saint-Morel, Saint-Amand-Jartoudeix, Saint-Priest-Palus, Saint-Junien-la-Bregère, Saint-Pardoux-Lavaud, Saint-Amand-le-Petit, La Chapelle-Saint-Martial, Saint-Jean-Negremont, Saint-Hilaire-Vidaillac, La Pouge, Soubrebost et Sardent.

celui de Peyrat dont il reste des traces près de la tour carrée encore debout au bord du grand étang.

Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, cette baronnie confrontait aux chatellenies du commandeur de Bourganeuf, de Compeix, d'Eymoutiers, de La Villeneuve-au-Comte, du Chalard-Bujaleuf, du Dognon, aux seigneuries de Laron, Lafeuillade, etc.

Il y avait à cette époque à Peyrat, château, tours, fossés, pont-levis, place forte et clôture de murailles. Le seigneur baron devait entretenir le pont-levis et le pont sur la rivière de Maude.

Comme bien on pense, le baron de Peyrat avait tous les droits d'un grand seigneur qui a une nombreuse vassalité. En plus de ceux que lui payaient les tenanciers de ses domaines et qui souvent dérivait d'un contrat (bail ou métairie à long terme ou perpétuelle), il exerçait d'autres droits comme seigneur dominant et souverain (1). Parmi ces droits le plus vivace sera le droit de justice ; car c'est celui qui résistera le plus à l'infiltration du pouvoir royal ; les justices seigneuriales sont en effet très nombreuses au moment où éclate la Révolution.

Mais alors qu'il avait sous lui de nombreux vassaux, le baron de Peyrat avait au-dessus de lui un puissant suzerain auquel il devait hommage, le comte de Poitiers.

Il faut consulter sur ce point, entre autres pièces intéressantes, un document de la fin du ^{xviii}^e siècle ; c'est l'aveu et dénombrement fait au roi, en 1779, à cause de son comté de Poitou (2).

Parmi les fiefs et vassaux qui doivent hommage au baron de Peyrat, on y trouve : les seigneuries de Mérignat tenues, par le

(1) Droits de lods et ventes, gués, aubaine, épave, patronage, capitainerie, chasse, pêche, garenne, colombier, péage, etc. En 1670 le droit de péage du pont sur la Maude près de Peyrat est affermé. On prélevait sur les marchandises des étrangers forains, pour une charrette chargée, 2 sols ; pour une charge de cheval, 3 deniers ; pour chaque bœuf, 2 deniers et par tête de mouton ou de porc, 1 denier.

(2) P. COUSSEYRoux, *Documents sur Peyrat-le-Château* (Bull. de la Soc. Arch. du Lim., t. XLII, p. 534 et s.

Sous la féodalité, le vassal devait fournir quarante jours après l'hommage une description détaillée de son fief et de ses obligations ; cet état détaillé s'appelait aveu ou dénombrement.

En 1342-44 sur la liste des hommes-liges du comte de Poitiers se trouvent les seigneurs de Peyrat.

En 1260 le seigneur de Peyrat rendait l'hommage-lige au comte de Poitiers pour la moitié de sa terre.

En 1624, la baronnie de Peyrat est portée en dénombrement au roi en sa qualité de comte de Poitiers.

sieur Dubois avec droit de justice moyenne et basse, de la Chaume, Beauvais paroisse de Saint-Amand-Jartoudeix avec droit de justice; le baron du Chalard-Bujaleuf, pour ses fiefs et villages de Langle, Le Puis, Roziers et Vedrenne, paroisse de Saint-Amand-le-Petit; l'abbé La Bachellerie, pour son fief de Neuvielle; Madame Romanet de Beaune, pour les fiefs d'Auphelle et des Bordes, paroisse de Peyrat; M. de Brugières, seigneur de Farsac, pour son fief de Serre, paroisse de Saint-Amand-le-Petit; Louise Rozier, Bourdicaud, Chapellon, Pichard, Champeau, de L'Hermite, Rieuxblanc, Dubois, Chassou, Malleret, Foucault, Blondeau, Esmoingt, Ruben de la Porte, Dumasfaure, Dumont, du Leyris, Aubusson, le curé de Beaulieu, le prieur de Saint-Denis, le commandeur de Charrière, le chapitre de Taillefer, etc.

A la veille de la Révolution, le même seigneur avait droit de haute, moyenne et basse justice sur plusieurs paroisses, telles que : Saint-Martin-Château, Saint-Pardoux, Saint-Junien; il avait des droits sur les paroisses de La Villeneuve, Nedde, Rempnat, Beaumont, Royère, Auriat, Magnat, Saint-Priest-Palus, Saint-Moreil, Charrière, Saint-Amand-le-Petit, Chérignac.

A la baronnie de Peyrat était attaché le droit de haute, moyenne et basse justice; sur toute l'étendue de sa châtellenie le baron nommait son personnel judiciaire : juges, lieutenants, procureurs fiscaux ou d'office, greffiers, procureurs, notaires et autres.

Toutes proportions gardées, cette justice seigneuriale ressemblait beaucoup, pour son organisation, à celle de la baronnie de Nedde plus haut mentionnée.

Elle devait avoir à l'origine un ressort très étendu qu'il nous est impossible de déterminer faute de documents.

Comme on l'a dit plus haut, les juges appliquaient la coutume du Poitou; cette justice ressortissait à la sénéchaussée de Montmorillon, au présidial de Guéret pour certaines causes et au parlement de Paris.

On trouve aux Archives de la Haute-Vienne des minutes du greffe de la justice seigneuriale de Peyrat-le-Château. Ces minutes ne remontent pas au-delà de 1668. Ce sont ordinairement des tutelles, des transports de justice, des enquêtes, des sentences tant en matière civile qu'en matière criminelle.

On y trouve une sentence de mort; ce qui confirme le droit de haute justice de cette baronnie.

Au ^{xvii}^e siècle, le juge de Peyrat faisait précéder le dispositif de ses jugements de cette formule : « Tout bien considéré, le très-saint nom de Dieu à ce premier invoqué et par l'avis du conseil soussigné ». La sentence était signée par le susdit conseil et par le juge qui taxait le montant de ses épices et souvent celles du greffier.

C'était la partie gagnante qui ordinairement les avançait, bien que l'autre fut condamnée aux dépens, mais elle pouvait les répéter contre la partie condamnée.

Des registres du greffe de cette juridiction nous avons fait les extraits suivants :

Le 1^{er} septembre 1682, vers sept heures du soir, dans le chemin joignant les fossés de la ville de Peyrat près la chaussée du grand étang deux hommes se battirent en duel avec l'épée; l'un d'eux fut tué et la justice informa. A la suite d'une enquête, le procureur fiscal requit que le sieur R..., accusé de meurtre et d'homicide, soit pris et appréhendé au corps et amené dans les prisons de la cour (*sic*) de Peyrat, si pris et appréhendé il peut être; si non et après due perquisition faite de sa personne, qu'il soit assigné à comparaître à quinzaine par devant le dit procureur fiscal; à défaut de quoi qu'il soit assigné à huitaine par un seul cri public sur la place de Peyrat à la porte de l'auditoire du tribunal de cette ville et à la porte de son domicile et que ses biens soient saisis et annotés et sur eux établis bons et fidèles gardiens et commissaires.

« Le 18 novembre 1686, près du village de Charapoux, paroisse de Saint-Amand-le-Petit, dépendant de la justice de Peyrat, où se transporta le juge de Peyrat accompagné du procureur fiscal, du greffier et d'un chirurgien, on trouva le cadavre d'un homme d'environ trente-cinq ans, qui, au dire du chirurgien, avait été assommé.

Il fut reconnu pour être le mari d'une habitante du village de Negrignat, paroisse d'Augne.

« A la suite d'une plainte et d'une information, les auteurs de ce crime furent découverts; c'étaient des gens de Neuvic et de Sussac qui avaient passé la nuit dans un cabaret et s'étaient livrés à la débauche.

« Sur les réquisitions du procureur fiscal, le tribunal de Peyrat rendit le 1^{er} octobre 1687 la sentence dont suit le dispositif : « Disons » la contumace instruite contre les sieurs X... estre bien et conforme » à l'ordonnance et jugeant la plus ample utilité d'icelle déclarons » les dits accusés dûment atteints et convaincus de meurtre et » homicide commis en la personne du susdit P... et pour réparation » les avons condamnés à estre pendus et étranglés à notre potence » par l'exécuteur de la haute justice, à la place publique de la présente ville; ce qui sera exécuté en effigie attendu leur contumace; » les avons en outre condamnés solidairement en la somme de » deux cents livres d'amende envers le seigneur de la présente » juridiction, en celle de trois cents livres de réparation civile » envers la dite B... veuve et les enfants du susdit feu P... et en

» celle de soixante livres pour faire prier Dieu pour le salut de son
» âme et cinquante livres pour estre employées en réparation de
» l'Hôtel-Dieu de cette ville ; condamnons en outre les dits accusés
» aux dépens des procédures liquidés sur les pièces à quatre-vingt-
» une livre. *Signé* : Descontures, par advis, Ruben de Lombre, par
» advis, et Laborne, juge sénéchal. Espices, visite, voyage et conseil,
» dix escus et demy. *Signé* : Laborne. »

Règlement de police (1724)

« Nous juge sénéchal, de l'autorité de notre charge, suivant l'édit et déclaration du roy et règlements généraux pour faire la police, ordonnons que dans le temps que le setier seigle vaudra au marché cinquante sols, les boulangers feront les pains passes en miche du poids de deux livres et les vendront deux sols six deniers chacun ; et le pain noir commun pesant deux livres et demie, dix-neuf deniers et non au-delà à peine de confiscation et de trois livres d'amende contre les contrevenants ; sauf à augmenter ou diminuer le prix des pains à proportion de l'augmentation ou diminution du prix des dits grains.

« Défendons à tous cabaretiers vendant vin de donner à boire pendant les heures de grande messe, vespres et sermon, les jours de feste et de dimanche et autres heures indues ; et à iceux cabaretiers et autres habitants revendeurs et même étrangers de se placer les jours de foire et de marché sur les avenues de cette ville pour y achepter les denrées au préjudice des bourgeois habitants du dit Peyrat, qu'il ne soit dix heures frappées, à peine de confiscation des denrées acheptées, linges, ustencilles qui se trouveront sur les tables et de dix livres d'amende contre les contrevenants et d'estre contre eux procédé suivant les ordonnances. Et aux cabaretiers et gens vendant vin de se servir d'autres mesures que de quartes, pintes, chopines et roquilles d'estain marquées au coin du seigneur baron de cette cour, suivant l'ancien usage, si mieux ils n'ayment régler leurs bouteilles de verre et de fayance sur l'ancienne mesure dont il en a resté un exemplaire au chasteau de cette baronnie, lesquelles bouteilles de verre ou fayance seront par nous cachettées à peine de concussion et d'amende de trois livres.

« Et que tous les habitants du dit Peyrat généralement osteront leurs fumiers et ordures estant au devant de leurs maisons et autres endroits des rues ; défense de les y mettre ny récidive à l'avenir à peine d'amende de trois livres contre les contrevenants.

« Faisons défenses à tous de venir ny de servir d'autres mesures plus grandes ou plus petites que celles qui sont ou seront ci-après

réglées à la quarte du seigneur baron de cette cour, à peine de concussion et d'amende de trois livres.

« Faisons défenses aux marchands bouchers et tous autres d'ouvrir leurs boutiques les jours de feste et de dimanche à peine d'amende de dix livres.

« Faisons défenses à toutes sortes de personnes de jurer et blasphémer le saint-nom de Dieu ny de proférer aucunes paroles injurieuses ny indécentes contre l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge et des Saints à peine d'estre contre eux procédé suivant les édits, arrests et règlements royaux sur ce intervenus. Lesquelles condamnations et amandes ne seront réputées comminatoires mais seront exécutées nonobstant opposition ou appellations quelconques.

« Et à ce que nul ne puisse en prétendre cause d'ignorance ces présentes seront levées et publiées à jour de dimanche, issue de messe, et copies attachées aux portes des églises des paroisses qui dépendent de cette baronnie sauf à pourvoir aux autres règlements de la police lorsque le cas y echeoira.

« Donné et fait à Peyrat par nous, Gabriel Laborne, licencié ez loix, juge sénéchal de la ville et baronnie de Peyrat, le dix-septième jour du mois de juin mil sept cent vingt-quatre. Et le sieur procureur fiscal s'est avec nous soussigné : *Signé* : Rieublant, Dubost, procureur fiscal ; Laborne, juge sénéchal de Peyrat, et Tixier, greffier commis. »

PERSONNEL JUDICIAIRE. — Voici les noms qui ont été recueillis :

Juges ou sénéchaux. — Pour le ^{xii}^e siècle, on trouve quelques mentions dans la série D des Archives de la Haute-Vienne et dans le fonds de Solignac (1).

Au ^{xiii}^e siècle, on connaît Pierre de Lavergne, damoiseau, prévôt de Peyrat ; Pierre de Buysserand, damoiseau, sénéchal ; Simon Ranucius, prévôt.

En 1554, Pierre Joubert de Noblac, s^r du Masfaure ; Léonard Romanet, sénéchal et châtelain de la baronnie de Peyrat (1569).

Au ^{xvii}^e siècle, Antoine du Leyris ; Léonard du Masfaure, qui avait succédé dans cette charge à Martial du Masfaure ; Guillaume Garreau ; Léonard de Lafont, s^r de Las Valladas, qui avait son hôtel au dit lieu ; Gabriel Laborne ; Jean Forest est lieutenant.

Au ^{xviii}^e siècle, Pierre de Rieublanc du Bost, s^r de Villard ; Léonard Tixier, J.-B. Mian, Pierre Dumasfaure, s^r de Saintraud ;

(1) Arch. D. 1039 et 1041 et Solignac, liasse n° 4590 du classement provisoire.

Emmanuel de Malleret, s^r de Villard, qui était aussi sénéchal de la baronnie d'Auriat ; Louis Dulac (1).

En 1792, le juge de paix était Emmanuel-Jean Coutisson et le greffier Tramonteil.

Cette justice de paix comprenait alors dans son ressort : Peyrat et Beaulieu, Saint-Julien-le-Petit, Bujaleuf, Augne et Saint-Amand-le-Petit.

Procureurs fiscaux ou d'office. — Au xvii^e siècle, Mathurin Rounat, Tixier et Demalleret, substitués ; de Champeaux, Abraham Cadaillon (2).

Au xviii^e siècle, Delongchesne-Dubois, Jean Rieublanc, s^r du Bost ; Gabriel Rogier, Guillaume Perron, J.-B. Tramonteil.

Greffiers. — Au xvii^e siècle, Gay, Laborne. Au xviii^e siècle, Tixier, Gabriel Tramonteil, François Dumasfaure, qui était aussi greffier des justices seigneuriales d'Auriat et de Laron.

Procureurs. — Au xvii^e siècle, Léonard Chappellon, Blaise Trasmonteil, Jean Trasmonteil, Mathurin Rounat, qui fut nommé procureur fiscal ; Gay, qui avait été greffier ou qui peut-être cumulait les deux charges, ce qui arrivait souvent ; Léonard Duléris, François de Malleret, Jean Neuville. Au xviii^e siècle, Rogier.

Notaires (3). — Au xvi^e siècle, Chapellon, Laborne. Au xvii^e siècle, Blaise Chappellon, Antoine Demalleret, Maurice Sallon, de Faye, du Leyris, Rounat, de Champeaux, Panet, Blaise Tramonteil. Aux xviii^e et xix^e siècles, J.-B. Mian père et fils (1747), Jean Raymond (1731-1760), J.-B. Tramonteil (1728-1751), Demalleret (1765-1815), Jean-Joseph Pasquet (1770-1808), J.-B. Limousin (1783-1817), Léonard Tramonteil (1784-1798), Léonard Tramonteil (1802-

(1) Plusieurs de ces juges n'étaient pas uniquement attachés à la juridiction de Peyrat. Antoine du Leyris, par exemple, était juge de Peyrat, du Chalard, des baronnies de Saint-Martin-Château, du Leyris et du comté de La Feuillade. (Z. TOUMIEUX, ouvrage cité.)

(2) Sur le registre est consignée la mention suivante : « Le 18 novembre 1685, abjuration de l'hérésie de Calvin faite en l'église de Saint-Martin-de-Peyrat par Abraham Cadaillon et Marie-Aimée de Vic, mari et femme, et Catherine du Prat, leur servante de la ville « du Busson » (sic) (c'est-à-dire Aubusson (Creuse)).

(3) On trouve aux xiii^e et xiv^e siècles des gardes-scels de la cour ou châtellenie de Peyrat. Le garde-scelleur existait sous saint Louis et fut rétabli sous François I^{er}. Il était chargé d'apposer le sceau de la juridiction sur les sentences et contrats émanant des juges et des notaires.

1834), Joseph-Auguste Tramonteil (1834), Aimé Tramonteil, Vergniaud (1893) (1).

Il y avait aussi à Peyrat, aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, un bureau de contrôle ou d'insinuation.

On trouvera ci-après, en appendice, diverses listes.

AFFRANCHISSEMENT DE LA COMMUNE. — LES LIBERTÉS COMMUNALES. —
LES CONSULS

Dès le règne d'Henri II ou de Richard Cœur de Lion, rois d'Angleterre (1154-1199), les habitants de Peyrat-le-Château furent régis par des coutumes que leur confirma un autre roi d'Angleterre, Jean Sans-Terre (1199-1216). Cela résulte d'une charte donnée par ce roi le 28 mars 1215 et datée de La Souterraine. En voici le texte : « Rex omnibus baillivis et fidelibus nostris ad quos presentes littere pervenerint, etc. Sciatis quod concessimus et volumus quod homines nostri de Pairac[o ?] habeant easdem consuetudines quas habuerunt tempore H. regis, patris nostri. Et in hujus rei testimonium eis in[strumentum ?] fieri fecimus. Teste me ipso, apud Subterraneam xxviii, die marcii, anno xv » (2).

Par une autre charte de 1283, le seigneur de Peyrat Guy de Lusignan reconnaît que pour la taille il ne pourra exiger des bourgeois de la dite ville plus de 50 livres annuellement et plus de 25 livres pour la taille aux quatre cas (3). En outre, les susdits bourgeois pourront disposer librement de leurs biens à charge de lui avoir rendu l'hommage.

Nous rencontrons encore d'autres chartes de privilèges. Celle de 1306 reconnaît aux habitants certains droits d'usage dans les forêts de La Chavanière, Montlaron et Crouzat.

Une autre de 1313, octroyée par Jeanne de La Marche, dame de Peyrat, est relative à certains privilèges.

Enfin, on citera celle de 1449 par laquelle le roi, voulant exempter de tout logement militaire les habitants de la ville de Peyrat et les paroisses de Saint-Martin-Château et Beaulieu, nomme un gouverneur pour Bourgneuf, Eymoutiers, Saint-Léonard et Peyrat.

(1) Voir Tarif des notaires.

(2) Extrait par M. Guibert des recueils de textes publiés dans la première moitié de ce siècle en Angleterre. Cette charte se trouve à la page 112, t. 1^{er} des *Rotuli litterarum patentium in turre Londinensi asservati*. (*Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, t. XXXVII, p. 391.)

(3) On a expliqué à l'article Nedde ce qu'on entendait par taille aux quatre cas.

On a déjà signalé ce petit gouvernement militaire qui eut son siège dans cette dernière ville.

Par le même acte intervient une transaction entre les manants (1) de Peyrat et leur seigneur, où il est expliqué que la ville de Peyrat avait été de toute ancienneté « une noble ville close et fermée, bien peuplée de gens tant nobles que gens d'église...., qui par belles lettres, titres et contrats, ont de très beaux et nobles privilèges, libertés et franchises, à eux longtemps donnés, passés et octroyés par feus, de bonne mémoire, les prédécesseurs du dit feu messire Louis de Pierrebuffière ; que nonobstant ces privilèges, le seigneur baron avait fait prendre les pierres des maisons de plusieurs habitants pour s'en servir aux réparations de son château ; que pour faire construire un étang, il avait pris, occupé et noyé, outre les fossés de la ville, plusieurs vergers, prés, terres et autres propriétés appartenant particulièrement aux habitants de la dite ville et faubourgs de Peyrat, et que pareillement prend, noye et occupe la dite eau, une très belle rebière et patureaux, contenant de 15 à 20 journaux de prés, laquelle rebière est joignant aux fossés de la dite et est commune aux habitants de la dite ville et fauxbourgs d'icelle, pour y faire paître et paturager leur bétail, et autrement les exploiter à leur profit » (2).

Dans la charte précitée de 1449, on traite de la garde et de la police du château, des murailles et des maisons à construire. Aux termes de l'art. 23 de cette charte, le seigneur baron a le droit de succéder dans les biens meubles et immeubles des habitants décédés *ab intestat* et sans hoirs.

Les articles suivants se rapportent au château, aux foires et marchés de Peyrat, aux mercuriales de la halle aux grains, etc.

Nous mentionnerons enfin un accord de 1411 (ou 1471) entre le seigneur, les consuls et les notables dont les noms suivent : Pierre Leblanc, curé ; noble Jean Jaubert l'aîné, Jean Jaubert le jeune, Bernard Vellaud, damoiseau ; Pierre Joly, Pierre Faure, Pierre Sauvage, bourgeois, et aussi Pierre Cluzeau, Pierre Beau, Pierre Mercier, Pierre Beneytou, Jean Queyriau dit Gautier, Aymeric Vilastay et Pierre Robichon, tous de Peyrat et formant la majeure et la plus saine portion de ses habitants.

Cet accord intervenait à la suite d'un procès qu'avaient victorieusement soutenu les consuls contre le seigneur Olivier de Saint-Georges, au sujet de leur droit à eux consuls d'imposer tout posses-

(1) Manants, du latin *manere*, qui demeurent, qui habitent la ville.

(2) P. COUSSEYROUX, avocat : *Documents inédits sur Peyrat-le-Château*. (Bull. de la Soc. arch. et hist. du Limousin, t. XL, p. 809)

seur de biens, quel qu'il soit, dans les limites de la franchise. De ce chef, le seigneur susnommé se reconnaît débiteur d'une rente annuelle et perpétuelle de trente sols et fournit, pour son paiement, des garanties.

Encore en 1787, les consuls et habitants de Peyrat s'élèvent, devant le Parlement de Paris, à l'encontre des prétentions de leur seigneur, en ce qui concerne les droits de péage auxquels ils n'étaient pas soumis, de guet, d'arbans et de corvée qui avaient été réduits par l'ordonnance du 1^{er} janvier 1687, de chasse et de pêche qui n'étaient autres que ceux autorisés par la coutume du Poitou et les lois du royaume, etc.

Les consuls contestaient, en outre, au baron de Peyrat, le droit de patronage des églises et bénéfices de cette ville, le prieuré de Saint-Denis appartenant à l'église de Saint-Martial de Limoges et la cure de Saint-Martin au prieuré de Saint-Denis ; ils ne lui reconnaissaient pas non plus le droit de nomination des prêtres filleuls baptisés dans la paroisse et qui formaient une communauté de prêtres. En sorte que le baron de Peyrat nommait seulement à la chapellenie de Saint-Cristophe, le sieur Rieublanc du Bosc ayant le patronage d'une autre chapelle (1).

Les habitants de Peyrat procédaient annuellement en février à l'élection de quatre consuls qui avaient dans leurs attributions la police, l'égalisation des tailles, etc.

Leur petite ville était entourée de murailles et de fossés avec les cinq portes Saint-Denis, Saint-Martin, du Barlet, de Lâge et du Marchedieu.

Cette ville, dit M. Cousseyroux, fut prise et incendiée par les Brabançons et les Albigeois, commandés par Laubard et le jeune Raymond VI, comte de Toulouse.

Voici les noms de quelques consuls : Pierre Chapellon, Etienne Conort et Jean Stingal (1411) ; Jean Joubert, s^r de Noblac (1418) ; Jacques du Seryer-Lacroix (2), Pierre Rogier dit Le Ras, Léonard de Faye (1495), Pierre Joubert (xvi^e siècle), Benoit Chapellon (xvii^e siècle), Léonard du Masfaure (1672), Rieublanc de Villard (1712).

Nous donnerons plus loin, en appendice, une liste des maires.

Que se passa-t-il à Peyrat au plus fort de la Révolution ? Nous l'ignorons, faute de documents. Nous savons seulement qu'il y eut une Société populaire et que cette petite ville s'appela Peyrat-la-Montagne.

(1) P. COUSSEYROUX, avocat : *Documents inédits sur Peyrat-le-Château*. (*Bull. de la Soc. arch. du Limousin*, t. XL, p. 812.)

(2) Nous prévenons une fois pour toutes que nous avons conservé aux noms de personnes et de lieux l'orthographe de l'époque.

Parmi nos pièces diverses sur le canton d'Eymoutiers, nous trouvons une lettre relative à la recherche d'un émigré habitant Peyrat. Nous allons en reproduire ici le texte pour donner une idée de la façon dont étaient traqués les suspects, même après 1793.

Cette lettre, datée de Limoges, 3 fructidor, 7^e année républicaine, est adressée par le commissaire du Directoire exécutif près l'administration centrale du département de la Haute-Vienne au commissaire du Directoire près l'administration municipale d'Eymoutiers. Il s'exprime comme il suit : « L'administration centrale, mon cher collègue, vient de vous donner une preuve signalée de sa confiance ; elle vous a commis pour faire arrêter l'émigré Permangle (3). Vous assemblerez la gendarmerie ; vous avertirez ceux de la garde nationale qui, par leurs principes et leur intrépidité, méritent le mieux votre confiance. Vous les ferez tenir prêts à une heure après minuit ; vous vous rendrez à Peyrat une heure avant jour ; vous éviterez de passer dans la ville, vous pourrez passer par l'étang de Villechenille ; vous investirez la maison de l'émigré Permangle, tandis que vous et vos affidés ferez une visite intérieure. Si vous pouvez découvrir qu'il ne couche pas chez lui, si vous parvenez à découvrir son gîte nocturne, vous ferez aussi investir cette maison ; en un mot, ne négligez rien pour cette capture.

» Ne découvrez votre projet à qui que ce soit ; une indiscretion pourrait éventer votre mine ; le secret est l'agent le plus sûr de ces opérations. Sondez le terrain ; sachez où gît le lièvre ; je ne vous indique pas le jour ; je laisse le moment de l'exécution à votre prudence ; tâchez de réussir ; et n'importe quand ni comment. La violation des formes ne doit pas vous inquiéter lorsqu'il s'agit de la capture d'un ennemi de la République. »

APPENDICE

Curés et prêtres de Peyrat-le-Château. — Au xvii^e siècle, Boisson

(François), curé ; Bardy, Beneyton, Barry, Broanel, vicaires ; Courally, prêtre desservant ; Dauliat, curé ; du Leyris, curé ; de Lassaigue (Philippe), curé, fait enregistrer ses armoiries en 1696 (d'Hozier, 1696) ; de Lafaye de La Porte (Jean), curé ; Rieublanc, Rougier, vicaires ; Vescière (Jacques), de Bujaleuf, curé, mourut en 1676 et fut enseveli au milieu du chœur de l'église comme ses prédécesseurs ; Vialle, vicaire.

(3) Voir ci-dessus : Victimes de la Révolution dans le canton d'Eymoutiers.

Au XVIII^e siècle : Aillaud (Joseph), curé ; Fr. Arsène, récollet, faisant fonction de vicaire ; de Billiers de Bruxerolles, vicaire communaliste ; Baralier, vicaire ; Fr. Bonaventure Denis, cordelier, faisant fonction de vicaire ; Barrot, vicaire ; Constant, Chassaingne, Chabrier, vicaires ; Dumas, vicaire communaliste ; Frères Damien et Bellat, récollets, faisant fonctions de vicaires ; Dubayle, Daniel, vicaires ; Dumont (Joseph), curé ; Dutour, Dugros, Dorliac, Delort, vicaires ; Fantoulier, Fraisseix, vicaires ; Glangeaud, vicaire ; de Lavaud, vicaire ; Maumy, vicaire communaliste ; Marboutin, Maret, vicaires ; Monceau, curé ; Monet, de Miomandre, vicaires ; Nicard, vicaire ; Parrot, curé ; Peyrot, vicaire ; Parelou, prêtre communaliste ; Ranjon (Jacques), prêtre assermenté, fut nommé, d'après M. Cousseyroux, président de l'administration municipale de la ville et canton de Peyrat-la-Montagne, et fut révoqué comme réactionnaire par arrêté du Directoire du 19 fructidor an VII ; Raymond, prêtre communaliste ; Roche, Ruben de La Chapelle, Ruben du Mas, vicaires ; Rieublanc du Bost (Marc-Antoine), prieur des Arènes, curé par intérim ; Tristan de L'Hermite (Jean-Marie), vicaire ; Vanquiros, Vigaud, vicaires ; Fr. Xavier Henri, carme, faisant l'office de vicaire.

Au XIX^e siècle : Depeix, Laroche, Renard, Tournadre, Villatel.

Maires. — Basset, Broussely, Counille, Coutisson, Defournaux, Dubayle, Fantoulier, Goursaut, Lemasson, Meyrignat, Patrem, Peyroux, Pitance, Pradet, Tramonteil.

Instituteurs et institutrices. — Il y a à Peyrat des écoles communales laïques et des écoles libres religieuses.

Ecoles laïques. — Il y a une école pour les garçons, une école pour les filles et une classe enfantine. Etaient présents, le 7 décembre 1895, 120 garçons et 156 filles, et le 6 juin 1896, 116 garçons et 152 filles. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 162 garçons et 158 filles ont fréquenté l'école. L'école enfantine a reçu 75 élèves.

Ecoles religieuses. — Il y a une école de garçons avec deux classes dirigées par deux Frères de la doctrine chrétienne. Etaient présents, le 7 décembre 1895, 40 élèves, et le 6 juin 1896, 30. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 40 élèves ont fréquenté cette école.

L'école de filles, qui comprend trois classes avec la classe enfantine, est dirigée par trois Sœurs de l'ordre du Sauveur. Etaient présentes le 7 décembre 1895, 94 élèves, et le 6 juin 1896, 72. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 117 élèves ont fréquenté l'école.

Instituteurs. — MM. Lachaud, 1837 ; Vaisse, 1856 ; Cassu, instituteur privé ; Pradet (Joseph), 1868 ; Pradet (Abel), 1870 ; Paufique, 1870 ; Vinour, Durousseau, 1872 ; Peyrat, 1873 ; Benassy, Texier, 1874 ; Lemarchand, Joyet, Texier, Coulon, 1875 ; Malivert, 1876 ; Robert, Croizat, Chataux, 1878 ; Vergne, 1879 ; Cluzan, 1883 ; Vaugelade, Goumy, 1884 ; Mailhot, 1885 ; Boulade, 1887 ; Mounaud, 1888 ; Mounier, 1892 ; Fourneau, Delhote, 1893 ; Bouriquet, Ternet, 1895 ; Pangaud, 1896 ; Aymard, Pelisson, Authier, 1897.

Institutrices. — M^{mes} Sabattier, 1832 ; Tixier, 1855 ; Boissière, en religion sœur Saint-Jean de Dieu de l'ordre du Sauveur, 1870 ; Dejean, sœur Jeanne-Françoise, 1871 ; Laroche, sœur Sainte-Germaine, 1872 ; Fredon, sœur Marie-Julie, 1876 ; Josse, sœur Bernardine, 1879 ; Durousseau, 1880 ; Desbordes (laïcisation), 1883 ; Vaugelade, Maréchal, 1884 ; Guitard, 1888 ; Bonnefont, Mounier, Lascaux, 1892 ; Demarti, Penaud, 1893 ; Delhoume, 1894 ; Bodeau, 1895 ; Foulhac, Rayneaud, Pangaud, Jolibois, 1896 ; Talabot, 1897 ; Jarraud, 1898

Médecins (1). — Beneyton (Léonard), xvii^e siècle ; Chapellon (Pierre, 1644, et Léonard, 1685) ; Chaumanet, 1885 ; Coutisson (Léonard), 1553 + 1783 ; Dugros (Yves), 1771 ; La Sonde (Pierre), 1706 ; Masgieux de La Garde (Antoine), xvii^e siècle ; Magieux (Léonard), 1706 + 1747 ; Meyrignac (Pierre), + 1743 ; de Neuville (Gabriel), 1689 ; Panet (Pierre), 1708-1742 ; Poumier (Jean), xvii^e siècle ; Raymond (Dominique), 1771 ; Rieubanc du Bost (Benjamin), xvii^e siècle ; Rieubanc (Léonard), + 1691 ; Rieubanc (Pierre), + 1721 ; Tavernier (Joseph), 1786 ; Tramonteil (François), 1744 ; Vigaud (Pierre), 1751 ; Voysin (Gabriel), 1655 (2).

La commune de Peyrat-le-Château renferme les villages et hameaux suivants :

ARTENS. — En 1803 (3), 40 hab ; en 1836, 47 hab. ; en 1896, 79 hab. ; à 3,500 mètres nord du bourg de Peyrat-le-Château. Avant la Révolution le seigneur baron de Peyrat y était propriétaire d'une

(1) Il y a une sage-femme à Peyrat comme à Bujaleuf, mais il n'y a pas de pharmacien dans ces deux localités.

(2) René FAGE, *Dictionnaire des médecins du Limousin*. Tulle, imp. Crauflon, 1895.

(3) N'ayant pu trouver pour ces villages et hameaux le recensement de 1806, nous donnons les chiffres d'un recensement de 1803 qui se trouve aux Archives de la Haute-Vienne.

métairie, avec toutes les rentes dues par les tenanciers de ce village acquises par ledit seigneur des sieurs Tixier et Tramontail.

ARTINSEC (1). — En 1803, 36 hab. ; en 1836, 23 hab. ; en 1896, 22 hab. ; à 4,200 mètres N. du bourg. Au nord, petit étang. Au XVIII^e siècle le baron de Peyrat reçoit l'hommage de Philibert du Lérays pour les rentes que ce dernier perçoit sur ce village.

AUPHELLE. — En 1836, 79 hab. ; en 1896, 108 hab. ; à 5,500 mètres est du bourg. Près de ce village on a extrait une quantité considérable de blocs granitiques pour la construction du pont de Peyrat sur la Maude. Il y a une école qui existait avant 1876. En 1895, c'est une école mixte dirigée par un instituteur. Etaient présents, le 7 décembre 1895, 43 élèves, et le 6 juin 1896, 31. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 21 garçons et 32 filles ont fréquenté l'école. Avant la Révolution le baron de Peyrat recevait l'hommage de M^{me} Romanet de Beaune pour son fief d'Auphelle sur lequel elle avait des rentes, cens et la directe. En 1772, Joseph Dubayle a le titre de sieur d'Auphelle.

BALLENDEIX. — En 1803, 38 hab. ; en 1836, 69 hab. ; en 1896, 119 hab. ; à 2,650 mètres S.-E. de Peyrat. Sur ce village le seigneur de Peyrat avait une rente s'élevant à trente sols d'argent, une émine de froment, huit setiers de seigle et deux gelines.

BEAULIEU. — En 1803, 40 hab. ; en 1836, 91 hab. ; en 1896, 105 hab. ; à 1,800 mètres S. du bourg de Peyrat. D'après Nadaud (*Pouillé*), Beaulieu près Peyrat, *alias* près Aimoutiers, avait en 1527 une église en mauvais état. C'était une cure sous le vocable de sainte Madeleine, dans l'archiprêtré d'Aubusson, à la nomination du chapitre d'Aimoutiers en 1578, 1623, 1629, 1650, 1660, 1682, 1683, 1686, 1694, 1695, 1711 et 1762. On voit encore les restes de l'ancienne église paroissiale.

Avant la Révolution, le baron de Peyrat prélevait sur ce bourg une rente de seize sols quatre deniers, plus un setier de seigle, un setier émine de froment et deux gelines (poules).

Le curé de Beaulieu y avait cens, rentes et la directe ; en raison de quoi il portait hommage au baron de Peyrat.

Curés de Beaulieu : de Vieillemard, 1678 ; Dessamy, XVII^e siècle ; Réménieras, 1685-1693 ; il a laissé en tête de ses registres, dit M. Cousseyroux, avocat, tout un petit traité en latin sur le louage, le commodat, le dépôt, le gage, l'hypothèque, le fidéicomis, le

(1) Porté sur l'*Annuaire des châteaux* de 1894-95.

possesseur de foi douteuse, l'injuste possession et les divers cas de restitution ; Monceau, 1694 ; Bénassy, 1695 ; Basset, 1712 ; en 1738, les registres de sa paroisse portent cette mention : « Je soussigné, Basset, curé de Beaulieu, déclare qu'il ne s'est rien présenté dans ma paroisse en 1738, ce qui m'a obligé de renvoyer les registres en blanc à Montmorillon » ; Mazaudois, 1756 ; Savy (J.-B.), 1762 ; « Savy, dit M. Cousseyroux, avocat, prêta serment à la constitution civile du clergé, il se fit représenter à l'Assemblée générale du clergé tenue à Poitiers en 1789, par Charles-Antoine Augier, archiprêtre de Montmorillon » (1).

BELLEVUE. — En 1886, 10 hab. ; en 1896, 11 hab.

BOIS-LA-COMBE (LE). — En 1803, 38 hab. ; en 1836, 36 hab. ; en 1896, 31 hab. ; à 1,900 mètres N.-O. de Peyrat. Avant la Révolution le seigneur baron de Peyrat était propriétaire des fonds, rentes et dîmes inféodées du Bosc-la-Combe.

BORDES (LES). — En 1803, 36 hab. ; en 1836, 64 hab. ; en 1896, 61 hab. ; à 3,700 mètres E. du bourg. Non loin de ce village on a extrait des roches granitiques employées en 1834 à la construction du pont de Peyrat sur la Maude. Avant la Révolution le baron de Peyrat recevait l'hommage de M^{me} Romanet de Beaune pour son fief des Bordes sur lequel elle avait des rentes, cens et la directe.

BOSBEY (LE). — En 1803, 41 hab. ; en 1836, 12 hab. ; en 1896, 6 hab. ; à 500 mètres O. du bourg. Avant la Révolution le seigneur de Peyrat recevait l'hommage du sieur Pichard, de l'Eglise-aux-Bois, à cause de son fief de Bosbey. En 1706, Emmanuel de Châteauneuf, demeurant au château de Bosbey, y mourut le 12 février 1737 et fut enterré dans l'église Saint-Martin de Peyrat. Son fils Emmanuel y était mort le 23 juillet 1729.

BOSRIGAUD (LE). — En 1803, 32 hab. ; en 1836, 7 hab. ; en 1896, 11 hab.

BREIL (LE). — En 1803, 36 hab. ; en 1836, 23 hab. ; en 1896, 74 hab. Avant la Révolution, le baron de Peyrat reçoit l'hommage du sieur de La Porte à raison de son fief du Breilh où il a des rentes, cens et la directe. Au XVII^e siècle, on trouve mentionné un château. En 1641, noble Balthazar de La Faye de La Porte, écuyer, a le titre de sieur du Breilh ; en 1672, on trouve Jean de La Faye de La Porte, écuyer, sieur du Breilh et de Villechenyne, baron du

(1) Voir Z. TOUMIEUX, *La baronnie du Leyris*, p. 51.

Leyris, seigneur de Mansat; en 1661, le château est habité par Léonard Jallabaud, procureur fiscal de la baronnie de Leyris, et en 1692, par Léonard du Masfaure, sieur de Neuville.

CHALARD-BAS (LE). — En 1803, 44 hab. ; en 1836, 13 hab. ; en 1896, 7 hab. ; à 3,500 mètres O. du bourg. Ruines d'un ancien château ayant appartenu aux de Châteauneuf. Sont vivants : François de Châteauneuf, écuyer, en 1645; Emmanuel, écuyer, époux de Marie de L'Hermite, en 1673. Le 27 juillet 1719, fut inhumé Emmanuel de Châteauneuf, âgé de quatre-vingts ans, mort en son château du Chalard.

CHALARD-HAUT (LE). — En 1803, 50 hab. ; en 1836, 37 hab. ; en 1896, 39 hab. ; à 3,000 mètres O. de Peyrat. Avant la Révolution, le baron de Peyrat y prélevait six sols. En outre le meunier du Chalard était imposé de sept setiers et deux chapons de rente.

CHAMPSEAU. — En 1836, 23 hab. ; en 1896, 23 hab. ; à 1,800 mètres N. du bourg. Avant la Révolution, le seigneur baron de Peyrat était propriétaire du village et de la métairie de Chansaux avec la rente.

CHATEAU-GAILLARD. — En 1836, 4 hab. ; en 1896, 21 hab. ; à 700 mètres N. du clocher.

CHEZ-CLAPPE. — En 1803, 34 hab. ; en 1836, 14 hab. ; en 1896, 13 hab. ; à 3,150 mètres O. du bourg. Moulin du Chalard.

CHEZ-GUILLEN. — En 1803, 28 hab. ; en 1896, 2 hab. ; à 350 mètres O. de Peyrat. Avant la Révolution, le baron de Peyrat reçoit l'hommage du sieur Marc-Antoine Rieux-Blanc pour les fiefs de Chez-Guillien, de la Subartange, le Bost-Boussac, les termes du Bordeley, de la Chaise et d'Aubusson sur lesquels il a des rentes, cens et la directe.

CHEZ-PÉGATOU. — En 1803, 26 hab. ; en 1836, 21 hab. ; en 1896, 20 hab. ; à 400 mètres N. du bourg. Avant la Révolution, le baron de Peyrat recevait l'hommage du sieur Esmoing, prieur de Josselin, pour ses fiefs de Chez-Pégatou et de La Faye où il avait cens, rentes et directe.

CHEZ-PÉRIER. — En 1803, 35 hab. ; en 1836, 15 hab.

CHOUVENSOUX. — En 1896, 34 hab. ; en 1836, moulin de Chouvensoux, 5 hab.

CIRIEIX-LA-CROIX (LE). — En 1803, 67 hab. ; en 1836, 15 hab. ; en 1896, 10 hab. ; à 700 mètres S. du bourg.

CONDAMINES (LES). — En 1803, 36 hab. ; en 1836, 24 hab. En 1896, englobé dans le bourg. En 1697, noble Claude de Malleret, sieur de Lussac, près de Royère, fut enseveli dans la chapelle du château de La Faye, près Les Condamines. Au ^{xvii}^e siècle, ce château appartenait aux Esmoingt ; en 1656, Léonard du Masfaure, écuyer, baron de Saint-Martin-Château et Saint-Pardoux-Lavaud, habite le lieu noble de La Faye, paroisse et justice de Peyrat. En 1765, le château de La Faye, en la ville de Peyrat, appartient à Emmanuel Esmoingt de Lavaublanche, chevalier, seigneur du Bosgeraux.

COUE-BASSE (LA). — En 1836, 15 hab. ; en 1896, 6 hab.

COUE-HAUTE (LA). — En 1836, 7 hab. ; en 1896, 8 hab. Ruines de château.

FAFREIX (1). — En 1803, 50 hab. ; en 1836, 16 hab. ; en 1896, 12 hab. ; à 5,000 mètres E. de Peyrat. Avant la Révolution, le baron de Peyrat recevait l'hommage du s^r de Champeaux, pour son fief de Fafreyx où il avait des cens, rentes et la directe. En 1523, Antoine de Faye a le titre de s^r de Fayfreis.

GRAMMONT (GRAND). — En 1803, 35 hab. ; en 1836, 86 hab. ; en 1896, 69 hab., à 4,000 mètres S.-S.-E. du clocher de Peyrat. On découvre du point le plus culminant de cette montagne, le Puy-de-Dôme et une partie de la chaîne des Monts-Dores. Il y a une école qui fut créée en 1879. En 1895, c'est une école mixte dirigée par un instituteur. Étaient présents, le 7 décembre 1895, 10 élèves, et le 6 juin 1896, 15. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 8 garçons et 10 filles ont fréquenté l'école. Sur chaque feu vif de ce village, le baron de Peyrat prélevait d'impôts trois livres dix sols neuf deniers, seigle quinze septiers, avoine deux septiers, gélignes deux, demi-vinade et arbans.

GRAMMONT (PETIT). — En 1803, 35 hab. ; en 1836, 29 hab. ; en 1896, 48 hab., à 3,000 mètres S.-E. du clocher. Au ^{xviii}^e siècle le baron de Peyrat prenait sur ce village six sols trois deniers.

LACHAISE. — En 1803, 37 hab. ; en 1836, 16 hab. ; en 1896, 25 hab., à 2,150 mètres E. du bourg.

LAGARDE. — En 1803, 40 hab. ; en 1836, 7 hab. ; en 1886, 3 hab. ; à 600 mètres S. du clocher.

(1) Porté sur l'*Annuaire des châteaux* de 1894-1895.

LANGLE . — En 1803, commune de Saint-Amand-le-Petit, 24 hab.; en 1836, 12 hab.; en 1896, 15 hab.; à 3,950 mètres SS.-O. du clocher.

LANGLE (CHATEAU DE). — En 1803, commune de Saint-Amand-le-Petit, 43 hab.; en 1836, 8 hab. Avant la Révolution, le baron de Peyrat recevait l'hommage du baron du Chalard-Bujaleuf à cause de ce fief. A la fin du ^{xvii}^e siècle, ce château était habité par Louis de Bonneval et Antoinette de Fontanges, son épouse. Le 19 août 1703, est inhumé dans l'église de Saint-Amand, François de Bonneval, écuyer, seigneur des Combes. Au ^{xviii}^e siècle, sur les registres de la paroisse de Saint-Amand-le-Petit, sont mentionnés comme seigneurs de Langle : Gabriel de Bonneval, époux de Marguerite d'Audebert; Hugues-Marin de Bonneval, mari de Paule Hugon; celle-ci décéda le 22 décembre 1737, à l'âge de 25 ans; Gabriel de Bonneval, époux d'Isabeau de La Barre; Gabriel de Bonneval, époux de Françoise Thivaud; Charles de Lespinat, époux de Marie de Bonneval. Le 8 avril 1754, décéda au château de Langle, et fut inhumé le lendemain dans l'église de la paroisse, Gabriel de Bonneval, chevalier de Langle, âgé d'environ cinquante-huit ans, après avoir reçu les sacrements de pénitence, d'eucharistie et d'extrême-onction.

LANGLE (PUY DE). — En 1836, 13 hab.; en 1896, 6 hab.; à 4,200 mètres S.-O. de Peyrat.

LAVIALLE. — En 1836, 22 hab.; en 1896, 32 hab.; à 2,400 mètres E. du clocher. Sur ce village le baron de Peyrat avait droit à trente setiers de seigle, dix setiers d'avoine et à des rentes en argent.

L'HERMITAGE. — En 1891, 8 hab.; en 1896, 5 hab.

LINTIGNAT. — En 1803, 46 hab.; en 1836, 22 hab.; en 1896, 10 h.; à 2,400 mètres E. de Peyrat. Le seigneur baron de Peyrat y était propriétaire d'une métairie avec la rente et la dîme inféodées. Lui rendait hommage, pour la moitié du fief de Lintignac, le sieur Bourdicaut.

LONGCHAUX. — En 1803, commune de Saint-Amand-le-Petit, 18 hab.; en 1836, 32 hab.; en 1896, 35 hab.; à 3,000 mètres S. du clocher. Au ^{xviii}^e siècle, ce village payait au baron de Peyrat six setiers seigle et avoine et douze sols d'argent. Au ^{xviii}^e siècle, eurent successivement le titre de bourgeois : Jean Rieublanc Dubost, époux de Catherine Daniel; Gabriel Rieublanc Dubost, époux de Marie de Pichard. En 1770, il y avait dans ce village, d'après Legros,

une chapelle domestique en bon état chez M. l'abbé Rieubland Dubost, vice-promoteur et chanoine de Saint-Martial.

MALLERET. — En 1803, commune de Saint-Amand-le-Petit, 21 hab.; en 1836, 26 hab.; en 1896, 15 hab.; à 2,750 mètres S.-O. du clocher. Plusieurs officiers de justice de la baronnie portèrent le nom de cette terre. Ruines d'un château.

MAS (LE). — En 1803, 28 hab.; à 2,000 mètres N. de Peyrat.

MASYVERNEIX (LE). — En 1836, 34 hab.; en 1896, 34 hab.; à 1,950 mètres N. de Peyrat. Ruines de château.

MASMIER (LE). — En 1803, 35 hab.; en 1836, 11 hab.; en 1896, 9 hab.; à 2,200 mètres O. de Peyrat.

MASROYÈRE (LE). — En 1803, 31 hab.; en 1836, 9 hab.; en 1896, 10 hab.; à 2,200 mètres O. du clocher.

MAZET (LE). — En 1803, 40 hab.; en 1836, 93 hab.; en 1896, 10 hab.; à 3,000 mètres E.-S.-E. de Peyrat. Avant la Révolution, le baron de Peyrat y prélevait un setier de seigle.

MIZERAT. — En 1803, commune de Saint-Amand-le-Petit, 32 hab.; en 1836, 41 hab.; en 1896, 24 hab.; à 2,350 mètres S. du clocher. Avant la Révolution, ce village payait au seigneur du Peyrat, comme rente annuelle et perpétuelle, trente-deux sols six deniers d'argent et quinze septiers seigle, mesure de Peyrat.

MONTEIL (LE). — En 1803, 26 hab.; en 1836, 49 hab.; en 1896, 102 hab.; à 3,208 mètres E.-S.-E. de Peyrat. Ce village payait, sous l'ancien régime, au baron de Peyrat trente sols, trois cartes de froment, sept setiers une émine de seigle, trois setiers trois éminaux d'avoine et trois gélines. Ruines d'un château.

MOULIN DE L'EAU (LE). — En 1803, 46 hab.; en 1836, 12 hab.; en 1896, 5 hab.; à 1,000 mètres N. du bourg. Usine à papier de paille.

PEYRAGOUX. — En 1836, 10 hab.; en 1896, 15 hab.; à 1,200 mètres N. de Peyrat. Avant la Révolution, le seigneur baron de Peyrat y était propriétaire.

PLASEIX. — En 1886, 9 hab.; en 1896, 13 hab.

PRAGOUX (LE) — En 1803, 35 hab.

PRÉ-DE-LAGE (LE) — En 1836, 4 hab.; en 1896, 11 hab.; à 300 mètres N. du clocher.

QUENOUILLE. — En 1803, 22 hab.; en 1836, 116 hab.; en 1896, 121 hab.; à 4,850 mètres E.-S.-E. du clocher de Peyrat. Grand village près de la source du ruisseau de Subarteix, sur le versant méridional des montagnes de Grammont. Son territoire est d'une superficie d'environ 180 hectares. Il y a un moulin. A 400 mètres sud de ce village on voit un énorme bloc en granit creusé dans toute sa partie intérieure et connu dans le pays sous le nom de Bac-Lacube, en patois *lou Bo lo Cubo*. Ce monolithe, ayant la forme d'un demi-cercle allongé, a 2^m,10 de long sur 2^m,17 dans sa partie la plus large; à l'intérieur est taillée une marche ayant 0,30 cent. de largeur; la profondeur de ce bac est de 0,80 cent.; il se trouve là isolé et solidement assis au pied de la montagne. Les bonnes gens de la campagne croient que ce bac est contemporain de Jules César.

Une autre curiosité, c'est une masse énorme de rochers dénommés par les paysans *las Rochas Brunogiras* ou la *maison du Loup*; ces énormes blocs sont sillonnés par des crevasses et des rigoles qui, à notre avis, sont le résultat du travail des eaux. De semblables rochers se rencontrent dans le canton et on connaît notamment les rochers Sainte-Marguerite qui se trouvent sur les bords et dans le lit de la Vienne près d'Eymoutiers.

ROZIER (GRAND). — En 1836, 20 hab.; en 1886, 9 hab.; en 1896, 10 hab.; à 4,200 mètres S.-O. de Peyrat.

ROZIER (PETIT). — En 1886, 11 hab.; en 1896, 10 hab.; à 4,250 mètres S.-O. de Peyrat.

SAINTRAUD. — En 1803, 40 hab.; en 1836, 29 hab.; en 1896, 39 hab.; à 1,350 mètres E. de Peyrat. Avant la Révolution, le baron de Peyrat recevait l'hommage de Léonard Chapellon pour son fief de Saint-Traud-le-Bas.

SUBARTANGE (LA). — En 1803, 37 hab.; en 1836, 42 hab.; en 1896, 36 hab.; à 2,500 mètres S.-O. de Peyrat. L'étang a une longueur de 210 mètres sur une largeur moyenne de 70 mètres.

THÉOLY. — En 1803, 36 hab.; en 1836, 32 hab.; en 1896, 32 hab.; à 5,100 mètres N. de Peyrat. Avant la Révolution, le seigneur de Peyrat y prélevait des impôts consistant en trente-huit sols argent, quinze setiers seigle, neuf setiers avoine, une demi-vinade, une géline et des arbens ou charrois.

TRAMONTEIL. — En 1803, 36 hab.; en 1836, 32 hab.; en 1896, 23 hab.; à 3,600 mètres N. du clocher. Avant la Révolution, le seigneur baron de Peyrat y était propriétaire et avait droit à la moitié de la rente.

VILLARD. — En 1803, 36 hab.; en 1836, 31 hab.; en 1896, 30 hab.; à 2,150 mètres E. du clocher. Le baron de Peyrat y avait droit à un bœuf de vinade et à deux gelines de rente. Il recevait l'hommage du s^r de Malleret à cause de son fief de Villars, sur lequel ce dernier avait des rentes, cens et la directe. En 1773, Emmanuel-Jean de Malleret, licencié ès lois, juge sénéchal d'Auriat, est seigneur de Villard. Au x^v siècle le prieuré de l'Artige, aux x^{vii} (fin) et x^{viii} siècles le collège des Jésuites de Limoges ont des droits sur ce mas.

VILLECHENINE . — En 1803, 29 hab.; en 1836, 18 hab.; en 1896, 14 hab.; à 1,200 mètres S. du clocher. Il y avait une chapelle. Aux x^{vi} et x^{vii} siècle, ce village appartenait aux de La Faye qui habitaient le château noble de Villechenine. Avant la Révolution, le seigneur baron de Peyrat était propriétaire au fief de Villechenine, retiré par retrait féodal en vertu d'arrêt du Parlement de Paris.

REMPNAT

Rempnat, *Ramnacus* en latin, situé à 16 kilomètres environ d'Eymoutiers, est le chef-lieu d'une commune qui, sur une surface de 2,091 hectares 14 ares 95 centiares, renferme 906 habitants (recensement de 1896). En 1836, elle en comptait avec La Villeneuve 908, et en 1806, 603, y compris La Villeneuve. L'émigration fait de nombreuses recrues sur cette partie âpre et montagneuse de notre canton. C'est surtout Lyon qui attire les maçons et tailleurs de pierres.

Pour l'exercice 1897, cette commune avait un budget de 4,399 fr. 42 c. L'assistance médicale figurait aux dépenses ordinaires pour le chiffre de 118 fr. 67 c. Les permis de chasse rapportaient 60 fr.

Voici le principal de ses contributions directes :

Contribution foncière	{ propriétés non bâties.....	1.626 fr.
	{ propriétés bâties.....	177 »
—	personnelle et mobilière.....	368 »
—	des portes et fenêtres.....	214 »
—	des patentes.....	115 25
TOTAL.....		2.500 25

D'après la situation financière de 1896, le centime vaut 25 fr.; le produit des centimes ordinaires et extraordinaires est de 1,642 fr.; le montant de la dette en capital au 31 mars 1895 est de 26,409 fr. Les communaux ont 350 hectares environ d'étendue.

La cure ou paroisse, autrefois dans l'archiprêtré de Chirouze, dépend aujourd'hui, comme les autres paroisses du canton, du doyenné d'Eymoutiers et de l'archiprêtré de Limoges. La commune possède actuellement deux paroisses dont les églises sont l'une à Rempnat et l'autre à La Villeneuve, ayant chacune leur curé. Rempnat ressortissait à la justice seigneuriale de Nedde. Elle dépendait de l'élection de Bourgageuf; elle est de nos jours dans la perception d'Eymoutiers. Sous la Révolution, elle était comprise dans le canton de Nedde, district de Saint-Léonard.

Le bourg est assis sur un plateau dominant la rive gauche de la Vienne et, pour y accéder, il faut gravir un chemin très escarpé. Il renferme 139 habitants (recensement de 1896); en 1836, il en avait 114, et en 1806, 82 seulement.

On y remarque l'église toute en pierre de taille. Après celle d'Eymoutiers, c'est l'église rurale la plus remarquable du canton. On y constate à la fois le style roman et le style ogival. Les portes

et les contreforts sont du ^{xiii}^e et de la première moitié du ^{xiv}^e siècle ; une porte de la façade sud paraît être du commencement du ^{xvi}^e siècle. La partie supérieure du mur est ornée d'un cordeau de modillons. A l'intérieur, il y a des chapelles romanes ; on y voit l'autel de Saint-Sébastien, patron de la localité. Les voûtes et les nervures en style ogival sont de la première moitié du ^{xiv}^e siècle. Le cimetière entoure l'église et se trouve en plein bourg.

Voici quelques notes puisées ça et là :

En 833, Odoacre, évêque de Limoges, donna à son église cathédrale Saint-Etienne le village de Remnac avec l'église élevée en l'honneur de saint Sébastien (1).

(1) 833. — *Odacearis episcopi Lemovicensis diploma, quo suæ ecclesiæ mansum Ramnolaci donat. In nomine Domini nostri Jesu Christi. Odacear exiguus episcopus sana mente, integroque consilio, mihi decrevit voluntas, ut aliquas res proprietatis meæ vobis fratribus ex canonica S. Stephani, matris ecclesiæ Lemovicæ civitatls, ubi ego ipse præsul esse dinoscor, et Ramnulfus præpositus, Hermoarius vero archiclavus, necnon et Bosynus decanus, pro animæ meæ remedio vel pro amore vitæ ceteræ, ut pius Dominus pro vestris sanctis orationibus mihi veniam in die necessitatis tribuat. Idcirco cedo vobis mansum meum in pago Lemovicino, in centena Tarninse, in loco sive in villa cujus vocabulum est Ramnaco, quem quidam nobilis mihi persona nomine Hiatafredus per chartam venditionis delegavit vel concessit, ipsum jam dictum mansum vobis cedo, trado, transfero atque transfundo, cum ecclesia in honore S. Sebastiani martyris vilaris, pratls, pascuis, silvis, aquis, aquarumve decursibus, farinariis, vel omnibus adjacentiis suis, quæsitum vel (acquirendum) adquirendum : omnia et ex omnibus quantum cunque in jam dicto loco possidere videor, vobis cedo, eo videlicet modo ut dum mihi vita comes fuerit, ipsum mansum usufructuario mihi habere liceat, necnon et uno ex consanguineis vel proximis meis, sive amicis, quem ego ipse elegero, post quando quidem meus venerit discessus, simili modo ipsum jam dictum mansum usurp et actenus ; ut quandiu aliquis ex nobis ipsum usufructuario possidet, tres solidos annis singulis ad festivitatem S. Stephani in hiemali jam dictis fratribus exsolvat ; et post quoque nostrum discessum, ipsi clerici faciant de ipsas res quod voluerint, in illorum stipendia, licet in cessionibus necesse non sit pœnas inserere. Tamen pro totius rei firmitate ego adsero ut si quis, ego ipse, aut ullus de hæredibus meis, vel quolibet emissa persona qui contra hanc cessionem a me factam vel roboratam aliquam insultationem vel calumniam ingerere conaverit, sua voluntas vel conatus in nullum obtineat effectum ; et insuper cui litem intulit, solio fisco solidos dcc. coactus exsolvat. Et hac cessio a me facta inconversa ac firma in ævum perduret stipulatione subnixa. Odacear exiguus episcopus hac cessione relecta subscripsi. Signum Wiltario, Bernardus, Rodlandus, Bertridus. Signum Adalachar. Signum Odacero. Signum Chadolane. Signum Hydoino. Signum Austiado. Signum Bertrigo. Signum Sulpitio Ingilberto. Signum Laydulfo. Signum Fulrado. Facta cessione in mense Januario anno xviii, quod domnus Hludovicus sumpsit imperium. Aldebertus rogatus scripsit et subscripsit.*

(*Gallia Christiana*, t. II ; *Instrumenta*, p. 165. — Cf. ARBELLOT, *Revue archéologique*, 1856, p. 278.)

La cure de Rempnat ou Ramnac, a écrit l'abbé Nadaud, avait 220 communicants ; elle payait trente livres de décimes. D'après une bulle de 1154, elle dépendait du chapitre d'Eymoutiers. L'aquillaire du dit chapitre y nomma en 1586 et 1740 ; l'évêque en 1555, 1557, 1586, 1608, 1647, 1686, 1699, 1700, 1740. Il y avait nommé auparavant en 1498 et 1482. Le chapitre d'Eymoutiers représenta que dès sa fondation, cette église dépendait de son patronage ; que sa collégiale avait été détruite par les guerres et privée de ses droits. En conséquence, les chanoines d'Eymoutiers supplièrent ceux de la cathédrale de Limoges de donner leur consentement à ce que, quand cette cure vaquerait par démission ou par mort, on les réintégrât dans leurs droits. La demande fut transmise à l'évêque en 1498.

Le prieuré de l'Artige eut des droits dans cette paroisse.

En 1665, Annet Thyveau, s^r de Rempnat, rend hommage à haut et puissant seigneur messire Claude de Blancher de Pierrebuffière, chevalier, marquis de Lostanges, Villeneuve-au-Comte et Nedde, à cause de ses tènements de Rempnat, Rempnat-le-Courbet, Rempnat-le-Vieux, Burg, La Villette et Villefourneix (1).

En 1692, la paroisse de Rempnat est composée de 50 feux. En 1762, sur la convocation du curé Jean Saraudy, les paroissiens s'assemblèrent pour délibérer ; quel fut l'objet de cette délibération ? on l'ignore. En 1764, Jean Bessas est nommé syndic fabricien. En 1770, Joseph de La Grange de Tarnac, clerc tonsuré, prend possession d'une vicairie.

En 1772, François Lafarge est aussi nommé à une vicairie de Rempnat par Gaspard Tivaud.

Sur les registres paroissiaux qui ont des lacunes et qui ne sont pas antérieurs à 1680, on trouve les noms suivants :

Curés. — MM. Gayou (1686), Saraudy (1699), Lafarge (1761), Besse (1786), Giron (1786), Meilhac (1787), Valériaud (1789), Marboutin (1803), Ninaud (1822), Leclerc (1839), Paraud (1851), Merlin (1855), Lespinasse (1856), Pie ou Pic (1870), Theillet (1882).

Maires. — Forest (1793), Denis Gioux (an IX), Laurent Gioux (1807), Bezeaud (1837), Linarix (1846), J.-J. Forest de Faye (1860), Philippe Forest de Faye (1865), Moraille (1881), Chauffour (1889), Plazinet (1892), Gerbaud (1896), Lacour (1897).

Ecoles. — Il y a une école pour les garçons et une école pour les filles. Etaient présents à l'école de garçons, le 7 décembre

(1) A. LEROUX, *Invent. des arch. dép.* Fonds de l'ancien Collège de Limoges, Série D. 1046.

1895, 66 élèves, et le 6 juin 1896, 43 ; à l'école de filles, le 7 décembre 1895, 58 élèves, et le 6 juin 1896, 45. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 78 garçons et 70 filles ont fréquenté l'école.

Instituteurs. — MM. Lafond (1847), Quentin (1858), Bertrand (1859), Jumaud-Lafond (1867), Lavalette (1869), Garry (1870), Brun (1870), Gourinat (1872), Tarnat (1872), Bourbon (1874), Allard (1874), Rauby (1877), Dubrac-Desforbes (1877), Gourcerol (1877), Ballot (1878), Guery (1878), Sagnat (1878), Filloux (1878), Peyrat (1878), Pouyaud (1878), Péretout (1888), Chassagnat (1893), Labregère (1894), Combescot (1897).

Institutrices. — M^{me} Lerousseau, institutrice privée (1847) ; Albert, en religion sœur Emilienne (1875) ; Barbe, en religion sœur Joachim Séverine (1875) ; Dajean, en religion sœur Ambrosine (1878) ; Pœuch, en religion sœur Eusébie (1879) ; Gassout (1884) ; Ratat (1885) ; Chassagnat.

En 1857, le curé Berger était instituteur privé élémentaire. L'école religieuse des Sœurs de la Providence n'existe plus.

La commune comprend les villages et hameaux suivants :

BURG (LE). — En 1806, avec La Terrade, 76 hab. ; en 1836, non compris La Terrade, 40 hab. ; en 1896, 25 hab. ; à 800 mètres N. du bourg. A la fin du XIII^e siècle, le tènement du Burg payait des redevances au prieuré de L'Artige.

CHEZ-CHAPELLE. — En 1806, 48 hab. ; en 1836, 104 hab. ; en 1896, 126 hab. ; à 4,100 mètres O. du bourg. La maison d'école de La Villeneuve est dans ce village (voir La Villeneuve).

COTE (LA). — En 1806, 18 hab. ; en 1896, 15 hab. ; à 4,000 mètres E. du clocher.

FARGES (LES). — En 1806, 31 hab. ; en 1836, 45 hab. ; en 1896, 42 hab. ; à 3,000 mètres S.-O. du clocher. D'après les registres paroissiaux, Germain Tiquet, bourgeois de La Terrade, époux de Françoise Masmoret de Meilhac, de la ville d'Eymoutiers, a le titre de s^r des Farges.

FOURNEIX (LE). — En 1806, 55 hab. ; en 1836, 87 hab. ; en 1896, 78 hab. ; à 2,450 mètres N.-O. du clocher.

GANE-DE-REMPNAT. — En 1886, 6 h.

GANE-DU-LAC (LA). — En 1886, 10 hab. ; à 4,000 mètres O. du clocher.

LAS VIALLAS. — En 1836, 8 hab.

MAS-MAURY (LE). — En 1806, 32 hab.; en 1836, 35 hab.; en 1896, 24 hab.; à 3,500 mètres S.-O. de Rempnat. En 1706, le registre paroissial mentionne Antoine Forest, s^r du Mas-Maury, conseiller du roi et lieutenant général en l'élection de Bourgneuf.

MAZEAU (LE) . — En 1806, 23 hab.; en 1836, 21 hab.; en 1896, 17 hab.; à 930 mètres S.-S.-E. de Rempnat. En 1713, Gabriel Thiveau a le titre de s^r du Mazeau.

MOULIN (LE). — En 1806, 11 hab.; en 1836, 18 hab.; en 1896, 9 hab.; à 1,200 mètres E.-S. E. du clocher.

NÈGREMONT. — En 1806, 51 hab.; en 1836, 96 hab.; en 1896, 105 hab.; à 1,700 mètres N.-O. de Rempnat. On lit sur le registre paroissial : « 1781, 19 novembre, naissance et baptême de Joseph Chauvaud de Rochefort, fils de messire Gilbert Chauvaud de Rochefort, écuyer, et de dame Anne Thiveau, demeurant au village de Nègremont; marraine, dame Françoise Greens de Saint-Marceau. »

NOUAILLE (LA). — En 1806, 19 hab.; en 1836, 21 hab.; en 1896, 22 hab.; à 1,650 mètres S.-O. du clocher.

PRADOUX. — En 1806, 53 hab.; en 1836, 63 hab.; en 1896, 73 hab.; à 1,750 mètres O. du clocher.

TERRADE (LA). — En 1806, avec Le Burg, 76 hab.; en 1836, non compris Le Burg, 87 hab.; en 1896, 116 hab.; à 500 mètres N. du clocher de Rempnat. Les registres de la paroisse de Rempnat et les répertoires de l'étude de M^e Brenac, notaire à Eymoutiers, nous fournissent sur un habitant notable de ce gros village les renseignements suivants : En 1752, Jean Tiquet de La Terrade était notaire du marquisat de La Villeneuve-au-Comte et Nedde. Il était fils de Germain Tiquet, bourgeois du dit lieu, et de Catherine Dutour, nièce du curé de Rempnat et fille de Claude Dutour et de Marguerite Cramouzaud de la ville d'Eymoutiers. Il mourut en l'an VIII. Son répertoire et ses minutes (de 1745 à 1764) sont conservés en l'étude de M^e Brenac, notaire à Eymoutiers, successeur de M^e Nony. Nous trouvons aussi, en 1776 et 1783, un Jean-Baptiste Tiquet, notaire royal à La Terrade.

TRAIC (LE). — En 1886, 8 hab.; en 1896, 7 hab.

VILLEFOURNEIX. — En 1806, 52 hab.; en 1836, 66 hab.; en 1896, 55 hab.; à 2,400 mètres S.-S.-O. de Rempnat. D'après Grignard, c'est un ancien fief dans la sénéchaussée de Limoges, mentionné au rôle de 1695 et par Cassini en 1744.

VILLENEUVE-AU-COMTE (LA). — *Villa nova Comitit*. En 1806, 68 hab.; en 1836, 94 hab.; en 1896, 53 hab.; sur la rive gauche de la Vienne, à l'embouchure du ruisseau de Masmaury; à 3,700 mètres O. du clocher de Rempnat. Chef-lieu de paroisse. Il y a l'église et une école au village de Chez-Chapelle. La foire se tient dans ce bourg les 19 janvier, 12 mars, lundi de Pâques, veilles de l'Ascension, de la Fête-Dieu, 12 septembre et 24 novembre. Il y a une frairie ou ballade à la fête de Saint-Pierre.

Il ne reste plus trace de l'ancienne église. Celle que possède actuellement La Villeneuve est de construction récente; elle est en bon état grâce aux soins des curés et aux libéralités de plusieurs personnes notables.

Sur cette église on trouve une intéressante notice dans un registre du presbytère, tenu en 1870 par le curé Berger, conformément à l'article 14 des Ordonnances épiscopales placées à la fin de la circulaire de Mgr de Tournafort, du mois de juillet 1839.

Depuis 1829, époque à laquelle La Villeneuve fut à nouveau érigée en paroisse, les habitants de ce bourg et de Plénartige (ancienne paroisse) ne cessaient de demander à l'Evêque de Limoges un curé résidant à La Villeneuve. Satisfaction leur fut donnée et l'abbé Berger fut en 1846 le premier curé résidant.

L'église était alors en si mauvais état qu'il ne prit pas de repos avant d'en avoir fait bâtir une nouvelle. Il nous raconte en détail dans son registre toutes ses requêtes, démarches et tous les obstacles qu'il eut à surmonter pour atteindre son but. Il se fit au besoin architecte, maçon et menuisier. Enfin le 19 mars 1863 la première pierre de cette église fut bénite; elle s'élevait sur la hauteur, près de la route et à distance du cimetière, sur un emplacement donné par M. Forest, qui avait aussi fourni, en 1847, le presbytère. Elle fut ornée à l'intérieur de boiseries (dans le style gothique), œuvre du curé Berger; les familles Forest et de Nedde contribuèrent aussi à son ameublement. La grande cloche porte cette inscription : « Donateur : Jean Forest de Fayes. Parrain Jean-Jacques Forest de Fayes; marraine Laure Forest de Fayes, née Theulier de Lanon, mai 1866. »

Le 12 mai 1868, Mgr Fruchaud, accompagné de son secrétaire M. Marévéry, donna la confirmation dans l'église de La Villeneuve et la bénit solennellement.

En 1875, une mission y fut aussi donnée par le R. P. Giniès, de la Compagnie de Jésus, et on y planta la croix. La paroisse comprenait alors : le hameau du Bonhomme de l'Ombre (commune d'Eymoutiers), les villages de Plénartige, Bas-Lartige, Chadieras (commune de Nedde), Chez-Chapelle, Masmaury, Les Farges et le bourg de La Villeneuve (commune de Rempnat).

Sur l'ancienne paroisse de La Villeneuve, l'abbé Nadaud a écrit qu'elle était une succursale de Nedde, sous le vocable de Saint-Pierre, apôtre, dans l'archiprêtré de Chirouze. D'après le même, elle comptait 130 communicants et payait 20 livres de décimes. Elle fut érigée en cure par arrêt du Parlement de Paris du 29 mars 1664, et par sentence de l'évêque du 9 février 1673. Elle dépendait du Port-Dieu en 1403, de l'abbaye de Solignac en 1702, 1739 et 1768. En 1553, le prieur de Nedde en prit possession comme étant annexe et membre de son prieuré.

En parcourant les registres paroissiaux de Rempnat, nous avons trouvé les mentions suivantes :

En 1698, le registre mentionne Antoine Forest, du bourg de La Villeneuve, lieutenant criminel de l'élection de Bourgageuf. En 1749, est transcrit le baptême de J.-B. Forest, fils d'Antoine Forest, bourgeois du bourg de La Villeneuve, et de Marie-Thérèse Gaultier. Parrain J.-B. Gaultier, bourgeois, juge sénéchal du marquisat de La Villeneuve-au-Comté et Nedde, demeurant à Eymoutiers, oncle maternel du baptisé; marraine Léonarde Gaultier, d'Eymoutiers, tante maternelle du baptisé.

En 1792, est apposée sur le registre la signature de Forest, curé d'Ussel et député aux Etats-Généraux de 1789. Né à La Villeneuve, il fut exilé sous la Révolution. A son retour il devint le bienfaiteur de sa paroisse et contribua par ses libéralités à la restauration et à l'embellissement de son église. Il mourut en 1838, âgé de 85 ans; il légua aux pauvres dix setiers de blé seigle pendant dix ans et laissait une somme d'argent pour faire donner une mission à La Villeneuve. En 1840, par décision épiscopale cette mission fut donnée à Nedde. La famille de l'abbé Forest, suivant son exemple, est inscrite sur le livre des bienfaiteurs de La Villeneuve. On conserve notamment le nom de M^{me} Claudine Forest de La Villeneuve, sœur de l'abbé Forest et épouse de M. Jean Forest de Fayes, médecin et propriétaire au dit bourg.

Curés de la Villeneuve. — MM. Fournet (1680); Paschal (1703); Martin (1739); Deleyraud (1743); Brunerie (1769); Raymondaut (1777) (1); Berger (1846); Barataud (1887).

Ecole. — L'école, qui est au village de Chez-Chapelle depuis 1887 environ, est dirigée en 1895 par une institutrice. Étaient présents, le 7 décembre 1895, 42 élèves, et le 6 juin 1896, 43. Pendant l'année scolaire 1895-1896; 24 garçons et 30 filles ont fréquenté l'école.

(1) Avant la Révolution, plusieurs noms cités parmi les curés de La Villeneuve, sont ceux des curés de Nedde desservant cette paroisse. Après la Révolution et le rétablissement du culte, la cure de La Villeneuve fut aussi desservie pendant quelque temps par les curés de Nedde et de Rempnat.

SAINT-AMAND-LE-PETIT

Avant 1874, la petite commune de Saint-Amand était rattachée à celle de Peyrat-le-Château, et son chef-lieu est à six kilomètres environ d'Eymoutiers. La superficie actuelle de cette commune est de 1,511 hectares 64 ares environ ; sa population, d'après le recensement de 1896, s'élève à 507 habitants.

Pour l'exercice 1897, cette commune avait un budget de 1,735 fr. 51 centimes.

L'assistance médicale figurait aux dépenses ordinaires pour 33 fr. 33 centimes.

Les permis de chasse rapportaient 30 fr.

Voici le principal de ses contributions directes :

Contribution foncière	{ propriétés non bâties.....	1.195	»
	{ propriétés bâties	121	»
—	personnelle et mobilière.	219	»
—	des portes et fenêtres.....	97	»
—	des patentes.....	30	30
TOTAL.....		1.662	30

D'après la situation financière de 1896 le centime vaut 16 fr. 62 ; le produit des centimes ordinaires et extraordinaires est de 870 fr. ; le montant de la dette en capital au 31 mars 1895 est de 7,140 fr. Les communaux ont environ 352 hectares d'étendue.

Cette commune est comprise de nos jours dans la perception de Peyrat-le-Château ; la paroisse de Saint-Amand, avant la Révolution, formait une collecte de l'élection de Bourgameuf, généralité de Limoges. Elle était dans l'archiprêtré d'Aubusson ; elle fut dans le ressort de la sénéchaussée et siège présidial de Limoges (droit écrit), mais on la trouve aussi à une autre date en Poitou. Sous la Révolution c'était une commune du canton de Peyrat, district de Saint-Léonard.

Le bourg ne renferme que 205 habitants (recensement de 1896) ; en 1836 on en comptait 143.

On y voit l'ancienne église paroissiale et la maison d'école où se trouve la mairie.

L'église n'offre rien de remarquable dans son architecture très simple ; les paroissiens de Saint-Amand n'ont ni presbytère ni curé ; c'est le desservant d'Augne qui y fait le service.

Plaçons ici par ordre chronologique quelques faits recueillis çà

et là, notamment dans les anciens registres paroissiaux (1) et dans un registre de paroisse tenu dans la seconde moitié de ce siècle, conformément aux instructions de l'évêque de Limoges.

En 1276, pour la fondation d'un anniversaire à la mémoire de son épouse, noble Audebert Laveau paye une rente au curé de Saint-Amand. En 1280, le prieur de L'Artige a des rentes sur cette paroisse. En 1581, Bertrand Laborne y a aussi cens et rentes. En 1759, « Reconnaissance des droits de L'Artige, en la paroisse de Saint-Amand-le-Petit, par Messire Hugues Mariaud de Bonneval, écuyer, seigneur de Langle, habitant en son château de Langle, paroisse de Saint-Amand-le-Petit, en Poitou, et par Messire Antoine de Châteauneuf, écuyer, seigneur chevalier de Belarbre, habitant au château de La Villatte, paroisse de Saint-Junien-la-Brègère, en Poitou ».

L'abbé Nadaud, en parlant de Saint-Amand-le-Petit, dit que c'était une cure sous le vocable de saint Amand, solitaire (25 juin), à laquelle nomma l'évêque de Limoges en 1557, puis le chapitre d'Eymoutiers en 1516, 1556, 1570, 1571, 1574, 1668, 1670, 1676, 1693, 1701, 1739, 1753, 1756 et 1760. L'abbé Legros de son côté nous indique, pour cette cure, le chiffre de 460 communicants.

Nous avons puisé dans les registres paroissiaux ce qui suit : En 1656, mention de Gabriel Voysin, chirurgien de Saint-Amand-le-Petit. En 1662, mention de messire Léonard de La Breuille, seigneur baron de Laron et de Saint-Amand-le-Petit. En 1697, mention de Charles Voysin, maître apothicaire. En 1704, mention de Léonard Vitet, bourgeois de Saint-Amand. En 1741, nomination d'un syndic fabricien de la dite paroisse. En 1753, mention de Léonard Voysin, bourgeois, habitant du bourg de Saint-Amand.

Sur un registre de paroisse qui fut commencé en 1869 par M. Mandon, alors vicaire de Peyrat et de Saint-Amand, nous avons trouvé de curieux détails sur ces deux paroisses.

M. Mandon nous apprend que le clocher de Peyrat fut pourvu d'une cloche; qu'elle fut bénite le 25 novembre 1866 par M. Renard, curé de la paroisse; qu'elle eut pour parrain M. Joseph-Aimé Tramonteil et pour marraine M^{me} Virginie-Anne-Marie, veuve Patrem, née Villevarlange. Quand elle fut mise en place, ajoute-t-il, tout le monde voulut la sonner, même les femmes.

« Cette cloche porte les inscriptions suivantes : d'un côté le Christ en croix; de l'autre A. M. D. G. J. H. S. MA. V. IM.; l'image

(1) Ces registres qui sont conservés aux archives de la mairie remontent avec lacunes à 1645.

de Marie Immaculée. — D. T. ET B. N. D. C. T. A. C. R. E. C. C. L. P. AC. S. A. R. 1866 (*Data et benedicta a Carolo Renard, ecclesiæ Peracensi ac S.-Amandi rectore*) ».

« En 1866, continue le curé Mandon, M. Renard, curé de Peyrat et de Saint-Amand, commença la restauration de l'église de Saint-Amand qui se termina au mois de décembre suivant. Le 3 décembre il bénit l'église et célébra la sainte messe au milieu d'un grand concours de fidèles que la petite église ne pouvait contenir. M. le Curé était en outre environné de trois révérends Pères Franciscains de l'Observance, venus pour prêcher une mission aux deux paroisses (Peyrat et Saint-Amand). Il y avait en outre M. Maury doyen d'Eymoutiers, M. Mandon, vicaire de Peyrat, et plusieurs autres prêtres des environs. Le révérend Père Bonaventure porta la parole à la messe; et à la fin M. le Doyen d'Eymoutiers adressa quelques mots en patois à l'assemblée religieuse et recueillie. Les deux autres Pères présents étaient le P. Marie-Ange et le P. Hilarion. M. Tramonteil, maire des deux paroisses, était aussi présent à la cérémonie. On fit une procession et on planta la croix. »

Voici d'après les anciens registres les noms des curés de la paroisse (1). MM. Voysin (Gabriel) (1645) (2). Jauber et Remenieras (1687), Monceau (1694), Chabrier (1704) (3), Cramouzaud (François) (1740), Reymond (1755) (4), Rieublan-Dubost (1760), Mazaudois (1762), Chadelaud et Jagot-Lacoussière (1791), Masmoret (1792). Depuis la Révolution on trouve : MM. Depeix (1803), Navarre (1860), Mondon (1870), Tournadre (1872), Delecourt (1872), Thévenin (1874), Chaumanet (1875), Montbrugnaud (1880), Majour (1891), Trarieux (1894).

(1) Parmi ces noms se trouvent ceux des curés de Peyrat et d'Augne, la paroisse de Saint-Amand ayant été desservie tantôt par un prêtre, qui y était spécialement attaché, tantôt par les curés ou vicaires des susdites paroisses voisines.

(2) Fut enterré dans l'église, le 8 juin 1647.

(3) On lit sur le registre paroissial : 1739, 30 novembre. Décès de M. Jean Chabrier, prêtre curé de Saint-Amand, muni des sacrements de l'église. Son corps a été inhumé par moi, curé d'Augne, soussigné, dans l'église du dit Saint-Amand. Présents : MM. Basset, curé de Beaulieu, et Dumont, curé de Peyrat. Signé : Basset, Dumont et Raymond, curé d'Augne.

(4) Son acte de décès est transcrit, sur le registre de la paroisse, comme il suit : 1756, 3 mai. Décès de Léonard Raymond, prêtre et curé de la paroisse de Saint-Amand-le-Petit. Inhumation dans l'église de cette paroisse après avoir reçu les sacrements en pareil cas requis, âgé d'environ quarante ans; en présence d'Antoine Raymond, son père, Jean Menot, Jean Perol, tous habitants d'Eymoutiers, par moy. François Cramouzaud, chanoine d'Eymoutiers.

Maires. — Jusqu'en 1874 cette commune parait avoir été administrée par le maire de la commune de Peyrat. Quand elle en fut distraite elle eut pour maires : MM. Léopold-Ernest de La Bachelierie (1874), Joseph Tavernier (1876), Fontaine (1883), Palaud (1892).

Ecoles. — En 1867 fut installé un instituteur privé, M. Paufigue. La maison d'école actuelle a été ouverte en 1881 ; c'était à cette époque une école mixte. L'école des filles fut inaugurée en 1884.

Il y a actuellement une école pour les garçons et une école pour les filles. Etaient présents à l'école de garçons, le 7 décembre 1895 44 élèves, et le 6 juin 1896, 25 ; à l'école de filles, le 7 décembre 1895, 33 élèves, et le 6 juin 1896, 19. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 60 garçons et 43 filles ont fréquenté l'école.

Instituteurs. — MM. Durousseau (1872), Polony (1872), Dubrac-Desforges (1877), Gourcerol (1878), Duroussaud (1878).

Institutrices. — M^{me} Durousseau (1884).

Appartiennent à cette commune les villages et hameaux suivants :

BOSLUGUET (LE) (1). — En 1803, 23 hab. ; en 1836, commune de Peyrat-le-Château, 14 hab. ; en 1896, 12 hab., à 2,500 mètres S.-E. du bourg. En 1656 et 1691 mention de Nicolas et de Jean Boyer s^{rs} de Bosluguet.

BOURDELEIX (LE). — En 1803, 23 hab. ; en 1836, commune de Peyrat-le-Château, 98 hab. ; en 1896, 62 hab., à 3,300 mètres E. du bourg.

CHAMPEAUX. — En 1803, 17 hab. ; en 1836, commune de Peyrat-le-Château, 33 hab. ; en 1896, 34 hab., à 3,700 mètres E. du bourg. Avant la Révolution, ce village payait des impôts au seigneur de Peyrat, savoir : cinq livres huit sols six deniers, huit setiers seigle, cinq setiers avoine, quarante sols pour la vinadé, les arbans et la taille aux quatre cas.

CHARAPOUX. — En 1803, y compris le lieu dit le moulin de Charapoux, 64 hab. ; en 1836, commune de Peyrat-le-Château, y compris le lieu dit Moulin de Charapoux, 43 hab. ; en 1896, y compris le

(1) D'après le recensement de 1903, Saint-Amand comprenait à cette époque les villages suivants : Bosluguet, Bourdeleys, Champeaux, Charapoux avec le moulin, Le Château de L'Angle, Charenfort, Lafaye, Langle, Lonjechaud, Malleret, Maslaguerre, Miserat, Neuvalle, Le Piet, Rosier, Sazy, Serre, Trasrieux, Vedrenne.

moulin, 36 hab.; à 1,500 mètres du bourg. En 1690, mention de Psalmet Romanet, s' de Charapoux. On lit sur le registre paroissial : 1719, 26 février. Baptême de Marie-Anne Romanet, fille de Joseph Romanet, seigneur de Charapoux, et de Madeleine Rieublanç du dit village. L'enfant était né le jour précédent. Parrain : S^r Jean Rieublanç-Dubost du village de Longechaux; marraine : Marie Ruben du village de Charapoux. Avant la Révolution, le baron de Peyrat reçoit l'hommage du s^r Dumont, avocat, à raison de son fief de Charapoux.

LAFAYE. — En 1803, commune de Peyrat-le-Château, 36 hab.; en 1836, commune de Peyrat-le-Château, 20 hab.; en 1896, 27 hab., à 500 mètres S.-S.-O. du bourg.

LÉSILLADE. — En 1886, 35 hab.; en 1891, 35 hab.; en 1896, 31 hab., à 400 mètres E. du bourg.

MAS-DE-SAZY. — En 1886, 15 hab.; en 1891, 7 hab.; en 1896, 8 hab.

MAS-LA-GUERRE. — En 1803, 32 hab.; en 1836, commune de Peyrat-le-Château, 27 hab.; en 1896, 11 hab., à 3,300 mètres E. du bourg. Le baron de Peyrat y prélevait, en rentes, trente-cinq sols neuf deniers, trois setiers seigle, une demi-vinade, une géline, les arbans et la taille aux quatre cas.

REVEILLÈRE. — En 1886, 31 hab., en 1891, 31 hab.; en 1896, 30 hab., à 1,700 mètres E. du bourg.

SAZY. — En 1803, 20 hab.; en 1836, commune de Peyrat-le-Château, 35 hab.; en 1896, 38 hab., à 2,800 mètres E. du bourg.

TRASRIEUX. — En 1803, 30 hab.; en 1836, commune de Peyrat-le-Château, 18 hab.; en 1896, 15 hab., à 3,500 mètres S.-E. du bourg.

SAINTE-ANNE-SAINT-PRIEST

Le bourg de Sainte-Anne est à 7 kilomètres environ d'Eymoutiers. C'est le chef-lieu d'une commune qui, en 1806, avait 106 habitants; en 1836 (y compris Saint-Priest), 472, et en 1896, 623 sur 1,654 hectares 43 ares 75 centiares de superficie.

Pour l'exercice 1897, cette commune avait un budget de 1,432 fr. 49. L'assistance médicale ne figurait pas aux dépenses ordinaires. Les permis de chasse rapportaient 20 francs.

Voici le principal de ses contributions directes :

Contribution foncière	Propriétés non bâties.....	1.247	»
	Propriétés bâties.....	96	»
—	personnelle et mobilière.....	186	»
—	des portes et fenêtres.....	123	»
—	des patentes	33	80
TOTAL.....		1.687	80

D'après la situation financière de 1896, le centime vaut 16 fr. 87; le produit des centimes ordinaires et extraordinaires est de 519 fr., le montant de la dette en capital, au 31 mars 1895, est de 3,307 fr. Les communaux ont environ 323 hectares d'étendue.

Cette commune relève de la perception d'Eymoutiers. Avant la Révolution, la paroisse de Sainte-Anne formait une collecte du ressort de l'élection de Bourgneuf. Cette paroisse était autrefois dans l'archiprêtré de Saint-Paul. Dans l'ordre judiciaire, Sainte-Anne fut le siège d'une petite justice seigneuriale appartenant à la commanderie de l'ordre de Malte et avant 1789 elle était régie par le droit écrit (1).

Elle était sous la Révolution du canton d'Eymoutiers, district de Saint-Léonard.

Au bourg, où il y a 141 habitants (2), on visitera l'église dédiée

(1) De SAVIGNON, *Etude sur le ressort de Limoges avant 1789*. Discours de rentrée de la Cour de Limoges (1880). — Furent juges de Sainte-Anne : Guillaume Ruben (1629), de Valeaux (1657), P. Pasquelet, juge, Jean Masmoret, procureur d'office et Léonard Bachellerie, greffier en 1685; Psalmet de la Bachellerie qui est aussi juge châtelain d'Eymoutiers, sénéchal de Peyrat, Nedde, Saint-Julien et l'Eglise-au-Bois (avant 1776). En 1726, Léonard Masmoret était greffier de la juridiction de Sainte-Anne.

(2) En 1806 il y en avait 80 et en 1836, 99.

à sainte Anne et bien connue des pèlerins. De la butte où s'élève l'édifice se déroule sous les yeux un splendide panorama.

Autrefois cette église fut entourée de fortifications, elle en porte encore les traces. On lit à ce sujet, dans le P. Bonaventure, qu'en 1589 le fort de Sainte-Anne fut pris par les Ligueurs.

A droite, en entrant, on voit à l'extérieur un sarcophage en pierre sur lequel repose le corps en granit d'un personnage religieux, revêtu de ses ornements sacerdotaux. Autrefois Sainte-Anne était le chef d'une commanderie de Malte. On voit encore autour de l'église et dans le cimetière qui y est annexé des pierres tombales sur lesquelles sont gravées des croix de Malte.

A l'intérieur de l'église on remarque : la statue de la sainte debout derrière l'autel ; c'est un bloc de granit ayant six pieds de haut, dans lequel le sculpteur a taillé trois personnages : sainte Anne, la sainte Vierge et l'Enfant Jésus (1). On voit aussi dans le chœur un don de l'impératrice Eugénie : c'est encore sainte Anne et la sainte-Vierge.

On y vient tous les ans en pèlerinage et en procession pour vénérer une relique de sainte Anne. La frairie a lieu en juillet.

La procession annuelle à Sainte-Anne remonte à une époque très ancienne. La ville d'Eymoutiers, dit le curé de Notre-Dame (paroisse de cette ville), a toujours été très fidèle aux rois de France ; en témoignage d'attachement et de fidélité ses habitants firent anciennement un vœu ou fondation pour la conservation du roi. Ce vœu consistait à faire, le mardi de la Pentecôte, une procession solennelle jusqu'à Sainte-Anne, chef-lieu de la commanderie de ce nom. Tous les corps y assistaient et notamment les prêtres communalistes et les consuls suivis de presque toute la ville. Dans l'église de Sainte-Anne il y avait ce jour-là une grand'messe en musique pour le roi et la famille royale ; c'était le curé de la paroisse Notre-Dame d'Eymoutiers qui, entouré de son clergé, officiait. Après la messe (le temporel ne devant pas être séparé du spirituel), on offrait un grand dîner au clergé et aux officiers municipaux. Puis on regagnait la ville ; le retour fut marqué parait-il, en 1655, d'un petit accident raconté par le curé de l'époque, comme il suit : « Revenant de Sainte-Anne et étant à Villevalleyx, sortant de l'esglise, nous feusmes visiter dans l'abbaye M^r Léonard Lavergne, curé du dict lieu, malade des goutes dans

(1) Une pareille statue de dimension moindre, à moitié mutilée, se trouve dans une niche pratiquée dans le mur d'une maison sise rue du Vieux-Collège, qui précède la route de Sainte-Anne. Il y a aussi un sujet semblable sur les vitraux de l'église d'Eymoutiers.

son liect. Et nous retirant, Pierre Masmoret, mon nepveu, agé d'onze ans, se cuida tuer, car il tomba des galeries de la dicte abaye, la teste première sur le pavé, n'eust esté que par bonheur, il se trouva avoir mon chapeau et le sien en teste qui lui pararent le coup (1) ».

En 1685, la commanderie de Sainte-Anne fut visitée par Jean de Saint-Viance, commandeur de Limoges, procureur-général du grand prieur d'Auvergne et visiteur général. Nous allons le suivre, car il sera intéressant de voir dans quel état se trouvait à cette époque notre commanderie. Ses revenus nets s'élevaient alors à 2,853 livres de fermes, sans déduire cependant les réparations des immeubles et l'entretien du mobilier de l'église. Elle se composait du chef, Sainte-Anne, avec droit de haute, moyenne et basse justice, et de sept membres : Le Temple de Magnat et de Chavagnat, Villemeaux, Nabeyron où se trouvait le château du commandeur non résident qui était seigneur moyen et bas-justicier, la haute justice appartenant au baron de Crocq; Blancpeyre, Salesses où le commandeur avait la basse justice, le s^r de Flayat ayant la moyenne et la haute; Malleret, où la haute, moyenne et basse justice appartenait au commandeur, et enfin le membre du Best. C'était une des plus pauvres commanderies de la langue d'Auvergne (2); elle avait passé de l'ordre des Templiers dans celui de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Le pèlerinage de Sainte-Anne, en Limousin, était pourtant antérieur de plusieurs siècles à celui de Sainte-Anne-d'Auray en Bretagne.

Le chef-lieu de notre commanderie limousine devait sa réputation auprès des pèlerins à une insigne relique de sa patronne.

(1) *Feuille hebdomadaire* (1783), p. 6, et *Inventaire des archives communales* (Eymoutiers), p. 103. — Nous lisons aussi dans l'*Inventaire des archives départementales*, C. 84, qu'en 1689 la ville d'Eymoutiers payait vingt livres aux curés et prêtres de la paroisse Notre-Dame pour porter la mamelle (*sic*) de sainte Anne en procession au dit lieu de Sainte-Anne et pour aller prier Dieu pour toute la maison royale.

Au sujet de la relique de sainte Anne, nous apprenons par le visiteur général de cette commanderie, qu'en 1616 le prévôt du chapitre d'Eymoutiers lui montra un reliquaire d'argent en forme de pyramide, porté par deux anges, dans lequel « était une des mamelles de sainte Anne que lui et sa suite virent de leurs yeux et touchèrent de leurs mains ». Le prévôt et les chanoines déclarèrent qu'elle appartenait à l'Ordre de Malte et particulièrement à la Commanderie de Sainte-Anne; que le chapitre d'Eymoutiers était prêt à la rendre à cet Ordre (VAYSSIÈRE, *L'Ordre de Malte*, 1884).

(2) Les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (plus tard chevaliers de Malte) étaient répartis, suivant leur nationalité, en huit groupes appelés *langues*.

Si tous les auteurs ne sont pas très affirmatifs sur la consistance de cette relique, ils en proclament à l'unanimité l'existence avant la Révolution.

En 1685, le chevalier visiteur de Saint-Viance et sa suite, après de longues et laborieuses chevauchées sur des chemins tortueux et malaisés, arrivèrent enfin au chef-lieu de ce fief, en la province de Poitou, diocèse de Limoges. La caravane se composait, en plus du visiteur susnommé, d'un autre chevalier de l'ordre, frère Etienne de Pradal, commandeur de la Vinadière et du Temple d'Ayen, visiteur général adjoint, de leur secrétaire M^e Léonard de La Chièze, notaire royal du bourg de Sauviat dans la Marche, et de plusieurs domestiques. Ils furent reçus par le vicaire perpétuel de Sainte-Anne qui était alors M^e Bringaud, assisté du s^r Psalmet Masmoret, fermier du commandeur. Ce commandeur, du nom d'Alexis de Coستاing de Pusignan, était le vingt-unième titulaire de ce poste, qui devait encore en compter dix après lui (1). Il n'était pas présent à cette inspection et comme il n'était pas tenu à la résidence, il pouvait se trouver soit au chef-lieu de sa langue, soit en voyage ou même à Malte où on lui faisait passer les revenus de sa commanderie.

Notre inspecteur va donc procéder à sa visite. Avant tout il fait jurer sur l'Evangile le vicaire perpétuel et le fermier et les requiert de faire l'énoncé de tout ce que contient la commanderie, « tant en général qu'en particulier, sans rien omettre, tant du chef que de ses membres, pour voir, visiter et mettre par écrit tous les comportements des dits sieurs commandeurs, curés, officiers et sujets, ainsi que du mauvais ménage, ruine, dépérissements et améliorissements faits en icelle. »

Puis avant d'inspecter les bâtiments il passe en revue les personnes. Suivant les coutumes de l'Ordre, il ne se contente pas d'interroger les administrateurs, il veut aussi savoir ce que pensent d'eux les administrés. Il commence par ces derniers. Il interroge quatre paysans du lieu : Pierre Laval, métayer du commandeur, âgé de 60 ans environ ; Maurice Laval, métayer du sieur de Tarnac, âgé de 55 ans environ ; Mathieu Lavergne, âgé de 30 ans environ ; Guichard Lachaud, âgé de 30 ans, tous habitants du bourg de Sainte-Anne. Après le serment préalablement prêté, ils déclarent n'avoir pas à se plaindre du commandeur. En ce qui concerne le curé, ils ne s'en plaignent pas non plus et affirment qu'il les sert fort bien.

(1) En 1640, c'était Gaspard de Maisonneuse qui eut pour successeurs les chevaliers de Montagnac, de Radal et enfin le chevalier de Pusignan.

C'est au tour du vicaire perpétuel et du fermier. Ils déclarent que le chef de la commanderie consiste « en une église de paroisse dédiée à Madame sainte Anne, sans y avoir aucune maison, grange ou bâtimens que de vieilles masures derrière l'église, et le dit seigneur commandeur en est patron primitif, seigneur spirituel, temporel et vrai collecteur d'icelle, pour la conférer à un prêtre religieux d'obédience, suivant le privilège de l'ordre ».

Le chevalier Saint-Viance et son compagnon consacrent le reste de leur temps à la visite de l'église. A l'extérieur, point de clocher, mais comme en ont beaucoup d'églises rurales en Limousin, un pinacle encadrant les cloches ; près de la porte le tombeau qui se voit encore de nos jours « ayant, dit le procès-verbal de visite, une figure au-dessus en bosse, représentant quelque saint ou personnage religieux ». Il est aussi parlé d'une tour carrée ayant servi de prison et dont le visiteur de 1685 ne trouve plus trace. A l'intérieur de l'église, nos visiteurs remarquent l'unique grande nef de style roman « de douze cannes de long sur trois de large », un maître-autel et deux autels parallèles au premier ; ce sont aujourd'hui deux chapelles latérales ; la voute en pierres sauf un tiers recouvert d'un plancher avec une tribune en-dessous. Mais l'objet le plus remarquable c'est la statue de la sainte patronne. A cette époque comme aujourd'hui, elle était placée dans une niche derrière le maître-autel et au-dessous du vitrail qui éclaire le chœur. Comme de nos jours elle offrait aux regards un groupe de trois personnages taillé dans un seul bloc de granit. La relique de la sainte ne se trouvait pas alors dans l'église de Sainte-Anne, mais bien dans la collégiale d'Eymoutiers, ce qui confirme le rapport susvisé du visiteur de 1616. Les chanoines d'Eymoutiers furent préposés à sa garde, parce que l'armoire qui renfermait le reliquaire dans l'église de Sainte-Anne n'avait pas paru présenter les garanties suffisantes de sureté ; mais ils étaient obligés de la rapporter dans cette église à toutes les solennités de la sainte. Aujourd'hui l'église de la commanderie renferme sous grille une relique de sa patronne, mais l'insigne relique d'autrefois a été profanée et détruite dans la tourmente révolutionnaire (1).

(1) B. DE BORSSON, *La visite d'une commanderie de Malte au XVII^e siècle*, par Jean de Saint-Viance, commandeur de Limoges, procureur-général du Grand-Prieuré d'Auvergne et visiteur général en 1685. (*Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. XXI, p. 115). Ce qui précède est tiré en grande partie de cet article qui repose sur des documents puisés aux meilleures sources.

Curés de Sainte-Anne. — Outre la commanderie, dit Nadaud, il y avait une cure sous le vocable de Sainte-Anne à laquelle nommait le commandeur.

Les registres paroissiaux qui remontent avec lacunes à 1623, portent la signature des curés suivants : de Progout (1655) ; Bringault (1692) ; Pradet (1706) ; Mazaloubeau (1712) ; Jean Ruben (1736) ; Gaston (1791). Depuis la Révolution on a trouvé les noms suivants : Ducheyroux (1803) ; Celles (1822) ; Mergoux (1826) ; Cheylard (1829) ; Bordes (1833) ; Vergne (1834) ; Sallon (1839) ; Lecordonnier (1840) (1) ; Radigon (1844) ; Ponchut (1855) ; Ceysson (1860) ; Chaumanet (1873) ; Laurent (1876) ; Deguillaume (1881) ; Lenoble (1890).

Maires. — On trouve les noms qui suivent : Dufraysseix (an IV) ; F. Masmoret (1796) ; Dumont, Charapoux (2) (1799) ; Meilhac de Fougolles (1812) ; Valériaud (1829) ; Meilhac de Fougolles (1832) ; Léonet (1835) ; Cramouzaud (1847) ; Valette (1848) ; Barlet (1849) ; Villedieu (1870) ; Montagner (1885).

Ecoles. — Il y a une école pour les garçons et une école pour les filles. Étaient présents à l'école de garçons le 7 décembre 1895, 63 élèves, et le 6 juin 1896, 54 ; à l'école de filles le 7 décembre 1895, 50 élèves, et le 6 juin 1896, 51. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 80 garçons et 71 filles ont fréquenté l'école.

Instituteurs. — MM. Perrin (1849) ; Radigon, curé ; Jumaud, Potaix (1855) ; Lerousseau (1857) ; Delhoume (1870) ; Ducongé (1871) ; Bourbon (1873) ; Dudoignon (1877) ; Sagnat (1878) ; Reilhac (1879) ; Courgnaud (1892).

Institutrices. — M^{me} Saintaman (1880) ; Courgnaud (1892).

La commune renferme les villages et hameaux suivants :

BRUGES (LES) ou Le Moulin des Bruges. — En 1886, 10 hab. ; en 1896, 21 hab.

BUSSY-CHAULET. — En 1806 (commune de Saint-Priest-les-Vergnes), 52 hab. ; en 1836, 72 hab. ; en 1896, 74 hab. ; à 2,170 mètres O.-S.-O. du clocher de Sainte-Anne.

CHATENET (LE). — En 1806, 26 hab. ; en 1836, 27 hab. ; en 1896, 22 hab. ; à 1,400 mètres O.-S.-O. de Sainte-Anne.

(1) Cette cure fut souvent desservie avant 1844 par les vicaires d'Eymoutiers. Plusieurs curés de Sainte-Anne firent aussi pendant un certain temps le service de la cure de Saint-Priest.

(2) Maire de Sainte-Anne-Saint-Priest et Doms.

CHAULET. — En 1806 (commune de Saint-Priest-les-Vergnes), 28 hab.; en 1836, 23 hab.; en 1896, 25 hab.; à 2,850 mètres S.-S.-O. de Sainte-Anne.

CHEYROU (LE). — En 1806 (commune de Saint-Priest-les-Vergnes), 34 hab.; en 1836, 40 hab.; en 1896, 51 hab.

MAS (LE). — En 1806 (commune de Saint-Priest-les-Vergnes), 15 hab.; en 1836, 17 hab.; en 1896, 14 hab.; à 2,300 mètres S. du clocher.

MOULIN DE SAINTE-ANNE (LE). — En 1836, 8 hab.; à 800 mètres N. du clocher. C'était le moulin banal de la commanderie.

SAINT-PIERST-LES-VERGNES. — En 1806, chef-lieu de commune, 45 hab.; (la commune en comptait 297); en 1836, 48 hab.; en 1896, 25 hab.; à 2,450 mètres S. du clocher de Sainte-Anne.

D'après Nadaud (*Pouillé*), Saint-Priest-les-Vergnes, Saint-Priest-les-Vergnhas, de *Verniis alias* l'Ortigier près Villevaleix, 1371, près ou sous Sainte-Anne, était un prieuré, dans l'archiprêtré de Saint-Paul. Roger de Laron donna cette église au monastère d'Uzerche en l'an 996 (voir *Cartulaire d'Uzerche*); ordre fut donné en 1458 de bâtir à neuf et en entier la dite église. Le collateur du prieuré fut l'abbé d'Uzerche en 1565, 1628, 1709, 1720, 1727 et 1746. Ce prieuré fut évalué de 600 à 700 livres de revenus : sur quoi la portion congrue du curé, une redevance au chapitre d'Uzerche; fut uni au chapitre par le décret du 27 novembre 1761. Il y avait une cure sous le vocable de Saint-Priest. L'abbé d'Uzerche, en 1440, prieur de Saint-Priest, y nomma et le dit abbé présenta en 1576, puis ce fut l'Evêque après l'union du prieuré au chapitre d'Uzerche.

Aujourd'hui l'église de Saint-Priest est une grange dans laquelle se trouvent encore un vieux bénitier de pierre et quelques fragments du tabernacle. Au-dessus de la porte d'entrée sont sculptées sur la pierre les armoiries des Romanet. On remarque aussi dans la toiture quelques modillons Une maison du village porte la date de 1627. Si on consulte le cadastre on y trouve des parcelles dénommées : pré du prieur, pré du prêtre, pré de la cure.

On a trouvé quelques noms des anciens curés et prieurs : Martial Goudon (1629); Progout (1709); Dom Henry Darsignat de Carbonière, prieur (1717); Bessas, vicaire (1729); Dumont (1730); Germain, récollet, desservant Saint-Priest (1732); Raymond (1732); Léonard Poumier (1737). En 1746 et le 12 juin a lieu la prise de possession du prieuré simple et régulier de Saint-Priest sous Sainte-Anne par Dom Bernard Prévost Douglas de Labouexière,

prêtre religieux profès, bénédictin de l'abbaye de Vigeois, congrégation des Exempts de France et prieur de Mazanes; Léonard Meilhac (1764); F. Masmoret (1786); Tiquet, prêtre commis (1787).

Sur le registre de la paroisse de Saint-Priest qui se trouve aux archives de la mairie de Sainte-Anne nous trouvons en 1785, le mariage de M^e Louis Dulac, avocat en Parlement, juge sénéchal de la ville de Peyrat, avec demoiselle Marie-Anne-Henriette Dumont.

RIBIERES DE SAINTE-ANNE (LES). — En 1886, 11 hab. ; en 1896, 23 hab. ; à 2,000 mètres S.-O. du clocher.

ROULHAC OU LANGLE. — En 1886, 9 hab. ; en 1896, 11 hab. ; à 1,300 mètres S.-S.-O. du clocher.

VALIAUX. — En 1806 (commune de Saint-Priest-les-Vergnes), 10 hab. ; en 1836, 16 hab. ; en 1896, 17 hab. ; à 2,500 mètres S.-O. du clocher.

VERGNOLLES (LES) OU JULIE. — En 1886, 8 hab. ; en 1896, 5 hab. ; à 2,490 mètres S. du clocher.

VILLEPRAGOUX. — En 1806 (commune de Saint-Priest-les-Vergnes), 40 hab. ; en 1836, 21 hab. ; en 1896, 53 hab. A 2,130 mètres S.-E. de Sainte-Anne.

VILLEVALEIX. — En 1806 (commune de Saint-Priest-les-Vergnes), 73 hab. ; en 1836, 101 hab. ; en 1896, 139 hab. A 1,780 mètres E. du clocher de Sainte-Anne. L'étang a une longueur de 153 mètres sur une largeur de 88 mètres et donne naissance au ruisseau des Vergnes.

D'après Nadaud (*Pouillé*), Villevaleix ou Villevaux, près Sainte-Anne était un prieuré de filles, de l'ordre de Saint-Benoit, sous le vocable de Sainte-Radegonde 13 août, jadis Saint-Eustache, dans l'archiprêtré de Saint-Paul, à la nomination de l'abbesse de Bonnesaigne en 1456, 1571, 1578, 1584, 1587, 1690, 1692. Par règlement de l'abbesse de Bonnesaignes de l'an 1291, il ne devait y avoir que 18 religieuses ; il y avait ce nombre en 1370. Ce prieuré était jadis de la paroisse de l'Eglise-aux-Bois.

« Les troupes du détestable Gaspard de Coligny, amiral de France (c'est Nadaud qui parle), pillèrent et détruisirent totalement le monastère de Bonnesaigne vers l'an 1565 ; il n'y restait ni cloître, ni réfectoire, dortoirs, offices ni bâtiments ; les meubles et ornements furent entièrement enlevés ; l'église qui restait seule fut considérablement endommagée par le feu du ciel vers 1597 ; les rentes du monastère suffisaient à peine pour nourrir les 15 religieuses qui y servaient Dieu nuit et jour, et l'abbesse Gabrielle de Beaufort

de Canillac, avant sa profession, avait mangé son patrimoine pour le rétablir ; mais malgré ce secours les besoins étaient considérables et la pauvreté de la maison ne lui permettait pas de fournir à tout le nécessaire.

» Par bulle du 22 décembre 1605, les prieurés de Villevaleix et de Champagnac, diocèse de Clermont-Ferrand, furent unis à ce monastère. La bulle fut fulminée le 15 décembre 1606. Villevaleix fut désuni par autre bulle du 12 décembre 1640.

» Mais par décret du 8 mai 1699, ces deux prieurés sont unis à perpétuité à la manse conventuelle de Bonnesaigne en ce que les biens et revenus seront employés à l'entretien des religieuses, aux réparations et besoins du monastère. »

Nadaud ajoute qu'« il y avait à Villevaleix une cure d'abord sous le vocable de saint Eustache, puis sous le vocable de sainte Radegonde ; à cette cure nommait la prieure de Villevaleix ; elle nomma en 1513, 1568, 1577, 1582 ; puis ce fut l'abbesse de Bonnesaigne qui nomma en qualité de prieure de Villevaleix en 1601, 1628, 1658, 1705, 1706, 1724, 1726 et 1771. »

Aujourd'hui l'église est une étable. On voit la fontaine et la statue en pierre de sainte Radegonde et dans le village quelques maisons anciennes.

En 1276, l'évêque de Limoges décide que la prieure de Villevaleix devra recevoir la visite de l'abbesse de Bonnesaigne tous les trois ans.

Celle-ci pourra se faire accompagner de dix personnes auxquelles on sera tenu de fournir, pendant trois jours, du pain, du vin et deux sortes de viande. En outre, on nourrira sept chevaux. Enfin l'abbesse aura le droit de faire entrer comme religieuse une fille dans la communauté de Villevaleix (1).

Au moyen âge, le fief de Villevaleix était dans la mouvance de l'évêque de Limoges à qui les prieures devaient rendre hommage. Voici quelques noms des prieures de Villevaleix : Blanche de Maumont (1470) ; Françoise de Chaunac (1562) ; Catherine de Beauverger de Mougon, abbesse de Bonnesaigne qui, en sa qualité de prieure de Villevaleix, fait porter en hommage par procureur à l'évêque le susdit prieuré et les revenus y attachés (1734), Gabrielle d'Ussel, abbesse de Bonnesaigne et prieure de Villevaleix (1767). La maison priorale qui appartenait à l'abbesse fut cédée par elle pour servir de presbytère. En 1776, ce prieuré était affermé par la dite abbesse à Pierre Meilhac, marchand à Eymoutiers.

(1) ROY-PIERREFITTE, *Abbaye de Bonnesaigne (Bull. de la société arch. et hist. du Lim. t. XI, p. 69).*

Curés de Villevaleix : Lavergne (1625), Martial Boutonnaud (1655) (1), Gibert (1706), Christophe Geneste (1717), de Laborderie (1724), Jean Cramouzaud (1728), Martin Bardoulat (1759) (2), Pierre Mornac (1776), vicaire perpétuel et décimateur de Villevaleix; Michel Boudet de Laborie (1782), nommé à la cure par l'abbesse de Bonnesaigne, dame Green de Saint-Marsault.

(1) Par son testament, il demande à être enterré dans son église; il lègue au chapitre d'Eymoutiers les arrérages de rentes qui lui sont dus comme titulaire d'une vicairie en l'église collégiale et à l'église de Villevaleix, une rente constituée de quinze livres « laquelle somme il veut estre employée pour l'achapt et entretien d'un lampe à perpétuité dans la dite église ». En outre il lègue ses meubles aux curés de Villevaleix ses successeurs et une somme de soixante livres au premier pourvu; il lègue aussi divers biens et revenus à sa nièce (1705). L'hôpital d'Eymoutiers paraît avoir bénéficié plus tard d'une partie de ces legs.

(2) Sur ordre de l'évêque, la sage-femme, à Villevaleix, doit être choisie par le curé; nulle autre qu'elle ne pourra être marraine, et les femmes qui ne s'en seront pas servies ne seront pas reçues à la bénédiction des relevailles. En 1773, il y a procès entre le curé Bardoulat et la dame Gabrielle d'Ussel, prieure de Villevaleix.

SAINT-JULIEN-LE-PETIT

A 17 kilomètres environ d'Eymoutiers, le bourg de Saint-Julien-le-Petit est très pittoresquement assis sur le versant d'une colline dont le pied est baigné par les eaux de la Maude.

C'est le chef-lieu d'une commune qui, d'après le recensement de 1896, renferme 1,660 habitants, sur une superficie de 2,921 hectares 43 ares. La population de cette commune s'élevait en 1806 à 837 hab.; en 1836 à 1,393 hab.; sur le recensement de 1806 on constate que l'émigration enlève à la terre, dans ces parages, beaucoup de bras. Les émigrants quittant la charue pour la truelle s'en vont bâtir des maisons à Lyon, Bordeaux et Angoulême. L'hiver revenu, nos maçons regagnent leur foyer, sous le toit de chaume, les uns avec un petit pécule, fruit d'un dur labeur, les autres avec les déceptions et les maladies si communes dans les grands centres. Il y a aussi l'émigration des nourrices qui n'est pourtant pas spéciale à cette commune; mais celles de Saint-Julien sont, paraît-il, renommées.

Pour l'exercice 1897, cette commune avait un budget de 4,107 fr. 16 c. L'assistance médicale figurait aux dépenses ordinaires pour 170 fr. Les permis de chasse rapportaient 40 fr.

Voici le principal de ses contributions directes :

Contribution foncière	{ propriétés non bâties.....	2.803	»
	{ propriétés bâties.....	305	»
—	personnelle et mobilière.....	631	»
—	des portes et fenêtres.....	293	»
—	des patentes.....	95	57
TOTAL.....		4.127	57

D'après la situation financière de 1896 le centime vaut 41 fr. 27; le produit des centimes ordinaires et extraordinaires est de 1,458 fr.; le montant de la dette en capital au 31 mars 1895 est de 6,041. Il y a environ 476 hectares de biens communaux.

Pour le recouvrement des impôts, la commune dépend de la perception de Peyrat-le-Château. Avant la Révolution, la paroisse de Saint-Julien formait une collecte de l'élection de Bourganeuf. Dans l'ordre ecclésiastique, Saint-Julien près Laron était dans l'archiprêtré d'Aubusson. On indiquera ci-après au mot Laron, l'ancien ressort judiciaire. La Révolution rattacha cette commune au canton de Peyrat, district de Saint-Léonard.

Si on s'arrête un instant au petit bourg de Saint-Julien (66 hab.) (1), on y voit l'église, le château et la maison d'école.

L'église, qui n'a rien de remarquable, se dresse modestement au sommet du bourg et non loin du château. Grignard prétend qu'elle remonte au XII^e siècle (?) et qu'elle fut reconstruite à la fin du XV^e siècle ; mais on ne doit accepter ces dates que sous bénéfice d'inventaire (2). On y trouve, comme dans la plupart des autres églises rurales du canton, le mélange du style roman et du style ogival. Saint-Julien en est le patron ; en son honneur, la frairie ou ballade se tient au mois d'août.

On conserve à la mairie des registres anciens de la paroisse où les curés (remplissant avant 1789 le rôle d'officiers de l'état civil) consignaient les baptêmes, mariages, enterrements et parfois une chronique locale.

En feuilletant ceux qui nous ont été communiqués, nous avons relevé les mentions ci-après :

Le curé, ici comme ailleurs, mentionne en tête de son registre qu'il a lu au prône de la grand'messe du dimanche, l'édit de juin 1556, du roy Henri II, sur les femmes enceintes.

Il est ainsi conçu :

« Disons, statuons, voulons, ordonnons et nous plaist : que toute femme qui se trouvera dument atteinte et convaincue d'avoir célé, couvert et occulté tant sa grossesse que son enfantement, sans avoir déclaré l'un ou l'autre et avoir pris de l'un ou l'autre témoignage suffisant, même de la vie ou mort de son enfant lors de l'issue de son ventre, et après se trouve l'enfant avoir été privé tant du saint sacrement de baptême que sépulture publique et accoutumée, soit telle femme tenue et réputée d'avoir homicidé son enfant. Et pour réparation punie de mort et dernier supplice, et de telle rigueur que la qualité particulière du cas le méritera, afin que ce soit exemple à tous et que cy-après n'y soit fait aucun doute ni difficulté. »

(1) Population : en 1806, 40 hab. ; en 1836, 49 hab.

(2) Une église, il est vrai, y est déjà mentionnée au XII^e siècle. dans une bulle d'Adrien, pape, comme bénéfice du chapitre d'Eymoutiers (J. Dubois, *Documents historiques sur Eymoutiers*, p. 35. Limoges, V^e Ducourtieux, 1889).

D'après Nadaud, c'était une cure, sous le vocable de Saint-Julien-de-Brioude, dans l'archiprêtré d'Aubusson et à la nomination du chapitre d'Eymoutiers qui y nomma en 1440, 1556, 1568, 1571, 1613, 1630, 1631, 1637, 1692, 1714, 1732, et 1762. L'évêque de Limoges y nomma pourtant une fois en 1512. Au XVIII^e siècle, on se servit pour réparer cette église des matériaux provenant de la démolition de la chapelle de Montlaron.

1784. En cette année, une épidémie eut lieu à Laron. Les sieurs Roy, Legros, Silvain David, originaires de la ville de Poitiers, fendeurs de bois au village de Laron, furent victimes de cette épidémie, en travaillant dans les bois de Laron.

1784. « Le quatrième du mois de juin 1784, Jean Barnique, âgé d'environ trente-six ans, époux d'Anne Bartoux, laboureur du village de Ladrat, paroisse de Saint-Julien-le-Petit, décédé le jour d'hier par une chute funeste sur le pavé de l'église, en sonnant pour Thérèse Lemasson, est mort tout de suite au présent bourg, après avoir reçu l'absolution et l'extrême onction sans connaissance. Il s'était confessé le jour de la Pentecôte, dimanche dernier... Malheureux abus d'envoyer deux hommes sonner tout le jour, abus que je n'ai pu détruire jusqu'à présent ! Il m'avait pourtant demandé permission que je lui accordai pour un quart d'heure. Heureux s'il se fût arrêté deux heures après avoir commencé ! Le travail de cet homme tenait du prodige. Sa sagesse et sa piété étaient exemplaires. Il avait une sœur qui était un modèle de piété et qui s'appelait Léonarde Barnique, épouse de feu Des Bœufs ». Ainsi s'exprime M. Cramouzaud, curé de la paroisse.

Curés. — On a trouvé les noms suivants : Jean Pasquelet (1683), J.-B. Monceau, docteur en théologie, ancien curé de Beaulieu, Peyrat, Saint-Amand, décédé à la cure de Saint-Julien-le-Petit, le 12 avril 1748 dans sa quatre-vingtième année ; Glangeaud (1735), Cramouzaud (Léonard) (1762), Cramouzaud (Joseph) (1774, Soumy (Jean), vicaire (1782), Juge de Saint-Martin (1805), Tibeyrand (1826), Retouret (1827), Delarbre (1833, Vergne (1840), Truffy (1866), Solilhac (1893).

« *Le château*, dit le docteur Gaillard qui va nous servir de guide, » est à côté du bourg, séparé par une cour spacieuse qui est close » d'un côté par les bâtiments d'exploitation, de l'autre par le mur » de la terrasse latérale, la haie de la prairie, et en face, par les » hangars et le fournil.

» Deux avenues y donnent accès. L'une la grande allée, bordée » d'arbres verts et de chênes, aboutit à la route de Peyrat à son » entrée au bourg, l'autre large aussi, conduit à la place, à » l'église.....

» Le château qui se compose d'un corps de bâtiment et de deux » pavillons, n'est pas très ancien, il date tout au plus du xviii^e siècle, » D'après M^{me} de Lapomélie et sa sœur, M^{me} Lacoussière, ce serait » le père de leur arrière grand-père, baron de Laron, qui l'aurait » fait construire avec les matériaux du château de Laron. Il fit ce » changement de résidence sans doute à cause de la situation de

» Saint-Julien, moins froide, plus agréable. Au devant du château, façade du midi, une large terrasse pelousée avec grande allée; sur le côté Est du château, autre terrasse pelousée dominant la prairie, et, au bout de laquelle est un vieux chêne aux branches énormes, largement étalées, qui doit avoir au moins trois cents ans. A l'extrémité de la terrasse du jardin, côté Ouest, sont deux mélèzes magnifiques. A la jonction des deux terrasses, près du canal du jardin, s'élèvent trois magnifiques marronniers, plus beaux, dit-on que ceux des Tuileries dont ils ont du reste le même âge. D'après M^{me} de Lapomélie et sa sœur, le plant en fut donné à un de leurs ancêtres, baron de Laron, par l'ambassadeur qui avait importé cet arbre de Constantinople vers la fin du XVII^e siècle.

» Au-dessous de la terrasse, deux jardins communiquent par un large escalier. A côté des jardins, une vaste enclos planté de pommiers de choix, et au dessous de tout cela la prairie et des prés allant jusqu'à la rivière... (1) ».

Avant la Révolution, ce château était habité par les de La Bermondie, derniers seigneurs de Laron.

Maires de la commune. — Sur les registres la mairie on relève les noms qui suivent : Gloumeau (an IX), Léonard Coutisson (an X), Melchior de Lapomélie (an XII), Germain de Lapomélie (1820), Melchior de Lapomélie (1832), J.-B. Jabelot (1851), de Lapomélie (1852), François Beneytout (1855), Antoine Gaillard (1865), Léger Borne (1874), Gaillard (1886), A. Magnaud (1888), Vigon (1894), Lyssandre (1896).

Écoles. — Il y a une école pour les garçons et une école pour les filles. Étaient présents à l'école de garçons le 7 décembre 1895, 68 élèves, et le 6 juin 1896, 74 ; à l'école de filles le 7 décembre 1895, 61 élèves, et le 6 juin 1896, 73. Pendant l'année scolaire de 1895-1896, 105 garçons et 89 filles ont fréquenté l'école.

Instituteurs. — MM. Danglars, 1848 ; Pitance, 1852 ; Pradet (Joseph), 1861 ; Poupy, 1868 ; Pataud, 1873 ; Joyet, 1873 ; Chapeau-blanc, 1880 ; Goumy, 1882 ; Misson, 1883 ; Campaguillon, 1884 ; Bichon, 1884 ; Lacabane, 1885 ; Jacquet, 1886 ; Pradeaud, 1888 ; Masfaraud, 1894 ; Chabaudy, 1894 ; Meillaud, 1895 ; Valade, 1896.

Institutrices. — M^{mes} Pitance, 1860 ; Pataud, 1873 ; Joyet, 1873 ; Beneyton, 1881 ; Misson, 1883 ; Delhoume, 1883 ; Doucet, 1883 ; Bichon, 1884 ; Chapoutaud, 1884 ; Jacquet, 1886 ; Breton, 1888 ; Broussely, 1888 ; Meillaud, 1895 ; Mailler, 1895.

(1) Supplément à la *Gazette du Centre* du lundi 7 novembre 1892.

La commune de Saint-Julien-le-Petit comprend les villages et hameaux qui suivent :

ARTIGEAS. — En 1806, 48 hab. ; en 1836, 66 hab. ; en 1896, 63 hab. A 1,700 mètres S. du bourg de Saint-Julien-le-Petit.

ARTIGEAS (Moulin d'). — En 1806, 6 hab. ; en 1836, 8 hab. ; en 1896, 11 hab. A 2,300 mètres S.-O. de Saint-Julien.

BARBAROUX. — En 1806, 47 hab. ; en 1836, 86 hab. ; en 1896, 140 hab. A 1,500 mètres O. de Saint-Julien. En 1834, ce village fut la proie des flammes.

BÉCHADERGUE. — En 1806, 28 hab. ; en 1836, 40 hab. ; en 1896, 27 hab. A 2,500 mètres N.-E. du bourg. Sur ce village, le seigneur de Peyrat avait des rentes s'élevant à six livres d'argent, deux setiers de froment, vingt setiers de seigle, quatre setiers d'avoine, quatre gelines et deux chevreaux. Au ^{xiii}^e siècle, le prieuré de l'Artige y avait aussi des droits. En 1739, le 25 octobre, la justice de Peyrat-le-Château s'y transporta pour dresser procès-verbal et faire pratiquer l'autopsie du corps de Léonarde Ortavent, âgée de trente ans, qu'on trouva noyée dans la fontaine du village (Registre paroissial).

BÉCHADERGUE (Moulin de). — En 1806, 7 hab. ; en 1836, 9 hab. ; en 1896, 5 hab. ; à 2,300 mètres E.-N.-E. du bourg.

CHAMPETY. — En 1806, 31 hab. ; en 1836, 40 hab. ; en 1896, 20 hab. ; à 1,000 mètres N.-E. du bourg. Le baron de Peyrat y prélevait sept sols de rente.

CHATAIN (Le). — En 1896, 7 hab.

CHATREIX. — En 1806, 95 hab. ; en 1836, 153 hab., et pour le Moulin de Chatreix, 5 hab. ; en 1896, 200 hab. ; à 3,000 mètres O. du bourg.

CHAUVERGUE. — En 1806, 19 hab. ; en 1836, 25 hab. ; en 1896, 13 hab. ; à 2,700 mètres S. du clocher.

CHEZ-GENAUD. — En 1836, 13 hab. ; à 1,000 mètres E. du bourg.

CHEZ-TAVIRE. — En 1886, 32 hab. ; en 1896, 28 hab. ; à 1,400 mètres E.-S.-E. du clocher.

CLÉDAT. — En 1806, 38 hab. ; en 1836, 66 hab. ; en 1896, 76 hab. ; à 2,500 mètres N. du clocher. En 1592, ce tènement est vendu moyennant le prix de 200 écus sol par Léonard Veyrier, notaire et

procureur en la ville de Saint-Léonard, à haute et puissante dame Philiberte de Gontaut de Biron, vicomtesse de Combort, femme de haut et puissant seigneur messire Charles de Combort, chevalier, vicomte du dit lieu, seigneur baron de Châteauneuf et Peyrat. En 1741, une autre vente de ce tènement, moyennant le prix de 1,300 livres, est consentie à Martial Borne par messire Pierre-Annet de La Bermondie, chevalier, seigneur vicomte d'Auberoche, baron de Laront et Saint-Julien, demeurant en son château de Saint-Julien, en Limousin.

CLOU (LE). — En 1806, 25 hab.; en 1836, 34 hab.; en 1896, 78 hab.; à 3,100 mètres N.-E. du bourg. Il y a une école fondée en 1883. En 1895, c'est une école mixte dirigée par une institutrice. Étaient présents, le 7 décembre 1895, 53 élèves et, le 6 juin 1896, 29 élèves. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 34 garçons et 22 filles ont fréquenté l'école.

Sur le village et goulet du Cloux (au XVIII^e siècle), le baron de Peyrat avait droit à cinquante-huit sols six deniers, douze setiers de seigle, quatre setiers deux éminaux d'avoine, une demi vinade, aux arbans, au service quérable pour chaque feu vif, à la taille pour quatre cas, à une géline et à trois quintaux de foin; il avait aussi des rentes sur un autre tènement.

CONJAT. — En 1806, 40 hab.; en 1836, 79 hab.; en 1896, 84 hab.; à 2,200 mètres N.-E. du clocher. Le baron de Peyrat y prélevait en rentes cinquante sols six deniers, huit setiers seigle, deux setiers avoine, deux gélines et cent œufs. En 1753, le Collège de Limoges y avait un droit de dime qu'il céda à Jean Glangeau, curé de Saint-Julien-le-Petit.

FONTCHAUVEAU. — En 1806, 11 hab.; en 1836, 22 hab.; en 1896, 25 hab.; à 1,100 mètres S.-S.-E. de Saint-Julien.

GUÉRINDOUX (Moulin de). — En 1886, 12 hab.; en 1896, 13 hab.

GRANGES (LES). — En 1806, 40 hab.; en 1836, 66 hab.; en 1896, 60 hab.; à 1,300 mètres S.-S.-E. de Saint-Julien.

LACHAUD. — En 1806, 11 hab.; en 1836, 15 hab.; en 1896, 10 hab.; à 1,500 mètres E. du clocher. Moulin sur la rive droite de la Maude.

LADRAT. — En 1806, 25 hab.; en 1836, 104 hab.; en 1896, 139 hab.; à 3,500 mètres N.-E. de Saint-Julien. Ce village était imposé par la baronnie de Peyrat comme il suit : argent, six livres; seigle, vingt-un setiers; avoine, onze setiers; quêtes, arbans, services

sur chaque feu vif et tailles aux quatre cas. Le seigneur baron de Peyrat y était aussi propriétaire de trois métairies et de diverses rentes.

LAGORCE. — En 1806, 34 hab.; en 1836, 80 hab.; en 1896, 102 hab.; à 2,500 mètres N. de Saint-Julien. Au xvi^e siècle, les tenanciers de ce village devaient des redevances au prieuré de L'Artège.

LARON. — En 1806, 38 hab.; en 1836, 78 hab.; en 1896, 44 hab. Situé sur la rive gauche de la Maude à 1,200 mètres environ E.-S.-E. du clocher de Saint-Julien.

De ce lieu de Laron, aujourd'hui simple hameau, mais dont les seigneurs au moyen âge ont joué un rôle important, nous ne saurions rien ou presque rien sans la monographie de M. Guibert (1). C'est dans ce travail d'érudition que le lecteur trouvera des détails qui ne peuvent entrer dans le cadre du présent ouvrage.

Nous devons nous borner à consigner ici quelques mentions intéressantes qui, pour la plupart, y ont été puisées.

On voit encore dominant les gorges de la Maude, au sommet d'une éminence, les ruines d'un ancien château-fort; c'est comme une sorte de motte ou de butte de 8 à 9 mètres de relief. Là, au travail de la nature, s'est joint autrefois le travail de l'homme; la butte est formée en partie par le rocher, en partie par des apports de terre et des constructions. On voit encore des traces de fossés, des débris de murailles et de longues trainées de pierres amoncelées. On y a découvert, paraît-il, dans un souterrain, un éperon d'une longueur démesurée. C'est tout ce qu'il reste du vieux château-fort des seigneurs de Laron. Cette motte carlovingienne est connue dans le pays sous le nom de Rochein, ce qui peut signifier château-rocher ou château des Roger qui en furent les premiers seigneurs (2).

En 988-990, ce fut Roger I^{er} de Laron, cousin d'Arbert, abbé d'Uzerche, qui prit sous sa protection les chanoines d'Eymoutiers, expulsés de leur monastère par Hildegaire, évêque de Limoges, et qui reçurent à Uzerche un fraternel accueil (3).

(1) L. GUIBERT, *Laron* (topographie, archéologie, histoire) (*Bull. de la Soc. arch. et hist. du Limousin*, t. XLI.)

(2) Il y avait aussi en ce lieu une chapelle et une église paroissiale qui avait dépendu de la célèbre abbaye de Saint-Denis. Au xii^e siècle, cette église figure à côté de celle de Saint-Julien sur la liste de celles relevant de la collégiale d'Eymoutiers. (J. Dubois, *Documents historiques sur Eymoutiers*.)

(3) J.-B. CHAMPEVAL, *Cartulaire d'Uzerche* (*Bull. de la Soc. des lettres, sciences et arts de Tulle*, 1887, p. 404, 536 et 537.)

En 1004 et 1028, Adémar a le titre de comtor de Laron.

En 1023, par les suffrages du clergé, du duc d'Aquitaine et des seigneurs, un membre de cette famille, Jourdain, prévôt de Saint-Léonard, est porté sur le siège épiscopal de Limoges.

A Jourdain, mort en 1031, succéda sur le même siège, Itier Chabot, qui laissa la place en 1073 à Gui de Laron.

En 1244, sur la liste des hommes-liges du comte Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, nous trouvons les seigneurs de Laron pour leur fort situé dans le diocèse de Limoges. Plus tard, ces seigneurs relèveront du roi de France.

En 1273, un Gui, chevalier et seigneur de Laron, possède des droits sur le territoire des paroisses de Nedde, Rempnat et Saint-Amand-le-Petit.

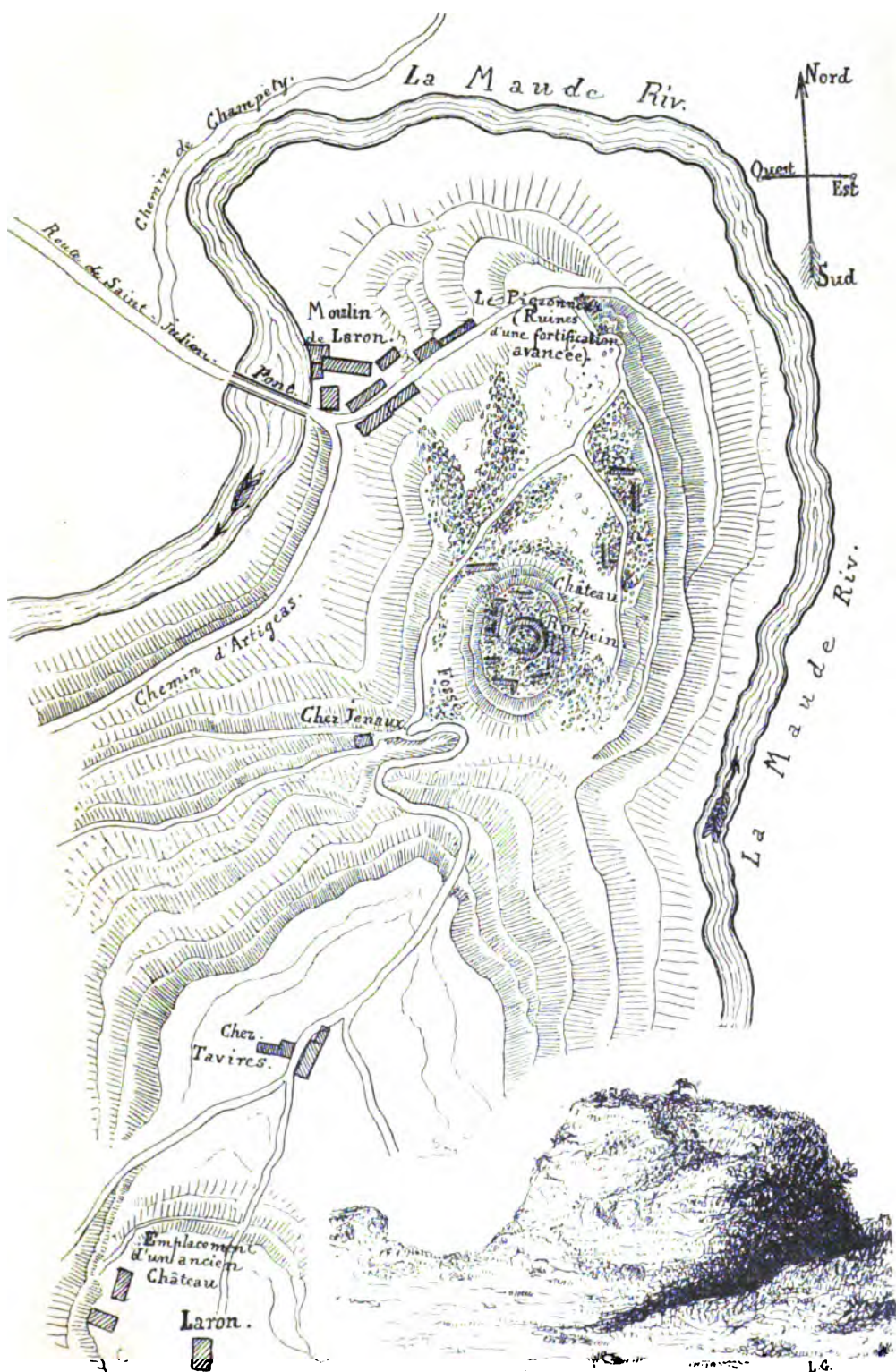
A la fin du ^{xv}^e siècle, on trouve Léonard de Laron, qui fut le dernier seigneur de ce nom.

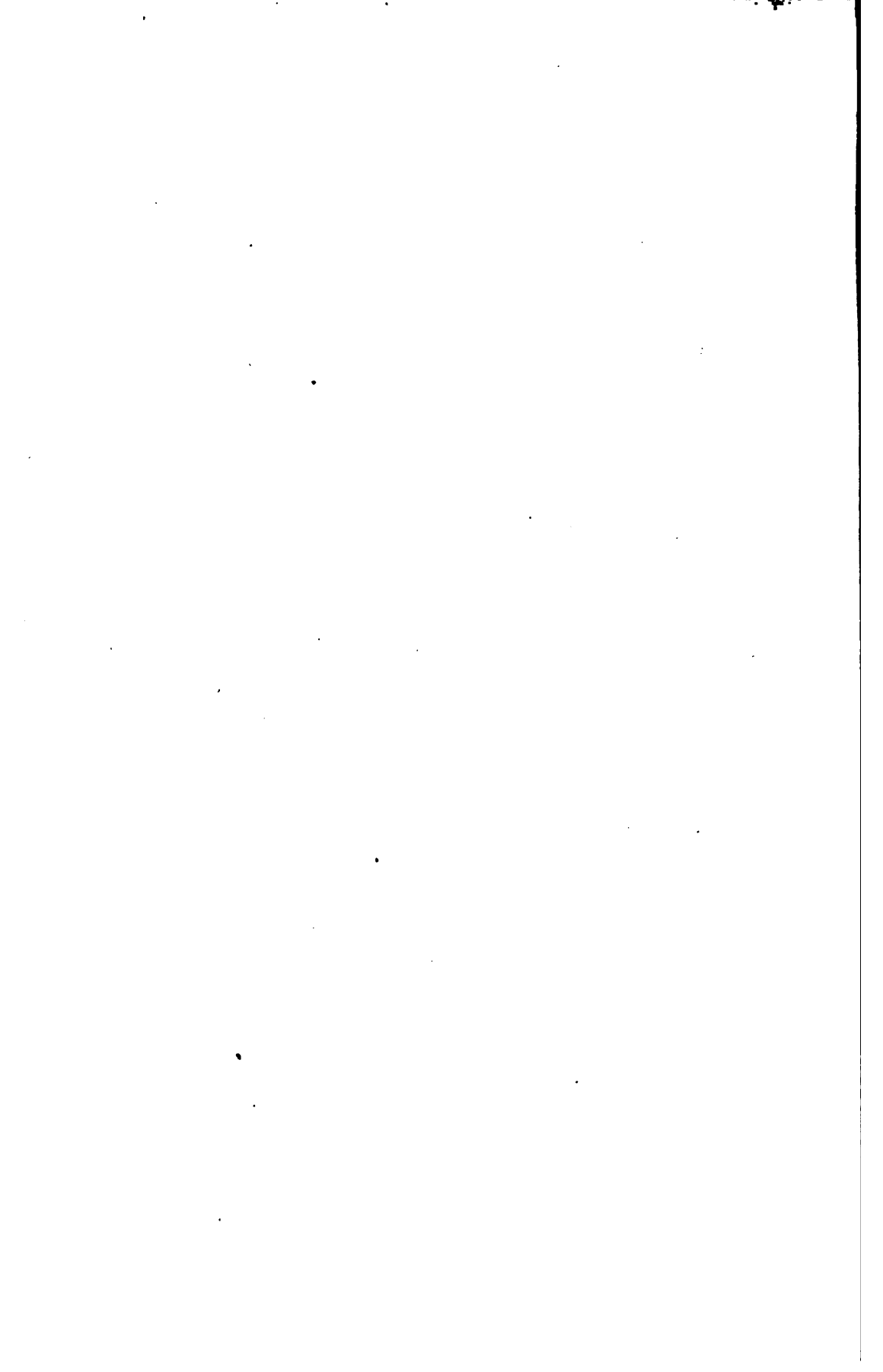
A cette époque, le castel de Laron, inhabité, est peut-être en ruine ; il en est de même de l'église ou chapelle. Cette châtelainie fut plus tard acquise par la famille d'Espagne pour passer ensuite dans les mains de Pierre du Repaire qui porta le titre de baron de Laron.

Peu après 1623, cette baronnie appartient aux de La Breuille, puis aux de La Bermondie (1670).

Voici sur ces derniers seigneurs quelques mentions extraites des registres de la paroisse de Saint-Julien :

De Labermondie, chevalier, seigneur d'Auberoche, marquis de Vic, baron de Laron (1690). — Baptême de Jean-Léonard Labermondie d'Auberoche, fils de Pierre-Annet, écuyer, baron de Laron, comte d'Auberoche, et de Catherine de La Pomélie. Parrain, Louis-Nicolas Rollat de Marsay, grand-croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur de Charrières (1739, 16 avril). — Baptême de Joseph de Labermondie d'Auberoche, fils de Pierre-Annet et de Catherine de La Pomélie. Marraine, Françoise de Maumont, veuve d'Ignace de Châteauneuf (1743, 28 septembre). — Décès de Pierre-Annet de La Bermondie, comte d'Auberoche, âgé de quarante-deux ans, mort au château de la Baconnaille, inhumé à Saint-Julien-le-Petit (1736, 15 novembre). — Décès de dame Marie-Thérèse de Sauvebœuf, comtesse d'Auberoche, femme de Joseph de Labermondie, âgée de quatre-vingts ans, décédée au château de la Baconnaille, inhumée à Saint-Julien-le-Petit (1759, 25 octobre). — Mariage de Jean-Léonard de Labermondie, comte d'Auberoche, fils de Pierre-Annet et de Catherine de La Pomélie, avec Jeanne de La Villoutreys, fille de François, seigneur de Brignac et de Lajudie, et de Catherine du Soulier, à Royère, près Saint-Léonard (1769,





7 juin). — Mariage de Germain d'Oyron, chevalier, seigneur de Chérignac, fils de feu Pierre d'Oyron et de défunte Jeanne de Pichard de Saint-Julien, demeurant au château de Chérignac, avec Marie-Anne de Labermondie d'Auberoche, fille de Pierre-Annet et de Catherine de La Pomélie. Témoins, Germain de Pichard de l'Eglise-au-Bois et du Leyris, seigneur de Sauviat (1783, 13 octobre).

Comme membres de la famille des de Pichard, on trouve en 1747 Paul de Pichard, chevalier, seigneur de l'Eglise-aux-Bois, du Fermigier, Saint-Julien et autres places, demeurant au bourg de Saint-Julien; en 1768, Benoit-Henry-Hyacinthe de Pichard, chevalier, seigneur baron de Saint-Julien, l'Eglise-aux-Bois et autres lieux.

On sait que la principale prérogative des anciens possesseurs de certains fiefs était le droit de justice. Le fief de Laron était pourvu de ce droit. Sur cette justice seigneuriale laïque, on a recueilli dans l'ouvrage de M. Guibert les renseignements suivants :

Les seigneurs de Laron paraissent avoir exercé ce droit sans partage jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle. Vers 1289 apparaît une justice royale, le bailliage ou plutôt la prévôté de Laron (1). A côté de cette juridiction du roi, sans pariage, mais diminuée d'autant, se maintint la justice des barons régie avant 1789 par le droit coutumier (coutume du Poitou) (2). Sur le ressort, la nature des causes, le personnel judiciaire de chacun de ces sièges, les documents sont très clairsemés. On pourra cependant, sur ce point, puiser dans l'ouvrage précité quelques données sérieuses. Ont la charge de juges : au ^{xvi}^e siècle, Martial de Rieublanc et Jacques de Nicard ; en 1581, ce dernier a le titre de sénéchal et juge ordinaire de la baronnie de Laron ; Gabriel Tramonteil (1699), Pierre Dumont (1722), J.-B. Tramonteil, notaire royal et greffier de Laron Saint-Julien (1773).

LARON (MOULIN DE). — En 1806, 19 hab.; en 1836, 44 hab.; en 1896, 34 hab.; à 700 mètres environ E. du clocher de Saint-Julien.

LAVAREILLE. — En 1806, 32 hab.; en 1836, 25 hab.; en 1896, 28 hab.; à 3,800 mètres S. de Saint-Julien.

(1) Guillaume Daniel en était le garde-scel. Ce sceau est un écu semé de dix fleurs de lis. Le contre-sceau porte une grande fleur de lis accompagnée de deux petites projetées à droite et à gauche. (P. de BOSREDON, *Sigillographie de la Haute-Vienne* dans *Bull. de la Soc. arch. et hist. du Limousin*, t. XXXIX, p. 312.)

(2) DE SAVIGNON, *Etude sur le ressort de Limoges avant 1789*. Discours de rentrée (1880).

MASSE (LA). — En 1886, 8 hab.; en 1896, 6 hab.; à 2,870 mètres S. du bourg.

MONTLARON. — En 1806, 29 hab.; en 1836, 50 hab.; en 1896, 83 hab.; à 2,500 mètres N. du clocher de Saint-Julien. Altitude 622 mètres.

Sur le versant occidental jaillit une source abondante dite de Saint-Laurent.

Ancien prieuré avec sa chapelle, aujourd'hui démolie, relevant à l'origine du prieuré de l'Artige, puis du Collège des Jésuites de Limoges.

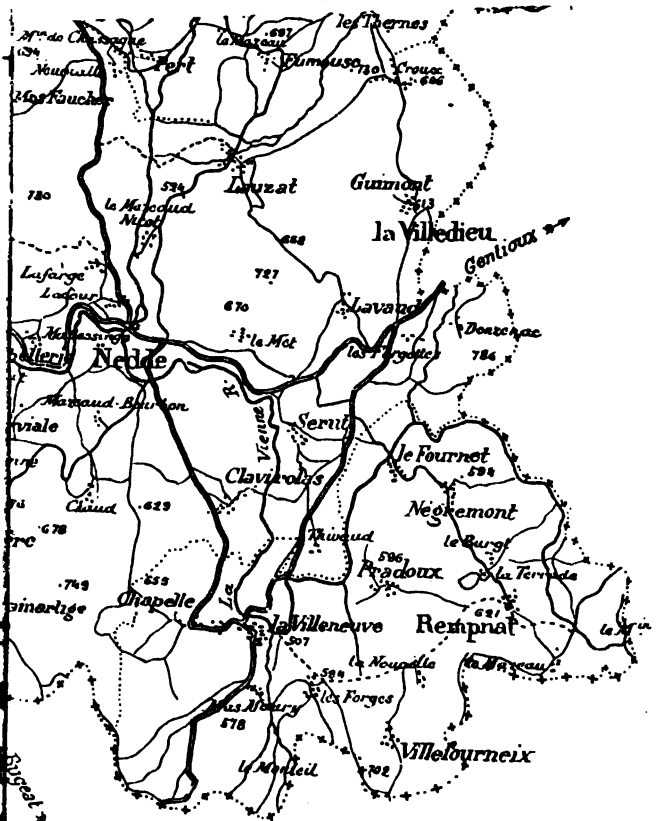
Furent prieurs de Montlaron : Gérard Roux, chanoine de l'Artige (1443), Léonard Fraisseix (1605), Jean de Brucelle, prêtre, habitant de Saint-Léonard (1682), Louis de Brucelle (1683), Martial de La Chambre, chanoine de Saint-Léonard (1691), Jean Gay, prêtre de Saint-Léonard (1734).

En 1751, le revenu de ce petit bénéfice n'était que de 23 livres. A cette date une ordonnance de l'évêque de Limoges prescrivit la démolition de la chapelle du prieuré. Les matériaux devaient servir aux réparations de l'église paroissiale de Saint-Julien; le curé de cette paroisse était tenu d'assister à la démolition de l'autel « pour recueillir les reliques qui s'y pourraient trouver ». Il était en outre ordonné que le nombre de messes dont était chargé le prieur serait réduit à une seule messe mensuelle qui serait célébrée en l'église de la dite paroisse; et ce à cause de la modicité des revenus de ce prieuré.

N'oublions pas de signaler la bonne fontaine qui se trouve près de ce village. « Il existe au bois de Laron, dit M. Guibert, une fontaine dite de Sainte-Chabrière, et appelée quelquefois, mais à tort, semble-t-il, de Sainte-Geneviève, qui est le but d'un pèlerinage très connu dans le pays et très fréquenté pendant tout l'été, à partir de la moisson. Les paysans s'y livrent aux mêmes pratiques qu'au bord de la plupart de nos « bonnes fontaines ». On y voit quelques ex-voto : béquilles, linges, mèches de cheveux, touffes de laine. Les pèlerins jettent aussi des sous dans la fontaine, sorte de flaque d'eau d'une limpidité médiocre, qui se conserve dans un bassin naturel creusé au milieu d'un fragment de rocher. A ce lieu se rattache une légende, écho fort reconnaissable de l'histoire si populaire de Geneviève de Brabant. »

SAMIS. — En 1806, 139 hab.; en 1836, 180 hab.; en 1896, 242 hab.; à 2,500 mètres du clocher de Saint-Julien.

Il y a une école dont la création est antérieure à 1876. En 1895, c'est une école mixte dirigée par une institutrice. Etaient présents



CANTON D'ARLES
d'après la carte
de l'Institut
(Service des cartes)

Extrait publié

1:50,000 (1 Centimètre pour 1 Kilomètre)

4 5 6 7 8 9 10 Kilomètres.

le 7 décembre 1895, 58 élèves, et le 6 juin 1896, 55. Pendant l'année scolaire 1895-1896, 43 garçons et 29 filles ont fréquenté l'école.

TRARIEUX. — En 1806, 12 hab.; en 1836, 15 hab.; en 1896, 20 hab.; à 3,000 mètres E.-N.-E. de Saint-Julien.

L'étang de Trarieux est situé à l'Est du hameau de Trarieux; sa longueur est de 170 mètres sur une largeur de 60 mètres.

Le baron de Peyrat prélevait sur cevillage cinquante-cinq sols d'argent et dix setiers de seigle. Au XVIII^e siècle on trouve les noms de plusieurs membres de la famille de L'Hermite ayant le titre de seigneurs de Trasrieux. On lit notamment sur le registre paroissial de Saint-Julien qu'en 1762 et le 7 mai, mourut au château du dit lieu, François de L'Hermite, écuyer, seigneur de Trasrieux, époux de Madeleine de Loménie.

VERDIER (Le). — En 1806, 23 hab.; en 1836, 41 hab.; en 1896, 36 hab.; à 1,000 mètres N.-O. du clocher.

Joseph DUBOIS.



ADDITIONS ET CORRECTIONS

Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin, t. XLVI, p. 170 et 186. — L'abbé Richard, qui dirigea le collège d'Eymoutiers pendant plus de dix ans, n'est pas né en 1730, mais bien en 1733 à Limoges. (Voir Registre des baptêmes et naissances (paroisse de Saint-Michel de Limoges), le 29 décembre 1733, et Registre des décès, le 14 août 1814). (A l'Hôtel-de-Ville de Limoges).

Ibid., t. XLVI, p. 172. — Le refrain patois est rapporté tel que nous l'avons entendu chanter par les paysans. C'est une vague réminiscence d'une chanson en onze couplets de l'abbé Richard, naïvement résumée en huit vers par nos campagnards qui, n'étant pas philologues, se soucient bien d'estropier les vers ou l'orthographe ! (Voir la *Vie de l'abbé Richard*, par l'abbé Lecler, dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XLVII, et le *Recueil de ses poésies patoises* publiées par M. Ducourtieux en 1899).

Ibid., t. XLVII, p. 279. — Au lieu de berlinois, lisez bernois. Dugué, venant de Berne, était originaire du Limousin.

Ibid., t. XLVII, p. 284. — Au lieu de : une immense crêpe ensanglantée, lisez : un immense crêpe ensanglanté.

UN LIMOUSIN AUX COLONIES

L'activité commerciale des bourgeois de Limoges est révélée par bien des documents ; leurs voyages dans les différents centres industriels de la France et de l'étranger sont connus ; on sait même qu'ils tiraient des îles lointaines les produits qui formaient une partie de leur commerce ; mais je ne crois pas qu'on en ait encore signalés quittant leur patrie, traversant les mers et se fixant dans les îles de l'Amérique, pour expédier chez eux les produits variés qu'on trouve dans ces contrées.

Le commerçant limousin n'aimait pas la mer ; plus volontiers il trafiquait sur le continent, et c'était par correspondance qu'il se procurait les produits des îles lointaines. Un document particulièrement curieux au point de vue des mœurs et des idées de la bourgeoisie limousine, semble écrit dans ce sens : ce sont les conseils laissés à ses neveux par Etienne Benoit, vivant dans la seconde moitié du ^{xv}^e siècle. Ces avis jouissaient d'une grande autorité parmi les Benoit, qui se les transmettaient de père en fils ; ils renferment en particulier cette recommandation : « Ne mettez rien sur la mer, à moins que vous ne gardiez par devers vous un capital suffisant pour pouvoir, en cas de perte de ce que vous y aurez mis, faire honneur à vos affaires avec ce que vous aurez conservé ; et surtout, on ne doit rien mettre sur la mer en hiver (1). »

Il y a eu cependant des exceptions à ces habitudes, mais je ne les crois pas nombreuses : Léonard Garat, né à Limoges le 19 juillet 1747, après avoir fait ses études au collège de cette ville, voulait entrer au séminaire des Ordinand pour y recevoir les ordres, mais il fut obligé de faire un voyage à Saint-Domingue pour y régler des affaires de famille, et ce fut seulement le 10 octobre 1770, après son retour, qu'il put exécuter son projet.

(1) L. GUIBERT, *Livre de raison d'Etienne Benoit*, p. 33.

Messire de La Biche, écuyer, traversa aussi les mers, mais ce n'est pas à titre de commerçant, car il était lieutenant du roi dans l'Île-à-Vache. Cette île est située dans les Grandes-Antilles, vers la côte sud de l'île d'Haïti. Il était mort lorsque, le 24 octobre 1747, sa fille épousa son cousin-germain Jean-Baptiste-Joseph La Biche de Reignefort. Mais son fils, Grégoire de La Biche, écuyer, épousa dans cette île Marie-Anne-Elisabeth Laurent, et, le 14 juillet 1751, il assistait au contrat de mariage de sa belle-sœur, Louise-Damienne Laurent, avec François de La Faye, écuyer, chevalier de Saint-Louis, capitaine au régiment de Ponthièvre-cavalerie, passé au fond d'Isle-à-Vache; dans l'habitation de feu Joseph Laurent, père de la future épouse, dans la paroisse de Torbek (1).

On peut citer encore, à l'île Saint-Domingue, un autre Limousin, qui était originaire du Dorat : les archives de la Haute-Vienne possèdent le contrat de mariage de J.-B. Lherbon, « habitant de l'Amérique », fils de feu Jean Lherbon, « aussi habitant du quartier de Miralen, isle et côte de St-Domingue », demeurant actuellement en cette ville du Dorat, avec d^{lle} Marie-Anne Vacher de la Pouge, demeurant au château de Leychoisier, paroisse de Goux. Insinué en 1778 (2).

Quelques documents qui m'ont été confiés font connaître un François Jarrasson, qui alla séjourner à Saint-Marc, dans l'île de Saint-Domingue, et de là expédiait à Limoges, par La Rochelle, les produits de cette île. Le *connaissance* suivant offre quelque intérêt, en ce qu'il énumère les produits expédiés, et indique les frais de transport de chacun d'eux :

Je soussigné Guillaume Dubois, demeurant à La Rochelle, capitaine et maître après Dieu, du navire nommé *La Bien-Aimée*, du port de 300 tonneaux ou environ, 8 canons et 30 hommes d'équipage, étant de présent amaré au quai du port de Saint-Marc, pour le premier temps qu'il plaira à Dieu envoyer, aller à droite route, à La Rochelle, reconnais et confesse avoir reçu et chargé dans le bord de mondit navire, sous le franc-tillac d'icelui, de vous M^r F. Jarrasson, la quantité de trois barils de carré pesant net cent trente livres, un petit baril indigo pesant net vingt quatre livres, un quart café pesant net cent quarante livres, un balotin coton rouge pesant soixante livres, et sept barils confitures différentes pesant cinq cents livres, le tout sec et bien conditionné, marqué et numéroté de la marque et du numero mis en marge ; lesquelles marchandises je promets et m'oblige mener et conduire dans mondit navire, sauf les périls et risques de la mer, de quoi Dieu nous préserve, au lieu de La Rochelle, et là les livrer à M^{rs} Rasteau frères, négociants audit lieu, en me payant pour

(1) Comte de SAINT-SAUD, *Généalogie La Faye*, p. 179.

(2) Archives de la Haute-Vienne, B. 387.

mon fret, la somme de cinquante livres par quart de caret, dix sols par livre d'indigo, soixante deniers par livre de café, douze sols par livre de coton, et cinq sols par livre de confitures, avec les avaries aux us et coutumes de la mer ; et pour ce tenir et accomplir, je m'oblige corps et biens avec mondit navire, fret et aparaux d'icelui, en témoignage de vérité, j'ai signé quatre connoissemens d'une même teneur, dont l'un accompli par moi ou par mon écrivain, les autres de nulle valeur. Fait à Saint-Marc, le septième jour du mois de novembre mil sept cent quatre-vingt-un.

G. DUBOIS.

L'envoi que faisait F. Jarrasson se composait de produits connus de tout le monde, excepté peut-être le caret qui remplissait trois barils. Caret est le nom vulgaire d'une tortue très estimée qui se trouve sur les côtes de Saint-Domingue : *Testudo caretta* Knorr ou *Testudo imbricata* de Linné. C'est elle qui nous donne l'écaille, cette substance précieuse, employée dans les arts de luxe. On sait que l'écaille est recherchée à cause de sa dureté et du beau poli qu'elle peut recevoir, ainsi que pour sa transparence. On s'en sert pour confectionner des peignes, des boîtes, des tabatières et autres petits objets que vendaient et vendent encore nos marchands.

Un an après cet envoi, F. Jarrasson était de retour à Limoges. A ce moment il était sur le point de se marier. Son séjour à Saint-Domingue fut alors cause de difficultés qu'il n'avait pas prévues, et qu'il expose lui-même dans la supplique suivante :

A Monsieur le lieutenant général, en Guienne,

Supplie humblement François Jarrasson, marchand, habitant de Limoges, disant qu'il est à même de passer en mariage, mais comme il a été absent pendant cinq ans, qu'il a habité St-Domingue, l'évêque du diocèse de Limoges se refuse à lui accorder la permission d'épouser, qu'il n'ait justifié qu'il n'est pas déjà marié à St-Domingue.

Le suppliant ne peut justifier de cela même que par une enquête des personnes de foy qui l'ont vu audit lieu de St-Domingue, et c'est pour y parvenir qu'il a l'honneur de vous en donner la requête aux fins que

Ce considéré il vous plaise, Monsieur, de vos grâces, permettre au suppliant de prouver devant vous, tel jour et heure qu'il vous plaira indiquer, que pendant le temps qu'il a séjourné à Saint-Domingue il vivait garçon, qu'il n'était pas marié, et ferez bien.

F. JARRASSON, LALANNE.

Soit fait comme il est requis. Fait à Bordeaux le 11 septembre mil sept cent quatre-vingt-deux.

DE LAROSE.

Cette enquête de notoriété fut faite le lendemain :

Etienne Ferrand, négociant de Saint-Marc, Ile de Saint-Domingue, y est-il dit, demeurant actuellement à Bordeaux, rue Sainte-Croix, en la paroisse de Saint-Michel, âgé de 32 ans, auquel nous avons fait lever la

main, promettre et jurer à Dieu de dire vérité. Enquils sur la connaissance dudit François Jarrasson, s'il est son parent, allié, en quel degré, serviteur, domestique, créancier, débiteur, ami ou ennemi. Dit le connaitre, dénie les objets de l'ordonnance. Dépose moyennant son serment, que pendant environ cinq ans que ledit François Jarrasson a habité la ville de Saint-Marc, dans l'île Saint-Domingue, et jusqu'au moment où il a passé en France, il y a environ trois mois, dans le même convoi où était le déposant, lui déposant a vu et fréquenté habituellement ledit Jarrasson, mais qu'il n'a vu ny ouï dire, par lui, ni par d'autres, qu'il fut marié, qu'il l'a au contraire toujours vu vivre en appartement et sans femme, qui est tout ce qu'il a dit savoir.....

Jean-Baptiste Chippel, capitaine de navire du port du Havre de Grâce, demeurant actuellement à Bordeaux, paroisse de Saint-Pierre, âgé de 34 ans, auquel nous avons fait lever la main, promettre et jurer à Dieu de dire vérité..... Dépose moyennant son serment que depuis environ cinq ou six ans, il a fait plusieurs voyages à Saint-Marc, île Saint-Domingue, qu'il y a vu et fréquenté ledit François Jarrasson, qui a passé en France, il y a environ trois mois, dans le même convoi où était le déposant, qu'il n'a jamais ouï dire par ledit Jarrasson, ni par d'autres, que ce particulier fut marié, qu'il s'est au contraire aperçu qu'il vivait en garçon, qui est tout ce qu'il a dit savoir.....

Muni de cette enquête de notoriété, notre marchand put enfin célébrer son mariage et continuer à se livrer à son négoce. Tout porte à croire que ses affaires prospérèrent ; mais bientôt arrivèrent les tristes jours de la Révolution qui, à Limoges comme ailleurs, ne furent pas favorables au commerce. Aussi semble-t-il avoir abandonné la ville. Il se retira à Burgnac, qui est aujourd'hui une commune du canton d'Aixe, et y posséda l'estime de ses concitoyens. Lorsque, au mois de juin 1790, les communes envoyèrent à Limoges leurs délégués pour nommer des députés à la Fédération des gardes nationales, François Jarrasson et Jean-Baptiste Dupuytrem représentèrent la commune de Burgnac (1).

Dès que l'ordre fut rétabli, nous retrouvons François Jarrasson, maire de Burgnac ; il signe, comme tel, le budget de cette commune le 29 vendémiaire an XIII (21 octobre 1804). Les *Annuaire*s nous le montrent encore maire de Burgnac jusqu'en 1807. Après cette dernière date, je ne trouve plus son nom. On sait seulement qu'à sa mort, arrivée quelques années plus tard, ses héritiers furent mis en possession d'une fortune assez considérable qu'il avait rapportée de Saint-Domingue.

A. LECLER.

(1) *Registres consulaires de Limoges*, tome VI, page 438. — La liasse de papiers contenant ce qui regarde François Jarrasson, renferme aussi les pièces qui m'ont permis d'écrire quelques lignes sur le berceau de la famille Dupuytrem. (*Bull. de la Soc. arch. et hist. du Lim.*, t. XLV, p. 326).

VIE DE GABRIEL RUBEN ⁽¹⁾

COMMUNIQUÉE PAR L'ABBÉ MONIQUE

Gabriel de Ruben Delombre, docteur en théologie, prêtre de l'Oratoire de Jésus, supérieur de la maison de Limogès, prieur de Villeneuve en Rouergue, et prieur de Notre-Dame du Saint-

(1) La Société archéologique doit la communication de cette très intéressante *Vie* d'un des ecclésiastiques les plus distingués auxquels notre province ait donné naissance, à un de ses membres dévoués, M. l'abbé Monique, mort récemment curé de Royères-Saint-Léonard, et qui en avait fait l'objet d'une lecture à la séance de la Société du 26 août 1890. M. Monique avait recueilli un nombre assez considérable de documents destinés à être utilisés dans un ouvrage qu'il se proposait de composer sur Eymoutiers et ses environs. La mort n'a pas permis à notre confrère de mettre en œuvre ces matériaux, dont quelques-uns ont cependant une véritable valeur; M. Monique n'a même pas eu le temps d'écrire l'introduction dont il désirait faire précéder le texte que nous donnons ci-dessus, et d'ajouter à celui-ci les notes les plus indispensables. Il est à regretter que sa copie ne nous fasse pas connaître à quel manuscrit original il a emprunté cette précieuse notice, et en quelles mains se trouve à présent ce manuscrit.

Cette *Vie*, écrite par un contemporain, comme en témoignent en termes exprès plusieurs passages, est des dernières années du dix-septième siècle, ou des toutes premières du dix-huitième. L'orthographe a été visiblement rajeunie dans beaucoup de mots; nous nous sommes conformé, ne pouvant recourir à l'original, à celle de la copie prise par M. Monique. Nous regrettons que le texte d'un grand nombre de lettres et de pièces mentionnées à la notice soit resté en lacune. Peut-être nous sera-t-il donné de pouvoir compléter, quelque jour, cette biographie si curieuse, si précise, et que nous sommes heureux de publier comme un modeste tribut à la mémoire d'un excellent confrère.

Le document que nous donnons ajoute des détails nombreux à ce qu'on savait du P. Gabriel Ruben.

Rappelons que M. le chanoine Arbellot a publié, en 1881, une intéressante notice sur lui, et que le P. Tabaraud, membre lui-même de l'Oratoire, lui a consacré une courte biographie. On trouve enfin quelques renseignements sur notre prédicateur limousin dans divers ouvrages de Collin, Nadaud, Legros, etc.

Sépulchre... (1), naquit d'une noble et ancienne famille dans la ville d'Emoustiers, en Limousin, le samedi 11 novembre 1623, jour et fête de Saint-Martin, à dix heures du soir.

Son père était messire Antoine de Ruben Delombre, sgr de La Vialle, et sa mère damoiselle Antoinette de Lestrade de La Chaize, l'un et l'autre d'une piété et d'un mérite distingués.

Ils le firent tenir à baptême sur les fonts le mercredi suivant, 15 du même mois. Son parrain fust messire Pierre Bardoulat de Planchemouton, conseiller du Roy, commissaire aux revues en la grand prévosté générale de Limousin, et lieutenant de la ville d'Emoutiers. Sa marraine fust Anne de Ruben Delombre, sœur à son père.

Il fust pourvu d'un canonicat dans l'église collégiale de Saint-Etienne d'Emoutiers, le dimanche 16 novembre 1636, sur la démission de messire Piere Dumont, et le 30 du même mois et an, son père l'amena dans le collège des Jésuites à Limoges, où il fut mis en seconde. Il y prit les quatre moindres (2) le 28 may 1638, le même jour que Jacques, son frère puynay, prit la tonsure, par les mains de Monsieur François de Lafayette, évêque de Limoges.

Ensuite il fut envoyé avec Jean Germain, un de ses aînés, chanoine de l'église collégiale de Saint-Germain, en la ville de Billom en Auvergne, aussi dans le collège des Jésuites, pour faire leur philosophie, où ils furent conduits par leur frère ayné le 2 octobre 1638. Là, ces deux frères vont commencer à aimer les sciences, s'appliquer tout de bon, et donner des marques de ce qu'ils feraient un jour. Ils firent un notable progrès, et parurent avec éclat dans les thèses qu'ils soutinrent publiquement sur toute la philosophie, le 24 may 1640, et qu'ils dédièrent à messire Pierre Vacher, escuyer, sgr de Beaurepayre, président au bureau des thrésoriers généraux de France, en la généralité d'Auvergne.

Immédiatement après leur philosophie, messire de La Vialle, leur père, étant venu à mourir au mois de septembre de la même année, ils allèrent à Bordeaux, à l'université, étudier en théologie. A peine sont-ils arrivés qu'ils donnent d'abord des marques de sagesse extraordinaires, se rendent plus assidus à leurs estudes, aiment et chérissent la théologie, où ils prennent un goût particulier pour une si haute science, qui leur donne la pensée de se consacrer plus particulièrement à Dieu, et de se mettre dans l'Ordre

(1) Et de son annexe, Saint-Pierre de Thoulonargue.

(2) Les ordres mineurs.

de Saint-Dominique, où notre Gabriel, plus ardent que son frère, quoique plus jeune, entra au mois de mars 1644, pour commencer à faire une retraite, pour mieux éprouver sa vocation. Ce bon exemple entraînait son frère, lorsque le s^r Delombre, leur frère aîné, adverty de leur dessein, inspiré peut-être par les seules lumières du Saint-Esprit, qui les voulait dans un autre estat, fit un voyage à Bourdeaux, où, après leur avoir parlé, et fait parler et écrire par des personnes de piété, ils changèrent de sentiment. Le 26 may, jour de la Sainte-Trinité, était le jour choisi par notre Gabriel pour prendre l'habit Jacobin. Une lettre tendre que lui écrivit Jacques, son plus jeune frère, ne contribua pas peu à le faire changer de dessein. Ensuite, ils continuèrent avec succès l'étude de leur théologie, qui leur mérita le bonnet de docteurs. Ils le reçurent dans la célèbre Université de Cahors, au mois de novembre 1650, après avoir soutenu les actes des thèses accoutumées dans de semblables occasions, le 28 novembre, avec l'aplaudissement et les éloges de toute cette illustre assemblée de docteurs, professeurs, et enfin de tous les assistants.

L'année suivante, Gabriel Ruben commença par prescher l'octave du Très-Saint-Sacrement dans la ville de Felletin avec un fruit inconcevable. L'on remarqua en lui des talens extraordinaires qui firent que Messieurs de son chapitre d'Emoutiers le choisirent et nommèrent d'entr'eux, avec l'agrément de monsieur de La Fayette, évêque de Limoges, pour être curé de Saint-Pierre-Chasteaux, bénéfice duquel ils sont curés primitifs, et l'un des plus considérables du diocèse.

Il accepta cet employ avec d'autant plus de plaisir, qu'il voyait plus de peines et d'embarras à servir comme il fallait cette paroisse, composée d'une partie de la ville d'Emoustiers, de ses quatre faubourgs et de plus de soixante villages, dans un pays de montagnes presque inaccessibles, fort éloignés les uns des autres, et jusqu'à deux lieues de son église, n'étant secondé que par un seul vicaire.

Combien de fois l'a-t-on vu traverser avec un zèle incroyable ces montagnes à pied, portant le Saint-Sacrement à ses malades, dans les endroits les plus écartés, et dans un temps où la neige et la glace rendait tout ce pays presque impraticable, et la nuit et le jour, ne s'étant jamais voulu servir, quelque mauvais tems qu'il pût faire, de chevaux, lorsqu'il fallait porter Notre-Seigneur, ou administrer l'Extrême-Onction à ses malades, qu'il ne quittait presque pas qu'ils n'eussent expiré ou ne fussent tout-à-fait hors de danger. Aussi bien un de ses oncles, théologal du même chapitre, homme d'une science et d'une piété consommée, et qui était dans l'admiration de voir ce cher neveu, son esclave, dans toutes ces

saintes pratiques, disait : « Hélas, que mon neveu serait heureux si Dieu l'appelait de ce misérable monde, et qu'il aurait gagné le ciel à bon compte ! »

Il était continuellement occupé à faire ses prosnes, ses prédications et ses catéchismes luy-même, croyant que son vicaire ne devait faire ces fonctions que dans le tems qu'il ne le pouvait pas luy-même. Et comme il trouva beaucoup d'ignorance dans ses paroisiens qui avaient esté fort négligés, il commença par y faire une mission célèbre où il appela le Tr. R. Père Lejeune, vulgairement appelé le Père-Aveugle, prêtre de l'Oratoire de Jésus (dont les escrits et sermons sont aujourd'huy admirés de tout le monde), avec un nombre, suffisant pour ce lieu, de personnes d'élite, qui y travaillèrent efficacement pendant un mois et demy.

Il servit cette cure de la même manière l'espace d'environ quatre ans, sans qu'il retirât de son chapitre aucun revenu que sa seule présence au chœur où il était obligé d'assister en qualité de chanoine, attendant la récompense de ses travaux et de ses veilles de Celui qui la donne abondamment et sans fin.

Monsieur l'Evêque de Limoges voulut que, pendant ce même tems, il fust prêcher l'Advent de 1652 et le Caresme de 1653 à Brive, ce qu'il fist uniquement par un pur motif d'obéissance pour son évêque. Il fist si bien pour un jeune prédicateur, que la même année, messire Jules de Mascaron, lors évêque de Tulle, l'y ayant entendu, le demanda à Monsieur l'évêque de Limoges pour être le prédicateur de sa cathédrale l'Advent et le Caresme suivant, auquel ne l'ayant pu refuser, il ne voulut jamais souffrir qu'il prist d'autre logement à Tulle que dans son évêsché, avec luy, où il luy donna toutes les marques de bonté, de tendresse et d'amitié pendant cet Advent et ce Caresme.

M. de Ruben avait été pourvu peu auparavant en cour de Rome du prieuré et cure de Bujaleuf en la Marche, au diocèse de Limoges, duquel il avait pris possession le 29 de septembre.

Il trouva cette paroisse dans une situation telle que à coup sceur elle avait besoin d'un prieur comme celui-ci. Elle estoit dépourvue de tout. Il fust obligé, lorsqu'il y fust prendre possession, d'y faire apporter tous les ornements mesme de l'autel, jusques aux nappes et devant d'autel. Il n'y avait presque pas de couverture ny pavé qui vallut dans l'église. Point de voûte, ny de lambris : pas même blanchie ; la maison ou prieuré, aussi en très mauvais état. Songeant d'abord à faire fleurir la foy et la piété, il s'appliqua ensuite à parer son église, et sa maison qu'il mit en l'état qu'on le voit aujourd'huy, et où il employa de son propre bien de patrimoine. Son église fust rendue assurément l'une des plus propres du diocèse

et des mieux tenues ; rien n'y manque, bien peinte, tapissée, et possède même de très beaux et riches ornemens de toutes les couleurs de l'église. Et tout cela par les soins et aux dépens de notre prieur ou de Jacques de Ruben, son frère, son successeur dans ce bénéfice, qui, suivant les traces de son frère, consuma aussi non-seulement les revenus, mais encore une bonne partie de son droit de légitime qui était fort considérable, ayant distribué le surplus aux pauvres.

A même tems qu'il avait pris possession du prieuré de Bujaleuf, M. de Ruben résigna son canonicat d'Emoutiers en faveur de Léon Pierre Bardoulat, qui n'était point de ses parents, uniquement parce qu'il trouva là un bon sujet. Il disait qu'un prestre ne peut pas garder deux bénéfices, non plus qu'un homme deux femmes.

Il permuta donc ce bénéfice de Bujaleuf avec son frère pour la théologale d'Emoustiers, afin de pouvoir mieux vacquer aux études qu'il aimait passionnément et à la prédication pour laquelle il avait de l'inclination dès ses plus tendres années et les plus beaux talens qu'on puisse souhaiter, et ou son évêque voulait qu'il s'appliquât particulièrement, pour l'instruction des peuples. Il l'occupait continuellement dans son diocèse ou aux missions, emploi qu'il auroit préféré, s'il avoit esté son maître, à tous les plus grands, disant que son inclination était d'annoncer l'Evangile aux pauvres, ne se croyant pas capable de ces grands emplois qui ont beaucoup d'éclat et peu de fruit, en comparaison de celui qu'on fait auprès des pauvres.

L'an 1654, messire Alain de Solminihac, évêque comte de Cahors, sur la réputation de Madame Germain, fondatrice des religieuses orphelines de Saint-Joseph à Limoges, et de M. de Ruben son directeur, les demanda à M. l'Evêque de Limoges, pour en établir une maison à Cahors. Ne pouvant les luy refuser, la maison de Limoges étant déjà bien établie, ils partent l'un et l'autre et s'en vont à Cahors où M. l'Evesque les reçoit à bras ouverts et avec des marques et témoignages d'amitié inconcevables. Comme ce saint prélat eust reconnu dans la personne de ce directeur beaucoup plus de mérite et de vertu que la réputation quoique grande n'en avait publié, il le prit pour son directeur afin de le retenir auprès de luy.

Voyant que M. l'Evesque de Limoges luy redemandait ce qu'il luy avait presté, le meilleur bénéfice de son diocèse, qui est le prieuré et cure de Bach, près de Cahors, ayant vacqué, il en pourvut incontinent notre M. de Ruben qui ne le voulait pas accepter, s'excusant sur la charge d'âmes. Il n'en prit possession qu'aux pressantes sollicitations de Monsieur de Cahors qui, pour l'y obliger,

l'en fist encore prier par Madame Germain qu'il regardait comme une sainte et qui avoit tout pouvoir sur luy.

Les (1) allèrent bien plus avant. Se voyant déjà cassé, Monsieur l'Evesque escrivist au Roy pour luy demander M^r de Ruben pour son coadjuteur et luy aider dans ses fonctions épiscopales. Le Roy, connaissant le mérite et la vertu de ce saint prélat, luy envoya un brevet en blanc pour le remplir de la personne qu'il luy avait demandée ou de telle autre qu'il jugerait le mieux, se déchargeant absolument sur luy de ce choix. Monsieur de Cahors, voyant qu'il avait obtenu ce qu'il souhaitait de passion, en fist une confidence à Madame Germain, de laquelle ce prélat prist toujours les advis pendant tout le tems qu'elle fust dans son diocèse. Elle ne pust s'empescher d'en découvrir quelque chose à son directeur, quoique pourtant à mots couverts; mais comme M^r de Ruben avait un esprit vif et pénétrant, il ne luy en fallut pas davantage pour luy faire comprendre ce qui en estoit, Monsieur de Cahors luy ayant dit souvent qu'il étoit sur le point, pour se décharger d'une partie du soing de son diocèse, de demander un coadjuteur, sans luy avoir pourtant découvert sa pensée. Au même instant, Monsieur de Ruben s'en va trouver cet illustre évesque, le prier de reprendre le bénéfice dont il l'avait honoré d'une manière si obligeante, ne se sentant pas capable de s'acquitter comme il fallait du soin du troupeau qu'il luy avait confié; qu'il fallait avoir des talens et des qualités qu'il n'avait pas; qu'à présent il connaissait cet employ estre au dessus de ses forces; qu'il estoit résolu (fuyant cette élévation à l'épiscopat avec le même empressement que les autres la recherchent), même de quitter tout-à-fait le monde, et se retirer dans quelque maison religieuse pour y travailler dans une paisible retraite plus particulièrement à son salut, après avoir travaillé assez de tems à celui du prochain. A quoy Monsieur de Cahors répondit : qu'il pouvait disposer de son bénéfice de Bach en faveur de qui il jugerait à propos; qu'il en ferait un meilleur choix que luy; qu'il méritait les premiers emplois du royaume; qu'à son égard il n'avait à disposer que de son évêché de Cahors; que le Roy lui avait fait honneur de luy envoyer un brevet en blanc pour se nommer un coadjuteur; qu'il avait jetté les yeux sur luy, ne connaissant pas une personne au monde qui fust plus capable de le mieux mériter. Luy disant encore : « *Et tu, Ruben, filius meus primogenitus.* » A ces paroles, il répondit, avec des sentiments d'une humilité inconcevable, tout ce que l'Ecriture et les Pères ont dit de plus fort pour s'en excuser, et obliger ce bon prélat, non-seule-

(1) Un mot illisible.

ment de disposer de son bénéfice de Bach, mais encore de *changer* sa résolution, le conjurant de la part de Dieu de n'avoir pas *même* cette pensée ; que s'il croyait qu'il y persistât, il prendrait la fuite la nuit s'il ne pouvait pas le jour ; qu'enfin ce n'était pas la volonté de Dieu qui l'appelait ailleurs. Monsieur l'Evesque *ajouta* à ses pressantes sollicitations celles de Madame Germain. Il la fit agir fortement auprès de Monsieur de Ruben pour l'obliger d'accepter, et Monsieur de Ruben, au contraire, faisait agir Madame Germain pour prier Monsieur de Cahors de disposer de son bénéfice et d'éloigner la pensée de son esprit de le nommer son coadjuteur, s'estimant très indigne de ces deux emplois. Monsieur de Cahors, voyant qu'il ne pouvait en aucune manière faire résoudre M^r de Ruben, luy dit : « Eh bien, puisqu'il n'y a pas moyen de faire ce que je veux, pour le bénéfice de Bach, vous en ferez comme il vous plaira ; je suis résolu de n'y point nommer tant que vous vivrez ; résignez, permuttez, vous en estes le maître ; et je suis sûr, de quelque manière que la chose tourne, il sera très bien remply ; mais enfin, puisque vous me demandez de vous dispenser d'être mon coadjuteur par des vues que je ne peux pas pénétrer, vous ne sauriez vous dispenser devant Dieu de me dire votre sentiment sur le choix que j'ai à faire en me nommant plusieurs personnes. » — « Monseigneur, luy répondit-il, vous avez plus de lumières que moy qui ne suis qu'un très-indigne prestre, et je ne me crois pas capable de vous dire mon sentiment sur une affaire d'une telle importance. » Mais quelques raisons qu'il put alléguer, il fallut qu'il s'expliquât, ce qu'il fit en faveur de M. de Lévis, un de ses bons amis, d'ailleurs personne d'un mérite très distingué, qui fut nommé coadjuteur, et sacré Evesque de Sarlat. Ce fust luy-même qui fist les honneurs funèbres de Monsieur de Cahors, et sa première entrée comme évêque l'an 1660.

Ce fut donc en 1655 que tout ceci se passa.

Voilà que M. de Ruben songe tout de bon à faire une retraite du monde, à entrer chez les RR. PP. de la Doctrine chrestienne. Il vit leur général à Tholose pour cela, qui, avec les PP., le reçut à bras ouverts. Ils lui font entendre qu'ils ont plusieurs maisons qui ne sont pas des mieux establies, entr'autres une à Villefranche en Rouergue, où ils scavent un prieuré simple dans le voisinage qui rendrait cette maison des meilleures de leur congrégation, s'il voulait permutter celui de Bach avec celui de Villeneuve qui n'était qu'à deux lieues de Villefranche, et qu'ils pourraient même, pour la gloire de Dieu, unir à leur maison, avec ce prieuré, d'autres bénéfices qui en dépendaient. Là dessus, il en conféra avec Monsieur de Cahors, qui protesta encore de ne point disposer de Bach, et

qu'il peut le permutter avec celui de Villeneuve, qu'il connaît le titulaire qui est très homme de bien.

Il n'en fallut pas davantage. Voilà la permutation faite et M^r de Ruben qui se dispose d'exécuter son dessein, lorsqu'il reçoit en 1636 une lettre de son évêque qui luy marque qu'il ne l'a pu refuser à M^r l'Evesque de Pamiers pour y prescher dans sa cathédrale l'Advent et le Caresme suivant. Il demande ce tems aux DD. qui le luy accordent avec plaisir, de sorte qu'il quitte son saint evesque avec bien de la peine et du chagrin dans leur séparation; enfin c'est l'ordre et la volonté de Dieu. Il s'en va chez un autre saint prélat chez qui il est receu comme chez Monsieur de Cahors, où il remplit glorieusement son ministère. Il fait encore une mission abondante et convertit quantité d'huguenots dans cette comté de Foix. Il fait une retraite chez Monsieur de Pamiers qui luy fait cognoistre que Dieu veut encore se servir de luy pour annoncer sa parole aux peuples et travailler aux missions, et qu'il n'est pas encore dans le tems où il se puisse reposer.

Sur sa réputation qui se répand en Languedoc, Monsieur l'Archevesque de Tholose le demande et le fait prier par Monsieur de Mazurier, vicomte d'Ambeveres (?), procureur général du Parlement de Tholose, son amy intime, pour y prescher l'Advent de 1637 et le Caresme suivant. Il ne peut refuser ny l'un ny l'autre. Monsieur de Mazurier ne voulut jamais souffrir qu'il prist d'autre logis que le sien, luy donnant son hôtel, sa table et son carosse pendant tout son séjour, et Monseigneur l'Archevesque, tout le Parlement, les grands et les petits, abandonnèrent tous les autres prédicateurs pour suivre M^r de Ruben, ce qui causa beaucoup de jalousie et de peine chez les RR. PP. Jésuites et autres moines.

On lui suscite un procès qui est porté au Parlement de Tholose au sujet de son nouveau bénéfice et prieuré de Villeneuve, qui l'empêche de se rendre près de son prélat, qui luy escrit des lettres très pressantes pour des affaires de son diocèse et de la dernière conséquence.

N'ayant pu quitter Tholose, Monsieur l'Evesque de Pamiers voulut encore le posséder et faire prescher chez luy l'Advent de 1639, et M^{rs} de Tholose le Caresme suivant à la Dalbade (1), et M^r l'Ar-

(1) Nom d'une des églises paroissiales de Toulouse. Notre-Dame de La Dalbade (*dealbata*) et Notre-Dame de La Daurade (*deaurata*) étaient ainsi appelées parceque, dans la première de ces églises, la statue de la Vierge était blanche, et dans la seconde, dorée. C'est sur l'autel de La Daurade que sont déposées les récompenses des concours annuels des Jeux Floraux.

chevesque l'Octave du Très-Saint-Sacrement à Saint-Etienne, dans sa métropolitaine. Après l'Octave, il fust faire une mission chez M^r de Mazurier.

Ayant travaillé pour les autres, il n'était pas juste de s'oublier. Il fit au mois de septembre une retraite chez le célèbre Monsieur du Vignaux. Il n'avait pas aussi oublié les morts, puisqu'il avait presché l'Octave dans l'église de MM. les Pénitents noirs l'an 163... (1) où la reine-mère l'honora de sa présence dans plusieurs prédications, toute la cour étant à Tholose pour le mariage du Roy.

Ce fust dans ce temps que Madame de Mazurier s'étant accouchée d'une fille et Mademoiselle étant logée dans son hostel, M^r de Mazurier fist à M^r de Ruben l'honneur de luy présenter sa fille pour la tenir à Baptême avec Mademoiselle. Il s'excusa avec une grande humilité et pria M^r de Mazurier, au nom de Dieu, de faire un autre choix ; qu'il ne méritait pas un tel honneur ; et là-dessus, M. de Mazurier voulut absolument que M^r de Ruben fit choix d'un parrain, puisqu'il ne voulait pas la porter luy-même. Ce que voyant, il ayma mieux dire son sentiment, et pria M^r de Mazurier de faire cet honneur à M^r le premier président, ce qu'il fist.

Ensuite, s'étant rendu à Limoges, son évesque le fait prescher l'Advent de 1660 dans sa cathédrale et le Caresme, en suite de quoy il y avait un si grand concours de peuple, qu'à peine l'église, toute grande qu'elle était, pouvait contenir tous les auditeurs.

Ce fust dans ce tems là qu'il persuada à son prélat d'establir un séminaire pour l'instruction des jeunes ecclésiastiques dans son diocèse, et luy offre avec son frère tout ce qui peut dépendre d'eux pour ce sujet. M^r l'Evesque, ravy de cette proposition qu'il goûta avec un plaisir indicible, accepta ces offres, et les choisit pour être les directeurs et en quelque manière les fondateurs d'une si grande œuvre, qui fait à présent distinguer le clergé de cette province d'avec tous les autres du royaume, par le mérite, la vertu et la science que les ecclésiastiques acquièrent dans une si bonne école. Les premiers fondemens en furent donc jettés avec tout le succès imaginable chez nos deux frères, dans leur maison et prieuré de Bujaleuf, où ils commencèrent à recevoir, et faire tous les exercices spirituels aux prétendans aux ordres. Ils furent d'abord en si grand nombre que cette maison ne pust pas suffire longtemps pour les y loger. Leur Prélat y fust plusieurs fois, et en voyant ces effets admirables, il donna son chasteau d'Isle près Limoges, pour servir à ces M^{rs} en attendant qu'on pust leur bastir dans Limoges un édifice propre à un si grand dessein, dont on aperçut bientôt les mer-

(1) Date restée incomplète au ms. Il s'agit de 1639.

veilleux fruits qui en provenaient. Ce fust le 21 octobre 1661 qui fust choisi pour cette transmigration de Bujaleuf à Isle, où ils ne furent pas arrivés que notre M^r de Ruben commença par une mission le 24 du même mois, et à la fin de laquelle, à la tête de son clergé, il fist l'ouverture du Jubilé. Là, notre incomparable Ruben donna des marques d'un zèle tout divin et des grands talens que Dieu luy donnait de plus en plus pour annoncer son évangille et pousser le pécheur à se convertir tout de bon. Les deux frères continuèrent à donner leurs soins pour ce séminaire, jusqu'à ce que voyant qu'ils ne pouvaient pas vacquer à tant d'employs ou Dieu les appelait, soit pour la prédication, soit pour les missions, ils prièrent Messieurs de Saint-Sulpice de Paris, où ils étaient demeurés longtemps, de leur envoyer quelques personnes de mérite pour conduire ce nouveau seminaire soit pour le spirituel, soit pour le temporel. On avait déjà commencé à faire bastir à Limoges une maison qui est la plus belle et la plus régulière de la province, et capable à présent de loger très-commodément 100 ou 150 ordinands (1). Elle a été achevée aux dépens de Monsieur Louis de Lascaris d'Urfé, évêque de Limoges, mort en odeur de sainteté, et par les soins de Messieurs de Bourdon, docteurs en Sorbonne, qui furent ceux que M^r de Ruben avait demandés à Messieurs de Saint-Sulpice.

Cet employ et cette occupation qu'avait donné M^r de La Fayette à notre M^r de Ruben, fist qu'il ne put pas s'éloigner de son diocèse l'an 1661 pour aller prescher dans plusieurs cathédrales où il était demandé. Son évesque, pour le tenir près de luy, voulut qu'il preschat l'Advent à Saint-Léonard, qui est une de ses terres, et le Carême suivant, dont il avait des nouvelles tous les jours.

M^r de Ruben est pourvu en 1662 de la prévosté d'Eymoutiers sur la résignation de M. de La Pomélie. Ses bulles sont du mois de janvier. Il refusa ce bénéfice comme il avait refusé l'évêché de Cahors. — Cette même année il fit plusieurs missions : — En janvier, une chez M^r de Gedouin, vicomte du Monteil, gendre de M^r de Cressat, un de leurs parens et amys ; — en octobre, une autre à Faux.

Il fust prescher l'Advent et le Carême 1663 et l'Octave du Saint-Sacrement à Bordeaux, dans l'église de Saint-Remy, et ce, à la

(1) Le séminaire des Ordinands est devenu une caserne de cavalerie (grand quartier des Dragons). — La venue des Sulpiciens à Limoges avait été annoncée miraculeusement au saint fondateur de la congrégation lors de son passage dans notre ville et d'un pèlerinage qu'il fit au tombeau de saint Martial. M. le Supérieur du Séminaire de Limoges a recueilli sur l'histoire de l'établissement des notes extrêmement précieuses.

prière et sollicitation de M^r l'Archevesque et de Madame la Première, qui luy en escrivirent plusieurs fois pour ce sujet, et aussi bien que M^r de Limoges. J'ai cru à propos d'incérer icy mot-à-mot leurs lettres pour faire voir l'estime et la considération qu'ils avaient pour lui..... M^r l'Evesque de..... avait presché le Caresme et Advent précédent à Saint-Remy, mais M^r de Ruben l'effaça entièrement, et M^{rs} du Parlement ne manquèrent jamais une occasion de l'entendre. Enfin il était suivi des grands et des petits.

Il mangeait très souvent chez Monsieur l'Archevesque et chez Monsieur le Premier, qui se plaignaient de ce qu'il n'y allait pas ordinairement. Madame la Première luy avait donné un de ses carrosses pendant tout son séjour de Bourdeaux.

Il prescha pendant son Advent et Caresme dans d'autres églises et communautés; à Saint-Siméon (?) le 1^{er} de l'an 1663, où fust M^r l'Archevesque et presque tout le Parlement; aux Orphelines, aux Carmélites, aux Ursulines, à la Manufacture, et presque dans tous les couvens de Religieuses de Bourdeaux.

Pendant l'intervalle, il fit une mission à Gradignan et s'occupa à terminer, par sa médiation, plusieurs grands procès parmy les principaux de Bourdeaux; réunir des femmes séparées d'avec des conseillers leurs marys, et enfin il s'employait également pour les petits et pour les grands. L'on peut même dire que l'on n'a jamais tant vu de conversions d'huguenots et autres, comme pendant tout ce tems.

Il fust régalé magnifiquement le jour de Pâques par M. de St-Luc, lieutenant du Roy en Guienne; le lundy, par M. l'Archevesque; le mardy, par M. le Premier; le mercredy, M. l'Archevesque l'amène à Lormon; le jeudy, M. le Premier l'amène chez lui à pour se délasser un peu de ses fatigues, et luy fit promettre son frère pour prescher l'Advent et le Caresme suivant à Saint-Remy. Enfin il finit à Bourdeaux par l'octave du Saint-Sacrement. Après quoy s'étant retiré, il fit deux missions: l'une en octobre à Pressignac, l'autre en novembre à Chabanais.

En janvier 1664, il fit mission à Etagnac; en avril, à Villeneuve, dans son bénéfice.

Je n'ay pu découvrir encore ou est-ce qu'il prescha les Advents et Caresmes de 1663, 64, 65, 66. Je trouve pourtant qu'il fait mission à Serre, dans le diocèse de Pamiers, en février 1665; en mai, à Engoulême et à Niort; les mois suivants à Crillon, à Ouradour et puis à Nontron, à la prière de Madame de Grammont, abbesse d'Ausonne, leur amie.

En janvier 1666, il fait mission à Emoutiers avec le Père Aveugle (1); en août, à Bujaleuf, où leur prélat les honore de sa présance le 15 août, et au mois d'octobre il fait mission à Saint-Amand (?), près Rochechouard.

Aux fêtes de l'Ascension 1667, mission à Saint-Remy, à Bourdeaux, ensuite à Sainte-Croix, qui furent des plus célèbres qu'il aye fait de sa vie. Il ne peut refuser M. l'Evesque de Cahors qui lui avait l'obligation de son evesché, pour prescher l'Advent de 1667 dans sa cathédrale, et le Caresme suivant. Il est reçu avec des témoignages de l'amitié la plus étroite de la part de cet Evesque et de toutes les personnes de considération de Cahors, aussi bien que des pauvres à qui il avait fait de grandes charités.

Cet Advent et Caresme furent suivis des missions de Saint-Junien, à la feste de Saint-François-Xavier, et d'une retraite qu'il fit au mois d'octobre à Grammont.

Sa réputation et la bénédiction que Dieu continuait à donner à ses travaux firent que Monsieur l'Evesque d'Agen n'oublia rien pour l'obtenir pour prescher l'Advent de 1669 dans sa cathédrale, et le Caresme de 1670. Il est reçu de la manière du monde la plus obligeante; Monsieur l'Evesque ne permet pas qu'il loge ailleurs qu'à l'Evesché, ne le regardant pas comme un simple prédicateur, mais avec des égards et des considérations comme s'il avait été son frère ou un autre évesque. Monsieur d'Agen lui disait même qu'il avait plus d'estime pour luy que s'il était un des ses confrères, n'ayant tenu qu'à luy de l'estre et qu'on ne pouvait considérer cette action sans en concevoir beaucoup d'avantages. Ce prélat était un des plus saints hommes du royaume et qui faisait le plus d'estat des personnes de mérite. Il offrit à Monsieur de Ruben un canonicat dans sa cathédrale qui vint à vacquer pendant l'Advent et l'exorta avec beaucoup d'empressement à l'accepter, luy faisant voir que les obligations d'un chanoine ne sont pas si dangereuses que celles d'un prélat qui est chargé du soing des âmes de tout son troupeau. Il n'y eust pas de moyen de l'obliger à accepter ce parti que Monsieur d'Agen luy offrait pour le retenir auprès de luy, bien que M. de Ruben aye avoué qu'il n'a jamais esté si tenté de demeurer auprès de personne comme auprès de cet évesque par rapport à sa vertu et à son mérite. Il est vray que Dieu demandait de luy qu'il fust non pas à un seul diocèze, mais presque à tous ceux du royaume, voulant qu'il semât partout la divine parolle de son évangile, qu'il possédait si bien que M. l'Evesque de Pamiers et tous les grands

(1) On sait que le peuple désignait sous ce nom le fameux P. Lejeune.

hommes qui le connaissaient, disaient que quand l'Ecriture et les Pères seroient perdus, M. de Ruben, seul, serait capable de les remettre au jour.

Monsieur d'Agen ne se contenta pas de cet Advent et de ce Caresme. Il voulut encore une mission que M. de Ruben luy fit à Agen au mois de may avec son frère.

Après l'Advent, en se retirant chez luy, ayant passé par Bourdeaux, étant à Engoulême, Monsieur l'Evesque le retint quelques jours auprès de luy et le pria de luy donner une prédication dans sa cathédrale, ce qu'il fist le 26 janvier 1670, et il y eust un concours de peuple inconcevable.

Messieurs du chapitre de Saint-Cernin de Tholose, après avoir persévéré tous les ans à le demander à Monsieur l'Evesque de Limoges, l'obtinrent enfin pour y prescher l'Advent de 1670 et le Caresme de 1671 dans leur église, qui passe pour la plus sainte de l'univers, par rapport aux corps saints et précieuses reliques qui y sont conservés avec une grande vénération. Il y a sept corps d'Apostres. Sur la porte du chœur de cette église l'on y voit escript ces deux vers en lettres guothiques :

*Omnia si lustres aliena climata terræ,
Non est in toto sanctior orbe locus.*

Messieurs les évesques et abbés circonvoisins et enfin les personnes de la première qualité se font un grand honneur de pouvoir être receus dans cet illustre corps en qualité de chanoines honoraires et l'on les voit souvent faire des brigues pour cela. Monsieur de Ruben n'eust pas besoin d'en user de même pour y estre admis en cette qualité, puisqu'un matin qu'il ne s'attendait pas à cet honneur, il vit arriver en carrosse deux de M^{rs} les chanoines, aux Pères de l'Oratoire où il logeait, dans le tems qu'il montait dans le sien, pour aller prescher. Ils luy dirent estre là comme députés, et de la part de M^{rs} de leur chapitre, pour le prier d'agréer une aumusse qu'ils luy apportaient et de leur vouloir faire l'honneur d'estre agrégé parmi eux comme chanoine honoraire. Ils le conduisirent dans leur église, l'amenèrent dans leur chœur, luy marquèrent une place et enfin, après les cérémonies dans de pareilles occasions, ils le conduisirent, l'aumusse sur le bras, à la chaire, du prédicateur, où il prescha avec son zèle ordinaire, et où il se fit admirer dans un petit discours qu'il entremesla et ajusta à son sujet sur le nouvel honneur que luy venaient de faire ces Messieurs. Cet impromptu parut d'autant plus beau qu'ils savaient que M. de Ruben ne s'attendait point à cela; il enleva tout son auditoire. Un

de mes amis me marqua que la foule y fut toujours si grande qu'il y avait des jours que l'on comptait à la porte jusqu'à 100 carrosses, mais ordinairement 80 à 90.

Je ne trouve pas de mémoires qui m'apprennent ses autres emplois cette année, ni le Caresme suivant.

Je trouve qu'il presche l'Advent de 1672 et le Caresme d'après à Narbonne, chez Monsieur le cardinal de Bonzi. Il fait mission au mois de juin à Goules (1); à Tarnac en septembre, où Monsieur de Mascaron, Evêque de Tulle, les (2) honora de sa visite. Il fait une retraite en novembre à Salagnac, chez les RR. PP. Bénédictins, et il achève cette année par une célèbre mission à Lymoges, en décembre, pendant laquelle il presche l'Advent, et le Caresme de 1674 à la cathédrale.

Je n'ay pas trouvé ses autres occupations pendant le cours de cette année.

Une lettre de Madame la Première de Bourdeaux nous apprend qu'il estait engagé d'aller prescher l'Advent de 1675 et le Caresme de 1676; mais une autre lettre que j'ay veue, qu'il escrivoit à un de ses amis, m'apprend qu'il s'en excusa, à cause des brouilleries du Parlement qui arrivèrent cette année-là.

Ils sont en retraite à Paris dans la maison de l'Oratoire au mois de juillet, et ensuite s'en vont faire une mission à Niort, et puis une pour Messieurs de Saint-Martial de Limoges, à Verneuil, qu'ils font en décembre.

Au commencement de l'an 1676 et en février, ils font une mission à Viam, où Monsieur l'Evêque est de la partie. Ensuite ils en font une très célèbre à La Rochefoucaud, chez Monsieur le Duc, où ils convertirent un très grand nombre d'huguenots de toute sorte de condition. Après cette mission, ils furent se reposer quelque tems chez Monsieur le comte de Larocheaymond à Mainsat, un de leurs bons amis. Ils s'y préparent à prescher l'Advent et le Caresme à Saint-Amable de Riom.

Ils avaient été appelés par M^{re} de ce chapitre et par M^{re} les consuls par ordre de Monsieur l'Evêque de Clermont qui leur fit mille accueils et leur donna tous les mêmes pouvoirs qu'il avait lui-même. M. de Ruben prescha encore l'Octave du Saint-Sacrement. Il s'acquitta si dignement de ces emplois que M^{re} de Riom les retinrent et engagèrent à prescher un second Advent en 1677 et le Caresme de 1678 dans leur église.

(1) Comment ne pas admirer le zèle apostolique de ce prédicateur renommé passant des chaires des métropoles les plus illustres à celles des plus modestes églises de campagne?

(2) Gabriel Ruben avait sans doute son frère avec lui,

Il fust envoyé par Monsieur l'Evesque de Clermont, en janvier 1677, à Issoire, y faire une mission, et en febvrier une à Veauce.

Le second Caresme de Riom fust suivi de l'Octave du Saint-Sacrement qu'il ne put refuser d'aller prescher à Moulins sur les pressantes sollicitations de Monsieur l'Evesque d'Autun, qui l'aurait immanquablement engagé pour l'Advent et le Caresme, s'il n'eust déjà esté nommé pour le prescher dans la cathédrale de Clermont, aussi bien que l'Octave des Morts pour deux années de suite. Ce qui suscita la jalousie des Jésuites, voyant qu'ils ne pouvaient plus avoir ces deux chaires. Elles avaient été occupées pendant deux années, celles de Clermont par Monsieur de Légeret et celle de Riom par Monsieur de Ruben, et pour deux ans celle de Clermont était encore remplie par Monsieur de Ruben, qui ne manquait pas une occasion de crier contre la morale relachée, ce qui excita la haine de ces PP. Ils escrivirent au Père de La Chaize que ces deux Messieurs preschaient une doctrine suspecte, et même contre l'agrément de Monsieur l'Evesque de Clermont qui n'était pas le maître dans son diocèse. Ils firent si bien auprès de luy (1) qu'ils intéressèrent à prendre leur party, contre les approbations différentes qu'il avait déjà données plusieurs fois à ces Messieurs, et l'obligèrent de faire luy-même au Père de Lachaize les mêmes plaintes, étant à Paris à faire sa cour, en vue, disait-on, de pouvoir obtenir l'agrément du Roy pour donner son abbaye à un de ses neveux. Il obtint contre ces illustres prédicateurs une lettre de cachet adressante à Monsieur l'Evesque à Clermont, bien qu'il la reçut luy-même étant en cour. Elle était en ces termes.... Cette lettre surprit bien plus M^{rs} de la cathédrale de Clermont et M^{rs} de Riom, et leur causa encore plus de peine qu'à nos illustres persécutés, qui trouvèrent d'abord leur consolation à se voir injustement calomniés. Ils se faisaient gloire de souffrir généreusement pour les intérêts de Celui qui avait voulu donner sa vie pour eux, quoiqu'il fust le plus innocent de tous les hommes. Ces M^{rs} de Clermont, connaissant d'où venait ce coup, pour faire de la peine aux auteurs d'une si noire malice, nommèrent un R. P. de l'Oratoire de Jésus pour leur cathédrale.

Ce ne fut pas eux seuls qui furent touchés de cette action : tout ce qu'il y eut en Auvergne et dans le voisinage de gens de distinction en marquèrent la part qu'ils y prenaient, à notre M. de Ruben. J'ay cru ne la pouvoir mieux marquer qu'en incérant icy les extraits de plusieurs lettres qui luy furent escriptes ou à ses amis. « A Ligonie, le 22 juillet 1678. Le contrecoup, etc. » « *Idem*. Vous jugez

(1) De l'évêque de Clermont.

bien... Signé RYBEYRE, FONTENILLE ». Autre de M. Fouquet, de Moulins, le 25 juillet; autre de Madame de Fouquet, du même jour; autre du même jour de M. de la Pinsonnière; autre du 24 juillet du Père Prieur des Carmes de Moulins; autre de M. Fréval. « Nous apprîmes, etc... » Enfin l'on n'achèverait jamais si l'on voulait marquer tous ceux qui prirent part à cette affaire.

Il est vray que Dieu s'en servit pour mieux faire reconnaître le mérite de M. de Ruben par le témoignage que rendirent plusieurs prélats au Roy mesme, et au Père de La Chaize, à qui ils affirmèrent que M. de Ruben était un des grands hommes du royaume en toutes manières et que tout ce qu'on avait escript n'estait qu'une véritable jalousie.

Le Père de La Chaize escrivit à Monsieur d'Autun et il luy marquait qu'on lui avoit mandé, depuis la lettre de cachet, « que le sieur Ruben preschait une mauvaise doctrine; qu'il s'estait retiré avec trois personnes qui estoient dans les mêmes sentiments, et d'aussi mauvaise conduicte que luy, chez M. Blich (?), président à Riom; qu'il y ruinait toute cette famille; qu'il assemblait, dans une maison de campagne du président Blich, des gens de sa cabale; qu'il fomentait la désunion qui estoit dans cette famille; qu'il empeschait un mariage avantageux; et plusieurs choses semblables qu'il ne pouvoit croire d'une personne qui vouloit passer homme de bien et réformateur; et qu'il croyait être obligé de lui en donner advis, pour la part qu'il prenait à tout ce qui regardait le sieur Ruben, affin qu'il taschat faire cesser tous ces bruits ». Ce sont les propres termes de la lettre de Fontainebleau du 20 septembre 1678 que M. d'Autun envoya à M. de Ruben pour luy fournir des mémoires pour luy faire responce. La voicy mot-à-mot : « Mémoire à Mgr d'Autun, etc... »

M. d'Autun ayant envoyé ce mémoire au Père de La Chaize, voicy l'extrait de la réponse qu'il en reçut du 13 octobre 1678... « Monseigneur, lorsque je me suis donné l'honneur, etc... »

M. l'abbé de Septfonds, qui estoit un saint homme, escrivit encore au Père de La Chaize à qui il rendit les témoignages qu'il devoit; il en reçut cette réponse : « A Paris, le 4 novembre 1678, Monsieur, etc... » Il envoya sa lettre à M. de Ruben et luy offre sa maison et tout ce qui dépend de luy.

Dieu voulut, presque ce même tems, pour relever la gloire et rétablir la réputation de son serviteur avec plus d'éclat que ses ennemis n'avoient voulu la luy ravir par leur malice et par la plus noire calomnie qu'on pust inventer, se servir de plusieurs grands prélats du Royaume, MM. d'Engoulême, de Condom, Tulle, d'Autun, de Luçon, de Pamiers, d'Alais, qui offrirent d'abord leurs

diocèses aux deux frères, pour y semer et recueillir le fruit de leurs travaux.

Monseigneur l'Eminentissime Cardinal de Grimaldy, archevesque d'Aix, lui fait escrire la lettre du monde la plus obligeante, par M. Galifet, président à mortier du parlement d'Aix, pour le prier d'aller travailler chez luy, et luy envoya en même tems un mandement de M. le Cardinal pour y aller prescher l'Advent de 1678 et le Caresme suivant, dont voicy la coppie : « *Hieronymus*, etc... » Voicy aussi la copie de la lettre et d'une autre escripte à M. de Ruben pour le même sujet...

Ce fust presque au mesme tems qu'il pensa sérieusement à sortir tout à fait du monde et à embrasser avec son frère le parti de la religion. Ils furent quelque tems à se déterminer. Ils consultèrent plusieurs evesques et plusieurs personnes de grand mérite pour ne rien faire à l'aveugle et pour faire voir quels estoient leurs sentimens. Voici la coppie d'une lettre qu'ils avaient escript à un saint abbé de leurs amis...

Après avoir reçu les réponses de leurs amis, ils se déterminèrent pour la congrégation de l'Oratoire de Jésus qu'ils avoient aimée dès longtemps. Ce fust le lieu qu'ils destinèrent pour finir leur course et consommer leur dernier sacrifice. Ce fust le R. P. de Chevigné, cy-devant capitaine des gardes, un de leurs amis, qui acheva cette œuvre ou il avait longtemps travaillé pour cela. Voicy la coppie de la lettre qu'escrivit le R. P. général au P. de Chevigné au sujet de M^{re} de Ruben : « Ce 14 mars, de Saint-Paul. Mon révérend et cher Père, etc... » Voilà deux autres lettres que le Père de Chevigné escrit à M. de Ruben : « Notre-Dame de Liesse, ce 19 mars. La grâce, etc... » Une autre du 27 may, où il parait des empêchements de ces bons Pères pour attirer à eux les deux frères avec leur sainte troupe, qui à la fin prennent le petit collet à Paris au commencement de 1679.

Après leurs mois d'institution, ils vont à la Rochelle, où M. l'Evesque leur donne de l'employ et les occupe à deux missions pendant les mois de septembre et octobre à la Rochelle, où comme prestre de l'Oratoire ils ont droit de porter l'aumusse étant chanoine de ce lieu.

A la fin de cette année, ils font une célèbre mission à Mauzé, endroit qui était tout plein d'huguenots, la plupart desquels furent convertis et où M. de La Rochelle se fist porter à cheval, quoiqu'incommodé de goutte, pour voir de la manière que les missionnaires en usaient.

Ensuite ils passent par Poitiers et Orléans, 20 janvier 1681, et se rendent à Paris à Notre-Dame des Vertus, où ils travaillent le

mois de may à une mission avec Monsieur l'Evesque de Cysteron (1); Monsieur l'Archevesque de Paris leur ayant donné un mandement et pouvoir fort ample et fort obligeant.

Nostre M. de Ruben fust choisi pour prescher, à Saint-Pierre de Montpellier, aux Etats de Languedoc qui se tenaient alors, l'Advent de 1680 et le Caresme d'après. On n'y a jamais vu une foule de peuple comme on en vit pendant tout ce tems. Il s'y convertit plus de cinq cents huguenots. Il fallut que M. de Ruben donnât une prédication du moins à chaque couvent de filles; la dernière fust le 26 avril. M^{rs} des Etats lui entretindrent toujours un carosse pendant tout le séjour qu'il y fist avec son cher frère.

Partant de Montpellier, ils furent à Tholose voir leurs amis, et je trouve une lettre qu'ils escrivent de chez Monsieur de Mazurier le 29 avril, et une autre de Lymoges en aoust, étant en retraite.

Messieurs les Cardinaux de Bonzy et Grimaldy ayant toujours conservé de l'estime et de la considération pour notre illustre prédicateur, le demandèrent au général et l'obtinrent pour prescher à Narbonne l'Advent de 1681 et le Caresme de 1682; à Aix, l'Advent de 1682 et le Caresme de 1683.

M^{rs} de Ruben font une mission à la fin de l'année 1681 en Bretagne, et une dans l'isle de Rhé en 1682, ensuite une dans le diocèse de Rouen.

En octobre 1682, Monsieur d'Urfé, Evesque de Limoges, voulut rendre justice à M. de Ruben en le faisant prescher à Limoges où il n'avait presché depuis 6 ou 7 ans, et marqua par là que les suggestions étrangères l'avaient fait agir auparavant. Je trouve qu'il preschait, cette année 1682, dans l'église de l'Oratoire, les grandeurs de Jésus; dans celle de la Règle, Sainte Scholastique; le 10 février et le 17 du même mois, dans la paroisse de Saint-Michel-des-Lions. L'on n'a jamais vu un concours de peuple comme il se trouva à toutes ces prédications, parce qu'il y avait longtemps qu'on ne l'avait pas entendu prescher dans ce lieu.

Il va faire une mission en juin 1683 et donner quelques ordres dans son bénéfice. Puis il va à Rhodéz, où il prescha dans la cathédrale le 7 et le 13 aoust, après quoy il se rendit par ordre de son évêque et de ses supérieurs à Juillac, où il fit une mission à la fin du mois d'aoust. Cette mesme année, il nomma deux fois à la cure de Villeneuve.

(1) Louis de Thomassin, qui fonda deux séminaires. L'archevêque de Paris était alors François de Harlay de Champvallon. — L'église d'Auber-villiers vient d'être pillée et incendiée.

M. l'Evesque d'Orléans et M^{re} de Sainte-Croix demandèrent ces M^{re} pour l'Advent et Caresme de 1684, ce qui leur fust accordé avec plaisir. Jamais homme n'a été si bien reçu et avec tant de marques de bonté et de tendresse comme M. de Ruben y fust reçu de M. d'Orléans et généralement de tout le monde, et jamais aussi prédicateur n'a mieux contenté ses auditeurs que celui-cy; il s'en revint en Limousin peu de temps après.

En 1685, il va avec son frère, au mois d'octobre, faire une mission royale (1) à Niort, suivant les ordres de ses supérieurs, où il prescha l'Advent; et dans l'intervalle, étant venu faire une mission en Limousin, il alla se reposer quelques jours à Télec (2), chez le curé, un de leurs amis.

Son frère y fust attaqué des gouttes, et s'étant fait une révolution, il en mourut le 23 janvier 1686. Tous les peuples d'alentour accoururent à cette mort, et pendant un jour qu'il fust exposé dans l'église, l'on ne voyait que faire toucher des chapellets, et s'il n'y avait eu des gens pour empêcher, on luy aurait enlevé tous ses habits. Les habitants s'opposaient à ce que le corps fust emporté à Limoges, — où les Pères de l'Oratoire voulurent qu'il fut enterré dans une caisse de plomb auprès de celui du Père Aveugle, — disant que puisque Dieu avait disposé de luy dans leur paroisse, il avait bien voulu le leur donner en dépôt; que le defunct l'avait souhaité en demandant au curé du lieu de ne pas souffrir qu'il fust enseveli dans l'Eglise; qu'il ne méritait pas cet honneur; que son corps devrait plutôt être jetté à la voirie; mais qu'enfin, il demandait comme faveur de le faire mettre dans le cimetière des pauvres, au pied de la Croix...

Notre illustre prédicateur, dès qu'il eut rendu les derniers honneurs à son frère, fust si touché de cette mort de ce frère qu'il aimait plus que luy-même, qu'il fist une ferme résolution, après avoir été achever à Niort la prédication de son Caresme et Octave du Saint-Sacrement, avec la permission des supérieurs, d'employer uniquement le reste du tems qu'il avait à vivre, pour soy-même.

S'étant retiré en 1687 dans la maison de Limoges, il entra dès ce moment en retraite, après avoir disposé de son bénéfice de Villeneuve en faveur de la Congrégation de l'Oratoire, où il resta six ans, jusques à sa mort arrivée le samedi 14 febvrier 1693. Ce

(1) Une mission par ordre du Roi. Il convient de rappeler que la révocation de l'Edit de Nantes est du 22 octobre 1685.

(2) On a prétendu récemment, sans appuyer du reste cette allégation sur aucune preuve, que le P. Ruben était originaire de Télec.

fust pour luy un tems d'oraison, de méditation, de mortification, de jeunes, de veilles, de prières, sans jamais rendre aucune visite. S'il en recevait, on n'y parlait que de Dieu ; si l'on y voulait dire quelque chose du monde, il interrompait d'abord et se mettait à parler de l'Eternité, dire qu'il estait le plus grand pécheur du monde, et de prier pour sa conversion. Si ses neveux, qui estudiaient pour lors à Limoges en philosophie, le venaient voir, tout ce qu'il leur disait était de penser à leur salut et de mander à leur père et à leur mère de se sauver, de ne penser qu'à cela seul, de faire l'aumosne pour rachapter ses péchés et d'autres choses semblables, enfin on n'a jamais vu un homme dans de tels sentimens d'humilité, de crainte des jugemens de Dieu, d'amour de Dieu, de haine pour les grandeurs du monde et de détachement pour les biens de la terre.....

..... Ils n'avaient ny l'un ny l'autre (1) jamais eu rien à eux, mais tout aux pauvres jusqu'à se dépouiller de vestes, de chemises et de bas pour les donner à même tems aux pauvres. Ils avaient refusé, comme nous avons déjà remarqué, l'Evêché de Cahors, la prévosté d'Eymoutiers, et tant d'autres bénéfices ; ils en avaient quitté d'autres qu'ils n'avaient donné qu'à des étrangers et à des personnes d'une piété connue. Tout ce qu'ils s'étaient réservé n'allait pas à 1,500 livres annuellement. Ce qu'on leur donnait encore dans leurs employs, et ces 500 écus, ne suffisaient pas quelquefois pour leurs charités pour six mois ; ils empruntaient souvent d'une année à l'autre pour y suppléer le reste de l'année.

M. de Ruben demanda même à son neveu de la Vialle de luy donner pour l'amour de Dieu tout ce qu'il avoit pu prendre et donner du sien. Il fist son testament, et donna ce qu'il pouvait avoir, et de meubles, tout aux pauvres.

Pendant le tems qu'il fust exposé dans l'église de l'Oratoire, il n'y eust à Limoges, ny petits ny grands, et tous les états, qui ne fussent prier sur luy et verser des larmes. Monsieur de Lascaris d'Urfé, évêque de Limoges, y fust plusieurs fois pendant ce tems qui fust de deux jours et ou hautement, versant des larmes, il dit à ceux qui estoient présents : « Je ne viens pas prier pour luy, mais lui demander son intercession auprès de Dieu pour m'obtenir ma conversion et celle des peuples que Dieu m'a confiés, et pour lesquels il a tant sué et tant travaillé pendant même la vie de mon prédécesseur. » Ce saint prélat y fust les deux jours dire la sainte

(1) Gabriel Ruben ni son frère.

messe, et disait que dorénavant on devait regarder l'église de l'Oratoire comme la sépulture des saints, renfermant les reliques des deux frères, et celles du Père-Aveugle (1). Voicy les épitaphes des trois, etc... (2).

(1) Il y a quatre ou cinq ans, lors des fouilles exécutées sur l'emplacement de l'ancienne église des Oratoriens pour la construction de l'imprimerie Plainemaison, on découvrit les restes de plusieurs corps qui avaient été inhumés dans le chœur et qu'on fit provisoirement déposer au Muséum. Il n'est pas impossible que ce soient là les restes du Père Aveugle et des deux frères Ruben.

(2) M. l'abbé Arbellot, dans sa *Notice sur Gabriel Ruben*, donne, d'après l'abbé Legros (*Continuation des Annales*, t. II, p. 7), l'épitaphe composée par Gabriel Ruben à la mémoire de son frère, Jacques Ruben; nous la reproduisons d'après lui :

J. M. S.

(*Jesu Mariæ Salvatori*)

HIC IACET RV^s PATER IACOBVS RUBEN, AENTINVS, SACERDOS ORATORII DNI IESV; QVI POTENS OPERE ET SERMONE, RDO PRI LEIEUNE, IVXTA POSITO, SICVT FILIVS, SERVIVIT IN EVANGELIO, IN QVO NEMINEM HABVIT TAM VNANIMEM, ET

QVEM SVI ZELI RELIQVIT HEREDEM. CUI SVPERSTES, CONTINVIS MISSIONVM LABORIVS CONSVMPTVS, PLENVS MERITIS, IN PACE QVIEVIT 23 IANVARII, ET, TANQVAM FILIVS, HIC APPOSITVS EST AD PATREM, ANNO DNI 1686. ETATIS SVÆ SEXAGESIMO PRIMO.
F. P. (*Frater posuit*).

L'abbé Texier (*Manuel d'épigraphie limousine*, p. 337) donne deux épitaphes du P. Lejeune que nous reproduisons ci-après :

HIC IACET REVERENDUS PATER JOHANNES LE JEUNE, SACERDOS CONGREGATIONIS ORATORII DOMINI IESU, POLINIACI IN COMITATU BURGUNDIÆ NATUS, PRÆDICATOR VERBI DIVINI ACERRIMUS AC PERPETUUS QUAMVIS A TRIGESIMO TERTIO VITÆ ANNO OCULIS CAPTUS. OBIIT LEMOVICÆ IN DOMO ORATORII, IN VICO MANIGNE SITA, DIE XIX AUG., ANNO MILL. DCLXXII, RELICTIS DECEM CONCIONUM VOLUMINIBUS, FAMAQUE SANCTITATIS NON MEDIOCRI, ETATIS SVÆ ANNO LXXX.

JOANNES LE JEUNE, CONGREGAT. ORAT. DOM. IESU
PRESB. VIR POTENS OPERE ET SERMONE, PAUPERIBUS MISSUS
EVANGELIZARE. OBIIT XIV KAL. SEPT. ANNO M DC LXXII.
ETAT. SVÆ LXXX.

Nous ne possédons pas le texte de l'épitaphe de Gabriel Ruben.

ÉTUDE

SUR LES

CLOCHES DU DIOCÈSE DE LIMOGES

Cette étude sur les cloches de l'ancien diocèse de Limoges peut avoir quelque importance, non seulement au point de vue de l'épigraphie campanaire dans les différents siècles qui y sont représentés, mais aussi à celui des anciennes familles qui y sont nommées, et dont quelques unes portent des noms historiques, d'autres des noms de magistrats, de fonctionnaires publics et de gens jouissant d'une certaine notoriété, mais à des titres divers. Elle embrasse aussi les cloches modernes qui ne sont pas sans intérêt, car elles offriront à la postérité des renseignements curieux sur les mœurs et les usages de notre époque.

Avant de reproduire les inscriptions qui sont la partie principale de ce travail, il est bon de donner quelques éclaircissements sur différentes questions se rapportant au même sujet, tels que l'origine des cloches, leur fabrication, leur matière, leur ornementation, sans oublier les fondeurs qui les ont faites, la bénédiction, improprement appelée baptême, qu'elles ont reçue, les usages auxquels elles sont employées, etc., etc.

Plusieurs origines ont été indiquées, sans toutefois les appuyer de quelque preuve. La plus répandue est bien la suivante qu'on trouve dans tous les articles de journaux, et aussi dans plus d'un ouvrage ayant des prétentions scientifiques : ils affirment qu'« au *v^e* siècle, saint Paulin de Nole fit fondre de grosses cloches dans le but de remplacer les *planches sacrées* sur lesquelles on

frappait, en se servant d'un maillet, pour convoquer les fidèles aux assemblées religieuses ; et qu'elles portèrent le nom de *Campana* ou de *Nola* des noms de la province ou de la ville dans lesquelles elles avaient été fondues. » (*Gazette du Centre*, article signé H. R., le 19 avril 1881.)

Cette hypothèse repose peut-être sur la ressemblance des mots *campane* et *campanelle* désignant les cloches et les clochettes au moyen-âge, avec le nom de la province italienne la Campanie, mais elle n'est nullement fondée. D'ailleurs sa gratuité résulte du silence de saint Paulin, évêque de Nole, lui-même, à ce sujet. Il a fait une minutieuse description de la basilique élevée par ses soins dans la ville de Nole, et il ne dit un seul mot ni de cloche ni de clocher.

Si les cloches ou *campanes* devaient leur nom à la Campanie, il vaudrait mieux admettre, avec Thiers, dans son *Traité des cloches*, qu'il leur a été donné à cause de l'excellence de l'airain fourni par cette province et employé pour leur fabrication.

Quant à l'hypothèse des *planches sacrées* que saint Paulin de Nole aurait remplacées par des cloches au v^e siècle, elle semble reposer sur une mauvaise lecture d'un texte que l'on trouve dans la vie de saint Sacerdos, évêque de Limoges. La Bibliothèque nationale possède (fonds latin n° 5575) un manuscrit du xiii^e siècle provenant de l'ancienne bibliothèque Colbert, dans lequel se trouve la *Vie et les miracles de saint Sacerdos*. On y lit dans le récit d'un de ses miracles, que, vers l'an 900, au milieu d'un incendie allumé dans un monastère : *Repente fit clamor, fragor exoritur... ad ipsam S. Salvatoris Basilicam usque provehitur; veruntamen ad funes lignorum concurritur, sonus illorum procul diffunditur*, etc. Les Bollandistes ont lu *lignorum*, et dans leurs notes (tome II de mai) ils font des efforts inouis pour arriver à démontrer que, dans les monastères, on se servait quelquefois d'appareils en bois pour remplacer les cloches de métal. L'erreur vient de ce que la première lettre du mot où l'on voit *lignorum* n'est pas *l*, mais *s* de forme allongée, et l'on doit lire *ad funes signorum*, les cordes des cloches. *Signum* est le terme qu'emploie toujours l'Eglise dans sa liturgie pour désigner la cloche, ainsi qu'on le verra plus loin.

Ces deux assertions écartées, constatons que l'antiquité a connu la clochette manuelle, dont les usages étaient nombreux, mais la cloche qui est le même objet agrandi est d'adoption plus récente.

Nos livres saints nous parlent de clochettes dont le bas de la robe du grand prêtre était garnie, afin d'avertir le peuple lorsqu'il entrait dans le sanctuaire devant le seigneur. *Per circuitum quasi mala punica facies, mixtis in medio tintinnabulis. Et vestiatur ea Aaron in officio ministerii, ut audiat sonitus quando ingreditur et*

egreditur sanctuarium (Exode, chapitre XXVIII, versets 33, 34, 35). C'est dans le même but que l'Eglise se sert aujourd'hui de la sonnette pendant la célébration des offices.

Le prophète Zacharie fait mention de sonnettes qu'on attachait au cou des chevaux, et les nomme *mesillot*, expression qu'on a cherché à traduire par *frein*, mais qui indique mieux les sonnettes ou grelots qu'on mettait au cou du cheval : *In die illa erit, quod super frænum equi est, sanctum Domino* (Zacharie, chapitre XIV, verset 20). D'ailleurs plusieurs passages des auteurs grecs et latins font mention de cet usage. Il est encore certain que les Grecs suspendaient aussi des clochettes au cou de leurs chevaux. Diodore de Sicile rapporte (XVIII, 27, §) qu'aux funérailles d'Alexandre le Grand, chaque mule avait une clochette d'or.

Sans parler des Chinois qui, à une époque très reculée, avaient des cloches plus ou moins grandes, les Egyptiens connaissaient les clochettes. On en a recueilli un certain nombre en Egypte; elles sont aujourd'hui conservées en Angleterre au British Muséum, ainsi que d'autres trouvées à Nimroud en Assyrie.

Chez les Romains, les auteurs en parlent souvent, ainsi qu'on le voit dans Strabon, Pline, Suétone, et dans les poètes Juvénal et Martial. Chez eux elles présentent les mêmes formes et servent aux mêmes usages que chez nous. Elles sont à la porte des maisons pour avertir les domestiques; dans les bains, pour prévenir quand l'eau est prête; sur la place publique, pour annoncer l'ouverture du marché; elles sont aussi employées dans les sacrifices, et enfin au cou des animaux, comme objet à la fois d'ornement et d'utilité. (Rich, *Dict. d'antiquités romaines*).

Tout autre est la cloche proprement dite qui fait le sujet de ce travail. C'est le *Signum* que l'Eglise catholique place dans les clochers pour appeler les fidèles à la célébration des saints mystères et aux autres cérémonies du culte. Elle n'a pu être employée qu'après l'année 324, lorsque Constantin, maître de l'Empire, eut donné la liberté à l'Eglise.

Nous avons déjà vu que saint Paulin de Nole, mort en 431, n'en parle pas en décrivant minutieusement tout ce qui se trouve dans une basilique. Suivant plusieurs chronologistes, les cloches commencèrent à être en usage dans l'Occident vers l'an 480. Pour la France, c'est à Grégoire de Tours que nous devons la première mention connue de l'usage des cloches. Dans le récit des miracles de saint Martin, en 591, il s'exprime ainsi : *Reverti autem cupiens nocte ad funem illum de quo signum commovetur, advenit...* (Greg. de Tours, *Miracles de saint Martin*, Liv. I, chap. 28). — *Quasi signum quod matutinis commoveri solet sonentem* (*Idem.*, livre II, chap. 45).

Au siècle suivant, saint Ouen, évêque de Rouen, en parle aussi dans sa vie de saint Eloi en l'année 640 : *Presbiter dictus funem terebrans cum cerneret tinnulum omnino permanere mutum, egressus protinus basilicam, causam cunctis manifestat... Mox signo tacto, sonus protinus rediit in tintinnabulum* (Saint Ouen, *Vie de saint Eloi*, livre II, chap. 20).

Bede le Vénérable, qui termina en 731 son *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, nous révèle, à propos de la mort de l'abbesse Hilda, la coutume qu'on avait alors de se servir de cloches dans les communautés de femmes. Mais à partir de cette époque les témoignages des écrivains deviennent trop nombreux pour être cités.

Au XIII^e siècle, Durand de Mende, dans son *Rational* donne les noms des diverses sortes de cloches et leur emploi spécial à l'église et au cloître. — Vers 1290. — *Nota sex esse genera tintinnabulorum quibus in ecclesia pulsantur, scilicet : Squilla, Cymbalum, Nola, Noluta seu dupla campana, Campana et Signum. Squilla pulsatur in triclinio, id est in refectorio, Cymbalum in claustris, Nola in choro, Noluta seu dupla campana in horologio, Campana in campanili, Signum in turri* (Livre I, chap. 4, § 11).

Jusque vers le X^e siècle, les cloches étaient très souvent en fer battu, formées de plaques réunies par des clous rivés, comme le serait une chaudière ; elles étaient en effet un travail de chaudronnerie et non l'œuvre d'un fondeur. On en possède encore quelques-unes, parmi lesquelles il faut citer celle de sainte Godeberte, conservée à Noyon et qui est attribuée au VI^e siècle. Celle de sainte Cécile de Cologne, du VII^e siècle, qui aurait été trouvée dans un marais, vers 613, et bénite par Cumbert, quinzième évêque de Cologne.

Nous pouvons aussi citer deux cloches de cette époque reculée qui se trouvent sur les limites du Limousin. Celle de la Villedieu, recueillie vers le confluent du Rebeyron et de l'Elle, petite rivière qui séparait vers ce point le Limousin du Périgord. Elle est aujourd'hui à la Villedieu, canton de Terrasson. Sa hauteur est de 0,45 centimètres et son diamètre à la base de 0,39 centimètres. Elle a été décrite et dessinée par M. Rupin dans le *Bulletin de la Société de Brive* (XVII, 237).

La cloche de Notre-Dame de Rocamadour, suspendue à la voûte de la chapelle, est aussi en fer forgé et modelé au marteau. Sa forme est celle d'un timbre, reproduisant la moitié d'une sphère. Elle a 0,24 centimètres de hauteur et 0,33 centimètres de diamètre. Elle a été décrite et dessinée par M. Rupin dans la *Revue de l'art chrétien* (XXXIX, 302).

On connaît aussi un certain nombre de clochettes en fer trouvées

dans des sépultures franques et gallo-romaines, particulièrement en Normandie. Il y en a une de forme conique, qui a été recueillie dans notre diocèse, en 1865, par M. Pierre de Cessac, lorsqu'il fit des fouilles dans les buttes de la Tour-Saint-Austrille. Elle a été déposée au musée de Guéret.

C'est vers le ^x^e siècle que le fer cessa d'être employé pour la fabrication de cloches proprement dites, on ne s'en sert plus que pour les clochettes destinées à différents usages. Le bronze le remplace complètement. La plus ancienne cloche de bronze que l'on connaisse se trouve à Sienne, dans la tour Bisdomini; elle a la forme d'un tonneau, porte la date de 1159 et mesure un mètre de hauteur (V. Gay, *Glossaire archéologique*, p. 395).

A partir du ^{xiii}^e siècle, le galbe des cloches, sans être uniforme, ne présente plus que des variétés peu sensibles. L'intérêt de leur étude se concentre dans leurs inscriptions et les bas-reliefs qui les accompagnent.

Avant d'être placée dans le clocher, où elle doit remplir une mission particulière, la cloche reçoit une bénédiction spéciale, une sorte de consécration réservée en principe à l'évêque du diocèse, et que les prêtres ne peuvent lui donner sans une délégation personnelle. M. Lacroix, dans le *Moyen-âge et la Renaissance* (article superstition), dit à tort que « la consécration des cloches ne paraît pas remonter au-delà du ^{xiv}^e siècle ». Baronius en place l'origine au ^x^e, en faisant remarquer que le pape Jean XIII aurait donné le premier exemple de cet usage, lorsqu'il conféra son propre nom à une cloche de Saint-Jean-de-Latran. Mais cette institution est plus ancienne puisqu'il en est parlé dans des documents des ^{viii}^e et ^{ix}^e siècles, comme les *Capitulaires* de Charlemagne, en 789, le *Pontifical* d'Egbert du ^{viii}^e siècle, etc. (J. Corblet, *Histoire du sacrement de baptême*, I. 16). On cite encore : « Alcuin, précepteur de Charlemagne, qui parle de la bénédiction des cloches comme d'un usage antérieur à 770 ». (*Semaine relig. de Limoges*, XXXI, 908).

L'expression populaire de *Baptême des cloches* doit être entendue dans le sens de *Bénédiction des cloches*, car jamais l'église ne leur a donné le sacrement de régénération que reçoivent les chrétiens à leur naissance. La présence d'un parrain et d'une marraine pour la cérémonie de la bénédiction d'une cloche, à laquelle ils imposent leur nom, ainsi que les onctions faites sur le métal, ont contribué, par leur analogie avec ce qui a lieu dans l'administration du sacrement de baptême, à faire passer ce nom dans le langage ordinaire.

Sebrand Chabot, évêque de Limoges (1171-1198), suivant l'exemple du pape Jean XIII cité plus haut, fit un don à sa cathédrale

d'une cloche à laquelle il imposa son nom. C'est le premier exemple que je connaisse, en Limousin, d'une cloche portant le nom de son parrain. On peut aussi constater dans le recueil d'inscriptions, que les plus anciennes ne portent qu'un seul nom de parrain. On suivait en cela l'usage de l'Eglise qui, primitivement, n'admettait qu'un parrain ou une marraine pour l'administration du baptême. C'est seulement en 1555, sur la cloche de Palazinge, et sur celle de Saint-Maurice de Limoges en 1567 que l'on trouve à la fois un parrain et une marraine, usage qui s'est continué jusqu'à nos jours.

La bénédiction d'une cloche était toujours l'occasion d'une grande fête pour la paroisse où elle avait lieu. Le parrain et la marraine étaient naturellement les rois de la fête. Cet honneur était très recherché. Nous remarquerons plus loin qu'une cloche fondue pour l'église de Saint-Martial de notre ville, en 1638, eut pour parrain et marrainé deux pauvres de l'hôpital de Saint-Martial. On voit par là qu'« à Limoges les pauvres étaient traités avec bonté, et la pitié leur réservait quelquefois la place d'honneur ». (P. Laforest, *Limoges au XVII^e siècle*, p. 249).

La privation des cloches a été quelquefois un châtiment imposé à des villes pour leur révolte contre le roi, ou autres faits analogues. Nous en avons pour Limoges un exemple qui impressionna fortement ses habitants. En novembre 1548, pendant les troubles arrivés à l'occasion de la gabelle, quelques malintentionnés de Limoges se joignirent à des vagabonds étrangers, s'armèrent une nuit et se saisirent des clefs et des portes de la ville. Le lendemain, ils détruisirent le grenier à sel, pillèrent et saccagèrent plusieurs maisons et restèrent maîtres de la place pendant deux jours. Le troisième jour pourtant, les bourgeois purent s'entendre, s'assembler bien armés et chasser cette troupe de vauriens. A la nouvelle de cette émeute, le connétable de Montmorency qui s'était rendu à Bordeaux pour punir une semblable émeute, envoya à Limoges assez de troupes pour y rétablir l'ordre et faire exécuter l'ordonnance qu'il envoyait au sénéchal du Limousin. On lit, entre autres choses, dans cette ordonnance : « Aussy est faict commandement à tous consuls, eschevins, gouverneurs de villes, marguilliers, scindictz et procureurs de paroisses, et à tous abbés, prieurs et couvents de ladite sénéchaussée, qu'ils ayent, dans dix jours après la publication des présentes, pour tout délais, à faire abattre, rompre et faire mettre en pièces toutes et chascunes les cloches grosses et petites qu'ilz ont en leurs églises, et qui se trouveront aux lieux communs et publictz des dites villes et sans aucune excepter ne réserver ». (*Annales manuscrites de Limoges*, p. 332).

Cette ordonnance fut exécutée. Les consuls de Limoges ont consigné le fait sur leurs registres : « Le 6^e jour de novembre, jour de Monsieur saint Léonard, audit an, arrivèrent en cette ville messires les capitaines de La Fayette et de La Terride avec leurs bandes.... firent descendre les cloches des clochiers de lad. ville et cité, sans nulz exempter jusques aux orloges inclusivement, tellement que, l'espace de trois ans, ou environ, on demeura en lad. ville et pays sans ouyr cloche ne orloge ». (*Reg. cons.*, I. 448). Ce ne fut en effet qu'en 1551 qu'il fut permis aux habitants de Limoges « de remonter lesd. cloches ez clochiers et lieux accoustumés, pour en user comme devant ». C'est aussi à cette date que plusieurs cloches furent fondues à Limoges. Je donne plus loin l'inscription de trois, dont deux étaient pour Saint-Martial et une pour Saint-Michel.

Mais la plus malheureuse époque pour les cloches est le temps de la Révolution, pendant lequel il en fut détruit un si grand nombre. On ne peut se défendre d'un sentiment de profonde tristesse lorsqu'on étudie les liasses de nos archives départementales (Série Q, n° 269 et suivants), portant pour titre ces mots : « Dépouille des églises ». Tout ce qui était métal attirait particulièrement l'attention et excitait la rapacité des spoliateurs. Que d'objets d'art ont été détruits alors. Pour les cloches, on voit combien nous avons perdu, tant au point de vue artistique et historique, que comme valeur intrinsèque de leur matière. Je citerai quelques exemples de ce que tirent les habitants de nos paroisses pour les soustraire aux agents du gouvernement, et je donnerai aussi quelques procès-verbaux constatant leur enlèvement.

Presque toutes nos anciennes cloches ont été fondues par des ouvriers étrangers à notre province. On les appelait senhiers ou sintiers, c'est-à-dire fabricants de seing, du mot *Signum*, cloche. Ils figurent cependant, au xiii^e siècle, sur la liste des trente-trois corps de métiers indiqués par l'ancien registre des consuls de Limoges (fol. 86 verso). Peut-être dès cette époque, il s'en trouvait qui, après être venu chercher du travail chez nous, s'y étaient fixés et avaient transmis leur art à leurs enfants, comme nous le verrons dans les siècles suivants.

La Lorraine, ou plus exactement le Bassigny lorrain, était autrefois pour l'art campanaire, ce qu'était Limoges pour l'orfèvrerie et l'émaillerie. C'est de là que sont venus presque tous ceux dont j'ai pu découvrir le lieu d'origine. C'étaient de curieux ouvriers d'art, ces sintiers, qui, chaque année, le printemps venu, partaient du pays lorrain pour se répandre à travers l'Europe occidentale,

emportant avec eux quelques instruments nécessaires à leur profession, et des matrices pour l'ornementation et la composition des inscriptions.

Ils allaient ainsi à l'aventure, charmant les loisirs du chemin en taillant dans du buis dur leurs matrices, dont quelques-unes sont de véritables modèles de bon goût, quêtant l'ouvrage de ville en ville, de paroisse en paroisse, guettant les cloches dont le son fêlé blessait l'oreille et l'orgueil des paroissiens. Vite ils accouraient offrir leurs services que les villageois, « réunis au devant de la porte et principale entrée de l'église paroissiale », finissaient par accepter, après maints débats. Et comme la méfiance est chose naturelle entre étrangers, le notaire était appelé pour constater l'accord et en donner acte. On trouvera plus loin quelques-uns de ces contrats.

Le fondeur s'installait, le plus près possible de l'église, où il trouvait un terrain convenable. Il établissait son fourneau et construisait son moule. Le moment de la coulée venu, le prêtre bénissait le métal, puis le fondeur débouchait le trou de coulée : le métal en nappe de feu, se précipitait dans le moule qui, au bout d'un certain temps, était brisé, et la cloche sortait toute pimpante de sa chrysalide. (R. Drouault, *Bull. soc. Périgord*, XXIII, 121).

C'est ainsi que les choses se passaient chez nous, où j'ai vu le fondeur Causard travailler à Limoges jusqu'en 1832, et les frères Barbier à Oradour Saint-Genest en 1861. Depuis cette époque la facilité des transports est cause que nos cloches sont presque toutes fondues dans des usines établies en certaines villes ; et la fonte sur place est devenue une rare exception. Si pour le talent les maîtres fondeurs de nos jours ne sont pas inférieurs à ceux des temps passés, on n'en voit pas moins disparaître, sans quelque regret, l'artiste nomade qui venait, chaque année, au milieu des populations de nos paroisses, refaire, sous leurs yeux, la cloche qu'un accident avait détériorée ou augmenter celle qui leur paraissait insuffisante. Aussi me suis-je appliqué à recueillir le nom de tous ceux qui ont travaillé chez nous, à signaler leur œuvres, à faire connaître dans quelles conditions ils traitaient avec les paroisses, en un mot, à mettre en lumière, par quelques lignes biographiques, des ouvriers d'art qui ne sont pas assez connus.

Bien d'autres observations pourraient encore être faites, tant sur les cloches que sur les inscriptions qu'elles portent, mais afin de ne pas allonger ces préliminaires, elles trouveront place dans les pages suivantes, à la suite des inscriptions qui les provoqueront.

Il est bon cependant de signaler ici le rapport qui existe entre le poids des cloches, leur diamètre et la note qu'elles donnent. Voici un tableau sur lequel figurent, en regard des notes, les diamètres et poids correspondant à ces notes.

NOTES.....	LA dièse	LA	SOL dièse	SOL	FA dièse	FA	MI	RE dièse	RE	DO dièse	DO	SI
DIAMÈTRES....	40 °/m	42° 5'	45 °/m	48 °/m	50 °/m	53 °/m	56 °/m	60 °/m	64 °/m	67 °/m	71 °/m	75 °/m
POIDS CORRESPONDANTS...	38 k	43 k	50 k	62 k	70 k	85 k	100 k	125 k	150 k	170 k	200 k	240 k

NOTES.....	LA dièse	LA	SOL dièse	SOL	FA dièse	FA	MI	RE dièse	RE	DO dièse	DO
DIAMÈTRES....	80 °/m	85 °/m	90 °/m	96 °/m	1=00	1=06	1=12	1=20	1=28	1=34	1=42
POIDS CORRESPONDANTS...	300 k	350 k	410 k	500 k	550 k	660 k	800 k	960 k	1150 k	1350 k	1600 k

On voit qu'une cloche qui a 0,40 centimètres de diamètre pèse 38 kilos et donne la note *la* dièse. Celle qui a 0,71 centimètres de diamètre, pèse 200 kilos et donne la note *do*, etc. .

X^e Siècle

De l'existence des clochers, on peut conclure qu'il existait des cloches, car ils n'ont pas été construits pour autre chose que pour les recevoir.

D'abord peu volumineuses, les cloches ne nécessitèrent pas l'érection d'un bâtiment particulier : ce ne fut guère qu'au viii^e ou au ix^e siècle que leur volume, plus considérable, rendit les tours indispensables. Anastase-le-Bibliothécaire rapporte qu'en 770 le pape Etienne III en fit bâtir une, sur l'église de Saint-Pierre-de-Rome, dans laquelle il plaça trois cloches pour appeler les fidèles aux offices. « *Stephanus III, an. D. 770 fecit super basilicam Sancti Petri turrem, in qua tres posuit campanas quæ clerum et populum ad officium Dei convocarent.* » (Anast. Biblioth., in *Vita Stephani III.*)

Or, si la première basilique du monde chrétien ne fut pourvue d'une tour que dans la deuxième moitié du viii^e siècle, nous pouvons admettre hardiment qu'on n'en éleva guère avant cette époque en France, et encore y furent-elles rares jusqu'à la fin du x^e siècle. La plupart de nos abbayes n'en avaient point dans le ix^e, car il n'en est pas fait mention dans les descriptions que nous possédons et

qui renferment des détails très circonstanciés sur les différentes parties de ces édifices, tels qu'ils existaient alors. (De Caumont, p. 224.)

On peut citer deux clochers dans le diocèse de Limoges appartenant au x^e siècle.

C'est d'abord celui de la cathédrale, dont la base et les deux premiers étages, aujourd'hui masqués, sont antérieurs à l'église romane fondée en 1014, puisque la voûte de cette église masquait en partie les trois baies de son premier étage. Il est de la seconde moitié du x^e siècle, comme celui de Saint-Front de Périgueux, auquel il ressemble. (Arbellot, *Histoire de la Cathédrale*, p. 38.)

Le second est celui de Saint-Martial. La *Chronique* de ce monastère nous apprend en effet que l'abbé Guy, mort en 990, avait fait agrandir le sépulcre de Saint-Martial, construire la voûte de Saint-Pierre et commencer le clocher : *Wido abbas. Iste ampliavit sepulcrum sancti Martialis, et fecit vullum sancti Petri, et incouvit clócarium.* (*Chron.*, p. 286.)

XI^e Siècle

On ne connaît pas en France de cloche du xi^e siècle. Aussi ne pouvant en décrire aucune, je me contenterai de rapporter les mentions de celles qui existaient alors dans le diocèse et qui, pour la plupart, sont signalées par des auteurs contemporains.

1014. — LIMOGES, à la Cathédrale. — L'évêque de Limoges Gérard fut sacré à Poitiers, en 1014, et accompagné à Limoges par Arnaud, évêque de Périgueux, et Grimoard, évêque d'Angoulême. Arrivé dans sa cathédrale, l'évêque Grimoard lui mit en main les clefs des portes de l'église et Arnaud les cordes des cloches, et tous deux l'intronisèrent ainsi sur le siège de Saint-Martial. — *Grimoaldus tradidit ei portas ecclesiæ, Arnaldus cordas signorum, et ambo in sedem sancti Martialis inthronizaverunt eum.* (Adémar, *Patrolog.*, tome CXLI, col. 62.)

1060. — LE DORAT. — Dans la guerre entre le baron de Magnac et les habitants du Dorat (entre 1047 et 1088), cette dernière ville fut prise et l'église incendiée. « Les cloches mêmes furent fondues et découlaient en ruisseaux de métal. » (Bonaventure de Saint-Amable, III, p. 385.)

1062. — Le *Cartulaire d'Uzerche* rapporte que sous le règne du roi Philippe, vers 1062, une cérémonie fut faite *sonantibus signis*,

seu truitio, in ecclesia Sancti Sori. (*Cartulaire* n° 268, Champeval). *Truitio* signifie probablement carillon.

1063. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial.* — Adémar, qui fut abbé de Saint-Martial en 1063, non seulement fit faire deux nouvelles et excellentes cloches pour son abbaye, mais encore lui procura des ornements garnis de clochettes d'or et d'argent qui rappellent celui du grand-prêtre décrit dans le livre de l'Exode. Voici les textes où ces faits sont consignés : *Signa quoque duo illa optima que nova vocantur, cum reliquis ipse fieri precepit.* Et on lit en marge du manuscrit : *Signa fecit fieri magna.* (*Chron. de Saint-Martial*, p. 9). *Cappas vero duas candidas, tintinnabulis aureis et argenteis ornatas, ipse fieri fecit.* Et ailleurs : *Cappas duas cum chillis emit.* (*Chron. de Saint-Martial*, p. 10).

1096. — UZERCHE. — Gaubert de Malafaide, élu abbé d'Uzerche en 1096, fit faire pour son abbaye deux fortes cloches, que le *Cartulaire* signale en ces termes : *Factæ sunt etiam duæ campanæ magni ponderis suo tempore* (*Cartulaire d'Uzerche*. Champeval, *Bull. Soc. Tulle*, IX 545).

XII^e Siècle

Pendant le XII^e siècle, un grand nombre de cloches ont été détruites à Limoges dans deux incendies qui s'étendirent sur toute la ville. Les textes anciens signalent quelques dons de cloches faits aux églises. Celle que Sebrand Chabot donna à sa cathédrale portait la plus ancienne inscription qui me soit connue.

1122. — LIMOGES. — « Cette année fut lugubre à Limoges, car tout le château, qui est la ville, le monastère de Saint-Martial, les cloches et le clocher, les cloîtres et les officines, l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix et de Saint-Michel-des-Lions, et le monastère de Saint-Martin hors des murs de la ville, furent brûlés d'une façon incroyable, au premier jour de septembre. » (*Bonaventure de Saint-Amable*, III, p. 454). Quelques mémoires placent cet incendie en 1112 (*idem*, p. 441).

1124. — AMBAZAC (Haute-Vienne). — Lorsque Saint-Etienne de Muret expira le 8 février 1124, un enfant du bourg d'Ambazac, à la suite d'une vision qui précéda sa mort, annonça ce qui venait d'avoir lieu à Muret, et ajouta : « Maintenant j'entends de tous côtés les cloches qui sonnent dans les églises et les monas-

tères des environs. » *Nunc audio circumquaque per ecclesias et per monasteria signa sonare.* (*Vita S. Stephani Grandimontensis*, cap. XLIII. *Patrolog.*, tome CCIV, col. 1026)

1159. — Dans la vie de saint Etienne d'Obazine, écrite par un religieux, son contemporain, on voit qu'en 1159 on sonnait toutes les cloches dans les lieux où passait le convoi après la mort de ce saint : « Les cloches des églises, celles des monastères situés sur le chemin que suivait le cortège (de Bonnaigue à Obazine), faisaient entendre un son si éclatant, qu'on aurait dit qu'elles étaient mises en mouvement par une force divine, et non par la main des hommes. *Per omnes ecclesias ac monasteria per quæ transituri erant, signa ilico omnia concrepabant tam repentino fragore, ut putarentur non humana manu pulsari, sed divinitus commoveri.* » (*Vita Beati Stephani, liber III, n° V*).

1161. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial.* — Aimeric de Brucia, sous-prieur à l'abbaye de Saint-Martial (1161-1198), donna une cloche à cette abbaye : *Dedit Deo et beato Marciali unam de campanis que sunt in domo.* (*Bull. Soc. arch. Lim.*, XLII, p. 338.)

1167. — LIMOGES. — *Anno gracie m° c° LX VII° crematum est castrum Lemovicense, et monasterii navis cum clocario, et omnia signa corruerunt.* (*Chronique de Saint-Martial*, p. 56.) Les *Annales manuscrites de Limoges* nous disent aussi : « Fut de rechef brûlée la ville de Limoges, avec les clochers de Saint-Martial et de Saint-Michel » (page 152). Mais elles ajoutent que ce fut en l'an 1147. Je laisse à cet incendie, où furent encore détruites les cloches de Saint-Martial et de Saint-Michel, la date que lui donne la Chronique de l'abbaye, ainsi que Geoffroi de Viegeois.

1171. — LIMOGES. *Cathédrale.* — *ME DEDIT ANTISTES SEBRANDUS, ET EST MIHI NOMEN.*

Sebrand Chabot, évêque de Limoges (1171-1198), voulant laisser dans sa cathédrale un mémorial de sa foi, fit fondre une belle cloche, la plus grande de toutes, qu'il baptisa de son nom, et sur laquelle on lisait le vers ci-dessus. C'est ce que rapporte Bernard Guidonis en ces termes : *Hic majus cymbalum cathedralis ecclesiæ Sancti Stephani fieri jussit, unde sequens versus in cymbalo scriptus habetur* : « *Me dedit antistes Sebrandus et est mihi nomen.* » (*Apud Labbe*, t. II, p. 270.) Le Père Bonaventure de Saint-Amable, qui donne aussi cette inscription, a mis *hoc* au lieu de *est* (tome III, p. 517). M. le chanoine Arbellot la traduit ainsi :

De Sebrand je porte le nom,
Car de Sebrand je suis un don.

(*Cathéd. de Limoges*, p. 63.)

Cette première inscription nous fait voir que l'évêque de Limoges suivait l'exemple du pape Jean XIII, déjà signalé, en donnant une cloche à sa cathédrale et en lui imposant son nom. Il dut lui-même en faire la bénédiction, improprement appelée baptême, tout comme l'avait fait ce pape au x^e siècle.

Une seconde observation m'est suggérée par la manière dont les fondeurs de cloches produisaient ces inscriptions. Pour les composer, ils se servaient de lettres isolées les unes des autres, de véritables *caractères mobiles*. Ils imprimaient sur le bronze. On ne s'en est servi en typographie qu'à partir de 1440. Il conviendrait d'ajouter à l'histoire de l'imprimerie que les fondeurs de cloches avaient trouvé les *caractères mobiles*, et s'en étaient servis longtemps avant cette date.

1178. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial*. — Galterius, qui vivait en 1178, fit fondre pour l'abbaye de Saint-Martial une cloche qui était nommée : La voix du Seigneur. *Galterius fecit signum quod vocatur vox DOMINI*. (*Chronique de Saint-Martial*, p. 284 et 59.) C'est presque l'inscription de la cloche de Chavanat du xiv^e siècle : *Vox domini sonat*.

1197. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial*. — Guillaume de La Concha, religieux de l'abbaye de Saint-Martial, vivant en 1197, fit faire deux cloches qui coûtèrent cinq cents sous : *Fecit idem W. de La Concha duo signa que constiterunt D. sol*. (*Chron. de Saint-Martial*, p. 303 et 304.)

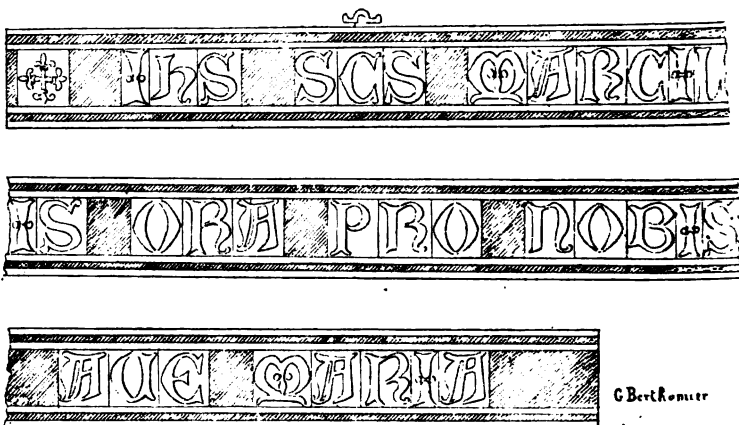
XIII^e Siècle

Au xiii^e siècle, les cloches sont longues et sveltes. Leurs inscriptions sont fort courtes, et le plus souvent se composent d'une simple invocation. Comme nous en possédons encore, j'en donne quelques dessins, qui feront connaître la forme des lettres, signe distinctif de cette époque. Ce sont des majuscules, gothiques arriérées, sans vignettes ni fleurons qui les entourent.

XIII^e siècle. — COUZEIX (Haute-Vienne). — ✠ JHS. .SCS MARCIALIS ORA PRO NOBIS. AVE MARIA. — ✠ *Jésus. Saint-Martial priez pour nous. Je vous salue Marie.*

Cette cloche, qui existe encore dans le clocher de Couzeix, porte sur une seule ligne qui l'entoure les mots ci-dessus. L'ouvrier, en les composant, a oublié la lettre A dans le mot *Martialis*.

Couzeix était une prévôté de l'abbaye de Saint-Martial, et sa cloche, dont l'inscription est une invocation à son patron, a probablement été fondue vers 1215, et par le même ouvrier auquel on doit les deux de l'abbaye signalées plus bas, ainsi que celle de Roussac dont les lettres sont absolument semblables à celles de Couzeix. Le dessin de cette inscription, que je dois à l'obligeance de M. Berthomier, montrera la beauté de ces caractères gothiques, majuscules, bien mieux que la description qu'on pourrait en faire.



Inscription de la cloche de Couzeix (xiii^e siècle)

1214. — LIMOGES. *Eglise de Saint-Cessateur.* — Le clocher et les cloches de cette église furent renversés dans la nuit du 28 au 29 novembre 1214, par une tempête qui causa beaucoup d'autres ravages dans Limoges : *Media nocte que precedit vigiliam sancti Andree, vehementia venti cecidit lapis summus de clocario Sancti Martialis Lemovicensis, et media vitrea que est super archam operis, et clocarium cum chillis sancti Cessatoris, et turris lignea de medio pontis sancti Marcialis. Non potest estimari quantum dampnum fecerit ventus illius noctis.* (*Chronique de Saint-Martial*, p. 93.)

1215. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial.* — ✠ SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM. — ✠ *Béni soit le nom du Seigneur.*

L'abbé Legros, qui a vu cette cloche, nous dit : « Les caractères de cette inscription sont gothiques du xiii^e siècle. » Mais la *Chronique* de Saint-Martial nous donne sa date d'une manière

plus précise : *Anno gratie m° cc° xv, ad festum Omnium sanctorum, duo cimbala minora et symbolum renovatur, et duo cimbala à S. Michel, et duo parva à S. Augusti.* (page 94).

Les lettres doivent être les mêmes que celles de l'inscription de Couzeix qui est ci-dessus. Cette cloche servait en dernier lieu pour l'horloge ; elle a été détruite à la Révolution.

1215. — LIMOGES. *Saint-Michel-des-Lions.* — Deux cloches furent fondues pour l'église de Saint-Michel-des-Lions, à cette date, ainsi que l'indique le texte de la *Chronique de Saint-Martial* ci-dessus.

1215. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Augustin.* — Deux petites cloches furent fondues pour cette abbaye en 1215, comme le rapporte la *Chronique de Saint-Martial*.

XIII^e siècle. — ROUSSAC (Haute-Vienne). — ✠ JHS. S. MARTIALIS ORA PRO NOBIS. — ✠ *Jésus. S. Martial priez pour nous.*

Roussac, qui était une prévôté de l'abbaye de Saint-Martial, tout comme Couzeix ci-dessus, avait une cloche du xiii^e siècle, portant cette invocation à son patron. Je l'ai vue, mais hors de service, dans le clocher de cette église jusqu'en 1875, époque à laquelle elle a servi à en fondre une autre. Les lettres qui la composaient étaient absolument semblables à celles de l'inscription de Couzeix. Mais comme elle était plus petite, la bande sur laquelle était l'inscription était moins longue et ne portait pas les derniers mots : *Ave Maria*.

1255. — LIMOGES. *Abbaye de la Règle.* — ✠ SUM JACOBUS DICTUS, FUGO FULGURA, GRANDINIS ICTUS. ANNO m° cc° l° v°. — ✠ *Je m'appelle Jacques, j'écarte la foudre, je dissipe la grêle. L'an 1255.*

La seconde cloche de l'abbaye de la Règle, qui fut brisée en 1790, portait cette inscription en beaux caractères gothiques. Ce texte si court prêterait place et matière à un long commentaire. Sur cette question de la foudre, il faut se rappeler qu'en fait d'électricité, la science n'a pas dit son dernier mot.

« A la fin du xviii^e siècle, de curieuses expériences prouvèrent que le son des cloches fait monter le mercure du baromètre, et tout le monde estime que le bruit des décharges d'artillerie rompt et dissipe les orages naissants. » (J. D. Blavignac, *La Cloche*, p. 187).

Au point de vue scientifique, les considérations sur lesquelles on s'est basé pour rendre des arrêts interdisant de sonner pendant les orages sont pour le moins fort douteuses. « Dans l'état actuel de la science, dit le célèbre Arago dans l'*Annuaire* du

Bureau des Longitudes de 1839, il n'est pas prouvé que le son des cloches rende les coups de tonnerre plus imminents, plus dangereux ; il n'est pas prouvé qu'un grand bruit ait jamais fait tomber la foudre sur des bâtiments que, sans cela, elle n'aurait pas frappés. »

Je place, à côté de ce témoignage de la science, celui de mes recherches et observations personnelles : je connais dans notre diocèse cinq ou six clochers qui, depuis le commencement de notre siècle, ont été frappés par la foudre pendant qu'on sonnait, mais je puis facilement en citer vingt-cinq ou trente qui, pendant le même temps, ont eu le même sort lorsqu'on ne sonnait pas. Anciennement on sonnait partout au moment des orages, et alors la foudre ne pouvait tomber que sur un clocher dont les cloches étaient mises en mouvement. Mais aujourd'hui, que par suite des arrêtés de police cet usage se perd, c'est le plus souvent sur les clochers où l'on ne sonne pas que la foudre exerce ses ravages, et cela uniquement parce qu'ils sont les plus nombreux.

Dans la bénédiction que l'église donne aux cloches, elle se sert d'expressions que l'on n'a pas assez remarquées : « O Dieu, dit le pontife qui accomplit cette cérémonie, lorsque le peuple entendra le son de cette cloche, faites que sa foi et sa dévotion augmentent, faites que les coups de la foudre et les désastres de la tempête s'éloignent de lui... *Et cum melodia illius auribus insonnerit populorum, crescat in eis devotio fidei; procul pellantur omnes insidiæ inimici, fragor grandinum, procella turbinum, impetus tempestatum...* » (Pontifical Romain. *De benedictione signi*). Si l'église croyait, comme certains physiciens l'ont cru, et comme quelques uns le croient encore, que la vibration de l'air produite par le son de la cloche éloigne les orages, elle ne demanderait pas à Dieu, comme une grâce, ce qu'elle saurait être l'effet nécessaire des causes naturelles.

Mais elle ne s'occupe pas, et ne s'est jamais occupée de ces questions physiques. Sachant que la foudre et la tempête obéissent à Dieu, elle lui demande qu'au son de la cloche sur laquelle elle répand ses bénédictions, et qui doit réveiller la piété de ses enfants, il veuille bien avoir pitié de son peuple et détourner les fléaux dont il est menacé.

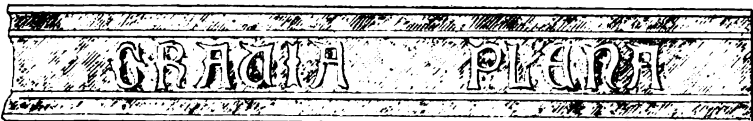
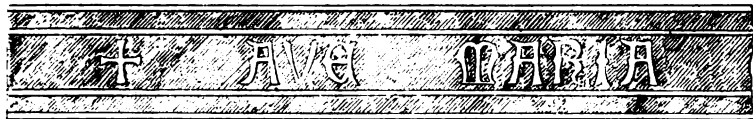
Beaucoup de nos cloches portent des invocations qui ne peuvent pas avoir un autre sens. Par exemple, celle de Dampniac, 1478. *Blasi beate defende nos a tempestate*. — Celle de Saint-Aignan de Versillac de 1490 : *Barbara sancta Deum pro nobis ora*. — Celle de Nexon du xv^e siècle : *O Deus tonitrua tua repelle*

a terra de Nexonio. — Celle de Lanteuil, 1503 : *Sancti Aredi, Cosme et Damiane, Deum pro nobis orate, ut nos defendat a fulgure et tempestate.* — Celle de La Souterraine de 1525 : *Sancte Andrea a fulgure et tempestate defende nos et ora pro nobis.* — Celle de Sagnat de 1534 : *Sancta Barbara, ora pro nobis.* — Celle de Beaulieu xvi^e siècle : *A fulgure et tempestate libera nos Domine, etc.*

1264. — SAINT-JUNIEN (Haute-Vienne). — Pierre de Benevent, prévôt de Saint-Junien, fit faire une forte cloche, nommée André, pour l'église de Saint-Junien. On devait la sonner aux grandes fêtes et lorsque la tempête menacerait : *Hic siquidem præpositus [Petrus de Benevento] causa et author extitit, ut anno Domini M CC LXIV, in ecclesia S. Juniani fieret quoddam magnum cymbalum, sub Andreæ nomine baptizatum, pro pulsando ipsum in magnis ecclesiæ festivitatis, et authenticarum personarum anniversariis, et etiam sepulturis earum; et quotiescumque timor emergeret tempestatis; aliam que campanam illi cymbalo consimilem post per tempora facere proponebat, si Deus ipsi domino præposito vitam concessisset longiorem.* (Chronique de Maleu, publiée par M. Arbellot, p. 96).

1284. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial.* — On fondit, cette année deux grandes cloches pour cette abbaye : *Anno Domini M^o CC^o LXXX^o IIII^o facta fuerunt duo magna signa.* (Chronique de Saint-Martial, p. 128). Au lieu de *duo* il y en a qui ont lu *ano*, et se demandent s'il ne faudrait pas rapporter cela à l'église de Noth. (*Bull. Soc. arch. Lim.* t. XLII, p. 347). Cette supposition n'est pas admissible.

XIII^e siècle. — CHALUS (Haute-Vienne). — ✠ AVE MARIA GRACIA PLENA. — ✠ *Je vous salue Marie pleine de grâce.*



G.Bréhonier.

Inscription de la cloche de Chalus (xiii^e siècle)

Cette inscription d'une cloche existant encore à Châlus, nous fait connaître une autre forme de lettres majuscules moins belles que celles de l'inscription de Couzeix qui est du commencement de ce siècle. Le dessin ci-dessus en donne une idée très exacte.

XIII^e siècle. — MORTEMART (Haute-Vienne). — ✠ SANCTA CATHARINA ORA PRO NOBIS. — ✠ *Sainte Catherine priez pour nous.*

M. l'abbé Texier qui a vu cette cloche, nous apprend qu'elle est du xiii^e siècle (*Dictionnaire d'orfèvrerie*, p. 437). C'est une invocation à la sainte patronne de la chapelle pour laquelle elle avait été fondue.

XIII^e siècle. — SAINT-LAURENT-SUR-GORRE (Haute-Vienne). — ✠ SANCTA MARIA ORA PRO NOBIS. — ✠ *Sainte Marie priez pour nous.*

Cette inscription, que je n'ai pas vue moi-même, m'est transmise comme étant sur une cloche du xiii^e siècle.

XIV^e Siècle

Les inscriptions de cloches, au xiv^e siècle, sont encore formées avec des caractères gothiques arrondis, mais ils diffèrent de ceux employés au siècle précédent, en ce que des épandissements légers accompagnent et enveloppent dans tous les sens le gras des lettres et leur donnent beaucoup de grâce.

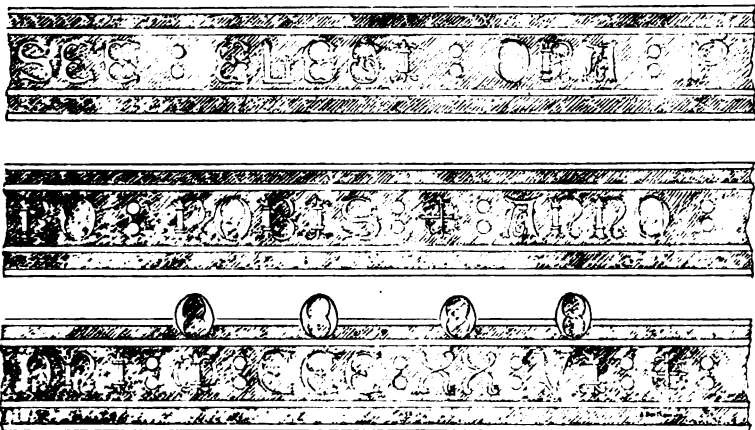
Ce sont généralement des invocations au saint patron de l'église, ou à la Sainte-Vierge.

Vers la fin du siècle, l'alphabet minuscule carré, remplace le précédent. Les lettres sont formées par des rubans qui se replient sur eux-mêmes avec une grâce originale. Des fleurons, des reliefs fins et légers courent autour de chaque lettre.

1326. — SAINT-ÉLOI (Creuse). — ✠ SCE : ELEGI : ORA : PRO : NOBIS : ✠ ANNO : DNI : M^o : CCC^o : XX^o : VI^o : ✠ *Saint Eloi priez pour nous, l'an 1326.*

Le dessin de cette inscription, que je dois à la collaboration de M. E. Berthomier, fera mieux connaître l'élégance des carac-

tères employés au ^{xiv}^e siècle que toutes les descriptions que je pourrais en faire. Elle nous donne, avec une invocation au patron de la paroisse, la date à laquelle elle a été fondue.



Inscription de la cloche de Saint-Eloi (1326)

1328. — SOLIGNAC (Haute-Vienne). — L'usage des plus fortes cloches était réglé par des statuts et des conventions particulières à chaque église. On ne les sonnait qu'aux grandes fêtes et aux jours où des fondations particulières y obligeaient. Ainsi nous voyons qu'en 1328, lorsque Archambaud de Saint-Amand, abbé de Solignac, fonda son anniversaire dans cet église, il prescrivit qu'on donnerait sept deniers à chacun de ceux qui sonneraient les grandes cloches : *Et debet tradere cuilibet ostiario VII denarios pro pulsatione campanarum magnarum ad vigiliam, et missam et absolutionem.* (Nécrologe de Solignac. *Archives historiques du Limousin*, VI, 356).

1329. — LA CHAPELLE-TAILLEFER (Creuse). — A cette date, ou un peu après, mais avant 1339, on fondait pour cette église deux cloches, aux frais desquelles contribua l'évêché de Limoges, comme on le trouve mentionné dans un livre de comptes conservé à la bibliothèque des manuscrits du Grand séminaire : *Item, pro confectione duarum campanarum factarum apud Capellam Talhaffer.* (Folios 100 et 101 du registre n° 58).

1350. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial.* — Bertrand de Chanac, prieur claustral de cette abbaye, lui fit vers cette époque, différentes libéralités, et lui donna en particulier une somme de

trente livres de monnaie limousine pour se procurer de grandes cloches : *Dominus Bertrandus de Chanaco, prior noster claustralis, dedit unum Decretum, unum codicem et quasdam Decretales antiquas, et XXX libras monete curentis Lemovicensis ad faciendas magnas campanas* (Nécrologe de Saint-Martial, fol. 13. Aux archives de la Haute-Vienne).

1350. — SAINT-JUNIEN (Haute-Vienne). *Couvent des frères mineurs.* — Ayde de Pierrebuffière, épouse d'Aymeric de Rocheschouart, seigneur de Mortemart, capitaine souverain pour le roi en Poitou, Limousin et Saintonge, donna, vers 1350, « de quoi faire une cloche » aux frères mineurs de Saint-Junien. (*Nobiliaire du Limousin*, tome IV, p. 52).

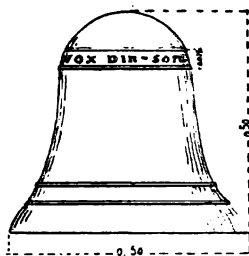
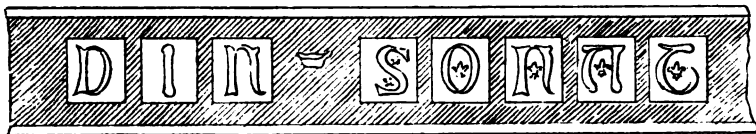
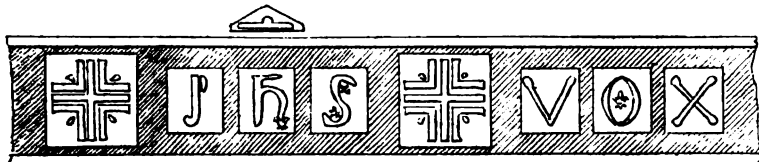
1365. — LIMOGES. — Outre les cloches des églises, nous trouvons encore les cloches à l'usage des consuls et des habitants de certaines villes. Le droit d'en avoir une fut accordé aux consuls de Limoges par lettres patentes du prince de Galles, Edouard, fils aîné du roi d'Angleterre, en date du 24 novembre 1365. On y lit : « Et avec ce voulons que les dits consuls, pour eux et leur communauté, aient et puissent avoir un seing ou campane, bon et grand, pour eux assembler loyalement et en uzer en toutes les nécessités qu'ils verront à faire, pour le gouvernement dudit chastel et chastelenie, et le mettre là où bon leur semblera, en lieu convenable et sous seure garde, lequel aura nom « Odouard ».

On peut voir plus loin, à l'année 1399, l'inscription d'une autre cloche des consuls.

XIV^e siècle. — CHAVANAT (Creuse). — ✠ IHS ✠ VOX DIN. SONAT.
— ✠ *Jésus. La voix du seigneur nous appelle.*

L'église de Chavanat possède une cloche, hors de service, sur laquelle on lit l'inscription ci-après. Ses lettres sont encore des majuscules, d'une forme particulière, qu'accompagne une ornementation de fleurs de lis. Cette cloche qui a 0^m50 c. de hauteur, ressemble en tout à une cloche de Fontenailles datée de 1202, et conservée aujourd'hui au musée de Bayeux. Même forme arrondie de la partie supérieure, même bande portant l'inscription, mêmes cordons au bas de la cloche. On peut se convaincre de cette ressemblance en rapprochant notre dessin, de celui qui a été publié par M. E. Sauvageot, dans les *Annales archéologiques* de M. Didron en 1863. Quant à l'inscription elle-même, nous la la retrouverons plus loin, par exemple au xv^e siècle sur une cloche de Billac, mais en caractères gothiques minuscules; en 1504 sur

une de Saint-Nicolas de Courbefy. Ces paroles son empruntées au prophète Michée, chapitre VI, verset 9. La cloche de 1175 de l'abbaye de Saint-Martial semble avoir porté une inscription semblable.



Inscription de la cloche de Chavanat (xiv^e siècle)

XIV^e siècle. — LIMOGES. — ✠ SCA VALERIA. — ✠ *Sainte Valérie.*

L'église de Saint-Julien et Sainte-Affre possédait une cloche sur laquelle on lisait en lettres gothiques du xiv^e siècle l'inscription ci-dessus.

XIV^e siècle. — LA MEYZE (Haute-Vienne). — ✠ s^{te} MICHAEL, ORA PRO NOBIS. — ✠ *S^t Michel, priez pour nous.*

Saint Michel, archange, est le patron de cette paroisse de la Meyze qui était un des anciens archiprêtres du diocèse.

XIV^e siècle. — DINSAC (Haute-Vienne). — ✠ s. MARTINE, ORA PRO NOBIS. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *S^t Martin, priez pour nous. Louons Dieu.*

C'est encore une invocation au patron de la paroisse.

XIV^e siècle. — LIMOGES. — ✠ AVE MARIA GRACIA PLENA. — ✠ *Je vous salue Marie.*

J'ai vu chez M. Petit, fondeur à Limoges, en 1855, une cloche cassée portant cette inscription.

Les sept cloches ici groupées, sur lesquelles on lit ces mots *Ave Maria*, étaient spécialement affectées à la sonnerie de l'*Angelus* et datent de l'époque où cet usage fut introduit en France.

« Au moment où l'Occident tout entier se préparait au cri : *Dieu le veut !* à se précipiter sur l'Asie pour reconquérir le tombeau de Jésus-Christ, le pape Urbain II ordonna que la sonnerie du matin et du soir deviendrait, à partir du jour où les croisés se mettraient en marche, le signal d'une prière commune et universelle en faveur de ceux qui composaient la sainte expédition qui commença à se mettre en marche en 1096. » Mais ce n'est pas de ce moment qu'on peut faire dater l'usage de dire l'*Angelus*. C'est plutôt aux prescriptions du pape Jean XXII, en 1316, qu'il faut l'attribuer. L'évêque de Lausanne, Jean de Rossillon, prescrivit, en synode, le 25 novembre 1326, de sonner trois coups de cloche à l'heure de complies, et accorda quarante jours d'indulgence à ceux qui réciteraient alors trois *Ave Maria*. C'est une des plus anciennes mentions de l'*Angelus* que l'on connaisse. En 1329, on commença en France à le réciter à la même heure, et on l'annonçait par une sonnerie spéciale précédant le couvre-feu. (J.-B. Blavignac, *La Cloche*, p. 61). C'est particulièrement pour cet ouvrage qu'on fonda les cloches du XIV^e siècle portant les mots *Ave Maria*

XIV^e siècle. — SAINT-LÉGER-MAGNAZEIX (Haute-Vienne). — ✠ AVE MARIA, GRACIA PLENA, DOMINUS TECUM. — ✠ *Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.*

XIV^e siècle. — LIMOGES. Cathédrale. — ✠ AVE MARIA, GRACIA PLENA, DOMINUS. — ✠ *Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur.*

La petite cloche capitulaire qui était dans le chœur de la Cathédrale portait cette inscription, que le fondeur a laissée incomplète parce qu'il manquait de place sur la bande où elle est inscrite.

XIV^e siècle. — LIMOGES. Saint-Michel-de-Pistorie. — ✠ AVE MARIA, GRACIA PLENA. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Je vous salue Marie, pleine de grâce. Louons Dieu.*

Cette cloche était au siècle dernier dans l'église de Saint-Michel-de-Pistorie à Limoges.

XIV^e siècle. — LIMOGES. *Cathédrale.* — ✠ AVE GRACIA PLENA. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Je vous salue, pleine de grâce. Louons Dieu.*

J'ai vu en 1860, dans le clocher de la cathédrale, une petite cloche, hors d'emploi, sur laquelle était cette inscription.

XIV^e siècle. — LIMOGES. *Abbaye de La Règle.* — ✠ ORA VOCE PIA, PRO NOBIS, VIRGO MARIA. — ✠ *Avec votre voix pieuse, priez pour nous, Vierge Marie.*

L'abbé Legros nous dit que sur cette cloche de l'abbaye de la Règle on voyait l'inscription ci-dessus, en beaux caractères gothiques du xiv^e siècle, et que chacune de ces lettres était séparée et renfermée dans un carré orné de fleurons. Elle se trouvait au nombre des quatre, pesant ensemble 3,780 livres, que les administrateurs du district de Limoges firent enlever le 6 juin 1792 et conduire à la Monnaie.

XIV^e siècle. — CHAMPSAC (Haute-Vienne). — ✠ AVE MARIA. — ✠ *Je vous salue Marie.*

Une cloche, hors d'usage, qui est conservée dans l'église de Champsac, porte cette inscription.

XIV^e siècle. — OBAZINE (Corrèze). — ✠ TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Louons Dieu.*

J'ai vu, en 1890, dans l'église d'Obazine, une petite cloche, sans emploi, sur laquelle on lisait cette inscription. Elle est en lettres gothiques minuscules et de la fin du xiv^e siècle.

1399. — LIMOGES. *Le Consulat.* — ✠ CONSULUM LEMOVICEN. ANNO MILLESIMO TERCENTESIMO NONAGESIMO NONO. — ✠ *Consulat de Limoges, l'an 1399.*

Les consuls de Limoges firent faire en 1399 une cloche sur laquelle était l'inscription ci-dessus. Cent neuf ans après, ils la prêtèrent à la communauté des prêtres de Saint-Pierre-du-Queyroix, et à cette occasion firent dresser l'acte suivant :

« Lou dimercreys veilha saint Andrieu, vingt noveyme de novembre l'an mil cinq cens et huech, lous seignours Mathieu de Julie, Jacques Fogassier, Pierre de Beau Nom, Jaques Janeilhac, Pierre Mazurier dit Parcet, Pierre Guybbert, Pierre Veyrier, Anthony Voureys et Jehan de la Roche dit Vouzele lainat, consulz du chasteau de Limoges presents, per ilz et lours compaignons consulz absentz, an prestat a venerableys homeys monss. Johan de Champs, Arnault Pelete et Jamme Mydi, prebtreys et scinditz de la communaultat deux prebtreys de leyglise parro-

chielle de Saint Peyr deu Queyroix deud. Limoges, en présence de venerableys homeys mess^{rs} Liennard de Fursac, Johan Lafosse, Symon Noaille, Domenge de Beau Nom et Marcial Thomas, aussi prebtreys de lad. comunaultat, aussi presentz et supplians, une cloche de metaux appartenant ausd. s^m consulz et a lad. ville, pezant de dous à treys quintaulx, comme las partidan dich et confessat et en presence deu notary et tesmoing desoubz escriptz, monstrade et ausd. sinditz per lousd. consulz delieurade, esriche au tour *consulum Lemovicen. anno millesimo tercentesimo nonagesimo nono*. Et laquelle cloche lousd. sinditz aud. non an promeys redre ausd. s^m consulz deud. Limoges et a lad. ville toutas vetz que mestier sera et requis en seran soubz ypotheque et obligation deux beys de lad. communaultat. Et en a recebut lettres Liennard Lamyé, notary deud. Limoges, presens Johan Car...., espillier, et Jaques Meilhaud, clerc, tesmoings ad ce appellatz, lou jour et an susd. (Signé :) Lamyé. » (*Registres consulaires de Limoges*, I, 15).

Les consuls de Limoges avaient encore une cloche à leur usage, celle-là ou une autre, le 6 février 1744. (*Idem*, V, p. 15.) De plus, chaque porte de la ville en possédait une pesant environ trois à quatre cents livres ; l'inventaire du 26 décembre 1575 indique en effet les « cloches metal que sont ez tours des portes de la ville ». (*Idem*, II, 421.)

XV^e Siècle

Le xv^e siècle emploi pour ses lettres les mêmes enjolivements que le précédent. Il ajoute des reliefs représentant la crucifixion, l'Agneau divin, l'*Ecce homo*, les saints. Les images des patrons s'y voient dans des encadrements d'architecture. On trouve aussi quelques guirlandes de fleurons courant autour des cloches. Les inscriptions deviennent plus longues ; elles commencent à dire les noms et les qualités de ceux qui les ont fait faire, et à porter le nom ou la marque du fondeur. L'église à laquelle elles sont destinées est désignée formellement, ou du moins par une invocation à ses patrons.

1404. — CHAMBORET (Haute-Vienne). — ✠ SANCTE ANTONI, ORA PRO NOBIS. MCCCIV. — ✠ *Saint Antoine, priez pour nous. 1404.*

M. Barny de Romanet a lu cette inscription sur une cloche de l'église de Chamboret. C'est une invocation au patron.

- 1404. JABREILLES (Haute-Vienne).** — ✠ MARIA-MARGARITA.....
 PRO NOBIS. DOMINUS QUI PRO NOBIS FACTUS EST..... M CCCC IIII..... — ✠
Marie-Marguerite, priez pour nous. Le Seigneur qui s'est fait
homme pour nous..... 1404.

Une partie de cette inscription est illisible ; mais le sens n'en est pas douteux.

- 1405. — SAINT-JUNIEN (Haute-Vienne).** — Le 3 octobre de cette année, la foudre causa la ruine d'un clocher de Saint-Junien et des cloches qui y étaient. Pierre Esperon, juge de Saint-Junien, rapporte ainsi cet événement dans son Livre de Raison : *Nota quod die sabbati, tertiâ die mensis octobris, anno Domini M^o CCCC^{mo} quinto, cecidit fulgur supra pignaculum campanarum sancti Juniani, et ruinavit, seu ruinari et corruï fecit acum clucherii, cum cruce, gallo et conchiis, et multa alia mala in dicto clucherio perpetravit et fecit.*

Une note ajoutée au manuscrit de la Chronique de Saint-Junien, par le chanoine Maleu, parle ainsi de cet accident : *Die Sabbati et tertia die mensis Octobris, post festum B. Michaëlis, anno domini MCCCC V, hora vesperarum vel circa, tempestas horribilis irruit in tantum, quod pinaculum ecclesiæ S. Juniani, in quo parvæ campanæ sunt appensæ, fulgur invadens, ipsum à parte cacuminis discerpit et diruit, descendo conchas, crucem et gallum, usque ad unam longitudinem lanceæ ; et lapides et quadros per villam huc et illuc projecit : quod audire mirabile, sed tunc videre erat terribile.* (Chron., p. 115.)

- 1408. — SARRAN (Corrèze).** — Simon Madelmon, dans la *Mono-graphie de la commune de Sarrau*, dit que l'une des cloches de cette église porte la date 1408. (*Bull. Soc. Tulle*, année 1889, p. 385.). Il faut lire 1493. Voir plus loin à cette dernière date.

- 1419. — LIMOGES. Saint-Pierre-du-Queyroix.** — ✠ VOCE MELLIFLUA PRO NOBIS DEUM EXORA. PATER NOSTER. ANNO DNI M CCCC XIX. — ✠ *De ta voix douce comme le miel implore Dieu pour nous. Notre Père. L'an du Seigneur, 1419.*

Cette cloche que possédait l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix a été détruite à la Révolution.

- 1431. — LIMOGES. Saint-Michel-des-Lions.** — Le curé et les prêtres de cette église firent fondre une cloche cette année. Elle servit jusqu'en 1531, époque à laquelle elle fut refondue. Voir à cette dernière date.

1437. — LIMOGES. Abbaye de Saint-Martial. — ✠ VIR DNI BNDCTS (*benedictus*) OMNIUM JUSTORUM SPIRITU PLENUS FUIT. IPSE INTERCEDAT PRO CUNCTIS MONASTICE PROFESSIONIS. AMEN. ANNO DNI M CCCC XXXVII. — ✠ *L'homme de Dieu Benoit fut rempli de l'esprit de tous les justes. Qu'il intercède lui-même pour tous ceux qui font profession monastique. Amen. L'an du Seigneur 1437.*

Cette inscription en caractères gothiques était sur la cloche dite du midi à l'abbaye de Saint-Martial ; elle fut détruite en 1790.

1456. — LIMOGES. Abbaye de Saint-Martial. — ✠ ECCE ANCILLA DOMINI, FIAT MIHI SECUNDUM VERBUM TUUM. ANNO DOMINI M CCCC L VI. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. — L'an du Seigneur 1456. — Louons Dieu.*

1456. — LIMOGES. Abbaye de Saint-Martial. — ✠ AVE MARIA GRACIA PLENA. — ANNO DOMINI M CCCC L VI. — TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Je vous salue Marie pleine de grâce. — L'an du Seigneur 1456. Louons Dieu.*

Les deux inscriptions qui précèdent étaient sur deux cloches fondues à l'abbaye de Saint-Martial, pendant que Jacques Jauvion était abbé. Elles sont en lettres gothiques comme toutes les autres de ce siècle, mais il y a cela de remarquable que les mots *Te deum laudamus* sont en caractères romans. C'est la première fois que l'on voit ces caractères, et ils tarderont plus d'un siècle avant de reparaitre. Un passage d'une chronique en parle ainsi : *Hoc anno [1456] duæ campanæ fulsæ sunt in honorem Beatæ Mariæ Virginis, sicut in campanili videre est. Major hæc verba profert in capite : Ecce ancilla Domini fiat mihi secundum verbum tuum ; et hoc litteris gothicis. Minor autem, eodem caractere (quamquam ambæ latino caractere Te Deum laudamus ostendunt) : Ave Maria gracia plena. Anno Domini millesimo quadragesimo quinquagesimo sexto.*

1465. — TULLE (Corrèze). — Une cloche fondue cette année servit à la cathédrale de Tulle jusqu'en 1632. Elle fut refondue à cette époque. Voir son inscription à cette dernière date.

1466. — SAINT-LÉONARD (Haute-Vienne). — Le 20 août 1466, grâce aux aumônes des habitants de Saint-Léonard, on put faire refondre une cloche nommée d'Obbliers, que la foudre avait casée en 1463, et on lui donna le nom de Martial : *Notum sit omnibus, tam presentibus quam futuris quod die festi corporis Christi, anno Domini millesimo quadringentesimo sexagesimo tertio, fulgur*

seu tempestas cecidit supra pignaculum monasterii beati Leonardi et fregit unum symbolum vocatorum dobbliers. Quod symbolum fuit de helemosinis bonarum gentium factum die ricesima mensis augusti, anno Domini millesimo quatercenteno sexageno sexto, et vocatur Marciatis. (Archives de la Haute-Vienne. Terrier de Saint-Léonard, G. 5525 prov., fol. 277 verso.)

1467. — SAINT-LÉONARD (Haute-Vienne). — Une des petites cloches de Saint-Léonard fut encore cassée par la foudre en 1467 ; elle fut refondue grâce à la générosité du prieur et de la communauté : *Anno 1467, ceciderat fulgur seu tempestas super pignaculum ecclesiæ beati Leonardi et fregit dictum pignaculum a parte occidentali et unam campanam ex parvis..... Prior vero et conventus..... dederunt decem libras turonensium, et cum hoc, dicta parva campana fuit reffecta.* (Archives de la Haute-Vienne. Terrier du chapitre de Saint-Léonard. — G. 5525, prov. fol. 277 verso.)

1474. — ESTIVAUX (Corrèze). — ✠ S LUPE, ORA PRO NOBIS. L'AN M CCC LXXIII. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Saint Loup, priez pour nous. L'an 1474. Louons Dieu.*

Saint Loup est patron de la paroisse d'Estivaux.

1475. — CONCEZE (Corrèze). — ✠ SANCTI COSMA ET DAMIANE ORATE PRO NOBIS. SALVATERRA. ANNO M° CCC° LX° XV°. — TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Saints Cosme et Damien, priez pour nous. Sauveterre. L'an 1475. Louons Dieu.*

Après une invocation aux patrons de la paroisse, on voit dans cette inscription le nom de la cloche : Sauveterre. Nous retrouverons ce nom à Folles en 1496, à Limoges sur une cloche de Saint-Martial en 1551, à Marcillac-la-Croisille en 1572, etc. On le donnait à certaines cloches, desquelles on attendait une protection spéciale, particulièrement pour les biens de la terre.

Hors du diocèse, on rencontre aussi ce nom en plusieurs endroits : A Laval (Isère), sur une cloche de 1463 ; à Brion, même département, et sur une cloche du même siècle on lit : *Ave Maria, Salvaterra, gracia plena* ; à Champoly, département de la Loire, en 1526 : *Maria Salvaterra vocor* ; à Forcalquier, dans les Basses-Alpes : *Maria Sauvaterra*. C'est aussi le nom de la grande cloche fondue au commencement du xvi^e siècle pour Notre-Dame de Moutbrison, et de celle de 1573 de Viellard-Reculas, département de l'Isère ; enfin, dans le même département, on lit sur celle de La Valette : *Marie Salvaterra on m'appelle. 1711.*

« Dans quelques localités on a l'habitude de promener, au

milieu des champs, lorsqu'éclate un orage, une grosse clochette que sonne un individu payé pour cela. Nous avons constaté l'existence de cette coutume à Perueis, dans le département des Basses-Alpes, où l'on donne à cette cloche le nom significatif de *Sauveterre*. » (J.-D. Blavignac, *La Cloche*, p. 161.)

1478. — DAMPNIAI (Corrèze). — ✠ DEUS HOMO FACTUS EST. XPS REX VENIT IN PACE. ✠ BLASI BEATE, DEFENDE NOS A TEMPESTATE. ANNO DNI M° CCCC° LXX° VIII°. — ✠ *Dieu s'est fait homme. Le Christ roi est venu dans la paix. Bienheureux Blaise, défendez-nous de la tempête. L'an du Seigneur 1478.*

M. l'abbé Poulbrière, qui donne cette inscription dans le *Dictionnaire des paroisses du diocèse de Tulle*, nous dit qu'elle est en caractères antérieurs à la minuscule gothique.

XV^e siècle. — LA PLAIN, commune de Tersannes (Haute-Vienne). — ✠ XPS REX VENIT IN PACE. DS HO FCS EST. MARIA MLE. — ✠ *Le Christ roi est venu dans la paix. Dieu s'est fait homme. Marie Madeleine.*

M. l'abbé Texier, qui a relevé cette inscription de cloche du xv^e siècle, dans l'église de l'ancien prieuré de la Plain, à deux lieues du Dorat, en parle en ces termes : « Dans le pinacle est suspendue une cloche sur laquelle se lit cette inscription en caractères gothiques ronds. Deux empreintes de monnaies ajustées par le fondeur au dessous de l'inscription nous ont permis de fixer son âge. Les exemples de décorations ainsi empruntées aux monnaies du temps sont assez rares. » (*Manuel d'épigraphie*, p. 277.)

Le dernier mot MLE est une abréviation du mot Madeleine; cette sainte était la patronne du prieuré de La Plain.

Le texte de cette inscription et celui de la précédente, qui à quelque chose près est semblable, se retrouve à différents endroits : chez nous, sur une cloche de Noailles en 1533, et sur une de Nespouls en 1534; puis à Saumanes sur une cloche de 1410; à Four, département de l'Isère, sur une de 1495; et à Saint-Hilaire-du-Rosier, même département, sur une de 1515.

1481. — BRIGNAC (Corrèze). — ✠ JHVS. AVE MARIA. CHRISTUS VINCIT. SANCTE MICHAEL. SANCTE BENEDICTE. SANCTE BLASI. ANNO DOMINI M CCCC IIII° I. — ✠ *Jésus. Je vous salue Marie. Le Christ est vainqueur. Saint Michel. Saint Benoit. Saint Blaise. L'an du Seigneur 1481.*

Cette cloche a été refondue en 1882, et sur la nouvelle on a eu soin de conserver l'inscription de l'ancienne telle qu'elle est ci-dessus.

1482. — SAINT-VICTURNIEN (Haute-Vienne). — ✠ SANCTA MARIA ORA PRO NOBIS. ANNO DN̄I M° CCCC° LXXX II. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Sainte Marie, priez pour nous. L'an du Seigneur 1482. Louons Dieu.*

1483. — SAINT-SYMPHORIEN (Haute-Vienne). — ✠ s. s. ORA PRO NOBIS. ANNO DN̄I MIL° CCCC° III^{xx} III. — ✠ *Saint Symphorien, priez pour nous. L'an du Seigneur 1483.*

Sur la petite cloche de la paroisse de Saint-Symphorien, qui a cette inscription en lettres gothiques, comme toutes les précédentes, on voit aussi un Christ en croix, et saint Michel terrassant le démon.

1487. — LIMOGES. Abbaye des Bénédictins. — Pierre Barton, abbé de Saint-Augustin, fit fondre une cloche en 1487. Elle a été refondue en 1643 et en 1711. Voir à cette dernière date. Mais ce n'est pas la seule, car les *Annales manuscrites* de Limoges nous disent qu'« il fist fère deux belles cloches de métal, entre lesquelles est la plus grosse » (page 119).

1488. — CHAMBORET (Haute-Vienne). — ✠ S. GABRIEL, ORA PRO NOBIS. L'AN M ET CCCC III^{xx} ET VIII. — ✠ *Saint Gabriel, priez pour nous. L'an 1488.*

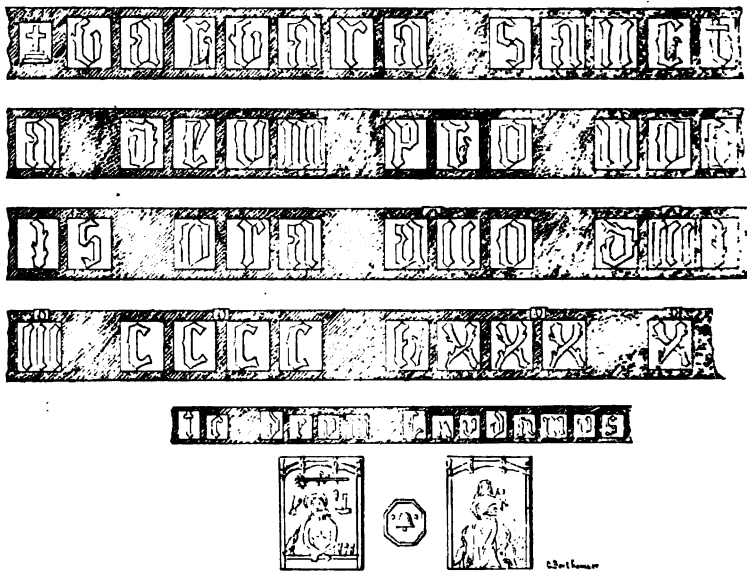
1489. — L'ARTIGE, commune de Saint-Léonard (Haute-Vienne). — En cette année Jean de Bony, prieur de l'Artige, prêta une cloche au prieur de l'Artige-Vieille, ainsi que le constate le passage suivant d'un terrier : « Sapchen tuch que Jhoan Bony, prior de l'Artigia, ay beylat l'eychillo que ero en nostro salo de l'Artigia a Moseu Simon Micheu, prior de l'Artigia-Vielho et por sonar a lo messo. E lo dict Moseu Simo a promeys de redre la dicha eychillo toutes veys que sero meytier à nostre motier de l'Artigia. E eyssso fach en lo presensso de Mosieu Colau la † segresto de l'Artigia et de Moseu Peyr Laune, prior de la Faya Fach lo x° jour de février l'an mil cccc III^{xx} et IX. Micheu, prior de l'Artigia-Vielho. » (Archives de la Haute-Vienne. D. 993, fol. 150 verso.)

1490. — SAINT-AIGNAN-DE-VERSILLAC (Creuse). — ✠ BARBARA SANCTA DEUM PRO NOBIS ORA. AÑO DN̄I M° CCCC° LXXX° X°. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Sainte Barbe, priez pour nous. L'an du Seigneur 1490. Louons Dieu.*

Cette cloche, qui a 0,88 centimètres de diamètre à la base et 0,75 centim. de hauteur, porte au dessous de son inscription un *Ecce Homo* accompagné des instruments de la passion, et la

Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus. On y voit aussi la marque du fondeur, qui représente une cloche dans un médaillon octogone.

Cette invocation à sainte Barbe se retrouve dans plusieurs autres inscriptions, comme à Aubusson en 1520, à Sagnat en 1534, etc. On invoque cette sainte pour être préservé de la foudre; elle sauvegarde de tout incendie; aussi les marins donnaient-ils le nom de *Sainte-Barbe* au lieu où ils renfermaient les munitions de guerre qu'ils embarquaient avec eux. Elle est aussi la patronne des artilleurs. Sur une cloche de Saint-Emiland (Saône-et-Loire), on voit l'inscription : *A fulgure et tempestate libera nos domine*, dont chaque mot est séparé par un buste de soldat casqué et par une sainte Barbe en pied près de sa tour.



Inscription de la cloche de Saint-Aignan-de-Versillac (1490)

1493. — SARRAN (Corrèze). — ✠ XPS VINCIT. XPS REGNAT. XPS IMPERAT. XPS AB OMNI MALO NOS DEFENDAT. L'AN MIL CCCC IIII^{xx} XIII. — ✠ *Le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ commande. Que le Christ nous défende de tout mal. L'an 1493.*

Cette inscription, qui est en lettres gothiques minuscules, n'avait pu être lue par Simon Madelmon qui, dans sa *Monographie de la commune de Sarrau*, lui donne la date de 1408. Il n'y a cependant aucun doute à avoir sur le texte ci-dessus. Le

même auteur nous dit qu' « on y trouve adossées quatre images, qu'on croit être celles des patrons de la paroisse qui sont la sainte Vierge, saint Pierre, saint Michel archange. Il y avait une autre cloche portant la date de 1735 », dont il sera parlé à cette date.

Quant à la devise *Christus regnat*, etc., nous la retrouverons plusieurs fois dans la suite. On la voit sur une cloche de Romont de 1416, et sur une de Pisieu dans l'Isère, datée de 1459. C'est une devise qui est très fréquente sur les monnaies françaises des xiv^e, xv^e et xvi^e siècles, et surtout à partir du règne de Charles VII (1422). On la trouve aussi sur l'obélisque de la place Saint-Pierre, à Rome.

1495. — SAINT-SORNIN-LA-MARCHE (Haute-Vienne). —

✠ S. JOHANES ORA PRO NOBIS. J. HA DU PIPRO CUR. L D G M CCCC III XV. AVE MARIA. — ✠ *Saint Jean, priez pour nous. Jean-Baptiste du Pipro, curé. L'an de grâce 1495. Je vous salue Marie.*



Inscription de la cloche de Saint-Sornin-la-Marche (1495)

Chaque mot de cette inscription est séparé par une fleur de lis qui a une petite rose au dessus et une au dessous. La lettre R est accompagnée d'un héron, tout comme dans l'inscription de Saint-Aignan-de-Versillat 1490. Au bas il y a deux niches gothiques, on voit le Christ en croix dans une, et la Sainte Vierge dans l'autre. Près de cette dernière sont placés les mots *Ave Maria*.

Quoique à la seconde ligne le dessin porte *J. Ha*, je crois qu'il faut y lire *J. Ba* pour Jean-Baptiste, autrement il faudrait y voir le mot *Johanes*, dont la lettre *o* aurait été omise. Dans la date, il faut aussi suppléer le chiffre xx pour faire 95, à moins qu'on ne veuille lire *iiii* fois xv, ce qui ferait 1460.

1496. — FOLLES (Haute-Vienne). — ✠ S. BONAVENTURA. SALVATERRE. L. M CCCC III^{xx} XVI. — ✠ *Saint Bonaventure. Salvaterre. L'an 1496.*

Après le nom de saint Bonaventure, un des patrons de l'église

de Folles, cette inscription en lettres gothiques porte le mot *Salvaterre*. Voir ce qui est dit à ce sujet pour la cloche de Conçese en 1475.

1499. — BORT (Corrèze). — ✠ GERMANUS VOCOR, PATRONUS ET GUBERNATOR VILLE BORTI ET ECCLESIE. ANNO MILLESIMO QUADRINGENTESIMO NONAGESIMO NONO, DIE X MENSIS OCTOBRIIS. — ✠ *Je me nomme German, patron et gouverneur de la ville et de l'église de Bort. L'an 1499, le 10 du mois d'octobre.*

Cette inscription, donnée par un mémoire anonyme sur la ville de Bort, était « en fort beaux caractères gothiques » sur une grosse cloche cassée en 1768 et refondue en 1770. (M. l'abbé Poulbrière, *Dictionnaire des paroisses du diocèse de Tulle.*)

1499. — BRIVE (Corrèze). — ✠ VOX MEA CUNCTORUM FIT TREMOR DEMONIORUM : LAUDO DEUM VERUM, PLEBEM VOCO, CONGREGO CLERUM. — ✠ *Que le son de ma voix fasse trembler tous les démons : Je loue le vrai Dieu, j'appelle le peuple, je rassemble le clergé.*

« La grosse cloche de l'église ci-devant collégiale de Saint-Martin de Brive, dont le son est si agréable et si majestueux, pèse trente-cinq quintaux. Elle fut fondue avec deux autres, plus petites, l'an 1499. Les consuls imposèrent trois sous par tête sur chaque habitant des deux paroisses, non compris les dons particuliers en métal. Entre autres inscriptions qui y étaient gravées, on peut citer les deux vers ci-dessus. (*Histoire de Brive*, p. 165.)

XV^e siècle. — NEXON (Haute-Vienne). — ✠ O DEUS TONITRUA TUA REPELLE A TERRA DE NEXONIO. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *O Dieu, éloignez vos foudres de la terre de Nexon. Louons Dieu.*

XV^e siècle. — BILLAC (Corrèze). — ✠ SANCTA MARIA ORA PRO NOBIS. VOX DOMINI SONAT. — ✠ *Sainte Marie, priez pour nous. La voix du Seigneur appelle.*

Cette inscription, en lettres minuscules gothiques de forme allongée, se lisait sur une cloche de l'église de Billac; elle a été refondue en 1891. (M. l'abbé Poulbrière, *Dictionnaire des paroisses du diocèse de Tulle.*) On a déjà vu sa seconde phrase sur la cloche de Chavanat du siècle précédent.

XV^e siècle. — BEYSSENAC (Corrèze). — ✠ S. JOANNES, ORA PRO NOBIS. — ✠ *Saint Jean, priez pour nous.*

La cloche de l'église de Beyssenac, qui porte cette inscription, vient de l'ancienne église de Villemaux, dont saint Jean était le patron.

XV^e siècle. — **SAINTE-MARIE-DE-VAUX** (Haute-Vienne). — ✠ TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Louons Dieu.*

Cette inscription en lettres gothiques du xv^e siècle se lit sur la cloche de Sainte-Marie-de-Vaux.

XV^e siècle. — **SERVIÈRES** (Corrèze). *Séminaire.* — ✠ AVE MARIA. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Je vous salue Marie. Louons Dieu. Louons Dieu.*

Cette inscription en lettres gothiques est sur la cloche du séminaire de Servières et provient probablement de l'église paroissiale qui, avant la Révolution, en possédait quatre dont trois avaient une inscription en lettres gothiques.

XV^e siècle. — **LAMONGERIE** (Corrèze). — ✠ IHS. M. S. ANTHONIUS. S. GREGORIUS MAGNUS ✠. — ✠ *Jésus. Maria. Saint Antoine. Saint Grégoire le Grand ✠.*

On lit cette inscription en lettres gothiques sur la cloche de Lamongerie.

XV^e siècle. — **CHAPELLE DE MAUMONT**, commune de Roziers (Corrèze). — ✠ AVE MARIA GRACIA PLENA. KAROLUS DE MALOMONTE. — ✠ *Je vous salue Marie. Charles de Maumont.*

C'est la première fois que nous trouvons le nom du parrain ou du donateur inscrit sur la cloche. Il s'agit ici apparemment de Charles de Maumont de Fromental, baron de Laroche-Limousi et vicomte de Bridiers, qui épousa au xv^e siècle Anne de Bourdeille et mourut en 1526. Ce qui confirme cette attribution, c'est qu'on a trouvé dans les ruines de cette chapelle les armes de Maumont : *d'azur au sautoir d'or cantonné de quatre tours d'argent*, unies à celles de Bourdeille : *d'or à deux pattes de faucon de gueules superposées et armées de sable.*

XV^e siècle. — **LIMOGES. Saint-Michel-des-Lions.** — ✠ IHS. S. LUP : SUB. XPS : H : SONO : VENTES AURASQUE REPONO. — ✠ *Jésus. Saint Loup. Que le Christ vienne à notre secours. Je sonne les heures, j'apaise les tempêtes et les vents.*

Cette inscription, en lettres gothiques du xv^e siècle, se lisait sur une des cloches de l'église de Saint-Michel de Limoges, qui ont été détruites à la Révolution. M. l'abbé Texier, qui l'a publiée dans son *Manuel d'épigraphie* (p. 277), a vu dans le cinquième mot les lettres xpm. D'après un croquis de l'abbé Legros, qui donne la forme des lettres, il me semble qu'il faut lire : xps. h. et je traduis : *Subveni Christe. Horus sono*, etc.

XV^e siècle. — SAINT-SORNIN-LA-MARCHE (Haute-Vienne). —

✠ EXURGE DNE ADJUVA NOS IRCP DLEM M 29. — ✠ *Levez-vous. Seigneur, et venez à notre aide.....*

Une cloche cassée que j'ai vue dans le clocher de Saint-Sornin-la-Marche, et semblant être de la fin du xv^e siècle, portait l'inscription ci-dessus. Ce sont les premières paroles que l'on chante à la procession des Rogations. Il faut peut-être voir la suite de cette invocation dans les lettres qui la termine, que je ne peux pas expliquer, et alors on aurait les paroles liturgiques entières : *Exurge Domine adjuva nos, et libera nos propter nomen sanctum tuum.*

(A suivre.)

A. LECLER.

LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

ET L'ANCIEN MUSÉE DE LIMOGES

Notice lue à la séance du 30 octobre 1899 (1)

En prenant possession du nouveau et confortable local qui nous a été si gracieusement offert dans les bâtiments du Musée Adrien Dubouché, il a paru de quelque opportunité de rappeler en un exposé très sommaire, les souvenirs et les liens encore étroits qui rattachent notre Société à ce Musée. Ces souvenirs sont encore présents sans doute à la mémoire de beaucoup d'entre nous, mais peut-être existe-t-il un certain nombre de nos collègues qui ne connaissent pas exactement le rôle tenu par cette Société dans la fondation et l'organisation première de nos musées.

Lorsque celle-ci fut fondée au mois de décembre 1845, sur l'initiative d'un administrateur éclairé et dévoué, M. le Préfet Morisot, elle recevait et elle acceptait de remplir une double mission ; elle

(1) A cette séance du 30 octobre 1899, la Société archéologique et historique du Limousin a tenu sa première séance dans la nouvelle salle que la direction des Beaux-Arts et l'administration du Musée national Adrien Dubouché ont mise à sa disposition dans les dépendances de ce Musée.

M. Boudier, préfet de la Haute-Vienne, qui avait bien voulu se souvenir de son titre de président d'honneur de la Société, présidait cette séance, à laquelle assistaient M. Louvrier de Lajolais, directeur du Musée et MM. Besse et Billac, conservateur et administrateur. Les allocutions prononcées en la circonstance par M. le Préfet, M. de Lajolais et M. le chanoine Arbellot se trouvent résumées dans le procès-verbal de cette séance.

avait pour but en effet de rechercher, de décrire et de conserver les monuments écrits ou figurés existants dans la province et de réunir les éléments d'un musée départemental. Cette seconde partie de la mission était en quelque sorte le complément et comme la consécration de la première.

Il faut se reporter à cette époque déjà lointaine pour bien apprécier l'utilité et l'importance de la nouvelle création; d'une part, dans l'ordre des travaux purement spéculatifs, si les esprits portés vers l'étude des lettres et de l'histoire ou curieux du passé de leur pays natal ne manquaient déjà point, leurs entreprises étaient bien isolées; ils n'avaient pas de lien entre eux, pas de centre commun qui permit de grouper et de diriger leurs efforts, de stimuler leur émulation et de provoquer les initiatives. — D'un autre côté la ville de Limoges n'avait point de musée, aucune collection, aucun asile où l'on pût rassembler et sauver de la ruine et de l'oubli les vestiges déjà rares des âges passés, les curiosités et les intéressants spécimens de nos arts et de nos industries.

Sans faillir à la première partie de sa tâche, celle qu'elle a dû de tout temps considérer comme la principale et qu'elle poursuit encore à cette heure avec persévérance, la Société archéologique et historique du Limousin n'oublia pas et ne négligea point la seconde; malgré l'insuffisance de ressources toujours trop modiques, elle apporta dès le début ses subsides, en même temps que ses soins constamment dévoués, à la création et à l'organisation des diverses collections du Musée.

Que l'on consulte la série de ses bulletins annuels jusque vers les années 1869-1870, époque où s'opéra la transmission du Musée céramique à la ville — (la cession des autres collections n'eut lieu qu'un peu plus tard) — et l'on constatera la place importante que la question de ces musées occupe dans les sollicitudes et les travaux de nos devanciers.

Ceux-ci manifestent leur activité à cet égard sous toutes les formes : acquisitions faites de leurs deniers, dons nombreux sollicités et obtenus par leurs démarches, vœux réitérés auprès des administrations compétentes, mémoires et rapports fréquents, résolutions de toutes sortes dont les procès-verbaux des séances redisent encore les échos.

C'est ainsi, sous l'égide de la Société archéologique, que se sont formées peu à peu, assez péniblement sans doute, nos collections diverses d'antiques, de médailles et monnaies, de peintures et d'objets divers, sans oublier la minéralogie et l'histoire naturelle. Parmi nos collègues, il en est plus d'un qui se souvient assurément d'avoir vu ces collections réunies au rez-de-chaussée du vieil édifice de la place de la Préfecture, le même qui nous abritait encore récem-

ment entre ses murs et sous son toit chancelants. Oh ! certes, ce souvenir ne saurait être accompagné de regrets ! Le local était si insuffisant ! Il présentait un assemblage assez hétéroclite, très pêle-mêle, où les tableaux et les objets d'art coudoyaient d'un peu trop près les oiseaux et les fauves empaillés. Mais les richesses, les curiosités n'y faisaient déjà point défaut, tels et tels objets avaient été acquis à chers deniers ou avaient coûté bien des démarches. Certains avaient leur histoire, comme cette statue de Jupiter trouvée dans un champ de La Roche-l'Abeille, que des membres de la Société achetèrent et conduisirent eux-mêmes à Limoges avec un soin jaloux !

La céramique, il importe de le rappeler, avait déjà conquis au milieu de cet ensemble une place très notable ; sans doute son aspect et son installation d'alors n'auraient pu donner une idée même lointaine du magnifique musée auquel Adrien Dubouché a plus tard attaché son nom et qui a trouvé chez M. de Lajolais un continuateur émérite. Mais la justice ne veut elle pas que nous rappelions la part honorable que la société a prise à ses origines et à ses premiers pas ?

Plusieurs années avant que le musée fût devenu municipal, celle-ci avait reporté sur cette collection, de formation relativement récente, ses soins les plus attentifs ; elle faisait mieux que de s'en préoccuper, elle recourait pour son établissement à tous les moyens d'action dont elle pouvait disposer (1).

(1) La fondation même du musée céramique était due à M. Migneret, préfet de la Haute-Vienne, qui, par un arrêté du 26 décembre 1850, chargea la Société archéologique de son organisation et de sa conservation. Mais une période de temps assez longue devait fatalement s'écouler avant que la Société, dont l'institution était assez récente et dont les efforts et les ressources étaient absorbés par des tâches multiples et pressantes, pût donner à cette nouvelle collection l'attention qu'elle méritait. A la séance du 26 février 1863, M. Emile Ruben, secrétaire général, réveillait cette attention et provoquait quelques mesures, suivies de beaucoup d'autres, qui donnèrent un élan définitif à l'organisation et à l'accroissement bientôt très rapide du musée céramique.

La date du 26 mai 1863, a dit M. Albert Guillemot, est celle où l'on peut dire que le musée céramique fut créé et reçut ses grandes lettres de naturalisation. (Voir *Le musée céramique de Limoges*. Limoges, Chatras et C^{ie}, 1873, in-8° de p.). Si l'on veut suivre les progrès incessants du musée à partir de cette date, en même temps que se rendre compte des efforts déployés par la Société, il faut consulter cette intéressante brochure, publiée sous le voile de l'anonyme, mais dont l'auteur M. Guillemot était un de nos zélés collègues.

Bien restreinte encore en 1865 et même en 1866, la nouvelle collection faisait bientôt après des progrès si rapides qu'à la veille de l'exposition de 1867, elle comprenait déjà 1,134 pièces, et 1,733 à la suite de cette exposition. Cette efflorescence était due non seulement à la multiplicité des dons que l'initiative de M. Dubouché et de ses excellents collaborateurs, tous membres dévoués de notre réunion, avait su recueillir à Limoges, à Paris et à l'étranger, mais aussi aux nombreux achats qui purent être faits à l'exposition universelle à l'aide d'une souscription publique provoquée par la Société et qui réunit près de dix mille francs (1).

Les rapports présentés par MM. Dubouché et Maquart, en cette même année 1867, en nous révélant ces résultats si encourageants pour l'avenir, font bien connaître en même temps le rôle plein de sollicitude qui fut alors le nôtre.

« A la suite de nos acquisitions, disait M. Macquart, les deux pièces affectées au musée céramique regorgent d'objets de toutes sortes et de toutes provenances dus aux sacrifices que s'est imposée la Société et à la générosité d'un grand nombre de personnes qui ont eu foi en l'œuvre commune. »

Et deux ans plus tard, M. Emile Ruben, chargé d'examiner les diverses questions relatives au transfert du Musée céramique dans un local plus spacieux, transfert qui s'imposait à tous égards, faisait le décompte des dépenses de premier établissement qu'il nous avait coûté, et il ajoutait : « Ces chiffres s'effacent devant les énormes dépenses faites par la Société pour la réorganisation de son musée ; la Société y a épuisé ses ressources, mais ces dépenses ont eu le grand avantage de constater l'existence du Musée céramique,

(1) Depuis cette époque la prospérité du musée ne cessa de s'accroître ; au 23 mai 1873, il comptait 3,107 pièces. Sur ce chiffre, dit l'auteur de la brochure déjà citée, 431 pièces avaient été acquises sur les fonds du conseil municipal et du conseil général, 371 donnés par l'état et 2,305 par les nombreux amateurs et bienfaiteurs du musée, dont les noms sont publiés dans cette brochure ainsi que ceux des souscripteurs en argent. Nul n'ignore à Limoges que, de tous les donateurs, Adrien Dubouché fut le plus important et le plus généreux ; de 1870 à 1872 il figure pour un contingent de 277 pièces.

A l'heure actuelle le Musée céramique comprend 8,000 pièces environ, dont 587 de la collection Jacquemart et 1,855 de la collection Gasnault. Son histoire et son importance sont du reste trop connues pour qu'il y ait lieu de les rappeler ici.

d'attirer l'attention du public sur une fondation éminemment utile et de faire porter la question au conseil municipal » (1).

M. Ruben avait raison : de tels sacrifices ne sont pas improductifs et l'on ne saurait les déplorer, car ils trouvent leur récompense dans le succès même de l'œuvre que l'on peut s'honorer d'avoir ainsi préparée.

Le moment n'en était pas moins venu pour la Société d'abdiquer le rôle de Mécène qu'elle avait rempli pendant vingt-cinq ans avec autant de dévouement que de désintéressement ; tout lui manquait à la vérité pour pouvoir continuer une entreprise bien commencée, mais dont le développement comportait des locaux, des moyens d'action et un budget qui ne sont point du domaine d'une simple association destinée aux travaux d'érudition. Ne doit-on pas ajouter que, dans une ville industrielle comme la nôtre, un musée céramique présente avant tout un caractère d'actualité, un intérêt technique qui intéressent directement la collectivité et nécessitent par suite l'intervention des pouvoirs publics ?

Ce n'est donc point à contre-cœur et c'est sans aucune amertume ni arrière-pensée, en dépit de la toute puissance du souvenir et des habitudes, que nous renonçons à des droits incontestés, bien certains d'avance que, sous le patronage de la municipalité et entre les mains d'Adrien Dubouché, le Musée céramique atteindrait vite la plus brillante fortune (2).

Cette satisfaction de notre part fut même restée sans mélange, si

(1) Dans un rapport adressé au mois de janvier 1869 au maire de Limoges, M. Dubouché constatait lui aussi les services rendus par la Société au Musée céramique en ces termes : « Je termine ce rapport, Monsieur le Maire, disait-il, en vous rappelant l'appui que la Société archéologique a toujours donné à notre utile entreprise ; cette savante Société a fait, sur des ressources fort restreintes, des prodiges d'économie au profit des collections si importantes dont je vous donne aujourd'hui la trop courte analyse ; elle a droit à nos félicitations..... »

(2) Ce fut en mars 1869 que le musée céramique devint officiellement municipal, à la suite du rapport de M. Emile Ruben, daté du 16 de ce mois, et dans lequel, après avoir défini les droits de la Société sur ce musée, tels qu'elle les tenait de l'arrêté même de sa création, il concluait à l'abandon de ces droits pour ne gêner en rien l'action de la municipalité.

Celle-ci confirma du reste dans ses fonctions le comité directeur qui avait été institué par la Société et qui se composait alors de MM. Adrien Dubouché, Ruben, Henri Ardant, Elie Lemas, Linard, Nivet-Fontaubert, Maquart et Albert Guillemot. Ce comité, à part quelques changements amenés par des décès, continua de fonctionner jusqu'à la nouvelle organisation.

dans la suite nous n'eussions éprouvé quelque mécompte de voir les autres collections réunies par nos prédécesseurs, un peu trop délaissées, dispersées çà et là faute de place et demeurer trop longtemps ignorées du public et fatalement stationnaires.

Ce regret, hâtons-nous de le dire, n'a plus maintenant qu'un caractère rétrospectif. Dans le vaste et bel édifice que l'Etat, avec le concours de la ville de Limoges, vient d'élever à la gloire de nos arts limousins, réalisant ainsi le vœu émis il y a bien longtemps par la bouche de M. de Caumont lors du Congrès scientifique de 1859 et depuis renouvelé en maintes occasions, ce n'est pas seulement le Musée céramique qui trouve enfin la large et belle installation qui lui appartient de droit, mais auprès de lui viennent aussi se grouper les émaux et l'orfèvrerie (1), les sculptures et les tableaux, les médailles et les monnaies, les pierres et les inscriptions.

Et pour compléter cette résurrection, semble-t-il, l'administration des Beaux-Arts a bien voulu, sur la bienveillante proposition du directeur des musées, convier la Société archéologique et historique du Limousin à venir elle-même s'y installer, se souvenant sans nul doute du lien étroit qui l'unissait jadis à ces musées, estimant aussi peut-être que sa place était ici mieux que partout ailleurs, dans ce milieu où tout doit lui rappeler les objets de ses travaux les plus chers, où elle retrouve dans les monuments figurés les témoignages du passé dont elle essaie de retracer l'histoire et dans les remarquables spécimens de nos arts anciens et modernes un aliment constant d'études, de recherches et d'affection pour les choses du pays natal.

C'est à ce double titre que nous devons nos remerciements à tous ceux qui ont songé à nous assurer ce nouvel asile, dont l'opportunité est d'autant plus appréciable, que le bâtiment dans lequel

(1) La collection d'émaux et d'objets d'orfèvrerie, bien peu importante encore il y a vingt ou vingt-cinq ans, a pris, grâce à l'initiative et au zèle de la direction actuelle, une extension dont il faut remercier vivement celle-ci. En 1870 elle comprenait 104 émaux peints; actuellement on en compte 214. On a souvent déploré que la ville de Limoges, patrie des émaux peints, ait conservé si peu de spécimens du plus original et du plus glorieux de ses arts; si cet art n'est pas encore représenté actuellement par des morceaux de premier ordre et de valeur exceptionnelle, du moins l'est-il par de nombreux et intéressants objets, correspondant aux diverses époques et précieux pour l'histoire de l'émaillerie. Le petit salon du Musée, affecté uniquement aux émaux et à l'orfèvrerie limousine sera bientôt, s'il ne l'est déjà, une des attractions de ce Musée.

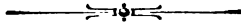
l'administration départementale nous avait si longtemps et très généreusement accordé l'hospitalité, était bien près de nous faire défaut et de nous livrer aux éventualités et aux incertitudes du lendemain.

Pauvre et vieil édifice de la place de la Préfecture ! Un peu rébarbatif, et surtout vermoulu ! Il a bien droit certainement à des adieux sincères et même un peu émus de notre part, lui qui nous a vu naître, dans lequel s'est écoulée notre vie sociale et non interrompue de cinquante-cinq ans et qui renferme encore tous nos souvenirs.

Notre entrée dans ces lieux marque une nouvelle étape, un pas de plus en avant et vers cet avenir toujours impénétrable, mais qui ne saurait cependant tromper nos espérances si légitimes et si désintéressées, car il a pour garantie un passé déjà long et laborieux.

Toujours et plus que jamais fidèle à sa mission aujourd'hui toute spéculative, mais assez vaste pour réclamer toute son activité, absorber toutes ses forces, la Société aura de plus désormais cette satisfaction d'assister de plus près au développement de nos richesses locales, de pouvoir y contribuer dans la mesure de son influence et d'y puiser elle-même, sans nul doute, un nouveau stimulant de vitalité et de prospérité.

Camille JOUHANNEAUD.



BIBLIOGRAPHIE

Etude historique et archéologique sur les Anneaux sigillaires et autres des premiers siècles du moyen âge. Description de 315 anneaux, avec dessins dans le texte, par M. M. Deloche, membre de l'Institut. — Paris, Ernest Leroux, 1900. 1 vol. grand in-8° de LXV et 397 pages.

Notre savant compatriote, M. Maximin Deloche, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vient de donner une nouvelle preuve de sa remarquable activité intellectuelle (1). Coup sur coup, et pour ne parler que de ses ouvrages les plus récents, il a publié en 1899 un important mémoire sur les *Pagi et vicairies du Limousin* et une étude des plus documentées sur les *Archiprêtres de l'ancien diocèse de Limoges* ; et voilà qu'à la fin de cette même année, il livre au public un fort volume de 462 pages, grand in-octavo, sur les anneaux sigillaires et autres du haut moyen âge.

On peut dire que le sujet lui était familier. Depuis quinze ans, il réunissait les éléments de son travail et avait, à plusieurs reprises, communiqué à l'Institut les résultats de ses recherches. Il a écrit, en 1896, un traité du *Port des Anneaux* où toutes les questions historiques se rattachant à l'usage de ces anciens bijoux se trouvent exposées et résolues. Son récent ouvrage n'est pas seulement le complément du premier ; il constitue, en outre, un recueil où tous les anneaux connus du Bas-Empire, des Etats barbares et

(1) Cette notice a été lue à la séance de la Société archéologique qui a précédé la mort de M. Maximin Deloche.

notamment de la Gaule mérovingienne sont « classés méthodiquement, soigneusement commentés et accompagnés d'un résumé succinct des notions utiles qu'on en peut tirer ».

L'introduction, qui ne comprend pas moins de 65 pages, est extrêmement riche en renseignements artistiques et archéologiques. L'auteur établit d'abord le cadre géographique et chronologique de son travail : les anneaux qu'il étudie proviennent presque exclusivement de la Gaule telle qu'elle est délimitée par J. César, et l'époque où ils ont été confectionnés se place entre l'année 312 et l'année 752 ; ils appartiennent donc à ce qu'on peut appeler la première période chrétienne de la Gaule.

Ce qu'étaient la *tige* ou *jonc* et le *chaton*, comment l'orfèvre les façonnait, quelles formes ils affectaient, nous l'apprenons dans les premiers chapitres. Nous arrivons ensuite à la question si intéressante de l'ornementation : les pierres précieuses et leurs imitations, les verroteries et l'émaillerie y avaient une bonne part ; mais les artistes faisaient usage aussi des filets, des cabochons, des grénets et des filigranes d'or, d'argent ou de bronze. La plupart des chatons, qu'ils fussent formés d'une pierre précieuse ou simplement taillés dans le métal, étaient gravés et représentaient des divinités, des personnages, des emblèmes religieux, des animaux, des feuilles ou des fruits et des figures géométriques.

Le chapitre consacré aux inscriptions est un des plus importants. Les chatons portaient, en effet, des légendes dont la lecture et l'explication sont souvent des plus malaisées. M. Deloche en étudie la paléographie, les particularités grammaticales et le sens. Il donne la clé des monogrammes qui sont presque toujours de véritables rébus.

Nous savions déjà, par le précédent travail de l'auteur, le rôle symbolique que jouait l'anneau dans les premiers temps du moyen âge. La question est reprise et plusieurs des opinions primitives sont révisées ou appuyées sur des textes et des monuments nouveaux. Ici intervient un classement qui a son intérêt historique. Les anneaux sont groupés suivant le sexe et la condition des personnes qui les portaient, et encore suivant leur destination : anneaux d'hommes, de femmes et d'enfants, de rois et de reines, d'évêques, d'abbés, d'abbesses, de religieuses et de gens de profession, anneaux de mariage, de fiançailles, de consécration religieuse, enfin anneaux sigillaires et anneaux de simple ornement.

Dans un appendice, l'auteur s'occupe des cachets, des boucles de ceinturon et des fibules avec inscription, qui datent de la même époque, ont été trouvées dans les mêmes sépultures, et peuvent

être consultés utilement pour la solution des problèmes archéologiques que présentent les anneaux sigillaires.

Ces problèmes sont aussi variés qu'embarrassants. Pour se rendre compte des innombrables difficultés que M. Deloche a rencontrées sur sa route, il faut lire les commentaires dont il accompagne la description des 315 anneaux qui ont passé sous ses yeux. Il a dû tenir compte des abréviations, des formules, des lettres groupées, rétrogrades, renversées et couchées ; il a dû aussi se méfier des erreurs commises par l'orfèvre et des fautes d'orthographe assez fréquentes dans les inscriptions. L'auteur a discuté un à un tous ces problèmes et, pour tous, a trouvé une solution savamment déduite et conforme aux données de la science. Si quelques-unes de ses opinions sont susceptibles d'être révisées — et l'éminent académicien est le premier à signaler les points restés douteux, — nous devons reconnaître qu'elles ne pourront être condamnées que lorsque des documents encore inconnus seront venus porter leur lumière sur des questions si difficiles.

Le livre de M. Deloche intéressera les artistes aussi bien que les archéologues et les paléographes. Les anneaux mérovingiens sont, en effet, des bijoux de haut prix et quelques-uns ont des intailles et des ornements remarquables. De nombreuses gravures les représentent sous toutes leurs faces et font une publication d'art de cet ouvrage de si profonde érudition.

Disons, pour terminer, que le diocèse de Limoges a fourni deux beaux spécimens au recueil de notre compatriote : l'anneau-cachet du médecin pharmacopole Donobertus, et l'anneau d'Adunus avec double chaton et monogramme, trouvés le premier à Saint-Chamant et le second à Turenne, dans le département de la Corrèze.

René FACE.

L'imprimerie et la librairie à Poitiers pendant le seizième siècle,
par A. de la Bouralière. Paris, Em. Paul et Guillemin,
1900, in-8° raisin de près de 500 pages, orné de plus de
40 fac-simile.

C'est un fait digne d'attention que la persistance de l'obscurité quasi mystérieuse qui enveloppe les origines de l'imprimerie dans la plupart des villes où elle fut introduite au 15^e siècle.

Des livres, en très petit nombre, et qui nous sont parvenus le plus souvent à l'état de fragments, c'est-à-dire de simples spécimens, nous ont bien révélé certains noms des premiers imprimeurs et des dates de fonctionnement de leurs presses. Mais, sur l'époque précise de la création des ateliers typographiques, sur les circonstances déterminantes de leur établissement, comme aussi sur les influences qui protégèrent l'art naissant à son berceau, l'oubli le plus complet, le silence le plus profond se sont faits. On se demande si les hommes de ce temps, conscients de l'importance que devait acquérir un jour l'œuvre imprimée, envisageant dans ses conséquences une découverte qui devait changer la face du monde intellectuel, effrayés peut-être du mouvement qu'elle était susceptible de communiquer aux civilisations futures, ne se sont pas complus à faire disparaître les traces de l'implantation par leurs mains d'un art dont la pratique ne leur paraissait pas exempte de responsabilités.

De nos jours, dans nos provinces, de laborieux érudits se sont rencontrés, qui ont entrepris d'élucider l'énigme historique. Soit que cela corresponde pour eux à un sentiment d'idéal et de patriotisme local, soit que leur curiosité y trouvât ample satisfaction, ils ont apporté dans leurs efforts vers la solution du problème une ardeur passionnée. Nous n'en sommes pas encore là à Limoges ; et si la voie est depuis longtemps ouverte, nous ne pouvons nous flatter d'avoir franchi jusqu'ici qu'une modeste étape.

Que si l'on m'objecte la pénurie locale des éléments d'étude, l'indigence lamentable de la vitrine de nos premiers imprimeurs à la Bibliothèque communale, je répondrai que le grand mérite des hommes desquels je viens de parler est précisément d'être des chercheurs, d'aller prendre le document et le livre là où ils se trouvent, fût-ce même à l'étranger. Car partout, en France, les mêmes causes ont produit les mêmes effets, effets qui se résument en ces deux termes : destruction et dispersion. On sait quel dédain il fut longtemps de bon ton d'afficher à l'égard des manifestations d'un art réputé gothique, ce qui signifiait : de mauvais goût. Et ce n'est pas seulement en Limousin que l'on put voir, à la fin du 17^e siècle,

des religieux, préoccupés de la conservation de leurs registres de cens et rentes, livrer au couteau du relieur, pour en faire des cartonnages, les plus parfaites productions typographiques des temps primitifs : des livres imprimés sur vélin. Voilà, avec les causes accidentelles, qui sont de toutes les époques et de tous les régimes, pour la destruction. La nationalisation des bibliothèques seigneuriales et conventuelles, pendant la Révolution, acheva de distraire de leur milieu d'origine des livres aujourd'hui indispensables à l'étude des débuts de l'imprimerie.

Par bonheur, des relations d'affaires existaient, dès les premières années du 16^e siècle, entre les imprimeurs des différentes villes. Tel d'entre eux eut recours, pour un travail urgent ou présentant des difficultés exceptionnelles, aux presses d'un confrère de la localité voisine ; tel autre, qui n'osait pas entreprendre seul un labeur de conséquence, s'associait, pour le donner de compte à demi, à un imprimeur ou à un libraire avec lequel il partageait l'édition. En sorte qu'aujourd'hui, les recherches et les études, mêmes spécialisées, des travailleurs d'une province sont profitables à leurs confrères des autres régions.

Poitiers a l'avantage de posséder un de ces hommes en M. de la Bourlière, de la Société des Antiquaires de l'Ouest. M. de la B. est avant tout un infatigable explorateur d'archives et de bibliothèques, un chercheur souvent heureux. La typographie poitevine lui doit la découverte des plus précieux monuments manuscrits et imprimés de son histoire. Elle lui est aussi redevable de plusieurs études dont les conclusions, quelque discutées qu'elles aient été, s'imposent à l'attention par une argumentation serrée et une critique judicieuse.

M. de la B. vient d'y ajouter un ouvrage sur l'imprimerie et la librairie au 16^e siècle. Des notices abondamment documentées fournissent, sur chaque imprimeur ou libraire, des renseignements en grande partie inédits. L'œuvre bibliographique proprement dite ne comprend pas moins de 490 articles. Ce chiffre élevé ne saurait surprendre si l'on considère que Poitiers, ville d'université, fut, au 16^e siècle, un centre typographique des plus actifs. Le catalogue, dressé avec une méthode très précise et très sûre, présente, pour chaque ouvrage, une description et une analyse que relèvent des notes savantes. Il se termine par une post-face agréablement érudite, suivie de la reproduction des marques typographiques des imprimeurs poitevins.

C'est toute la vie intellectuelle d'une ville, d'une province, durant un siècle, qui se déroule en ces multiples titres d'ouvrages. Et leur intérêt ne s'arrête pas aux limites du Poitou, car plusieurs

productions des presses limousines y sont citées et décrites. Le nom de Claude Garnier s'y trouve mentionné à plusieurs reprises. Cet imprimeur limousin a, en effet, donné :

En 1522, un *Coutumier de Poitou*, pour le libraire Pierre Gachon;
Les *Ordonnances royaulx*, pour Jean Le Grous;

En 1523, un *Missel de Saintes*, pour Enguilbert I de Marnef et Jacques Bouchet;

En 1524, un *Missel poitevin*, pour les mêmes;

En 1524 encore, la *Syntaxe*, de Despautère, pour Enguilbert de Marnef;

En 1526, les *Rudiments*, de Despautère, pour les éditeurs Jacques Chausseys et Jean Citoys.

Ces différents livres étaient déjà connus. Mais M. de la B. attribue encore à Claude Garnier l'impression de l'*Hecatodistichon* de Faustus. C'est un in-4° gothique de huit feuillets non chiffrés, sans date, mais imprimé entre 1520 et 1530. Ce livret est réuni aux *Rudimenti* dans un volume de la Bibliothèque publique de Bordeaux.

L'œuvre relativement considérable, exécutée en quelques années, pour des éditeurs de Poitiers, par Claude Garnier, témoigne de relations suivies entre l'imprimeur limousin et ses confrères poitevins. M. de la B. en arrive même, comme M. Claudin, à se demander si Garnier n'était pas originaire du Poitou et s'il n'aurait pas été l'élève de l'un des Bouchet ou de Marnef, qui le favorisèrent ensuite de leurs commandes.

L'impression de son travail était à peine achevée que M. de la B. apprenait l'existence à la Bibliothèque municipale d'Arras d'un précieux volume ignoré jusqu'à ce jour des bibliographes et qui rentre à la fois dans son domaine et dans le nôtre.

On ne possédait jusqu'ici qu'un seul produit des presses de l'association Claude Garnier et Martin Berton : le *Bréviaire de l'abbaye de Saint-Martial*, dont je retrouvai des fragments il y a quelques années. Voici un second livre sorti du même atelier. Il fait remonter de seize mois l'association des deux imprimeurs limousins. Ce livre a pour titre :

MISSALE percelebris Pictavēsis ecclē || sie accuratissime recogni-
tum ac per || multis tum missis tū prosis passim || insertis illustratum :
recentius Le || nouicis emissum est. Ex officina Claudii Gar || nier et
Martini Berton calchographorum. || Anno dñi Millesimo quingente-
simo Decimo || nono. xxv. Mensis Maij. (Marque des imprimeurs).
Venale Pictavis habetur in edibus || Iacobi Chausseys comorantis
ante pala || tium prope nostram dominam la petite.

Au verso du dernier feuillet se trouve ce colophon : *Missale insignis ecclesie Pictauiensis accuratissime re || cognitum ac emendatū. In castro Lemouicē Impres || sum Per Claudium Garnier et Martinū Berton in || arte impressoria socios. Impēsis Iacobi Chausseys || Bibliopole comoran. an. palatiū prope nram domin || nā la petite. Anno a Nativitate dñi. Mil || ccccc xix. Die uero xx. Mensis || Maij. || Laus Deo.*

In-4° gothique de 10 ff. préliminaires non chiffrés, signés d'une croix, CXLIIII ff. chiffrés, signés aij-siiij et CXXVIII autres ff. chiffrés, signés A-Qiiij. Le titre, imprimé en rouge et noir, est encadré dans des bordures gravées sur bois où figurent à mi-corps de nombreux personnages. Tout le volume est, comme le titre, imprimé en rouge et noir; il est à deux colonnes de trente-huit lignes chacune non compris le titre courant. Le texte est orné de lettrines à fond criblé et de quelques vignettes gravées sur bois (1).

Il serait superflu d'insister sur l'intérêt qu'offre pour l'histoire de la typographie limousine la découverte de M. de la B. Elle confirme ce que je disais en commençant : à savoir qu'en matière d'études historiques les efforts et les progrès des uns sont profitables aux autres. Me sera-t-il permis de rappeler que, parmi les quinze fragments d'impressions gothiques totalement inconnues que j'ai tirés de vieilles reliures, plusieurs ont été utilisés par M. Claudin pour sa savante étude sur les imprimeurs de Bordeaux ?

Mais, si M. de la B. a enrichi la liste des publications de nos maîtres typographes, on ne tardera pas à le voir revendiquer, et à bon droit, pour un atelier poitevin, un livre dont l'impression a été attribuée jusqu'ici à un imprimeur limousin.

Sous le n° 165 de la collection Tandeau de Marsac figurait l'ouvrage ayant pour titre : DU SAINT SACRIFICE ET SACREMENT DU CORPS ET SANG DE J.-C..., par frère Loys Gendron, de l'ordre des Carmes du couvent de Tours. — *A Limoges, par Barthélemy Moriceau, imprimeur ordinaire de la dicte ville, 1591.* — 12 p. lim. non chiffrées pour le titre, la dédicace et des pièces de vers à la louange de l'auteur, plus 219 pages chiffrées et 4 pages non chiffrées pour la table et l'errata. Ce livre a été acquis pour la Bibliothèque de notre ville. A la suite de l'examen que j'en fis, lors de son entrée dans ce dépôt, je conçus des doutes sur son authenticité en tant qu'impression limousine. Comme c'était là l'unique production connue de l'imprimeur Moriceau, elle échappait à toute com-

(1) Nous devons à l'obligeance de M. de La Bouralière de donner ici une reproduction du titre de ce précieux volume. Qu'il reçoive tous nos remerciements pour ce témoignage de bonne confraternité.



Maleper celebris
sic accuratissime rec
multis tum missis
insetis illustratum
monicis emissum est. Ex officio
niter & Martini Berton calchoq
Anno dñi Millelmo quingent
nono .xxv. Mensis Maij. *



E Denale Pictavis habet
Jacobi Chausseys cōmoranti
tium prope nostram dominat





paraïson. Mais la qualification inusitée d'*imprimeur ordinaire de la dicte ville* figurant après le nom de Moriceau, l'absence d'indication précise quant à son domicile, l'emploi d'une marque typographique que je savais ne pas lui appartenir, tout me semblait anormal et suspect. La forme même du nom de Moriceau (la terminaison *eau* est plus particulièrement poitevine), l'*imprimatur* daté de Poitiers, les pièces de vers adressées à l'auteur et signées de personnages poitevins, me paraissaient accuser une origine poitevine.

Suivant l'indication donnée par l'auteur du *Catalogue de l'Exposition du livre limousin*, 1895, le livre du *Saint Sacrifice* serait du format in-12. Aussi bien, M. de la B. rencontrant cet ouvrage imprimé à Poitiers, la même année 1591, dans le format petit in-4, fut-il amené à conclure à l'existence de deux éditions différentes. Or, l'exemplaire de la Bibliothèque communale n'est pas un in-12, mais un petit in-4. Et une vérification récente et absolument concluante me permet d'affirmer en toute certitude que ce livre a été imprimé à Poitiers et non à Limoges; il a été tiré sur les presses de François Le Page, dont on peut aisément reconnaître le matériel, et non sur celles de Moriceau; la marque typographique que l'on voit sur le titre n'est ni imitée ni simulée, c'est l'empreinte même du bois dont se servait François Le Page et que l'on retrouve sur ses éditions. Conséquemment, elle ne doit pas figurer parmi les marques des imprimeurs limousins, pas plus que l'ouvrage lui-même ne doit être mis à l'actif de l'un d'eux.

Il ne saurait, je le répète, y avoir aucune hésitation sur l'attribution à l'imprimeur poitevin Fr. Le Page du livre de frère Gendron. Pour plus de précision, j'indiquerai les points relevés dans un rapprochement avec d'autres ouvrages du même typographe :

Les grandes capitales italiques employées dans tout le volume et en particulier dans la composition des mots « Au Lecteur » et du premier mot de chaque chapitre se retrouvent dans le *Disticha de Moribus*, de Caton, imprimé par Le Page, sans date. Les petits bois agencés pour former bandeau en tête de la dédicace, puis aux feuillets v et vi ont servi dans la *Vraie et faulce astrologie* de Jean Porthaise, imprimée par Le Page en 1578. Le bandeau composé qui est placé au-dessus du titre de départ de l'ouvrage (cahier B) est formé de bois qui se retrouvent dans les *Deux harangues* de Pierre Umeau, imprimées par Le Page en 1590. Enfin, les encadrements gravés de la lettre initiale L de la dédicace et de la lettre C du chapitre I^{er} se retrouvent, avec les cassures des bords intérieurs, dans le *Disticha*, les *Deux Harangues* et aussi dans le *Missale ecclesiæ Pictavensis* de 1580, imprimé par Le Page. Le *Saint Sacrifice* et les *Deux Harangues* offrent, en outre, un

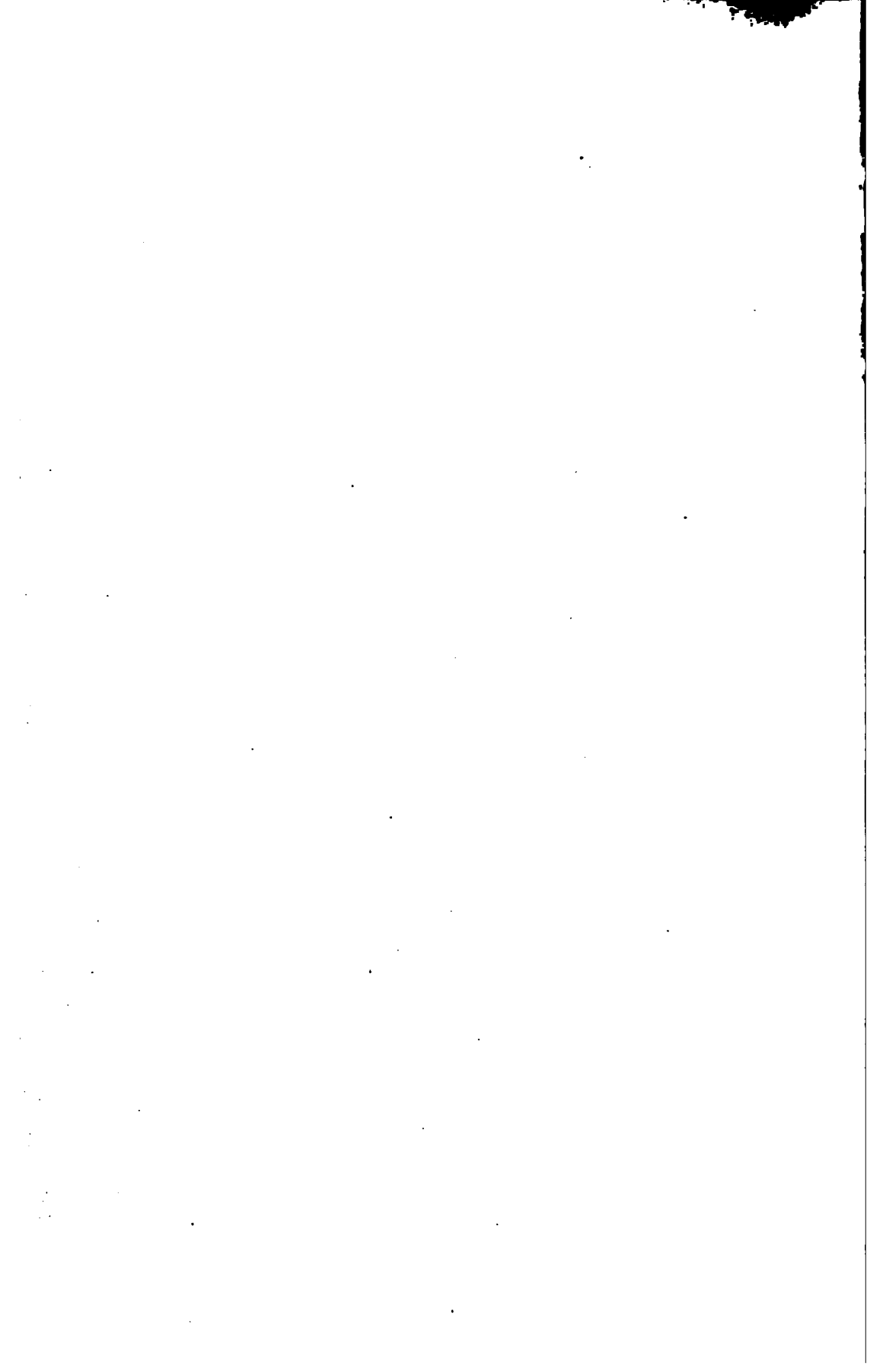
caractère frappant de ressemblance : ils sont tous deux composés avec les mêmes sortes de lettres, tant italiques que romaines, et présentent la même position de manchettes. On y remarque également l'emploi, dans les capitales italiques, de deux formes de C, *C*, et de deux formes d'E, *E*.

Et maintenant, une question se pose : Moriceau était-il réellement imprimeur ou seulement libraire ? Je ne saurais me prononcer catégoriquement sur ce point ; toutefois, j'inclinerais plus volontiers pour la seconde hypothèse. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque la délimitation entre les imprimeurs et les libraires n'était pas très nettement définie. On les qualifiait souvent indifféremment. Il arrivait aussi qu'un simple libraire obtenait un privilège pour imprimer ou faire imprimer un ouvrage ; il remplissait alors le rôle d'éditeur et, — cette qualification n'étant pas encore usitée sur les livres, — il n'hésitait pas à se dire imprimeur. On en a plus d'un exemple à Limoges même. Quant au titre « d'imprimeur ordinaire *de* la dite ville » dont se gratifie Moriceau, il ne saurait évidemment s'entendre dans le sens d'imprimeur de la municipalité, mais plutôt « d'imprimeur ordinaire *en* la dite ville. »

Quoi qu'il en soit, il est probable que Fr. Le Page et Barth. Moriceau se partagèrent l'édition, donnée à frais communs, sans doute, du livre du *Saint Sacrifice*, et que, sur les exemplaires qui lui furent réservés, le nom de Moriceau dut être substitué à celui de l'imprimeur poitevin.

A. FRAY-FOURNIER.





LÉGEN

Limites de la Jurid

Limites de paroisse

Cours d'eau, étan

Voies de communi

Chef-lieu de paroi

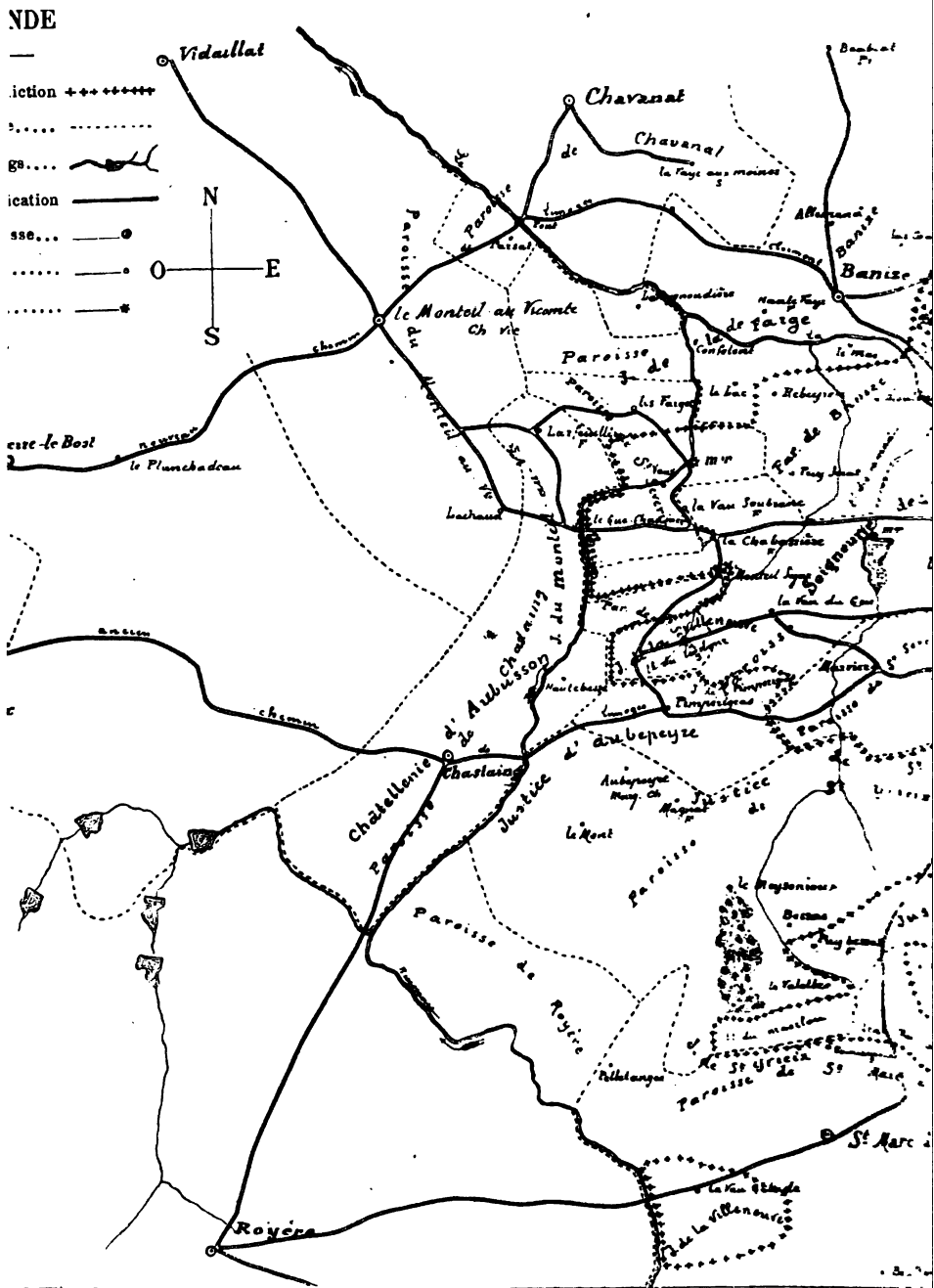
Village.....

Moulin.



CARTE DE LA JURIDIC

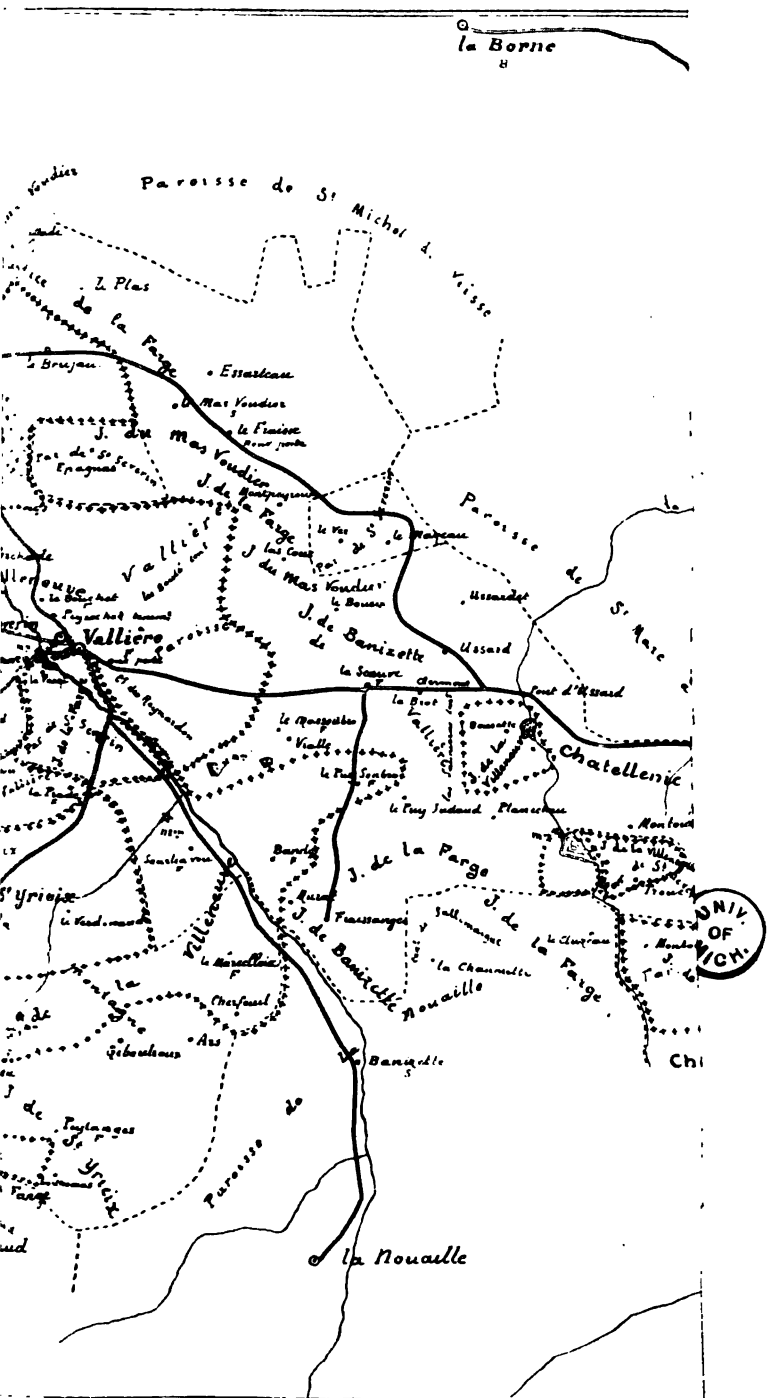
Dessinée par P. VALDANI.



ABRÉVIATIONS : J., Justice. — Par., Pâroisse. — S., Seigneurie. — Pt.,

ION DE LA VILLENEUVE

ications de Z. TOUMIEUX



- F., Fief. — Mon., Monastère. — Ch., Château. — Vic., Vicomté. — B., Baronnie.

NDI

ictio

2....

80...

icatio

ss0..

.....

.....

care-1

2

c

.....

2

1

LA

SEIGNEURIE DE LA VILLENEUVE

(SUITE ET FIN)

CHAPITRE V

LES SEIGNEURS DE LA VILLENEUVE

(Suite)

XIX. — Charles-François du Pouget de Nadaillac, chevalier, seigneur marquis de La Villeneuve et de Nadaillac, naquit le 24 décembre 1657 et fut baptisé le 5 mars 1673, en l'église de Saint-Séverin, à Paris (parrain messire Charles Pot, chevalier, seigneur marquis de Rhodes, Bridiers, Menoton et autres lieux, grand maître des cérémonies de France, représenté par messire François Brachet, chevalier du Maslaurent, marraine dame Anne Deaulx, marquise de Chassingrimont). Il prit du service comme enseigne au régiment des Gardes françaises, dont le maréchal de La Feuillade était colonel⁽¹⁾. Le 2 février 1682, François IV, son père, lui acheta la charge de lieutenant, moyennant trente-six mille livres. Dans cette somme était entrée pour quinze mille livres la charge d'enseigne, dont il se démettait (2). En 1690, il prit part à la campagne de Flandre.

Charles-François, marquis de La Villeneuve, fut nommé par le lieutenant-général de la Marche curateur de ses frères (3), encore mineurs. Le 30 janvier 1693 il leur rendit son compte de tutelle, et

(1) LA CHESNAYE-DESBOIS, *Dictionnaire de la noblesse*.

(2) Archives de la Creuse, E. 227.

(3) Archives de la Creuse, E. 221.

leur fit abandon de la terre de Saint-Pardoux en échange de leurs droits sur celle de La Villeneuve (1).

Le marquis de La Villeneuve avait rendu, en 1684, aveu et dénombrement de ses terres, et seigneuries de La Villeneuve et de Saint-Pardoux (2). Les 16 septembre 1693 et 28 avril 1694, il rendit hommage au roi pour la terre, fief et seigneurie de La Villeneuve, mouvant du Roy, à cause de sa comté de la Marche.

Charles-François fit son testament olographe le 27 avril 1711 ; par ce testament il choisissait pour tuteur de ses six enfants mineurs Jacques du Pouget, prieur de Baubiat, son frère. Il mourut le 9 mars 1713 ; le 14 mars suivant, il fut dressé inventaire de sa succession.

Il avait épousé, le 14 août 1690, Renée-Françoise-Elisabeth du Tronchay de Vayres, fille de Louis du Tronchay, chevalier, sieur de Martigné, seigneur marquis de Vayres, et de Renée Huault de Bussy, dame de Vayres. Elle mourut le 20 janvier 1709 et fut inhumée dans l'église de Vallière, en la chapelle des seigneurs de La Villeneuve, en présence des curés de Saint-Yrieix, Saint-Séverin, Chastaingt, Banize et Saint-Marc-à-Frongier. De ce mariage naquirent :

1° François-Louis, qui suit ;

2° Louis-François du Pouget de Nadaillac, seigneur du Bouchet, né le 17 avril 1694, baptisé le 27 juin suivant (parrain, messire Louis du Tronchay, chevalier, seigneur marquis de Vayres ; marraine, dame Françoise du Pouget, femme de haut et puissant seigneur Jean-Claude Auboux du Phemmit, seigneur des Vergnes et de Bacqueville) ; après le partage des biens paternels, il prit le titre de seigneur du Bouchet, vendit à son oncle François V sa part dans l'héritage de François-Louis, son frère aîné, demeura quelque temps à Saint-Séverin et mourut le 29 mars 1727 ;

3° Jeanne-Renée du Pouget de Nadaillac, née le 7 décembre 1695, baptisée le 9 (parrain, messire Jean du Tronchay, seigneur marquis de Vayres ; marraine, dame Renée Huaud de Bussy, femme de messire François du Tronchay, marquis de Vayres), pensionnaire au couvent de Blessac en 1713, mariée le 27 décembre 1717, à Gardampe, à Marc-Antoine de La Louë, chevalier, seigneur du Masgelier ou Masgilier, paroisse du Bourg de Salaignac, fils de Philippe de La Louë, écuyer, sieur du Masgilier, et de Marie Roux, dame du Masbatin, près Limoges (3), demeurant au Masgelier (contrat du

(1) Archives de la Creuse, E. 221.

(2) Noms féodaux.

(3) *Nobiliaire du Limousin*, II, 30 ; Archives de la Creuse, E, 335.

27 décembre 1717 Pergaud, notaire); ils habitèrent quelque temps le château de la Villeneuve et eurent en partage les deux domaines de la Perchade, qu'ils vendirent à Pierre Guyonie, marchand à Vallière, mais le retrait lignager en fut fait plus tard par François V du Pouget, marquis de Nadaillac (1); Jeanne-Renée était veuve en 1758;

4° Jacques du Pouget de Nadaillac, chevalier, seigneur de Vaux et du Bouchet, né le 15 juin 1697, baptisé le 24 juillet suivant (marraine dame Geneviève du Tronchay de Vayres, dame de Lespinas), vécut à La Villeneuve avec ses frères et fut, vers 1719, le héros d'une aventure avec Léonard Brachet, seigneur de Larfeuil, dont on trouvera le récit à l'appendice. Après le partage des biens paternels, il prit le titre de seigneur de Vaux; en 1730, il y joignit le titre de seigneur du Bouchet, après avoir acquis ce domaine, moyennant dix-neuf cents livres, de son frère Antoine-Aimé; en 1733 il résidait « en son château de La Villeneuve », et par acte du 16 septembre même année Gasne, no^r roy. héréd. à Vallière, il vendit, sous faculté de rachat, moyennant mille livres, à M^e Jacques Goumy, huissier royal, demeurant à Vallière, la portion du pré, dit Grand pré de Vallière, qui lui était advenue dans la succession de Louis-Annet, seigneur de La Chèze, son frère, contenant dix charretées de foin, directe et franche condition du vendeur, l'autre partie ayant été vendue à Pierre Guyonie. Par acte sous seings privés du 27 juillet 1734 Jacques Goumy rétrocéda ledit pré au marquis de Nadaillac qui lui-même le rétrocéda le même jour à Jacques du Pouget, son neveu (2). En 1743, Jacques du Pouget habitait toujours le château de La Villeneuve et était propriétaire d'un domaine à Langenoudière. Il mourut au Bouchet et fut enseveli au tombeau de ses ancêtres le 19 avril 1760.

5° Louis-Annet du Pouget de Nadaillac, écuyer, seigneur du Lac, de La Chèze et de Saint-Séverin, né et baptisé le 28 juillet 1698 (parrain, Louis du Tronchay, abbé de Vayres; marraine, dame Anne, abbesse de l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry); en 1725, il vendit à son oncle le marquis l'étang de La Chaise, la pêcherie du Bouchet, etc., moyennant vingt setiers de blé, chaque setier estimé cent vingt livres, puis sa portion dans l'héritage de son frère François-Louis, moyennant deux mille cinq cents livres; il mourut assassiné à Saint-Séverin, à l'âge de trente-deux ans, et fut inhumé le 10 juin 1733, dans le tombeau et chapelle des seigneurs de La Villeneuve, « sans avoir pu recevoir les sacrements attendu sa mort violente et le

(1) Archives de la Creuse, E. 252.

(2) Archives de la Creuse, E. 250.

meurtre commis sur sa personne, dont il a été par le juge dressé procès-verbal et rapport de chirurgie fait en conséquence, en présence de MM. Gilbert Martial, docteur en théologie, curé de Boucheresse, Léonard Ballot, communaliste de cette église, Pierre Ruyné de Selonges, prieur-curé de Saint-Yrieix et de Saint-Antoine la Chaisaigne, François Michelet, docteur en théologie, clerc tonsuré, et Louis-François Bandon, seigneur de La Seauve et du Mazeau ». Il eut pour héritiers ses trois frères survivants.

6° Antoine-Aimé du Pouget de Nadaillac, écuyer, seigneur de la Perchade, puis seigneur de Monplaisir (1), né le 3 septembre 1701, baptisé le 4 (parrain, Antoine du Pouget de Nadaillac, baron de Saint-Pardoux, son oncle; marraine, dame Eléonore de Plas, femme de messire François du Pouget, seigneur de Nadaillac); en 1721, lui et ses frères Jacques et Louis-Annet avaient pour curateur Louis de Laron; en 1723, étant seigneur de la Perchade, il pénétra, avec ses affidés, dans le château de La Villeneuve qu'il pillait : Jacques Caraud, valet de M. de Nadaillac, en fit dresser procès-verbal; il mourut à l'âge de soixante-et-onze ans, au bourg de Saint-Séverin, et fut enseveli le 3 septembre 1772 au tombeau de ses ancêtres, « scis et situé entre le chœur de cette église (Vallière) et la chapelle des seigneurs du Pouget »;

7° Godefroy du Pouget de Nadaillac, né le 26 novembre 1702, baptisé le 30 (parrain, Godefroy de Chaussecourte, chevalier, seigneur de Lespinas et de Gartempe; marraine, dame Marie-Geneviève Livault, marquise de Saint-Thomas), mort en bas âge;

8° Renée du Pouget de Nadaillac, née le 6 janvier 1707, baptisée le 9 (parrain, Jean Auboux du Phemmy, escuyer, seigneur de Bacqueville), morte en bas âge;

9° Marie-Jeanne du Pouget de Nadaillac, née le 27 décembre 1708, baptisée le 29, morte un mois après.

La terre de La Villeneuve resta quelque temps indivise entre ceux des enfants de Charles-François, qui avaient survécu à leur père. Comme ils étaient mineurs, ils furent mis sous la tutelle de Jacques du Pouget, prieur de Baubiat, leur oncle, avec lequel ils plaidèrent plus tard (2).

XX. — François-Louis du Pouget de Nadaillac, chevalier, seigneur marquis de La Villeneuve, naquit le 14 décembre 1692 et fut baptisé le 22 décembre suivant. Il fut avantagé d'un tiers par le testament de son père. Il était majeur lors de la reddition du compte de

(1) Archives de la Creuse, E. 345.

(2) Archives de la Creuse, E. 228.

tutelle faite à ses neveux, le 21 juin 1718, par Jacques du Pouget, prieur de Baubiat. Le lendemain, 22 juin 1718, il fit avec ses frères et Marc-Antoine de La Louë, son beau-frère, un partage provisionnel contenant transaction. Le 17 septembre suivant, il devint cessionnaire et acquéreur de tous les droits et possessions de Jeanne-Renée, sa sœur, épouse de Marc-Antoine de La Louë, et de tout ce qui pouvait lui revenir dans les successions de Charles-François du Pouget, marquis de La Villeneuve, et de Renée-Françoise-Elisabeth du Tronchay de Vayres (1). Il vendit le moulin de la Perchade à Antoine-Aimé du Pouget (2); il céda à Louis-Annet du Pouget les deux domaines de la Perchade et reçut en contre échange le domaine du Lac et une portion de la dîme de Planechau; il vendit ensuite cette portion de dîme (3).

Avant la mort de son père, il servit comme capitaine dans le régiment de Boufflers (4).

François-Louis mourut, sans avoir été marié, le 30 décembre 1719 et fut inhumé le 3 janvier suivant en l'église de Vallière, dans la chapelle et tombeau de ses ancêtres. Il avait fait, le 18 novembre précédent, un testament par lequel il instituait une fondation en l'église de Vallière et léguait deux mille quatre cents livres à partager entre ses quatre frères.

Après la mort de François-Louis, la terre et seigneurie de La Villeneuve resta indivise entre ses frères et sœurs jusqu'au moment où François V eut acquis les droits de ses neveux.

XXI. — François V du Pouget de Nadaillac, chevalier, seigneur marquis de Nadaillac, en Quercy, seigneur baron de La Villeneuve et de La Farge, seigneur du Roc, paroisse de Mareuil, en Quercy, et de Cuzort, en Agenais, seigneur de Vallière, Saint-Séverin et autres places, naquit le 11 juin 1665 et fut ondoyé le 20 juin 1666. Il est quelquefois prénommé François-Louis. D'abord connu sous le nom de chevalier de Nadaillac, il entra au régiment des Gardes françaises où il servait comme enseigne en 1693 et comme lieutenant en 1701, compagnie de Bretonvilliers. Lors de son mariage il était colonel du régiment de milice de Guyenne.

Le 15 juillet 1699, il fit un arrangement avec son frère Antoine qui lui abandonna, moyennant huit mille livres, ses droits sur la terre de Nadaillac; de son côté il céda à Antoine, la terre de Saint-

(1) Archives de la Creuse, E. 222.

(2) Archives de la Creuse, E. 251.

(3) Archives de la Creuse, E. 243.

(4) Archives de la Creuse, E. 223.

Pardoux, près Razès, qu'il avait eue en partage, et la moitié du lieu de Saint-Symphorien, en Limousin (1). Il prit alors le titre de comte de Nadaillac qu'il porta jusqu'en 1733; depuis cette époque il assumait celui de marquis de Nadaillac.

Le 27 décembre 1719, il acheta, moyennant dix-neuf mille livres, de sa nièce, Jeanne-Renée, dame du Masgelier, les droits de créance ou de succession sur la terre de La Villeneuve provenant à cette dernière de son frère François-Louis. Par diverses transactions ratifiées à leur majorité, il acquit successivement les droits de ses neveux Louis-François, Louis-Annet et Antoine-Aimé dans les successions de Charles-François du Pouget, de Renée-Françoise-Elisabeth du Tronchay et de François-Louis du Pouget. Il exerça le retrait lignager des biens aliénés par eux, notamment celui du moulin des Neuf-Bœufs, qu'avait vendu Antoine-Aimé du Pouget (2). Il échangea avec Louis-Annet, son neveu, la dime du Puy-Judaud contre la moitié de celle de La Chaise (3). Il vendit les cens et rentes qui lui étaient dus au village de Montoursy (4). En 1726, il habitait le château de La Villeneuve.

Après la mort de Louise du Pouget de Nadaillac, veuve de Joseph de La Roche-Aymon, baron de La Farge, sa sœur, dont il était le principal héritier, François V fit accord, au sujet de la succession de ladite dame de La Farge, avec Antoine du Pouget, baron de Saint-Pardoux, son frère, et Jacques, Louis-Annet, Antoine-Aimé et Jeanne-Renée du Pouget, ses neveux et nièce (5).

Le 10 février 1733, ne portant encore que le titre de comte de Nadaillac, il acquit la baronnie de La Farge de Marie-Albertine de La Roche-Aymon, femme de Joseph Ripert, lieutenant-colonel du régiment de Hainaut, chevalier de Saint-Louis, de Samuel de Mécherenne, chevalier, seigneur comte de Varenne, lieutenant pour le roy en Flandre, commandant de la ville de Béthune, veuf de Louise-Thérèse de La Roche-Aymon, et tuteur d'Isaac-Albert de Mécherenne, son fils mineur, et de Marie-Anne de La Roche-Aymon, enfants d'Elie de La Roche-Aymon, marquis de Saint-Maixent, et héritiers sous bénéfice d'inventaire de Joseph de La Roche-Aymon, baron de La Farge, leur oncle. Le prix était de trente-quatre mille livres, sur lesquelles il fut déduit onze mille cinq cents livres pour les droits de M^{me} de La Farge et quelques dettes payées par l'acqué-

(1) Archives de la Creuse, E. 222, 251.

(2) Archives de la Creuse, E. 234.

(3) Archives de la Creuse, E. 242.

(4) Archives de la Creuse, E. 243.

(5) Archives de la Creuse, B, 51 ; E, 222.

reur. La remise des titres fut faite le 11 août 1733 par Marie-Anne de La Roche-Aymon. François V prit alors le titre de seigneur baron de La Villeneuve et de La Farge.

François V mourut en son château de Nadaillac le 2 avril 1749, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Il avait épousé le 13 août 1700 Aimée-Eléonore de Plas, fille de Guyon-Joseph, marquis de Plas, baron de Marcillac, seigneur de Fossac, Seunac.

Leurs enfants furent :

1° Louis-François, qui suit ;

2° François-Joseph du Pouget de Nadaillac, chevalier de Malte, dit le chevalier de Nadaillac, capitaine au régiment de Condé infanterie en 1761, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et commandant pour le roi en la ville et citadelle de Givet et Charlemont en 1784 ; le 23 mars de cette dernière année, il fut choisi comme procureur général par son frère Louis-François ;

3° François-Jacques du Pouget de Nadaillac, chevalier, seigneur de La Villeneuve, titre qu'il porta du vivant de son père, à qui Jacques du Pouget, prieur de Baubiat, son parrain, fit une donation ; mort jeune, sans avoir été marié ;

4° Anne-Jeanne du Pouget de Nadaillac, née en 1720, religieuse à la Grâce de Dieu, diocèse de Cahors, nommée abbesse de Gomer-Fontaine, diocèse de Rouen, le 26 août 1751, et qui prit possession de son abbaye le 2 janvier 1752 (1) ;

5° Jeanne-Anne du Pouget de Nadaillac, religieuse aux Carmélites de Limoges ;

6° Claire du Pouget de Nadaillac, religieuse à l'abbaye de Leyme, en Quercy (2).

XXII. — Louis-François du Pouget de Nadaillac, chevalier, seigneur marquis de Nadaillac, baron de La Villeneuve, de La Farge, de Cuzort et du Roc, et par sa femme vicomte du Monteil et seigneur de Larfeuillère, naquit en 1702. Jusqu'à la mort de son père, il ne porta que le titre de comte de Nadaillac. Le 19 juillet 1721, il fut reçu mousquetaire de la garde du roi, première compagnie, puis successivement, en 1730, capitaine de cavalerie au régiment de La Tour ; en 1738, capitaine de cavalerie au régiment de Chabrilan ; par brevet du 20 juin 1743, exempt des gardes du corps du roi ; la même année, chevalier de Saint-Louis ; par commission du 3 janvier 1745, mestre de camp de cavalerie ; le 10 mai 1748, bri-

(1) *Nobiliaire du Limousin*, III, 353, 378.

(2) LA CHESNAYE-DESBOIS, *Dictionnaire de la noblesse*.

gadier des armées du roi (1); le 11 juin 1758, enseigne des gardes du corps; le 20 février 1761, maréchal des camps et armées du roi; enfin le 1^{er} mars 1780, lieutenant-général des armées du roi et lieutenant des gardes du corps.

Il prit part à l'attaque des lignes d'Etlingen et au siège de Philisbourg (1734), au combat de Clausen (1735), à la prise de Prague (1741), au combat de Sahay, au ravitaillement de Frauenberg, à la défense et retraite de Prague (1742), à la bataille de Dettingen (1743). Il fit toutes les campagnes de Flandre (1744-1748), soit avec le roi, soit avec les gardes-du-corps, et se trouva aux sièges de Menin, Ypres, Furne, Fribourg (1744), à la bataille de Fontenoy, aux sièges de Tournay, Oudenarde, Dendermonde et Ath (1745), à la bataille de Raucoux (1746), à celle de Lawfeldt (1747), et au siège de Maëstricht (1748). En considération de ses longs services et des blessures qu'il avait reçues dans ses campagnes, le roi le gratifia d'une pension. En 1770, il eut l'honneur d'être choisi pour aller chercher la reine à Strasbourg (2).

En 1751, Louis-François fit bâtir une aile du château de la Villeneuve. Dès 1758, Etienne Lantuéjoul, bourgeois, originaire du diocèse de Cahors, qui avait épousé en 1757 Jeanne Guyonie, fille de Léonard Guyonie et de Marie Darfeuille, bourgeois de Vallière, résidait au château de La Villeneuve en qualité d'agent du seigneur ou fermier de la seigneurie; il y mourut le 11 juin 1763, à l'âge de cinquante-huit ans, et fut enseveli dans l'église de Vallière, proche la chapelle du Rosaire.

Le 13 novembre 1779, à la requête du procureur du roi au bureau des finances de la généralité de Moulins, le fief, terre et seigneurie de La Villeneuve fut saisi féodalement sur M. de Nadaillac, faute de foi-hommage et aveu-dénombrement; Léonard Joulot, métayer, fut établi commissaire-gardien.

En vertu de lettres de terrier obtenues de la chancellerie du Palais le 7 février 1781 (3), Louis-François du Pouget fit commencer le 27 avril suivant le terrier de La Villeneuve par Goumy, notaire commis; il existait des tenures à Châtain, La Chaise, La Villeneuve et Train (4). Il fut procédé à l'arpentement de ces villages (5).

(1) LA CHESNAYE-DESBOIS, *Dictionnaire de la noblesse*.

(2) Chroniques militaires, Annales du temps, Dictionnaire historique des généraux français.

(3) Archives de la Creuse, B, 23.

(4) Train, commune de Saint-Marc-à-Loubaud.

(5) Archives de la Creuse, E, 25.

Le 23 avril 1781, les terres de La Villeneuve et de La Farge furent afferchées aux frères Lefauve, originaires de La Chaise, par François-Joseph du Pouget, procureur général de son frère.

Le marquis de Nadaillac fit son testament devant Leblond, notaire royal au bailliage de Brie-Comte-Robert, le 10 septembre 1783, et mourut au château du Vaudoir, près Brie-Comte-Robert, dans le même mois.

Il avait épousé le 30 mars 1740 (1), Adélaïde-Françoise-Claude du Pille, née le 2 avril 1721, fille de Jacques-André du Pille, chevalier, seigneur comte du Haut-Baroy et d'Elvau, baron de Bosse, Beaulieu, Bohon, Riverlat, seigneur de Léonné, seigneur vicomte du Monteil et de Larfeuillère, conseiller du roi, trésorier général de l'ordinaire de la guerre et de la maison du roi, et de Marie-Anne-Christine Rollat de La Tour. Par leur contrat de mariage il fut fait à Adélaïde-Françoise-Claude du Pille donation des terres et seigneuries du Monteil-au-Vicomte et de Larfeuillère : Louis-François du Pouget devint donc, par son mariage, vicomte du Monteil et seigneur de Larfeuillère. Adélaïde-Françoise-Claude du Pille mourut en la paroisse de Saint-Gervais le 3 novembre 1774, sans lui laisser d'enfant. Les terres et seigneuries du Monteil et de Larfeuillère avaient été vendues le 31 janvier 1767 à Jean-Louis de Lentilhac, marquis de Gimel.

M. de Nadaillac épousa en secondes noces, en 1773, Marie-Françoise-Adélaïde-Henriette de Barral, fille mineure de haut et puissant seigneur François-Jean-Baptiste de Barral, chevalier, comte de Barral, de Montferrat, marquis de La Bastie, d'Arvillard, baron de La Roche, Commiers, seigneur d'Atrar, Saint-Pierre, La Ferrière, Pinsot, etc., ancien président à mortier au parlement de Grenoble, et de haute et puissante dame Marie-Charlotte-Françoise-Antoinette de Chaumont de Quित्रy, sa deuxième femme. Par leur contrat de mariage du 8 novembre 1773, il fut constitué à la future épouse une dot de soixante mille livres; haute et puissante dame Marie-Séraphine Guillaud de La Motte, épouse de haut et puissant seigneur Pierre-François-Paulin, comte de Barral, seigneur d'Arvillard, de La Bastie, du comté de Commiers, promit vingt mille livres, payables après sa mort (2).

Vers la fin de 1785 et au commencement de 1786, Henriette de Barral fit convoquer les tenanciers de La Villeneuve à fin de déclarations, en vertu des lettres de terrier du 7 février 1781.

Du second mariage de Louis-François naquit un fils unique, Charles-Joseph-Félix-François-Michel, qui suit,

(1) *Nobiliaire du Limousin*, III, 343, 378.

(2) Archives de la Creuse, E, 222.

XXIII. — Charles-Joseph-Félix-François-Michel du Pouget de Nadaillac, marquis de Nadaillac, baron de La Villeneuve et de La Farge, naquit à Chaumont, en Vexin, le 9 septembre 1774. Après la mort de son père, on lui donna comme subrogé-tuteur Alexandre-Roger-François du Pouget, marquis de Nadaillac, chevalier de Saint-Louis, major de cavalerie, son cousin. Le 13 octobre 1783, ce dernier constitua pour son procureur général Antoine-Blaise-Léonard Degas de La Combe, curé de Vallière, à l'effet de le représenter à l'inventaire qui fut dressé le 21 octobre 1783. Cet inventaire mentionne l'ancienne cloche de la chapelle et divers ornements servant à la célébration du culte.

Sous le nom de comte de Nadaillac, le dernier seigneur de La Villeneuve entra au service le 15 octobre 1789, comme sous-lieutenant au régiment des chasseurs à cheval de Guyenne.

En 1792, Jean Bord, frère cadet du colonel Léonard Bord, de Vallière, était garde des terres de La Villeneuve et de La Farge. Le 6 mars 1792, M^{me} de Nadaillac lui écrivait : « Je vous prévien, mon cher Bord, que j'ai vendu à M. Constantin le bois de La Farge ainsi qu'il se comporte et que son projet est d'y mettre tout de suite des ouvriers.....

» M. Constantin m'a promis de vous donner la rétribution d'usage et une gratification, et je ne doute pas que vous ne retiriez profit de cette vente..... Vous veillerez, mon cher Bord, pour que votre petit maître ne soit lésé en rien : il se porte fort bien et vous dit mille choses.

» Mandez-moi si vous avez fait quelque découverte sur ce que vous m'aviez déjà mandé. Adieu, soyez plus vigilant que jamais et tâchez que l'on ne me fasse pas de tort dans le bois du Moulet, ny dans celui du Malard. Il me tarde de scavoir si le Bouchet est vendu et si tout est tranquille dans le pays.

» Adieu, comptez sur mon attachement et sur les bontés de mon fils, si vous remplissez exactement vos devoirs.

» Ce 6 mars 1792 ». (Sans signature) (1).

Le marquis de Nadaillac émigra le 1^{er} mars 1793.

Par acte des consuls du 6 ventôse an X (26 février 1802), le nom du marquis de Nadaillac fut définitivement rayé de la liste des émigrés. Le 13 du même mois (6 mars), le préfet de la Marne accorda main-levée de tous scellés et sequestres apposés sur les biens meubles et immeubles non vendus de M. de Nadaillac situés dans la Marne ; le 28 messidor (17 juillet), le préfet de la Creuse prit un

(1) Communication de M. Cyprien Pérathon.

arrêté semblable pour tous les biens non vendus et non affectés à un service public situés dans son département.

Le marquis de Nadaillac fut nommé le 1^{er} juin 1814, sous-lieutenant des gardes du corps du roi, le 4 juillet suivant chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 14 février 1815 colonel de cavalerie, le 29 octobre suivant lieutenant-adjudant-major des gardes du corps et le 23 août 1817 lieutenant-chef de brigade.

Il hérita de M^{me} de La Pivardière, sa tante, entr'autres choses, du château et de la terre de La Chassagne, commune de Saint-Quentin (1).

Il avait épousé (contrat du 29 juin 1809) Marie-Suzanne Le Maître de Laage, fille de feu Gilbert-Marien Le Maître, comte de Laage, seigneur du Mas, en Bourbonnais, et de Charlotte-Léonie de Berant. Il n'en eut point d'enfant.; et elle mourut le 29 juin 1827.

En secondes noces, il avait épousé (contrat du 1^{er} juillet 1829) Gabrielle-Charlotte-Marie Hébert de Beauvais, dame de l'ordre impérial et royal de la Croix Etoilée d'Autriche, fille de Charles-Adrien Hébert, comte de Beauvais, et de Lucie-Jeanne-Marie de Chastenay, dont :

1^o François-Charles du Pouget de Nadaillac, marquis de Nadaillac, né le 12 juin 1831, marié en 1859 à Alice-Victurnienne de Rougé, dont : *a* Charles du Pouget de Nadaillac, né en 1861, mort en 1866; *b* Cécile-Henriette-Marie du Pouget de Nadaillac, née en 1860, mariée le 28 juillet 1883 au comte Pierre-Marie de Saint-Genys, fils d'Arthur-Marie-Camille, marquis de Saint-Genys, et de feu Xaverine Chapelle de Jumilhac, de la Chapelle-Oudin (Maine-et-Loire) (2); *c* N..... du Pouget de Nadaillac;

2^o Marie-Henri-Charles du Pouget de Nadaillac, né le 16 mars 1832, mort le 9 mars 1840;

3^o Charles du Pouget de Nadaillac, jésuite, né en septembre 1839;

4^o Lucie-Marie-Charlotte du Pouget de Nadaillac, née le 10 mars 1840, morte en 1849;

5^o Marie-Charlotte-Armande-Lucie du Pouget de Nadaillac, née en mai 1842, mariée en 1863 à Henri, vicomte de Cholet, ancien capitaine de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur; veuve en 1889 (3).

La terre de La Villeneuve, qui avait été mise sous séquestre, fut adjugée comme bien national d'émigré, le 6 messidor an IV au citoyen Hauffroy, qui la revendit à M. Michellet. Ce dernier est

(1) A. TARDIEU, *Dictionnaire de la Haute-Marche*, 73.

(2) BOREL D'HAUTERIVE, *Annuaire de la noblesse*, 1884.

(3) A. TARDIEU, *Dictionnaire de la Haute-Marche*, 341.

mort vers 1832 conseiller de préfecture de la Creuse à Guéret. Il laissait deux enfants :

1° Adrien Michellet, qui se retira à Angoulême, où il est décédé.

Il eut en partage la moitié de la terre de La Villeneuve : en 1846, il vendit à M. Georges, de Rebéry, la moitié lui appartenant dans le bois de Moulet, et ensuite à M. du Miral, époux de sa nièce, le surplus lui appartenant dans la terre de La Villeneuve.

2° Anne-Paméla Michellet, qui épousa Jean-Baptiste Furgaud du Fot, fils de Gilbert-Guillaume Furgaud de La Vergne, sieur du Fot, et de Marie-Françoise Grellet du Montant. Elle eut en partage l'autre moitié de la terre de La Villeneuve.

Jean-Baptiste Furgaud du Fot fut successivement ingénieur des mines à Montpellier et ingénieur en chef des mines à Guéret. Il mourut le 23 février 1847, chevalier de la Légion d'honneur. Il a été le premier président de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse. Sa veuve lui survécut longtemps. De leur mariage n'était issue qu'une fille, Françoise-Louise, qui suit :

Françoise-Louise Furgaud du Fot épousa Charlemagne-Godefroi-Francisque Rudel du Miral, né le 11 avril 1812 à Clermont, fils de Pierre Rudel du Miral, officier au régiment de Poitou-infanterie, et de Rose-Jeudi du Monteix. Par leur contrat de mariage passé le 1^{er} octobre 1843 devant M^e Polier, notaire à Guéret, M^{me} Furgaud fit donation entre-vifs à sa fille, future épouse, de la moitié de la terre de La Villeneuve recueillie par elle dans la succession de M. Michellet, son père.

M. du Miral acheta de M. Adrien Michellet le surplus de la terre de La Villeneuve, et réunit avec sa femme la propriété de cette terre.

M. du Miral, qui lors de son mariage était avocat général à Riom, devint ensuite procureur général. A la suite de la Révolution de 1848, il sortit de la magistrature, et devint député du Puy-de-Dôme, vice-président du Corps législatif, conseiller général de la Creuse pour le canton de Felletin, président du conseil général de la Creuse, commandeur de la Légion d'honneur, etc., etc. En 1848, la ferme-école de la Creuse fut établie à La Villeneuve, dont elle n'a été séparée qu'après la mort de M. du Miral.

Outre le château et la terre de La Villeneuve, M. du Miral était propriétaire des terres et châteaux de Chauriat, en Auvergne, et d'Ydagne, en Bourbonnais. Il est mort au château de La Villeneuve le 14 janvier 1884. C'était un homme de grand mérite, qui avait rendu de grands services à la Creuse. Il avait agrandi et fort embelli La Villeneuve.

M^{me} du Miral, qui a conservé la propriété de la terre de La Villeneuve, en habite le château, qui a été réparé et a fort grand air.

CHAPITRE VI

LE CHATEAU

Le château fut terminé par Louis II d'Aubusson, ainsi qu'il résulte de l'inscription suivante, qui était gravée en lettres gothiques sur le linteau en granit de la porte principale. L'écu, aux armes de la maison d'Aubusson, partageait en deux le mot Au busson :

L'AN MIL VC ET SIX MESSIRE LOUIS D'AU BUSSON (1)

Vers 1563, Antoine du Pouget, époux d'Anne de La Gorce, fit refaire la galerie du château, élever une muraille entre le donjon et le corps de logis, et un escalier pour monter dans la salle haute (2).

Les aveux de 1610 et 1633 décrivent ainsi le château : « A l'encontre d'icelle au-devant y a fossé, basse-cour, — au-devant à la monstre du portail un pont-levys de bois, avec galeries haute, basse, — un corps de logis à trois étages, deux tours logeables, de l'autre côté un donjon haut de cinq étages, un advis dans une des tours, — un donjon avec un pavillon bâti de cartillage, qui est entre le corps de logis et le donjon, — un rang de muraille faisant clôture, — lesdites tours percées de canonyères et tout le chateau contenant machicoulis à l'entour, — à ladite basse-cour il y a une fontaine, — à la basse-cour joignant les fossés il y a deux grands portails de pierre de taille ».

L'aveu de 1684 le décrit ainsi : Il est composé d'un donjon accompagné de deux tours, dont l'une sert de degré et l'autre d'antichambre; à la droite un demi-corps de logis qui fait deux rangs de chambre, qui va joindre un grand corps de logis qui fait par en bas une salle office et cuisine, au-dessus une salle aux deux bouts de laquelle il y a deux chambres et par le dessus des greniers et sur le devant une galerie au bout de laquelle il y a une chapelle où l'on célèbre la sainte messe sur l'œil gauche des boulangeries. — Il y a de plus un fossé devant la maison; — on sort par une terrasse,

(1) L'abbé ROY DE PIERREFITTE, *Liste des Châteaux de la Marche*, ap. *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*, tome III.

(2) Archives de la Creuse, E. 218.

qui tombe dans une grande basse-cour, dont la moitié est entourée de granges et d'écuries, etc.; — au bout de la terrasse il y a un jardin d'une setérée de terre (1), — et au bout de la cour un verger, — ledit château confronte au levant à la rivière du Taurion (2).

Le chastel et maison noble de La Villeneuve, d'après la description sommaire des aveux et les notes fournies par les inventaires, était composé d'un donjon à cinq étages, accompagné de deux tours, dont l'une servait de degré ou escalier; l'autre, nommée la Tour Blanche, servait d'antichambre. A la droite, un demi-corps de logis qui allait rejoindre un grand corps de logis; ce dernier contenait dans le bas office, cuisine, salle, au premier une grande salle, aux deux bouts de laquelle il y avait deux chambres. Au-dessus étaient les greniers, et sur le devant régnait une galerie, au bout de laquelle on trouvait la chapelle. La porte de service était sur un côté de l'aile nouvellement bâtie par Louis-François du Pouget, avant dernier seigneur de ce château. Presque toutes les chambres étaient carrées, très vastes, toutes étaient tapissées. La salle de réception, la salle à manger, le grand salon étaient ornés de tapisseries.

Originellement le donjon était isolé sur la motte de terre encore bien apparente qui le soutient.

CHAPITRE VII

LE DOMAINE UTILE ET LA DIRECTE DE LA SEIGNEURIE DE LA VILLENEUVE

§ 1^{er}. — *Domaine utile*

Outre le château de La Villeneuve et ses dépendances, les seigneurs de la Villeneuve possédaient :

I. — Dans la paroisse de Vallière : 1^o le moulin à draps de la Perchade, qui fut affermé, moyennant soixante livres par an, par Charles-François, marquis de La Villeneuve, l'abbé du Palais et leurs sœurs (3); 2^o un domaine, situé au Puy-Judaud, dans la directe

(1) La setérée du ressort de La Villeneuve contenait 1161 toises carrées, soit 44 ares 0019; à Vallière, on comptait aussi par setérées de 1600 toises carrées, représentant 60 ares 7798.

(2) Erreur singulière. C'est la Banize qui passe au pied du château de La Villeneuve; le Taurion est loin de là.

(3) Archives de la Creuse, E. 1038.

de la Seauve, qui fut vendu (1); 3° les moulins de l'Étang de la Porte à La Villeneuve, farinier et à draps, que l'abbé du Palais, faisant pour lui et ses frères, afferma le 28 février 1680, pour sept ans, à Noël Bouthier, charpentier, moyennant chaque année soixante-six setiers seigle, mesure de La Villeneuve (2), soixante-six livres argent et deux chapons « bons et raisonnables »; astreignables au moulin farinier : le bourg de Vallière, le village de La Villeneuve, La Prade, Bandy, Sourliavou (lorsque le moulin particulier des habitants n'était pas en état), le bourg de Saint-Séverin, Epagnat, Le Ver; astreignables pour le maillage des draps : le bourg de Vallière, La Villeneuve, La Prade, Bandy, Sourliavou, le bourg de Saint-Séverin, le tènement du Ludour, Marvier, Trouchassou, Epagnat, Le Ver, Puy-Joint, Le Mas, Confolent, Serre (en partie), Puy-Bessas, Le Marcelleix, Lorthoumas, Peylangéas (en partie), Lavaud de Jalade, le bourg de Saint-Marc-à-Loubaud, le Cluzeau; 4° l'étang de La Porte, à La Villeneuve, communément empoissonné de mille carpes : en 1745, les moulins et l'étang furent emportés par un orage; le meunier et sa famille furent noyés; tout le poisson et le mobilier du moulin furent entraînés jusqu'au Taurion et devinrent la proie des riverains; les seigneurs de La Villeneuve adressèrent au maître des Eaux et Forêts plusieurs requêtes pour se plaindre d'eux : la livre de carpes valait alors quatre sous (3); 5° une métairie à La Villeneuve, appelée de La Porte du Château; en 1668 elle était ensemencée de seize setiers seigle, un setier marseigle; elle fut démembrée pour former la métairie de Monplaisir, et en 1687 il n'y avait plus au château qu'une réserve, garnie d'un cheptel de huit vaches, estimées deux cent une livres, et de trois velles, estimées vingt-quatre livres; 6° le domaine du Bouchet, qui n'existe plus aujourd'hui; il était situé au nord-ouest du bourg de Vallière, non loin du bois ou bosquet qui lui avait donné son nom; il contenait trente setérées de terres labourables et nourrissait en 1687 quatre beufs, valant cent quatre-vingt livres, sept vaches cent huit livres, quatre velles trente-sept livres, un taurin six livres, dix-sept cochons quarante livres; en 1633 il rapportait au maître vingt-neuf setiers seigle, en 1634 trente setiers seigle, trois émines avoine, une émine blé noir, huit chapons, cinquante livres argent; le 16 mai 1608, François I du Pouget, pour

(1) Archives de la Creuse, E. 252.

(2) Le setier de La Villeneuve, contenait huit boisseaux, pesant chacun vingt livres et représentant un décalitre 4360 : ce setier valait donc 114 litres 880; l'émine valait quatre boisseaux.

(3) Archives de la Creuse, E. 233.

solder la dot de sa sœur mariée à Sébastien de Brezons, lui vendit à Ussel la métairie et le lieu noble du Bouchet ; l'acte définitif fut passé le 28 au château de Saint-Georges-la-Pouge, en présence de noble homme Jehan du Monteil, écuyer, seigneur du Monteil, André de La Court, seigneur du Puy-Joli, témoins, et de noble Jehan de La Saigne, chevalier, seigneur de Saint-Georges et la Guerche, Annet du Peyroux, écuyer, seigneur de Saint-Hilaire, Gabriel de Mallesset, chevalier, seigneur de Chastellux, et Aymet de Lignerac, chevalier, seigneur de Saint-Chamand, Saint-Quentin, la Bazauche, juges pour connaître le surplus qu'il pouvait rester à valoir, le tout sous faculté de rachat pendant quinze ans ; ce domaine revint aux seigneurs de La Villeneuve, puisque Louis-François du Pouget, fils de Charles-François, eut pour sa part de l'héritage paternel le domaine du Bouchet ; après la mort de ce dernier, son frère Jacques du Pouget en devint propriétaire à son tour ; 7° la métairie de La Chaise, qui avait en 1610 vingt setérées de terres labourables ; en 1687 le cheptel était composé de quatre bœufs, estimés cent quatre-vingt-cinq livres, deux taurins trente-six livres, cinq vaches soixante-treize livres, deux velles vingt-deux livres, neuf agneaux et treize brebis trente-sept livres, neuf cochons vingt-six livres ; en 1651, les deux métairies de La Chaise produisaient au maître quarante-six setiers seigle, un setier avoine, quinze livres de beurre, douze douzaines de fromages, cent vingt livres de chanvre ; 8° les moulins banniers de La Chaise, à chanvre et à farine, situés au-dessous de la chaussée, du côté du déversoir ouest de l'étang ; ils furent affermés en 1721 par Louis-Annet du Pouget, moyennant un fermage de six setiers seigle et six vingts livres de chanvre ; ils étaient alors en fort mauvais état ; astreignables à ces moulins : La Chaise, Marvier, Pimpérigeas, le tènement du Ludour et Le Mas ; 9° l'étang de La Chaise, communément empoisonné de deux mille carpes ; en 1724, il était en pacage, mais en 1781, aux termes de leur bail à ferme, les frères Lefauve étaient tenus de l'empoisonner(1) ; 10° la métairie du Plaisir ou de Monplaisir, créée vers 1680 par François IV du Pouget ; en 1717, le cheptel était composé de quatre bœufs, estimés cent quatre-vingt-cinq livres, un taurin trente-six livres, autres deux taurins vingt livres, huit velles cent vingt-quatre livres, sept vaches quatre-vingt-dix-sept livres ; année commune, elle rapportait au maître quinze setiers seigle, quarante et un setiers avoine ; le pré de Las Cousins.

(1) La chaussée a été complètement démolie il y a une quarantaine d'années.

II. — Dans la paroisse de Saint-Séverin : 1° la métairie de Marvieu, dont le cheptel en 1687 comprenait quatre bœufs, estimés cent quarante-huit livres, deux taurins cinquante-livres, quatre vaches quatre-vingt-trois livres, veau et velle huit livres, neuf moutons, quinze agneaux et trente-six brebis soixante-treize livres, six cochons vingt-huit livres; en 1651, elle rapportait au maître vingt setiers seigle, un setier avoine, cinq livres de beurre, douze douzaines de fromages, quatre chapons; en 1750 elle était affermée deux cent dix livres; 2° la petite métairie de Saint-Séverin, qui en 1628 s'ensemait de huit setiers environ et nourrissait quatre petits bœufs, deux vaches, dix brebis, le tout valant cent livres; en 1638 elle rapportait quarante-cinq livres, en 1673 quatre-vingt-dix livres; 3° une ouche, sise devant le petit portail de l'église de Saint-Séverin, qui fut donnée en ascencement perpétuel par Pierre d'Aubusson (1);

III. — Dans la paroisse de Banize, le bois de Moulet ou Moulay (2);

IV. — Dans la paroisse de Saint-Yrieix : 1° le domaine de Cherfeuil; 2° le moulin de Serre, qui fut donné à bail emphytéotique par Louis-François du Pouget (3); sa banalité s'étendait sur Serre (en partie), La Valette, Puy-Bessas, le Marcelleix, Lorthoumas, Lavaud de Jalade, Pourcheyroux, Ars, Giboulioux, le bourg de Saint-Marc-à-Loubaud (en partie), Bouffangeas; Antoine de La Roche-Aymon, baron de Farge, ayant élevé des prétentions sur le moulin de Serre et sur le mûnage du village de Giboulioux, une sentence de la sénéchaussée de Guéret l'en débouta et en maintint la possession au seigneur de La Villeneuve (4); les habitants de Bouffangeas ayant refusé d'aller moudre leur grain au moulin de Serre, François IV et Charles-François du Pouget obtinrent contre eux sentence de la sénéchaussée de Guéret, qui les condamna à aller moudre leur grain audit moulin et à payer à la seigneurie les droits de mosnage et de fournolement, droits qui furent liquidés d'après les évaluations du greffe d'Aubusson : le setier de froment valait en mai 1683 neuf livres deux sols six deniers, en mai 1688 six livres dix sols (6);

(1) Archives de la Creuse, E. 238.

(2) Archives de la Creuse, E. 234.

(3) Archives de la Creuse, E. 240.

(4) *Ibidem.*

(5) Archives de la Creuse, E. 236.

(6) L'ancien boisseau d'Aubusson pesait 18 livres à 18 livres trois quarts et valait un décalitre 2924; le setier, composé de huit boisseaux, représentait donc 103 litres 392.

V. — Dans la paroisse de Chavanat, le domaine de Langenoudière ;

VI. — L'étang de Rigouleix, communément empoissonné de cinq cents carpes ; nous ignorons où il était situé.

§ 2. — *Dîmes, cens, rentes, guet*

Le seigneur de La Villeneuve percevait en dîmes :

I. — Dans la paroisse de Vallière : 1° la dîme du Puy-Judaud ; elle fut achetée en 1732 par messire Claude Sallandrouze, curé de Vallière ; 2° la dîme de la Broe ; en 1699, les dîmes du Puy-Judaud et de La Broe étaient affermées moyennant seize setiers seigle, mesure de La Villeneuve, en 1732 moyennant seize setiers seigle, mesure d'Aubusson, cinq cents « bouilhas » de paille, un quartier de veau et un pain de sucre pesant quatre livres ; 3° la dîme de La Chaise (1) ; 4° celle de La Seauve, qui fut vendue par Jacques du Pouget, moyennant huit cent cinquante livres, à Antoine Garreau, conseiller du roy, et revendue plus tard à M. de Nadaillac ; 5° la dîme de Murat ; 6° celle de Sourliavou : ces deux dernières dîmes furent affermées en 1737, moyennant vingt-huit setiers seigle, mesure de La Villeneuve, et vingt-cinq « bouillasses » de paille ; 7° la dîme de Montoursy ; elle fut affermée moyennant, en 1665 deux cents livres, en 1683 quarante-deux setiers, mesure de La Villeneuve, en 1694 vingt setiers, mesure d'Aubusson, en 1730 cent deux livres, en 1742 cent cinquante livres : les deux dernières fermes furent consenties par les chanoines de Saint-Martial ; 8° la dîme de Las Cous ; Louis-François du Pouget, seigneur du Bouchet, la vendit à Arnaud Laudinas, mais ce dernier, en 1727, par retrait lignager, la rétrocéda au marquis de Nadaillac, qui la même année l'affirma moyennant soixante-dix-sept livres-dix sols ; 9° la dîme de Lavau-Soubrane ; 10° celle de la Chabassière (2) ; 11° la dîme de Vallière : reconnaissance en fut faite à Pierre d'Aubusson (3) ; 12° la dîme de Vialle ; 13° celle de Planechau ; 14° partie de celle du Monteil-Ségur ; 15° la dîme d'Ussard ; 16° celle de Fraissanges ; 17° celle de Lavau du Gier ; 18° celle d'Essartean ; 19° celle du Plas ; 20° partie de celle du Brujau ; 21° celle de La Villeneuve ; 22° celle de la Perchade ; 23° celle du Bouchet ; 24° celle du tènement de Montpeyrour ;

(1) Archives de la Creuse, E. 242.

(2) Archives de la Creuse, E. 243.

(3) Archives de la Creuse, E. 241.

II. — Dans la paroisse de Saint-Yrieix, la dîme sur « le grand dîme » de Saint-Yrieix, fixée annuellement à quinze setiers seigle ;

III. — Dans la paroisse de Saint-Marc-à-Loubaud, la dîme de onze gerbes l'une sur le tènement des Aguestiaux, joui par les habitants de Pourcheyroux ;

IV. — Dans la paroisse de La Nouaille : 1° la dîme de La Chauvette ; 2° celle du tènement de Sallemaigne, joui par les habitants du Cluzeau (1).

Le seigneur de La Villeneuve percevait en cens et rentes féodales :

I. — Dans la paroisse de Vallière : 1° à la Chabassière, les droits d'arbans et souche, à raison de quatre feux ; 2° à La Villeneuve, une rente féodale consistant en froment un boisseau, seigle douze setiers, avoine dix-huit setiers, mesure de La Villeneuve, argent et vinade huit livres, arbans à faucher et en métive deux par feu, souche une par feu : ces redevances originairement étaient plus considérables, mais avaient été diminuées en 1781 et ainsi fixées pour l'avenir ; le 10 janvier 1503 les tenanciers du village de La Villeneuve s'étaient reconnus « hommes censuyers et renduyers » du seigneur de La Villeneuve à cause de son chastel et chastellenie de La Villeneuve ; par jugement de la sénéchaussée rendu en 1583 les habitants de ce village avaient été reconnus en franche condition ; 3° au bourg de Vallière, une rente féodale consistant en deux sols de fournage, seigle six setiers, froment un setier moins un quarton (2), avoine quatre setiers deux ras (3) deux coupes (4), mesure de La Villeneuve, argent cinq livres six sols trois deniers, vinades abonnées onze livres six sols, deux paires de bœufs de vinade, six souches à Noël, vingt et une poules, onze arbans en métive ; le tènement des Peyroche, situé entre le Bouchet, La Villeneuve et le bourg, et celui des Reynardon, voisin des Garennnes, étaient en condition serve, et les tenanciers devaient, en 1610 et 1621, payer tous les sept jours les arbans à bras et tous les quinze jours les arbans à charrettes ; 4° au village de la Prade, un arban à faucher par feu, le droit de souche accoutumé ; 5° sur le tènement de Constant Salvy et de Las Pourrault, dépendant de Vialle, une

(3) Archives de la Creuse, E. 236.

(4) Le quarton était le quart du boisseau.

(5) La quarte valait deux boisseaux ; on la nommait ras quand elle servait à mesurer l'avoine.

(6) La coupe valait le tiers du boisseau.

rente féodale ; 6° le tiers du prix de ferme du prieuré de Vallière (1), 7° à Bandy, le droit de souche à Noël, à raison de trois sols par feu ; 8° le droit de leyde sur tous les marchands, qui vendaient à Vallière ; en 1684, ce droit valait annuellement soixante livres environ ; 9° à Lavau-Soubrane, trois quarts seigle, mesure de La Villeneuve, la souche à Noël, un arban par feu en mestive ; 10° à Sourliavou, le droit de souche ; 11° à La Chaise, la directe serve ;

II. — Dans la paroisse de Saint-Séverin : 1° sur le tènement du Ludour, situé entre Lavaud du Gier, Pimpérigeas et le Monteil-Séjour et autrefois habité, une rente féodale de seigle trois setiers, avoine un setier, mesure de La Villeneuve, argent vingt-cinq sols, poulets six, et les droits de directe en condition franche et quérable, le cas advenant ; ce tènement avait été assensé en 1427 à Jehan de Lavau et à Catherine et Paquette, ses sœurs, par noble homme Reynaud de Saint-Yrieix, damoiseau, seigneur de Saint-Yrieix, qui permit auxdits de Lavau de n'y pas faire leur résidence et s'obligea à ne pas les y contraindre ; les droits seigneuriaux passèrent à la maison d'Aubusson de La Villeneuve ; 2° sur le tènement du Malard, joignant La Villeneuve et Chantagrioux, une rente féodale de trois setiers seigle, mesure ancienne d'Aubusson, due par les habitants de Marvier, qui en étaient tenanciers en toute directe et condition franche ; cette directe avait été acquise des prêtres communalistes de Beaumont de Felletin à qui elle appartenait en 1632 ; 3° sur le village de Marvier, une rente féodale consistant en seigle cinq setiers quatre boisseaux deux coupes, mesure de La Villeneuve, avoine huit setiers quatre boisseaux, mesure d'Aubusson, argent huit livres deux sols six deniers, poules six, arbans à faucher un par feu, une souche par feu, quatre livres douze sols par feu d'arbans serfs, la taille aux quatre cas et le droit de directe en condition serve ; 4° sur le village de Trouchassou, un arban par feu en mars et en mestive, le droit de souche à Noël ; 5° sur le curé de Saint-Séverin, une rente féodale d'une poule et de quinze sols six deniers pour les fourrages, cens et rentes que devait à la seigneurie une maison léguée au curé pour en faire un presbytère, et ce en vertu d'une sentence de la sénéchaussée de Guéret rendue vers 1735 (2).

III. — Dans la paroisse de Banize : 1° à Puy-Jouint, les arbans ; 2° au Lac, les droits de directe mortallable ; 3° au Moulin des Neuf-Bœufs, les droits de directe mortallable ; 4° au Mas, les droits

(1) Archives de la Creuse, E. 241.

(2) Archives de la Creuse, E. 238.

de directe mortuaillable et des rentes acquises en 1621 et 1677 du prieuré de Baubiat et assises sur le Lac, le moulin des Neuf-Bœufs et le Mas; 5° à Baubiat, une rente féodale, consistant notamment en vinades (1); 6° à Confolent, la directe serve.

IV. — Dans la paroisse de Saint-Yrieix : 1° sur Serre, la moitié de la directe serve; 2° à La Valette, la directe et fondalité du tènement du Masclau, possédé par moitié avec les habitants de Pourcheyroux; 3° au Marcelleix, la directe serve; 4° à Lorthoumas, le droit de souche de Noël et autres devoirs (2).

V. — Dans la paroisse de Saint-Marc-à-Loubaud : 1° à Lavaud de Jalade, la directe serve; 2° à Pourcheyroux, la directe du tènement des Aguestiaux (3).

Payaient le droit de guet au château de La Villeneuve : La Chabassière (à raison de quatre feux), La Villeneuve (dix sols par feu), le bourg de Vallière (cinq sols par feu), La Prade (cinq sols par feu), Vialle, pour le tènement de Constant Salvy et Las Pourrault (cinq sols par feu), Bandy (trente sols en 1610, à raison de dix sols par feu), Lavau-Soubrane (cinq sols par feu), Sourliavou (cinq sols par feu), La Chaise (dix sols par feu), paroisse de Vallière; Marvier (dix sols par feu), Trouchassou (cinq sols par feu), le curé de Saint-Séverin (cinq sols par feu), paroisse de Saint-Séverin; Puy-Jouint (cinq sols par feu), Le Lac (trois sols par feu), La Mouline, Allemand (4) (trois sols par feu), le bourg de Banize (trois sols par feu), Lascous (trois sols par feu), paroisse de Banize; Serre (sur la moitié du village), Puy-Bessas (en partie, cinq sols par feu), Le Marcelleix (dix sols par feu), Le Mont, à cause des héritages tenus en la directe du prieur de Châtain et justice d'Aubusson (trois sols par feu), Lorthoumas, Peylangeas (en partie), paroisse de Saint-Yrieix; Châtain (trois sols par feu), Hautebesse (trois sols par feu), paroisse de Châtain, à cause des héritages tenus en directe seigneurie du prieur de Châtain et justice d'Aubusson; Lavaud de Jalade (cinq sols par feu), Pourcheyroux, paroisse de Saint-Marc-à-Loubaud; le Cluzeau, pour le tènement de Sallemaigne (six sols par feu), paroisse de La Nouaille.

§ 3.

En 1500, les revenus cens et rentes de la seigneurie étaient estimés communément de cinq cents à six cents livres.

(1) Archives de la Creuse, E. 234.

(2) Archives de la Creuse, E. 240.

(3) Archives de la Creuse, E. 237.

(4) Aujourd'hui Lamand.

D'après l'aveu et dénombrement fait en 1610, le revenu de la seigneurie était de quinze cents livres.

En 1698, l'intendant Le Verger, dans son *Mémoire sur la Généralité de Moulins*, évaluait quatre mille livres le revenu de la terre de La Villeneuve.

Cette terre fut affermée le 23 avril 1781, moyennant un fermage annuel de trois mille neuf cent cinquante livres, par Louis-François, marquis de Nadaillac, avant dernier seigneur de La Villeneuve (1). Les fermiers devaient laisser, à fin de bail, pour neuf mille trois cent soixante-quatorze livres quinze sols de tous bestiaux.

Jean-Silvain Filhas devint fermier de la terre de La Villeneuve, le 21 germinal an III, au prix de vingt-cinq mille deux cents livres par an. Il est à croire qu'il paya en assignats.

CHAPITRE VIII

ARRIÈRE-FIEFS RELEVANT DE LA SEIGNEURIE DE LA VILLENEUVE

§ 1^{er}. — Vallière

En 1357 et 1359, Guillaume de La Farge, damoiseau, était seigneur de Vallière (*Guillermus, Guillermotus de Fargia, dominus de Valeria, domicellus*).

Regnerius ou Rénier de Saint-Julien, damoiseau, seigneur de Saint-Julien, Beauregard, Châtelus-Malle-Valeix, le Mont, le Monteil et Vallière, épousa vers 1420 Dauphine de Pérusse des Cars, fille d'Arnoul ou Rampnoux de Pérusse, chevalier, seigneur des Cars, de Saint-Bonnet et de la Coussière, grand-maréchal de l'Eglise, et de souveraine Hélie de Pompadour (2). Il épousa en secondes noces Jacqueline de Saint-Marc, dame de Saint-Marc et de la Rochette (3) qui, devenue veuve, se remaria en 1432 à Gautier de Pérusse, chevalier, seigneur des Cars (4).

La rente féodale était de seigle trois quarts un boisseau, mesure de la Borne (5), argent quatre livres quatre sols quatre deniers.

Dans le dénombrement de 1633, noble Pierre de Myomandre

(1) Archives de la Creuse, E. 25.

(2) *Nobiliaire du Limousin*, I, 281, 283.

(3) Vraisemblablement il ne prit le titre de seigneur de Vallière qu'après son second mariage.

(4) *Nobiliaire du Limousin*, I, 283.

(5) La quarte valait deux boisseaux.

figure, à cause des tènements par lui possédés au bourg de Vallière. Le 9 juin 1684 François IV du Pouget, vicomte de La Villeneuve, fit, par ministère d'huissier, sommer Gilbert de la Pivardière de reconnaître qu'il lui devait foy et hommage. Le tènement, possédé dès 1628 en toute directe par la famille de Myomandre, était celui appelé des Laurenson ou des Sacristains, situé à gauche du chemin de Vallière aux terres de Las Taulas. Des de Myomandre, seigneurs de Laubard, il passa aux de la Pivardière, seigneurs de Banizette. La rente féodale était de seigle trois setiers trois quarts, froment trois quarts, avoine trois quarts, mesure de La Villeneuve, argent vingt sols, gelines deux qu'on payait douze sols (1698 et 1733).

Un autre tènement du bourg de Vallière, celui des Beule, situé vers l'école des filles, dans la direction du foirail ou du Masvaudier, était dans la directe seigneurie de la famille Bandon, ainsi que le constate le terrier de la seigneurie de La Villeneuve fait en 1601 devant Divernerresse et Jourdain, not^{res} roy. Par acte du 17 février même année, les tenanciers, notamment Jehan Despaignat, notaire royal, Léonard et Ponthus Gasne en consentirent reconnaissance aux Bandon. La rente féodale consistait en argent douze sols six deniers, seigle un setier émine (1), mesure de la Borne.

§ 2. — *La Vau-Soubrane*

Ce fief appartenait aux seigneurs de Larfeuillère (2).

Il est mentionné dans l'acte de réception d'hommage ou nommée de Jehan de Montaignat, seigneur de Larfeuillère (Arfoliera), à Rainaud d'Aubusson, seigneur du Monteil-au-Vicomte, du 15 mars 1423. Le 26 janvier 1501, Lienne de Fournoulx, veuve de Jehan II de Montaignac, seigneur de Larfeuillère, transigea avec les tenanciers de Vauxsoubrane au sujet des rentes féodales dues par ce village. En 1527, Jacques de Montaignac, chevalier, seigneur d'Arfeuillère, obtint sentence du lieutenant-général de Guéret contre certains tenanciers de Vauxsoubrane. Vers 1612, Gaspard II de Montaignac, chevalier, baron de Lignères, seigneur de Larfollière, Saint-Yrieix, etc., vendit certaines rentes sur les villages de La Vau-Soubrane, du Monteil-Ségur et de la Chabassière à la famille Bonnet, de Châtain. Jehan Bonnet, esleu au pays de la Marche, figure pour ces rentes dans le dénombrement de 1633. Le 24 février 1669, Henry Bonnet, sieur du Mas du Theil, fournit le dénombrement de ses fiefs et des rentes qu'il percevait sur les villages du

(1) L'émine valait quatre boisseaux.

(2) Larfeuillère, commune du Monteil-au-Vicomte.

Monteil-Ségur, de La Chabassière et de La Vau-Soubrane : la rente féodale qui lui était due sur La Chabassière et La Vau-Soubrane consistait en seigle quatre setiers, froment un boisseau, avoine trois setiers, mesure de La Villeneuve, argent six livres onze sols, poules cinq, arbans cinq, vinade trois bœufs (1).

Le 11 août 1616, devant Sulpice Meaulme, no^r roy., le même Gaspard II de Montaignac vendit, moyennant six cent quarante-huit livres, à noble Antoine Garreau, sieur de la Busseyrette, marchand bourgeois d'Aubusson, les rentes féodales qui lui appartenaient encore sur les villages de la Chabassière, de Vausoubrane et du Monteil-Ségur et le bourg de Saint-Séverin, ne se réservant que le droit de monage à son moulin du Gué-Chaumeix (2). Les tenanciers de ces villages, le 30 juillet 1617, en rendirent reconnaissance au nouveau seigneur devant Boriel, no^r (3). La rente féodale due, en vertu de cette seconde vente, consistait (1616) en seigle deux setiers un boisseau, froment un quarton, avoine deux setiers un quarton, mesure de la Borne, argent quatre livres huit sols quatre deniers, une paire de bœufs de vinade, quatre gelines. Antoine Garreau, qui était consul d'Aubusson en 1614 et avait épousé Françoise Cartaud, mourut en 1624 (4). Les habitants de la Vau-Soubrane étaient soumis à la banalité du moulin du Gué-Chaumeix, appartenant au seigneur de Larfeuillère. Ce droit de banalité passa aux vicomtes du Monteil, devenus seigneurs de Larfeuillère par suite de la vente de cette seigneurie consentie par Gaspard III de Montaignac à Denis de Gédoyen, vicomte du Monteil, le 6 juillet 1674 devant Marlaud et Evrard, no^r roy.

§ 3. — *La Chaise*

On écrivait au xvi^e siècle la Chièze, et plus tard la Chèze.

Dans la carte du *Pagus Lemovicensis*, publiée par M. Deloche, ce village est indiqué sous cette dénomination : « *Illa casa* ».

En 1503 les habitants firent une déclaration de leurs héritages. Le 30 mai 1530 noble Pierre d'Aubusson, écuyer, seigneur de La Villeneuve, et damoiselle Rose de Saint-Georges, sa femme, vendirent, moyennant quatorze vingt-dix livres tournois à « honorable et saige homme Anthoine Bandon », marchand de Felletin, treize

(1) Archives de la Creuse, E. 91.

(2) Le Gué-Chaumeix, commune du Monteil-au-Vicomte. — Archives de la Creuse, E. 1259.

(3) Archives de la Creuse, E. 286.

(4) Communication de M. Cyprien Pérathon.

setiers seigle, mesure de La Villeneuve, et six livres six sols huit deniers de rente sur le village de la Chièze. Jehan Faureau et Léonard de la Chièze, tenanciers, en firent reconnaissance à l'acquéreur par acte passé au Bouchet devant Maldent et Boulhat, nos^{tes} (1).

Le 4 avril 1583, les mêmes seigneurs et Pierre d'Aubusson le Jeune, leur fils, vendirent au même Bandon six setiers émine seigle, sept setiers avoine, quatre paires de bœufs de vinade, vingt sols arbars, trois livres seize sols huit deniers tournois à prendre sur Anthoyne et François de la Chièze et leurs consorts, tant à cause de leur métairie perpétuelle que de la métairie à titre transitoire qu'ils tenaient au lieu de la Chièze.

Toutes ces rentes furent rachetées plus tard par les seigneurs de La Villeneuve.

Les habitants de La Chièze furent reconnus en condition franche par jugement de la sénéchaussée de l'année 1583.

En 1608 François I du Pouget vendit à Sébastien de Brezons, son beau-frère, les droits seigneuriaux sur le village de la Chaise. Ces droits seigneuriaux revinrent encore plus tard à la seigneurie de La Villeneuve.

Après la mort de Charles-François du Pouget, marquis de La Villeneuve, et lors du partage de sa succession, le village de La Chaise et les droits de directe et de justice échurent à Louis-Annet, un de ses fils, qui prit le titre de seigneur de La Chaise. Les redevances seigneuriales consistaient en seigle neuf setiers, avoine dix setiers sept boisseaux, mesure de La Villeneuve, argent et vinade abonnée neuf livres dix-sept sols six deniers, guet dix sols par feu, une souche à Noël par feu, deux arbars par feu, l'un à faucher, l'autre en mestive, poules huit.

Au terrier seigneurial de 1781, les habitants se reconnurent sujets à la quête courante, le cas advenant, solidaires des rentes et devoirs en considération de la réduction que le seigneur de La Villeneuve avait faite de la rente annuelle et autres objets qui s'élevaient à un taux plus haut et à cause de la remise des arrérages. L'arpentement du village fut fait en 1781 par François Placide Jammet du Villard, arpenteur juré de Magnat-Lestrange.

§ 4. — *Monplaisir*

Antoine-Aimé du Pouget de Nadaillac, fils de Charles-François du Pouget, marquis de Nadaillac et de La Villeneuve, porta, dans

(1) Archives de la Creuse, E. 242.

les dernières années de sa vie, le titre de seigneur de Monplaisir, du nom de la métairie du Plaisir.

§ 5. — *La Prade*

La directe du village de La Prade appartenait dès 1632 à Pierre de Myomandre, écuyer, seigneur de Laubard, qui mentionne ce village dans le dénombrement par lui présenté au roi le 3 janvier 1634. Son fils ou petit-fils Amable de Myomandre, seigneur de Guimont et Banizette, reçut ce fief dans sa portion de l'héritage paternel vers 1679. En 1729, ce fief appartenait aux héritiers de Léonard Guillebau, dit le Syndic, du village du Verdinaud. La rente féodale consistait en seigle deux setiers, mesure de La Villeneuve, froment trois quarts, avoine deux setiers, argent seize sols.

§ 6. — *Le Puy-Soubro*

Le lieu, mas et tènement du Puy-Soubro, situé sur le puy ou monticule qui domine à l'ouest le Puy-Judaud, était en 1578 dans la directe de Guy de Plantadis, chastelain d'Ahun, de Léonard Cartaud, eslu pour le roi, et de Jehan Tissier, bourgeois de Fellestin, qui tous trois et en même temps, percevaient les droits de lods et ventes. Plus tard, ce fief appartint au seigneur de la Seauve qui y percevait de rente féodale trois setiers seigle, mesure de la Borne, deux setiers avoine, quinze sols argent.

§ 7. — *Planechau* (1157 Planachaum, 1301 Planechau)

Le village de Planechau et ses tènements dépendaient de la justice de La Farge, à l'exception du tènement joui par les habitants de Fraissanges, voisin du Cluseau, de l'étang et du moulin de Planechau, qui étaient dans la justice de La Villeneuve. Pour leurs tenures, les habitants de Fraissanges payaient au seigneur de Planechau de rente féodale seigle un setier, avoine deux boisseaux et demi, mesure de La Borne, argent sept sols. On trouve comme seigneurs de Planechau : en 1620, honorable homme Antoine Garreau, sieur de la Buxerette et de Planechau, bourgeois, habitant d'Aubusson ; en 1656, Jehan Garreau, sieur de Planechau, conseiller du roi et eslu en ce pays de la Marche, demeurant à Guéret, fils du précédent.

Au siècle dernier, la chaussée de l'étang fut emportée par un orage ; les poissons, que les habitants des villages voisins recueillirent, étaient si abondants qu'ils durent les faire saler pour les conserver. L'ancien moulin bannier du village a été remplacé par deux moulins modernes que le petit courant de la Bauze suffit à faire tourner.

§ 8. — *Vialle.*

Suivant un terrier du 22 mars 1579 Barjon, notaire, Vialle devait à l'église de Beaumont de Felletin de rente annuelle, payable à Notre-Dame d'août, seigle deux setiers, avoine deux setiers, mesure de La Borne. Les habitants ratifièrent les 15 et 22 mai 1579.

Amable Michelet, docteur en médecine, conseiller médecin ordinaire du roi, était seigneur de Vialle vers 1745. François V du Pouget, marquis de Nadaillac et baron de La Villeneuve, plaida avec Annet Mergoux, marchand, qui, se fondant sur ce que Amable Michelet, seigneur de Vialle, lui réclamait des droits, prétendait qu'il ne pouvait être tenu au rachat de deux seigneurs pour un domaine serf (1).

§ 9. — *La Perchade.*

Antoine-Aimé du Pouget de Nadaillac, fils de Charles-François, marquis de La Villeneuve, porta le titre de seigneur de La Perchade, avant de porter celui de seigneur de Monplaisir.

Les seigneurs de La Villeneuve possédaient à La Perchade un grand et un petit domaine, dont le territoire est aujourd'hui compris dans l'ancienne ferme-école.

§ 10. — *La Chabassière.*

Tout le territoire du village de La Chabassière était dans la directe et seigneurie du seigneur de Larfeuillère. Il est fait mention de ce village, sous le nom de « mas de La Chamboscharia », dans l'acte de réception d'hommage du 15 mars 1423 par Rainaud d'Aubusson, seigneur du Monteil-au-Vicomte, à Jehan I^{er} de Montaignat, seigneur de Larfeuillère. Il était en condition serve, ainsi que le constate une déclaration de rentes faite, « en ladicte maison noble de Larfeuillère », le 20 mai 1568, à noble Gaspard I^{er} de Montaignac, écuyer, seigneur de Larfeuillère, par Marien, fils à feu Pierre Moreau, de La Chabassière, paroisse de Saint-Séverin. Les habitants étaient astreints à la banalité du moulin du Gué-Chaumeix. Un premier démembrement de ce fief eut lieu vers 1612 en faveur de la famille Bonnet, de Chastaingt : Gaspard II de Montaignac lui vendit certaines rentes. Jehan Bonnet, notaire royal, esleu au pays de la Marche, ayant acheté en 1622 le fief du Mas-du-Theil de noble Martial Monamy, écuyer (2), porta dès lors le titre de ce dernier fief. Il figure dans le dénombrement de 1633 à raison des rentes

(1) Archives de la Creuse, E, 243.

(2) Archives de la Creuse, E, 93.

qu'il possédait à La Chabassière. Son fils, noble Henry Bonnet, sieur du Mas-du Theil, fournit le 24 février 1669 le dénombrement de ses fiefs et des rentes qu'il percevait sur les villages du Monteil-Ségur, de La Chabassière et de La Vausoubrane. Nous avons fait connaître plus haut en quoi consistait la rente féodale due par La Chabassière et La Vausoubrane. D'après ce dénombrement, Henry Bonnet avait encore sur La Chabassière des dîmes inféodées, à raison de onze gerbes l'une, dans les champs de Bamsapère-Soubrane, Le Peu et Las Pradellas et partageait une autre dime avec le curé de Saint-Séverin; de quatre gerbes de dîmes il en prenait une, le curé trois.

Vers 1616, la famille Garreau fit du seigneur de Larfeuillère l'acquisition d'une rente féodale, le surplus du fief de La Chabassière. En 1748, cette rente consistait en seigle trois boisseaux trois quarts, avoine deux boisseaux deux coupes, mesure de La Villeneuve, argent dix-neuf sols six deniers, une demie geline évaluée sept sols et cinq sols pour arban abonné.

Par suite de la vente de la seigneurie de Larfeuillère plus haut relatée, le droit de banalité passa aux vicomtes du Monteil.

§ 11. — *Bandy.*

En 1503, le village de Bandy était de la seigneurie et justice de La Villeneuve. Le 20 avril de cette année, Antoine de Bandy reconnut en son nom et au nom de Marcial, son frère, et Liénard, son cousin, qu'il était « homme censuier redevable du seigneur de La Villeneuve..... homme justiciable en première instance et double siège..... questable aux quatre cas à la coutume des hommes serfs de la Marche ». En 1542 et 1567, les tenanciers dudit village firent leurs reconnaissances à honorable homme Jacques Chauveau, bourgeois de Felletin, seigneur de Rochefort, acquéreur de la seigneurie de Bandy. La rente féodale consistait en froment un setier, seigle six setiers, avoine trois setiers, mesure de La Villeneuve, six gelines, un arban abonné à vingt sols, quatre livres argent, deux paires de bœufs de vinade.

Cette seigneurie passa ensuite à la famille Moustier, de Felletin, qui, le 1^{er} septembre 1616, fit le partage du fief et des rentes devant Roy, notaire royal. L'année suivante, Jehan Moustier, marchand, acquit la part de son frère, moyennant neuf cent soixante-quinze livres. Le 13 février 1669, il fit l'aveu du fief des villages de Bandy et du Marselay; Léonard Moustier, probablement fils de Jehan, répéta cet aveu le 17 avril 1684 (1).

(1) Noms féodaux,

Jean Chansard acheta de Léonard Moustier la directe de Bandy et en prit possession en 1693; il la possédait encore en 1716.

§ 12. — *Sourliavou*

La seigneurie directe de ce village, dont le nom a été écrit successivement Soleilhevox, Soulleihavou, Sourelhiavou et Sourliavou, devait appartenir originairement à la maison d'Aubusson, ainsi que le fait supposer la fondation faite en 1487 par noble dame Jehanne de Salaignac, veuve d'Antoine d'Aubusson, seigneur de La Villeneuve; elle fut sans doute aliénée peu après, et dès lors passa à divers maîtres. Le 19 octobre 1500, noble homme Antoine Davynotte, seigneur de La Seouve, fit un arrangement pour une vinade avec un tenancier de Sourliavou. Le 4 novembre 1527, les tenanciers de Sourliavou firent devant les notaires députés pour le terrier la déclaration des redevances par eux dues à noble homme François Tourton, seigneur de La Seouve et de Villefort, et à damoiselle Isabeau Davynotte, sa femme, fille d'Antoine Davynotte. Cette Isabeau Davynotte, le 19 juillet 1536, vendit à M^e Jean Chansard, notaire d'Aubusson, les droits seigneuriaux sur le village de Sourliavou, moyennant cinq cent soixante-dix livres tournois; de laquelle somme sept vingt-trois livres furent employées à racheter trois setiers seigle et quinze sols en deniers, que les prêtres de la communauté de Vallière avaient droit de percevoir sur les habitants; le surplus devait être employé au paiement de cinq cents livres tournois, dot promise par la venderesse à Jacques Tourton, son fils, et à damoiselle Anne de La Mothe, sa femme, et hypothéquée sur la seigneurie de Villefort. Les habitants du village promirent payer les rentes accoutumées à l'acquéreur.

Ce fief passa ensuite aux Bandon, famille bourgeoise de Felletin. Le 3 décembre 1576, Antoine Bandon, sieur de La Seouve et de Sourliavou, fit dresser un nouveau terrier de ce village. En 1601, il fit faire une nouvelle déclaration de rentes devant Gabriel Diverneresse et Jean Jourdain, notaires royaux à Felletin. Noble Joseph Bandon, sieur de Sourliavou, était mort lors du dénombrement de 1633. François Bandon, sieur de Sourliavou, vivait en 1650.

Le 25 septembre 1654, la famille Bandon vendit le fief de Sourliavou à M^e Yves Musnier, lieutenant de la ville de Felletin, qui en prit possession le 7 octobre suivant. Le 14 juin 1686, son fils Etienne Musnier rendit foi et hommage au roi pour ce fief, et en fit l'aveu et dénombrement qu'il fit publier; les habitants formèrent opposition en disant que la mesure des grains était celle de La Borne et non celle de La Villeneuve: ce fut le point de départ d'un procès qui amena leur affranchissement en 1706.

A la suite d'une alliance entre les Musnier et la famille de La Pivardière, ce fief passa à cette dernière maison. En 1711, Louis de La Pivardière, chevalier, seigneur de Richelieu, demeurant à La Chassaigne, paroisse de Saint-Quentin, qui avait épousé Marguerite Musnier, dame de Sourliavou, réclamait aux tenanciers de Sourliavou une rente féodale de vingt-trois setiers seigle, huit setiers avoine, un setier froment, mesure de La Villeneuve. Il vivait encore en 1745. Après lui on trouve comme seigneur de Sourliavou Gilbert-Marien de La Pivardière, chevalier, seigneur de La Chassaigne, Le Liège, Guimont, Banizette, époux de Marie-Hortense de Noblet de Tercillat, qui vivait encore en 1767. Le fils de ce dernier Louis II de La Pivardière, chevalier, seigneur de La Chassaigne, Le Liège, Guimont, Banizette, né le 20 octobre 1745, qui avait épousé Michelle-Suzanne Lemaitre, vendit le 4 août 1773, moyennant huit mille trois cents livres, à messire Léonard-Blaise Degas de La Combe, curé de Vallière, les droits seigneuriaux sur Sourliavou. A cette époque les redevances seigneuriales consistaient en vingt-trois setiers seigle, un setier froment, huit setiers avoine, mesure de La Villeneuve, deux arbens par feu, taille dix livres, trois vinades, y compris une vinade abonnée à dix sols, dix poules.

§ 13. — *Le Bouchet.*

Le Bouchet était un domaine noble, dont Pierre I^{er} d'Aubusson porta longtemps le titre. François I du Pouget, pour solder la dot de sa sœur mariée à Sébastien de Brezons, lui vendit à Ussel le 16 mai 1608, en même temps que la métairie, le lieu noble du Bouchet, avec toute justice, haute, moyenne et basse et toutes ses dépendances. L'acte définitif fut passé le 28 au château de Saint-Georges-la-Pouge, moyennant le prix de vingt mille livres. Le seigneur de La Villeneuve céda en outre trente-cinq setiers blé seigle, mesure de La Villeneuve, à prendre sur la dime de Vallière, le pré de Vallière, contenant vingt-cinq journaux de faucheur, divers droits seigneuriaux sur les habitants du bourg, des villages de La Chaise, de Marvier, de Magnat, du Ludour, du Marcelleix, le tout sous faculté de rachat pendant quinze ans (1).

François IV du Pouget prit le titre de seigneur du Bouchet. Son petit-fils Louis-François, fils de Charles-François, marquis de La Villeneuve, eut pour sa part de l'héritage paternel le domaine du Bouchet et les droits de justice et de fief sur ce lieu. Après sa mort, son frère Jacques du Pouget, seigneur de Vaux, en devint propriétaire et ajouta à son titre celui de seigneur du Bouchet.

(1) Archives de la Creuse, E, 243.

§ 14. — *Bousette.*

Ce lieu ou mas, disparu après le xv^e siècle, était situé sur la rive gauche de la Bause, non loin du pont d'Ussard. En 1420, d'après le terrier des revenus de l'abbaye de Saint-Martial, le mas de Bause, *mansus de Bouso*, devait aux chanoines toute la dime et une rente de un setier froment et trois émines avoine à cause des jardins. Les habitants de Montoursy étaient propriétaires de ce tènement, ils y avaient élevé un moulin à leur usage. Au terrier de La Villeneuve de 1620, ils déclarèrent que ce lieu consistant en moulin, étang, prés, bois, terres labourables et non labourables, champs communaux, le tout de six vingts setérées d'étendue, relevait de la justice haute, moyenne et basse de La Villeneuve et était situé dans la paroisse de Vallière; les tenanciers, s'ils n'y font pas leur demeure et feu vif, ne payent aucun droit au seigneur justicier. La directe appartenait alors à Marguerite Cartaud, veuve de M^r Gilbert Chansard. Les habitants achetèrent les droits seigneuriaux de Léonard Chansard, mais les revendirent, avec droit de réméré pendant deux ans, à François IV du Pouget, seigneur de La Villeneuve.

En 1669, Mathieu Brot, curé de Saint-Marc-à-Frongier, comme tuteur des enfants de feu Blaise Brot, son frère, rendit aven du fief de Bouzat, paroisse de Vallière (1).

Les 3 mai 1700 et 12 avril 1702, les communalistes de Beaumont de Felletin acquirent ce fief, moyennant douze cents livres, de François Granchier, prêtre, conseiller du roy et maire perpétuel de Felletin, et de demoiselle Marguerite, sa belle-sœur, veuve de François-Raymond Granchier, en son vivant aussi maire de Felletin. En 1733, la rente féodale consistait en seigle six setiers, froment un setier, avoine quatre setiers, mesure de La Villeneuve, argent, présent, poules, arbans dix-neuf livres dix sols.

D'après un terrier de 1563, une partie de ce tènement était dans la directe du seigneur de Saint-Marc et lui payait de rente une émine seigle; en 1733, cette rente était de seigle quatre boisseaux, mesure de Saint-Marc.

§ 15. — *Le Massoubro.*

En 1730, messire Charles de Saint-Chamans, chevalier, seigneur comte du Peschier, à cause d'Anne-Marie-Constance de Saint-Julien, sa femme, dame de Saint-Marc et en partie de la baronnie de La Borne, était seigneur direct, en fondalité serve, du village du Massoubro, paroisse de Vallière, et héritages en dépendant.

(1) Noms féodaux.

§ 16. — *Saint-Séverin.*

Une partie du tènement du bourg de Saint-Séverin était dans la directe des seigneurs de Larfeuillère, de la maison de Montagnac.

Le 11 août 1616, devant Sulpice Meaulme, notaire royal, Gaspard II de Montagnac, chevalier, baron de Lignères, seigneur de Larfeuillère, Saint-Yrieix, etc., vendit cette directe à noble Antoine Garreau, sieur de La Busseyrette et de Planechau, marchand bourgeois d'Aubusson (1). François Garreau, sieur de La Buxerette, figure dans le dénombrement de 1633 comme seigneur direct du tènement de Léonard Pion à Saint-Séverin. C'était le père de Marguerite Garreau, qui fut enlevée par le baron de La Villeneuve en 1652 pour l'amener à épouser le chevalier de Segonzac. Ce fief passa plus tard à la famille de Ridellet, par le mariage de Marguerite Garreau avec Claude de Ridellet, écuyer, sieur de Chavanat et de Lascous. Ce dernier était mort en 1684, laissant deux filles sous la tutelle de Pierre Robichon. L'une d'elles, Marie-Claire de Ridellet, demoiselle des Moulins, épousa Jean-Louis de Gain de Montagnac, chevalier, seigneur de Rouziers. Le 5 juin 1707, ils engagèrent, moyennant cinq centcinquante livres, à Pierre Guyonie, bourgeois de Vallière, leurs droits féodaux sur Saint-Séverin et Lascous. Marie de Gain de Montagnac, leur fille, épousa, par contrat du 1^{er} mai 1715 Terricon, notaire royal, Bertrand de Lantillac, seigneur de Sarran. Elle voulut racheter les rentes engagées, mais Pierre Guyonie s'y refusa.

Louis-Annet du Pouget de Nadaillac, seigneur du Lac et de La Chèze, fils de Charles-François, marquis de La Villeneuve, porta aussi le titre de seigneur de Saint-Séverin.

§ 17. — *Les Ramades.*

Le lieu, mas et tènement des Ramades était compris dans la seigneurie de La Mouline, ainsi que nous le verrons plus loin.

Jacques du Pouget, fils d'Antoine du Pouget, seigneur de Nadaillac, et d'Anne de La Gorce, portait le titre de seigneur des Ramades quand il épousa Louise d'Aubusson, fille de Louis d'Aubusson, seigneur de La Villeneuve, et de Catherine de Gaucourt.

§ 18. — *Vaux.*

Le village de Vaux et son moulin faisaient partie de la seigneurie de La Mouline.

Jacques du Pouget de Nadaillac, fils de Charles-François, marquis de La Villeneuve, porta le titre de seigneur de Vaux.

(1) Archives de la Creuse, E, 1259.

§ 19. — *La Mouline* (xv^e siècle Molina, 1670 La Mouline).

La seigneurie de La Mouline comprenait en sa directe et franche condition, mais sans aucun droit de justice, les villages de La Mouline, Rebeyreix, Puy-Jouan, en la paroisse de Banize, Vaux et le tènement ou ancien mas et village des Ramades, en la paroisse de Saint-Séverin.

Ce fief, avant la séparation de La Borne et de La Villeneuve, était mouvant de la châtellenie de La Borne. Le 5 août 1422, nobles Guilhon et Jacques de....., en leur nom et au nom de Brunette et Guillaumette, leurs femmes, rendirent foi et hommage à noble et puissant seigneur Jehan d'Aubusson, seigneur de La Borne, du Dognon et de La Villeneuve, à raison de sa châtellenie de La Borne, pour tous leurs fiefs tenus à foi et hommage, entre autres pour ceux de La Mouline et Rebeyreix (1).

Le 3 juillet 1436, noble Rolin de Fournoulx, escuyer, seigneur en partie de Fournoulx et de La Mouline, prenant en mains pour noble Parrithon de Fournoulx, escuyer, son frère, aussi seigneur desdites seigneuries, donna aux prêtres de l'église de Banize, représentés par Jehan Pailhou, maître ès-arts, chapelain et recteur de ladite paroisse, Jehan de Courres et Pierre de La Vallade, prêtres filleuls (*filiis prænominatæ ecclesiæ, quotidie presbyteratum in ea exercentibus*), la dime lui appartenant sur son village de La Mouline, pour servir à acquitter la fondation d'un service solennel célébré le lendemain des Morts, etc. : acte fait en présence de noble homme Jehan Platet, escuyer, seigneur d'Aultefaye.

Noble François de la Roche-Aymon, écuyer, seigneur de La Serre, de Fournoulx et de La Mouline en 1575, était le second fils de Durand, bâtard de La Roche-Aymon, seigneur de La Serre, près de Mainsat. Le 12 mai 1581, il obtint de la Chancellerie des lettres royaux pour dresser le terrier de La Mouline, et le 13 février 1582 des lettres d'attache de la sénéchaussée de Guéret, signées de Plantadis, lieutenant général. Au mois de juin suivant, les tenanciers donnèrent devant Antoine Goumy, Jehan Boriel et Leonard Charrière, notaires, leurs déclarations qui furent remises entre les mains du seigneur pour faire ses observations; le 28 septembre, après assignation, ils se présentèrent devant messire François de La Roche-Aymon et M^e Jehan Dehaut, notaire royal, commissaire député pour le terrier au village de Vaux, en « l'hostel » et domicile de messire Guillaume de Vaux, prêtre. Ceux de Rebeyreix,

(1) Archives de la paroisse de Banize.

Puy-Jouan et Vaux se reconnurent sujets à la banalité du moulin de Vaux et autres rentes, mais tous refusèrent de se soumettre aux devoirs de servitude; le seigneur fit ses réserves pour les devoirs non confessés et prétendit avoir à lui seul la propriété du bois de La Bourjade, sur lequel les habitants de La Mouline affirmaient avoir le droit de pacage pour le menu et gros bétail. Le moulin de La Mouline était commun à tous les habitants de ce village et au seigneur de La Villeneuve à cause de sa métairie. François de La Roche-Aymon vivait encore en 1606. Il avait épousé Gabrielle de Saint-Julien. Leur fils, Gilbert de La Roche-Aymon, eut sans doute les mêmes titres que son père et fut comme lui seigneur de La Mouline; il mourut sans postérité vers 1630 (1).

Antoine Platet, seigneur d'Aulthefaye, figure, dans le dénombrement de 1633, comme possesseur de la directe du village de Puy-Jouan.

Le fief de La Mouline, après la mort de Gilbert de La Roche-Aymon, passa à la famille Garreau. En 1630, Jacques Garreau, sieur de La Mouline, élu, était syndic du temporel de la communauté des Pères Recollets de la ville d'Aubusson (2). En 1644, noble Jacques Garreau, sieur de La Mouline, conseiller du roi, élu en l'élection de la Marche, était mort, laissant sa veuve Marguerite Lombard, résidant au lieu noble de Confolant : cette même année elle afferma devant François Cartaud, notaire royal à Aubusson, pour neuf années, à Joseph Courneron, le moulin farinier de « Vault », moyennant une redevance annuelle de quatre setiers émine seigle (3). En 1651, la même Marguerite Lombard afferma pour cinq ans à Louis et Léonard Planchard, laboureurs et tuiliers, la tuilerie sise au lieu de Confolent, moyennant la somme de trente-cinq livres par chaque fournée (4). Marguerite Lombard testa le 13 décembre 1652 : elle légua à l'église de Sainte-Croix du Mont à Aubusson, savoir, « pour l'entretien et ornement de l'autel de la Sainte-Trinité, dix livres; pour celluy de Sainte-Anne, dix livres; pour celluy de Sainte-Marguerite et de Sainte-Catherine, autres dix livres; pour celluy de Saint-Crespin et Saint-Crespinien, six livres; pour celluy de Saint-Jean, six livres; pour celluy de Sainte-Barbe, six livres; pour celluy de Saint-Jacques, autres six livres. Tous lesquels autels sontz dans l'église parochiale de ceste ville. » Elle

(1) M. A. TARDIEU. *Grand Dictionnaire de la Haute-Marche*, 115, avance que Gilbert n'était que le neveu de François.

(2) Cyprien PÉRATHON, *Histoire d'Aubusson*.

(3) Archives de la Creuse, E, 1196.

(4) Archives de la Creuse, E, 1197.

légua en outre aux prêtres de la communauté de la ville d'Aubusson la somme de quatre cents livres, sous condition de dire et chanter tous les jours, pour le salut de son âme et de celle de feu son mari, un *Salve Regina*, un *O Salutaris* et un *De Profundis*, avec l'oraison pour les morts (1).

En 1630 et 1660, Pierre Garreau, sieur de Confolant, était syndic des Recollets d'Aubusson (2). Le 21 juin 1664, noble Pierre Garreau, sieur de Confolant, tant pour lui que pour ses frères, afferma, pour quatre ans, moyennant douze vingts livres tournois par an, à maistre Jean Ricolas, notaire, de La Vallade, les cens, rentes, droits et devoirs seigneuriaux de la seigneurie de La Mouline, sa métairie et son moulin de Vaux.

En 1660, Léonard Garreau était seigneur des Combes et de La Mouline. Jacques Garreau était châtelain d'Aubusson en 1664 (3).

A la suite de diverses alliances, les familles de La Porte et Landriefve devinrent propriétaires de la seigneurie de La Mouline. Le 8 décembre 1780, elle fut vendue, y compris le bail emphytéotique du moulin de Vaux, moyennant la somme de quatorze cents livres, par Messire Gilbert-Amable-Joseph Landriefve des Bordes, chanoine d'Aubusson, à M^e Léonard-François Lombard, sieur des Granges et de La Troudière, avocat en parlement, châtelain d'Aubusson.

En 1736, le sieur de Miomandre possédait sur le village de La Mouline une rente de quatre setiers seigle, une quarte froment, douze ras avoine valant vingt-quatre boisseaux, mesure de La Borne, quatre livres argent et une poule.

§ 20. — *Le Marcelleix.*

Yves Tixier, bourgeois et marchand de Felletin, était possesseur de la directe du Marcelleix en 1581. Cette même année les tenanciers lui firent reconnaissance de la rente féodale, consistant en cinq quarts seigle deux coupes, quatre quarts quatre coupes avoine, dix sols trois deniers argent, une géline et demie. En 1583, devant Gipoulon et Lacombe, notaires royaux, Yves Tixier vendit cette directe à Antoine de Myomandre, contrôleur en l'élection de la Marche à Aubusson.

Au dénombrement de 1633, figurent, comme possesseurs de la directe de certains tènements du Marcelleix, noble Pierre de Myomandre et Pierre Moustier, de Felletin.

(1) Cyprien PÉRATHON, *Histoire d'Aubusson*.

(2) Archives de la Creuse, E, 1196.

(3) *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, XL, 50.

En 1637, les tenanciers du Marcelleix firent reconnaissance au profit de honorable homme Jacques Mirebeau de la rente féodale consistant en cinq sols argent, une émine seigle, cinq boisseaux avoine, mesure de La Borne.

Le 10 novembre 1692, le sieur de La Pivardière donna dénombrement de la directe du Marcelleix. En 1768, cette directe appartenait encore à la maison de La Pivardière ; elle passa plus tard à la famille Tixier du Breuil.

§ 21. — Serre.

Serre était divisé en deux tènements : l'un le tènement des Foucaud, était en 1623 dans la châtellenie de Felletin, et nous ne nous en occupons pas ici ; l'autre, le tènement de Laume, et le moulin ressortissaient à la justice de La Villeneuve.

Le premier possesseur connu de la directe du tènement de Laume et du moulin est la famille Tixier, de Felletin.

Le moulin banal de Serre, situé au-dessous du village, fut vendu le 7 mai 1563 devant Barjon, notaire royal, avec la directe de Puybessas, le droit de guet, moyennant deux cents livres, par Catherine Tixier, femme de Jean Tixier, bourgeois de Felletin, à dame Anne de La Gorce, veuve de Pierre II d'Aubusson, seigneur de La Villeneuve, alors remariée à Antoine du Pouget, seigneur de Nadaillac. Ce moulin, avec tous les droits de moute et de banalité, fut affermé en 1714 à Jean Cahy, de Serre, pour sept ans, moyennant quatre-vingt-dix livres et deux pains de sucre par an ; le preneur avait le droit de prendre chaque année trois charretées de bois dans la forêt du Maisounieux ; il pouvait, quand il voudrait, pêcher l'écluse, en faisant part « de la meilleure et considérable partie du poisson au seigneur et dame ».

Le 27 mars 1587, les tenanciers de Serre consentirent reconnaissance pour le tènement de Laume au profit de la famille Tixier : ils se reconnurent en condition serve, les grains à la mesure de La Villeneuve ; la moitié de la directe serve appartenait au sieur de Laubard.

Au dénombrement de 1633, noble François Tixier, sieur de Lavaud, figure comme possesseur de la directe de Serre.

§ 22. — Peylangéas.

Le fief de Peylangéas, en Marche, appartenait en 1305 à Amblard du Monastère, qui le 17 juillet dite année en fit hommage à Guillaume d'Aubusson, seigneur de La Borne (1). Au ^{xvii}^e siècle, il

(1) CARRÉS D'HOZIER, p. 100.

appartenait à la famille Taraveau, d'Aubusson. Donnons quelques renseignements sur cette famille.

Pierre Taraveau, lieutenant en la châtellenie et ville d'Aubusson pour le roi et la reine « dhouairière » de France en 1570, 1594, 1608, mourut en 1624 (1).

Jean Taraveau, sieur de Villefort, était chatelain et juge royal, civil et criminel de la ville et châtellenie d'Aubusson en 1614 (2).

Henry Taraveau, sieur de Pourcheyroux, avocat en parlement, fils de Pierre, épousa, par contrat du 17 février 1628, Marie Bonnet, fille de Jehan Bonnet, notaire royal au bourg de Chastaing, et de Marie Boëry (3). En 1644, il était qualifié noble messire, conseiller du roy, lieutenant de la châtellenie de la ville d'Aubusson (4); il mourut en 1660.

Noble Jean Taraveau, sieur de Pourcheyroux, de Peylanges et de Villefort, avocat en parlement, était fils de Henry Taraveau, qui précède. En 1631, on le trouve conseiller du roy, lieutenant civil et criminel en la châtellenie d'Aubusson et le resta jusqu'en 1669 (5). Cette même année 1669 il fit l'aveu du fief et seigneurie de Villefort, paroisse de Sainte-Feyre-la-Montagne (6). Il mourut en 1673. Il avait épousé Catherine Darfeuilhe, fille de Léonard Darfeuilhe, notaire, et de Léonarde Moulin, bourgeois de Royère. En 1680, les tenanciers de Peylanges consentirent reconnaissance de la rente féodale en faveur de Catherine Darfeuilhe, alors veuve; en 1681, elle habitait son château de Villefort, près Felletin (7). Elle mourut à Royère le 6 mars 1730, âgée d'environ quatre-vingts ans.

Sébastien Taraveau, né en 1632, était prieur et curé de Saint-Jean-la-Tour en 1672 et 1683 (8), et mourut en 1708 (9).

Jean-Baptiste Taraveau était lieutenant de la châtellenie d'Aubusson de 1696 à 1726 (10).

(1) Archives de la Creuse, E, 1216, 1246.

(2) Archives de la Creuse, E, 1260. — C. PERATHON, *Les Assemblées des habitants d'Aubusson*, apud *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tome XL.

(3) Archives de la Creuse, E, 1025.

(4) Archives de la Creuse, E, 1191.

(5) Cyprien PERATHON, *Histoire d'Aubusson*, 169.

(6) Noms féodaux.

(7) Cyprien PERATHON, *La Sénéchaussée de la Marche*, apud *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XXXIX.

(8) Cyprien PERATHON, *Histoire d'Aubusson*, 271.

(9) Cyprien PERATHON, *Saint-Jean-la-Cour d'Aubusson*.

(10) A. TARDIEU, *Dictionnaire de la Haute-Marche*, 365. — C. PERATHON, *Histoire d'Aubusson*, 170.

On connaît encore vénérable maistre Henry Taraveau, prêtre chanoine de Notre-Dame du Mont de la ville d'Aubusson en 1732 (1); en vertu de l'acte de nomination visé par le chapitre de Saint-Yrieix-la-Perche, il fut mis en possession de son canonicat au chapitre de Moutier-Rozeille transféré à Aubusson depuis le 12 juin 1727.

Le fief de Peylangeas fut vendu le 7 octobre 1755 Jarrijon, notaire royal, en même temps que le fief de Pourcheyroux, moyennant la somme de six cents livres, par Jean-Baptiste Taraveau le jeune, sieur de Villemenges ou Vallensanges, à Jean Goumy, notaire royal, avocat en parlement, demeurant à Vallière. Cette vente fut ratifiée le 13 avril 1756 Chanssard, notaire royal, par le vendeur, alors majeur de vingt-cinq ans, bourgeois, demeurant en la ville d'Aubusson, paroisse de Sainte-Croix.

§ 23. — *Lorthomas.*

Le fief de Lorthomas appartenait originellement aux seigneurs du Brudieu.

Plus tard, la famille Musnier, de Felletin, était en possession des deux tiers de la rente féodale, la famille Taraveau, d'Aubusson, de l'autre tiers.

Yves Musnier, sieur de Fraissanges, propriétaire des deux tiers de ce fief, en vendit la moitié à M. de La Pivardière. Le 3 avril 1751, son fils Sylvain Musnier vendit l'autre moitié à messire Gilbert-Marien de La Pivardière, seigneur de Guimont, La Chassaigne : par cet achat, ce dernier réunit sur sa tête les deux tiers du fief.

L'autre tiers fut vendu le 7 octobre 1755 par Jean-Baptiste Taraveau de Villemenges à Jean Goumy, notaire royal.

§ 24. — *Puybessas* (1388 Puy Besset, 1555 Le Puy Bessas).

Honorable homme Léonard Tixier, bourgeois de Felletin, qui possédait ce fief, vendit, sous faculté de rachat, le 22 mars 1531, la directe, rentes et tous les droits de servitude, avec diverses rentes seigneuriales, à messire Pierre de Maignac, prêtre, en présence de noble homme Antoine de Montaignac, curé de Saint-Yrieix, et de messire Pierre du Masvouldier, prêtre. Le 7 mai 1563, la directe de Puybessas fut vendue par Catherine Tixier, femme de Jean Tixier, bourgeois de Felletin, à dame Anne de La Gorce, veuve de Pierre II d'Aubusson, seigneur de La Villeneuve. Il faut croire qu'une revente de ce fief ne tarda pas à être faite à la famille

(1) Archives de la Creuse, E, 1260.

Tixier, car au dénombrement de 1633 noble François Tixier, sieur de Lavand, figure comme possesseur de la directe de Puybessas. Le 16 décembre 1662, François Tixier, sieur de Lavaud, vendit cette directe au sieur Musnier, bourgeois de Felletin. En 1715, elle appartenait en condition serve, les grains à la mesure de La Villeneuve, à Yves Musnier, sieur de Fraissanges, bourgeois de Felletin, petit-fils de l'acquéreur. Le 20 juin 1719, Yves Musnier vendit cette directe à François Barjon, sieur de La Chassaigne, bourgeois de Felletin.

§ 25. — *Pourcheyroux* (1439 Porcheyron, 1553 Pourcheyroulx).

Partie seulement du territoire de Pourcheyroux était en Marche et formait un fief. En 1305, il avait pour seigneur Amblard du Monastère, qui, le 17 juillet dite année, en fit hommage à Guillaume d'Aubusson, seigneur de La Borne (1).

Comme le fief de Peylanges, le fief de Pourcheyroux, dont ils portaient le nom de préférence, appartenait aux Taraveau, d'Aubusson. Nous ne répèterons pas ici les renseignements donnés sur cette famille au paragraphe 22. Ajoutons seulement qu'en 1680 les tenanciers de Pourcheyroux consentirent reconnaissance de la rente féodale et foncière en faveur de Catherine Darfeuille, veuve de noble Jean Taraveau, sieur de Pourcheyroux, de Peylanges et de Villefort, lieutenant civil et criminel en la châtellenie d'Aubusson.

La directe de Pourcheyroux, en condition franche, fut vendue le 7 octobre 1755 à Jean Goumy, notaire royal, par Jean-Baptiste Taraveau de Villemenges.

Un autre tènement de Pourcheyroux, appelé du Prieuré, était dans la directe de noble Austrille Vallenet, bachelier en théologie, prêtre prieur de Notre-Dame de la ville d'Aubusson, qui afferma; le 15 octobre 1662, à un habitant de Vallière, les rentes qui lui étaient dues pour ce tènement par les habitants de Pourcheyroux.

§ 26. — *Trouchassou*.

Lyonnet de Bridiers, écuyer, était seigneur de Trouchassou en 1603. Cette même année les habitants de ce village lui consentirent reconnaissance devant Sulpice Meaulme, notaire royal à Aubusson, de deux setiers avoine de cens, mesure de La Borne (2).

(1) CARRÉS D'HOZIER, p. 100.

(2) Archives de la Creuse, E. 1234.

ARMORIAL

D'Arfeuille ou Mourin d'Arfeuille (Haute-Marche). — Armes : *d'azur, à la fleur de lis d'or, accompagnée de trois étoiles de même, deux en chef et une en pointe.*

Auboux du Phémmit (Auvergne et Franc-Alleu). — *D'argent, à un chevron de gueules, accompagné en chef de deux hibous de sable affrontés, et en pointe d'un arbre de sinople planté sur une terrasse de même ; au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.*

D'Aubusson (Marche). — *D'or, à la croix ancrée de gueules.*

De Barral (Dauphiné). — *De gueules, à trois bandes d'argent, et au chef aussi d'argent, chargé de trois cloches d'azur, bataillées d'or.*

Bonnet du Mas du Theil. — (Chatain, Haute-Marche). — *D'argent, au chevron de gueules, accompagné de trois heaumes tarés de profil de sable.*

De Boussac (Bas-Limousin). — *D'azur, au sautoir danché d'or, accompagné de quatre croissants de même (ou d'argent).*

De Boyse (Limousin). — *De gueules, à trois fascés d'argent, chargées chacune de trois hermines de sable.*

De Brezons (Haute-Auvergne). — *De gueules, au lion échiqueté d'or et d'azur, armé et lampassé de gueules.*

De Bridiers (Marche). — *D'or, à la bande de gueules.*

Chapt de Rastignac (Limousin). — *D'azur, au lion d'argent lampassé et couronné d'or.*

De Chauveron (Basse-Marche). — *D'argent, au pal bandé d'or et de sable.*

De Cholet (Guyenne). — *D'or, au pin de sinople terrassé du même ; au lion léopardé de sable brochant sur le pin ; au comble de gueules chargé de trois étoiles à cinq rais d'argent.*

De Dienne (Haute-Auvergne). — *D'azur, au chevron d'argent, accompagné de trois croissants d'or, posés deux en chef et un en pointe. — Cri de guerre : « Chavagnac ! » et plus tard ; « Dienne ! ».*

De Douhet de Saint-Pardoux (Auvergne). — *Ecartelé : aux 1 et 4 d'azur, à la tour d'argent crénelée et maçonnée de sable ; aux 2 et 3 de gueules, à la licorne saillant d'argent.*

De Gain de Montagnac, de Linars (Limousin). — *D'azur, à trois bandes d'or.*

Garreau de la Buxerette, de Planechaud, de la Mouline, de Confolant (Aubusson). — *D'azur, à trois annelets d'argent, 2 et 1.*

De Gaucourt (Picardie). — *D'hermine, à deux barbeaux adossés de gueules.*

De Gédoyen (Picardie). — *D'azur, au besant d'argent, surmonté d'une étoile du même et accosté de deux épis d'or; au chef de même.*

Hébert de Beauvais (Normandie). — *D'azur, à deux palmes d'or passées en sautoir, accompagnées de deux de même, une en chef, une en pointe. — D'azur, au chevron d'argent, surmonté d'un croissant de même et accosté de deux étoiles aussi d'argent; le chevron accompagné en pointe d'un hêtre d'or.*

De La Gorce de Gourdon (Languedoc). — *De gueules, à trois roses d'or.*

De La Loué (Marche). — *D'argent, à trois têtes de more, deux et une.*

De Lantillac (Quercy). — *De gueules, à la bande d'or. Devise : Non lentus in armis.*

De La Pivardière (Berry). — *D'argent, à trois merlettes de sable, posées 2 et 1.*

De La Porte (Marche, Auvergne et Bas-Limousin). — *D'azur, à trois chevrons d'or, surmontés d'une feuille de houx d'or.*

De La Roche-Aymon de Saint-Maixant, de la Farge (Marche et Combrailles). — *De sable, au lion d'or, semé de trèfles du même.*

De La Roche-Aymon de la Serre, de Fournoux, de la Mouline (branche bâtarde des La Roche-Aymon de Mainsat) (Marche et Combrailles). — *De sable, au lion d'or, semé d'étoiles de même, à la barre en cotice de gueules.*

De La Rue (Auvergne). — *D'argent, à trois fasces de gueules.*

De La Saigne de Saint-Georges, de la Guierche (Piémont). — *De sable, au lion d'argent grimpant, armé et lampassé de gueules.*

Le Maître de Laage (Gascogne). — *D'or, à la croix ancrée de gueules.*

De Ligondès (Combrailles). — *D'azur, semé de molettes d'éperon d'or; au lion rampant aussi d'or, armé et lampassé de gueules.*

De Lusignan (Poitou). — *Burelé d'argent et d'azur de dix pièces; à l'orle de huit merlettes de gueules; au franc canton du même.*

De Maffres (Bas-Limousin). — *D'argent, à trois rocs d'échiquier de sable, au lambel d'azur.*

De Maignac (Marche). — *De gueules, à deux pals de vair, au chef d'or, chargé d'un lambel d'azur à cinq pendants.*

De Miomandre (Haute-Marche). — *Ecartelé : aux 1 et 4 d'azur, au lion grimpant d'or lampassé et armé de gueules; aux 2 et 3 d'argent, à l'aigle de sable, au vol abaissé. On trouve aussi : aux 1 et 4 d'argent, au lion d'or, aux 2 et 3 de sable, à l'aigle d'argent.*

De Montaignac (Limousin). — *De sable, au sautoir d'argent, accompagné de quatre molettes d'éperon d'or.* Devise : *Pro fide et patria.*

De Montaign (Auvergne). — *De gueules, au lion de vair.* Ou bien : *de gueules, à la tour donjonnée d'argent.*

De Monteruc (Limousin). — *De gueules, au chevron d'argent, accompagné en chef de deux étoiles et en pointe d'un rocher, le tout du même.*

De Noblet de Tercillat. — *D'azur, au sautoir d'or.*

D'Oyron d'Ajain, de Chérignac (Poitou et Berry). — *D'argent, à trois roses ou quintefeilles de gueules tigées et feuillées de sinople, 2 et 1.*

De Péruse des Cars (Limousin). — *De gueules, au pal de vair appointé et renversé.* Devises : 1° *Sic per usum fulget* ; 2° *Fais que dois, advienne que pourra.*

De Pierrebuffière, premiers barons du Limousin (Limousin). — Selon Le Laboureur, *d'or, au lion de sable, lampassé de gueules.* Selon Labbé, *de sable, au lion d'or.* Selon Justel, *de sable, au lion d'or, armé et lampassé de gueules.*

Du Pille (Marche). — *De gueules, au chevron d'or, accompagné en chef de deux croissants d'argent, et en pointe d'un globe cintré d'or.*

Du Plantadis. — *D'argent, au chêne de sinople glanté d'or, posé sur une terrasse du même ; au chef d'azur, chargé d'un croissant d'argent accosté de deux étoiles d'or.*

De Plas. — *D'argent, à trois jumelles de gueules en bande.*

Pot de Rhodes, de La Rue (Berry). — *D'or, à la fasce d'azur ; au lambel de gueules de trois pièces pendants en chef.*

Du Pouget de Nadaillac (Quercy). — *D'or au chevron d'azur, accompagné en pointe d'un mont de six coupeaux de sinople.* Légende : *Por loyaulté maintenir.* Devise : *Virtus in heredes.*

Rochon de Fournoulx (Marche). — *Echiqueté d'argent et de gueules.*

De Rougé (Bretagne). — *De gueules, à la croix pattée d'argent.*

De Saint-Chamans (Bas-Limousin). — *De sinople, à trois fascés d'argent, au chef engrêlé de gueules.* Devise : *Nihil nisi vincit amor.*

De Saint-Genys (Bretagne). — *D'azur, au chevron d'or accompagné en chef de deux étoiles d'argent et en pointe d'un chêne arraché au naturel.*

De Saint-Georges (Marche). — *D'argent, à la croix de gueules.* Devise : *Nititur per ardua virtus.*

De Saint-Julien, premiers barons de Combraille (Combraille). — *De sable, semé de billettes d'or, au lion grimpant d'or, lampassé, armé de gueules, brochant sur le tout.*

De Salaignac (Périgord). — *D'azur ou d'or, à trois bandes de sable.* Devise : *A te principium tibi desinet.*

De Vernays (Martin) (Berry). — *D'argent, au lion de gueules, chargé d'une branche de chêne de sinople, posée en barre.*

De Villequier (d'Aumont). — *D'argent, au chevron de gueules, accompagné de sept merlettes de même, quatre en chef, trois en pointe, 1 et 2 ou malordonnées.* Une maison de Villequier porte : *de gueules, à la croix fleurdelisée d'or, cantonnée de douze billettes du même.*

Rudel du Miral (Auvergne). — *De sable au lion d'or, armé et lampassé de gueules; au chef d'argent, chargé d'une étoile de gueules.* Couronne de comte. Supports : deux aigles. Légende : *Fortis in arduis lucem.*

Furgaud de La Vergne, de Meysoux, du Fot (Aubussou). — *D'azur, à la fasce haussée d'or, chargée d'un croissant de gueules, accompagnée en chef de deux étoiles d'or; en pointe d'un chevron de même* (Armorial de 1696) (1).

Feu l'Abbé BOUTELLER et Zénon TOUMIEUX.

(1) A. TARDIEU, *Grand dictionnaire historique de la Haute-Marche*, 289.

APPENDICE

I. — 1473. *Jugement du Sénéchal de la Marche, qui règle les droits respectifs des seigneuries et justices de La Farge et de La Villeneuve.*

A tous ceulx qui ces présentes lettres verront et ouiront, Loys du Puy, chevalier, seigneur du Couldray et de Bellefaye, sénéchal de la Marche, et Jehan Froment, licencié ès loys, chastellain d'Aubusson et de Felletin, commissaires en ceste partie, à ce commis par très-hault et très-puissant prince Monseigneur le duc de Nemours, comte de la Marche (1), salut.

Comme procès fut mehu pardevant Monseigneur le duc de Nemours conte de la Marche, et despuis renvoyé pardevant nous. Entre le procureur de Mgr le duc, en sa comté de la Marche, demandeur d'une partie; et noble homme messire Anthoine d'Aubusson ch^r seigneur de La Villeneuve, def^r d'autre partie, sur les débats cy-apres déclarés.

Sur ce que disoit led. procureur que ledit defen^r de nouveau et depuis peu de temps en ça de son autorité sans aucun droit... a institué, faict et créé ung sénéchal en sa justice de la Villeneuve: c'est parforcé de cognoistre et prandre cognoissance de causes d'appel venues et faictes de ses sergens et de son juge de la Villeneuve: combien que le dict défend^r n'ait aucun aultre ressort ni double siège; Et disoit oultre le proc^r que Monseig^r le duc, à cause de sa seigneurie de La Farge il a droit de justice haulte, moyenne et basse et luy appartient la justice de la maison de la chapellanie de Saint-Séverin vergiers, et tout à l'entour de ladite Eglise de Saint-Séverin, et avec ce a Monseig^r droit et luy appartient la justice haulte, moyenne et basse du lieu de La Double, tant en justice qu'en directe, qu'est à présent mestairie du dict lieu de La Farge; Et que lad. église de Saint-Séverin est enclose dans les fins de la dicte justice de La Farge, et est Monseig^r duc conte de la Marche fondateur de ladicte église de Saint-Séverin et à cause de ladicte fondation a droit Monseig^r de prandre le jour de Noël cinq sols de rente sur la dicte Eglise et au deffaut de pay^{mt} desd cinq sols, Mgr a droit et peut prandre le calice de lad. église jusqu'à ce que ait esté payé desd. cinq sols: Et a droit Monseig^r et luy appartient la justice du lieu des hoirs de Rogier Pion, et aussy l'hostel que de nouveau

(1) Jacques III d'Armagnac, duc de Nemours, comte de la Marche depuis 1462, célèbre, dit Jouilleton, par le caractère d'inquiétude, d'ambition, d'audace et d'ingratitude qui le fit entrer dans toutes les factions de son temps et le conduisit à l'échafaud. Il fut exécuté le 4 août 1477.

a fait bastir frere Reynault de Maignac, prieur de Sousmans, que souloit estre en courtils et toute la place qui est entour led. hostel, laquelle estoit et est environnée de murailles : Et aussy a droit Mgr et luy appart. la justice de certaine maison située au lieu de Vallière, où a present demeure Anthoine le bastard, avec le vergier, avec ses appartenances, et oultre appart. à mondit seigr^e, à cause de sa seigneurie de La Farge la justice et directe seigneurie a fondalité d'une certaine terre appelée La Comrosse tenant au boix de La Villeneuve et aussy aud. terres de la mestairie de La Farge : Et disoit oultre le proc^e que la justice de certains courtils que se joingt au vergier de la vicairie de La Farge, au chemin par où l'on va de Valière à Masvodier, et un gort.... lesquels champs, maisons, courtils et terres sont statuées au lieu et bourt de Valière ; auquel lieu Monseigr^e a droit aussy de justice sur certaine maison de Barbat et de Pierre de Vialle et desquels lieux Monseigr^e le duc conte de la Marche, tant luy que ses prédécesseurs et dont il a droit et cause, est en possession et saisine et exerce tout droit de juridiction et justice et en a jouy par tant de temps qu'il n'est mémoire de commencement ni de contraire ; Et par exprès de la cognoissance des dictes causes d'appel émanées du juge de la Villeneuve et de ses sergens, sans ce que le sgr^e de la Villeneuve ny exerçat ne se perforçat de cognoistre de sesd. causes d'appel ni de double siège ; mais en a toujours cognu et accoustume cognoistre Mgr le duc conte de la Marche son sen^{al} ou son lieutenant à son siège d'Ahun, ne aussy jamais le sgr^e de la Villeneuve mist debbat en la juridiction de ces choses, maisons, courtils, vergiers cy-dessus déclairés jusques à ce p^e debbat que le sgr^e de la Villeneuve s'est efforcé de mettre seneschal en sa justice de la Villeneuve et prendre cognoissance desd. causes d'appel et aussy de prendre cognoissance et attribuer à soy la juridiction de lad. église de Saint-Séverin, hostel, vergier de la chappellanie dudit lieu de La Double, du lieu des hoirs de Rogier Pion et aultres choses cy-dessus nomées et déclairées et assises au lieu de Valière.

Ledit de la Villeneuve dit au contraire et disoit que de toute ancienneté la baronie de la Borne et dudit lieu de la Villeneuve ont été unis en une même seigneurie et qu'il ont eu toujours cognoissance desd. causes d'appel et de double siège tant aud. lieu de la Borne qu'aud. de la Villeneuve et plusieurs foyz les seneschaux de la Borne ont tenu siège audit lieu de la Villeneuve et hus cognoissance de causes d'appel ; et deppuis partaige a esté fait des lieux de la Borne et de la Villeneuve et est advenu audit deffendeur la seigneurie de la Villeneuve laquelle lui a esté baillée en pareils et semblables droits et prerogatives qui estoient paravant ledit partaige et avaient lieu plusieurs renvoys de la seigneurie d'Ahun renvoyes devant le seneschal de la Villeneuve. Et disoit oultre ledit seigr^e de la Villeneuve qu'à cause de lad. seigneurie a droit de justice au lieu de Valière et tient led. lieu en sa juridiction, réserve du lieu de Barbat dit Pierre de Viale et des hoirs de Rogier Pion ; et que les débats, maisons, vergiers, courtils par expres, les maisons du prieur de Sousmans, du bastard de La Farge, et aultres choses

dessus déclarées sont des appartenances du lieu de Valière et hors des limites du lieu de Barbat. Et disoit outre que entant que touche l'Eglise de Saint-Séverin, l'hostel et vergier de la chapellenie estoient des dependances de la juridiction de la Villeneuve et qu'il avoit exerce et fait exercer juridiction sur lesdits lieux, qu'il en avoit jouy tant luy que ses predecesseurs, qu'il n'est mémoire de commencement ny du contraire jusques à ce p^{nt} debbat que le proc^r de Mgr a fait adjourner le sg^r de la Villeneuve par devant Monseig^r et son conseil, pardevant lequel led. procureur responsa ce que dessus et aussy responsa plusieurs excès avoir esté faits par led. de la Villeneuve et faisant led. procureur ses conclusions, ledit de la Villeneuve disoit au contraire.

Et ouyes les parties d'un costé et d'autre, furent appointées à escrire par briefs interdicts et fere enquestes sur iceulx ; Lesquelles enquestes depuis ont esté faictes par noble messire Jehan de Saint-Afferain dict Piédieu, chevalier seig^r dud. lieu, maistre Jehan Dubost, chastellain d'Ahun, et deppuis ont esté perachevées en absance du dict messire Jehan dict Piédieu, garde de la Marche, par nous chastellain d'Aubusson susd. et n^{re} greffier, lesquelles ont esté rapportées pardevant nous commissaires ordonnés à voir et decider le procès. Et aujourd'hui comparoist pardevant nous maistre Jehan de Perperole, procureur de la comté de la Marche d'une part, et messire Anthoine d'Aubusson comparaisant par maistre Guillaume Au.... licentié en loix, son procureur, lesquelles parties ont voulu prendre droit par lesd. enquestes sans bailler aucun reproche, ne contredire l'un pour l'enqueste de l'autre, et voulu prendre droit sur ce que avait esté produit devers la court sans autre production..... et veu le dit procès et heue meure deliberacion avec plusieurs saiges cleres et praticiens, avons dit et déclaré, disons et déclarons par nostre sentence définitive :

Et a droit le dit sg^r de la Villeneuve avoir droit d'instituer seneschal en sa justice de La Villeneuve et prendre cognoissance és causes d'appel émanées de son juge et ses sergens et autres subjects de sa chastellenie et justice, avoir double siège et droit de ressort en tant que touche led. chastaillainie et subjects..... et led. procureur non avoir heu cause de le empescher et luy avons imposé perpetuel silence, en luy faisant delivrance pleniére dud. double siège et aussy avons dit et déclaré led. procureur avoir suffisamment prouvé la juridiction et justice de la maison et chapellenie de Saint-Séverin, avec les vergiers, coudert et circuyt de ladicte eglise, et avec ce de prendre cinq sols de rente le jour de Noël sur le curé et offrandes de l'église de Saint-Séverin, et du lieu et héritage de la Double, tant en justice que en fondalité, appartenir à mond. seig^r et avec ce avoir suffisamment prouvé la justice du lieu des héritiers de Rogier Pion, de la maison d'Anthoine le bastard, avec le vergier tenant à icelle maison, et aussi la maison du prieur de Sousmans et la cloture à l'entour, et aussi avons déclaré certains courtils situés auprès du chemin tirant à Masvodier estre de la justice de Mgr, et aussy led. procureur avoir prouvé la fondalité et justice de la terre de la Comrosse estre des dépendances de la

metairie de La Farge; lesquelles choses dessus dites, tant en justice qu'en fondalité estre et appartenir à Mgr et les avons mises a plaine délivrance aud. procureur, et declairé led. deffend^r ny avoir aucun droit et ne avoir heu droit ne cause de empescher Monseig^r en la jouissance des choses dessus dites, et en tant que touche certains excès baptizés par led. procureur de Monseig^r, adjoinct messire Jehan de Maignac, chevalier contre led. de la Villeneuve, avons dit et declairé le procès sur ce fait non estre souffisant pour faire judicature, mais à nous appartient que le dit procureur reprendra les informations desd. excès contre led. sg^r de la Villeneuve et les fera renouveler sur briefs articles et interdits qu'il baillera et led. seig^r de la Villeneuve suffisantes justifications, et lesquels articles seront communiqués aux parties et viendra led. messire Jehan de Maignac si bon luy semble pour soy adjoindre avec led. procureur pour sur lesd. excès fere raison aux parties ainsi qu'il appartiendra par raison. — Fait pardevant nous susdits, en estoient présents lesd. chancelier, procureur, chastellain d'Ahun, de Jarnages, maistre Nicolas Janasson, Anthoine, Martial Monamy et plusieurs autres du conseil, ce aujourd'huy le 23 jour de septembre l'an mil quatre cent soixante quinze (Signé) J. Dupré greffier.

II. — 1372. *Accensement des héritages mouvant de la vicairie de Saint-Jacques*

« Le second jour d'octobre 1372, noble homme Jehan de Saint-Julien, escuyer, seigneur de Saint-Marc, tant en son nom que ayant droict de noble homme Loys de Malleret, seigneur de Flayat, son beau-frère, patron et fondateur, à cause de ses prédécesseurs, de certaine vicairie appelée de Saint-Jacques fondée en lesglise parrochiale de Valiere, assensa à titre de bailhete et emphyteose perpetuelle à M^r Jehan Boriel demeurant a present au lieu et bourg de Valiere certains heritaiges, cheneuïère, jardin, oulches et pastoral, situés au bourg et mouvans et deppendans de cette vicairie, a la charge pour le prenant de les tenir en la directe et seigneurie de Saint-Marc, de payer a Nostre Dame de mars trente-six sols tournois et deux poulailhes de rente annuelle et aussy de faire dire et celebrer chacun an, et a chaque moys et au premier jour du moys, a lauthel de S. Jacques, qui est en lesglise parrochiale une messe de lordre et office ordonnés en lesglise catholique a l'honneur de Monsieur S. Jacques et de salarizer honnestement les prestres qui la celebreront. »

Cette vicairie avait été fondée par les seigneurs de La Farge et le droit de patronage avait passé à ceux de Saint-Marc. Ce droit de patronage demeura plus tard à la seigneurie et à la famille de Malleret.

III. — 1427. *Accensement du Ludour*

« Pardevant Mathieu Durand, clerc fidele et juré de la chancellerie de la Marche, noble homme Reynauld de Saint Irieix, damoi-

seau, seigneur dud. lieu, assença a perpetuité ung certain lieu ou tenement appelé Au Ludour, scitué en la parroisse de Saint Severin, a Pierre de Val, de la parroisse de Valiere, moyennant une rente anuelle de vingt-cinq sols en denyers de taille, huict sestiers de seigle et huict sestiers d'avoïne, mesure de la Borne, et six poules, payables, l'argent, le seigle et l'avoïne a chaque feste de l'Assomption de la Bienheureuse Marye, et les poules a chaque feste de S. Jehan Baptiste; fait en presence d'honneste homme Pierre Fabri, bourgeois de Peyrac le Chasteau, et Pierre Grand, costurier de Soreilhavoux, parroisse de Valière, le 10 du mois de febvrier l'an du Seigneur 1427 » (1).

IV. — 1633. *Foi et hommage de la seigneurie de La Villeneuve*

« Pardevant nous, Louis Reydier, c^{er} du Roy, lieutenant general en la seneschaussée de la Marche..... commissaire député par Sa Majesté pour l'ouverture des fiefs et receptions des hommaiges a luy deubs en l'estendue dudict Comté de la Marche..... C'est comparu M^{re} Louis Jabrillac, procureur ... de dame Magdeleine de Lusignan veufve de feu messire F^r du Pouget..... lequel a exposé qu'il est en volonté de faire et rendre la foy et hommaige au Roy a cause de la Sgr^{ie} de La Villeneuve size en la chastellenie d'Ahun qu'il tient de sa majesté, mouvant dudict Comté de la Marche a cause de son chastelet et chastellenie d'Ahun et dependances.

Et a sa requisition nous nous sommes transportés audevant de la grande et principale porte de la maison et auditoire royal de Gueret, ou ledict Jabrillac au nom de procureur nous a requis de vouloir recevoir a faire la dicte foi et hommaige, et pour cet effet s'est mis a genoux en face de ladicte grande porte, teste nue, et a baisé le loquet d'icelle et s'est advoué vassal subject de Sa Majesté, fait tous les offices et submissions requises par la Coustume, ainsi que doit le vassal a son seig^r et promis garder les chapitres de fidelité tant anciens que nouveaux; soubz lesquelles declarons et tant qua nous est, l'avons reçu a ladicte foy et hommaige a la charge de donner le denombrement des choses par lui tenues en fief..... le 12^e jour de novembre mil six cents trente-trois » (2).

V. — 1692. 3 décembre. *Lettre de Jean-Claude Auboux du Phemy à un de ses créanciers, après le mariage de son fils.*

« Mon fils de Bacqueville après avoir fait la campagne dernière et avoir esté au siège de Mons et au combat de Lheuse, il s'en revint, comme les troupes. Dans ce même temps mon frere l'abbé des Vergnes luy manda et a moy aussy qu'il devait aller faire un tour en Auvergne puisque je n'y pouvais pas aller et qu'il souhaitait

(1) Archives de la Creuse, fonds Nadaillac.

(2) Extrait tiré des Archives de la Vienne.

le voir. Quand il y fut arrivé il me manda qu'il le voulait marier et qu'il voulait luy faire du bien.... et qu'il ne pouvait le faire légitimement qu'en le mariant ; qu'il se trouvait un party assez sortable et avantageux pour luy d'une demoiselle de la première qualité et de bonne maison de notre voisinage avec toutes les belles et bonnes qualités requises pour sa personne. Comme tous les sentiments de mon frère ne provenaient que d'une pure bonne volonté pour son neveu, luy manday qu'ils en estoient les maistres, que je donneroie les mains a tout ce qu'ils jugeroient à propos. Il l'a donc marié à la fille de M. le marquis de Nadaillac qui estoit à quatre lieues de ches nous et de mes meilleurs amis, qui est mort depuis que je suis en ce pays (à Bacqueville en Normandie) et Madame sa femme. Ils ont laissé plusieurs enfants qui partagent leurs biens. Le frère aîné de ma belle-fille s'accomodera avec elle de sa portion ; elle a avec elle sa sœur aînée qui est infirme et point en estat de mariage ny en volonté et on espère qu'elle lui donnera sa portion. Elle a aussy deux frères qui ont de bons bénéfices..... c'est une fille qui est fort aymée et chérie dans sa famille, et on espère que son mariage vaudra quelque chose de bon. Ils estoient sans doute destinés l'un pour l'autre, car ils ont eu tous deux du penchant pour ce mariage. On parlait de la marier à un autre gentilhomme de la province qui, je crois, avait plus de bien que mon fils, mais elle n'en voulut plus entendre parler dès qu'elle ait vu Bacqueville..... !!! »

VI. — Concernant Jacques du Pouget de Nadaillac, seigneur de Vaux et du Bouchet.

Après la mort de François-Louis, leur frère aîné, les quatre frères survivants, Louis-François, Jacques, Louis-Annet et Antoine-Aimé du Pouget de Nadaillac, à peine émancipés et n'ayant aucune expérience, devaient faire plus d'une sottise. Un gentilhomme demeurant à Felletin, Léonard Brachet, seigneur de Larfeuil, sous prétexte que leur tuteur les avait fraudés dans son compte de six cents setiers de seigle, quatre mille quarts d'avoine, que leur tante, M^{me} de La Farge, voulait les frustrer d'un dépôt qu'elle retenait entre ses mains et enfin que le marquis de Nadaillac, leur oncle, voulait les déposséder de la terre de La Villeneuve, se fit donner une procuration à fin de défendre et poursuivre leurs droits. La procuration à peine faite fut révoquée dans la quinzaine. Mais les Messieurs de Nadaillac avaient mis le pied dans la maison du sieur Brachet : c'est ce qu'il désirait. Ce seigneur avait épousé la fille d'un pauvre tonnelier de Bourges, Marie Germain, femme pleine d'entregent et qui voulait en faire usage pour réparer le mauvais état de ses affaires. Ils avaient une fille, Anne-Marie, en âge d'être établie. Jacques du Pouget, alors âgé de vingt-deux ans, parut à ces trois personnes un parti très sortable. On l'engagea à revenir souvent : ce qu'il fit. La mère et la fille surent si bien jouer leur rôle que Jacques du Pouget fut séduit. Il promit d'épouser la demoiselle malgré toute l'opposition que pourrait y mettre sa famille.

Dans une partie fine, après de nombreuses libations, il souscrivit au profit du seigneur de Larfeuil un billet de six mille livres, et, comme il était mineur, le billet fut postdaté de deux ans. Peu de temps après les bans furent publiés, le contrat dressé, les fiançailles faites. La famille de Nadaillac intervint alors ; grâce aux conseils de ses parents, Jacques du Pouget rompit la trame où il avait été enveloppé. Il n'y eut plus aucun commerce entre lui et la famille de Larfeuil. Léonard Brachet, furieux de cette rupture, présenta alors un mémoire à Messieurs du Pouget : il réclame quatre cents livres pour les frais et dépens que lui ont occasionnés les affaires de ces jeunes gens, « qu'il a tenus à pot et à feu chez lui pendant l'espace de dix mois. Il est certain », disait-il, « que les quatre frères venaient dans la maison avec leurs valets, souvent deux valets à proportion des maîtres, lesdits valets, par l'ordre de leurs maîtres, prenaient à discrétion de l'avoine dans les greniers et ne buvaient pas de l'eau, non plus que leurs maîtres. Il espère que MM. du Pouget lui remettront généreusement ce qu'ils ont pris dans sa maison, savoir, une tabatière d'ivoire garnie de petits clous d'or où il y a au-dedans un portrait en miniature valeur de deux louis d'or.... et enfin plusieurs autres petites choses qu'ils se sont munis apparemment par galanterie, on espère que toutes ces choses seront remises, étant bien persuadé que MM. du Pouget sont d'une naissance trop relevée et d'une race trop irréprochable pour passer dans le monde pour avoir une main et des doigts tournés en face de pattes de chapon roti ». On lui donna deux cents livres, quoiqu'il fut bien avéré que tout ce qu'il réclamait pour argent prêté et le soit-disant bijou n'était nullement une conséquence de la procuration ; on le renvoyait pour ses prétendus prêts à celui des trois frères à qui les prêts avaient été faits. Deux des Nadaillac affirmaient n'être allés chez le seigneur de Larfeuil que le jour des fiançailles. le troisième deux fois, le fiancé cinq ou six fois. Jacques du Pouget ne pensait plus au billet qu'il avait souscrit dans un moment d'oubli, mais sa majorité arriva le 15 juin 1722. Quinze jours après la date inscrite sur le billet, on le fit pressentir d'avoir à renouer le mariage manqué ou sinon on le mettrait en demeure de payer. Il refusa de s'exécuter. L'huissier royal, chargé de l'assigner, fit rapport qu'il n'avait pu laisser aucun exploit aux seigneurs de La Villeneuve, attendu la menace qu'on lui fit de le rouer de coups et de le jeter dans l'étang, s'il osait le faire. L'affaire fut portée devant la sénéchaussée : Jacques du Pouget fut condamné. Il fit appel et présenta un mémoire, qui nous a fait connaître les détails qui précèdent (1). Paya-t-il ? Ne paya-t-il pas ? Nous ne le savons. Mais il demeura et mourut célibataire.

(1) Archives de la Creuse, E. 228.

VII. — *Information au sujet de l'enlèvement de Marguerite Garreau de La Busserette.*

Le vendredy quatriesme du mois d'octobre mvi^e cinq^e deux, nous vissenechal, assisté de l'advocat du roy, de nostre greffier et archers sommes partis de cette ville de Gueret, entour les neuf à dix heures du matin, sommes arrivés en cette ville d'Aubusson et mis pied à terre en la maison de Leonard Bouchet où pend pour enseigne le chef S^t Jean; ou estant serions allés en la maison de la dam^{le} Marguerite Robichon et y estant entrés lad. dam^{le} se seroit jetée à noz pieds, la larme à l'œil, nous priant de luy rendre justice contre le baron de La Villeneuve, le chevalier de Segonzat, les nommés Ripaille et La Viollette, demeurans dans le bourg de Valliere, subjets et domestiques dud. baron et autres leurs complices, de ce que le jour d'hier entour les quatre à cinq heures du soir, à la sortie des vespres des Reverends peres Recollets, ilz enleverent de force et violence sa fille aynée nommée Marguerite Garreau, aveq port d'armes, montés a l'avantage, au prejudice des resistances qu'apporta lad. Garreau et cris et le secours qu'elle demandoit a justice et aux habitans pour l'assister. Et pour parvenir a leur mauvais dessein, led. baron de La Villeneuve auroit esté dans l'esglize desd. Peres Recollets en habit deguisé, un mouchoir a son col au lieu de collet et un meschant manteau de drat de village duquel il couvroit son vizage pour nestre congnu et lesd. Ripaille et La Viollette estoient proche la porte de lad. esglize aveq trois chevaux sur l'un desquelz led. Ripaille monta lad. Marguerite ou led. La Viollette estoit monté aveq les mesmes forces et resistances que dessus, sur l'autre que led. Ripaille monta et emmenerent ainsin lad. Marguerite. Et apres ce led. baron de La Villeneuve sortit de lad. esglize et monta sur le troysiesme cheval et se jetta en la compagnie de plusieurs autres qui estoient au derrier du couvant desd. Peres Recollets et tirerent du costé d'un grand bois d'haute futaye appellé de Chastres ou il y avoit quantité de gens armés et montés à l'avantage. Lesquelz jointz ensemble aveq lesd. Ripaille et La Viollette s'en allerent du costé de Feletin a grands pas. Et lesquelz ditz personnages lad. dam^{le} complaignante ayant fait suivre pour scavoir le lieu ou l'on conduisoit sad. fille en perdirent la piste proche le chasteau du Maslaurent a cause de l'obscurité de la nuict. Et a apris au mattin que tous lesd. ravysseurs avoient couché au chasteau des Houteys appartenant aud. sieur du Maslaurent et que dud. chastel ilz s'en estoient allés en un autre chastel appelé du Teil, appartenant au s^r de S^t Martial de Lestrangle. Et du despuis n'a sceu et ne scait le lieu où l'on a conduit sad. fille; desquelz ravysseurs en force violllance lad. dam^{le} Marg^{te} Robichon, tant en son nom que comme sa mere et tutrice, nous en a baillé plainte et requiert justice offrant nous adminystrer tesmoins Dont luy avons baillé acte, ordonnant que suivant lad. plainte, il sera par nous informé et avons octroyé nostre commission pour faire assigner tous les tesmoingz sachant du contenu en icelle et s'est soubz^{née} aveq nous led. s^r advocat du Roy et nostre greffier.

Honneste fille Alix Meaulme, fille de desfunct M^e Sulpice Meaulme, vivant procureur en la chastellenie d'Aubusson, aagée de vingt ans ou environ, assignée par Chavaud, archer, a la requeste de lad. dam^{le} Marguerite Robichon, pour estre ouye sur l'enlèvement de sa fille fait le jour d'hier, après sermant par elle presté de dire veritté, despose que le jour d'hier, entour les trois heures du soir, estant en la maison de lad. plaintive en la compagnie de lad. Marg^{te} Garreau pour aller entendre vespres en l'esglise des Reverends Peres Recolletz et y estant entrées elle vist led. baron de La Villeneuve qui avoit un manteau de paisant tout boutonné et pour collet un mouchoir autour de son col, son chapeau enfoncé sur le visage en telle sorte qu'elle heust peine à le reconnoistre d'abord en ses habits, bien qu'elle l'eust veu d'autres fois habillé d'autre façon suivant sa condition. Et après avoir ouy vespres aveq lad. Marg^{te} Garreau, elle sortit accompagnée de Gabrielle Chassaigne et auprès de la porte de lad. esglise, survint a elles un certain personnage de grande stature qui avoit un ceil gasté tout blanc qu'elle croit estre le nommé Ripaille, du bourg de Valliere, qui saisit lad. Marguerite luy disant qu'il luy vouloit dire un mot. Lad. Marguerite toute esmue luy fyt resfus de parler à luy et au mesme instant led. personnage la print par les bras et l'a mise par le devant d'un autre cavalier qui estoit monté à cheval. Auquel effort et violance lad. Marg^{te} se myt a crier et elle desposante la voulant secourir un autre personnage qui estoit proche des autres, monté aussi à cheval, le chapeau troussé, luy presanta le bout du pistolet disant ces motz « thue! thue!» Et vist comme lad. Marg^{te} fust enlevée et conduite vers le bois des Chastres. Dict de plus que led. baron de La Villeneuve estoit sorty de lad. esglise un peu auparavant led. ravissement et ne pouvoir observer tout ce qui s'y passa a cause de la frayeur et de l'estonnement que lesd. personnages leur causaient et a signé.

Honneste fille Gabrielle Chassaigne, fille de M^e François Chassaigne, de la ville du Busson, despose que le jour d'hier entour les trois heures du soir, estant en la compagnie de Alix Meaulme, precedant tesmoingt, et de Marg^{te} Garreau, fille de la plaintive, elles s'en allerent au couvant des Peres Recolletz de ceste ville, pour entendre vespres. Passant sur le pontelle vyt un jeusne homme habillé de noir qui parloit aveq le sieur de Villefort. Ne scait de quoy ilz s'entrenoient. Et estant entrées dans lad. esglise peut de temps apres survint le baron de La Villeneuve, vestu d'un manteau de drat gris de peut de valleur qui se myst a genoux tant soit peut et au mesme instant le sieur de Villefort qui sortoit de vespres de lad. esglise ayant veu led. baron de La Villeneuve le salua et ainsin sortirent tous deux, dont la desposante ensemble le tesmoingt precedant et lad. Garreau s'estonnerent de voir led. baron habillé de la sorte ne l'ayant peu reconnoistre qu'apres que led. sieur de Villefort l'eust salué. Et quelque temps apres lad. desposante et lad. Marguerite estant sorties de lad. esglise, survint un homme de grande hauteur, une espée a son costé, mal vestu, qui a un œil gasté, qui, abordant lad. Marguerite Garreau la print par les deux bras lui disant « Mademoizelle je vous veux dire un mot ». De

quoi toute estonnée lui repartyt : « A quel sujet il vouloit parler a elle ». Iceluy personnage la saisit et de force et violence la mist sur le devant d'un autre personnage qui estoit monté a cheval. Duquel effort lad. desposante estant toute estramée se myt a crier : « Au secours ! Misericorde ! » Et comme lad. Marguerite faisoit resistance et de grands cris, le precedant tesmoingt la print par son cotillon affin de la retenir. Mais survint un autre personnage monté a cheval qui avoit un pistolet et le lui presenta criant ces motz : « thue ! thue ! » Qui fust le subiet qu'elles quitterent lad. Marg^{te}, tousjours en criant justice comme faisoit le semblable icelle Marguerite, ayant tousjours icelle desposante ouy sa voix jusques a ce qu'elles la perdirent de veue et la conduisirent du costé du bois des Chastres. Et qu'elle a ouy dire que led. homme qui parloit aveq led. Villefort sur le pont lors qu'elles alloient a lad. esglise des Recollets estoit le chevalier de Segonzat. Et que celuy qui la saisit et la monta a cheval s'appelle Ripaille, du bourg de Vallières. N'estant parante, alliée ny redevable et a signé.

M^{re} Estienne Matheyron, marchand, du Busson, depose que le jour d'hier, entour les quatre heures, ayant ouy vespres aux Reverends Peres Recollets de ceste ville, il vyt dans lad. esglise led. baron de La Villeneuve a genoux, proche des tesmoingtz precedants et lad. Marg^{te} enlevée qui les regardoit, fort couvert d'un meschant manteau de drat gris dans lequel il estoit plié, Ce qui luy donna peine de le congnoistre d'abord pour estre aussy mal vestu. Sortant led. desposant trouva a la porte de lad. esglise un homme de mauvaise façon, borgne, qu'il croit estre le nommé Ripaille du bourg de Vallières. Et deffaict il l'entendit ainsy nommer par d'autres habitants qui estoient pour lors avec luy, qu'il tenoit un cheval par la bride qu'il croit aussy estre celuy dud. s^r baron. Ne print autrement garde a ce qui se passa peut apres parce qu'il se retira soubz la halle de lad. ville. Et peu de temps apres il entendit un grand bruit, comme l'on disoit qu'on enlevait Madem^{le} de la Buxerette, Ce qui l'occasiona d'y accourir aveq d'autres habitants, mais il ne peut y apporter aucun empeschement d'autant que les personnages estoient montés a l'avantage et au nombre de neuf ou dix et bien armes qui couroient apres a grands pas vers un grand bois d'haulte futaye appellé des Chastres. Et nestre parent allié, subiet, ny devable des parties et a signé.

Jacques Belin, marchant de la ville d'Aubusson, depose que le jour d'hier, entour les quatre heures du soir, sortant de vespres des Reverends peres Recollets de lad. ville, il vyt dans lad. esglise led. s^r baron de La Villeneuve au dessoubz de la chappelle des sieurs Garreau, qu'il estoit a genoux proche des trois filles et notamment de lad. Marguerite Garreau sur laquelle il avoit la veüe d'ordinaire et non vers l'autre. Lequel dict baron estoit plié dans un manteau gris de paisant, un mouchoir au col pour collet. Et estant led. desposant sorty de lad. esglise apres vespres, il vist un grand personnage monté a cheval, de mauvaise façon, qui avoit un oeil gasté, qui tenoit un autre cheval par la bride que creu estre celluy dud. baron de La Villeneuve, comme de faict il scait que

led. personnage s'appelle Ripaille, du bourgt de Vallières, appartenant aud. baron et ainsin on le nommoit. Dict de plus que s'estant trouvé soubz la halle aveq le precedant tesmoingt il entendoit de grandz cris comme l'on enlevoit Madem^{le} de la Buxerette. Auquel bruit il accourut pour empescher telle voye de faict, mais il ne peut d'autant que ceux qui l'avoient ravie estoient sur bons chevaux qui couroient au gallop vers le bois des Chastres: Dict en outre que le mesme jour d'hier il vyt un jeusne homme vestu de noir, monté sur un cheval esquipé aussi de noir et croit led. desposant que s'est le chevalier de Segonzat. Et s'estant enquis quel il estoit des habitants de seste ville, ilz luy auroient ainsin confirmé et nommé et que led. personnage a participé aud. enlèvement. Qui est tout ce qu'il a voulu dire et es le parant au quatriesme degré de lad. Garreau et a signé.

Claude Pellion, marchant, natif de la ville de Lion et a present demeurant en cesdicte ville, aagé de vingt huit ans, depose apres son serment, que le jour d'hier faisant collation au logis de Sainte Barbe, survint le nommé La Violette aveq un autre qu'il ne congnoist, qui beurent promptement un peut de vin et sortirent a grand haste. Ne scait ou ilz passerent. Et luy deposant estant sorty pour conduire le nommé Gabriel Lavandrier, marchand de la ville de Felletin qui se retiroit en lad. ville, il vist comme led. marchand s'arrestoit proche la grange de Jean Barbat, au dessus des Recollets et qui parloit a deux cavalliers qu'il rencontra aud. lieu, l'un desquelz led. depposant congnoist pour estre le sieur d'Arfeuille, sieur du Chaslard, tant seulement. Et ayant conduit plus avant led. marchand jusques au hault de la montaigne et se retirant, il vist sept ou huit cavalliers qui courroient à bride abattue, dont l'un avoit une fille devant luy vestue de vert qui faisoient de grandz cris. Et led. personnage qui la tenoit animoit les autres de s'avancer. Et de faict ilz s'en allerent dans un grand bois d'authe futaye appellé des Chastres et ne les voulu suivre de peur qu'on l'assassinat. Et n'es le parant allié, sujet, ny redevable desd. parties et a signé.

Françoise Boureille, femme de François Matheyron, demeurant au bourg de la Cour, dépose que le jour d'hier, allant quérir du bois dans le bois des Chastres, elle apparceu cinq ou six cavalliers armés de pystoletz et fusils, montés a l'avantage, qui descendoient du costé des Peres Recollets et ayant faict centz pas elle en auroit rencontré deux autres qui prenoient le mesme chemin. Et revenant dud. bois elle vist aussy comme lesd. personnages sans retourner et ne les point recongnoistre d'autant qu'ils avoient leurs manteaux sur le visage fort que d'un qui avoit les cheveux roux. Ce qu'elle vist pour avoir passé proche de luy et entendist une grande voyx du costé du grand chemin qui crioit : « Justice ! Au secours ! » De quoy lad. depposante fust toutte esmeue et n'ozat passer du costé dud. chemin de crainte que l'on ne l'excedda. Et a apris du despuis estant arrivée dans la ville que cestoit mada-moizelle de la Buxerette qui avoit esté enlevée et n'a sceu signer.

Jeanne Beauregard veufve de desfunct Leonard Guertaud, demeu-

rant au bourg de la Cour, proche ceste ville d'Aubusson, depose que le jour d'hier allant au bois proche lad. ville avec Marie Trezeau, elle rencontra sur le chemin Jean Clerjaud, vaslet domestique de Jeanne Bragard, qui leur dict ces mots : « N'entres pas dans les bois du sieur de Saint-Marc parce qu'il y est avec ses vasletz armés de fusils. » Au sujet de quoy elle nozat aller aud. bois. Et en retournant elle rencontra nombre de cavalliers bien montés et armés, l'un desquelz tenoit au devant de luy Madem^{le} de la Buxerette de ceste ville qui crioit toujours « Justice ! misericorde ! » N'ayant peu remarquer aucun desd. cavaliers a cause de la prehention quelle heust et na sceu signer.

Marie Trezeau, femme de Annet Garrejout, du bourg de la Cour, depose apres sermant par elle faict que le jour d'hier sur le soir allant querir un faisseau de bois dans les bois de Chastres, elle rencontra icelluy Clerjaud, serviteur de Jacques Bragard qui lui dict de ny aller pas d'autant que le s^r de Saint-Marc estoit dans le mesme bois avec ses domestiques armés de fuzils et qu'il lui pourroient rendre du desplaisir. Ce qui obligea la depposante de s'en revenir. Et en chemin faisant elle rencontra nombre de cavalliers quelle ne recongnu, l'un desquelz avoit au devant de luy la dam^{le} de la Buxerette qui crioit justice et se tourmentoit fort. Qui est tout ce qu'elle a dict et nestre parent, allié des parties, et na sceu signer.

Marguerite Demichel, veufve de feu Léonard Lermaud, vivant charpentier, demeurant en ceste ville du Busson, depose que jour d'hier environ une heure apres midy, allant au village de la Lune, accompagnée de Marie Morellon de lad. ville, elle trouva six cavalliers dans le chemin appellé de Beau proche le bois de Chastres, qui venaient en ceste ville du Busson, desquelz elle n'en congntut que le s^r d'Arfeuille du Chaslard et le nommé Ripaille, tous lesquelz estoient armés de fusils, pistoletz. Et luy dict led. Ripaille adieu en passant. Et estant de retour elle aprint que la dam^{le} de la Buxerette avait esté enlevée par lesd. hommes. Qui est tout ce qu'elle a dict et nestre parant, allié des parties et na sceu signer.

Marie Morellon veufve de desfunct Pierre Lusseron, habitante de lad. ville, depose que le jour d'hier la tesmoingt preceddante l'ayant priée d'aller en sa compaignie au village de la Lune, elle se mist en chemin. Passant dans le chemin appellé du Beau, proche celluy des Chastres, elles rencontrerent les cavalliers montés a l'avantage armés de fusils et pistoletz qui tenoient leur chemin du costé de lad. ville desquelz cavalliers elle recongnu le sieur d'Arfeuille Chaslard et le nommé Ripaille. Lequel Ripaille qui estoit des derniers dict adieu a la tesmoingt preceddante. Et apres qu'elle fust de retour de son voyage l'on luy dict que la dam^{le} de la Buxerette avoit esté enlevée par lesd. cavalliers. Qui est tout ce quelle a dict et n'estre parante, alliée subjecte ny redevable des parties et ne scavoir signer.

L'information cy-dessus a esté decretée le quatriesme octobre mil six centz cinquante deux, et en consequence du requisitoire faict par M^e Augay, advocat du roy, fust ordonné led. jour que lad. Garreau seroit saisie et arrestée par tout ou elle se trouveroit,

Et le lendemain sabmedy cinquiesme dud. mois d'octobre aud. an s'est comparut par devant nous vyssenechal susd. lad. Robichon plaintive qui nous a requis nous vouloir porter aveq nostre compaignie ez-lieux de la Courtine Couffy Haix St-Esteffe et au chastel du Mont d'aillant quelle a heu dict que les ravisseurs avoient prins leur route vers lesd. lieux pris retraite aud. chastel du Mont, appartenant aux alliés desd. ravisseurs. A quoy obtemperant avons ordonné que nous porterons sur les lieux aveq nostre compaignie. Et affin que la force en demeure a la justice lad. plaintive nous fournira nombre d'habitans. Et de faict sommes montés a cheval a l'heure de six heures du matin aveq nostre dicte compaignie escortés de onze cavalliers de lad. ville. Et passant au bourg de St-Quentin, distant de deux lieues de lad. ville et nous estant enquis de quelques habitans dud. lieu cy jeudy au soir, entour les six a sept heures du soir, il ny auroit passé nombre de cavalliers menant aveq eux une jeune fille vestue de vert, ils nous ont dict estre vray avoir passé plusieurs cavalliers a lad. heure qui avoient une jeune fille. Lesquelz ilz ne peurent reconnoistre ny lad. fille, prenant leur chemin du costé de la Courtine. Ce qui nous a donné sujet de nous y acheminer, Et y estant arrivé nous aurions appris lesd. cavaliers y avoir séjourné et arrivés trois heures de nuit aveq lad. fille vestue de vert. Entre lesquelz cavalliers lon recongnu le chevalier de Segonzat. Par ce aurions mis pied a terre en la maison des Mazet aveq nostre compaignie et ordonné qu'il seroit continué a la susd. information ce requerant led. advocat du Roy et que l'hoste et l'hostesse du logis ou lesd. cavalliers mirent pied a terre seroient assignés aveq leurs domestiques a comparoir présentement pour déposer de verité. Signé : Seiglière, vissenechal ; Augay, adv^t du Roy.

Anne de la Forge veufve de desfunct Jean Mazet du bourgt de la Courtine, depose que jeudy dernier dix heures de nuict, il arriva dans sa maison huict cavalliers montés a l'avantage armés tous a bastons a feu qui avoient une fille parmy eux habillée de taffetas vert. Entre lesquelz cavalliers elle ne recongnu que le chevalier de Segonzat, qui est son cousin an second degré. Lesquelz cavaliers beurent une partie de la nuict sans ce coucher et promenoient toujours. Vist pendant led. temps le chevalier de Segonzat qui caressoit lad. fille et taschoit de la consoler dans le desplaisir qu'elle tesmoignoit avoir d'estre parmy lad. compaignie. Laquelle fille toute estonnée luy reparty qu'il ne falloit pas uzer en son endroit de la sorte. Et l'ayant voulue obliger de manger, elle en fyt refus ce plaignant par fois aveq de grandes transses de ce que sa pauvre mere auroit de douleur et de desplaisir de son eslongnement. Pendant lequel temps de la nuict lesd. personnages furent sur pied et voulurent partir longtemps avant le jour. Mais lad. fille de ne la précipiter pas tant et d'attendre le jour. Ce qu'ilz ne firent. Partirent devant le jour. Pendant lequel séjour lesd. cavaliers ne sceut rememorer aucun autre. Neantmoins elle recongnu un qui estoit borgne qui sembloit estre joyeux, meame qui chantoit. Dict que lesd. personnages outre deux paroistre pour gens de con-

dition dont led. borgne estoit l'un des deux. Et vit que lad. fille fust mise en trousse derriere led. chevallier de Segonzat. Qui est tout ce qu'elle a dict et ne scavoir signer.

Jaqueline Mazet, fille de la tesmoingt preceddante et femme de M^e Claude Vessiere, notaire du bourg de la Courtine, a dicte estre parante au troiziesme degré du chevalier de Segonzat, l'un des accusés et non des autres. Depose que jedy dernier deux ou trois heures dans la nuict arrivat en la maison de son mary sept ou huict cavailliers qui avoient aveq eux une fille vestue de taffetas vert, aveq la garniture d'argent, qui estoit toutte explorée et triste. Lesquelz montés dans la chambre elle ne peut recongnoistre parmy lesd. hommes que le chevallier de Segonzat, son cousin, et vist un autre desd. hommes qui avoit un œil gasté. Lequel chevallier voulu obliger lad. fille a boire et a manger. Ce qu'elle ne voulu faire. Et ainsin passerent une partie de la nuict sans ce coucher. Pendant led. temps led. chevallier de Segonzat qui consolait lad. fille dans le desplaisir qu'elle tesmoignoit avoir luy disant qu'il la cheriroit et laymeroit toutte sa vie. Et ayant tous lesd. cavalliers resolu de partir de nuict lad. fille les priat que non et d'attendre qu'il fust jour d'autant que c'estoit la perdre. Ce qu'ilz ne firent bien quilz le luy heussent promis. Ne sachant qu'elle est devenue du despuis declarant que tous lesd. cavalliers estoient bien armés et montés à ladvantage et qu'ilz ne repouserent pendant qu'ilz demeurèrent au logis de son mary. Adjouste qu'au depart desd. cavalliers lad. fille fut mise en trousse derriere led. chevallier de Segonzat. Qui est tout ce qu'elle a dict scavoir et ne scavoir signer.

Leonard de Vialle, natif dud. village, parroisse de St-Oradour-de-Chirouse, a present demeurant aud. bourg de la Courtine, agé de vingt-quatre ans ou environ aud. tesmoingt produict depose que la nuict du jedy au vendredy dernier environ deux heures de nuict survint au logis de son m^e cinq cavalliers qui avoient parmy eux une jeune dam^{lle} vestue de taffetas vert. Et tous monterent en la chambre haulte dud. logis fors que d'un deux, qui servoit de vaslet et qui avoit un œil gasté ainsin qu'il vist. Ou estant lesd. cavalliers l'un diceux qu'il recongnu estre le chevallier de Segonzat, vestu de noir et un autre qui avoit le poil roux estoient aupres de lad. dam^{lle}. Lesquelz cinq personnages demanderent a luy qui depose un guide pour les conduire a Couffy. Pour lors lad. dam^{lle} se print a satrister, disant ces motz qu'il ouyt : « Helas ! que fera ma pauvre mere. » Laquelle nuict lesd. personnages furent fort troublés et ne se coucherent ayant a ce qui luy semble aprehanssion. Ce qui fust cause qu'ils partirent devant jour aveq led. guide qu'ils prirent dans ce bourg de la Courtine, qu'il leur donna a leur priere. Et peu de temps apres leur depart ariva quatre autres personnages munis, montés et armés a la porte de sond. maistre qui demanderent si lesd. cavalliers qui estoient arrivés aud. lieu estoient partis. Et leur ayant respondu que ouy et ayant demandé quel chemin ilz tenoient, luy deposant leur respondit qu'il croyoit qu'ils alloient du costé de Couffy. Ils s'en allerent a grandz pas. Qui est tout ce qu'il a dict scavoir et a déclaré ne scavoir signer. Declarant que tous

lesd. personnages comme il est dict estoient gens de condition comme gentilhommes, a ce qu'il luy semble ainsin il peut juger et na scut signer.

Et continuant nostre chemin serions allés au bourg de Couffy. ou l'on nous avoit dict lesd. cavalliers avoir passé, de la sommes allés au bourgt d'Haix, distant de deux lieues dud. Couffy et dud. bourg au chastel du Mont, dans lequel nous avons fait entrer deux de nos archers pour faire recherche scavoir sy lad. fille y estoit. Et lesd. archers nous ayant rapporté n'avoir trouvé dans led. chastel que les domestiques, et que le m^{re} dud. lieu estoit absant il y a trois sepmaines, nous nous sommes retirés au bourg de St-Esteffe, a cause de la nuict, ayant perdu la piste des susd. ravisseurs ne sceu au vray ou ilz avoient passé. Signé : Seigliere, vissenechal et Augay, ad^e du Roy.

Du sixiesme octobre m^{ve} cinquante deux, au bourg de la Courtine, entour l'heure de dix heures du matin, au logis de Mazet.

Catherine Coutryche, femme de Joseph Dumont, journaillier dud. bourg, a dict scavoir que la nuict du jendy venant au vendredy entour deux heures du soir elle entendist un grand bruit de cavalerie devant la porte de quoy elle fust fort estonnée. Et que trois heures devant jour quelques cavalliers vindrent heurter à sa porte pour demander son mary, affin de leur servir de guide, dont elle fust contraincte de sortir de son lit, pour scavoir qui c'estoit et quelles gens. Et apres avoir ouvert la porte luy demanderent son mary. Lequel elle reveillat et le fist sortir pour parler aussud. cavalliers. Lesquelz le prierent de leur servir de guide pour les conduire jusques a Couffy. Ce que fist sond. mary. Estant de retour il luy dict lesd. cavalliers avoir une fille qui se plaignoit fort par les chemins et que pour la consoler on luy faisoit entendre qu'on la conduisoit en la maison d'Arfeuille de quoy elle fust fort joyeuze d'aultant que la femme dud. s^r d'Arfeuille estoit femme d'honneur et qu'elle y recevroit grand contantement. Dict de plus lad. depposante que sond. mary luy dict quapres avoir menés lesd. cavalliers a Couffy, ilz se mirent sur le grand chemin proche le ruisseau. Et l'un desquelz estant allé en la maison du cadet de Couffy, frappa a sa porte. Il l'ouvrit et parlerent ensemble. Ne peut sond. mary entendre quelz discours ilz heurent par ensemble a ce qu'il lui dict mais bien vist que lesd. cavalliers retournerent et entrèrent dans la maison dud. cadet. Et sen revint sans leur dire adieu, declarant qu'ilz lui avoient demandé le chemin de beaucoup de lieux, et heu peur que lesd. cavalliers ne ly menassent par force. Qui est tout ce qu'il a dict et ne scavoir signer.

Catherine Dufaux, veufve de deffunct M^{re} Claude Veyssiere, vivant no^r royal, demeurant au bourg de Belle Chassaigne, depose qu'estant venue en ce bourg de La Courtine depuis mercreddy dernier pour visiter sa fille qui estoit mallade aud. bourg, survint dans la maison ou elle estoit et qui tiennent hostellerie nombre de cavaliers heurter a la porte pour y loger. Qui fust le subjet qu'ilz ouvrirent la porte et recongnu parmy lesd. cavaillers le chevalier de Segonzat. Lesquelz avoient avec eux une fille. N'ayant peu les loger a cause que

touttes les escuries estoient prinses, iceux cavailleurs furent loger en autre logis dud. bourg. Qui est tout ce qu'elle a dict et n'a sceu signer.

Information continuée pardevant De Vitrat, huissier, et Cartaud, no^{rr} royal, en vertu de comm^{on}, le quinziemesme octobre m^{re} v^{re} cinquante deux.

M^r François Parade, huissier en l'eslection de Francaleuf, habitant de ceste ville du Busson, dict qu'il n'est parant, sujet redevable ny favorable des parties, et que le jeudy troiziesme du present mois d'octobre, estant allé en la ville de Croc suivant les ordres et pour y trouver M^r Gabriel Garreau, receveur des tailles en lad. eslection, pour executer sa contrainte, ou l'ayant rencontré en souppant au logis de la nommée Gilberte, en compagnie du nommé Pelissier, autrement surnommé l'ap^{po} Maignat, de lad. ville de Croc, seroit survenu pendant leur soupper un nommé Leonard Moreau, tapicier de ceste ville d'Aubusson, marié en lad. ville de Croc. Lequel ayant porté une lettre aud. s^r Garreau, receveur, il ap^{ri}st par icelle l'enlevement et rapt commis sur la personne de lad. dam^{lle} Marguerite Garreau, sa cousine. Et en mesme temps Pelissier dict que le nommé Vedrene, sieur d'Arfeuille, le jour auparavant, jour de la foire de Giat, luy avoit demandé et emprunté sa cavalle pour en avoir grand affaire comme ayant esté employé pour un coup d'importance. Laquelle il luy auroit prestée et que infalliblement s'estoit pour assister aud. enlevement. Et que le samedy suivant, cinquiesme dud. mois, et ou Monsieur le Vissenechal de ce païs s'estant porté aveq ses archers en ceste ville d'Aubusson ou il avoit couché le vendredy au soir, affin suivant la plainte a lui baillée apres avoir informé de suivre lad. dam^{lle} Marguerite Garreau que ceux qui l'avoient enlevée et commis led. rapt iceluy deposant sur les commandemens qui luy furent fais le suivyt et sa compagnie pour luy servir d'escorte aveq quelques autres particulliers habitants de ceste ville. Passant au bourg de La Courtine ou ils apprirent que le jour dud. enlevement lad. dam^{lle} Garreau fust conduite nuittenement par François du Pouget, escuyer, s^r de La Villeneuve et Nadaillac, d'Arfeuille, aussy escuyer, sieur dud. lieu d'Arfeuille et du Chaslard, beau-frere dud. sieur de La Villeneuve, le chevalier de Segonzat, que l'on lui dict estre celluy pour lequel on avoit faict led. enlevement de lad. Garreau affin de la luy faire espouser comme estant un soldat de fortune, sans avoir beaucoup de commodités, Dans lequel lieu de La Courtine ilz ne demurerent que trois ou quatre heures et partirent trois heures devant le jour ainsin qu'il leur fust recité par plusieurs habitants dud. bourg de La Courtine. Et que ses habitz estant tous dechirés furent recouzens par une servante qui demeure au logis du nommé Mazet, hoste dud. bourg de la Courtine ou ilz logerent qui heust congnoissance aveq elle pour avoir demeuré en la maison de Jean Prugnes, marchand de ceste ville, son cousin. Et que passant avant, ils furent dans un certain chateau appellé du Mont de Bussege appartenant au sieur du Mont, oncle maternel dud. chevalier de Segonzat, ou ils apprirent que led. chevalier de Segonzat y avoit couché en compaignie

du nommé Estre, dict le Cadet de Couffy, son parant, et plusieurs autres aveq lad. dam^{le} Garreau, ou estoit aussi led. s^r du Mont et son frere, surnommé le Cadet, aussy oncle maternel dud. chevallier de Segonzat, D'illec se porterent au bourg de S^t Esteffe pour faire perquisition tant de lad. dam^{le} Garreau que de ses ravisseurs ou estant nen ayant appris des nouvelles et la nuit les ayant surprins ilz furent contraints d'y coucher. Et le lendemain dimanche, sixiesme dud. mois, led. s^r vissenechal estant resolu de se retirer, comme il fist aveq sa troupe, led. deposant fust employé par noble Gilles Robichon, seigneur de Poux, con^{re} procureur du Roy en cesp. ville et chastellenie, oncle maternel de lad. dam^{le} Garreau et le sieur de Chassalines, de la ville d'Ussez, son cousin germain par alliance, qui disoit scavoir les advenues, comme estant du païs, pour faire perquisition et suivre a la piste les ravisseurs d'icelle Garreau en la compagnie desquelz elle estoit. Ilz furent en la maison du sieur de Forsat, beau-frere desd. sieurs du Mont freres, qui leur dict avoir veu lesd. accûzés qui conduisoient lad. dam^{le} Garreau, et qu'asseurement ilz se trouveroient au chasteau de Chavaignat ou en celui de la Vault, lesquelz sesd. beaufreres possèdent, Sur lequel advis ilz se porterent en la ville de Bord ou ilz firent la disnée. Et aprindrent par le nommé Coudert, habitant de lad. ville, que les ravisseurs de lad. dam^{le} Garreau avoient aveq elle passé aud. lieu et qu'ayant trouvé son fils sur le Grand Chemin. lesd. s^{rs} du Mont l'auroient prié de les escorter, ce qu'il auroit fait, Et qu'il n'y avoit rien de mal fait encore qu'ilz s'advanssassent et les trouveroient aud. chasteau de Chavaniat, qu'autrement led. chevallier de Segonzat estoit resolu de l'espouser la soirée. Et qu'estant arrivés aud. chasteau, ilz firent rencontre de lad. dam^{le} Garreau qui estoit gardée par led. chevallier de Segonzat, lesd. du Mont, ses oncles, et led. Cadet de Couffy. Laquelle dam^{le} ayant esté demandée par led. s^r Robichon auxd. s^{rs} du Mont, possesseurs de lad. maison et chasteau de Chavaniat, luy auroient fait responce qu'elle n'estoit en leur puissance. Et leur ayant esté remontré, par led. s^r Robichon, qu'elle estoit bien en leur puissance puis qu'elle estoit dans leur maison, luy auroient repliqué que non parce que le chevallier de Segonzat et ses habitants auraient prins leur maison par assault. Lesquelz ilz ne pouvoient sortir d'icelle. Et ayant esté repondu par led. s^r Robichon ausd. sieurs du Mont, chevallier de Segonzat, led. Cadet de Couffy, le s^r de la Balaudiere, le cadet Billiere et autres presants, qu'ilz ne sortiroit de lad. maison qu'il n'eust la dam^{le} Garreau, sa niepce, luy firent responce que s'il n'en sortoit point vollontairement ilz l'en feroient sortir soit par la porte ou par la fenestre. Et qu'ayant demeuré proche lad. maison jusques au mercredy suivant, ilz y retournerent suivant le mandement qui leur en fust fait par lesd. sieurs du Mont. Ou estant, ilz y firent rencontre d'iceux dud. chevallier de Segonzat, desd. s^{rs} de La Villeneuve et d'Arfeuille, des nommés Gabriel Ollivon, dict Ripaille, le surnommé La Viollette, marié cheix Borie au bourg de Valliere, le fils du nommé Pellissier, dict Bingeleix, de la ville de Croc, Marie Cherbaudy et m^{re} Jean Vedrene, sieur d'Arfeuille, du sieur de la Ballou-

diere, le Cadet Billiere, le fils dud. Coudert, de la ville de Bord, et plusieurs autres. Lesquelz, apres s'estre entre sallués, confesseront ingenuement accru led. enlevement de lad. dam^{lle} et particulièrement led. Ollivon, dict Ripaille, qui dict l'avoir lui-mesme prinse et montée a cheval audevant lad. esglise des peres Recollets d'Aubusson et l'avoir donnée a cheval aud. cadet du Mont, oncle dud. chevallier de Segonzat. Et led. chevallier de Segonzat, led. s^r du Mont aîné, led. Estre Cadet de Couffy et led. Bingelex dirent en blasphémant le S^t nom de Dieu, que sy les affaires ne s'accomodoient pas et qu'ilz vinssent dans la rigueur qu'il n'y auroit inssandie ny assassin qu'ilz ne commissent sur les personnes, biens et mestairies de tous les parants de lad. dam^{lle} et autres habitans de lad. ville d'Aubusson, mesme ilz les hiroient thuer et assassigner led. s^r Robichon, procureur du Roy, oncle de lad. damoiselle Garreau, dans son lict. Et pent de temps apres, le depposant estant descendu de la chambre ou il estoit, dans la basse cour, il vist arriver dans led. chasteau le sieur de Lescluze, frere dud. chevallier de Segonzat a cheval, armé de deux pistoletz et une espée, accompagné d'un homme de cheval qui avoit aussy un fusil. Lesquelz entrerent dans led. chasteau et furent trouver les dessusd. dans la chambre ou ilz estoient. Ne sceut pourtant quelz discours ils heurent ensemble pour n'y estre present. Ce faict, lesd. sieurs Robichon de la Chasaigne et luy qui depose prindrent congé des susnommés, lesquelz ilz laisserent aveq lad. dam^{lle} Garreau dans led. chasteau et furent coucher en lad. ville de Bord. Et le landemain, entour les dix heures du matin, estant dans le logis ou ilz avoient couché, vint de la part des accuzés et susnommés, un homme a pied pour leur donner advis que iceux accuzés passoient aveq lad. dam^{lle} Garreau. Ce qui les obligea de monter a cheval promptement pour les suivre, comme ilz firent jusques a la maison et chasteau d'Arfeuille ou ilz furent coucher le landemain au soir et y retindrent led. sieur Robichon, procureur du Roy. Et le deposant se retira en ceste ville d'Aubusson. Qui est tout ce qu'il a dict scavoir sinon qu'il vist par les chemins lad. dam^{lle} Garreau, la premiere journée, en trousse derriere led. sieur de Lescluze, frere ayné dud. chevallier de Segonzat, et la seconde en trousse derriere led. chevallier, qui estoient escortés desd. sieurs de La Villeneuve, seigneur d'Arfeuille, et Cadet de Couffy, qui estoient munis de plus de vingt livres de poudre et de plom dans des bezasses. Led. Bingelex fils, led. Vedrene, sieur d'Arfeuille, led. Olivon, dict Ripaille, led. surnommé La Viollette, le nommé Carrabin, marié aveq la niepce du priern de Ladaigne, led. cadet du Mont et autres, tous armés de fusilz, mousquettons, pistoletz. Lequel dict deposant dict en outre qu'il luy fust dict par le nommé Carrabin qu'il y avoit deux cavailles appartenant au sieur de Segonzat, pere dud. chevallier et dud. s^r de Lescluze, qui estoit monté sur une et s'est soubzsigné.

Jean Malletere, habitant du lieu des Granges, paroisse du Busseau, a dict avoir bonne congnoissance de lad. Garreau, de laquelle il n'est parant, allié, sujet ny redevable. Et que sur les faics portés par lad. plainte et comm^{on}, a déclaré nen scavoir autre chose sy

n'est ce qu'il a aprit par bruit commung que le jeudy, troisieme du presant mois, veille de S^t François, plusieurs personnages deguisés et armés de bastons a feu, enleverent a la porte de l'esglise des Reverends freres Recolletz de ceste ville du Busson, lad. dam^{le} Marg^{te} Garreau. Laquelle ilz conduisirent par le bois des Chastres proche de ceste ville apres luy avoir faict des violances extremes surce qu'elle ne les vouloit suivre. Et le sabmedy suivant, cinquieme dud. mois, M^r le vissenechal de ce païs de la Marche, Montegut et Combrailles, ayant esté employé pour suivre lad. dam^{le} et ses ravisseurs, le depposant fust aussy employé pour les suivre. Et se portarent led. jour au village de la Courtine ou ilz aprindrent que le mesme jour de l'enlevement led. sieur baron de La Villeneuve, le sieur d'Arfeuille et du Chaslard, son beau-frere, le chevallier de Segonzat et le sieur du Mont, son oncle maternel, le nommé Ollivon, dict Ripaille, le surnommé La Viollette, le nommé Vedrene, sieur d'Arfeuille, le nommé Bingeleix et plusieurs autres estoient arrivés en la maison du nommé Mazet, hoste dud. lieu, ou ilz auroient couché. Ou estant aveq lad. dam^{le} Garreau, ilz luy commirent plusieurs insolances jusques a luy dire que sy elle ne consentoit a espouser led. chevallier de Segonzat, qu'on luy joueroit un mauvais party, et que led. sieur d'Arfeuille et du Chaslard luy auroit dict qu'elle debvoit estre bien aise d'espouser un gentilhomme au lieu d'un croquant de ville. A quoy elle luy auroit faict responce, en pleurant, qu'elle n'avoit ny beauté ny biens pour obliger ses Messieurs a l'avoir enlevée et qu'elle ne consantiroit jamais aucun mariage, pour qui que ce fust, que sa mere et tutrice et ses parans n'y fussent presents. Qu'est aussy veritable qu'il a pris que lad. damoizelle Garreau, estant dans led. logis, avoit tous ses habitz déchirés et son visage sanglant. Lesquels habitz luy furent recousus par une servante demeurant au logis dud. Mazet aud. lieu de la Courtine, aveq laquelle elle fist congnoissance pour avoir demeuré en la maison de Jean Prugnes, marchant de ceste ville d'Aubusson, cousin de lad. Garreau. Que ensuite led. s^r vissenechal, sa troupe et assistans se portarent au chasteau du Mont de Bussege appartenant aud. sieur du Mont, oncle maternei dud. chevallier de Segonzat, sur l'advis qu'ilz heurent que lesd. ravisseurs y avoient conduit lad. dam^{le} Garreau. Ou estant aveq led. depposant ilz ne les y trouverent ny led. s^r du Mont, possesseur dud. chasteau, bien leur fust dict qu'ilz y avoient passé et couché. Quoy voyant, ilz auroient poursuivist leur pointe suivant tousjours la piste et se seroient acheminés jusques au lieu de S^t Esteffe ou ilz coucharent, la nuict estant arrivée. Et le landemain led. s^r vissenechal et sa compaignie s'estant resolus de ce retirer, comme ilz firent, Noble Gilles Robichon, sieur de Poux, conseiller et procureur du Roy en ceste ville d'Aubusson, oncle maternel de lad. dam^{le} Marguerite Garreau, pria le deposant de le suivre aveq M^r François Paradde, preceddant lesmoingt, affin de scavoir et s'enquerir ou lad. dam^{le} Garreau, sa niepce, pouvait estre. Ce que luy ayant accordé il fust, en compaignie du s^r Robichon, du sieur de Chassaignes et led. Parade a la recherche de lad. dam^{le} Marguerite Garreau, de laquelle ayant heu

nouvelle par le nommé Coudert, habitant de la ville de Bord qui luy auroit dict qu'ilz avoient passé par led. lieu et proche lad. ville de Bord et qu'est sur le chemin, les ravisseurs, entre autres le jeune du Mont, oncle maternel dud. chevallier de Segonzat, qui auroit trouvé son fils sur le chemin, l'auroit obligé de leur faire escorte, ainsin qu'il fist. Et la conduisirent de chasteau en chasteau affin d'en faire perdre la piste a ceux qui la suivaient. Et sur l'avis qu'ilz heurent par le s^r des Forsses, beau-frere desd. du Mont, que infaliblement l'on avoit conduit lad. dam^{lle} Garreau, soit au chasteau de Chavaignat ou en celluy de La Vault, desquelz ilz ont la domination, ilz se porterent aud. lieu de Chavaignat. Ou estant, après avoir demeuré longtemps audevant la porte d'icelluy, ilz y entrèrent a force de prieres. Et en mesme temps lad. dam^{lle} Garreau, toutte explorée, ce jetta au col dud. Robichon, son oncle. Et sur ce led. chevallier de Segonzat et ses assistans dirent aud. sieur Robichon, sur l'avis qu'il leur bailla de vouloir mettre lad. Garreau, sa niepce, en liberté jusques a ce qu'il ne sortiroit dud. chasteau, luy pour responce que s'il n'en vouloit sortir par la porte qu'ilz le sortiroient par la fenestre. Ce voyant, par led. sieur Robichon qu'il estoit en un peril esminent de sa vie, a cause desd. menaces ou il y avoit grand nombre de personnes entre lesquelz il entendist nommer entreux s'appellant de l'un a l'autre, sans les congnoistre autrement, led. chevallier de Segonzat, les sieurs du Mont freres, ses oncles, le Cadet de Couffy, le nommé Coudert, de la ville de Bord, le nommé Bingeleix le jeune, de la ville de Croc, le nommé Vedrene, dict Darfeuille de Sallesse, le nommé Ripaille, le surnommé La Viollette, marié cheix Borie, au bourg de Valliere, le sieur de La Balandiere, le Cadet Billiere, le fils dud. Coudert, de la ville de Croc, et plusieurs autres, ilz auroient esté contrains de ce retirer en lad. ville de Bord. Et ayant esté mandés de retourner aud. chasteau de Chavaignat, ilz y seroient revenus. Ou ils auroient encore faict rencontre des dessusd. et du sieur baron de La Villeneuve et Nadaillat, du sieur d'Arfeuille et le Chaslard et plusieurs autres. Ou estans ayans parlementé ensemble, ou estoit aussy le sieur de Lescluze, frere ayné dud. chevallier de Segonzat, qui seroit survenu dans led. chasteau aveq un autre homme incongnu, armés de fusils et pistoletz et espées. Voulans obliger par menaces led. sieur Robichon de faire condessandre lad. Garreau au mariage aveq led. chevallier de Segonzat, il auroit faict responce ne le pouvoir faire que la mere d'icelle Garreau ne fust presente. Et sur ce, se seroit retiré aveq led. s^r de Chasselins, led. Parade et le depposant, de crainte d'estre assassinés en lad. ville de Bord. Et que quelques jours apres estans en lad. ville de Bord il vint un certain personnage a pied demander dans le logis ou ilz estoient logés led. s^r Robichon, procureur du Roy, auquel il dict que les Messieurs qu'il avoit trouvés dans led. chasteau de Chavaignat conduisoient lad. dam^{lle} Marguerite Garreau du costé de la ville de Felletin. Ce qui auroit obligé led. s^r Robichon, icelluy Parade et le depposant de les suivre et furent en leur compagnie jusques a la porte du chasteau du Mont de Bussege ou lesd. ravisseurs menarent lad.

filles et couchèrent. Pendant laquelle journée icelle Garreau estoit en trousse derriere led. sieur de Lescluze, et le lendemain fust mise en trousse derrier led. chevalier de Segonzat qui la conduisirent et menèrent dans le chasteau d'Arfeuille avec led. s^r Robichon qui le retindrent par force. Ou luy depposant les suivit. Lequel entendist le soir, comme ilz disoient publiquement, que sy le prevost et ses archers fussent abordés aud. chasteau de Chavaignat ilz les auroient tous mis en piesses et que sy les affaires ne s'accomodoient pas ilz feroient tout ce qu'ilz pourroient, tant par assassin, meurtre, insandie de feu ou autrement, contre tous les parans de lad. Garreau, laquelle ilz poignarderoient plustot sy elle ne vouloit espouser led. chevalier de Segonzat. Declare en outre que led. surnommé Cadet de Couffy s'estoit muni de plus de vingt livres de poudre et de plond, dans des bezaces, et qu'il avoit blasphemé par plusieurs fois le saint nom de Dieu, que sy les crocquans du Busson ou de Gueret l'attaquoient ou qu'ilz se missent en devoir d'oster d'entre leurs mains lad. Garreau, luy et ses assistans les mettroient tous en piesses faisant le bohème, ce moquant d'elle, disant que comme bohème il la vouloit danser et faire une sarabande. Declarant en outre led. depposant que le nommé Carrabin estoit presant dans les action et conduite luy dict qu'il y avoit des cavalles appartenant aud. s^r de Segonzat, pere dud. chevalier, dont led. s^r de Lescluze son fils ayné, estoit monté sur une, Et que led. sieur de Segonzat pere avoit participé dans icelle action, sans quoy elle ne fust arrivée. Qui est tout ce qu'il a dict scavoir desd. faicts. Et luy ayant faict lecture de sa deposition a dict estre veritable et ne scavoir signer.

Lad. information decrettée contre les sieurs du Mont freres, le Cadet de Couffy, La Balaudiere, Coudert, de la ville de Croc, et son fils, le cadet Billiere, Carrabin, fils du nommé Bingeleix, Jean Vedrenne, de prinze de corps, le seiziesme octobre m^{re} cinquante deux.

Extraict des Registres du greffe de la Conciergerie du Palais à Paris

Du premier febvrier mil six cent soixante six.

M^{re} François du Pouget, chevalier, seigneur de Nadaillac, etc.

M^{re} François d'Arfeuille, escuyer, sieur dud. lieu se sont rendus volontairement prisonniers ez prison de la conciergerie aux fins de l'entherinement des lettres de remission et abolition par eux obtenues de Sa Majesté et ont signé. *Signé* : LE BOURSIER.

Extrait des registres de parlement

Veu par la cour le proces criminel instruit par le visseneschal de la Marche, Montaignu et Combraille, à la requeste de damoiselle Marie Robichon, veufve de François Gareau, sieur de la Bruzarctte, pour raison de l'enlevement de damoiselle Marie Garreau, sa fille, demandresse et accusatrice, contre François du Pouget, escuier,

sieur de Nadaillac, et François d'Arfeuille, escuier, sieur du Chalard, Ollivon Laron et autres deffendeurs et accusez, lettres de remission obtenues en la Chancellerye par lesd. du Pouget et d'Arfeuille au mois de janvier mil six cents soixante-cinq, leues en la grande chanbre l'audiance tenue le premier febvrier mil six cents soixante-six, en la presence des dicts du Pouget et d'Arfeuille qui en auroient advoué le contenu et requis l'entherinement, arrest du premier febvrier audit an, portant que lesdictes lettres et informations seroient communiquées au procureur general du Roy et copies d'icelle baillées a la partie civile sy aucune y avoit pour fournir ses moyens d'obreption et subreption dans le temps de l'ordonnance, et lesdicts du Pouget et d'Arfeuille ouys et interrogez sur lesdictes lettres par le conseiller rapporteur desdictes informations, interrogatoires prestez pardevant ledit conseiller par lesdicts du Pouget et d'Arfeuille le premier febvrier mil six cents soixante-six, contenant leurs responses, concessions et denegations, requeste de Maistre François Garreau, sieur de la Salle, conseiller du Roy, esleu en leslection de la Marche, demeurant a Aubusson, cessionnaire de ladicte damoiselle Marguerite Robichon (*blanc*) veufve dudict defunct Garreau, et cy-devant tutrice de ladicte Garreau sa fille, et a present femme de Claude Ridelet escuier sieur de Chavagnac, employés pour moyens d'obreption et subreption contre lesdictes lettres, requeste desd. du Pouget et d'Arfeuille employez pour responses, production des partyes, conclusions du procureur general du Roy et ouys et interrogez en lad. Cour lesdicts du Pouget et d'Arfeuille sur les cas a eux imposez, et contenu ausdictes lettres dont la teneur ensuict, Louis, par la grace de Dieu Roy de France et de Navarre. A tous presens et a venir salut, Nous avons receu l'humble supplication de François du Pouget, escuier sieur de Nadaillac, et de François d'Arfeuille, escuier sieur du Chalard, contenant que le sieur de Segonzac, cadet de la maison, appelé le chevalier de Segonzac leur amy comun leur avoit faict entendre que les frequentes visittes et entretiens qu'il avoit eu avec la damoiselle Buxerette de la ville d'Aubusson et l'amitié que la dicte damoiselle luy avoit témoignée avoir pour luy l'auroit obligé a luy parler de mariage ainsi qu'il avoit faict auquel ladicte damoiselle entendoit volontiers. Mais que sa mere et ses parens n'aprouvoient sa recherche et luy auroient dict qu'il falloit qu'il la fist enlever et qu'elle favoriseroit son enlevement, après lequel sa dicte mère et ses parents seroient obligez de donner leur consentement pour leur mariage. Ausquelles parolles les supplians adjoustans foy, et les croyans veritables ils seroient a sa priere montez a cheval et partis avec ledit Segonzac aussy a cheval, et quelques autres du chasteau de Segonzac sa demeure ordinaire distant de trois lieues de la dicte ville du Busson accompagnez de leurs valets Ez faux bourgs de laquelle estant arrivez le troisieme jour d'octobre de l'année mil six cents cinquante-deux, et advertis que ladicte damoiselle entendoit vespres dans l'eglize des relligieux recollez scituée dans led. faux bourg, ils l'attendirent a la porte de ladicte eglise d'où incontinent apres quelle en fust sortie, elle fust prise par un

de leurs vallets qui la porta entre ses bras, et la mist au-devant d'un de leurs autres vallets qui estoit a cheval, Et dans ce mesme temps lesdicts supplians mirent leurs pistolets a la main sans autre dessein que pour intimider ceux qui viendroient leur faire resistance et empescher ledict enlevement. Et d'abord se retirerent emmenant avec eux lad. damoiselle. Laquelle au partir de la fust conduite au lieu de Chavaniac et quelques jours apres au chasteau de La Ville-neufve, maison dudict sieur du Pouget, distant de deux lieues de de lad. ville du Busson, ou les supplians la mirent ez mains de la dame femme dud. sieur du Pouget pour connoistre sy son dessein estoit d'espouser ledit sieur de Segonzac. Et ayans reconnu qu'elle ne vouloit en aucune façon ouir parler de l'espouser, et qu'elle avoit des sentimens tous contraires a ceux que led. sieur de Segonzac leur avoit fait entendre, lesdicts supplians remirent ladicte damoiselle ez mains de ses plus proches parens apres l'avoir traictee avec toute sorte d'honneur et civilité pendant le temps de sa detention, ainsy qu'elle en demeurera d'accord, Et laquelle a esté mariée a un gentilhomme de tres bonne condition, Duquel enlevement neantmoins ayant esté informé par le visseneschal de la Marche au siege de Gueret a decreté prise de corps contre lesdicts supplians. Pardevant lequel ils ont esté ouis et interrogez, Et ne s'est fait depuis aucunes poursuites, Neantmoins dans le doubte que les dicts ont que quelqu'uns de leur malveillance voulussent se prevaloir contre eux de ladicte action et les inquieter pour raison de ce, ils ont esté conseillez de se rendre en nostre ville de Reims ez prisons de laquelle ils se sont rendus volontairement prisonniers, pour jouir de la grace que Nous avons accordée en faveur de nostre sacre et premiere entrée en lad. ville; Laquelle les supplians ont esté jugez meriter par les sieurs Commissaires a ce par nous deputtez qui les ont eslargis d'icelles apres les avoir ouys et interrogez sur le fait cy-dessus par leur ordonnance du cinquiesme juin dernier a la charge d'en obtenir nos lettres d'abolition. Lesquelles ils nous ont tres humblement suppliez leur vouloir accorder Scavoir faisons, que voullant preferer misericorde a rigueur de justice, Nous avons ausd. supplians en faveur et consideration de Nostre Sacre et premiere entrée en nostred. ville de Reims quicté, remis esteint et aboly et de Nostre grace speciale, pleine puissance et autorité royalle, quittons, remettons, esteignons et abolissons le fait et cas cy dessus exprimé avec toutes peynes et amandes corporelles, criminelles et civiles que lesdicts supplians ont et auroient pour ce encourus envers nous et justice, mis et mettons au neant toutes proceddures, deffaults, contumaces, sentences et jugemens qui pourroient estre intervenus. Et en consequence a iceux supplians remis et restituez, remettons et restituons en leur bonne fame et renommée en leur pays et leurs biens non d'ailleurs confisque, satisfaction prealablement faicte a partye civile cy fait n'a esté et s'il y eschet. Imposons sur ce silence perpetuel a nos procureurs generaux, leurs substituts presens et a venir et tous autres. Sy donnons en mandement a nostre Seneschal de Gueret, ou son Lieutenant criminel et gens tenans le siege audit lieu Que nos pre-

sentes lettres de grace, remission et abolition ils ayent a entheriner, et du contenu en icelles faire souffrir et laisser jouir et user lesdicts supplians plainement, paisiblement et perpetuellement, cessans et faisans cesser tous troubles et empeschemens nonobstant toutes choses a ce contraires, ausquelles avons desrogé et desrogeons par ces dictes presentes en faveur de nostre sacre et couronnement Car tel est nostre plaisir, Et affin que ce soit chose ferme et stable, Nous avons fait mettre nostre scel a ces presentes sans en autre chose nostre droict et l'autrui en toutes. Donné a Paris au mois de janvier l'an de grace mil six cent cinquante-cinq et de nostre regne le douziesme, signé Louis et sur le reply, par le Roy, Phelippeaux, et a costé visa rolé et scellées du Grand Sceau de cire verte. Tout considéré.

Dict, A. C. Ch^e. Que lad. Cour a enteriné et entherine les Lettres de remission et abolition obtenues par lesdicts du Pouget et d'Arfeuille, pour jouyr par eux du contenu en icelles selon leur forme et teneur, Et neanmoins les condamne solidairement en douze cens livres pour servir d'aumosne au pain des pauvres prisonniers de la Conciergerie du palais et en tous les despens du proces. Faict en parlement le vingt-septiesme jour de mars mil six cent soixante-six.

Signé à la copie : Du Puy (1).

(1) Archives de la Creuse, E. 923.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

L'ABBÉ PAULIN BOUTEILLER

L'abbé Paulin Bouteiller, dont M. Toumieux a tenu à associer le nom au sien en tête de ses recherches sur la seigneurie de La Villeneuve, est né à La Souterraine, le 24 janvier 1839. Ordonné prêtre *extra tempora* le 24 janvier 1862, il fut nommé vicaire de Saint-Yrieix (Haute-Vienne), au mois de mars de la même année. Transféré à Vallière, dont son oncle Sylvain Bouteiller était curé depuis 1856, au mois de décembre 1865, il y exerça les fonctions de vicaire pendant une quinzaine d'années. Il quitta Vallière pour devenir curé du Vigen, près Limoges, en 1881 et mourut dans cette cure le 17 juillet 1887, à l'âge de quarante-huit ans.

Grâce à l'obligeance de son frère et à l'entremise de M. l'abbé Paulique, ancien curé de Saint-Yrieix-la-Montagne (Creuse), aujourd'hui curé de Bussière-Poiteviné (Haute-Vienne), je suis en possession des notes accumulées par ce laborieux ecclésiastique; j'y ai puisé les éléments de la notice sur Vallière, qui fait suite à la brochure que M. Pérathon a consacrée au colonel Bord (1), et M. Toumieux, à qui je les ai prêtées, y a trouvé plus d'un document pour son étude sur la seigneurie de La Villeneuve. Je paie notre dette commune en consacrant ces quelques lignes au souvenir d'un travailleur modeste, mais consciencieux et désintéressé, qui n'a pas eu la satisfaction de mettre la dernière main à une œuvre historique longtemps caressée.

(1) Limoges, V^e Ducourtieux, 1896.

Le goût pour les recherches d'érudition s'éveilla de bonne heure chez Paulin Bouteiller, car je trouve dans ses papiers un petit mémoire, daté du 10 novembre 1862, qui est intitulé : *Quelques notes sur l'église de Saint-Yrieix et son chapitre*. Ce mémoire est d'ailleurs un simple résumé d'un factum imprimé à l'occasion d'un procès en 1767 et il ne tire à conséquence que comme indice de la direction précoce de ses études. A la suite, il a décrit les trois cloches de l'église de Saint-Yrieix et relevé soigneusement leurs inscriptions : chemin faisant, il nous apprend qu'il a profité des réparations faites à la charpente au mois de mai 1863, pour examiner tout à l'aise les deux plus grosses. Toutefois, à en juger par ce qu'il a laissé, il ne semble pas avoir poussé bien loin ses recherches sur l'intéressante petite ville où le hasard de la carrière le fit résider de 1862 à 1863. J'en dirai autant en ce qui concerne sa ville natale. Ses papiers contiennent un assez grand nombre de fiches sur La Souterraine, mais ce recueil auquel il ne semble avoir songé qu'à la fin de sa trop courte carrière est sans importance (1).

En somme, c'est sur Vallière et les environs de Vallière qu'il a consacré ses recherches d'érudition (2). A quelle époque les a-t-il commencées ? Je ne saurais le dire. Entré en relation avec lui en 1874, à une époque où j'étais encore sur les bancs du lycée Charlemagne, je lui servis d'intermédiaire pour connaître ce qu'il pouvait y avoir à la Bibliothèque et aux Archives nationales sur le sujet qui l'occupait, et ce n'est pas sans mélancolie que je retrouve dans ses papiers une liasse de mes lettres, dont la première est du 17 mai 1874 et la dernière du 21 février 1879. Mais il doit beaucoup plus à l'obligeance extrême de M. Louis Duval, archiviste de la Creuse, qui lui permit de consulter, sans quitter le presbytère de Vallière, les nombreux documents des archives de Guéret (notamment les papiers de la famille du Pouget de Nadaillac), qui pouvaient l'intéresser (3). Pierre de Cessac, le regretté président de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse,

(1) Je note en passant que, le 29 juin 1883, il fit communiquer à la Société archéologique du Limousin, une matrice de sceau de l'officialité de Limoges trouvée à La Souterraine. *Bulletin*, XXXII, 332.

(2) Beaucoup de notes et de copies prises par lui se rapportent au couvent de Blessac et au chapitre de Moutier-Roseille.

(3) A la fin de sa vie, étant curé du Vigen, près de Limoges, il put utiliser les documents des archives de la Haute-Vienne, notamment le fonds Bosvieux, et M. Alfred Leroux ne fut pas moins obligeant pour lui que l'avait été M. Louis Duval.

se mit aussi fort courtoisement à sa disposition dès le 9 février 1874. Je ne puis résister à la tentation de citer l'extrait suivant d'une lettre que ce dernier lui écrivait le 25 septembre 1877, car je crois qu'on ne le lira ni sans intérêt ni sans profit.

« Je ne connais pas de cartes féodales et j'ignore s'il en existe. M. de Caumont a souvent recommandé d'établir de ces sortes de cartes en se servant des seuls documents antérieurs au douzième siècle ; Mais jamais je ne lui ai entendu en citer, d'où je conclus que, s'il en existe, il doit y en avoir fort peu, puisqu'elles lui ont échappé. Je ne puis que vous approuver dans votre pensée d'introduire dans votre carte les ruines romaines, et à ce propos je vous serai fort obligé de m'indiquer celles que vous connaissez. Je suis chargé par la commission ministérielle de dresser les cartes du département à l'époque de la conquête de Jules César et du cinquième siècle. Ces débris doivent figurer sur la seconde. J'aurai soin, soyez en convaincu, de citer votre nom pour les documents que je tiendrai de vous. C'est un acte de loyauté duquel nous ne nous sommes jamais départi et qu'il est même d'usage aujourd'hui parmi les savants de pousser à l'extrême. Toutes les notes et les ouvrages que j'ai sont à votre disposition. Vous pourrez prendre tout ce que vous voudrez dans ces notes, bien que j'aie été plusieurs fois dupe et qu'on ait publié sous sa propre signature des notes entièrement de moi et que j'avais confiées comme renseignements. Seulement il me paraît difficile de porter tout cela à Guéret. Il serait plus simple que vous vinssiez consulter tout cela ici (au Mouchetard). J'aurais notes et bibliothèque sous la main et il me serait plus facile de répondre à vos demandes ».

Il va sans dire qu'avant de s'inquiéter de ce que pouvaient lui offrir les dépôts publics ou privés de Paris, de Guéret et plus tard de Limoges, Paulin Bouteiller avait patiemment compulsé, copié ou analysé les documents qu'il avait à sa portée à Vallière et dans les environs (archives de la mairie, archives des notaires, papiers de famille, etc.). Le jour vint où il put tracer le cadre de son livre. Ce cadre est extrêmement large, et comme il renferme en lui-même, à côté d'un enseignement général, des faits précis, je crois utile de le publier tel que je le trouve dans ses papiers :

VALLIÈRES (1), paroisse de la Haute-Marche; son histoire religieuse, féodale, civile et géographique avant 1789.

Introduction.

PREMIÈRE PARTIE : Histoire religieuse.

Site et description de l'église. — La paroisse et le prieuré de Saint-Martin; son union à Saint-Martial de Limoges. — La cure ou vicairie perpétuelle; influence et mission du curé. — La communauté des prêtres, chapelains ou filleuls communalistes : origine; organisation; influence par leur présence continue dans la famille; floraison de cette institution au seizième siècle. — L'établissement du séminaire et les communalistes. — Les vicairies : Notre-Dame; Saint-Jean; Saint-Jacques; Saint-Cosme et Saint-Damien. — Le temporel de la cure et de la communauté : directe; terrier de 1574; dénombrement et déclarations de 1547 et 1691. — Dîmes : comment elles étaient partagées au seizième siècle. — Petites annales de la paroisse (depuis 1400). La paroisse pendant la Révolution. — Dix-neuvième siècle; liste des curés et vicaires.

Paroisse de Saint-Séverin; origine probable; petites annales; suppression de la paroisse par le Concordat; suppression de la commune en 1815.

Dévotions diverses : confréries, reinages, usages divers.

DEUXIÈME PARTIE : Histoire féodale et civile.

Première section : Vallières à l'époque gallo-romaine et avant la féodalité. Le *vicus Vallariensis*; les monnaies et triens d'or de Vallières; le *terminus Vallariensis* et la charte mérovingienne de 631; la *vicaria Vallariensis*; le *Montile securum*; établissements existants à cette époque; lieux où l'on rencontre des briques gallo-romaines.

Deuxième section : Organisation du système féodal dans la contrée au neuvième siècle; les comtes de la Marche, les vicomtes d'Aubusson. — La baronnie de la Borne; son importance et son étendue probable au treizième siècle; ses mouvances connues : Aubepeyre, Arfeuille, Saint-Avit, Ayen, Beaumont, Confolent, Hautefaye, Saint-Marc-à-Frongier, Saint-Quentin, Vidignat, Villejus; outre les droits de haute, moyenne et basse justice dans la châtellenie, les barons de la Borne avaient droit d'appel des justices seigneuriales de leur mouvance devant le sénéchal de la Borne; preuves de ce droit. — Démembrements divers et successifs de la baronnie de la Borne : la Feuillade, le Monteil-au-Vicomte, la Villeneuve.

Troisième section : la féodalité à Vallières depuis le quinzième siècle. Seigneuries dont le manoir était dans le territoire de Vallières : la Villeneuve, son étendue, ses divers seigneurs : les d'Aubusson, les du Pouget de Nadaillae, notices et généalogies. — La Farge, son étendue, ses divers

(1) Je respecte, à contre-cœur, l'orthographe de l'auteur; mais je tiens, pour ma part, qu'il faut écrire Vallière comme le fait l'administration des Postes, et non Vallières comme le fait la municipalité.

seigneurs, *Guillelmus de Fargia*, les de Magnac, le comte de la Marche, les barons de la Borne, les de Vivonne, les de La Roche-Aymon, les du Pouget de Nadaillac.

Châtellenies et seigneuries dont le siège était hors de Vallières : châtellenies royales d'Aubusson et de Felletin, seigneuries d'Aubepeyre, de l'Arfeuillère, de Banissette, de Saint-Marc-à-Frongier, de la Mouline, de Poux. Petites justices; fiefs divers : leur multiplication au dix-septième siècle.

Organisation judiciaire.

Organisation militaire : arrière-ban, guet, milice.

Organisation de la propriété : concessions territoriales par les seigneurs, accensements, censives, redevances attachées à la terre, servage réel et non personnel, affranchissements.

Organisation de la famille : communautés.

Organisation de l'impôt : élection de Guéret; collectes de Vallières : le Bourg, Pimpérigeas, Essarteaux, Montoursy, Saint-Séverin; élection de Bourganef et collecte de Lavaud-Hugier en Poitou. Les collecteurs, formation des rôles, levée de la taille, dépenses des collecteurs d'après leurs registres ou agendas. Les impôts à diverses époques, notamment en 1789, comparaison avec les impôts d'aujourd'hui.

Organisation communale : la commune de la Borne (1265); la bailie de Masvaudier, son origine, son étendue; s'il y a eu un château à Masvaudier? charte concédée par Jean de Bourbon, comte de la Marche, le 25 janvier 1363; analyse de cette pièce, malheureusement incomplète; les consuls, mode de nomination au dix-septième siècle; cession de Masvaudier au duc de la Feuille avec la vicomté d'Aubusson par Louis XIV.

Syndics paroissiaux; attributions; liste chronologique.

Appendice : le canton de Vallières, formation, histoire, suppression (1789-1801).

TROISIÈME PARTIE : Géographie et statistique.

Aspect général, nature du sol, produits. — Agriculture : calcul des grains d'après la dîme; terresensemencées (au-dessous de la réalité) d'après les rôles de la taille; produit de chaque sétérée de terre à blé; prairies, pacages; nombre des charrues à bœufs autrefois et aujourd'hui; comparaison de la culture dans le domaine de la Villeneuve autrefois et aujourd'hui; prix des animaux au seizième siècle.

Diverses mesures de superficie; mesures des grains; liste avec le poids de chacun.

Industrie : prix des journées au dix-huitième siècle; notes sur l'émigration, son développement au dix-septième siècle. — Routes et voies de communication. — Population autrefois et aujourd'hui. — Lieux disparus. — Lieux actuels : monographie de chacun d'eux.

Appendices : 1° Liste des prêtres communalistes.

2° Liste des reinages pendant cinq ans.

3° Liste des personnes inhumées dans l'église.

4° Pièces justificatives.

Il s'en faut de beaucoup, malheureusement, que la mort ait laissé à Paulin Bouteiller le temps de remplir le cadre qu'il s'était tracé. Cependant les monographies de tous les villages de la commune de Vallière sont rédigées, et en y joignant la liste des communalistes et celle des personnes inhumées dans l'église, la statistique comparée de la population et quelques autres fragments en état de voir le jour, ou pourrait publier, sous le nom de l'abbé Bouteiller, une petite histoire de Vallière qui ferait honneur à sa mémoire et qui formerait une excellente contribution à l'histoire locale de la Creuse, encore à peine ébauchée. Puisse cette publication se réaliser un jour!

Il me reste à parler d'une brochure anonyme, dont l'abbé Bouteiller est l'auteur, et qui est, si je ne me trompe, le seul ouvrage qu'il ait fait imprimer. Cette brochure a pour titre : *Première réponse à M. V. Maingonnat. Examen critique de la brochure relative à Notre-Dame de la Borne* (1). Elle se compose d'une feuille (seize pages), paginée en chiffres romains, sans nom d'éditeur, sans date de publication, imprimée à Limoges chez Chapoulaud, comme l'indique la déclaration qui est au bas de la page xv. A cette même page se lit la signature : *Un pèlerin qui ne veut pas qu'on lui en conte*. L'auteur nous apprend, dans une note de la page iii, que cet opuscule devait être publié à la suite d'une notice sur la chapelle de la Borne, notice achevée ou à peu près, mais que, désirant retarder le plus possible la publication de la notice, dans l'espoir de trouver de nouveaux documents, il s'est décidé à faire paraître séparément cette première réponse comme introduction à la notice. Il résulte d'une correspondance trouvée dans les papiers de l'abbé Bouteiller que cette brochure a paru dans les premiers jours du mois d'avril 1874; elle était destinée à réfuter une autre brochure, due à Victor Maingonnat, juge honoraire, sur le même sujet, parue à la fin de l'année 1873 (2).

(1) J'exprime ici tous mes remerciements au savant et aimable président de la Société historique et archéologique du Limousin, M. le chanoine Arbellot, qui a bien voulu me communiquer l'exemplaire qu'il possède de cette brochure devenue fort rare.

(2) Cette brochure, que je n'ai pas vue, porte, d'après l'abbé Bouteiller, le titre suivant : *Les anciens Bénédictins de Chambon; Notre-Dame de la chapelle de la Borne; Charles d'Aubusson; le prieuré de Saint-Michel-de-Veaze; la cella camera du prévost de Chambon au village de Chasselaine; le frère Viarsat, chambrier du couvent en 1522.* » Victor Maingonnat avait déjà publié dans les numéros des 16, 23 juin, 7 et 14 juillet 1872 du *Mémorial de la Creuse* un article intitulé : *La chapelle de Notre-Dame de la Borne; sa légende; le château de la baronnie; le testament de Jeanne d'Aubusson*. La brochure que vise l'abbé Bouteiller doit être un tirage à part d'un autre article paru dans le même journal en décembre 1873.

A l'occasion d'un pèlerinage solennel à la chapelle de Notre-Dame de la Borne, le *Mémorial de la Creuse* avait réimprimé partiellement, en novembre 1873, un travail de l'abbé Roy-Pierrefitte (1), où ce dernier attribue la fondation de la chapelle à Charles d'Aubusson, baron de la Borne, décapité à Paris le 23 février 1533, qui, d'après la légende, aurait fait vœu d'ériger ce monument au moment où il allait être englouti dans un marais du voisinage. Or, un acte de 1504, produit par V. Maingonat, mentionne cette chapelle, ce qui détruit la légende, au moins en tant que s'appliquant à Charles d'Aubusson. Mais cet acte de 1504, V. Maingonat l'avait, dès 1862, communiqué à l'abbé Roy-Pierrefitte, qui, dans une note parue en juillet de cette année dans la revue éphémère *La Marche*, reconnaît loyalement que « à moins qu'un vice de construction n'ait forcé de remplacer le premier édifice par celui qu'on voit aujourd'hui, il faut reculer d'un siècle l'existence du seigneur de la Borne qui fonda la chapelle de Notre-Dame. Ce seigneur qu'une ancienne tapisserie représente près du marais dans lequel il faillit perdre la vie, à genoux et découvert, dans la posture d'un suppliant, tenant au bras la bride de son cheval couvert de fange et fixant les yeux sur la sainte Vierge qui paraît, avec l'Enfant-Dieu, au-dessus d'un nuage (2) ». La brochure de V. Maingonat et celle de l'abbé Bouteiller n'ont pas fait faire un pas à la question ; elles n'ont d'autre intérêt aujourd'hui, à mon sens, que d'être des raretés bibliographiques (3). On peut regretter en revanche que l'abbé Bouteiller n'ait pas publié la notice sur la chapelle de la Borne qu'il avait préparée et qui figure dans ses papiers, rédigée en forme et datée du 2 février 1874 ; elle est certainement supérieure, même au point de vue descriptif, à l'étude que nous a donnée depuis M. Albert Mazet et que MM. Pérathon et Toumieux se sont contentés de reproduire.

Antoine THOMAS.

(1) *Notre-Dame de la Borne* (Guéret, imp. Betouille, in-8 de 6 pages), extrait de l'*Echo de la Creuse*, 1861, n° 19. Ce travail est comme une seconde édition du chap. IX de ses *Notes historiques sur le culte de la sainte Vierge dans le diocèse de Limoges*, parues en 1838 (Limoges, imp. Chapoulaud).

(2) *La Marche* (Guéret, Poly), 1^{re} et 2^e année, p. 289.

(3) Leur existence même a échappé à M. Albert Mazet, auteur d'une brochure, élégamment illustrée, qui a pour titre : *La Borne et la chapelle Notre-Dame* (Paris, Morel, 1883). MM. Pérathon et Toumieux, auteurs d'une étude plus récente : *la baronnie de la Borne* (Guéret, 1898, extrait des *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*, citent l'article de V. Maingonat, mais non la brochure anonyme de l'abbé Bouteiller.

ESSAI DE CLASSIFICATION
DES
ANCIENNES PORCELAINES DE LIMOGES

SAINT-YRIEIX, SOLIGNAC, ETC.

CONSERVÉES

AU MUSÉE NATIONAL ADRIEN DUBOUCHÉ

Suite (4)

FABRIQUE RUAUD. — La fabrique Ruaud est la suite de la fabrique Monnerie sur laquelle on trouvera quelques détails aux pages 711 et ss. du t. XL.

M. Jean-Baptiste Ruaud, associé avec MM. Nénert et Latrille, s'occupait activement de l'extraction des matières premières, lorsque en 1829, il commença à se livrer à la fabrication de la porcelaine dans un établissement où M. Martin est aujourd'hui installé. Vers 1832, il laissa cette première fabrique à M. Latrille et en 1833, il prit à sa charge l'ancienne fabrique Monnerie qu'il passa bientôt à M. Lelut pour la reprendre un peu plus tard (1840). M. Ruaud, auxquels ses deux fils donnaient un intelligent et actif concours, quitta définitivement la fabrication en 1869.

Après M. Ruaud, la fabrique passa entre les mains de M. Jules Parant, puis de MM. Pinot et Barbaud ; la fabrication cessa tout à fait alors. Aujourd'hui, M. Léobon Parant a loué une partie de l'ancienne fabrique Ruaud et y a installé des magasins de matières premières et de pâtes.

(1) Voir le *Bulletin de la Société archéologique*, t. XXVII, XXVIII, XXXIX, XL et XLI.

Voici comment s'exprime le rapport du jury central de l'Exposition de l'industrie française en 1844, au sujet de la fabrique Ruaud :

« La manufacture de M. Ruaud, qui fait aussi avec MM. Nénert et Latrille le commerce des matières à porcelaine, est montée très en grand : elle occupe deux cents ouvriers (1), qui seraient en plus grand nombre si une machine à vapeur, de la force de dix chevaux, ne leur épargnait beaucoup de main-d'œuvre.

» M. Ruaud a deux fours, il livre annuellement au commerce 300,000 kilos de pâte et de couverte et à la consommation intérieure pour 350,000 francs de porcelaine blanche, parmi laquelle se trouvent un grand nombre de ces pièces épaisses, en tasses et soucoupes pour les limonadiers, en assiettes pour les restaurateurs : il fait ces dernières au moyen d'un calibre qui s'abaisse verticalement sur l'intérieur de l'assiette, ainsi que je l'ai vu pratiquer à Montereau pour la demi-porcelaine.

» Sa porcelaine est dans les qualités et conditions de celle qui est fabriquée à Limoges sur les mêmes principes. Le jury accorde à M. Ruaud une mention honorable. »

M. Ruaud exposa en 1849 (2). Voici la mention qui lui est consacrée dans le rapport d'Ebelmen :

« La manufacture de M. Ruaud est, après celle de M. Alluaud, l'une des premières de la contrée qui entoure Limoges, et où l'on fabrique, par année moyenne, pour 3,500,000 francs environ de porcelaine. Les produits fabriqués par M. Ruaud entrent dans ce chiffre pour 230,000 francs environ. Son établissement renferme une machine à vapeur, de la force de six chevaux environ, pour le broyage des matières ; deux fours, dont l'un de grande dimension, il applique le système de cuisson à la houille inventé par M. Vital-Roux. Il occupe environ deux cents ouvriers.

» M. Ruaud se recommande à la bienveillance du jury par les efforts constants qu'il a fait pour perfectionner la fabrication de la

(1) D'après l'*Etat nominatif des fabricants et chefs d'ateliers* (industrie de la porcelaine) pour 1864, pièce conservée aux archives de la Haute-Vienne, le nombre le plus élevé des ouvriers (hommes ou femmes) constaté pour cette année à la fabrique Ruaud fut de 84. La fabrique Alluaud qui au point de vue du nombre du personnel tenait le premier rang employait 128 ouvriers hommes et femmes. Il est probable que le rapporteur de 1844 comprenait le personnel au moulin dans le chiffre indiqué.

(2) La fabrique dont nous nous occupons est ainsi désignée dans le rapport du jury central : MM. Ruaud, fabricant de porcelaine à Limoges, et Lachassagne, décorateur, à Paris, rue Meslay, 53.

porcelaine. Il a essayé la cuisson à la tourbe et diverses modifications du procédé de cuisson au bois.

» M. Ruaud exploite, sous la raison sociale Ruaud neveu et Latrille, d'importantes carrières de kaolin et de feldspath qui lui permettent de livrer annuellement à la consommation intérieure ainsi qu'en Belgique, en Espagne et en Russie, environ 3,000,000 de kilogrammes de matière à porcelaine dont la valeur est de 350,000 à 400,000 francs. La couverte, qui provient de ces exploitations, est très recherchée des fabricants de porcelaine.

» Le jury, voulant donner une preuve de son intérêt à la fabrication limousine, décerne à M. Ruaud une médaille de bronze ».

Les extraits que l'on vient de lire témoignent que M. J.-B. Ruaud était animé du désir du progrès. C'est lui qui, le premier à Limoges, a songé à appliquer la mécanique à la fabrication de la porcelaine. Ce fait a été très nettement indiqué dans un article publié à propos de l'exposition du Centre de la France à Limoges en 1858, dans une modeste feuille de province, *l'Echo de Vézère* de Périgueux. Le passage suivant est à reproduire :

« J.-B. Ruaud, que nous avons signalé pour les premières tentatives de cuisson à la houille, expose une porcelaine courante qui dénote sa longue expérience. Il avait le premier il y a quelques années, tenté la fabrication à la mécanique et il avait réussi pour les tasses. Si plus tard la machine vient en aide à la main de l'ouvrier, nous prenons date de la tentative de M. Ruaud. »

Ce n'est pas assez dire et pour être juste envers la mémoire de M. J.-B. Ruaud il faut ajouter que, à son usine, la marche et le battage de la pâte se faisaient à l'aide de la machine à vapeur dont il a été question. Le combustible employé était la tourbe tirée de nos contrées. La Société d'agriculture de la Haute-Vienne, voulant encourager une tentative, dont l'un des premiers résultats avait été d'offrir une ressource nouvelle à nos campagnards, offrit une médaille d'or à M. Ruaud.

Il ne faut pas oublier d'autre part que le façonnage de l'assiette à la croute et par le calibrage a été le point de départ de la fabrication mécanique. Or, il semble bien aujourd'hui que c'est à l'usine Ruaud que ce procédé a été d'abord en usage dans notre milieu manufacturier.

Quant à la cuisson à la houille, les efforts longuement suivis de M. J.-B. Ruaud pour la rendre pratique et la faire adopter à Limoges sont connus déjà et ils ont été constatés par tous les spécialistes; à côté du témoignage d'Ebelmen, l'éminent directeur de Sèvres, je rappellerai ceux de quelques-uns de nos compatriotes, praticiens consommés qui ont laissé chez nous le souvenir de leur

grande habileté industrielle. Parmi ces derniers je me contenterai de citer Léon Sazerat (1).

Mais jusqu'ici, on n'a peut-être pas fait ressortir assez nettement l'importance du rôle joué par J.-B. Ruaud dans l'adoption d'un système de cuisson qui a eu une influence si heureuse sur le développement de l'industrie porcelainière. Voici à ce sujet quelques détails inédits et qui me semblent de nature à intéresser le lecteur (2).

Il est inutile de rappeler ici les tentatives faites à Paris et dans le Nord de la France, à la fin du XVIII^e siècle, pour cuire la porcelaine à la houille. Je dirai seulement que ces essais eurent beaucoup plus de suite et d'importance que l'on ne serait tenté de le croire au premier abord ; il ne faut pas oublier qu'au nombre des raisons que le gouvernement de l'ancien régime faisait valoir, toutes les fois qu'il prenait des mesures tendant à entraver la fabrication de la porcelaine, qui semblait alors devoir se développer dans la capitale et ses alentours, il ne manquait jamais de faire valoir la crainte de rendre fort difficile l'approvisionnement en bois de Paris. Les fabricants parisiens devaient donc penser que la conquête d'un nouveau mode de cuisson leur donnerait une certaine indépendance ; cette raison, en dehors d'autres considérations d'un ordre plus technique, était bien de nature à leur inspirer un véritable intérêt

(1) Voyez l'*Almanach limousin* de 1862, p. 74.

(2) Je tiens la plupart de ces détails de M. Ruaud fils, qui a mis la plus grande complaisance à me renseigner.

En relisant les épreuves de ce travail, je m'aperçois que j'ai omis de citer un passage très intéressant du substantiel article publié en 1873 par M. Paul Ducourtieux dans l'*Almanach limousin* ; les détails que l'on y trouvera compléteront ceux que j'ai pu moi-même recueillir. Voici ce passage :

« En 1835, M. Ruaud fut prié d'aller expérimenter, dans la fabrique de Conflans, le système fumivore que venait d'inventer M. Lefroy, ingénieur en chef des mines. Les expériences furent faites dans un four de douze pieds, en présence des personnes qui s'intéressaient le plus à la solution du problème, entre autres, de MM. Brongniart, directeur de la manufacture de Sèvres, Peclet, Dumas, Alluaud et Pouyat ; dix-sept fournées, dont dix à la houille, quatre au bois et trois à la tourbe furent cuites ; celles à la houille furent très belles et offrirent une importante économie.

« De retour à Limoges, M. Ruaud continua ses expériences du système Lefroy dans sa fabrique de la route de Paris, et, malgré la mauvaise qualité du combustible qu'il était forcé d'employer, il obtint de bons résultats... »

M. Ducourtieux ajoute que M. Ruaud n'a pas cessé de cuire à la houille jusqu'à l'adoption de ce mode de cuisson à Limoges.

pour les tentatives qu'ils voyaient faire en vue de la résolution du problème de la cuisson à la houille (4).

C'est en 1834 que furent tentés à Limoges les premiers essais de cuisson à la houille. J.-B. Ruaud s'en occupa avec beaucoup de zèle. Ce fut grâce à son activité, que M. Lefroy, ingénieur, auteur d'un système qui présentait des avantages, mais offrait trop de complication, put faire des essais qui donnèrent de bons résultats. Mais le procédé de M. Lefroy paraissait être difficilement applicable dans les conditions ordinaires de l'industrie.

Un peu plus tard, un ingénieur belge M. Merckens, qui désirait faire expérimenter un système de cuisson à la houille, dont il était l'inventeur, vint à Limoges; il entra en relation avec J.-B. Ruaud qui chercha à rendre nos fabricants favorables à un projet aussi intéressant, mais il trouva peu d'écho; par ses soins des essais eurent cependant lieu dans un petit four de la fabrique Ollivier, située sur l'emplacement actuel du jardin du Champ-de-Juillet.

En présence de la froideur de ses collègues, J.-B. Ruaud donna à M. Merckens le conseil de se rendre à Noirlac, à la manufacture de M. Vital-Roux, il l'accrédita près de cet industriel avec lequel il avait les meilleures relations; bientôt le problème était résolu et en 1846, MM. Merckens et Vital-Roux prenaient un brevet pour le procédé nouveau.

Ainsi il n'a pas dépendu de J.-B. Ruaud que notre centre limousin fut doté le premier d'un système de cuisson dont nous devons attendre plus de dix ans les avantages; à la décharge de nos fabricants, il faut cependant ajouter que la cuisson à la houille était beaucoup plus difficile chez nous qu'à Noirlac, où le combustible minéral arrivait bien plus facilement.

Quoiqu'il en soit, dès 1847, J.-B. Ruaud appliqua dans sa fabrique le système de MM. Vital-Roux et Merckens. Il exécuta vingt fournées dont la dernière le 24 février 1848. Ces essais réussirent pleinement mais J.-B. Ruaud fut obligé de cesser la cuisson au charbon par suite de la difficulté qu'il éprouvait à se procurer du combustible. Il faisait rapporter du charbon de Commentry par les charretiers qui conduisaient ses matières premières en Berry, mais ce moyen se trouva insuffisant.

On sait que les essais de cuisson à la houille ne furent repris à Limoges qu'en 1856, après l'ouverture de la ligne de Vierzon à Limoges.

D'autres progrès techniques furent encore réalisés grâce à l'esprit

(4) Voyez plus haut p. 95 et suivantes des détails sur la cuisson à la houille à la fabrique de Bordeaux, créée par M. François Alluaud père.

d'initiative qui régnait à la fabrique Ruaud. Ce fut dans cette manufacture que la décoration au grand feu de four reçut chez nous pour la première fois une large application industrielle. Dans cet ordre d'idées, le Musée Adrien Dubouché montre quelques spécimens intéressants dont la série mériterait d'être complétée.

A la manufacture dont nous nous occupons, la fabrication était très variée. Comme on la vu plus haut, elle produisait beaucoup de porcelaine « forte », pour employer l'expression alors en usage. Mais à côté de cette fabrication commune, il sortait de ses fours des pièces d'art industriel, tels par exemple que ces biscuits alors fort à la mode, dont quelques uns *la chasse au sanglier, la chasse au loup, la chasse au cerf* (surtouts de tables) étaient la reproduction de pièces de Sèvres. M. Ruaud fils fournissait aussi des modèles qui se faisaient remarquer par leur bon goût et la grâce de l'aspect.

Il faudrait encore citer des pièces décoratives de grandes dimensions, des vases Médicis par exemple et quantité de pièces d'une très grande légèreté.

En résumé, la fabrique Ruaud tient dans notre fabrication un rang des plus honorables, ses produits sont fort estimables et certains d'entre eux mériteraient d'être conservés.

Il ne sera que juste de conserver le souvenir des services que MM. Ruaud ont rendu à l'industrie de l'extraction des kaolins et de la fabrication des pâtes, par les gisements nouveaux qu'ils ont trouvés ; par l'application de certains procédés, ils ont contribué dans une large mesure à ouvrir des voies nouvelles.

C'est chez M. Ruaud que débuta à Limoges un artiste dont le nom fut longtemps populaire parmi nous, Léopold Dubois, élève du sculpteur Lemaire, l'auteur du fronton de la Madeleine. Dubois resta chez M. Ruaud de 1841 à 1843, époque où il s'associa avec Hippolyte Jouhanneaud.

120° Un vase porte bouquet, formé de trois cornets se confondant à la base en forme de volute ; ce motif est posé sur une sorte de piédouche d'un galbe très tourmenté, comme du reste tout l'ensemble de la composition.

Cette pièce offre des parties découpées à jour.

Hauteur : 46 c. ; largeur à la base : 20 c.

D'après une note manuscrite, cette pièce a été fabriquée en 1848.

Don de M. J.-B. Ruaud.

121° Support de miroir, porcelaine blanche émaillée ; cette pièce, aux formes rocailles un peu tourmentées, est ornée de fleurettes et

de feuillages; elle est l'œuvre du modelleur Robin, alors réputé à Limoges.

Hauteur : 34 c.; largeur : 30 c.

D'après une note manuscrite placée sous le pied, cette pièce a été exécutée en 1852.

Don de M. J.-B. Ruaud.

122° Une tasse et sa soucoupe forme dite rocaïlle; la tasse est portée sur un piédouche orné; elle est de forme quadrilobée; chaque lobe porte un médaillon rocaïlle d'un très faible relief; l'anse est de forme tourmentée; la soucoupe est également quadrilobée et ornée d'ornements rocaïlles d'un relief très léger. Sous le pied de la tasse se trouve la marque RUAUD 1840 en vert non émaillé.

Hauteur de la tasse : 9 c.; largeur à l'ouverture : 9 c.; hauteur de la soucoupe : 3 c.; largeur : 14 c.

Don de M. J.-B. Ruaud.

123° Une tasse et sa soucoupe, même modèle.

124° Bouteille forme des alcarazas et son plateau; dans la bouteille, le col et le piédouche seuls ont été émaillés, la panse est restée en biscuit en raison de l'usage auquel la pièce est destinée. L'assiette ou présentoir est munie à son centre d'une sorte d'ombilic où se place le piédouche de la bouteille, cet appendice a reçu quatre fentes pour l'écoulement de l'eau.

Sous le pied de la bouteille, la marque RUAUD en vert non émaillée.

Hauteur de la bouteille y compris le bouchon ou couvercle : 25 c. 1/2; largeur à la panse : 12 c.; largeur de l'assiette : 18 c.; Hauteur : 4.

Don de M. J.-B. Ruaud.

125° Deux petits vases porte-bouquets forme lagène, porcelaine biscuit.

Ces pièces tournées sont, ainsi que les pièces suivantes, d'une exécution très remarquable.

Marque placée sous le pied de chaque lagène, RUAUD 1850 en vert non émaillé.

Hauteur : 16 c.; largeur : 4 c.

Don de M. J.-B. Ruaud.

126° Boule en porcelaine biscuit sur un pied dont elle est indépendante.

Hauteur avec le pied : 10 c. 1/4; largeur de la boule : 7 c.

Don de M. J.-B. Ruaud.

127° Tasse et sa soucoupe, porcelaine biscuit, la tasse est de forme obconique.

Hauteur de la tasse : 6 c. $1/2$; largeur : 6 c.; hauteur de la soucoupe : 1 c. $3/4$; largeur : 11 c. $1/4$.

Don de M. J.-B. Ruaud.

128° Vase porte-bouquet dit potiche; la panse ovoïde est portée sur un piédouche et supporte un col adapté en surplomb; porcelaine biscuit très légèrement émaillée à l'intérieur.

Hauteur : 22 c.; largeur à la panse : 8 $1/2$.

Don de M. J.-B. Ruaud.

129° Deux vases porte-bouquets forme dite cornet : le cornet évasé est porté sur un piédouche bas, porcelaine biscuit.

Hauteur : 13 $1/2$; largeur à l'ouverture : 5 $1/2$.

Don de M. J.-B. Ruaud.

130° Un vase ou jardinière, de forme oblongue, en porcelaine émaillée, en bleu de four. Au-dessus d'un piédouche bas se trouve une rangée de grosses perles en relief réservées en blanc ainsi que les godrons également en relief qui se trouvent sur la panse du vase. Les perles sont émaillées, les godrons sont restés à l'état de biscuit. Cette panse est surmontée d'un rebord s'évasant.

Hauteur dans la partie médiane : 13 c.; largeur à l'ouverture de la partie médiane : 15 c. $1/2$; dans le sens de la longueur : 30 c.

Les formes de cette pièce ont été relevées par M. Ruaud fils sur une coupe de vieux Sèvres, pâte tendre, appartenant à M. Lacroix, marchand de matières premières et fabricant de pâtes (1).

Don de M. J.-B. Ruaud.

131° Vase en forme de bouteille, entièrement recouvert extérieurement d'une belle teinte en bleu de four. Sur une des faces de la panse, cartel réservé en blanc; l'intérieur est resté blanc.

Hauteur : 24 c. $3/4$; largeur à la panse : 9 c.

D'après une note manuscrite, placée sous le pied, cette pièce a été exécutée en 1854.

Don de M. J.-B. Ruaud.

132° Vase en forme de bouteille, même modèle que le n° 131. La décoration également de style pseudo-oriental et comportant des branches de feuillages, des fleurs et des ornements de fantaisie,

(1) M. Lacroix, mort il y a quelques années dans un âge très avancé, était l'ami de Corot, qui était venu le visiter à plusieurs reprises en Limousin.

est exécutée au grand feu, sur couverte probablement, à l'aide d'un bleu d'un ton très doux.

D'après une note manuscrite placée sous le pied, cette pièce a été exécutée en 1854.

Hauteur : 24 c. $\frac{3}{4}$; largeur à la panse : 9 c. $\frac{1}{2}$.

Don de M. J.-B. Ruaud.

133° Vase en forme de bouteille, même modèle que les pièces précédentes; au pied et près de l'ouverture, décor de style pseudo-chinois en bleu de four assez pâle.

134° Plaque rectangulaire, avec les angles abattus. Le nom du fabricant RUAUD entouré d'un filet se détache en blanc sur un émail bleu de four foncé.

Longueur : 19 c.; largeur : 9 c.

Don de M. J.-B. Ruaud.

135° Un bol et son assiette, porcelaine dite forte.

Le bol est complètement couvert d'une teinte bleue assez claire, élégamment craquelée. L'assiette présente la même teinte, mais le milieu est réservé en blanc.

Hauteur du bol : 7 c. $\frac{1}{2}$; largeur : 15 c. Hauteur de l'assiette : 3 c. $\frac{1}{2}$; largeur : 20 c. $\frac{1}{4}$.

D'après une note manuscrite ces pièces ont été exécutées en 1854.

Don de M. J.-B. Ruaud.

136° Soucoupe porcelaine dite forte, même couverte que les pièces précédentes.

Largeur : 12 c.; hauteur : 3 c.

D'après une note manuscrite inscrite sous le pied, cette pièce a été exécutée en 1855.

Il y a là une erreur de date. Les pièces 134 et 135 étant sorties de la même fournée dont il fallut interrompre la cuisson à la suite d'un accident survenu au four (les cercles de fer s'étaient rompus). Après avoir défourné on trouva des pièces dont l'émail bleu était d'une belle réussite, d'autres, au contraire, étaient comme bouillonnées. Celles-ci repassées au four donnèrent les résultats que nous montrent les pièces 133 et 134.

Don de M. J.-B. Ruaud.

137° Un vase ou potiche.

Cette pièce est ornée d'une décoration représentant des tiges entrelacées portant des feuilles et des fleurs ornementées tracées au trait vert bleuâtre, nuance indécise et ombrée d'une teinte d'un bleu plus léger. Cette décoration a été exécutée sous émail.

Hauteur : 24 c. 1/2 ; largeur (à la partie de la panse la plus développée) : 10 c.

D'après une note manuscrite qui a été placée sous le pied, cette pièce a été exécutée en 1852.

Don de M. J.-B. Ruaud.

138° Vase balustre, dont les lignes générales rappellent les formes orientales. Sur la panse des personnages pseudo-chinois dans un paysage. Cette décoration est exécutée en bleu de grand feu.

Hauteur : 32 c. ; largeur à la panse : 9 c. 1/2.

D'après une note manuscrite placée sous le pied, cette pièce a été exécutée en 1852.

Don de M. J.-B. Ruaud.

139° Vase balustre, de forme très simple, se rapprochant de celles de certaines potiches chinoises. Un sujet pseudo-chinois. à personnage d'assez grandes proportions, exécuté en bleu de four, décore la panse.

Hauteur : 31 c. 1/2 ; largeur à la panse : 10 c.

D'après une note manuscrite placée sous le pied, cette pièce a été exécutée en 1852.

ATELIER LESNE. — Si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble de la production porcelainière limousine pendant la première moitié du siècle, l'on distingue bientôt quelques groupes de produits sortis de certaines fabriques qui se distinguent par leur originalité. Au commencement, voici les porcelaines de Baignol que recommandent en général la recherche de la pureté des formes, l'originalité de leur ornementation et la grande habileté que l'on remarque dans le façonnage et la décoration. Il faut aussi noter la beauté du blanc, mais cette qualité n'était pas spéciale alors à la fabrique Baignol.

Pour beaucoup de pièces de l'époque impériale, l'attribution est embarrassante. Faut-il songer à Baignol ou faut-il prononcer le nom d'Alluaud ? Cependant il est toute une catégorie de porcelaines que les connaisseurs portent toujours sans hésitation à l'actif de la fabrique Baignol ; c'est dire que ces pièces sont caractéristiques. Pour qui a bien étudié la fabrication de Baignol — avec les moyens, hélas ! bien insuffisants dont nous disposons aujourd'hui — cette production indique incontestablement que ce fabricant avait l'esprit d'initiative et permettait quelques fantaisies à ses collaborateurs. A la manufacture Alluaud la part à faire à l'originalité est moins grande, mais il n'est que juste de noter ici

certaines tentatives évidemment intéressantes. Plus tard, nous avons vu Valin, puis Ruau créer des genres originaux dont certains sont évidemment critiquables, surtout parmi les produits de Valin, mais qui montraient chez leurs promoteurs le désir de sortir des voies tracées. Mais c'est encore chez un simple décorateur, Lesme, que la recherche des goûts et des procédés nouveaux se manifestait de la façon la plus suivie, la plus « voulue », pour emprunter un mot à l'argot des artistes.

La production de Lesme est donc très caractéristique ; elle présente deux variétés de produits, différenciés à la fois techniquement et décorativement, si l'on peut ainsi dire. Salvétat, qui avait étudié avec soin les procédés de la maison Lesme, nous les a fait suffisamment connaître pour que nous en concevions une idée très nette. On ne saurait mieux faire que de donner la parole à l'émiment céramiste.

Voici comment s'exprimait Salvétat dans un rapport qu'il adressait le 6 avril 1853 à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale :

« M. Lesme, de Limoges, a résolu un grand problème : l'imitation des porcelaines chinoises, et il l'a résolu d'une manière tellement satisfaisante que les hommes même les plus habiles, les plus exercés ne peuvent saisir aucune différence entre ses produits et ceux de la Chine. M. Lesme fabrique en outre des porcelaines vernissées rappelant avec un bonheur étonnant les *rustiques* de Bernard Palissy. Ces différentes poteries peuvent être considérées comme constituant deux sortes de produits tout à fait distincts : les porcelaines chinoises et les poteries façon Bernard Palissy, que nous allons exposer successivement.

» Les porcelaines de M. Lesme, décorées dans le style chinois, sont en porcelaine dure à pâte kaolinique, à couverte feldspathique, cuites pâte et couverte simultanément au grand feu...

» Les Chinois n'emploient que des émaux pour décorer leurs porcelaines, qui, cuites à une température moins élevée que la nôtre, se prêtent parfaitement bien à ce genre de décoration ; les porcelaines françaises, au contraire, porcelaines à couvertes feldspathiques, se prêtent très difficilement à l'application des émaux. Sa porcelaine est une porcelaine française et l'on comprend aisément combien il a été difficile de trouver une composition d'émaux qui puissent être appliqués sur la porcelaine dure ; combien il a fallu de tâtonnements pour déterminer la température convenable pour cuire ces émaux...

» Les poteries décorées dans le genre de Bernard Palissy rappellent parfaitement ce que l'immortel émailleur appelait ses *rus-*

tiques. Le procédé par lequel M. Lesme est arrivé à ce résultat est très remarquable. Ces objets sont en porcelaine dure, cuite en biscuit ; mais au lieu d'appliquer sur ce biscuit la couverte ordinaire des pâtes dures, M. Lesme la recouvre d'une glaçure tendre à base plombique analogue à celle dont on recouvre la porcelaine tendre. Les couleurs sont produites par les émaux qui sont en petit nombre et les mêmes que pour la porcelaine chinoise. »

D'autre part, voici comment Salvétat s'exprime sur le même sujet dans les notes et additions au *Traité des arts céramiques de Brongniard*, édition de 1877.

« M. Lesme, acceptant dans toute son originalité l'idée de Bernard Palissy, suivant l'exemple de son illustre devancier, a pensé trouver dans l'art de l'émailleur les moyens de représenter la variété du coloris des modèles dont il prend les formes dans la nature et autant qu'il le peut sur la nature elle-même. C'est après bien des tentatives et bien des essais infructueux qu'il a pu composer son vernis et déterminer la température à laquelle il convient de le cuire.

» Le vernis dont M. Lesme fait usage pour ses *rustiques*, à l'imitation de ceux de Palissy, poteries pour lesquelles il a pris un brevet à la date du 3 février 1853, est un borosilicate de plomb et de soude dans lequel l'oxyde de plomb entre pour une très forte proportion. Ce cristal devient la base des émaux colorés dont il enduit le biscuit pour lui donner le brillant et le glacé que les porcelaines ordinaires tiennent de leur couverte. Il le mélange à cet effet pour le colorer, par une fusion préalable, avec des oxydes variés dont le nombre est très réduit et qui sont à peu près ceux que le chimiste emploie pour faire les cristaux colorés dans la masse. »

A l'exposition qui eut lieu à Limoges en 1855 et qui fut comme une répétition de ce que nos fabricants comptaient faire à l'Exposition universelle, les ateliers Lesme se trouvèrent représentés d'une façon qui paraît avoir été assez complète. M. Ravenez, dans un livre que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de citer, nous donne quelques détails intéressants qu'il n'est pas inutile de reproduire ici. Voici la description sommaire d'un procédé appliqué par notre compatriote postérieurement au rapport dont on a trouvé plus haut des extraits :

« Sur un objet en biscuit, lit-on dans l'opuscule en question, M. Lesme peint un sujet monochrome, il recouvre l'objet d'un émail coloré et translucide découvert par lui et fusible à basse température. Alors toute peinture disparaît et sous l'action d'un feu calculé, l'émail se vitrifie et laisse apparaître dans tout son éclat et avec sa couleur naturelle le sujet qu'il recouvrait. »

Le procédé n'était nouveau que dans son application à la porcelaine et encore faut-il remarquer qu'il a une analogie à peu près complète avec le système de décoration au grand feu et sous couverte, très connu dans l'art du porcelainier et qui fut appliqué chez Ruaud avec suite et sur une grande échelle. Quant au procédé de Lesme, la description de deux pièces importantes que nous a laissée M. Ravenez fera bien comprendre le parti qui en fut tiré. Voici cette description :

« La décoration de ces belles potiches consiste en une série de losanges à fond d'or, contenant de petits dessins en grisaille. Ces losanges sont séparés par des bandes transversales. Sur ces bandes, M. Lesme a dessiné une broderie de fleurs noires et les a recouvertes d'un émail translucide vert. A la moufle, le noir a poussé à travers l'émail et le dessin est devenu apparent sans que la couleur ait coulé ou se soit dénaturée. »

On remarquera que c'est par un procédé à peu près identique que Deck a obtenu ses beaux vases fond turquoise à dessins noirs. Mais encore une fois le procédé de Lesme n'était pas nouveau.

Les frères Lesme étaient au nombre de trois ; ils ne fabriquèrent jamais la porcelaine, mais ils eurent d'importants ateliers de décors. Pendant près de cinquante ans, leur nom fut honorablement connu sur la place de Limoges ; il n'a disparu de la liste des industriels de notre ville qu'en 1881, avec Félix Lesme (1).

C'était Jules Lesme qui s'occupait plus spécialement de la partie technique.

L'atelier Lesme paraît avoir commencé la série de ses essais par des imitations assez adroites, il faut en convenir, des porcelaines chinoises. Nous voyons, en effet, la mention suivante dans un article publié dans le *Persévérant* et signé de M. Eugène Descourties, article relatif à une exposition qui avait eu lieu à Limoges en 1844 : « On a aussi fort remarqué les vases de formes chinoises et ornés dans le même caractère qu'a envoyés M. Lesme ».

MM. Lesme et leur famille ont fait plusieurs dons à notre Musée, mais d'après une indication communiquée par M. Paul Ducourtieux,

(1) D'après un document cité plus haut, le nombre des ouvriers ou artistes, hommes et femmes, employés à l'atelier Lesme fut de 40 en 1864 (3^e trimestre, au moment où le personnel était le plus nombreux). Les ateliers Haviland étaient ceux qui avaient le plus d'ouvriers : 355. Mais il y avait alors à Limoges beaucoup de petits ateliers comptant 4 ou 5 ouvriers ou artistes. Après MM. Haviland, c'étaient MM. Lesme qui avec M. Mourier (également 40 ouvriers ou artistes) avaient le plus nombreux personnel.

la Société archéologique a payé une note assez forte pour acquisitions de vases provenant de l'atelier Lesme. Dans l'impossibilité de décider les provenances d'un certain nombre de pièces on n'a pas indiqué ici les noms de tous les donateurs.

140° Ecuelle couverte avec son assiette. L'écuelle est de forme droite avec, à la base, une partie déclive pour diminuer la largeur de la partie inférieure. Elle porte deux anses à jour se terminant en feuillages. Le bouton est en forme de fleur de marguerite ; l'assiette est assez profonde à marly très étroit. Le décor est constitué par un semis d'ornements analogues à notre vermiculé, délimités par un trait noir et rehaussés en bleu gris, distribués sur un fond rose très clair ; deux cartels elliptiques renferment des fleurs ornemanisées dans le style oriental ; au milieu un ornement analogue à ceux du fond mais plus important et à une plus grande échelle ; sur le fond se détachent des fleurs accotant les médaillons. Sur le couvercle décoration analogue, mais les fleurs se détachant sur le fond n'accotent plus le médaillon ; la marguerite qui forme le bouton a le cœur or et les pétales détaillées en bleu. Le fond de l'assiette est occupé par un médaillon circulaire analogue à ceux de l'écuelle ; le marly est vermiculé avec des fleurs détachées ; anses dorées avec bandes bleues à la partie supérieure.

Couleurs employées : rose très clair en fond, un bleu et deux verts (émaux) rouge de cuivre, or demi-mat.

Hauteur de la tasse (au sommet du bouton) : 9 c. $\frac{1}{2}$; largeur à l'ouverture ; 12 c. $\frac{1}{2}$; hauteur de l'assiette : 2 c. ; largeur : 18 c. $\frac{1}{2}$.

141° Plaque rectangulaire fond ivoire. Cette plaque est décorée d'une scène à laquelle prennent part deux femmes et deux enfants en costume chinois ; sur une table un vase et divers objets ; à la partie inférieure des fleurs, des feuillages, etc. Les couleurs employées, sauf un rouge de fer et un ton de chair, sont de la catégorie des émaux. On y distingue un bleu gris, un bleu plus franc, diverses teintes de rose et de pourpre, plusieurs verts, un jaune, des bruns, noirs, etc.

Largeur ; 19 c. ; hauteur : 16 c. $\frac{1}{2}$.

Don de M. A. Dubouché.

142° Petit vase à plan rectangulaire forme balustre avec couvercle surmonté d'une anse ; teinte générale turquoise, très clair, avec ornements dans le genre chinois, en bleu empois, émail en léger relief, fleurs en rouge de fer et or, accompagnées de feuillages en vert à deux tons ; ces motifs dessinés à la plume en traits noirs.

Hauteur : 9 c. $\frac{1}{2}$; largeur au pied : 4 c.

143° Bol campaniforme avec soucoupe et présentoir également campaniformes. Ces trois pièces sont ornées de scènes pseudo-chinoises ; les couleurs employées sont le rouge ou plutôt le brun de fer, un ton chamois étendu en teintes plates, un ton rosâtre pour les figures des personnages et quelques rehauts d'or.

Hauteur de la soucoupe : 2 c. 1/2 ; largeur : 13 c. ; hauteur du bol : 5 c. 1/2 ; largeur : 10 c. 1/2 ; hauteur du présentoir : 4 c. ; largeur : 9 c. 1/2.

Don de M. A. Dubouché.

144° Petite théière ou bouillotte avec couvercle, porcelaine bise, entièrement revêtue à l'extérieur d'une couverte laque de Chine foncée sur laquelle se détachent des bouquets jetés en blanc, relevé de traits noirs, vase, armes et cordelière en bleu, bandes et quelques ornements sur l'anse en or très mat.

Hauteur : 9 c. ; largeur au pied : 4 c.

145° Grand vase forme potiche, fond verdâtre foncé posé au pinceau, non putoyé, et offrant un léger reflet métallique ; sur ce fond se détachent des personnages pseudo-chinois, des fleurs, des ornements, oiseaux en or plein demi-brillant ; le trait est en noir mat ; à la base, large bande et à l'ouverture bord couvert en or bruni.

Hauteur : 34 c. ; largeur à la panse : 11 c.

Don de M. A. Dubouché.

146° Deux vases ou bouquetiers forme potiche ; branches de fleurs et de feuillages, biscuit en relief se détachant sur un fond quadrillé ou mieux losangé en vert et en bleu, trait noir, à la partie supérieure, bord couvert or.

Hauteur : 19 c. ; largeur : 8 c.

147° Un porte-cigare en forme de cornet droit, parties ajourées dans le haut. Sur cette pièce sont figurées des scènes pseudo-chinoises ; les personnages et les accessoires sont en relief très léger. Couleurs employées : un bleu gris, un vert léger, un vert plus foncé, des roses et un rouge ; rehauts d'or.

Hauteur : 14 c. ; largeur : 7 c.

Cette pièce a gauchi à la cuisson.

148° Même pièce, même décor, toutefois les couleurs sont différentes, la glaçure est beaucoup moins brillante (effet voulu) et l'or n'intervient qu'en un seul filet au bord supérieur.

149° Coupe sur pied. Sur un disque lenticulaire s'élève un pied grêle avec une bague en relief à l'extrémité supérieure, lequel supporte une coupe très surbaissée, le décor est constitué à l'exté-

rieur par plusieurs bandes et filets or ; à l'intérieur de la coupe : au milieu un paysage pseudo-chinois dans un médaillon circulaire, large bordure, fleurs ornementales dans le goût pseudo-chinois ; les couleurs employées sont un rouge de fer foncé ne servant guère que pour le trait et un ton à reflets métalliques s'approchant du chamois pour les rechampis.

Hauteur : 10 c. ; largeur : 12 c.

Don de M. Adrien Dubouché.

150° Grand plat peu profond à plan rectangulaire avec angles arrondis. Fond jaspé, brun, vert, bleu, au centre une couleur entourée de poissons, grenouille, lézard, tortue, écrevisse et divers coquillages ; sur les bords, feuillages, fruits, fleurs, branches de chêne avec glands, coquillages, etc. Couleurs employées : brun violacé, brun, rose, vert, rouge, noir, bleu, gris, etc. Essai d'imitation de Palissy.

151° Plat peu profond rectangulaire mais avec les angles rabattus, à chacun des petits côtés une anse double, les bords intérieurs jaspés en bleu, brun et vert. Le fond en blanc verdâtre figure de l'eau, une grenouille sous une feuille d'eau, des feuillages, des coquillages et une fleurette décorent cette pièce. Couleurs employées : jaune, vert, orange, rose, brun. L'extérieur du plat est revêtu d'un jaspé brun à deux teintes et vert. On lit au milieu : *J. Lesme, Limoges 1853.*

Longueur : 16 c. $1/4$; largeur : 12 c.

152° Pot à lait formé par de larges feuilles, l'anse est constituée par une feuille étroite à laquelle s'accroche un lézard dont l'extrémité du corps est sur la panse du pot, une branche portant des feuilles et des fruits décore la panse qui est encore ornée de différents insectes. Couleurs employées : un vert foncé, un vert clair, un vert turquoise, un rouge corail, un bleu, un brun violacé, un gris, un noir. Une large bande d'or décore intérieurement le col et la base. Marque : un petit cachet ovale en relief peint en gris bleu avec les initiales G. L. entrelacées.

Hauteur : 11 c. ; largeur à la panse : 5 c.

153° Petit plat décoratif, au centre un bouquet de fleurs en relief, le fond est marbré brun et bleu, les couleurs employées, pour le bouquet, sont le violet manganèse, le bleu, le vert, le jaune et le rouge ; au revers marbré, brun et vert ; sous le pied tout en vert, on lit : *J. Lesme 1853.*

Hauteur : 2 c. ; largeur : 13 c. $1/2$.

154° Petite coupe décorative à anses tressées ; au centre trois fruits se rattachant à la même branche ; à l'extrémité des anses, de

la mousse ; le fond est marbré rouge, jaune, brun, vert, bleu, gris ; les anses marbrées gris et brun ; les fruits en rose avec feuillage vert, les mousses vertes, le revers est marbré, vert, brun, gris. Sous le pied peint en vert on lit en noir : *Jules Lesme, Limoges, 1853*.

Hauteur : 2 c. ; largeur : 13 c. 1/2.

155° Corbeille oblongue, à bord formé en treillis, peint en vert, aux extrémités médaillons ovales, en bleu, le fond marbré bleu, brun, gris carné.

Hauteur : 3 c. ; longueur dans le plus grand sens : 17 c. ; largeur : 10 c.

156° Grande bonbonnière avec couvercle. La bonbonnière est de forme ovale, les parois gondolées forment comme des godrons ; le couvercle également gondolé figure un coquillage, fond jaspé de gris rosâtre, de bleu et de vert ; sur le couvercle un lézard vert et jaune, des coquillages, un jaune, l'autre gris rosâtre, des fleurs et des feuillages colorés en vert, bleu et jaune.

Hauteur : 12 c. ; longueur à la panse : 11 c. ; largeur : 10 c.

157° Petit plat décoratif. Au centre un petit serpent enroulé au milieu de feuilles de chêne, de mousses, de fleurettes, etc., revêtu d'une dorure en plein dont quelques parties sont brillantes, décor en relief.

Hauteur : 2 c. ; largeur : 13 c. 1/2.

158° Tasse et sa soucoupe. La tasse, en forme de calice de fleur évasé sur un pied bas, est ornée de feuilles d'eau alternativement en vert bleuâtre et vert jaunâtre ; entre les intervalles laissées libres par les feuilles à la partie supérieure du vase la porcelaine a reçu une teinte dégradée jaune, l'anse est formée par une branche légère peinte en brun, l'intérieur de la tasse doré en plein, le marly de l'assiette est décoré par des feuilles d'eau à forme lenticulaire, alternativement vert bleu et vert jaune, se rattachant à des branches peintes en brun qui en s'entrelaçant font deux fois le tour du milieu de l'assiette, sur les feuilles divers insectes peints de diverses couleurs : brun, noir, rouge gris, bleu, turquoise.

Hauteur de la tasse : 5 c. ; largeur à l'ouverture : 9 c. ; hauteur de la tasse : 1 c. 1/2 ; largeur : 14 c.

Chacune de ces pièces porte le cachet mentionné précédemment.

159° Tasse et sa soucoupe (pièces identiques à celles décrites sous le n° précédent.

160° Baguier. Un casoar sur terrasse ; le dos s'enlève et l'intérieur forme un récipient. Couleurs employées : vert, brun, gris, rouge, jaune.

Hauteur : 8 c. 1/2 ; largeur du pied : 9 c.

161° Baguier. Une cigogne sur terrasse. La cigogne est en biscuit blanc sauf les pattes et le bec qui ont été peints en corail ; la terrasse peinte en brun violet, les feuillages qui la décorent en vert bleuâtre, vert jaunâtre. Le dos s'enlève comme dans la pièce précédente.

Hauteur : 14 c. ; largeur du pied : 9 c.

162° Un groupe de deux oiseaux jouant sur une branche ornée de fruits et de feuillages posée sur une terrasse. Les oiseaux ont été peints en turquoise, la branche en rouge corail, les fruits jaunes, les feuilles vertes, la terrasse brun rougeâtre.

Hauteur : 14 c. ; largeur du pied : 12 c.

163° Presse-papier. Un cheval doré mat en plein sur une terrasse peinte en gros vert.

Hauteur : 11 c. ; largeur du pied : 13 c.

Don de M. Peullier.

164° Assiette à bords festonnés. Au centre un bouquet tracé en noir à la plume et rechampis de deux tons de vert, quelques feuilles en or sont entremêlées ; sur le marly une légère bordure ornementale, trait noir à la plume rechampis vert, quelques légers ornements en or, bord couvert or.

Largeur : 21 c. ; hauteur ; 2 c.

165° Assiette porcelaine même modèle et même décoration que la pièce précédente.

166° Tasse à thé et sa soucoupe décorées et dorées. Le décor est constitué, sur la tasse et la soucoupe, par une bande de fleurs dessinées à la plume et rechampies en vert, parmi lesquelles s'entremêlent quelques fleurs et quelques feuilles en or très habilement brunies à l'effet.

Même modèle que le précédent.

167° Tasse à thé et sa soucoupe, porcelaine décorée et dorée, fleurs et feuillages tracés en noir à la plume puis rechampis de deux tons de vert de cuivre très brillant ; quelques petites fleurettes peintes en rose et jaune, en relief, accompagnent les branches principales.

Hauteur de la tasse : 4 c. $1/2$; largeur : 9 c. ; hauteur de la soucoupe : 2 c. ; largeur : 13 c.

Dans une note manuscrite qui se trouve sous le pied de la tasse, le vert, très particulier, qui joue le rôle décoratif principal dans ces pièces est qualifiée de vert Palissy.

(A suivre)

Camille LEYMARIE.

ÉTUDE

SUR LES

CLOCHES DU DIOCÈSE DE LIMOGES

(SUITE)

XVI^e Siècle

Le style gothique persiste pendant le xvi^e siècle dans les ornements, dans les figures comme dans les lettres des inscriptions. Cette persistance à travers les envahissements de la Renaissance s'explique par la conservation et la transmission des matrices que les fondeurs employaient pour les inscriptions et leur décoration.

C'est vers la fin du siècle que les caractères romains succèdent, sur les cloches, aux caractères gothiques. Mais cette transition ne se fait pas subitement. Certains fondeurs restent avec obstination fidèles aux anciens usages.

Même observation pour les chiffres arabes dont l'usage ne se répand dans l'épigraphie campanaire qu'à la fin du siècle.

Les formules d'inscriptions offrent quelques variétés. Outre l'invocation aux patrons qui s'y trouve presque toujours, on y voit souvent des textes de l'Écriture Sainte, qui renferment quelquefois des allusions aux événements de l'époque. D'autres fois, on y dit le poids et le nom de la cloche, le nom du fondeur, et celui des parrain et marraine. Les croix, les bas-reliefs finement exécutés, et les écussons s'y trouvent aussi en assez grand nombre.

XVI^e siècle. — GUÉRET. — ✠ IHS. MARIA. — ✠ LAUDO DEUM VERUM, PLEBEM VOVO, COLLIGO CLERUM, DEFUNCTOS PLORO, FESTAQUE CUNCTA DECORO. — VOX MEA CUNCTORUM TERROR EST DEMONIORUM. ✠ MESSIRE PIERRE BARTON, CHEVALIER, VICOMTE DE MONTBAS, PARRAIN.

Une cloche appelée *La Bartonne* et portant cette inscription, a servi dans l'église de Guéret jusqu'en 1661, époque à laquelle

elle a été refondue (voir à cette date). Elle doit être de la fin du xv^e siècle, ou du commencement du xvi^e. Son inscription est presque la même que celle de la cloche de Brive de 1499. Le parrain dont elle porte le nom doit être Pierrè Barton, qui par son testament de 1556, veut être inhumé dans l'église de Guéret, sous une tombe de cuivre, sur laquelle sera écrit : *Cy gist noble et puissant seigneur messire Pierre Barton, chevalier, jadis seigneur vicomte de Montbas, qui trépassa le...*

Cette inscription commence par le nom de Jésus, réduit à ses trois premières lettres : IHS. On l'a déjà vu figurer ainsi sur la cloche de Chavanat à la fin du xiv^e siècle, sur celles de Brignac en 1481, de Lamongerie et de Saint-Michel-des-Lions du xv^e siècle. On le trouvera très fréquemment dans la suite de nos inscriptions. C'est saint Bernardin de Sienne (1380-1444) qui établit et propagea l'usage de représenter, en forme de monogramme, et entouré de rayons, le nom de Jésus réduit à ses trois premières lettres. On a voulu expliquer ce monogramme en le traduisant par ces mots : *Iesus Hominum Salvator*. Cette traduction est erronée, car il ne renferme autre chose que le mot grec ΙΗΣΟΥΣ abrégé.

1503. — LENTEUIL (Corrèze). — ✠ O S[ANCTI] AREDI ET COSME ET DAMIANE, DEUM PRO NOBIS ORATE, UT NOS DEFENDAT A FULGURE ET TEMPESTATE. L'AN M CCCCC III. TE DEUM LAUDAMUS (quatre fois répété). — ✠ *O saints Yrieix, Cosme et Damien, priez Dieu pour nous, afin qu'il nous préserve de la foudre et de la tempête. L'an 1503. Louons Dieu.*

Cette inscription est en belles lettres gothiques.

1503. — JOURGNAC (Hante-Vienne). — ✠ SANCTE PETRE ORA PRO NOBIS. PAROISSE DE JOURGNAC. M CCCCC III.

J'ignore qu'elle est la forme des lettres de cette inscription. Elle contient une invocation à saint Pierre, patron du lieu, mais le mot paroisse qui y est employé n'est pas conforme au style de cette époque. Peut-être faudrait-il y voir un nom propre, tel que : Pierre de Jourgnac.

1504. — LE LINDOIS (Charente). — ✠ SANCTA MARIA ORA PRO NOBIS. L'AN M V C IV. HANS. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Sainte Marie priez pour nous. L'an 1504. Hans. Louons Dieu.*

Cette inscription en lettres gothiques porte, après la date, un mot de quatre lettres qui est peu lisible. Je crois y voir le mot Hans, qui est le nom d'un fondeur de cloches que nous allons retrouver en 1510 à Saint-Junien. C'est le plus ancien fondeur

dont le nom se lise sur nos cloches. Il est bon de remarquer que Le Lindois était dans l'archiprêtré de Saint-Junien au diocèse de Limoges.

- 1803. — SAINT-PARDOUX-RANCON** (Haute-Vienne). — ✠ L'AN M CCCC IV. S. PARDOU. AVE MARIA.

Les lettres de cette inscription sont en tout semblables à celles de la cloche de Saint-Sornin-la-Marche de 1493, dont le dessin précède. Chaque mot y est aussi séparé par une fleur de lis entre deux roses.

- 1804. — SAINT-NICOLAS-DE-COURBEFY** (Haute-Vienne). — ✠ SANCTI NICOLAI. L'AN M CCCC III. TE DEUM LAUDAMUS. VOX DOMINI AD CIVITATEM CLAMAT. P. FRATREM JOHANEM DE CHAUSSADIS PRIOREM — ✠ *Saint Nicolas. L'an 1504. Louons Dieu. Le seigneur parle à la ville avec sa voix puissante. P[arruin?] frère Jean de Chaussadis, prieur.*

Cette inscription est en belles lettres gothiques; elle renferme quelques abréviations dans le passage de l'Écriture-Sainte qu'elle emprunte au prophète *Michée*, chapitre VI, verset 9°. Cette cloche a un diamètre de 0^m75 centimètres et doit peser environ deux cents quarante kilos.

- 1804. — RILHAC-SAINTRIE** (Corrèze). — ✠ SANCTE MARTINE ET M[ARI]A MAGD[ALEN]A, ORATE PRO NOBIS. L'AN M CCCC IIII. — ✠ *Saint Martin et sainte Marie-Magdeleine priez pour nous. L'an 1504.*

- 1805. — MAILHAC** (Haute Vienne). — ✠ J. M. SANCTI GERVASI ET PROTASI, ORATE PRO NOBIS. L'AN M° D° V°. — ✠ *Jésus. Marie. Saints Gervais et Protas, priez pour nous. L'an 1505.*

Cette invocation aux patrons de la paroisse de Mailhac est en lettres gothiques.

- 1806. — CHABRIGNAC** (Corrèze). — ✠ IHS. M[ARI]A. — S[AN]CTE DIONISII, ORA PRO NOBIS. ANNO M° CCCC° VI. — ✠ *Jésus. Marie. — Saint Denis, priez pour nous. L'an 1506.*

- 1807. — BEAULIEU** (Corrèze). — L'AN MIAL CCCC VII. — *L'an 1507.*

Un fragment de cloche recueilli dans le cimetière de Beaulieu porte cette inscription en lettres gothiques.

- 1808. — PEYRAT-LE-CHATEAU.** Ancienne paroisse de Beaulieu (Haute-Vienne). — ✠ SCS M^a MAGDALENA ORT. A° D. M° CCCC° VIII°. — ✠ *Sainte Marie et sainte Madeleine priez pour nous. L'an du seigneur 1508.*

Cette inscription est en lettres gothiques minuscules fort

allongées, et sans aucun ornement. Au-dessous on voit deux bas-reliefs représentant, l'un, Notre-Seigneur attaché à la croix, l'autre, le même sujet où la sainte Vierge et saint Jean sont aux côtés de la croix. Elle est encore accompagnée d'une grande croix formée de feuillages entrelacés.

Cette cloche a 0^m55 centimètres de diamètre et doit peser environ cent kilos. Beaulieu était une paroisse sous le patronage de sainte Madeleine. Aujourd'hui elle fait partie de celle de Peyrat-le-Château.

1509. — CHARRIÈRES, commune de Saint-Maureil (Creuse). —

✠ IHS. M^a SANCTE JOHANNES BAPT^a ORA PRO NOBIS. L'AN MIL V^c IX. —

✠ *Jésus. Marie. Saint Jean-Baptiste priez pour nous. L'an 1509.*

Trois bas-reliefs accompagnent cette inscription en lettres gothiques. L'un représente Notre-Seigneur en croix, le second un évêque, et le troisième un chevalier tenant une lance.

L'église de Charrières, où se trouve cette cloche, était placée sous le vocable de saint Jean-Baptiste, et appartenait à l'Ordre de Malte. Aujourd'hui elle est dans la commune de Saint-Maureil.

1509. — AURIAT (Creuse). — ✠ SANCTA MARIA, ORA PRO NOBIS.

L'AN M V C [E]T VIII. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Sainte Marie priez pour nous. L'an 1509. Lovons Dieu.*

« Cette inscription se lit sur la cloche de l'église paroissiale d'Auriat. Les lettres, en gothique carrée, à l'exception du T, imitent des rubans repliés à leur extrémités. Elles sont disposées sur un fond de fleurons élégants. » (TEXIER, *Epigraphie*, p. 279).

1510. — SAINT-JUNIEN-SUR-VIENNE (Haute-Vienne). —

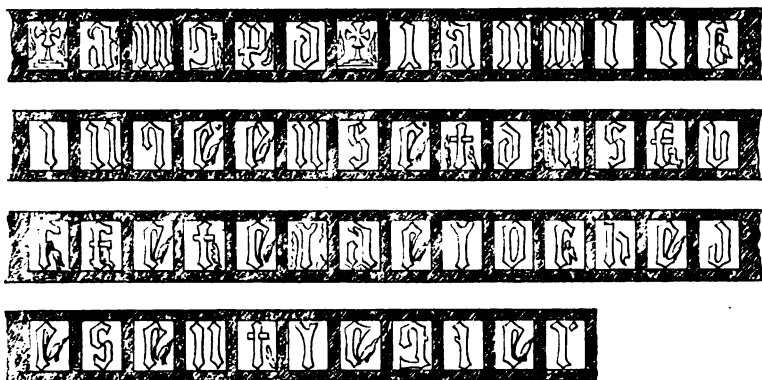
Le 19 novembre 1510, à quatre heures du matin, fut fondue la cloche appelée Saint-André, par un maître Allemand, nommé Anse. Il l'avait manquée ci-devant faute de métal.

Le 8 décembre, fut bénite, sous le nom de Saint-André, la cloche qu'on avait fait fondre pendant la vacance de la prévôté. Le nouveau prévôt fut parrain, et marraine Valérie Fulconne, femme de M^e Clément Barenger (*Chron. du chapitre de Saint-Junien*, publiée par M. A Leroux).

Jean Barton de Montbas, évêque de Limoges et prévôt de Saint-Junien, mourut en effet au château d'Isle, le 13 septembre 1510. C'est après sa mort que cette cloche fut fondue. Son successeur dans cette prévôté, qui fut parrain, est Jean de Reilhac, licencié en décrets, protonotaire du Saint-Siège, frère de Bertrand de Reilhac, vicomte de Brigueil. Il avait été élu par voie de scrutin le 2 décembre 1510.

Quant au fondeur, Anse ou Hans, formule populaire en Allemagne pour Johannes, Jean, il semble être celui dont il est déjà fait mention en 1504 sur la cloche du Lindois.

1510. — SAINT-LÉGER-BRIDEREIX (Creuse). — ✠ A[VE] M[ARIA] G[RATIA] P[LENA] D[OMINUS]. ✠ L'AN MIL CINQ CENS ET DIS FUC FETE LA CLOCHE DE SENT LÉGIER. — ✠ *Je vous salue Marie pleine de grâce, le seigneur.* ✠ *L'an 1510, fut faite la cloche de Saint-Léger.*



Inscription de la cloche de Saint-Léger-Bridereix (1510)

Le dessin qui reproduit cette inscription nous montre aussi les trois bas-reliefs qui l'accompagnent. Notre Seigneur en croix (sujet répété deux fois), la Sainte-Vierge tenant l'enfant Jésus, et saint Antoine.

1510. — ARRÈNES (Creuse). — ✠ S KTERINO ✠ S FIACRE ✠ S BARBO ✠ IOFP ✠ SCIOABT. — ✠ *Sainto Cotherino ✠ Saint Fiacre ✠ Santo Barbo ✠ Saint Joseph ✠ Saint Jean-Boptisto.*

Une première observation à faire est que le texte de cette inscription est en patois, c'est je crois le seul exemple qu'on en connaisse jusqu'alors.

Cette cloche semble avoir été fondue par le même artiste que la précédente. Saint-Léger-Bridereix, localité du même département, est peu éloigné d'Arrènes. D'autre part, je constate que

les caractères dont ces deux inscriptions sont formées, les ornements qui les accompagnent, les croix qui séparent les mots, et surtout les bas-reliefs qui sont aux quatre côtés, sont exactement les mêmes. Il est certain que toutes les lettres, ainsi que les bas-reliefs, ont été produits par les mêmes matrices. Non seulement les sujets des bas-reliefs sont les mêmes, mais encore ils sont disposés de la même manière. C'est d'abord un calvaire répété deux fois, puis la Sainte-Vierge, et enfin saint Antoine. Je ne crois pas qu'il y ait eut de raison de mettre l'effigie de ce saint sur la cloche de Saint-Léger, pas plus que sur celle d'Arènes, mais le fondeur qui possédait cette matrice la mettait sur toutes ses œuvres.

1510. — MONTROLLET (Charente). — ✠ SANCTI SULPICI ET ANTONI ORATE PRO NOBIS. L'AN M CCCCC X. — ✠ *Saint Sulpice et saint Antoine priez pour nous. L'an 1510.*

Cette inscription en lettres gothiques était sur la cloche de Montrollet, dont saint Sulpice est le patron. Cette paroisse jadis du diocèse de Limoges, dans l'archiprêtré de Saint-Junien, est aujourd'hui dans le département de la Charente.

1511. — LIMOGES. *Abbaye de la Règle.* — ✠ SIMON B. DE POMPADOUR. M CCCCC XI. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Simon B. de Pompadour. 1511. Louons Dieu.*

Les derniers mots de cette inscription en caractères gothiques se trouvent sur une croix en reliefs, qui sert d'ornement à la cloche, L'abbé Legros qui l'a relevée et l'a publiée dans la *Feuille hebdomadaire de Limoges* du 7 décembre 1779, y a lu DEVILAV-DANVS. L'abbé Texier qui la croyait inédite, la donne de même d'après le manuscrit de l'abbé Legros, dans son *Manuel d'épigraphie*, p. 279. C'est une lecture fautive. Il y a *Te Deum laudamus*. J'ai vu plusieurs fois sur les cloches de cette époque une croix portant ces mots, et on en trouvera un exemple ci-après sur la gravure qui reproduit celle de Saint-Priest-la-Feuille en 1522.

C'est à propos de cette inscription que l'abbé Texier a écrit les lignes suivantes traduisant parfaitement ma pensée : « Nous demandons un peu d'indulgence pour les inscriptions de ce genre que nous avons encore à transcrire en assez grand nombre. Lors même qu'elles ne nous feront pas connaître quelques maîtres fondeurs inconnus, ces simples dates pourront, à la longue et en se réunissant, fournir la matière d'une appréciation qui aurait son intérêt. S'il était établi que la plupart des cloches datent d'une certaine époque, ne pourrait-on pas induire de ce fait, en apparence si insignifiant, qu'il y eut alors un retour aux pratiques

religieuses, retour qui avait sa traduction dans la restauration de l'art catholique? Notre recueil est une déposition, et nous devons tenir à la faire complète. Après nous, d'autres tireront de ces matériaux un parti que nous n'avons même pu entrevoir. »

- 1511. — LIMOGES. Collège.** — ✠ REQUIESCANT IN PACE. AMEN. L[AN] M CCCCC ET XI. TE DEUM LAUDAMUS. CELI. ✠ — *Qu'ils reposent en paix. L'an 1511. Louons Dieu. Celi.*

Cette inscription en caractères gothiques se lisait avant la Révolution sur une cloche du collège de Limoges. Elle est antérieure à la création du collège qui eut lieu en vertu d'un accord entre les consuls et le chapitre de Saint-Etienne le 2 juin 1525. Je ne saurais dire si le mot Celi qui la termine est le nom d'un fondeur, d'un parrain, ou de celui à qui on devait cette cloche.

- 1511. — LA BAZEUGE (Haute-Vienne).** — ✠... M CCCCC XI...

La cloche de La Bazeuge porte une inscription dont les premiers mots sont illisibles. Ils contiennent probablement une invocation à saint Léger, évêque et martyr, son patron. La date 1511 parfaitement venue, devait être suivie des mots *Te Deum laudamus.*

- 1511. — ROCHECHOUART (Haute-Vienne).** — Eglise paroissiale de Saint-Sauveur.

Par acte du 6 septembre 1511, François de Rochechouart fit remise d'une somme de 51 sols tournois aux consuls et habitants de la ville pour les aider à dégager les prés communaux hypothéqués à « certains personnages », en garantie d'une somme de 100 livres, destinée à faire fondre la cloche de l'église paroissiale de Saint-Sauveur.

- 1517. — PALISSE (Corrèze).** — ✠ O D[OMIN]A, MATER MI[SERICORDI]E, MISERERE N[OST]RI ET SALVA NOS A FULGURE, GELU ET TEMPESTATE. L'AN M V^c XVII. AVE M[ARI]A. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *O souveraine, mère de miséricorde, ayez pitié de nous et préservez-nous de la foudre, de la gelée et de la tempête. L'an 1517. Je vous salue Marie. Louons Dieu.*

La cloche qui portait en belles lettres minuscules gothiques cette inscription, a été refondue en 1898.

- 1519. — PEYRELEVADE (Corrèze).** — ✠ IHS. MA. XPS REGNAT, XPS IMPERAT, AB OMNI MALO NOS DEFENDAT, PER TE MICHAEL. ANNO DNI M V^c XIX. — ✠ *Jésus. Maria. Le Christ règne. Le Christ commande. Qu'il nous défende de tout mal, par toi saint Michel. L'an du seigneur 1519.*

1519. — LES ALLOIS, commune de La Geneytouse (Haute-Vienne). — Le 19 juillet 1519 une cloche fut fondue à l'abbaye des Allois, et bénite solennellement le 6 août. Le procès-verbal de cette cérémonie se trouve dans l'*Obituaire des Allois* publié par M. A. Leroux (*Archives historiques du Limousin*, tome V, pages 229). C'est le plus ancien que je connaisse. En voici le texte :

Nota quod die hodierna, die sabbati in transfiguratione Domini nostri Ihesus Cristi, die sexta mensis augusti, in monasterio abbacie de Allodiis, ordinis sancti Benedicti, et beate virginis Marie et beati Laurencii Levithe et martiris, in presencia religiosarum dicti conventus et vicariorum dicte ecclesie et monasterii, fuit benedicta et consecrata quedam campana sive eychilla ad usum chori, in honore beati Johannis Bapliste. Quam eychillam sive campanam domuius Johannes Lavaudi, presbiter, benedicit et consecravit secumdem ritum et morem ecclesie beati Stephani prothomartiris. Quam eychillam benedictam levaverunt et tenuerunt prudens vir Marcialis Romanet, burgensis et mercator castri Lemovicensis diocesis et dominus deou Surzou, patrinus, et venerabilis domina, domina Francisca de Jaunhac, abbatissa abbacie venerabilis conventus de Allodiis, matrina predicte campane. In qua quidem campana est scriptum nomen domini Johannis Lavaudi, presbiteri parrochie Sⁱ Aredii-les-boys. Que quidem campana fuit fusa sive foundudo in loco de Aurelio, in vigilia beate Marie Magdalene, decima nona mensis julii, anno Domini millesimo quingentesimo decimo nono.

Ego Johannes Lavaudi, presbiter, solvi VI libras monete regis pro emendo metallum predicte campane sive eychillo, beati Johannis Bapliste vocate.

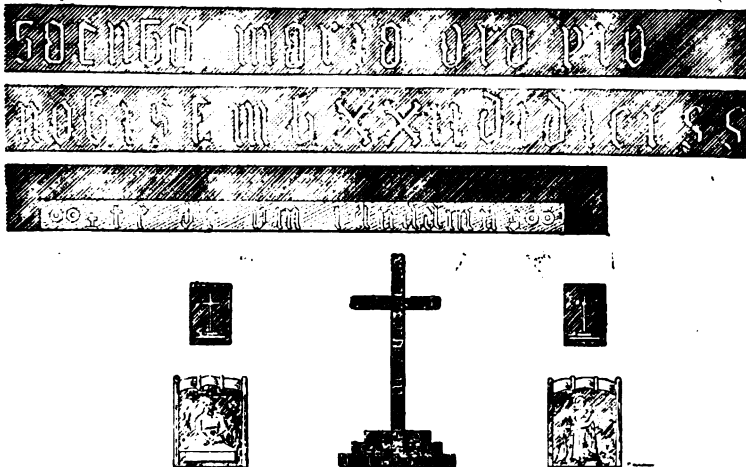
1520. — LIOURDE (Corrèze). — ✠ IHS. MARIA. SANCTE CLODOALDE, ORA PRO NOBIS. L'AN MIL V^c ET XX. TE DEUM LAUDAMUS. AVE MARIA. — ✠ *Jésus. Maria. Saint Cloud priez pour nous. L'an 1520. Louons Dieu. Je vous salue Marie.*

1520. — AUBUSSON (Creuse). — ✠ IHVS. MARIA. BARBARA VIRGO DEI. TU ES REX GLORIE XPE. MISERERE MEI. FAICTE L'AN MIL CINQ CENS ET VINGT. AMEN. — ✠ *Jésus. Marie. Barbe vierge de Dieu. Vous qui êtes le roi de gloire, le Christ ayez pitié de moi. Faite l'an 1520. Amen.*

Cette inscription en caractères gothiques de quatre centimètres de hauteur est sur la cloche qui sert de timbre à l'horloge de la ville d'Aubusson. Le texte et les bas-reliefs qui l'accompagnent ont beaucoup de rapport avec ceux de la cloche de Saint-Aignan-

de-Versillac 1490, et de Sagnat 1534. Les quatre sujets que nous trouvons ici sont : 1° une grande croix posée sur trois marches et couverte de petites croix, pareilles à celle qui précède l'inscription ; 2° un évêque mitré portant la crosse et bénissant ; 3° saint Michel terrassant le démon. Sa main droite tient une épée prête à frapper, la gauche porte le bouclier, et un de ses pieds est posé sur la poitrine de Satan ; 4° la Sainte-Vierge portant l'Enfant-Jésus (M. C. Pérathon).

1522. — SAINT-PRIEST-LA-FEUILLE (Creuse). — ✠ SANCTA MARIA ORA PRO NOBIS. L. M V^c XXII. DIDIER S.S. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Sainte Marie priez pour nous. L'an 1522. Didier S.S. Louons Dieu.*



Inscription de la cloche de Saint-Priest-la-Feuille (1522)

Cette inscription est en caractères de quatre centimètres de haut. Je la dois, ainsi que le dessin qui l'accompagne, à M. Valadeau, qui en a recueilli plusieurs autres dans les paroisses voisines. On voit entre les bas-reliefs qui la décorent une croix sur laquelle le fondeur a répété les mots *Te Deum laudamus*.

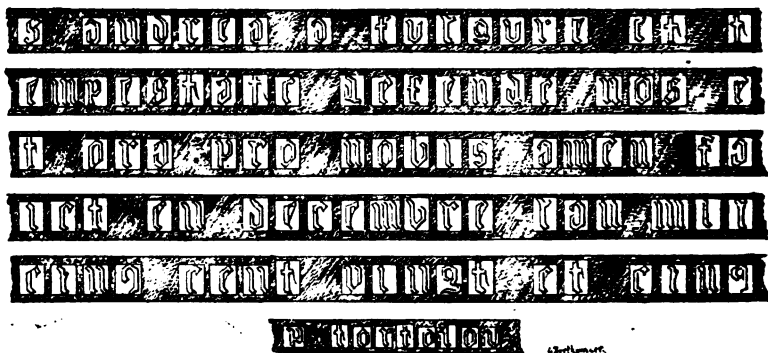
1523. — BRIVEZAC (Corrèze). — ✠ IHS. SANCTA MARIA ORA PRO NOBIS. L'AN MIL CCCC XXIII. TE DEUM LAUDAMUS. ✠ *Jésus. Sainte Marie priez pour nous. L'an 1523. Louons Dieu.*

Cette inscription en lettres gothiques se voit sur la petite cloche de Brivezac. (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*).

- 1524. — BERNEUIL (Haute-Vienne).** — ✠ JESUS. MARIA. S. SESSATOR. S. PAULE. ORATE PRO NOBIS. L. M V^c XXIII. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Jésus. Marie. Saint Cessateur. Saint Paul priez pour nous. L'an 1524. Louons Dieu.*

La cloche de Berneuil, qui porte en belles lettres gothiques cette invocation au patron de la paroisse, Saint-Cessateur, a soixante-seize centimètres de diamètre et doit peser environ 250 kilos.

- 1525. — LA SOUTERRAINE (Creuse).** — ✠ S. ANDREA, A FULGURE ET TEMPESTATE DEFENDE NOS ET ORA PRO NOBIS. AMEN. FAICT EN DECEMBRE L'AN MIL CINQ CENT VINGT ET CINQ. P. TORTOLOU. — ✠ *Saint André préservez nous de la foudre et de la tempête et priez pour nous. Amen. Faite en décembre l'an 1525. P. Tortolou.*



Inscription de la cloche de La Souterraine (1525)

La grosse cloche de la Souterraine, qui a un mètre vingt-sept centimètres de diamètre, doit peser environ 1,400 kilos. Son inscription en lettres gothiques est accompagnée d'un Christ en croix entre deux personnages, ainsi que le montre la gravure.

Le nom de P. Tortolou qui la termine doit être celui ou du parrain ou du donateur ; je ne crois pas qu'il faille y voir celui du fondeur. Un village de la commune de Saint-Martin-Château porte le même nom qu'on écrit aujourd'hui Tourtoulou.

- 1525.** — ARGENTAT. *Hospice* (Corrèze). — ✠ SANCTA KATHERINA. ANTHONI SABATIE LA FET FER. L'AN M V^e XXV. TE DEUM LAUDAMUS. — ✠ *Sainte Catherine. Antoine Sabatie l'a fait faire. L'an 1525. Louons Dieu.*

Cette cloche qui est aujourd'hui à l'hospice d'Argentat vient de l'ancienne chapelle placée sous l'invocation de saint Jean et sainte Catherine, dans le cimetière paroissial. Il y avait une chapellenie du nom de Sainte-Catherine de la Guillelmie. (L'abbé Poulbrière, *Dict. de paroisses*).

- 1525.** — CHARTRIER (Corrèze). — ✠ SANCTE PETRE ORA PRO NOBIS. 1525.

Saint Pierre est le patron de la paroisse de Chartrier.

- 1525.** — BRILLAC (Charente). — ✠ S. MARIA MAGDALENA ORA PRO NOBIS. L'AN M V^e XXV. MM.

Brillac, qui était du diocèse de Limoges, possède une cloche portant cette inscription en lettres gothiques. Je n'explique pas les deux lettres qui la terminent. Peut-être le fondeur les a-t-il mises uniquement pour remplir la ligne qui entoure la cloche.

- 1526.** — DARNAC (Haute-Vienne). — ✠ SANCTE JOHANNES. SANCTA MARIA ORA PRO NOBIS. L'AN MIL CINQ CENT VINGT-SIX.

Saint Jean-Baptiste est le patron de l'église de Darnac.

- 1532.** — LAGARDE (Corrèze). — ✠ IHS. MARIA. SANCTE LEODEGARIE, S. ANTHONI ORATE PRO NOBIS. L'AN MIL CINQ C TRENTE DEUX.

Inscription en lettres gothiques.

- 1532.** — SAINT-ÉLOI-PRÈS-SÉGUR (Corrèze). — ✠ SANCTE ELOI ORA PRO NOBIS. L'AN MIL V^e XXXII. NOBLE KATERINE DE SALAGNAC.

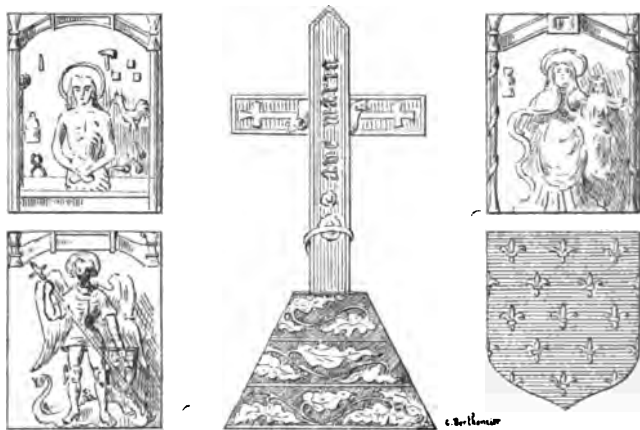
Les ornements qui accompagnent cette inscription sont une tour en relief, et un écusson à trois bandes. Les armes de la famille de Salagnac sont *bandé d'or et de sinople de six pièces*. Le nom de Catherine de Salagnac est sur cette cloche, ou parce qu'elle l'a donnée à l'église de Saint-Eloi, ou parce qu'elle a été marraine. Nous voyons ici l'usage encore suivi pour le baptême; à cette époque il n'y avait qu'un parrain, ou une marraine.

- 1533.** — NOAILLES (Corrèze). — ✠ SANCTE DEUS, SANCTE FORTIS, SANCTE ET IMMORTALIS. XPS VENIT IN PACE. DEUS HOMO FACTUS EST. L'AN M CCCCC XXXIII.

- 1534.** — NESPOULS (Corrèze). — ✠ SANCTE JULIANE, ORA PRO NOBIS. — CHRISTUS VENIT REX IN PACE. DEUS HOMO FACTUS EST. L'AN MILLE CCCCC XXXIII.

Cette inscription est en lettres gothiques.

1534. — SAGNAT (Creuse). — ✠ JESU. MARIA. SANCTA BARBARA ORA
PRO NOBIS, SANCTA CHATERINA ORA TE. L'AN MIL V^c XXXIII.



Inscription de la cloche de Sagnat (1534)

Cette inscription en lettres gothiques est accompagnée de quatre bas-relief et d'une belle croix. Les bas-reliefs représentent : 1° un *Ecce Homo* avec les instruments de la passion ; 2° la Sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus ; 3° saint Michel terrassant le démon, son écu porte une croix ; 4° les armes de Foucaud, seigneur de Saint-Germain-Beaupré, *d'azur, semé de fleurs de lis d'or*. Sur la croix, le fondeur a mis, aussi en lettres gothiques : *Ave Maria*.

Cette cloche de Sagnat, qui a 1^m10 centimètres de diamètre doit peser environ 750 kilos.

1535. — LARCHE (Corrèze). — ✠ SANCTE LEODEGARI ORA PRO NOBIS.
L'[AN] M V^c XXXV. TE DEUM LAUDAMUS.

1535. — SAINT-DIZIER (Creuse). — ✠ S^{te} PAULE ORA PRO NOBIS.
L'[AN] M V^c XXXV.

On lit cette inscription en lettres gothiques sur une cloche,

hors d'usage, que j'ai vue en 1865, dans le clocher de Saint-Dizier près Bourgneuf.

- 1536.** — LIMOGES. *Couvent des Carmes déchaussés*. — ✠ IHS. M^A.
SANCTE ANDREA ORA PRO NOBIS. M CCCCC XXXVI.

Une croix ordinaire, et une croix de Saint André accompagnaient cette inscription en lettres gothiques sur deux cloches (trois d'après l'abbé Texier) du monastère des Carmes, qui était consacré à saint André.

- 1536.** — LA CHAPELLE-SPINASSE (Corrèze). — ✠ IHS. SANCTA MARIA ORA PRO NOBIS. M V^C XXX VI.

- 1538.** — ARGENTAT (Corrèze) — ✠ IHS. MARIA. — XPS VINCIT. XPS REGNAT, XPS IMPERAT, XPS AB OMNI MALO NOS DEFENDAT. L'AN MIL V^C XXXVIII. TE DEUM LAUDAMUS.

- 1538.** — NEUVIC (Haute-Vienne). — ✠ IHS. MARIA. — INTER NATOS MULIERUM NON SURREXIT MAJOR JOHANNE BAPTISTA. AN. CHAPPOIMAUD ET MESTRE ANTHOINE DE LA CHEISE, SINDIS. M V^C XXXVIII. ✠ M. PIRAU. M. LOUIS PUATOR. M. LOUIS DE LA COUE.

Le passage de l'Écriture Sainte (*St-Mathieu*, chap. XI) publiant les grandeurs de saint Jean-Baptiste le patron de Neuvic est à peine reconnaissable tant le fondeur en a défiguré les mots.

- 1539.** — MOISSANNES (Haute-Vienne). — ✠ SANCTE MAURICI ORA PRO NOBIS. L'AN MIL CCCCC XXXIX.

Ces mots se lisent sur la grosse cloche de Moissannes. Pour la dérober au creuset révolutionnaire, les fidèles de cette église, en 1791, eurent l'idée de l'enfourir. C'est ainsi que cette petite paroisse a réussi à garder deux grosses cloches, celle-ci de 1539, et une autre de 1575.

- 1542.** — MANSAC (Corrèze). — ✠ IHS. MARIA. S[ANC]TE XTOFORE. L'AN MIL V^C XXXII. TE DEUM LAUDAMUS. TE DEUM LAUDAMUS.

Saint Christophe est le patron de l'église de Mansac, c'est pour cela que son nom figure en tête de cette inscription, dont les lettres sont gothiques.

- 1543.** — SAINT-GENIER, annexe de Curemonte (Corrèze). — IHS. M[ARI]A. SANCTI GENESI ET LAURENTI ORATE PRO NOBIS. L'AN M CCCCC XXXIII.

Cette inscription est aussi en lettres gothiques.

- 1546.** — BRIVE. *Eglise de Saint-Martin*. — ✠ IHS. M. L'AN MIL CCCCC XLVI. ONT FAIT FAIRE LA P[RESE]NTE CLOCHE LES HABITANS DE

BRIVE, ESTANS CONSULS : MASSE POLVEREL, JEHAN LECHON, M. JEHAN DE LA TREILLE, JACQUES TENCHURIEL. SALUS NOSTRA IHS. XPS. TE DEUM LAUDAMUS.

Ces deux dernières phrases sont dans des ornements au bas de la cloche.

1548. — LIMOGES. — C'est à cette époque que la ville de Limoges, en punition de certains troubles, fut privée de ses cloches ainsi que je l'ai rapporté dans les préliminaires de cette étude. Trois ans plus tard, en 1551, il lui fut permis d'en user de nouveau. On trouvera à cette dernière date les inscriptions de plusieurs qui furent alors fondues : une pour Saint-Michel, deux pour Saint-Martial. Il y en a aussi probablement deux pour Saint-Pierre, car on voit, quelque temps après « Sire Johan Romanet, fabricien de cette église, payer quelque argent que devait la fabrique depuis que les cloches avaient été faites » (*Annales manuscrites de Limoges*, p. 347).

1548. — LIMOGES. *Saint-Pierre-du-Queyroix*. — ✠ JOHANNES ES MINEM NAEM. MIN GHAEUVIT 3^e GOCT REQUIAEM. PETRVS VAN DEN GHAM ME FECIT M CCCCC XLVIII. -- HEER LOEI ALS PASTOR ET JAN STOBANT EN INCHEL BECKE HEBREN MI DOEN MAKEN ALS KERCK MEERSTERS IN DIEN TIT.

La quatrième cloche de Saint-Pierre-du-Queyroix, appelée le *Verthamont*, probablement le nom de celui qui l'avait donnée, portait l'inscription ci-dessus. Les caractères en sont gothiques, mais la légende est flamande. L'abbé Legros qui l'a relevée, et l'abbé Texier qui l'a publiée n'ont pas pu en donner la traduction. Un bienveillant concours me permet d'être plus heureux. Voici comment on peut la traduire : ✠ *Jean est mon nom. Mon timbre [est] 3^e octave du Requiem. Pierre Van den Gham m'a fait. 1548. — Messire Louis comme pasteur, et Jean Strobant et Michel Van den Becke m'ont fait faire comme [étant] fabriciens en ce temps là.*

Cette cloche, fondue pour quelque église du nord, a probablement été portée chez nous comme dépouille de guerre et achetée par un Verthamont qui l'aura donnée à l'église de Saint-Pierre. Le cas de cloches ainsi enlevées dans les temps de guerre n'est pas rare. Nous allons voir en 1586 les soldats du régiment de La Maurie emporter celle de Laguenne ; en 1615 une cloche de La Bussière emportée au Dorat par les soldats de la garnison ; en 1616 celles de Mascheix emportées par des gens de guerre, etc.

1550. — BELLEGARDE (Creuse). — ✠ IHS. S. MARIA. S. BLASI ORATE PRO NOBIS. L'[AN] M CCCCC L. — ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ. 1234567890.

Cette inscription est en caractères gothiques ; le fondeur l'a terminée par la suite des lettres de l'alphabet. Nous trouverons d'autres exemples de cela, et en particulier sur une cloche de Saint-Léonard 1676.

- 1550.** — PERPEZAC-LE-BLANC (Corrèze): — ✠ LAUDO DEUM VERUM, PLEBEM VOCO, CONGREGO CLERUM. DEFUNCTOS PLORO, PESTEM FUGO, FESTA DECORO.

Ces deux vers bien connus se lisent sur la cloche de Pepezac-le-Blanc.

- 1551.** — LIMOGES. *Saint-Michel-des-Lions.* — ✠ IHS. MARIA. SANCTE MICHAEL ARCHANGELE DEFFENDE NOS IN PRELIO. — UT NON PEREAMUS IN TREMENDO JUDICIO. — BENEDICITE SACERDOTES DNI DNO. BENEDICITE SERVI DOMINI DOMINO. DANIEL. 3.

Six vingtz ans sont que premier je fus faicte,
Aux dépens des curé et prestres de Saint-Michel,
Et depuis cassée et resfaicte, aux mesmes despens,
Par Lemaistre qui m'a au double augmentée et fondue,
En fevrier mil cinq cent cinquante et ung.

Te Deum laudamus.

Ce sont toujours les lettres gothiques qu'on trouve dans ces inscriptions. Dans celle-ci les caractères employés pour la seconde partie, sont plus petits que ceux de la première. On y remarquera aussi le nom du fondeur Lemaistre.

- 1551.** — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial.* — ✠ LAUS TIBI DNE, REX ETERNE GLORIE. — SCTE MARTIALIS INTERCEDE PRO NOBIS.

*Fecerat ingentem, rursum renovat et auxit
Nobile collegium, bis ternis millibus addens
Millia quinque, suis non parcens opibus, ut par
Sit, nec in merito nulli me cedere cantu, actum.*

Te Deum laudamus

Desiderius Gaulbyot me fecit anno Dni

M ccccc liº, mense julii

La grosse cloche de Saint-Martial qui portait cette inscription en lettres gothiques, avait six pieds de diamètre, nous dit L'abbé Legros. Elle pesait 1,400 kilos. Elle fut brisée à la Révolution. On l'appelait le *Gros Martial*. Le peuple la nommait aussi le *Tocsin*, ou la *Sauveterre*. J'ai déjà parlé de ce dernier nom au sujet de la cloche de Concèze de 1475. Tulle en possédait une de ce nom, qui fut aussi brisée en 1793, ainsi que celles appelées *Saint-Martin* et *Saint-Laud*. « Elle était nommée *Salveterre*, parce qu'on ne la sonnait que lorsque l'orage menaçait nos campagnes. Les hommes gagés à cet effet devaient la sonner depuis

le 1^{er} juin, jusqu'à la Saint-Michel, c'est-à-dire tant que les fruits étaient sur la terre ». (F. Bonnely, *Hist. de Tulle*, t. II, p. 96, 104).

- 1551. LIMOGES. Abbaye de Saint-Martial.** — ✠ AUSTRICLINIANUS ANTEA VOCATUS, CANONICORUM BENEFICIO ET LIBERALITATE ITERUM REFUSUS, ET AUCTUS LIBRARUM V^c PONDERE, MENSE JULI. DESIDERIUS GAULBYOT ME FECIT ANNO DOMINI M^o V^o LI^o. TE DEUM LAUDAMUS.

On appelait cette cloche *le Petiniaud*, elle devait être nommée *l'Austriclinien*. On y voyait les armes du chapitre surmontées d'une crosse, et autour ces mots : *Capitulum sci martialis Lemoicensis*. Le tout en caractères gothiques.

- 1551. — JABREILLES (Haute-Vienne).** — ✠ SANCTE MARTIALIS, ORA PRO NOBIS. L'AN M CCCCC LI.

- 1552. — EYMOUTIERS (Haute-Vienne).** — ✠ IHS. MA. AD SACRA VOS POPULI ACCERSO MYSTERIA, NEC NON. TETRA STREPITU FULMINA PELLO ME. FACIEBAT ANTONIUS DAVID PULUS [DE POLIGNAC] ECCLESIE PREPOSITUS, ANNO DNI M D LII. AVE MARIA. TE DEUM LAUDAMUS.

Ces deux dernières invocations sont répétées cinq fois. Le nom du prévôt qu'il est difficile de lire dans cette inscription en caractères gothiques, est Antoine David de Polignac, qui le fut de 1530 à 1584.

- 1552. — JOUILLAT (Creuse).** — ✠ L'AN M V^c LII. TE DEUM LAUDAMUS. AVE MARIA.

Ces deux invocations sont répétées quatre fois sur la cloche de Jouillat. Caractères gothiques.

- 1555. — LIMOGES. Abbaye de Saint-Martial.** L'*Obituaire* de de Saint-Martial nous apprend, dans les termes suivants, qu'une cloche, nommée *Saint-Benoit*, fut fondue le 5 mai 1555 : « Fut funduo la clocho de sain Benoy le cintieme jour de may v cenx LV ».

- 1555. — PALAZINGE (Corrèze).** — ✠ BAPTISÉE EN M VC LV. MARIE CÉROD MARAINE. DE MAISEY PARAIN.

Cette cloche a été refondue en 1775 et son inscription conservée sur la nouvelle. Elle nous fournit la plus ancienne mention du parrain et de la marraine nommés dans l'inscription elle-même. On a vu cependant à Saint-Junien en 1510, et aux Allois en 1519 leur nom figurer au procès-verbal de la bénédiction, et nous le verrons encore à Limoges en 1567.

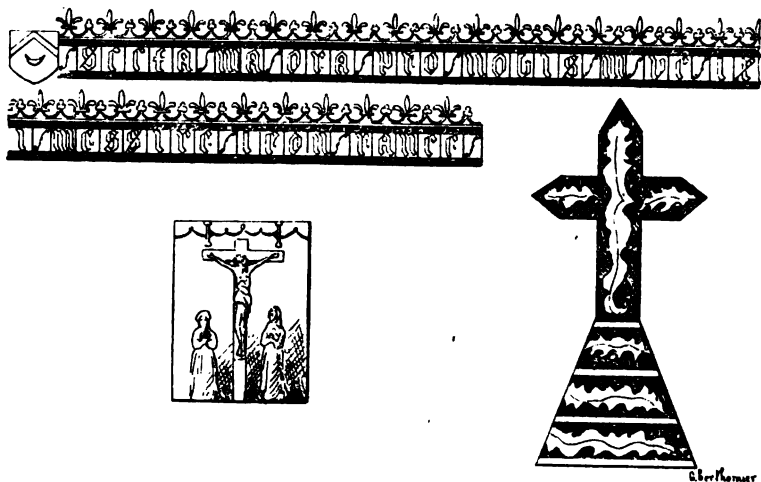
- 1558. — LE LONZAC (Corrèze).** — ✠ s[ANC]TA MARIA ORA PRO NOBIS. L'AN NIL CCCCC LVIII.

1558. — TEYJAT (Dordogne). — ✠ AVE MARIA. M^{VC} LVIII.

La cloche de Teyjat, qui a 0^m72 centimètres de diamètre, pèse un peu plus de 200 kilos. Les lettres gothiques de son inscription sont assez mal venues. Il peut y avoir *sancta Maria* au lieu de *ave Maria*. Les mots sont séparés par un écusson, ou cartouche portant une croix ordinaire.

1559. — SAINT-BARTHELEMY (Dordogne). — ✠ IHS. S. BARTHOLOME ORA PRO NOBIS. M^{VC} LIX.

La cloche à 0^m75 centimètres de diamètre et pèse environ 238 kilos. Caractères gothiques.

1560. — PAULHAC, commune de Saint-Etienne-de-Fursac (Creuse). — L'église de la commanderie de Paulhac possédait une cloche fondue en 1560. Cassée en 1885, elle a été refondue en 1887. Voir à cette dernière date.**1561. — CHAPELLE-BALOUÉ (La) (Creuse). — ✠ SCCTA MA. ORA PRO NOBIS. M^{VC} LXI. NESSIRE LEON RANCE.**

Inscription de la cloche de La Chapelle-Baloue (1561)

La cloche de la Chapelle-Baloue a 0^m73 centimètres de diamètre et pèse environ 220 kilos. L'inscription qu'on y lit est surmontée d'une élégante couronne de fleurs de lis, et accompagnée d'un calvaire, et d'une grande croix ornée de feuilles de houx. On voit au commencement un écusson portant un chevron et un croissant; il ne semble pas être celui de Léon Rance, seigneur

de la Chapelle-Baloue, qui y est nommé, et que nous retrouverons sur une cloche de Vareilles en 1593, car la famille Tiercelin de Rance porte *d'argent à deux tierces mises en sautoir, cantonnées de quatre merlettes de sable*.

1565. — CHAMPAGNAC-LA-PRUNE (Corrèze). — ✠ SOLI DEO HONOR ET GLORIA. M D LXV.

1567. — LIMOGES. *Saint-Maurice*. — Les registres paroissiaux de cette église nous fournissent des renseignements précis sur le fondeur d'une cloche, sa bénédiction, ses parrain et marraine : « François Roulan, dit Lansaman, fondeur et habitant es faubourgs de la porte Boucherie de la ville de Limoges..... a fondu la cloche du cyvory du cimetière de l'église de Saint-Maurice de la cité de Limoges, le vendredi 6^e jour de juin 1567, et fut baptisée le dimanche 15^e dudit mois de juin. Et fut parrain Léonard Leyraud le jeune, marchand desdits faubourgs de Boucherie, et marraine Marguerite Boulhion, relicte de feu Pierre Maulplot, marchand et bourgeois de ladite ville de Limoges. Et messire Jacques Chapelas fit l'office comme vicaire avec et ensemble messire Jehan Fougieras dit Faber, messire Martial Coussy et messire Pierre Blondeix, prêtres de ladite église de Saint-Maurice. Et le mercredi 18^e dudit mois prénommé 1567, ladite cloche en son lieu fut mise par les mains de Jehan Chambon dit Jehan Pauly, serrurier desdits faubourgs prénommés, es présence de son parrain et de Jehan Boutineaux, dit Milan Chaucheyroux. Et ledit parrain sonna ladite cloche tenant premièrement la corde entre les mains jointes, lui étant à genoux, disant un *pater noster* et *ave Maria*. » (Archives de la ville de Limoges, GG., 250).

1571. — SAINT-YRIEIX (Haute-Vienne). — La grosse cloche de Saint-Yrieix fut fondue en 1571. Elle a été refaite en 1620. Voir à cette dernière date.

1571. — ASTAILLAC (Corrèze). — ✠ SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM. MIL V C LXXI.

Cette inscription est accompagnée de l'écusson des Roquet d'Estresse, qui portaient *d'azur au chevron d'or* (parfois écotté comme ici), *accompagné de trois pattes d'animal* (peut-être de roquet), qu'on a remplacées depuis par *trois fers de lance d'argent* (certains fers de lance s'appelaient aussi *roquets* au xv^e siècle). (L'abbé POULBRIÈRE, *Dict. des paroisses*).

1571. — LIMOGES. *Cathédrale*. — Le samedi, 30 juin, la foudre mit le feu au clocher de la cathédrale, et les onze cloches qui y

étaient furent fondues ou brisées dans leur chute. P. Mesnager nous a raconté ce désastre dans les termes suivants :

« Nota que le jour de la Grand Saint-Martial, le dernier jour du mois de juin 1571, environ l'heure de vêpres il fit un éclair de tonnerre qui passa sur la ville de Limoges, venant du côté de la porte Montmailler (nord-ouest) de la dite ville, et vint tomber sur le clocher de la grande église cathédrale de Saint-Etienne de la cité de Limoges, par la sommité et pomme où était la croix et girouette étant sur l'aiguillon couvert de plomb, sans que bien peu de gens s'en donassent garde; tellement que l'éclair, du coup qu'il donna contre ladite pomme étant de bois et couverte de plomb, le feu s'y mit et entra dans le clocher par là, que tellement que bien peu de temps après, ledit feu s'étant pris au bois de l'aiguillon étant sous le plomb de la couverture d'icelui commençant à sortir un peu par le dehors, ce que plusieurs gens voyant eurent les frayeurs. Et petit à petit commença ledit feu à augmenter et brûler le bois, tellement que le plomb de la couverture d'iceluy se mit à fondre et tomber tant pardedans le clocher que par le dehors, et tomba incontinant par terre la pomme d'iceluy avec la croix de fer étant fort grosse et grande. Et le monde se riait en pensant que le feu ne pénétrât guère au bas dans ledit clocher, attendu qu'il était fort haut d'icelui; mais messieurs les chanoines firent monter plusieurs maîtres charpentiers de la présente ville pour y donner secours, ce qu'ils ne purent faire, causant le plomb de ladite sommité qui se fondait et tombait et incessamment tant par le dedans que par le dehors dudit clocher, qui endommagea grandement le charpentier. Et tellement pénétra le feu malin que, outre son naturel, descendit peu à peu depuis le haut dudit clocher jusques aux pieds d'icelui, en frayeur que, en moins d'une heure et demie, la bardèche et le bois du clocher fut tout en flamme de feu si ardent que, environ l'heure de sept heures du soir, le feu était dans le clocher depuis le pied jusques aux sommités d'icelui, en si grande ardeur et frayeur que toute personne qui le voyait ainsi était épouvantée. Et, en voyant le feu si épouvantable brûlant ladite bardèche et bois, et sortant de tous côtés dudit clocher, que lesdits pauvres qui y étaient pensèrent être tous perdus et brûlés à cause de la grande flamme qui sortait du clocher. Et s'épendant sur l'heure même sur les maisons prochaines, sans le secours qui fut mis, les plus près des maisons se fussent brûlés. Et enfin le feu s'enflamma tellement que toutes les cloches qui étaient le plus près se fondirent dans le clocher, et les autres tombèrent aux pieds d'icelui et se

brisèrent, chose bien épouvantable à voir, tellement que enfin il ne demeura aucune chose dans ledit clocher, et demeura tout vide, saus aucun bois ne chose qui se puisse réserver. Et disait que ce n'était pas pressage de bon signe au pays. Et atteint le feu jusqu'à l'heure de minuit. Je prie Dieu qu'il nous garde de telle infortune, Dieu et la sacrée et bienheureuse Vierge Marie mère de Dieu nous donne sa sainte bénédiction ! *Amen* ».

Sébastien de Laubespine répara en partie cette perte par le don de plusieurs cloches dont il est parlé plus loin en l'année 1574.

1572. — MARVAL (Haute-Vienne). — ✠ S. AMAN ✠ MA ✠ I ✠ M ✠
I ✠ RO ✠ 1572.

Cette inscription de la cloche de Marval est en caractères romains et sa date en chiffres arabes. Nous sommes dans la période où les caractères gothiques vont disparaître et où l'usage des chiffres arabes commence. Cette transition ne se fit pas subitement, mais au contraire dura fort longtemps. Nous trouverons encore bien des inscriptions en lettres gothiques, je les signalerai chaque fois que je les connaîtrai, mais leur nombre diminuera de plus en plus.

Cette inscription, dont chaque mot est séparé par une croix, semble devoir se lire ainsi : ✠ Saint Amand ✠ de Marval ✠ Jésus ✠ Marie ✠ Joseph ✠ Robert ou Robertie ✠ 1572. Cette église en effet est toujours désignée sous le nom de Saint-Amand de Marval, et le château dont elle touche les murs était le château des Robert, ou château de la Robertie. L'église et le château furent saccagés par les troupes de Coligny au mois de juin 1569 et la cloche brisée fut refondue trois ans après avec l'inscription ci-dessus.

1572. — SAINTE-FEYRE (Creuse). — « Le 25^e de septembre 1572, furent fonduez trois cloches en ce bourg [de Sainte-Feyre] et furent bénitez le dymanche d'après, dont ma mère feut marine de la grosse. Les fondeurs estaient de Chambon qui ne feirent rien qui vaille. » (Livre de raison d'Antoine de Sainte-Feyre).

1572. — MARCILLAC-LA-CROISILLE (Corrèze). — ✠ IHS. MARIA. S. CIRICI. — SAVVATERRE. — AN 1572.

Cette cloche appartenait à l'ancienne église de la Croisille, dont le patron était Saint Cirice de Tarse. On l'appelait *Sauveterre*, ce qu'on a déjà vu à Concèze en 1473, à Folles en 1496, à Saint-Martial de Limoges en 1551, etc.

1574. — LIMOGES. Cathédrale. — ✠ UT VOCE TUBARUM CORRUERUNT

MURI JERICHO, SIC ME SONANTE, CONCIDIT FORTITUDO DEMONUM. ✠ VERBUM DNI MANET. — EXPENSIS DNI SEBASTI DE L'AUBESPINE. 80° A S. MARCIALE LEMO. EPI ET DNORUM CAPITULI ECCLESIE CONFLATA, 1574. ET VERBUM CURO FACTUM EST.

La grosse cloche de la cathédrale qui existait au moment de la Révolution portait en caractères gothiques l'inscription ci-dessus. C'est une des quatre que Mgr Sébastien de Laubespine et le chapitre de la cathédrale firent fondre pour remplacer celles qui avaient été perdues dans le désastre de 1574.

Une seconde cloche portait exactement la même inscription et la même date, en caractères semblables.

1574. — LIMOGES. *Cathédrale.* — ✠ FUGITE PARTES ADVERSÆ, 1574.

1574. — LIMOGES. *Cathédrale.* — ✠ VICIT LEO DE TRIBU JUDA, 1574.

Deux cloches de la cathédrale avaient les deux inscriptions ci-dessus en caractères gothiques. Leur texte semble emprunté à la troisième antienne de Laudes en la fête de l'Invention de la Sainte Croix : *Ecce Crucem Domini, fugite partes adversæ, vicit leo de tribu Juda, radix David, alleluia.* Toutefois les mots : *vicit leo de tribu Juda*, sont de l'Apocalypse, chapitre V, verset 5.

Les mots : *partes adversæ*, que l'on trouve dans beaucoup d'inscriptions de cette époque, ont été compris de différentes manières. Le sens primitif est : Voici la croix du Seigneur ; fuyez puissances des ténèbres. Mais on y a vu aussi, et non sans raison, une allusion aux événements politiques de l'époque, et dans ce cas *partes adversæ* désigne les ennemis.

Vers la même époque, en 1586, lorsque Sixte-Quint fit dresser sur la place de Saint-Pierre à Rome l'obélisque qu'on y voit encore, il fit graver à sa base les deux inscriptions suivantes que nous retrouvons entières ou en partie, sur plusieurs de nos cloches :

Ecce Cruz Domini, fugite partes adversæ, vicit leo de tribu Juda.

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat ; Christus ab omni malo plebem suam defendat.

1575. — SAINT-BONNET-LA-MARCHE (Haute-Vienne). — ✠ FRANÇOIS DE LA TOUCHE MA FAIT FAIRE V C LXXV.

Cette inscription en lettres gothiques se lit sur une cloche de Saint-Bonnet, qui vient de l'ancienne église paroissiale du Pont-Saint-Martin. Elle occupe une bande qui fait tout le tour de la

cloche ; on voit au-dessus une couronne de fleurons, semblable à celle qui orne la cloche de la Chapelle-Baloue de 1561. Les mots sont séparés par un écusson chargé d'un lion. Ce sont les armes de François de Latouche, seigneur du lieu : *de gueules au lion couronné d'argent*. Dans la date le fondeur a oublié la lettre m.

1575. — GENOUILLAC (Charente). — ✠ JE FUST FAICTE EN MAY M VC LXV ET DIX ; DIEU NOUS DOINT A TOUS PARADIS.

Genouillac, qui était du diocèse de Limoges, se trouve aujourd'hui dans la Charente. Peut-être faudrait-il lire 1565 dans l'inscription de la cloche de cette église.

1575. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial*. — ✠ JESUS, MARIA. — JE FUS FAICTE LE 7^e JOUR DE FÉVRIER 1575. SANCTE MARTIALIS, ORA PRO NOBIS.

Une petite cloche de l'abbaye de Saint-Martial avait cette inscription en lettres gothiques.

1575. — BLANZAC (Haute-Vienne). — ✠ FRÈRE JEHAN DE MON-
THERUD, ABBÉ M VC LXXV.

Chaque mot de cette inscription en caractères gothiques est séparé du mot suivant par un écusson accompagné de la crosse ; et la croix qui est au commencement est aussi formée de quatre écussons semblables. Le champ est *losangé*. Ce ne sont pas les armes de la famille de Monteruc qui porte : *de gueules au chevron d'argent accompagné en chef de deux étoiles et en pointe d'un rocher, le tout de même*. Le terrier de la Bussière-Rapy nommé en 1600 Gabrielle de Monterud ou Monteau, dame du Puy-Martin, paroisse de Blanzac. Or la famille Montault porte : *losangé d'argent et d'azur*. Ce qui me fait croire que frère Jean de Montherud est un de ses membres.

1575. — SAINT-OUEN (Haute-Vienne). — ✠ SANCTE AUDOANE ORA PRO NOBIS. — L'AN MIL V C LXXV.

Cette inscription est en caractères gothiques.

1575. — MOISSANNES (Haute-Vienne). — ✠ TIBI SOLI DEO HONOR ET GLORIA. — SANCTE MAURICI. — SANCTA MARIA, ORA PRO NOBIS, M VC LXXV.

1579. — AUGINHAC (Dordogne). — ✠ S^{TE} MARTIALE ORA PRO NOBIS. — SIT NOMEM DOMINI BENEDICTUM 1579. — TE DEUM LAUDAMUS.

La paroisse d'Auginhac, qui était du diocèse de Limoges, possède une cloche sur laquelle on trouve l'inscription ci-dessus en

lettres gothiques et la date en chiffres arabes. Cette cloche qui a 1^m,04 de diamètre doit peser près de 650 kilos.

- 1579.** — CHERONNAC (Haute-Vienne). — ✠ JESUS, MARIA.
ORA PRO NOBIS, 1579. — TE DEUM LAUDAMUS.

Cette inscription qui est en caractères gothiques a la date en chiffres arabes. Le nom du saint qu'on invoque y est illisible. La paroisse avait pour patrons Saint Sauveur dont on fait la fête le 6 août et la Nativité de la Sainte Vierge.

- 1580.** — TULLE. — ✠ SUM CLARUS, CLARUS QUE VOCOR : RESONANS
AD HONOREM XRI CUI CLARUS : HIC MAGNUM FUNDIT HODOREM ALL[ELUIA].

La cloche où se trouve cette inscription était la plus grosse de celles qui formaient la sonnerie de l'horloge dans les premières années du XIX^e siècle. On l'appelait Saint-Clair. Sa date nous est donnée par le passage suivant du Livre de raison de Baluze : « Le lundy, xvi^e de may 1580, fust batizée la cloche de Saint-Jehan qui est au grand clocier (le clocher de Saint-Martin) de la présente ville de Tulle, ensemble l'autre cloche Saint-Clair, que puy ung moys avaient esté de nouveau refaites. »

- 1581.** — SAINT-CHRISTOPHE (Creuse). — ✠ IHS. S[AN]CTA MARIA
OR[A] PRO NOBIS. LAN [M] V CENS III^{xx} ET VN.

L'église de Saint-Christophe, qui est aujourd'hui dans la paroisse de La Chapelle-Taillefer, possède une cloche portant en caractères gothiques l'inscription ci-dessus. Pour trouver sa date, il faut suppléer le chiffre m qui a été omis par le fondeur et transposer v cens, qu'il a placé à la fin. Les mots de cette inscription sont séparés par un ornement en forme de § qu'on retrouve sur la cloche de la Chapelle-Baloue de 1561. Les lettres de ces deux inscriptions sont presque identiques. Les trois bas-reliefs qui l'accompagnent représentent : le Christ en croix, la Sainte Vierge et Saint Martin partageant son manteau. Il y a encore un écusson qui est indéchiffrable et la tête d'un personnage accompagnée de quelques lettres qui sont illisibles.

- 1581.** — BRIVE (Corrèze). — Une des cloches de Brive fut fondue en 1581. Les lignes suivantes constatent son existence en 1837 : « La Révolution changea la direction des idées à Brive. Alors eurent lieu ces dévastations de tous les monuments religieux de notre ville qui anéantirent une foule d'objets d'art et d'antiquité, plusieurs tableaux estimés, des archives curieuses, de riches bibliothèques. La collégiale de Saint-Martin échappa à grand'peine à la démolition et tout ce qu'elle renfermait fut brisé ou dispersé : autels, tableaux, orgues, cloches. Une seule de ces

dernières fut réservée pour sonner le tocsin, et grâce à cette circonstance, nous possédons encore cette belle pièce du poids de 3,000 kilos ou environ, et qui conserve les noms des consuls de 1581. » (Ephémérides de 1837, page 493).

1582. — CHAMPNETERY (Haute-Vienne). — ✠ IHS. MA[RIA]. S[AN]CTE THOMAS, ORA PRO NOBIS. M VCLXXII..... DV RIEVPEYROVX..... CHASTAGNER PARIN.

Cette inscription en majuscules romaines est peu lisible, surtout au milieu, où je ne puis distinguer sur le dessin qui m'en a été envoyé, que le mot du Rieupeyrour. C'est le nom d'un village de cette paroisse. On trouve un Amadon sieur du Rieupeyrour. Au-dessous de l'inscription on voit une croix, la Sainte-Vierge et un évêque.

1582. — RAZÈS (Haute-Vienne). — ✠ SANCTE JOHANNES, ORA PRO NOBIS. 1582.

1582. — CHAMPAGNAC-LA-PRUNE (Corrèze). — ✠ SANCTE PETRE, ORA PRO NOBIS. M VCIIII^{xx} II.

1582. — ALLASSAC (Corrèze). — IHS. XPS VINCIT. XPS REGNAT. XPS IMPERAT ET AB OMNI OPERE MALO NOS DEFFENDAT. TE DEUM LAUDAMUS. TE PER ORBEM TERRARUM SANCTA CONFITETUR ECCLESIA. M. F. CHINAC. S. D. 1582, M^e T. L.

1584. — SAINT-GENCE (Haute-Vienne). — ✠ IHS. DEUS NOSTER REFUGIU[M] ET VIRTUS, ADJUTOR. PS. 43. — ✠ IHS. MAR[IA]. BÉNIT SOIT LE SEIGNEUR, 1584.

Cette inscription est en belles lettres romaines de 33 millimètres de hauteur. La dernière ligne se termine par l'empreinte de trois feuilles d'arbre. Sur le haut du flanc de la cloche on voit aussi une croix formée de quatre feuilles d'arbre. Sur une cloche de Nantiat (Dordogne) de 1600, on trouve une croix semblable formée par l'empreinte de quatre feuilles appointées en cœur.

« Lorsque les fondeurs n'avaient pas assez de types à leur disposition, dit l'abbé Baraud, ils ont appliqué assez fréquemment sur une partie plus ou moins étendue du modèle, des feuilles d'arbre ou des plantes qui se sont reproduites sur la cloche avec toutes leurs nervures et en ont agréablement orné la surface. Des feuilles formées de la sorte, ornent les cloches d'Orrouy, de Saint-Sauveur et de la Croix-Saint-Ouen. Des feuilles de laurier, disposées en couronne, se remarquent sur celles de Jaulzy, de Pierrefonds, d'Escames et de Saint-Quentin-des-Prés; les mêmes feuilles garnissent toute la surface de la cloche de Saint-Sulpice ».

1585. — MEYSSAC (Corrèze). — ✠ IHS. N[ARI]A. MEMORARE NOVIS-SIMA TUA ET IN ETERNUM NON PECCABIS. ECCLESIASTIQUE 7. POST TENEBRAS SPERO LUCEM. JOB. 17. ✠ MEYSSAC, 1585.

Il semble y avoir une allusion aux tristesses du temps ; Meyssac, très voisin de Turenne, eut sa part dans les troubles religieux du xvi^e siècle ; il fut pris par le duc du Maine sur les protestants l'année même de cette inscription.

Le timbre de l'horloge de Meyssac porte l'inscription suivante, sans date : *Roche, sindic, m'a fet faire.* (L'abbé POULBRIÈRE, *Dictionnaire des paroisses*).

1585. — TULLE. — Lors de la prise de Tulle et de son occupation par l'armée du vicomte de Turenne en 1583, il y eut un traité dont les habitants proposèrent les conditions. On y lit : « Ils supplent aussy qu'il leur soit permis et inviolablement tenu et observé que on ne touchera à leurs temples, cloches, reliquaires et aultres ornemens d'esglize servans à leur religion catholique et que les ecclésiastiques jouyront paisiblement de leurs biens. » Le vicomte de Turenne écrivit en marge le mot « accordé ». Mais après son départ de Tulle, le capitaine La Maurie à qui il avait donné l'ordre de l'occuper en agit tout autrement. Voici d'après une enquête faite quelques années plus tard quel fut le sort des cloches des églises de cette ville :

« Toutes leurs argenteries desdites esglises leur sont été expo-liées, les cloches rompues, abbatues et fondues, et mises en construction de canons de calibre que sont encore apparens ; les curés chassés de leurs paroisses, esglises et prieurés ; les esglises profanées et mis leurs chevaux en forme d'estables dans icelles, feux et corps de garde aux clochers, leurs chappes et manteaux dédiés pour le service divin rompus et déchirés et employés en habits pour les soldatz. » (*Bull. Soc. de Tulle*, XII, 253, 313).

1586. — LAGUENNE (Corrèze). — Cette paroisse perdit une cloche après la prise de Tulle mentionnée à l'article précédent. Voici le passage d'une enquête qui le constate : « Enfin le dimanche matin, neuf février [1586], Tulle était délivrée ; le régiment de La Maurie s'éloignait, chargé de butin, pillant les fermes qui se trouvaient sur son passage, enlevant même une cloche de l'église de Laguenne. » (*Bull. Soc. de Tulle*, XII, 339).

1592. — CHAUFFOUR (Corrèze). — ✠ IHS. N[ARI]A. S. JOANNES ORA PRO NOBIS. N[OBLE] MARIE DE PLAS, 1592.

Cette cloche, actuellement à Chauffour, a peut-être été fondue pour Caremonte, où il y avait une église sous le vocable de

saint Jean, et où était la famille de Plas. L'église de Chauffour est sous le vocable de saint Martin de Tours. (L'abbé POULBRIÈRE, *Dictionnaire des paroisses*).

1594. — LASCAUX (Corrèze). — ✠ S. PETRE S. PAULE. S. M.....
S. CLARI. ORA[TE] PRO NOBIS, 1594.

1594. — PERPEZAC-LE-NOIR (Corrèze). — ✠ IHS. M[ARIA]. —
SANCTE SICARI, ORA PRO NOBIS. — 1594. — N[OBLE] MONSIEUR GOFFRE
PLESAN, SEIGNEUR DU BIGARDEL, PARRAIN.

1595. — CORRÈZE (Corrèze). — La petite ville de Corrèze perdit ses cloches en 1595. Voici dans quelles circonstances :

Le siège de Gimel, commencé la veille de la Saint-Barthélemy 1594 ne se finit qu'à la veille de Noël; après quatre mois de résistance « la place fut enfin réduite à l'obéissance du roi ». Mais les défenseurs voulurent prendre leur revanche. Dans la nuit du 16 au 17 novembre de l'année suivante [1595], « les sieurs de Marcellac, de Marse, de Lavaur, de Rochely, de Villebouché et autres leurs complices, pourtans les armes pour le baron de Gimel, gouverneur pour lors en la ville d'Ambert pour la ligne, allèrent attacher le pétard aux portes de Corrèze et s'en emparèrent d'un coup de main. Puis, la même nuit, rassurés par l'éloignement des chefs de l'armée royale, ils se dirigèrent encore vers Gimel, le reprirent et s'y établirent avec leur butin; ils avaient emporté les cloches de Corrèze, qu'ils y convertirent en canons. » (L'abbé POULBRIÈRE, *Dictionnaire des paroisses*).

1595. — LA CROIX (Haute-Vienne). — ✠ S. ANTONI, ORA PRO NOBIS.
— DE INIMICIS LIBERA NOS DOMINE. L[AN] M VC LXXXV.

Cette inscription en caractères gothiques est peu lisible en plusieurs endroits. Elle est accompagnée d'un crucifix et de deux anges.

1595. — LE PORT-DIEU (Corrèze). — ✠ AVE MARIA GRACIA PLENA,
DOMINUS TECUM. ANNO D[OMI]NI M CCCC III^{xx} XIII.

Le petit pignon de l'église du Port-Dieu porte à ses deux baies deux cloches, très petites aussi, mais vieilles de trois siècles et en grand honneur dans la paroisse. Pendant la Révolution on les avait si bien cachées que l'on désespérait presque de les revoir. La Providence permit qu'un propriétaire du hameau de Saint-Martin les découvrit en labourant son champ. M. l'abbé Poulbrière y a recueilli l'inscription en lettres gothiques qui est ci-dessus.

« Pendant les jours de brouillard, de neige et de tourmente, l'infirmier du Port-Dieu, qui avait aussi soin des pèlerins,

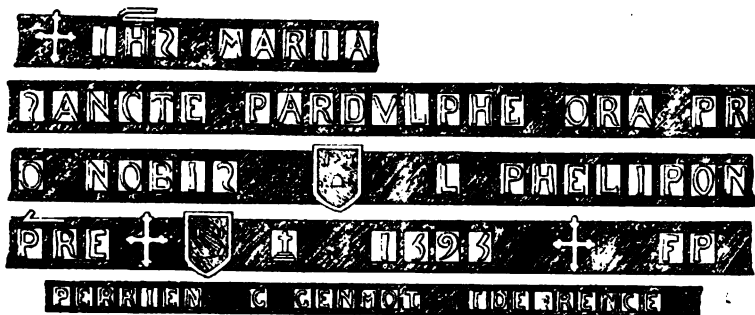
sonnait, au crépuscule et à neuf heures du soir, la grande cloche du monastère. Cette voix s'étendait au loin, et elle guidait vers la maison hospitalière le voyageur qui s'était égaré dans la montagne. Cet usage existe encore dans la Haute-Loire, notamment à Yssingeaux. » (D^r LONGY, *Le Port-Dieu et son prieuré*.)

XVI^e siècle. — LE PORT-DIEU (Corrèze). — ✠ SANCTE MARTINE, PASTOR EGREGIE, DEUM PRO NOBIS INTERCEDE.

XVI^e siècle. — LE PORT-DIEU (Corrèze). — ✠ AVE MARIA, AVE MARIA.

Cette salutation répétée se lit, en lettres gothiques, sur une petite cloche venant de l'église de Saint-Martin au Port-Dieu.

1595. — VAREILLES (Creuse). — ✠ IHS. MARIA. SANCTE PARDULPHE ORA PRO NOBIS. — L. PHELIPON P[RE]T[RE] ✠ 1595 ✠ F[AIT] P[AR] PERRIEN, G. GENMOT. J. DE RENÇE.



G. Bertin

Inscription de la cloche de Vareilles (1595)

Cette inscription est en lettres majuscules romaines. On y voit un écusson portant au-dessus d'une cloche les lettres J. H. qui devraient être les initiales du fondeur, mais elles ne concordent pas avec les noms qui la termine. Quant au nom de Rence, nous l'avons déjà vu sur la cloche de la Chapelle-Baloue de 1561. Les bas-reliefs qui accompagnent cette inscription représentent un

calvaire, la Sainte-Vierge avec l'Enfant-Jésus, et probablement l'*Ecce Homo*. Cette cloche de Vareilles ayant 93 centimètres de diamètre doit peser environ 450 kilos.

- 1596.** — CHAPTELAT (Haute-Vienne). — ✠ S. JOANNES. S. ELEGII MI BAINOL. R. 1596. M C D P D V.

Il faut probablement lire Michel Baignol, recteur. Un document nous fait connaître Pierre Baignol, chanoine de Limoges et Pierre, son neveu, vendant une propriété dans le voisinage en 1580. Cette inscription est en majuscules romaines, mais la lettre R que je traduis ici par recteur ou curé, est plus grande que les autres et d'une forme différente. Quant aux six lettres qui la termine je n'en vois pas l'explication.

Cette cloche de Chaptelat ayant 70 centimètres de diamètre, doit peser environ 200 kilos.

- 1597.** — LOUBERT (Charente). — ✠ FAITE POUR SAINT JEAN DE LOUBERT, L'[AN] M VC III^{xx} XVII.

La paroisse de Loubert était du diocèse de Limoges avant le Concordat.

- 1598.** — DOURNAZAC (Haute-Vienne). — ✠ SANCTE SULPICI ORA PRO NOBIS. — J. GARREAU, PARIN ET M. DE L. MARINE. L'[AN] M V^e III^{xx} XVIII.

- 1599.** — QUEYSSAC (Corrèze). — ✠ SANCTA MARIA, SANCTI COSMA DAMIANE ORATE PRO NOBIS. 1599. — NOBLE MERCURE DE QUEYSSAC, PARRAIN.

- 1600.** — LE DORAT (Haute-Vienne). — ✠ 1600. IHS. M[A]RIA. — FAITE PAR MESSIEURS LES CHANOINES, CONSULS ET HABITANS. PARRAIN ANTOINE FORCE. MARRINE RENÉE RAMPION.

Au-dessous se trouve un écusson portant les armes de la ville du Dorat qui sont : *de gueules à deux clefs d'argent posées en sautoir, accompagnées de quatre fleurs de lis d'or 1, 2 et 1*. Cette cloche est au haut du clocher de la grande porte et sert de timbre à l'horloge.

- 1600.** — ORLIAC-DE-BAR (Corrèze). — ✠ S[ANCT]E LAURENTI, ORA PRO NOBIS, 1600.

- 1600.** — CHAMPAGNAC-LA-NOAILLE. *Chapelle de Miginiac* (Corrèze), — S. LEODEGARI, ORA PRO NOBIS. — LÉONARD MIGINIAT, JANE BORDOT, 1600.

- XVI^e siècle.** — LIMOGES. *Saint-Michel-des-Lions*. — ✠ SANCTE MICHAEL, ORA PRO NOBIS. — TE DEUM LAUDAMUS.

Cette inscription en caractères gothiques du xvi^e siècle se voyait sur une cloche de Saint-Michel-des-Lions.

XVI^e siècle. — BEAULIEU (Corrèze). — ✠ A FULGURE ET TEMPESTATE DEFENDE NOS DOMINE.

Cette inscription en lettres gothiques du XVI^e siècle se lit sur la petite cloche du rosaire dans l'église de Beaulieu; elle vient, dit-on, d'Estresse. (L'abbé POULBRIÈRE, *Dictionnaire des paroisses*).

XVI^e siècle. — THOURON (Haute-Vienne). — ✠ JESUS, MARIE FILIUS, SALVATOR MUNDI SIC. F.

L'église de Thouron possédait avant la Révolution une cloche avec inscription en lettres gothiques du XVI^e siècle. M. Laurier, curé de cette paroisse en 1782, l'a transcrite sur son registre telle que je la donne ci-dessus; mais on peut douter de l'exactitude de sa transcription.

XVI^e siècle. — SERVIÈRES (Corrèze). — ✠ SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM. SANCTE LAURENTI, ORA PRO NOBIS.

Saint Laurent est le patron de l'église paroissiale de Servièrès.

XVI^e siècle. — FONTMERLE, succursale d'Altiliac (Corrèze). — ✠ SANCTA AGATHA, ORA PRO NOBIS.

Cette cloche ne porte pas de date, mais simplement le nom de la patronne de l'église.

XVI^e siècle. — NÉOUX (Creuse). — ✠ AVE MARIA. SANCTE MARTINE ORA PRO NOBIS. TE DEUM LAUDAMUS.

Cette dernière phrase est répétée quatre fois.

XVII^e siècle

Pendant ce siècle les inscriptions deviennent beaucoup plus longues. Toutes les cloches un peu considérables ont un parrain et une marraine, dont les titres s'étalent complaisamment. Les fondeurs signent presque toujours leur œuvre. Leur nom se lit quelquefois sous l'image de leur patron, ou autour d'un écusson timbré d'une cloche. Les ornements n'ont plus rien de gothique; ils suivent le goût général. Les lettres sont aussi en caractères majuscules modernes, imitation des capitales romaines.

1601. — SAINT-GILLES (Haute-Vienne). — ✠ S^{ti} EGIDI. — A. NEILHAC, 1601.

1601. — SAINT-QUENTIN (Charente). — ✠ AU NOM DE DIEU ET DE LA VIERGE MARIE. MON PATRON EST SAINCT JEHAN. — ✠ MON PARAIN

JEHAN DE SINGAREAU, ESCUIER, SIEUR DE PRISSAT, SAINCTTE-TERRÉ ET SAINT-LAURENT-SUR-GORRE. MA MERINE TE SINGAREAU. FAITE EN L'AN 1601. — TE DEUM LAUDAMUS.

Saint-Quentin, près Chabanais, qui était jadis du diocèse de Limoges, est aujourd'hui dans le département de la Charente.

- 1602.** — THOURON (Haute-Vienne). — ✠ IHS. MA. S. PETRE, S. PAULE, ORATE PRO NOBIS. — PARRIN NOBLE GILBERT DE LA COUSSE. MARRAINE CATHERINE MADDOZ. SYNDICS JEHAN VAULCOURBEYL ET JEHAN BARITAU, 1602.

Cette cloche, qui a 67 centimètres de diamètre, pèse environ 170 kilos.

- 1602.** — BORD (Creuse). — ✠ IHS. MA. SANCTE CHRISTOPHORE, ORA PRO NOBIS, 1602.

Cette cloche vient de l'ancienne paroisse de Verneige qui avait Saint Christophe pour patron.

- 1603.** — LIMOGES. *Saint-Michel-des-Lions*. — ✠ IHS. MARIA. BUCCINATE IN NEOMENIA TUBA, IN INSIGNI DIE SOLEMNITATIS VESTRÆ. PSALM. 80.

A ÉTÉ MON PARRAIN FRANÇOIS CHASTAIGNAT ET MARRAINE CATHERINE ROUARD, FEMME DE B. CASSAIGNES. ANNÉE 1603.

- 1604.** — SAINTE-ANNE (Haute-Vienne). — ✠ IHS. MA. SANCTA ANNA ORA PRO NOBIS. GABRIEL DE LA BREUILLE PARRAINT ET MARIE ROUMANET MARRINE. JEHAN DE LA CHAU DE CHARIERAS ROY DE LA CONFRE-RIE, ET F. PARRIQUO COMMIS, DU TIQUET, P. PARRIQUO. ANNO DOMINI M CCCCC IIII.

Cette cloche qui a 72 centimètres de diamètre doit peser environ 215 kilos.

- 1604.** — ALBIGNAC (Corrèze). — ✠ IHS. MA. S. LUPE ORA PRO NOBIS. — DAME JANE P[RIEURE] DE COYROUS M[ARRAINE]. M. M^e FRANSOYS GEOFFRE JUGE, P[ARRAIN]. M^e P. FOURNET, C[URÉ] D'ALBINHAC, 1604.

La marraine est Jeanne de Badefol, prieure de Coyroux, la même qui a donné un tableau représentant l'adoration des bergers ; il porte dans un angle l'écu des Badefol et l'inscription suivante : « Jjeanne de Badefol, prieure de Coyrouze, 1604, a donné ce tableau. » (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*).

- 1604.** — AYEN (Corrèze). — ✠ IHS. 1604. — ✠ S. JOANNES B[APTIST]A ORA PRO NOBIS. P[ARRAIN] F[RÈRE] G[ABRIEL] GÉRAUD. S[ERVANT] D[ARNES] C[OMMANDEUR] DE LA M[AISSON]. M[ARRAINE] K[ATHERINE] DE VEYRIÈRE.

Cette cloche du Temple-d'Ayen est aujourd'hui à Ayen. La marraïne Catherine de Veyrière avait épousé, le 22 février 1559, Louis du Burg, sieur de La Morelie, dans la paroisse; elle était veuve depuis 1601. (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*).

1605. — LIMOGES. *Saint-Maurice*. — ✠ JESUS. MARIA. JOAN[NES] DE VERTHAMO, MAGNUS ARCHIDIACON[US], CANTOR AC ARCHIP[RESBYTER] ECCLESIAE LENOVICEN[SIS]. MARIE PALAIS. — S. MARIA, ORA PRO NOBIS. — M. SIMON PALAIS. JEAN CIBOT. JEAN ROUMANET. ES[TEIENN]E DE BROUA, FABRIQUEURS. 1605.

1606. — BUSSIÈRE-BOFFY (Haute-Vienne). — ✠ 1606. PARRAIN FRANÇOIS DUPIN, ÉCUYER, SEIGNEUR DE MONTS. MARRAINE DAME AG. DU-CHIRON. M. CHUIGLE, CURÉ.

LAUDO DEUM, PLEBEM VOCO, COLLIGO CLERUM, DEFUNCTOS PLORO, FESTA DECORO, POSTEM FUGO, FULGURA REPELLO.

Cette cloche a été refondue en 1895.

1606. — LIMOGES. *Collège*.

✠ JESUS, SALVA NOS, SALVATOR MUNDI, 1606.

✠ MARIA, ET HORA MORTIS SUSCIPE, 1606.

✠ JOSEPH, SPONSABO TE MIHI IN FIDE, 1606.

Ces trois cloches du Collège de Limoges portaient les noms de Jésus, Marie, Joseph, et servaient à sonner les heures.

1608. — PRUGNE. Commune de La Chapelle-aux-Brocs (Corrèze). — ✠ IHS. MA. SOLI IS (*sic* ?) DEO HONOR ET GLORIA. — STE JOHANNES BAPTISTE (*sic*) ORA PRO NOBIS. — FRÈRE FÉRÉOL BALBE, COMMANDEUR, PARIN. TOYNETTE PASCHARELLE, MARINE. 1608.

Au-dessous de la date et au-dessus d'une croix de Malte est un écu trois fois répété portant sous le chef de l'ordre les armes du commandeur : *Trois étoiles de six raies, 2 et 1*. Féréol Balbe figurait à la liste des commandeurs d'Ayen (?) mais plus tard. Cette cloche vient du Temple de Mons. (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*.)

1608. — GIMEL (Corrèze). — ✠ 1608. IHS. S. MARIA. S. PARDULPHE. — ✠ ANTOINE DE LAVOUR. GASPARD DE GIMEL, SEIGNEURE DUDICT LIEU DE GIMEL.

Au-dessous les écussons de deux familles : celui de Gimel : *burelé d'argent et d'azur de dix pièces, à la bande de gueules, brochant sur le tout*; celui de Lavaur : *d'azur à trois rocs d'échiquier d'or; parti d'or au lion rampant de sable, armé et lampassé de gueules*.

La famille de Gimel s'éteignit au XVII^e siècle, à Gimel même.

Gasparde, mariée avec Antoine de Lavaur, lui porta la baronnie. Ce sont ces deux époux qui firent fondre la cloche de l'église sur laquelle on lit l'inscription ci-dessus. (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*).

- 1609.** — PENSOL (Haute-Vienne). — ✠ J[É] S[UIS] F[AITE] P[AR] PEYROUNE GAREAU L'[AN] 1609.

Une petite cloche de l'église de Pensol porte cette inscription.

- 1610.** — LIMOGES. *Saint-Pierre-du-Queyroix*. — ✠ AVE MARIA. — A L'HONNEUR DE DIEU. — LA PRÉSENTE CLOCHE CI-DEVANT NOMMÉE POL, ÉTANT ANCIENNEMENT DU POIDS DE QUATRE MILIERS, A ÉTÉ REFAITE DU MÊME POIDS DES DENIERS DE LA QUÊTE FAITE EN LA PRÉSENTE ÉGLISE PAR J. BARDINE, B. COLOMB, BAYLES DE L'ANNÉE PRÉSENTE.

A ÉTÉ NOMMÉE A SON SACRE MARTIAL DU NOM DE M^{re} BENOIT, CONSEILLER DU ROY, TRÉSORIER GÉNÉRAL DE FRANCE EN LA GÉNÉRALITÉ DE LIMOGES, SEIGNEUR DU MAS-DE-LAGE; ET VALÉRIE, DU NOM DE DAME VALÉRIE BOYOL, VEUVE DE FEU S. P. BENOIT, S^r DU MASBOURIANE ET DE COMPREIGNAC. LE 11 NOVEMBRE 1610.

- 1611.** — LIMOGES. *Saint-Pierre-du-Queyroix*. — ✠ A L'HONNEUR DE DIEU. — LA PRÉSENTE CLOCHE, NOMMÉE ANDRÉ, ÉTANT ANCIENNEMENT DU POIDS DE TROIS MILIERS, A ÉTÉ, PAR LES PAROISSIENS DE CETTE ÉGLISE, REFAITE ET AUGMENTÉE DE TROIS MILIERS LE 15 NOVEMBRE 1551.

ET A PRÉSENT QUE NOUS COMPTONS 1611, A ÉTÉ REFAITE A LA DILIGENCE DE MESSIEURS LES MARGUILLIERS QUI SONT EN CHARGE; AYANT TOUS LES HABITANTS DE LA PAROISSE POUR PARRAIN ET MARRAINE. SA BÉNÉDICTION LE 19 JUILLET L'AN QUE DESSUS. — M^r A. BARNY, CONSEILLER DU ROY. M^o JOSEPH DECORDES, BOURGEOIS MARCHAND. M. J. GUÉRIN, MÉDECIN DU ROY. M. M. DE VERTHAMONT, TRÉSORIER DE FRANCE, A LIMOGES.

- 1611.** — SAINT-BASILE (Haute-Vienne). — ✠ L'AN 1611, SOUS LA MAIRIE DE M^{re} C^{te} LÉONARD. J'AI ÉTÉ BÉNITE PAR M^r CHENOUX. MON PARRAIN A ÉTÉ M^r L. LECLER, ET MA MARRAINE DAME JEANNE BOULESTIES.

- 1612.** — SAINT-LÉGER-LA-MONTAGNE (Haute-Vienne). — ✠ IHS. M[ARIA] M. F. DU FORMIEUX PBRE [PRÊTRE] DE S... PARRAIN, CATHERINE DU COUDER M[ARRAINE]. — M. EUMET PBRE [PRÊTRE] DE S. P. V. DES ESPINES, 1612.

Peut-être faut-il lire la fin de cette inscription : M. Eumet, prêtre de Saint-Pierre, vicaire des Espines. car la paroisse de Saint-Pierre et la chapelle de Saint-Jean de l'Épine sont aujourd'hui dans la paroisse de Saint-Léger-la-Montagne.

La cloche qui portait cette inscription était hors d'usage, elle a été vendue il y a quelques années.

1612. SAINT-SULPICE-LE-GUÉRÉTOIS (Creuse). — ✠ IHS. MARIA. — CONTRA FULGURA VOX INTONUIT. — G[UILLAUME] REYDIER, C[URÉ]. CLAUDE FILLOUX P[ARRAIN], MARIE MAGISTRY M[ARRAINE], 1612.

Cette cloche fêlée a été refondue vers 1892. M. Henri Provenchère étant curé, M. Jean de Cessac, parrain, et M^{me} Richemond, marraine.

1613. — ORADOUR-SUR-VAYRES (Haute-Vienne). — ✠ PARRAIN CHARLES-GABRIEL DE LA PISSE, 1613.

Cette petite cloche qui pesait 52 kilos a été refondue en 1873.

1614. — LAGUENNE (Corrèze).

« On avait un procès en 1614 avec un certain Jacques Pines-tran, maître fondeur de cloches ; et une délibération des habitants, faite pour cet objet, parle d'une certaine quantité de métal qu'il convenait de mettre en lieu sûr, à l'occasion « de la rumeur et des troubles qui sont nothoires, y est-il dit, et parce que le présent lieu et paroisse de Laguenne, sont tous ouvertz et en danger d'estre prins et pillés. » Les cloches ne durent être refondues que plus tard, après la reconstruction du clocher, vers 1649, où il s'agissait d'en faire deux. » (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*).

1615. — SAINT-SYMPHORIEN (Haute-Vienne). — ✠ S^{TE} JOANNES EVANGELISTA, ORA PRO NOBIS. — L. DE TESSIÈRES M'A FAICT FAIRE L'AN 1615. — P[ARRAIN] A. DE TESSIÈRES. M[ARRAINE] A. DE TESSIÈRES.

Cette cloche vient du prieuré de Saint-Jean-de-Courrieux, paroisse de Saint-Symphorien, où habitait une branche de la famille de Tessières.

1615. — ROCHECHOUART (Haute-Vienne). — On voit par le procès-verbal de la fonte de la grosse cloche de Rochechouart du 3 mai 1814, que la vieille cloche descendue alors du clocher pour être refondue était datée du 1615. On l'appelait le Gros-Saing ; elle avait eu pour parrain M. le comte de Rochechouart, baron de Saint-Germain-sur-Vienne, chevalier de l'ordre du roi, et conseiller en ses conseils d'Etat et privé. La marraine était Anne de Tiercelin, dame de Montmoreau.

1615. — LA BUSSIÈRE, près Saint-Ouen (Haute-Vienne). — En 1615, une des cloches de cette église avait été emportée au Dorat par les soldats de la garnison au temps des guerres.

1616. — PAULHAC, commune de Saint-Etienne-de-Fursac (Creuse). — Dans la grosse tour carrée de l'église de Paulhar

étaient en 1616 deux cloches, « l'une desquelles avait été dérobée, que le sieur commandeur [de Saint-Hirié] recouvra par arrêt de la cour du Parlement de Bordeaux ».

1616. — PEYRABOUT (Creuse). — En 1616 l'église de Peyrabout possédait deux belles cloches placées dans un pinacle.

1616. — LANGLADE, paroisse de Saint-Sornin de Brive (Corrèze). — En 1616 la chapelle de Langlade qui appartenait à l'ordre de Malte avait perdu une partie de sa voûte et était presque complètement ruinée. On avait enlevé deux cloches que les garnisons voisines menaçaient d'emporter.

1616. — MASCHEIX, commune de Chenailers-Mascheix (Corrèze). — Un procès-verbal de visite de 1616 constate que les cloches de cette église ont été emportées par des gens de guerre. Aussi quatre ans après, le seigneur du lieu, Charles de Saint-Viance, en fait-il fondre une nouvelle.

1616. — CHAVANAC (Corrèze). — Un peu avant 1616, le clocher de l'église de Chavanac, canton de Sornac, était tombé et les cloches s'étaient brisées.

1616. — MAISONNISSE (Creuse). — L'église de la commanderie de Maisonnisse était dépourvue de clocher en 1616, et les cloches étaient suspendues sur des piliers de bois placés devant la porte principale.

1616. — FONGALAND, commune du Trucq (Creuse). — Les visiteurs de l'ordre de Malte trouvèrent en 1616 le clocher de l'église de Fongaland « rompu », et les cloches qu'elle possédait suspendues aux « arbres estans au-devant ».

1616. — COURBEFY (Haute-Vienne). — ✠ JESUS. MARIA. 1616.

Un bas-relief représentant la sainte Vierge, patronne de la paroisse, accompagne cette inscription.

Au moment de la Révolution, Courbefy était une des paroisses les plus pauvres du diocèse. Aussi des auteurs qui ont parlé d'elle avec plus de poésie que de vérité, disent-ils qu'à cette époque le curé du lieu, à défaut de cloche, qu'il ne pouvait se procurer, se servait de *bargues* pour appeler ses paroissiens à la messe. Les *bargues*, qui n'ont pas de nom en français, sont des instruments qui servent aux paysans limousins pour broyer le chanvre. Mais cette légende est absolument fausse, puisque la cloche de Courbefy, fondue en 1616, y est encore.

1617. — VARAGNE (Dordogne). — ✠ IHS. MARIA. SANCTE JOHANNES BAPTISTA. ORA PRO NOBIS. — PARIN ESTIENNE BOUTHINON. MARINE DAMOISSELLE LOYSE DE LAVAU. 1617. — DE LACH...RE CHARLES JUGE DE LA CHASTEILENIE DE VARAGNE. — TE DEUM LAUDAMUS. — A ESTE B[ÉNITE] P[AR] M. J. BOURINET, P[RE]TRE. F[AITE] P[AR] M. C[LAUDE] DUBOYS. DI MA E[tr] M. J. DUHAMEL.

Varagne, autrefois du diocèse de Limoges, fait partie de celui de Périgueux. Sa cloche qui a 0^m88 centimètres de diamètre doit peser près de 400 kilos. Un losange sépare les mots de son inscription.

1617. — BOURGANEUF (Creuse). — Le clocher de Bourganeuf en 1617 renfermait cinq cloches, deux grosses et trois petites; il y en avait une sixième placée au-dessus de la porte d'entrée, où se trouvait aussi l'horloge.

1619. — FAVARS (Corrèze). — ✠ IHS. M[ARIA]. — KATHERINA S[ANC]TA, DEUM PRO NOBIS ORA. — ✠ S. EUTROPI, ORA PRO NOBIS. — L'[AN] M DC XIX.

1620. — MASCHEIX, paroisse de Chenaillers (Corrèze). — ✠ SANCTE JOHANNES-BAPTISTA, ORA PRO NOBIS. CHARLES DE SAINT-VIANCE, COMMANDEUR DE CARLAT, S^r DE MASCHEIX. 1620.

1620. — GIOUX (Creuse). — L'église de Gious possédait trois cloches. M. Jean Dumas, curé de la paroisse (de 1620 à 1633), était parrain de la petite.

1621. — LIMOGES. Saint-Michel-des-Lions. — ✠ IHS. MARIA. LA FABRIQUE M'A FAIT FAIRE L'AN 1621. PARRAIN NOBLE MICHEL MARTIN, CONSEILLER DU ROY ET PRÉSIDENT DE LIMOGES. MARRAINE DAMOYSELLE CATHERINE MARRAND, FEMME DE MONSIEUR LE RECEVEUR MOUSNIER.

SANCTE MICHAEL, ORA PRO NOBIS.

CLAUDE DUBOYS ET REMY ROZIER M'ONT FAICTE L'AN 1621.

Les registres de la paroisse nous apprennent la bénédiction de cette cloche dans les lignes suivantes : « Le mesme jour (18 juillet 1621) a esté benitte la grand cloche de Saint-Michel, à deux heures après midy, par Monseigneur l'Evêque de Limoges, et pour icelle a esté parrain M. Michel Martin, président au siège, et marrine dame Catherine Marand, femme du recepveur Mousnier. — J. DEVILLARD. »

1621. — CHAMPAGNAC-LA-NOAILLE (Corrèze). — ✠ IHS. MA[RIA]. — SANCTUS BARTHOLOMEUS, CUJUS VIRTUTE REDDANTUR CUNCTA SALUTI. — VOX MEA CUNCTORUM SIT TERROR DEMONIORUM.

DE NOBLE FRANÇOIS DE MIRAMBAL. NOBLE FRANÇOIS DE MIRAMBAL, SIEUR PRIEUR DE LA FAYE, PARRAIN. DAMOIZELLE HÉLAINE DE MIRAMBAL, MARINE. 1621.

1622. — LE DORAT (Haute-Vienne). — ✠ IHS. M[A]R[IA]. S[AN]CTA MAGDALENA, ORA PRO NOBIS. — SEURS L. C. SAVATTE, PRIEURE. J. D. DE LA CHAULME, CURÉ 1622. P[ARRAIN] RENÉ COSTIN. DAMOISELLE RENÉE BRUCIAS M[ARRAINE], C... CHESNE .. F. DE RAIMOND.

Cette cloche vient du prieuré de Voulon, près Le Dorat. On trouve dans le *Pouillé* de Nadaud, en 1619, Chesne, et en 1656 François de Raimond, qui exerçaient leur droit de nomination à une vicairie fondée à Voulon.

1623. — BEAUNE (Haute-Vienne). — ✠ JESUS. MARIA. S^{TE} JOANNES-BAPTISTA, ORA PRO NOBIS. 1623. M. I. REGNAULT, CURÉ DE RILHAC. MONASTÈRE DE LA BICHE.

Cette cloche qui est aujourd'hui à Beaune, vient de la paroisse de Rilhac, qui a Saint-Jean-Baptiste pour patron, et dans laquelle se trouvait le monastère de La Biche.

1623. — LIMOGES. *Saint-Michel-des-Lions*. — ✠ JESUS. MARIA. JE SUIS FAICTE POUR SAINT-MICHEL-DES-LIONS DE LIMOGES. L'AN 1623. — PARRAIN NOBLE ANTOINE MARTIN, CONSEILLER DU ROY, PRÉSIDENT AU SIÈGE DE LIMOGES, FILS DE FEU MONSIEUR LE PRÉSIDENT. MARRAINE DAMOISELLE GUABRIELLE DE CHASTENET, FEMME DE NOBLE JEAN DECORDES, CONSEILLER DU ROY, ET SON LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE LIMOUSIN, E SIÈGE PRÉSIDENTIAL.....

Le reste de cette inscription est illisible.

1624. — LIMOGES. *Saint-Michel-de-Pistorie*. — ✠ SANCTE MICHAELE, ORA PRO NOBIS. 1624.

1624. — SAINT-YRIEIX (Haute-Vienne). — « Soit mémoire que la grand cloche desdiée à Monsieur Saint-Yrieys, notre patron, s'étant fendue, fut refondue le 30 mars 1624. » (Journal du sieur Gondinet).

« Le pénultième de mars 1624, fut refaite la grand cloche de Saint-Yrieix, qui avait été fondue auparavant l'an 1571, où j'avais assisté à la voir fondre et couler, laquelle a été baptisée le 21^e jour du mois d'avril audit an 1624. Et fut parrain Mons^r le doyen Gaspart Gentils de La Jauchat, et marine damoiselle Marguerite de Joussineau, fille de Mons^r de Fayat, épouse de Louis Garreau, sieur du Pui-de-Belle. Elle est d'une aune de hauteur, et de trois et trois quarts de tour, au plus gros par le bas. Le 22 avril audit an, l'on la monta à la première voûte, avec grand peine, derrière la grosse pile, et le 24 dudit mois, ayant le jour précédent préparé pour la monter, elle fut achevé de monter plus facilement en la place qu'elle devait être, et

commença à sonner le 25, jour de Saint-Marc, à la procession. Dieu par sa sainte grâce veuille qu'elle y dure longtemps. » (Livre de raison du sieur Jarrige).

1625. — EYMOUTIERS (Haute-Vienne). — ✠ PSALMODII MIHI NOMEN ERAT PRIUS, ESTQUE DEINCEPS IDEM. SIC EGO BIS IGNE PROBATA FUI.

François Masmoret, curé de Notre-Dame d'Eymoutiers, a écrit dans les registres paroissiaux de cette église : « Le 4 juin 1625, veille de l'octave de la Feste-Dieu, la seconde cloche de la grande église de ceste ville feust refondue, sur laquelle ces deux vers icy que j'ai faict sont escritz à present : *Psalmodii mihi nomen erat prius, estque deinceps || idem. Sic ego bis igne probata fui.* Avant que la dicte cloche fut rompue pour faire refondre, je leus les deux vers suivantz escritz en lettre ancienne : *Psalmodii vere fateor me nomen habere. || Vox mea cunctorum terror sit demoniorum.* J'avais baillé le choix des suivants distiques à MM. de chapitre; mais ils trouvèrent le sus escrit le plus propre : *Vox mea Psalmodii fertur dum convoco clerum || funera dum dico, fulmina dum que fugo.* — Autre : *Nosce hic Psalmodii vocem, dum fulgura pello, || funera dum moneo, dum populum que voco.* »

1626. — LIMOGES. Collège. — ✠ IHS. SANCTA MARIA, ORA PRO NOBIS. 1626.

1627. — TULLE. — Le clocher de Tulle, qui a soixante-treize mètres d'élévation, a été plusieurs fois frappé de la foudre : Le 6 ou 7 août 1534; le 22 juillet 1627; le 29 janvier 1645. Voici décrit par Baluze l'orage du 22 juillet 1627 : « Le jeudi xxii^e juillet, jour de la fête de sainte Magdelene 1627, entre dix et onze heures du soir, il fist un si grand tonerre qu'il n'y avait homme qui en heut vu ny ouy de tel, tellement qu'il n'y avait homme, pour si asseuré et resolu qu'il fust, qui n'eust peur de un si furieux tonere; car on croyait que toute la ville se debvait abismer, et de faict, la foudre causée par icellui tomba sur la pyramide de la grande esglise qu'il gasta de telle façon, que cinq cens escuz ne la scaurait remettre. Il porta les pierres dicelle sur toutes les maisons circonvoisines, et fist de grands ravages dans le cloistre, brisa l'horloge et poudres qui portaient les cloches d'icelle. » (Livre de raison des Baluze).

1628. — LIMOGES. *Saint-Maurice.* — « Le 13 juillet 1628, fut faite la bénédiction des cloches de Saint-Maurice, et en furent parrain, de la grosse, M^r Verthamond, chantre de l'église de Saint-Etienne; marraine, la bru de M^r de Breuil-Lavergne. —

Parrain de la seconde, M^r Romanet, sieur de Manent et de la Gorce, et marraine la fille du sieur Jean Aprvil dit Jandou. — Pauthut, curé de Saint-Maurice. » (Registres paroissiaux).

1628. — CHAMPSAC (Haute-Vienne). — ✠ SANCTE JOANNES BAPTISTA ET SANCTE FIACRI, ORATE PRO NOBIS. — A ÉTÉ PARRAIN FRANÇOIS COUSTIN, CHEVALIER, SEIGNEUR DU MAS-NADAUT ; MARRINE DAMOIZELLE YSABEAU DE COMAIN, ESPOUSE DE JEAN DE BRIE, ÉCUYER, SIEUR DE MATEGUERRE. ESTANT SINDICS M^{RE} JEAN NADAUT, N^{RE}, ET M^{RE} JACQUES BUISSON, CORDONNIER. M^{RE} BARBE, N^{RE} ROYAL. NOBLE MESSIRE FRANÇOIS DE BRIE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, CURÉ. L'AN DE GRACE 1628, PIERRE CHARPENTIER M'A FAICTE.

Cette cloche ayant 1 mètre 16 centimètres de diamètre doit peser environ 860 kilos.

1628. — PEYRISSAC (Corrèze). — ✠ 1628. — Une cloche de Peyrissac ne conserve plus que la date 1628, le reste de l'inscription ayant été détruit.

1629. — EYMOUTIERS. *Les Ursulines.* — « Le 30 du mois de septembre 1629, M. le Prévost messire Josias de la Poumellie fist la bénédiction de la cloche. Messieurs du chapitre furent parrains, et Mademoiselle l'Eslue Françoise Bourdicaud marraine. » (Chronique des Ursulines).

1630. — LAGUENNE (Corrèze). — ✠ SANCTE MARTINE, ORA PRO NOBIS. — XPS VINCIT, XPS REGNAT, XPS IMPERAT, XPS AB OMNI MALO NOS DEFENDAT. JEAN BELOT M'A FONDU L'AN 1630.

1630. — BEYNAT (Corrèze). — ✠ IHS. SANCTA MARIA ORA PRO NOBIS. 1630. — ✠ SANCTISSIMI ROSARI BEATÆ MARIE. 1630.

1631. — LAGARDE (Corrèze). — ✠ IHS. MARIA. JOSEPH. — SANCTI FABIANE ET SEBASTIANE ET SANCTE ROCHE, ORATE PRO NOBIS. — MAISTRE JEHAN LAJEHANNIE, CURÉ, GASPARD D'ESTRESSE, ESCUIER, PARRAIN. ET MARINE DAMOISELLE MAGDELEINE DE MIRAMONT, 1631, M^{RE} JEAN BELOT.

1631. — LIMOGES. *Saint-Pierre-du-Queyroix.* — ✠ LA PRÉSENTE CLOCHE S'APPELLE MARTIAL. FUST PARRAIN M^r MARTIAL DE DOUHET, ESCUIER, SIEUR DU PUYSMOULINIER, CONSEILLER DU ROY, LIEUTENANT GÉNÉRAL CRIMINEL EN LA SÉNÉCHAUSSÉE DE LIMOZIN ET SIÈGE PRÉSIDIAL DE LIMOGES. ET MARRAINE NOBLE DAME FRANÇOISE DE CARBONNIÈRES, FEMME DE S^R [JEAN NICOLAS] SIEUR DE TRASLAGE, CONSEILLER DU ROY EZ DITZ SIÈGES. ÉTANT MARGUILLIERS LEDIT S^R LIEUTENANT CRIMINEL ; SIEUR ESTIENNE ROUMAMET, BOURGEOIS, MARCHANT ; M^r MICHEL DE DOUHET, SIEUR DU CHAMBON, CONSEILLER DU ROY ET SON ESLEU A

LIMOGES ; M^{re} MARTIAL DUTEIL, PROCUREUR EZ DITZ SIÈGES. P. LALAY ET P. CHARPENTIER M'ONT FAICTE ET FONDUE. L'AN DE GRACE 1631.

- 1631.** — NONTRONNEAU (Dordogne). — ✠ s^{te} STEPHANE. ORA PRO NOBIS. M. PIERRE DUCONGET, PRETRE, CURÉ DUDIT LIEU. A ESTÉ PARIN JEHAN BELLIQUET LE JEUNE. MARINE MARGERITE AUDHIER DAME DE BERNARDIÈRE, 1631.

Nontronneau qui était du diocèse de Limoges est aujourd'hui dans le département de la Dordogne. Dans l'inscription ci-dessus, il y a une fleur de lis au commencement de chaque ligne.

- 1632.** — SAINT-JUNIEN-LES-COMBES (Haute-Vienne). — ✠ SANCTE JUNIANE, ORA PRO NOBIS. 1632. — FRANÇOIS DE ROFFIGNAT, ÉCUYER, SIEUR DES CROS, PARRAIN. MARRAINE D^{lle} CHARLOTTE DACIER. FILLoux, VICAIRE.

- 1632.** — SAINT-JUNIEN-LES-COMBES. *Château de Sannat* (Haute-Vienne). — ✠ s^{ta} MARIA, ORA PRO NOBIS. M. FILLoux ME FECIT, 1632.

L'artiste qui a fondu cette dernière cloche serait-il le vicaire de la paroisse, nommé dans l'inscryption de la précédente ? La chose est très possible. Une cloche de Bernes (Seine-et-Oise) nous fait connaître par son inscription un cas analogue : « Faitte de la main de M^{re} Georges de Fresnoy, s^r des Vosseaux. 1642. »

- 1632.** — CHÉNÉRAILLES (Creuse). — ✠ SANCTE BARTHOLOMEE, ORA PRO NOBIS. AD PIETATIS OPUS SONITU RESONA. SANCTA MARIA, ORA PRO NOBIS. — DONNÉE PAR LE VÉNÉRABLE JEAN BUSSIÈRE, OFFICIAL DE CHÉNÉRAILLES. MARRAINE MARIE DE REBOUX, FEMME A MONSIEUR GILBERT PEYTAVIE. 1632.

- 1632.** — TULLE. *Cathédrale*. — ✠ LAUS DEO, PAX VIVIS, REQUIES DEFUNCTIS. — INDICABAM NUPER ME PRO DEFUNCTIS FUSAM, PROCURANTE FRATRE GUIDONE DE LISSAC, CELLERARIO, ANNO 1465. DONEC INUTILIS FACTA PROPTER FORTUITAM RUPTURAM, REFUSA SUM ANNO 1632, SEDENTE JOANNE DE GINOULLAC DE VAILLAC, EPISCOPO ET VICE-COMITE. JEAN LELUT M'A FONDUE.

Il y avait autrefois dans le clocher de l'église de Tulle dix-huit cloches, et leur sonnerie était une des plus harmonieuses de France. La plus grande s'appelait *Toussaint*. Elle fut brisée en 1793. Une autre s'appelait *Salveterre* ; on ne la sonnait que lors-l'orage menaçait les campagnes. Celle qui existe encore, et qui porte l'inscription ci-dessus était nommée *Couvre-feu*.

- 1633.** — LE CHALARD (Haute-Vienne). — ✠ 1633. IHS. MARIA.

S[AN]C[T]E GAUFRIDE; S[AN]C[T]E JOANNES, ORA PRO NOBIS. — C[CHARLES] DEHRIERES [D'HERRIÈRES] ABBÉ. — J. MYRYVAILLANT. FOUCHAYRE. HYVERT, RELIGIEUX. — MESSIRE FRANÇOIS COUSTIN ESCUIER SEIGNEUR DU MASNADAUD ET AUTRES PLACES, FRANÇOIS MANNET SIEUR DE LEYSAR P[ARRAINS]. GUABRIELLE DE CHAMP DAMOISELLE D'EYTIVAUX [MARRAINE].

Cette cloche a été refondue dans notre siècle.

Son inscription nous fournit le nom du prieur et des trois religieux qui composaient alors la communauté conventuelle de ce prieuré. Le premier y est qualifié abbé, quoique Le Chalard ne fut qu'un prieuré.

1634. — DONZENAC (Corrèze). — ✠ IHS. SANCTE MARTINE ORA PRO NOBIS. FUGITE PARTES ADVERSÆ : VICIT LEO DE TRIBU JUDA, RADIX DAVID. — CHARLES DE LEVY, DUC DE VENTADOUR, PAIR DE FRANCE ET BARON DE DONZENAC. PIERRE D'ESCOURAILLES, ESCUYER, SIEUR DE LAVAL, LASSALLE, LAVALLADE ET MEYVIALLE, PARRAIN. 1634. MARRAINE DAMOISELLE JEANNE LAVAUD D'ESPEYRUT, ÉPOUSE A BARRIL, SIEUR DE LA COUR. SYNDICS : ANTOINE BOUTOT NOTAIRE ROYAL. BERTRAND BESSE DIT TENILUM. L'AN 1634.

1635. — LE LONZAC (Corrèze). — ✠ SANCTA MARIA, ORA PRO NOBIS. — L'AN 1635 FRÈRE ÉTIENNE GRENAILLE, INFIRMIER ET PRIEUR CLAUSTRAL DE L'ABBAYE DE SAINT-PIERRE D'UZERCHE ET SIEUR PRIEUR DU CHÂTENET, A FAIT FAIRE LA PRÉSENTE CLOCHE; QUI EN A ÉTÉ PARRAIN ET MARINE MAGDELAINE VEDRÈNE.

Cette cloche jadis à la chapelle de Notre-Dame du Châtenet, paroisse du Lonzac, est aujourd'hui dans l'église paroissiale. (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*).

1635. — ROUMAZIÈRES (Charente). — ✠ SANCTE CHRISTOPHORE, ORA PRO NOBIS. — ANNO DOMINI 1635.

On me dit cette inscription écrite en caractères gothiques et accompagnée d'un écusson. Si la chose est exacte, il faut croire que la date a été relevée inexactly; elle devrait être M^{ve} XXX V. Saint Christophe est bien le patron de la paroisse de Roumazières, jadis dans le diocèse de Limoges.

1635. — SAINT-LAURENT-SUR-GORRE (Haute-Vienne). — ✠ IN TE DOMINE SPERAV[UN]T VENERABILIS SIMON DE SOUBZDANES RECTOR HUJUS ECCLESIE ET FRANÇOISE DE LA MOUSNERIE DOMICELLA DE LESCHIVERIE. — CONSILIARIUS IN SONO TUBÆ EXALTA NOS DOMINE. S^{TE} JOSEPH, ORA PRO NOBIS. 1635.

1636. — BLOND (Haute-Vienne). — ✠ IHS. MA[RIA]. S[AN]CTA TRINITAS UNUS DEUS, MISERERE NOBIS ET A FULGURE DEFENDE NOS. —

FACTUM IN OPPIDO BLONII 1636. P[AT]RINI P. DE NOLET, D[OMI]N[U]S HUIUS
LOCI ET MARGARITA D'ASNIÈRES D[OMI]NA DE DROULLES. ✠ ASTANTE
D[OMI]NO L. MICHEAU RECTORE EC[CLES]IÆ PARO[CH]IALIS DE BLONIO.
CHARPENTIER ME FECIT.

1636. — JUILLAC. *Château de Piquets*. (Corrèze). — ✠ FRANÇOIS
DE LA CROIX, ESCUYER, S^r DE LA NADALIE, PARRAIN. DEMOISELLE
SUZANNE DES CARS, MARRAINE. SAINT ROCH PATRON DE LA CHAPELLE.

1637. — REILHAC (Dordogne). — ✠ IHS. MARIA. — PAX XPTI. —
S[ANC]TI PETRE ET PAULE ORATE PRO NOBIS. J. LHOMME PRIEUR-CURÉ
R. 1637. ROCH ROUX PARRAIN, ANNE DE S^t MATHIEU MARRAINE.

La paroisse de Reilhac qui était jadis du diocèse de Limoges
fait maintenant partie de celui de Périgueux.

1637. — BELLAC (Haute-Vienne). — ✠ SIEUR DE MOULINIER, DOC-
TEUR EN THÉOLOGIE, CURÉ DE BELLAC ET SAINT-SAUVEUR. 1637. PARRAIN
GUILLAUME, FILS DE NOBLE J. DE PONTCHARAUD, SIEUR DU PIN, CONSEILLER,
ADVOCAT ET PROCUREUR DU ROI. MARRAINE DAMOSELLE MARGUERITE
FAYDAU. M^e BADOU. J. BADOU, PRÊTRE ET M^e P. DE PONTCHARAUD, PRO-
CUREUR DU ROI, FABRIQUEURS. — ✠ TOBIE DE LA PAIX. — A. BEZOT,
M^a FAICTE.

1638. — BEYNAT. *Chapelle de Puy-de-Noix* (Corrèze). —
✠ IHS. SIT NOMEN D[OMI]NI BENEDICTUM. — S^{TA} MARIA ET S^{TE} JOANNES-
BAPTISTA O[RATE] P[RO] N[OBIS]. — CLOCHE POUR LA CHAPELLE DE
PUY-DE-NOIX. — P. MONTET, VIEUX. P. M. F. GAILLARD ET S. JEHAN,
AUDUBAL ET TOURON. 1638.

1638. — ESPAGNAC (Corrèze). — ✠ IHS. MARIA. S^{TE} GERVAISI,
ORA PRO NOBIS. 1638. — MESSIRE HENRI DE SAINT-MARSAL DE PUY
DE VAL, PREVOT-SEIGNEUR DE NAVES, PARRAIN. DEMOISELLE MARTIALLE
PLACE, FEMME A M^e HUGON, MARRAINE. M^e JEAN DU POUGET, CURÉ
D'ESPAGNAC. M^e JEHAN VERDIER, SYNDIC. TE DEUM LAUDAMUS.

1638. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial*. — « Sur la fin
de juin[1638], fut refondue une cloche du clocher de saint Martial,
qui estoit fendue, et refaite par les bailles des âmes du purga-
toire de ladite église. Et cousta, avecq l'augmentation du métal,
300 livres, et fust nommée Valerie. Ses parrain et marraine
furent deux pauvres de l'Hôpital Saint-Martial. » (*Annales
manuscrites de Limoges*, p. 410).

1640. — BRIGUEIL-L'AINÉ (Charente). — Vaslet, dans ses
Annales de Brigueil-l'Ainé, nous dit : « Je me contenterai de
faire mention des cinq cloches, dont la plus considérable est très

belle et a le son très bon. Ses caractères sont en lettres gothiques. A la seconde j'ai observé qu'il y a des caractères anglais que chacun peut lire librement. Pour cela je dirai seulement qu'elle a été fondue en 1640. »

Brigueil-l'Ainé, jadis du diocèse de Limoges, est aujourd'hui de celui d'Angoulême.

1640. — GOULLES (Corrèze). — « Il n'y a point de cloche ancienne à Gouilles, mais on sait par l'histoire que deux maîtres fondeurs, Pierre Charpentier et Pierre Lallé, en fondirent une le 24 octobre 1640. » (L'abbé Poulbrière, *Dictionnaire des paroisses*).

1641. — ABJAT (Dordogne). — François de Vaucocour, ayant voulu loger dans le château d'Abjat (alors dans le diocèse de Limoges) des troupes qu'il conduisait en Italie, fut tué par les habitants qui, convaincus de crime de sédition, furent, par jugement du 8 mai 1641, condamnés à de fortes amendes envers les établissements religieux des environs. Leurs cloches furent confisquées, et la principale portée dans l'église de Thiviers, où était la chapelle des Vaucocour. Le frère du seigneur assassiné y fit élever un clocher dans lequel il la fit placer. En 1735 celle-ci était fêlée et son poids menaçait de causer la ruine des murs de l'église. Le seigneur de Vaucocour en ayant réclamé la propriété, le différend fut porté devant l'intendant de Guyenne, qui le débouta de sa demande. La cloche fut vendue aux enchères et son prix employé aux réparations de l'église. (M. R. Drouault, *Bull. soc. arch. du Périgord*, XXIII, p. 134).

1642. — FROMENTAL (Haute-Vienne). — ✠ SANCTA MARIA, ORA PRO NOBIS. J'AI ÉTÉ FONDUE LE 16 JUILLET 1642, ESTANT CURÉ F. DE LÉOBARDY, PARIN M^{re} JEHAN SORNIN, SIEUR DES FOUGÈRES ET MARINE DAME MATHURINE LESTERPS. M. A. LEPRIEUR. M. CHEMINADE.

1642. — VERNEUIL-MOUTIER (Haute-Vienne). — ✠ SILVAIN RICHARD, ÉCUYER, SIEUR DE LA TOUR-AUX-PAULMES, PARRAIN.....

1643. — LIMOGES. *Les Bénédictins*. — M^{re} Barton, abbé des Bénédictins à Limoges, avait fait faire une cloche qui fut refondue en 1643, et de nouveau en 1711. Voir à cette dernière date.

1644. — ALLASSAC (Corrèze). — ✠ LAUDATE DEUM IN SIMBALIS BENE SONANTIBUS. — SANCTE LAURENTI, ORA PRO NOBIS. — M^{re} JEHAN FERADE, PARRIN. PEYRONNET CHEYVIALLE, MARINE, FANME DE ESTIENNE DUFAURE BOURGEOIS. M^{re} FRANÇOIS FOUGEYRON GREFFIER ET SAINT-DICT, 1644.

1645. — LAMAZIÈRE-BASSE (Corrèze). — ✠ SANCTE BARTHOLOMEE, ORA PRO PAROCHIA ISTA. — 1645. — PARREIN NOBLE JEAN RIGAL DE SCORALHES, BARON DE ROUSSILIE. F[RANÇOISE] DE CONROS, DAME DU CHAMBON, MARINE. — F. ARNAULX CURÉ. — L. MEYNIAL. F. BOI. SAINDICTS, 1645.

Cette cloche a été refondue en 1889. (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*).

1645. — PIÉGUT (Dordogne). — « Le 29 octobre 1645, bénédiction de la cloche de Piégut. Parrain Jean de La Serre, sieur du Chareyrroux, juge sénéchal des juridictions du Bourdeix, Pluviers, Saint-Barthelemy, Saint-Etienne-le-Droux et Teyjat. Marraine Peyrônne Chaslard. »

Cette indication est fournie par les registres de Piégut, paroisse de l'ancien diocèse de Limoges.

1645. — SAINT-YRIEIX. *Hospice* (Haute-Vienne). — « Donné 26 livres à M. Lallet et à François Bouyer, fondateurs, pour faire la cloche de la chapelle de l'hospice. » (Décembre 1645. Archives hospitalières de Saint-Yrieix. E. 25).

1646. — SAINT-MARC-A-FRONGIER (Creuse). — ✠ IHS. MAR[IA]. SANCTE MARCE, ORA PRO NOBIS. ✠ MESSIRE JOSEPH DE S[AIN]T-JULIEN, ESCUIER, SEIGNEUR DE S[AIN]T-MARC. ✠ SEIGNEUR DU DICT LIEU. ✠ PARIN. ✠ DAME ISABELLE DE S[AIN]T-JULIEN SA SŒUR, MARINE, FEMME DE MESSIRE GABRIEL DANGENNE S. DE LA LOUPE. LÉONARD LE MASSON, CURÉ. ✠. PIERRE CHARPENTIER, 1646.

Sur un médaillon rectangulaire est figurée une cloche ; on lit autour le nom du fondeur Pierre Charpentier. Ce médaillon est placé entre les chiffres de la date 16 - 46.

1647. — SAINT-PARDOUX-LAVAUD (Creuse). — « Le 22 du mois et an (décembre 1647) a été bénite la troisième cloche de cette église par moy soussigné, avec permission de Monseigneur de Limoges, en présence de M^e Jehan Savy, notaire et de M^e Pierre Savy, aussi notaire, qui ont signé. François Tissier, curé de Saint-Pardoux-Lavaud. » (Registres paroissiaux).

1647. — La MAZIÈRE-HAUTE (Corrèze). — ✠ PER SIGNUM SANCTÆ CRUCIS, DE INIMICIS NOSTRIS LIBERA NOS. — FRANÇOIS SIMONET CURÉ 1647. G. SEIGNEUR DE LA MOTE. MESSIRE GILBERT D'USSEL, BARON DE CHATEAUVERT.

1648. — CHATEAUPONSAC (Haute-Vienne). — ✠ AGIOS O THEOS YSCHYROS ATHANATOS ELEISON YMAS. — SANCTE THIRSE, ORA PRO NOBIS

DEUM, UT NOS DEFENDAT A FULGURE ET TEMPESTATE ET AB OMNI MALO, AMEN. AD MAJOREM DEI LAUDEM. — M. L. BONGRAND, CURÉ, J. TARDY PARRAIN, ET MATHURINE SORNIN MARRAINE. PIERRE LALAY FONDEUR, 1648.

Au lieu de 1648, il y en a qui ont lu 1643. Le nom du fondeur Pierre Lalay environne un écusson élégamment orné. Le passage grec commençant l'inscription est emprunté au rituel du Vendredi-Saint; c'est le trisagion : *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nobis*.

Cette cloche de Châteauponsac a été refondue en 1849; voir à cette date.

1648. — DOURNAZAC. *Château de Montbrun* (Haute-Vienne). — ✠ JEAN DE MAULMONT, ÉCUYER, SEIGNEUR DE MAUMOND, 1648.

1649. — GUÉRET. *Au Musée*. — ✠ AD MAJOREM GLORIAM. ISAAC CHORLLON. 1649.

La cloche portant cette inscription a été donnée au Musée de Guéret en 1890.

1650. — BILLAC (Corrèze). — ✠ IHS. MARIA. ADJUYA NOS. LAUDATE DEUM IN TEMPORE ET HORA, LAUDATE EUM IN CHORDIS ET ORGANO. — SANCTE MARTINE, ORA PRO NOBIS. — SANCTA RADEGONDIS, ORA PRO NOBIS. — SALVUM FAC POPULUM TUUM DOMINE, ET BENEDIC HÆREDITATI TUE. — TE DEUM LAUDAMUS. XPS VINCIT, XPS REGNAT, XPS AB OMNI MALO NOS DEFENDAT.

La cloche de Billac portant cette inscription a été refondue en 1858. Voir à cette date.

1652. — CHABRIGNAC (Corrèze). — ✠ PER SIGNUM CRUCIS DE INIMICIS NOSTRIS LIBERA NOS DEUS. — NOBLE LOUIS DE CHABRIGNAC, PRIEUR DE SERILHA, PARRAIN. DAMOISELLE RIGALLE DE ROUS, MARRINE, 1652.

1653. — REYGADES (Corrèze). — ✠ A FULGURE ET TEMPESTATE DEFENDE NOS, DOMINE. S^{TI} EUTROPI ET CAPRASI, ORATE PRO NOBIS. 1653.

1655. — NEUVIC (Haute-Vienne). — ✠ SANCTA MARIA, ORA PRO NOBIS. JEAN DU GARAUD, ESCUYER, SEIGNEUR DE VERGNAT. DAM^{ELLE} MARGUERITE DE CADENET, SA FEMME. ANTOINETTE ET MARGUERITE LEURS ENFANTS, PARRAIN ET MARRAINE. 1655.

Il y a aussi sur cette cloche un écusson qui est *parti, au 1^{er} un lion d'or rampant couronné, au 2^e d'azur au chevron d'or, accompagné en pointe d'une croix fichée dans un cœur de même*. Le 2^e donne les armes de la famille du Garraud.

1656. — SAINT-YRIEIX. *Notre-Dame du Moustier* (Haute-Vienne). — ✠ ONT ESTÉ MES PARRAIN ET MARRAINE : NOBLE PAUL DE JARRIGE DE LAMORELIE, THÉOLOGAL, DOYEN DE CETTE ÉGLISE, ET MARGUERITE DE JOUSSINEAU DE FAYAT, DEMOISELLE DU PUY-DE-BETTES.

GABRIEL DU GARREAU DU PUY-DE-BETTE, CHANTRE, ANTHOINE DE JARRIGE, ANTHOINE DE LAFON, ANTHOINE DU GARREAU, JEHAN DE JOUSSINEAU DE TOURDOUNET, HÉLIE DE JARRIGE DE LAMORELIE, FRANÇOIS DE LAFON, ANTHOINE LABROUHE, PAUL DES MONTS ET JEHAN DE LAFON, CHANOINES.

DES PRÉBENDÉS : FRANÇOIS DE LAFON, ANTHOINE LABROUHE, ESTIENNE PAIGNON, JEHAN PERSONNE, DAVID DAMONEVILLE ET PAUL DES MONTS. DE LAFON, SECRÉTAIRE. (De Montégut, *Journal de P. Jarrige*).

1659. — BELLAC. *Hospice* (Haute-Vienne). — ✠ JÉSUS. MARIA. JOSEPH. — MESSIRE JEAN BADOU, SCINDIC. M. JACQUES UGERIN, AUSSY SCINDICQ DE L'HOPITAL, 1659. DOMINIQUE FRÈRY.

Dominique Frery, maître fondeur de cloches, donna à l'hôpital de Bellac « quittance d'une somme de 30 livres, 8 sols, pour avoir fondu la cloche dudit Hôtel-Dieu, et avoir icelle augmentée de la quantité de 45 livres pesant de métal, outre la quantité de 17 livres que pesait l'ancienne cloche ».

1660. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial*. — ✠ L'AN 1660, PAR LES SOINGS DE M^{RE} P. DUBOIS, ADVOCAT, S^R DU VERT ET S^R J. THEVENY, MARCHAND, BAILES DES AMES, LE GROS-MARTIAL A ÉTÉ REFONDU. SON PARRAIN A ÉTÉ VÉNÉRABLE M^{RE} F. DU FAURE, PRÉVOST DE SAINT-MARTIAL ; ET SA MARRAINE DAME B. MARTIN, FEMME DE M^R M^{RE} DE LABICHE, SGR DE RÉNEGORT, CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS D'ESTAT ET PRIVÉ, ET EN LA SÉNÉCRAUSSÉE ET SIÈGE PRÉSIDIAL DE LIMOGES. — P. LALAY, F. BOUYER M'ONT FAITE.

1660. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial*. — ✠ LA PRÉSENTE CLOCHE A ÉTÉ REFONDUE PAR LES SOINS DE M^{RE} P. DUBOIS, ADVOCAT, S^R DU VERT ET S^R J. THEVENY, MARCHANT, BAILES DES AMES. SON PARRAIN A ÉTÉ VÉNÉRABLE M^{RE} J. PÉRIÈRE, CHANTRE, CHANOINE DE SAINT MARTIAL, PRÉVOST DES SEYCHÈRES ; ET SA MARRAINE DAME C. DU PÉRIER-DE-L'ISLE-FORT, FEMME DE NOBLE P. HARDY, SIEUR DU PUTTISON, TRÉSORIER DE FRANCE, 1660. FRANÇOIS BOUYER.

1661. — LIMOGES. *Abbaye de Saint-Martial*. — ✠ EN L'ANNÉE 1661, PAR LES SOINGS DE M^{RE} DUBOIS, ADVOCAT, S^R DUVERT ET S^R THEVENY MARCHANT, BAILES DES AMES, LA PRÉSENTE CLOCHE A ESTÉ FAICTE DES RESTES DU MÉTAL DU GROS-MARTIAL ET DU GROS-JEAN. SON PARRAIN A ÉTÉ JACQUES DUPEYRAT DE BEAUPRÉ, FILS DE NOBLE MICHEL DUPEYRAT,

PROCUREUR DU ROY AU BUREAU DES FINANCES. MARRAINE DAMOISELLE MARIE LONDEYS, FILLE DE M^r P. LONDEYS, RECEVEUR GÉNÉRAL DU TAILLON. FRANÇOIS BOUYER.

1661. — GUERET. — ✠ IHS. MARIA ✠ LAUDO DEUM VERUM, PLEBEM VOCO, COLLIGO CLERUM, DEFUNCTOS PLORO, FESTAQUE CUNCTA DECORO. VOX MEA CUNCTORUM TERROR EST DEMONIORUM. ✠ MESSIRE PIERRE BARTON, CHEVALIER, VICOMTE DE MONBAS, PARRIN.

A ESTÉ REFAICTE PAR NOUS MARTIAL DU BREUIL, ANTHOYNE SERNOU-TAUD. JEAN ROUGIER ET LOYS VACHER CONSULS, L'ANNÉE PRÉSENTE. L'AN MIL VI^c LXI.

La grosse cloche de Guéret, appelée *La Bartonne*, porte l'inscription ci-dessus. J'en ai déjà parlé au commencement du xvi^e siècle.

1662. — BURGNAC (Haute-Vienne). — ✠ SANCTE MEDARDE, ORA PRO NOBIS. 1662. — PARRAIN GRÉGOIRE DU BOYS, CONSEILLER DU ROY, MARRAINE DAME LOUISE-GABRIELLE BERNY, EPOUSE DUPUYTREM.....

1663. — LIMOGES. *Saint-Michel-des-Lions*. — ✠ PARRIN M^r M^r ANDRÉ LAUDIN, S^r DE LA LINGAINE, CONSEILLER DU ROY AU SIÈGE PRÉSIDIAL DE LIMOGES, MARRAINE DAMOIZELLE MARGUERITE DESMAISONS, 1663, CHARPENTIER M'A FAITE.

1663. — LIMOGES. *Saint-Michel-des-Lions*. — ✠ LES BAYLES DES AMES DU PURGATOIRE DE L'EGLISE DE SAINT-MICHEL-DES-LIONS M'ONT FAIT FAIRE, ESTANT EN CHARGE AU MOIS DE SEPTEMBRE 1663, NOBLE PIERRE HARDY, SEIGNEUR DU PUYTISON, TRÉSORIER-GÉNÉRAL DE FRANCE EN LA GÉNÉRALITÉ DE LIMOGES, PARRAIN. DAME CATHERINE GUILLAUME, FEMME DE MESSIRE L. DE CHASTAIGNAC, CHEVALIER, SEIGNEUR DE NEUVIC, MASLÉON ET AUTRES PLACES, CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS ET PRÉVOST EN LIMOUSIN.

Une croix sépare chacun des mots de cette inscription. Au bas est une grande croix et quatre têtes de mort, accompagnées d'ossements posés en sautoir. Le diamètre de cette cloche étant de 0^m90 centimètres, son poids doit être de 440 kilos.

1664. — BIENAC (Haute-Vienne). — ✠ IHS. MARIA. — SANCTE JULIANE, ORA PRO NOBIS. — PARRAIN HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR LOIS DE POMPADOUR. MARRAINE DAMOISELLE MARIE DE POMPADOUR, PIERRE JAVERLHIAT, SYNDIC. M^{re} LÉONARD NAUCHE CURÉ. 1664.

1665. — PEYRAT-LE-CHATEAU. *Chapelle de l'Hôpital* (Haute-Vienne). — ✠ MATHIEU DEFAYE. 1665.

Mathieu Defaye, dont le nom est sur cette petite cloche, était notaire et consul de Peyrat à cette date.

1665. — MASSIGNAC (Charente). — ✠ IHS. MA[RIA]. IOSEH. — SANCTE PAULE, ORA PRO NOBIS. — MESSIRE JACQUES SELLERIES, CURÉ. MESSIRE PIERRE DE TRION DE MONTALEMBERT, CHEVALIER, SEIGNEUR DE PAUVILLIERS ET D'ÉCURAS, PARRAIN. DAME BENIGNE THIBAUT DE LA CARTE, FEMME DE HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE PHILIPPE DE..... BARON DES ESTANS, MARRAINE. 1665.

PELLO, DEI DONO, FULGURA QUANDO SONO..... BARUSSAUD..... NOTAIRE ROYAL FABRICIEN. — CHARPENTIER ET BOUYER M'ONT FAICTE.

Massignac était jadis du diocèse de Limoges. La cloche de son église porte l'inscription ci-dessus. Il y a quelques mots qui ne sont pas lisibles.

1667. — MESTES (Corrèze). — ✠ IHS. M[ARI]A. I[OSE]PH. — SIT NOMEN D[OMI]NI B[ENEDIC]TUM. S[ANC]TE PETRE, ORA PRO NOBIS. — RECTOR A. FRAY. — PARRAIN MARTIAL DE CLARY, BARON DE SAINT ANGEL. MARRAINE LEGIERE CLAUSANGES, FEMME A MICHEL VERGHNES, SCINDIC. 1667.

1669. — FAVARS (Corrèze). — IHS. M[ARI]A. IOSEPH. — S^{TE} PETRE, ORA PRO NOBIS. — M^{RE} GABRIEL DUMAS SCAINDIC, M^{RE} GERAUD DUMAS PARRAIN; MARRAINE ANTOINETTE BROCH. PELLO DEI DONO FULGURA QUANDO SONO.

JOANNES CHARPENTARIUS ME FECIT. 1669.

1669. — BELLAC (Haute-Vienne). — ✠ S^{TA} CATHARINA, ORA PRO NOBIS. M^{RE} JOSÉ BRUNYER, CONSEILLER DU ROI ET SON ADVOCAT, CURÉ DE VACQUEUR M'A FAICTE FAIRE. M^{RE} PAUL DE NOLET, ÉCUYER, SEIGNEUR DE LÉPAUD, CONSEILLER DU ROI, SÉNÉCHAL DE LA MARCHÉ, PARRAIN. DAME ANNE CHARON, DAME DE DROUILLE, MARRINE. 1669. DOMINIQUE FRERY A FAIT.

Cette cloche était celle de la paroisse de Vacqueur, qui était sous le patronage de sainte Catherine. Aujourd'hui cette paroisse est réunie à celle de Bellac.

1671. — SAINT-SULPICE-LE-DUNOIS (Creuse). — ✠ JÉSUS, MARIA, JOSEPH. SANCTA MARIA, ORA PRO NOBIS. SANCTE SULPICI, ORA PRO NOBIS. — MESSIRE FIACRE POISSONNIER, ARCHIPRÊTRE ET CURÉ DE SAINT-SULPICE. SILVAIN PIPAUD, PARRAIN ET MARRAINE DAMOISELLE ANNE DE L'ÂGE, ÉPOUSE DU SIEUR DE SOUVOLLE [CLAUDE DE LA CELLE]. 1771. — AUBRY M'A FONDUE. N. ET P. AUBRY M'ONT FAICT.

1671. — BASSIGNAC-LE-BAS (Corrèze). — ✠ SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM. UT FRUCTUS TERRÆ DARE ET CONSERVARE DIGNERIS, TE ROGAMUS, AUDI NOS. — S^U MARTINE, JOANNES-BAPTISTA, ANDREA, FABIANE, SEBASTIANE, COSMA, DAMIANE, GERVASI, PROTASI, BLASI, RADEGONDIS, ORATE PRO NOBIS. 1671.

Cette année il fut fondu deux cloches à Bassignac-le-Bas. M. Aimard Danroque, curé et parrain avec M. P. Mirat, curé de Chanac, et marraines dame de Meilhac, F. Chauvac... La seconde de ces cloches reproduit plus ou moins la même liste de saints. L'inscription est plus malaisée à prendre. (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*).

1671. — PUY D'ARNAC (Corrèze). — « Jean Texier, nommé curé du Puy d'Arnac en 1671, fit fondre deux cloches qui furent bénites le 20 septembre. La plus grosse en l'honneur de saint Etienne, l'autre en l'honneur de saint Ferréol, qui était aussi un des saints les plus honorés au Puy d'Arnac. (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*).

1672. — CHAPELLE DE SAINT-JOSEPH, au Pont-du-Chet, commune de Saint-Avit-de-Tarde (Creuse). — ✕ IHS. MARIA. JOSEPH. — PARRAIN MESSIRE ANTOINE DE LA ROCHE-AYMON. MARRAINE DAME ANTOINETTE DE SAINT-JULIEN. 1672.

1673. — SAINT-BONNET-LA-RIVIÈRE (Corrèze). — ✕ SANCTE ANTONI EREMITA, ORA PRO NOBIS. M^r MICHEL BLOIS, CURÉ, 1673. PARRAIN M^{re} FRANÇOIS DUPUY, JUGE DE S^t-BONNET; MARRAINE D^{lle} MARIE DUPUY, SA FILLE, ET FEMME DE M. FRANÇOIS AUTIER, S^r DES BORDES; GEO... DUPUY, S^r DU MONTEIL.

1673. — GROS-CHASTANG (Corrèze). — ✕ IHS. MARIA. JOSEPH. SANCTE ESTIENNE ORA PRO NOBIS. — ESTIENNE DOUMAIL MON PARRAIN; ET MARINE MARTE..... FABRIQUÉE EN 1673. — ANTOINE GAU, FONDEUR.

1675. — ALBUSSAC (Corrèze). — ✕ IHS. M[ARI]A. — A FULGURE ET TEMPESTATE, DEFENDE NOS D[OMI]NE. — S^{te} MARTINE, ORA PRO NOBIS, ✕ 1675.

✕ CLOCHE FAICTE PAR ESTIENNE CHASTRUSSE, CURÉ, ET LES PARROCHENS ET HABITANS D'ALBUSSAC, ✕ MESSIRE HENRY DE S^t MARTIAL, CÉLÉRIER DE TULLE, PARRIN.

1676. — SAINT-LÉONARD (Haute-Vienne). — ✕ JÉSUS. MARIA. TE DEUM LAUDAMUS. IN TE DOMINE SPERAVI NON CONFUNDAR IN ÆTERNUM. SANCTE LEONARDE, ORA PRO NOBIS.

PARRAIN HONORABLE HOMME M^{re} PIERRE TEXIER, CONSEILLER DU ROI EN SON CONSEIL, TRÉSORIER ET COMMISSAIRE EXTRAORDINAIRE DES GUERRES EZ PAYS DE LIMOUSIN ET DE MARCHE; MARRAINE DAME LÉONARDE BEAURE, FEMME DE CLAUDE VEYRIER, MARCHAND. 1676. — CLAUDE BELOT.

ABCDEFGHIJKLMNQRSTUWXYZ, 3 4 5.

1676. — TURENNE (Corrèze). — ✕ SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM. IN HONOREM BEATÆ MARIE ET SANCTI PANTALEON. — LAUDATE DOMINUM

IN CYMBALIS BENE SONANTIBUS. F. DE LAMY ME FECIT, 1676. — AD PRÆTERITUM MIHI DATUS EST REGRESSUS, MORTUO ENIM REVIXI, QUOD FIDEM ADSTRUIT MORTUOS AD VITAM ALIQUANDO REDITUROS.

1677. — ORADOUR-SUR-GLANE (Haute-Vienne). — ✕ JÉSUS. MARIA. JOSEPH. SANCTE MARTINE, ORA PRO NOBIS. MESSIRE GABRIEL DUPUY, PRIEUR ET CURÉ, PARRAIN, L'AN DE GRACE 1677, ET MARRAINE MARIE-FRANÇOISE DE LESCOURS, DAME D'ORADOUR. THOMAS OUVHAS ET ANNE LANNEAUD, SINDICS. L. AUBRY M'A FAITE.

1677. — CHATEAUNEUF (Haute-Vienne). *Sainte-Marie-la-Claire*. — ✕ HELIE ROLAND, D. M. F. L.

Si on interprétait ces quatre lettres par ces mots : Demeurant Maître Fondateur à Limoges, on serait renseigné sur le fondeur Hélie Roland. Mais c'est une interprétation bien douteuse.

1680. — CHATELUS-LE-MARCHEIX (Creuse). — ✕ PARRAIN JEAN-MARIE D'ALESME, CHEVALIER, SEIGNEUR BARON DE CHATELUS, SALVANET, COUREBEYNAC ET AUTRES LIEUX. MARRAINE DAME ANNE-FRANÇOISE DE PICHARD DE L'ÉGLISE-AUX-BOIS, SON ÉPOUSE, 1680. M^{RE} BENOIT, PRIEUR DE CETTE PAROISSE ET GAUDUR, SCINDIC. JEAN MARTIN, FONDEUR.

1680. — LIMOGES. *Saint-Domnolet*. — ✕ IHS. M[ARI]A. JOSEPH. — S^{TE} DOMNOLENE, ORA PRO NOBIS. — REVERENDE DAME MADAME IZABEAU LA FEUILLADE, ABBESSE DE LA RÈGLE DE LIMOGES, MARRAINE. M^{RE} PIERRE COLLUSSON, NOTAIRE ROYAL, PARIN, FABRICEUR. 1680.

1682. — ROYÈRE (Creuse). — ✕ IMPENSIS PROPRIIS PIA ME ROYERIA FECIT. HIC AD LAUDANDUM TEMPUS IN OMNE DEUM. SANCTE GERMANE, ORA PRO NOBIS. — MESSIRE JEAN CHAUSEYR, CURÉ DE ROYÈRE, M'A BÉNITE. MESSIRES LÉONARD COUTISSON, G. D'ARFEUILLE, E. LARTHE, L. DE VAUX, J. DANDALEIX, PRÊTRES, ET ROUX, DIACRE, COMMUNALISTES. — JEAN DANDALEIX, BOURGEOIS, SIEUR DE VAUX ET DE CLOUP, PARRAIN. MARRAINE D^{LLE} LÉONARDE FOREST, VEUVE DE J. D'ARFEUILLE, SIEUR DE ROUBEYNE, BOURGEOIS. 1682.

Cette cloche a été cassée en 1880, puis refondue.

1684. — SAINT-MAURICE, près La Souterraine (Creuse). — ✕ JÉSUS. MARIA. JOSEPH. — SANCTE MAURITII CUM SOCIIS TUIS ORA PRO NOBIS. — J'AI ÉTÉ REFONDUE EN 1684 AUX DÉPENS DE M^{RE} ANTOINE OLIVIER, CURÉ, ET DES PAROISSIENS. MON PARRAIN FUT MESSIRE VINCENT MOREAU, SIEUR DES ROSIERS ET DE LA JARIGE, ET MA MARRAINE MADEMOISELLE GASPARD DE MARAND, ET J'AI NOM MAURICE. N. AUBRY, FONDEUR.

La cloche sur laquelle M. Bellet a relevé l'inscription ci-dessus a été refondue en 1886.

1684. — LAVAL (Corrèze). — ✱ SANCTE MARTINE, ORA PRO NOBIS, 1684. RECTORE STEPHANO ANDRIEU, VICARIO LEONARDO CALMINOT. PA-
[TRINO] D[OMINO] JA[COBO] DEL GRAY. MA[TRINA] D[OMINA] MAR[IA] JASSE
DE POMMERIE. A. RUBY, CINDIC.

1688. — MOUTIER-RAUSEILLE (Creuse). — Deux cloches pesant environ 3,000 livres de métal furent refondues en 1688. Le chapitre du Moutier-Rauseille et les habitants s'en disputaient alors la propriété.

1688. — BERNEUIL (Haute-Vienne). — ✱ JACOBUS DE SANCTO GEORGIO, MILES, ME DEDIT ANNO INCARNATIONIS DOMINI 1688.

Jacques de Saint-Georges, qui avait fondé une vicairie dans l'église de Berneuil le 11 août 1653, avait aussi fait don d'une cloche. Elle fut cassée en 1687 et refondue en 1688 avec l'inscription ci-dessus. Elle n'existe plus.

1689. — SIONIAC (Corrèze). — ✱ AD HONOREM BEATÆ VIRGINIS MARIE, ET S^{TI} SATURNINI ECCLESIAE SIONIACI [PATRONI]. — SCINDICS BERNARD DARNIS ET J. BONNEVAL. 1689.

1691. — LIMOGES. *Saint-Pierre-du-Queyroix*. — ✱ JESUS. MARIA. JOSEPH. S^{TE} ALPINIANE, ORA PRO NOBIS. — MESSIRE MARTIAL NOUALIER, BACHELIER EN THÉOLOGIE, CURÉ DE TARN ET AIXE, PRIEUR ET AUMONIER D'AIXE ET PRIEUR DE BORT. PARRAIN MESSIRE JEAN-ISAAC-FRANÇOIS DE LA CROPTÉ, CHEVALIER, MARQUIS DE SAINT-ABRE, COMTE DE ROCHEFORT, BARON D'AIXE ET GOUVERNEUR DE SALSÉ ; MARRAINE DAME MARIE-ANNE DE LA ROCHEFOUCAULT SON ÉPOUSE. FRANÇOIS MANDAT, SIEUR DE LAFORREST ; JEAN MONTALHIER, SIEUR DE PRETEYRAUD, FABRICIENS. 1691. NICOLAS AUBRY ET JEAN ROCHE M'ONT FAITE.

L'église de Tarn n'ayant pas été conservée comme paroissiale en 1801, sa cloche devenue inutile fut vendue en 1809 à l'église de Saint-Pierre du Queyroix. Son transport à Limoges causa une émeute, et les habitants d'Aixe, qui s'y opposaient, ne cédèrent que devant la force armée. Deux poètes de l'époque ont chanté cet événement.

1691. — PEYRAT-LA-MARCHE (Haute-Vienne). — ✱ JESUS. MARIA. JOSEPH. SANCTE MARTINE, ORA PRO NOBIS. — MESSIRE JOACHIM MONDOT, DOCTEUR EN DROIT CANON, PRIEUR DE SAINT-JEAN-DE-CROUSILLE EN POITOU, ET CURÉ DE PEYRAT. PARAIN CHARLES DE SAINT-MATHIEU, FILS DE MESSIRE CHARLES DE SAINT-MATHIEU ET DE DAME MARGUERITE-MARIE DE RAYMOND. MARRAINE SUZANNE DE PONTCHARRAUD, FILLE DE JEAN DE PONTCHARRAUD, SEIGNEUR DU FAN ET DE CATHERINE DUPETRAT. 1691. N. AUBRY, FONDEUR.

1693. — NONARDS (Corrèze). — ✠ JÉSUS. MARIA. JOSEPH. — S^{TE} MANTINE, S^{TE} CLODOALDE, S^{TE} FIDELIS, ORA PRO NOBIS. A FULGURE ET TEMPESTATE LIBERA NOS DOMINE. VERBUM CARO FACTUM EST. RECTORE MAGISTRO PETRO HAREILH. 1663. P. ✠ J. G.

Le nom de saint Fidèle mis sur cette cloche tient au don qu'avait fait en 1685 à l'église de Nonards le savant Baluze, d'un ossement de ce martyr, ossement encore conservé. (L'abbé Poulbrière, *Dict. des paroisses*).

1695. — TULLE (Corrèze). — ✠ JÉSUS. MARIA. JOSEPH. 1695.

Sur une des cloches de la sonnerie de l'horloge se trouvent les mots ci-dessus, séparés par des fleurs de lys.

1698. — DOMPIERRE (Haute-Vienne). — ✠ JÉSUS. MARIE. JOSEPH. — JE SUIS ICI PAR LES SOINS DE MESSIRE JEAN THOVÉRAT, QUI M'A BAPTISÉE AU NOM DE SAINTE BARBE. PLAISE A DIEU, J'AI LA PERMISSION DE DÉLIVRER LA PAROISSE DES TEMPÊTES ET DES FOUDRES : SANCTA BARBARA ORA PRO NOBIS. — MON PARRAIN A ÉTÉ HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE HENRI-JOSEPH DE SALAGNAC, CHEVALIER, SEIGNEUR COMTE DS FÉNELON DE FONTAINE, SEIGNEUR DE S^{TE} APRE ET BARON DE LA MARCHE, MARQUIS DE MAIGNAC, BARON D'ARNAC ET DU SOULIER. MA MARRAINE HAUTE ET PUISSANTE DAME DE NIEUL-LE-VIRON, VEUVE DE HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE FRANÇOIS POUTE, CHEVALIER, SEIGNEUR DE DOMPIERRE, DE SAINT-SORNIN ET DE FORGES. — INNOCENT DOUZE. LOUIS QUATORZE. 1698. N. AUBRY M'A FAITE.

1700. — LIMOGES. Collège. — ✠ JÉSUS. MARIA. JOSEPH. 1700, C. P.

Ces deux dernières lettres sont peut-être les initiales du fondateur Coutaud Pierre, qui fondait aussi une cloche pour les Carmes Déchaussés dans la Cité de Limoges en 1701.

XVII^e siècle. — LIMOGES. Moulin de Brouillabas. — ✠ MONSIEUR ✠ JOSEPH ✠ DES ✠ MORQUETS ✠ DE ✠ CERES.

Une petite cloche portant cette inscription existe au Moulin de Brouillabas, appelé jadis Moulin de Mouriquet. Ces noms sont ceux des anciens propriétaires de ce moulin. On voit dans les *Registres consulaires de Limoges* que Mouriquet le jeune était un des cent prud'hommes chargés de nommer les consuls en 1619.

(A suivre)

A. LECLER.

DOCUMENTS SUR LE RÔLE POLITIQUE

DE

L'INTENDANT TURQUANT EN LIMOUSIN ⁽¹⁾

I. — *Lettre du roi Henri III à Turquant, où il est parlé de sa mission à Limoges.*

Mons^r Turquant, j'ay veu par les lettres que m'avez escriptes le xxij^e de ce mois, et entendu du s^r de S^t-Cyr les particularitez que lui avez representees de ce qui s'est passé depuis son partement au faict de S^t-Severin, auquel je desire que continuez a faire vostre devoir pour en faire venir la verité en si claire lumiere que l'on n'en puisse doubter, avec asseurance que me ferez service fort agreable. J'ay au demourant ordonné qu'il soit pourveu au paiement de voz vaccations sur les deniers provenans des biens de ceulx de la nouvelle oppinion de la generallité de Blois et que cependant l'advance s'en fera des deniers de lad. recepte, ainsy que vous entendrez dud. s^r de S^t-Cir. Et quant a ce qui vous est ordonné pour vostre voyaige, vous serez satisfait a Limoges (2) de ce qui vous a esté ordonné y prendre, voullant que soiez bien satisfait, comme il est tres raisonnable. Priant Dieu, Mons^r Turquant, vous avoir en sa sainte et digne garde. Escript a Paris le xxvi^e jour d'avril 1588.

(Bibl. nat., fonds français, 3394, f^o 64 v^o.)

(1) Nous devons la communication des documents qui suivent, et dont nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'intérêt, à la bienveillante obligeance de notre compatriote M. Antolue Thomas, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Nous en adressons au savant philologue, au nom de la Société, nos sincères remerciements.

(2) Charles Turquant fut envoyé deux fois à Limoges en qualité d'Intendant de justice et police. Il y arriva pour la première fois le 24 juin 1588, porteur de la révocation de M. d'Hautefort, et parait y être resté peu de temps, car Méry de Vic occupe la charge d'Intendant de Limoges avant le 20 mai 1589. La fin de sa carrière administrative eut pour théâtre la Bretagne, de 1599 à 1603. On possède sept lettres autographes de lui datées de Rennes, du 29 septembre 1599 au 8 janvier 1603. (Bibl. nat., fonds français, 15899, f^o 284.)

II. — *Memoires des choses avenues en la ville de Limoges depuis le mois de mars jusques au viii^e decembre 1591.*

Après que les ennemis rebelles de Sa Majesté estans sous la conduite des sieurs de Montpezat et Pompadour (1), ayant quitté le siege de la ville de Saint-Yrieix (2), furent repoussez par la valeur et bonne conduite du sieur de Chamberet, qui s'y estoit retiré durant le siege, Monseigneur le duc de Ventadour (3), ayant fait par auparavant retraite a Limoges, auroyt octroyé aud. s^r de Chambaret sa lieutenance, tant en sa compagnie qu'en la province, suyvnt les lettres de provision qu'il luy en bailla lors.

Et quelques jours après, voyant que ledit s^r de Chambaret s'estoit retiré et que les ennemys couroyent jusques aux portes de lad. ville, fut contraint, a la priere et instance des consuls et habitans, de l'appeler et lui fist promesse de luy faire estat et bailler moyens pour commander en la province sous son autorité.

Ce qu'il n'effectua pour lors, causant le decez de feu Monseigneur le duc son pere, lequel le rappella au Bas Pais. Et pendant son absence le s^r de Chambaret estant de retour du siege de Bellat (4), qu'il avoit deffandu contre les forces du s^r de la Guyerche (5), lequel lors de l'arrivee dud. s^r de Chambaret en lad. ville avoit cappitulé avec promesse d'y entrer. remist puis après sous l'obeissance du Roy les forts de Corbafy (6) et Bard, qui ruynoient tout le pays ez environs.

Ce fait, pour ce que led. s^r de Chambaret ne vouloit plus demeurer en la province sans autre commandement du Roy, lesd. consuls

(1) Louis de Pompadour était le chef reconnu des Ligueurs en Limousin.

(2) Le siège fut levé le 31 mars 1591 ; il avait duré vingt jours. (*Journal de Jarrige*).

(3) Gouverneur pour le roi de la province du Limousin.

(4) Le ms. a *Bilat*. Un rapport très détaillé du consul Genebrias à l'intendant Turquant contient l'historique complet de ce siège. (ROY-PIERREFITTE, *Hist. de Bellac*, p. 202-26.) L'investissement de la place avait eu lieu le 9 mai ; les Ligueurs durent se retirer le 28, après l'entrée de Chamberet dans la place.

(5) Georges de Villequier, gouverneur révoqué de la Marche, noyé le 6 février 1592 au passage de la Vienne.

(6) Le ms. a *Arbafy*. On sait quelle importance eut au moyen âge la forteresse de Courbefy, sur les confins du Limousin et du Périgord. Le capitaine Laforest s'en empara au cours de cette année 1591, pendant que Chamberet lui-même enlevait la tour de Bar. Courbefy fut repris l'année d'après, par La Capelle-Biron.

envoyèrent devers Sa Majesté, de l'avis de mond. seig^r le duc, pour la supplier de commander aud. s^r de Chambaret de demeurer et faire service sous son autorité, ce qu'elle leur octroya par lettres qu'elle leur rescrivit et aud. s^r de Chambaret.

Lesquelles receues furent envoyées a mondit seig^r le Duc, qui fut de rechef supplié par lettres de faire estat aud. s^r de Chambaret suyvant ce qu'il avoit desja promis, ce qu'il promist encores pour lors faire et manda qu'il desiroit effectuer les promesses qu'il avoit faites aud. s^r de Chambaret.

Mais la longueur et remises dont il usoit en cet affaire fist juger a plusieurs le peu d'affection qu'il avoit a l'exécution d'icelluy, dont lesd. consuls luy rescrivirent plusieurs lettres, de partie desquelles ilz eurent response. des autres non.

Cependant Monseigneur le duc, a l'instigation de quelques uns mal affectionnez aud. s^r de Chambaret et au bien public, auroyt envoyé [un] gentilhomme par devers lui pour le prier de se deporter de la poursuite de lad. lieutenance, de quoy led. s^r de Chambaret se sentit fort offensé, se voyant dechassé après avoir fait de si bons services au Roy, aud. seigneur Duc et a sa patrie (1).

De quoy avertis les habitans se seroyent assemblez par assemblée generale ou auroyt esté avisé que sans la presence dud. s^r de Chambaret il seroit impossible de resister aux entreprinse des ennemys et fut arresté que mondit seigneur le Duc seroit d'abondant supplié de l'y entretenir aux conditions ja promises, et fut incontinant despesché devers luy a ses (*sic*) fins.

Lors commansa l'on a apercevoir que plusieurs habitans de lad. ville, poulsez ou d'esprit d'ambition ou d'appetit de vengeance pour raison de quelques querelles particulieres, semoyent plusieurs faux bruits pour mettre la ville en trouble et divisions, disants et faisants dire tant en public qu'en particulier qu'il y avoit des Huguenots qui s'assembloyent et procuroient d'introduyre le presche en cette ville et qu'il les falloit tous mettre en pices (2).

A ses bruits plusieurs personnes mechaniques prestoient l'oreille, ensamble les vagabonds et gens sans moyen, pour l'espoir de faire leur affaire au pillage des principales maisons de la ville qu'ilz se promettoient desja.

Et de fait s'assembloient en nombre avec armes aux portes et lieux publics, continuant plusieurs propos seditieux, ensamble aux

(1) Le baron de Chamberet n'obtint la commission de lieutenant-général que le 24 avril 1593.

(2) Les détails qui suivent sont précieux. Aucun autre document, à notre connaissance, ne fournit autant de renseignements sur l'émeute dite *des Verrouillats*.

cabarets, dont ils ne partoyent de tout le jour, mesme en y avoit aucuns de qualité qui assistoient en leurs assembles.

Cela dona occasion aux consuls de s'assembler en la maison comune, ou assisterent mons^r Turquant (1) et le president Martin (2), ou furent recherchees les occasions de ses monopollés et seditions, et fut proposé par ledit S^r President qu'il y avoit eu assemblee peu auparavant, aux Jacopins, de quarante Huguenots, combien que a la verité il n'y en aye pas quatre en ladite ville, comme aussi il ne voulut declarer son autheur. Pareillement il proposa qu'on avoit fait assemblee d'armes en la maison de quelque particulier et voulu empescher un bon catholique de se retirer en son corps de garde. Lesquelles choses estant sur le champ averees par ledit s^r Turquant fauces et calomnieuses, en presance dud. President, tost après on fut averty que la compagnie de Noel Cybot, homme de m. ier? (3) qui tenoit les environs de lad. ville sous l'autorité de Monseigneur le Duc, continuoyt a faire plusieurs ravages et les soldats tenoyent plusieurs propos contre le salut et liberté de lad. ville, qui occasiona lesd. consuls de se tenir sur leurs gardes, mesmes qu'on eut avis qu'on devoit tuer quatre des consuls. Pendant qu'on faisoit cette assemblee en la maison comune, il y eut plusieurs des partisans du President, entre lesquelz estoit le sieur de Fromental, son nepveu, un nommé Du Mas dit Ballot et plusieurs autres qui s'assemblerent en la place publique, criant a haute voix qu'il falloit tuer tous les Huguenots, tachant par telles parolles d'esmouvoir le peuple a sedition. En ce mesme temps plusieurs gens de qualité, suscitez par le President Martin, s'adresserent a Mons^r Turquant, auquel ilz voulurent persuader qu'aucuns des consuls les plus affectionnez au service du Roy avoient conspiré contre lad. ville, ce qu'il se seroient efforcez luy imprimer par tous les artifices du monde pour par ce moyen troubler le repos public. si par sa prevoyance et sagesse accoutumee il n'y eust pourveu. Pour a quoy parvenir led. s^r President Martin se seroyt adressé au s^r de Puzilan, doyen (4), et seul a seul luy

(1) Turquant parait avoir remplacé M. de Vic dès l'année 1590.

(2) Le Président Martin et son frère, lieutenant-criminel, avaient joué un rôle important dans les événements qui s'étaient déroulés à Limoges au mois d'octobre 1589 et avaient contribué à l'échec du complot formé par les Ligueurs pour s'emparer de Limoges. On leur attribuait les rigueurs de la répression. Ils paraissent avoir joui d'un assez grand crédit auprès de l'intendant de Vic et du gouverneur.

(3) La deuxième lettre couverte par le p de *apres*.

(4) Du chapitre de Saint-Etienne. « Venerable maistre Jehan de Puy-sillon, doyen de l'eglize de Limoges » est nommé plusieurs fois dans nos documents municipaux.

auroit déclaré tenir de bonne part que le Prevost des consuls et celluy (1) qui devoit entrer en garde la sepmaine d'après devoyent delivrer la porte Magninie (2) aud. s^r de Chambaret, au sieur de Beaumon, son frere, et au s^r de Saint-Germain (3), qui s'en devoient emparer, assistez des cappitaines et lieutenans du canton, a quoy on se devoit opposer promptement.

Lesquelles paroles entendues, led. s^r Doyen rapporta sur le champ audit s^r Turquant avec beaucoup de frayeur et affection, luy priant d'y bailler ordre et pourvoir au salut public.

Led. S^r Turquant entendant telz propos fut aucunement estonné ; toutefois, pour s'en esclaircir, pria led. s^r Doyen luy declarer dont il tenoyt lesdites parolles affin d'y pouvoir remedier selon l'exigence du cas, lequel Doyen luy fist responce qu'il les tenoyt d'un homme d'honneur, sans le vouloir nommer autrement. Bien luy dit il que, s'il luy plaisoit envoyer apeller led. s^r Presidant, il en pourroit aprandre quelque chose, ce qui fut fait.

Led. s^r Presidant arrivé fist fort de l'effrayé et, enquis sur lesd. parolles, les confirma avec telle assurance qu'il sembloit n'y rester rien que l'exécution, faisant autheurs de la conspiration ceux que le peuple reconoist pour les plus gens de bien et amateurs du repos public, ce que vouloit imprimer aud. s^r Turquant pour mettre lad. ville en confuzion et les principales maisons au sac et pillage, tellement que si Dieu lors n'eust conservé lad. ville par le ministere dud. s^r Turquant, on y eust veu un tres grand desordre, les seditieux s'estans deja preparez aux effets de leur sedition et les gens de bien a la deffansive.

Mais procedant plus meurement, led. s^r Turquant envoya apeller l'un desd. Consuls, lequel après l'avoir assuré de la calomnie desdits propos, en presance desd. s^{rs} Doyen et President, et de l'integrité de ceux qu'on soupsonnoit, icelluy s^r Turquant, ayant descouvert une telle imposture, poursuivit led. s^r President de nomer son autheur.

Lequel, après plusieurs delays et remises, declaira que c'estoit un nommé Le Ballot, homme tant renommé par toute la province pour ses demerites que le plus abjet ne se voudroit reposer sur sa parole.

Et neantmoins estant apellé par led. s^r Turquant il auroit desnié avoir tenu telz propos aud. s^r Presidant jusques a ce que, ayant

(1) Celui des Consuls.

(2) Manigne.

(3) Gabriel Foucaud, seigneur de Saint-Germain-Beaupré, qui fut plus tard gouverneur de la Marche.

parlé avec luy, il auroit declairé, induit par luy comme il est vray semblable, qu'il les luy avoit rapportez et, enquis d'ou il les tenoit, n'eut autre responce, sinon qu'il les avoit invantez luy mesme, comme le tout declaira puis après led. s^r Turquant en la maison commune, ez presences des sieurs Doyen, Presidant et Consuls.

Tellement que led. Du Mas fut fait prisonnier pour beaucoup de volleries qu'il avoit commises et commensa l'on a luy faire son procès, ou il y eut du commencement quelque retardement par l'artifice de ceux qui craignoient qu'il dist la verité.

Et par ce moyen se voyant les auteurs descouverts et que le peuple de tous costez murmuroit contre eux, s'aviserent de decepvoir monseign^r le Duc faignants que tout ce qui s'estoit passé s'e faisoit contre son autorité en faveur dud. sieur de Chambaret et luy persuadant de venir en lad. ville avec le plus de forces qu'il pourroit pour tirer ledit Ballot de prison.

Ce qu'il auroit des lors fait, et estant arrivé a Saint-Germain (1) accompagné de six a sept cens arquebuziers a cheval et soixante a quatre vingts maitres, les consuls auroient envoyé devers luy pour le supplier ne faire plus avancer ses troupes et s'en venir avec train moderé, ainsy qu'il avoit acoutumé affin d'oster toute occasion de defiance.

Nonobstant lesquelles prieres il auroit fait avancer le lendemain ses troupes a deux et trois lieues de la ville et se seroit presanté aux portes avec ses gens de cheval.

Et luy estant remonstré par deux consuls qui l'estoient allé recevoir que ce n'estoit son train acoutumé et qu'on trouveroit tres mauvais s'il entroit avec tant d'armes dans la ville, il se retira au fauxbourg du Pont Saint-Martial, d'ou il vint le soir mesmes aux flambeaux en lad. ville avec sa maison seullement, ou il séjourna l'espace d'un moys, tachant de faire evanouir l'accusation de Ballot et voulant avouer (*sic*) certaines accusations dont il demeueroit prevenu, ce que ne luy servit de guieres et fut trouvé mal a propos qu'il intercedast pour un homme tant sceleric. Le President cependant voyant le procès prest a juger, craignant d'estre meslé en cette accusation (*sic*) et pratiquoit quelques seditieux pour esmouvoir quelque tumulte ; touteffois il y fut si bien remedié que led. Ballot fut condamné et executé a mort, estant dheuement convaincu de douze volleries ou murtres qu'il confessa avant la question.

Quant aux propos de la conspiration qu'il avoit tenus au Presidant Martin, il dist qu'ils estoient de sa seulle invantion et qu'il les avoit controuvez et, pressé de declairer qui les luy avoit fait dire, ne

(1) Saint-Germain-les-Belles, chef-lieu de canton (Haute-Vienne).

voulut dire autre chose, sinon qu'on le mettroit plus tost en pieces qu'il accusast tant de gens de bien, voulant entendre de ses auteurs.

Après la mort dud. Ballot led. seigneur Duc se resolut de partir et s'en alla a Saint-Yrieix, de la a Saint-Germain et au Bas País.

Pendant son sejour, le Presidant s'estoit tenu pres de sa personne, luy persuadant que la demeure du sieur de Chambaret estoit un vray sujet pour le rendre sans gouvernement, ce qu'il faisoit pour plus l'animer contre les consuls et habitans qui l'avoient demandé.

Par après, se voyant deschargé de l'accusation de Ballot par son silance, il recommansa faire de nouveaux monopoles, a quoy il employa les artifices du s^r de Fromental, homme inconsideré et desbauché, combien que riche et opulant, de l'esleu Beyssat et Pierre Dauvergne, ses nevez. Lesquelz semerent plusieurs faux bruits, qu'on voulut (*sic*) eslire au nouveau consulat des Huguenots, tachants par tous moyens de persuader au simple peuple d'eslire des consuls de leur faction, seditieux et facinoreux, jusques a bailler argent a plusieurs pour acheter les voix, ce qui mist en grande perplexité ledit s^r Turquant et les gens de bien. Sur ces pratiques, Fromental, un jour, dans la garde de la porte, exceda un lieutenant de cappitaine et, sans autre esgard ni respec au lieu, luy bailla un desmanty et un soufflet, dont il cuyda venir grand scandalle, jusques a en venir aux armes, ce que neantmoins fut empesché par aucuns des consuls et cappitaine (*sic*) qui commandoit.

Cela estant rapporté, on avisa d'y pourvoir et juger ce differant sommairement par l'avis des consuls et cappitaines (*sic*), comme en tel cas on a acoutumé. Lesquelz a ses fins led. s^r Turquant fist assambler en la maison comune, ou se presenterent les parties et enfin fut arresté que led. Fromental s'absenteroit pour quinze jours de la ville, affin d'eviter a plus grand inconvenient et que pendant ledit temps sa partie demeureroit restraint en sa maison.

Quoi entendu par le Presidant, il assemble nombre de ses parens avec lesquelz s'en va trouver led. s^r Turquant et en collere, avec blasphemés, luy dit que telle ordonnance ne se pouvoit executer et qu'il estoit resolu de ne le permettre en quelque sorte que ce fust, ajoutant que, s'il en falloit venir aux armes, ilz seroient les plus forts.

Led. s^r Turquant, voyant une telle insolance et que ces gens vouloyent precipiter en quelque sedition, leur remontra que ce qu'en avoit esté fait estoit affin d'eviter a scandalle et qu'il ne seroit jamais trouvé bon qu'une famille particuliere comme la leur entreprist de ranverser les ordonnances publiques. Neantmoins pour plus les contanter fist assembler le conseil des principaux habitans,

ou le presidant mesmes assista, qui fut ouy, et d'abondant fust arresté que ce qui avoit esté ordonné sortiroit son effet, le Presidant Martin s'oppiniastrant au contrayre le receller en sa maison, avec resolution de ne permettre point qu'il sortist, quelque priere qu'on luy sceust faire de ceder a l'autorite publique, ayant esperance sur la creation des nouveaux consuls, qui se devoient eslire quinze jours après et qu'il esperoit faire de sa main.

Quelques jours après, on fut estonné qu'un matin on trouva aux portes des eglises et lieux publics des libeaux (*ms* libraux) diffamatoires contre l'honneur et reputation d'aucuns des consuls et principaux habitans, tandans a sedition, qui furent jugez escrits de la main du maistre des enfans de l'esleu Beyssat (1) et de la veyne d'icelluy Beyssat, lequel fut ouy sur ce et en fist denegation.

Aprochant le jour de la nouvelle election, on ne voyoit autre chose par la ville sinon assamblees et monopolles des partisans du Presidant qui tachotent de corrompre les voiz du peuple pour faire nomer des consuls de leur farine qu'ils avoient desja designés, tous gens seditieux et turbulants et plus affectionnez au changement qu'au repos et tranquillité publique, ce qui dona occasion a plusieurs de croire qu'il y auroit du trouble au jour de l'election.

Les consuls, bien qu'avertis de telles menees, ne se pouvant persuader que le Presidant et ses adherants se voulussent eslancer a user d'aucune voye de fait et remettans l'election a la liberté du peuple, le jour venu (2), assisterent au service divin accompagnez dud. s^r Turquant et de quelques habitans qui les suivoient avec les ceremonies acoutumees; ce fait s'en retournerent en la maison commune et led. s^r Turquant en sa maison (3), pour proceder a l'apresdinee a l'election.

Ce pendant led. s^r Turquant, averty qu'il y avoit des enfans de famille et serviteurs qui avoient esté pratiqués pour se trouver et troubler l'assamblee fist publier un edit portant inhibitions de s'y presanter sur certaines peynes, comme n'y aiant voiz et n'y pouvant assister par les coutumes ancienes.

Lors le Presidant, qui espioit l'occasion de quelque pretexte pour bailler coup a ses dessaings, sort de sa maison accompagné de ses

(1) L'élu Beyssat avait, en 1588 et 1589, contribué par son attitude ferme et décidée, à conserver Limoges au roi.

(2) Le scrutin pour l'élection municipale était fixé au 7 décembre depuis 1484. L'élection consulaire avait lieu au moyen âge le jour de la saint Pierre de février (Chaire de saint Pierre à Antioche, 22 février).

(3) Peut-être l'Intendant habitait-il le Breull; néanmoins la chose n'est pas certaine.

parens, va discourir par la ville, criant : « A la liberté ! Aux Huguenots ! » et adressant sa voix au peuple disoit : « Messieurs, ne voulez vous pas tous mourir pour conserver votre liberté ? Suyvez moy et allons faire des consuls qui soyent bons catholiques, car il en faut avoir a notre volonté. »

A ces propos plusieurs se rallierent avec luy ; et en ayant assemblé de six a sept vingts, il[s] s'en vont saisir la porte du logis de mons^r Turquant et ayant trouvé audevant d'icelle un consul qui l'alloit apeller pour venir en la maison commune, cette troupe mutine se rua sur luy et avec injures et opprobres luy baillerent plusieurs coups de point.

Au cry du consul, led. s^r Turquant sort de son logis pansant appaiser le tumulte ; il est enveloppé par cete troupe, mené et conduit par le Presidant en la maison comune. Et s'enfla tellement la troupe, qu'elle estoit de quatre a cinq cens ; lesquelz tumultans et crians : « A la liberté ! » s'en vont furieusement donner dans les portes d'icelle, et quelques remontrances que led. s^r Turquant sceust faire au Presidant, neantmoins le tumulte continuoyt toujours.

Quoy voyant les consuls et entendant les menasces de ce peuple furibond, qui crioit qu'il les falloit tuer, et avertis de longue main des dessaings de leurs conducteurs, furent en grande perplexité, se voyants surprins et desnuez de toutes sortes d'armes pour les avoir retirees le soir, deffandirent leurs portes au mieux qu'ilz peurent, et combien que leur prevost et la plus grande part d'entr'eux, s'estans vouluz trop avanser, fussent desja engagez dans la troupe seditionneuse, toutefois ceux qui restoient dedans prindrent resolution de mourir plus tost que de permettre d'estre ainsy forcez par ses mutins.

A l'instant ilz ferment leur porte au nez des sedicieux, ne pouvant trouver que bien peu d'assistance, pour ce que les soldatz de leur garde estoient aussi engagez dehors. Ilz font mine de tenir bon et ayant trouvé une sortie libre par les derrieres (1), aucuns d'eux sortent pour faire mettre en armes ce peu d'habitans qui restoient bien affectionnez et leur remontrer l'injure qu'on faisoit au public.

Cependant le Presidant et ses adherans s'efforcent denfoncer les portes, criants qu'il falloit tous mourir ou faire des nouveaux consuls a leur discretion et introduire toute sorte de gens dans ladite maison comune.

Le s^r Turquant, acompagné du s^r Doyen et du Predicateur, remon-

(1) Il y avait derrière le petit jardin du Consulat une sorte de ruelle débouchant dans la rue Cruchedor qui existe encore. Elle était connue sous le nom de « charreyron Boutin, Botin ou Bouty ».

tra au Presidant par plusieurs foiz la larme a l'œil le peril auquel il alloit precipiter la ville s'il ne faisoit retirer ce peuple enragé, le priant au nom de l'amour de sa patrie de permettre que l'assemblee fust remise au lendemain, veu mesmes que l'heure estoit tarde et que la nuit il n'y a aucun respect des loix, luy promettant que le lendemain on procederoit a lelection avec toute liberté.

A quoy led. Presidant repliqua, adressant sa voiz au peuple, que led. s^r Turquant les vouloit repaistre de voular (?) et qu'il falloit enfoncer les portes et entrer dedans, a quelque peril que ce fust, et laschant plus avant la bride a ses passions, fust si desbondé de mettre la main au collet dud. s^r Turquant, luy disant : « Et vous demeurerez et viendrez avec nous. »

Lequel s^r Turquant remontra lors au peuple l'injure qu'on faisoit non seulement a luy mais au Roy, de qui il representoit la personne en l'arrestant prisonier, fut neantmoins oultragé par led. s^r Prezidant de plusieurs propos insolants accompagnez d'exécrables blasphemes et le fust esté encores plus s'il ne se fust retiré dans la maison du feu Presidant Verthamon.

Les consuls, se voyants ainsi assiegez de tous cotez et considerant le calamiteux estat des affaires, pansent au salut de leur vies, et de leur honneurs et du public, mandent a quelques-uns des cappitaines, qui avoient ramassé ce qu'ilz avoient peu d'hommes, de les desengager d'entre les mains des seditieux et refrener leur temerité sans touteffoiz en thuer ne offancer aucun, si autrement se pouvoit faire, ce qui leur fut aussi commandé par led. s^r Turquant, qui estoit tellement affligé qu'il pansoit que ce jour fust le dernier de sa vie et la ruyné entiere de la ville de Limoges.

Ce commandement receu, deux cappitaines, avec chacun son canton (1), approchent les seditieux avec un tel ordre et contenance que le Presidant, chef des seditieux, les voyant venir fut le premier qui gangna le haut et la communauté (*sic*) de la maison comune, d'ou de fraieur il se precipita du haut dans quelques jardins, invitant par son exemple les principaux de ses adherants de faire le semblable, laissant aucuns d'eux les dagues qu'ilz portoyent sur le lieu et se fracassant quelques jointures a la tumbee. Neantmoins ledit Presidant, Lieutenant Criminel et quelques autres se sauverent et sont tellement cachez qu'on ne les a peu trouver, quelque recherche qu'on en aye sceu faire.

Touchant la trouppe seditieuse, elle print la fuitte avec grande

(1) Le contingent de soldats de sa compagnie. Les circonscriptions de la milice n'étaient pas les mêmes à Limoges que les circonscriptions politiques ou électorales.

confuzion, sans que touteffois on en offansa personne, sinon un ; et fut cette expedition faite et les affaires assurees en moins d'une heure, avec tant de modestie qu'il n'y eut qu'un seul de blessé, encores fort legerement.

Des chefs furent prins prisonniers environ quarante, dont les uns ont esté expellés, les autres retenuz pour leur faire leur procès, a quoy on travaille ordinairement.

La seconde nuit d'après, le greffier Massiot mourut d'une defluxion ou rheume qui l'avoit de long temps persecuté, mesmes s'estant le jour levé de son lit, ou il estoit mallade, pour accompagner le Lieutenant Criminel, son beau pere.

Le sixieme jour après, l'esleu Beyssat, aussi gendre du Lieutenant Criminel, qui s'estoit sauvé, fut renfermé par sa femme dans un cachot avec une servante, ayant du feu de charbon et fut trouvé suffoque par la fumee avec lad. servante, s'estant ainsi caché pour crainte d'estre puny de cete sedition et autres dont il estoit desjà prevenu, dont enfin il receut la punition (1).

Voyla en somme le discours sommaire des choses principales avenues en cete ville de Lymoges, lesquelles s'il falloit speciffier au long et par le menu comme elles se sont passees, il y faudroit employer trop d'ancre et de pappier estant celui cy le discours au vray, nonobstant que aucuns des partisans ayent voulu diversifier la verité.

Il pleut ce jour la a la divine bonté de preserver cete pauvre ville contre la rage et fureur de ses propres enfans qui la vouloyent dilacerer et mettre en pieces, ayant desja commansé les auteurs de cete sedition d'ensanglanter leurs mains du sang de leurs propres cytoyens et icelles saoullez du pillage de leurs biens et fortunes. Et neantmoins les premiers spectacles de nos maux n'ayant peu rassazier leur insaciable avarice et tirannique ambition, ilz pretandoient encores ce jour mettre au sac et pillage ce qui restoit d'antier, laissant leur premier pretexte et prenant celluy de bons catholiques et voulant imprimer que ceux quilz haissoient ou plus tost ceux qui avoyent des moyens estoient huguenotz, combien que a la verite il n'y en aye aucun des habitants qui face profession d'autre religion que de la catholique, apostolique et romaine, et leurs pernitieuz dessains n'ayant peu reussir a leur

(1) La mort singulière des deux gendres du Lieutenant criminel, Jacques Martin, est suspecte. D'après le récit de Pierre Robert, du Dorat, il semble que Maillot et Beyssat aurent été tués dans l'émeute ; le Président et son frère se seraient trouvés eux-mêmes « en grand hazard de leurs personnes ».

intantion, Dieu a permis qu'ilz soient tumbez aux calamitez qu'ilz avoient preparees pour les autres, nonobstant que les affaires se soyent si doucement portees qu'il n'y aye eu aucun sang res-pandu (1), nul pillage ny autre cas sinistres comis, sy n'est par les voyes et remedes de justice, par lesquelles l'on poursuit les auteurs de cete sedition. Le lendemain furent elleuz de nouveaux consuls avec une si belle assemblee et autant de liberté et de modestie qu'on eust veu auparavant, les consuls qui furent elleuz tant s'en faut qu'ilz soient huguenots qu'il n'y a aucun d'eux qui jamais en soit esté seulement soupçonné.

(Bibl. nat., fonds français, 20780, p. 318 et s., copie du temps.)

III. — *Lettre de l'Intendant Turquant au Roi*

SIRE,

Limoges, 29 février 1592.

Le deuziesme jour apres celluy de l'emotion advenue a Limoges (2), j'en donnay advis a Monsieur le duc de Vantadour par un sien lacquays qu'il avoit le jour precedent envoyé vers le sieur President Martin pour estre adverty de ce qui ce seroit passé en l'election des nouveaux consuls. Par ce mesmes je ne doute point que ledict sieur President luy fist ses doleances. Mais parce que cette despesche n'esclaircissoit assés l'affaire a mon gré, je pensay a propos que quelcun de ceulx qui estoient en ville lors de cette follie, auquel il eust creance, l'allast trouver pour luy en faire le discours. Aussy que je desirois le rendre capable d'un conseil de neutralité et de vray gouverneur entre ces gents, du moins de se bien informer de l'affaire auparavant s'embarquer en accusation ny deffense des ungs ny des aultres (3). Et donnant a la racyne du mal, je le voulois prier que laissant toutes ces petites finesses et artifices avec lesquels l'on avoyt cuidé tout perdre, il se vouldre resouldre traicter deshormais en toute rondeur et verité et particulièrement avec le sieur de Chamberet,

(1) On a vu plus haut, cependant, qu'un des émeutiers avait été « offensé » et qu'un des officiers ou soldats de la milice bourgeoise avait reçu une blessure.

(2) Le 7 décembre 1591. V. ci-dessus.

(3) Le Président Martin était en grand crédit auprès du Gouverneur et l'Intendant craignait, on le voit, quelque complication de ce côté, d'autant plus que ce qui suit laisse supposer une médiocre entente entre les deux représentants de l'autorité royale.

duquel s'il ne pouvoit prendre creance ny peult estre la luy donner pour vostre service en la charge qu'il luy avoit baillee, comme je y voyois beaucoup de difficultés, j'estois d'avis qu'il en retirast honorablement et de son consentement sa parolle, ce que je lui mandois il pourroit faire pour de l'argent a mon avis, et cet argent aisé a mesnaiger sur son estat, s'il luy plaisoit. Ce faict, je ne voyois grande difficulté a la pacification du reste de noz troubles.

Pour ce voyage je ne trouvay personne si a propos que le sieur de Jarriges, l'un de vos tresauriers en ce bureau, gendre de l'ellen Chouly, intendant des affaires dud. sieur duc en Limousin, et des premiers de son conseil estroit. Il accepte cette charge avec une lettre qui n'estoit point tant de creance que l'on ne puisse sur icelle faire un clair jugement de mon intention. Le lendemain de son partement, le sieur de la Douze me vient trouver de la part dud. sieur avec une creance qu'il expose en des regretz de meurtres, massacres, pillages, ravaiges, emprisonnements, injures et extorsions infinies faictes, ainsy qu'il disoit, aux bons catholicques et bons serviteurs de Vostre Majesté, lesquels il me recommandoit, mais surtout ne les point traicter par justice, qu'il avoit despesché vers Vostre Majesté aux fins de luy faire entendre les torts qu'on leur faisoit et de leur faire elle mesme lad. justice. Je remonstray aud. sieur de la Douze le tort que Monsieur de Vantadour faisoit a ces paouvres gents pretendus excedés ne vouloir point qu'on leur fait justice, le tort que luy et moi nous nous ferions, luy qui estoit estably par Vostre Mageste avec des forces en ce gouvernement pour la manutention d'icelle, moy qui n'estoy envoyé a aultre effect que pour la faire bonne et briefve. Mais ne luy pouvant persuader cette doctrine, il me pressa davantaige et ne pouvant tirer de moy aultre response sinon que je ferois, sans interesser ma conscience, le service de Vostre Majesté, le repos de voz subjectz et la seurté de vostre ville, tout ce qui me seroit possible pour le contentement dud. sieur duc, il partit tres mal ædifié de moy, imputant a une audace merveilleuse d'auzer parler de faire justice non obstant le mandement d'un gouverneur, aystimant peult estre que faire justice a ma mode deubt estre comme l'on avoit faict au tumulte de l'an mil v^c m^{xx} ix (1), mais il se trompoit, Sire; les hommes de ma taille ne vont pas si viste.

Et de faict toute ma justice pour le regard des prisonniers avoit esté d'en retenir quelques jours en la maison appelee

(1) Plusieurs des chefs du mouvement du 15 octobre 1589 : le juge Petiot, le vice-sénéchal Pierre Vouzelle, Claude Rouard, Léonard Delauze, « le Cheval Blanc » comme on l'appelait du nom de son auberge, et plusieurs autres, avaient été pendus le 17 octobre et jours suivants.

du Puymoulinier (1) deulx de ceulx contre lesquelz y avoit plus de plainctes et d'aigreur du peuple. Et icelle adoulcie, après les avoir interrogés, leur bailler leurs maisons pour prison longtemps auparavant avoir receu la responce de Vostre Magesté. Et quant aux sieurs President et Lieutenant criminel, ensemble un qui avoyt excédé le consul, j'avois surcis le jugement de leurs contumaces par dellays abundantz jusques a ladite responce, ainsy que par mes lettres a Vostre Magesté je luy en avois donné asseurance. Vray est que ces deux freres, ne saichants quelle pourroit estre l'ysseue de leur despesche et dud. sieur duc vers Vostre Magesté, pour jouer au plus seur, ont cependant trouvé moyen de se couller de nuyct le long et du hault en bas des murailles, ce qui n'est point venu tant mal a propos pour le bien de voz affaires, comme je cuide, et seureté de vostre ville, peult estre ouy pour eux mesmes, signamment pour le President, lequel avoir sejourné quelque temps chez l'abbé du Dorat, son amy, ha esté envoyé lever de ce lieu par une escorte de cinquante chevaux, et pouvant prendre son plus court et plus facile chemin par ailleurs, a voulu passer aux portes de la ville et sur les ponts de Saint-Marcial, ce qui n'ha moins aigry ces gents que l'accueill a luy faict par led. sieur Duc, la prise en main de sa cause, le commandement soudain de laisser sortir un cheval de guerre audict sieur President appartenant, auquel toutefois ilz ont obey, les menaces et jactances des siens et celles qui leur sont rapportées de la part dudict sieur Duc, son mespris ou plustot, disent ilz, son contentement de leur oppression par la guarnison de Challuz, le peu de soucy de la reprise de cette place, ses dilayements, puis ses oppositions pour empescher qu'elle ne soit entreprise par ceulx qui en ont les moyens en main, le roderment de quelques compagnies de celles dudit sieur du costé qu'il n'y ha aucuns ennemys, les desordres qu'elles commettent, mais fraichement et le jour d'hier seulement le bruslement, non encho-ses praticqué de ces troubles en ce pays, d'une belle maison appartenant a vostre Procureur (2), l'un de leurs deputés vers Vostre

(1) Château sis sur le territoire actuel de la commune du Palais, près Limoges, et qui avait été occupé par les troupes royales en 1589. Peut-être s'agit-il ici de l'hôtel qu'habitaient dans cette ville, les frères de Douhet, seigneurs du Puy-Moulinier. Cette maison, placée au haut de la rue du Consulat, devant les Bancs de la Boucherie, où diverses réunions de Ligueurs avaient été tenues, fut confisquée en 1589 et adjugée à l'Hôtel de Ville.

(2) Le procureur du roi au siège sénéchal et présidial était alors Simon Ardant, homme d'action et d'énergie, qui est placé en 1593 comme « colonel », à la tête de la compagnie de trois cents arquebusiers d'élite que la ville envoie au devant de M. Chamberet.

Magesté et de voz plus fideles serviteurs, executé veritablement par la guarnison de Challuz et ceulx d'Aixe, au nombre de deux centz harquebusiers a cheval et quatre-vingtz cuirasses, a la barbe et veue de toute cette ville, devant laquelle ilz se tindrent deux heures en bataille et jusques a ce que lad. maison et toutes ses bassecourtz, scituees a la portee d'une harquebusade, fussent consommees, leur faict perdre patience. Il est certain que depuis deux ans et plus ce personnaige n'a donné aucun nouveau subject de ce faire ausd. Ligués, s'ilz n'ont part aux menees des Baracatz, que l'on appelle cette derniere espece de zelés, aux deseings desquelz certainement il s'estoit pour le deu de ses charges de procureur de Vostre Mageste et de consul en la derniere annee vertueusement opposé et contr'eux fraichement faict quelques poursuittes, et enfin accepté cette legation pour vostre ville de Limoges.

J'eusse désiré, Sire, pour le bien de voz affaires, le repos de cette province et l'union d'entre monsieur de Vantadour et ces gents qu'il eust en effect et non de parolles simplement suivy mes conseilz, et ce dernier principalement porté par le sieur de Jarriges, et ne puis penser, veu l'evidente utilité d'icelluy pour luy mesmes, par quelle necessité il s'en est tant esloigné que de gouverneur estre voulu devenir partisan de gents, le faict et cause desquelz, qui se trouvera enfin ne valoir riens, l'on vouloit distinguer du tout et separer du sien. Tout le proffict qu'il tira de mond. conseil, ce fut de faire scavoir au sieur de Chamberet par personne interposee cette partie seulement de mon advis qui concernoit sa rescompense, luy adjouxtant que je le persuadois ne s'en servir aucunement, la response duquel, ainsy qu'il le m'a faict entendre, fut que il scavoit bien cet advis avoir tousjours esté et estre le mien et lequel je ne luy avois jamais desguisé, non plus que les raisons d'icelluy. Et vouldrois que chascun d'une pareille franchise eust traicté avec luy et non luy donné d'une main ce qu'on luy soubstrayoit de l'autre (1) et que pour ainsy faire l'on pourchassoit par fraudes luy oster et l'honneur et la vie.

J'ay le plus qu'il m'a esté possible retenu ce peuple au devoir du respect deu a l'endroit dud. sieur Duc, mais l'on l'irrite beaucoup, ce me semble, Sire, et voy bien que l'on ne prend pas le chemin a tenir pour venir a une reconciliation. Je suis cependant a chercher le mien pour aller trouver Vostre Majesté et les seuretes d'icelluy, qui ne sont fort aisees, si l'on effectue une partie seulement des menaces dont l'on use en mon endroit. L'on se promet l'accourir fort, et quand bien je pourrois eviter les embusches qui m'y sont dressees,

(1) Allusion à la conduite du duc de Ventadour à l'égard de Chamberet.

l'on se jacte de m'avoir tant taillé de besongne en vostre court et avec de si grandz que le sejour en icelle ne m'y sera gueres asseuré et l'ysseue du tout impossible. Je voy bien, Sire, qu'ilz cuident pour avoir esté les premiers a crier avoir faict leur cause meilleure, et se font accroire que leurs calunnyes et impostures auront aussy tost trouvé creance envers les princes qu'elles en avoient trouvé envers un menu peuple, ce que je n'espere aulcunement, Sire, de leur saigesse et bonté. Ilz leur ont donné a entendre que j'avois icy parlé et mesmes escrit d'aucun d'eux a Vostre Majesté et a Messieurs de Vostre Conseil en aultres termes que mon devoir ne le permect. De l'un, Vostre Majesté le scait j'en attends son tesmoignage et celluy de Monsieur de Fresne, qui ha receu toutes mes despeschés, le contenu esquelles je soubscriray tousjours de mon sang et maintiendray en la face de tous ceulx qui s'en cuyderont intéressés, et ainsy de tout ce que j'auray escrit a toute personne. De laultre, qui est du parler, j'aystime que puis que je ne le vous ay point escrit, Sire, estant chose importante a vostre service, l'on croira moins que je l'aye dict, comme certes y eut il heu moins de perill. Et quand tous les perillz du monde s'y fussent présentés, si ce fust esté chose que j'eusse peu dire, je ne me fusse peu garder la vous escrire. Je voy bien, Sire, que ce sont les bons seigneurs, les intimes amys rallyés avec les compaignons de Balot (1) que j'ay faict pendre pour leurs communes impostures et leurs communs forfaitz, qui me voudroient bien mesler une telle fusee par une supposee mesdisance qu'ilz avoient fait par une controuvee trahison aux meilleurs et plus loyaux de vos serviteurs de ce pays. Et ne trouvant que reprendre sur mes actions, reconnoissants le perill d'en supposer de faulces, controuveroient volontiers des parolles dont la preuve leur semble plus aisee par gents de leur conscience, cuyderoient de leur juge souverain me rendre accusé envers ces princes et rendre eux mesmes les ungs accusateurs, les aultres tesmoins et aulcuns, si l'on le leur vouloit permettre, mes juges, faire cependant sursoir leur accusation et du moins rendre mes procedures suspectes, finesses qui ne sont pas grandes ny fort nouvelles à telles gents et des premieres desquelles j'espere si Vostre Majesté permect que les choses passent par les termes de la justice, leur faire avoir une aussy belle et honorable ysseue que de leurs precedentes, ne me souciant aulcunement de la derniere et icelle remettant a la discretion des juges. Or pour toutes ces choses, Sire, si ne laisray je a la premiere occasion asseuree qui se presentera

(1) Voir la première partie du *Mémoire* ci-dessus.

et avec les premières troupes qui passeront, si plus tost je ne puis soubz mon credit assembler d'honnestes hommes, de m'acheminer vers vostre Majesté selon que je lui ay ci devant escrit, et luy porter lors, si plus tost je ne puis luy envoyer, les memoires bien amples, les procès verbaux, les informations et aultres preuves de ce qui s'est passé auparavant le septiesme decembre pour venir a chef de ce qu'on vouloit faire led. jour ou ez consecutifz d'icelluy, c'est a dire la preuve des principaulx articles contenuz tant aux memoires sommaires des consulz de l'annee precedente que ez plus amples de vostre Procureur. Car quant aux preuves de ce qui s'est fait et passé ledict jour, nous les avons mises en un sac cloz et scellé et icelles delivrees au porteur pour les déposer au greffe de vostre Conseil.

J'espere aussy an mesme temps et par un mesme moyen escorter le secours accordé a Vostre Majesté par cette ville le douziesme jour de ce mois seulement, s'il peult estre levé, ce qui n'est encores commencé a faire, quelques diligences que je y aye peu apporter, obstant, disent les consulz, la mesme crainte de leurs predecesseurs, laquelle doit cesser neantmoins, attendu que il y a maintenant un consentement universel du peuple et que les chefz de ceulx lesquelz ils redoubtoient se devoir prevaloir du mescontentement de cette taxe ne sont plus en lad. ville, pour la presence desquelz je confesse maintenant que leurs dicts predecesseurs avoient quelque occasion de differer, après que j'ay veu la principale et plus apparente suite des seditieux estre composee des malz contents des emprumtz precedents, nombre qui eust esté trop plus grand si cette levee auparavant lad. sedition se fust faicte, nommement a la proportion dont ilz avoient soubz main donné l'advis, scavoir est au fur de la taille ou de leur garde, qui se prend sur tous indifferemment et avec beaucoup de disproportions et inegalités tousjours inevitables dans Limoges.

J'ay esté prié par Monsieur d'Abin (1) de traicter de la reduction du chasteau du Challart (2) scitué en son gouvernement, mais sur les confins de cestuy, dont le sieur Verdier, l'un de voz tresauriers generaulx en ce bureau, a mis, long temps y a, les ferts au feu, et nous en promet un marché fort net et advantageux, que je doubte fort. Je mettray neantmoins le meilleur ordre que je pourray pour empescher que n'y soions trompés. Cette guarnison leve tous

(1) Louis Chasteigner d'Abain, gouverneur de la Marche.

(2) Le Châlard, aujourd'hui commune de Bujaleuf, était de la châtellenie du Dognon, en Marche, et comme tel se trouvait dans le gouvernement de M. d'Abain.

les deniers de vostre ellection de Bourguaneuf, qui sont de quatre mil escuz par quartier. Et neaultmoings nous donne ledict Verdier assurance que pour douze ou quinze centz, a prendre sur les paroisses voisines, dont elle requiert l'avance, elle quictera la place, la difficulté n'estant petite ez mains de qui, pour les interestz particulliers du sieur de Lauzun, seigneur d'icelle, et quelques seigneurs voisins, qui voudroient bien nommer chacun d'eulx, pour divers respectz, a la garde d'icelle. Je tends pour mon regard a ce que elle soit remise ez mains dudit sieur d'Abin ou de personnaige qu'il nommera.

Quant a ceulx de St Leonnard (1), je supplie Vostre Majesté croire, quelque chose qu'on luy aie dict, que ce sont de tres mauvais François et qui continuent de mal en pis, dont je me suis plainct aud. sieur Verdier et pour des cas particulliers nouvellement advenuz en icelle que jaurois honte escrire a Votre Magesté. A quoy aultant de fois il m'a faict responce d'une esperance de mieux pour l'advenir. L'on ne laisse pour cella, depuis le commandement receu de Vostre Magesté, de leur donner tout accès libre en ceste ville. Dieu veille que ce soit au bien et advantaige de noz affaires.

Le sieur de Beaufort, qui se tient dans Aixe, et ses manans ne vivent pas mieulx, ne donnants seulement passage, retraicte et demeure assuree aux rebelles, mais souffrantz qu'ilz courent, ravagent et bruslent le pays jusques aux portes, dont j'avois ci devant donné advis a Vostre Magesté, que j'esperois qui en escriroit au sieur comte Des Cars, son pere, et a luy, puis que pour les miennes ny pour celles des consulz ilz n'en ont voulu faire aultre chose. Du surplus de l'estat de la province, Sire, je m'en remestz a la despesche des consulz de vostre ville, avec lesquelz j'estois bien d'accord qu'ilz eussent quelques forces pour se guarentir des courses desd. rebelles en attendant qu'on les peust chasser de Challuz (2), Cougnac et aultres fortz. Mais je desirois que ce fust a leurs despens, dont j'offrois, ores que je n'y aye aulcun interest particullier et que je sois sur mon depart, une contribution de la quarantiesme partie de ce qu'il faudroit pour deux mois. Mais ilz m'ont mis devant les yeulx qu'ilz avoient le don pour le scervice de l'armee estrangere a lever

(1) Un certain nombre de Ligueurs bannis de la ville ou qui avaient jugé prudent de la quitter après les événements de 1589, s'étaient réfugiés à Saint-Léonard.

(2) La Capelle-Biron s'était emparé de cette place et y avait établi une garnison. Celle-ci, commandée par un des Rastignac, soutint en 1592 un siège de quinze jours et obtint une capitulation des plus honorables,

et que d'ailleurs Vostre Magesté ne leveroit rien sans lesd. forces cette annee, comme il est tres veritable, et aultres considerations qu'ilz luy representent, pour lesquelles voz tresauriers, plus grandz maistres en cet affaire que je ne suis, ont pensé fere un grand menaige de leur octroier lad. requeste a la chargé de la faire avoir agreable a Vostre Magesté. J'eusse fort desiré aussy qu'ilz eussent pris un aultre cappitaine ou du moins demandé celluy qu'ilz ont pris a Monsieur de Vantadour, mais je ne les y ay peu combler (?), quelque remonstrance que je leur aye peu faire de la consequence, me respondants en un mot qu'il n'y en a point en la province sur la suffisance et fidelité duquel ilz se puissent reposer comme sur cestuy la. C'est en tous cas la charge d'une compaignie de cheualx legers pour deux mois, dans lesquelz s'il plaist a Vostre Magesté leur faire entendre qu'elle ne veult pas la soldoier de ses finances, ains si bon leur semble sur eux mesmes, le tout cessera et s'en retournera led. cappitaine en sa maison, comme devant, aussy que dans ce temps ou environ Challuz et lesd. aultres fortz pourront estre pris par Monsieur le duc d'Espernon, si son envie en est si grande que Monsieur de La Vauguyon le croid et que je pense.

Je garde le surplus au temps que j'auroy cet heur et honneur d'estre aux piedz de Vostre Magesté, a laquelle neaultmoins je porteur, qui est homme d'honneur, d'esprit et de courage, qui ha tres fidelement tousjours et d'une belle affection servy tant le defunct Roy que Vostre Magesté en la Marche soubz defunct Mons^r de la Coste-Mezieres (1) et lequel je suis tesmoing avoir esté l'un des principaulx instrumens de la conservation de Bellac, pourra luy en dire beaucoup et le peult croire.

Cette petite ville de Bellac a causé beaucoup de bien en Guyenne et beaucoup d'avancement a ses affaires par sa constance. Led. sieur de la Salle (2) est chargé de supplier Vostre Magesté l'honorer de quelques marques de sa vertu a la posterité et de quelque grace et recompense des grandes pertes qu'elle a souffertes pendant led. siege. C'est chose que Vostre Magesté n'ha point denyee a celle de S^t Yrieys et aultres qui ont donné l'exemple a celle cy tel qu'elle peult maintenant donner a d'aultres. Elle a desiré mon tesmoignage et ma recommandation que je ne puis denyer envers Vostre Magesté, non plus qu'aud. sieur de la Salle, lequel pour led. siege ne se contenta d'y exposer sa vie, mais enchores, seul, fournit a tous les fraiz

(1) Gabriel de la Rie, nommé gouverneur le 6 mai 1589, tué au combat de Saint-Yrieix, le 20 mars 1591.

(2) Jean de La Salle avait été en effet, avec Genezias et La Couture, un des plus énergiques défenseurs de Bellac.

du dedans necessaires durant led. siege, ainsy qu'il est deuement attesté par le gouverneur et consulz de lad. ville, chose que je doute si elle a son exemple en aulcun aultre lieu en une seule personne, mais inoye et incroyable en la Marche et en Limousin. C'est pourquoy je crois, Sire, que sa cause se recommandera assés d'elle mesmes envers Vostre Magesté, a laquelle je prie Dieu,

Sire, qu'il lui plaise donner jouyr du bonheur d'une prompte victoire sur ses ennemys ou d'une paix generalle en bonne santé et par longues annees.

A Limoges ce dernier febvrier 1592.

Vostre tres humble, tres obayssant et tres fidele subject et serviteur.

TURQUANT.

(Bibl. nat., fonds Dupuy, 61, f° 253, original).

NOMINATION D'UN SACRISTAIN

EN 1769

Je suis d'avis qu'il faut tout recueillir, soit aux archives, soit dans les musées, afin que rien d'utile ne se perde, et presque tout publier, pour fournir aux studieux le plus possible d'instruments de travail. Ce qui ne convient pas à l'un peut profiter à l'autre : les goûts sont différents, comme les études elles-mêmes. Le document que je reproduis ici est la preuve évidente de ce que j'avance. Présenté d'abord à l'évêché de Poitiers, il ne fut même pas regardé ; puis offert à la *Semaine religieuse*, on le trouva insignifiant ; il est vrai qu'on ne s'adressait là ni à des savants de profession, ni même à de vulgaires amateurs. Finalement, il me tomba entre les mains ; son intérêt me frappa de suite, aussi je résolus de le copier intégralement et d'en faire le commentaire. Ce papier n'eut-il pour lui que sa rareté — car on n'a pas encore livré à la publicité un seul similaire, que je sache — il mériterait déjà qu'on le prit en sérieuse considération ; en tout cas, c'est une page d'histoire locale, à la fois limousine et poitevine, qu'il importe de ne pas laisser dans l'oubli.

M. Aubrun, propriétaire à la Trémouille (Vienne), a bien voulu me communiquer, pour en faire la publication, un acte qui porte fautivement au dos : « S'est une nomination d'un seindi fabrisien de la paroisse de Brigueil », car il se réfère exclusivement à celle d'un sacristain. L'acte notarié, signé de Cornette (1), forme un

(1) Il y a encore dans le pays la famille de Cornette de la Rivière. La terre patrimoniale de Cornette est située sur le territoire même de Brigueil : « *Cornette*, ferme, commune de Brigueil-le-Chantre. » (RÉERT, *Dict. top. du dép. de la Vienne*, p. 134).

cahier de 36 pages in-4°. Le papier, au timbre de la Généralité de Poitiers, porte en filigrane une fleur de lis couronnée. L'écriture est aussi mauvaise que l'orthographe défectueuse.

Brigueil, actuellement du diocèse de Poitiers, canton de la Trémouille, ressortissait avant la Révolution au diocèse de Limoges ; son surnom *Le Chantre* lui venait de ce que c'était le bénéfice du chantre de la collégiale du Dorat (1).

L'église paroissiale a pour titulaire S. Hilaire, évêque de Poitiers, dont la fête est fixée au 13 janvier (2).

Le sacristain, comme l'indique le nom, est chargé de la sacristie ; ici, il est en plus sonneur et ministre du curé. Comme ses « gages » ou « émoluments » lui viennent des habitants, avec qui il est en contact continu, surtout pour les baptêmes, mariages et enterrements, il est nommé pour trois ans, avec renouvellement prolongé, par la paroisse tout entière, assemblée à cet effet devant l'église (3), sous la présidence du curé et du syndic de la fabrique.

Les conditions stipulées et acceptées sont les suivantes :

Le sacristain garde les clefs de l'église, qu'il ouvre le matin et ferme le soir.

Il balaie la sacristie, le chœur et le sanctuaire, tous les samedis et veilles de fêtes ; mais il n'est tenu à balayer l'église entière que pour le troisième dimanche, c'est-à-dire une fois par mois.

Tous les mois, il renouvelle la nappe du maître-autel et son *lavabo*.

Le nettoyage général de l'église a lieu pour les quatre fêtes annuelles de Noël, Pâques, la Pentecôte et la Toussaint.

Non seulement il sert la messe du curé et de son vicaire, mais il les accompagne au-dehors pour l'administration des derniers sacrements, viatique et extrême-onction, et chante aux offices.

Le blanchissage du linge lui est confié, ainsi que le fourbissage de la lampe et des chandeliers ; il entretient d'huile, de vin, d'encens et de feu ; fait lui-même les hosties et les cierges, distribue le pain bénit « tous les dimanches », et dresse les deux reposoirs du Jeudi-Saint et de la Fête-Dieu.

L'église a quatre cloches, qui, suivant l'occurrence, sont simple-

(1) « Brigueil, surnommé le Chantre parce que le chantre de la collégiale de S. Pierre du Dorat (Haute-Vienne) avait le patronage de l'église de cette paroisse, était du diocèse de Limoges, archiprêtre de Rancon, de la châtellenie et sénéchaussée de Montmorillon et de l'élection de Poitiers. » (RÉDET, p. 67).

(2) « *Ecclesia sancti Hilarii de Brigolio*, 1485 » (RÉDET, p. 67).

(3) Le *ballot* ou porche était approprié à ces réunions paroissiales.

ment tintées, comme pour l'*Angelus* du matin et du soir (il n'y en avait pas à midi), sonnées « de volée » ou carillonnées pour les fêtes. Elles sont mises en branle séparément, ou par deux ou encore toutes à la fois. Une recommandation particulière est faite pour les offices, qui exigent trois coups successivement ; pour les enterrements et services, qui se règlent suivant la personne et aussi « lorsqu'il paroîtera de l'orage ou du tonnerre » ; alors « les habitants du bourg viennent luy aider », car on « ne cessera de sonner jusque à ce que l'orage soit passé. »

Si l'employé ne fait pas bien son service et manque à la résidence, il est puni d'abord par une amende sur ses gages, puis par la révocation.

Pour sa peine, il reçoit, tous les ans « cinq sols chaque feu », un boisseau de seigle chaque métairie à quatre bœufs ou un demi-boisseau par métairie à deux bœufs. Tel était son casuel général ; il ne paraît pas qu'il y en ait eu un spécial pour les fonctions particulières.

Celui qui a rédigé ces instructions si précises était un homme essentiellement pratique et zélé. Sont-elles dues à l'initiative du curé Mathieu de Lagorce ? C'est possible. Il y aurait lieu de rechercher si elles lui ont été transmises par ses prédécesseurs et si ses successeurs en ont tenu compte. L'ordre est une grande chose dans une paroisse et il s'affirme en toute circonstance quand on a eu la sage précaution de tout prévoir et régler d'avance. Cette instruction peut encore servir de nos jours pour styler les sacristains de campagne, dont elle serait pour ainsi dire le *coutumier*.

Aujourd'hui vingt deuxième jour du mois d'octobre mil sept cent soixante et neuf, à l'issue de la messe paroissiale du bourg et paroisse de Brigueil le Chantre, célébrée par Messire Gaspard Mathieu de La Gorce, prestre curé de laditte paroisse et y demeurant ; lequel, conjointement avec Maistre Louis Maurat (1), sieur des Brosse (2), sindic fabricien de la ditte église de Brigueil le Chantre, au dit nom, nous auroient requis de nous transporter le mesme jour sur la place qui est devant la principal porte de l'église de Brigueil, aux fins de dresser procès verbal et passer acte en forme de la nomination d'un sacristin élus et choisis par tous les habitants de la ditte paroisse et agréé par ledit sieur curé, ainsi que du sindic fabricien de laditte église (et à) l'instant nous deux, nottaires royeaux soussignés, établis en la sénéchaussée de Montmorillon pour le roy nostre sire, nous sommes exprès transporté sur la place qui est devant l'église paroissiale dudit bourg et paroisse de Brigueil le Chantre,

(1) Maurat, vieille famille du pays.

(2) « La Brosse, hameau, commune de Brigueil le Chantre » (Rédert, p. 68).

où étant et ayant trouvé ledit sieur curé avec le syndic fabricien et tous les habitants assemblés exprès au son de la cloche exprès sonnée de volée pour faire laditte assemblée sur le choix d'un sacristin à nommer ; lesquels, après avoir mûrement réfléchi et délibéré entre eux, ont nommé et nommé pour sacristin de laditte paroisse de Brigueil le Chantre la personne de Louis Dumas, icy présent, stipulant et acceptant, lequel, de son bon gré et libre volonté, a accepté et accepte par les présentes la charge de sacristin de la ditte paroisse de Brigueil le Chantre, aux charges, clauses et conditions qui sont cy après énoncées au présent acte, pour par luy percevoir des habitants de la ditte paroisse de Brigueil le Chantre les rétributions et emoluments à sa charge à la manière accoutumée, lesquels emoluments se réduisent à la somme de cinq sols par an chaque feu, un boisseau de bled seigle pour chaque mestayrie à quatre beufes et un demy boisseau par chaque particuliers de qui l'héritage est de deux boeufes ou de deux vaches, tout ainsi que l'usage se pratique dans les paroisses circonvoisines, où il n'y a pas de fond attaché pour le sacristin, et s'oblige ledit Dumas, comme il s'oblige par les présentes, de remplir exactement toutes les fonctions de sa charge, qui sont :

Premièrement, d'estre exacte tous les matins d'ouvrir la porte de l'église, de sonner l'*Angelus* à l'aurore, de sonner l'*Angelus* tous les soirs à une demy heure devant la nuit, de fermer la porte de l'église et d'emporter les clefs chez luy, sans pouvoir les confier à quils que se soit, ny sous quelque prétexte que se puisse estre, sans la permission de Monsieur le curé ou du syndic fabricien.

Secondement. Toutes les veilles de festes ou dimanches, il balleyera la sacristie et le santuaire et le grand autel, aura soin de bien aroser de peur que la poussière ne gaste la peinture du retable ny les ornemens.

Troisièmement. Toutes les veilles des troisièmes dimanches du mois, il balleyera l'église en entier et l'écartellera (1) dans les endroits qui en ont le plus besoin.

Quatrièmement. Il aura soin de ne pas laisser manquer d'eau bennitte dans l'église et il mettera tous les mois une nappe blanche sur le grand autel, avec un lavabeau (2).

Cinquièmement. Toutes les quatre festes annuelles, il aura soin d'aranteller le corps de l'église en entier avec de grandes eschelles, au bout desquelles il mettera de mauvais linges pour empêcher qu'elles ne gaspent le crépis des murs ou la peinture du retable ; il netoyera le clocher et le degré pour y monter et jettera les émondiscs dehors.

Article troisième concernant la sonnerie.

Premièrement. Toute les veilles de dimanches et festes, il sonnera de volée les quatres cloches, d'après qu'il aura sonnée l'*Angelus*.

(1) En Poitou, *arentèle* se dit de la tolle d'araignée et *arenteloire* de la tête de loup.

(2) Le *lavabo* s'attachait à la nappe de l'autel. Voir dans mes *Œuvres complètes*, t. I, à la table, le mot *Mouchoir d'autel*.

Secondement. Tous les dimanches et festes, il sonnera à l'aurore les coups de l'*Angelus* et ensuite les quatre cloches de vollée, laquelle sonnerie annoncera le premier coup de la messe paroissiale.

Troisièmement. Lorsqu'il sera averti qu'il y a deux messes dans la paroisse, il sonnera de vollée les quatre cloches, une demy heure après l'*Angelus*, laquelle sonnerie annoncera au peuple le second coup de la messe paroissiale et lorsqu'il n'y aura qu'une messe, il ne sonnera le second coup qu'à huit heures.

Quatrièmement. Lorsqu'il y aura deux messes, il sonnera le dernier coup à l'heure que le prestre voudra dire la messe, qui sera pour le plus tard à huit heures pour la première messe et à dix heures pour la dernière. A la fin de la sonnerie, il clochera (1) les deux principales cloches pour annoncer au peuple que la messe va commencer.

Cinquièmement. Une heure après la dernière messe, il sonnera de vollée les quatre cloches, laquelle sonnerie sera le signal du premier coup de vespres.

Sixièmement. En esté, il sonnera le dernier coup à trois heures, et, en hiver, il sonnera à deux heures (2); à la fin de laquelle sonnerie il clochera les deux principales cloches, qui sera le signal que vespres vont commencer.

Septièmement. Un quart d'heure avant la nuit, tous les dimanches et festes, après les coups de l'*Angelus*, il sonnera de vollée les quatre cloches pour annoncer au peuple l'expiration de la feste du dimanche (3).

Article quatrième. De la sonnerie des festes annuelles.

Premièremant. A toutes les veilles des quatre festes annuelles, de Saint Hillaire, de l'Assomption de la Sainte Vierge, de la communion des enfants (4), de mesme que les jours de ses festes, il carillonnera soit au premier coup de vespres qu'au premier coup de la messe et pendant la proscension.

Secondement. Lorsqu'il sera averti que quelqu'un du bourg ou de la paroisse est mort, il annoncera ses funérailles par la principale cloche qu'il sonnera de vollée et ce pendant un demy quart d'heure, pourveu que ce soit un communiant ou bien la principal des deux petites cloches, si ce est (est) un non communiant (5).

Troisièmement. Il sonnera de mesme pour l'entré des corps dans l'église et pour la sortie.

Quatrièmement. Quand il sera averti que quelqu'uns des messieurs ou

(1) *Clocher*, tinter. On disait autrefois *clocheter* et *claqueter*.

(2) Régulièrement, les vèpres ne peuvent se chanter avant deux heures.

(3) Usage curieux, que je n'ai pas constaté ailleurs.

(4) La première communion, en usage alors, était donc une des principales fêtes de la paroisse.

(5) Le *non communiant* est celui qui n'a pas encore fait sa première communion.

dame (1) du bourg ou de la paroisse sont décédés, il annoncera leurs funérailles par la sonnerie des quatre cloches qu'il sonnera de volée; laquelle sonnerie ne durera qu'une heure pour les coups, pourvu que se soit des communiantes et les deux petites cloches pour les non communiantes; il sonnera de même pour l'entrée des corps et pour la sortie.

Cinquièmement. Lorsqu'il sera averti que quelqu'un est à l'agonie de la mort, il frappera indistinctement pour tous, tous les coups sur la principale cloche, pourvu que se soit pour des communiantes et sur la petite cloche pour les non communiantes.

Article troisième. Des sacrements.

Premièrement. Lorsque Monsieur le curé ou son vicaire sonneront (2) pour porter le saint sacrement dans le bourg ou dans la paroisse, le sacristin sera prompt et quittera tout pour se rendre à l'église et apportera du feu (3).

Secondement. Lorsque Monsieur le curé ou son vicaire seront averti pour aller porter le sacrement de l'extrême-onction dans le bourg ou dans la paroisse, le sacristin se rendra aussi tôt à la maison curial, muni du rituel, de l'estole blanche (4) et du rochet (5), dont le tout sera plié dans le petit sac qui est dans la sacristie.

Troisièmement. Le sacristin s'instruira exactement des réponses pour se qui regarde les sacrements, tant pour ce qui concerne les hommes que les femmes.

Quatrièmement. Le sacristin doit s'appliquer à lire bien correctement et à ne point estropier les mots en chantant ou pesamment (6) les psaumes et les leçons pour les vigiles des morts.

Cinquièmement. Il doit s'appliquer au chant pour les messes des morts et pour les sépultures et se régler sur ceux qui chantent mieux que lui. C'est pourquoi il doit faire à son loisir une étude toute particulière du processionnel.

Sixièmement. Lorsque Monsieur le curé ou son vicaire donnera l'appel pour un baptême, le sacristin se rendra aussi tôt sans se faire attendre et portera du feu.

(1) On dirait actuellement les *bourgeois*, à qui l'on accorde les honneurs des quatre cloches.

(2) Cette sonnerie est dite plus loin *appel*. Elle est usitée encore à la campagne pour appeler soit le curé, soit le sacristain.

(3) Faute d'allumettes, le feu était nécessaire pour allumer les cierges.

(4) L'estole blanche convient au viatique et non à l'extrême-onction qui requiert le violet.

(5) Ce doit être le rochet sans manches, usité en France pour certaines cérémonies sans solennité.

(6) Psalmodiant. La diphtongue *au* correspond à la prononciation du Poitou.

Article sixième. Des services des morts.

Premièrement. Lorsque Monsieur le curé ou son vicaire auront annoncé au prône qu'il fera telles services, le sacristin aura attention de s'en souvenir et la veille qu'ils auront esté indiqué, il aura soin après l'*Angelus*, de sonner la principal cloche de vollée, qui sera le signal du service pour le landemain. Il sonnera de mesme le commencement du service et à la fin il clochera les deux principales cloches par le son desquelles il fera connoître que le service va commencer. A l'offertoire, il donnera la petite croix au prestre pour donner l'offerande (1).

Secondement. Aux services sollemennelles pour les messieurs et dames du bourg et de la paroisse et pour ceux qui se font le landemain de Saint Hillaire et pour le jour des Morts, il sonnera la veille après l'*Angelus* les quatres cloches de vollée et en fera de mesme le landemain au commencement de chaque services et à la fin et mettera la représentation (2) sur le tombeau du deffunt avec six flambeaux et autant au grand authel.

Article septième.

Premièrement. Sera tenu ledit Dumas sacristin de blanchir les nappes des authels, d'en avoir soin, affin qu'elles ne se gastent point et de les mettre dans le grand armoir de la sacristie lorsqu'elles seront blanches, passées au bleu (3) et bien lissée (4).

Secondement. Sera tenen le sacristin à ses dépans de graisser les courrois du battant des cloches, ainsi que leurs joux (5) et de les entretenir de cordes à ses frais et dépans et de les laisser en bon et deub estat lors de sa sortie.

Troisièmement. Il avertira Monsieur le curé lorsqu'il manquera d'encens ou que les cloches périront par le joux où elles sont attachés ou la cherpante qui les soutient.

Quatrièmement. Il netoyera aux quatres festes annuelles la lampe et les six chandeliers du grand authel (6) et prandera garde de les faire casser et s'il arive qu'il le cassent, il en sera tenu.

Cinquièmement. Il aura soin d'allumer la lampe tous les jours de festes et dimanches pendant l'office divin (7) et aura soin d'aller chercher l'huile

(1) Particularité à noter, car, généralement en France, l'on faisait baiser la patène et non la croix à main.

(2) Châssis, recouvert du drap mortuaire ; cet usage suppose la sépulture dans l'église.

(3) Sage recommandation pour que le linge ne reste pas jaune.

(4) *Lisser* est une expression du Midi : en Poitou, on dit *repasser*.

(5) *Joux*, mouton de la cloche.

(6) Ce fourbissage laisse entendre que les chandeliers et la lampe étaient en cuivre.

(7) C'est bien peu que d'allumer la lampe du S. Sacrement seulement pendant le temps des offices.

pour la lampe chez Monsieur le syndic fabricien, lorsqu'il en faudra pour la lampe. Il fera également tous les cierges qui sont nécessaires pour l'église et les renouvellera aux quatre festes annuelles et fera tous les pains nécessaires pour la communion et ceux pour le saint sacrifice.

Sixièmement. Il servira toutes les messes qui se diront dans l'église et lorsqu'il entendra l'appel, il apportera du feu et ira chercher le vin.

Septièmement. A la feste du saint sacrement, il fera un reposoir sous l'orme (1) du grand cimetière (2), afin d'y donner la bénédiction en faisant la procession du saint Sacrement et en fera de mesme dans l'église la veille du Jedy Saint. Il annoncera la feste du saint Sacrement dès la veille, après qu'il aura sonné l'*Angelus* il carillonnera et en fera de mesme le lendemain matin et au premier coup de vespres.

Huitièmement. Lorsqu'il y aura quelques processions à faire, il les annoncera par le son des cloches qu'il sonnera exprès de vollée.

Neuvièmement. Tous les dimanches, il portera à la sacristie le pain pour y estre bény et ensuite le distribuer après l'offertoire de la messe (3), premièrement aux ecclésiastiques s'il y en a, secondement aux seigneurs de la paroisse et ensuite aux autres. A toutes les festes annuelles, il mettra les devants d'autels (4) avec les dantelles (5), aux petits autels il mettra les plus propres.

Dixièmement. Toutes les veilles du troisième dimanche du mois, il carillonnera après les coups de l'*Angelus*, ausi bien que le jour du troisième dimanche, après les coups de l'*Angelus* du matin, ainsi qu'au premier coup de vespres, pour annoncer que le lendemain le saint Sacrement sera exposé (6). Il carillonnera ausi pendant les coups de l'*Angelus*. Lorsqu'il paroistera de l'orage ou du tonnaire, il se rendra à l'église et donnera l'appel, afin que les habitans du bourg viennent luy aider et ne lessera de sonner jusqu'à ce que l'orage soit passé. Comme estant le seul sacristin, il ne pourra s'absenter du bourg pour quelque prétexte que ce puisse estre, afin d'estre mieux à mesme de remplir ce qui luy est prescrit. C'est en se conformant au présent réglemant qu'il percevera tous les anmollumants accordé à sa charge et dans le cas qu'il y manque pour quelque points, il sera libre à la paroisse de l'expulser et luy retenir une partie de ses gages. Le sacristin sera continué ou remplacé tous les trois ans dans une assem-

(1) Le reposoir est encore fait, à Brigueil, sous l'orme du cimetière.

(2) Je rencontre souvent dans les titres paroissiaux la mention d'un double cimetière : un grand et un petit, le petit était spécialement affecté aux enfants.

(3) Ce qui laisse entendre que la bénédiction du pain se faisait à la sacristie et non à l'offertoire, comme au rite parisien. Elle avait lieu tous les dimanches, ce qui s'observe encore dans nombre de paroisses rurales.

(4) Le devant d'autel était un signe de grande fête.

(5) La dentelle s'ajoutait à la partie antérieure de la nappe.

(6) Le troisième dimanche du mois, on exposait le S. Sacrement, dévotion récente alors.

blée de paroisse (1) que l'on tiendra à cet effet, qui sera indiqué par Monsieur le curé de la paroisse. Le sacristin entrera en charge à la Saint Martin (2). Il en sortira à pareil jour et dans le cas qu'il prévarique, sera libre à la paroisse de devancer le temps pour l'expulser ; sera libre au sacristin de quitter et sortir de sa charge avant le temps de trois ans et ne pourra cependant pas le faire qu'au préalable il n'aye averti Monsieur le curé et le syndic fabricien trois mois avant la Saint Martin.

De tout quoy nous nottaires royeaux avons dressé le présent procès verbal tant à la réquisition du sieur curé que du syndic fabricien que de tous les autres habitants du bourg et paroisse, tant signiataires que non signiataires. De tout quoy leur avons donné acte tant de la nomination que de l'acceptation pour leurs servir et valloir ce que de raison.

Fait, comme dit est, les jours, mois et an que dessus, après lecture faite et ont une partie déclaré ne savoir signé et l'autre signé, de ce enquis suivant l'ordonnance.

Signé en l'original des présentes Louis Dumas, sacristin ; Mathieu de La Gorce, curé de Brigueil le Chantre, Maurat des Brosse, syndic fabricien ; de La Coux de La Rauderie (3), de La Coux Gremon (4), Maurat, Maurat des Gasnes (5), Vigier de Cornette et son conferaire nottaires royeaux.

Contrôlé à la Trimouille le vingt six octobre mil sept cent soixante et neuf par Boistallis, qui a receu treize sols.

De Cornette, no^{re} royal. J'ai l'original.

Délivré la présente pour première grosse. Receu pour papier, facon, controle et présente expédition sept livres quinze sols, cy 7 ^{l.} 15 ^{s.}.

Louis Dumas est sacristin en chef de la paroisse de Brigueil, mais il est infirme depuis douze ans. C'est son fils François Dumas qui exerce la sacristie à sa place au vu et sçu de toute la paroisse. C'est d'ailleurs ce que je certifie être sceincère et véritable. A Brigueil le Chantre, le 14 mars 1785.

Mathieu de LAGORCE, curé de Brigueil le Chantre.

X. BARBIER DE MONTAULT.

(1) On verra plus loin que cette formalité n'était pas exactement remplie et que le sacristain en fonction y restait pour un autre triennat tant qu'il n'avait pas été expressément révoqué.

(2) 11 novembre.

(3) La Rauderie est située sur Brigueil.

(4) Actuellement, subsiste la seule branche de Lacoux des Roseaux.

(5) Les Gasnes, commune de Brigueil.

MÉLANGES

Le baillage ou prévôté de Laron et la ville franche de Masléon

A plusieurs reprises déjà, nous avons inséré des textes ou noté des mentions ayant trait à la ville franche de Masléon, créée par Philippe IV et établie, au témoignage d'une chronique de l'abbaye de Saint-Martial, en 1289, — et sur le siège royal de Laron fondé par le même prince et dont on constate l'existence à la date du 29 juin 1289. M. Guibert a publié ce qu'il a pu recueillir sur ces deux institutions dans deux opuscules : une notice sur *les Enclaves poitevines du diocèse de Limoges* et une étude sur *Laron*.

Notre bienveillant correspondant, M. Antoine Thomas, a signalé ici-même deux mentions de la prévôté de Masléon et de Laron, en 1352 et 1356 (tome XL du *Bulletin*, p. 874). Il veut bien nous communiquer de nouvelles notes concernant les établissements sur lesquels M. Guibert avait appelé l'attention des érudits.

La première est de nature à éveiller tout particulièrement l'intérêt et la curiosité de nos confrères :

« Un convoi d'argent partit de Paris à destination de Toulouse le 23 février 1285. Il passa par Charroux, Confolens et Saint-Junien ; il était à Limoges le 17 mars. Pour se rendre de Limoges à Uzerche (*Saint-Pierre de Lusarches*), il fit une étape à *Ville-franche* (1). Les éditeurs du tome XXII des *Scriptores* qui ont publié ce curieux itinéraire (page 733), disent : « Ce lieu devait être situé près de Pierre-Buffière ou de Magnac-Bourg. Nous croyons qu'il est détruit ou qu'il a changé de nom. »

» Ne serait-ce pas la *ville franche* de Masléon ? »

La chose paraît infiniment probable ; mais s'il en est ainsi, il s'est glissé une erreur dans le passage de la Chronique de Saint-

(1) La lecture ne peut laisser aucun doute : le mot figure trois fois au document.

Martial relatif à la création de cette bastide et énonçant qu'elle a été établie en 1289 seulement (*anno Domini n° cc° octuagesimo nono, inceptit villa Mansi Leonis*, man. lat. 11019, fol. 269). En effet, la mention ci-dessus, laquelle ne peut guère s'appliquer à une autre localité, est de quatre ans antérieure à la date fournie par le chroniqueur.

D'autres indications précieuses nous sont fournies par M. Thomas :

« La prévôté de Masléon figure dans les comptes de Richard Filongley, trésorier du Prince Noir, rédigés à la fin de 1370 ; ce texte a été publié en 1847 par Delpit, dans sa *Collection des documents français en Angleterre*. M. l'abbé Moisan, auteur d'une thèse médiocre intitulée : *Le Prince Noir en Aquitaine* (Paris, 1874), écrit à la page 117 : « Dans les prévôtés de Limoges, *Nobiliac, Mansi-léon*, l'inventaire s'arrêta en 1368. » Nous autres Limousins, nous disons : *Saint-Léonard* au lieu de *Nobiliac*, et *Masléon* au lieu de *Mansiléon*.

» A la prévôté se rattache étroitement le consulat de Masléon. Nous ne croyons pas qu'on ait relevé ce fait important que les consuls firent hommage à Edouard III, à la suite du traité de Brétigny, le 6 septembre 1363, à Saint-Maixent. La mention en est consignée dans la *Collection* de Delpit citée plus haut, p. 113 : « Clemens Faure et Stienne Cote [lire probablement *Cotet*], consols de Moleon pur eaux et pur le comun. » La forme fautive *Moleon* fait douter qu'il s'agisse réellement de la bastide royale de Masléon. »

Thomas Chappman, trésorier de Limoges

Un recueil de programmes pour le premier semestre de 1897, publié par l'Université royale Frédéricienne de Norvège, à Christiania, vient de paraître, renfermant cinq dissertations dues à des professeurs de cette Université. L'un d'eux est un mémoire sur les rapports de la Chambre apostolique et du collège des cardinaux avec les provinces ecclésiastiques de la Norvège de 1314 à 1525 (1), travail accompagné d'un grand nombre de documents tirés principalement des archives pontificales.

(1) Afgifter frå den norske kirkeprovins til det apostolske Kammer og Kardinal Kollegiet 1314-1523 efter optegnelser i de pavelige Arkiver.

L'ouvrage de M. Gustav Storm est écrit en norvégien : aussi reste-t-il lettre morte pour moi ; mais je vois figurer deux fois dans les pièces justificatives le nom de Thomas Chappman, trésorier de l'église de Limoges, qui remplissait les fonctions d'« *Abbreviator litterarum apostolicarum* » et servait de mandataire à deux évêques norvégiens. Le nom seul de Chappman peut intéresser les membres de la Société archéologique et historique du Limousin ; je transcris cependant ces deux pièces assez courtes.

Comte DE MARSY.

P. 97.

Firenze, 27 mai 1435.

Die xxvii mensis maii [a. D. mccccxxv^o] venerabilis vir Thomas Chappman, thesaurarius ecclesie Lemovicensis, tanquam principalis et privata persona vice et nomine reverendi in Christo patris domini Johannis, translati de ecclesia Olensi ad ecclesiam Scalotensem in regno Norwegie, obtulit camere apostolice et collegio reverendissimorum dominorum cardinalium, pro suo communi servicio debito, florenos sexaginta auri de camera ad quos dicta ecclesia Scalotensis taxatur, et quinque minuta servicia consueta, quorum medietatem infra octo menses proxime venturos et reliquam medietatem infra alios octo menses solvere promisit, obligavit, submitit, renunciavit et juravit in forma. Et dominus locumtenens tulit sentencias in scriptis. Actum ubi supra [Florencie, in thesauraria apostolica] presentibus quibus supra [venerabili viro Christoforo, clerico Ispaliensis diocesis, et Baptista Honofrii de Monte Falconis, Spoletane diocesis, testibus] et me C [ino] de Lombardis. Card. vij.

P. 93.

Rom. 5 aug. 1441.

Guillelmus [tit. S. Martini in Montibus presbyter cardinalis, de Estouville vulgariter nuncupatus, sacri collegii dominorum cardinalium camerarius] etc., quod reverendus in Christo pater dominus Robertus, episcopus Olensis, pro parte suorum communis et minuti serviciorum in quibus etc. ac termino nondum elapso, etc. florenos auri de camera quinquaginta nobis etc. per manus venerabilis magistri Thome Chappman, litterarum apostolicarum abbreviatoris, die date presencium solvi fecit realiter et cum effectu. De quibus etc. In quorum etc. Datum Florencie (1), die quinta mensis Augusti, anno a nativitate Domini millesimo quadringentesimo quadragesimo primo, pontificatus domini Eugenii pape iiij^o anno undecimo.

Fl. i. gr. ii.

(1) On se demande pourquoi, en regard de cette indication précise, l'annotateur a écrit en marge : *Rome*.

LE CHANOINE ARBELLOT ⁽¹⁾

MESSIEURS,

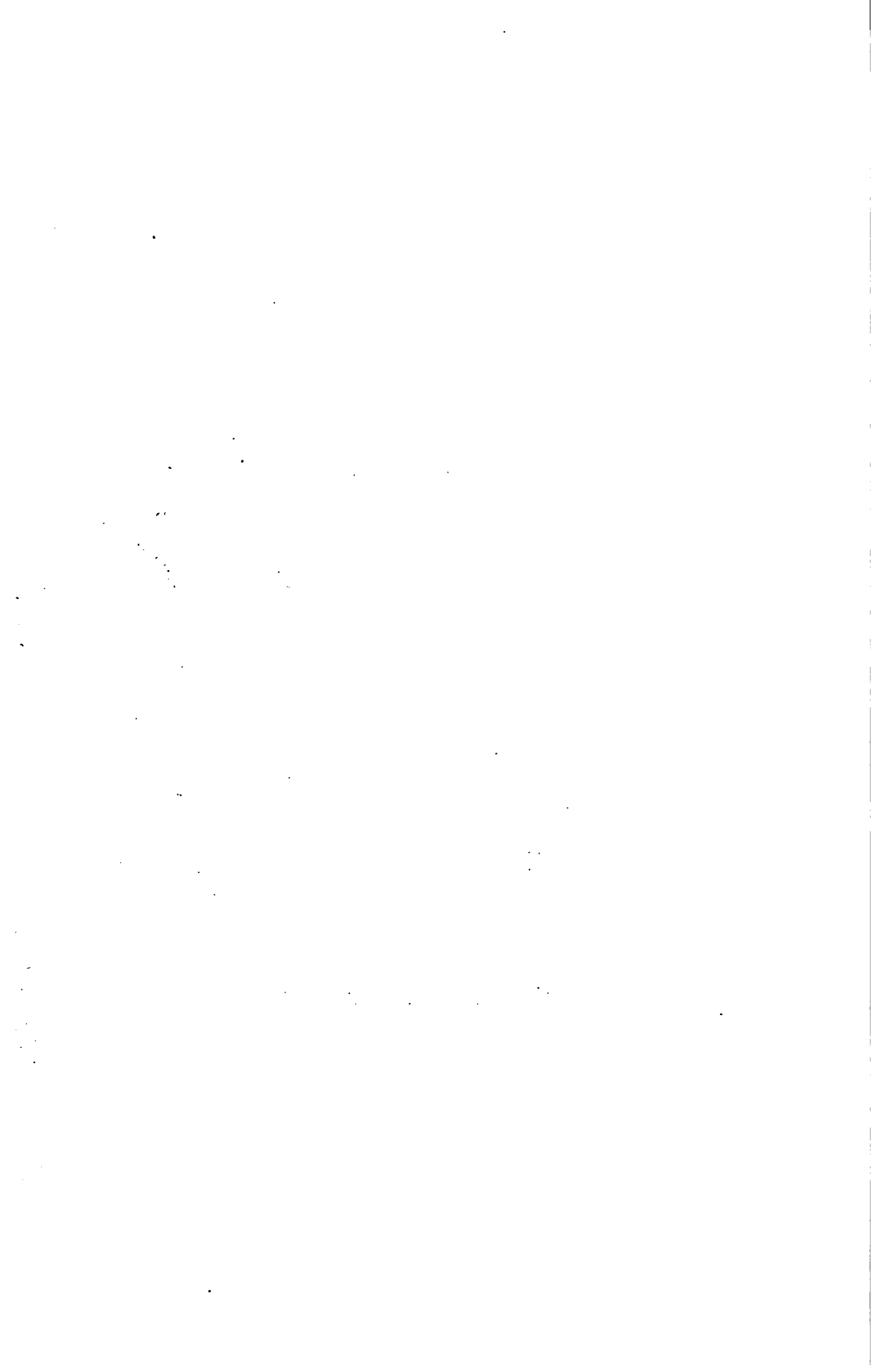
Un deuil de famille nous réunit ce soir et appelle ici, vous n'en doutez pas, le cœur de ceux de nos collègues qui n'ont pu répondre à la convocation de votre Bureau. La perte que ressent si vivement la Société archéologique et historique du Limousin est certes la plus grande et la plus cruelle qu'elle pût éprouver. La mort de M. le chanoine Arbellot laisse dans nos rangs un vide qui n'est pas près d'être comblé. Ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans tenait parmi nous une telle place, jouait un rôle si actif dans le fonctionnement de notre association, que nous ne pouvons pas, pour ainsi dire, imaginer que celle-ci subsiste désormais, privée de son incessante sollicitude et de son infatigable dévouement.

La Société a dû, par respect pour la volonté, formellement exprimée, de M. Arbellot, s'abstenir de rendre, le jour de ses obsèques, à celui qui avait été son président pendant plus de vingt-cinq années consécutives, l'hommage public dû à cette vie exemplaire et à cette mémoire vénérée. Mais votre Bureau a décidé que la séance générale de ce soir, la première tenue par notre compagnie depuis la mort de son regretté chef et doyen, serait consacrée à rappeler la carrière du laborieux savant, les titres de l'archéologue et de l'érudit au souvenir reconnaissant de tous les hommes instruits, de tous les patriotes de notre province, les droits du Président modèle et du plus bienveillant des confrères à la gratitude spéciale et à la sympathie durable des membres de la Société. Chargé de cette tâche, j'essaierai de mon mieux de vous

(1) Communication de M. Louis Guilbert, secrétaire général de la Société archéologique et historique du Limousin, à la séance du 23 décembre 1900.



M. LE CHANOINE ARBELLOT



retracer cette vie si pleine. Vous suppléerez maintes fois sans doute, à l'aide de vos propres souvenirs, aux omissions involontaires du biographe et aux défauts du portrait, nécessairement imparfait, que j'esquisserai devant vous.

Lorsqu'un des meilleurs préfets dont notre département ait gardé le souvenir, M. Morisot, provoqua, par l'institution d'une Commission chargée d'étudier et de conserver les monuments historiques (3 décembre 1845), la fondation de la Société archéologique et historique du Limousin, l'abbé François Arbellot, fut un des premiers à s'inscrire parmi les adhérents de la nouvelle compagnie. Son esprit sérieux et méthodique, les excellentes études qu'il avait faites, ses habitudes laborieuses, son goût pour les lettres, l'histoire et les monuments anciens, promettaient à l'association qui s'organisait à Limoges une active et précieuse recrue. Il était alors vicaire à Saint-Junien, et consacrait les loisirs que lui laissait le ministère sacré, à compléter son instruction littéraire et à étudier curieusement les restes de l'Antiquité et du Moyen Age, les usages, les traditions subsistant à cette époque dans le canton pittoresque où Mgr Buisson avait envoyé le jeune prêtre, après quelques années de professorat.

L'abbé Arbellot avait à cette époque vingt-neuf ans. Il était né à Saint-Léonard, le 21 décembre 1816. Ce qu'on voit encore des restes du passé dans cette curieuse petite ville à la physionomie si originale, et gardant si fortement l'empreinte des anciens temps, donne une idée bien imparfaite de l'aspect qu'elle avait au commencement de ce siècle. Les impressions de l'enfance ne s'effacent jamais et font sentir leur influence sur la vie tout entière. Ce fut au milieu de ces vieilles maisons aux silhouettes mouvementées, aux baies en ogive, aux fenestragés délicats, auprès de cette belle église si riche en souvenirs, que s'éveilla le goût de François Arbellot pour les études archéologiques. La jeunesse du futur chanoine fut sérieuse. Il appartenait à une vieille famille qui avait occupé une situation notable à Bellac et dont plusieurs rameaux étaient depuis des siècles implantés dans la Basse-Marche. La Révolution n'avait pas été clément pour certains de ses membres. Le père de François, Martial Arbellot, qui avait épousé Anne Villard, de Bourga-neuf, et qui avait à peine vingt ans à la naissance de son fils (ces mariages hâtifs n'étaient pas rares dans les dernières années de l'Empire) se trouvait dans une position peu aisée; ce fut dans une modeste auberge du faubourg Bancheveau que l'enfant vit le jour. Ses parents étaient d'excellents chrétiens, simples et vertueux. A ce foyer presque austère, François contracta des habitudes de

sobriété, de travail, de régularité et de piété qu'il conserva toute sa vie. Il passa une partie de ses premières années à Bourgneuf, chez ses grands parents. Il fit néanmoins sa première communion à Saint-Léonard ; sa dévotion précoce édifiait ses petits camarades, dont il ne partageait guère les jeux. Il se montrait grave, réfléchi, lisait beaucoup. Envoyé au collège de Felletin, une de ces admirables fondations réalisées par notre clergé limousin grâce à des prodiges de zèle, d'abnégation, de persévérance et d'économie, il y montra, avec la même piété exemplaire qu'il avait manifestée dans sa famille, une docilité constante, une application soutenue, une intelligence ouverte et le meilleur esprit. C'était un excellent élève, solide plus que brillant, bien qu'il aimât déjà la poésie et la cultivât dès la troisième ou la seconde. Le jeune Arbellot eut à Felletin, pour condisciple et pour émule, un futur littérateur de l'esprit le plus délicat, Octave Lacroix, et pour professeur de rhétorique, l'abbé Hippolyte Delor, alors tout rayonnant de jeunesse et tout vibrant de poésie. Le caractère timide et réservé, un peu froid même en apparence de l'élève, ne paraissait guère en harmonie avec la nature ardente et expansive du maître. Une singulière sympathie s'éveilla pourtant dans leurs cœurs, et des relations de confiance et d'affection qui devaient durer plus de soixante ans s'établirent entre ces deux hommes. Quand, il y a peu de mois, l'ancien professeur, devenu le pasteur bien aimé de la première paroisse du diocèse, s'éteignit plein d'années, après un ministère de plus d'un demi-siècle, le chanoine Arbellot mentionna sa mort sur ce précieux cahier de notes auquel il confiait brièvement ses impressions, ses inspirations fugitives, ses plans de travail, ses pieuses pensées, et il y inscrivit sans phrase, mais Dieu sait avec quel deuil profond dans l'âme, la perte de « son meilleur ami ».

La vocation du jeune homme pour le sacerdoce s'était dessinée depuis longtemps. Elle s'affermissait de jour en jour : vocation forte, persévérante, sûre, sans soubresauts, sans hésitation ni défaillance. Il entra au séminaire à dix-neuf ans. Les directeurs le considérèrent dès les premiers jours comme un des plus studieux, des plus pieux et des plus exacts parmi les jeunes aspirants au ministère ecclésiastique. On tenait François Arbellot en haute estime et on lui confia une des fonctions dont on investit seulement les jeunes gens jugés les plus sérieux : celle d'aumônier des domestiques de la maison. Ses camarades, qui l'aimaient tous malgré sa réserve, le taquinaient parfois ; mais, sans aigreur, il ripostait à leurs attaques, et comme il ne manquait pas d'esprit de répartie, ces escarmouches finissaient le plus souvent à son avan-

tage. Il n'en tirait pas vanité : tout au plus célébrait-il sa victoire par quelques vers improvisés qui passaient de bouche en bouche et égayaient pendant une heure l'existence monotone du séminaire.

Les études ecclésiastiques de François Arbellot étaient achevées. Son esprit comme son cœur se trouvaient prêts à recevoir le sceau du sacerdoce. L'ordination de 1839 eut lieu le 21 décembre ; il s'en fallait d'un jour que le jeune homme eût accompli, ainsi que le veut la règle canonique, sa vingt-troisième année. Il assista donc à la cérémonie générale comme simple acolyte, et le lendemain il eut les honneurs d'une cérémonie particulière dans la chapelle du Palais-épiscopal. Cette date du 22 décembre fut toujours pour lui l'anniversaire du grand jour de sa vie. Nous l'avons célébrée, avec le digne prêtre, à deux époques particulièrement solennelles. Unanime dans son affection pour le plus zélé et le meilleur des présidents, la Société archéologique en a fêté, en 1889, le cinquantième retour, en 1899 le soixantième : les noces de diamant..... Tous ceux d'entre nous qui, il y a un an, se pressaient autour de M. Arbellot dans cette grande chambre du boulevard de la Corderie, encombrée de livres et de papiers, trop étroite ce jour là pour nous recevoir, se rappellent notre profonde émotion et la joie touchante du digne chanoine de sentir ainsi le cœur de sa chère Société battre contre le sien en un tel jour.....

Au sortir du séminaire, le jeune abbé fut désigné par son évêque pour professer au collège de Felletin, où il avait, on l'a vu, laissé comme élève les meilleurs souvenirs. On le chargea, pour débiter, d'une petite classe ; mais l'année d'après le cours de philosophie lui fut confié. Bon latiniste, connaissant ses auteurs sacrés comme ses écrivains classiques, laborieux et esclave de ses devoirs, il devait être un maître modèle. Désireux de justifier la confiance de ses supérieurs, il prenait sur son sommeil pour mieux préparer sa classe. Sa santé, qui n'était pas des plus fortes, s'en ressentit. Les inquiétudes que l'état de M. Arbellot inspira alors à ses amis furent une des causes de son départ de Felletin : un dissentiment survenu entre lui et le supérieur de la maison hâta toutefois ce départ.

A cette période de sa vie, les études littéraires semblent avoir surtout charmé les rares heures de liberté que lui laissaient ses obligations de prêtre et de professeur. Son goût pour la poésie s'accroissait loin de diminuer et il composait des pièces de vers dont beaucoup sans doute ont été perdues. Un volume imprimé en 1842 chez Blondel, à Limoges, et dont le libraire Durand fut certainement le véritable éditeur : *La Lyre Chrétienne*, inséra, sous le voile de

l'anonymat, quelques morceaux de l'abbé Arbellot : *les Deux Colombes du cimetière, le Départ d'un ange, la Mère du chevalier, l'Ermite et le pèlerin*. Ces vers, il faut le reconnaître, n'ont rien d'un chef-d'œuvre ; ce sont des essais d'écolier, remontant à 1836, 1835 et même à 1834. Les *Poésies d'un collègue chrétien*, réunies par l'abbé Delor, renferment un certain nombre de pièces de son ancien élève devenu son collègue ; d'autres ont paru isolément dans divers journaux ou recueils. Les vers du futur Président de la Société archéologique sont toujours corrects et ne manquent ni de sentiment ni d'harmonie ; néanmoins ceux de quelques-uns de ses confrères d'alors nous semblent supérieurs : la poésie de M. Delor, par exemple, a plus de grâce, d'entrain et d'éclat ; celle de M. Neveux, plus de douceur pénétrante ; celle de M. Bonnet, un accent plus personnel. Mais aucun des émules de M. Arbellot n'avait une facilité comparable à la sienne : on conte que, se trouvant un soir, à l'Evéché, avec Eugène de Pradel, le jeune prêtre donna la réplique au célèbre improvisateur et se tira à son honneur d'une joute où peu de poètes de notre connaissance eussent fait bonne figure. De cette époque datent quelques brocards rimés, quelques couplets malicieux du jeune vicaire à l'adresse du chapitre dont il devait être membre un jour. Beaucoup d'académiciens n'ont-ils pas, avant de s'asseoir sous la coupole du palais Mazarin, malmené en prose ou en vers l'Académie ?

La poésie demeura jusqu'au bout une des jouissances intimes de l'abbé Arbellot ; nous dirions : une de ses passions, si le mot ne paraissait peu en rapport avec l'attitude contenue et la physionomie placide de l'excellent prêtre. Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il fût un impassible ou un indifférent. Loin de là : ceux qui l'ont connu savent que, si ses impressions et ses émotions se traduisaient peu à l'extérieur, elles n'en étaient pas moins profondes, et qu'en dépit de ses apparences presque froides, il sentait vivement et aimait de même. Il connaissait bien ses classiques, Virgile surtout ; mais il lisait de préférence aux auteurs de l'antiquité, les poètes religieux du moyen âge, où, sous une forme parfois tourmentée, il trouvait l'écho vibrant de sa foi : parmi ceux-ci, Dante surtout lui était familier. Il y revenait sans cesse et volontiers le citait. Il s'essayait même à traduire les puissants tercets du Florentin, car il ne renonça jamais à la versification et il se plaisait, jusque dans sa vieillesse à interpréter dans la « langue immortelle » ses pensées, ses souvenirs et ses aspirations. Ses cahiers de notes sont remplis de petites pièces : cantiques, prières, compliments, souhaits de fête, maximes ou aphorismes, qui gardent l'accent tantôt d'une foi robuste, d'une tendre piété, tantôt d'une cordialité, d'une bonhomie,

d'une simplicité charmante, et qui valent mieux, à notre gré, que les compositions, d'inspiration un peu factice, de l'élève de rhétorique ou du jeune professeur. — Peu de jours avant sa mort, étendu sur son lit de douleur, M. Arbellot trouvait encore une distraction à ses souffrances en dictant à sa nièce quelques vers touchants.

Depuis 1843, le professeur de philosophie de Felletin était devenu vicaire à Saint-Junien; il y était l'auxiliaire d'un prêtre distingué, l'abbé Vidal. Son séjour de quatre ans dans cette ville fut très favorable à ses études archéologiques. M. Arbellot avait été mis en rapport, dès les premiers mois de son installation, avec un brave artisan que beaucoup d'entre nous ont connu et qui mérite un souvenir sympathique, le « père » Bourgoin-Mélice. M. Bourgoin-Mélice manquait absolument d'instruction première, mais il était plein de respect pour la science et passionné pour l'antiquité. Le moindre débris du passé appelait son attention, et il ramassait tout : morceaux de briques et fragments de meubles, vieux tableaux, vieilles clés, vieilles pierres et vieux papiers. Cet excellent homme a été un des donateurs principaux du Musée fondé par la Société archéologique et plusieurs des objets que nous lui devons ont une réelle valeur. Ah ! Messieurs, que n'avons-nous beaucoup de Bourgoin-Mélice !

Le jeune vicaire dut à l'excellent homme, qui est resté jusqu'à sa mort membre de la Société archéologique, la communication d'objets intéressants et de documents précieux. Il sut tirer, pour la science, le meilleur parti des uns et des autres. Dès cette époque, où pourtant les textes n'étaient pas encore en grand honneur, il se rendait compte de la nécessité d'appuyer les études historiques sur des documents précis, dûment contrôlés et autant que possible sur des témoignages de première main. Nous le verrons toujours fidèle à ce programme, qui a été celui de tous les savants dignes de ce titre.

Deux des ouvrages de M. Arbellot, les deux premiers qu'il ait publiés, ont été composés pendant cette période de sa carrière : sa *Notice sur le tombeau de Saint-Junien*, qui parut en 1847, et son édition de la *Chronique de Maleu*, qu'accompagnent d'intéressants documents sur la ville de Saint-Junien, et qui vit le jour en 1848.

Ces deux publications dénotent déjà les qualités d'investigation persévérante, d'exactitude minutieuse, de précision, d'érudition qui doivent distinguer les ouvrages de M. Arbellot. Le mémoire relatif à l'intéressant monument élevé sur la sépulture de l'ermite de Commodolias, fut lu, en 1847, à une séance de la Société archéologique; mais ce n'était pas la première communication du jeune

vicaire à cette compagnie : il avait donné lecture à ses confrères, dans une des premières réunions, de quelques pages sur Champcé et Saint-Georges-Nigremont, dans la Creuse. Cette courte notice accompagnait le don, au musée qui venait de se créer, de fragments antiques découverts dans la première de ces localités.

Le *Bulletin de la Société archéologique de Limoges* n'était pas le seul recueil auquel, dès cette époque, collaborât le laborieux ecclésiastique. Il avait dès 1843 ou 1846 écrit pour l'*Album de la Creuse*, qui parut en 1847, une intéressante notice sur Felletin. De plus il était entré en correspondance avec M. de Caumont et adressait au savant archéologue des communications dont le *Bulletin monumental* a publié quelques-unes. Un peu plus tard, il devenait correspondant du ministère de l'Instruction publique, et les divers comités qui se succédèrent reçurent de lui nombre d'informations utiles, de notices et de mémoires sur les édifices de la province et les restes de toute sorte de l'antiquité qu'on y découvrait.

L'abbé Arbelloot avait été, dès le début, apprécié à sa juste valeur par ses collègues de la Société. Désigné pour faire partie de plusieurs commissions, adjoint aux premiers conservateurs titulaires du Musée, il devint bientôt un des membres notables de la compagnie, un de ceux qui contribuèrent le plus à lui imprimer l'excellente direction qu'elle a suivie depuis ses débuts. Aussi, quand on eut à pourvoir aux fonctions de secrétaire général, qu'avait occupées l'auteur de l'*Histoire de la Bourgeoisie*, Achille Leymarie, songea-t-on pour remplacer celui-ci à M. Arbelloot, qui, en 1847, avait été appelé à Limoges et remplissait un poste de vicaire à la Cathédrale : celui-ci fut élu à la séance du 9 décembre 1849 et garda cette charge jusqu'à sa nomination à la cure de Rochechouart, en 1856. Un homme de talent et de cœur lui succéda : Othon Péconnet.

Pendant ces sept années, le laborieux ecclésiastique fut le plus zélé des membres de la compagnie et la cheville ouvrière de son fonctionnement. Ses procès-verbaux sont clairs, précis, substantiels : pas un détail oiseux, pas une phrase inutile ; mais tout ce qu'il importe de retenir d'une lecture ou d'une discussion. Le nouveau secrétaire général donnait un concours précieux au Président, qui était alors M. François Alluaud, grande intelligence et haute personnalité, autour duquel se groupait une phalange d'érudits, d'artistes, d'hommes distingués dans tous les genres : l'abbé Texier, les frères de Verneilh, Leymarie, le Dr Bardinet, Gay de Vernon, Adrien Dubouché, Joseph Brunet, Mazard, Navières de La Boissière, O. Péconnet, Auguste Du Boys, Grellet-Dumazeau, Maurice

Ardant, Astaix, Paul Charreire, Ardant du Masjambost, Perdoux, Roy de Pierrefitte. Plus tard d'autres hommes intelligents et dévoués, d'autres laborieux, d'autres chercheurs vinrent renforcer cette élite ou combler les vides que la mort creusait dans ses rangs : Buisson du Masvergnier, Henri Ducourtieux, Albert Guillemot, Emile Ruben, pour ne parler que des morts. Notre Société conserve avec une pieuse fierté le souvenir de ces premières générations dont le brillant sillon guide toujours sa marche et dont l'excellent esprit n'a pas cessé de l'inspirer.

Nous les évoquions ensemble, il n'y a pas bien longtemps, ces intéressantes et sympathiques figures. C'était, vous vous en souvenez, le 16 juin 1895 : la Société célébrait le cinquantième anniversaire de sa fondation, et de toutes les villes voisines, des amis étaient accourus nous apporter le salut et les vœux d'associations sœurs de la nôtre, animées du même esprit de dévouement à la science et à la patrie. Il avait été décidé qu'à cette fête du souvenir, les morts auraient leur part spéciale : une messe pour nos défunts fut célébrée à la Cathédrale. L'ancien Secrétaire général de la Société, devenu son Président, n'avait voulu laisser à aucun de nos confrères ecclésiastiques la consolation d'offrir le Saint Sacrifice pour tous ces morts qu'il avait connus, aimés, dont il avait partagé les nobles sollicitudes et les labeurs désintéressés.

La Société française d'archéologie, fondée par M. de Caumont, dont tout le monde connaît les excellents ouvrages, la vaillante initiative et l'infatigable dévouement à la science, avait, dès les débuts de la Société limousine, entretenu avec celle-ci les rapports les plus fréquents et les plus cordiaux. Ces relations avaient pris un caractère plus intime lors du congrès scientifique tenu à Limoges en 1839 et dont M. Arbellot avait été un des principaux organisateurs et le secrétaire général adjoint. Parmi les amis qui nous entouraient aux fêtes de notre Cinquantenaire, et qui s'associaient à nos souvenirs et à nos regrets comme à notre joie et à nos espérances, en parfaite communion d'esprit et de cœur avec nous, se trouvait le successeur d'Arcisse de Caumont et de Léon Palustre à la présidence de la grande association, le bienveillant et aimable Comte de Marsy, dont la mort récente a été un véritable deuil pour nous tous. Venu à Limoges en compagnie d'un groupe assez nombreux de ses confrères, il ne nous apportait pas seulement les vœux de sa compagnie : il était chargé par elle de remettre à notre Président, depuis longtemps membre de la Société française et l'un de ses Inspecteurs, une des grandes médailles de l'association, la plus haute des récompenses qu'elle décerne. Nous venions nous-mêmes d'offrir à M. Arbellot et à un de nos plus zélés con-

frères, M. Nivet-Fontaubert, un autre ouvrier de la première heure, des « jetons de présence » en vermeil, frappés spécialement pour conserver le souvenir du cinquantième anniversaire de leur entrée dans notre Société. Avouons-le : nous aurions voulu qu'une récompense d'un autre ordre fût donnée à notre Président et s'ajoutât à ces témoignages d'estime et d'affection. Si flatteurs qu'ils fussent, ce n'était pas assez à notre gré. Un demi-siècle d'un concours laborieux, efficace, constant à une œuvre de patriotisme et d'utilité publique, vingt ans de la présidence la plus vigilante et la plus dévouée, une série de travaux dont plusieurs offrent un incontestable mérite, tels étaient les titres dont nous avions appuyé une requête adressée au Ministre de l'Instruction publique en vue d'obtenir pour M. Arbellot la croix de la Légion d'honneur : nous croyions de tels titres décisifs ; ils ne furent pas jugés suffisants. Une seconde démarche, tentée il y a peu de mois, à la veille de l'Exposition, n'eut pas plus de succès. M. Arbellot est mort sans que nous ayons eu la joie de voir briller la croix sur sa poitrine : nous l'avons sincèrement regretté ; il était de ceux qui honorent une décoration.

Les années que M. Arbellot passa à la cathédrale en qualité de vicaire comptent parmi les plus laborieuses de sa carrière. Trois de ses principaux ouvrages, ceux qui devaient appeler sur lui l'attention des savants et donner à son nom une juste notoriété, datent de cette époque : l'*Histoire de la Cathédrale de Limoges* (1852), qui lui valut une mention honorable de l'Académie des Inscriptions ; la *Biographie des Hommes illustres du Limousin*, composée en collaboration avec Auguste Du Boys et dont le premier volume seul a paru (1854) ; la *Dissertation sur l'apostolat de Saint Martial et sur l'antiquité des églises de France* (1855). Ces trois livres furent pour ainsi dire le point de départ des trois séries de recherches et de travaux qui devaient remplir la longue existence de l'auteur.

A la même période se rattachent quelques publications de moindre importance : une *Notice sur le château de Châlusset*, premier travail sérieux consacré à la puissante forteresse (1851), et une *Revue archéologique de la Haute-Vienne* (1854) ne justifiant qu'incomplètement le sous-titre de « Guide du voyageur en Limousin », renfermant toutefois un grand nombre d'indications précises et utiles.

Promu à la cure-archiprêtré de Rochechouart, M. Arbellot alla occuper ce poste où il devait demeurer vingt ans. Dans une ville divisée, où des questions assez délicates de personnes rendaient les relations difficiles, il réussit, par sa courtoisie, sa réserve, son tact,

son attitude à la fois correcte et indépendante, à se concilier les sympathies de la population et à entretenir de bons rapports avec tout le monde. Evitant soigneusement toute ingérence dans le domaine de la politique, il voulait que rien ne l'empêchât d'être le pasteur de tous. Il le fut vraiment, et, sauf dans une seule occasion, à propos d'un fait de peu d'importance du reste, n'eut jamais aucune difficulté avec les administrations qui se succédèrent à Rochechouart.

Au mois de janvier 1877, Mgr l'Evêque offrit à M. Arbellot, depuis longtemps chanoine honoraire, un canonicat vacant par la mort de M. l'abbé Ribière. Bien qu'il en coûtât au digne archiprêtre de quitter une ville où il comptait de nombreux et excellents amis, il se décida à accepter. Il venait d'atteindre la soixantaine et aspirait, non pas au repos, mais à une liberté que ne pouvait lui donner l'administration d'une paroisse importante et à des loisirs dont ses études scientifiques devaient bénéficier. M. Arbellot s'installa définitivement à Limoges et son existence se lia plus intimement encore avec celle de la Société archéologique, aux travaux de laquelle il n'avait du reste jamais cessé de prendre une grande part. Alors qu'il était curé de Rochechouart, il venait souvent à Limoges pour assister aux séances. Rappelons à ce sujet un détail connu de peu de nos collègues : ce fut en vue de faciliter la présence de l'abbé Arbellot aux réunions, et sur sa demande, que la tenue de celles-ci fut fixée au dernier mardi de chaque mois.

Depuis le 28 novembre 1865, M. Arbellot était vice-président de l'Association. Il en fut élu président le 23 février 1875, en remplacement de M. Dubédat qui venait d'être nommé conseiller à la Cour de Toulouse et nous quittait emportant nos plus affectueux regrets. Depuis lors, tous les trois ans, il a été renommé à l'unanimité des voix, moins une seule : la sienne.

Nous avons signalé plus haut trois ouvrages publiés par M. Arbellot pendant qu'il remplissait les fonctions de vicaire à la cathédrale de Limoges et nous avons dit qu'on pouvait les considérer en quelque sorte comme les amorces des diverses séries de travaux qui devaient tour à tour occuper son âge mûr et sa vieillesse : monographies archéologiques ou historiques, — biographies, — études relatives à l'hagiologie et aux origines ecclésiastiques.

Attaché par les liens les plus étroits et les plus chers à cette église matrice de Saint-Etienne qui avait été restaurée d'une façon si intelligente et si heureuse sous l'épiscopat de Mgr Buissas, M. Arbellot se plut à étudier le magnifique édifice dans les détails

de sa construction, dans les monuments particuliers qu'il renferme et dans les souvenirs qu'il évoque. Après avoir donné, en 1852, comme nous l'avons vu, un volume où se trouvent réunis, à de précieux documents ayant trait à l'édification de la cathédrale, des renseignements de toute sorte sur son histoire puisés dans nos chroniques, nos annales et les pièces de nos archives, il fit paraître, en 1869, une notice sur le tombeau de Jean de Langeac ; en 1878, une autre sur le Jubé. Il avait déjà, au Congrès scientifique de 1859, communiqué à ses collègues une courte étude sur le tombeau de Bernard Brun. A maintes séances de la Société archéologique, il nous a entretenus de sa chère cathédrale, de l'âge des diverses parties de l'édifice, de ses substructions, des œuvres d'art qui la décorent, des diverses particularités qui s'y rapportent. Lorsqu'un évêque à qui le mot *impossible* était inconnu, reprit les travaux de construction de Saint-Etienne, après plus de trois siècles d'interruption, M. Arbellot voulut en quelque sorte s'associer à l'œuvre de Mgr Duquesnay en réunissant tout ce qu'il avait recueilli sur l'illustre monument : il en composa une monographie définitive, très substantielle, que l'absence de dessins et de plans rend malheureusement incomplète et qui parut en 1883.

Parmi les notices archéologiques ou les études sur un point précis d'histoire que nous rangeons dans cette première catégorie des œuvres de M. Arbellot, nous devons, après le *Tombeau de Saint-Junien* et *Chdlusset*, mentionner le mémoire sur *les Trois chevaliers défenseurs de la Cité de Limoges* (1858), rappelant une merveilleuse prouesse dont les chroniques de Froissard donnent le récit, et fournissant des renseignements sur les auteurs de ce beau fait d'armes ; celui sur *Notre-Dame du Pont*, de Saint-Junien, l'élégant sanctuaire où vint s'agenouiller le roi Louis XI (1878) ; *la Vérité sur la mort de Richard Cœur-de-Lion* (1878), établissant solidement, par les textes des auteurs français et anglais contemporains, le lieu et les circonstances principales d'un événement historique dont la portée et les conséquences dépassèrent les frontières de notre province (mention honorable au concours des Antiquités nationales) ; *les Chevaliers Limousins à la première Croisade* (1881), notice incomplète, les cartulaires fournissant quantité de noms de croisés de la province omis par M. Arbellot ; le *Mémoire sur les statues équestres de Constantin* (1885), qui contient des vues trop restreintes peut-être et des affirmations hasardées sur une question intéressante ; *les Ermites en Limousin* (1885) ; *Origine des noms de lieux* (1887) ; *l'Œuvre de Limoges : la Croix des Cars* (1888) ; *Sculptures de Notre-Dame de la Règle : Roland* (1890) ; *Zizim à Bourgneuf et à Rome* (1891) ; *Saint Martial à Auziac* (1892) ; *Frère Séguin et Jeanne*

d'Arc (1893); *Du Théâtre en Limousin au seizième siècle* (1893); *Saint Antoine de Padoue en Limousin* (1895); *Notice historique et archéologique sur l'église de Saint-Léonard* (1897); *Du Guesclin en Limousin* (1898).

A cette catégorie de travaux se rattachent les chapitres que M. Arbellot a donnés aux *Récits d'histoire du Limousin* (Barbou, 1885), dont il avait eu la première idée et auxquels il collabora activement, — et maints articles sur les sujets les plus divers, qu'on retrouve en feuilletant la collection déjà volumineuse de la *Semaine religieuse* du diocèse.

Les recherches biographiques doivent compter parmi les travaux les plus solides et les plus utiles de M. Arbellot. Pourquoi s'est-il obstinément refusé à refondre le recueil général de notices limousines qu'il avait préparé en collaboration avec Auguste Du Boys? Nous l'ignorons, et pour notre part nous avons vivement regretté de ne pas le voir profiter des très nombreuses et très précieuses notes recueillies par lui au cours de ses longues recherches, pour donner la fin de cet ouvrage, ou mieux, pour en préparer une nouvelle édition. Tout en n'accédant pas au vœu que plusieurs d'entre nous lui avaient maintes fois exprimé à cet égard, M. Arbellot enrichissait sans cesse sa collection de biographies. Il en a publié un assez grand nombre dans le *Bulletin de la Société archéologique* et dans la *Semaine religieuse*. Quelques-unes même ont paru en volumes, celle par exemple de François de Rousiers (1839), qui retrace une physionomie intéressante et digne de mémoire, et celle du Général Arbellot (1890), consacrée à un brave soldat d'Afrique, membre de la famille de l'auteur. Notons, parmi les autres, celles de Félix de Verneilh (1863), de l'abbé du Mabaret (1867), du P. Honoré de Sainte-Marie (1869), du P. Bonaventure de Saint-Amable (1877), du P. Rouard de Card (1879), de l'Oratorien Gabriel Ruben (1881), du P. Solier (1887), de l'abbé Vitrac (1888), de Dom Pradilhon et de l'abbé Oroux (1890), d'Aimeric Guerrut, archevêque de Lyon (1891), de Guillaume Lamy, patriarche de Jérusalem (1892), des Bénédictins de Saint-Maur originaires du Limousin (1892), du chartreux Jean Birel (1900), de Martial de Brive (1893), de Bernard Gui (1896). Les deux dernières sont en même temps, comme plusieurs autres de celles que nous avons citées, des notices littéraires et bibliographiques.

Une question des plus obscures et des plus ardues, un de ces problèmes historiques pour lesquels les éléments suffisants d'information font défaut et qui jettent les plus savants dans l'em-

barras, occupa la meilleure part des heures studieuses de l'abbé Arbellot, absorba même complètement les dernières années de sa vie. Nous voulons parler de la grande controverse sur l'apostolicité des églises des Gaules, sur la date de l'évangélisation méthodique pour ainsi dire de nos contrées et de l'établissement des premiers sièges épiscopaux. — Suivant des traditions anciennes et respectables, appuyées par malheur d'indices trop incertains et de témoignages parfois suspects, la plus grande partie, une partie très notable tout au moins de la France actuelle, aurait reçu la doctrine chrétienne et possédé un épiscopat dès le temps des apôtres, avant la fin du premier siècle tout au moins. L'école critique conteste cette tradition, se fondant plutôt sur l'absence des monuments que sur des preuves positives et des témoignages catégoriques. On voit quel champ est ouvert aux discussions. La querelle n'est pas d'hier. Engagée déjà au Moyen âge, elle a été reprise au dix-septième siècle et a donné lieu à de violentes polémiques. M. Arbellot fut amené, presque dès le début de ses études historiques, à aborder ce difficile problème. Il s'occupait dès lors de rechercher et de collationner les anciens textes de la vie de notre saint Martial, que la légende, dans son état primitif, nous présente comme appartenant aux temps apostoliques et qu'une version plus amplifiée de cette légende, la seule publiée alors, tient pour un disciple de Notre-Seigneur, un témoin, un acteur même de plusieurs scènes dont les Evangiles ont conservé le récit. Après l'historien Adémar de Chabannes qui s'était montré au commencement du x^e siècle le défenseur fougueux de la tradition, le carme Bonaventure de Saint-Amable en avait été, à la fin du xv^e siècle, l'érudit et prolixe champion, et il en avait accepté et défendu tous les détails, avec autant d'ardeur que de foi, mais avec un manque absolu d'esprit critique. M. Arbellot se proposa de reprendre le travail et les arguments de l'excellent religieux, en révisant les textes, en les examinant aux lumières d'une critique sage et prudente, et en étendant, à l'occasion, à d'autres provinces les constatations qui auraient été ainsi acquises pour le Limousin. Il entretint, pour la première fois croyons-nous, la Société archéologique de ce programme en 1853 et lui lut à plusieurs reprises des fragments de son mémoire, qui parut en 1855 sous ce titre : *Dissertation sur l'apostolat de Saint Martial et sur l'antiquité des Eglises de France*. Ce livre, composé avec méthode, bien documenté, fort substantiel, eut un assez grand retentissement. Des relations s'établirent, après sa publication, entre l'auteur et plusieurs membres notables de l'épiscopat. L'ouvrage fut critiqué, mais valut à M. Arbellot des éloges et des adhésions d'historiens

de premier ordre, d'Augustin Thierry et de Montalembert entre autres. A ce moment, la liturgie romaine travaillait à substituer sa majestueuse unité à la diversité des liturgies nationales et locales. Chaque diocèse avait dû soumettre à la congrégation compétente les offices de ses saints. Celui de Limoges, comme les autres, sollicitait le maintien des anciennes *leçons* de ces offices, de celui, entre autres, de Saint Martial, son apôtre et son premier évêque. Le mémoire de M. Arbellot, dans sa forme primitive, avait constitué en quelque sorte la requête de notre église en vue d'obtenir la confirmation du titre et des prérogatives attribuées jusque là au fondateur de ce siège, un des plus anciens et des plus illustres des Gaules. La décision de la Congrégation des Rites, favorable aux droits du diocèse de Limoges, fut sanctionnée, le 18 mai 1854, par le Souverain Pontife.

Les *Documents inédits sur l'apostolat de Saint-Martial et sur l'antiquité des églises de France* parurent en 1860; mais communication en avait été donnée, au mois de septembre 1859, au Congrès scientifique tenu à Limoges. La pièce la plus importante, le document capital de cette publication, est la version primitive de la légende de l'apôtre d'Aquitaine, la *Vita brevior* retrouvée par M. Arbellot dans le manuscrit latin 3851 A de la Bibliothèque impériale. On en a signalé depuis d'autres très anciennes copies; M. l'abbé Georges Ardant en a, pendant son séjour à Rome, collationné une version paraissant remonter au x^e siècle, et un manuscrit de la bibliothèque de Carlsruhe, en renferme une écrite de la main d'un moine de Reichenau nommé Regimbert et mort en 846.

Nous ne pouvons ici que citer les autres ouvrages de M. Arbellot sur la vie de saint Martial et l'origine de nos églises; *Observations critiques à MM. Bourassé et Chevalier, sur la légende de saint Austremonne et les origines chrétiennes de la Gaule* (1870); *Etude sur saint Denis de Paris* (1880); *Sources de l'Histoire des origines chrétiennes de la Gaule dans Grégoire de Tours* (1890); *Etude historique sur l'ancienne vie de Saint-Martial* (1892); *Observations critiques à M. l'abbé Duchesne sur les origines chrétiennes de la Gaule et sur l'apostolat de Saint-Martial* (1895).

A ces études se rattache la publication de plusieurs textes intéressants édités par le laborieux ecclésiastique: les fragments du poème de Pierre, scolastique de Saint-Martial, sur le saint patron de son monastère; divers recueils de miracles: *Miracula sancti Martialis anno 1388 patrata* (1882); *Manuscrit inédit des Miracles de saint Martial* (1882); *Livre des miracles de Saint-Martial* (1889).

M. Arbellot a étudié d'autres légendes de saints que la vie de l'apôtre d'Aquitaine, et l'histoire de plusieurs des serviteurs de

Dieu dont le culte est resté le plus populaire dans notre contrée, a fait l'objet de ses investigations. Dès 1863, il publiait un livre sur *la Vie, les miracles et le culte de saint Léonard*; en 1897, une *Vie de saint Eloi*; en 1900, une *Vie de saint Yrieix*. De ces trois ouvrages, le premier est incontestablement le meilleur. On peut rapprocher de ces travaux une *Dissertation sur le lieu de naissance de saint Wast*, qui donna lieu à une terrible polémique entre l'auteur et un ecclésiastique du Périgord absolument décidé à adjuger le catéchiste de Clovis au martyrologe de son diocèse.

Pendant les dernières années de sa vie, M. Arbellot s'est surtout proposé de combattre les conclusions des études critiques de M. l'abbé Duchesne, membre de l'Institut, dont la haute science fait autorité et qui compte parmi les plus redoutables adversaires des traditionnalistes.

M. Duchesne a fait justice de bien des détails légendaires, mais peut-être est-il allé un peu loin dans sa guerre aux traditions. Nul ne saurait prétendre et aucun savant sérieux ne prétend qu'on doive accorder aux anciennes Vies de Saints une créance aveugle et complète. M. Arbellot ne l'a jamais soutenu et ne le croyait pas, puisque lui-même mettait en garde ses lecteurs contre les additions et les amplifications de la version prolixe de la *Vie de saint Martial*, celle qui a circulé sous le nom du disciple et du premier successeur de saint Martial : Aurélien, mais qui est incontestablement postérieure à l'autre, à la *Vita brevior*. Cette dernière seule, le savant prêtre la tenait pour l'expression fidèle de la tradition et la critique elle-même ne peut refuser une valeur à la tradition, qui est, après tout, une des principales sources de l'information historique. Même alors qu'elle est suspecte, on peut y retrouver les éléments d'une opinion sur un fait ou un homme, des indices, des fragments de vérité que l'érudit doit soigneusement recueillir. Ce qu'il importait surtout de constater, en présence de la rareté des monuments contemporains — et cela M. Arbellot le comprit très bien, — c'était l'antiquité intrinsèque des textes, et en ce qui concerne l'ancienne vie de saint Martial, il réussit à établir qu'elle remontait à une époque beaucoup plus haute que celle indiquée par ses contradicteurs. C'était beaucoup, et le champion de l'apostolicité put ce jour là marquer un point à son avantage. Ce n'était pas la première fois.

En somme, à l'heure actuelle, si un certain nombre de récits reconnus purement légendaires doivent être abandonnés, plusieurs des plus anciennes *passions* de nos saints, bien que contestées, subsistent encore et paraissent devoir subsister. Quelques uns des arguments produits contre elles, celui par exemple du

petit nombre de noms inscrits sur les anciennes listes épiscopales, ne sont pas tout à fait concluants; la part de certaines supercheries, dont il existe incontestablement des exemples nombreux. a été peut-être, d'un autre côté, faite trop large par la critique, qui se montre souvent, il faut bien le dire, moins exigeante pour ses propres arguments que pour ceux de ses adversaires. Bref un nombre respectable de savants estiment que la question n'est pas définitivement tranchée, et peut-être la science finira-t-elle par admettre comme un point acquis ou au moins de toute probabilité cette thèse, soutenue avec ardeur par le chanoine Arbellot et reprise avec de nouvelles justifications et de nouveaux développements par Mgr Bellet, — à savoir que Grégoire de Tours, en dépit du passage si souvent cité de son *Histoire des Francs* fixant au règne de Déce, c'est-à-dire au troisième siècle de notre ère seulement, l'envoi par le Pontife romain de missionnaires pour l'évangélisation des diverses régions de la Gaule et l'organisation des diocèses, — a connu plusieurs de ces très anciennes *passions* de nos premiers saints français, où il est parlé de la fondation d'églises dans nos pays dès le premier siècle, et a fait à ces légendes, dont nous possédons encore les textes, ou à des versions remaniées de ces légendes, des emprunts très reconnaissables. La tradition de l'origine apostolique d'un certain nombre d'églises de notre Gaule aurait donc existé dès la fin du cinquième siècle. Ce fait, acquis aux débats, serait une victoire d'importance considérable pour les traditionnalistes. Peut-être devraient-ils, établis fortement dans cette position, attendre avec patience la découverte possible de nouveaux témoignages et ne pas demander au-delà, à la critique scientifique, des concessions qu'ils ne sont pas en mesure, à l'heure présente, de suffisamment justifier.

On a reproché à M. Arbellot de s'être parfois montré un peu vif dans sa polémique et de n'avoir pas, dans les dernières années surtout, renouvelé et complété ses arguments, qu'il reproduisait sans tenir assez compte que certaines questions étaient considérées comme entièrement vidées. — La vivacité du chanoine, que nous ne nions pas, peut s'expliquer souvent par le ton même de ses adversaires. Et puis, il se laissait emporter par l'ardeur de ses convictions et son zèle pour les traditions de l'église de Limoges. La seconde critique est également fondée dans une certaine mesure. L'abbé Arbellot ne pouvait, dans les dernières années de sa vie, se tenir au courant de tout ce qui se publiait sur le sujet principal de ses études et étudier les documents nouveaux qui étaient produits. Il avait gardé une mémoire extraordinaire; mais l'âge lui rendait les voyages de plus en plus pénibles; il ne pouvait plus

faire, comme autrefois, de longues stations dans les bibliothèques et se livrer aux minutieuses recherches, aux collations de manuscrits qu'exigent les travaux de ce genre. Ajoutons qu'il se déterminait malaisément à faire assez large à la critique la « part du feu ». Peut-être enfin affaiblissait-il dans certains cas son argumentation en voulant l'étendre au-delà de l'horizon même de la discussion et en tentant de généraliser des conclusions qui auraient peut-être été admises en elles-mêmes.

Mais si les années qui s'accumulaient sur sa tête l'empêchaient de perfectionner et de renouveler ses armes, son ardeur n'avait pas diminué. Ce n'était pas seulement au *Bulletin de la Société archéologique du Limousin* qu'il confiait ses protestations et ses ripostes : il envoyait aussi des articles à la *Semaine religieuse* du diocèse, à *l'Univers*, à la *Vérité*, à d'autres revues ou journaux. Il était pénétré des devoirs que lui imposait ce titre d'historiographe de l'église de Limoges que lui avait conféré un de nos évêques, et il se considérait comme le champion de l'honneur du diocèse et le tenant de saint Martial. La Grande Confrérie érigée en l'honneur du saint Apôtre et dont l'origine se perd dans la nuit du Moyen âge, a eu (elle en est fière et ne l'oubliera pas) un des derniers gages de ce zèle admirable. M. Arbellot voulut bien, au cours de l'année dernière, résumer pour elle ses travaux de quarante-cinq années dans une notice sur l'apôtre d'Aquitaine, destinée à être insérée au livret des confrères. La pieuse association en témoigna sa reconnaissance au digne chanoine en lui conférant le titre de membre d'honneur de la confrérie, qui avait été porté avant lui par un savant, l'abbé Texier, et par un saint, l'abbé de Bogenêt.

M. Arbellot, qui comptait parmi les doyens de la Société Française d'archéologie, dont il était inspecteur divisionnaire honoraire, appartenait à quantité de sociétés savantes de la France et de l'étranger. Nous le trouvons déjà, en 1831, correspondant de l'académie d'archéologie de Belgique. Nous ne saurions donner la liste des autres associations dont il faisait partie. Rappelons seulement qu'il était membre honoraire de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Tulle, de la Société scientifique et historique de Brive, de celle des Sciences naturelles de la Creuse, de la Société archéologique du Périgord, de la Société Gay-Lussac. Correspondant du Ministère de l'Instruction publique depuis près d'un demi-siècle, il avait, nous l'avons dit plus haut, adressé au Comité des travaux historiques un certain nombre de communications intéressantes, et était demeuré fidèle au rendez-vous annuel du Congrès des sociétés savantes. Il y assistait régulièrement, préparait avec soin les questions sur lesquelles il croyait pouvoir

apporter quelques lumières, prenait part aux débats et rapportait à la Société un compte rendu fidèle des lectures et discussions pouvant de près ou de loin intéresser notre province. Le savant et bienveillant administrateur de la Bibliothèque nationale, M. Léopold Delisle, qui tenait M. Arbellot en singulière estime, nous rappelait ces jours derniers cette assiduité exemplaire, en nous adressant le témoignage de sa haute sympathie pour le deuil de la Société archéologique du Limousin.

Décoré lors du jubilé de Sa Sainteté Léon XIII de la croix pontificale *pro Ecclesia et Pontifice*, M. Arbellot, officier d'Académie depuis fort longtemps, avait reçu en 1891 les palmes d'officier de l'Instruction publique.

Certes, par ses ouvrages, le savant honorait notre société ; mais c'est surtout le confrère obligeant, le conseiller sûr, le président dévoué que nous regrettons en lui. Nous avons eu cette rare fortune de rencontrer parmi les fondateurs de l'œuvre, parmi ceux qui lui étaient le plus sincèrement, le plus fermement attachés, un homme dont le caractère élevé, la vie digne et irréprochable, les travaux sérieux et substantiels, le zèle désintéressé pour la science, inspiraient à tous la confiance la plus entière avec la plus haute estime. Tout le monde était disposé à déférer aux désirs et aux avis de M. Arbellot, dont l'autorité était tempérée par la bienveillance la plus égale et la plus scrupuleuse courtoisie, et il semblait naturel qu'on se groupât autour de lui, comme autour d'un guide tout désigné, d'un tuteur, d'un aîné. Ainsi s'étaient perpétués parmi nous l'union et la discipline indispensables à toute œuvre collective de quelque durée. Il faut le proclamer hautement : le lien qui tenait ainsi notre faisceau inséparable était surtout formé de notre affection respectueuse, unanime, pour notre Président. Cette union intime a été un de nos meilleurs éléments de prospérité et de succès. Notre parfaite entente, sous une autorité acceptée et aimée de tous, donnait à nos séances une physionomie spéciale en même temps qu'un attrait particulier. C'étaient de véritables réunions de famille.

Il en a été ainsi pendant un quart de siècle. Durant un quart de siècle, M. Arbellot a été le plus zélé, le plus conciliant, le plus exact, le meilleur des Présidents. Durant un quart de siècle l'excellent ecclésiastique n'a pas manqué une séance. Une fois néanmoins, une seule, il y a cinq ou six ans, il n'arriva pas le premier, comme c'était son habitude, dans la salle de l'ancien Palais-de-Justice, où pendant cinquante-quatre ans (décembre 1845 à octobre 1899) s'est réunie la Société. L'heure sonna. Il n'était pas là : il fallut commen-

cer. Un des vice-présidents dut entamer le dépouillement de la correspondance, tout étonné d'avoir à remplir effectivement des fonctions qui, avec M. Arbellot pour président, n'étaient qu'une honorable sinécure : *otium cum dignitate*... Mais bientôt on vit paraître le chanoine tout essoufflé, s'excusant d'être en retard ; il avait oublié que c'était jour de réunion ; puis la mémoire lui était revenue tout à coup, et il accourait... Le 30 octobre dernier, la maladie l'empêcha de se rendre à la séance ; malgré son état de faiblesse, hélas ! trop apparent, il voulait s'y faire transporter et nous eûmes un peu de peine à l'en dissuader. Depuis l'excursion de la Société à Saint-Léonard et à L'Artige, à laquelle il avait pris part peu de semaines auparavant et où il avait montré encore un certain entrain, sa famille et ses amis constataient chez le vénérable ecclésiastique un grand affaissement. Dans les premiers jours de novembre, son état empira. Mgr l'Evêque de Limoges se rendit auprès de lui et lui administra les derniers sacrements. C'en était fait : le mal avait vaincu le courageux vieillard, dont les forces trahissaient maintenant la vaillance et l'énergique volonté. Il dut se retirer à Saint-Léonard où le réclamait l'affectueuse sollicitude de sa sœur et des siens, et où les soins les plus tendres lui furent prodigués. Nous allâmes le voir le 25 novembre et prendre ses instructions pour la réunion du mardi suivant. Notre visite parut lui faire plaisir. Nous lui parlâmes de l'attachement de tous pour lui et des vœux formés pour son rétablissement. « Je suis bien touché, nous dit-il, de l'affection de ces Messieurs. Jusqu'à la mort j'aimerai la Société et lui resterai dévoué ». Il souffrait beaucoup, mais acceptait ces souffrances avec la résignation la plus chrétienne et les supportait avec la patience la plus édifiante. C'est dans ces dispositions et après avoir donné les témoignages de la plus vive piété, que le digne ecclésiastique s'est éteint dans la matinée du 6 décembre.

Il ne m'appartient pas de faire ici l'éloge du prêtre et de soulever le voile qui doit recouvrir tout un côté de la vie exemplaire de M. Arbellot. Ses confrères du Chapitre, les paroissiens de Saint-Junien, de la Cathédrale et de Rochechouart ; nos sœurs de Saint-Alexis de Limoges, les religieuses du Verbe Incarné de Saint-Yrieix et de Saint-Junien pourraient seuls témoigner comme il convient des mérites sacerdotaux de celui que nous pleurons, de la prudence de ses conseils, de la sagesse de ses directions, de son zèle pour les âmes et du bien qu'il a fait. Il nous est seulement permis de rendre hommage aux vertus pour ainsi dire extérieures du vénérable ecclésiastique, à sa modestie, à sa tolérance éclairée, à sa charité,

à la réserve de son langage, à sa régularité scrupuleuse, à l'austérité de ses mœurs.

Beaucoup d'ecclésiastiques ont consacré, à l'étude du passé de notre province, leur zèle, leurs labeurs et leurs talents. Sans remonter au moyen âge, ni même à ce dix-septième siècle qui a vu l'érudition prendre sa place définitive dans la science, le Limousin fournit plus d'un nom à retenir : ceux de l'abbé Nadaud et de l'abbé Legros, de l'abbé Texier et l'abbé Roy de Pierrefitte, sont désormais inséparables du souvenir des événements sur lesquels ils nous ont conservé tant de précieux témoignages. A ces noms honorés notre pays associera celui de M. Arbellot. Cette province n'a pas eu de fils plus dévoué à son service, plus pénétré de tous ses intérêts d'ordre élevé, plus zélé pour son bien et sa gloire. Les membres de toutes les sociétés savantes de la région saluaient en notre président le type accompli de l'érudit consciencieux, et l'estime où il était tenu rejaillissait sur notre compagnie. Conservez, Messieurs, la mémoire de ce vaillant et de ce laborieux qui a si longtemps, d'une main si douce et si ferme à la fois, dirigé notre Société dans sa marche. Ayons toujours sous les yeux cette carrière si admirable dans sa modestie, son indépendance, sa dignité et son unité, cette vieillesse si calme et si sereine, qui était vraiment « la fin d'un beau jour », selon le mot du poète. Gardons avec une affection pieuse le souvenir du chanoine Arbellot, et maintenons parmi nous, pour faire mieux vivre ce souvenir, les traditions qui, sous les auspices et l'influence du regretté président, se sont établies dans notre association. Efforçons-nous d'imiter le guide et l'ami que nous regrettons : nous ne saurions nous proposer d'exemple meilleur et nous chercherions en vain un plus parfait modèle.

LOUIS GUIBERT.

BIBLIOGRAPHIE

Nous donnons ci-après une liste aussi complète que possible des ouvrages de M. Arbellot. Outre les volumes et tirages à part, nous avons fait figurer dans cette bibliographie les travaux, articles et communications de l'érudit chanoine publiés dans les *Bulletins* et *Mémoires* des diverses sociétés savantes de la province, dans la *Semaine religieuse* du diocèse, dans le *Bulletin monumental* édité par la Société française d'archéologie et dans plusieurs ouvrages collectifs. Nous ne saurions énumérer ici les titres des articles envoyés par lui à l'*Univers*, à la *Vérité* et à nombre d'autres journaux et revues.

I. — Volumes, brochures et tirages à part.

- NOTICE SUR LE TOMBEAU DE SAINT JUNIEN, avec trois planches. — Limoges, Chapoulaud frères, 1847. *Epuisé*.
- CHRONICON COMMODOLIACENSE, CHRONIQUE DE MALCU, chanoine de St-Junien, mort en 1322, suivie de DOCUMENTS HISTORIQUES sur la ville de Saint-Junien. — Saint-Junien, imp. Barret. Limoges, libr. Ducourtieux, 1848, in-8° de 264 pages.
- CHATEAU DE CHALUSSET; description et documents historiques, suivis de quelques NOTES SUR L'ABBAYE DE SOLIGNAC. — Limoges, imp. Ardillier fils, 1851. *Epuisé*.
- HISTOIRE DE LA CATHÉDRALE DE LIMOGES, 1^{re} partie. (*Mention Honorable de l'Institut*). — Limoges, imp. Chapoulaud frères, 1852. In-8° de 80 p. *Epuisé*.
- BIOGRAPHIE DES HOMMES ILLUSTRES DU LIMOUSIN, par Auguste Du Boys et l'abbé Arbellot, t. I (seul paru). — Limoges, imp. Ardillier fils, 1854. in-8° de 279 pages. *Epuisé*.
- REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE LA HAUTE-VIENNE. Guide du voyageur en Limousin. — Limoges, imp. Ducourtieux, 1854, in-12 de 283 pages. *Epuisé*.
- DISSERTATION SUR L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL ET SUR L'ANTIQUITÉ DES EGLISES DE FRANCE. — Limoges, imp. Chapoulaud frères, 1855, grand in-8° de 283 pages. *Epuisé*.
- PIERRE LE SCOLASTIQUE, ou Fragments d'un Poème sur saint Martial (x^e siècle), recueillis et publiés pour la première fois. — Paris, lib. Haton, 1857.
- LES TROIS CHEVALIERS défenseurs de la Cité de Limoges en 1370. — Limoges, imp. Chapoulaud, 1858. *Epuisé*.
- BIOGRAPHIE DE FRANÇOIS DE ROUSIERS, gentilhomme limousin du xvi^e siècle. — Paris, lib. Haton; Limoges, lib. Ducourtieux, 1859, gr. in-8° de 100 p.
- DOCUMENTS INÉDITS SUR L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL ET SUR L'ANTIQUITÉ

- DES ÉGLISES DE FRANCE, avec trois planches lithographiées. — Paris, 1860, lib. Lecoffre, in-8° de 96 pages. *Epuisé*.
- TABLEAU DES EVÊQUES DE LIMOGES, par l'abbé Nadaud, continué jusqu'à nos jours. — Limoges, lib. Leblanc et Ducourtieux, 1860, in-plano.
- VIE DE SAINT LÉONARD, solitaire en Limousin, ses miracles et son culte. — Paris, lib. Haton. — Limoges, lib. Leblanc et Ducourtieux, 1863, in-8° de 320 pages.
- FÉLIX DE VERNEUIL. Notice biographique. — Limoges, lib. Ducourtieux, 1865.
- NOTICE HISTORIQUE SUR L'ABBÉ DU MABARET. — *Ibid.*, 1867.
- NOTICE SUR LE TOMBEAU DE JEAN DE LANGEAC, avec gravure. — *Ibid.*, 1869.
- NOTICE SUR LE P. HONORÉ DE SAINTE-MARIE. — *Ibid.*, 1869.
- OBSERVATIONS CRITIQUES À MM. BOURASSÉ ET CHEVALIER SUR LA LÉGENDE DE SAINT AUSTREMOINE ET LES ORIGINES CHRÉTIENNES DE LA GAULE. — Paris, lib. Haton; Limoges, lib. Ducourtieux et Leblanc, 1870.
- ADÉMAR DE CHABANNES. Etude historique. — *Ibid.*, 1873.
- LE P. BONAVENTURE, PIERRE DE LIMOGES, JEAN DE LIMOGES. — *Ibid.*, 1877.
- NOTICE SUR LE JUBÉ DE LA CATHÉDRALE DE LIMOGES. — *Ibid.*, 1878.
- NOTRE-DAME-DU-PONT à Saint-Junien. — *Ibid.*, 1878.
- LA VÉRITÉ SUR LA MORT DE RICHARD CŒUR-DE-LION. (*Mention honorable de l'Institut*). — *Ibid.*, 1878.
- BIOGRAPHIE DU P. ROUARD DE CARD. — Limoges, V° Ducourtieux, 1879, in-8.
- ÉTUDE SUR LES ORIGINES CHRÉTIENNES DE LA GAULE, 1^{re} partie : SAINT-DENIS DE PARIS. — *Ibid.*, 1880.
- LES CHEVALIERS LIMOUSINS A LA PREMIÈRE CROISADE. — *Ibid.*, 1881.
- NOTICE SUR GABRIEL RUBEN, prêtre de l'Oratoire. — *Ibid.*, 1881.
- MANUSCRIT INÉDIT DES MIRACLES DE SAINT MARTIAL. — *Ibid.*, 1882.
- MIRACULA SANCTI MARTIALIS, anno 1388 patrata, ab auctore cœvo conscripta. *Bruxellis*. — *Ibid.*, 1882.
- CATHÉDRALE DE LIMOGES. Histoire et description, in-8° de 288 pages. — *Ibid.*, 1883.
- UNE ENFANT DE MARIE. Vie de Blanche Baillot. — Limoges, V° Ducourtieux, 1884, in-8.
- MÉMOIRES SUR LES STATUES ÉQUESTRES DE CONSTANTIN, avec gravures. — *Ibid.*, 1885.
- LES ERMITES DU LIMOUSIN. — *Ibid.*, 1885.
- DISSERTATION SUR LE LIEU DE NAISSANCE DE SAINT VAAST, suivie de l'ancienne vie du saint. — *Ibid.*, 1886.
- LE P. SOLIER DE BRIVE. — *Ibid.*, 1887.
- ORIGINE DES NOMS DE LIEU. — *Ibid.*, 1887.
- L'ABBÉ VITRAC. Notice biographique et bibliographique. — *Ibid.*, 1888.
- ÉTUDE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE SUR GEOFFROY DE VIGOIS. — *Ibid.*, 1888.
- L'ŒUVRE DE LIMOGES. — LA CROIX DES CARS. — *Ibid.*, 1888.
- LIVRE DES MIRACLES DE SAINT-MARTIAL, texte latin inédit du ix^e siècle. — *Ibid.*, 1889.
- DOM PRADILHON. — L'ABBÉ OROUX. Notices biographiques et bibliographiques. — *Ibid.*, 1890.
- NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE GÉNÉRAL ARBELLOT. — *Ibid.*, 1890.

- ROLAND OU SCULPTURE DE NOTRE-DAME DE LA REULE. — *Ibid.*, 1890.
- SOURCES DE L'HISTOIRE DES ORIGINES CHRÉTIENNES DE LA GAULE DANS GRÉGOIRE DE TOURS. — *Ibid.*, 1890.
- AIMERIC GUERRUT, archevêque de Lyon. — *Ibid.*, 1891.
- L'AUTEL DE SAINT-MARTIAL DANS SAINT-PIERRE DE ROMK. — *Ibid.*, 1891.
- SAINT BERNARD. — *Ibid.*, 1891.
- ZIZIM A BOURGANEUF ET A ROME. — *Ibid.*, 1891.
- ETUDE HISTORIQUE SUR L'ANCIENNE VIE DE SAINT MARTIAL. — *Ibid.*, 1892.
- ETUDE BIOGRAPHIQUE SUR GUILLAUME LAMY, PATRIARCHE DE JERUSALEM. — *Ibid.*, 1892.
- LES BÉNÉDICTINS DE SAINT-MAUR ORIGINAIRES DU LIMOUSIN. — *Ibid.*, 1892.
- SAINT MARTIAL A AUZIAC. — Limoges, M. Barbou, 1892, in-8.
- DU THÉÂTRE EN LIMOUSIN AU XVI^e SIÈCLE. — Paris, E. Leroux, 1893, in-8.
- MARTIAL DE BRIVE, Notice biographique et bibliographique. — Tulle, Crauffon, in-8, 1893.
- FRÈRE SEGUIN ET JEANNE D'ARC. — Limoges, M. Barbou, 1893, in-8.
- BIOGRAPHIES LIMOUSINES. — Limoges, V^e Ducourtieux, 1893, in-8.
- NOUVEAU RECUEIL DE BIOGRAPHIES LIMOUSINES. — Limoges V^e Ducourtieux, 1894, in-8.
- SAINT ANTOINE DE PADOUE EN LIMOUSIN, 2^e édition. — *Ibid.*, 1895.
- OBSERVATIONS CRITIQUES A M. L'ABBÉ DUCHESNE SUR LES ORIGINES CHRÉTIENNES DE LA GAULE ET SUR L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL. — *Ibid.*, 1895.
- QUATRIÈME RECUEIL DE BIOGRAPHIES LIMOUSINES. — *Ibid.*, 1896.
- ETUDE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE SUR BERNARD GUIDONIS, évêque DE LODÈVE. — *Ibid.*, 1896.
- TEMPLE DE JUPITER A AUSIAC, suivi d'une observation sur la légende de de saint Martial. — *Ibid.*, 1897.
- DU TITRE DE BOURGEOIS ET DU TITRE DE SIEUR SUIVI D'UN NOM DE FIEF OU DE DOMAINE. — *Ibid.*, 1897, in-8.
- NOTICE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE SUR L'ÉGLISE DE SAINT-LÉONARD DE NOBLAT. — Limoges, Marc Barbou, 1897, in-8.
- PANEGYRIQUE DE SAINT-LÉONARD. — *Ibid.*, 1897, in 8.
- LES ANCIENNES FOIRES DE LIMOGES. — Paris, Haton, 1897, in-8.
- VIE DE SAINT ÉLOI. — Limoges, V^e Ducourtieux, 1897, in-8.
- DU GUESCLIN EN LIMOUSIN. — *Ibid.*, 1898, in-8.
- LES CHEVALIERS DE SAINT MARTIAL. — Limoges, Dumont, 1898, in-8.
- VIE DE SAINT MARTIAL, apôtre de l'Aquitaine. — Limoges, V^e Ducourtieux, 1899, in-18.
- DOM JEAN BIREL, général des Chartreux. — Tulle, Crauffon, 1900, in-8.
- VIE DE SAINT YRIEIX, ses miracles et son culte. — Limoges, V^e Ducourtieux, 1900, in-8.

II. — Mémoires, articles, communications publiés dans divers recueils périodiques

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN. — Champ-Cé et Saint-Georges-Nigremont, 1, 102. — Notice sur le tombeau

de Saint Junien, II, 30. — Chronique : Travaux de la Cathédrale, III, 163. Cathédrale de Limoges : Histoire et description, III, 169. — Lettres inédites d'Innocent III, IV, 140. — Extraits d'un spicilège limousin, IV, 207. — Dissertation sur l'apostolat de Saint Martial, IV, 209; V, 5, 73, 137, 222. — Pierre le Scolastique, VI, 95, 145. — Les trois chevaliers défenseurs de la Cité de Limoges, VIII, 72. — François de Rousiers, IX, 41, 58. — Privilèges de la ville de Saint-Léonard, XIV, 108. — Felix de Verneilh, notice biographique, XV, 5. — L'abbé du Mabaret, XVI, 5. — Le P. Victorin Poullot, XVII, 5. — Eglise de Saint-Junien, XVII, 9. — Rochechouart : Eglise paroissiale, XVII, 16. — Tombeau de Jean de Langeac, XVIII, 32. — Le P. Honoré de Sainte Marie, XVIII, 63. — Le P. Etienne de Petiot, XIX, 31. — Etude historique et littéraire sur Adémar de Chabannes, XXII, 104. — Chronique, XXII, 161. — Diptyque de Flavius Félix, XXII, 200. — Palais de Jocondiac, XXIII, 161. — Testament de Saint Yrieix, XXIII, 174. — Biographies limousines : Jean d'Alesme, Léonard d'Alesme, XXIII, 305. — Le P. Bonaventure de Saint-Amable, XXV, 1. — Pierre de Limoges, XXV, 12. — Jean de Limoges, XXV, 21. — Bulle du pape Marin, en faveur de l'abbaye de Solignac, XXV, 27. — Cathédrale de Limoges, le Jubé, XXVI, 13. — Cathédrale de Limoges : canons d'autel en émail, XXVI, 151. — La vérité sur la mort de Richard Cœur-de-Lion, XXVI, 161. — Supplément au mémoire qui a pour titre : La vérité sur la mort de Richard Cœur-de-Lion, XXVI, 372. — Nécrologie : Mgr Berteaud, évêque de Tulle, XXVII, 194. — Origines chrétiennes de la Gaule, XXVII, 197. — Les Chevaliers Limousins à la première Croisade (1096-1102), XXIX, 5. — Manuscrit inédit des miracles de Saint Martial (xiv^e siècle), XXX, 84. — Tumulus et polissoir de Pressignac (Charente), XXX, 99. — Mémoires sur les statues équestres de Constantin placées dans les églises de l'Ouest de la France, XXXII, 1. — Les ermites du Limousin, XXXIII, 21. — Chasse émaillée de l'église de Bellac, XXXIV, 21. — Origines des noms de lieux en Limousin et provinces limitrophes, XXXIV, 161. — Exposition de Limoges (10 mai-22 août 1886) : L'œuvre de Limoges, XXXV, 237. — La croix de l'église des Cars, XXXV, 279. — L'abbé Vitrac, notice biographique et bibliographique, XXXVI, 1. — Etude historique et bibliographique sur Geoffroy de Vigeois, XXXVI, 135. — Livre des miracles de Saint Martial, texte latin inédit du ix^e siècle, XXXVI, 339. — Roland, sculpture de Notre-Dame de la Règle, XXXVII, 137. — Dom Pradilhon, XXXVII, 287. — L'abbé Oroux, XXXVII, 294. — Les sources de l'histoire des Origines chrétiennes de la Gaule dans Grégoire de Tours, XXXVIII, 10. — Zizim à Bourgneuf et à Rome, XL, 11. — Aimeric Guerrut, archevêque de Lyon, XL, 59. — Etude historique sur l'ancienne vie de Saint Martial, XL, 213. — Etude biographique sur Guillaume Lamy, patriarche de Jérusalem, XL, 515. Les bénédictins de Saint-Maur originaires du Limousin, XL, 644. — Saint Pierre Damien à Limoges, XL, 799. — Biographies limousines : le P. Goudin, l'abbé Goumot, Mathieu Goyran, Salomon Goyran, Elie Jacquet, l'abbé Laire, Fulgence Lamothe, Jacques Merlin, l'abbé Mitraud, François Nicolas de Traslage, Henri de Périère, Jean de Périère, le P. de Périère, Siméon Poillevé, François Roby, Jean Rougerie, l'abbé Tandean, Antoine Valet,

XLI, 84. — Nouveau recueil de biographies limousines : Etienne Audebert, Pierre Audebert, le cardinal Pierre de Bagnac; l'archidiacre Bantardus, le P. Bruno Chassaing, Chouly de Permangle, Jean Choupineau, Claude Durand, Pierre Fouscheri, Pascal Hugonot, François Irat, Léonard L'Hardy, Léonard du Lérès, Mallebay de la Motte, Jean Mautas, Michel Mercier, Jérôme Mercier, Hilaire Monlouis, Joseph du Monteil, Léonard Nanche, Jean Pinchaud, le P. Timothée Pouyade, Léonard Puybéby, Jean-Baptiste Roby, le P. Sénemaud, Pierre Valade, XLII, 138. — Observations critiques à M. l'abbé Duchesne sur les origines chrétiennes de la Gaule et sur l'apostolat de saint Martial, XLIII, 125. — Biographies limousines : Labiche de Reignefort, Joseph Chalard, Pierre Talois, Martial Gallicher, Jean de Mallevaux, évêque d'Aulone, XLIII, 331. — Cinquantenaire de la Société archéologique et historique du Limousin : Discours de la séance d'ouverture (15 juin 1895), XLIV, xxxii; Toast au banquet du 17 juin, XLIV, lxx. — Etude biographique et bibliographique sur Bernard Guidonis, évêque de Lodève, XLV, 5. — Temple de Juplter à Ausiac, suivi d'une observation sur la légende de Saint Martial, XLV, 309. — Du titre de bourgeois et du titre de sieur, suivi d'un nom de fief ou de domaine, XLV, 267. — Visite à Sazeirac, XLV, 385. — Vie de Saint Eloi, XLVI, 7. — Du Guesclin en Limousin, XLVII, 16. — Vie de Saint Yrieix, XLIX, 88.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS DE TULLE (1). — Pierre de Limoges, année 1880, 2^e livr., p. 149. — Le P. Solier, de Brive, 1887, 3^e livr., p. 373. — Martial de Brive, 1889, 1^{re} livr., p. 5; 3^e livr., p. 370; 4^e livr., p. 520; 1890, 4^e livr., p. 415; 1893, 1^{re} livr., p. 27. — Epitaphes de Boson et de Gaubert, dans l'église d'Uzerche, 1894, 3^e livr., p. 291. — Le siège d'Ussel (1371), 1898, 2^e livr., p. 191. — Jean Birel, 1899, 4^e livr., p. 447.

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA DORDOGNE, à Périgueux. — M. Félix de Verneilh, 1864, t. XXV, p. 719.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PERIGORD. — Sur la sépulture du Cardinal de Talleyrand, 1875, t. II, p. 121. — Epitaphe d'un cardinal français à Rome, 1876, t. III, p. 35.

LA SEMAINE RELIGIEUSE DE LIMOGES (2). — Tome II. — P. 134, Dom Léonard de Massiot. — 161, Eglise de Saint-Martial à Venise. — 213, Abbaye de Boubon. — 260, Les évêques de Limoges, Tulle, Angoulême, à Saint-Léonard. — 306, Saint Victurnien, confesseur. — 314, Saint-Martin de Corbie. — 322, Champagnac. — 330, Saint Théobald, confesseur. — 332, Félix de Verneilh (nécrologie). — 353, Saint Gaucher d'Aureil, confesseur.

(1) M. Arbellot n'a donné aucun article au *Bulletin de la Société scientifique et historique de Brive*, non plus qu'à celui de la Société des sciences naturelles de la Creuse.

(2) Nous devons ce relevé à l'obligeance de notre excellent confrère, M. le chanoine André Lecler.

— 381, Présentation de la Sainte Vierge. — 406, Saint Eloi, confesseur-pontife (suit au tome IV, p. 309).

Tome III. — P. 18, Gorre. — 31, Milhaguet. — 243, L'Angelus. — 247, Mission et jubilé, à Rochechouart. — 267, Consécration du samedi à la Sainte Vierge. — 371, Relique de la vraie croix de la Cathédrale de Limoges. — 433, Hymnes à saint Martial. — 475, Le Rosaire. — 518, Inscription de la boule du clocher de Saint-Pierre. — 543, Abbaye de Beuil. — 569, Le P. Antoine Goudin. — 603, Saint Marien, ermite.

Tome IV. — P. 16, L'abbé Oroux. — 43, La fuite en Egypte. — 73, La chapelle de Sainte-Valérie, à la cathédrale. — 100, Ambazac. — 146, Eglise du Chalar. — 170, Eglise de Saint-Martial, en Palestine. — 204, Dom Jean Colomb. — 219, Saint Martial à Rome. — 251, *Ave, maris stella*. — 263, Le cardinal Pierre de La Chapelle-Taillefer. — 290, Epitaphe du cardinal Pierre de La Chapelle-Taillefer. — 357, Le *Salve Regina*. — 370, Tropes sur Saint Martial. — 438, Dom Maurice Poncet. — 467, Pierre de Saint-Martial. — 475, Jean Rougerie.

Tome V. — P. 88, L'abbé Tandeau de Marsac. — 107, L'abbé Gabriel Tandeau de Marsac. — 147, Rochechouart. Eglise paroissiale. — 191, Maisonnais. — 285, Eglise de Saint-Junien. — 599, Chéronnac.

Tome VI. — P. 9, Joseph du Monteil. — 38, Monastère de l'Artige. — 70, Saint-Hilaire-Bonneval. — 83, Saint-Bonnet-la-Rivière. — 117, Videix. — 130, Epitaphe de Pierre Audebert. — 179, Autel de Saint Martial, à Saint-Pierre de Rome. — 190, Abbaye de Saint-Augustin, à Limoges. — 214, Le cardinal Pierre de Bagnac. — 249, Couvent des Allois, à Limoges. — 249, Le P. Senemaud. — 256, Prose de la Pentecôte : *Veni, Sancte Spiritus*. — 548, Jean de Langeac.

Tome VII. — P. 80, Cathédrale de Limoges. 3^e chapelle. — 105, Pierre Fouscheri. — 237, Une ancienne prose de Saint Martial. — 327, Jean Adam. — 336, Bruno Chassaign. — 371, L'épouse de Pilate. — 407, Jacques Merlin. — 434, Abbaye de Saint-Augustin de Limoges. — 454, Claude Durand. — 472, Jean Mautas. — 475, Saint Ferréol, évêque de Limoges. — 494, Vayres. — 520, Léonard Nauche. — 517, Oradour-sur-Vayres. — 531, Le P. Hilaire Monlouis. — 536, Le tombeau de Rhotilde. — 581, Reliques de Saint Alpinien.

Tome VIII. — P. 10, Vie de Saint Yrieix, abbé d'Attanum, en Limousin.

Tome IX. — P. 251, Aggéric, évêque de Limoges.

Tome XI. — P. 97, Saint Martial à Rome. — 324, Grand-Séminaire, Abbaye de La Règle. — 378, Rempnat. — 378, Chéronnac. — 444, Couvent de la Visitation. Saint-André. Petits-Carmes. — 601, Eglise des Salles-Lavauguyon. — 729, L'abbé Goumot.

Tome XII. — P. 174, Pierre de Limoges. — 190, Le P. Timothée Pouyade. — 222, Pierre Valade. — 305, Jean de Limoges. — 334, Tombeau de Bernard Brun. — 400, Raynaud de La Porte, évêque de Limoges. — 419, Epitaphe du chanoine Lajasse. — 428, Guérison extraordinaire de M^{lle} Dureyceix. — 456, Pèlerinage du diocèse à N. D. de Lourdes. — 579,

Epitaphe de Pierre de Soubrebost. — 593, Testament de Saint Yrieix (suite de la Vie du saint).

Tome XIII. — P. 384, Pèlerinage de Paray-le-Monial.

Tome XIV. — P. 397, Ostensions de Saint-Junien.

Tome XV. — P. 359, Chapelle de l'Ange-gardien, Cathédrale de Limoges. — 378, Chapelle du Naveix. — 386, Anagramme à Pie IX. — 390, Chapelle de Sainte-Germaine, Cathédrale de Limoges. — 410, Troisième chapelle de l'abside. — 423, Vie du bienheureux Geoffroy, par M. Tenant de la Tour. — 436, Prose en l'honneur de Saint Martial. — 472, Consécration de l'église de Saint-Martial de Noblac. — 507, Jean Rigaud. — 609, Vie de Saint Gaultier, abbé de Lesterps, par M. l'abbé Rougerie. — 643, Bénédiction de la chapelle du château de Brignac. — 659, Le Jubé de la Cathédrale. — 766, Prose de Saint Martial. — 773, Saint Gaucher d'Aureil. — 794, Canons d'autel en émail, Cathédrale de Limoges. — 805, Prose en l'honneur de Saint Martial. — 821, Le pape Urbain II à Limoges. — 844, Livre des miracles de Saint Martial. — 856, Chapelle de l'archiconfrérie, Cathédrale de Limoges.

Tome XVI. — P. 53, Prose en l'honneur de Saint Yrieix. — 73, Le roi Eudes à Limoges. — 89, Le meurtrier de Richard Cœur-de-Lion. — 194, Saint Yrieix : miracles opérés après sa mort. — 238, Mort de Richard Cœur-de-Lion. — 285, Mort de Saint Etienne de Muret. — 358, Notre Dame du Pont, à Saint-Junien. — 422, Pèlerinage à Notre Dame du Pont. — 694, Claude Durand. — 716, L'archidiacre Bantardus. — 776, *Veni Creator Spiritus*. — 827, L'abbé Laire. — 847, Dom François Deschamps. — 882, Jean Choupineau.

Tome XVII. — P. 22, Biographie du P. Rouard de Card. — 581, Saint Antoine de Padoue en Limousin. — 784, Mallebay de la Mothe. — 513, (Bull. de l'œuvre de la Cathédrale), Clocher de la Cathédrale.

Tome XVIII. — P. 290, Consécration de l'église de Saint-Yrieix. — 786, Jérôme Mercier. — 810, Pascal Hugonot. — 829, Bréviaire limousin imprimé en 1493. — 849, Léonard Puybéby. — 849, Léonard L'Hardy. — 873, Jean-Baptiste Roby. — 902, François Roby. — 949, Jean de Périère. — 968, Henri de Périère. — 969, Jean de Périère. — 996, Fulgence Lamothe. — 1018, Michel Mercier. — 1019, Hilaire Monlouis. — 1042, L'abbé Tandeau.

Tome XIX. — P. 18, Elie Jacquet. — 104, François Nicolas de Traslage. — 35, Clocher de Saint-Léonard. — 322, Gabriel Ruben. — 580, Pèlerinage de Châteauponsac. — 656, Etienne Audebert. — 1168, Antoine Valet.

Tome XX. — 86, Chapelle de N.-D. des Malades, Cathédrale. — 155, Le petit enfant d'Ambazac. — 286, Chapelle du Sacré-Cœur, Cathédrale. — 455, Chapelle de Sainte-Valérie. — 536, Cathédrale de Limoges. Description. — 648, Le monument, Cathédrale. — 672, Chapelle des Fontsbaptismaux. — 890, Pèlerinage de N.-D. de Lourdes.

Tome XXI. — P. 499, Les Saints du diocèse de Limoges. — 1066, Noces d'or de M. le curé de Saint-Pierre.

Tome XXII. — P. 16, Une enfant de Marie : Marie-Blanche Baillet. — 165, Jacques Pinchaud. — 288, François Irat. — 994, Chasse émaillée de Bellac. — 1049, Le lieu de naissance de saint Wast.

Tome XXIII. — P. 15, La fête des Rois à la cathédrale de Limoges. — 360, Visite aux lieux saints, par l'abbé Amodru. — 452, Les pèlerins Hollandais à Limoges. — 1087, L'abbé Vitrac.

Tome XXIV. — P. 395, Pierre André. — 526, Le lieu de naissance de saint Wast. — 879, Missel ou Bénédictionnaire manuscrit du séminaire de Limoges.

Tome XXVI. — P. 53, L'Enfant-Jésus au milieu des docteurs. — 101, Croix-reliquaire de l'église des Cars. — 481, Siméon Poillevé. — 1017, Joseph Chalard.

Tome XXVII. — P. 325, Saint Baussange. — 1011, Saint Rorice l'ancien, évêque de Limoges.

Tome XXVIII. — P. 336, Les disciples d'Emmaüs. — 1070, Autel de Saint-Martial à Saint-Pierre-de-Rome.

Tome XXIX. — P. 123, Un mensonge historique. — 512, L'ancienne vie de saint Martial. — 723, Saint Bernard. — 1114, Trois hymnes en l'honneur de saint Basle. — 1189, Exotius, évêque de Limoges. — 1224, Peyrilhac : Bardou de Brun.

Tome XXX. — P. 235, Valeur historique ou traditionnelles des légendes des premiers évêques. — 335, Martyrs et confesseurs de la foi (article bibliographique). — 390, *Regina cœli*. — 490, Les Vierges prophétesses. — 798, Origines chrétiennes de la Gaule : Saint Eutrope. Sainte Trophime. — 912, Dom Joseph Duclou. — 915, Dom Léonard Duclou. — 1018, Saint Martial à Ausiac. — 1154, Dom Léonard de Massiot.

Tome XXXI. — P. 301, Jeanne d'Arc et frère Seguin. — 578, Illustres plagiaires. — 602, Saint Martial à Rome. — 707, Origines chrétiennes de la Gaule (1^{er} article). — 913, Concile de Beauvais. — 1092, Théâtre chrétien en Limousin au xvi^e siècle.

Tome XXXII. — P. 52, Chouly de Permangle. — 152, Le présent le plus agréable à Dieu, parabole. — 177, Bardou de Brun. Ses ouvrages. — 316, Léonard du Lérès. — 356, La plus ancienne vie de saint Martial. — 381, Réponse de M. Arbellot à M. l'abbé Duchesne. — 396, Réponse à M. l'abbé Duchesne. — 412, La Fête-Dieu. — 519, L'apôtre saint-Martial. — 559, Origines chrétiennes de la Gaule : Saint Martial (1^{er} article). — 600, Saint-Ignace de Loyola. — 635, Origines chrétiennes de la Gaule. Saint Martial (2^e article). — 676, Origines chrétiennes de la Gaule. Saint Martial (3^e article). — 684, Décollation de saint Jean-Baptiste. — 909, Pensée des Morts. — 1074, Vie de saint Martial par Aurélien.

Tome XXXIII. — P. 29, Fuite en Egypte. — 243, Labiche de Reignefort. — 303, Le chanoine Tandau de Marsac. — 328, Un manuscrit d'Adémar. — 455, Apostolat de Saint-Martial. Vie de saint Déicole. — 604, Carnot et Lamennais. — 636, Bibliographie : Apostolat de saint Martial. — 882, Pierre Talois. — 1011, Martial Gallicher.

Tome XXXIV. — P. 229 bis et 249, Le culte des saints de France, par

l'abbé Haghe. — 257, Saint Martial à Rome. — 299, Leggenda di S. Marziale. — 466, M. le chanoine Thézard. — 486, Discours de Léon XIII aux pèlerins de Limoges. — 581, M. G. Tandeau de Marsac, nécrologie. — 1187, Les Origines des Eglises et les Fastes épiscopaux. — 1272, Saint Pardoux de Guéret et Lantaire, comte de Limoges. — 1314, Saint-Léonard. L'église.

Tome XXXV. — P. 174, L'église de saint Léonard. — 304, Ancienne vie de saint Martial. — 586, Panégyrique de Saint-Léonard. — 655, Saint-Léonard. Pèlerinage de Limoges. — 684, Saint-Junien. — 938, Anciennes foires de Limoges. — 1123, Restauration de la chapelle de Sainte-Croix, à la Cathédrale. — 1452, Saint Martial des Ardents. — 1486, Séquence en l'honneur de saint Martial des Ardents. — 1568, Sainte Valérie.

Tome XXXVI. — P. 56, Séquence de saint Martial. — 782, Les chevaliers de Saint-Martial. — 870, Saint-Vincent-de-Paul. — 1062, Neuvaine en l'honneur de saint Martial. — 1127, Culte de saint Martial en Espagne. — 1287, Sainte Thérèse. — 1446, Saint Martial, apôtre de Limoges, par Mgr Bellet. — 1645, Vision de Noël.

Tome XXXVII. — P. 121, Cantique à la Vierge, xv^e siècle. — 583, Les archiprêtres de l'ancien diocèse de Limoges, par M. Deloche. — 679, Dévotion au Sacré-Cœur. — 1527, Etienne de Salagnac.

Tome XXXVIII. — P. 270, Le P. Joseph Roux. — 416, 762, Les principales reliques de la Vraie Croix. — 575, Vie de saint Yrieix. — 732, Trois sacristes Limousins : Jean de Limoges, Pierre Ammalius, Pierre Assalbit. — 878, Jean Rigault et la Vie de saint Antoine de Padoue.

BULLETIN MONUMENTAL publié par la Société française d'archéologie. — Tome XIII (tome III de la 2^e série), 1847, p. 610, le Tombeau de saint Junien ; p. 651, Dalle funéraire de Martial Formier, à Saint-Junien. — Tome XXVII (tome VII de la 3^e série), 1861, p. 656, Visite du Congrès scientifique au musée lapidaire de Bordeaux. — Tome XXVIII (tome VIII de la 3^e série), 1862, p. 297, Fouilles de Chassenon. — Tome XXXI (tome I de la 4^e série), 1863, p. 207, Mort de M. l'abbé Roy-Pierrefitte ; p. 604, Inscriptions et reliques trouvées dans la boule du clocher de Saint-Pierre de Limoges. — Tome XXXII (tome II de la 4^e série), 1866, p. 175, Chapelle de Sainte-Valérie dans la cathédrale de Limoges. — Tome XXXIII (tome III de la 4^e série), 1867, p. 809, L'église de Saint-Junien. — Tome XXXIV (tome IV de la 4^e série), 1868, p. 407, Rochechouart et ses monuments.

III. — Contribution à divers ouvrages collectifs.

LA LYRE CHRÉTIENNE DU XIX^e SIÈCLE, ou recueil de poésies religieuses contemporaines : (Limoges, P. Durand et C^{ie} ; Paris, Debécourt et Duprat, 1842, in-8^o). Les deux colombes du cimetière, p. 235 ; Le départ d'un ange, p. 240 ; La mère du chevalier, p. 244 ; L'Hermitte et le Pèlerin, p. 250. (Ces morceaux sont anonymes).

FELLETIN, poésies d'un Collège chrétien de 1846 à 1853, recueillies par M. l'abbé H. Delor. (Paris, Ch. Douuiol, et Limoges, Leblanc, 1854, in-48). L'Hermite et le Pèlerin, p. 9 ; Loger les pèlerins, p. 16 ; Grand congé de M. le supérieur : deux ascensions au mât de cocagne, p. 87 ; Couplets à M. l'abbé Cohadon, p. 117 ; Prophétie de Merlin, p. 142 ; Distribution des prix : souvenir et espérance, p. 147 ; Chanson à M. l'abbé Brunet, p. 165 ; A Villefort, p. 304. (Ces morceaux ne portent pas le nom de l'auteur).

ALBUM HISTORIQUE ET PITTORESQUE DE LA CREUSE, publié par P. Langlade. (Aubusson, V^e Bouyet, 1847), p. 41, Felletin.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE, séances générales tenues en 1847. Caen, 1848, p. 425, Note sur la chapelle de Notre-Dame, à Saint-Junien.

CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE, 26^e session, tenue à Limoges au mois de septembre 1859 (Paris, Derache, et Limoges, Chapoulaud, 1860). Carte géographique du Limousin, période gallo-romaine, II, 130. — Documents inédits sur l'apostolat de saint Martial, et antiquité des églises de France, II, 136. — Tombeau de Bernard Brun, II, 369.

ASSISES SCIENTIFIQUES DE LIMOGES (Institut des provinces de France). (Limoges, Chapoulaud frères, 1867), p. 56, Rorice l'ancien ; p. 76, Ermites du Limousin.

RÉCITS DE L'HISTOIRE DU LIMOUSIN publiés par la Société archéologique et historique du Limousin, avec le concours de membres des Sociétés savantes des trois départements limousins. (Limoges, Marc Barbou et C^{ie}, 1885, in-8°). Chapitres rédigés par M. Arbellot : II. Saint Martial et le Christianisme en Limousin, p. 23 ; VI. Incursions des Normands, p. 81 ; IX. Les Limousins aux Croisades, p. 121 ; XIII. Mort de Richard Cœur-de-Lion, p. 179.

BIBLIOGRAPHIE

Le Massif central. Histoire d'une région de la France,
par Alfred Leroux. — Paris, Emile Bouillon, 1898.
3 volumes in-8°.

L'œuvre, déjà considérable, de M. Alfred Leroux, vient de s'augmenter d'un livre important, dont l'intérêt, au point de vue de l'histoire générale de la France, apparaît dès les premières pages.

Une conception originale, un cadre large et bien rempli, des aperçus aussi variés qu'ingénieux, une quantité énorme de renseignements clairs, substantiels, topiques, bien classés, bien présentés, recommandent cet ouvrage à l'attention du public : il est le fruit d'un long labeur et montre à l'œuvre un esprit chercheur et méthodique à la fois, curieux d'atteindre le fond des choses, alerte à relier entre elles les informations recueillies de tous côtés, apte à en dégager, par la comparaison et la réflexion, tout l'apport qu'elles peuvent fournir à la science de l'histoire.

Prendre pour cadre historique, non un règne, une dynastie, ou une période chronologique quelconque, non une agglomération de territoires soudés l'un à l'autre par une crise soudaine du choc des peuples ou par la succession parfois si illogique à nos yeux et si capricieuse des événements, circonscrite par des limites absolument arbitraires et dont une bataille ou une convention diplomatique peut changer à tout instant les limites, — mais une région géographique, ou pour parler mieux, une unité topographique, une masse naturelle, constituée par les mêmes éléments géologiques, sous un climat sensiblement le même, se distinguant par la disposition de son système orographique, l'abondance et la distribution de ses eaux, ses produits minéralogiques et agricoles, sa faune, les caractères ethniques particuliers à sa population; rechercher et constater l'influence de la constitution du sol, du climat, des ressources de toute espèce du pays sur les diverses peuplades qui s'y sont successivement établies; déterminer les relations de ces peuplades entre elles, la nature et la proportion des éléments que chacune a fournis à la population actuelle; mesurer et caractériser l'action

que les événements politiques ont, au cours des diverses périodes de l'histoire, exercée sur les habitants de cette région, et par contre celle que la nature spéciale et la conformation de cette contrée, le tempérament et les mœurs de ses habitants, les évolutions survenues dans leur état social et politique ont eue sur les faits extérieurs, voilà un programme général qui devait sourire à un esprit aussi ouvert et aussi précis à la fois que celui du laborieux et savant archiviste de la Haute-Vienne. Ce programme, M. Leroux a voulu l'appliquer à l'ensemble de reliefs naturels longtemps désignés sous l'appellation assez impropre de « Plateau Central ». Quelques écrivains ont préféré à cette dénomination celle, plus juste à tous égards, de « Massif central » et mieux encore de « Massif intérieur ». C'est celle qu'a adoptée M. Leroux.

On ne peut condenser en quelques pages la substance d'un tel ouvrage, et nous ne saurions donner une idée de son contenu autrement qu'en énumérant ses grandes divisions. Les tableaux que l'auteur fait passer devant nos yeux sont larges, remplis néanmoins de détails bien nets, qui jouent le rôle des cotes et de certains signes topographiques sur nos grandes cartes de géographie : ils donnent la proportion réelle, arrêtent le regard et l'esprit, permettent des rapprochements pleins d'intérêt, donnent lieu parfois à des constatations inattendues.

Après une introduction géographique et ethnographique des plus substantielles, déjà connue des lecteurs de notre *Bulletin*, puisque M. Leroux a permis à la Société archéologique du Limousin de l'y publier en 1894, l'auteur étudie ce qu'il appelle très justement les « cadres de la vie publique » des populations qui ont successivement occupé le Massif central : tribus, peuplades, confédérations, groupements de toute sorte, provinces, circonscriptions ecclésiastiques, comtés, fiefs et seigneuries, domaines divers, grandes divisions judiciaires, fiscales, administratives. Il entre ensuite dans le détail des multiples institutions qui, depuis le commencement de notre période historique jusqu'à ce jour, ont fonctionné dans la région : pouvoirs de toute nature, juridictions, fonctions de gouvernement, d'administration, de finance, de police, de défense ; il note les divers centres politiques, religieux, judiciaires, fiscaux, et autres qui ont rayonné sur le pays, cherche à rendre compte de l'importance respective de chacun, de ses éléments de vitalité, de son action, de son histoire à travers les siècles.

Mais ce n'est encore là que le tableau des manifestations de la vie publique, et M. Leroux n'a jusqu'ici envisagé qu'un côté, le plus superficiel malgré son importance, de la condition des habitants du Massif. Il aborde à présent l'état économique des popula-

tions et étudie les ressources diverses que leur fournit le sol, l'état général des cultures, l'importance et la valeur de leurs produits, le développement de l'élevage, fait connaître l'histoire sommaire des voies de communication et indique les grands courants qui se sont établis à certaines époques dans les relations des diverses parties du Massif entre elles d'abord, avec les provinces voisines, l'ensemble du royaume et l'étranger ensuite. A grands traits, il esquisse l'histoire de l'industrie et du commerce, et rencontre, auprès des rapports créés par les intérêts, ceux résultant du mouvement des idées et s'inspirant d'un ordre de besoins ou d'aspirations plus élevé.

Nous voici arrivés au chapitre des croyances, des coutumes, des mœurs. Il est assurément un des plus intéressants de l'ouvrage. Nous ne pouvons toutefois souscrire à certaines formules, opinions ou doctrines que nous y trouvons émises : M. Leroux touche à un grand nombre de sujets et formule souvent des avis qui lui appartiennent en propre, tout au moins qui ne sont pas ceux de tout le monde. Il faut le féliciter de l'originalité et de la liberté de ses jugements, mais il nous sera permis de faire nos réserves sur quelques-uns.

De même relevons-nous dans le chapitre que nous venons d'indiquer, et les suivants, quelques erreurs matérielles, ayant trait à des détails d'ailleurs sans grande importance. Citons en deux ou trois : l'interrogateur limousin de Jeanne d'Arc, Seguin, était un religieux dominicain et non un chanoine de Saint-Junien ; le château de Bort, près Limoges, n'a aucun titre à figurer, auprès de Châluset, parmi les forteresses féodales du moyen âge ; l'*Histoire de saint Martial*, du carme Bonaventure de Saint-Amable, se compose de trois, non de deux volumes ; l'origine des confréries méridionales de pénitents remonte au XIII^e, non au XV^e siècle. On ne peut enfin ranger les exploits du légendaire Burgou dans l'arrondissement de Rochecouart et dans les cantons voisins, au nombre des crimes notables et des procès dramatiques les plus saillants de la région à notre époque, et rapprocher de l'assassinat de Fualdès, de l'empoisonnement de Lafarge, les vols de poules, les cambriolages de commodes et autres tours du voleur rural et de sa bande. Burgou commit peu de délits plus graves et n'eut pas un meurtre à son bilan.

Nous souscrivons volontiers, au surplus, à maints jugements de l'auteur du *Massif central*. Oui, les mœurs n'avaient pas subi, au moyen âge, l'empreinte de l'idée chrétienne d'une façon aussi complète et aussi générale qu'on se plairait à le croire. Oui, la grossièreté et la violence se montrent souvent aux époques en apparence les plus civilisées. Oui, la conscience humaine a ses oscillations ou plutôt subit une évolution qui lui fait porter des

jugements très différents sur un événement ou une situation suivant les époques... Mais n'oublions pas que nous avons ici à donner un aperçu général de l'ouvrage et non à examiner les idées ou les doctrines émises par l'auteur au cours de sa longue et ingénieuse étude. Ajoutons ici toutefois que M. Leroux eût pu s'étendre un peu plus sur les croyances et les pratiques superstitieuses particulières au Massif central. Elles méritaient assurément son attention, — plus que cela : son étude.

Le lecteur passe ensuite à une des divisions capitales de l'ouvrage : l'histoire des arts, des sciences et de la littérature. Cet important chapitre est précédé d'une étude sur le langage, dans laquelle on trouve de précieuses indications philologiques et cette constatation que sept idiomes différents ont été en usage dans le Massif. L'auteur, passant en revue les édifices qui subsistent des diverses époques, établit la prédominance au Moyen âge du style auvergnat dans l'architecture de la région ; il note l'activité et la réputation des ateliers d'orfèvrerie et d'émaillerie de Limoges, puis consacre quelques pages à la littérature et à cette brillante floraison de poésie en langue provençale qui s'arrête brusquement au treizième siècle. Il constate le rôle important, dans l'ordre intellectuel, de plusieurs des grandes abbayes de la région : Moissac, la Chaise-Dieu, Aurillac ; mais l'influence du monastère de Saint-Martial lui paraît avoir été plus large et plus persistante que celle d'aucun autre centre de même nature. Aucun foyer d'études ecclésiastiques n'a eu un plus puissant rayonnement dans la région ; aucune maison n'a fourni à l'histoire et à la chronique un contingent de travaux comparable ; aucun sanctuaire n'a été l'objet, de la part des grands comme des foules, d'une aussi constante vénération. Aussi M. Leroux, rapprochant ces faits du développement poétique dont le Limousin a été pendant près de deux siècles le théâtre, de la quantité de monastères et de chapitres qui y fleurirent, de l'activité de la vie communale dans quelques villes, enfin de la prépondérance prise dans l'Eglise, au quatorzième siècle, par une brillante génération issue du Limousin, est-il amené à conclure que cette province a été le foyer principal de la civilisation générale dans le Massif au moyen âge.

Mais elle n'a pas, malgré l'éclat que jeta pendant un siècle (1500 à 1600) l'émaillerie peinte de Limoges, conservé ce rôle dans les temps modernes. D'autres contrées l'ont devancée par une participation plus active au mouvement des esprits, la création d'établissements d'enseignement supérieur, des progrès plus rapides dans l'instruction, plus de succès dans la culture des arts, des sciences et des lettres. M. Leroux estime que le foyer intellectuel du Massif serait

•

aujourd'hui, et depuis plusieurs siècles, transféré à Clermont-Ferrand. Telle est la conclusion du chapitre consacré à la culture intellectuelle à partir de la fin du quinzième siècle.

L'état social est en quelque sorte la résultante de toutes les activités dont M. Leroux nous a fait suivre successivement les multiples manifestations. L'auteur consacre deux chapitres à étudier, dans la région envisagée par lui, les groupements humains, leurs formes, les conditions de leur existence, la constitution de la propriété, les diverses modalités qu'elle affecte, l'exploitation des biens, les améliorations qui se sont introduites dans l'état de la société et celui de l'individu par l'effet du mouvement des idées et du progrès des sciences ; il résume les conquêtes qui ont été le prix de la lutte de la société et de l'individu contre les ennemis les plus terribles de l'homme : l'oppression, la misère, l'ignorance, le libertinage. Hélas ! dans toutes ces voies, que de chemin reste à faire, mais aussi quelle route a parcourue l'humanité et comment ne pas être encouragé et réconforté par les résultats obtenus jusqu'ici ?

Après avoir essayé de peindre à grands traits les principaux événements historiques dont le Massif a été le théâtre, d'esquisser le rôle des hommes qui se sont élevés le plus haut au-dessus de leurs contemporains et d'en donner une liste en les groupant ; de traduire enfin l'aspect spécial des diverses provinces et de dégager leur caractéristique respective, M. Leroux termine son livre par un aperçu synthétique dans lequel il résume l'ouvrage et cherche à déterminer la place du Massif intérieur dans l'histoire générale de France ; il énonce en quelques mots précis ce qu'y voient le géographe, l'ethnologue, l'agriculteur, l'industriel, le marchand, l'économiste, le militaire, etc. Le Massif s'est surtout affirmé dans l'histoire par la domination des Arvernes et leur prospérité ; plus tard par l'activité intellectuelle, morale, artistique et industrielle des Limousins ; enfin, depuis le seizième siècle, par le renouveau de la prédominance de l'Auvergne, où l'auteur reconnaît et constate un ensemble « de connaissances, de traditions, d'efforts et de vertus » constituant en sa faveur une véritable supériorité sur les autres provinces du groupe.

Des critiques, qui semblent avoir pris une connaissance imparfaite de l'ouvrage de M. Leroux, lui ont reproché d'avoir, pour augmenter l'intérêt de son travail ou plutôt pour corroborer une idée préconçue, attribué à l'histoire politique du Massif une unité contre laquelle protestent certaines constatations de son livre même. Rien n'est moins justifié que cette imputation. Dans sa préface, l'auteur, qui l'avait sans doute prévue, tient au contraire à faire

remarquer au lecteur qu'au cours des diverses périodes du passé, l'unité politique a presque toujours manqué aux populations de cette région ; que fort peu des hommes supérieurs nés sur son territoire ont exercé leur action sur place, et qu'aucun « grand pouvoir », sauf peut-être celui des Arvernes avant César et celui des ducs de Bourbon au xv^e siècle, ne s'y est fixé et maintenu. On ne peut dénoncer plus nettement le défaut d'unité politique dans le Massif et se mieux défendre d'avance d'avoir voulu soutenir une thèse, alors qu'on a entendu seulement étudier un sujet nouveau.

Toutefois, il nous paraît assez vraisemblable que M. Leroux a pu, en arrêtant le choix de son sujet et en commençant son travail, se faire quelques illusions à cet égard et se flatter qu'en approfondissant l'étude des diverses parties du Massif, il découvrirait entre elles, dans leurs éléments constitutifs et dans le cours de leur histoire, plus de rapports communs, des rapprochements plus constants, des liens plus visibles et plus étroits, une homogénéité plus grande, bref une plus réelle unité. Mais, avec une sincérité parfaite, l'auteur a donné les résultats de la large et scrupuleuse enquête qu'il avait instituée, bien qu'ils ne confirmassent pas tout à fait sa première vue de cette vaste monographie ; il n'a nullement tenté, et il faut l'en féliciter, de forcer le sens de certaines constatations pour appuyer la thèse qui avait pu un moment se présenter à son esprit et qu'il s'est du reste bien gardé, nous le répétons, de formuler. Il est permis de croire que M. Leroux a éprouvé, parvenu à un certain point de son œuvre, une sorte de déception en constatant que son sujet ne lui fournissait pas des éléments assez concordants et assez distincts à la fois pour lui permettre de donner à l'image historique de l'ensemble du Massif le relief qu'il eût souhaité. Il n'en est pas moins vrai que si le tableau dans son ensemble n'a pas la cohésion et tout le « fondu » qu'eût pu atteindre l'étude d'une unité topographique plus nettement délimitée par la nature que le Massif central, et dont la population n'eût pas été entraînée par des courants si divers, cette œuvre, si consciencieusement et si remarquablement élaborée, si pleine de faits et de documents, si riche en aperçus ingénieux, en observations sagaces, en rapprochements suggestifs, en considérations neuves et variées, si bien ordonnée, si bien pensée, si bien écrite, doit être signalée comme une des plus importantes et une des plus recommandables qui aient paru depuis cinquante ans sur l'histoire de la région du Centre.

Louis GUIBERT.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU 30 JANVIER 1900

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. le chanoine Arbellot, Emile Hervy, l'abbé Lecler, Aubert-Berger, Courtot, Fray-Fournier; Edouard Hersant, Camille Marbouty, Ruchaud, de Sailly, Savodin, de Vandière de Vitrac et Louis Guibert, secrétaire, remplaçant M. Camille Jouhanneau, qui s'est excusé de ne pouvoir assister à la réunion.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal, M. le président énumère les livres et publications reçus par la Société depuis la dernière séance : Il mentionne en particulier deux volumes offerts par M. Ducourtieux et édités par lui : l'*Almanach limousin pour la Haute-Vienne*, année 1900, et les *Poésies complètes de l'abbé Richard*. Les œuvres de l'ancien principal du collège d'Eymoutiers comprennent beaucoup de pièces en vers français, en général assez médiocres. Les pièces patoises, de meilleure venue et d'un ton moins banal, sont accompagnées de la traduction littérale en français. On sait que plusieurs de ces morceaux sont restés célèbres dans notre pays ; *Lou Roumivage de Liénou*, notamment, et quelques chansons, ne manquent ni de grâce ni d'esprit. Quant à l'*Almanach*, sa quarante-deuxième année n'est en rien inférieure aux précédentes : il renferme un certain nombre d'articles relatifs à l'histoire de la province et que tout le monde lira avec intérêt.

M. le président appelle l'attention sur un mémoire d'une certaine valeur concernant les *noms de lieux Romains en France et à l'étranger*, par le docteur Meynier et publié dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*; et sur le compte rendu d'une *Excursion à Bort et à Condat*, qui a paru dans la *Revue scientifique du Limousin*.

A signaler encore, parmi les livraisons récemment publiées, un numéro du *Bibliophile Limousin* renfermant, avec divers articles ou extraits critiques, des recherches très intéressantes sur des *Curiosités de bibliographie limousine* et une notice sur les Betoulle, imprimeurs à Guéret, qu'accompagne la reproduction de quelques clichés d'ornementation, frontispices, emblèmes, etc.

M. Guibert fait passer devant les yeux de ses confrères deux fins et jolis dessins de M. Courtot reproduisant des vues du théâtre et du palais de Duratius, d'après des croquis à la plume datés de 1593 et conservés au siècle dernier dans le monastère des Feuillants, où le comédien-archéologue Beaumesnil en prit des copies. Ces copies sont aujourd'hui la propriété de M. Paul Mariaux.

M. Guibert renouvelle à cette occasion l'appel qu'il a déjà adressé à tous les possesseurs de dessins, estampes, photographies représentant des vues ou des monuments du Limousin, en faveur des collections de la Bibliothèque nationale.

Sont présentés, en qualité de membres titulaires :

M. Emile Arbellot, négociant, avenue des Bénédictins, 31, par MM. le chanoine Arbellot et Hersant ;

M. Prosper Arbellot, cours Jourdan, 4, par les mêmes ;

M. Eugène Fougères, directeur d'assurances, avenue Garibaldi, 2 bis, par MM. Marbouty et Guibert.

Une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique annonce que le congrès annuel des Sociétés savantes se tiendra, en 1900, à Paris, du 5 au 8 juin.

Sur la proposition de M. Guibert, il est décidé que la Société échangera son *Bulletin* avec la revue : *Lemouzi*.

M. l'abbé LECLER donne communication d'une lettre de M. le curé de Saint-Méard, qui a trouvé dans sa sacristie les restes d'un bras-reliquaire en bois, renfermant un ossement avec l'inscription : *Brachium sancti Blasii martiris*, dont les caractères paraissent appartenir à la fin du quinzième ou à la première moitié du seizième siècle. Les reliques de saint Blaise n'étaient pas rares dans le diocèse, bien que toujours ce nom y ait été des moins répandus.

Le même lit une notice sur la Maison de force et l'Asile d'aliénés de Limoges. Il rappelle qu'au dix-septième siècle, les aliénés étaient disséminés dans les divers établissements hospitaliers ; il n'existait pas pour eux de maison spéciale. Les mendiants, eux aussi, étaient reçus dans les hôpitaux. Une ordonnance de police locale du 8 décembre 1632, qui organise des distributions aux nécessiteux et prescrit le renvoi des étrangers dans leur pays d'origine, laisse apercevoir l'intention de réglementer l'assistance publique. En 1656,

un édit crée l'hôpital général de Paris; trois années seulement s'écoulent; et, en 1659, grâce à Martial de Maldent, Limoges possède un établissement de même genre. On y renferme les fous comme les mendiants. Nous trouvons du reste, dans cette période, mention du placement de plusieurs aliénés dans les hôpitaux d'Eymoutiers, de Saint-Yrieix, etc. Mais une ordonnance du roi du 3 août 1764, prescrit la création de maisons spéciales. Sous les auspices de Turgot, alors intendant, la construction de la maison de force fut commencée par l'architecte-entrepreneur Broussaud, sur les plans de M. Cadié, ingénieur. M. de Lépine, subdélégué de l'intendance, fut chargé de la police de l'établissement; M. Truol de Beaulieu, secrétaire de Turgot, de la comptabilité. Le service religieux fut confié au clergé de Saint-Michel.

Dès 1770, la maison était jugée trop étroite : on construisait, en 1774, six loges pour les aliénés.

Pendant la période révolutionnaire, les condamnés de droit commun furent mêlés, à la maison de force, aux aliénés et aux mendiants. Des prêtres qui avaient refusé le serment, des religieuses y furent aussi emprisonnés. On y envoya la sœur de l'abbé Tiquet, celle de l'abbé Esmoing, morts l'un et l'autre sur l'échafaud.

Sous l'Empire, l'établissement fut rendu à son ancienne destination. La population ne s'élevait pas à plus de soixante aliénés à cette époque. Un dépôt de mendicité avait été créé : de 150 à 200 mendiants y étaient internés en 1809. Le 1^{er} mai 1811, fut posée la première pierre d'une aile nouvelle, construite sur les plans de l'ingénieur Deville. L'administration de l'établissement fut peu après réorganisée, et il se créa une Société de dames charitables pour venir en aide aux malades et leur distribuer des secours.

— M. ARBELLOT se demande quelle est l'étymologie du mot *Artige* et quelle signification il faut attribuer à ce mot. S'applique-t-il à un lieu plaisant et agréable? A une terre défrichée? A un monticule? Quoi qu'il en soit, sa racine se retrouve dans la dénomination de plusieurs localités de notre province.

Au commencement du douzième siècle, deux Vénitiens, venus en pèlerinage dans le diocèse, Marc et Sébastien, construisirent à l'Artige-Vieille une petite cellule, où ils vécurent en ermites avec quelques disciples, attirés par la renommée de leur sainteté. Sous l'épiscopat de Gérald du Cher, en 1163, la communauté qu'ils avaient fondée se transporta sur une hauteur qui domine le confluent de la Maulde avec la Vienne. Le lieu prit le nom de l'Artige-Neuve. On y voit encore les restes de l'église et du monastère et, dans l'église, le tombeau des fondateurs. Les chanoines réguliers de l'Artige

constituèrent une sorte de petite congrégation spéciale, qui comptait déjà onze prieurés en 1158. Une inscription de douze vers, copiée par D. Estiennot, publiée par lui et reproduite par M. Roy de Pierrefitte dans ses *Monastères du Limousin*, rappelait leur sainteté et indiquait le lieu de leur sépulture. Cette inscription est aujourd'hui au musée. L'évêque Bernard de Savène, qui mourut en 1219, fut inhumé dans ce sanctuaire.

L'ordre de l'Artige s'éteignit de bonne heure. En 1587, Gaspard Foucaud, s'empara du monastère et le livra au pillage. La conventualité n'existait plus. Le prieuré fut, en 1600, donné aux jésuites de Limoges.

M. Arbellot voudrait que des fouilles fussent pratiquées sous le sol de l'église de l'Artige, qui sert aujourd'hui de grange. Il propose d'émettre le vœu que les restes de Bernard de Savène soient recherchés et transportés soit à Saint-Léonard, soit à Limoges. La Société s'associe à ce vœu.

— L'ordre du jour appelle une étude de M. FRAY-FOURNIER sur le théâtre à Limoges. M. Fray-Fournier se proposait d'entretenir la Société des spectacles à l'époque révolutionnaire. Mais il a constaté que ses notes pouvaient lui fournir les éléments d'un chapitre sur le théâtre avant 1789 : il lui semble naturel de procéder par ordre chronologique et d'étudier le théâtre sous l'ancien régime avant d'aborder la période révolutionnaire.

Au dix-huitième siècle, un grand changement s'était opéré dans les mœurs de nos ancêtres. Le goût du luxe et des plaisirs mondains avait peu à peu gagné cette bourgeoisie de Limoges, jadis de vie si simple et d'habitudes si austères. Les officiers de la garnison, des jeunes gens appartenant à la noblesse de robe et de finance, ainsi qu'au commerce, quelques fonctionnaires étrangers à la ville formèrent le noyau d'une petite société avide de distractions et de fêtes. Dès 1743, on avait organisé des concerts et trouvé un local pour les réunions près de la porte de Montmailler. Bientôt cette salle parut insuffisante et incommode ; on imagina qu'une partie du premier étage de l'Hôtel-de-Ville, affermé dès 1682 au corps des marchands pour les audiences du tribunal consulaire institué par Charles IX, la remplacerait avec avantage.

Les « Conseillers et directeurs du Concert » réussirent à obtenir au mois de mars 1744, de la municipalité et du corps des marchands, l'autorisation de se servir de deux pièces formant le vestibule de la salle principale et aménagèrent ces locaux en vue de la nouvelle destination. On y donna des concerts, des bals ; puis, comme le goût du théâtre s'était répandu, grâce aux troupes d'acteurs de pas-

sage, on y joua bientôt la comédie ; on y représenta même des opéras. La société qui avait traité avec les consuls et les marchands ne s'était peut-être pas dissoute, du moins avait-elle perdu quelques-uns de ses membres les plus actifs et se trouvait-elle dans une période de langueur. Elle paraît avoir laissé bientôt à d'autres le soin de pourvoir aux distractions de ses concitoyens.

De nouveaux arrangements furent conclus avec des particuliers auxquels on concéda le droit de donner des bals. Mais la solidité de l'Hôtel-de-Ville laissait à désirer et on craignait qu'il ne s'écroulât sur les danseurs ; les dangers d'incendie aussi étaient grands, le corps du commerce finit par reprendre les clés aux concessionnaires, Londeix et Ruet ; ceux-ci n'en annoncèrent pas moins un bal pour le 24 janvier 1762. Les danseurs trouvèrent les portes fermées ; mais le chevalier des Renaudies s'introduisit dans l'Hôtel-de-Ville par une échelle, ouvrit la porte au reste de la société et on dansa jusqu'au matin. Turgot donna raison aux danseurs ; mais à la suite du carnaval de 1772, qui avait été exceptionnellement gai, on dut constater qu'il fallait renoncer absolument au local de l'Hôtel-de-Ville : le danger devenait par trop visible. On pensa à faire construire une salle spéciale pour les spectacles, bals et autres réunions.

La municipalité examina un projet d'emprunt avec cette affectation. D'autre part, une souscription s'était ouverte et, singulier détail de mœurs, le nom de l'évêque, Mgr du Plessis d'Argentré, figurait auprès de celui de Turgot sur la liste. Un projet avait été dressé, approuvé par l'intendant. Un particulier, nommé Pradaud, s'offrit à faire les avances des dépenses. Le corps municipal, qui n'avait pu aboutir à rien, craignit que le proposant ne réalisât trop de bénéfices. Il mit des bâtons dans les roues, et rien ne se fit. On dut se contenter, ayant laissé échapper une excellente occasion de doter la ville d'une salle de spectacle qu'auraient, en somme, payée les seuls amateurs du théâtre et des réunions mondaines, de se borner à aménager le local du Jeu de Paume pour des représentations. Celui-ci put, en 1773, ouvrir ses portes et on joua, jusqu'à trois fois par semaine, sur cette scène des plus modestes où se produisirent néanmoins toutes les formes de l'art dramatique, opéra, comédie, tragédie, vaudeville, pièces bouffes, etc.

— M. Edouard HERSANT présente deux vases de terre, de forme très allongée, paraissant provenir de sépultures et trouvés dans l'enclos du couvent des Carmélites, sous une ancienne charmille.

— On sait qu'un certain nombre de pièces de monnaie d'argent trouvées dans les fondations de l'ancien mur d'enceinte de la ville

de Saint-Yrieix ont été soumises à la Société dans sa séance de novembre dernier, par M. Hersant; M. Paul DUCOURTIEUX a étudié avec soin ces monnaies de lecture assez difficile, et leur a consacré une courte notice dont le secrétaire donne lecture : un des types présentés à la Société porte au droit : ✠ P ✠ *FRCI PS ASRA*, et représente un roi couronné de fleurs de lys, assis sur un trône, tenant de la main droite une fleur de lys et de la gauche la masse fleurdelisée et au revers, croix pattée coupant la légende dans les cantons de laquelle se voit un A avec ces mots : MO - NETCI - VITS - ARA. Ce serait, d'après M. Ducourtieux, un denier frappé à Arras sous Philippe-Auguste. Une autre pièce, sur laquelle on lit : PHILIPPVS REX, avec une croix, et au revers : TURONUS CIVIS, avec le châtel tournois et une bordure de fleurs de lis, est d'aspect moins archaïque et paraît remonter seulement à Philippe-le-Long.

— M. GUIBERT qui, à la dernière réunion, a parlé du fonctionnement du petit syndicat « des faux bourgs de Manigne » et de ses recettes, examine les dépenses auxquelles les mandataires des habitants avaient à pourvoir. C'étaient d'abord les frais d'entretien et de réparation de la fontaine. Il donne quelques détails à ce sujet et rappelle que souvent les artisans et ouvriers, ceux du quartier probablement, ne voulaient pas accepter de rétributions pour certains petits travaux. Le Syndicat leur offrait alors une collation, ou même un repas plus copieux.

Des fortifications élevées pour défendre le quartier à l'époque des guerres civiles du seizième siècle, trois « portaux » subsistaient en 1635. Le principal était situé au haut de la place des Jacobins, en avant de la principale rue du faubourg, et on le voit figuré au plan de Limoges, dit des Trésoriers de France. Au-dessus de la voûte, sous laquelle un boucher du Pont-Saint-Martial étalait ses viandes moyennant un léger droit de place, un « pavillon » renfermait une chambre à feu, louée à un artisan ou à une bonne femme du quartier : « le Parisien », la « Marchandise », « l'Anne ». Un des portaux fut démoli en 1730 ; les pierres furent vendues aux Jacobins et le bois à un pâtissier du quartier du nom de Gibus.

— M. de VANDIÈRES DE VITRAC signale des documents relatifs à la famille Vauzelle et à la cure de Darnac, trouvés par lui dans les papiers conservés au château de l'Eychoisier et qu'il dépouille en ce moment. Il a fait, dans ces archives, plusieurs découvertes intéressantes, dont il se propose d'entretenir la Société.

Le Secrétaire général,

LOUIS GUIBERT.

SÉANCE DU 2 MARS 1900

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Aubert-Berger, Courtot, Fray-Fournier, L. Guibert, Hersant, Hervy, C. Jouhannaud, Judicis, l'abbé Lecler, Mariaux, C. Marbouty, Savodin, Touyeras.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — Parmi les ouvrages reçus depuis un mois, M. le Président mentionne particulièrement :

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze* (Tulle, 1899, 4^e livraison), qui publie le mémoire de M. Arbellot sur Jean Birel, général des Chartreux, et un article plein d'esprit et d'intérêt de M. Clément-Simon, sous ce titre : *Un épistolier tulleois, de l'école de Voiture et de Balzac, l'abbé de Lagarde* (La Société Tulleoise au temps de Mascaron).

Le *Bulletin de la Société historique et archéologique de la Corrèze* (Brive, octobre et décembre 1899). On y remarque une nouvelle série de chansons et bourrées limousines, recueillies avec musique, par François Celor ; un compte rendu du Centenaire de Marmontel, par L. de Nussac, et un article de M. J. Plantadis sur les musiciens du Limousin, les Marmontel ; — dans ce même bulletin, M. Louis Guibert, continuant son nouveau recueil de registres domestiques Limousins et Marchois, publie et commente le livre de famille et journal de commerce de Léonard et Jacques Montalescot, de Saint-Léonard (1722-1826).

Le *Bulletin de la Société des Amis des sciences et arts de Rochechouart* (tome IX, n° 4). Nous y lisons le récit d'une excursion de cette société à Padirac et à Rocamadour, par M. Pouyaud.

A noter dans la *Revue de l'art chrétien* (tome XI, 1^{er} livr.) une notice bibliographique de Mgr Barbier de Montault, concernant l'ouvrage de M. Louis Bourdery, sur l'orfèvrerie et l'émaillerie limousines au Vatican, avec quelques observations.

Dans les *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais* (1899, 4^e trimestre), l'histoire de l'abbaye de Ferrières, par M. l'abbé Jarossay, où il est longuement parlé de Louis I^{er} de

Blanchefort, « l'honneur des abbés et le restaurateur de son monastère » qui n'était pas Nivernais, comme on l'a supposé, mais d'origine marchoise et descendait par sa mère de la famille d'Aubusson.

La Société a aussi reçu plusieurs exemplaires de la collection des *Délibérations de l'hôtel de ville de Limoges*, de 1850 à 1870, formant plusieurs volumes, et publiée, comme les précédentes, avec beaucoup de soin, par M. Camille Benoist, sous les auspices de la municipalité. D'ici à quelques années, cette importante publication, qui fait suite aux *Registres consulaires*, sera certainement terminée pour le plus grand profit de tous ceux qu'intéresse l'histoire locale. Il faut en remercier M. Benoist et l'administration.

ADMISSIONS ET PRÉSENTATIONS. — Sont admis, au scrutin secret, comme membres titulaires :

MM. Emile Arbellot et Prosper Arbellot, négociants, demeurant à Limoges, avenue des Bénédictins.

M. Eugène Fougères, directeur particulier de la Compagnie d'assurances le *Phénix*, à Limoges.

MM. l'abbé Arbellot et Mariaux présentent en la même qualité M. Maurice Ardant, demeurant à Limoges, rue du Collège. Il sera statué sur son admission à la prochaine séance.

NÉCROLOGIE. — M. le président fait l'éloge de M. Maximin Deloche, membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, décédé récemment à Paris, dans un âge avancé.

Né à Tulle, le 17 octobre 1817, M. Deloche, après avoir rempli une carrière administrative des plus honorables, s'était consacré aux travaux d'archéologie et d'érudition où il s'était bientôt acquis une grande et légitime notoriété ; ses études sur l'ancienne Gaule et sur la France mérovingienne, son cartulaire de Beaulieu, qui lui avait valu le grand prix Gobert, sont connus de tous les érudits ; dans ces derniers temps encore, il témoignait de sa verte et laborieuse vieillesse par son mémoire sur les archiprêtres du diocèse de Limoges, et son bel ouvrage sur les anneaux sigillaires de l'époque mérovingienne dont nous rendions compte à notre dernière séance.

L'extrême bienveillance de M. Deloche, son attachement pour le Limousin, non moins que ses mérites de savant, rendent sa perte particulièrement sensible pour son pays natal et pour notre Société, dont il était le plus ancien membre honoraire.

COMPTE RENDU DE L'EXERCICE FINANCIER DE L'ANNÉE 1899. — Au nom de M. Louis Bourdery, empêché, et conformément aux statuts, M. Guibert donne lecture de cet exercice qui s'établit ainsi :

Recettes

1° En caisse au 1 ^{er} janvier 1899.....	3.288 72
2° 127 cotisations de membres titulaires à 15 fr.....	1.905 »
3° 63 cotisations de membres correspondants à 10 fr.	630 »
4° 4 droits d'entrée à 10 fr.....	40 »
5° Allocation du Conseil général pour l'année 1899..	500 »
6° Produits de la vente de bulletins et publications..	mémoire
7° Bonis sur frais d'encaissement par la poste, sous déduction des frais d'encaissement et bonis divers....	28 18
Total.....	6.391 90

Dépenses

1° Impression du tome 47 du <i>Bulletin</i> (1898).....	1.895 50
2° Ports de ce <i>Bulletin</i>	86 60
3° Impression du tome 48 (1899), 1 ^{re} livraison, à compte.....	1.200 »
4° Souscription de la Société au monument à élever à M. Jules de Verneilh.....	50 »
5° Bibliothèque de la Société, abonnements.....	63 90
6° Appointements de l'encaisseur, élevés par décision du bureau à.....	130 »
7° Chauffage, éclairage, service des séances.....	61 10
8° Timbres, fournitures, ports, impressions diverses.	141 35
Total.....	3.628 45

D'où un excédent de recettes de 2,763 fr. 45 en caisse au 1^{er} janvier 1900, sur lequel il restera à payer une partie des frais du *Bulletin* de 1899.

Une seule cotisation de membre titulaire est en retard pour l'année écoulée.

En dehors des chiffres qui composent le présent rapport, il y a lieu d'indiquer une somme de 800 fr. touchée le 14 janvier 1899 à la caisse municipale pour solde de l'impression du tome VI et dernier des *Registres consulaires* et versée entre les mains de M. Ducourtieux, qui en est l'imprimeur.

(Signé) : L. BOURDERY, trésorier.

COMMUNICATIONS. — M. Louis GUIBERT présente deux dessins de Limoges relevés d'après des estampes de la Bibliothèque nationale.

L'un est une vue d'intérieur de la collégiale de Saint-Martial de Limoges au commencement du XVIII^e siècle. C'est la seule vue de ce genre que l'on connaisse.

L'autre est un panorama de la ville, fait en 1612 et extrait de l'album de Duwieri, album acquis par la Bibliothèque nationale assez récemment. L'œuvre est fort originale. Duwieri était un artiste de talent qui a dessiné presque toutes les villes de France, mais sur la vie duquel on a fort peu de renseignements.

Le même sociétaire signale l'existence d'un sceau en cuivre du siège sénéchal de Limoges, aux trois fleurs de lis avec couronne royale, accosté de deux, quatre couronnes, une autre 4 au-dessous et deux rameaux à peine indiqués. La légende est : *Sig. Sen. Lim. Anno 1626, die XXIII octob.* Ce sceau appartient à M. Guillard, négociant à Limoges, rue des Suisses.

M. Hersant, communique une pièce de monnaie de billon, trouvée à Vicq ou dans les environs ; au droit on lit : *Franciscus Francorum Rex*, avec l'écu de France dans un quadrilobe surmonté de la couronne royale et accosté de deux couronnes ; au revers : *Sit nomen dmi benedictum*, avec une croisettes dans un quadrilobe cantonné aux 1 et 4 d'une fleur de lys et au 2 et 3 d'une couronne. C'est un douzain de François I^{er} très bien conservé.

M. l'abbé Lecler présente également une pièce en argent trouvée par M. Eymard, aux environs de Naugeat, près Limoges, et qui doit être attribuée à Louis XII.

LECTURES. — M. l'abbé ARBELLLOT analyse et commente la vie de saint Antoine de Padoue, d'après l'ouvrage de Jean Rigaud, religieux d'origine limousine, qui fut évêque de Tréguier et mourut en 1320. Cet auteur a laissé plusieurs ouvrages, mais on ne connaissait pas sa *Vie de saint Antoine*, avant la découverte qui en a été faite récemment dans la bibliothèque de Bordeaux par le père Ferdinand-Marie d'Araules, de l'ordre des frères mineurs. L'ouvrage est divisé en neuf chapitres que résume M. Arbellot et révèle des détails nouveaux et intéressants. Les miracles opérés par le saint à Limoges, à Solignac, à Saint-Junien, à Brive où il était custode du couvent de cette ville, y sont racontés avec toutes leurs circonstances ; on sait que c'est en Limousin que le saint passe pour avoir fait le plus de miracles.

M. FRAY-FOURNIER continue son étude fort attachante sur le théâtre à Limoges avant la Révolution. A partir de l'année 1775, dit-il, les troupes de spectacles se succédèrent à Limoges d'année à année, avec des séjours de plusieurs mois, et même on y vit plusieurs troupes en même temps.

En 1780 s'organise une société d'amateurs qui aborde d'abord le répertoire classique, puis les pièces à la mode, avec un certain succès, dont la feuille hebdomadaire redit les échos et qui provoque un grand engouement dans la classe bourgeoise. Un de ces amateurs, M. Roulhac du Cluzeau, fit un lever de rideau (17 février 1780) et se chargea plusieurs fois de remplir les intermèdes.

Quelle était la valeur de ces troupes de passage ? M. Juge de Saint-Martin nous le fait connaître ; elles étaient tantôt bonnes, tantôt médiocres ou même mauvaises. Celle du sieur Sisos eut un succès réel et mérité ; on eut la bonne fortune d'applaudir un certain nombre d'artistes venus de Paris. Le répertoire était du reste nombreux et varié, le public en général très accueillant, mais il est facile de deviner que les troupes ne faisaient pas fortune ; elles n'avaient guère pour auditoire que le public bourgeois, ce qu'on appelait les gens du bel air.

Les artisans, les ouvriers se contentaient de suivre les spectacles forains, les amusements des bateleurs, ou les réjouissances officielles et celles du Carnaval, et encore pour ces dernières arrivait-il parfois que des ordonnances de police mettaient obstacle aux mascarades.

De 1789 à 1792, sous l'influence des préoccupations ou des inquiétudes publiques, la période théâtrale fut très terne. Elle fut du reste forcément interrompue par l'incendie de 1790 qui détruisit l'immeuble du sieur Besse, sis dans la rue Banc-Léger, où se trouvait la salle de spectacle.

Celui-ci acheta, il est vrai, en 1792, l'immeuble des Récollets sur la place actuelle de l'Ancienne-Comédie, pour y reconstruire une nouvelle salle ; la liberté des théâtres venait au surplus d'être décrétée. Et c'est dans cette salle que sous les auspices de la Société populaire, on commence à jouer des pièces patriotiques et politiques, destinées « à combattre l'ignorance ». Le 25 brumaire an III, une proposition est faite pour fonder un théâtre populaire, dont les riches et les suspects devront faire les frais ; il est question de leur imposer une somme de 20,000 livres. La salle Besse, qui contient 500 et quelques places, est louée à raison de 1,200 livres par an ; le mobilier pour la garnir est pris dans l'hôtel de M. Naurissart, auquel on le restitua du reste plus tard. La première représentation donnée par les comédiens improvisés fut celle de *Brutus et l'Épreuve villageoise*. Les représentations étaient gratuites ou payantes et avaient lieu deux fois par décade, c'est-à-dire six fois par mois. La critique était plus que bienveillante, un peu sans doute par nécessité ; en revanche, la censure ne perdait pas ses droits, exigeait que l'impresario fit connaître à l'avance

son répertoire et interdisait des pièces, telles que celle de la *Famille indigente*. La Société ne fournit pas une très longue carrière ; en se séparant, elle rendit ses comptes qui se soldaient par un déficit, mais elle avait employé une partie des recettes à des œuvres de propagande révolutionnaire ou charitables.

Avec le Directoire s'ouvrit une ère nouvelle, celle des bals et des divertissements similaires.

M. Louis GUIBERT complète ses indications sur le quartier des faubourgs Manigne à Limoges, dont il a fait connaître l'organisation syndicale et certains faits de la vie sociale, dans ses précédentes lectures. Ce quartier assez peuplé comptait peu de notabilités dans sa population sédentaire, qui se composait surtout de petits marchands, gens de métiers, artisans, ouvriers exerçant parfois des professions de noms assez bizarres : en 1670, on y trouve un maître d'école, en 1679 un maître écrivain. Au XVIII^e siècle, apparaît l'industrie des cordiers qui s'est continuée dans le quartier jusqu'à nos jours.

Les auberges étaient nombreuses et quelques-unes fort anciennes, comme la *Rose blanche*, qui datait de 1489, le *Lion d'Or*, où pendant les troubles de la Ligue eut lieu une arrestation mouvementée, la *Croix d'Or*, l'*Hôtel Saint-Jacques*, le *Dauphin*, le *Plumet*, la *Tête Noire*, l'*Aigle d'Argent* ; quelques-unes de ces auberges ont été de longue durée. Le registre du syndicat fournit sur elles et sur leurs propriétaires beaucoup de renseignements.

On rencontre aussi dans le registre quelques noms d'artistes, tels que ceux de Bertrand qui sculpta le rétable d'une de nos églises, d'un autre sculpteur Pierre Deschamps, de l'orfèvre Pinchaud, du fondeur Coly, du mouleur Mathurin, des Maisonnade dont l'un fut un peintre assez connu, des émailleurs Laudin, dont le nom revient souvent dans les délibérations.

M. l'abbé LECLER, continuant sa monographie de l'Asile d'aliénés de la Haute-Vienne, relate les modifications et les agrandissements successifs survenus dans cet établissement depuis le commencement du siècle. En 1814, le capitaine Guibert est nommé aux fonctions de directeur qu'il occupa jusqu'en 1840.

A la date du 15 août 1815, trois religieuses de Saint-Alexis, détachées de l'hospice de Limoges, sont installées dans l'asile où un bâtiment particulier est construit en 1826 pour les loger, et bientôt une communauté particulière admise à recevoir des novices, à la suite d'une ordonnance royale du 26 octobre 1828 qui les attache définitivement à la maison de force, alors appelée maison de Bon-Secours.

Le nombre des pensionnaires, aliénés et épileptiques grandit sans cesse ; en 1835, il est de 208 et il exige encore l'édification de nouvelles annexes.

En 1840, après la promulgation de la loi du 30 juin 1838, qui modifiait le régime légal des aliénés et l'ordonnance du 18 décembre 1839, la maison prit le nom d'Asile départemental des aliénés de la Haute-Vienne et M. Thezillat, qui en était déjà le médecin, fut nommé directeur ; diverses transformations ou agrandissements eurent encore lieu jusqu'au jour du transfert de l'Asile dans les nouvelles et importantes constructions édifiées sur le coteau de Naugeat.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 27 MARS 1900

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Courtot, Ducourtieux, Fougères, Fray-Fournier, L. Guibert, Hersant, Hervy, Camille Jouhanneaud, Charles Jouhanneaud, l'abbé Lecler, Loupias, C. Marbouty, L. Mouret, Ruchaud, Joly de Sailly, Touyeras, de Vandières de Vitrac.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — M. le président signale en particulier :

Dans le *Bulletin de la Société des études du Lot* (t. XXIV, 3^e fascicule) un article de M. l'abbé Viguié sur des peintures du chœur de la cathédrale de Cahors ; l'auteur y constate qu'une de ces fresques, dans laquelle on avait cru voir le martyr de sainte Spérie, patronne de Saint-Céré, au diocèse de Cahors, représente en réalité le martyr de sainte Valérie, la vierge limousine, fille spirituelle de saint Martial.

Le *Bulletin de la Société des Amis des sciences et arts de Rochechouart* (t. IX, n^o 5). A noter la description de quelques monnaies royales du xvi^e siècle, par M. Précigou ; des notes intéressantes de M. Marquet sur l'instruction publique, les services administratifs, l'administration municipale et ses modifications à Rochechouart, au xviii^e siècle.

Le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (2^e série, t. XX, 3^e trimestre) publie un compte rendu fort intéressant de M. l'abbé Collon sur les découvertes faites dans des fouilles récentes à la cathédrale de Poitiers.

Les *Mémoires de la Société archéologique d'Angers* (7^e série) où l'on trouve une notice de M. l'abbé Houdeline, concernant le prieuré de la Haye-aux-Bonshommes-les-Angers, qui était une des dépendances les plus importantes de l'ordre de Grandmont.

La *Revue de l'art chrétien* (3^e série, tome XI, 2^e livraison) contient une étude de Mgr Barbier de Montault, sur l'autel d'or de l'église de Saint-Ambroise à Milan, déjà décrit par M. l'abbé Texier, par M. de Caumont et depuis eux par d'autres archéologues, notamment par MM. Rohault de Fleury et Molinier ; l'auteur reproduit le commentaire de l'abbé Texier dont il récuse la valeur, et se rallie, au contraire, à l'opinion de M. Molinier qui considère le monument comme une œuvre italienne qui a pu s'inspirer de l'art byzantin.

ADMISSIONS ET PRÉSENTATIONS. — M. Maurice Ardant, demeurant à Limoges, rue du Collège, est admis, au scrutin secret, comme membre titulaire.

MM. l'abbé Arbellot et Louis Guibert présentent en la même qualité M. Louis Beaure-d'Augères, demeurant à Limoges, rue Gondinet.

Et MM. l'abbé Lecler et Ducourtieux : M. Brunot, pharmacien à Limoges, place des Bancs.

Il sera statué sur l'admission de ces candidats à la prochaine séance.

La Société délègue au Congrès des Sociétés savantes, qui aura lieu à Paris au mois de juin, MM. l'abbé Arbellot, Courtot, Ducourtieux, Camille Jouhanneaud, Aubert Berger, Guibert et comte de Couronnol.

COMMUNICATIONS. — M. Hersant présente un certificat de mariage daté de 1675, sur parchemin avec enluminures, imprimé à Lyon et d'une composition assez curieuse.

M. Louis Guibert signale dans un volume du Comité de la langue française publié en 1837, que lui a communiqué M. Charreyron, un procès-verbal des Etats du Haut et du Bas-Limousin tenus à Limoges le 1^{er} mai 1688 et qui, entre autres particularités, constate la présence de l'abbé du Dorat, dont le titre cependant ressortait de la Basse-Marche.

Il est à remarquer, ajoute-t-il, que ce Comité a publié dans divers

volumes de sa collection un certain nombre de documents limousins qui sont restés ignorés de nous. C'est un oubli qu'il importe de réparer.

LECTURES. — M. Fray-Fournier, après avoir constaté la pénurie de renseignements que l'on possède sur les imprimeurs du xvi^e siècle et sur leurs œuvres, dont le plus grand nombre ont été dispersées, perdues ou détruites par des causes diverses, signale les précieuses découvertes faites par un chercheur émérite, M. de la Bouralière, de Poitiers, auquel cette ville doit déjà la mise à jour de ses plus remarquables documents manuscrits et imprimés et des études du plus réel intérêt.

Dans le nouvel ouvrage qu'il vient de faire paraître sur l'imprimerie et la librairie à Poitiers au seizième siècle, l'infatigable érudit a réuni sous 490 articles des analyses d'ouvrages et des notes extrêmement savantes, concernant surtout la ville de Poitiers, qui fut un centre typographique très actif, mais dont l'intérêt s'étend à d'autres provinces et notamment à celle du Limousin. C'est ainsi qu'il décrit plusieurs ouvrages de notre imprimeur Claude Garnier, lequel imprima beaucoup pour Poitiers et qui était peut-être Poitevin d'origine : en 1522, un *Coutumier du Poitou*, pour le libraire Pierre Gachon ; les *Ordonnances Royaulx*, pour Jean Le Grous ; en 1523, un *Missel de Saintes* et en 1524, un *Missel poitevin*, pour Enguilbert I^{er} de Marnef et Jacques Bouchet ; en 1524, la *Syntaxe* de Despautères, pour de Marnef ; en 1526, les *Rudiments*, de Despautères, pour Jacques Chausseys et Jean Citoys. Ces ouvrages étaient connus, mais M. de la Bouralière attribue aussi à Claude Garnier l'impression de l'*Hecato-distichon*, de Faustus, in-4^o gothique, qui dut paraître de 1520 à 1530.

Il indique en outre un volume tout à fait inconnu, récemment découvert dans la bibliothèque municipale d'Arras, et dû à l'association de Claude Garnier et de Martin Berton, qui a pour titre : *Missale percelebris Pictavēsis ecclesiæ*, etc., in-4^o gothique de 10 feuilles, imprimé en rouge et en noir, à deux colonnes, avec titre encadré de bordures gravées sur bois où figurent de nombreux personnages (mai 1519). On ne connaissait de cette association qu'un seul imprimé, un bréviaire de saint Martial, publié en 1520, et dont M. Fray-Fournier avait retrouvé des fragments il y a quelques années ; le missel lui est antérieur de dix-huit mois.

Par contre, M. de la Bouralière ne saurait manquer de revendiquer comme une œuvre poitevine le livre : *Du Saint Sacrifice et sacrement du corps et sang de J.-C.*, de frère Loys Gendron, de

l'ordre des Carmes et du couvent de Tours, acquis par la bibliothèque municipale de Limoges, lors de la vente de la collection Tandeau de Marsac. Bien que ce livre porte la mention : « A Limoges, par Barthélemy Moriceau, imprimeur ordinaire de la dicte ville », il doit certainement provenir des presses de François Le Page, à Poitiers, dont Moriceau n'était sans doute que libraire-correspondant ; cette restitution confirme du reste les doutes très sérieux que l'absence de domicile indiqué, l'aspect de la marque, la délivrance de l'imprimatur à Poitiers et d'autres signes encore avaient fait concevoir à M. Fray-Fournier.

M. Louis GUIBERT, qui s'est fait l'historien si autorisé du vieux Limoges, décrit l'ancien quartier Tourny qui, plus que toute autre partie de la ville, a subi, depuis cinquante ou soixante ans et même antérieurement, de grandes transformations.

La place Tourny, en effet, n'était pas très ancienne ; ce fut l'intendant de ce nom qui fit en 1738 établir cette place, ainsi que le cours et la porte qui portaient aussi son nom.

Là où la porte fut édifiée, tout auprès d'une partie du rempart que l'on appelait l'éperon Saint-Martin ou le fort Saint-Martin, se trouvait auparavant une très vieille porte, la porte Mirebœuf, dont la dénomination a donné lieu à des hypothèses assez fantaisistes et qui probablement avait été désignée ainsi à raison de l'existence de quelque petit étang, d'une mare, Mare-aux-Bœufs.

Cette porte avait été murée depuis fort longtemps, ce qui provoquait les réclamations des habitants, car ce quartier de la ville était devenu populeux et industriel, surtout au XVIII^e siècle, où s'y étaient installés des ateliers de teinturiers et même des manufactures importantes comme celles des sieurs Thévenin et Laforest.

La courtine du rempart s'étant écroulée, le bureau des finances la fit démolir en partie et réparer le reste. La porte Tourny fut élevée elle-même en 1742 et 1743, mais elle ne fut inaugurée que beaucoup plus tard, en l'année 1763. Cette porte était revêtue d'une inscription composée de deux vers latins et déjà publiée dans le bulletin ; l'inscription fut remplacée en 1790 par une autre aussi en latin, rappelant la fête de la Fédération.

La porte Tourny n'a pas succombé sous le poids des siècles ; sans être un beau monument, elle ne manquait pas d'une certaine noblesse dans sa simplicité même, mais elle rencontra dans notre siècle des détracteurs très acharnés ; on lui reprochait de manquer de caractère artistique ou archéologique, de gêner la circulation ; défendue par les uns, notamment par un architecte parisien fort distingué, elle ne résista pas aux coups que lui porta un de nos ingénieurs des ponts et chaussées.

Lorsque le conseil municipal, dans une de ses séances de l'année 1871, vota sa démolition, une seule voix s'éleva pour protester; cette voix, naïf écho de l'esprit de tradition, ne réussit pas à se faire écouter; eut-on raison de passer outre, dans une ville qui a conservé si peu de souvenirs des temps passés?

Revenant à la porte Mirebœuf, M. Guibert indique que, d'après une tradition rapportée par le Père Bonaventure Saint-Amable, elle aurait été aussi connue jadis sous le nom de Porte-de-Venise; dès le ^x^e siècle, dit-il, des Vénitiens seraient venus à Limoges, auraient pris résidence dans ce quartier et y auraient même fondé un comptoir, un établissement important. Le nom de rue des Vénitiens, que porte une rue voisine, a certainement pour origine cette tradition.

On ne trouve cependant point dans nos chroniques de documents permettant d'affirmer le fait; et les renseignements sollicités récemment auprès du syndic de la ville de Venise n'ont apporté aucune preuve à l'appui. Mais le fait n'a rien d'in vraisemblable et ne paraît pas avoir été inventé de toutes pièces. Il exista de très bonne heure entre Limoges et les villes du littoral de la Méditerranée, notamment avec celle de Montpellier, qui commerçait beaucoup avec Venise, des rapports constants et fréquents. Dans les siècles qui suivent, on constate à Limoges et dans la province la présence de personnages vénitiens, artistes, religieux, etc. D'autre part, on trouve dans le Midi des traces non équivoques d'une émigration limousine; on peut ajouter que les produits dont les Vénitiens faisaient le commerce, par exemple les épices, étaient répandus chez nous dès le ^{xn}^e siècle; la belle réception que fit le vicomte de Limoges Adhémar au comte de Poitiers en fournit une preuve, et ce n'est pas une preuve isolée.

M. Camille JOUHANNEAUD a recueilli, dans un très ancien recueil d'arrêts, communiqué à l'une des précédentes séances par M. Mouret, et imprimé à Genève en 1616, mais dont l'auteur, le juriconsulte Jean Papon, avait publié, dès 1556, une première édition, un assez grand nombre de décisions intéressant le Limousin dans les genres de litiges les plus divers. Beaucoup de ces décisions concernent le droit ecclésiastique et canonique, d'autres le droit civil, le droit criminel ou des questions de procédure. Il en est qui remontent à une date fort reculée, comme la citation d'un arrêt du Parlement de Paris de 1280, rendu à l'encontre de l'évêque de Limoges et qui décide que les évêques sont tenus, *velint, nolint*, d'aider le roi de leurs subsides pour l'entretien de son armée.

Plusieurs sentences y sont aussi rapportées et commentées,

émanant de la chambre et bureau ecclésiastique de Bourges, du grand conseil ou de l'assemblée générale du clergé de France, qui confirment la maxime que les établissements religieux dépendant d'un bénéfice chef, devaient être imposés là où était imposé ce bénéfice chef, lors même qu'ils étaient situés en d'autres diocèses. Cela fut jugé notamment à l'encontre de l'évêque de Limoges pour le prieuré de Châteauponsac, qui, situé dans la juridiction de celui-ci, dépendait de l'abbaye de Déols au diocèse de Bourges; et d'autre part au profit de l'évêché de Tulle en ce qui concernait l'abbaye de Rocamadour et le prieuré de Veyrac, dépendant de cet évêché, mais situés en Quercy.

A noter aussi, dans un autre ordre d'idées, un arrêt du Parlement de Bordeaux du 20 février 1521, réformant la sentence d'un lieutenant-général de Limoges nommé Jean Pohet (ce nom n'est peut-être pas exact) qui avait refusé l'audience au fondé de pouvoir d'un négociant de Lyon venu à Limoges afin de recouvrer une créance, sous prétexte qu'il ne justifiait pas de son identité, et condamnant ce magistrat à 100 livres de dommages-intérêts pour avoir reçu du défendeur une somme d'argent, en dehors des épices auxquelles il avait droit.

M. Léopold MOURET retrace, d'après des documents qui lui ont été communiqués, la biographie d'un officier limousin, Etienne Desvergues, né à Eymoutiers en 1789 et décédé en 1854 à Saint-Junien où il était devenu percepteur. Bien que cette personnalité ait appartenu au siècle et ne puisse se recommander ni par l'intérêt historique ni par des particularités bien saillantes, elle n'en mérite pas moins quelque attention. Engagé volontaire en 1808, Desvergues fit les campagnes d'Espagne, combattit ensuite à l'armée des Pyrénées, en France pendant l'invasion, puis de nouveau en Espagne sous la Restauration et enfin en Belgique sous la Monarchie de Juillet; il se retira simple capitaine, ayant à son actif des actions d'éclat et une carrière militaire des mieux remplies; carrière belle autant que modeste, qui est une leçon de dévouement et de patriotisme! Les soldats comme Desvergues ont été peut-être légion et la race n'en est point perdue de notre temps; c'est une raison de plus pour les signaler et les admirer.

M. l'abbé LECLER termine sa monographie de l'Asile des aliénés de la Haute-Vienne par quelques indications sur le lieu de Naugeat où a été transporté et construit le nouvel asile il y a quarante ans. Ce terroir qui, jusque vers la fin du siècle dernier, était cultivé surtout en vignes, ressortait de la paroisse de Notre-Dame-de-Soubrevas, au village de Sainte-Claire, dépendance de l'abbaye de

la Règle, qui avait en ce lieu une maison et qui nommait les curés; l'église était dédiée à la Vierge et à sainte Claire. Cette paroisse a été supprimée il y a longtemps et réunie à Saint-Michel-des-Lions.

Naugeat, lui-même, qualifié bourg en 1503 et dont le nom s'écrivait autrefois Nougéat, appartenait à la famille de ce nom et devint au xvii^e siècle la propriété des Marchandon. M. Lecler donne quelques détails sur ces familles et les faits les plus intéressants qui se rattachent au passé de Naugeat. A la fin du siècle dernier, un Marchandon s'est fait remarquer par ses travaux et ses connaissances agricoles.

L'administration départementale acquit le petit château de Naugeat en même temps que les vastes terrains sur lesquels l'Asile a été édifié; le château fut réparé et devint une annexe de l'établissement.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 24 AVRIL 1900

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Aubépin, Aubert Berger, Comte de Couronnel, P. Ducourtieux, Fray-Fournier, Louis Guibert, Hersant, Hervy, C. Jouhanneaud, l'abbé Lecler, Alfred Leroux, Loupias, Mariaux, Ruchaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — La Société a reçu à titre d'hommage d'un de ses membres correspondants, D. José Ignaccio Valenti, deux ouvrages publiés par lui en langue espagnole, l'un sur les *Bénédictins de Saint-Maur* (notices biographiques, historiques et littéraires), l'autre concernant *Saint Bruno et l'Ordre des Chartreux*; des remerciements sont adressés à l'auteur.

M. le Président signale ensuite :

L'Annada Lemouzina, Annuaire en langue limousine pour 1900, par Lemovix.

Lemouzi (mars 1900). — On trouve dans ce fascicule un commentaire de M. de Nussac sur la publication de M. Hubert Texier:

Virgilo Lemouzi et la nouvelle édition des poésies de l'abbé Richard par M. Ducourtieux. Tout en reconnaissant quelques mérites au poème de l'abbé Roby, le critique profite de la circonstance non seulement pour malmenier les patoisants de Limoges qui s'inspirent encore de la méthode de M. Ruben — méthode scientifiquement absurde — ajoute-t-il, mais encore pour faire le procès des œuvres de Foucaud et de Richard dans lesquelles il n'aperçoit finalement « qu'une mauvaise piquette fraudée » à côté des crus naturels et savoureux que nous servent, à cette heure, les Marpillat et les Bombal, ses compatriotes. On ne saurait être plus gracieux pour ces derniers, mais en même temps plus injuste pour nos vieux poètes. M. de Nussac aurait pu réfléchir que les fables et les chansons de Foucaud et de l'abbé Richard sont restées populaires depuis un siècle dans notre Haut-Limousin ; est-il bien assuré que la nouvelle école de la langue limousine fournira pareille carrière ?...

Le Bulletin archéologique et historique de la Société de Tarn-et-Garonne (tome XXVII, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres) publie une série d'articles de M. l'abbé Draux relatifs à un hymnaire provenant de l'abbaye de Moissac où l'on trouve une hymne à saint Martial non encore signalée ; et à un tropaire de l'abbaye de Montauriol au XI^e siècle, qui offre la plus grande analogie avec les manuscrits de même nature provenant de l'abbaye de Saint-Martial. Nous savons que la plupart des tropaires connus ont été exécutés dans cette dernière abbaye qui était, d'après M. Léon Gautier, un centre de production. Le mémoire de M. Draux est accompagné de *fac-simile* de notations musicales au XI^e siècle et d'enluminures empruntées à ce tropaire.

ADMISSIONS ET PRÉSENTATIONS. — MM. Louis Beure d'Augères et Joseph Brunot, pharmacien, demeurant tous deux à Limoges, sont admis comme sociétaires au scrutin secret.

MM. l'abbé Arbellot et José Ignaccio Valenti présentent comme membre correspondant M. Antolin Lopez Polaëz, doctoral et chanoine de la cathédrale de Burgos (Espagne).

COMMUNICATIONS. — M. Ducourtieux, de la part de M. René Fage qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance, présente un certain nombre de poteries figurant des vases à offrandes funéraires, appartenant à la période de l'occupation romaine en Egypte et trouvées dans la nécropole d'On (vulg. Héliopolis), lors des fouilles faites en 1899 par M. Bénédictes, conservateur au musée du Louvre.

Les objets sont offerts à la Société par M. Jules Chorat, chancelier du consulat général de France au Caire.

— M. Alfred LEROUX fait observer que les archives départementales et hospitalières de Limoges contiennent en *originaux* environ 110 actes compris entre les années 817 et 1200. Elles en contiennent environ 200, si l'on tient compte des actes qui nous sont conservés par des *vidimus* du *xiii^e* siècle ou des copies modernes, et de ceux qui se trouvent analysés dans les cartulaires d'Aureil ou de l'Artige ou simplement mentionnés dans de vieux répertoires.

A ce propos, M. Leroux met sous les yeux de la Société un très beau parchemin de la fin du *xi^e* siècle, stipulant une donation faite par le chanoine Gausbert, du lieu de Mont-Jean, près Charroux, à l'église cathédrale de Limoges. Cet acte n'est pas daté, mais le synchronisme des noms et des titres permet de l'attribuer en toute certitude à l'année 1081.

LECTURES. — M. Louis GUIBERT continue l'histoire de l'ancien quartier de Limoges connu sous le nom de quartier Tourny. L'entrepôt commercial fondé dans cette partie de la ville actuelle par les Vénitiens, selon la tradition, mais en tous cas par des négociants de Montpellier et du Midi, n'existait plus vraisemblablement à la fin du *xiv^e* siècle; cette période fut du reste funeste au commerce et aux affaires en général. On n'a pas de renseignements sur ce comptoir; on ne constate pas aussi la présence à Limoges de banquiers ou de courtiers juifs, et comme bien auparavant, au rapport d'Adhémar de Chabannes, l'évêque Hilduin avait pris des mesures très sévères contre les juifs et aussi contre les usuriers, il est permis de supposer qu'il n'en existait pas dans notre ville; il n'en est pas question du reste dans les siècles suivants et même jusqu'à la Révolution.

Revenant au quartier, M. Guibert observe que dès la fin du *xii^e* siècle, il y avait entre les deux abbayes, celle de Saint-Martial et celle de Saint-Martin, une agglomération assez considérable désignée sous le nom de faubourg Saint-Martin et qui se trouvait originairement en dehors de l'enceinte du Château; l'église Saint-Pierre elle-même était comprise hors des murs de cette enceinte. Lorsque le périmètre des fortifications fut élargi, le quartier se trouva coupé en deux parties.

Ce faubourg se composait de plusieurs rues; mais exposé par sa situation à des périls incessants, il eut beaucoup à souffrir pendant les luttes intestines ou les guerres avec les Anglais. Il subit même d'autres catastrophes; en 1250, un incendie détruisit un grand nombre de maisons. A la fin du *xiv^e* siècle, d'après un terrier, on y comptait environ 90 maisons, mais beaucoup étaient en ruines.

A l'extrémité du faubourg, au point où commence l'avenue de la

gare actuelle, s'élevait une très ancienne église, l'église Saint-Paul, construite, dit-on, par Jocundius, père de saint Yrieix, et où avaient été inhumés plusieurs évêques de Limoges, notamment saint Ferréol et saint Asclèpe. L'abbé Legros croit que cette église avait appartenu à un monastère, existant au même lieu, mais son assertion ne repose sur aucune preuve.

Elle avait été détruite par Pépin en 733.

C'est dans cette église, appelée parfois Saint-Paul-de-la-Fontaine, que s'établit en l'année 1598 la confrérie des Pénitents bleus ; cette confrérie, assez remuante, se signala plus encore que d'autres, par ses démêlés et ses conflits avec le curé de la paroisse ; l'autorité diocésaine dut même à un moment la frapper d'interdit. Affiliée à la Société royale des Pénitents bleus de Toulouse, la confrérie se faisait aussi remarquer par la pompe déployée dans ses cérémonies.

La paroisse de Saint-Paul fut supprimée en 1791 et réunie à l'église Cathédrale. L'église fut vendue à un particulier et a disparu depuis assez longtemps.

En face de cette église, sur le lieu où s'élève le monument de nos soldats morts en 1870-71, se trouvait une croix de pierre qui fut transportée en 1780 dans le cimetière de l'église Saint-Pierre-du-Queyroix.

— M. l'abbé ARBELLOT rappelle que la Société historique et archéologique du Limousin possède plusieurs manuscrits de Bossuet, peu connus du public, et qu'il croit opportun de signaler, au moment où la figure du grand orateur est de nouveau mise en lumière par les conférences de nos grands critiques contemporains.

Ces manuscrits avaient été offerts par M. Jules Gossin, conseiller à la Cour d'appel de Paris, à M. le Dr Cruveilhier, en reconnaissance de soins prodigués à l'un de ses enfants ; ce dernier en fit généreusement don à la Société en 1858.

Le plus important de ces manuscrits comprend vingt pages et contient un sermon prononcé pour la vêtue d'une religieuse ; il a été édité à Versailles en 1814, mais d'une manière assez inexacte, que relève M. Arbellot par la lecture de divers fragments.

Un autre de ces manuscrits est une poésie sur un psaume, composée de quatre strophes dont deux de la main de Bossuet et deux autres de celle d'un secrétaire ; cette poésie a été imprimée aussi avec variantes dans les œuvres complètes du grand évêque.

Nous possédons encore un fragment tiré de Froissard, un autre extrait d'historiens latins et des notes autographes.

— M. FRAY-FOURNIER donne sur la *Gazette*, devenue plus tard la *Gazette de France* et sur ses réimpressions en province de très

intéressantes indications. La *Gazette*, qui fut à peu près et pendant si longtemps le seul organe périodique de l'ancien régime, tire son origine des lettres patentes d'octobre 1612 et de février 1633, par lesquelles le roi Louis XIII concéda à Théophraste Renaudot, son médecin et conseiller, le droit exclusif de tenir des bureaux et registres d'adresses et de composer toutes les gazettes et relations ordinaires et extraordinaires qu'il jugerait à propos. Ce privilège passa successivement à Théophraste Renaudot, fils du précédent, conseiller à la cour des monnaies (1644) ; à François Renaudot (1653), qui s'en désista en faveur de son frère Anne-Eusèbe, de l'Académie Française ; celui-ci en jouit durant trente-sept ans et se fit substituer en 1716 son neveu Eusèbe-Jacques Chaspoux de Verneuil ; devenu introducteur des ambassadeurs, ce dernier céda ses droits à M. Annillon, président de l'élection de Paris (1750). Cette cession valut à ce magistrat de nombreux déboires, et comme il s'était déclaré en faveur des Jésuites, le parlement le poursuivit de sa haine et provoqua sa déconfiture. Enfin en 1761 le privilège de la *Gazette* fut rattaché au ministère des affaires étrangères, qui en fit faire l'exploitation tantôt en régie, tantôt à titre de bail. Le produit fut employé en pensions aux anciens possesseurs du privilège, en gratifications aux rédacteurs et censeurs, en secours à des hommes de lettres et en souscriptions à des ouvrages que le ministère jugeait à propos d'encourager.

La presse périodique débuta en province par des réimpressions de la *Gazette*, augmentées de quelques faits locaux.

Il est à remarquer que pendant les troubles de la Fronde, il y eut quantité d'autres écrits qui prirent les allures du journal. L'un d'eux, le *Courrier général*, avait la spécialité de centraliser les nouvelles de la province. M. Fray-Fournier relève dans un numéro de cette feuille une lettre datée du 26 décembre 1631 et contenant de curieux détails sur la fermentation des esprits à Limoges. Les rééditions de la *Gazette* s'étaient multipliées. Limoges eut la sienne en 1691 ; Etienne Leclerc « imprimeur du roi pour le fait de la guerre », c'est-à-dire pour les documents militaires, l'imprima dans son atelier du faubourg des Arènes. On connaît plusieurs numéros sortis de ses presses, mais on ignore combien de temps il la donna au public limousin. A la suite d'un arrêt du 21 juillet 1704, qui limitait à quatre le nombre des imprimeurs de Limoges, celui-ci fut contraint de fermer son atelier. Ce ne fut qu'en 1733, que notre ville eut de nouveau son organe de publicité. Par acte notarié du 18 décembre 1734, l'imprimeur Michel Bardinet acquit de Messire Chaspoux de Verneuil le droit de réimprimer chaque semaine la *Gazette*. La concession fut faite pour trois ans à partir du 1^{er} jan-

vier 1735, moyennant une redevance annuelle de cent livres payable par quart et d'avance.

Cette nouvelle tentative fut-elle couronnée de succès? Rien n'autorise à penser qu'il en fut autrement; quoiqu'il en soit, M. Fray-Fournier la relève, comme la précédente, à titre d'information historique sur les antécédents d'une institution qui occupe de nos jours une place si large dans la vie des peuples.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 29 MAI 1900

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Aubert Berger, Courtot, Dubois, Ducourtieux, Fray-Fournier, L. Guibert, Hervy, C. Jouhanneaud, l'abbé Lecler, A. Leroux, Mariaux, L. Mouret, docteur Raymondaud père, Touyeras, commandant Zibelin.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — La Société a reçu à titre de dons :

Tableau synoptique des archives communales de la ville de Limoges, dressé par M. Rougerie, archiviste municipal.

Le Guilanneu en Périgord, plaquette de M. Dujarric-Descombes.

Los Codices de la Cathedral de Tortosa, ouvrage de D. Ramon O'Callaghan, chanoine doctoral de l'église de Tortose.

M. le président signale parmi les publications périodiques récentes et provenant des sociétés correspondantes :

Le Bulletin de la Société des amis des sciences et arts de Rochecouart (tome IX, n° 6).

Le Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze (1900 1^{re} livraison). M. René Fage y continue ses intéressantes recherches sur la vie à Tulle aux XVII^e et XVIII^e siècles; on remarque aussi dans cette livraison un historique des bataillons de mobiles de la Corrèze pendant la guerre 1870-71, par M. J. Plantadis; des notes de M. Emile Fage sous ce titre : « Au pied des Monédières » : des nécrologies de MM. Maximin Deloche et Rebière.

Bulletin de la Société historique et archéologique de la Corrèze (Brive, janvier-mars 1900) contenant une étude de M. A. Rebière sur les généraux de Sahuguet d'Amarzit, originaires du Bas-Limousin, et dont un, qui fut le frère d'armes et l'ami du maréchal de Saxe, a laissé une grande notoriété sous le nom de baron d'Espagnac.

Le *Lemouzi* (8^e année, n° 56).

Dans le recueil de l'*Académie des jeux floraux* pour 1900, M. le président mentionne deux poésies de M^{lle} Vergnaud, de Saint-Yrieix; l'une d'elles, intitulée le *Dolmen*, a obtenu une primevère.

M. Paul Ducourtieux dépose sur le bureau les bulletins de la société qui vont être distribués incessamment : l'un d'eux (tome XLVIII) est entièrement consacré à la publication des *cartulaires d'Aureil et de l'Artige*, due aux soins de M. de Senneville, et aux comptes rendus des séances de l'année dernière; le second (tome XLIX, 1^{re} livraison), contient divers articles et mémoires, notamment l'article de M. Louis Guibert sur les anciens dessins des monuments de Limoges, la vie de Saint-Yrieix, par M. l'abbé Arbellot; la seigneurie de La Villeneuve, par M. Zénon Toumieux; la monographie du canton d'Eymoutiers (fin), de M. J. Dubois; la vie de Gabriel Ruben (communication de feu l'abbé Monique), l'étude de M. l'abbé Lecler sur les cloches du diocèse de Limoges, etc.

ADMISSIONS ET PRÉSENTATIONS. — M. Antolin Pelaëz, chanoine doctoral de la cathédrale de Burgos, est élu membre correspondant au scrutin secret.

M. René Mallebay, représentant de commerce au Blanc, est présenté en la même qualité par MM. l'abbé Arbellot et Zibelin.

M. Firmin Dupuy, avocat-agréé à Limoges, est présenté comme sociétaire par MM. René Fage et Dubois.

COMMUNICATIONS. — M. le président a reçu de M. le maire de Limoges communication d'une lettre de M. Advielle, relative à une pierre tombale qui se trouvait dans l'église des Vieux-Augustins à Paris et qui recouvrait la sépulture d'un ecclésiastique limousin, Jehan Chefderoy, décédé en 1327. — A la demande qui est faite de renseignements sur ce personnage, M. Louis Guibert répond que le nom était très connu à Limoges au moyen-âge, car nos anciens textes font mention de plusieurs membres de la famille Chefderoy, mais que l'on ne possède actuellement aucune indication sur celui qui fait l'objet de la communication.

— M. Louis GUIBERT a été chargé par M. de Lajolais, directeur du musée Adrien Dubouché, de rechercher les armes des orfèvres

et des émailleurs limousins ; mais les recherches jusqu'à présent ont été vaines ; si les orfèvres figurent bien au nombre des trente-trois corps de métiers relevés dans notre ville dès le ^{xiv}^e siècle, si notre cartulaire municipal en fait mention, leurs armoiries ne sont indiquées nulle part ; peut-être, comme tous les artisans dont les métiers se plaçaient sous le patronage de saint Eloi, portaient-ils de *gueules à un pal d'or* ; mais de même que pour les émailleurs, on n'a encore sur ce point aucune certitude.

M. le chanoine ARBELLOR dit que plusieurs Limousins ont occupé, au moyen âge, auprès des Papes, la haute dignité de sacriste, bibliothécaire et confesseur ; au nom déjà connu de Jean de Limoges, il faut ajouter ceux de Pierre Amalius et de Pierre Assalvi.

— M. Alfred LEROUX présente à la société le tome II récemment achevé du *Répertoire général des fonds anciens de nos archives départementales* (Séries B à I). Le tome II, comprenant les articles 9287 à 17775, enregistre sommairement sous une cote provisoire, les milliers de liasses et registres qui n'avaient point été mentionnés dans le tome I^{er} terminé en 1877, ou qui ont été versés au dépôt départemental depuis l'entrée de M. Leroux en fonctions. Ces versements ont été obtenus successivement du greffe de la Cour d'appel, du service des domaines et de la chambre des notaires.

Ce répertoire permet d'attendre la confection des inventaires, et sans rendre des services aussi complets que ceux-ci, est cependant d'une utilité manifeste pour les chercheurs. Des remerciements sont adressés à M. Leroux.

— M. FRAY-FOURNIER, à propos de la translation des cendres de Turgot au Panthéon, qui paraît prochaine par suite du consentement probable de la famille, rappelle le vœu déjà émis par la Société afin d'obtenir les clichés ou des reproductions des dessins parus dans divers journaux ou revues et représentant le tombeau et l'épithaphe du célèbre intendant du Limousin. Il est à désirer, en effet, que la Société conserve ces souvenirs du grand bienfaiteur du Limousin.

— M. P. DUCOURTIEUX présente, de la part de notre collègue, M. Hersant, une monnaie de billon d'Henri II d'Albret, roi de Navarre, plus tard Henri IV, trouvée dans les fouilles du jardin des Carmélites de Limoges.

Cette pièce, très fruste et très rongée, porte au droit HENRI II D. GR. R. NAVARRE. avec le chiffre d'Henri d'Albret et de Marguerite de Valois, au-dessus, une couronne, au-dessous une vache ; au revers : G. D. SVM. ID. QVOD. SVM, croix formée d'anneaux dans le genre des chaînes des armes de Navarre.

LECTURES. — M. l'abbé ARBELLOT rappelle que nos chroniques limousines et à leur suite nos historiens provinciaux racontent que l'empereur Louis-le-Pieux, fils de Charlemagne, a contribué à la construction de l'église du Sauveur à Limoges et a même assisté, en l'an 832, à la dédicace de cette église.

Cependant M. l'abbé Duchesne, dans le tome II de ses *Fastes épiscopaux*, qui vient de paraître, prétend que ce prince n'a été pour rien dans la construction de l'église et n'a pas été présent à sa dédicace, en alléguant que ce fait, prétendu historique, n'a sa source que dans un faux diplôme.

M. Arbellot constate que l'abbé Duchesne s'appuie, pour soutenir son opinion, sur un document qui ne parle ni de Louis-le-Pieux, ni de l'église du Sauveur, mais seulement de miracles qui auraient été opérés sous Charles-le-Chauve en 852, après la translation des reliques de saint Martial.

M. Duchesne a pensé que cette date se rapportait à la translation même des reliques, tandis qu'elle ne s'applique qu'aux miracles opérés du temps de Charles-le-Chauve, vingt ans après cette translation qui avait eu lieu en même temps que la dédicace, dès l'année 832.

M. Arbellot montre que le faux diplôme de Louis-le-Pieux n'est pas la source du fait historique de la présence de ce prince à la dédicace de l'église du Sauveur, et il cite comme preuves de ce fait non seulement le témoignage autographe de l'historien Adhémar, mais encore ceux d'autres anciens chroniqueurs.

— M. Louis GUIBERT continue son historique du quartier de Limoges auquel l'intendant Tourny avait donné son nom ; la place Tourny était devenue, dans la dernière partie du dernier siècle, le lieu habituel des fêtes publiques, des promenades et des spectacles. Lorsque survint la Révolution, elle servit à la célébration des fêtes civiques et malheureusement aussi aux saturnales et aux drames sanglants qui signalèrent cette période.

M. Guibert décrit successivement les principales scènes qui s'y accomplirent, les réunions et les revues de la Garde nationale, formée dès 1789, après la fameuse *journée de la peur*, la solennité de la prestation de serment qui fut renouvelée, en 1791, après l'élection de la nouvelle municipalité ; ce fut après une de ces solennités, dont la religion ne fut pas exclue, du moins dans les premiers temps, qu'eut lieu une véritable farandole qui se répandit dans tous les quartiers de la ville et où l'on contraignit les passants, hommes, femmes, enfants et même les ecclésiastiques à figurer et danser, en les affublant de bonnets de grenadiers de la garde ; cette scène curieuse a été décrite par l'abbé Legros.

Un peu plus tard, le 14 juillet 1794, la fête de la Fédération fut célébrée en grande pompe, sur la place Tourny, qui prit à partir de cette date le nom de place de la Fédération.

Sous le régime de la Terreur, celle-ci devint la place des exécutions; huit prêtres appartenant tous au clergé séculier, à ce clergé limousin qui donna à cette époque tant de preuves de sa constance et de sa fermeté, y furent guillotins soit par groupes, soit isolément; une de ces exécutions; celle de l'abbé Ramnoux du Vignaud, fut même offerte aux malheureux prisonniers politiques qui avaient été ramenés de Tulle à Limoges, conduits sur douze charrettes, et que le publiciste Pedon appelle dans un de ses récits : la mauvaise marchandise de Tulle.

Ce serait du reste se tromper que de croire que de pareilles horreurs étaient accueillies avec faveur par la population; celle-ci, au contraire, dans son ensemble et à peu d'exception près, manifesta un véritable éloignement pour les auteurs de ces atrocités et pour le bourreau dont la vue était exécrée. Il est permis de rendre cet hommage à notre ville, que, malgré quelques excès, les exécutions y furent plus rares et la terreur moins odieuse que dans beaucoup d'autres villes de France.

La place Tourny demeurait affectée aux fêtes patriotiques ou prétendues telles, tandis que la place d'Orsay était réservée aux distractions champêtres et paisibles. C'est encore sur la première qu'on célébra la fête de l'Etre suprême et l'apothéose de Marat; le journaliste Pedon a raconté cette dernière scène, comme tant d'autres, sans faire grâce à ses lecteurs d'aucun des détails sacrilèges et assez répugnants de la fête. Celle-ci fut marquée par un incident, l'arrestation d'une femme, M^{me} de Montégut, aïeule de l'excellent homme de lettres que nous avons perdu il y a quelques années, et qui, d'après la chronique, aurait apostrophé un des meneurs du cortège et lui aurait même jeté sa pantoufle à la face; conduite à Paris, M^{me} de Montégut y fut exécutée; mais son dossier ne fait pas mention du jet de la pantoufle et l'accuse simplement de conspiration antipatriotique.

— M. l'abbé LECLER donne lecture d'une notice sur deux prêtres du diocèse de Limoges, originaires de la Corrèze et dont les noms doivent être ajoutés à ceux déjà si nombreux des confesseurs de la foi de ce diocèse pendant la Révolution; Jean-Joseph Massainguiral et Jean-Aimé, son frère cadet, tous deux nés à Tulle, ayant refusé le serment à la constitution civile du clergé, furent arrêtés, envoyés à Bordeaux et condamnés à la déportation; mais les navires sur lesquels ils avaient été embarqués avec beaucoup d'autres prêtres pour la Guyanne, n'ayant pu faire la traversée, furent ramenés à

l'embouchure de la Charente et leurs passagers furent soumis au dur régime des pontons.

Les deux frères n'obtinent leur liberté qu'en 1795; plus tard, à la restauration du culte en France, tous deux furent appelés, par Mgr du Bourg, à remplir le ministère paroissial; Jean-Joseph mourut chanoine honoraire en 1840.

Jean-Aimé Massainguiral, ecclésiastique d'une instruction qui égalait sa piété, doué d'un remarquable talent pour la prédication et très apte aussi à l'administration, occupa dans notre diocèse d'importantes fonctions; nommé d'abord à la cure de Turenne, il y fonda un petit séminaire qui malheureusement ne survécut guère à son départ; il fut bientôt appelé à la direction du grand séminaire de Limoges qu'il conserva jusqu'en 1813; c'est pendant cette période que se place, à la date du 28 janvier 1814, le passage de Pie VII à Limoges à son retour de captivité, passage suivi bientôt de celui des trois cardinaux Litta, Galeffi et Gabrielli; M. Massainguiral leur fut présenté et il a laissé une relation de voyage du Saint Père de Fontainebleau à Savone, qui fut imprimée dans notre ville chez Martial Ardant. Devenu vicaire général, il fut appelé à plusieurs reprises, après la mort de Mgr du Bourg et le départ de Mgr de Pins, son successeur, à administrer le diocèse comme vicaire capitulaire. Sous l'épiscopat de Mgr de Tournefort, il concourut à la fondation de la congrégation des sœurs du Sauveur et à l'établissement dans plusieurs localités de la Creuse des religieuses du Verbe incarné. Chargé par ce prélat de la pacification de la paroisse de Villefavard, il n'éprouva dans cette mission que des outrages et des maltraitements qui, dit M. Lecler, hâtèrent sa fin en février 1832.

Le Secrétaire,

Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 26 JUIN 1900

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Maurice Ardant, J. Dubois, Ducourtieux, Fage, Fougères, Fray-Fournier, L. Guibert, Hersant, Hervy, C. Jouhanneaud, l'abbé Lecler, Leroux, C. Marbouty, Ruchaud, Touyeras, commandant Zibelin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu par le secrétaire et adopté après diverses observations.

OUVRAGES REÇUS. — Sont offerts à titre d'hommage à la Société :

Par M. Antoine Thomas : Notes sur l'histoire de la Marche limousine : *Lettres inédites de Louis Chasteigner de la Roche-Posay*, gouverneur de la Marche (1591-1592).

Par M. Louis Guibert : son mémoire sur les *Anciens dessins des Monuments de Limoges* (tirage à part).

Par M. Joseph Dubois : la *Monographie du canton d'Eymoutiers* (tirage à part).

Par M. Paul Ducourtieux : *L'imprimerie dans les établissements de bienfaisance*, notice lue par lui au Congrès des maîtres-imprimeurs de France qui vient de se tenir à Paris.

M. le Président signale ensuite parmi les publications périodiques :

Le *Bulletin de la Société des Amis des sciences et arts de Rochechouart* (tome X, n° 1). — M. le docteur Marquet y continue la publication de documents sur la vie communale à Rochechouart, au nombre desquels se trouve une note relative à la fameuse Journée de la peur, en 1789, et en donnant une explication.

Les *Annales du Midi* (n° 46), qui rendent compte dans leur chronique, des mémoires contenus dans le tome XLVII du *Bulletin* de notre Société, et des dernières publications limousines, en particulier du livre de M. Ernest Rupin, concernant l'abbaye et les cloîtres de Moissac et de l'important ouvrage en trois volumes de M. Alfred Leroux, sur le Massif central, dont le critique fait un commentaire des plus élogieux et des plus mérités.

Le *Bulletin monumental* (7^e série, tome IV), où l'on trouve un guide archéologique du Congrès de Chartres, en 1900.

Le *Bulletin de l'Académie du Var* (tome XXII, 1899). — A noter dans ce volume un article de M. C. Bottin, concernant la découverte de grottes et d'une pierre christianisée, dans les gorges d'Ollioules (Var). Les pierres de ce genre sont fort rares, observe l'auteur, car, rappelant les cultes païens, elles avaient été condamnées par les canons et les conciles du v^e siècle et des siècles suivants, et par suite détruites.

A titre d'exception, comme à Ollioules, on les aurait conservées en les sanctifiant par des inscriptions ou des lignes cruciformes.

Der Orient und Europa, belle publication suédoise traduite en allemand, des principaux dolmens et monuments mégalithiques de l'Europe et de l'Orient.

ADMISSIONS. — La Société vote au scrutin secret sur l'admission de M. René Mallebay, demeurant au Blanc (Indre), comme membre correspondant, et de M. Firmin Dupuy, avocat-agréé à Limoges, comme sociétaire ; les candidats sont admis.

NÉCROLOGIE. — Le Président annonce la mort de M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, décédé à Compiègne le 29 mai dernier, à l'âge de 57 ans. Cette perte regrettable pour le monde de l'archéologie où le défunt tenait une importante place, sera vivement ressentie dans notre Société du Limousin à laquelle M. de Marsy avait témoigné de réelles sympathies, notamment en 1895, lors de la célébration de son cinquantenaire et qui l'avait nommé un de ses membres honoraires.

La réunion s'associe unanimement aux sentiments exprimés par son président.

Elle manifeste aussi les regrets que lui a fait éprouver le décès de l'un de ses membres, l'honorable M. Thézard, notaire à Limoges, et adresse à sa famille l'expression de ses sincères condoléances.

COMMUNICATIONS. — M. le Président rend compte sommairement des réunions du Congrès des Sociétés savantes qui a eu lieu à la Sorbonne au commencement du mois de juin et fait mention des mémoires lus à ce Congrès par MM. René Fage et Camille Leymarie, membres de la Société du Limousin, et Masfrand, de la Société de Rochechouart.

Il donne ensuite lecture d'une lettre de M. Léopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, félicitant la Société de la publication des cartulaires d'Aureil et de l'Artige, parus dans l'un des derniers bulletins et due, comme l'on sait, aux labeurs de M. de Senneville.

M. le Maire de Limoges remercie de la réponse faite à la demande de renseignements transmise par lui au sujet d'une ancienne famille de Limoges, celle des Chefderoy.

M. Louis GUIBERT complète les indications qu'il avait données à la dernière séance dans une lecture sur l'arrestation et l'exécution de Madame Montégut, de Limoges, pendant la Terreur. Il a pu consulter ces jours derniers à Paris le dossier de l'accusée, dossier collectif au surplus, car Madame Montégut fut déférée au Tribunal révolutionnaire avec dix-sept autres personnes, à la date du 4 messidor an II ; le dossier ne fait aucune mention, comme il avait cru pouvoir l'affirmer, de la voie de fait qu'elle aurait commise à l'égard d'un des personnages qui faisait partie de la mascarade organisée en l'honneur de Marat. Les pièces qu'il renferme concernent la correspondance contre-révolutionnaire qu'elle aurait entretenue avec la famille de Jumilhac ou ses représentants ; dans son interrogatoire, Madame Montégut nia certaines de ces lettres et chercha à expliquer les autres. Le réquisitoire de Fouquier-

Tinville la taxa de contre-révolutionnaire décidée et l'accusa de complot avec les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur ; c'était la condamner à l'échafaud ; elle y monta avec onze de ses co accusés, âgée à peine de trente ans.

Elle fut, du reste, une des rares victimes envoyées à la mort par le comité révolutionnaire de la ville ; la rigueur dont on fit preuve à son égard pouvait s'expliquer par certaines attaques dirigées contre l'administration locale, notamment par le reproche de dilapidation de deniers publics que l'on trouve dans une de ses lettres.

M. FRAY-FOURNIER, revenant sur la question du transfert au Panthéon des restes de Turgot, dit que ce projet paraît momentanément abandonné, après avoir fait l'objet de deux propositions de loi devant la Chambre des députés. L'une de ces propositions émanait, comme l'on sait, de M. Georges Berry ; l'autre a été présentée par M. Bussière, au nom d'un groupe de députés, parmi lesquels on remarque ceux de la Haute-Vienne, de la Corrèze et de la Creuse.

Obeissant à de très légitimes scrupules, les descendants d'Etienne Turgot, le seul des frères de l'ancien ministre qui ait laissé une postérité, ont manifesté la volonté de voir les cendres de leur illustre parent demeurer dans la chapelle de l'hôpital Laënnec, où sa sépulture a été récemment retrouvée.

On a toutefois fait observer que l'hôpital Laënnec ou des Incubables est installé dans des bâtiments incommodes et peu salubres ; les administrateurs en réclament eux-mêmes l'évacuation ; à moins donc que lors de sa démolition, qui paraît prochaine, on ne conserve la chapelle, la question de la sépulture à donner aux restes de Turgot se posera sans doute à nouveau.

Dans leurs exposés des motifs, les auteurs des deux propositions ont fait revivre en excellents termes la grande figure de l'homme, économiste hardi et prévoyant, philanthrope acharné à la réalisation du programme de rénovation politique que son génie avait conçu avec la foi du progrès. D'un autre côté, la correspondance très courtoise échangée, à cette occasion, entre le gouvernement et la famille et publiée au *Journal officiel*, se trouve perdue au milieu de documents parlementaires.

Enfin, des journaux illustrés ont donné, il y a un peu plus d'un an, des vues intérieures de la chapelle Laënnec au moment de l'exhumation du cercueil de Turgot et de deux membres de sa famille, dont l'un fut aussi intendant du Limousin, ainsi que des reproductions des épitaphes placées sur leurs tombeaux.

Ne serait-il pas opportun, demande M. Fray-Fournier, que la

Société recueille et conservât dans ses annales ces documents qui se rattachent si intimement au souvenir de l'illustre administrateur et bienfaiteur de la province ?

La Société s'associe bien volontiers au vœu exprimé par M. Fray-Fournier et qu'elle avait déjà accueilli lors de la première communication faite par ce dernier sur le même sujet.

M. Camille JOUHANNEAUD signale, d'après les renseignements qui lui ont été fournis par M. Maublanc, propriétaire à Lussac-les-Eglises, une importante découverte de pièces d'or faite le 13 juillet 1899 dans les démolitions du presbytère de la commune de Brigueille-Chantre (Vienne), sur les confins de la Haute-Vienne. Ces pièces, au nombre de 99 exactement, ont été ainsi attribuées : un écu d'or à la couronne de Charles VII, 26 écus d'or au Soleil de Charles VIII, 2 du même prince du Dauphiné, 47 écus d'or au Soleil de Louis XII, un du même de Provence, 2 du même du Dauphiné, 18 écus d'or au Soleil de François I^{er}, 2 du même de Bretagne, 3 du même du Dauphiné. Elles ont été vendues, il y a quelques mois, aux enchères publiques et après affiches, au chef-lieu même de la commune. Ces monnaies, en général fort bien conservées, présentaient, paraît-il, pour chaque série portée sous une dénomination commune, une grande variété par suite des différences de frappe et d'ateliers.

M. HERSANT présente un lot d'anciennes gravures appartenant à M. Forgemol et provenant de la collection de M. Roméo Chappoulaud ; plusieurs de ces gravures, déjà connues, représentent les ruines de Chalucet, le tombeau de saint Amand, près Saint-Junien ; on y remarque une sorte de pancarte ou d'affiche-réclame d'un ancien fabricant de cartes de Limoges.

LECTURES. — M. ARBELLOT rappelle que dans la séance précédente, il s'est appliqué à réfuter une assertion de l'abbé Duchesne relative à un fait important de l'histoire du Limousin. Ce savant écrivain soutient que Louis-le-Pieux n'a pas assisté en 832 à la dédicace de l'église du Sauveur et à la translation des reliques de Saint-Martial ; il assure que cette translation n'a eu lieu que vingt ans plus tard, en 852, sous le règne de Charles-le-Chauve et il s'appuie sur une recension du livre des miracles de ce saint, publiée d'après un manuscrit de Bruxelles, par les Bollandistes du siècle dernier.

Il faut savoir qu'il y a deux recensions, deux éditions distinctes de ce livre, dans lequel les mêmes miracles sont racontés dans un ordre identique, mais en termes différents ; il y a d'abord la recen-

sion de Bruxelles dont il vient d'être parlé ; il y a ensuite la recension de Limoges, publiée, il y a dix ans, d'après un manuscrit de Saint-Martial, dans notre Bulletin archéologique et à la même époque par les nouveaux Bollandistes dans le catalogue des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale.

Les nouveaux Bollandistes sont d'accord avec M. Arbellot pour regarder la recension de Limoges comme l'œuvre originale dont celle de Bruxelles ne serait qu'un remaniement, et notre collègue le prouve par la comparaison intrinsèque des deux textes. La recension de Limoges, en parlant des miracles opérés sous Charles-le-Chauve, n'en donne pas la date, tandis que la recension de Bruxelles en fixe la date en l'an 852, *après la translation du corps de saint Martial*. M. Duchesne a cru que cette date s'appliquait à la translation des reliques, tandis qu'elle ne se rapporte qu'aux miracles opérés sous le règne de cet empereur, l'an 852, *après la translation du corps de saint Martial*. Or cette translation, suivant notre historien Adhémar de Chabannes et nos vieux chroniqueurs, avait eu lieu en présence de Louis-le-Pieux, alors que ce prince résidait au palais de Jocundiac, à une lieue de Limoges, résidence dont parlent les historiens du temps.

L'assertion de l'abbé Duchesne, qui pèche sur la base et qui n'est qu'une affirmation sans preuves, ne peut donc rien contre l'autorité d'Adhémar et de nos chroniqueurs limousins.

M. Louis GUIBERT donne un aperçu sommaire des objets d'orfèvrerie émaillée et des émaux peints qui figurent actuellement à l'Exposition universelle de Paris. Si le Limousin, dit-il, occupe sa place honorable à coup sûr dans les galeries de nos industries et de nos arts contemporains, c'est dans la partie rétrospective de l'Exposition installée au petit palais des Beaux-Arts par les soins d'un conservateur du Louvre bien connu de nous tous, M. Molinier, qu'il faut aller pour juger de ce que notre pays a été dans le passé et de la part de gloire qui lui appartient dans l'histoire de l'art français. Jamais pareille collection des produits de l'œuvre de Limoges et d'émaux peints n'avait encore été offerte à l'admiration du public et bien peu d'autres collections peuvent lui être comparées. On y trouve, à côté de la plupart des objets exposés à Limoges en 1886 et à Tulle en 1887, un grand nombre d'autres spécimens de nos vieux arts, venus d'un peu partout, des musées de Paris et de province, des églises, des collections particulières. Ensemble vraiment remarquable et excellent pour les amateurs et les artistes qui peuvent, par les rapprochements et les comparaisons entre les diverses pièces, mieux apprécier les caractères généraux ou distinctifs et la valeur de l'œuvre même dans son ensemble.

M. Guibert signale, en suivant l'ordre chronologique, les morceaux les plus saillants parmi ces merveilles. Après avoir mentionné le trésor des Conques, dont l'origine limousine probable n'a pas été cependant bien déterminée, des fragments de la collection Bardac, la chasse de Bellac, dont les disques d'émail offrent des points de ressemblance avec ces fragments et un coffret de ce trésor, il arrive à des chefs-d'œuvre incontestablement limousins. Dans le nombre, aucune pièce n'offre d'émaux plus parfaits que la chasse de Gimel ; l'Exposition possède une autre pièce qui a des rapports avec elle, mais qui lui est inférieure, celle de Meaux. Le ^{xiii}^e siècle est encore représenté par la plaque tumulaire de Geoffroi Plantagenet. Ces objets appartiennent à la première période de l'émaillerie, où les artistes suivaient la tradition des Byzantins et employaient l'émail pour les personnages et les sujets. Dans la période suivante, ils ne s'en servirent plus que pour les fonds et l'ornementation.

M. Guibert cite ensuite un reliquaire appartenant à une église de Chartres, à peu près identique à celui découvert il y a trois ans à Cherves-de-Cognac et grâce auquel ce dernier a pu être reconstitué ; des types fort intéressants de la seconde période de fabrication, notamment une fierte d'assez grandes dimensions, de la collection Chandon de Briailles.

M. Joseph Dubois détache de sa monographie du canton d'Eymoutiers quelques pages relatives à la seigneurie de Nedde et fort intéressantes pour l'histoire de cette localité, de ses seigneurs, de son château qui est demeuré le plus important du canton et qui, tant par son aspect extérieur, sa situation et ses alentours, que par le beau mobilier qu'il renferme, est digne de fixer l'attention.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 31 JUILLET 1900

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : M. l'abbé Arbellot, Dubois, Ducourtieux, Courtot, L. Guibert, Hervy, Jouhanneaud, A. Leroux, Ruchaud, Touyeras.

M. l'abbé Lecler, retenu par une indisposition, s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — M. le président énumère les publications reçues depuis un mois et mentionne en particulier : *Lemouzi* (n° 58) où l'on remarque, sous la rubrique : Visions du pays natal le fragment d'un discours de M. René Fage, prononcé à la fête annuelle de l'Association corrézienne de Bordeaux, le 27 mai dernier ; et une ballade composée par M. Hubert Texier sur les tours de Châluçet.

Le Bulletin de la Société du Périgord (tome XXVII, 3^e livraison) qui publie une intéressante étude de MM. Charrier et Jouannel sur un capitaine périgourdin qui guerroya au temps de la Ligue, puis sous Henri IV, le capitaine Sireuil.

La Revue de Saintonge et d'Aunis (XX^e volume, 4^e livraison) où nous lisons un compte rendu des deux volumes publiés cette année par notre Société.

Analecta Bollandiana (tome XIX, fascicule 11). On y lit une notice bibliographique du tome II des *Fastes épiscopaux* de l'abbé Duchesne, très favorable à la thèse de l'auteur sur les origines des églises d'Aquitaine.

La Revue bénédictine (1900, n° 3) qui rend compte dans sa chronique de deux ouvrages du D^r Valenti et de M. Antonin Lopez Pelaez, hagiographes espagnols, tous deux membres de notre Société.

Une nouvelle brochure de Mgr Bellet, qui a pour titre : *L'Age de la vie de saint Martial*, est offerte à titre d'hommage par son auteur.

LECTURES. — M. Louis GUIBERT, après avoir, à la précédente séance, signalé les œuvres les plus remarquables de l'orfèvrerie émaillée limousine qui figurent à l'Exposition universelle de 1900, parle des émaux peints qui lui ont succédé et qui sont représentés à l'Exposition rétrospective par des spécimens non moins nombreux et non moins dignes d'examen et souvent d'admiration. Il fait observer que les émaux peints constituaient un art en quelque sorte nouveau, que la technique de l'orfèvrerie émaillée ne pouvait faire pressentir, car si la matière employée était la même ou tout au moins similaire, l'application et les procédés étaient absolument différents.

Comment du travail sur métal par la méthode du champlévé à ce qu'on a si justement appelé la peinture en émail, s'est faite la transition, l'évolution ? La question a été bien souvent agitée, mais non résolue ; à cette heure encore elle reste obscure malgré les observations les plus attentives. Aussi, avec beaucoup de vraisemblance, a-t-on pu soutenir qu'un autre art, celui de la peinture sur verre, contemporain de l'émail peint, avait dû exercer une grande in-

fluence sur l'origine de celui-ci et sans doute suggérer à un artiste, de nom encore inconnu, ce genre nouveau de l'emploi de l'émail.

On sait, en effet, que la peinture sur verre a eu un grand essor en Limousin au ^{xv}^e siècle et que la plupart des beaux vitraux qui nous ont été conservés datent de ce siècle; il ne serait pas impossible même que des peintres verriers eussent été en même temps des émailleurs, malgré les différences très sensibles qui distinguent les deux arts.

Quoiqu'il en soit, l'Exposition actuelle, malgré l'extrême abondance de spécimens qu'elle présente, soit pour l'œuvre de Limoges, soit pour les émaux peints, ne contient aucune pièce, aucun objet qui soit de nature à faire avancer la solution.

Entre les émaux champlévés de la dernière époque et les émaux peints les plus reculés, tels que le reliquaire de Saint-Sulpice-les-Feuilles, qu'un inventaire de Grandmont du ^{xv}^e siècle mentionne, avec son pied émaillé, la plaque de l'Ensevelissement du Christ et la petite Adoration des Mages, pièces appartenant toutes deux au musée de Limoges, ou encore l'adoration des bergers du musée de Guéret, tous émaux datant de ce même ^{xv}^e siècle, la distance est toujours la même, celle qui sépare deux arts vraiment distincts au point de vue de l'inspiration et des procédés.

M. Guibert énumère ensuite les pièces les plus remarquables de cette section si importante de l'Exposition rétrospective; après les primitifs, parmi lesquels il faut noter une collection de vingt-quatre plaques d'un émail très éclatant, qui appartient au musée de Clermont-sur-l'Oise et une autre collection de vingt plaques que possède celui de Vitré, voici venir les œuvres des maîtres, et surtout celles du plus grand de tous, Léonard Limosin, représentées par plusieurs de ses portraits et surtout par les admirables *émaux de la cathédrale de Chartres*, dont notre musée de Limoges possède des reproductions; avec eux et tout auprès peut rivaliser le *Festin des Dieux*, l'émail justement célèbre qui est celui dont le prix a atteint le plus haut chiffre dans les grandes ventes publiques (plus de 180,000 francs). C'est après avoir contemplé ces chefs-d'œuvre que l'on peut se rendre compte de la valeur artistique des émaux peints et de la grande vogue dont ils ont joui dans le passé et qu'ils ont si franchement reconquise de nos jours.

— M. ARBELLOT trace la biographie de Bernard de Savène, qui fut évêque de Limoges et inhumé dans l'abbaye de l'Artige, près Saint-Léonard.

Né à Savène, dans la commune de Saint-Hilaire-Bonneval (ou plutôt dans la commune voisine de Saint-Genest, qui possède une

localité du nom de Savene ou Sevene et où l'on montre encore la maison de l'évêque), ce personnage fut d'abord chapelain ou curé de la paroisse de Saint-Hilaire-Bonneval, puis religieux à l'Artige du temps du prieur Pierre de Magnac (1210). Nommé en 1219, évêque de Limoges, après l'épiscopat de Jean de Veyrac qui était mort à Saint-Jean-d'Acre, son nom se trouva mêlé à plusieurs événements importants du diocèse ; ainsi il coopéra à la fondation de la Chartreuse du Glandier, due à la munificence du vicomte de Comborn, qui donna 6,000 sols ; ce fut lui également qui seconda l'établissement des dominicains à Limoges.

Bernard de Savene accompagna le roi Louis VIII dans sa croisade contre les Albigeois, et mourut le 22 juillet 1226, d'après les uns au siège d'Avignon et de mort violente, selon d'autres à la suite d'une maladie.

Son corps fut transporté à l'Artige, conformément au désir qu'il avait exprimé, et inhumé dans le chœur de l'église du monastère.

Dom Estiennot a donné une notice descriptive et bien connue de son tombeau, qui pourrait peut être encore se retrouver sous le pavé de l'église de l'ancienne abbaye transformée depuis longtemps en propriété privée. Il serait même question, ces temps-ci, ajoute M. Arbello, de faire des fouilles pour le rechercher et d'opérer la translation des restes dans l'église de Saint-Léonard. Ces recherches et les découvertes qui peuvent en résulter sont certainement de nature à exciter l'intérêt de la Société et à provoquer une excursion de ses membres. Cette excursion pourrait avoir lieu au cours des vacances prochaines, après entente avec le propriétaire de l'Artige et M. le curé de Saint-Léonard.

La proposition de M. Arbello est accueillie très favorablement par tous les sociétaires présents.

— M. Paul DUCOURTIEUX, qui a bien voulu se charger de la préparation d'une nouvelle table méthodique et alphabétique des *Bulletins* de la Société, fait un historique sommaire de cette Société à ses débuts, des phases diverses qu'elle a traversées depuis 1843, date de sa fondation, et des modifications survenues dans son organisation et dans ses statuts ; modifications peu sensibles, en dehors de ce fait : qu'après avoir été chargée par l'arrêté même de sa création de former et d'organiser les musées de Limoges et s'être acquittée de cette partie de sa mission jusqu'en 1870, elle s'est consacrée exclusivement depuis cette époque aux études spéculatives d'histoire et d'archéologie locales.

Reconnue d'utilité publique par décret du 14 novembre 1877, la Société du Limousin est demeurée constamment fidèle à son pro-

gramme d'origine, à l'esprit de son institution ; les intelligences et les dévouements ne lui ont jamais manqué, comme l'indique M. Ducourtieux en rappelant les souvenirs de ceux de ses administrateurs et des sociétaires qui l'ont le plus honorée dans le passé ; et sa vie sociale pendant cinquante-cinq ans peut se résumer en ces mots : Unité de l'œuvre, accord des volontés, labeur et persévérance dans son accomplissement. Dans le présent et dans l'avenir, ses continuateurs ne sauraient suivre une meilleure tradition.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 28 AOUT 1900

Présidence de M. Arbellot, président

Présents : MM. l'abbé Arbellot, Aubert Berger, Paul Ducourtieux, Hersant, C. Jouhanneau, l'abbé Lecler, A. Leroux, Loupias.

Plusieurs membres se font excuser de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — M. le président annonce la publication toute récente du deuxième volume de l'ouvrage de M. l'abbé Lecler, sur les *Martyrs et confesseurs de la foi, du diocèse de Limoges, pendant la Révolution* ; ce volume, qui doit être suivi d'un troisième, ajoute une très importante contribution à la liste déjà longue des prêtres et religieux du Limousin qui encoururent l'exil, la confiscation, les persécutions et même la mort pour la défense de la foi catholique ; on y trouve de nombreuses et intéressantes biographies, fruit de patientes recherches, d'un labeur assidu et désintéressé de la part de l'auteur qui a droit aux plus légitimes éloges.

M. le président mentionne ensuite le *Bibliophile limousin* (15^e année, n° 3) qui contient une notice de M. Paul Ducourtieux, concernant le nouvel et grand ouvrage de M. de la Bourlière sur *L'Imprimerie et la librairie à Poitiers pendant les xvi^e siècle* ; cet ouvrage vient d'être couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze* (Tulle, 1900, 2^e livraison). On y lit plusieurs articles de MM. René

Fage, Clément Simon, Louis Guibert, l'abbé Lecler et une série de chartes limousines antérieures au xiii^e siècle, provenant des archives de la Haute-Vienne et publiées par M. Alfred Leroux.

Le *Bulletin de la Société scientifique et historique de la Corrèze* (Brive, 1900, 2^e livraison) : à signaler dans cette livraison la première partie d'une belle étude de M. R. de Boysson, sur *Bertrand de Born, sa vie et son siècle*; une nouvelle série de chansons et bourrées limousines, par M. F. Celor, divers articles de MM. Bial, Godard, Champeval et Marche.

Le *Lemouzi* (n^o 59), fascicule très abondant en notices variées, historiques et d'actualité, avec une chronique des produits, des industries et des arts limousins qui figurent à l'Exposition de 1900. La revue annonce aussi la fête félibréenne de l'Eglantine qui doit avoir lieu à Moustiers-Ventadour, le 2 septembre prochain.

Dans le *Bulletin de l'Auvergne* (1900, n^o 5), nous trouvons une notice sur une urne cinéraire trouvée à la Sauvelat-Roussille (Puy-de-Dôme); cette urne, en verre irisé, qui était enfermée dans la cavité d'un bloc de grès et contenait des ossements, rappelle des découvertes semblables faites en Limousin.

COMMUNICATIONS. — M. le président annonce que le prochain congrès des Sociétés savantes aura lieu en 1901 dans la ville de Nancy; le programme des questions à traiter dans ce congrès pour les diverses sections est distribué aux sociétaires.

M. l'abbé Lecler présente une photographie de M. Faissat, figurant une vierge qui se trouve au chevet de l'église du Grand-Bourg (Creuse); cette statue en granit, mesurant un mètre de hauteur environ, représente la vierge assise, tenant l'enfant Jésus, accostée de deux figures d'anges, aussi en pierre, et paraît devoir être attribuée au xii^e siècle, dont elle a tous les caractères. La niche où est installée la statue avait été murée, peut-être à l'époque des guerres de religion et n'a été réouverte et restaurée, qu'en 1876: les sujets de cette nature parvenus jusqu'à nous sont assez rares et vraiment dignes de remarque.

M. Hersant signale une autre statue de la vierge, déposée en ce moment dans le magasin de M. Meaux, rue Montmailler, à Limoges, et appartenant à M. Rivet, précédent propriétaire de l'Artige; cette vierge en bois, revêtue d'une peinture d'apparence très ancienne, et qui mesure 1 mètre 30 centimètres de hauteur, proviendrait de l'abbaye de l'Artige, ainsi qu'un tabernacle, formé du même bois. On l'attribue également au xii^e siècle.

La Société, sur l'invitation de M. le président décide que l'excursion archéologique déjà projetée à Saint-Léonard et à l'Artige,

aura lieu le 18 septembre prochain. MM. Paul Ducourtieux et Aubert Berger sont chargés de préparer et d'assurer l'organisation de cette excursion, à laquelle pourront assister les personnes étrangères à la Société, en adressant leurs demandes à M. le président.

LECTURES. — M. Alfred LEROUX a entrepris de résoudre une question délicate portée depuis longtemps au programme du congrès des Sociétés savantes, en étudiant comment s'est opérée à Limoges la substitution du français au latin et au provençal dans les actes publics et les documents privés. Passant en revue d'une manière méthodique les diverses sortes de manuscrits confiés à sa garde : cartulaires, minutes notariales, terriers, livres de rentes, forlèaux, registres de délibérations, d'assises et d'insinuations, correspondances politiques, registres paroissiaux, etc., il détermine pour chacun d'eux, avec une précision rigoureuse, la date à laquelle le scribe a abandonné l'usage du latin ou du provençal pour adopter le français. Dans quelques cas cependant, en raison des lacunes existant dans plusieurs collections de nos archives locales, la question n'a pu être serrée d'aussi près qu'on pourrait le désirer ; M. Leroux nous en avertit d'ailleurs chaque fois, en s'en remettant à l'avenir du soin de parfaire les constatations auxquelles il arrive.

Dans la seconde partie de son mémoire, l'examen critique porte sur les documents privés : inscriptions, annales, chroniques, œuvres théâtrales, ouvrages de piété, registres de famille, mandements épiscopaux, etc. Il y avait intérêt, en effet, à distinguer l'usage privé de l'usage public du français, pour se rendre compte dans quelle mesure l'un a pu agir sur l'autre. Il est bien certain que ni les consuls de Limoges, ni les notaires, ni les greffiers ne se fussent avisés d'introduire l'idiome du Nord dans la rédaction de leurs actes, s'ils n'avaient eu conscience qu'à cet égard une évolution profonde s'était déjà accomplie dans tous les rangs de la population de notre ville.

Les conclusions générales de M. Leroux sont les suivantes :

1° A Limoges, la substitution du français au latin et au provençal a été préparée pendant un siècle et demi, à partir du règne de Charles-le-Bel, par les relations politiques de la commune avec les rois et les vicomtes de Bretagne et d'Albret ;

2° Cette substitution était acceptée par l'usage, depuis le règne de Louis XI, dans nombre de documents privés, avant d'être admise dans les greffes et les chancelleries ;

3° Cette acceptation, cette admission, ne sont devenues générales qu'au bout de cent années ;

4° Donc tout ce qui, au ^{xvii}^e siècle, sera rédigé en latin ou en provençal doit être considéré par la postérité comme œuvre d'érudition ou de réaction.

Le mémoire de M. Leroux, où abondent des détails locaux d'un véritable intérêt, sera publié dans le *Bulletin historique* du ministère de l'instruction publique.

M. Louis GUIBERT, n'ayant pu assister à la séance, adresse une communication ayant pour but de compléter les renseignements par lui donnés aux précédentes séances sur l'émaillerie limousine à l'Exposition universelle. Une seconde visite au Palais des arts rétrospectifs lui a permis de constater qu'il y avait un plus grand nombre d'objets d'orfèvrerie émaillée qu'il ne l'avait d'abord indiqué, se rattachant à la première méthode employée dans les ateliers limousins, celle dont la chasse de Gimel demeure incontestablement le plus bel échantillon (sujets émaillés); à côté de la chasse de Meaux déjà citée, il faut ranger une petite chasse appartenant au diocèse de Tarentaise, une autre provenant de la cathédrale de Châlons-sur-Marne, une petite chasse lyonnaise qui accusent l'emploi de la même méthode; détail à noter, le vert domine dans le coloris de la chasse de Châlons.

De la période, ou pour mieux dire de la méthode caractérisée par l'emploi de l'émail pour les accessoires et l'ornementation seulement, les spécimens sont nombreux : un des plus complets est bien la chasse de la collection Chandon de Briailles, déjà signalée par M. Guibert.

Du procédé intermédiaire, ajoute celui-ci, il y a peu d'exemple; toutefois, deux chasses appartenant à des églises de la Corrèze et déjà étudiées à l'exposition de Tulle montrent l'émail employé à rehausser l'effet de certains détails des sujets. Celle de Chamberet, dont l'émail est du reste assez grossier, appartient également à cette catégorie.

Le plus ancien exemple qu'offre l'Exposition de 1900, de cette méthode mixte, paraît se trouver sur une plaque du ^{xii}^e siècle, provenant d'une reliure et appartenant à l'église de Saint-Nectaire.

En ce qui concerne l'origine de la peinture en émail, la nouvelle étude de M. Louis Guibert ne lui a fait découvrir ni à l'Exposition rétrospective, ni dans les musées, aucun objet des ^{xiv}^e ou ^{xv}^e siècle, qui puisse fournir un indice de l'évolution de l'émaillerie, ou seulement de nouvelles tendances des ateliers limousins; ceux-ci restent fidèles, au ^{xiv}^e siècle, aux procédés du ^{xiii}^e, qu'ils appliquent avec moins d'habileté et moins de succès; la décadence est visible. Et tout d'un coup, sans trace d'aucun essai ou d'un

tâtonnement quelconque, on se trouve en présence de panneaux d'émail peint, assez laids d'aspect, très imparfaits d'exécution, mais qui révèlent cependant une technique nouvelle à peu près fixée et très différente de celle des émaux d'orfèvrerie.

Ce fait — le défaut absolu de toute pièce d'une époque ou d'un procédé intermédiaire — ne serait-il pas un argument d'une certaine valeur à l'appui de l'hypothèse d'après laquelle la peinture en émail aurait une origine en quelque sorte exotique, aurait été implantée de toutes pièces d'un autre pays en Limousin? Telle est la question que se pose M. Guibert, mais tout en reconnaissant une certaine valeur à l'argument, celui-ci doit constater qu'en aucun autre pays, avant la seconde moitié du ^{xv}^e siècle, on n'a la preuve que l'art de la peinture en émail ait été pratiqué.

La conjecture donc n'avance à rien et la question reste tout à fait obscure et sans solution possible, du moins en l'état de nos connaissances actuelles.

M. Paul DUCOURTIEUX complète les renseignements par lui donnés à la précédente réunion sur les origines de la Société archéologique du Limousin et les premières périodes de sa vie sociale, en indiquant ou en rappelant d'une manière sommaire la formation de sa bibliothèque, pour laquelle elle consentit à diverses reprises d'importants sacrifices, la fondation et l'organisation des collections du musée qu'elle administra pendant vingt-cinq ans environ, les travaux, mémoires, ouvrages importants publiés par elle ou sous son patronage, les concours et distributions de prix auxquels elle procéda en 1863 et en 1871, les excursions archéologiques dont les plus intéressantes eurent lieu en l'année 1879, lors du séjour à Limoges de la Société française et de son président, M. Léon Palustre, sur de nombreux points du département. Dans cet exposé rapide, nous relevons plus d'un détail à retenir, des particularités non connues ou oubliées de la plupart d'entre nous et dont il y a lieu encore de retirer quelque profit; de tous ces faits, il ressort, du reste, que la vie de la Société a toujours été très active, marquée par les plus louables efforts et dirigée constamment vers le même but, l'étude approfondie de la province et de son histoire.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 30 OCTOBRE 1900

Présidence de M. l'abbé Lecler, vice-président

Présents : MM. l'abbé Lecler, Courtot, Dubois, Ducourtieux, Fougères, Fray-Fournier, Gany, L. Guibert, Hersant, A. Leroux, Mariaux, L. Mouret, l'abbé Pénicaud, Ruchaud, de Vandières de Vitrac, C. Jouhanneau.

M. le président Arbellot, malade, se fait excuser de ne pas assister à la réunion.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

OUVRAGES REÇUS. — M. Fray-Fournier offre à la Société un exemplaire de sa brochure sur le *Théâtre à Limoges avant, pendant et après la Révolution*. Dans cette étude d'un intérêt tout à fait nouveau, l'auteur trace l'histoire du théâtre à Limoges depuis ses origines, vers 1744, jusqu'à 1815 ; on y trouve des renseignements précieux, certains mêmes qui sont de véritables révélations, des détails absolument ignorés de nos jours ; un de ces détails entre autres : savait-on que sous l'Empire, un règlement du ministère de l'intérieur en date du 25 avril 1807 avait divisé le territoire au point de vue théâtral en vingt-cinq arrondissements, que les départements de la Haute-Vienne de la Corrèze, de la Dordogne, de la Charente et de la Vienne, formaient le neuvième de ces arrondissements, et que le directeur du théâtre de Limoges, M. Beauval, prit le titre officiel d'entrepreneur breveté des spectacles de ce neuvième arrondissement ?

M. Alfred Leroux offre aussi en hommage sa publication de *Chartes du Limousin*, antérieures au xiii^e siècle (tirage à part, du *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*). Ces chartes, au nombre de trente-deux, appartiennent aux xi^e et xii^e siècles ; elles étaient restées inédites. Un assez grand nombre d'autres remontant à la même période et même au-delà, nous étaient déjà connues par les recueils des Bénédictins et les publications de MM. Robert de Lasteyrie, Rivain, Maximin Deloche, Louis Guibert et de M. Leroux lui-même.

M. le président signale parmi les ouvrages périodiques : le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze* (Tulle, 1900, 3^e livraison), où M. Clément Simon continue, avec la science

et l'autorité que l'on connaît, la série de ses recherches sur l'histoire civile et municipale de Tulle avant l'érection du Consulat, d'après des documents inédits. A noter encore dans cette livraison un intéressant article de M. Bombal sur la Haute-Dordogne et ses gabarriers; des lettres du général Vialle, originaire de Tulle, publiées par M. René Fage.

Lemouzi (n° 60). On y trouve le compte rendu de la septième fête de l'Eglantine, célébrée le 2 septembre dernier à Moustier-Ventadour.

La Revue scientifique du Limousin (n° 93 et 94).

Le Bulletin de la Société des amis des sciences et arts de Rochecouart (tome X, n° 2), qui publie, entre autres articles, une étude de M. Masfrand sur les origines du sceptre, et une note de M. Précigou concernant l'ancien dolmen de Beaureil, commune de Saint-Auvent.

A noter aussi dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (tome XXVII, 4^e livraison), un historique fort intéressant de M. le vicomte de Gérard sur la peste à Sarlat, de 1629 à 1634. On sait les terribles ravages que fit à la même époque cette épidémie en Limousin et notamment à Limoges.

Le Bulletin de l'Auvergne (1900, n° 7) donne un mémoire très documenté de M. Francisque Mège, relatif à l'événement singulier qui se produisit presque partout en France vers la fin de juillet 1789 et bien connu sous le nom de la *grande peur*; dans ce mémoire l'auteur rappelle quelques uns des faits qui se passèrent dans la Marche et le Limousin, mais d'une manière incomplète.

Le Bulletin monumental publie une nécrologie de M. le comte de Marsy, président de la Société française, membre honoraire de notre société, dont nous avions annoncé la mort à l'une de nos précédentes réunions.

Le Bulletin archéologique (année 1900, 1^{re} livraison) insère la communication faite par notre collègue M. Alfred Leroux, de lettres de Gui de Comborn, évêque de Limoges, accordant pour dix ans la moitié des revenus des églises vacantes à la construction de la cathédrale de Limoges (1^{er} juin 1344, archives de la Haute-Vienne).

Et une communication de M. Masfrand, de la Société de Rochecouart, sur les fouilles qu'il poursuit depuis plusieurs années à Chassenon (Charente), et pour la continuation desquelles cette Société a sollicité une subvention.

Le ministère de l'instruction publique a adressé à la Société divers ouvrages, au nombre desquels il y a lieu de signaler quatre nouveaux dictionnaires topographiques pour les départements de

la Marne, des Hautes-Alpes, de la Drôme et des Basses-Pyrénées, exécutés d'après le plan officiel. Cet envoi est de nature à faire désirer de plus en plus l'entreprise d'un pareil dictionnaire pour la Haute-Vienne.

La Société archéologique de Soissons a fait aussi l'envoi de trois importants volumes.

COMMUNICATIONS : M. COURTOT présente un tableau reproduisant les ruines de la partie des fortifications de la ville de Limoges qu'on voit encore près du boulevard Montmailler, depuis la démolition du quartier Viraclaud et dont M. Paul Ducourtieux a fait la description, il y a un an et demi environ, à l'une de nos séances. Cette jolie peinture de notre collègue vient d'être acquise par le Musée national Adrien-Dubouché.

M. HERSANT offre à la Société un surmoulage du masque de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, pris sur son lit de mort par M. Lanson, sculpteur de cette ville.

M. P. COUSSEYROUX a chargé M. Guibert de communiquer à la Société le manuscrit d'un ouvrage intitulé : « Histoire de la ville et baronnie de Peyrat-le-Château ». On sait que Peyrat, dont la justice a ressorti jusqu'à la Révolution au siège sénéchal de Montmorillon, a eu autrefois une certaine importance féodale. M. Guibert donne lecture de la table de cet ouvrage qui sera soumis au comité de publication.

Il communique également un plan, très net, du bourg actuel de Peyrat, avec la mention des anciens édifices et quelques fragments de briques et tuiles provenant de l'ancien château féodal de Rochin, qui couronne un des mamelons avoisinant les anciens rochers du moulin de Laron, où le propriétaire M. Tarraquois, a mis au jour des restes de murailles et des morceaux de corniches. M. Cousseyroux désirerait que la Société se rendit acquéreur de ces ruines ; il revient sur la nature des excavations de la Vialle et de Counouille qu'on observe au haut de ses rochers et pense, contrairement aux opinions émises à ce sujet, que ces cavités ont été pratiquées par la main des hommes. A l'appui de sa croyance, il cite la découverte faite il y a cinq ans au pied de ces rochers, de sépultures gallo-romaines dans lesquelles, avec des ossements et des cendres, on a trouvé une lamelle de cristal représentant une figure de femme. Aucune trouvaille de ce genre n'avait été encore signalée jusqu'à présent, croyons-nous ; il serait à souhaiter qu'on sût à quoi s'en tenir exactement sur l'objet ainsi mentionné par M. Cousseyroux.

LECTURES. — M. Louis GUIBERT demande à la Société la permis-

sion de l'entretenir une fois de plus des spécimens de nos anciennes industries artistiques figurant au petit palais des Arts, aux Champs-Élysées. L'exposition de 1900 a permis d'étudier des émaux d'un grand intérêt pour l'histoire de l'*Œuvre de Limoges* et qui n'avaient été encore ni décrits ni reproduits. De ce nombre est une petite plaque de chasse de la collection Sigismond Bardac, qui présente trois figures : le Christ bénissant ; à sa droite, la Sainte-Vierge ; à sa gauche, saint Martial. L'attribution n'est pas arbitraire ; une inscription en lettres romanes porte : *S. Martialis*.

L'aspect de cette pièce qui est de travail champlévé sur fond de métal uni, rappelle celui des émaux cloisonnés, et son origine limousine incontestable — quel autre qu'un artiste limousin aurait pu figurer ainsi l'apôtre d'Aquitaine en regard, pour ainsi dire, de la Vierge ? — permet d'attribuer aux ateliers de notre ville beaucoup d'objets qu'on pouvait hésiter à accepter comme des échantillons de leur fabrication ; les précieux fragments des tombeaux des comtes de Champagne, par exemple, plusieurs chasses des collections Martin le Roy et autres, et peut-être un curieux pied de chandelier conservé dans l'église de Saint-Omer.

Il convient d'ajouter que l'émail Bardac offre une assez grande analogie avec les deux plaques Grandmontaines du musée de Cluny, sûrement limousines aussi celles-là. M. Guibert fait passer sous les yeux de ses collègues le dessin du précieux fragment dont il vient de les entretenir.

— M. Paul DUCOURTIEUX fait l'analyse d'un ouvrage qui vient de paraître sous ce titre : *Deux frères prêcheurs à l'époque des origines* et dont l'auteur est M^{lle} Marguerite de Waresquiel. — Ce livre, tout à la glorification de l'ordre de Saint-Dominique, a pour l'histoire locale limousine un intérêt tout spécial. Les deux frères prêcheurs qui en font le sujet ne sont autres en effet que Pierre Cellani, fondateur du couvent de Limoges, et Gérard de Frachet, son successeur ; le premier, ami et disciple de Saint Dominique, animé comme lui d'un ardent prosélytisme, cœur chevaleresque, fonda dès l'an 1219 le couvent de Limoges, non sur l'emplacement où il fut un peu plus tard édifié, mais dans un terrain situé au-delà du Pont Saint-Martial ; il y laissa, en partant, un grand renom de sainteté. L'auteur nous fait assister aux péripéties de cette fondation qui trouva dans l'évêque et le clergé limousin de zélés protecteurs et cependant éprouva beaucoup de difficultés.

Gérard de Frachet succéda à Pierre Cellani en 1233 ; ce fut lui qui, au prix de grands efforts, érigea la nouvelle maison, appelée dans la suite couvent des Jacobins, et dont subsistent encore quelques

vestiges avec une partie de l'église. Gérard de Frachet, originaire de Châlus ou de Châlusset peut-être, en Limousin, religieux d'une grande vertu, orateur et écrivain de mérite, occupe dans l'histoire de l'ordre une grande place par les écrits qu'il a laissés et où ont puisé et puisent chaque jour les hagiographes dominicains. Après avoir été prieur de Marseille, provincial de Provence et prieur de Montpellier, il revint mourir dans la maison de Limoges, qui était son œuvre.

Tous ces faits déjà connus en partie de ceux qui sont familiers avec nos vieilles chroniques et qui ont lu les *Memorialia pro conventu Lemovicensi* de Bernard Guidonis, n'en gagnent pas moins à être mis en lumière dans une monographie exacte et bien faite.

L'auteur y décrit au surplus les bâtiments du couvent, notamment l'église qui était belle et où l'on voyait avant la Révolution un tableau de saint Dominique très estimé et d'une grande valeur ; elle a été diminuée dans sa longueur et est devenue l'église paroissiale de Sainte-Marie. L'emplacement du cloître assez étendu, démoli probablement vers 1720, et qui figure cependant sur le plan de Trézaguet, est occupé maintenant, ainsi que les autres bâtiments, par la Manutention militaire.

Les Jacobins avaient un collège public où ils enseignaient seulement la théologie et la philosophie. Leur bibliothèque et leurs archives, enrichies par des dons multiples et généreux, étaient importantes.

Le couvent de Limoges, ajoute l'auteur, était devenu, en outre, une sorte de Panthéon dominicain ; car indépendamment de douze religieux fondateurs et des premiers bienfaiteurs qui y avaient été inhumés, on y trouvait les sépultures de beaucoup d'autres personnages distingués, religieux, prélats, bienfaiteurs, et parmi ces derniers, des membres des familles des Cars, de Pompadour, de Lastours, de Ventadour, etc.

M. Camille JOUHANNEAUD rend compte de l'excursion faite par la Société le 18 septembre dernier à Saint-Léonard et à l'Artige, et à laquelle ont pu prendre part une vingtaine de membres et quelques personnes étrangères à la Société, sans compter beaucoup de gens du pays venus en curieux. Après avoir visité les vieilles maisons de la ville dont quelques unes sont vraiment dignes de remarques, les excursionnistes ont porté toute leur attention sur l'église et son élégant clocher si souvent décrits ; mais ce nouvel examen empruntait un intérêt nouveau aux réparations importantes dont le monument est actuellement l'objet et qui sont déjà en excellente voie. On a pu étudier notamment la curieuse chapelle, plutôt

baptistère, dite de Sainte-Luce, dont la disposition rappelle celle de l'église du Saint-Sépulcre et qui va être restaurée dans son intégrité première.

Dans cette première partie de l'excursion, les sociétaires ont eu pour guides M. le curé de Saint-Léonard et des membres du comité de restauration, dont les efforts de toute nature couronnés de succès, méritent une fois de plus d'être signalés.

A l'Artige, peu distant de Saint-Léonard, ce n'est point seulement le site si pittoresque qui attirait les visiteurs, mais dans les restes de l'ancien prieuré, transformé depuis déjà longtemps en exploitation agricole et qui, dans son ensemble ne présente rien de monumental, ils trouvaient à glaner encore bien des souvenirs et des détails intéressants. Dans l'église encore debout, on retrouve sous un enfeu le cénotaphe des bienheureux Marc et Sébastien, fondateurs de l'ordre, privé il est vrai, de son inscription que l'on peut voir, mutilée, au musée Adrien-Dubouché; de la sépulture de Bernard de Savène, évêque de Limoges, que l'on s'était proposé tout d'abord de rechercher, on n'a pu retrouver aucun vestige.

De toutes les parties de l'édifice, la plus remarquable est certainement le cloître, dont le mur intérieur encore subsistant est percé d'arceaux en ogive d'un style aussi noble que simple. Notre collègue, M. Aubert Berger, qui à d'autres titres et comme organisateur de l'excursion, mérite toute nos félicitations, a tiré de ce morceau et de l'ensemble plusieurs photographies fort bien réussies.

Mais les ruines vont vite, hélas ! plusieurs bâtiments qui existaient, il y a quelque quarante ou cinquante ans, ont totalement disparu ; et des dix ou douze inscriptions relevées à cette époque par l'abbé Texier, c'est à peine si l'on a pu dans cette visite, en retrouver trois ou quatre !

Après avoir remercié le propriétaire de l'Artige, M. Léonet et sa famille, qui leur ont fait les honneurs du lieu avec une bonne grâce parfaite, puis arrêté quelques instants leurs regards sur le moulin de l'Artige, le vieux pont et le château du Muraud qui forment, au confluent de la Maulde et de la Vienne, un de nos plus charmants paysages, les excursionnistes sont revenus au point de départ avec la satisfaction que donne une journée bien remplie et profitable à l'instruction de tous.

Le Secrétaire,

Camille JOUHANNEAUD.

SÉANCE DU 27 NOVEMBRE 1900

Présidence de M. l'abbé Lecler, vice-président

Présents : MM. l'abbé Lecler, Fougères, Fray-Fournier, L. Guibert, Hersant, Judicis, A. Leroux, C. Marbouty, l'abbé Pénicaud, Ruchaud, Savodin, Touyeras, de Vandières de Vitrac, C. Jouhaneaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par le secrétaire et adopté.

M. l'abbé Arbellot, président de la Société, retenu par une grave maladie à Saint-Léonard, ne peut assister à la séance ; par ce motif, la communication mensuelle des publications périodiques et des ouvrages reçus pendant le cours du mois n'a pu être faite et se trouve ajournée à la prochaine réunion.

La Société adresse ses témoignages de sympathie les plus sincères et tous ses vœux à son vénéré président, qui depuis de longues années, avec tant d'activité et de zèle, a dirigé ses séances et ses travaux.

A signaler toutefois parmi les dernières publications : le *Bibliophile limousin*, qui publie un article sur Pierre de Brach, poète du xvi^e siècle, par l'auteur corrézien de la *Bibliographie limousine* ; la suite de l'étude de M. P. Ducourtieux concernant les *Fabricants de papiers, imprimeurs et libraires de la Creuse* ; une notice du même, avec lettre de M. de la Bourlière, sur l'*Imprimerie et la librairie à Poitiers pendant le xvi^e siècle*.

Les Analecta Bollandiana (tome XIX, fascicule III), qui mentionnent le livre de Mgr Bellet sur l'*Age de la Vie de saint Martial*, publié dans la *Revue des questions historiques*, et la *Vie de saint Yrieix*, par M. l'abbé Arbellot, qui a paru récemment dans notre *Bulletin*, puis en une notice à part accompagnée de quelques pièces annexes ; le critique y conteste l'authenticité du testament de saint Yrieix, et soutient contrairement à l'auteur, que la *Vie de saint Yrieix* est un plagiat de la *Vie de saint Eloi*. Le même recueil cite avec éloge une étude de l'abbé Houtin relative à la controverse de l'apostolicité des Eglises de France au xix^e siècle, étude contraire à la thèse de l'école traditionnelle.

M. le président annonce que l'Académie des Inscriptions et Belles-

Lettres vient de décerner le prix Jean Reynaud au *Dictionnaire général de la langue française* publié par MM. Darmesteter, Hasfeldt et notre compatriote M. Antoine Thomas.

NÉCROLOGIE. — La Société a perdu ces jours derniers deux de ses membres, M. Martial de Labonne et M. Loupias, qui ont droit à tous ses regrets. Le premier, bien qu'éloigné de nos séances, s'intéressait aux questions d'archéologie locale et avait consacré ses soins et ses ressources à la restauration du curieux château de Montbrun.

Les assistants conserveront le souvenir de M. Loupias, l'un de nos fidèles membres, caractère très sympathique, et qui lors de la fatale guerre de 1870, avait comme officier du 71^e mobiles, accompli vaillamment son devoir.

COMMUNICATIONS. — M. l'abbé Pénicaud fait passer sous les yeux de la Société une série de moulages effectués par lui et figurant les effigies ou dessins des intailles de l'antique châsse de Bellac qui figurait à l'Exposition universelle et qui a vivement attiré l'attention des archéologues.

M. Hersant présente, de la part de M. l'abbé Joyeux, une petite cuiller de métal, probablement en cuivre, trouvée à 250 mètres environ de Saint-Priest-les-Fougères, et à quatre kilomètres et demi de La Coquille (Dordogne); cet objet a été recueilli dans un tumulus, ainsi qu'une petite urne funéraire et différentes pièces gallo-romaines qui sont restées en la possession de M. Gay.

Une autre découverte est signalée à Guéret, celle faite par un propriétaire, M. Lefour, au cours de démolitions et derrière une plaque de cheminée, d'un vase contenant de nombreuses pièces qui dateraient des xiv^e, xiii^e et même xii^e siècles; mais l'attribution de ces monnaies paraît mériter confirmation.

Une monnaie d'Henri III en argent, portant le millésime de 1579, a été trouvée par M. Desplanches, à La Jaye, près Nexon, dans une tranchée creusée pour une conduite d'eau, à deux mètres environ du niveau du sol.

M. Louis Guibert communique, au nom de M. Faure, demeurant à Limoges, rue Adrien-Dubouché, n^o 28, un arrêt du conseil de 1785, autorisant le chapitre de Saint-Germain-les-Belles à procéder au récépage d'une portion des bois lui appartenant, incendiée en 1779, et à la vente d'un canton de bois de réserve, pour en employer le produit à des réparations à l'église collégiale. M. Faure possède également un fragment de sculpture en pierre, représentant le Père Eternel, coiffé d'une triple couronne, tenant le globe de la main gauche et dont la main droite qui bénissait a été brisée; ce morceau ne manque pas d'intérêt.

LECTURES. — M. l'abbé **LECLER** donne lecture d'un mémoire fort curieux sur la journée de la grande peur à Limoges, recueilli par lui vers 1837 dans un journal de Limoges, la *Revue du Centre*; l'auteur de ce récit, qui a gardé l'anonyme, explique qu'il l'écrivit plus de quarante ans après les événements dont il fut le témoin oculaire; quel était cet auteur? Sans doute un secrétaire de l'intendance et probablement M. Elie Lefebvre, dont la longue carrière administrative est bien connue de nous; certaines circonstances et les détails très précis du mémoire le démontrent clairement.

Après un exposé général de l'état des choses et des esprits qui régnait en France avant et après la journée du 14 juillet 1789, après avoir rappelé la disette, les souffrances et les émotions diverses éprouvées au cours de cette année, les mesures de sauvegarde prises par l'autorité publique et les municipalités, notamment en ce qui concernait les étrangers, l'auteur explique comment le projet d'armer la nation, conçu par le comité occulte dans le but de défendre l'Assemblée nationale contre les menées adverses, put donner naissance à de telles alarmes; on avait répandu le bruit, à dessein sans doute, que des bandes de brigands parcouraient la France, menaçant la paix et la sécurité publique, et ce bruit prit aussitôt et presque partout une consistance singulière.

A Limoges, l'alarme fut apportée par le maître de poste de Veyrac, porteur de nouvelles de Confolens et d'autres localités de l'Angoumois, annonçant que cinq cents brigands marchaient sur la ville. L'intendant de la généralité, M. Meulan d'Ablois, accueillit ces nouvelles avec une parfaite incrédulité, et recommanda le silence à tout son entourage; mais le maître de poste avait déjà parlé, la population s'émut et se porta en masse à l'hôtel de ville, où l'intendant chercha en vain à la calmer et fut obligé, par prudence et pour faire trêve aux suspicions, de prescrire des mesures de défense.

L'auteur nous fait assister à toutes les péripéties de cette singulière journée, où tout le monde, à l'exception de M. Meulan d'Ablois, parut avoir perdu la tête, magistrats aussi bien qu'administrés; au milieu du rassemblement et du tumulte, on finit par mettre un peu d'ordre; on équipa et on arma un certain nombre de citoyens, on forma des postes et des patrouilles, on sonna le tocsin et on braqua même des canons.

Il faut dire que dans la même journée arrivèrent d'autres voyageurs qui confirmèrent la nouvelle, en augmentant encore le nombre des brigands. L'un d'eux, M. de Malledent, ancien garde du corps, qui venait demander du secours contre 1,600 brigands menaçant Cognac, fut rappelé à la raison et au calme par l'intendant. On voyait des brigands partout, à ce point qu'un habitant qui

était allé en éclaireur sur la route d'Angoulême, prit des paysans conduisant des charrettes et des animaux pour leur avant-garde, et que la patrouille qui revenait d'explorer la forêt d'Aixe faillit être reçue à coups de fusil.

La nuit se passa en armes, avec rondes de poste en poste ; enfin le lendemain, 15 juillet, rien n'étant venu confirmer toutes ces craintes, la confiance revint avec le calme et la bonne humeur ; la population, comme dans les autres provinces et localités, en fut quitte pour la peur. L'événement en lui-même n'eut pas d'autres conséquences, si ce n'est l'arrestation d'un pauvre hère et de deux gentilshommes de Saint-Angel, que l'on avait pris bien gratuitement pour des bandits et dont l'un fut pourtant maintenu assez longtemps en prison.

— M. Louis GUIBERT demande à la Société la permission de l'entretenir encore une fois des émaux limousins qu'il a étudiés à l'Exposition. Il a parlé avec détails, aux précédentes séances, des émaux d'orfèvre et a signalé et rapproché entre eux les principaux produits de cette intéressante industrie réunis dans les vitrines du Petit-Palais ; il n'a dit qu'un mot des émaux peints dont on trouvait cependant, dans ces vitrines, de magnifiques et importants spécimens ; il convient d'y revenir.

Les plus anciens émaux peints à date certaine qu'on ait jusqu'ici signalés sont ceux qui ornent le petit reliquaire de saint Sébastien, conservé dans l'église de Saint-Sulpice-les-Feuilles (Haute-Vienne). Ce reliquaire, mentionné avant la fin du ^{xv}^e siècle à un inventaire du trésor de Grandmont, n'était pas à l'Exposition. Quelques plaques accusant la manière de l'énigmatique Monvaerni et d'autres provenant de l'atelier des premiers Pénicaud, sont les échantillons les plus anciens qui y figurent. Deux pièces du Musée Adrien-Dubouché : *La mise au tombeau*, recueillie par la ville de Limoges dans la succession Fournier, et la jolie *Adoration des Mages*, sur laquelle est figuré l'évêque de Limoges Barthon de Montbas, comptent parmi les plus intéressantes de ce groupe.

Beaucoup de collections particulières et des galeries publiques possèdent des plaques appartenant aux séries de la vie de N. S. Jésus-Crist ou de la Sainte-Vierge, qui sont sorties en grand nombre des fourneaux de nos artistes à la fin du ^{xv}^e et dans la première moitié du ^{xvi}^e siècle ; mais les séries complètes de ces œuvres sont de la plus grande rareté. Le Petit Palais en peut montrer deux, disposés en triptyques et formant rétable ; une de ces précieuses séries (24 pièces) appartient à l'église de Norroy (Oise), l'autre (32 pièces) à l'église Notre-Dame de Vitry.

De nos deux grands artistes du *xvi^e* siècle, Pierre Raymond et Léonard Limosin, les galeries d'art rétrospectif possèdent des chefs-d'œuvre. Les collections Mannheim et Oppenheim en particulier présentent un admirable ensemble de grisailles du premier. Les collections de Rotschild suffiraient à elles seules pour donner la plus haute idée des ouvrages du second.

Le Festin des Dieux, — l'émail qui a été adjugé le plus cher en vente publique (183,550 francs) provient de la collection Fountaine et appartient aujourd'hui à M. le baron Alphonse de Rothschild. C'est une des œuvres les plus délicates et les plus belles de Léonard ; d'autres émailleurs ont traité le même sujet, d'après Raphaël comme lui, et on le trouve sur trois plats au moins de la principale salle des émaux ; mais celui du grand artiste efface tous les autres. Il est d'une merveilleuse finesse, d'une beauté de coloris et d'une pureté d'émail rares ; les groupes d'amours, les guirlandes des fleurs et de fruits qui garnissent le marly du plat et encadrent le sujet principal, sont d'une grâce et d'un mouvement exquis.

Non moins dignes d'admiration, sont les *Apôtres* de l'église de Saint-Pierre de Chartres ; exécutés sur fond blanc, d'après les cartons de Michel Rochetel, pour la chapelle du château d'Anet, ils constituent un tour de force tout à fait extraordinaire et sont d'une largeur de touche et d'un effet décoratif étonnants, bien qu'ils n'aient pas l'éclat habituel des peintures de Léonard.

Plusieurs portraits de celui-ci, notamment ceux de Catherine de Médicis, d'Elisabeth de France, figuraient dans les galeries.

Comme portraitiste, on le sait aussi, notre artiste a été unique et ses œuvres en ce genre sont encore le dernier mot de l'art.

Léonard Limosin, ne nous laissons pas de le répéter, résume et personnifie vraiment l'art de l'émail. Les produits de tous les autres grands artistes du *xvi^e* siècle seraient anéantis, que l'œuvre de Léonard Limosin suffirait à nous faire connaître les ressources de la peinture en émail, les visées et les résultats qu'elle a su atteindre ; mais à peine le célèbre artiste a-t-il disparu, que la décadence de la plus belle de nos industries artistiques commence à s'accuser ; l'inspiration décline et bientôt même s'éteint ; plus tard c'est le tour des bonnes traditions et de la technique qui disparaissent ; et de chute en chute on tombe à des productions absolument dépourvues d'originalité, de correction même, de charme et de toute valeur. Mais la porcelaine a déjà allumé ses fours et la « nouvelle œuvre de Limoges » marchant sur les traces de sa devancière, atteindra elle-même en notre siècle une juste renommée.

Le Secrétaire,

Camille JOUANNEAUD.

SÉANCE DU 28 DÉCEMBRE 1900

Présidence de M. l'abbé Lecler, vice-président

Présents : MM. l'abbé Lecler, Maurice Ardant, Aubert Berger, Brousse, Paul Ducourtieux, Fray-Fournier, Gany, Louis Guibert, Hersant, Judicis, l'abbé Joyeux, Alfred Leroux, Malevergne de La Faye, Camille Marbouty, Mariaux, Marie, Moufle, Ruchaud, Touyeras, C. Jouhanneaud.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté après quelques observations.

M. Fray-Fournier dit que l'auteur anonyme du récit de la *Journée de la grande peur* à Limoges en 1789, est certainement M. Lefebvre qui avait suivi M. Meulan d'Ablois lorsqu'il fut appelé comme intendant à la généralité de Limoges et qui seul pouvait bien connaître certaines circonstances particulières de cette journée.

OUVRAGES REÇUS. — La Société a reçu depuis deux mois l'envoi de très nombreuses publications, parmi lesquelles il convient de citer :

Le *Bulletin de la Société des Amis des sciences et arts de Rochechouart* (tome X, n° 3) ; à noter dans ce fascicule une note de M. le docteur Marquet sur une inscription du XVII^e siècle qui se trouve à Rochechouart, rue des Prières.

Le *Bulletin de la Société scientifique et archéologique de la Corrèze* (Brive, tome XXII, 3^e livraison). On y remarque, indépendamment des suites de plusieurs études de membres de cette Société déjà signalées, deux articles de M. A. Roujou relatifs à quelques poteries préhistoriques et à un silex quaternaire trouvé près de Paris.

Lemouzi (n°s 61 et 62), qui publie quelques échos de la fête des jeux de l'Eglantine à Ventadour et le programme des mêmes jeux qui doivent avoir lieu à Pompadour en 1904.

La *Rerve de Saintonge et d'Aunis* (XX^e volume, 6^e livraison). Cette Revue, sous la rubrique : « Questions et réponses » (n° 718), donne une note sur la *Grande peur* en Saintonge. Le sujet, bien que n'étant pas nouveau, provoque partout les recherches des érudits.

Le même questionnaire (n° 717), à propos d'une requête présentée au conseil du Parlement de Paris, par Messire Charles

Fouré de Dampierre, gouverneur de Saint-Jean-d'Angély, demande des renseignements sur la famille de Dampierre, notamment sur Marie Fouré de Dampierre, épouse de Louis Foucaud de Saint-Germain, amiral de France et maréchal (du Dognon). Ce dernier appartenait à la famille bien connue des Foucaud de Saint-Germain-Beaupré, en Marche; notre collègue, M. Georges Berthomier, a publié une intéressante biographie de ce personnage, sur lequel on peut trouver encore quelques renseignements dans l'histoire de Saint-Germain-Beaupré, de l'abbé Ratier, et dans les publications plus récentes de MM. C. Jouhanneau et comte Foucaud du Daugnon, de Milan.

Le *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques* (année 1900, 2^e livraison). On lit dans ce Bulletin un article de M. Ad. de Rochemonteix sur les églises romanes des arrondissements de Saint-Flour et de Murat, dans lequel incidemment il paraît admettre, d'après certains caractères propres, l'existence d'une école limousine originale qui a été souvent contestée; et une très ample étude de MM. Gauthier et l'abbé Brune relative à l'orfèvrerie en Franche-Comté.

La Société a reçu également deux nouvelles revues : la *Revue de l'histoire de Versailles*, et la *Revue épigraphique*, fondée par A. Allmer, aujourd'hui dirigée par M. Espérandieu; celle-ci demande l'échange avec notre Bulletin. Adopté.

M. Decoux-Lagoutte offre à titre d'hommage ses *Notes historiques sur la commune de Trélissac*, monographie très complète et fort intéressante de cette petite commune des environs de Périgueux.

M. Dujarric-Descombes : une brochure qui a pour titre : *Le chansonnier Fayolle*.

M. Paul Ducourtieux : l'*Almanach-Annuaire limousin* et les deux almanachs spéciaux à la Creuse et à la Corrèze, pour l'année 1901, édités par lui, contenant chacun une partie historique à laquelle ont collaboré plusieurs membres de la Société.

COMMUNICATIONS. — M. le Président donne lecture de nombreuses lettres de condoléances adressées à l'occasion du décès du vénéré président de la Société, M. le chanoine Arbellot. Ces témoignages de regret et de sympathie dont plusieurs sont très expressifs, émanent notamment de M. Léopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale; de M. Dubédat, ancien président de la Société; de Mgr Rougerie, évêque de Pamiers; de Mgr Bellet; de M. Teisseirenc de Bort, sénateur de la Haute-Vienne; de M. le Préfet du département; de MM. Emile Fage, Dujarric-Descombes et de plusieurs autres personnalités des Sociétés correspondantes.

PRÉSENTATION. — M. le marquis de Bony de Lavergne est présenté comme membre titulaire par MM. l'abbé Lecler et Louis Guibert.

NÉCROLOGIE. — M. Louis GUIBERT fait l'éloge funèbre de M. le chanoine Arbelloz, président de la Société historique et archéologique du Limousin, dont la mort est pour celle-ci un véritable deuil. En termes émus et pleins de justesse, il retrace la longue et belle carrière du défunt, les services sans nombre rendus par lui à l'histoire et à l'archéologie locales, le zèle et le dévouement, la modération et la dignité de son caractère.

Né à Saint-Léonard le 20 décembre 1816, M. Arbelloz avait fait ses études au collège de Felletin, où il connut l'abbé Delor, dont il devint pour toujours l'ami, et manifesta dès l'abord sa vocation sacerdotale qui devait être si constante, si une et si parfaite ; élève modèle, il conçut aussi dès ses jeunes années un goût très vif pour les belles lettres et pour la poésie, dont il demeura un très fervent adepte, même au milieu des travaux d'érudition auxquels le portait de préférence la nature positive et méthodique de son esprit.

Ordonné prêtre le 22 décembre 1839, il fut successivement vicaire à Saint-Junien, vicaire du chapitre, puis nommé en 1856 à la cure et à l'archiprêtré de Rochechouart qu'il ne quitta qu'en 1877, pour devenir chanoine titulaire de la cathédrale de Limoges.

Après avoir esquissé la vie du prêtre qui lui mérita les affections ou les sympathies de tous, rappelé comment en deux circonstances la Société s'estima heureuse de participer à deux anniversaires de son sacerdoce, à ses noces d'or et à ses noces de diamant, M. Guibert dépeint ensuite ce que fut l'archéologue, ce que fut l'érudit.

M. Arbelloz avait déjà marqué son passage à Saint-Junien en publiant sa notice sur le *Tombeau de saint Junien* et la *Chronique de Maleu*, lorsque fut fondée la Société, le 3 décembre 1845 ; il en fut un des premiers membres et devint bientôt son secrétaire général, fonction qu'il remplit jusqu'à sa nomination de curé de Rochechouart.

En 1852, il entreprenait sa *Description de la Cathédrale de Limoges*, dont il acheva de faire plus tard une monographie minutieuse et complète et qui lui valut une récompense de l'Institut.

Vers la même époque, il publiait avec M. Auguste du Boys la *Galerie des hommes illustres du Limousin*, restée inachevée, et donnait également sa *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial* qui faisait revivre une ancienne controverse sur une question his-

torique de grande importance. Ces trois études, de nature et de portée diverses, marquent assez exactement les genres de travaux auxquels l'abbé Arbellot devait, à partir de cette époque, consacrer sa vie d'érudit. Archéologie, biographie, controverse historique, ce furent là les sphères où s'exerça surtout l'activité de son intelligence.

De toutes ces questions, celle de l'apostolat de saint Martial était certainement la plus passionnante, celle dont la discussion était appelée à avoir le plus de retentissement ; la question n'était pas nouvelle et avait déjà été fort débattue au cours des siècles précédents ; M. Arbellot, sans admettre toutes les exagérations de l'école légendaire ou traditionnelle, estimait cependant que les critiques avaient fait trop bon marché de certains éléments de démonstration sur lesquels s'appuyait cette école ; il s'efforça de renouveler la discussion, en invoquant surtout les textes à l'appui de la thèse de l'apostolat de saint Martial, qui était en même temps celle de l'apostolicité de plusieurs des églises de France. Si, dans cette controverse très mouvementée, il n'eut pas toujours le dernier mot, ne doit-on pas reconnaître que son argumentation fut souvent habile et très serrée et que même parfois il trouva juste, par exemple quand il affirma et justifia que la *nouvelle vie de saint Martial* était un document plus ancien qu'on ne l'avait soutenu jusqu'à ce jour ? Dans cette lutte où il rallia beaucoup de suffrages, en dernier lieu celui de Mgr Bellet qui correspondait avec lui jusqu'à la veille de sa mort, il rencontra aussi des adversaires sérieux et redoutables qui ne lui ménagèrent par leurs traits ; et si, dans ses ripostes ou ses attaques, lui-même usa de quelques représailles, ceux qui l'ont bien connu et approché comme nous, ne sauraient oublier que, sous les vivacités du polémiste entraîné par l'amour de son sujet et l'ardeur de la lutte, se retrouvait à toute occasion une âme noble et très élevée, un cœur droit et vraiment libéral.

Tous les efforts qu'apportait M. Arbellot à la défense d'une conviction très chère ne l'empêchaient point de s'intéresser à toutes les autres questions qui se rattachaient à l'histoire du passé de sa province ; depuis quarante ans et plus, il fut dans cette Société le plus assidu de tous les collaborateurs, et l'énumération des articles, notices et mémoires qu'il a publiés dans le *Bulletin* serait trop longue à faire ici ; rappelons seulement celles de ses études qui ont pour titre : *Les statues équestres de Constantin dans les églises du Sud-Ouest*, *La vérité sur la mort de Richard Cœur-de-Lion*, *Le prince Zizim à Bourgneuf*, *Les chevaliers limousins aux Croisades*, etc.

M. Arbellot a publié en outre de nombreux articles dans la

Semaine religieuse de Limoges, dans les journaux *l'Univers* et la *Vérité*, de Paris.

Lorsque la Société l'appela, en 1873, à la présidence de ses réunions et de ses travaux, elle ne faisait qu'affirmer un choix qui s'imposait ; cette présidence qui a duré près de vingt-six ans, à laquelle la mort a pu seule mettre un terme, devait rendre encore plus étroits les liens si intimes qui l'unissaient à cette Société. Pendant cette longue période, il fut le président modèle, non seulement celui dont l'exactitude était telle qu'il n'a peut-être jamais manqué d'assister à une séance, mais encore le président bienveillant et affable, plein de modération et de tact, d'impartialité et de justice envers tous. Cet hommage qui lui était déjà rendu de son vivant par l'unanimité des sociétaires, paraît encore à cette heure plus vrai et plus significatif.

Ce n'était pas du reste seulement dans notre milieu que les grands mérites de M. Arbellot étaient ainsi appréciés : membre de plusieurs Sociétés savantes de France ou de l'étranger, correspondant du ministère depuis plus de quarante ans, officier de l'Instruction publique, son savoir était fort connu et ses services très estimés dans toutes les sphères de l'archéologie et de l'érudition.

Sa mémoire demeurera en tous cas inséparable de cette Société à laquelle il a appartenu pendant cinquante-cinq ans ; elle y restera comme un grand exemple de labeur désintéressé, de dévouement à la science et de patriotisme local ; comme un précieux encouragement pour tous ceux qui l'ont connu à l'œuvre et pour leurs successeurs.

Son nom, d'ailleurs, peut dès à présent et à juste titre venir s'ajouter à ceux de ces dévoués et vaillants érudits limousins qui, prêtres comme lui, se sont appelés l'abbé Nadaud, l'abbé Legros et plus près de nous l'abbé Texier.

Après cette lecture qui recueille les témoignages unanimes d'approbation et de regrets de la Société, la séance est levée en signe de deuil.

Le Secrétaire,
Camille JOUHANNEAUD.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU MOMENT DE LA PUBLICATION DU BULLETIN

BUREAU

Président-né. — M. le PRÉFET de la Haute-Vienne (1).

Président. — M. N.

Vice-Présidents. MM. HERVY (Emile) et l'abbé A. LECLER.

Secrétaire général. — M. GUIBERT (Louis), A. .

Secrétaire. — M. JOUHANNEAUD (Camille).

Trésorier. — M. BOURDERY (Louis), .

Bibliothécaire-archiviste. — M. LEROUX (Alfred), I. P. .

Adjoints. — MM. MOUFLE (Léonard), MARBOUTY (Camille) et DUBOIS (Joseph).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. LES MEMBRES DU BUREAU.

M. TIXIER (Jules).

M. MARIAUX (Paul).

M. LACHENAUD (Emile).

COMITÉ DE PUBLICATION

MM. LES MEMBRES DU BUREAU.

M. FAGE (René), I. P. , Secrétaire.

M. LEROUX (Alfred), I. P. .

M. DUCOURTIEUX (Paul), I. P. .

M. FRAY-FOURNIER (Alfred), A. .

M. CHASSOUX, , A. .

M. JUDICIS (Antoine).

(1) La Société a été fondée le 26 décembre 1845 : elle s'est constituée à la suite de la nomination d'une commission pour la recherche, l'étude et la conservation des monuments historiques, désignée, le 3 du même mois, par M. Morisot, préfet de la Haute-Vienne.

MEMBRES HONORAIRES (1)

1859-1876

MM.

ROUGERIE (Mgr), évêque de Pamiers.

1867-1874

DUBÉDAT, *, ancien conseiller à la Cour d'appel, 8, Jardin Royal, à Toulouse.

1874-1888

CLARETIE (Jules), O *, de l'Académie française, administrateur de la Comédie Française, 153, boulevard Haussmann, à Paris.

1878-1888

LASTEYRIE (comte Robert DE), *, président de l'Académie des Inscriptions, professeur d'archéologie à l'École des Chartes, 10 bis, rue du Pré-aux-Clercs, Paris.

1879

DELISLE (Léopold), G O *, de l'Académie des Inscriptions, administrateur général de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, Paris.

1899

LOUVRIER DE LAJOLAIS, O * I. P. ¶, directeur des Ecoles nationales d'arts décoratifs de Paris, Limoges et Aubusson.

MEMBRES TITULAIRES

1848

MM.

NIVET-FONTAUBERT, ancien directeur d'assurances, villa Saint-Georges, près Aix-sur-Vienne.

ASTAIX (M^{me} veuve), rue Pont-Hérisson, 10.

1851

GRAVE (le marquis DE), propriétaire, à Verneuil sur-Vienne.

1858

ROQUES DE FURSAC (Victor), notaire, à Aix-sur-Vienne.

1859

LECLER (l'abbé A.), chanoine honoraire, aumônier de l'Asile de Naugeat,

1862

HEAVY (Emile), notaire honoraire, 33, boulevard Gambetta.

1863

LEMAS (Elie), *, I. P. ¶, inspecteur d'académie en retraite, 27, avenue du Midi.

(1) Quand il y a deux dates, c'est la dernière qui indique l'année de la promotion au titre de membre honoraire.

MM.

1865

LE SAGE (Charles), *, A. ④, ingénieur civil, ancien maire de Limoges, 18, rue Pétoniaud-Beaupeyrat.

1869

MAURAT-BALLANGE, *, ancien conseiller à la Cour d'appel, 5, faubourg des Arènes.

1870

DU COURTIEUX (Paul), I. P. ④, imprimeur-libraire, membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 7, rue des Arènes.

1872

ARDANT (Georges), imprimeur, 44, rue Pont-Hérissou.

GUIBERT (Louis), A. ④, directeur d'assurances, rue de l'Observatoire.

JOUANNEAUD (Camille), avoué près le tribunal civil, 28, boul. Victor Hugo.

JOYEUX (l'abbé), faubourg Croix-Mandonnaud, 9 bis.

ROMANET DU CAILLAUD (Frédéric), ✕, au château du Caillaud, près Isle.

1873

** CRESSAC-BACHKLLERIE (DE), ancien percepteur, au Dorat.

FAGE (René), I. P. ④, avocat, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, 25, boulevard Gambetta.

GADON (Abel), avoué à la Cour d'appel, 28, boulevard Carnot.

VANDERMARCO (Eugène), *, propriétaire, 7, rue du Général Céréz.

1874

BOUDET (Gabriel), I. P. ④, docteur en médecine, 4, rue du Général Céréz.

BOURDERY (Louis), ✕, avocat, peintre émailleur, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 32, rue Pétoniaud-Beaupeyrat.

RAYMONDAUD (E.), *, I. P. ④, directeur honoraire de l'Ecole de médecine, 28, faubourg Manigne.

1875

CONSTANTIN (Jérémie), avocat, 42, avenue de Juillet.

LÉOBON-LÉTANG, ancien notaire, à Saint-Priest-Ligoure (Haute-Vienne).

1876

GUÉRIN-LÉZÉ (Guillaume dit William), *, fabricant de porcelaine, 11, rue du Petit-Tour.

** MONSTIERS-MÉRINVILLE (le marquis Jean DES), au château du Fraisse, par Mézières (Haute-Vienne).

VIGIER (l'abbé), curé-archiprêtre de Bellac.

1877

* CERCLE DE L'UNION, à Limoges.

DELOR (Adrien), propriétaire, maire du Vigen.

DE LURET DE FEIX, propriétaire au Pleinard, par Pierrebuffière.

LAPORTE (l'abbé), curé-doyen à Evaux (Creuse).

POMÉLIE (le baron Melchior DE LA), *, propriétaire, au château du Montjoffre, par Saint-Denis-des-Murs.

1878

MM.

BERGER (Elie), I. P. (1), professeur au Lycée, 48, avenue Saint-Eloi.

* DUCHASTEAU (Georges), notaire à Bessines (Haute-Vienne).

** LEROUX (Alfred), I. P. (1), archiviste de la Haute-Vienne, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, 48, rue de Paris.

MALEPLANE (Paul Veyrier DE), receveur particulier en retraite, à Saint-Léonard).

1879

BELLABRE (Jules DE), propriétaire, au château de Puyjoubert, commune de La Geneytouse, par Saint-Léonard.

LACHENAUD (Emile), entrepreneur, 7, avenue du Midi.

LEPINAY (Gaston DE), maire de Lissac, au château de Moriolles, par Larche (Corrèze).

MALEVERGNE DE LA FAYE, ancien magistrat, 32, boulevard Victor Hugo.

1880

BOULLAND (Henri), A. (1), docteur en médecine, 36, boulevard Victor Hugo.

MARBOUTY (Camille), négociant, 48, cours Gay-Lussac.

1881

GILBERT (Monseigneur), ancien Evêque du Mans, Evêque d'Arsinoë, 27, avenue Baudin.

MARIAUX (Paul), avocat, 18, boulevard Victor Hugo.

MERLIN-LEMAS (Abel), avoué près la Cour d'appel, 29, boulevard Gambetta.

1882

BRISSET-DESISLES, ancien magistrat, directeur particulier de la compagnie d'Assurances générales sur la Vie, 11, avenue de Juillet.

BOURDEAU DE LA JUDIE (André), 9, rue Cruchedor, et au château de La Judie, par Aixe.

CATHEU (Théodore DE), ✕, propriétaire, au château de Juillac, près Limoges.

NENERT (André), 4, avenue Garibaldi.

SAVODIN (Jules), 50, avenue de Juillet.

TIXIER (Jules), architecte des monuments historiques, 38, rue Pétiniaud-Beaupeyrat.

1883

CHASSOUX ✕, A. (1), ancien préfet, 7, avenue de Juillet.

DEGROND, ✕, ancien préfet, 9, place Denis Dussoubs.

FOUGERAS-LAVERGNOLLE (Gaston), avocat, 22, boulevard Carnot.

LOUVET (André), avoué près la Cour, 8, cours Bugeaud.

MOUFLE (Léonard), propriétaire, 16, rue d'Aguesseau.

WOTTLING, A. (1), architecte diocésain, ancien directeur des travaux de la ville, 8, cours Gay-Lussac.

1884

MM.

- BOURDEAU-D'ANTONY, docteur en médecine, 35, avenue Garibaldi.
 M^{me} BRIGUEIL, 13, avenue du Midi.
 COURONNEL (comte de), * membre du Conseil général, à Magnac-Laval.
 GAUMY (l'abbé), curé de la Meyze (Haute-Vienne).
 GÉRARDIN (Albert), avocat, membre du Conseil général, 6, rue Ventenat.
 * LACOSTE (André), négociant, à Châteauponsac (Haute-Vienne).
 MAURAT-BALLANGE (Albert), avocat, 16, place du Champ-de-Foire.
 MAZAUBRUN (Antoine du), ancien avoué près le Tribunal civil, 5, rue Adrien Dubouché.
 MOYNAT (l'abbé), curé de Saint-Pierre-du-Queyroix, 23, boulevard du Collège.
 SAZERAT (René), 2, rue Dalesme.

1885

- GARRIGOU-LAGRANGE (Paul), A. 4, secrétaire général de la Société Gay-Lussac, à l'Observatoire météorologique, 23, avenue Foucaud.
 PARADIS, entrepreneur de serrurerie, 6, rue des Charseix.

1886

- FRAY-FOURNIER (Alfred), A. 4, chef de bureau à la Préfecture de la Haute-Vienne, chemin des Basses-Palisses, 17.
 LEYMARIE (Camille), I. P. 4, conservateur de la Bibliothèque communale, correspondant honoraire du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, membre non résidant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 70, avenue Baudin.

1887

- DUBOIS (Joseph), avoué, 7, rue Arbonneau.
 HERSANT (Edouard), directeur particulier de la compagnie d'assurances *la Providence*, 1, place Manigne.
 JUDICIS (Antoine), architecte, 13, rue Elie-Berthet.

1888

- DESBORDES (Charles), propriétaire, à Salesse, par Ambazac (Haute-Vienne).
 * Ecole nationale d'Arts décoratifs de Limoges.
 GANTY, percepteur à Nantiat.
 * LACHENAUD (Henri), archiviste-paléographe, 7, avenue du Midi.
 TEXIER (Hubert), avocat, 2, boulevard Carnot.

1889

- CHARREYRON (Pierre), avocat, docteur en droit, 4, rue des Feuillants.
 TOUTENAS (Gabriel), ancien percepteur, rue d'Agnesseau, 16.

1890

- GRIFFIN (Walter), consul des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, à Limoges.

1891

MM.

COUSSEYROUX (Pierre), avocat, 22, rue Armand-Barbès.

GUIMBAUD (l'abbé), vicaire à Saint-Joseph, rue de Paris, 24.

LAUMOND (Jules), avocat, à Beauvais, commune de Saint-Amand Jartoudeix, près Bourgneuf (Creuse).

TENANT DE LATOUR (Albert), à l'Abbaye du Chalar, par Ladignac.

1892

ARDANT (l'abbé Georges), vicaire à Saint-Michel, 3, place de la Comédie.

CHAPTES (Henry FAYOLLES DE CORUS DE), *, chef d'escadrons de cavalerie territoriale, au château du Couret, commune de Saint-Laurent-les-Eglises, près la Jonchère (Haute-Vienne).

FONTANEAU (El.), *, ancien officier de marine, cours Bugeaud, 8.

LAPORTE (Maurice), *, négociant, maire de Jarnac, sénateur de la Charente.

MARQUET, *, I. P. 41, docteur en médecine, membre du Conseil général, maire de Rochechouart.

1893

* DU BOYS (M^{me} veuve), avenue Foucaud, 24.

FAISSAT (J.), constructeur d'appareils photographiques, rue du Clocher, 49.

GENTIL DE ROSIER (Alexandre DE), propriétaire, au château de Rosier, par le Châtenet-en-Dognon (Haute-Vienne).

MOUNIER (l'abbé), chanoine, rue Neuve-Saint-Etienne, 4.

1898

BILLARD (Georges), notaire, 7, rue Pétoniaud Beaupeyrat.

BROUSSE (Gilbert), propriétaire, 35, avenue des Bénédictins.

CODET (Pierre), manufacturier, membre du Conseil général de la Haute-Vienne, Maire de Saint-Junien.

DESBORDES (Eugène), notaire, à Rochechouart.

FREDY (DE), propriétaire, membre du Conseil général de la Haute-Vienne, au château de Saint-Auvent, par Saint-Auvent (Haute-Vienne).

GABIAI (Camille), docteur en droit, député de la Haute-Vienne, maire et membre du Conseil général, à Saint-Sulpice-les-Feuilles, et à Paris, 172, rue de Grenelle.

LACAUX (Charles), *, négociant, vice-consul d'Espagne, 32, cours Gay-Lussac.

MALINVAUD-BERGER, négociant, 49, rue Lansecot.

MARIE (Eugène), propriétaire, 9, rue de l'Observatoire.

MARTIN DE LA BASTIDE, lieutenant au 13^e régiment de cuirassiers, 8, place Saint-Jean, Chartres (Eure-et-Loir).

MOREL (Etienne), directeur d'assurances, 46, boulevard Carnot.

VANDIÈRES DE VITRAC (Antoine-Marc DE), *, ancien capitaine de cavalerie, 27, boulevard de la Corderie.

1896**MM.**

MONTAUDON (Prosper), avoué, 39, boulevard Gambetta.
PÉNICAUD (Gustave), vicaire à Sainte-Marie, 9, rue de la Caserne.
ROCHE (Edouard), négociant, square des Emaillieurs.
RUCHAUD (Lucien), négociant, 17, rue Manigne.

1897

COURTOT, A. (A.), professeur de dessin au Lycée Gay-Lussac, 14, avenue de Toulouse.
L'HERMITE (vicomte DE), capitaine au 21^e régiment de chasseurs à cheval, place Boucherie, 3.
MOURET (Léopold), instituteur communal, à Aix-sur-Vienne.

1898

BERGER (Aubert), entrepreneur, 13, rue des Charseix.
JUGE (Alex.), négociant, 18, rue du Clocher.
MARANDAT (l'abbé J.), curé doyen de Compreignac.
MAUMY (François), avocat, 10, rue Mirabeau.
SAILLY, notaire, 1, rue Léonard-Limosin.
TRÉZEGUET (Albert), négociant, 15, rue des Taules.
VEYRETON (l'abbé), curé de Peyrat-la-Nonnière (Creuse).
ZIBELIN, O ✱, ancien officier supérieur, 9, place Haute-Cité.

1899

JOLY DE SAILLY, inspecteur des Eaux et Forêts, 4, rue de l'Observatoire.
JOUANNEAUD (Charles), chimiste, licencié ès-sciences, avenue de Poitiers.
THARAUD (Armand), fabricant de pâtes, à Aix-sur-Vienne.

1900

ARBELLOT (Emile), négociant, 31, avenue des Bénédictins.
ARBELLOT (Prosper), négociant, 4, cours Jourdan.
ARDANT (Maurice), propriétaire, rue du Collège, 3.
BAURE D'AUGÈRES (Louis), 15, rue Gondinet.
BRUNOT (Joseph), pharmacien, 22, place des Bances.
DUPUY (Firmin), avocat-agréé, 8, rue Pont-Hérissou.
FOUGÈRES (Eugène), directeur d'assurances, 2 bis, avenue Garibaldi.

1901

BLANCHER (Ernest), peintre-émailleur, rue Péliniaud-Beaupeyrat, 53.
BONY (marquis DE), château de La Vergne, commune de Saint-Priest-Ligoure, et à Limoges, rue Péliniaud-Beaupeyrat, 29.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

1857

CLÉMENT-SIMON, *, ancien procureur général, château de Bach, par Naves, (Corrèze).

1865

COUSTIN DU MASNADAUD (la marquise de), au château de Sazezrat, par Marsac (Creuse).

DEBORT (Gabriel), propriétaire, au château de Montaiguet (Allier).

1871-1875

AURÉPIN, ancien archiviste du département du Cantal, au Dorat.

1872

DECOUX-LAGOUTTE, A ¹/₂, ancien magistrat, rue de Bourdeilles, 12, à Périgueux.

** POULBRIÈRE (l'abbé), Supérieur du Petit-Séminaire de Servières (Corrèze).

1874-1885

DEMARTIAL (Henri). *, procureur général à Toulouse.

1875

MASBARET DU BASTY (Edouard), conservateur des hypothèques, à Saintes (Charente-Inférieure).

1875-1884

BONHOMME DE MONTÉGUT (Henri), ancien magistrat, aux Ombrais, près La Rochefoucauld (Charente).

BESVIEUX (Paul), inspecteur de l'Enregistrement, à Laon (Aisne).

1876

** BARBIER DE MONTAULT (Mgr), ¹/₂, I. P. ¹/₂, prélat de la maison de Sa Sainteté, 37, rue Saint-Denis, à Poitiers, et le Peux, par Neuville-en-Poitou (Vienne).

1877

AUBUSSON DE SOUBREBOST (Edouard), propriétaire au château de Poinsouze, par Boussac (Creuse).

MONTCHREUIL (Paul de), château de Montcheull, près Nontron (Dordogne).

MONTVAILLER (Paul de), avocat à Confolens (Charente).

PETIT-SEMINAIRE d'Ajain (Creuse).

1878

DAVID (Gaston), avocat, 15, rue du Mont-Thabor, à Paris.

DUJARRIC-DESCOMBES, I. P. ¹/₂, licencié en droit, ancien notaire, vice-président de la Société historique du Périgord, 9, rue de Paris, à Périgueux.

1879

CIALIS (l'abbé), curé de La Souterraine (Creuse).

RANGOGNE (de), à Angoulême (Charente).

** THOMAS (Antoine-André), professeur à la Faculté des lettres de Paris, 10, rue Léopold-Robert, à Paris.

MM.

1881

** MOLINIER (Emile), O *, conservateur au Musée du Louvre, 53, quai Bourbon, à Paris.

1882

BERTHOMIER (Georges), propriétaire, au château de Saint-Germain-Beaupré, par La Souterraine (Creuse), et à Neuilly-sur-Seine, 38, avenue du Roule.
SENNEVILLE (DE), conseiller référendaire à la Cour des Comptes, 30, rue de Lille, à Paris.

1883

BRUCHARD (Jean DE), avocat, villa Saint-Germain, par Brive (Corrèze).

1884

RUBEN (Emile), imprimeur-libraire, Charleville (Ardennes).

1885

HECQUART (Arthur), au château de Vost, par Aigurande (Indre).
TOUMIEUX (Zénon), ancien notaire, à Royère (Creuse).

1885-1894

GUIONNET (Paul-André), employé à la Compagnie d'Orléans, 93, avenue Thiers, Bordeaux-Bastide.

1886

** CHAMPEVAL DE VYERS (Jean-Baptiste), avocat à Figeac (Lot).

1888

BELLET, instituteur communal, à Saint-Maurice, par La Souterraine (Creuse).
BROUARD (Arsène), au Noviciat des Frères des Ecoles chrétiennes, Paris.

** FAGE (Emile), vice-président honoraire du Conseil de préfecture de la Corrèze, président de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Tulle, à Tulle.

MAZET (Albert), architecte, boulevard des Batignolles, 96, à Paris.

** RUPIN (Ernest) *, I P. 4, président de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.

TERMES (Emile DES), inspecteur général de la Compagnie d'Assurances générales, à Bordeaux.

THOMAS-DURIS (D^r René), à Bugeat (Corrèze).

1889

BOSREDON (Philippe DE), O. *, ancien conseiller d'Etat, 8, rue Verte, à Saint-Cloud (Seine-et-Oise).

GONDINET (Michel) *, avocat, docteur en droit, 12, rue Matignon, Paris.

DULAU et C^{ie}, libraires, 37, Soho-Square, à Londres (2).

1890

** ALEXEIEFF (Son Excellence le comte Georges D^r), G. C. ✕, maître de la Cour de S. M. l'Empereur de Russie, tuteur honoraire, rue Sergueievskaya, 40-42, Saint-Petersbourg.

BÉNAUD (L.), joaillier, à La Souterraine (Creuse).

CARS (le duc DES), 75, rue de Grenelle, Paris.

MONTAUDON (Ernest), notaire, ancien membre du Conseil général, à La Souterraine (Creuse).

** PÉRATHON (Cyprien), membre correspondant du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, à Aubusson.

RIGAUDIE (le R. P.), des missionnaires de N.-D. de Lourdes, à Notre-Dame de Garaison, par Lannemezan (Hautes-Pyrénées).

MM.

1891

BEAUCHEUNE (marquis DE), vice-président de la Société historique et archéologique du Maine, maire de Souvigné, au château de la Roche-Talbot, par Sablé (Sarthe), et 8, avenue Marceau, Paris.

SOLANET (Paul), propriétaire, à Saint-Geniez-d'Olt (Aveyron).

1892

AUTOARDE (F.), archiviste du département de la Creuse, à Guéret.

CHASTENET DE GERY (Paul), receveur de l'enregistrement et des domaines, à Bressuire (Deux-Sèvres).

1893

ASHER et C^{ie}, libraires, 13, Unter den Linden, Berlin.

BATHEROSSE (Eugène), 6-8, rue Parcheminerie, Paris.

LENORMAND (Louis), architecte, 2, impasse de Conti, Paris.

1894

JORDAN (Camille), consul de France à Boston, et 48, rue de Varennes, Paris.

REGARD (Emile), lieutenant au 78^e d'infanterie, à Limoges.

1895

FERRIÈRE-SAUVEBOEUF (comte DE), au château de Marionville, par Bruyères-le-Châtel (Seine-et-Oise).

1896

ALBERT (D^r Prosper), médecin principal de l'armée en retraite, 37, chemin du Vivier, à Chublac, près Lyon.

LESPINAS (Edmond), avocat, ancien magistrat, 35, boulevard de Vésone, à Périgueux.

1897

VALLENTI (D^r JOSE IGNATIO), à Palma de Mallorca (Iles-Baléares).

1898

FOUCAUD (François), comte DU DAUGNON, Via Morigi, 9, Milan, et à Crema (Italie)

ARBELLOT (Albert), receveur des Finances, à Saint-Nazaire.

ARBELLOT DU REPAIRE (Emile), receveur des Finances, à Sancerre (Cher).

1899

STECHEBT, libraire, 76, rue de Rennes, à Paris.

1900

LOPEZ PELAEZ (D. ANTOLIN), doctoral de l'église cathédrale et vicaire général de Son Em. l'Archevêque, à Burgos (Espagne).

MALLEBAY (René), représentant de commerce, au Blanc (Indre).

1901

LANGLADE (A.), rue de la Mairie, 29, Boulogne-sur-Seine.

Etablissements auxquels la Société envoie ses publications :

Ministère de l'Instruction publique, à Paris.

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, à Paris.

Bibliothèque communale de Limoges.

Archives départementales de la Haute-Vienne.

Grand-Séminaire de Limoges.

Ecole normale d'instituteurs, à Bellevue, près Limoges.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Aisne :

Société Historique et Archéologique de Château-Thierry.
Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons.

Algérie :

Société Historique algérienne, à Alger.
Société Archéologique de la province de Constantine.
Académie d'Hippone, à Bône.

Allier :

Société d'Emulation de l'Allier, à Moulins.

Aube :

Société Académique de l'Aube, à Troyes.

Aveyron :

Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, à Rodez.

Bouches-du-Rhône :

Académie des Sciences de Marseille.
Société de Statistique de Marseille.
Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix.

Calvados :

Société française d'Archéologie pour la conservation et la description des monuments, (siège à Caen).

Charente :

Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angoulême.

Charente-Inférieure :

Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.

Cher :

Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.

Corrèze :

Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, à Tulle.
Société Scientifique, Historique et Archéologique de la Corrèze, à Brive.

Côte-d'Or :

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Dijon.

Creuse :

Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.

Dordogne :

Société Historique et Archéologique du Périgord, à Périgueux.

Doubs :

Société d'Émulation du Doubs, à Besançon.
Comité archéologique de Montbéliard.

Eure-et-Loir :

Société Dunoise, à Châteaudun.

Finistère :

Société Académique de Brest.

Gard :

Académie du Gard, à Nîmes.

Garonne (Haute-) :

Académie des Jeux Floraux, à Toulouse.
Société Archéologique du Midi de la France, à Toulouse.

Gironde :

Société Archéologique de Bordeaux.

Hérault

Académie des Sciences et Lettres, à Montpellier.
Revue des Langues Romanes de Montpellier.

Ile-et-Vilaine :

Société Archéologique, à Rennes.

Indre :

Rédaction de la *Revue du Centre*, à Châteauroux.
Société Académique du Centre, à Châteauroux.

Indre-et-Loire :

Société Archéologique de Touraine, à Tours.

Isère :

Académie Delphinale, à Grenoble.

Landes :

Société de Borda, à Dax.

Loir-et-Cher :

Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, à Vendôme.

Loire :

Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts, Belles-Lettres, à St-Etienne.

Loire (Haute-).

Société Agricole et Scientifique de la Haute-Loire, au Puy.

Loire-Inférieure :

Société Archéologique, à Nantes.

Loiret :

Société Archéologique de l'Orléanais, à Orléans.

Lot :

Société des Etudes Littéraires, Scientifiques, Artistiques du Lot, à Cahors.

Lot-et-Garonne :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Agen.

Maine-et-Loire :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Maine-et-Loire, à Angers.

Marne :

Société Archéologique, à Châlons-sur-Marne.

Académie des Lettres, Sciences et Arts, à Reims.

Meurthe-et-Moselle :

Académie de Stanislas, à Nancy.

Morbihan :

Société Polymathique du Morbihan, à Vannes.

Nord :

Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, à Lille.

Oise :

Société Académique d'Archéologie, Sciences et Arts, à Beauvais.

Comité Archéologique, à Senlis.

Orne :

Société archéologique et historique, à Alençon.

Pas-de-Calais :

Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras.

Société Académique, à Boulogne-sur-Mer.

Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.

Puy-de-Dôme :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Clermont-Ferrand.

Société des Amis de l'Université d'Auvergne, à Clermont-Ferrand.

Pyrénées (Basses-) :

Société des Sciences, Lettres et Arts, à Pau.

Rhône :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Lyon.

Bulletin historique du diocèse de Lyon.

Saône-et-Loire :

Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres, à Mâcon.

Société Eduenne, à Autun.

Sarthe :

Société Historique et Archéologique du Maine, au Mans.

Savoie :

Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, à Chambéry.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie, à Chambéry.

Savoie (Haute-)

Société Florimontane, à Annecy.

Seine :

Société des Antiquaires de France, à Paris.

Société Française de Numismatique et d'Archéologie, à Paris.

Société Indo-Chinoise, à Paris.

Lemouzi, revue franco-limousine, organe des associations limousines de Paris

Seine-et-Marne :

Société Historique et Archéologique du Gâtinais, à Fontainebleau.

Seine-et-Oise :

Société Archéologique de Rambouillet.

Seine-Inférieure :

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Rouen.

Sèvres (Deux-) :

Société de Statistique, Sciences et Arts des Deux-Sèvres, à Niort.

Revue épigraphique (direction à Saint-Maixent).

Somme :

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.

Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture, à Amiens.

Société d'Emulation d'Abbeville.

Tarn-et-Garonne :

Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Var :

Société d'Etudes Scientifiques et Archéologiques, à Draguignan.

Académie des Arts du département du Var, à Toulon.

Vienne :

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Vienne (Haute-) :

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Limoges.

Société Gay-Lussac, à Limoges.

Société botanique et Revue scientifique, à Limoges.

Société des Amis des Sciences et des Arts, à Rochechouart.

Yonne :

Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

Société Archéologique, à Sens.

Allemagne :

Société historique d'Aix-la-Chapelle (*Aachener Geschichtsverein*).

Société des Annales de l'université d'Heidelberg (Bibliothèque de l'Université).

Belgique :

Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, à Bruxelles.

Académie royale d'Archéologie d'Anvers.

Société des Bollandistes, 4, rue des Ursulines, Bruxelles.

Les RR. PP. Bénédictins, à Maredsous.

Cercle Archéologique de Mons.

Russie :

Commission Impériale d'Archéologie de Saint-Pétersbourg.

Suède :

Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités et Musée National (*Kongl. Viterhets, Historie och Antiquitets Akademien*) de Stockholm.

Suisse :

Société neuchâeloise de géographie, à Neuchâtel.

Etats-Unis de l'Amérique du Nord :

Société Smithsonianne, à Washington.

TABLE DES MATIÈRES

TEXTE

	Pages
Anciens dessins des monuments de Limoges, par M. Louis Guibert. . .	5
Vie de saint Yrieix, par M. l'abbé Arbellot.	88
La Seigneurie de La Villeneuve, par M. Zénon Toumieux	152, 379
Nouveaux renseignements sur la Vierge ouvrante de Boubon, par M. l'abbé A. Lecler.	204
Note sur un souterrain-refuge situé à Liviers, par M. Louis Bourdery. .	211
Monographie du canton d'Eymoutiers (suite et fin), par M. J. Dubois. .	217
Un Limousin aux colonies, par M. l'abbé A. Lecler.	304
Vie de Gabriel Ruben, communiquée par M. l'abbé Monique	308
Etude sur les cloches du diocèse de Limoges, par M. l'abbé A. Lecler .	329, 471
La Société archéologique et l'ancien Musée de Limoges, par M. Camille Jouhanneaud.	363
Bibliographie : Maximin DELOCHE, <i>Etude historique et archéologique sur les anneaux sigillaires et autres des premiers siècles du moyen âge</i> , par M. René Fage; — A. DE LA BOURALIERE, <i>L'Imprimerie et la Librairie à Poitiers pendant le XVI^e siècle</i> , par M. A. Fray-Fournier. .	370
Notice biographique sur l'abbé Paulin Bouteiller, par M. Antoine Thomas.	446
Essai de classification des anciennes porcelaines de Limoges, Saint- Yrieix, Solignac, etc., conservées au Musée national Adrien Dubouché (suite), par M. Camille Leymarie.	453
Documents sur le rôle politique de l'Intendant Turquant en Limousin, publiés par M. Antoine Thomas	522
Nomination d'un sacristain en 1769, par Mgr X. Barbier de Montault. .	542

Mélanges : Le bailliage ou prévôté de Laron et la ville franche de Masléon; — Thomas Chappman, trésorier de Limoges, par M. le Comte de Marsy.	551
Le chanoine Arbellot, par M. Louis Guibert	554
Bibliographie : Alfred Leroux, <i>Le Massif central</i> , Histoire d'une région de la France, par M. Louis Guibert.	584

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES :

Séance du 30 janvier 1900	590
— du 2 mars —	596
— du 27 mars —	602
— du 24 avril —	608
— du 29 mai —	613
— du 26 juin —	618
— du 31 juillet —	624
— du 28 août —	628
— du 30 octobre —	633
— du 27 novembre —	639
— du 28 décembre —	644
Liste des membres de la Société au moment de la publication du bulletin	649
Liste des sociétés correspondantes.	659

PLANCHES HORS TEXTE

Planche I. — Plan des fontaines dit <i>Plan Regina</i> , premières années du xvi ^e siècle (n° 1).	5
Planche II. — Ruines du Théâtre antique dit <i>Théâtre de Duratius</i> , d'après une copie du dessin de 1593 exécutée par Beaumesnil (n° 31), dessin de M. Courtot.	19
Planche III. — Restes du <i>Palais de Duratius</i> , d'après un dessin de Beaumesnil, reproduisant une vue de 1593 (n° 32), dessin de M. Courtot	21
Planche IV. — Fragment du plan de Juillac, Fougeras, etc., du fonds de Saint-Augustin-lès-Limoges, aux Archives de la Haute-Vienne (n° 39).	29
Planche V. — Vue intérieure de la basilique de Saint-Martial, d'après un dessin conservé à la Bibliothèque nationale (n° 62)	45
Planche VI — Panorama de Limoges en 1612, d'après le dessin original de Joachim Duwiert (n° 41).	87
Planche VII. — Château de Nedde.	227

TABLE DES MATIÈRES

665

Planche VIII. — Cheminée du château de Nedde.	229
Planche IX — Tour féodale de Peyrat-le-Château.	245
Planche X — Plan de Laron, dessin de M. Louis Guibert.	301
Planche XI. — Carte du canton d'Eymoutiers.	303
Planche XII. — Titre du Missel de Poitiers, imprimé par Claude Garnier et Martin Berton en 1519.	377
Planche XIII. — Carte de la juridiction de la Villeneuve, dessinée par M. P. Valdant, sur les indications de M. Z. Toumieux	379
Planche XIV. — Le chanoine Arbellot, reproduction d'une photogra- phie de M. Aubert Berger	555

GRAVURES DANS LE TEXTE

Fontaine Saint-Pierre (n° 2)	12
Hôpital Saint-Martial (n° 3)	13
L'amphithéâtre de Limoges en 1591 (n° 30)	16
Plan du Château de Limoges, par Fayen (1594).	25
Le Pont Saint-Etienne en 1612, dessin de Joachim Duwiert (n° 41). . .	35
Extrait du plan de Limoges dit des Trésoriers de France, fin du xvii ^e siècle (n° 56).	40
Ruines de l'amphithéâtre de Limoges, gravure de F. Ponroy (n° 58). .	41
Restitution de l'amphithéâtre de Limoges, par l'abbé Cluzeau (n° 69) .	47
L'abbaye de la Règle en 1760 (n° 190).	77
Souterrain-refuge de Liviers (plan d'ensemble), coupe des salles et des galeries, dessin de M. Louis Bourdery.	213
Verrou de la porte de l'église de Nedde, dessin de M. Gérardin. . . .	218
Maison dite de la sénéchaussée à Peyrat-le-Château, dessin de M. Gé- rardin.	247
Inscription de la cloche de Couzeix, xiii ^e siècle, dessin de M. G. Ber- thomier	342
Inscription de la cloche de Châlus, xiii ^e siècle, dessin de M. G. Berthomier	345
— de la cloche de Saint-Eloi, 1326, —	347
— de la cloche de Chavanat, xiv ^e siècle, —	349
— de la cloche de Saint-Aignan-de-Versillac, 1490, —	358
— de la cloche de Saint-Sornin-la-Marche, 1495, —	359
— de la cloche de Saint-Léger-Bridereix, 1510, —	475
— de la cloche de Saint-Priest-la-Feuille, 1522, —	479
— de la cloche de La Souterraine, 1525, —	480
— de la cloche de Sagnat, 1534, —	482
— de la cloche de La Chapelle-Baloue, 1561. —	487
— de la cloche de Varcilles, 1595, —	497

